MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXIII^e ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SÉGALAS (Anaïs).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATTIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1856-1857 (24e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États-Romains, 11 fr. — Bavière, 7 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États-Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 13 fr. 70.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris; de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-TROIS VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. / Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 23 vol. ensemble : Paris, 93 fr. Départ. 101 fr. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-TROISIÈME.

1855-1856.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : Rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Les plus sévères lecteurs du *Musée des Familles* lui rendent cette justice, que chaque période, et même chaque année de sa publication, a été signalée par un nouveau progrès.

L'ensemble de notre tome vingt-troisième, qui se termine aujourd'hui, en est la preuve morale et matérielle.

Qui n'aura remarqué, dans ce volume, à côté de nos excellents collaborateurs habituels, les noms et les pages de M. de Lamartine, de M. Alph. Karr, de M. Saintine, de M. Philarète Chasles, de M. Henri Conscience, de M. Méry, de M. Émile Deschamps, de Mme Anaïs Ségalas — et de cette inconnue qui signait : ANTOINETTE, de petits chefs-d'œuvre du cœur, tels que le *Conscrit*, un *Missionnaire*, le *Père Rémy*, etc.

Elle ne signera plus rien, hélas ! car nous venons d'apprendre sa mort, et le funèbre billet nous a seul révélé son nom, qui restera un secret pour la littérature. Le *Musée des Familles* avait découvert cette plume angélique, — et, après en avoir recueilli les fruits les plus savoureux, il peut dire à cette belle âme envolée au ciel que son souvenir ne périra pas sur la terre.

Une amélioration capitale, à laquelle ce recueil aspirait depuis vingt ans, va se réaliser enfin en 1856-1857. Affranchi, par un sacrifice considérable, du traité qui livrait l'exécution de ses gravures à un tiers, le *Musée* emploiera désormais à son illustration, sans obstacle et sans mélange, tous les talents et toutes les renommées du crayon et du burin. Déjà on a pu en juger par quelques gravures des dernières livraisons et de celle-ci. On verra, par la perfection artistique du vingt-quatrième volume, que le *Musée* dorénavant n'aura pas plus de supérieur à cet égard, qu'il n'en a sous le rapport de la rédaction scientifique et littéraire.

A ce nouvel éclat de nos gravures, notre texte ajoutera de nouvelles gloires : M. de Lamartine, qui veut parler plus souvent à nos lecteurs, M. Saint-Marc-Girardin, qui va leur conter la curieuse *Légende de la cathédrale de Cologne* (1), M. F. Halévy, l'auteur de la *Juive*, qui leur révélera *Thomas Britton, le charbonnier musicien* (2). Mme Ancelot, qui nous racontera les *Salons du dix-neuvième siècle, quorum pars magna fuit* (3), etc., etc.

Notre *Spectacle en famille* s'enrichira d'un OPÉRA DE SALON, dont l'auteur est le maître du genre. On le reconnaîtra à son œuvre aussi bien qu'à sa signature.

MM. Jules Sandeau, Léon Gozlan, Amédée Achard, Mary Lafon, H. Castille, Arsène Houssaye, Francis Wey, Viennet, L. Ulbach rachèteront noblement leurs lenteurs à exécuter les promesses acquises.

Enfin nous grossirons, autant que l'espace et le temps le permettent, ce trésor de notre collection qui s'amasse déjà depuis un quart de siècle, et que vient de révéler dans toute son étendue et dans tous ses détails, LA TABLE GÉNÉRALE DE NOS VINGT PREMIERS VOLUMES.

N'est-ce pas le cas de répéter à notre immense famille littéraire : « Comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre. »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1856.

(1) Elle paraîtra en octobre prochain.

(2) Sous presse pour la livraison de novembre.

(3) *Le Salon de Mme Lebrun*, déjà imprimé, est aux mains des dessinateurs.

MUSÉE DES FAMILLES.

LES TULIPES.

Bouquet mêlé de tulipes. Dessin de A. de Bar.

Le nom de la tulipe rappelle une folie qui, dit-on, a régné il y a quelque soixante ans.

Je n'admets pas sans examen le reproche de folie ; on a trop souvent appelé fous ceux qui avaient raison trop tôt, ou ceux qui avaient raison tout seuls. La monomanie de ceux que l'on appelait fou-tulipiers consistait en ce qu'ils payaient très-cher des oignons de tulipe.

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des cailloux diversement colorés auxquels on donne le nom de pierreries? Pourquoi n'appelle-t-on pas folles les femmes qui aujourd'hui, comme du temps des Romains, portent « un patrimoine à chaque oreille ? »

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des tableaux : la représentation, par exemple, d'un bouquet de tulipes?

Pourquoi n'appelle-t-on pas folles les femmes qui payent très-cher le poil des chèvres du Thibet, les plumes de la queue des autruches, la soie que dévide le vilain ver blanc

de la feuille du mûrier, et qui, pour en traîner plus long ou plus large que les autres femmes, sont prêtes à donner en échange le pain de leurs enfants et l'honneur de leur mari? Rappelons ce que disait Henri IV de certains seigneurs de sa cour qui se ruinaient en riches vêtements: « Ces gens-là portent leurs maisons, leurs terres et leurs futaies sur leur dos. »

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des chevaux disgracieux, ridicules, mal faits, appelés chevaux de course, chevaux qui ne peuvent servir absolument à rien, qu'à faire deux fois très-vite le tour du Champ-de-Mars? Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui parient de grosses sommes sur la rapidité de tel ou tel de ces quadrupèdes efflanqués, et leur confient une partie de leur fortune?

Et cependant chevaux de course, parures, tableaux, pierreries, coûtent beaucoup plus cher que n'ont jamais coûté les tulipes.

Il semblerait qu'on réserve le titre de fous pour ceux qui aiment réellement les choses réellement belles, les belles fleurs et les beaux livres, par exemple. Ce mépris de la nature et de l'intelligence dénote des âmes vulgaires, et il ne faut pas s'y associer.

Vous apprenez que trois hommes font des dépenses assez grosses pour satisfaire un goût, une passion, une manie.

Le premier aime les tableaux; il a payé, l'autre jour, un bouquet de Baptiste, de Redouté ou de Saint-Jean, vingt mille francs.

Le second a donné une somme égale pour une améthyste, un rubis et une émeraude.

Le troisième est allé un matin chez un jardinier. Il est revenu avec une petite voiture pleine de fleurs. On prétend qu'il a dépensé cinq cents francs. Ses amis l'en défendent, soutiennent qu'on exagère, se plaignant de la médisance publique et de la facilité avec laquelle on accepte un bruit fâcheux sur un honnête homme qui n'a jamais fait de mal à personne.

Si les amis des deux autres tâchent, au contraire, de prendre leur part de l'admiration qu'excitent l'amateur des tableaux et l'amateur des pierreries, si on les laisse faire, ils doubleront, ils tripleront les sommes payées.

Le tableau de Baptiste, de Redouté ou de Saint-Jean, représente deux roses à cent feuilles, trois tulipes, une giroflée et deux pavots. On admire surtout une goutte de rosée admirablement imitée, qui semble trembler sur les pétales d'une des roses. Quelque mérite qu'ait cette peinture, ce n'en est pas moins une imitation imparfaite, quelque parfaite qu'elle soit, de roses, de tulipes, de giroflées et de pavots vivants. Un vrai rosier donnera vingt, trente, cent roses; il donnera vingt, trente, cent rosiers qui donneront chacun des familles de rosiers et des moissons de roses, qui exhaleront une suave et délicieuse odeur.

Voyons pour combien entrent les fleurs reproduites par le peintre dans l'achat de ce fou d'amateur de fleurs.

Deux rosiers à cent feuilles, un franc cinquante centimes : s'il s'était contenté de deux roses, il les aurait payées dix centimes; trois tulipes hollandaises, trois francs; une giroflée, cinquante centimes; une pincée de graines de pavots qui produira cent pavots qui donneront la première année quatre cents fleurs, et la seconde année, si on les laisse venir, quatre mille pavots qui donneront vingt mille fleurs, dix centimes : cinq francs dix centimes. J'oubliais la goutte de rosée. Chaque matin il trouvera des gouttes de rosée sur ses roses, et ces gouttes tremblotantes reflèteront les rayons divisés, brisés, réfractés du soleil levant, tour à tour rubis, émeraudes, topazes; et vers midi, de belles cétoines vertes, coléoptères étincelants, dont le dos est une grosse émeraude et le ventre une magnifique améthyste, viendront se cacher au cœur de ces roses.

Et ainsi de petites mouches chrysis dont le corselet est un saphir et l'abdomen un rubis, viendront se placer sur les feuilles de ces rosiers.

Très-certainement ces améthystes, ces émeraudes, ces rubis, ces topazes, ces saphirs vivants ont tout autant d'éclat que les pierres : pour ce qui est du diamant, comme éclat, comme feu, comme lumière, il serait parfaitement ridicule et grotesque à côté de la goutte de rosée.

Qu'aimez-vous dans les pierreries? Est-ce la couleur? Vous les retrouvez aussi éclatantes et plus variées dans les fleurs et dans les insectes!

Et parmi les fleurs, le rubis, la topaze, l'améthyste exhalent de suaves odeurs.

Est-ce la dureté? Le fer et l'acier partageraient votre admiration avec les pierreries.

Pourquoi, par une bizarrerie illogique, attachez-vous plus de prix, mille fois, dix mille fois, cent mille fois plus de prix à l'imitation très-imparfaite d'une fleur qu'à la fleur vivante et odorante elle-même, et en même temps n'en attachez-vous aucun à l'imitation des pierreries, imitation si parfaite, qu'un joaillier lui-même ne pourra pas à trois pas distinguer les pierres naturelles des pierres artificielles dans le collier d'une femme? Si vous défendez votre première manie, en l'appelant amour de l'art, comment défendrez-vous la seconde, les pierreries? Pardonnez-moi, ô mes chères fleurs, cette injurieuse comparaison: les pierreries sont les fleurs du centre de la terre, comme les fleurs sont les pierreries de la surface, pierreries vivantes, pierreries parfumées, pierreries avec lesquelles fleurissent et s'épanouissent, chaque année, les fleurs de notre jeunesse et du printemps de la vie.

Savez-vous que l'homme qui a dépensé cinq cents francs chez le jardinier a pu emporter mille rosiers, et savez-vous quelle fête pour les yeux font mille rosiers, et quels enivrants parfums ils vous donneront? et cela, tous les ans, et tous les ans ils vous donneront la fête plus belle et plus splendide.

On a quelquefois payé, il est vrai, une tulipe, une rose, un prix relativement très-surprenant.

Mais n'est-ce pas une jouissance d'un ordre très-noble et très-élevé que celle qu'on se donne, en étant un des premiers conviés à la naissance d'une nouvelle fleur.

Heureux goût et grande richesse que le goût des fleurs! Les autres passions vous abandonnent aux différentes phases de la vie. Celle-là vous suit, vous accompagne jusqu'à la fin, vous permet de vieillir, vous donne envie de vieillir, parce que la vieillesse des rosiers c'est leur splendeur.

L'homme qui aime les fleurs dit sans cesse : — Je voudrais bien être au mois de juin prochain pour voir fleurir ma rose chromatella et mon « géant des batailles. » Je voudrais bien être à l'année prochaine pour voir si ma belle tulipe « tombeau de Méhul », qui a si mal fleuri l'année dernière, qui s'est « reposée », comme on dit dans la langue des amateurs de tulipes, va reprendre cette année toute la magnificence de ses stries et de ses panachures grises et violettes sur un fond d'un blanc pur.

Nous voici revenus aux tulipes.

Il y a, parmi les amateurs de fleurs, des hommes qui n'aiment pas les fleurs. Je n'accepte pas la solidarité avec

ces gens-là, et surtout les fleurs ne sont pas responsables de leurs défauts et de leurs ridicules, qui leur sont communs avec les amateurs de tableaux, avec les amateurs de livres, avec les amateurs de médailles, c'est-à-dire que ces défauts et ces ridicules appartiennent aux collectionneurs; ils témoignent en général plus d'amour de soi-même et de haine des autres que d'amour des fleurs, des livres, des médailles, etc.

Le bonheur pour ces gens-là consiste non pas dans le plaisir de voir, mais dans le plaisir de posséder, et ce plaisir de posséder consiste surtout dans le plaisir de ce que les autres ne possèdent pas : très-mauvais, très-laid, très-égoïste, très-misérable sentiment, puni par le ridicule, et dont les fleurs ne peuvent pas être responsables.

Un homme apprend qu'un propriétaire de Harlem possède une tulipe pareille à sa fameuse « dot de ma fille. » Il se présente chez le possesseur de la tulipe; il demande à la voir, l'examine attentivement, la reconnaît pour identique à la sienne. Il veut l'acheter; il en offre mille, deux mille, trois mille florins; il l'obtient à ce prix, prend l'oignon, l'écrase et dit : —A présent la mienne est unique !

Cet homme-là n'aime pas les fleurs, il hait les hommes.

Il règne souvent en France des vents qui soufflent tour à tour des divers points de l'horizon et font tourner à la fois toutes les têtes; c'est ce qu'on appelle les modes.

Il y a eu la mode des tulipes, comme il y a eu la mode des kaléidoscopes, comme il y a eu la mode des bilboquets. La mode des tulipes n'a pas de rapport avec le goût des fleurs plus que la mode du bilboquet. C'est un cratère qui s'ouvre au cerveau humain, une éruption de folie, qui empêche le cerveau d'éclater. La folie particulière de chacun prend la couleur de la manie régnante, comme il arrive en temps d'épidémie, où toute maladie prend le caractère de l'épidémie; mais où en même temps le tempérament de chacun modifie les symptômes de l'épidémie.

Quand la manie régnante est aux fleurs, l'égoïste y met son égoïsme, l'avare son avarice.

Le minutieux, le puéril s'y mêlent dans les proportions où ils se trouvent dans l'esprit du malade.

Je tenais à faire mes réserves à l'égard des fleurs et du goût des fleurs, que je maintiens être un goût noble, élevé, honnête, intelligent, dans un chapitre où j'ai à parler des tulipes, parce que ces fleurs ont servi et servent encore de prétexte à certaines extravagances que j'ai à raconter.

Heureuses les époques où la folie régnante s'applique aux tulipes!

Les tulipes ont été un peu atteintes dans la considération qui leur est due par les folies auxquelles elles ont servi de prétexte (petites folies, du reste, ainsi que je l'ai établi, en comparaison de celles que nous avons vu faire pour d'autres objets plus indignes). Cependant, il faut dire à leur louange que les tulipes ne se sont pas compromises dans la politique, comme ont fait en France le lis, la violette, la couronne impériale, de 1802 à 1820, comme la rose blanche et la rose rouge en Angleterre, au quinzième siècle.

La plus ancienne mention que je connaisse de la *manie des tulipes* est dans Tallemant des Réaux. En parlant de Mlle de Scuderi, il dit : « Elle gagnait assez d'argent par ses ouvrages, mais son frère ruinait elle et lui en tulipes. »

Méhul, le charmant musicien, l'auteur d'*Euphrosine et Conradin*, etc., l'auteur de la belle mélodie du *Chant du départ*, était très-passionné pour les tulipes. Il en semait, et a obtenu plusieurs fleurs qui ont pris une place distinguée dans les plates-bandes des amateurs.

Ce n'est pas une petite affaire que de semer des tulipes, ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans que fleurit pour la première fois une tulipe de semis. Cette tulipe fleurit d'abord presque toujours d'une seule couleur ou du moins de plusieurs nuances brouillées et confuses qui se séparent et se mettent en ordre d'année en année. Il faut quelquefois quinze ans pour qu'une tulipe ait dit son dernier mot.

C'est ici le lieu d'expliquer les conditions que les amateurs ont imposées aux tulipes et qu'elles doivent remplir, sous peine de se voir exclues des plates-bandes qui se respectent, quelque chose comme la bonne société ou le grand monde.

Une tulipe *doit* avoir sa tige droite et ferme. La fleur *doit* être précisément d'un cinquième plus haute que large; les pétales *doivent* être arrondis. La tulipe *doit* présenter au moins *deux* couleurs bien distinctes sur un fond blanc pur (autrefois le fond pouvait être jaune, il n'en a plus le droit aujourd'hui). Ainsi ces belles tulipes jaunes unicolores sont mises sans pitié à la porte des jardins. Il en est de même de la tulipe rouge, qui, par une très-charmante harmonie, a la forme de la flamme, comme elle en a la couleur. Elle est chassée deux fois, 1° comme unicolore; 2° comme pointue.

Il en est de même d'une petite tulipe ravissante, blanche et rose, qui est sauvage comme la tulipe rouge, au pays que j'habite aujourd'hui.

(Il y a en horticulture des puristes et des bégueules).

Méhul semait donc des tulipes; je tiens le fait de mon cher père, qui a eu le bonheur de le connaître ainsi que Grétry.

Il avait rencontré un tulipier ardent, violent, terrible, appelé Pirolle. Déjà le père de Pirolle avait semé des tulipes, et avait laissé à son fils un patrimoine d'oignons, des tulipes estimées soixante mille francs. Les tulipes, comme les pierreries, ont plusieurs inconvénients quand ils composent la fortune de leurs possesseurs. Supposons que vous êtes maître du Régent, du Sancy ou de la Montagne de lumière, ou de tout autre diamant célèbre, authentique, coté; on vous dit : — Celui-ci vaut dix millions, tel autre quatre, et celui-là cinq.

Mais si vous avez besoin d'argent, à qui irez-vous demander quatre, cinq ou dix millions? Prenez la Montagne de lumière » et allez-vous-en déjeuner dans le premier café venu. Déjeunez et demandez la carte. La carte se monte à quatre francs cinquante centimes; vous donnez la Montagne de lumière au garçon, et vous attendez qu'il vous apporte la monnaie de la Montagne de lumière, à savoir neuf millions neuf cent mille neuf cent quatre-vingt-quinze francs cinquante centimes.

De même, quand on a pour soixante mille francs d'oignons de tulipes, on ne peut demander la monnaie du « Vandaël » ou du « pourpre incomparable. »

On ne trouve pas à vendre pour soixante mille francs de tulipes du jour au lendemain. Et puis Pirolle ne les aurait pas vendues; il savait qu'il avait là soixante mille francs. Chaque année des caïeux venaient entourer les oignons, c'est-à-dire que les louis engendraient des pièces de cent sous. Pirolle attendit à avoir à son compte pour cent trente mille francs de tulipes, prix coté au catalogue des amateurs, pour savoir qu'il était ruiné, ou plutôt pour se ruiner lui-même.

La tulipe, je l'ai dit, a toujours dédaigné la politique. Que lui font les révolutions des Etats, les querelles des peuples et des rois? Elle a assez d'importance pour avoir

ses révolutions à elle et ses guerres intestines. Jusque-là on avait semé, récolté, cultivé, vendu, acheté, admiré, envié des tulipes dont les riches panachures étaient brodées, soit sur fonds jaunes, soit sur fonds blancs, sur or ou sur argent.

Quelques jeunes tulipiers commencèrent dans l'intimité à parler légèrement des fonds jaunes. Les anciens les réprimandèrent un peu durement.

Trop de sévérité rendurcit un cœur fier,
Comme l'eau froide trempe et fait acier le fer.

Une polémique s'engagea, et, les têtes étant montées, la guerre s'envenima : des amis se brouillèrent, des neveux furent déshérités, des époux se séparèrent, des amants ne s'épousèrent pas ; des brochures furent lancées.

— Le blanc, disaient les vieux, c'est un jaune effacé ; le blanc est l'étiolement du jaune; l'or l'emporte sur l'argent, le soleil sur la lune. Perdra-t-on ces magnifiques plantes, gagnées par tant de patience intelligente !

— Le jaune, disaient les jeunes gens, c'est le blanc qui roussit, c'est le blanc sali, c'est une couleur tombée dans le domaine du ridicule. De plus, les fonds blancs sont plus vite débrouillés que les fonds jaunes ; une tulipe à fond blanc peut être jugée en quatre ou cinq ans, tandis qu'il faut attendre quinze ans le dernier mot d'une tulipe à fond jaune.

— Voilà bien la jeunesse ! disaient les vieux ; ça ne peut pas attendre ; ça veut récolter avant d'avoir semé ! Nous attendons bien, nous qui sommes vieux et qui n'avons plus beaucoup le temps d'attendre ! Mais non, ce que nous avons payé de quinze ans de soins et de sollicitude, il faut que ces messieurs l'obtiennent de suite !

— Vous êtes des routiniers, des rétrogrades, des ennemis du progrès !

— Et vous, des révolutionnaires et des anarchistes... des jeunes gens ! en un mot, vous êtes des *blancs*-becs !

— Et vous des vieux bé-*jaunes !*

Pirolle était un des premiers parmi les révolutionnaires ; il écrasa les deux tiers de la collection de son père ; il ne garda que les fonds blancs ; et, pour concilier avec ses théories nouvelles le respect qu'il devait à son père, et comme père et comme tulipier, et aussi pour ne pas perdre l'appui d'un nom estimé parmi les amateurs, il soutint toujours que son père n'avait cultivé que des fonds blancs... *Pie mendax !* mensonge pieux ! qui lui permettait d'excepter son père des injures qu'il avait dites à ses adversaires et de celles qu'il se proposait de leur dire ; car Pirolle, je l'ai dit, était un fleuriste violent.

Pirolle et Méhul avaient fait un fort semis de graines récoltées sur les meilleures tulipes (à fond blanc, bien entendu) laissées par le père Pirolle ; ils avaient pratiqué la fécondation artificielle, imaginée récemment par les moines du couvent de Kremsmünster, qui devaient à ce procédé une riche et célèbre collection d'œillets.

Méhul mourut en 1817, sans avoir vu le résultat du semis qu'il avait fait en collaboration avec Pirolle. Pirolle était emporté, inexorable, haineux pour ceux qui n'étaient pas de son avis sur les fleurs ; c'est ce qu'on appelle généralement avoir tort ; mais, au demeurant, c'était un homme distingué, instruit, et qui ne manquait pas d'élévation dans les sentiments.

Il eut une idée poétique : il choisit dans le semis, qui fut très-heureux, la plus belle des tulipes ; elle avait le fond blanc et était richement rayée et brodée de lilas qui était ombré de violet, ombré à son tour de noir. Il la nomma *tombeau de Méhul*. Elle est restée et restera une des plus belles des collections. Pirolle rendait ainsi le souvenir de son ami agréable aux yeux, comme Méhul lui-même l'avait laissé aux oreilles et aux cœurs.

Avant de connaître Pirolle, j'avais eu dans ma vie une histoire de tulipes et de jacinthes très-honteuse. Mon frère, Eugène Karr, qui a été récemment décoré pour de si importants perfectionnements apportés dans l'industrie des fers, mon frère Eugène et moi, — j'avais huit ans, et lui pas tout à fait sept, — nous volâmes, un matin, les tulipes et les jacinthes d'un voisin, pour nous faire un jardin particulier dans le sable du jardin de l'école où on se débarrassait de nous quelques heures chaque jour. J'ai raconté tout ce drame poignant dans le *Voyage autour de mon jardin*. Heureusement que saint Augustin aussi a volé des poires dans son enfance, et qu'il le raconte dans ses *Confessions* : « Ces poires étaient bien mauvaises, dit-il, et n'étaient sucrées que par ma méchanceté. »

C'est surtout en fait de poires que le fruit dérobé par le méchant risque de remplir sa bouche de gravier.

J'ose dire que j'étais plus excusable que saint Augustin : les tulipes et les jacinthes étaient belles, et la tentation plus forte ; de plus, c'est un crime plus honnête de voler des choses belles pour les yeux que de voler des choses bonnes à manger.

Trente ans plus tard, j'empêchai mon frère de gronder sa fille, qui, âgée à son tour de six à sept ans, avait fait, dans mon jardin de Sainte-Adresse, une ample moisson de fleurs, les avait mises dans son petit tablier, et s'amusait à les jeter une à une dans le ruisseau qui traversait le jardin.

Je le pris à part, et je lui dis :

— Te souvient-il de notre crime de la rue des Récollets ? C'est ta fille qui devait nous le faire expier :

Nascetur nostris ex ossibus ultor.

C'est à nous que nos enfants rendent les chagrins que nous avons causés à nos parents, et c'est à leurs enfants qu'ils rendront la tendresse que nous avons pour eux.

Ne ressemblons pas à ces gens austères pour les autres, qui n'admettent l'obéissance que quand ils peuvent l'imposer, et qui ne se rappellent le respect qu'on doit aux parents que quand arrive pour eux le moment de l'exiger de leurs enfants.

C'est après 1830 que je fus présenté chez Pirolle. J'adorais alors les fleurs, mais en ignorant ; je les aime encore un peu plus aujourd'hui que je les connais bien ; il y a assez d'autres choses que je n'ai pu aimer que jusqu'au moment où je les ai connues.

Il me fit voir sa très-belle collection ; il était roide, impérieux, inflexible. Il n'avait de tulipes que celles qu'il avait semées et celles que lui avait laissées son père, et il se vantait de n'en avoir pas d'autres. Il ne pensait pas qu'il y eût de vraies tulipes en dehors de son jardin ; il n'aurait pas jugé d'autres tulipes dignes de servir de fumier et d'engrais aux siennes.

Je me permis de lui demander s'il ne faisait pas d'échanges.

— Je donne rarement des tulipes, me dit-il, mais je n'en accepte jamais, ou du moins je n'en admets pas dans mon jardin.

Quand on avait bien vu ses tulipes, il vous menait dans une petite cour dépavée ; là, il avait composé une terre contraire aux tulipes, avec autant de sollicitude qu'il en

avait composé une favorable pour ses plates-bandes; il avait mis le même soin à chercher une mauvaise exposition, auprès d'un mur, à l'ombre.

Alors il vous montrait quelques plantes, languissantes, étiolées, décolorées, éplorées, et vous disait :

— Voici quelques-unes des plus belles tulipes de Hollande et des *diamants* des amateurs les plus forts de France, que l'on a eu l'indulgence de m'envoyer en présent...

Et il attendait, en vous regardant en dessous, pour jouir de votre impression.

Pour peu qu'on ne fût pas tout à fait ignorant en jardinage, on ne pouvait s'étonner que d'une chose ; c'est que ces tulipes ne fussent pas devenues de la salade, de la barbe-de-capucin. Sans être savant, je n'étais pas non plus ignorant; grâce au ciel ! j'ai été élevé parmi les fleurs, elles me racontent encore chaque jour de mon enfance et de ma jeunesse ; et elles me conservent vivant le souvenir des chers morts que j'ai perdus, ou de ceux dans le cœur desquels je suis moi-même mort de cette odieuse fin qu'on appelle l'oubli.

Une autre bizarrerie me frappa : on cherchait alors, comme on cherche encore, la rose bleue et la rose capucine double.

On les annonce de temps en temps ; mais la rose bleue est violette, quelquefois même amarante, et la rose capucine n'est pas capucine.

La rareté du bleu dans les fleurs l'a rendu commun sur les catalogues des marchands ; moins on en trouve, plus on veut en vendre, car il se vendrait cher ; si bien que, depuis que je m'occupe sérieusement de jardinage, j'ai dû, pour éviter les confusions, ajouter à la palette des

Amateurs de tulip

peintres et du prisme une couleur que j'appelle *bleu de jardinier*. Elle ne forme pas un point, un rayon comme les autres couleurs, elle s'étend de l'amarante au violet et au brun.

Pirolle m'annonça, dans cette visite, qu'il possédait la rose capucine double. Il n'avait pas daigné la chercher et la trouver lui-même. Comme le regrettable, l'illustre Arago faisait découvrir les comètes par son secrétaire, un de ses amis avait trouvé cette rose. Pirolle, je l'ai dit, ne reconnaissait alors, comme fleurs sérieuses, comme fleurs, que les tulipes, et, entre les tulipes, ses tulipes à lui ; les autres tulipes et les autres fleurs, il les appelait « des bouquets. »

Pirolle me conduisit dans un coin de son jardin et me montra un rosier qui avait le feuillage de pimprenelle de la rose capucine, il est vrai, mais sur lequel s'épanouissaient de petites roses semi-doubles, d'un jaune pâle. Je risquai l'observation que cette rose capucine double n'était ni double ni capucine : il me regarda, haussa les épaules et ne me parla plus. Quand je le quittai en le remerciant, il ne m'engagea pas à revenir. Je crois vraiment qu'il voyait cette rose capucine.

Je suis devenu, depuis ce temps, assez véridique et assez familier avec moi-même pour me dire ici que j'étais un jeune sot de contredire cet homme. Je n'avais pas appris encore à respecter le bonheur, comme je le fais aujourd'hui ; par suite de quoi je change volontiers de chemin pour ne pas déranger un moineau qui a trouvé une graine, et la vide en jetant de côté des regards inquiets.

Par suite de la même sottise, je fus blessé de la froideur du jardinier, et comme une autre fois, par suite d'une autre sottise, j'étais content de la forme et du fond de mon observation sur la rose capucine double, qui n'avait d'autre défaut que de n'être ni double ni capucine, j'écrivis quelques lignes où je racontai ma visite chez Pirolle. Je rendis justice à la beauté de ses plantes, mais je plaidai pour les fonds jaunes, non pas à l'exclusion des fonds blancs, mais je demandais la tolérance pour les deux cultes.

Pirolle fut plus irrité que ne le méritaient l'attaque et l'agresseur. Il publiait un journal d'horticulture, — il publiait est un mot convenu; — c'est lui qui le premier aurait pu mettre en tête de sa feuille : « Ce journal paraît... quelquefois. » Pirolle était paresseux; quoiqu'il écrivît très-passablement, il n'aimait pas beaucoup à écrire; il était toujours en retard; le plus souvent, c'était en août que paraissait le numéro de janvier, qui renfermait des conseils pour février. Quand il s'était si bien mis en retard qu'il était en retard d'un an, il appelait cela être au courant, parce qu'en effet les mois recommençaient à se suivre et paraissaient dans leur ordre et à leur époque.

On fut tout étonné, dans la société horticole, de voir paraître un des numéros mensuels du journal de Pirolle; il y avait à peine trois mois qu'on avait reçu le précédent. Cette exactitude avait pour cause le besoin pressant de me foudroyer; c'était à moi que le numéro était consacré; on dut me prendre, au premier moment, pour une fleur nouvelle. J'y étais arrosé d'encre, et de bonne encre, et de l'encre la plus noire. J'y étais appelé *fleurichon* et *curiolet*.

C'est une leçon dont j'aurais dû profiter, et je crains de ne l'avoir pas fait suffisamment.

Un grand tulipier que j'ai encore connu est M. Bachelet, du Havre. M. Bachelet est un tulipier de second ordre, mais il est le premier entre les seconds. Je m'explique : M. Bachelet sème peu, mais il a réuni une magnifique collection. Il y a entre lui et Pirolle, par exemple, la différence qu'il y a entre le grand compositeur et le grand exécutant.

M. Bachelet, de plus, est incomplet, en cela qu'il cultive des camellias et qu'il sème des pelargoniums, autrefois géraniums. Il m'avait même fait l'honneur de donner mon nom à un de ses gains. Le vrai tulipier est comme Pirolle : hors des tulipes, il n'y a plus pour lui que des bouquets. Ce pelargonium m'a été au cœur; c'est un honneur auquel je suis très-sensible; c'est un vœu que j'avais émis dans le premier livre que j'ai publié, comme la gloire que j'enviais le plus. — Ce n'est que longtemps plus tard que mon ami Van Houtte, de Gand, a donné mon nom à une rose et à une hépatique, M. Portmer à une rose, M. Martin Joly, de Nice, à un dahlia, etc.

M. Bachelet possède une collection de tulipes justement célèbre, fort bien cultivée et fort bien tenue.

C'est dans le monde entier, mais, à coup sûr, parmi tous les amateurs que j'ai connus, celui qui fait le mieux l'exercice de la baguette, il est vrai de dire que la nature l'a merveilleusement doué à cet effet, et que l'art n'a eu que peu de chose à ajouter pour arriver à la perfection.

Voici en quoi consiste l'exercice de la baguette :

Quand je vous ai dit tout à l'heure quels sont les devoirs de la tulipe envers l'amateur, je vous ai fait une nomenclature sèche, calme, de ces devoirs, comme il convient à une loi. Jamais un amateur sérieux ne permet à une de ses plantes de rester en deçà de ce qu'exige la loi; autrement cette plante devient ce que Pirolle appelait « une fleur dégoûtante. » (Il s'agissait d'une tulipe dont l'*onglet*, le bas du pétale, qui doit être blanc, se trouvait légèrement azuré.)

Mais ne rien faire contre la loi, dans la vie sociale, constitue l'homme qui n'est pas un coquin, et qui aime mieux ne pas aller aux galères; mais l'honnête homme s'impose à lui-même certains devoirs que la loi n'exige pas strictement; l'homme d'honneur en ajoute quelques-uns au code de l'honnête homme, et le galant homme fait encore un petit appendice sur lequel l'homme vertueux aurait beaucoup à enchérir. Se conformer à la loi que j'ai établie, c'est, pour une tulipe, ne pas s'exposer à être jetée par-dessus la muraille. Mais une collection de tulipes qui se contenteraient de ne pas enfreindre cette loi serait une collection qui aurait une valeur égale à celle d'un salon dont on dirait : « On n'y reçoit personne qui ait été repris de justice. »

Ainsi on enchérit beaucoup sur la régularité et sur la forme du calice que présente la tulipe, sur la netteté des stries, sur la pureté du fond, sur celle de l'onglet, sur la fermeté de la tige, sur « la tenue. »

Il est convenu qu'une tulipe qui ne pèse pas le quart d'une once doit être portée sur une tige inflexible, sans la moindre sinuosité.

L'amateur qui exhibe une collection est, à cet effet, armé d'une baguette, au moyen de laquelle il désigne aux spectateurs « ses gains » à lui-même, et, de plus, les « diamants» et les « perles » de ses plates-bandes. De temps en temps il fait remarquer les qualités particulières de la tulipe qui est en ce moment en scène; il en dit le nom : « Gluck, plante bien « méritante, » striée de lilas et de violet sur fond blanc de crème.

« Czartoriski, fleur de cinquième ligne (cela désigne la hauteur), blanche, pourpre et rose. Je vous recommande la netteté et la blancheur de l'onglet... Et quelle tenue, messieurs, quelle tenue ! »

Alors on feint d'appuyer de toutes ses forces avec sa baguette sur la tige de la tulipe, sans pouvoir la faire incliner, et on ajoute :

— C'est une tringle, messieurs, c'est une barre de fer !

Or, M. Bachelet est un homme de cinq pieds huit pouces, pour le moins, bien proportionné et ayant toutes les apparences d'une grande vigueur, pour laquelle, du reste, il a eu autrefois, au Havre, une certaine célébrité. Il était intéressant de voir ce colosse réunir toutes ses forces pour faire ployer la tige de « Joseph Deschiens » ou de « Reine des pourpres », et n'y pas réussir. C'était d'une voix haletante qu'il disait : — C'est une tringle, messieurs, c'est une barre de fer! et l'essai infructueux tenté et abandonné, il s'essuyait négligemment le front, et prenait un imperceptible moment de repos avant de passer à une autre tulipe.

Depuis trente ans, l'horticulture, dans toutes ses branches, a fait plus de progrès qu'elle n'en avait fait depuis le commencement du monde. Chaque année, de nouvelles roses sortent des semis persévérants et intelligents; des voyageurs nous ont apporté successivement toutes les fleurs crues imaginaires dont les Chinois décorent leurs potiches et les papiers dont nous faisons des paravents. Ces fleurs sont admirablement belles pour la plupart, mais n'étaient pourtant pas plus invraisemblables dans leur beauté que ne l'étaient dans leur laideur les Chinois, auxquels cependant on croyait fermement.

Au milieu de ces progrès de l'horticulture, les romanciers contemporains n'ont pas voulu rester en arrière des

jardiniers ; ils ont créé une certaine quantité de fleurs et d'arbres, dont j'ai formé un jardin spécial, sous le nom de *jardin des Romanciers*, dans lequel parlent, se promènent, agissent, aiment, vivent et meurent leurs héros et leurs héroïnes.

Mme Sand a imaginé un chrysanthème à fleurs bleues ; Rolle, un camellia à odeur enivrante ; il est vrai que, depuis, le baron Yvon m'a assuré avoir vu et olfacté, en Chine, un camellia odorant, mais il a négligé de l'apporter ;

Victor Hugo, un rosier du Bengale, sans épines et sans odeur ;

Balzac, une azalée grimpante, qui tapisse une maison ;

M. Paul Féval, une variété de mélèze, qui conserve ses feuilles pendant l'hiver ;

Janin, un œillet bleu, qu'il prétend avoir vu chez Godefroy Ragonot ; mais, comme ce jardinier lui-même ne l'a jamais vu, il faut laisser à Janin tout l'honneur de la découverte ; il a inventé, de plus, le bleuet odorant.

Dumas a mis au jour une tulipe noire d'ébène, provenant d'un caïeu d'une tulipe couleur de café, tandis qu'auparavant les caïeux d'un oignon donnaient toujours des fleurs identiques à celles de l'oignon. Cette tulipe café elle-même fleurit l'année même où elle a été semée ; variété, ou plutôt espèce aussi nouvelle que précieuse, si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit sur le temps que les tulipes d'avant Dumas mettaient à fleurir.

On a cherché et essayé bien des définitions du bonheur : hélas ! le bonheur se place toujours dans ce qu'on n'a pas ou dans ce qu'on n'a plus, — désir ou regret.

Quand on possède ce qu'on avait déclaré être le bonheur, on n'en veut plus, sauf à le déclarer derechef le bonheur, quand on l'a rejeté ou perdu.

> ..... Le bonheur, c'est la boule
> Que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle roule,
> Et que, dès qu'elle arrête, il repousse du pied.

J'ai vu un homme bien malheureux.

C'était le maître d'une des plus belles collections de tulipes qu'il y eût en Europe.

Il avait pour ami et pour voisin un autre amateur, beaucoup moins riche que lui en tulipes, mais semeur infatigable. Celui-ci, un jour, *obtint* une tulipe blanche, violette et gris de lin, nouvelle et parfaite, à laquelle il donna le nom de son ami. Supposons que ce nom soit Charles... — Vous saurez tout à l'heure pourquoi je ne fais, à ce sujet, qu'une hypothèse.

Mais il lui dit : — Si je meurs avant toi, tu auras ma tulipe, la chose est écrite dans mon testament. Mais tu ne l'auras pas de mon vivant ; tu m'as refusé vingt fois quelques-uns de tes « diamants », quelques-unes de tes « perles. » Tu as dépensé de grosses sommes pour ta collection ; je veux avoir un petit avantage sur toi qui en as tant sur moi. Tu n'auras pas ma tulipe.

Charles essaya d'abord de dénigrer la tulipe, mais elle était parfaite. Il la demanda, il employa les prières, les menaces, la bouderie, tout fut inutile. L'ami savait le compte de ses caïeux, et quand il en eut un certain nombre, assez pour être certain de ne pas perdre sa tulipe, il se mit à écraser tous ceux qui se produisirent. Charles alors devint rêveur, triste ; il lui sembla que ses tulipes n'étaient plus rien ; il n'en voulait plus qu'une seule, la seule qu'il n'avait pas. Il changeait à vue d'œil, il maigrissait, il devenait inquiet, chagrin, grognon ; ses domestiques menaçaient de le quitter, ses amis l'avaient abandonné. Enfin, le désespoir le jeta dans le crime ; il fit voler un caïeu de la fameuse tulipe, mais le voleur lui fit donner sa parole d'honneur qu'il n'avouerait jamais qu'il la possédait. Il la garda douze ans comme une odalisque dans un harem. Il s'enfermait seul avec elle et ne la montrait à personne. Au bout de douze ans, il la mit dans ses plates-bandes sous le faux nom de « violette de Parme ». Son ami la regardait de côté, mais cependant ne la reconnut pas tout à fait. Ce n'est qu'après la mort de cet ami, qu'il pourra arborer le véritable nom de la « perle » de sa collection. Il me l'a dit à moi, un jour qu'il étouffait, il m'a traité comme le barbier du roi Midas traita le trou auquel il confiait que le roi Midas avait des oreilles d'âne, pour avoir préféré M. Verdi à Rossini, comme font beaucoup de gens aujourd'hui. Mais je lui ai promis de mieux garder son secret qu'il ne le gardait lui-même. C'est pourquoi je ne vous ai pas dit son véritable nom, qui eût trahi celui de sa filleule.

M. Anatole ***** reçut un jour un cadeau de douze oignons de tulipes. Ce cadeau lui coûta huit cent mille francs. Voici comment :

C'est dans une ville d'Italie, où il avait un pied-à-terre, que ce présent lui arriva. Il appela un domestique, et lui dit :

— Il faut planter ces oignons de tulipe.

— Si Votre Excellence le permet, dit le domestique, je les ferai planter par un de mes amis, qui est jardinier de la princitula ***.

— Comme tu voudras.

Le jardinier, voyant le nom des oignons, qui étaient soigneusement étiquetés, annonça que c'était un présent considérable, que ces douze tulipes étaient les plus belles qui existassent.

L'espèce de cour qui servait de jardin était humide, étroite, etc. Pour quelques milliers de francs, on aurait un terrain qui se trouvait devant. On acheta le terrain Il y avait là un voisin curieux ; on acheta sa maison que l'on fit démolir ; puis on planta un vrai jardin que l'on agrandit successivement. Le jardin était sec, on y fit venir de l'eau de très-loin et à grands frais. Puis on fit bâtir un petit palais, puis on eut trois ou quatre procès. En trois ans, les huit cent mille francs étaient dépensés.

Un présent de plantes me coûta un jour, à moi-même, quelque chose comme trois cents francs, ce qui était au moins autant que les mauvais huit cent mille francs de M. Anatole *****, qui a des mines, et qui récolte de l'argent comme d'autres récoltent du blé ou des fèves.

Je demeurais alors au Havre, où j'avais fait un assez beau jardin. Une plante me causait quelque chagrin, c'était le roseau à feuilles panachées (*arundo donax foliis variegatis*). Ne laissons pas planer de fâcheuses imputations sur le roseau à feuilles panachées ; c'est surtout par son absence qu'il me causait ces chagrins. Dix fois je l'avais acheté ; trois fois on me l'avait donné au Jardin-des-Plantes où j'ai des amis ; mais ni les marchands ni les bienfaiteurs n'étaient bien riches eux-mêmes, et on m'en donnait de petits fragments de la grosseur à peine d'une plume à écrire. Jamais il n'avait pu passer un hiver malgré de grandes précautions. Je supposais que la faute en était à la faiblesse des roseaux. Je résolus de faire l'expérience sur une grosse touffe.

J'allai trouver un nommé Pâquet, garçon très-intelligent qui, simple jardinier, a laissé des écrits très-estimables sur son art.

Il avait un journal d'horticulture qui le mettait en rapport avec tout le commerce des plantes. Je lui demandai à qui je devais m'adresser pour obtenir une forte touffe du roseau panaché.

— Il n'y en a pas dans le commerce, me dit-il, mais faites mieux; écrivez-moi ce que vous venez de me dire, j'insérerai votre lettre dans mon journal, et il se trouvera bien dans quelque coin du monde une âme généreuse qui vous enverra ce que vous désirez.

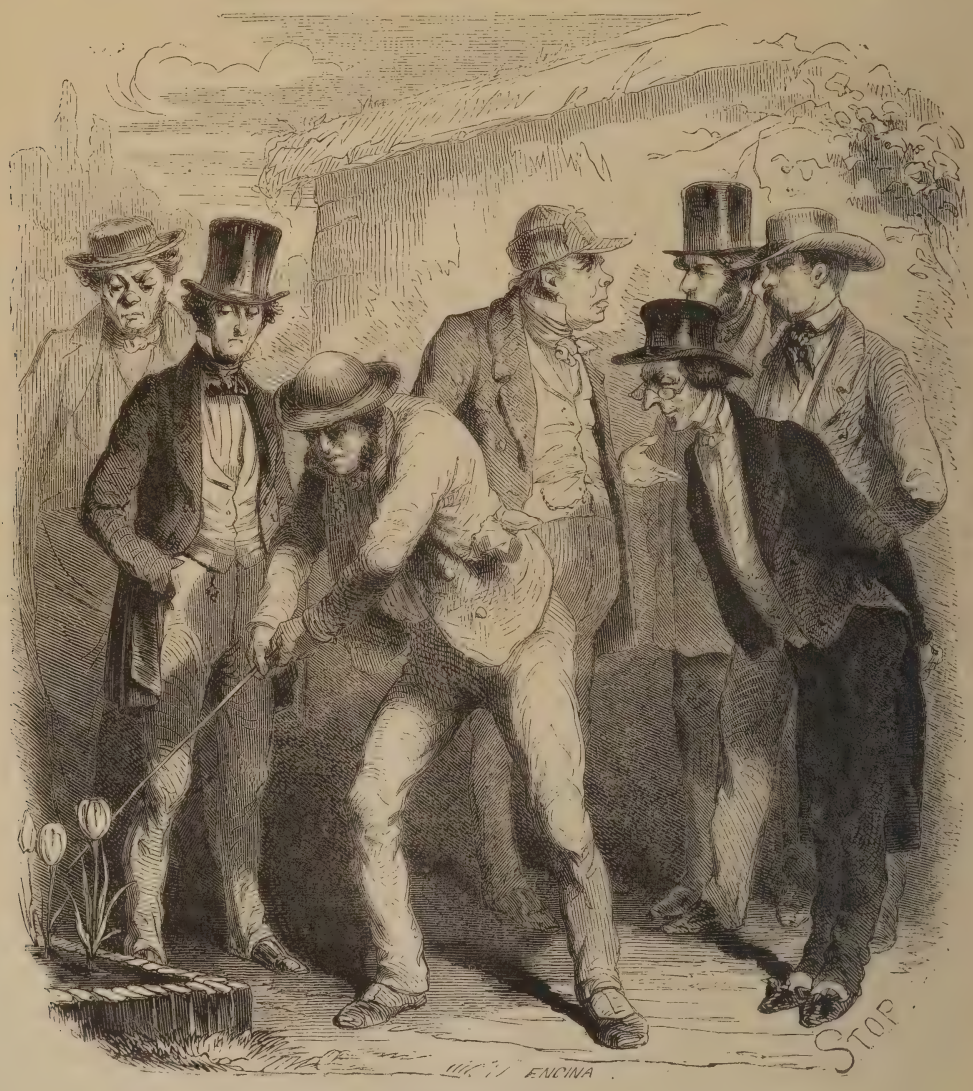
Je suivis le conseil; je lui envoyai un cri de détresse, c'est-à-dire que je m'établis, au coin de son journal, une sébile à la main, en disant, d'une voix lamentable :

— Une touffe d'*arundo donax foliis variegatis*, s'il vous plaît.

L'imagination de Pâquet eut un grand succès. Je reçus une touffe d'*arundo*, puis une autre d'un autre point de la France, puis une autre d'Espagne, puis une autre d'Italie. Puis les messageries n'avaient plus qu'une occupation : m'apporter des caisses contenant de magnifiques touffes d'*arundo donax*.

Si bien que je me trouvai dans la situation de l'élève du sorcier allemand, qui a surpris la formule au moyen de laquelle son maître oblige le balai de la maison à lui aller chercher de l'eau; mais quand il a assez d'eau, il ne sait aucun moyen d'arrêter le zèle du balai qui apporte toujours de l'eau, inonde la maison et le noie.

Pour moi, je ne fus noyé que jusqu'à concurrence de trois cents francs à peu près que me coûtait le port des



L'exercice de la baguette.

roseaux panachés. J'écrivis une autre lettre à Pâquet : je témoignais ma reconnaissance à mes nombreux bienfaiteurs, et je priais ceux qui pourraient avoir l'intention de m'accabler de nouveaux bienfaits, de réserver leurs velléités généreuses pour une autre occasion, que j'eus soin de ne pas laisser naître.

Le résultat définitif fut que j'acquis la conviction que l'*arundo donax foliis variegatis* ne peut vivre en pleine terre ni au Havre ni à Paris.

Ceci n'est rien à côté d'un récit que s'est plu à faire Léon Gatayes, à propos d'un pied de violette qu'on m'avait donné, et qu'il prétend m'avoir coûté deux mille quatre cents francs. Il est vrai qu'il met en ligne de compte le temps que je passai à le regarder, et deux voyages que je fis à propos de ce pied de violette, et quelques personnes qui vinrent de loin le voir chez moi, et y restèrent trois semaines, etc.

ALPH. KARR.

LE MIROIR DU DIABLE.

Belzébuth se regardant au miroir

— O mon ami ! tu es le plus parfait de tous les hommes !

C'était à son mari que Céleste, la bien nommée, adressait cette phrase peu conjugale. Les yeux fixés sur lui, elle le contemplait comme une des sept merveilles du monde, celle de Jupiter Olympien probablement, ou plutôt elle le prenait pour un ange en habit noir, mais un ange dont M. le maire avait coupé les ailes. Il est vrai de dire que, dans ce moment, un rayon de la lune de miel se glissait au travers des vitres du salon et éclairait le visage de Robert de Valligny. C'était un rayon caressant et gracieux; il projetait sur la figure du nouveau marié un reflet doux, souriant et tout à fait avantageux. Cette lune de miel était dans son premier quartier.

— Flatteuse ! répondit l'ange, en retroussant sa petite moustache noire.

— Mais je te vois absolument tel que tu es : d'une bonté

parfaite, d'une douceur angélique, vertueux comme un sermon du Père Ravignan, et poétique comme une méditation de Lamartine.

Les jeunes époux échangèrent longtemps des phrases tendres et gracieuses ; mais on se lasse de toutes les douceurs, des flatteries de la lune de miel comme des bonbons du jour de l'an : au bout d'une heure environ, ils ne trouvèrent plus rien dans leur esprit ; le sac de dragées était vide.

Si Robert de Valligny avait été sénateur, banquier, notaire, ou même tout simplement marchand de rouenneries, il aurait quitté sa femme pour consacrer la journée à ses affaires ; mais une fortune brillante et une vocation irrésistible l'avaient poussé d'une manière impérieuse vers la profession de désœuvré.

Il resta donc près de sa femme quand il ne trouva plus rien à lui dire, et les jeunes époux se regardèrent avec bonheur. Puis, quand ils furent las de se regarder, Céleste alla s'asseoir devant un guéridon, et ouvrit un volume de légendes poétiques, allégoriques et diaboliques.

Céleste, blonde aux yeux bleus, ressemblait aux portraits de l'ange Gabriel, tandis que Robert, avec ses traits accentués, ses yeux et ses cheveux noirs, avait un faux air de Robert le Diable. Céleste était rêveuse, poétique, mais d'une poésie de sensitive, que le positif effarouchait ; Robert était habitué à une joyeuse vie de garçon, et avait toujours pensé qu'une tragédie en cinq actes ne vaut pas un dîner à deux services : c'étaient là ses opinions littéraires. La nature l'avait fait gourmand, la civilisation parisienne, qui en eût remontré à Lucullus, l'avait rendu gourmet. Quand il vit que sa jeune femme était essentiellement poétique et semblait descendre d'un nuage, il se crut obligé de cacher avec soin son vilain péché de gourmandise ; mais chassez le naturel par la porte de Tortoni, il rentre par la fenêtre du Café de Paris : pendant que Céleste se nourrissait des chefs-d'œuvre de nos poëtes, Robert ne songeait qu'aux Iliades de Chevet, et même aux petites poésies légères des simples cordons bleus.

Voilà pourquoi Céleste ouvrit un volume de légendes tandis que Robert, qui alla s'asseoir loin d'elle, dans un coin du salon, tira furtivement de sa poche *le Parfait Cuisinier*.

Céleste, que son mari croyait absorbée par sa lecture, releva brusquement la tête.

— Quel ouvrage lis-tu, mon ami ? demanda-t-elle.

— Ce que je lis... répondit Robert tout embarrassé, et se croyant perdu s'il avouait son crime, tu veux savoir ce que je lis, n'est-ce pas, ma bonne amie ?

— Est-ce un recueil de poésies ? Est-ce de Victor Hugo, de Lamartine ?

— De Lamartine... C'est cela ! c'est de Lamartine.

— Je te reconnais bien là ; tu choisis nos poëtes inspirés dont l'âme est sœur de ton âme. Comme tu dois bien lire les vers !... *le Lac*, par exemple... Oh ! tu vas me lire *le Lac*, n'est-ce pas ?

Pour le coup, Robert sentit une sueur froide.

— Je crois qu'il vaudrait mieux aller nous promener, dit-il en se levant.

— Du tout, monsieur, je veux, j'exige, j'ordonne.

Robert était marié depuis huit jours, il se soumit. Il feignit bien d'avoir égaré le livre ; mais Céleste, le traitant d'étourdi, lui fit remarquer qu'il était dans sa poche. Il fallut donc chercher *le Lac* dans *le Parfait Cuisinier* ; mais, en fait de lac, il n'y trouva que des fleuves de sauces et des ruisseaux formés d'un petit filet de vinaigre.

— As-tu bientôt fini de feuilleter ce volume ? demanda Céleste.

— M'y voici, dit Robert, qui retrouva enfin, non pas dans le livre, mais dans un coin de sa mémoire, *le Lac* qui coulait mélodieusement. Il lut d'une voix un peu troublée, ou plutôt feignit de lire ces beaux vers du poëte :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

C'était le chapitre du salmis de perdreaux... Il continua :

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde... je viens seul...

Il lui fut impossible de se rappeler la fin du vers.

— Je suis un peu enrhumé, dit-il en fermant le livre.

— Allons donc !... ton organe est si pur, si tendre ; il y a des larmes dans ta voix !

Il fallut rouvrir le livre, et, tout en cherchant dans sa tête la strophe égarée, il lut étourdiment, avec cette voix tendre où Céleste trouvait des larmes :

— « Filet de chevreuil sauté aux olives. »

— Que lis-tu donc là ? s'écria Céleste, qui bondit jusqu'à lui et lui arracha le livre.

— Maladroit ! s'écria Robert.

— C'était *le Parfait Cuisinier !* dit-elle, pétrifiée.

— Eh bien oui ! répondit Robert, qui prit résolûment son parti. Que veux-tu, ma petite Céleste, le mariage est la communauté des défauts : passe-moi la rhubarbe, ou plutôt le filet de chevreuil, quand il y en aura sur la table, je te passerai... des croquettes de volaille. Il faut bien te l'avouer, je suis un peu gourmet.

— Mais, mon ami, dit Céleste, qui avait peine à cacher son profond désappointement, tu pourrais peut-être te corriger.

— Ma foi, non ! et puisque le masque est jeté, j'indiquerai mes recettes à ta cuisinière ; je t'instruirai toi-même, afin que tu lui donnes tes ordres ; et quand nous serons seuls, au lieu de causer éternellement poésie, nous parlerons art culinaire. La meilleure de toutes les muses, c'est *la Cuisinière bourgeoise* ; je me trompe, elle est trop vulgaire ; l'Apollon inspirateur, c'est *le Parfait Cuisinier* ; en guise d'une lyre, il tient une fourchette. Allons, ne grondez pas, mon blond séraphin... Je vais commander un dîner à mon goût.

O désenchantement amer ! c'était donc là le poétique Roméo que la tendre jeune femme avait choisi ! Dès qu'elle fut seule, elle se laissa tomber sur un fauteuil, le coude posé sur le guéridon, et son beau front, triste et sombre, appuyé sur sa blanche main. Le livre des légendes était encore ouvert ; ses regards tombèrent sur ce titre : *le Miroir du Diable*. Elle lut machinalement les premières lignes, puis tout à coup une inspiration lui vint : était-ce du ciel ou de l'enfer ? Le sourire sur les lèvres et l'espoir dans le cœur, elle lut des yeux la légende suivante :

« Belzébuth, diable sédentaire, n'avait pas encore quitté le toit paternel et infernal ; il restait enfermé dans sa maison rouge et noire. Du reste, il passait agréablement ses soirées en causant avec Voltaire et en se chauffant au coin du feu de l'enfer. Mais, un jour, un banqueroutier, grand touriste de la Belgique, débarqua en enfer, et lui

donna le goût des voyages. Belzébuth partit sur un chemin de fer souterrain ; ce n'étaient ni le feu ni la vapeur qui lui manquaient. Naturellement, il commença par aller visiter Paris, où résidait une partie de sa famille : son père Satan, son frère Méphistophélès, revenu depuis longtemps de l'Allemagne, et Asmodée, son neveu boiteux, qui fut, comme chacun le sait, l'ami intime de Le Sage.

« Dès que Belzébuth mit pied à terre, son premier soin fut de se diriger vers la rue Vivienne, pour aller rendre ses devoirs à Satan, qui demeurait dans une maison à colonnes appelée *la Bourse*. Mais jugez de l'étonnement du pauvre diable, tous les Parisiens lui riaient au nez. Il en fut aussi surpris qu'irrité. Belzébuth se croyait un Adonis ; il ne s'était jamais regardé au miroir, car il n'y a pas de miroir en enfer, ce qui fait présumer que toutes les femmes sont au paradis. Astaroth, qui se promenait avec son cousin Belzébuth, le mena tout droit devant un magasin de glaces. Belzébuth se regarda dans un délicieux miroir de Venise, et jeta un cri d'épouvante ; le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections : ses regards flamboyants, diaboliques, et son affreuse barbe rouge, toute roussie au feu de l'enfer.

« Belzébuth adoucit ses prunelles, fit couper sa barbe et devint charmant, élégant, fashionable, car il venait de faire disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami, le Miroir du Diable. »

— Eh bien ! moi aussi, se dit Céleste, je reproduirai exactement les défauts de mon mari, pour l'en corriger ; je serai le Miroir du Diable.

Te voilà, mon ami, dit-elle à Robert qui rentrait dans le salon, as-tu commandé un dîner artistique, succulent ?

— Cela t'intéresse donc bien ? demanda Robert.

— Si cela m'intéresse !... Ne disais-tu pas tout à l'heure que le mariage est la communauté des défauts ? Eh bien ! moi aussi, j'ai un défaut, un tout petit, pareil au tien : je suis un peu gourmande.

— Bah ! s'écria Robert ; sais-tu que cela se trouve très-bien.

— N'est-ce pas ? dit Céleste.

— C'est égal, c'est drôle... Toi, qui es si gentille, si poétique... car, sans vous flatter, madame, je ne pouvais pas choisir une plus délicieuse petite femme.

— As-tu demandé une croûte aux champignons, de l'anguille ?...

— Nous en parlerons plus tard, dit Robert avec impatience. Vois-tu, ma jolie Céleste, je t'ai voué une tendresse...

— A la tartare.

— Laisse donc là ton dîner ! dit Robert, de plus en plus impatienté. Je te disais donc que je t'ai voué une tendresse éternelle... Je n'oublierai jamais notre première entrevue ; c'est un souvenir plein de charme et de douceur...

— Avec de la moutarde ?

— A quoi bon, madame, mêler cette moutarde à notre amour ? dit Robert irrité. Sais-tu bien que tu me réponds étrangement ? on dirait, en vérité, que tu ne m'aimes plus, et je tiens tant à ton affection !... Mais elle est à moi pour la vie, n'est-il pas vrai ? Avec des petits soins, des prévenances, j'espère la conserver toujours.

— Comme des confitures avec beaucoup de sucre, dit Céleste. A propos de confitures, j'ai une recette adorable pour la gelée de pommes.

— Mais c'est odieux ! s'écria Robert ; il n'y a plus de conversation possible, plus de ces doux entretiens qui font le bonheur de la vie !

— Marianne ! cria Céleste, sans écouter son mari et en courant après la cuisinière qui traversait la pièce voisine, un pâté à la main.

Un instant après, Céleste revint en mordant une énorme tranche de pâté, mais en la mordant à belles dents, comme un jeune levrier gourmand, avec une joie, une avidité, qui la dépoétisèrent tout à fait aux yeux de son mari.

— Tu disais donc que notre affection ?... dit Céleste en mangeant... Oh ! que ce pâté est bon !

— Tenez, madame, dit Robert en fureur, un mari doit la vérité à sa femme : vous êtes laide à faire peur quand vous parlez ainsi, la bouche pleine ; cette tranche de pâté vous donne la fluxion la plus disgracieuse !...

— Voici la première sottise que tu me dis depuis notre mariage.

— C'est que voilà le premier défaut que je découvre en vous.

— Que veux-tu ! j'ai un appétit féroce ; c'est mon infirmité.

— Mais, madame, reprit Robert épouvanté, je n'aime que les femmes minces et aériennes ; je vous ai choisie pour cela entre toutes. Vous allez devenir bouffie.

— Après tout, monsieur, que vous importe ?... si c'est mon bon plaisir.

— Mais je ne veux pas que vous engraissiez ! dit Robert en frappant du pied.

— J'en ai le droit, répondit Céleste, le Code ne s'y oppose pas ; ce n'est pas un cas de séparation.

— Voyons, Céleste, reprit Robert plus doucement, il serait cruel que le désenchantement commençât après huit jours de mariage. Si tu veux me plaire, il faut éviter d'abord cette conversation perpétuelle de cuisinière bourgeoise ; il faut te corriger de la gourmandise ; c'est un défaut vulgaire, repoussant, honteux, prosaïque, qui a chassé Adam et Ève de leur paradis terrestre, et qui me chassera aussi du mien.

— En vérité !... Mais tu le cultives, ce péché-là... Eh bien ! mon ami, puisque je te déplais ainsi, je te promets de me corriger. Mais tu comprends que si tu me donnes l'exemple, si tu me parles toujours du *Parfait Cuisinier*, cela me fera venir la sauce à la bouche, et, dame ! il y aura des rechutes.

— *Le Parfait Cuisinier !* s'écria Robert, la cause de notre première dispute ! tiens, je le condamne au feu auquel il a condamné tant d'innocents volatiles !

Et il jeta le livre dans la cheminée.

La petite querelle conjugale fut bien vite oubliée. Robert était parfaitement corrigé ; il lisait des élégies toute la journée, il poussait même la complaisance jusqu'à maigrir légèrement, et Céleste recommençait à lui dire :

— O mon ami ! tu es le plus parfait de tous les hommes !

— Cela devenait un peu fade. Par bonheur, une lettre d'une amie intime de Céleste vint rompre l'uniformité du tête-à-tête. Voilà ce que contenait ce tendre billet :

« Es-tu consignée chez toi, très-chère ? on ne te voit pas plus que si tu étais aux arrêts forcés. Ce n'est pas ton mari qui te retient, je l'espère : il faut que, dans son ménage, la femme soit la commandante ; c'est mon principe. Puisque nous habitons toutes deux cette belle garnison de Paris, viens donc me voir. Apporte ton cœur et ta broderie. Surtout pas de cérémonie ; mets l'uniforme de petite tenue. Tout ce que je te demande, c'est que l'amitié soit au grand complet quand je passerai la revue.

« A demain, ma toute belle; viens à deux heures. heure militaire. « CÉSARINE LORMIER. »

Mme Lormier, veuve, à vingt-cinq ans, d'un colonel de lanciers, avait fait près de lui son éducation militaire; elle était brave comme notre armée d'Orient, faible sur la couture, et forte sur le point d'honneur.

Le lendemain, Céleste courait chez elle et se jetait tendrement dans ses bras, sans même donner au domestique le temps de l'annoncer. En face de la belle veuve, elle aperçut un point de vue assez peu gracieux, qui se composait d'un frac noir, d'un visage pâle et fade, et d'une physionomie d'agneau. Tout cela s'appelait Placide de Mozerand, et très-certainement n'avait pas gagné la bataille de l'Alma.

— Il est deux heures cinq minutes, chère belle, dit Césarine, tu es en retard; je te ferai mettre à la salle de police. Mais tu me permettras, mon enfant, de continuer mon interrogatoire. Monsieur vient de m'avouer qu'il a demain une affaire d'honneur; il sait que ces choses-là m'intéressent. Quand on a commandé le 4e de lanciers, on ne peut épouser en secondes noces qu'un brave.

— Ainsi, monsieur...

— Est mon prétendu, que je te présente.

Césarine n'avait pas l'habitude de dissimuler ses projets; elle ouvrait facilement son cœur, c'était du reste un bon livre, assez moral pour ne pas le cacher. Quand elle eut fait la présentation officielle, et que Céleste et Placide eurent échangé quelques mots de politesse, elle continua :

— Malgré mon inquiétude, je ne suis pas fâchée de ce duel; il me détermine, je l'avoue. J'appréciais les qualités de M. de Mozerand, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a le tort d'être dans le civil et non dans le militaire, de s'appeler Placide au lieu de César, et de n'avoir jamais eu précédemment la moindre petite querelle.

— Mais c'est là un grand mérite! s'écria Céleste. Moi, je me félicite d'avoir épousé l'homme le plus doux et le plus pacifique du monde; car tu sauras que j'ai un mari parfait.

— Vraiment!... Eh bien! il faut le faire mettre à l'exposition de 1855, on te donnera une médaille. D'après ce que vous m'avez dit, continua-t-elle en s'adressant à Placide, notre adversaire, que je ne connais pas cependant, dont je ne sais même pas le nom, me fait l'effet d'être une sorte de spadassin; car enfin il s'est trouvé offensé...

— Pour une misère, reprit Placide, une plaisanterie que je me suis permise sur la livrée de son groom, dont il a fini par me jeter le chapeau à la tête.

— C'est une insulte sanglante! s'écria Césarine. Quand nous commandions le 4e, nous avons reçu un gant au visage. Nous nous sommes battu, et nous avons été blessé.

— Voilà ce qui me déplaît dans les duels, dit Placide en pâlissant.

— Rassurez-vous, reprit l'amazone, j'honore le courage malheureux; une balafre au visage ne m'effraye même pas; c'est une décoration qui change de place, voilà tout. Si je vous vois revenir balafré ou le bras en écharpe, je ne vous en dirai pas moins : Voici ma main, M. de Mozerand, elle est à vous pour vous consoler, et surtout pour vous soigner.

— Et cette main si jolie fait palpiter mon cœur, répondit Placide, comme dans *la Dame blanche*.

— Je ne conçois pas, dit Céleste, que deux hommes civilisés s'égorgent comme des sauvages. Votre adversaire, monsieur, est donc un de vos ennemis acharnés?

— C'est un de mes meilleurs amis, madame... Je ne connais rien de si orgueilleux, de si emporté... Nous nous aimions beaucoup... C'est un échantillon de tous les péchés capitaux; nous l'appelions au collége Robert le Diable.

— Robert! dit Céleste, qui devint plus attentive, il se nomme Robert?

— Oui, madame, Robert de Valligny.

— Grand Dieu? s'écria Céleste, mon mari!

— Votre mari! dit Placide.

— Son mari! s'écria Césarine, absolument comme dans les morceaux d'ensemble des vaudevilles.

— Oh! je vous en supplie, monsieur, dit la pauvre Céleste, renoncez à ce duel!

Placide allait s'écrier : « Avec plaisir, madame! » mais Césarine lui coupa la parole.

— Du courage, ma pauvre Céleste, dit Césarine en serrant la main de son amie. Cela est cruel, cela est affreux, j'en conviens; mais il y a le point d'honneur.

— Il y a le point d'honneur, répéta le malheureux Placide.

— Mais, monsieur, s'écria Céleste, votre sanglant point d'honneur, c'est le bourreau des honnêtes gens... Quel est le jour fixé?

— Demain, à sept heures du matin.

— Eh bien, je vous réponds, moi, que vous ne vous battrez pas. Je cours chez moi, je vais parler à Robert, il se laissera toucher par mes larmes, je l'attendrirai. Ce ne sera pas difficile, allez; il est doux comme un agneau, comme une colombe.

— Oui, dit Placide, un agneau enragé et une colombe qui a la fièvre chaude.

Céleste ne l'écouta pas, et revint précipitamment chez elle. Robert était dans son cabinet; elle s'élança vers lui, lui prit les deux mains, le regarda les yeux dans les yeux, à la façon des magnétiseurs, et lui dit :

— N'est-ce pas, mon ami, que tu es d'une douceur d'ange?

— Voilà une étrange question, dit Robert en riant.

— Réponds-moi, c'est très-grave. N'est-ce pas que tu es pacifique?

— Comme Numa Pompilius.

— Alors, monsieur, pourquoi vous battez-vous demain?

— Me battre! s'écria Robert, comment sais-tu?...

— Que t'importe?... Mais je m'y oppose, moi, dit-elle en ouvrant précipitamment un tiroir, et en prenant une boîte de pistolets, je m'empare de tes armes.

— Ce sont les témoins qui apportent les armes, dit Robert, celles-ci sont inutiles.

— Que faire? s'écria Céleste. Ainsi tu veux te battre avec ton ami de collége : l'homme qui te serrait la main ne peut pas te marcher sur le pied sans que tu lui coupes la gorge.

— Tais-toi! ne le défends pas! s'écria Robert le Diable, dont la colère commençait à chauffer le cerveau, comme le feu chauffe une locomotive. Je te dis que je ne me suis jamais laissé insulter... Eh bien! non, je ne suis pas calme, paisible; je ne suis pas le joueur de dominos et le pêcheur à la ligne que tu avais rêvé. Je suis un homme de cœur; j'ai eu plusieurs duels dans ma vie; j'en ai eu un... deux... trois, je n'en sais plus le compte. Tu vas m'appeler spadassin... Spadassin si tu veux, mais toutes les fois qu'un mot désobligeant a sifflé à mes oreilles, moi, j'ai fait siffler une balle aux oreilles de l'insolent; j'ai répondu à un coup de coude par un coup d'épée; je ne me suis jamais laissé effleurer le visage sans châtier l'impertinent : suis-je donc

spadassin pour cela? Si mon honneur est posé sur ma joue, ce n'est pas moi qui l'ai mis là, c'est le monde.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Céleste effrayée, en voyant Robert devenir pourpre de colère, voilà donc l'ange que je croyais avoir choisi, mais c'est un ange exterminateur! De grâce, Robert, calme-toi! si tu es victime, j'en mourrai aussi, moi, et si tu es vainqueur, songe que celui dont tu seras le meurtrier est un ami d'enfance, un pauvre jeune homme qui m'a paru plein de bonté, de douceur.

— Eh non! morbleu! dit Robert le Diable en frappant du pied. C'est un infâme, un misérable! et je le briserai, ton Placide, aussi facilement que ce vase du Japon, orné de magots aussi disgracieux que lui.

Et il jeta par terre un magnifique vase de porcelaine du Japon, qui se brisa en morceaux.

Céleste fut épouvantée. Elle vit bien que toute prière serait inutile et se mit à pleurer amèrement. Il fallait pourtant empêcher ce duel, il le fallait à tout prix. Tout à coup elle se rappela le stratagème qui avait corrigé Robert de sa gourmandise; elle essuya ses larmes et le regarda résolûment.

— C'est bien, Robert, oh! c'est bien! lui dit-elle, en lui serrant la main d'une manière toute virile. J'avais voulu t'éprouver, mais si tu avais consenti, comme un homme vulgaire, à te conserver pour le bonheur de ta femme, je t'aurais méprisé, vois-tu! Le ciel, qui nous destinait l'un à l'autre, m'a faite à ton image : je suis la Bradamante de ce Roger, la Clorinde de ce Tancrède... Oh! que j'avais peine à me contenir quand tu me parlais de cette insulte! On a plaisanté sur la livrée de ton groom, vive Dieu!... Du sang, il faut du sang!

Robert la regardait avec stupéfaction.

— Pourquoi ne suis-je qu'une femme? Je te servirais de témoin. Si j'avais eu le bonheur d'être homme, vois-tu bien, je serais entré dans les cafés, en mettant le chapeau sur le coin de l'oreille; si l'on m'avait regardé de travers... du sang!... Si l'on m'avait poussé le coude... du sang!... J'aurais pourfendu les hommes de mon épée, comme des papillons avec une épingle. J'aurais été de l'espèce des braves.

— C'est-à-dire que tu leur aurais ressemblé comme Croquemitaine à Napoléon, dit Robert. Tu aurais été souverainement ridicule.

— Tu trouves? s'écria Céleste, à qui la joie fit oublier son rôle. Tu ne veux donc plus te battre?

— Qui a dit cela, madame? reprit Robert impétueusement. Je n'ai jamais reculé devant une affaire d'honneur.

— Oh! c'est bien ce que tu dis là! répondit la pauvre Céleste, forcée de reprendre sa bravoure d'emprunt. Je suis digne de toi; car tu ne sais pas que j'étais une des gloires du tir : à cent pas j'abats la poupée... je saurais faire sauter la cervelle d'un homme.

— Les femmes sont faites pour brûler le cœur et non pas la cervelle, pensa Robert.

Tout en parlant, Céleste jouait avec l'un des deux pistolets qu'elle avait pris, et ouvrait la fenêtre qui donnait sur un vaste jardin, car Robert avait eu la fantaisie de voir sous ses croisées du feuillage et des fleurs, afin d'avoir jusqu'au milieu de Paris des nouvelles du printemps. Il avait fait bâtir dans son jardin un charmant colombier, où vivaient en commun des pigeons blancs comme la neige ou panachés et variés comme des tulipes.

— Réponds, ô mon lion! dit Céleste, es-tu content de ta lionne?

— J'aurais préféré une brebis, pensa Robert, en dissimulant une affreuse grimace de désappointement. — Puisque tu as ton brevet de lionne, reprit-il tout haut, tu ne t'opposeras plus au combat, et demain...

— Demain, s'écria Céleste, je voudrais être à ta place! j'ajusterais l'insolent, dit-elle en s'approchant de la fenêtre, et je le tuerais comme je vais tuer cet oiseau.

Et la pauvre Céleste, qu'une goutte de sang versé aurait fait évanouir, visa un beau pigeon qui s'envolait du colombier : il fallait faire un sacrifice, une immolation, pour sauver son mari. Le coup partit : elle visait le pigeon, et ce fut une tourterelle qui tomba sur l'herbe tout ensanglantée.

— Oh! c'est infâme! s'écria Robert, en se retournant vers sa femme avec indignation. Une tourterelle! un symbole de fidélité. Eh que vous avait-il donc fait, ce pauvre oiseau? Voyez comme il souffre, comme il se débat contre

Céleste armant le pistolet.

la mort... C'est peu de chose que l'agonie d'un oiseau; mais c'est vous qui l'avez causée. On l'attendait peut-être au colombier, comme dans la fable des *Deux Pigeons*; il avait sa petite maison où il était aimé, son grand ciel où il était libre. Et votre balle vient de déchirer ses ailes!... Regardez-le : par un suprême effort il les ouvre encore, il cherche à s'envoler, comme pour aller conter au ciel qu'on verse le sang sur la terre. Mais il retombe, il tournoie sur lui-même... Il est sans mouvement, il est mort. Pourquoi? Parce qu'une femme l'a choisi pour prouver son adresse, je me trompe, ce n'est pas une femme, c'est une lionne : la pauvre petite tourterelle avait évité la serre du vautour, mais elle n'échappe pas à la griffe de la lionne.

— Ah! vous me reprochez d'avoir tiré sur un oiseau! dit Céleste, toute pâle et tout émue, vous avez une larme

dans les yeux en regardant sa blessure, et vous allez verser le sang d'un ami d'enfance ! Vous me demandez ce que m'avait fait ce pauvre petit être, et je vous demanderai, moi, ce que vous a fait votre ami ? A-t-il insulté votre femme, votre mère ? Non, il a donné un petit coup d'épingle à votre vanité, et cette vanité féroce y répond par un coup d'épée. Il le faut, dites-vous, pour mériter le titre d'homme de cœur ; et moi je vous dis qu'un homme de cœur, c'est celui qui se dévoue à ses amis, et non pas celui qui les tue : car, enfin, si vous n'êtes pas victime, vous serez bourreau. Ce pauvre petit cadavre d'un oiseau sera sans doute pour moi un amer souvenir ; le cadavre d'un homme se dressera dans vos nuits... Renoncez à ce duel, il le faut pour votre repos, pour votre joie, votre conscience et votre sommeil. Vous y renoncez, n'est-ce pas, vous me le promettez ?

— Eh bien oui, dit Robert, dont la colère avait fait place à l'attendrissement ; mais je te le promets si je puis le faire sans être accusé de lâcheté. Tu as raison, nos duels sont barbares. Merci, mon bon ange, de la leçon que tu m'as donnée.

A ce moment, un domestique annonça :

— M. Placide de Mozerand.

— Déjà ! s'écria Céleste, mais ce n'est que pour demain.

— Tu le vois, dit Robert, je ne puis reculer ; cela ne dépend plus de moi.

— Monsieur, dit Placide en entrant, j'ai devancé l'heure du combat. Vous m'avez insulté, monsieur, et mon devoir...

— Est de vous battre avec moi, n'est-ce pas ? dit Robert.

— Oh ! monsieur de Mozerand, je vous en supplie, s'écria Céleste, ayez pitié de moi !... Ne le tuez pas, monsieur, ne le tuez pas !

— J'en suis incapable, madame, dit Placide en mettant la main sur son cœur et en prenant une pose mélodramatique. J'ai compris que j'avais un grand devoir à remplir.

— Lequel ? dit Robert.

— Un devoir d'humanité. Ce matin, j'ai rencontré votre femme ; sa douleur m'a profondément touché. Je ne puis mettre le deuil dans une famille, voir une veuve en pleurs, un orphelin, car vous laisseriez peut-être des orphelins ?

— Pas le moindre orphelin, dit Robert.

— C'est égal, il y aurait toujours une veuve. J'ai donc soufflé sur ma colère, je l'ai éteinte comme un flambeau, et je me suis dit : Voici le moment de donner une preuve de courage ; il faut renoncer à ce combat, par sensibilité, par raison.

— Par raison de santé, murmura tout bas Robert.

— Tais-toi ! lui dit Céleste à l'oreille.

— Mon caractère bouillant l'avait d'abord emporté, continua Placide. Après votre insulte, je m'étais demandé, comme dans Corneille :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

— Et tu t'es répondu, toujours comme dans Corneille, reprit Robert en lui tendant la main :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

— C'est ce que j'allais te dire, reprit Placide en respirant plus légèrement. C'est là ce que m'a dicté mon cœur.

— Son cœur et son médecin, pensa Robert.

Les deux adversaires se mirent à causer affectueusement. Une heure se passa ; Placide ne pouvait se décider à s'en aller : il tournait son chapeau entre ses mains, d'un air embarrassé ; il avait évidemment quelque confidence, quelque demande à faire. Enfin, il prit son parti, et dit à Robert :

— Connais-tu Mme Césarine Lormier ?

— Non. Quelle espèce de femme est-ce ?

— C'est une colonelle du 4me de lanciers ; une brave, non pas de la vieille garde mais de la jeune. Mon cœur est enrôlé dans son régiment. Elle connaissait notre querelle, et voulait qu'elle fût vengée à la pointe de l'épée : je te serai donc obligé de ne pas lui parler de la preuve de courage que je viens de donner.

— Je te le promets, dit Robert en souriant.

— Il est convenu, reprit Placide, que nous nous sommes battus.

— A mort ! dit Robert.

— Non pas à mort, comme nous sommes tous deux vivants, ce serait invraisemblable. Malheureusement, ou plutôt heureusement, nous sortons de la querelle parfaitement intacts. La colonelle est capable de me refuser sa vaillante main, sous prétexte que j'ai évité le combat... Ah ! si je pouvais lui en donner une preuve... ne fût-ce qu'une égratignure, une caresse de l'épée, la moindre chose.

— Veux-tu que je te casse un bras ? dit Robert en riant et en prenant le pistolet.

— Pas de mauvaise plaisanterie ! dit Placide en reculant. Mais, à propos de bras, si j'osais te demander...

— Quoi donc ?

— Je ne connais rien d'intéressant comme un bras en écharpe ; cela a toujours réussi aux jeunes-premiers du Gymnase. Si je pouvais me présenter ainsi à ma charmante Césarine, elle me dirait, j'en suis certain : voici ma main pour votre bras.

Robert et Céleste partirent d'un éclat de rire. Celle-ci disparut un instant, puis revint avec une longue cravate de soie noire qui pouvait servir d'écharpe.

— Monsieur de Mozerand, dit-elle, il appartient aux femmes de soigner les blessés. Ployez votre bras, fier Sicambre... C'est bien... Il faut nouer solidement, je serre le nœud de l'hymen... Songez-y, j'ai votre secret : c'est moi qui ai lié votre écharpe, si je déliais ma langue, si Césarine savait...

— Grand Dieu ! s'écria Placide en pâlissant.

— Est-ce que vous souffrez de votre blessure ? demanda Céleste. Soyez tranquille, je serai discrète. Mais si jamais j'ai besoin de vous, vous êtes mon esclave.

— Je le jure, madame, dit Placide.

L'occasion de faire acte d'obéissance et de servitude ne tarda pas à se présenter. Placide avait montré son bras et son écharpe à la colonelle de son cœur ; celle-ci s'était écriée : « Honneur au courage malheureux ! » Elle avait fixé le jour de son mariage avec Placide. Et voilà comment deux âmes furent enchaînées par une écharpe de soie noire.

Un soir, Placide entra triomphalement chez son ami Robert. Césarine s'appuyait sur son bras droit, son bras gauche reposait mollement sur son écharpe, dont il ne pouvait plus se séparer. Il salua les jeunes époux, et leur dit solennellement :

— J'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain mariage. Je vais m'engager...

— Dans le 4me de lanciers ? dit Céleste.

— Précisément, reprit Césarine.

Pendant qu'on chantait sur tous les tons : O hymen ! ô hyménée ! on annonça M. de Mornange.

— Je vous demande pardon, madame, dit le nouveau venu à Céleste, de vous enlever votre mari. Il m'avait

donné rendez-vous à notre cercle à neuf heures précises; il en est dix, et je me permets de venir le chercher.

— Vous en avez le droit, monsieur, dit Césarine. Il faut être exact; je ne connais que l'heure militaire.

— Mais mon Dieu! messieurs, reprit Céleste, si vous tenez absolument à vous réunir à un cercle, pourquoi ne pas choisir celui-ci? Ce n'est pas poli vos réunions d'hommes, vos cercles d'habits noirs.

— C'est une nuit sans étoiles, dit Placide en jetant un coup d'œil à Césarine. Quoi! pas une place pour la plus belle moitié du genre humain?

— Si fait, reprit M. de Mornange; nous y admettons toujours la dame de cœur, la dame de carreau, la duchesse de trèfle et la marquise de pique.

— Ainsi, vous passez vos soirées à jouer? reprit Céleste.

— Comme vous dites, madame, répondit M. de Mornange, sans remarquer que, depuis le commencement, Robert lui faisait des signes de télégraphe non électrique.

— Et jouez-vous gros jeu? dit Céleste.

— Oh! des misères! quelques milliers de francs. Robert a perdu, je crois, trente mille francs cette année.

— Est-il possible! s'écria Céleste.

— Eh bien! oui, dit Robert, en prenant son parti. Je ne sais pas pourquoi je ferais plus longtemps un mystère d'un goût très-naturel. Je suis riche, après tout.

Il en était des défauts de Robert comme de ces paniers américains qui s'emboîtent les uns dans les autres. On croit toujours en trouver la fin, mais il faut en ouvrir une douzaine avant d'arriver au dernier.

— Partons, Mornange, dit-il en se levant; allons faire une partie d'écarté. Vivent les agitations et les fièvres du jeu!

— Oui, vive le jeu! s'écria Céleste; c'est une noble passion. André, dit-elle à un domestique, une table, des cartes... Jouez, messieurs; non pas au cercle, mais ici. Moi je tiens les paris.

— Toi? dit Robert.

— Oui; car moi j'ai aussi la passion du jeu. Oui, j'aime ces tapis verts, étoilés de pièces jaunes, comme le gazon de boutons d'or. J'aime à passer la nuit l'œil fixé sur une table, la respiration haletante... Décidément, mon ami, le ciel nous a créés l'un pour l'autre.

— Ainsi, j'ai épousé une gourmande et une joueuse, se dit Robert. Fiez-vous donc aux filles à marier, aux blondes surtout : avec leur chevelure de chérubin on les prend pour des anges, ce ne sont que des hypocrites.

Tout en faisant ces réflexions, il donnait les cartes.

— Je joue un billet de cinq cents francs, dit-il.

— Soit! répondit Mornange.

— Je parie mille francs pour mon mari, dit Céleste.

— Comment, mille francs! s'écria Robert; une pareille somme!...

— Qui veut tenir le pari? reprit Céleste.

— Ce ne sera pas moi, dit Césarine; j'abhorre le jeu, excepté les échecs pourtant; cela représente un combat. C'est une bien vilaine passion que celle du jeu, dit-elle bas à Placide; je n'aurais jamais consenti à épouser un joueur.

— Vous tenez le pari, Monsieur de Mozerand? demanda Céleste à Placide.

— Moi, madame! s'écria Placide, je ne parie ni ne joue jamais. Je ne sais jouer que la bataille, et encore je ne suis pas très-fort.

Mais Céleste profita du mouvement qui se faisait autour de la table, pour lui dire furtivement à l'oreille :

— Pariez contre moi : la perte ou le gain seront nuls.

— Mais, madame, ma prétendue déteste le jeu. J'aurai beau lui dire que ce n'était pas sérieux, elle croira que je cherche à m'excuser.

— Pariez, ou je lui parle de l'écharpe de soie noire.

— Grand Dieu! s'écria le pauvre Placide. Je tiens les mille francs, reprit-il tout haut.

— Est-il possible? dit Césarine, dont les yeux lançaient des éclairs; vous êtes joueur, vous!...

Robert perdit plusieurs parties. Mornange lui gagnait trois mille francs. Placide, toujours forcé de parier contre Céleste, semblait aussi amasser des trésors; mais son gain était illusoire, et il aurait pu s'écrier comme dans l'opéra de Scribe : « L'or est une chimère. »

— Je perds trois mille francs, dit Robert, qui devenait de plus en plus sombre; je veux les rattraper en une partie, je les joue.

— Frappons les grands coups, pensa Céleste. Monsieur de Mozerand, dit-elle à son adversaire vainqueur et désolé, je vous propose un jeu excentrique : je parie toujours pour mon mari, et je joue mon coupé contre votre tilbury. Vous devez en avoir un. Qui n'a pas un tilbury?

— Mais c'est plus qu'une passion, c'est une rage! s'écria Robert. On vous a donc élevée, madame, dans un pensionnat de Bade?

— Quoi! mon ami, dit Céleste, tu n'es pas charmé de me voir partager tes goûts?... Nous finirons par faire tourner pour nous la roue de la fortune.

— Cette roue-là deviendra une roulette, reprit Robert. Continuons, Mornange. Nous avons dit trois mille francs.

— Monsieur de Mozerand, dit Césarine à l'oreille de Placide, si vous tenez ce pari extravagant, je fais ma retraite de la Bérésina; vous ne serez jamais mon mari.

— Que dites-vous? s'écria l'infortuné. Vous m'excuserez, madame, dit-il à Céleste, je ne puis vous opposer aucun enjeu, je n'ai à ma disposition qu'un fiacre, ou tout au plus un cabriolet de régie; et, comme ils ne m'appartiennent pas, vous concevez...

— Soit, dit Céleste. Comment va votre blessure, monsieur Placide?

— Je tiens le pari! s'écria Placide. Je me souviens que je puis mettre pour enjeu mon beau cheval de selle. J'avais complétement oublié ce cheval gris pommelé... je veux dire alezan brûlé, ou plutôt bai brun.

Robert perdit encore ses trois mille francs.

— Je suis ensorcelé!... dit-il. Je joue six mille francs cette fois.

— Et moi, dit Céleste à Placide, je joue ma maison de campagne.

— Mais c'est de la folie! s'écria Robert. C'est une calamité, une ruine, qu'une pareille femme!

— Madame, dit Placide, je n'ai rien à parier contre vous. Je n'ai qu'une chambre de plaisance chez Leduc, à Montmorency.

— Monsieur de Mozerand, demanda Céleste, qui vous fournit vos écharpes de soie noire?

— Ah! je me souviens, reprit vivement Placide, que j'ai une petite maisonnette à Pontoise.

Robert perdit encore, et l'heureux Mornange, en le quittant, emporta douze mille francs dans sa poche.

Robert avait la fièvre, ses yeux étincelaient; il était irrité comme un joueur malheureux.

— Vous êtes une folle, dit-il à sa femme. Notre coupé, notre maison de campagne, voilà tout perdu!... Avec vous, notre fortune s'en ira en quelques jours. Je ne connais rien de plus odieux qu'une joueuse... Si vous saviez

comme le jeu vous enlaidit : vos joues, qui étaient roses, sont pourpres ; vos yeux sont hagards. Vous m'avez donné l'horreur du jeu en vous regardant, et je ne veux plus toucher une carte.

— Vous êtes donc guéri? s'écria Céleste.

— Que vous importe? puisque je vous quitte pour jamais... Je ne resterai pas avec une joueuse... Adieu, madame.

— Vous partez! s'écria Céleste.

— Je n'épouserai pas un joueur, dit Césarine à Placide. Adieu, monsieur.

— Mais, madame, dit Placide bas à Céleste, il est temps de nous justifier.

— Ainsi vous voulez une séparation? demanda Céleste à son mari. Vous y êtes bien décidé?

— Rien ne me fera changer de résolution.

— Alors il n'y a plus à hésiter, il faut que je prenne un grand parti...

— Grand Dieu! s'écria Robert, elle va se jeter par la fenêtre!

Mais, au lieu de se jeter par la fenêtre, Céleste marcha tranquillement vers le guéridon, y prit un livre et l'ouvrit.

— Eh quoi! dit Robert, quand je vous quitte pour ne plus vous revoir, quand vos affreux défauts ont détruit tout notre bonheur, vous vous mettez à lire tranquillement?...

Céleste lisant à Robert le *Miroir du Diable.*

Mais, pour toute réponse, Céleste lut à haute voix ce passage de la légende :

« Belzébuth, qui ne s'était jamais vu, se regarda un jour dans un miroir de Venise, et jeta un cri d'épouvante. Le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections : ses regards flamboyants diaboliques, et son affreuse barbe, toute roussie au feu de l'enfer.

« Belzébuth adoucit ses prunelles, fit couper sa barbe et devint charmant, élégant, fashionable, car il venait de faire disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami, le Miroir du Diable. »

— Que signifie? dit Robert en se rapprochant d'elle.

— Cela signifie, mon ami, que j'ai été le miroir du diable. Je ne suis ni gourmande ni joueuse ; notre jeu n'était qu'une fiction. Tu peux épouser M. de Mozerand, Césarine, ce n'est pas un joueur, et c'est un brave, ajouta-t-elle avec un petit sourire moqueur. Quant à toi, mon ami, dit-elle à Robert qui la serrait dans ses bras, je t'ai corrigé de tes défauts, n'est il pas vrai? car le diable ne s'est pas trouvé beau en se regardant au miroir.

Anaïs SÉGALAS.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS

OU

LA VIE EN MINIATURE. — FRAGMENTS.

Napoléon Ier au milieu d'un groupe d'élèves de Saint-Denis. Dessins de Pauquet.

AVIS DE LA RÉDACTION.

Ces mémoires sont dignes du vif intérêt qu'excitera leur titre chez nos lecteurs et surtout chez nos lectrices. Les plus jeunes y trouveront le tableau naïf et vrai de leur propre existence; les plus âgés y reconnaîtront les souvenirs tristes ou gais de leur enfance au collége, au couvent ou au pensionnat; tous y sentiront l'esprit et le cœur, l'expérience et la sagesse d'une femme distinguée, dont le nom était déjà le synonyme de talent, et que cette étude morale doit placer au premier rang parmi les écrivains de la jeunesse.

I. Ma naissance. Ma grand'mère. Un œuf à la coque. La première araignée. Une grappe de raisin.

Quoique l'année 1806 ait vu naître la confédération du Rhin et mourir l'empire germanique; quoiqu'elle compte en un seul jour deux importantes victoires (1); quoique enfin elle ait vu éclore le système continental et signer le décret de blocus contre les Iles-Britanniques, ce n'est point sur ces faits remarquables que je veux fixer votre attention.

Le canon d'Iéna résonnait encore aux oreilles de l'Europe étonnée, lorsque...

Décidément, la trompette de Clio est trop fatigante pour moi! Prêtez-moi un tout autre instrument, s'il vous plaît, fût-ce un mirliton, peu importe, afin que j'achève, tant bien que mal, l'air nouveau que j'ai composé à votre intention... Merci. Où en étais-je?... Ah bon! m'y voici.

(1) Celle d'Iéna, gagnée par Napoléon le 14 octobre, et celle d'Auerstadt, par Davoust; — toutes deux sur les Prussiens.

..... Lorsque je reçus le jour, sans apprécier la valeur du présent que me faisait la Providence. Ma mère, hélas ! (et ce fut une grande fatalité dans ma vie) ma mère mourut sans avoir pu me bénir par une première caresse. Jamais les ineffables mystères que renferme ce titre si doux et si saint ne m'ont été dévoilés.

Ce fut à Besançon que je commençai à prendre possession de mes facultés intellectuelles, et à peine eus-je le sentiment de moi-même qu'il me fallut apprendre à lire !

Je vois toujours l'aiguille à tricoter de ma bonne maman de C... (mon aïeule maternelle), immobile à la même place jusqu'à ce que j'eusse désigné la lettre dont le nom maudit échappait à ma mémoire.

Cette excellente femme, qui m'idolâtrait, avait l'intention de faire de moi un modèle accompli d'éducation première; aussi voulait-elle que je m'exprimasse toujours convenablement et que je ne me permisse jamais le moindre mot hasardé; car la vulgarité d'expressions et de manières lui était également odieuse.

Elle avait, en outre, sur la médecine et sur le tempérament des enfants des idées si particulières, qu'elle m'abreuvait de tisanes, de jus d'herbes et de sirops détestables. Ce que j'aimais le mieux m'était spécialement interdit, et les fruits, quels qu'ils fussent, étaient considérés par elle comme pernicieux. J'en dois excepter cependant les pruneaux et les pommes cuites, les pruneaux surtout, qui semblaient être pour ma respectable aïeule l'objet d'une prédilection peut-être exagérée; mais, en tacticienne habile, elle opposait le riz aux pruneaux, les pruneaux au riz, et obtenait par cette savante combinaison un équilibre assez satisfaisant.

Tout devait se faire chez elle avec une invariable ponctualité, et ma nourriture était mesurée de manière à me conserver cette santé précieuse, objet de sa constante surveillance.

Un jour, elle avait pris la peine de préparer elle-même, pour mon souper, un joli petit œuf à la coque. Après avoir coupé quelques mouillettes, et en attendant qu'on apportât de la lumière, comme l'heure de me coucher approchait, elle enleva le dessus de la coquille, et me dit de humer le lait qui allait se répandre. J'obéis, mais à peine osais-je effleurer l'œuf de mes lèvres. — Plus fort ! s'écria-t-elle ; allons, va donc plus fort ! Je ne me le fis pas répéter davantage, et j'aspirai si vivement le contenu que je faillis m'étrangler. Quand la lumière éclaira cette scène d'horreur, mon œuf était vide !... Nous nous regardâmes, ma grand'mère et moi, d'un air déconcerté ; mais enfin, prenant son parti : — J'en suis fâchée, me dit-elle ; maintenant tu mangeras ton pain sec. Je m'y résignai, tout en me demandant comment j'avais pu oublier la sage lenteur à laquelle on m'avait habituée, et qui était (je le voyais mieux que jamais) le signe d'une éducation accomplie.

C'est à cette époque d'innocence que je fais remonter mon insurmontable aversion pour les araignées, et c'est à ma grand'mère, il faut bien en convenir, que je dois l'impression désagréable qu'elles produisent toujours sur moi.

Dans cette vaste chambre, ornée de boiseries grisâtres qu'éclairait rarement un pâle rayon de soleil; devant cette fenêtre élevée où l'on plaçait habituellement ma petite table, ma petite chaise et mon petit ménage, mes yeux cherchaient sans cesse quelque objet nouveau, car un vague instinct me disait que j'avais encore bien des choses à connaître.

Un jour que, tranquille et silencieuse comme à l'ordinaire, j'explorais le domaine si restreint où se concentraient mes pensées, je vis un animal noir et d'une forme étrange, qui se balançait au bout d'un fil et descendait lentement vers moi. J'avançai doucement la main, et je le saisis avec assez d'adresse. La pauvre bête, interrompue dans son travail d'une manière aussi désagréable qu'imprévue, cherchait à recouvrer sa liberté, et passait ses longues pattes velues à travers mes doigts; mais, sans m'inquiéter de ses efforts, je courus vers ma grand'maman, et, d'un air joyeux et triomphant, je lui montrai ma conquête. A l'aspect du monstre, elle jeta un tel cri et me repoussa avec tant d'horreur, qu'éperdue et plus épouvantée qu'elle je ne sus plus ce que je faisais, et fus saisie d'un tremblement nerveux, qui changea subitement la nature de ses craintes.

Qu'arriva-t-il ensuite ? je ne me le rappelle pas; mais jamais l'effet de cette scène ne s'effacera de ma mémoire, et la vue d'une araignée me fait encore perdre mon sang-froid.

Le dimanche, la digne femme me parait de mes plus belles robes et me conduisait aux offices.

L'attrait de la toilette qu'elle étalait à mes yeux; les souliers de maroquin rouge, vert ou jaune ; le collier d'ambre ou de graines d'Amérique, la pèlerine blanche, la robe de percale à jours et les longues mitaines de tricot de Berlin me séduisaient immanquablement; mais, une fois arrivée à l'église, je dois avouer que, malgré ses recommandations d'une part, et mes promesses de l'autre, je ne tardais pas à m'agiter, à la questionner, à pousser d'énormes soupirs et à la distraire fréquemment de ses prières et de ses pieuses méditations. Mon âge me servait d'excuse ; aussi faisait-elle preuve d'une indulgence inépuisable. La distribution du pain bénit m'apportait une diversion longtemps attendue, et, vaincue enfin par son incomparable patience, je me résignais à mon sort et j'étudiais avec recueillement le dessin des robes et des châles que le hasard plaçait devant moi.

Est-ce en souvenir de ce temps, où la vie m'offrait de si parcimonieuses jouissances, que j'aime l'assemblage des couleurs? Je ne saurais le dire; mais il est certain qu'elles m'ont toujours produit un effet singulier, et que j'y trouve un charme assez analogue à celui que me cause la musique, avec cette différence toutefois que la sensation est bien plus fugitive; elle n'effleure que la surface de l'âme.

Ces Mémoires étant écrits dans le but d'enseigner à la jeunesse le moyen de s'étudier et de se connaître elle-même, je dois faire ici l'aveu d'une action qui m'a révélé l'existence de la voix intérieure que nous avons au-dedans de nous, et qui se fait entendre dès le plus bas âge.

Ma bonne maman me défendait de parler aux étrangers, de me retourner dans la rue, de rien ramasser quand j'étais dehors, et surtout *de toucher à ce qui ne m'appartenait pas.*

Les épithètes les plus flétrissantes accompagnaient chacune des actions ci-dessus désignées, et sa chère Carlésie était, elle le savait trop bien, incapable de les commettre ; aussi n'en était-il question que pour la forme. J'écoutais en silence, selon ma coutume ; et, lorsque bientôt ma conscience s'éveilla au cri du remords, le ciel permit que cette respectable femme n'eût pas la douleur de partager l'abaissement dans lequel j'étais tombée à mes propres yeux. Voici le fait :

Un jour, elle me conduisit chez des religieuses qui me comblèrent de caresses et de friandises. Les bonnes sœur

vantèrent ma réserve et ma sagesse, mais ne me trouvèrent pas assez gaie pour mon âge. En effet, ma douceur et mon obéissance m'avaient à peu près momifiée. Je ne sais par quel hasard il advint qu'après m'avoir montée sur un banc de pierre on me laissa seule pendant quelques instants. On aurait pu, je crois, m'y retrouver encore au bout de huit jours ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Après m'être insensiblement remise de l'agitation causée par les embrassements et les questions des bonnes religieuses, je regardai autour de moi, et je vis que, sur la muraille à laquelle le banc était adossé, s'étendait une magnifique treille, chargée de raisin parfaitement mûr. Je touchai doucement la grappe la plus voisine, puis j'en ôtai un grain que je portai à ma bouche. C'était du muscat délicieux ; j'en goûtais pour la première fois, et bientôt la grappe entière disparut.

O fruit dérobé ! tu donnas la première secousse à mon âme engourdie, et, malgré ta saveur exquise, tu me causas un malaise moral que je n'oublierai de ma vie.

Les sœurs revinrent ; je rougis prodigieusement ; on me parla, je ne pus répondre. Une d'elles aperçut la raffe égrenée et me regarda d'un air significatif. Ce regard silencieux et profond acheva de m'anéantir, et de grosses larmes me tombèrent des yeux. Personne n'y comprenait rien, à l'exception de celle qui avait deviné ma faute ; d'un geste rapide, elle fit disparaître la raffe accusatrice, et m'embrassa en m'adressant de douces paroles, qui ne renfermaient aucune allusion au secret qu'elle avait surpris. Sa conduite m'inspira une vive reconnaissance, et je devinai son pardon comme j'avais deviné son reproche. Quels sermons auraient valu cette leçon-là ?...

Telle fut l'aurore de ma vie.

II. Ma première entrevue avec mon père. Les compliments par cœur. Une autre grand'mère. *La tour, prends garde !* Mon début dramatique. Histoire d'un livre, d'une poupée et d'un pot de giroflées.

... Enfin arriva le jour où je connus et vis mon père... A l'instant où la voiture s'arrêta, un militaire en grand uniforme descendit de cabriolet, et vint regarder quelles personnes amenait notre modeste équipage. Ses yeux s'étant plus particulièrement fixés sur moi, je pensai que ce pouvait bien être mon père, et je lui dis avec un accent comtois très-prononcé : — Oh ! bonjour, monsieur ; est-ce vous qui êtes mon papa ?

A ces naïves paroles, mon père (car c'était effectivement lui) se mit à rire, m'embrassa avec affection, et, me prenant dans ses bras, me plaça dans le cabriolet qui l'avait amené.

Le compliment que m'avait appris ma grand'mère me revint aussitôt à l'esprit, et j'essayai de le répéter ; mais quand j'eus dit deux ou trois fois de suite : — De même que la belle aurore... de même que la belle aurore..., il me fut impossible de me rappeler le reste, et je me mis à fondre en larmes.

Mon père me demanda ce que signifiaient mes pleurs et la malheureuse phrase que je recommençais toujours. Je lui parlai alors de mes quatre compliments et de la crainte où j'étais de les avoir oubliés. Il m'en fit grâce, en ajoutant : — Sois bonne fille, cela vaudra tous les compliments du monde.

Je ne dirai presque rien des trois années que j'ai passées en Bretagne, chez une autre grand'mère, mon aïeule paternelle, car elles ne m'ont laissé que de désagréables souvenirs.

Mon père, à la tête de son régiment, faisait ses dernières campagnes, et ne pouvait guère s'occuper de moi. Sa mère ne me voyait que rarement, mais, toutes les semaines, elle m'envoyait mon petit paquet de linge soigneusement raccommodé, me donnait des bas à tricoter ou du feston à faire, et ne venait à la pension (1) que pour examiner mon travail, et pour me réprimander quand j'avais sali ou déchiré *mes fourreaux* ; — c'est ainsi qu'elle appelait toujours mes robes.

Sa gravité était si imposante, que je prenais au sérieux toutes ses remontrances, quelque plaisantes qu'elles fussent.

J'avais hérité d'une robe de mousseline brodée, qui, après lui avoir appartenu dans les premiers temps de son mariage, avait ensuite passé à ma sœur, et m'était enfin revenue, grâce à des procédés, à des combinaisons incroyables qui l'avaient complétement rajeunie. On eût dit l'ouvrage d'Arachné, tant pour l'habileté du travail que pour la transparence du tissu. Affublée de ce vêtement généalogique, à peine osais-je bouger, tant il m'inspirait de respect ; et plus je redoublais de ménagements, plus on exagérait les recommandations, afin de mieux rire de mon embarras.

Un jour cependant, victime d'un odieux complot, je m'oubliai jusqu'à jouer à : *La tour, prends garde !*... et, selon l'usage établi en pareil cas, lorsque je remplis le rôle principal, on releva ma robe par-dessus ma tête. Quelle joyeuse partie ! chacun riait, et moi, plus fort que les autres. Innocente que j'étais !... Lorsque le jeu cessa, je m'aperçus avec effroi que les murailles de la *Tour* étaient pleines de lézardes et de meurtrières, c'est-à-dire que ma pauvre robe était déchirée en tous sens, et qu'elle avait vu son dernier beau jour ! Un tel accident me présageait la plus redoutable visite ; ma bonne maman me fit appeler le surlendemain. Sa physionomie était sévère, mais calme ; son indignation profonde, mais contenue : — N'avez-vous pas de honte, me dit-elle avec un certain air de mépris, d'être aussi peu soigneuse à votre âge ?... Avoir perdu en un jour votre plus belle toilette !... Une étoffe superbe dont je me suis parée dix ans ; que votre sœur n'a quittée qu'à regret, et qui ne peut plus vous servir au bout de quelques mois !... Croyez bien, mademoiselle, que désormais vous n'en porterez plus de semblable !

Rien n'égalait ma confusion. Que pouvais-je répondre à des reproches si justes et si modérés ? Voilà comment les personnes les plus raisonnables s'amusaient de ma crédulité et laissaient à mon âme son enveloppe de chrysalide.

Ma simplicité ressemblait si bien à de la sottise, que c'était un droit acquis de rire à mes dépens. Incapable de mensonge, parce que ma bonne maman de Besançon m'avait inspiré pour ce défaut la plus juste horreur, j'étais dupe de tout le monde, sans m'en apercevoir ; et, comme on se faisait un malin plaisir de mon étonnement, sans me désabuser jamais, je ne comprenais pas la moitié de ce qui se passait autour de moi. Il faut convenir aussi que je ne m'en souciais guère !

Presque toutes mes récréations se passaient à lire, et je m'isolais volontiers pour me livrer à ce goût exclusif, qui surprenait beaucoup de ma part. Les fleurs, les oiseaux étaient aussi l'objet de ma prédilection la plus chère, et, pour tout cela, je n'ai pas encore changé ; mais ce faible, bien connu, fut exploité par de malicieuses pensionnaires,

(1) Chez Mme Kerladec, près de Lorient.

qui, pour un moineau tombé de son nid, ou pour un simple bouton de rose, me faisaient faire les choses les plus absurdes, et me raillaient ensuite sans pitié.

Le souvenir de ces tribulations plaisantes me fait sourire aujourd'hui, car il s'y mêle un parfum de jeunesse, une grâce indéfinissable que rien ne saurait égaler. Qu'elles sont délicieuses ces premières émotions de la vie ! qu'ils sont charmants ces goûts naïfs de l'enfance ! Nos promenades pendant les beaux jours du printemps, nos bouquets dans le pré des échaliers, et nos collations sur l'herbe, quelquefois troublées par un orage imprévu, m'ont donné des joies que je n'ai jamais goûtées depuis.

Une fois, cependant, on voulut me faire sortir de l'obscurité qui me convenait si bien ; mais on eut tant à s'en plaindre, qu'il fallut renoncer à une telle fantaisie. Je vais vous conter en quelle occasion, et vous jugerez si j'étais excusable.

On avait à la pension le goût de la comédie, et les grandes ayant joué avec un succès extraordinaire plusieurs pièces de Mme de Genlis, notre directrice. Mme Ker-

La grand'mère.

ladec, pensa qu'il serait bon d'appeler aussi les petites à ce genre d'amusement. Pour mon compte, je ne m'en réjouissais pas ; ma gaucherie me faisait espérer qu'on me laisserait tranquille ; mais on eut besoin de moi, il me fallut obéir ! J'étudiai un rôle dans *la Colombe*, et je me fis, je l'avoue, un plaisir de le répéter, parce que je devais caresser et tenir assez longtemps une tourterelle blanche, qui avait le plus doux plumage et les plus jolis yeux du monde. Tout alla bien jusqu'à la représentation ; on m'avait louée de ma mémoire et de ma bonne volonté ; enfin j'avais dépassé l'attente générale ; mais le grand jour, qui devait mettre le sceau à mon triomphe, ne fut témoin que de ma défaite ! A peine eus-je posé le pied sur notre petit théâtre, que l'aspect solennel de l'auditoire, composé des papas, des mamans et des amis dans leurs plus beaux atours ; l'air sérieux de chacun, et surtout des pensionnaires ; la physionomie de celle qui jouait avec moi, et qui avait emprunté la gravité la plus comique ; toutes ces causes, enfin, me suggérèrent, je ne sais comment, la plus funeste pensée : — Si j'allais rire ! me dis-je en moi-même, que je serais malheureuse !... Hélas ! le malheur fut complet !

Au grand scandale de l'honorable assemblée, deux fois je sortis, et deux fois je reparus sur la scène sans pouvoir proférer une parole ; le rire me suffoquait ! Adieu le spectacle ! Ni les menaces, ni les prières, ni les promesses, ni la vue de la charmante colombe, qui gardait son air tranquille au milieu du bouleversement général, ne purent me faire reprendre le sang-froid que j'avais perdu. Ce fut dans mon lit que j'achevai cette fatale soirée, et j'y fus conduite comme le criminel qui marche au supplice. Tous les regards que j'osais interroger ne m'exprimaient que l'indignation, le reproche, ou (ce qui m'offensait bien plus encore) une pitié dédaigneuse, à laquelle je ne me soumettais pas, quoiqu'on ne me l'épargnât en nulle occasion.

Telle était à peu près ma destinée en ce temps-là ; temps heureux et malheureux à la fois, où personne ne se souciait de mes peines et de mes plaisirs. Véritable enfant de la nature, je trouvais en elle de quoi me dédommager des injustices de ceux qui m'entouraient. Mon père ne m'écrivait que rarement, et ses lettres, grâce aux plaintes continuelles qu'on lui faisait sur mon compte, étaient bien plutôt remplies de conseils et de reproches que d'expressions affectueuses. N'importe, j'attendais !... j'attendais je ne sais positivement quoi, mais j'attendais toujours ! L'imprévu était ma grande ressource, et je l'invoquais tout bas ! L'imprévu !... c'est ce que j'appelle aujourd'hui l'espérance : bien à plaindre est celui qui n'en a pas d'autre ?

Le propriétaire de notre maison, M. Deslandes, avait un fils de dix ans, rachitique, difforme, et arrivé au dernier degré d'une maladie de poitrine qui ne lui laissait que peu de jours à vivre. Ce malheureux père adorait son enfant, et faisait pitié à tout le monde. Il demanda à Mme Kerladec la permission de faire apporter le pauvre malade au jardin, afin que la vue de nos jeux pût le distraire de ses souffrances, et Mme Kerladec y consentit, car elle était compatissante et bonne.

André Deslandes fut l'objet de toutes nos conversations ; la pensée de la mort me frappa pour la première fois, et je me sentis saisie d'une pitié si tendre que je ne m'occupai plus d'autre chose.

J'allais m'asseoir auprès d'André pendant nos récréations ; je lui faisais la lecture, je le questionnais sur son mal ; et il me prit en si grande affection qu'il me demandait sans cesse. De mon côté, je ne songeais qu'à lui procurer quelque douce surprise ; je gardais les fruits de mon goûter pour les lui offrir, et je changeais tout ce que j'avais pour quelques fleurs qu'il recevait avec un véritable plaisir. Enfin, un jour qu'on m'avait prêté un petit livre de chansons avec des gravures, voyant qu'il s'amusait beaucoup à le regarder, je ne songeai qu'au moyen de l'avoir en ma possession, afin de lui en faire cadeau. Ce n'était pas facile, car le livre était neuf, doré sur tranches, et appartenait à une certaine Nathalie, fière, gâtée, et qui me témoignait habituellement un profond dédain. Le hasard vint à mon secours. Une de mes vieilles cousines, qui demeurait dans le voisinage, eut, je ne sais pourquoi, l'idée de m'apporter une belle poupée en toilette de bal. Cette poupée avait dans sa chevelure noire une couronne d'argent et de fleurs ponceau qui la rendait séduisante ; Nathalie elle-même fut charmée de sa bonne mine, et le cœur m'en bondit de joie.

— Voulez-vous la changer ? lui demandai-je timidement.

— Contre quoi ? me répondit-elle.

— Contre votre livre de chansons.

— Certainement : mais vous ne me la reprendrez pas ?

— Oh ! jamais, jamais ! soyez-en sûre.

Nathalie fut généreuse ; elle joignit au livre un panier d'amandes collées dans de la mousse ; et, au comble de la joie, j'attendis la récréation suivante.

Comment peindre la reconnaissance de mon pauvre petit André, quand il apprit, — par d'autres, bien entendu, — les circonstances de cet échange. — Quel dommage ! dit-il tout ému, et en répondant à une triste pensée, que je n'ai comprise que plus tard.

Je tenais à la main un volume de l'abbé Gaultier ; c'étaient des histoires formant un cours de lectures graduées : il me demanda de lui en lire une, et bientôt nous nous attendrîmes sur la douleur d'une poule, qui, ayant couvé un œuf de paonne, se voyait méprisée de son ingrat nourrisson. M. Deslandes et Mme Kerladec passaient alors devant nous ; elle nous vit tout en larmes, en apprit la cause, et me dit brusquement :

— Vous faites du mal à cet enfant, mademoiselle ; allez plutôt jouer avec vos amies.

— Je n'ai pas d'amies, et je n'ai pas envie de jouer.

— Eh bien ! montez dans mon cabinet, j'ai quelque chose à vous dire.

Ce cabinet me faisait trembler, car il était ordinairement témoin de certaines corrections, alors en usage, et qui appelaient la rougeur ailleurs que sur nos joues.

Je me levai, le cœur gros ; André me saisit la main, comme pour me retenir, me regarda tristement, et me dit adieu...

Depuis, je ne le revis plus !

Quelques jours après, son père venait, pendant l'heure des classes, pleurer seul dans ce jardin qui lui rappelait une image douloureuse et chère ; on plaignait sa peine ; mais on ajoutait, en manière de consolation : — Il est heureux que ce pauvre enfant soit mort ; que serait-il devenu, chétif et disgracié comme il l'était ?...

Je le regrettais en silence, car on s'était moqué de mon amitié pour lui, et je ne prononçais son nom que dans ma prière du soir.

Il n'est pas inutile d'ajouter que Mme Kerladec m'avait effectivement parlé dans son cabinet mystérieux, pour me reprocher d'avoir donné ma poupée ; et, de plus, elle avait réclamé le livre de chansons, qui, disait-elle, ne m'appartenait pas. Nathalie le reprit, et, après une confiscation assez longue, on me rendit cette poupée, que je ne regardai jamais et qui entra dans le domaine public.

Toutes ces circonstances me furent très-sensibles ; mais ce qui adoucit un peu mon chagrin, c'est qu'André en mourant avait pensé à moi, et avait chargé son père de me remettre un pot de giroflées.

Mme Kerladec me le montra et me défendit d'y toucher, dans la crainte que je ne le laissasse périr, faute de soins. Malgré cette précaution, quand arriva la fin de l'été, je vis la fleur chérie, que je regardais tous les jours en pensant au pauvre André, se dessécher, jaunir, et enfin être mise à l'écart comme un objet inutile. Je crus qu'elle manquait d'eau, et, bravant la défense qu'on m'avait faite et le châtiment que devait infailliblement encourir ma désobéissance, je l'arrosai, un soir, en cachette. On s'en aperçut, et l'on m'envoya sur-le-champ au dortoir, avec un morceau de pain pour mon souper. Loin de me plaindre de cette rigueur, je m'en allai satisfaite, et me félicitai de souffrir quelque chose en souvenir de cet enfant que j'avais aimé pour ses misères, et qui, lui aussi, avait eu pitié de mes peines et de mes humiliations.

III. L'aile de maman, la cuisse de papa ! Les bons tours de ma cousine Marie. Les trous et les taches.

Une seule fois j'encourus la disgrâce de ma grand'mère, et il y eut plutôt de sa faute que de la mienne. La digne femme avait des habitudes qu'on était obligé de respecter, quelque désagréables qu'elles fussent ; par exemple, quand elle servait un poulet, le plus jeune de ses enfants avait invariablement le cou.

Mon père, à l'âge de dix ans, en était tellement exaspéré, lui qui n'avait jamais goûté d'autre morceau, que, lorsqu'il eut en propre un écu de trois francs, récompense d'une sonate qu'il avait composée pour la fête de son père, il obtint, à force d'instances, de sa mie Marion, la cuisinière, qu'elle lui achetât un poulet pour lui seul, qu'elle le fît rôtir et qu'elle le lui donnât secrètement.

Muni de son trésor, il courut s'enfermer dans sa chambre, avec sa petite chienne Zémire, et, dépeçant la volaille avec une espèce de fureur, il s'écriait en la déchirant à belles dents : — Ah ! ah ! voilà donc l'aile de maman !... voilà la cuisse de papa !... Il passa successivement en revue tous les morceaux affectés aux différents

L'auteur faisant la lecture à André.

commensaux de la maison, parents ou amis, et il se fit une justice complète. Zémire eut le cou et bien d'autres choses encore ! Bref, elle et son maître se conduisirent si bien, que le combat cessa faute de combattants, et qu'après avoir partagé la même fortune, ils éprouvèrent les mêmes désagréments, et furent sérieusement indisposés le lendemain.

Mon aventure est moins tragique.

Ma bonne maman m'ayant dit par distraction : — Carlésie, passe-moi ton assiette ! je la lui tendis en silence, et elle y déposa une aile de poulet, si blanche, si appétissante, que réellement je croyais rêver. Je me mis promptement à l'œuvre, et, quand elle eut servi tout le monde, elle me demanda encore une fois mon assiette.

— Merci, bonne maman, j'en ai assez comme cela.

— Assez !... mais je ne t'ai rien donné, ce me semble.

— Pardon, bonne maman ; j'ai bientôt fini mon aile.

— Ah ! pour le coup, voilà qui est fort !... Tu as eu une aile, et tu l'as mangée ?

— Oui, sans doute.

— Je ne me serais jamais attendue à celle-là.

— Ni moi non plus, bonne maman; cependant, si j'avais cru mal faire, je n'y aurais pas touché.

— Allons, c'est égal! c'est de ma faute, mais j'y prendrai garde une autre fois.

Quand, plus tard, cette anecdote fut connue du reste de la famille, on convint que j'étais née coiffée, tant le fait parut extraordinaire.

... Marie, l'aînée de mes cousines, avait été, comme moi, pensionnaire chez Mme de Kerladec; mais quelle différence entre nous! Aussi vive, aussi enjouée que j'étais niaise et maladroite, elle s'était fait chérir par son bon cœur et par son originalité. Ne brillant pas par un ordre excessif, on conçoit qu'elle avait dû être souvent favorisée des visites et des sermons de notre bonne maman; mais, peu facile à intimider, elle recourait, pour s'y soustraire, à une ruse dont la seule pensée m'aurait fait frémir.

Ma grand'mère avait la vue si basse qu'à deux pas elle ne pouvait rien distinguer; c'était au point qu'avant de boire elle approchait son verre de son œil gauche, pour s'assurer de ce qu'il contenait. Eh bien! le croirait-on? Marie, profitant de cette infirmité, se faisait suppléer par une compagne non moins facétieuse qu'elle, et qui prenait obligeamment sa place, écoutait la morale sans souffler mot, et recevait respectueusement, en manière de fidéicommis, le baiser maternel, qu'elle avait aussi peu mérité que le reste. Puis les deux folles se rejoignaient et s'amusaient à qui mieux mieux de leur admirable invention.

C'était encore Marie qui avait eu l'incroyable audace d'appliquer à sa guise une leçon de notre aïeule. Celle-ci lui avait répété à diverses reprises qu'elle aimait mieux un trou qu'une tache, tant la malpropreté lui faisait horreur. Un jour que Marie se trouvait, sur ce point, plus en défaut que de coutume, elle découpa soigneusement toutes les taches de sa robe, et la lui renvoya en disant : — J'ai fait ce que j'ai pu pour réparer le mal, mais je crains bien que bonne maman n'en soit guère plus contente!

J'aurais été capable, je crois, de faire la même chose par simplicité.

IV. Mon entrée à Saint-Denis. Ma sœur. La classe aurore-uni. Les épreuves de la *nouvelle*. Une leçon d'amour-propre. Faveur éphémère.

Les heures et les années ont fui! me voilà arrivée au jour que je craignais tant! J'ai le cœur navré; je retarde l'instant du départ : mais on me presse, il faut obéir. Ma famille, qu'un déjeuner d'adieu a réunie autour de moi, me comble de caresses et me quitte en pleurant. Je regarde encore une fois mes chers petits oiseaux et tout ce que je laisse dans ce logement si modeste, où j'étais pourtant si heureuse; et, appuyée sur le bras de mon père, je traverse cette ville chérie, dont je crois m'éloigner pour jamais!

Enfin, nous sommes à Saint-Denis, sur la place dont, à l'heure qu'il est, j'ignore encore le nom, mais que je connais si bien! Je vois la maison où pour moi va commencer une ère nouvelle : je me presse avec douleur contre ce père tant aimé dont je vais me séparer pour si longtemps. Hélas! nos courtes vacances et ses visites, quelque rapprochées qu'elles soient, me dédommageront-elles de cette amère privation?

Je suis tellement accablée, tellement étourdie que je ne sens plus rien. Ma sœur Hortense arrive, m'embrasse, me parle et m'emmène, sans que je sache ce que je fais, sans que j'aie la conscience de ce qui se passe autour de moi. Ce n'est qu'après l'avoir machinalement suivie que je sors de cet anéantissement cruel, et que je vois mon pauvre père qui s'éloigne seul!... J'éprouve pour lui, pour moi-même une pitié douloureuse; je le rappelle involontairement, et je me jette encore dans ses bras. Il me supplie d'avoir du courage, et parvient à me calmer un peu.

Une cloche sonne; la tourière nous sépare; j'entre dans l'intérieur de cette maison redoutable, le cœur plein d'amertume, tout entière au souvenir de cet adieu pénible, et préoccupée de la tristesse de mon père, que je laisse plus isolé sinon plus affligé que moi!

J'ai traversé de longs corridors, et me voilà dans une classe dont toutes les élèves ont une ceinture de laine couleur orange; c'est la classe aurore-uni; c'est celle de ma sœur.

— Ah! voici la nouvelle! dit-on en me voyant entrer.

Les compagnes d'Hortense me jettent un regard curieux et rapide, mais d'autant plus bienveillant que j'avais encore les yeux pleins de larmes.

Annoncée de longue main par ma sœur, elle avait si bien fait les honneurs de ma personne, que je devais, pour justifier son programme, remplir les conditions d'un véritable phénix, et la tâche n'était pas des plus faciles; mais, pour mon bonheur, je ne m'en doutais nullement.

Je donne le bras à Hortense; nous nous rendons au réfectoire. — Vois-tu la belle chambre! me dit-elle à l'oreille. Je me mis à rire, et il y avait de quoi : près de six cents personnes étaient assises à des tables de seize ou dix huit couverts. Si les bouches étaient muettes, les doigts et les physionomies étaient en jeu; on se parlait par signes presque aussi rapidement qu'avec le secours de la voix, et l'expression n'y perdait rien.

Le dîner avait bonne mine; il était servi dans des plats d'étain; les assiettes, de même métal, défiaient la maladresse et la turbulence des convives; mais les timbales et les couverts étaient d'argent. Tout annonçait l'ordre le plus parfait, la propreté la plus minutieuse. Il me fut cependant impossible de goûter à rien; personne ne s'en étonna. Hortense retint ma part de salade, et me réconforta en disant :

— Si, comme moi, tu étais ici depuis sept ans, que ferais-tu donc?

— J'aurais eu le temps de m'y habituer, et je ferais comme toi, sans doute; mais je n'en suis qu'au premier jour, et ce n'est pas le plus agréable!

A la récréation, je me vis entourée, questionnée, examinée; j'étais sur les épines. A peine répondis-je par quelques monosyllabes; mais je vivais sur la réputation que ma sœur m'avait faite, et l'on se répétait que j'avais beaucoup d'esprit. Rentrée à la classe, j'interrogeai à mon tour, et mes observations, qui attestaient une ignorance complète des usages du lieu, firent beaucoup rire et provoquèrent quelques exclamations : — Qu'elle est amusante!... qu'elle est gentille!.., s'écriait-on autour de moi. Tout allait assez bien; mon rôle de personne spirituelle, qui m'avait tant effrayée d'abord, me parut pouvoir se soutenir à peu de frais. La prière, le souper et enfin le dortoir nous appelèrent successivement. Mon lit me parut excellent, je l'avoue; mais je regrettais ma petite chambre, et je pleurai amèrement en songeant à la tristesse de mon pauvre père, qui me verrait partout et ne me retrouverait nulle part. Ce fut en pensant à lui que le

sommeil vint me surprendre et tromper un peu mon chagrin.

— *Cœur à Dieu ! qu'on se lève en silence !...* La seconde journée commençait.

N'allez pas croire que je veuille vous conduire pas à pas dans les phases de cette existence nouvelle, ni vous ni moi n'y trouverions notre compte ; mais ce jour-là fut marqué par un examen, à la suite duquel Mme de Chanzeaux, alors directrice des études, me plaça dans la classe de ma sœur. Ma joie ne peut se décrire, et, de même qu'Épaminondas, après la victoire de Leuctres (pardonnez la citation à une véritable écolière), je m'écriai avec transport : — Ce qui me touche le plus, c'est la joie que mon père en éprouvera !

En revenant, je tins un instant ma sœur en suspens sur mon sort ; et lorsqu'enfin je lui appris mon succès, elle en parut fort étonnée et passablement satisfaite.

Après le dîner, elle me prit à part, et jugea indispensable de me faire un peu de morale. La matière était délicate, aussi l'aborda-t-elle avec précaution ; car elle sentait que nos idées ne seraient pas en harmonie, et elle tenait essentiellement à me convaincre ; voici à quel sujet :

— Tu ne connais pas les habitudes de la maison, me dit-elle ; mais, je t'en supplie, fais-moi la grâce de ne pas parler de ta manière de vivre chez papa. On peut, sans blesser la vérité, ne pas raconter certaines choses ; et si tu disais que nous n'avons pas de bonne et qu'une pauvre femme du dehors venait t'aider dans les soins du ménage, nous serions couvertes de ridicule.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? parce que toutes ces demoiselles ont des idées de grandeur plus ou moins bien fondées ; qu'elles s'entretiennent fort peu de détails domestiques, et que, parmi nous, le ridicule se sent et ne se raisonne pas.

— Du ridicule ! c'est un peu fort !

— Non, c'est comme je te le dis. Pour rien au monde, je ne voudrais être l'objet de chuchotements ou de plaisanteries déplacées, et tu me sauras gré du conseil que je te donne, quand tu te seras faite à nos manières.

— Je ne m'y ferai jamais !

— Tu auras plus de peine qu'une autre, mais tu y arriveras.

— Il faudra donc rougir de ce qui me plaisait ?

— On ne rougit pas ; on se tait, et voilà tout. Me promets-tu de suivre mes avis ?

— Si je le peux...

— Cela n'est pas si difficile ; et, je te le répète, tu en seras contente plus tard.

Faut-il l'avouer ? elle avait raison ; je reconnus bientôt qu'il existait une convention tacite de ne jamais paraître avec infériorité aux yeux de ses compagnes. Les plus sages gardaient le silence ; d'autres mettaient une certaine ostentation à parler négligemment de leur fortune ; mais, au reste, ce sujet était rarement traité, et les élèves, n'ayant aucune idée de la valeur réelle des choses, ne comprenaient guère les différentes positions de la vie. Les apparences étaient tout pour elles, et, sous ce rapport, grâce à l'inépuisable bonté du meilleur des pères, nous n'avions rien à envier aux plus riches et aux plus heureuses. Je n'avais pas de vanité, mais un juste orgueil me fit toujours garder ma place, et, à part quelques légères imprudences que ma sœur, toujours aux aguets, répara habilement, je ne compromis pas l'honneur de la famille.

Plusieurs réponses inattendues, un caractère naturellement enjoué et un certain tact pour parler ou pour me taire à propos, m'acquirent une faveur aussi prodigieuse qu'éphémère... Hélas ! oui, trop éphémère ; car, au bout de quinze jours, la nouveauté étant épuisée, et mes travers s'étant successivement fait connaître, je tombai de l'échafaudage où je me pavanais follement, et je restai quelque temps étourdie de ma chute.

V. Avénement et chute d'une poupée. Un sommeil intéressé. Aventures d'une bayadère et d'un moineau. Le *mea culpa* mortel.

Il y avait quelques jours que l'indifférence générale m'avait abandonnée à moi-même, lorsqu'un jeudi, sachant que je ne devais pas aller au parloir, je me décidai à ouvrir une grande et mystérieuse boîte de sapin, que j'avais placée dans un coin de la classe. A peine me voit-on mettre la clef dans la serrure qu'un cercle de curieuses m'environnent ; je lève le couvercle, et j'en tire... une poupée.

— Une poupée ! s'écria-t-on en chœur autour de moi ; oh ! voyons, voyons !... Elle est charmante ! qu'elle est gentille !... Elle a un bien joli trousseau !

J'étais heureuse et fière, car j'aimais beaucoup cette poupée ; et Hortense s'était opposée à son entrée dans la maison, en m'affirmant que je ne la conserverais pas. J'espérai donc, vu le bon accueil qu'elle recevait, que non-seulement elle serait admise, mais que même elle en attirerait d'autres... Je connaissais bien peu l'esprit de corps ! une des *reines* me dit bientôt, d'un air à la fois insinuant et impérieux :

— Vous n'avez pas l'intention de garder *cela* ici ?

— Si vraiment, je vous assure.

— Vous plaisantez, ma chère ! jamais il ne sera souffert rien de semblable dans la classe aurore-uni !

— Que me fait la couleur de la ceinture, pourvu que je m'amuse ?

— Mais on vous prendra pour une *verte !* (Les *vertes* étaient les plus jeunes des élèves, et composaient la dernière division.)

— Quel mal cela me fera-t-il ?

— Il ne s'agit pas de vous, mais de l'honneur de la classe, et nous vous prouverons que nous savons le défendre !

— Je vous prouverai, à mon tour, que si je tiens à ne dominer personne, je ne veux pas non plus être dominée.

— Ah ! ah ! petite mauvaise tête, on vous mettra bien à la raison !

— Je serais curieuse de voir comment.

— Avant peu vous serez satisfaite !

Dès ce moment, on ne me parla plus. Les *reines* et les *gentilles* me fuyaient dédaigneusement ; les autres, craignant d'être enveloppées dans ma disgrâce, m'évitaient avec affectation. J'étais devenue un être mixte, sans parti, sans défenseur ; mais une guerre d'indépendance ne m'effrayait pas, et je ne reculai devant aucune attaque.

Ma poupée fit encore deux ou trois apparitions triomphantes ; je la protégeais héroïquement.

> Et, quoique seul pour elle, Achille furieux
> Épouvantait l'armée et partageait les dieux.

Mais, hélas ! la pauvre Iphigénie devait être sacrifiée au salut et à l'honneur de la Grèce. Un jour, je ne la retrouvai plus ! Il ne me restait pas un chiffon qui pût me la rappeler, et pas un indice qui me mît sur la trace de ses ravisseurs, tant le secret fut bien gardé ! Jamais nous ne faisions intervenir les dames dans de semblables démêlés,

et, malgré mon indignation, je dissimulai ma colère, afin de diminuer un peu le triomphe de mes ennemies.

Au milieu de tant d'épreuves, je voyais mon père une ou deux fois par semaine, et c'était mon seul bonheur ; car, je dois en convenir, les lauriers de la gloire ne me dédommageaient pas des injustices de la fortune ; loin de là ! Je n'apprenais rien, et si je faisais peu de fautes en écrivant, Hortense avait raison de répéter que je n'aurais su dire pourquoi.

Bientôt le chagrin me prit, et je formai mille projets pour retourner à la maison, soit en congé, soit pour toujours ; mais ce n'était pas facile. En dépit de ma mélancolie, je mangeais parfaitement et dormais mieux encore. Je résolus de tirer parti de cette dernière faculté pour rompre d'odieuses chaînes ; et quand le projet fut bien mûri dans ma sagesse, je me hâtai de le mettre à exécution.

Un matin, après avoir bien déjeuné, au lieu de lire en me promenant, comme j'en avais l'habitude, je vais m'étendre au pied d'un tilleul, dans un endroit retiré, et je m'endors profondément. Revenue à la classe, je dors sur ma case ; on me réveille, je balbutie quelques excuses, et me replonge dans mon assoupissement. Je deviens insensible à tout ; le sommeil triomphe en tous lieux ; à la chapelle, je fais comme au dortoir ; je bâille en répétant mes leçons, que je sais moins que jamais, et, pourrait-on le croire ? au parloir même, je tombe sur l'épaule de mon père, qui ne comprend rien à ce qui m'arrive.

— Elle est toujours comme cela depuis quelque temps, lui fait observer ma sœur ; c'est vraiment extraordinaire !

— Il faut voir le médecin, répond mon père avec inquiétude.

En effet, il en parle à la dame infirmière, et lui demande si le changement d'air ne me serait pas bon. Cette

La poupée montrée aux élèves.

dame le rassure en lui promettant que, dès le lendemain, elle me ferait appeler à la visite du docteur Vergès, et qu'elle lui soumettrait son idée. Je m'applaudissais en silence ; mais, vanité des vanités ! le lendemain, M. Vergès, après m'avoir examinée et interrogée, ne me trouve aucun symptôme inquiétant.

— Le pouls est excellent, dit-il ; la peau fraîche, l'œil vif ; on parle d'un bon appétit ; il n'y a rien à faire ; cela changera de soi-même ; c'est un caprice de la nature.

La nature, hélas ! était bien innocente ; mais ma ruse ingénieuse n'obtint pas le succès qu'elle méritait, et force me fut de me réveiller de bonne grâce.

Après ce cruel désappointement, un changement favorable s'opéra dans mes idées. Renonçant à de trompeuses espérances, je me tournai vers la réalité, et pris le parti de m'occuper sérieusement de mes devoirs.

Je parvins à dominer ce qu'on appelait la légèreté de mon caractère, à me montrer plus attentive aux leçons, plus recueillie à la chapelle, plus silencieuse partout, et enfin plus soumise au règlement ; ce qui me valut beaucoup d'éloges.

Telle est pourtant la fragilité humaine, qu'un moment d'oubli faillit compromettre ma brillante position. N'osant mettre la Providence en jeu pour un fait de cette nature, on me permettra de dire que je dus mon salut au hasard ; et il me rendit un signalé service en me tirant du mauvais pas où je m'étais fourrée.

On s'occupait beaucoup alors d'ouvrages en perles, qu'une Espagnole avait mis à la mode parmi nous ; et, quand une mode quelconque était adoptée, c'était une contagion à laquelle personne ne résistait. J'avais mis mon père à contribution ; il m'avait apporté des perles de toutes les couleurs, et, en échange, je l'avais comblé de paniers, de croix, de cordons de montre, et d'autres objets

du même genre, qu'il recevait avec une admiration sans bornes comme mes talents.

Un soir, après avoir terminé une *bayadère* (espèce de collier en sautoir et à glands), je m'empressai d'aller la montrer à droite et à gauche, pour recueillir quelques compliments auxquels j'attachais beaucoup de prix, lorsque j'aperçus Virginie B..., assise sur les marches du vestibule. Virginie me répondit à peine, tant elle était occupée à donner la becquée à un moineau qui absorbait toute on sattention.

A cette vue, j'oubliai tout moi-même; je contemplai l'oiseau qui battait des ailes en jetant un petit cri charmant, et dont les yeux, pleins de vivacité, annonçaient la constitution robuste. — Cette dernière observation n'est pas inutile, car rarement les malheureux moineaux qui passaient par nos mains vivaient plus de quelques heures. — Celui-ci donc, réunissant toutes les conditions d'avenir qu'on pouvait lui souhaiter, devint l'objet de mes désirs les plus ardents, et je ne songeai plus qu'à l'avoir en ma possession. Or, à cette heureuse époque, rien ne

L'échange de la bayadère et du moineau.

me coûtait pour arriver à l'accomplissement de mes vœux, et quand la maudite fièvre me prenait, je me rendais irrésistible. Virginie caressait son oiseau, lui faisait monter l'échelle d'un doigt sur l'autre, et ne voyait dans mes exclamations que la chose du monde la plus naturelle. Un regard d'intelligence, renfermant sans doute la plus éloquente prière, intéressa en ma faveur plusieurs de ses amies, qui me secondèrent merveilleusement. Après l'avoir félicitée sur un bonheur que je tenais autant à conquérir qu'elle tenait à le conserver, je me hasardai à lui proposer un échange.

— Non, non, merci, me dit-elle; le pauvre petit est trop gentil pour que je m'en sépare jamais!

— Quelle folie! s'écrièrent les autres, il sera peut-être mort demain, au lieu que ce qu'on te propose pourra te rester.

Elle se défendit assez longtemps contre mes instances, mais enfin la curiosité l'emporta; elle me demanda ce que je lui offrirais en retour. Je lui montrai ma bayadère.

— C'est impossible! me répondit-elle en rougissant de plaisir.

Malheureusement, un coup d'œil rapide, jeté sur l'in-

téressant objet de notre négociation, lui rendit toute sa fermeté : elle reprit donc :

— C'est impossible, je l'aime trop !

Il fallait frapper un coup décisif, et je m'y préparais, lorsque les officieuses conseillères, devinant mon projet, essayèrent à leur tour de m'en dissuader. C'était, selon elles, une proposition ridicule ; ma bayadère valait dix moineaux comme celui-là.

— Qu'importe ? leur objectai-je vivement, puisque je le désire ?... Écoutez, Virginie, je vous donnerai, en outre, deux cahiers de papier blanc et une aune de faveur cerise.

C'en était trop, elle était vaincue, et il n'y avait plus que les apparences à sauver.

— Vous n'en aurez peut-être pas soin, me dit-elle avec émotion ; et s'il allait mourir comme tous ceux que vous avez eus jusqu'ici !...

Les séductions de l'éloquence ne furent employées que pour la forme ; je triomphai promptement de son apparente irrésolution, et l'oiseau me fut abandonné. La prière sonna sur ces entrefaites ; j'emportai mon trésor et le mis délicatement dans mon fichu. Après avoir pris place au fond de mon banc, je me disposais sans doute à joindre à la formule habituelle quelques actions de grâces particulières pour la nouvelle faveur que le ciel m'accordait, lorsque j'en fus soudainement empêchée par un cri aigu que poussa mon hôte mystérieux. Ce cri, qui m'avait paru si touchant à la promenade, me fit frémir en me rappelant le danger que je courais : *impiété, profanation*, telles étaient les épithètes qu'on allait prodiguer à ma conduite imprudente. Quelle angoisse ! cependant mon martyre commençait à peine ; la maudite bête cachait une poitrine d'Hercule dans un corps de moineau ; tous les yeux se dirigeaient de mon côté ; je fis bonne contenance et feignis de regarder comme les autres ; puis, après cette pantomime expressive, je rentrai dans un recueillement profond. Mais l'oiseau était infatigable ; il avait une voix si perçante, que, poussée par l'imminence du péril, je profitai du *meâ culpâ* pour me frapper la poitrine avec une componction dont il ressentit les effets immédiats ; ce qui le calma un peu. Bref, j'en fus quitte pour la peur. Néanmoins, quand, le soir même, je vis approcher son heure fatale, je puisai dans le souvenir de mes appréhensions récentes la force de supporter cette perte douloureuse.

VI. Avancement. La classe bleu-liséré. Caractères et portraits. Les *reines*. Les *petites*. Les *grandes*. Les *amies* de *cœur*, de *classe*, de *bras*, etc.

..... A peine le terme fixé pour notre réhabilitation dans nos droits fut-il accompli, que je réclamai l'accomplissement d'une promesse sur laquelle étaient fondées toutes mes espérances et peut-être aussi toute ma vertu.

Le lendemain, vers deux heures, on me fit appeler, ainsi qu'Hortense et mes deux autres compagnes, dans le salon de madame la surintendante.

Qu'on juge si le cœur nous battait !

Après quelques remontrances, que nous écoutâmes d'un air pénétré, madame la surintendante déclara qu'une seule avait bien mérité de la patrie..., c'est-à-dire de la maison ; et celle-là, c'était moi-même !

— C'est égal, me dit ma sœur en revenant, je préfère ne passer qu'au concours, et je te plains bien d'entrer seule dans la classe bleu-liséré.

Je compris qu'elle n'aimait pas les raisins verts, et ce n'était pas le moment de contrarier son goût. Pour mon compte, je n'étais pas non plus sans inquiétude ; j'allais changer de classe... Quel bonheur ! mais aussi quelle situation difficile ! D'*ancienne* que j'étais il fallait redevenir *nouvelle*, et me présenter isolément au milieu d'une assemblée dédaigneuse, sans doute, et jalouse de faire comprendre sa supériorité à l'esprit le plus rebelle que cette auguste enceinte eût encore enfermé dans ses murs.

O vous, heureuses et aimables élèves, qui peuplez aujourd'hui cette demeure où la protection la plus auguste veille sur vous avec tant de sollicitude, n'aurez-vous pas quelque peine à croire ce que je vous raconte et ce qui me reste à vous dire ?

Quels favorables changements ont dû apporter dans vos usages et dans vos manières le contact du monde qu'il vous est enfin permis de connaître, et le séjour prolongé que vous faites dans vos familles ! Vous n'avez pas connu le joug des *reines*, et vous n'admettez plus, j'en suis persuadée, l'injuste distinction des *anciennes* et des *nouvelles* ; mais, au temps dont je vous parle, ces préjugés subsistaient dans toute leur force ; et, si je me plais à reconnaître que la royauté était abolie de droit dans la classe bleu-liséré, je dois avouer également que les priviléges n'y perdaient rien, et que la féodalité y brillait encore du plus vif éclat.

Ce fut un mardi, vers deux heures, que je reçus ma glorieuse ceinture, et qu'après avoir mis dans mon tablier tout le contenu de ma case, je me préparai à transporter mes pénates dans un lieu plus élevé. Ce pas des *petites* aux *grandes* était le plus difficile à franchir. Selon mon père, dont l'adorable bonté se mettait toujours au niveau de nos idées, il en était de cela comme du grade de capitaine à celui de chef de bataillon. Je crois superflu de parler ici de l'agréable surprise que lui causa mon succès. Il ne cessait de me regarder, en me disant que le bleu me seyait fort bien ; puis, pour ne pas trop affliger Hortense, il écouta ses raisons, les accepta, et finit par convenir avec elle qu'il valait autant être la première des *aurores* que la dernière des *bleues*. C'était penser comme César ; mais nous ne devions ni l'une ni l'autre être première ou dernière.

Chargée de mon petit bagage, après un moment d'hésitation et de palpitation, je frappai doucement à la porte de la classe bleu-liséré, et j'entrai dans le sanctuaire avec une contenance modeste, mais assurée.

Tous les yeux se portèrent impitoyablement sur moi, et, quoique je connusse la plupart des élèves, puisque je venais de les quitter au précédent concours, et que parmi les anciennes il y en eût beaucoup qui me recherchaient aux récréations, quand j'étais disposée à rire et à causer, aucune ne m'adressa un sourire amical ou un sourire encourageant. Un air glacial, une ironie cachée sous les formes d'une politesse remplie d'affectation, telle fut la manière dont on accueillit mon arrivée inopportune.

Beaucoup (et c'était les plus influentes de cette division), après m'avoir un instant considérée, reprenaient leur ouvrage, avec une physionomie qui semblait dire : — Qu'est-ce que *cela* vient faire ici ?

Je m'attendais à cette réception peu courtoise, et je savais l'immense différence qu'il y a entre la nouvelle qui arrive du dehors par droit de naissance et celle qui se présente ainsi chez vous par droit de conquête. La bizarrerie de mon élection semblait aussi n'être faite que pour moi ; j'en ai été l'unique exemple.

Quoi qu'il en soit, on se lie vite à l'âge que nous avions, et, le lendemain, je comptais déjà quelques amies de plus.

A propos d'amies, il ne sera pas mal de faire ici une distinction essentielle, car elle renferme certaines particularités tout à fait en dehors de ce qui se passe dans les pensionnats ordinaires. Avant donc d'entreprendre le récit d'événements d'une plus haute portée, je dois vous expliquer que nous pouvions diviser nos amies en trois catégories bien distinctes, que je placerai par ordre d'affection : — Amies de cœur, — amies de classe, — amies de bras.

Amies de cœur. J'ai recherché l'origine des amies de cœur, et je crois l'avoir trouvée dans une institution fort sage, qui, rappelant les patrons et les clients de Romulus, avait pour but de donner, parmi les grandes, une protectrice aux petites. Le titre de mères, que prenaient les élèves chargées de ces fonctions, prouve quelle était leur bienveillante sollicitude. Dans la suite, des enfants ingrats voulurent s'affranchir d'une tutelle qui gênait leurs inclinations turbulentes ; l'esprit de classe soutint leur révolte et le patronage fut aboli ; mais il resta toujours un sentiment de déférence pour les divisions supérieures, dont les élèves intervenaient bien souvent en faveur de leurs anciennes protégées ; et, en conséquence même de ces relations volontaires des deux parts, on se choisit un objet de préférence. Cet usage se conserva avec diverses modifications qui affaiblirent la trace primitive, mais qui feront néanmoins comprendre ce que je vais essayer de développer.

L'amie de cœur était rarement de la même classe que celle qui lui avait voué un attachement particulier. La familiarité aurait détruit le prestige qui l'environnait d'une sorte de respect, d'une espèce d'attrait mystérieux qui commandait les égards et inspirait mille prévenances. Vous la distinguiez pour certaines qualités solides ou brillantes, selon votre caractère ou votre fantaisie, et dès lors vos soins empressés la suivaient en tous lieux. C'était elle qui, au jour du triomphe, mettait le sceau à votre gloire en attachant votre nouvelle ceinture. Pour elle, vous consacriez votre récréation à la fastidieuse copie de cahiers d'étude auxquels vous ne compreniez rien. C'étaient ceux de la division dans laquelle elle devait passer au concours suivant ; et, quand votre tâche était remplie, vous lui offriez avec orgueil un véritable grimoire où les fautes d'orthographe le disputaient à celles de style, et où les anachronismes et les noms historiques mutilés et défigurés rappelaient le fameux *ne sultor ultra crepidam*, qu'Apelles ne dit certainement pas en latin. Quant à la géographie, c'était quelque chose de tout à fait idéal. Imaginez ce que vous voudrez, prononcez-le comme vous le pourrez, et vous serez aussi avancées que moi, le jour où, pour ma part, je reçus un cahier d'Asie. C'était divinement bien écrit, à l'exception des noms que, par une adresse ingénieuse, on avait rendus indéchiffrables.

Toutes ces bévues étaient consignées sur le papier le plus fin, et ensevelies sous des montagnes de faveurs.

Pour l'amie de cœur étaient réservées nos fleurs les plus belles, mais jamais de friandises ; c'eût été trop vulgaire ! Pour elle enfin, on se livrait à mille excentricités ridicules ; on se singularisait dans ses manières et dans sa conduite, afin d'attirer son attention. L'insubordination de beaucoup d'entre nous n'avait souvent pas d'autre cause que le besoin de se faire remarquer à tout prix. Une réponse hardie, une action bizarre et imprévue qui se transmettait de bouche en bouche, en faisant dire : — Qu'elle est drôle ! quel sang-froid ! excitaient notre émulation et donnaient la direction la plus fausse à nos meilleurs instincts. Nous bravions stoïquement les punitions les plus sévères, et nous acceptions volontiers le martyre, en vue de l'apothéose.

Amies de classe. C'était vers l'amie de classe que nous attiraient une irrésistible sympathie et une aimable conformité de goûts et de sentiments. L'amie de classe était, à vrai dire, l'objet de l'affection la plus douce et la plus intime, de l'attachement le plus véritable et le mieux senti ; cependant, par une singularité assez étrange, ce n'était pas ordinairement avec elle que s'écoulaient, au dehors du moins, nos heures de récréation. Des exigences particulières de convenance ou de parenté la réclamaient à la promenade ; mais nous la retrouvions tout à fait au retour. Elle étudiait avec nous, s'asseyait à nos côtés, connaissait nos pensées, nos moindres espérances, et nous confiait également les siennes ; car elle nous rendait du fond du cœur l'amitié qu'elle nous inspirait.

Amies de bras. Maintenant, comment définirai-je l'amie de bras?... C'était une conversation ambulante, une sorte de tonique ou de digestif qui accélérait en nous le travail bienfaisant de la nature. La similitude de ses idées avec les nôtres, ou même une analogie quelconque dans la manière de sentir, n'étaient point au nombre des conditions obligées de cette liaison superficielle ; l'esprit ou la gaieté étaient un apport suffisant. La discussion provoquait une animation salutaire dont nos actions se ressentaient. Autorisée par un engagement réciproque, notre amie de bras avait, en sortant du réfectoire, le droit de se promener côte à côte avec nous, et nous nous livrions ensemble à un exercice oratoire, également favorable à notre développement physique et à notre perfectionnement moral ; car nous marchions, en gesticulant vivement, sous les tilleuls de nos belles allées ou dans les cloîtres humides que dallaient en partie les pierres tumulaires des moines dont nous occupions la place.

Tels étaient les liens plus ou moins aimables qui nous unissaient les unes aux autres. Quant à l'affection générale des compagnes, chose inappréciable aux yeux de toutes, elle ne s'acquérait que lentement et après une suite d'épreuves dont il fallait triompher, pour ainsi dire, à son insu ; mais, une fois la faveur acquise, on ne la perdait presque jamais.

VII. Un souvenir rétrospectif. Les Cent-Jours. L'Empereur à Saint-Denis. Ovation. Les reliques partagées. Catastrophe.

Parmi les traditions de l'Empire qui vivaient à Saint-Denis, voici celle dont on s'entretenait le plus souvent et que je dois consigner dans mes souvenirs.

Au commencement de la funeste période des Cent-Jours, l'Empereur venait de monter en voiture, lorsque son cocher lui demanda ses ordres : — Je vais voir mes enfants, répondit-il ; et on l'amena à Saint-Denis, c'est-à-dire à la Maison impériale Napoléon.

Les élèves étaient à table, lorsque Mme du Bouzet, alors surintendante, accourut au réfectoire, en s'écriant :

— Mesdemoiselles, du calme, du silence ; voici l'Empereur !...

Du calme, du silence ! était-ce possible ? Il entrait en ce moment ; et il eût été plus facile d'arrêter l'explosion d'une mine enflammée que l'élan inexprimable causé par sa présence.

Les unes pleurent de joie, d'autres tendent leurs bras vers lui, en répétant ce cri de : *Vive l'Empereur !* auquel il avait été si longtemps habitué, et qui jamais ne lui fut adressé avec plus d'amour. On monte sur les tables pour

le mieux voir; le dîner est foulé aux pieds; on l'entoure, on lui parle; et lui, plein de bonté, laisse approcher tout le monde, interroge l'une, sourit à l'autre, pince l'oreille à une troisième, et jouit encore une fois du bonheur d'être au milieu de cœurs dévoués et reconnaissants.

Ma sœur, — et c'est son plus beau titre de gloire — (à ma sœur, s'entend), attira un instant son attention par ses joues fraîches et rosées, et par son air espiègle et mutin.

— Voilà une belle petite fille! dit-il, en lui frappant doucement sur l'épaule.

Serais-je fière de pouvoir évoquer un pareil souvenir!

Il voulut goûter à tout. On lui présenta de la soupe (c'est le nom vulgaire, mais consacré) dans une assiette d'étain, et il la trouva bonne. L'*abondance* (eau rougie) eut également son approbation; il donna des éloges aux soins dont ses enfants étaient l'objet; mais, quand il eut repris sa marche, l'assiette, la timbale et le couvert dont il s'était servi furent, s'il faut en croire les témoins de cette scène, brisés et partagés sous ses yeux. Il sourit de ce jeune enthousiasme, et sans doute il en fut ému; cependant les élèves les plus raisonnables croyaient, malgré la bienveillance qui animait encore sa belle et noble physionomie, deviner sur son visage une préoccupation mêlée de tristesse, et se le firent mutuellement remarquer.

L'exaltation fut portée à son comble; quelques-unes jetaient à terre de petits morceaux de papier qu'elles ramassaient avec transport lorsque par hasard son pied les avait touchés; d'autres osèrent couper des parcelles de son vêtement, et toutes à l'envi se répétèrent ses moindres paroles; mais, par suite de la gravité des circonstances, son départ fut suivi d'une préoccupation douloureuse que l'avenir ne tarda pas à justifier. On sait quel orage grondait sur sa tête, et comment la foudre déracina le chêne qu'elle avait déjà si fortement ébranlé.

La tranquillité avait insensiblement succédé à tant d'agitations violentes, lorsque j'avais fait mon entrée à Saint-Denis.

VIII. Mes dessins. Opinion d'Horace Vernet. Mes poésies. Les lauriers de la gloire.

J'appris le dessin, et je m'y livrai avec une ardeur digne d'un meilleur sort. J'y consacrais mes récréations du jeudi et des autres fêtes. Cette passion envahit si bien toutes mes facultés, qu'en fermant les yeux je ne voyais plus que des feuilles de marronnier et de noyer.

A peine eus-je orné de quelques ombres les riants paysages qui nous servaient de modèles, que j'eus l'honneur de les voir se pavaner d'abord dans la chambre à coucher de mon père, ensuite dans le salon, puis dans la salle à manger, dans l'antichambre, dans... Où n'allèrent-ils pas, je vous prie?...

Ma sœur, stimulée par mes prodiges, essaya un autre genre de dessin. Désespérant peut-être de marcher sur mes traces, elle adopta les fleurs, les fruits, les oiseaux, et ne s'en tira pas du tout mal. Notre père, qui se ruinait en cadres, eut la faiblesse de se demander si nos travaux étaient réellement dignes des sacrifices qu'il s'imposait; peut-être aussi son aveugle tendresse cherchait-elle un prétexte pour se donner une petite jouissance d'autant plus vive qu'elle semblait être plus imprévue. Muni de quelques œuvres d'élite, il alla bravement consulter Horace Vernet (rien que cela!), pour s'assurer si Claude Lorrain, Nicolas Poussin, Salvator Rosa, Van Spandonck ou Redouté n'avaient pas trouvé un successeur ou un émule. Le grand maître honora nos travaux d'un sourire; mais quel sourire! Puis, regardant l'excellent père, qui attendait son arrêt avec une certaine confiance:

— Mon ami, lui dit-il, c'est joli, c'est fort joli pour un papa qui, comme vous, apprécie les efforts de ses enfants; cela vaut une belle page d'écriture ou même un compliment de bonne année; mais si vos filles ont le moindre sentiment de l'art, qu'elles dessinent tout ce qu'elles verront, les fleurs sauvages de leur promenade, les bancs et les pupitres de leur classe, des toits et des tuyaux de cheminée, tout enfin, plutôt que ces lithographies ou ces gravures, qui ne leur formeront ni la main ni le goût; donnez-leur ce conseil de ma part, et, si elles en profitent, tant mieux pour elles!

Nous n'en appelâmes pas d'un tel jugement, et nous supportâmes ce coup fatal avec une constance héroïque. Ma sœur persista néanmoins dans le genre qu'elle avait embrassé, et représenta tour à tour des melons, des œufs sur le plat, des papillons, des insectes, des gouttes d'eau, des fruits, des fleurs, des coquillages et de la salade; mais ses nouveaux succès ne me rendirent pas l'ardeur qui avait signalé mes débuts. Si je n'abandonnai pas mes crayons, j'en fis dès lors un usage beaucoup plus modéré, et mes études s'en ressentirent.

Là ne devaient pas s'arrêter mes infortunes! Parmi les dons précieux que m'avait départis le ciel, il en était un qui, de temps à autre, faisait un appel à mon imagination, et me procurait de véritables jouissances. J'avais débuté en versification par un innocent quatrain composé dans la classe aurore-uni? Il était loin, ce modeste essai de mon génie! les élégies, les romances, les poëmes s'étaient succédé avec une fécondité sinon très-louable, du moins très-louée par le plus indulgent des pères. Il voyait dans ce goût de prédilection un nouveau motif de travail, un moyen de me former le style, de développer mes pensées et de rectifier mon jugement; aussi attacha-t-il un grand prix à ces pièces imparfaites, où parfois une idée bien rendue, une expression neuve ou une image gracieuse lui semblaient le filon qui trahissait une mine d'or inconnue.

De même qu'Horace Vernet avait été appelé à juger de mes dessins, MM. Picard, Duval, Charles Nodier et nombre d'illustrations littéraires furent sommés de donner leur avis sur la comète mystérieuse qui se décelait à l'horizon. Tous se mirent à la hauteur de l'objet et firent des réponses nébuleuses, vaporeuses, mais passablement encourageantes. Ils parlèrent de l'avenir en gens qui savaient que c'est quelquefois un dédommagement du présent, et ce fut une espérance que je savourai avec délices.

Vous verrez, quand il en sera temps, que je goûtai pendant quelques jours ce mets des dieux, cette céleste ambroisie, neuf mille fois plus douce que le miel, et qui n'était sans doute autre chose qu'un extrait habilement distillé, dans les laboratoires olympiens, de l'encens et de l'adoration des mortels.

Oui, j'ai été vantée, admirée, copiée, recopiée et offerte, sous tous les formats, aux amis et aux étrangers, à qui l'on me désignait avec empressement quand je traversais le parloir. Pendant deux ou trois semaines, j'ai incliné mon front sous les lauriers de la gloire et j'ai respiré l'enivrant parfum de la louange. La sensation m'est parfaitement connue, je vous assure, et je la décrirais au besoin.

M^me^ Caroline BÉTOURNÉ,
ancienne élève de Saint-Denis.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

Exposition universelle : les Indiens et leurs produits.

LES PRODUITS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

On écrirait un volume sur les produits de l'Inde exposés aux Champs-Elysées. La foule s'y presse au dernier moment, avec la même ardeur qu'à l'ouverture du Palais.

(1) Voyez les trois dernières livraisons.

Après les armes, les bijoux, les étoffes et les richesses que nous avons cités, on admire les bataillons de statuettes peintes qui représentent les Indiens dans toutes les positions de leur vie.

On peut dire, avec M. Gastineau, que — l'Inde n'a pas exposé comme les autres nations, mais qu'elle *s'est exposée*, ciselée, sculptée, incarnée dans l'or, la pierre, le bois, l'étoffe, sous toutes les formes de la matière. Dans

ces petites boutiques historiées qui pastichent l'architecture lourde et feuillue des Indous, l'Inde religieuse, guerrière, industrielle, l'Inde tout entière est là avec son étrange *trimourti* de dieux créateur, conservateur et destructeur; ses idoles bariolées à huit têtes et à seize bras; ses héros à figures bestiales, ses femmes peintes en arc-en-ciel, ses castes pétrifiées de prêtres, de guerriers, de marchands, d'agriculteurs, de parias; ses pagodes taillées dans le roc et ses djungles vierges peuplés par une féroce ménagerie d'éléphants, de tigres, de panthères, de singes et de serpents. Il semble vraiment que le puissant dieu Brahma ait animé de son souffle créateur tous ces produits et leur ait ordonné d'aller raconter aux spectateurs de l'Exposition de Paris les mœurs, les coutumes, l'histoire et le roman des peuples indous. Par exemple, quoi de plus vrai, quoi de plus vivant que les statuettes en terre peinte, en ivoire et en bois représentant divers personnages indiens et leurs diverses professions? Devant nous, trois forgerons coiffés de turbans roses battent le fer à tour de rôle; un marchand sale et demi-nu manipule et pèse des épices au milieu de sa boutique; des femmes drapées d'une gaze transparente lavent accroupies au bord d'une fontaine; un stupide fakir nu et frotté de cendre mendie une roupie au passant; des cavaliers armés de la lance et de l'épieu vont à la chasse au tigre sur des chevaux teints de hinné et d'indigo; des jongleurs grotesquement barbouillés, la bouche ensanglantée par la feuille du bétel qu'ils mâchent éternellement, le nez et les oreilles chargés de bijoux, exécutent leurs tours dans une foire; une troupe d'enfants coloriés et métamorphosés en divinités se rendent à la pagode; un brahmane en robe blanche parfume d'essence de rose une bayadère; des éléphants caparaçonnés de chabraques étincelantes portent fièrement d'opulents nababs assis sur des siéges d'or massif; de pauvres Cachemiriens, accablés de misère et de fatigue (ils gagnent de trois à quatre sous par jour), préparent le poil de chèvre dont seront faits les châles que porteront les belles dames européennes. — Puis voici le *butler* (maître d'école) entouré de ses élèves, le *gardner* (marchand de fruits), le *choora* (cafetier), etc. Voici toute une *Ville indienne* avec ses maisons à balcons, ses huttes de bambous, ses pagodes massives taillées dans le roc, ses rues encombrées par des processions de palanquins, d'éléphants, de charrettes attelées de bœufs aux cornes dorées, et une *Fête chez un rajah* devant lequel une bayadère danse un notsch. Les statuettes de cette dernière pièce sont coloriées et costumées. Le radjah porte turban de soie, robe lamée d'or et d'argent; la bayadère a le nez chargé de bijouteries, les cheveux nattés de fils d'argent et le corps dessiné par des gazes rouge et orange; les musiciens, les courtisans, au teint chocolat, portent des tuniques de mousseline. La fête est interrompue inopinément par l'arrivée d'un brahmine ou de quelque moine mendiant du pays, qui tend la main au rajah d'un air piteux à attendrir un tigre. Il faut voir la surprise exprimée par toutes ces figures pétrifiées à l'aspect du religieux! Les musiciens laissent mourir la note sur les cordes de leur vina, tous les courtisans diamantés, dorés et barbouillés cherchent, inquiets, sur la figure étonnée de leur maître, ce qu'ils doivent penser de l'audacieux interrupteur. Les attitudes, les expressions de ces personnages sont d'une vérité frappante; aussi, conclut le rapporteur avec justice, la curiosité du public de l'Exposition lui fait-elle un entourage permanent. —

De l'Inde on passe à la Chine (mais c'est au palais des Beaux-Arts que nous verrons celle-ci triompher). Puis on visite l'Orient tout entier: l'Egypte, la Turquie, la Grèce, la Perse, etc.

Les curiosités des cinq parties du monde (l'Australie est là avec ses lingots d'or) se sont donné rendez-vous au premier étage du Palais universel: la coutellerie et les étoffes anglaises, les draps et les meubles d'Autriche, les pipes et les cannes de Prusse. Mon Dieu, que de pipes! Il y en a une de dix mille francs!

La Russie a manqué seule au concours général, et M. Texier nous en console par l'anecdote suivante. Il rappelle d'abord que l'exposition de la Russie à Londres, en 1852, fut un véritable événement et une grande surprise. — Les soieries russes, depuis le fichu et l'écharpe au tissu léger jusqu'aux robes et aux tentures les plus riches, jusqu'aux brocarts d'or et d'argent, furent très-remarquées. D'après les renseignements officiels qui furent fournis à cette époque par le commissaire impérial, M. de Shirer, Moscou comptait quinze mille métiers dirigés par des fabricants très-habiles et très-hardis, qui employaient annuellement deux cent soixante-dix mille kilogrammes de soie grége ou moulinée d'Europe, et quatre cent mille kilogrammes de soie indigène, ce qui faisait supposer une production manufacturière de plus de trente-deux millions de francs. Certes, ajoute le critique, je comprends qu'on dut être étonné. Mais je ne sais pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Russie, je songe toujours aux villages, aux forêts de carton que Potemkin faisait dresser sur le passage de Catherine pour lui persuader qu'elle commandait à la nation la plus riche et la plus prospère du globe. Je ne veux pas dire par là que les soieries russes exposées à Londres fussent en carton peint, mais étaient-elles bien russes? On sait ce qui arriva à une de nos plus célèbres artistes qui, pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, reçut de l'empereur Nicolas un vase magnifique sortant de la manufacture impériale de porcelaines: forme, élégance, dessin, qualité de la pâte, solidité des couleurs, tout y était; le vase portait le cachet de l'origine moscovite, et l'empereur offrait avec un juste orgueil à une femme française ce produit, qui pouvait rivaliser avec les plus beaux produits de Sèvres. L'artiste quitte Saint-Pétersbourg, et, arrivée à la frontière de France, elle déclare à la douane le vase, dont l'introduction était soumise à des droits très-élevés. Le vase est examiné, puis il est rendu à l'artiste. « Il n'y a pas de droits à payer, lui dit-on; c'est un vase français, un vase de Sèvres. — Comment, de Sèvres! Mais vous vous trompez, il sort de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg. — Je n'en doute pas, reprend le directeur de la douane, mais je vous garantis qu'il n'y a pas été fabriqué. » Et dévissant le pied du vase, il montra à l'artiste la marque authentique de la manufacture de Sèvres. L'empereur Nicolas n'avait pas été trompeur, mais trompé; c'était, sous une autre forme, un village de carton destiné à lui faire croire que l'industrie russe n'avait rien à envier à l'industrie parisienne. Voilà pourquoi je me défie des merveilleux progrès constatés à Londres en 1852. —

SÉBASTOPOL APRÈS L'ASSAUT.

Dans un article précédent sur la Crimée, nous avons décrit les forces et les grandeurs de Sébastopol (1). Aujourd'hui que tout cela est au pouvoir de nos armes, après la victoire la plus héroïque et la plus éclatante, voici quel est l'état de la fameuse citadelle russe, brûlée comme

(1) Voyez le tome XXII, page 151 : *Voyage en Crimée.*

Moscou par ses propres défenseurs. Les curieux détails qu'on va lire sont rédigés d'après plusieurs correspondances particulières, qui toutes rendent justice à l'intrépidité des Moscovites, en déplorant le vandalisme de leur désespoir.

— Tout à coup, à minuit, écrit un officier, grand silence vers le camp ennemi. Qu'est-ce que cela veut dire? du côté de Malakoff, au grand Redan, une boule de feu éclate, puis une immense explosion. C'était le grand Redan qui sautait. Toute la nuit, feu d'artifice, partout l'incendie, partout des explosions. Les bombes, les obus, les grenades, lancés à des hauteurs prodigieuses, faisaient le bouquet. Sébastopol entier semblait un volcan de feu. On y voyait comme en plein jour. Jamais on n'assistera à pareil spectacle.

— Après avoir franchi le cimetière où s'élève encore une chapelle criblée de balles et de boulets, j'ai pénétré dans Sébastopol, dit un autre témoin, par une énorme brèche faite au bastion central. Un grand mur de fortification protége tout ce côté de la ville; j'avoue qu'en le dépassant, moi et mes campagnons, nous avons éprouvé un profond sentiment d'orgueil, en nous disant : Nous sommes donc à Sébastopol! Une fois ce mur passé, on se trouve dans un faubourg composé de petites maisonnettes occupées, sans doute, par des ouvriers. Dans ce petit espace j'ai compté soixante-huit boulets et bombes qui n'avaient pas éclaté.

De là nous sommes arrivés à la rue et au boulevard Catherine, c'est le quartier élégant de la ville. Toutes les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont fort gracieuses et entourées de jardins. Mais aujourd'hui il n'en est pas une qui n'ait reçu au moins un boulet; elles sont complétement dévastées, tous les meubles, lits fort larges, commodes, secrétaires, etc., en acajou, sont dans la rue; j'ai remarqué un nombre considérable de pianos, beaucoup de gravures, surtout licencieuses, et, chose à remarquer, une foule de portraits de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie. Tout ce quartier s'élève en amphithéâtre juste en face du fort Constantin. Le théâtre est intact, c'est un joli bâtiment tout blanc; quand j'ai passé par là, les décors en étaient adossés à la muraille extérieure.

L'église Catherine, temple dorique avec un fronton tout doré, a également peu souffert. Dans ce quartier, on ne voit personne; les rues sont désertes, les maisons complétement abandonnées, et le cœur se serre en parcourant ces vastes solitudes. Toute la ville n'est peuplée que par deux mille soldats français environ, qui campent dans les rues. Le général Bazaine, nommé gouverneur de la place, occupe une jolie maison, percée, comme les autres, de deux ou trois boulets. Dans la rue Catherine s'en élève une qui devait être un restaurant; les portes en ont été brisées, et sur une planche, qui est seule restée au seuil, les soldats du 5e léger, qui campent à côté, ont écrit à la craie : *Entrez sans frapper*. Les soldats passent leur temps à jouer au bouchon ou à tirer des coups de fusil sur les chats, seuls habitants de la ville.

La plupart des maisons ont un étage souterrain où des artisans avaient leur atelier et leur magasin de débit. De ce quartier, on descend sur les quais. A mesure qu'on se rapproche du port, on rencontre un plus grand nombre de barricades. C'est près de ces quais jusqu'aux docks, situés au-dessous de la tour Malakoff, que l'on distingue l'extrémité des mâts de la flotte russe; tout a été brûlé et coulé à fond, à l'exception d'un petit bateau à vapeur couché sur le flanc contre la pointe du port militaire. C'est un spectacle navrant.

Je passe aux docks : les batteries de Malakoff les ont complétement rasés; ils étaient construits en magnifique granit, et c'était vraiment une œuvre remarquable; il n'en reste plus que des monceaux de pierres.

Nos soldats se sont bien montrés dans cette première heure de l'occupation : ils n'ont pas pillé et n'ont tiré que sur les soldats fuyants; ainsi, des femmes, des enfants, des hommes inoffensifs, ont pu se retirer devant eux sans courir le moindre danger. Ensuite, ils se sont répandus dans la ville, ont pénétré dans les maisons, et en ont inventorié toutes les richesses qu'ils ont descendues dans la rue. La première rencontre que j'ai faite a été celle d'un soldat portant sur la tête et sur le dos un énorme lit-bateau en acajou, qui allait servir à alimenter le feu du bivouac.

Je vous ai à peu près dit tout ce qui peut se voir dans une course aussi rapide que la mienne; il faudrait trois jours au moins pour tout examiner en détail. Mais l'aspect général de Sébastopol est navrant; ce ne sont que débris, murailles noircies, maisons éventrées, fracassées. Sur le sol, des entassements de projectiles, des meubles brisés ou souillés. Dans les rues, on ne voit que de rares groupes de visiteurs; pas un cri, pas un bruit qui indique une cité vivante; tout est morne et silencieux. —

Tout? non pas! La gaieté est entrée à Sébastopol avec le soldat français. — Messieurs les officiers russes, ajoute un troisième correspondant, avaient un confort dont nous ne nous doutions pas. D'abord, des abris à l'épreuve de la bombe, puis une recherche d'ameublement toute parisienne. Au bout d'une heure tout cela était dévalisé, et notre tranchée avait plus l'air d'un bazar que d'une position militaire. Des sapeurs se prélassaient dans les fauteuils ou se miraient dans les glaces. D'autres soldats, habillés en Russes, faisaient des plaisanteries au gros sel; on dansait dans la tranchée. Vous savez la gaieté ingénieuse du soldat français en ces moments-là. Tout ce brave monde-là avait oublié un an de fatigue, les privations de toute espèce, les blessures, les amputations, les misères de la guerre. On ne voyait plus qu'une chose, la victoire, les Russes fuyant devant nos baïonnettes. La garde de tranchée n'était plus qu'une récréation.

Les Anglais vinrent à leur tour, et, mêlés aux Français, entrèrent dans Sébastopol. On n'avait pas reçu d'ordre, et il y avait du danger : on pouvait être tué par les mines ou par l'écroulement des maisons. Mais comment empêcher cela?

Tout ce que les Russes n'ont pu enlever a été bien vite *pincé*. Les Anglais n'y étaient pas les derniers. J'ai acheté à quelques hommes des pièces d'ameublement qui donnent à ma tente un air assez coquet. Et dans ce moment, je vous écris, assis sur un très-joli tabouret à piano, tapissé à la main. J'ai des objets curieux pris dans le bastion et dans Sébastopol, que je vous destine. Vous mettrez cela à côté de la carabine que je vous ai envoyée. —

Nous avons pensé que nos lecteurs seraient curieux de rapprocher ce tableau de Sébastopol — après l'assaut et l'incendie, — de notre tableau de la même cité, avant le siége et la victoire. Ils n'ont pour cela qu'à rouvrir le tome XXII du *Musée*, à la page indiquée ci-dessus.

ABD-EL-KADER A L'EXPOSITION.

Les beaux portraits d'Abd-el-Kader, ces chefs-d'œuvre de notre miniaturiste Maxime David, dont nous avons donné la description et la gravure, figuren là l'Exposition

universelle des beaux-arts avec d'autant plus d'éclat et d'à-propos que leur illustre modèle est revenu se montrer à Paris, comme pour constater la perfection de son image. Ils ont été photographiés par M. Baldus avec la supériorité dont il a le privilége, et M. David lui-même en a fait un dessin qui a inspiré les vers suivants à un poëte digne du sujet :

ABD-EL-KADER

Quel est ce cri puissant parti de Mascara,
Qui, pareil au simoun, dans sa rage indomptable,
De l'Atlas au désert, du Tell au Jurjura,
Soulève les tribus comme des flots de sable?
Ce cri! c'est un héros, c'est lui qui l'a poussé!
Guerrier et marabout, descendant du Prophète,
On l'a vu, pour sa foi, debout ou terrassé,
Aux plus rudes assauts quatorze ans tenir tête.
Nul ne faisait courber ce front mahométan;
C'est que son cœur d'acier fut pétri dans la flamme,
C'est qu'à la Mecque, un jour, pressentant sa grande âme,
Un vieux fakir lui dit : « — Tu deviendras sultan. »
Il le fut!.... Il tomba; mais s'il rendit son glaive,
Il maintint sa fierté devant l'arrêt du sort,
En voyant qu'il n'est point de pouvoir ni d'effort
Qui ne doive fléchir quand la France se lève.
Un donjon tint captif l'émir enfin dompté,
Et cet abaissement eut sa grandeur austère;
Le culte de son Dieu, dans cette adversité,
Soutint et retrempa ce noble caractère,
Et, plus fort, le vaincu conquit sa liberté.
Celui qui retirait la France de l'abîme,
Qui fit taire les cris de la rébellion,
Entendit les soupirs d'un cœur si magnanime,
Et l'aigle alla briser les chaînes du lion.
Le voilà libre encor; mais la reconnaissance,
Unie à son serment, l'enchaîne de nouveau :
Le glaive de l'émir reste dans le fourreau;
Il n'en sortirait plus que pour servir la France.

SIMÉON PÉCONTAL.

Abd-el-Kader lui-même, en se reconnaissant dans les excellentes miniatures de M. David, a pris la plume et tracé ces lignes mémorables, noble et curieuse page d'histoire, dont nos lecteurs seront flattés d'avoir les prémices.

UNE PAGE D'ABD-EL-KADER.

« Louange à Dieu unique! — Me voici, moi, Abd-el-Kader, qui ai combattu les armées françaises pendant seize ans. — Depuis le moment où je me suis remis entre les mains des Français, personne n'a pu briser les liens qui entravaient mes pieds et me traiter avec égards, sinon le sultan Napoléon III, que Dieu a envoyé pour faire le bien, pour témoigner de sa miséricorde envers ses serviteurs, renouveler la gloire des Français et gagner à leur amitié les cœurs de tous. — Il ne reste plus personne dans l'univers, musulmans et non musulmans, qui n'aime les Français et qui ne publie leurs louanges, et cela à cause de Napoléon III; que Dieu le glorifie! »

« Ces lignes ont été écrites par Abd-el-Kader, le 13 septembre 1855, avant de se rendre au *Te Deum* chanté pour la prise de Sébastopol.

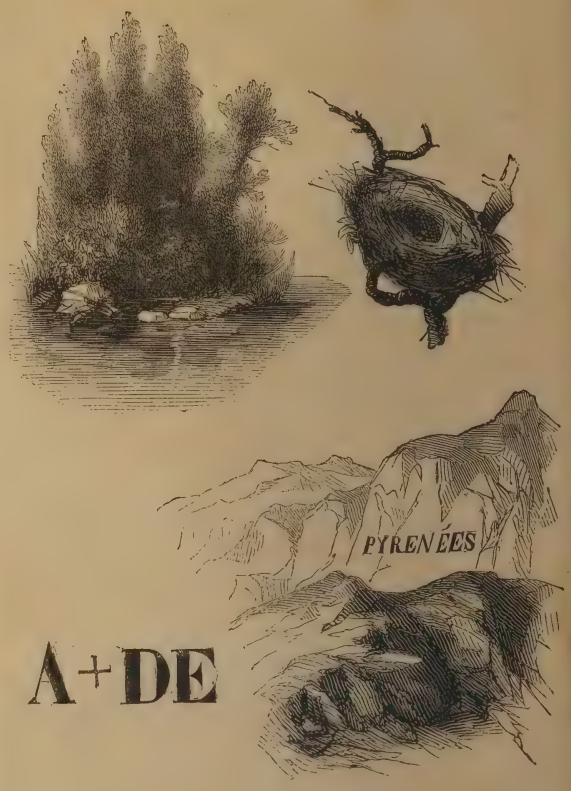
« ABD-EL-KADER. »

Cette coïncidence n'est-elle pas saisissante? Le plus redoutable ennemi de la France, hier son captif, aujourd'hui son ami, et pour toujours l'obligé de son chef, arrivant à Paris pour tracer ces mots devant son portrait, à l'heure même où le *Te Deum* de Notre-Dame fêtait la dernière et la plus héroïque victoire de la France!

Abd-el-Kader est maintenant parti pour Damas, où il va se fixer, et les Français ne le reverront plus sans doute que dans les miniatures de Maxime David.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.



L'ALMANACH DE FRANCE POUR 1856.

Comme les années précédentes, l'*Almanach de France* pour 1856 est en vente au bureau du *Musée des Familles* (50 cent. à Paris, 80 cent. par la poste). Fidèle aux traditions d'utilité et d'agrément qui font son succès populaire depuis vingt-quatre années, cet excellent petit livre contient, outre ses documents habituels, la revue des faits intéressants et des découvertes pratiques de 1855, l'Exposition universelle, des biographies contemporaines, l'histoire en Crimée, avec une belle carte de cette province, Sweaborg, les testaments remarquables, des nouvelles attachantes, et une foule d'instructions agricoles, industrielles, économiques, etc., à la portée de tout le monde, et surtout à l'adresse de la vie de famille.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. LE COMTE DE SÉGUR.

Richelieu, Mmes de Chevreuse, d'Aiguillon et Boisrobert. Dessins de Pauquet.

Ne supposez pas que le caprice ou la fiction entrent pour rien dans les curieux portraits qui vont suivre. Tous les faits bizarres et romanesques, relatifs à l'aventurier Campistron, à l'ambassadeur roturier Destouches, au révolutionnaire Chamfort, à l'amuseur de Richelieu, Boisrobert, je les recueille fidèlement dans les annales et les chroniques de leur époque. Le théâtre du hasard et de la vie est disposé avec plus d'art et de fantaisie que les plus habiles ou les plus audacieuses créations.

Entrez donc le premier en scène, Trivelin de Richelieu, parrain de l'Académie française, vous dont je ne fais que redire, d'après Ménage, Tallemant, Chapelain, Conrart et cent autres, les incroyables aventures; Métel de Boisrobert, introduisez-nous chez le grand cardinal,

(1) Voyez la table du précédent volume.

I. — FRANÇOIS-RENÉ MÉTEL DE BOISROBERT.

(Nommé en 1634.)

I. Scène d'intérieur chez le cardinal de Richelieu. Boisrobert, parrain de l'Académie française. La duchesse de Chevreuse et la duchesse d'Aiguillon. L'Académie de la vicomtesse d'Auchy. Les ridicules.

— Ah ! voici le Bois ! s'écria le grand cardinal, sans se déranger, et tout en continuant à passer sa main droite sur le pelage fauve d'un chat magnifique qui reposait sur ses genoux.

— Comme il a l'air grave ! dit la belle duchesse de Chevreuse, qui, debout près de son oncle, s'occupait à feuilleter un beau volume in-quarto, doré sur tranches et relié à l'italienne.

Une autre voix féminine, plus mordante et plus grave que celle qui venait de prononcer ces dernières paroles, s'écria :

— M. de Boisrobert nous arrive probablement de quelque lieu d'honneur, du cabaret, par exemple, ou même du tripot, son ordinaire cabinet d'études et de méditation !

— Est-ce vrai, le Bois? reprit Richelieu. C'est qu'il en est vraiment bien capable !

Le petit homme, à la mine joyeuse et futée, à la robe luisante et rattachée élégamment par un gland de soie; le petit homme, disons-nous, que venait d'accueillir cette bordée, ne se démonta pas. De l'air le plus poli et le plus calme au monde, le sourire aux lèvres, ramenant de la main droite un pan de l'étoffe lustrée qui le couvrait vers la région du cœur, puis saluant tour à tour l'Éminence et ses deux nièces :

— Monseigneur, dit-il, vos adorables nièces ne se trompent ni l'une ni l'autre. J'ai traversé le cabaret, où, par parenthèse, j'ai rencontré mons d'Effiat dans toute sa gloire ; et je me suis arrêté en un lieu d'honneur et de littérature, qui m'a rendu grave et solennel, comme vous me voyez.

— Conte-nous cela, le Bois, et dis-nous ta journée, reprit le ministre, qui traitait habituellement Boisrobert avec cette familiarité souveraine.

— La journée de l'abbé doit être, en effet, un curieux roman, dit la brune duchesse d'Aiguillon, qui, les bras croisés sur sa poitrine, agitant un éventail espagnol, daignait à peine lever les yeux sur le nouveau venu.

— Ma nièce, n'intimidez pas le Bois !

— Vous connaissez, monseigneur, reprit celui-ci, en déposant ses gants et son chapeau sur une petite table d'ébène, ce pauvre Faret, qui rime à cabaret et qui ne mange pas tous les jours...

— Mais qui boit incessamment.

— Je venais des Augustins, selon l'ordre de Votre Éminence, et mon pas était pensif comme celui de maître Mulot, votre aumônier. Je ne songeais qu'à mon salut, je le jure ; les mille pistoles que j'ai perdues hier étaient sorties de ma pensée, lorsqu'au détour de la rue de la Monnaie, en débouchant sur le Pont-Neuf, je vis paraître deux nobles individus, le bon gros poëte Saint-Amand, soutenu par le joyeux Faret ; la tentation même en deux personnes ! Je crois qu'ils avaient bien déjeuné.

L'un était plein comme un muid et penchait vers sa décadence; l'autre étayait son confrère et arpentait le terrain d'une mine fière, à peu près comme les estafiers de Votre Éminence à la porte du théâtre, quand on joue ses sublimes, ses admirables, ses incomparables tragédies.

— Pas de flatteries, le Bois! vous êtes prolixe aujourd'hui dans vos discours... Au fait ! Mme d'Aiguillon commence à rire de vous.

— Mme la duchesse est trop bonne ; c'est une habitude qu'elle a prise, habitude jeune comme elle, et qui ne mourra qu'avec moi.

— Enfin, mon pauvre abbé, interrompit la duchesse de Chevreuse en fermant le livre italien, je vous vois d'ici ; vous n'avez pas résisté, vous êtes faible. Le gros Saint-Amand, le poëte de la reine de Pologne, et ce brave Faret, vous les aurez suivis ; ils vous auront conduit à la *Pomme-de-Pin*, ou aux *Trois-Maures*, ou à la *Croix-Verte*, n'est-il pas vrai ?

— Parfaitement vrai, madame, je le confesse, dût ma dignité en souffrir.

— La dignité de Boisrobert ! s'écria Mme d'Aiguillon en éclatant de rire.

Le cardinal se retourna, regarda sa nièce ; tout rentra dans le silence.

Boisrobert continua tranquillement :

—A la *Pomme-de-Pin* donc, Saint-Amand perdit bientôt ce qui lui restait de raison. Je l'ensevelis sous une table, parmi des nuages de fumée de tabac, et je prêtai noblement le bras à l'héroïque Faret...

— Et vous continuâtes votre tournée, maître le Bois; et la décence !

— Monseigneur, voilà précisément le beau de ma journée ! Je ne savais trop si Faret n'allait pas me conduire vers une nouvelle *Pomme-de-Pin*. Tout à coup, au lieu de remonter vers la tour de Nesle et le Pré-aux-Clercs, mon homme me fait suivre de nouveau la rue de la Monnaie, tourne à droite, s'enfonce dans les petites rues qui entourent le marché des Saints-Innocents, et s'arrête devant une assez honnête maison de la rue Saint-Martin. Je le suis ; nous montons jusqu'au second étage, où, dans une petite salle médiocrement tapissée, je trouve assemblée la plus belle académie du monde. Nous étions chez M. Conrart, l'arbitre de nos beaux esprits. Outre Thésée, Pirithoüs et la princesse Ariane, qui se balançaient majestueusement sur les tapisseries, il y avait là tous les doctes, M. l'abbé de Serizy (Habert), Gombauld l'incommodé, M. de Malleville et plusieurs autres illustres.

— Et les dames, le Bois, quelles étaient-elles ?

— Pas la moindre dame, monseigneur.

— Que faisait-on là ?

— On y discutait sur la grammaire et la littérature, sur la rime et sur la césure, sur la brève et sur la longue. Chacun lisait ses vers et sa prose, et soumettait prose et vers à ses collègues. Il y avait dans leurs discours du léger, du sévère, du gracieux, du plaisant; et moi, qui suis de nature assez volage, comme vous savez, monseigneur, un véritable *marchand mêlé* de littérature, ou, si vous aimez mieux, un arlequin bariolé de toutes couleurs, cela m'a considérablement amusé ; je suis sorti de cette vertueuse académie parfaitement satisfait.

— A la bonne heure ! voilà une docte occupation, maître le Bois!

— J'estime que Votre Éminence elle-même aurait été heureuse de se trouver parmi ces beaux esprits, et de leur dicter les lois suprêmes de ce goût qui la distingue.

— Décidément, c'est une académie à l'italienne qui se réunit chez M. Conrart ! s'écria la duchesse de Chevreuse, une académie dans le genre de celle des *Ricovrati* de Padoue, dont on m'envoie ici les *Mémoires* et les *Statuts*.

— J'apprécie fort ces réunions de belles-lettres, reprit le cardinal, qui déposa de sa main sèche et de ses doigts d'acier son chat favori sur un petit coussin de velours;

mais il faut que cela soit réglé. Ma belle nièce, vous me laisserez, s'il vous plaît, pour quelques jours, ce volume des *Statuts académiques* des Ricovrati, que vous tenez là.

Sa sœur, la duchesse d'Aiguillon, dont l'attitude dédaigneuse n'avait pas changé, prit négligemment le volume que la duchesse de Chevreuse venait de déposer sur une table, à la portée de son oncle, et dit :

— Je n'ai jamais bien pu comprendre la grande volupté qu'on trouve à se réunir pour critiquer des mots, éplucher des syllabes, et chercher laborieusement s'il faut écrire *fist* avec un *s* au milieu, ou *fit* tout simplement, sans *s*. Le beau labeur, et que voilà des intelligences bien employées !

— Précisément ! reprit Boisrobert avec un sourire malicieux, si Mme la duchesse avait eu la douleur d'être accompagnée par moi, elle aurait vu ce *fist* et ce *fustes* occuper le tapis académique une bonne demi-heure durant ; nos académistes de M. Conrart ont bataillé sur le chapitre des deux *s* avec un acharnement indomptable, les uns étant pour *fistes* et les autres pour *fites*. Enfin, M. de Sérizy a terminé plaisamment la discussion en tirant de sa poche une lettre de M. Conrart, où ce dernier disait à son correspondant, M. Chapelain : « Quant aux *fusstes* et aux *fisstes*, je vous les envoie avec trois *s*, pour que vous n'en manquiez pas. »

— C'est la rage aujourd'hui de faire des réunions de bel esprit, s'écria la duchesse d'Aiguillon ; il y en a partout, jusqu'à la place Maubert. Paris en est peuplé, et il y en a même d'assez ridicules. Vous savez, mon oncle, cette pauvre vicomtesse d'Auchy, qui est parée comme une châsse et qui n'y voit plus goutte : il lui a passé par la tête de rassembler des poëtes et des doctes, tous les huit jours. Lingendes vient lui réciter des vers en l'honneur de sa voix, qui n'est pas belle, et de ses yeux, qui sont aveugles. Tout cela est calqué sur les façons de Mme de Rambouillet, qui s'appelle Catherine, et qui, retournant son nom, se fait nommer Arthénice. On dit même que le bonhomme Colletet, qui a épousé sa servante, a transformé en académie la vieille maison de Ronsard, qu'il habite place Maubert.

— Et il a fait là-dessus un sonnet délicieux ! continua la duchesse de Chevreuse, qui ne semblait pas approuver les ironies de sa sœur.

— Vraiment ! dit le cardinal, je ne serais pas fâché de l'entendre. Dites-le-nous, Boisrobert ; vous avez de la mémoire et vous lisez bien,

— Je suis aux ordres de Votre Éminence, dit Boisrobert, qui récita aussi bien ces vers de Colletet sur la maison de Ronsard, où il avait aussi son académie, vers trop peu connus et même oubliés. Le commencement du dix-septième siècle n'en a pas produit de plus délicats et de plus agréablement pittoresques :

Je ne voy rien icy (1) qui ne flatte mes yeux ;
Cette cour du Ballustre est gaye et magnifique ;
Ces superbes lions qui gardent ce portique
Adoucissent pour moi leurs regards furieux.

Ce feuillage, animé d'un vent délicieux,
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique ;
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir desrobé les estoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées,
Qui de profanes pas n'ont point esté foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens.

. . . . . .

(1) Dans la maison de Ronsard.

— Assez, assez ! interrompit le cardinal, dont le goût littéraire était misérable ; comment gardez-vous le souvenir de pareils vers ? ils sont médiocres et communs ! Parlez-moi de ces trois vers que je lui ai payés cinquante pistoles, l'autre jour, de ma propre main !

— Cinquante pistoles pour trois vers ! s'écria Boisrobert ; voilà bien la munificence divine de Votre Éminence !

— Ils les valaient ; le roi n'aurait pas été assez riche pour payer le reste, monsieur de Boisrobert.

Et le cardinal déclama pompeusement ces vers de Colletet, qui lui avaient, en effet, coûté cinquante pistoles :

A mesme temps j'ai veu sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter...

— J'aimerais mieux *barboter* (interrompit le cardinal), je l'ai dit à Colletet ; il n'y a que *barboter* d'expressif ; barboter complète le tableau. Mais il m'a résisté ; ces poëtes sont indomptables !

Il continua de réciter les beaux vers du poëte :

... La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aisle
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

. . . . . .

Boisrobert se garda bien de combattre le cardinal, qui trouvait le tableau magnifique et l'expression des plus pures. Il reprit humblement le chapitre des académiciens et des académies, qui alors, avant la fondation de l'Académie française, pullulaient, en effet, à Paris.

— Monseigneur, j'ai visité cette maison du pauvre Colletet, et j'ai vu cette autre académie. Ce qu'on y lit n'est pas excellent ; mais il y a académie et académie, et dans le nombre il y en a de fort plaisantes. Par exemple, celle de la vicomtesse d'Auchy, dont il était question tout à l'heure, est proprement l'académie des ridicules. On y voit tous les pédants bernés, tous les cuistres hors de service et tous les galants surannés ; on y tient des discours amphigouriques, à perte de vue, sur la galanterie et la politesse, sur les fortifications et la théologie ; plus spécialement encore, monseigneur, sur les innombrables beautés de la vicomtesse, qui préside à tous ces discours et qui se délecte dans ce bain d'éloges. Il s'y passe des scènes qui vous amuseraient comme la comédie. C'est là que j'ai entendu ce comte de Pagan, qui se prétend des ducs de Terranove, lire de grands discours qu'il achète deux écus, et l'abbé d'Aubignac, qui a toujours de la bile de reste, lui répondre par une harangue contre l'orgueil et les orgueilleux, surtout contre les borgnes, parce que M. le comte n'a qu'un œil. Votre joueur de viole, Maugars, en a déjà fait de bons contes à Votre Éminence, car il y allait beaucoup ; mais la vicomtesse l'a mis à la porte l'autre jour.

— Eh ! pourquoi la vicomtesse l'a-t-elle mis à la porte ? Le pauvre Maugars raffole de bel esprit ; il doit être désolé !

— Elle a voulu le punir, monseigneur, d'avoir amusé Votre Éminence à ses dépens, comme je le fais aujourd'hui ; aussi Maugars s'est-il vengé, avant-hier, d'une manière tout à fait plaisante. Elle venait d'entrer chez la comtesse de Tonnerre, où il y avait assemblée ; notre homme interrompt tout à coup l'air de viole qu'il avait commencé : tant qu'elle fut là, il ne fit que chanter et

jouer la vieille chanson que connaît Votre Éminence, dont la reprise est :

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc.

— Cela dut terriblement enrager la pauvre dame ! s'écria la duchesse d'Aiguillon.

— Et l'histoire du comte de Bruslon ! madame la duchesse; c'est aussi un des grands héros de cette académie.

— Quoi ! notre introducteur des ambassadeurs est allé en cette compagnie ?

— Oui, monseigneur ; la mode est tout, et l'on raffole des académies. Le bonhomme a voulu haranguer à son tour. Sa harangue était dans le style même des livres sacrés. Ayant trouvé Mardochée en son chemin, il décrivit si prolixement la casaque de l'archer qui marchait devant le triomphateur, que jamais il n'y eut tant de choses dans le bouclier d'Achille.

— Ce pauvre Bruslon, interrompit le cardinal, le bel académicien ! Ne cessera-t-il donc jamais d'être ridicule ? Vous vous rappelez, mes nièces, ses exploits de la guerre de Lorraine et les beaux couplets que l'on fit à son propos, sur l'air allemand : *Biby, tout est « frelore»* (1).

Et les deux duchesses, qui ne songeaient qu'à réjouir leur oncle, se mirent à chanter en partie ce vaudeville burlesque, imprimé par tous les anecdotiers du temps :

Ce grand foudre de guerre,
Le comte de Bruslon,
Avec son bataillon
Composé de cinq hommes
Et de quatre tambours ;
Criant : Hélas ! nous sommes
A la fin de nos jours!

— C'est cela même, dit le cardinal, qui fredonnait avec ses nièces la fin du couplet ; mais je ne veux pas de ces assemblées ridicules, et je ferai cesser tout cela.

— Monseigneur, dit Boisrobert, déjà l'archevêque de Paris y a pensé. Le hasard l'a fait se rencontrer chez la vicomtesse avec deux personnages, deux héros de cette folle académie, l'Esclache et Saint-Ange, deux pauvres perroquets théologiens, qui se sont pris de bec devant lui, en discutant saint Augustin. Je crois que l'archevêque n'a pas trouvé que la chose fût de la bienséance, et qu'il a pris ses mesures.

— Je prendrai les miennes ! s'écria le cardinal, en se relevant sur son siége avec cette brusque souplesse qui caractérisait tous ses mouvements ; il ne faut pas laisser les choses aller plus loin ; je veux qu'il n'y ait qu'une académie et qu'elle soit sérieuse. Le moindre grimaud, affilié sous ce prétexte à deux ou trois de son espèce, fonderait une société et serait maître d'une petite république. Je n'entends pas avoir battu M. de Rohan et La Rochelle pour laisser ces autres messieurs s'arranger à leur guise. Je mettrai la main à l'œuvre, et cela dans peu de temps. Mme la duchesse de Chevreuse, ma chère nièce, qui est si versée dans la langue italienne, aura la bonté de venir me lire, si ses jeunes yeux y suffisent, tout ce qu'il y a de plus authentique sur la formation des anciennes académies d'Italie ; le Bois m'apportera une liste des gens d'esprit ses bons amis, qui ont assez de talent pour honorer mon académie, et qui sont assez crottés pour que je m'occupe d'eux utilement... Entendez-vous, le Bois, et vous aussi, ma nièce ?

— Oh ! dit la duchesse d'Aiguillon en levant le siége, mon cher oncle, si vous vous en remettez à M. de Boisrobert, il y aura dans votre armée bien des fausses recrues et des passe-volants (1), sans compter les ivrognes. Pour moi, je vais à la Comédie ; je suis, vous le savez, une profane.

Elle sortit en saluant sa sœur d'un léger signe de la main et sans daigner jeter un coup d'œil sur le pauvre abbé.

Les volontés du cardinal furent bientôt exécutées. Le noyau, grave, sérieux, complimenteur, mais après tout lettré, qui constituait la société intime de Conrart, et que Boisrobert avait signalé au cardinal, fut choisi pour servir de centre solide à la nouvelle et définitive Académie qui devait se substituer aux nombreux groupes littéraires disséminés dans Paris. On alla puiser dans les autres groupes les personnes qui pouvaient en accroître le nombre et en compléter l'ensemble. L'Académie fut fondée. Elle avait pour père Richelieu, et, comme on vient de le voir, pour singulier parrain l'abbé de Boisrobert (2).

Qui était-il ?

II. Ce qu'était l'abbé de Boisrobert. Sa vie. Ses bons mots. Scènes plaisantes. Composition et emploi de sa bibliothèque. Un dîner chez le cardinal de Retz. Boisrobert en Angleterre.

Le dix-septième siècle à son aurore, époque burlesque et confuse, n'a pas donné le jour à un plus étrange personnage : spirituel au possible, serviable, affable ; bouffon de tempérament et d'habitude, mettant de la finesse dans sa bouffonnerie, la faisant servir à sa fortune, non à ses vengeances. Malin sans noirceur ; servile sans ingratitude ; joueur et débauché, avide et avare, généreux cependant, parfaitement rompu aux usages de la société et du monde, d'un tact admirable et d'une prodigieuse souplesse d'esprit ; il avait tous les défauts qui servent, et n'avait pas une des qualités qui nuisent. Lecteur harmonieux, improvisateur facile, orateur élégant, raffiné dans ses manières et relâché dans ses mœurs ; portant le linge le plus fin et le rabat le mieux plissé ; toujours prêt à servir ses amis, surtout à aider les gens de lettres qui n'avaient encore ni la fortune ni le pouvoir, mais qui éveillaient déjà l'intérêt et la sympathie, il se nommait lui-même *grand dupeur d'oreilles* et le *consolateur des Muses affligées*. Dès le premier âge il avait appris la flatterie et l'art d'user de la parole. Avocat normand, fils de procureur, protestant converti, dès que la fortune se présentait il faisait volte-face avec une gaieté résolue.

Oh ! que l'on ferait de cette vie un bon livre, comparable, pour le piquant des aventures et l'imprévu des anecdotes, à *Gil Blas*, à *Gusman d'Alfarache*. Arlequin de Richelieu, Figaro de son temps, ou, comme disent les Espagnols, Picaro toujours en train, jamais le sort ne l'a pris au dépourvu. A vingt ans, au moment où, les bras étendus, il plaide une cause devant les magistrats de Caen, on vient l'avertir qu'un petit péché de jeunesse motivera tout à l'heure son arrestation ; il ne se dérange pas et il plaide. L'audience finie, Boisrobert jette sa robe, dépose sa toque et s'enfuit. Il se sauve à Paris, va trouver le cardinal du Perron qui aime les lettres, s'attache à lui, et

(1) Chanson des lansquenets ou *lands knechten*, en quittant la France. *Frelore, verlore ; verloren*, perdu.

(1) Soldats postiches. Voy. plus bas.

(2) Voyez le tome XXI du *Musée*, page 257.

part avec ce dernier pour l'Italie. Là il trouve moyen d'obtenir du pape Urbain VIII un petit prieuré de Bretagne. C'est peu de chose, mais le voilà lancé. Il ne s'arrêtera plus. Il comprend que la fortune ne dépend guère du cardinal du Perron, homme intellectuel avant tout; mais de la cour. Il va trouver Marie de Médicis à Blois. Cette Italienne essayait de reconquérir le pouvoir qui lui échappait, et luttait contre M. de Luynes. Pour cacher son jeu, la fille des Médicis affectait de s'occuper beaucoup de poésie et d'académies, de théâtre et de jeux d'esprit, ce qui, d'ailleurs, était la mode. Elle préparait, disait-elle, une représentation solennelle de ce bel ouvrage dont les femmes raffolaient alors, du *Pastor fido*. Notre jeune avocat, devenu abbé, venait d'Italie; il tournait bien les vers. On lui proposa de traduire la pastorale, œuvre pour laquelle il demanda six mois. Ce terme parut trop long. Peut-être avait-il deviné que la véritable faveur ne venait pas du côté de la reine-mère. Bientôt après, on le voit à Paris, voltigeant autour de Richelieu, qu'il fatigue et qui ne peut pas le souffrir.

— Débarrassez-moi de cet homme! criait le cardinal à ses gens. Dites-lui que je dîne et qu'il me laisse tranquille.

Mais les plus serviles souplesses n'arrêtaient pas Boisrobert, qui savait que la fortune est souvent à ce prix.

Comme on allait le chasser :

— Monseigneur, dit-il, me refuserez-vous ce que vous ne refusez pas aux chiens de votre cour, les miettes de votre table? Et ne vaus-je pas un chien?

Les têtes hautes et fières déplaisaient à Richelieu qui les abattait. Il reconnut que celui-ci était son homme. Boisrobert vécut désormais des miettes de Richelieu, et le paya en grâces, en bouffonneries et en récits plaisants. Jamais mime ne sut mieux contrefaire les gestes et la voix des personnages qu'il imitait. Jamais conteur napolitain ne sut rajeunir avec plus de talent les vieilles histoires et les lazzis d'ancienne date. Une ou deux anecdotes bouffonnes déridaient le maître, heureux de son acquisition. La vie même de l'abbé était une farce italienne pleine de caprices et de gaieté, tantôt innocente, tantôt moins pure, toujours amusante. Le cardinal donnait peu, au commencement du moins, et son amuseur, qui aimait à bien vivre, courait le risque de mourir de faim. Comment faire? Les gentilshommes s'occupaient assez peu de leur bibliothèque, et protégeaient volontiers les études de l'homme de lettres qui se recommandait à eux.

— J'ai besoin d'un Virgile, disait Boisrobert, j'ai besoin d'un Horace!

Et chacun de lui faire présent des livres utiles qu'il demandait. Un libraire du temps, qui se prêtait à la manœuvre, achetait le tout à bon marché et héritait de cette précieuse collection qui constitua, pendant longtemps, le revenu le plus net de notre homme. La chose s'ébruita. M. de Candale qui, apparemment, n'était pas dupe de l'amour de Boisrobert pour l'étude, le rencontra un matin au Louvre.

— Eh bonjour, monsieur de Boisrobert! travaillons-nous toujours beaucoup?

— Oui, monsieur le duc; mais les livres me manquent.

— Bah! vraiment? Et lesquels, s'il vous plaît?

Le malin lui demande les Pères de l'Église, collection considérable qui devait se transformer en une belle somme d'argent. Alors M. de Candale, tournant sur le talon, se contenta de lui répondre :

— Les Pères?... Je vous donne le mien tant que vous voudrez.

Et il s'en alla.

Payer Boisrobert d'un quolibet c'était le payer de sa monnaie. Les bons mots ne lui manquaient jamais. Ils se transformaient pour lui en excellents bénéfices; il eut entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine, et continua sa vie légère, non sans mélange de services rendus, d'essais littéraires et d'amitiés honorablement conquises. Soit calcul ou bon cœur, Boisrobert avait raison. On vit avec plaisir auprès du cardinal un homme peu édifiant, sans doute, mais qui ne desservait personne, obligeait tant qu'il pouvait, et ne songeait qu'à la joie.

Le mélange d'envie, d'ironie et de bienveillance qu'il inspirait, se retrouve dans ces jolis vers de Malleville, charmant petit portrait en miniature de frère René Boisrobert, « coiffé de son froc bien raffiné, » à côté du car-

Boisrobert, ses livres sous le bras.

dinal en chapeau rouge, qui le protégeait et qui avait besoin de lui.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revestu d'un doyenné
Qui luy rapporte de quoy frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,

Qu'il soit docte ou qu'il sçache escrire
Ny qu'il dise le mot pour rire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

N'en déplaise à l'auteur de ces jolis vers, frère René disait très-souvent le mot pour rire : c'était la source de sa fortune.

Il jouait, perdait, gagnait, riait, jurait, amassait, perdait encore; faisait représenter de mauvaises comédies, recevait de toutes mains et se permettait ce que nul autre au monde n'aurait osé. Il dînait souvent chez le coadjuteur de Retz, qui tenait table ouverte. Un jour, craignant que l'affluence des convives ne rendît sa part moins bonne, il eut soin de descendre sous le péristyle au moment où ils arrivaient en foule ; et là, ayant l'air de compter chacun des nouveaux venus, il disait tout haut:

— Et de seize...

L'hospitalité se pratiquait à cette époque d'une manière plus large, plus irrégulière et plus facile qu'aujourd'hui. Le convive accueilli par ses paroles, craignant d'arriver le seizième et d'être de trop, se hâtait de disparaître. Cependant, le moment arrive de s'asseoir à table. Le cardinal s'étonne, regarde autour de lui, compte cinq ou six convives, et témoigne sa surprise.

— Monseigneur, dit Boisrobert, le dîner sera excellent, nous le mangerons bien. Je ne vois aucune nécessité d'un plus grand nombre d'hôtes. Voilà une excellente soupe (on parlait ainsi à cette époque) ; et ce qu'il y a de charmant, c'est que nous n'avons pas à craindre que votre chef se soit trompé sur la quantité.

— Comment cela ? dit le cardinal.

— J'ai eu soin de me tenir à la porte et de persuader à chacun des arrivants que vous aviez déjà quinze convives à table, ils se sont évanouis en un clin d'œil, et me voilà, grâce à Dieu, beaucoup plus rapproché de Votre Eminence et très-certain de bien dîner.

Cela s'appelait un tour à la Boisrobert et personne ne s'en formalisait. Une certaine naïveté facile de manières, et, comme le dit Ménage, une niaiserie apparente; un ton doux, aimable, sans prétention ; cette ingénuité de paysan balourd, qui éloigne toute idée d'intrigue ou d'ambition personnelle, servaient de passe-port au personnage qui réussissait partout et se tirait des plus mauvais pas. Hardi jusqu'à l'impertinence, habile à réparer les témérités de sa langue et de sa conduite par la promptitude, l'à-propos de son esprit. Lorsqu'il alla en Angleterre avec le duc et la duchesse de Chevreuse pour le mariage de Madame, mais surtout (dit un contemporain) « pour y attraper quelque chose », il pensa se faire un mauvais parti avec les Anglais. La sévérité du climat affectait sa santé; la sévérité des mœurs le contrariait et il tomba malade. Alors il fit une superbe élégie où, ne ménageant pas plus les Anglais que ne le fit Saint-Amand, son camarade, il maudissait ce *climat barbare*. La duchesse, qui n'était pas plus sage que lui, et à laquelle il communiqua ces beaux vers, n'eut rien de plus pressé que de les lire au comte de Carlyle et au comte d'Holland; le premier ne fit qu'en rire, mais le comte d'Holland déclara une guerre sérieuse au pauvre Boisrobert. Le français que parlait lord Holland ne se distinguait pas par une grande pureté. Il ne disait pas *la duchesse de Chevreuse*, mais *la toutchaise de Tchefrousse*, ni *il faut distinguer*, mais *foutistiker*; et le jargon bizarre de sa galanterie amusait étrangement la spirituelle et étourdie nièce du cardinal de Richelieu, et Boisrobert qui le contrefaisait à merveille.

Un soir, que dans une barque à l'espagnole, dont l'usage s'était introduit sous Jacques II, lord Holland, lord Carlyle, la duchesse et Boisrobert descendaient lentement les vastes eaux de la Tamise, que dorait le soleil couchant, l'abbé de Châtillon-sur-Seine parut tout à coup plongé dans la rêverie, et lord Holland jugeant le moment favorable pour se venger un peu :

— Pas de doute, dit-il en accentuant à l'anglaise le plus mauvais français du monde, que M. l'abbé ne soit occupé dans le moment présent à faire des vers. *Foutistiker* (il faut distinguer) entre M. de Boisrobert abbé et M. de Boisrobert poëte !

— Ah ! monsieur le comte, s'écria l'abbé, le beau pays !

— Comment, reprit le comte, c'est un *climat barbare*, et vous le savez bien.

— Milord, dit Boisrobert, ne me querellez pas là-dessus, je vous le demande en grâce. Mme la duchesse, qui (ne lui en déplaise) est maligne comme trois pages, m'a joué un mauvais tour de trahir le secret de mes tristes vers. J'étais si enrhumé, monsieur le comte !

— Mais pour cela, monsieur de Boisrobert, nous ne sommes pas des barbares !

— Ah ! milord ! je tiens pour *barbares* tous les pays où je suis malade, et j'en eusse dit autant du paradis terrestre en pareille occasion. Mais, depuis que je me porte bien, surtout du moment où votre roi m'a fait la grâce de m'envoyer *trois cents jacobus*, je trouve le climat fort radouci.

Comme on abordait alors à White-Hall, et que le comte de Carlyle, plus homme du monde que lord Holland, et disposé à tout pardonner à Boisrobert, donnait la main à la duchesse :

— Pas mal trouvé, dit-il à son compatriote, convenez-en, milord; et cet abbé-poëte mérite la grande affection que lui porte monseigneur le cardinal. Voyons, milord, pardonnez-lui.

— Je ne demanderais pas mieux, reprit lord Holland, dans son jargon, mais il faut distinguer (*foutistiker*). Vous ne savez pas le tour qu'il m'a joué ? Comme j'étais l'autre soir chez la duchesse, et que Boisrobert entra, elle me pria de passer dans un cabinet, et de rester caché derrière une tapisserie jusqu'à ce que monsieur eût achevé l'imitation fort exacte, me disait-elle, du langage et des manières de tous les hommes de la cour. La duchesse, vous le savez, fait ce qu'elle veut de moi. J'obéis ; j'eus le plaisir d'assister une bonne heure durant à ma propre représentation, milord, car c'était moi que l'on parodiait !

Lord Carlyle avait grand'peine à ne pas éclater de rire, et se tournant vers Boisrobert :

— A propos, lui dit-il, monsieur l'abbé, j'ai obtenu de M. le duc de Buckingham la permission que vous sollicitez pour les trois haquenées. Vous les emmènerez en France quand vous voudrez.

— Et elles vous tireront de ce *pays barbare*, reprit le duc de Holland.

Ainsi marchait frère René, à travers tous les périls, sans se déconcerter jamais. Il était doué de cette faculté de la race féline qui tombe sans se briser, et double son élasticité par ses chutes. Aussi n'avait-il pas d'ennemis. Une saillie réparait tout. Témoin sa réponse au cardinal de Retz et son mot sur le nez rouge de maître Mulot (1).

III. Nouveaux tours de Boisrobert. Ses comédies. *Les Trois-Orontes* et *les Trois-Racans*. Le commis Penon. L'Académie.

Tel était le facétieux personnage qui, devenu l'ami nécessaire du cardinal, détermina, comme on l'a vu plus

(1) Voyez le tome XXI, page 261.

haut, la fondation de l'Académie française. Il se hâta d'en devenir membre, et ce ne fut point l'un des moins notables. Il tournait bien le vers de huit pieds, faisait des comédies avec des anecdotes et des contes avec des comédies. Ses pièces avaient du succès, et ses contes en avaient davantage. On invitait ses amis à entendre les contes de Boisrobert, récités par lui-même, en guise de fête ou de concert. Nul acteur ne déclamait mieux ; aucun ne récitait avec plus de grâce. Il se vantait de *pousser une passion*, c'est-à-dire de réciter les vers tragiques et de jouer les grands rôles aussi bien que le Talma de l'époque, qui se nommait Mondory. Un beau jour, le cardinal mit ces deux artistes aux prises et le nom lui en resta.

— Voyez-vous ce petit homme? disait-on à un provincial qui assistait au service divin, c'est l'abbé Mondory qui prêchera ce soir à l'hôtel de Bourgogne.

Et, comme il s'en allait du théâtre à pied, quelqu'un lui ayant pris sa voiture, un plaisant s'approcha de Boisrobert et lui dit :

— Est-il possible, monsieur, qu'on vous laisse aller à pied? et cela si près de votre cathédrale.

Dans sa première jeunesse, il s'était mêlé aux comédiens, et on l'avait vu, roulé dans un manteau rouge, jouer l'étrange rôle du *sang d'Abel*, qui venait sur le théâtre crier :

« Vengeance ! vengeance ! »

Pour attirer la foule et intéresser la cour aux représentations de ses pièces, il choisissait une anecdote contemporaine dont tout le monde parlait.

Tels sont les sujets de *la Belle Plaideuse*, où Molière a trouvé son admirable scène de l'avare querellant son fils, celle des *Trois-Orontes*, imitée naguère par un homme d'esprit et fondée sur l'histoire réelle et récente alors des *Trois-Racans*, qui avait amusé toute la société contemporaine.

Il y avait alors une vieille fille de beaucoup de cœur et d'esprit qui offrait comme un débris vénérable du règne de Henri IV, et servait de point de mire aux railleries de la jeune cour. Elle se nommait Mlle de Gournay, et se glorifiait d'être la fille d'adoption de Montaigne. Après la publication de son *Ombre*, livre consacré à la mémoire de son cher Montaigne, la plupart des hommes considérables ou lettrés en reçurent un exemplaire de sa main. Racan, neveu de Malherbe, poëte charmant mais bègue, lourd de sa personne, embarrassé de ses manières, et qui, incapable d'articuler la lettre R et la lettre C, ne pouvait pas prononcer distinctement son nom, eut part à la distribution.

Voici deux espiègles de la cour, le frère même de Racan, Du Bueil, et l'ami de Malherbe, Yvrande, qui s'entendent pour s'amuser aux dépens de la vieille et de Racan. — Racan devait se présenter à trois heures chez elle et la remercier. Du Bueil, frère de Racan, y va le premier vers une heure. Il heurte à la porte qui, dans ce temps-là, était veuve de sonnette. La vieille servante Jamin, nièce d'un page de Ronsard, et que Mlle de Gournay avait choisie par respect pour sa religion poétique, vint ouvrir.

— Jamin, s'écrie le faux Racan, avertis mademoiselle qu'un gentilhomme la demande.

La *Vierge*, on la nommait ainsi, était alors occupée à faire des vers. Elle se lève, se frappe le front, s'exprime en ces mots :

— Cette pensée était belle; mais elle pourra revenir; ce cavalier peut-être ne reviendra pas. Qu'on fasse entrer!

— Je suis le chevalier de Racan, mademoiselle, lui dit Du Bueil en entrant.

Elle se confondit en civilités de la vieille mode, et le fit asseoir.

— Ah monsieur ! si jeune et si bien fait, vous venez donc visiter la pauvre vieille? Que c'est bien à vous ! que c'est aimable !

Du Bueil, d'une humeur joviale, cause, répond, interroge et fait mille contes. Craignant de ne pas assez bien l'entendre, parce que sa chatte favorite s'était avisée de miauler :

— Jamin, dit-elle à sa servante, faites taire ma mie Piallon pour mieux écouter M. de Racan.

Il salue et s'en va, la laissant toute ravie. Aussitôt le second Racan monte les degrés de l'escalier antique, dont une simple corde en guise de rampe ornait les détours. Celui-ci était Yvrande. Trouvant la porte entr'ouverte, il s'y glisse et parvient jusqu'à la Vierge.

— J'entre bien librement, mademoiselle, mais l'illustre Mlle de Gournay ne doit pas être traitée comme le commun.

— Ce compliment me plaît, s'écrie-t-elle. Jamin ! mes tablettes ! que je le marque.

— Je viens vous remercier, mademoiselle, de l'honneur que vous m'avez fait de me donner votre livre.

— Moi ! monsieur ! je ne vous l'ai pas donné; mais je devrais l'avoir fait. Jamin, une *Ombre* pour ce gentilhomme.

— J'en ai une, mademoiselle, et pour vous montrer cela, je vous dirai tout ce dont vous parlez dans votre *Ombre* : page 202, vous dites deux mots de votre chasteté, et page 731, des manières différentes dont on peut sonner de la trompette.

— Vraiment oui; je me le rappelle très-bien : il s'agit de Démétrius et de son opinion sur les fats et les sots !

— Je vous apporte aussi de petits vers de ma façon, mademoiselle.

Elle les prend, les lit et les approuve.

— Voilà qui est gentil, s'écrie-t-elle, Jamin, voilà qui est gentil. Ne vous récriez pas, monsieur, Jamin en peut être, elle est nièce d'Amadis Jamin, page de Ronsard. Cela est gentil ! Ici, vous « malherbisez » ; ici, vous « colombisez » ! Mais que cela est gentil ! Ne saurai-je point votre nom?

— Mademoiselle, je m'appelle Racan.

— Monsieur ! vous vous moquez de moi.

— Moi, mademoiselle, me moquer de cette héroïne, de la fille d'alliance du grand Montaigne, de cette illustre fille de qui Lipse a dit qu'elle « dépasserait en gloire toutes les merveilles et tous les miracles. »

— Bien ! bien ! celui qui vient de sortir a donc voulu se moquer de moi, ou peut-être vous-même vous en voulez-vous moquer. Mais n'importe ! la jeunesse peut rire de la vieillesse. Je suis toujours bien aise d'avoir vu deux gentilshommes si bien faits et si spirituels.

Et elle le congédie.

Un moment après, voilà le vrai Racan, le seul Racan qui entre, tout essoufflé d'avoir monté les trois étages de la Vierge. Son asthme le tourmentait fort et il zézayait et bégayait plus que jamais.

— Mademoiselle ez.... ez... ezuzez... si ze... ze... pe... pe... pends un ziéze.....

— Oh ! la ridicule figure, Jamin ! s'écrie Mlle de Gournay.

— Mademoiselle, dans un k... k... kat d'heue ze... ze vous diai pou pouquoi ze... ze suis venu ici. K.. k.. quand z'auai pis mo... mon haleine, ou de... de... diable vous êtes-vous ve... ve... venue lozer si haut !

Et il répétait en soufflant :

— Qui... qui... qu'il y a haut ! Mademoiselle ze vous lends glace de... de... vo... vo...tle *Omble* que... que vous m'avez donnée, ze... ze... vous... vous... en suis bien... bien obligé...

La Vierge regardait cet homme de l'air le plus dédaigneux.

— Jamin, dit-elle à sa servante, désabusez ce pauvre gentilhomme, je n'en ai donné qu'à M. de Malherbe, à M. de Racan...

— Eh ! eh ! mademoiselle, z'est moi-même Ha...can ! (Racan.)

— Voyez, Jamin, le joli personnage : au moins les deux autres étaient-ils plaisants. Mais celui-ci, ce n'est qu'un méchant bouffon.

— Ma... de... demoiselle, je suis le... le vai Ha...can.

— Je ne sais moi qui vous êtes, répondit-elle, mais vous êtes le plus sot des trois. Merdieu ! (1) je n'entends pas qu'on me raille !

La voilà en fureur.

Racan ne sachant que faire, aperçoit sur la table un de ces recueils de pièces de vers des poëtes contemporains qui se publiaient alors, et s'en saisit.

— Ma... de... moiselle, pe... plenez ce livle et ze... vous dilai tous mes vels pa... pa... cœu ?

Cela n'apaise point la Vierge, elle crie au voleur, des

Mlle de Gournay et Racan.

gens montent, Racan se pend à la corde de l'escalier, se laisse couler jusqu'en bas, et se sauve

A côté de cette piquante histoire, la comédie des *Trois-Orontes* est bien languissante. Souvent c'était son frère Douville qui écrivait la pièce, et lui qui la raccommodait. Il s'enquérait peu que ses pièces fussent bonnes, pourvu qu'elles lui rapportassent quelques vers, et qu'il restât membre de l'Académie. Un jour qu'un acteur prononçait mal ses vers :

— Ah ! le maraud, s'écria-t-il en se levant de sa place, et s'adressant à l'auditoire, il va me faire chasser de l'Académie !

Il avait bien plus de crédit auprès de ce corps et chez Richelieu que le fier et naïf Corneille, dont la simplicité héroïque déplaisait au cardinal, et contre lequel le bouffon du ministre exécuta sans remords les vengeances de ce dernier. Marmitons et marmitones jouèrent devant l'Éminence une parodie du *Cid*, composée par Boisrobert. Ce fut une risée universelle et une vive joie pour Richelieu, coupable de si mauvaises tragédies, lorsque l'un des gâte-sauces de la cuisine Eminentissime s'écria :

Rodrigue ! as-tu du cœur ?

Rodrigue répondait :

... Je n'ai que du carreau.

(1) Pour mère de Dieu.

Le sublime était battu par le burlesque, et Scapin triomphait d'Homère.

Malgré cela, il avait ses jours de disgrâce. Toujours étourdi et comptant sur son élasticité naturelle pour se relever de ses chutes, il s'avisa un jour d'introduire au spectacle du Palais-Royal, pendant que l'on jouait la tragédie de *Mirame*, des personnes de mœurs très-équivoques : *Profanatrices*, dit le solennel Chapelain, *du palais de son Eminence*. Non-seulement le cardinal en fut averti par l'ennemie personnelle de Boisrobert, la duchesse d'Aiguillon ; mais Louis XIII, dont la méticuleuse pudeur parut s'alarmer, railla son premier ministre. De

Segrais à la cour de Mlle de Montpensier.

là un exil momentané, bien cruel pour Boisrobert. Contraint à quitter son cher Paris, le jeu, la table, les bons mots et le cabinet de son maître, il partit. L'Académie, qui aimait son parrain, eut le courage de braver l'irritation de la duchesse et le ressentiment du cardinal, et d'envoyer au ministre une députation chargée de redemander Boisrobert.

— Messieurs, leur répondit le ministre, vous méritez d'avoir un confrère moins étourdi. L'heure du pardon n'est pas encore venue, elle pourra venir.

Boisrobert était nécessaire : « Vous ne guérirez pas, disait le médecin du cardinal à Richelieu, sans quelque drachmes de Boisrobert. »

L'Académie reconquit donc son cher Boisrobert, l'ar-

dent solliciteur des Muses affamées, son interprète et son ambassadeur naturel auprès du ministre; la plupart devaient à ses soins une pension ou un bienfait. Il avait fait entrer, comme la duchesse d'Aiguillon l'avait prédit, bien des nullités à l'Académie, « faux illustres, » *enfants de la pitié de Boisrobert*, comme on les nommait alors, comparses de l'armée, *passe-volants* enfin, terme emprunté à l'organisation militaire de l'époque. Ces passe-volants étaient des soldats de louage que les capitaines empruntaient les jours de revue pour compléter, en apparence, l'effectif de leur compagnie. On riait un peu de ce qu'il y avait de factice dans ces troupes qui servaient de garde du corps à Boisrobert, mais il n'y perdait rien en considération et en crédit. Assidu aux séances, non-seulement il travaillait au *Dictionnaire de la langue française*, œuvre principale de l'illustre compagnie, mais c'était chez lui que se tenait un des bureaux destinés à la préparation de la grande œuvre.

Voilà comment nous nous divertissons
En beaux discours, en sonnets, en chansons;
Et la nuit vient qu'à peine on a su faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire.
J'en ai vu tel, *aux Avents* commencé,
Qui vers les *Rois* n'étoit guère avancé.
. . . . . .
Depuis six mois dessus l'F on travaille,
Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avoit dit : Tu vivras jusqu'au G.
. . . . . .
Pour dire tout enfin, dans cette épître,
L'Académie est comme un vrai chapitre;
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien.

A-t-on rendu complète justice à son talent pour l'épître légère; il y a là netteté de trait, précision, finesse dans la plaisanterie? Cette étoile de la bonne humeur qui protégea toute sa vie fait encore briller ses vers d'une certaine lueur goguenarde et maligne, qui leur donne du prix. Ce Falstaff ecclésiastique, chanoine de Saint-Ouen de la cathédrale de Rouen, s'attaquait non-seulement à l'Académie, mais à ses confrères, les chanoines, qui l'obligèrent à faire amende honorable devant leur chapitre. Un autre jour, qu'une beauté célèbre était tombée malade dans l'abbaye de Saint-Amand de la même ville, il voulut en son honneur et à sa prière que les cloches ne sonnassent pas le jour de la fête de la sainte Vierge. On sonna malgré lui. Dans une pièce de vers adressée le lendemain à sa protégée, il prétendit qu'une rivale avait intrigué près du chapitre, dans l'espoir d'accroître le mal et de diminuer les attraits de M^lle^ de Toussy, c'était son nom. De là, colère des confrères, interdiction, appel comme d'abus; le chapitre céda, effrayé des plaisanteries de Boisrobert.

Le cardinal une fois mort, il se raccommoda bien vite avec la duchesse d'Aiguillon, qui lui promit de le servir, et le trompa; ce dont elle fut punie. Elle devait obtenir pour lui un bon prieuré, et ce prieuré ne venait pas. Il invente le nom du faux prieuré de Kermasonnet, et apporte à la duchesse une lettre contenant l'avis que ce prétendu bénéfice est vacant.

— Ah! mon pauvre monsieur de Boisrobert, s'écrie-t-elle, que je suis malheureuse! si vous fussiez venu deux heures plus tôt, vous l'auriez eu.

— Je n'en serais pas mieux, madame, car vous pouvez disposer de ce prieuré-là comme de la lune!

— Et pourquoi?

— C'est qu'il n'y en a jamais eu de ce nom-là. Je vous rends grâce de votre bonne volonté, me voilà plus convaincu que jamais de votre sincérité et de votre bonne foi!

L'ingénieur Douville, son frère, avait une pension que La Vrillière voulait rayer de la liste. Là-dessus grandes querelles, fureur, résistance et satire de Boisrobert, qui court la ville et les ruelles. La Vrillière se plaint au cardinal Mazarin. Celui-ci appelle Boisrobert, se fait lire les vers satiriques, et interroge le coupable.

— Monseigneur, dit Boisrobert, ce n'est pas contre M. de La Vrillière que j'ai fait ces vers. J'ai lu les *Caractères* de Théophraste, et, à son imitation, j'ai tracé le portrait d'un ministre ridicule.

— Monseigneur, s'écriait La Vrillière, il m'a vitupéré, il m'a jeté une bouteille d'encre au visage.

— Mousou de La Vrillière, reprenait Mazarin, za n'est point vous! ze zont des *caratteres* de Théophraste!

Le frère fut payé, mais bien difficilement. La Vrillière résistait toujours. Boisrobert alla attendre le cardinal dans sa garde-robe et lui dit :

— Monseigneur, M. de La Vrillière dit qu'il ne le fera pas, quand la reine le lui commanderait. Il faut donc qu'il monte sur le trône après cela!

Le cardinal donna des ordres. Cependant les commis reculaient encore, et le brevet n'arrivait pas. Mon Boisrobert se rend chez le premier commis et trouve un homme fort mal disposé. Il prie, il caresse, il menace. Rien ne réussit. Enfin, il tire de sa poche quatre pistoles qu'il exhibe et qu'il fait sonner devant le commis. Celui-ci trouve l'argument péremptoire et se hâte de délivrer le fameux brevet. Boisrobert, muni de la pièce authentique, remet les quatre pistoles dans sa poche :

— Ah, monsieur! à vous de l'argent! Est-ce que je suis ivre d'y avoir pensé! A vous quatre pistoles! Je vous demande pardon. Je ne savais ce que je faisais!

Ce frère et toute sa famille donnaient assez de mal à Boisrobert, qui disait à ce propos :

Melchisédech était un homme heureux,
Car il n'avait ni frères ni neveux!

Curieux bouffon! Plus heureux cent fois que les plus honnêtes! plus célèbre que les mieux doués! En lui se résume l'histoire facétieuse de ce temps confus. Saint-Évremond avait raison de dire que « l'étourdi dans son vieil âge devrait être jugé sur le pied d'un enfant de huit ans, grâce à la perpétuelle inconsidération dont Dieu l'avait doué. » La place qu'il occupe dans l'histoire littéraire rappelle toujours cet à-propos d'un trop jeune conseiller d'État auquel il disait :

— Monsieur, je suis ravi de voir la France si bien conseillée.

— Monsieur (répondit l'autre), je suis ravi de voir l'Église de France si bien servie.

II. — JEAN REGNAULT DE SEGRAIS.

(Élu en 1662.)

Voilà une vie heureuse.

Imaginez la figure la plus jolie, la physionomie la plus douce et la plus fine, un esprit aimable, le don de plaire, l'art de se taire et de parler à propos, des goûts modérés, une ambition restreinte, le double amour de la solitude

champêtre et du monde élégant, une bienveillance sans bassesse, le don de flatter sans s'avilir et une veine poétique douce, fluide, facile, amoureuse. Tel est Segrais, le poëte des forêts et des champs, aperçus du boudoir d'un château. Les femmes le protégent toute sa vie sans que l'on en puisse médire, et les plus distinguées de son temps. C'est Mlle de Montpensier, c'est Mme de La Fayette, c'est Mme de Sévigné. Il y avait du roman dans sa vie, mais du genre de *Zayde* et de la *Princesse de Clèves*; du roman le plus doux, le plus délicat, le plus fécond en nuances féminines. L'affectation des précieuses avait un peu perdu de son prix, la teinte pastorale devenait moins fade, la galanterie moins maniérée. Mme de Sévigné reproduit très-bien le ton particulier de cette époque de transition entre 1640 et 1680. Segrais appartient à cette nuance délicate.

Ses traits gracieux et réguliers et l'expression aimable de son visage plurent au comte de Fiesque, fils de la gouvernante de Mademoiselle. Il avait vingt ans, on le présente. Il était de bonne famille et fut nommé d'abord secrétaire des commandements, puis gentilhomme ordinaire de Mademoiselle. Louis XIV commençait son règne, et le goût romanesque du règne précédent se civilisait et s'apaisait sans s'éteindre. La princesse, se retirant à Saint-Fargeau, réunit autour d'elle quelques-unes des femmes de la cour les plus distinguées par la figure et par l'esprit. Mme de Thianges, Mlle de Vaudy, la duchesse de Châtillon, la comtesse de Maure, Mlle de Brégy, petite cour littéraire, académie féminine qui siégea au Luxembourg, après le retour de Mademoiselle à Paris, et dont le jeune et beau Segrais ne tarda pas à devenir le premier ministre. Malheureusement l'abbé Cottin y tenait aussi sa place et n'y jouissait pas d'une médiocre faveur. Les alternatives de conversations élégantes, de travaux littéraires, de retraites champêtres et de devoirs de courtisan remplissaient agréablement le tissu des journées de Segrais, qui se montrait au niveau de toutes les occupations que lui donnaient ces dames. On voit qu'il serait facile de faire un agréable ouvrage intitulé : *De l'Influence des femmes sur l'Académie française*. Les gravures du temps nous montrent Mlle de Montpensier trônant au milieu de cette petite cour. Ces dames, assises en cercle autour d'elle et les gentilshommes, Segrais, entre autres, debout derrière les fauteuils et devisant agréablement. Quoiqu'il eût gardé la prononciation du patois bas-normand, il contait bien et il amusait cette académie de femmes des anecdotes nouvelles de la cour, qu'il rédigeait ensuite et qui nous sont parvenues sous le titre des *Divertissements de la princesse Aurélie*. Il parlait lentement, comme les paysans de sa province, et avait quelque peine à se mettre en train; mais une fois lancé il plaisait beaucoup. « Il n'y a qu'à monter le Segrais, disait un de ses amis, et à le laisser aller. » — « Vous allez en basse Normandie avec Segrais, disait un autre, vous avez là un excellent guide, il sait parfaitement la langue du pays. »

Discours et portraits de « bergers en l'air, » comme dit Boileau, fadeurs agréablement rimées, petites chansons délicieuses de forme et de simplicité, échappaient goutte a goutte de la plume facile et cependant laborieuse de ce charmant homme. Courtisan oisif, causeur négligent, poëte aimable, sa prose plaisait aussi, malgré la faiblesse énervée et le manque total d'originalité qui nous empêche de la lire. Mais il vint un moment où Mademoiselle, que notre imagination déçue nous montre toujours comme une jeune héroïne, et qui avait alors quarante-cinq ans, voulut en finir et se marier avec M. de Lauzun. Ce fut à la cour de Mademoiselle un soulèvement général; le secrétaire des commandements, Guilloire, très-libre dans ses discours, osa lui dire : « Vous êtes la risée et l'opprobre de toute l'Europe »; Madelon, elle-même, la femme de chambre se révolta. Le mariage une fois manqué et Louis XIV ayant refusé son consentement, Mademoiselle fit, comme on dit vulgairement, « maison nette, » et Segrais fut enveloppé dans la disgrâce. Déjà sa réputation était faite, et le 25 juin 1662, dix années plus tôt, il était entré à l'Académie française, à l'applaudissement de tous et même de Boileau, qui n'appartenait pas encore à la savante compagnie.

Ses confrères l'aimaient beaucoup, et il ne laissait pas que de les admonester quelquefois. « Pourquoi, leur demandait-il, cette multitude de gens de qualité que vous faites entrer dans l'Académie française? Ce sont des places mortes et qui font beaucoup de tort à votre compagnie. Qu'elle admette, je le veux, quelques hommes dont la naissance soit le titre principal, mais qu'elle en fixe le nombre, sept ou huit ce serait assez, les autres doivent être choisis parmi toutes les classes des gens de lettres. » Comme il observait aussi cette facilité que l'Académie avait de se conformer au goût présent et à la mode du jour qui favorisait les poëtes : « Trop de poëtes, s'écriait-il; un poëte n'a pas besoin de grande science, et l'Académie a besoin de gens versés dans les beaux-arts, de grammairiens et de critiques. »

Cet homme, d'un sens délicat et fin, comme on le voit, trouva son asile chez la femme de l'époque la mieux faite pour l'apprécier, Mme de La Fayette, et l'on retrouve dans les romans de cette dernière, dont l'un fut publié sous le nom de Segrais, le reflet de cet aimable esprit. Il vécut chez elle pendant longtemps, se maria tard en Normandie à une de ses parentes, et, devenu sourd sur ses dernières années, répondit à quelqu'un qui voulait le ramener à la cour : « Non, monsieur, il faut pour y vivre de trop bons yeux et de trop bonnes oreilles. »

Charmante vie, heureuse étoile, bien qu'il se moquât lui-même de ce mot dont on abusait alors. « J'ai fait, écrivait Mme de Sévigné à sa fille, tous vos compliments, ceux que l'on vous fait surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux page. La Gouville discourait et parlait de son étoile; enfin, que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil et lui dit :

« — Mais, madame, pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile, il semble qu'ils ne disent rien; savez-vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux : voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde! Il dit cela si plaisamment et si sérieusement que l'affliction en fut déconcertée. »

A peine peut-on lire aujourd'hui avec plaisir cinq ou six pages de Segrais, remarquables par une certaine élégance harmonieuse et un sentiment délicat, mais il avait vécu aimé, heureux, considéré, et il pouvait se passer de la gloire. Néanmoins, elle lui est venue, et Boileau l'a consacrée dans un vers célèbre, quoique ce soit un mauvais vers :

Que Segrais dans l'églogue encharme les forêts.

C'est-à-dire que Segrais charme les forêts de la gloire de Louis XIV.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au prochain numéro.*)

EXPOSITION UNIVERSELLE.

DERNIER COUP D'ŒIL.

Le musée chinois. Meubles et objets d'art. — Peintures, albums et cartels. Tableaux curieux. Une caricature. Anecdote historique. Les bronzes. Une légende. Le siége de porcelaine. Les arbres nains. Un ouvrage et un trait d'Avisseau Le bouclier de Vechte. La volière de Tahan. Le buffet de P. Ribailler. La cheminée de Fourdinois. La valeur des diamants de la couronne. Légumes Masson. La nourriture de quarante mille hommes dans un mètre cube.

Au moment où nous achevons cette revue de l'Exposition universelle, les grandes assises du jury international distribuent les récompenses aux vainqueurs du concours de l'industrie et des arts.

Notre prochaine livraison vous donnera les noms des principaux lauréats.

En attendant, reprenons pour notre dernière étape dans les deux palais des Champs-Élysées les guides experts que nous y avons déjà suivis : MM. Texier, Gastineau, de Lasteyrie, auxquels nous joindrons cette fois MM. Ber, Raymond, Kauffmann et Théophile Gautier.

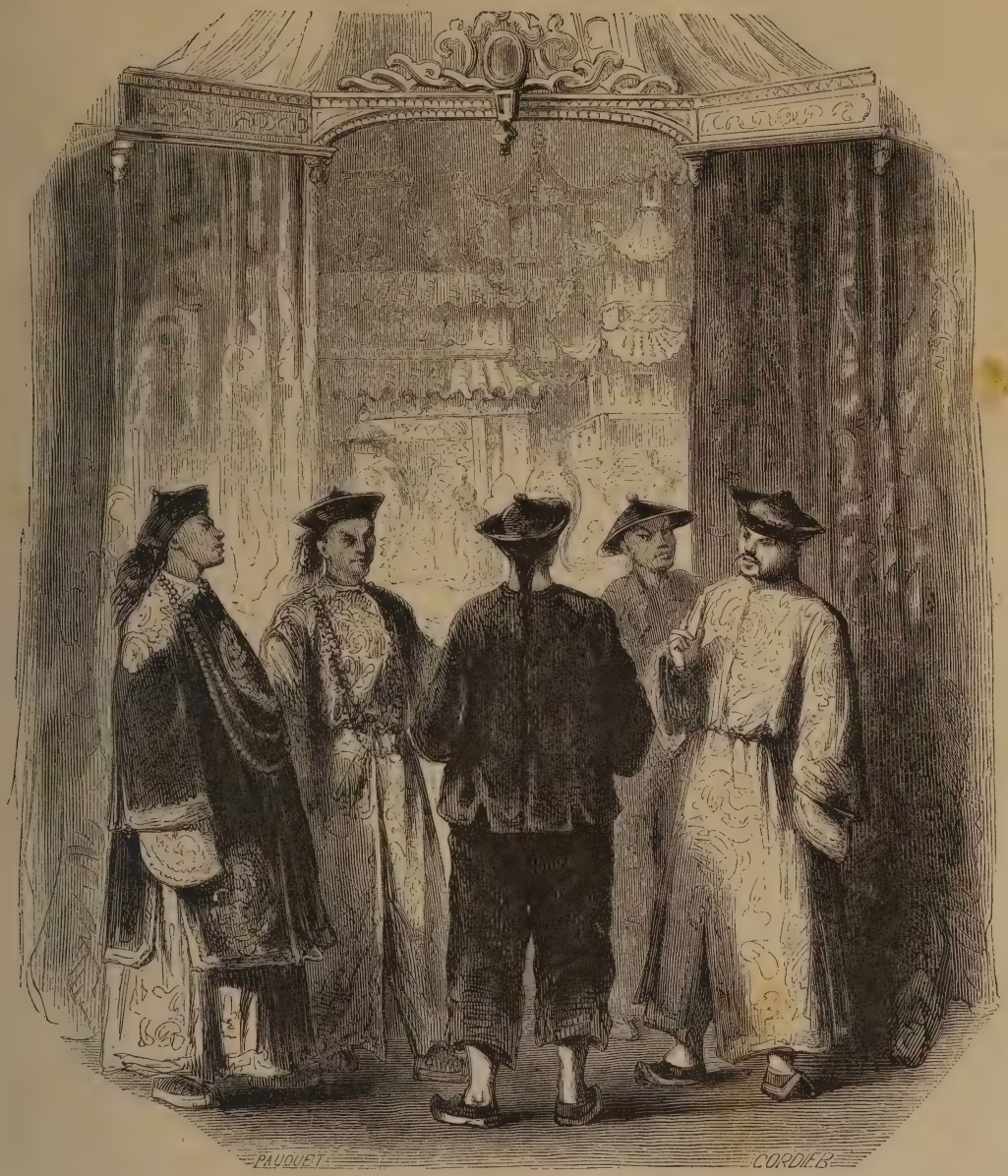
Et d'abord allons au-devant de ces Chinois aux yeux étirés, aux robes flottantes, aux tresses interminables, qui nous attendent depuis trois mois au palais Montaigne, pour nous montrer les curiosités de Pékin, de Nankin et du fleuve Jaune.

Jamais encore on n'avait assemblé à Paris un musée chinois aussi complet, aussi varié, aussi étonnant. Ne soyez donc pas surpris que cette exposition particulière (car ce n'est pas autre chose) ait trouvé place dans une salle de l'annexe des beaux-arts. Après avoir attiré là le monde entier, ce musée chinois sera, nous assure-t-on, la propriété de la France, et nous le reverrons au Louvre, où il formera une galerie spéciale.

— Il suffit, dit M. Texier, de se promener pendant cinq minutes au milieu de ce bazar de curiosités, pour comprendre la vanité de ce peuple isolé, qui croit que son industrie est bien supérieure à celle des autres nations. L'industrie chinoise, avec ses procédés traditionnels et beaucoup plus simples que les nôtres, arrive en effet à de merveilleux résultats. Boîtes à thé, boîtes à ouvrage, boîtes pour contenir l'encre de Chine, grands panneaux de paravent, guéridons avec incrustations, lits de forme étrange, mais d'une grande richesse, meubles dont nous ne soupçonnons pas l'usage, tout cela est très-beau, très-curieux et fait avec beaucoup d'art. Le travail de la laque et les dessins mélangés d'or et de rouge sont surtout d'une exécution très-délicate; puis c'est une riche collection d'objets en nacre et en ivoire ; des éventails, des écrans de toute sorte, des parasols, des pipes fantastiques, des cornes de rhinocéros élégamment taillées, des cachets, des figurines et des jeux d'échecs plus bizarres mais aussi beaux que ceux qu'on admire à l'exposition de l'Inde. On voit aussi un grand nombre de cannes surmontées d'une pomme sculptée en magot, en sphinx, en salamandre, en dragon, et qui sont en bambou noir ou blanc, en bois de thé, en figuier, en laurier, en lianes; ces cannes servent aux dames aux petits pieds, lesquelles ne pourraient sans ce secours se traîner dans leurs appartements. —

Il y a, du reste, en cet amas de bric-à-brac, de véritables objets d'art, des peintures et des albums que M. Théophile Gautier caractérise avec sa haute fantaisie. — L'on a pour habitude, en Chine, d'appendre dans les appartements des espèces de cartels représentant une figure de l'histoire, de la mythologie ou de la légende, accompagnée d'une strophe de quelque ancien poëte célèbre, écrite par quelque calligraphe en réputation. Dans tout l'Orient, on attache bien plus d'importance à la beauté des caractères graphiques que chez nous : ces écritures compliquées ressemblent à des arabesques, et peuvent entrer comme partie intégrante dans l'ornementation; témoin l'Alhambra, dont les murailles sont de grandes pages d'écriture, où des fleurs et des rinceaux s'entre-mêlent aux lettres des versets et des sentences.— Nous avons remarqué, au musée chinois, parmi ces cartels, une *Naissance de Vénus*, qui, pour n'avoir pas le moindre rapport avec celle de M. Ingres, ne manque pas d'une certaine grâce bizarre et toute locale : des valves d'une coquille de nacre entr'ouverte, et portée par une frange d'écume, sort à demi une figurine mince, fluette, dans une pose adorablement maniérée, aux cheveux d'un noir bleu, aux yeux obliques et bridés, aux sourcils d'encre de Chine, aux ongles longs et transparents, une créature sans pieds, comme l'hirondelle apode, qui doit sembler au mandarin halluciné d'opium aussi belle pour le moins que l'Anadyomène des Grecs, et qui a sur elle l'avantage d'être impossible. D'autres pancartes offrent plusieurs figures de femmes contemplant des pots de reines-marguerites; suivant de l'œil le vol des grues à travers les nuages ; respirant, par le treillis de leurs fenêtres, le parfum amer de l'amandier, poudré de sa neige printanière ; écrivant sur un papier à fleurs d'argent et d'or une pièce de vers en bouts rimés ; regardant leurs sourcils en feuilles de saule, leur bouche de jaspe rouge et leur teint transparent comme le jade dans le métal poli d'un miroir, ou bien contournées sur l'angle de quelque meuble, avec ces poses languissantes et mélancoliquement nerveuses que les peintres chinois savent si bien rendre. Quelques tableaux, dont les personnages ont des têtes et des mains d'ivoire et sont vêtus d'étoffes réelles, plissées dans le sens du mouvement, reproduisent avec une vérité fantasque des scènes de la vie intime chinoise : des lettrés s'exercent à composer sur des rimes données d'avance, et boivent de petites tasses de vin ou d'eau-de-vie de riz, pour exciter leur verve ; des mandarins à lunettes d'or reposent leur gravité sur des fauteuils de bambou, lisant quelque ancien manuscrit, pendant qu'autour d'eux des domestiques rafraîchissent l'air avec des écrans; de jeunes débauchés fument l'opium dans ces pipes d'ébène, semblables à des flûtes traversières, qui reçoivent le narcotique enflammé sur un champignon de porcelaine ; des femmes égratignent de leurs ongles les trois cordes d'une mandoline; des enfants à mine falote

s'amusent avec des jouets moins grotesques et plus possibles qu'eux assurément. Deux dessins d'un genre tout différent méritent qu'on s'y arrête, à cause de leur originalité ; ce sont des Anglais, — des barbares d'Occident aux cheveux roux, — comme disent les civilisés de l'Empire du Milieu, compris de la façon la plus étrange et la plus grotesque. Une lady, montée à califourchon sur un cheval pie, se promène, suivie d'un officier en habit rouge, de deux ou trois matelots et d'un cuisinier portant un coq sous son bras ; — rien n'est plus drolatique ; les traits de la physionomie britannique sont très-bouffonnement caricaturés. — Des marins débarquent devant le consulat



Exposition universelle. — Les Chinois et leurs produits. Dessin de Pauquet.

anglais, dont l'architecture, traduite à la chinoise, présente l'aspect le plus extravagant : un bateau à vapeur, à cheminée bleu de ciel, et d'une structure à faire rire l'ombre de Watt, se balance sur une mer tire-bouchonnée, qui n'a d'équivalent que les marines turques appendues aux murailles des barbiers à Constantinople. —

Ces *barbares à cheveux roux* nous rappellent une anecdote historique assez drôle. Dans les premières querelles de la Chine avec l'Angleterre, au sujet de l'opium, les mandarins crurent flatter singulièrement les Anglais en les appelant les hommes *aux cheveux jaunes*. C'est, en effet, la couleur impériale et le terme le plus louangeur

dans le Céleste Empire. Mais l'humour britannique ne comprit pas un si grand honneur, et, ne voyant qu'une insulte dans cette galanterie, répondit aux mandarins à coups de canon.

Et voilà la guerre allumée!

A quoi tiennent les destinées des États et des peuples!

Les meubles, vases et ustensiles du musée chinois sont presque tous anciens, et d'un goût national très-pur.

M. Gautier décrit un brûle-parfums représentant une pagode, dont les faces sont fenestrées de treillis en bronze ciselé, et les galeries décorées de fleurs et d'arabesques découpées à jour. La coupole, faite d'un filigrane d'ornements enlacés, brillant des plus vives couleurs de l'émail, est surmontée d'une gourde en bronze doré; le frêle et gracieux édifice s'appuie sur un pied de toé-tan-mouk, travaillé comme une dentelle; et il y en a une vingtaine comme cela : vases antiques, torchères, coupes, porte-bonnets, garnitures d'étagères, étuis à parfums, bols, flambeaux, trépieds, cornets, se combinant de la façon la plus fantasque avec les rinceaux de l'ornementation : fleurs chimériques, fruits de l'autre monde, oiseaux des ciels de laque, dragons de paravent, têtes d'éléphants recourbant leur trompe en anses et en volutes, singes se grattant l'aisselle et faisant la grimace, bonzes priant dans des grottes de stalactites, avec une variété infinie de formes et de couleurs que la parole est inhabile à rendre, et qui charme toujours les yeux. — Les bronzes offrent aussi le plus haut intérêt : l'art de fondre ce métal et d'en former des vases remonte à l'antiquité la plus reculée et se perd, pour ainsi dire, dans la nuit des temps. Les historiens chinois disent que Yu, qui fut associé à l'empire par Chun, plus de deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne, fit fondre neuf grands vases d'airain, sur chacun desquels on grava la carte et la description d'une des neuf parties de l'empire. — C'est, comme vous voyez, une industrie qui ne date pas d'hier. — Sous la dynastie des Ming, dans la période Houen-Té, qui correspond aux années écoulées de 1426 à 1436 de l'ère chrétienne, pendant le règne de Houan-Tsoung, le feu prit au palais impérial et dura plusieurs jours. La violence de l'incendie fit fondre une quantité prodigieuse d'or, d'argent et d'airain, qu'on retrouva mêlés ensemble sous les cendres et les décombres. On fabriqua de cet alliage un grand nombre de vases très-estimés à la Chine et d'un grand prix. — Ces détails, que nous empruntons au livret de M. Montigny, donneraient lieu à un curieux rapprochement. — L'airain de Corinthe, qui, lui aussi, contenait de l'or et de l'argent, n'était-il pas le résultat d'une fusion semblable due à l'incendie des principaux édifices de la ville par le barbare consul romain Mummius? Peut-être les deux histoires ne sont-elles qu'une légende inventée par les marchands de curiosités de Rome et de Pékin, pour vendre plus cher leurs vases et leurs statuettes. —

L'exposition chinoise du Palais de l'Industrie, bien qu'infiniment moins riche que celle du Palais des Beaux-Arts, renferme néanmoins des objets admirables, notamment un siége de jardin, qui est une merveille, au jugement de M. Kauffmann.

Ce siége est en porcelaine émaillée; il a la forme d'un tonneau parfaitement fait; il est debout sur un de ses fonds. En haut et en bas, sur le pourtour, règne une délicieuse guirlande de fleurs; après la guirlande vient un cercle de clous en émail bleu, en saillie. Le milieu du ventre est occupé par deux larges sujets peints, comprenant plusieurs personnages, sujets séparés par deux carrés percés de trous symétriques, donnant de la légèreté et de la solidité à ce tonneau creux à l'intérieur. Le fond supérieur, le seul que l'on voit, celui sur lequel on s'assied, est orné sur son pourtour d'une bordure de fleurs; puis viennent quatre médaillons représentant quatre femmes dans des attitudes différentes. Le milieu est percé de quelques trous. Il faut regarder de près ce siége assez étrange auquel la foule ne prend pas garde; il est d'un gracieux infini.

Quand le musée chinois sera installé au Louvre, nous engageons son conservateur à y joindre une curiosité que nous avons admirée dernièrement. En voici l'origine et la description : les Chinois fixés à Java cultivent des arbres nains, qui sont une véritable merveille du monde végétal, car c'est un produit de la nature et de l'art; ce sont des arbustes lilliputiens, qui viennent dans des vases de différentes espèces, sur le dos de buffles ou de grenouilles en terre cuite, sur de petites tours, de petits rochers et autres objets d'invention chinoise. Des ormes, des bambous, etc., sont arrangés de cette façon, et on en voit une grande quantité dans les jardins de l'île. On choisit à cet effet les branches d'un grand arbre; on les dépouille à la base de leur écorce et on les enveloppe d'un mélange d'argile et de paille hachée. Aussitôt que les racines poussent, on les coupe et on les transplante.

Les tiges sont alors pliées suivant la direction qu'on désire leur imprimer, et on les attache fortement pour qu'elles puissent prendre ce pli. D'autres moyens sont employés pour arrêter la pousse des racines : on enduit le tronc de sirop et l'on y pratique des incisions que l'on bouche avec du sucre. De cette façon l'on attire les fourmis, qui, en rongeant la tige, donnent à l'arbre un air rabougri, ce qui est précisément le but des cultivateurs chinois.

Nous avons vu trois de ces arbres dans une tabatière. La seule opération qui reste à faire, quand les arbres sont parvenus à un certain état de vétusté, c'est de les entretenir dans cet état, en élaguant les branches qui voudraient se développer.

Nous quittons la Chine, — sans quitter la céramique, en parlant des chefs-d'œuvre de notre Bernard Palissy, des faïences et des émaux d'Avisseau, le potier de Tours, ce naïf ouvrier de génie, que le *Musée des Familles* a révélé au monde, et peut-être à lui-même, il y a quelques années. Il s'est surpassé, à l'Exposition universelle, par un milieu de table renaissance, qui est un prodige de conception et de forme, de dessin et de couleur, de richesse et de variété.

Voici un trait à joindre à la notice que nous avons publiée sur Avisseau père et fils :

« Au mois d'octobre dernier, nous écrit un amateur, je visitais le modeste atelier de Tours, et je déplorais le bris d'une magnifique amphore qui gisait dans un coin.

— Ça, me dit le père, c'est une histoire. Un Anglais m'avait commandé ce vase, et comme il n'était pas bien venu au feu, je ne voulus pas le livrer. L'Anglais insistant pour l'avoir, je m'obstinai dans mon refus et lui proposai de refaire un vase tout pareil, mais réussi. Il finit par me dire que probablement on m'avait offert de mon travail un prix plus élevé.

— Si vous pensez cela, m'écriai-je, vous allez voir que vous vous trompez.

Et Avisseau, d'une main fière, lança l'amphore dans ce recoin, où elle gît encore éventrée.

C'était un morceau de grand prix; et les Avisseau ne sont pas riches! »

C'est surtout par l'art industriel que l'Exposition a été brillante et qu'elle laissera des souvenirs ineffaçables. Le

bouclier de M. Vechte, la volière de M. Tahan, le buffet de M. Pierre Ribailler, la cheminée de M. Fourdinois, resteront comme les modèles du goût français au dix-neuvième siècle, et méritent d'être décrits et consacrés, à l'égal d'un tableau d'Ingres ou de Delacroix.

—Le bouclier de M. Vechte est tout bonnement un des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie moderne. Trois médaillons habilement agencés y rappellent, sous forme allégorique, la gloire des trois plus beaux génies qu'ait produits l'Angleterre : Newton, Shakespeare et Milton. Autour de Newton se groupent les figures de la Sagesse, de la Vérité et du Temps. Le soleil, entouré des planètes, y symbolise la grande loi de l'attraction, découverte par l'immortel physicien, et un petit bas-relief, encadré dans la bordure, rappelle le hasard bien simple qui lui fit trouver celle de la pesanteur des corps. Près de Shakespeare, l'artiste a représenté le génie de la Poésie, ainsi qu'Apollon et Minerve, figures peut-être un peu trop classiques pour le sujet. Nous aimons mieux l'aigle qui personnifie le puissant génie de Shakespeare, les sirènes dont il est entouré, et les sept autres figures qui symbolisent les différents âges de l'homme. Quant à Milton, nous le voyons, comme d'habitude, dictant ses vers à sa fille, et, près de lui, par un mélange un peu confus de symbolisme et de réalité, M. Vechte a placé les deux figures de la Religion et de la Poésie. Mais ce qu'il faut admirer sans réserve, c'est ce délicieux groupe d'Adam et Ève, qui nous rappelle le *Paradis perdu*; c'est cette figure du Père éternel présidant à la création, chefs-d'œuvre de dessin, de modelé et de ciselure ; c'est cette bordure presque sans relief où se meut sans confusion tout un monde d'idées et de figures. — Le bouclier de M. Vechte est, comme on le voit, une glorification de l'Angleterre, exposée par MM. Hunt et Roskell, les successeurs du fameux Mortimer, à Londres ; mais l'œuvre est toute française par le nom du ciseleur, et les fabricants, dans leur notice imprimée, « croient devoir payer un tribut de reconnaissance, de respect et d'admiration au goût éminent qu'ils ont trouvé en France pour les aider dans leur vaste entreprise. » Ce sont leurs propres paroles.

M. Fourdinois, l'auteur du buffet si admiré à Londres en 1852, en a montré le digne pendant, à Paris, en 1855, — dans sa belle cheminée de marbre, ornée de bronzes et surmontée d'une boiserie en noyer sculpté. Cette cheminée est véritablement monumentale et n'a pas été faite pour ces petits salons parisiens qu'un foyer de Lilliputien suffit à chauffer. On est frappé, à la première vue, par le développement magistral de ses lignes architecturales, par la hauteur des colonnes dont elle est surmontée, par la sculpture remarquable des deux femmes adossées à ces colonnes et du groupe d'enfants qui se détache au-dessous d'un immense médaillon, lui-même très-artistement sculpté. Un bas-relief de bronze court sur la frise de cette cheminée. Quatre lions debout aux angles sont cuirassés d'un écusson où viendront sans doute s'écarteler les armes du prince ou du souverain qui voudra posséder ce grandiose monument. L'œuvre de M. Fourdinois commande l'attention, non-seulement par son aspect imposant et son style sévère, mais encore par la perfection avec laquelle elle est exécutée dans toutes ses parties. Nous regrettons de ne pas connaître les noms des ouvriers qui ont concouru avec le fabricant à créer ce chef-d'œuvre de sévère élégance et de majestueuse grandeur. —

Le buffet-étagère de M. Pierre Ribailler, ce colosse de noyer sculpté à jour, qui faisait l'étonnement de chacun dans le pourtour de la rotonde, ne semble pas coté trop cher à 40,000 fr., lorsqu'on s'est rendu compte du travail architectural de ce monument de bois. — Nous voyons tout d'abord quatre groupes d'enfants, représentant les quatre éléments, qui surmontent quatre colonnes allégoriques, au soubassement desquelles se dressent quatre figures en ronde bosse, de grandeur naturelle, symbolisant, à gauche, l'Afrique et l'Europe, à droite, l'Amérique et l'Asie. Rien de vivant et de gracieux comme ces groupes, d'une irréprochable exécution. Derrière, quatre colonnes de palmier, de chêne, de platane et de paulownia. Ne cherchez pas dans tout cela les lignes académiques : c'est de la fantaisie pure, du romantisme échevelé. Du reste, les quatre figures principales sont très-bien composées, et chacune a son caractère spécial : l'Europe ne ressemble pas plus à l'Afrique que l'Amérique à l'Asie. Sous ces quatre figures on voit des attributs analogues, traités avec une égale perfection ; mais l'œuvre capitale, c'est le panneau du fond, qui ne contient pas moins de cinq cents figures en ronde bosse et en bas-relief. L'artiste a sculpté l'histoire de la civilisation dans la personne des penseurs, des philosophes, des moralistes, des prophètes, des législateurs, des poëtes, des orateurs, des inventeurs, toute une palingénésie éclose sous le ciseau de l'ouvrier. Ce panneau est à lui seul une véritable curiosité, outre qu'il est une œuvre d'art des plus remarquables. Par cette création vraiment originale, M. Pierre Ribailler s'est placé au premier rang parmi nos artistes industriels. Une bibliothèque construite dans ce style ne pourrait être achetée que par un souverain, conclut M. Texier ; mais comme le chef-d'œuvre de M. Ribailler est un buffet, nul doute qu'il n'orne, un jour ou l'autre, la salle à manger d'un banquier ou d'un industriel. —

Enfin, le bouquet d'artifice de l'ébénisterie est la volière de M. Tahan, l'objet le plus populaire peut-être de l'Exposition universelle. — La composition de cette grande cage octogone, soutenue par quelques branches formant l'*S*, qui s'appuient sur un fond tout entouré de caisses de fleurs peu élevées, est d'un artiste de talent, M. Cornu. A une certaine hauteur, quatre vases soutenus sur la courbe des pieds contiennent des plantes à larges feuilles. Sous la volière, dans le vide que laisse le cintre des branches de bois rustiques est placé un grand bassin de cristal uni dans lequel nagent des poissons. Tous les bois dont est faite cette cage merveilleuse sont sculptés en vieux bois, les vases sont décorés d'une sculpture partie en relief, partie en creux, dessinant un animal chimérique à tête de dragon, et dont le corps s'enroulant en rinceaux et en fleurs chinoises suffit à garnir tout le vase. Une plante à feuilles souples retombantes couronne le dessus de la cage ; deux palmiers s'élèvent en s'écartant sur les côtés du grillage ; deux agaves aux larges feuilles alternent entre les deux palmiers. Dans la cage, des perruches, des chardonnerets, des colombes, des cardinaux donnent la vie à toute cette verdure. Ce meuble paraît d'autant plus remarquable à M. Texier, qu'il est ce qu'il doit être. Pas de papillotage, pas de clinquant : le grillage est en fer noirci, la vasque en cristal uni ; pas de ces ingénieux jets d'eau sortant du cœur des fleurs et qui font tourner des poupées. C'est simple, c'est élégant, c'est original, et c'est cette élégante simplicité qui a fait le succès de la volière de Tahan. —

— Après avoir lu notre récent article sur les diamants de la couronne, plusieurs curieux nous ont écrit pour nous demander la somme d'argent que représente cet écrin de la monarchie française. Nous nous sommes mis en mesure de leur répondre, et voici la valeur monétaire des fameux

bijoux, d'après l'inventaire dressé par MM. Bapts et Lazare, en vertu de la loi du 2 mars 1832 :

Le Régent, sans égal pour la pureté, a 31 millimètres 514 de long sur 23 mil. 892 d'épaisseur ; il pèse 29 grammes 42 ou 140 carats 90 ; acheté 2 millions de francs, en 1717, par le régent, il revient, avec la taille, sans compter les intérêts, à 2,250,000 fr. A côté du Régent figure une couronne qui ne compte pas moins de 5,206 brillants, 146 roses et 59 saphirs, d'une valeur de 14,702,708 fr. 85 c.; puis un glaive avec 1,569 roses, valant 261,165 fr. ; une aigrette avec 217 brillants estimée 273,119 fr. 37 c.; une épée avec 1,576 brillants, d'une valeur de 241,874 fr. 37 c. ; une agrafe de manteau avec une opale de 37,500 fr., et 197 brillants, évalués 30,605 fr. ; enfin, un bouton de

Exposition universelle. — Procédé Masson. Bouquet de légumes frais. Caisse de légumes comprimés, ration de 200 hommes.

chapeau, composé de 21 brillants, dont le prix est de 240,700 fr. Viennent ensuite les parures de femme, qui valent 1,165,163 fr. ; 293,758 fr. ; 283,816 fr. 09 c., et 130,820 fr. 53 c.; un collier en brillants, valant 133,900 fr.; des épis, estimés 191,475 fr. 62 c., etc.

Ces pierres, au nombre de 64,812, pèsent ensemble 18,751 carats 17/22, et ont, en total, une valeur de 20,900,260 fr. 01 c.

— Un mot encore sur l'objet de la gravure qui termine cet article, — objet si vulgaire en apparence et si intéressant en réalité.

C'était là aussi un trésor exposé au Palais de l'Industrie, trésor de la flotte et de l'armée, du voyageur et du marin, du pauvre et du riche, de tout le monde et de chacun.

Ce bouquet n'est pas un bouquet de fleurs ; c'est mieux que cela, c'est un bouquet de légumes : au lieu d'œillets, de lis, de marguerites, de dahlias, de jasmins, etc., il s'agit de pommes de terre, de carottes, de choux, d'oignons, de navets, de poireaux, de fèves et de pois, de cerfeuil et de persil, etc.

Jusqu'à ces derniers temps, tout cela ne vivait, comme la rose, que l'espace d'un matin. Il fallait avoir un potager, un marché public, ou tout au moins un garde-fruits sous la main pour être assuré de son repas de chaque jour. Adieu la soupe et les légumes pour le soldat et le navigateur, quand ils quittaient la garnison et le rivage ; adieu les mêmes douceurs pour tout le monde, quand la bise d'hiver était venue.

Or, un homme s'est rencontré qui s'est dit : Je conserverai à la créature ces dons du Créateur en toute saison et pour toute circonstance. Je les rendrai inaltérables, portatifs, et concentrés en un si petit volume que chacun aura dans une caisse de métal ou de bois son jardin et son fruitier. Et cet homme a réussi ! — à travers quels efforts, quels tâtonnements et quels obstacles, c'est ce qu'il serait trop long de vous conter aujourd'hui.

Quant au résultat, il remplit à cette heure le monde entier. Vous le voyez chez tous les marchands de comestibles, chez l'épicier du coin, sur la table la plus modeste comme la plus fastueuse ; vous l'avez partout sous la main, sur l'assiette, sous la dent. Regardez cette tablette couverte en papier, qui ressemble à une tablette de chocolat ; vous lisez dessus : Procédés Masson. *Chollet et C^e^, fournisseurs de la marine et de la guerre, des amirautés anglaise, espagnole, etc.* Vous trouverez sous cette enveloppe une espèce de julienne sèche et flétrie à l'œil. Eh bien, c'est là que l'inventeur a condensé par la compression tous les sucs de la terre et de la séve, de la fleur et du fruit, de la feuille et de la racine, tout ce que la plante a de saveur, de parfum et de nutrition pour l'odorat, le palais et l'économie de l'homme ! M. Masson, l'auteur de ce bienfait public, est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et chef du jardin d'expériences au Luxembourg, où il poursuit de nouvelles conquêtes sur la nature. Il a reçu toutes les médailles possibles de toutes les sociétés connues. Nos généraux lui ont écrit : — « Vous avez sauvé l'armée ; » nos amiraux : — « Vous avez sauvé la flotte ! » En effet, nos marins et nos soldats vivent des légumes Masson à Constantinople, à Sébastopol, à Cronstadt, etc. Ils sont affranchis de la disette, du scorbut, du choléra, des plus terribles maux de la guerre, par cette petite caisse, divisée en cinq compartiments, que vous voyez à l'angle de la gravure ci-contre, et qui renferme, — le croirez-vous ? — la nourriture de deux cents hommes sous vingt centimètres carrés, celle de sept cents hommes dans les caisses d'assortiments, celle de trois mille hommes dans les caisses dites d'équipage ; celle de quarante mille hommes enfin dans l'espace d'un mètre cube !

Vous conviendrez qu'un tel produit eût mérité, plus que le diamant l'*Étoile du Sud*, les honneurs d'une vitrine d'or et d'un factionnaire décoré dans la grande nef de l'Exposition universelle.

Il était cependant relégué dans un coin modeste, où personne n'y faisait attention. Mais chacun le glorifie quotidiennement entre le *bénédicité* et les grâces. Et voilà pourquoi nous signalons son inventeur à la gloire la plus pure, — à la reconnaissance des familles.

PITRE-CHEVALIER.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS

OU

LA VIE EN MINIATURE. — FRAGMENTS (1).

Mademoiselle distribuant les ceintures.

IX. Un pot de pensées. Domaine portatif. Nuit d'orage. Un coup de tonnerre. Regrets et surprise. Sacrifice héroïque.

La très-philosophique histoire du pot de pensées appartient à cette première période, et je vais la rapporter avant de décrire les jours plus riants qui marquèrent, sans interruption, la fin de mon séjour à Saint-Denis.

Ennuyée des contrariétés fréquentes que me causaient les plaisanteries bonnes ou mauvaises de mes compagnes, je me promenais seule à la récréation, m'amusant à contempler les merveilles de la nature. C'était au commencement du printemps, et, quoique dans un espace un peu trop circonscrit, notre promenade était charmante. Deux grandes pelouses de gazon, quatre allées de vieux tilleuls, et, au bout, quelques arbres que nous décorions pompeusement du nom de petit bois, en faisaient un lieu fort agréable. Beaucoup d'entre nous recherchaient de préférence les endroits solitaires, et, grâce à cette prédilection exclusive, les retraites les plus sombres devinrent insensiblement les plus fréquentées. On était heurté dans ses méditations et coudoyé dans ses rêveries; mais les témoins ne nuisaient pas à cette petite sauvagerie accidentelle. Ne craignant, pour mon compte, ni la pluie, ni le

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

soleil, j'allais au milieu des grandes herbes, afin d'y trouver quelque plante connue. Je me plaisais aussi à faire des cornets de papillons, de hannetons ou de cigales, que je rapportais à la classe où je leur rendais la liberté ; enfin je me distrayais de ces graves occupations, en suivant les marches et les contre-marches de quelques fourmis laborieuses que, selon mon caprice, j'inquiétais ou je protégeais dans leurs travaux.

Une fois, quel ne fut pas mon bonheur d'apercevoir, parmi les richesses de ma petite prairie, un pied de pensées avec une modeste fleur, et un bouton plus modeste encore ! Je l'enlevai soigneusement avec sa motte de terre, et je l'enveloppai dans du papier, en attendant que je pusse lui donner un domicile convenable. A peine rentrée, je me procurai un pot de faïence qui avait dû contenir quelque composition *philocome* ou *comagène;* je le perçai dans le fond, et j'y installai ma conquête.

Jamais propriétaire des plus vastes domaines ne fut ni plus fier ni plus heureux que moi. Mes terres avaient, grâce à leur peu d'étendue, le privilége d'être transportables sans attirer l'attention, circonstance précieuse ; car, si elles eussent été remarquées de nos maîtresses, on me les aurait impitoyablement confisquées pour les réunir au domaine public. La moindre innovation tolérée parmi nous donnait lieu à des abus si excessifs, qu'il fallait absolument interdire à l'une ce que l'on ne pouvait permettre à toutes.

Pendant plusieurs jours, les choses s'arrangèrent parfaitement ; de l'air, de l'eau, du soleil avaient si bien fait prospérer ma plante chérie, que non-seulement le premier bouton s'était épanoui, mais que déjà plusieurs autres se laissaient deviner aux extrémités des tiges principales.

Mon trésor me suivait partout, et je le cachais avec des précautions inouïes. A peine arrivée au dortoir, je le mettais en un clin d'œil sur la fenêtre qui faisait face à mon lit; nous passions tous les deux une nuit excellente, et nous nous retrouvions le lendemain toujours plus charmés l'un de l'autre ; car il me récompensait de mes soins par sa bonne mine et par une suite non interrompue de fleurs incomparables à mes yeux. Loin de prévoir le terme de cette félicité trompeuse, je tirais les plus fausses conséquences du passé pour motiver ma sécurité future. Le ciel me devait une leçon.

A la fin d'une journée accablante qui nous annonçait un orage prochain, je crus ne devoir rien changer à mes habitudes, et, malgré d'effrayants symptômes, je m'endormis profondément. Un bruyant coup de tonnerre me réveilla en sursaut, et les sifflements aigus de la tempête, qui arrachait en tourbillonnant quelques ardoises à nos toits, me firent comprendre l'imminence du péril. Qu'allait devenir ma pauvre petite plante?... Sans réfléchir aux suites de mon action, je me précipite vers la fenêtre, et, à la lueur des éclairs, je la vois resplendissante de fraîcheur et de beauté. Cet aspect fortifie ma résolution ; je fais jouer l'espagnolette, et les deux côtés s'ouvrent en même temps avec un horrible fracas. Le vent s'engouffre dans le dortoir et apporte avec lui une bouffée de pluie qui inonde les lits voisins. Notre dame surveillante, arrachée au sommeil d'une manière aussi terrible qu'inattendue, ne comprend rien à ce qui se passe et ose à peine le demander, tandis que la veilleuse (gardienne de nuit) s'élance vers moi, et s'informe du motif qui a pu me pousser à commettre une telle imprudence. Elle ne parlait que de saisissements, de rhumes et de fluxions de poitrine, le tout, sans écouter mes réponses ; enfin, après avoir pris mon nom, elle me laissa me recoucher.

La patrie était sauvée, que m'importait le reste ?... J'achevai paisiblement cette nuit fatale, en songeant aux excuses que je pourrais faire valoir. Le lendemain, il me fallut justifier ma conduite, et ce n'était pas chose aisée ; cependant je me hasardai à dire qu'ayant eu trop chaud, j'avais cru pouvoir me donner de l'air. Cette réponse, tout inadmissible, tout absurde qu'elle était, avait l'avantage de m'empêcher de rester court, ce qui m'a toujours paru fort humiliant. La dame surveillante haussa les épaules (je m'y attendais), et m'envoya passer la moitié de la journée à la *salle de correction*. Avant de m'y rendre, je confiai ma *pensée* à toutes mes compagnes, en la leur recommandant plutôt mille fois qu'une, et je m'en allai assez tranquille.

Vers une heure, en rentrant à la classe, je la demandai avec empressement; mais personne ne put m'en donner de nouvelles positives. — On l'a vue après le déjeuner, me répondait-on; une telle la portait à la promenade; une autre s'était chargée de la mettre en lieu sûr; malheureusement elle ne se retrouvait nulle part. Après l'avoir cherchée partout, comprenant que le mal était sans remède, je pris stoïquement mon parti et me mis à travailler, en insistant pour qu'il ne fût plus question d'un objet dont la perte m'affectait plus que ne le comportait ma philosophie habituelle.

Il y avait à peine quelques minutes que j'écrivais, lorsqu'en jetant les yeux à côté de moi, je vis... ce n'était point une illusion... trois petites fleurs bien connues, qui déployaient coquettement leurs charmes au milieu du feuillage le plus vert et le plus riant.

On devine qu'après s'être fait un jeu de mon inquiétude, mes compagnes ne se promettaient pas moins de plaisir de mon agréable surprise.

Mon premier mouvement fut un transport de joie ; le second, moins louable, je l'avoue, car il ne venait point du cœur, mais de l'esprit, me fit sacrifier cette plante trop aimée, qui menaçait de compromettre mon égalité d'âme.

— Chère petite, dis-je en la considérant d'un œil de tendresse et de regret, tu as passé une nuit tranquille malgré l'orage ; mais ta journée sera moins heureuse !

En achevant ces paroles, je l'arrachai brusquement et la jetai par la fenêtre.

Un cri de surprise et de désapprobation accueillit cet acte de courage, ou peut-être de vanité ; car ces deux sentiments se confondent quelquefois si bien, que la distinction entre eux est impossible. Je me vengeais aussi d'une plaisanterie fort excusable, mais que je craignais de voir se renouveler, et je discutai, froidement en apparence, et avec une profondeur de pensées tout à fait digne du sujet, les motifs soi-disant philosophiques en vertu desquels je venais d'agir.

Quelques caractères sérieux se rallièrent à mon opinion, et me réconcilièrent un peu avec moi-même ; les âmes sensibles, au contraire, persistèrent à m'accuser d'inconséquence, parce que, disaient-elles, on ne doit pas craindre de souffrir pour ce qu'on aime, et j'avais si bien commencé que m'arrêter en si beau chemin c'était plutôt de la faiblesse que de l'héroïsme.

La question resta indécise ; mais, s'il me fallait la résoudre aujourd'hui, je me rangerais probablement du côté que je combattais alors. En effet, si la crainte de troubler notre repos nous faisait rompre subitement avec ce qui nous semble trop aimable, ou fermait notre cœur aux plus saintes affections de la nature, nous serions les êtres les plus égoïstes, et conséquemment les plus malheureux.

C'est la seule fois que j'aie agi d'après ce condamnable principe, et, Dieu merci, j'ai bien réparé la faute qu'un mouvement de mauvaise humeur et de secret amour-propre me fit commettre à l'égard d'une petite fleur innocente que j'avais eu tant de bonheur à protéger.

X. Malices de pensionnaires. Joséphine de P.... L'horreur de l'infirmerie. La malade sans le savoir. Amour paternel.

Quelques mois plus tard, grâce à l'heureux changement qui s'était opéré dans mon existence de pensionnaire, je me livrais sans réserve à ma gaieté naturelle, et me prêtais de bonne grâce aux tours qu'on ne se lassait pas de me jouer, parce que, de mon côté, je ne ménageais personne.

Si je raconte, parmi tant de folies inoffensives, celle qui coûta les vêpres à Joséphine de P..., et qui nous fit passer une soirée délicieuse, c'est qu'elle donnera une idée assez exacte de certains préjugés que nous respections aveuglément, sans savoir pourquoi, et contre lesquels avaient échoué tous les efforts et tous les raisonnements imaginables.

Je veux parler de la répugnance obligée qu'on manifestait pour l'infirmerie. Cette infirmerie était cependant un lieu de délices. On y était si bien couchée, si délicatement nourrie, si affectueusement soignée; on y faisait de si jolies promenades dans le clos ou dans le jardin botanique; eh bien! nul reproche ne nous humiliait autant que celui d'aimer l'infirmerie; les élèves s'y faisaient, pour ainsi dire, traîner, et il était de bon goût de pleurer en y arrivant; une fois ces préliminaires accomplis, tout allait fort bien, et l'on se réconciliait assez vite avec son infortune. Néanmoins, il était encore de rigueur de faire éclater les transports d'une joie immodérée quand la décision du médecin vous rendait à vos devoirs journaliers.

Cela posé, il sera facile de comprendre comment je vins à bout d'une petite mystification qui fut goûtée de tout le monde, excepté de celle qui s'en trouva le malheureux objet.

Une de nos compagnes les plus soumises, Joséphine de P....., s'étant imprudemment félicitée devant nous d'entendre sonner les vêpres, qui mettaient fin à nos plaisirs du dimanche, nous parut exagérée et nous donna un peu d'humeur. Me tournant aussitôt vers une de mes amies, je lui dis confidentiellement:

— Sois tranquille, je te réponds qu'elle ne jouira guère de ses vêpres aujourd'hui!

— Comment feras-tu? me répliqua-t-elle.

— Peu importe; tu verras!

Nous nous rendons à la chapelle. Joséphine, après avoir agréablement chanté son cantique, feuilletait son Paroissien, lorsque je dis à une élève placée devant moi:

— Prévenez Mme Augustine que Joséphine est très-souffrante.

La nouvelle se transmet, tout le banc s'émeut. Mme Augustine se lève avec la plus vive sollicitude, et s'approche de Joséphine:

— Qu'avez-vous, ma bonne? où souffrez-vous?

— Moi, madame? s'écrie celle-ci, vraiment stupéfaite, je me porte à merveille; qui donc a pu s'imaginer que je souffre?

— Ce sont vos compagnes qui me l'ont fait savoir.

— C'est singulier! je n'ai absolument rien, je vous assure.

— N'allez pas faire d'enfantillage, au moins; ce serait fort mal.

— Madame, je vous affirme que je suis parfaitement bien.

Mme Augustine la quitte, se remet à sa place, et j'attends la fin du psaume: *Dixit Dominus Domino meo*, pour recommencer mon manége. Seulement, au lieu de m'adresser aux mêmes personnes, je fais semblant de regarder Joséphine avec inquiétude; j'échange quelques paroles insignifiantes avec une de ses voisines, et, grâce à cet adroit stratagème, je renouvelle la scène sous un prétexte plausible.

Me retournant vivement derrière moi, je m'écrie d'un air à la fois pressant et convaincu:

— Joséphine de P...et est très-mal à son aise, et ne veut absolument pas sortir; priez Mme Jenny (1) d'insister auprès de Mme Augustine pour qu'elle use de son autorité.

Le bruit alarmant se propage plus rapidement encore, et prend un caractère d'autant plus solennel que Mme Jenny croit devoir se rendre auprès de notre dame surveillante.

Mme Augustine se lève une seconde fois, mais bien décidée à se faire obéir. Elle s'approche de Joséphine, et lui dit, sans autre préambule:

— Sortez, ma petite; allons, vite, suivez-moi!

— Mais pourquoi donc, madame?

— Pas d'objection; il faut venir à l'infirmerie!

— A l'infirmerie! mais c'est impossible; je n'ai rien, je vous le répète; à quel propos veut-on que je sois malade?

— C'est bon; si vous n'avez rien, on vous renverra; mais ne perdons pas de temps, je ne veux pas manquer mes vêpres.

Joséphine, désespérée, se lève en pleurant, sans se douter de mon triomphe, tandis que je la suis du coin de l'œil avec une physionomie de Méphistophélès.

La dame infirmière, sans avoir égard à des protestations auxquelles elle n'était que trop habituée, tâte le pouls de la pauvre victime, et constate une agitation qui la force à la retenir. Elle lui prescrit du tilleul, avec je ne sais quelle autre chose, plus ou moins agréable, et la met à la diète pour le soir.

Mme Augustine, satisfaite de sa fermeté, revient seule à la chapelle, tandis que, fière d'un tel succès, je chante à tue-tête, et pour deux, les derniers psaumes des vêpres.

En arrivant au dortoir, je retrouvai ma Joséphine, à qui j'avais gardé deux croûtons de pain, l'un rempli de haricots, et l'autre de pommes cuites. Je les lui présentai gracieusement, en la priant d'excuser la petite plaisanterie que je lui avais faite.

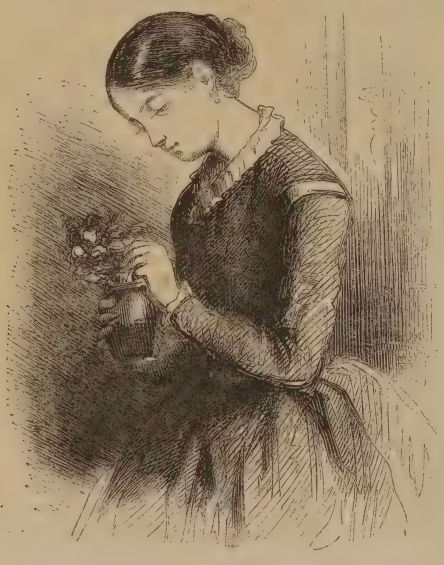
— Quoi! c'est toi qui m'as joué ce vilain tour?... J'aurais dû te reconnaître! Merci de ton attention; mais je n'en profiterai pas, car je suis trop malade pour manger.

Rien ne pût la calmer ce soir-là; il fallut que je me résignasse à souper comme j'avais chanté, c'est-à-dire pour elle et pour moi, ce que je fis en désespoir de cause. Infortunée Joséphine!... Elle eut encore le chagrin d'être témoin de la folle gaieté qu'excitait sa mésaventure, et, pour mettre un terme à nos railleries, elle prit le parti d'en faire elle-même les honneurs, moyen qui lui réussit fort bien. C'était par de semblables inventions que nous allégions une captivité que chaque jour me rendait plus douce.

Je me sentais vraiment heureuse depuis que j'envisageais raisonnablement ma position, et il ne manquait à ce bonheur que la présence trop rare de mon père. Ce-

(1) On appelait par leur prénom plutôt que par leur nom de famille les dames et les élèves qui avaient une sœur dans la maison.

pendant il laissait rarement passer un jour de parloir sans nous faire sa visite; mais ce n'était pas assez pour moi, et je lui tenais toujours en réserve un cahier de mon griffonnage, où je lui rendais compte de mes actions et de mes pensées les plus secrètes. On ne saurait croire à quel point il était sensible à cette preuve de tendresse, qui m'était aussi nécessaire qu'à lui. Pauvre père ! je vois encore la place où il s'asséyait d'habitude, les chaises préparées pour nous deux, le bouquet de roses ou d'œillets qui remplissait son chapeau, et le sac mystérieux que nos instances ne pouvaient l'empêcher de nous offrir chaque fois qu'il venait à Saint-Denis. Quel air riant quand il nous voyait accourir ! comme il écoutait nos plaintes ! comme il s'intéressait à nos plaisirs, à nos projets, à nos déceptions et à nos triomphes ! Nous l'avions rendu *élève*, et il était descendu à la hauteur de nos idées, ce qui l'amusait autant que nous. Combien de fois aussi avait-il parcouru à pied cette distance de deux lieues, pour nous consacrer le prix de son double voyage ! Puis, quand il nous avait surprises par quelque présent inattendu, quand nous essayions de reconnaître ses soins en nous disputant



L'auteur avec son pot de pensées.

sa dernière caresse, il s'en retournait heureux de notre amour, dédommagé de ses privations, reposé de ses fatigues et consolé de toutes ses peines par le doux souvenir du bonheur qu'il nous avait causé.

XI. La première communion. Doux souvenirs. La retraite. Les cantiques. Les scrupules. La cérémonie. La procession. Les fleurs, etc. Révolution morale.

On m'a vue jusqu'ici trop étourdie et trop légère pour s'étonner d'un aveu qui m'est cependant pénible ; c'est que j'avais déjà plus de quinze ans et qu'on ne m'avait pas encore jugée digne de faire ma première communion !

Toujours je remettais au lendemain un changement de conduite qui coûtait trop à mes habitudes, et quand arrivait l'examen définitif, mon insoumission me faisait justement exclure.

La dernière fois que j'éprouvai ce cruel désappointement, le bonheur de mes compagnes m'inspira de si profonds regrets, que je pris une résolution inébranlable, et qu'après quelques mois d'efforts je me vis au comble de mes vœux, car on fit grâce à mes imperfections en faveur de ma bonne volonté.

On ne peut se figurer les émotions délicieuses qui accompagnent dans cet aimable asile une action si importante, et qui doit laisser dans l'existence une si salutaire et si durable impression.

Je crois la voir encore cette chapelle maintenant abandonnée (1), cette paisible enceinte entourée de peupliers qui se balançaient au moindre souffle de la brise, et sur lesquels de nombreux oiseaux faisaient entendre un chant de bonheur et de liberté. Que l'azur du ciel me paraissait doux à travers ce mobile rideau de verdure ! Que j'aimais ces fenêtres en ogive bordées de vitraux de couleur, où les rayons du soleil, empruntant mille formes, mille nuances variées, les reproduisaient sur les blanches parois de la nef, sur les dalles de pierre grisâtre, et jusque sur nos livres de prières !

Le silence qui suivait nos cantiques, la lampe d'argent qui brûlait jour et nuit devant l'autel, et, vers le soir, l'obscurité qui, nous enveloppant insensiblement, favorisait la méditation, tout me plaisait, tout me portait à la reconnaissance dans ce lieu que de nouvelles espérances me rendaient plus cher encore ; tout enfin nous élevait au-dessus de nous-mêmes, et nos cœurs, unis et confondus, n'en formaient plus qu'un pour s'élancer avec bonheur et confiance au pied du trône de notre divin Créateur.

Pendant trois jours, les premières communiantes vivaient entre elles, sous la surveillance d'une dame qui avait admirablement compris la tâche qu'elle avait à remplir ; aussi l'avait-elle acceptée avec bonheur, et s'en acquittait-elle avec autant de jugement que de prudence.

Il fallait rassurer les consciences timorées, et surtout graver aussi profondément que possible dans les têtes les plus légères des impressions qui devaient avoir de l'influence sur tout le reste de la vie. Cependant, rien dans ses manières ne ressemblait à de l'austérité ; elle savait que la gaieté n'est pas incompatible avec la félicité du ciel, et cette gaieté, aussi douce qu'innocente, effet d'une âme paisible et toute remplie de Dieu, la charmait autant que nous-mêmes.

Le soir, nous chantions, en nous promenant, des cantiques, interrompus par quelques causeries intimes ; nous nous rappelions les conseils, les réflexions qui nous avaient le plus frappées, les encouragements, les ineffables espérances dont on nous avait entretenues, et nous retournions au dortoir dans un recueillement que nos compagnes de classe respectaient d'autant mieux qu'elles le partageaient avec nous.

La veille du jour solennel, nous nous sentions si heureuses que nous craignions de ternir par une parole, et presque par un souffle, cette pureté que nous voulions porter à la sainte Table.

Pour faire apprécier les scrupules de quelques-unes des plus ferventes, il est bon de mentionner ici le mot de ma sœur, à qui Mme Alexandrine, notre directrice, demanda si elle avait faim. Hortense venait de recevoir l'absolution et nous retrouvait à souper ; ne pouvant se rendre un compte exact de son appétit, et craignant de manquer à la vérité d'une façon même involontaire, elle répondit modestement :

— Je mangerai.

— Mais avez-vous faim, mon enfant? insista Mme Alexandrine, sans attacher beaucoup d'importance à sa question.

— Je mangerai, madame, se borna à répéter la pauvre

(1) On en a construit une nouvelle.

Hortense, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu s'exprimer plus positivement.

La cérémonie s'accomplit avec une pompe et une dignité touchantes. Nos parents, placés à la tribune, cherchaient à nous reconnaître sous le long voile de mousseline qui nous couvrait; mais c'était tout à fait impossible; ils durent attendre que nous leur fussions rendues pour donner un libre cours à leur tendresse. Que de pleurs furent versés de part et d'autre ! quel bien-être, quelle joie indicible remplissaient tous les cœurs ! Notre pauvre père était pénétré. Hortense, après l'avoir affectueusement embrassé à diverses reprises, se retira pour ne pas se distraire de ses pensées religieuses. J'avais une autre manière de voir, et, tout en approuvant sa conduite, je ne l'imitai pas; car j'usai pleinement de la liberté qui nous était accordée.

La cloche qui nous appelait à la grand'messe, en me séparant de mon père, me rendit à d'autres devoirs ; mais la satisfaction que nous avions partagée ensemble prêtait encore de nouveaux charmes à la tranquillité de mon cœur. Si, au contraire, je l'avais laissé partir plus tôt, ma journée entière en aurait été troublée. Il m'était doux de ne pas me détacher complétement de la terre et de confondre dans ma pensée, dans mon respect et dans mon amour, Dieu et mon père, c'est-à-dire le bienfaiteur et le bienfait.

La procession de la Fête-Dieu précédait l'office.

Quatre jeunes filles, voilées et couronnées de marguerites et de roses blanches naturelles, marchaient devant les premières communiantes. Celles-ci, vêtues de noir comme d'habitude (car rien ne nous faisait quitter notre uniforme), portaient un cierge allumé, mais elles n'avaient ni ceinture ni médaille (1), ni aucun signe qui les distinguât les unes des autres. Un simple voile de mousseline, une tenue modeste, et je ne sais quoi d'heureux et d'indéfinissable les faisaient reconnaître au premier coup d'œil.

Quarante enfants, couronnées de bluets, portaient des corbeilles, suspendues devant elles à de larges rubans de satin bleu. Ces petites filles, à la mine fraîche et riante, ressemblaient à des chérubins, et jetaient des fleurs au Saint-Sacrement qu'elles précédaient.

On aurait pu déjà tirer quelques conséquences de leur caractère, d'après la manière dont elles accomplissaient cette action, qui n'avait, à vrai dire, d'autre importance que celle du moment.

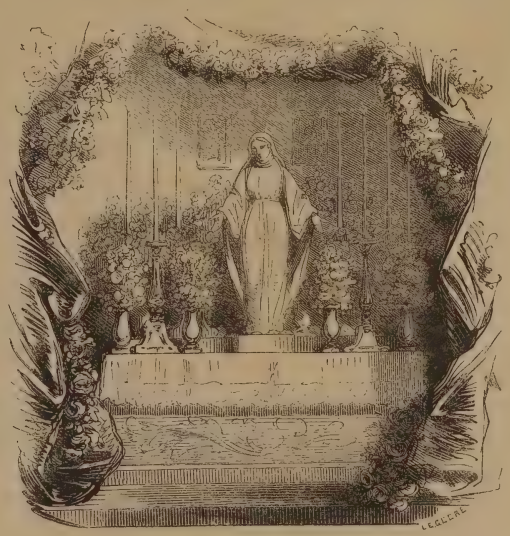
Les unes, prodiguant à tort et à travers le contenu de leur corbeille, restaient bientôt les mains vides; d'autres mettaient plus de modération dans leur offrande, et témoignaient de leur prudence, tandis que les moins dignes d'éloges, accusant une parcimonie instinctive, semblaient jeter à regret quelques pincées assez rares de leurs feuilles embaumées; elles renouvelaient souvent, bien malgré elles, la provision des imprévoyantes, que l'expérience avait rendues plus sages; et c'était des deux côtés une leçon salutaire.

Quatre élèves portaient les encensoirs, cinq autres la bannière, huit autres enfin le dais de velours cramoisi brodé d'or et surmonté de panaches blancs. Le reste de la maison suivait en chantant des hymnes et des cantiques; les *aides* (employées de la lingerie et de la roberie) et les bonnes fermaient la marche.

Un reposoir, dont les fleurs et le feuillage artistement arrangés faisaient l'ornement principal, s'élevait à la promenade quand le temps était parfaitement beau, ou sous les cloîtres, dans le cas contraire. Nous y recevions la bénédiction et nous retournions à la chapelle, où toutes les magnificences de nos pompes religieuses se déployaient à nos regards.

Les cierges, plus nombreux que de coutume, le grand autel orné de vases d'où s'exhalaient les plus suaves parfums, l'autel de Marie non moins fleuri, non moins embaumé, non moins paré, malgré la simplicité qui lui était particulière, mais dont la blancheur et la pureté offraient un touchant et mystérieux emblème ; l'encens qui s'élevait en légers nuages, les riches vêtements de nos aumôniers, leur superbe bouquet, leur chape d'or et de soie, mais, plus que tout cela, ces cœurs si doucement émus, ces voix pures et charmantes, ces visages rayonnants de bonheur, tout concourait à faire de cette solennité, célébrée, pour ainsi dire, en famille, une fête vraiment digne des anges.

La confirmation, donnée par M. de Talleyrand, dont M. de Quélen n'était alors que le coadjuteur, fut le terme



Le reposoir de la Fête-Dieu à Saint-Denis.

de notre retraite. A notre grand regret, nous rentrâmes dans la vie réelle et reprîmes nos occupations ; mais, quoique le temps dût nécessairement affaiblir les impressions que nous venions de recevoir, elles ne s'effacèrent jamais de notre cœur. Aujourd'hui encore je me les retrace avec une douceur infinie, et je puis affirmer qu'à dater de ma première communion, sans changer de caractère, sans rien perdre de ma belle humeur, je me conduisis avec une régularité satisfaisante, et je cessai d'être citée comme une élève insoumise.

XII. Rechutes poétiques. Une discussion fraternelle. *La Jeune Mourante*. Mon triomphe.

Si l'adolescence est déjà l'image de la vie, c'est surtout pour une pensionnaire qui, tout à fait livrée à ses propres moyens, est obligée de payer de sa personne et de répondre de ses actions aux yeux de ses égales, qu'elle juge, à son tour, selon sa raison et son caractère. Il faut s'oublier pour se faire aimer, sacrifier beaucoup pour obtenir des

(1) La plus soumise de chaque division portait en sautoir une médaille de vermeil attachée à un ruban, qui rappelait la ceinture de la classe qu'elle venait de quitter.

concessions, semer, enfin, pour recueillir. Combien de fois la crainte de la raillerie nous forçait-elle à prendre gaiement notre parti sur certains mécomptes assez désagréables! C'était surtout mon fait, à moi qu'un penchant décidé entraînait vers la poésie, et qui, bien moins par modestie que par un secret amour-propre, redoutais de me mettre en évidence.

Ai-je dit que mes compagnes avaient généralement l'oreille assez prosaïque? C'est une justice que je m'empresse de leur rendre. Elles comprenaient peu le rhythme et l'harmonie des vers; aussi, quand (sans parler des miens) je les entendais estropier ceux de nos grands maîtres, je contenais mal mon impatience.

Un jour, étant réunies en petit comité, nous citions tour à tour quelques fragments empruntés à notre mémoire, et nous y trouvions un plaisir infini, lorsqu'une scène imprévue me fournit l'occasion d'exhiber certain chef-d'œuvre que je venais de terminer récemment, et pour lequel je me sentais la plus tendre prédilection. C'était, sans contredit, ce que j'avais fait de mieux. J'entrais dans ma seizième année; les sujets à ma convenance étaient si limités, et j'avais si peu d'expérience des choses de la vie, qu'il ne m'était pas facile de me pénétrer d'une situation imaginaire au point de la rendre intéressante; cependant je me flattais d'avoir passablement réussi, et je voulais connaître l'opinion des autres pour modifier ou confirmer la mienne.

Hortense, qui se trouvait par hasard avec nous, me fit planche pour sortir de la difficulté. Elle débitait je ne sais quel passage d'*Alzire*, en y mettant tellement du sien que cette poésie touchante devenait de mauvaise prose rimée. Je souris involontairement.

— Tu n'aimes pas ces vers? me dit-elle avec humeur, tu es difficile; c'est de Voltaire!

— Je doute qu'il les ait faits comme tu nous les donnes.

— Ah! c'est excellent, par exemple!... Tu veux corriger Voltaire!

— Ce n'est pas Voltaire, c'est toi que je voudrais corriger.

— Vois-tu, Carlésie, avec ta vanité d'auteur, tu es vraiment insupportable.

— Sur ma parole, tu ne blesses pas ma vanité d'auteur, puisque tu ne répètes rien de moi.

— J'ai appris ce morceau dans un cahier rempli de choses charmantes, et telles que tu n'en feras jamais.

— Je le crains beaucoup aussi; mais, en revanche, tu les *déferas* souvent, si ton admiration te porte à les apprendre comme l'échantillon que tu nous offres.

Hortense, poussée à bout par mes réponses un peu vives, eut recours à des personnalités offensantes.

— Si je n'ai pas la prétention de faire des vers, me répliqua-t-elle avec une ironie superbe, je ne prends pas du moins ceux des autres.

— Non; tu les déguises, voilà tout!

— Eh bien! toi, tu ne les déguises pas assez.

— Que veux-tu dire, s'il te plaît?

— Je veux dire qu'Arthur et Malvina, que tu nous donnes comme de toi, sont tout simplement de la *Jérusalem délivrée*.

— Tu as lu la *Jérusalem délivrée*?

— Qu'est-ce que cela te fait?

— En italien, sans doute; car l'un est aussi croyable que l'autre.

— Allons, toi seule as le privilége de tout lire, n'est-ce pas?

— Je ne la connais pas mieux que toi; mais ceux qui répètent de semblables choses me font infiniment plus d'honneur que je n'en mérite. Renonce à des accusations que le bon sens désavoue, et permets-moi de te demander, ainsi qu'à ces demoiselles, qui rient avec raison de notre dialogue, d'où j'ai tiré l'élégie que je vais soumettre à ton impartialité et à la leur.

Hortense, flattée de la déférence que je lui témoignais en faisant un appel direct à son bon goût, s'apaisa facilement, et une acclamation fort encourageante de mon bienveillant auditoire me semblant de favorable augure, je fis taire mes appréhensions et commençai, d'une voix mal assurée, la pièce de vers suivante, que vous pourrez passer si vous n'avez pas de confiance dans le talent poétique du jeune auteur.

LA JEUNE MOURANTE (1).

ÉLÉGIE.

Et j'envie en leur sort ces êtres que l'on pleure,
Qui, tombés de leur tige, ont fleuri sans mûrir;
Dont le cœur, plein d'amour jusqu'à la dernière heure,
Ne s'arrêta que pour mourir.

(Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

Pour subir le trépas je suis bien jeune encore!
Ma pauvre mère, en vain tu me caches tes pleurs;
En vain tu crois tromper le mal qui me dévore:
On devine la mort sous ce bandeau de fleurs!
Hélas! je suis déjà soumise à son empire;
Qui pourrait maintenant me soustraire à sa loi?...
Elle est dans mes regards, elle est dans le sourire
Que ton œil inquiet semble implorer de moi!
Le printemps, m'as-tu dit, ranime la nature;
Mais ce n'est plus pour moi que le printemps est beau:
Il renaît et je meurs!... Sa riante parure
S'effeuillera sur mon tombeau!
Ne pourrai-je donc plus de nos vertes campagnes
Revoir les frais vallons et les sentiers chéris;
Franchir, d'un pied léger, la cime des montagnes,
Ou cueillir l'aubépine à ses rameaux fleuris?...
O compagnes de mon enfance,
Ne me cherchez-vous plus au milieu de vos jeux?
Parfois le souvenir de ma longue souffrance
Rend-il vos accents moins joyeux?...
Retrouvez-vous encore la fugitive image
De celle qui n'est plus à vos danses du soir?
Ne soupirez-vous pas en voyant sous l'ombrage
Cette place où j'allais m'asseoir?...
Non, non, vous évitez le seuil de ma demeure;
Mais, en le regardant, vous me plaignez tout bas:
« Si jeune, dites-vous, se peut-il que l'on meure?... »
Et vous me dérobez jusqu'au bruit de vos pas!
Allez, n'attristez plus l'heureuse imprévoyance
Qui vous guide, en riant, sur un chemin de fleurs;
Votre avenir, à vous, est riche d'espérance:
Oubliez qu'un instant peut flétrir ses couleurs!
O mon Dieu! pardonnez à ma douleur amère!...
J'abjure à vos genoux des regrets superflus;
Je me soumets, hélas!... mais pitié pour ma mère:
Qui la consolera quand je ne serai plus?...
Mourir!... mourir, mon Dieu! quand la vie est si belle,
Quand une mère en pleurs vous dispute au trépas,
Et regarde en tremblant votre pâleur mortelle
Que ses baisers n'effacent pas!
Un soir de l'an passé, languissante et pensive,
Près d'elle, j'écoutais, assise au fond des bois,
Le rossignol chanter sa romance plaintive:
C'était, il m'en souvient, pour la dernière fois!
La lune répandait sa paisible lumière;
Un triste et faible écho répétait nos accents,
Et les fleurs dans les airs élevaient leurs encens,

(1) Cette élégie a remporté le prix à l'Académie des Jeux floraux, — concours de 1847.

Ainsi qu'une douce prière.
Quel sentiment pénible éveillait mes douleurs !...
Ma mère me parlait d'avenir, d'espérance,
Et moi, je soupirais et gardais le silence,
Afin de lui cacher mes pleurs !...
L'arrêt fatal pesait sur mon âme oppressée,
Je voyais le bonheur se flétrir sous mes pas;
Mais elle, qui toujours prévenait ma pensée,
Pour la première fois ne me devinait pas !
Ma mère, voilà donc cette blanche couronne
Dont tu devais parer mon front avec orgueil !
La mort parle, et l'hymen à sa voix l'abandonne,
En la posant sur un cercueil.
Et tu resteras seule !... oh non !... Dieu qui m'inspire
Nous réserve un lien doux et mystérieux;
Touché de notre amour, il daigne nous sourire;
La tombe a des secrets qu'il dévoile à mes yeux :
Pour abréger l'exil de ton âme captive,
La mienne bravera les arrêts du trépas,
Et du ciel, près de toi, reviendra, fugitive,
Sous mille aspects divers s'attacher à tes pas:
Tu me devineras dans l'onde qui murmure,
Dans le souffle embaumé de la brise du soir;
Tu me retrouveras dans toute la nature ;
Aux lieux que nous aimions tu croiras me revoir !
Quand un parfum plus doux, quand un accent plus tendre
Apporteront vers toi mon triste souvenir,
Ne pleure pas alors, mais tâche de comprendre
Que je viens t'annoncer un meilleur avenir.
Accueille cet espoir dans ton cœur solitaire ;
Qu'il nous console ensemble à nos derniers adieux
Puisque, sans te quitter, j'abandonne la terre
Et vais t'attendre dans les cieux !

Veuillez, à défaut de lecture, supposer que mes vers sont parfaits ; c'est tout ce que je puis raisonnablement demander.

A peine eus-je fini que les yeux et les nez de cette assemblée, dont j'appréciais alors l'intelligence et le mérite, m'apprirent, avec l'éloquence d'un sentiment trop longtemps contenu, le prodigieux succès de mon ouvrage. Tout le monde voulut l'avoir; on en fit d'innombrables copies, et ce fut mon plus beau triomphe. Je ne m'appesantirai pas sur cet incident, auquel j'ai déjà fait allusion, mais il me donna un relief que vous aurez, je le crains, un peu de peine à comprendre.

J'ai donc connu la gloire et ses émotions enivrantes. — Ce n'est pas la peine d'en parler, me direz-vous. — Pourquoi donc ? Saint-Denis était mon univers, à moi ! j'y avais mes prôneurs et mes détracteurs, comme un véritable génie. Qu'on m'y ait oubliée aujourd'hui, rien de plus certain ; mais que sont devenues tant d'illustrations éphémères que j'ai vues naître et mourir sur la scène plus vaste du monde ? Nous en sommes au même point les uns et les autres. Il n'y a pas de monnaie plus capricieuse que celle-là ; usez-en pendant qu'elle a cours ; ce ne sera pas long, je vous le garantis !

XIII. Exercices dramatiques. Tragédies. Comédies. Charades en action. Comment je recrutais ma troupe d'actrices.

La prose m'offrait moins de difficultés que les vers, et rien ne m'était plus agréable que de remettre sous cette forme les tragédies que j'avais vu représenter pendant les vacances. Elles excitaient la terreur, la pitié et l'admiration de mes compagnes, qui se faisaient un plaisir de les représenter. Les rôles se distribuaient et s'apprenaient à la récréation ; nous les répétions à la classe, et le premier jour de congé, sans parloir, était choisi pour l'exécution du chef-d'œuvre. Les châles noirs, nous servant de manteaux, drapaient merveilleusement les héros et les héroïnes ; l'armoire aux encriers, portative comme une table de nuit, et recouverte pompeusement d'un morceau de mérinos ou du tablier de l'une de nous, simulait un autel ou un piédestal. Une élève de la plus charmante figure, et que la mort a frappée à son adolescence, consentit une fois à représenter la statue de l'amour. Elle resta patiemment, pendant trois quarts d'heure, sur cette armoire, et conserva la même attitude sans se plaindre, tant elle était flattée du choix que sa beauté lui méritait.

Nous comprîmes, par cet exemple, que l'amour-propre triple et quadruple nos facultés; car, si elle avait dû nous offrir toute autre image, elle n'y aurait pas résisté dix minutes.

Quant aux poignards, aux coupes, aux sceptres et aux couronnes, ils ne nous faisaient pas défaut; des feuilles de carton adroitement façonnées prenaient, sous des mains habiles, toutes les formes voulues; l'or et les pierreries s'y trouvaient imités avec une illusion suffisante, grâce à quelques morceaux de gomme-gutte, de vermillon et d'autres couleurs que nous fournissaient nos parents.

La comédie, sans être dédaignée, n'obtenait que le second rang, parce qu'il est plus difficile de retenir et de placer heureusement de fines plaisanteries que de joindre des épithètes sonores à des événements tragiques. Mes collègues dans l'art dramatique le reconnaissaient comme moi. Cependant Nanine L... avait très-spirituellement arrangé les *Chevilles de maître Adam*, charmant vaudeville dont elle avait retenu presque tous les couplets.

Je jouais rarement dans *mes pièces*, et je me contentais presque toujours de souffler les mémoires indociles. J'avais assez à faire avec mes répétitions et mes exhortations ! Que de fois il m'a fallu recréer des rôles tyranniquement confisqués par quelques-unes de ces dames ! Les unes approuvaient, les autres blâmaient ce genre de délassement; mais comme il ne choquait aucune bienséance, et que notre règlement ne l'avait pas prévu, il eût été trop arbitraire de nous l'interdire de prime abord. Je conviens cependant qu'il nuisait à nos études, et, de plus, il nous attirait de fréquentes persécutions. *Un succès* nous dédommageait de toutes nos peines, et quelquefois nous étions réellement en verve.

Un jour, notre dame surveillante, après nous avoir vues jouer l'opéra d'*Adolphe et Clara*, singulièrement défiguré (n'en déplaise à Marsollier), et privé de la charmante musique de Dalayrac; puis la tragédie d'*Athalie*, moitié prose et moitié vers (pauvre Racine !), s'écria avec indignation :

— Ce sera la première et la dernière fois que j'aurai été au spectacle !

— Madame, lui répliquai-je d'un air tranquille, mais qui n'était pas exempt de suffisance, vous ne pouviez mieux faire l'éloge de notre talent.

Nos maîtresses, comprenant enfin le danger d'exalter des imaginations aussi inflammables que le *coton-poudre* (alors inconnu), mirent une interdiction affligeante sur ces amusements, et nous y perdîmes plus que l'art, que nous avions traité avec peu de respect en le travestissant pour notre plus grande commodité.

Les charades en action nous consolèrent bientôt de ce mécompte ; c'était infiniment plus gai, parce que chacune improvisait à sa guise le dialogue des scènes convenues ; et il se forma en ce genre d'excellentes actrices, dont le jeu et les saillies ne laissaient rien à désirer. Il y eut même des charades muettes pour celles dont l'expression

ne secondait pas heureusement la pensée, et tout le monde eut sa part de plaisir.

Ce goût s'est conservé fort longtemps, et toujours avec le même entrain de part et d'autre.

Je ne puis me rappeler sans rire que, le jeudi, je me faisais un malin plaisir d'arracher petit à petit les élèves les plus studieuses à leur travail volontaire. On espérait s'avancer pour huit jours en copiant et en apprenant ses leçons de la semaine ; quelquefois même le zèle était si général que je ne trouvais personne qui voulût me servir de partner ; mais je connaissais si bien mon monde que je ne m'embarrassais pas pour si peu. Je rangeais quelques bancs, en forme de carré, pour les auditeurs que j'attendais. Un sourire quelque peu railleur et un léger mouvement d'épaules protestaient contre l'inutilité de mes efforts. — C'est ce que nous verrons ! répondais-je de la même manière, et j'arrivais seule au milieu de l'espace réservé, commençant un monologue qui faisait rire certaines étourdies, plus faibles que les autres contre la tentation. On cherchait à deviner la première syllabe du mot ; l'attrait du jeu me donnait bientôt une complice, puis une seconde, puis une troisième ; le noyau se grossissait, les bancs se garnissaient à vue d'œil ; on se révoltait en riant contre ma tyrannie, et, au bout d'une demi-heure, il ne restait plus une seule indifférente ; toutes les filles d'Ève mordaient à belles dents le fruit savoureux de la curiosité.

— Vas-tu au parloir ? me demandait-on alors.

— Oui ! répondais-je gaiement.

— Eh bien ! tant mieux, nous travaillerons après.

Puis, quand on venait m'appeler, c'était des exclamations de désappointement qui mettaient le comble à mon

La révolte à Saint-Denis.

triomphe, car ils me prouvaient que non-seulement on pardonnait la victoire, mais qu'on regrettait le vainqueur.

O temps mille fois heureux ! plaisirs sans amertume ! doux et riants souvenirs ! Depuis que je vous ai changés pour les réalités de la vie, j'ai pu comprendre ce que vous valiez, et je n'ai rien trouvé qui vous fût comparable !

XIV. Intermède royal. La poupée de Mademoiselle. La collation de la duchesse de Berry. Concours général et distribution des ceintures. Grand spectacle. Examen. Distribution des prix. Un mot de Mademoiselle. Festin des *Mille et une Nuits*.

Depuis longtemps nous avions offert à Mademoiselle, fille de M^me^ la duchesse de Berry, une charmante poupée, accompagnée d'un trousseau magnifique. Rien n'y manquait, depuis les bas bleus de notre uniforme jusqu'à la ceinture de chaque division et à la médaille nécessairement méritée par une si sage pensionnaire.

Un heureux esprit d'à-propos, un raffinement de courtoisie tout à fait digne de la circonstance, lui avaient fait donner le numéro *dix-huit* (1), en l'honneur du roi régnant, grand-oncle de la jeune princesse.

Le linge avait été fait par les mains les plus habiles ;

(1) Chaque élève, en entrant, reçoit un numéro d'ordre, qui sert de marque à son linge, et qui lui est presque aussi nécessaire que son nom.

indépendamment du costume d'élève, on avait entrepris, avec non moins de succès, des toilettes de ville et de cour qui semblaient l'ouvrage des fées; enfin, une maison d'acajou, somptueusement meublée, et offerte par M. le maréchal, complétait ce présent, que Mademoiselle avait accepté avec un plaisir inexprimable.

La duchesse de Berry, voulant nous témoigner la satisfaction que lui causait notre aimable prévenance, eut l'idée de nous donner une collation somptueuse, présidée par sa fille, qui préalablement devait nous distribuer nos ceintures après le concours général.

Huit jours à l'avance, on avait disposé les gradins dans la salle d'inspection, consacrée ordinairement à l'étude du piano, et où une vingtaine de ces instruments mariaient leurs accords de la manière la plus *harmonico-diabolique*. Chacune jouait le morceau que lui avait indiqué sa maîtresse, et cette cacophonie étrange avait, nous assurait-on, l'avantage de nous rendre l'oreille fort musicale. Je ne le

La procession des premières communiantes.

conteste pas, et, pendant deux ans que j'ai payé à mes compagnes mon tribut de gammes et de notes hasardées, je ne sais jusqu'à quel point j'ai pu leur rendre service en ce sens; mais je puis affirmer que longtemps depuis j'ai entendu chanter faux sans m'en apercevoir, tant je m'étais familiarisée avec les symphonies excentriques de la salle d'inspection.

Une fois les préparatifs complets et les concours particuliers terminés, les parois grisâtres de la susdite salle offraient un spécimen des dessins faits depuis les derniers six mois, et l'on y voyait figurer depuis les simples esquisses jusqu'aux sommités de l'art. Des pages d'écriture, ornées de chatoyants parafes, et des cartes de géographie, ombrées et coloriées avec goût, achevaient de reposer agréablement la vue.

De notre côté, nous nous étions préparées à une séance de cinq heures par des précautions qui faisaient honneur à notre prudence: depuis deux ou trois mois, nous avions mis à part, et en commun, tout ce qu'il était possible de conserver parmi les friandises que nous apportaient nos parents; nous avions même adroitement dirigé leur choix en les intéressant à notre tirelire, et, la veille du grand jour, les trésorières avaient partagé entre nous, sans aucune distinction, le fruit de notre sage économie. Celles

qui, pour des raisons quelconques, n'avaient pu contribuer à grossir la masse générale, acceptaient gaiement leur part, sentant que c'était de toute justice, parce qu'elles auraient exigé des autres ce qu'alors on exigeait d'elles. C'est alors que, munies de notre précieux bagage, nous nous placions par ordre de classe sur des gradins qui s'élevaient jusqu'au plafond. Les plus petites occupaient la crête, et les plus grandes formaient la base de cette montagne vivante, qui offrait un coup d'œil aussi riant qu'animé.

Des bas blancs et des gants de tricot de la même couleur donnaient à cette imposante cérémonie toute la solennité qu'elle était susceptible de recevoir.

Mademoiselle, accompagnée de Mme de Gontaut, sa gouvernante, M. le maréchal Macdonald, Mme la maréchale, digne de tant de bonheur, et trop promptement ravie à la tendresse de son époux ; Mme la surintendante, entourée des dames dignitaires, portant la croix d'or en sautoir, entrèrent successivement et se placèrent en face de nous.

Les regards se croisaient ; la curiosité semblait égale de part et d'autre ; c'était, il faut en convenir, un spectacle aussi rare qu'intéressant.

Les exercices du grand concours commencèrent ; les blanches d'abord, puis, après elles, les élèves de dix-sept ans répondirent avec autant d'aisance que de précision aux questions que leur adressa M. le maréchal. Les études sont excellentes, je le répète, admirablement dirigées par Mme Gigün, et suivies avec goût par la plupart des élèves. On comprend que plus on avance, et plus ce goût, secondé par une intelligence préparée de longue main, se développe et produit de brillants résultats. La dernière classe, celle de dix-sept ans, qu'on appelle avec raison *classe de perfectionnement*, compose elle-même ses devoirs, et relève un mérite réel par une simplicité charmante.

Après les études sérieuses, on passe à la musique, et enfin à la danse.

Les plus savantes dans ces deux arts, si chers à la jeunesse, sont appelées, sans distinction de classe, à se faire entendre et à déployer leurs grâces naturelles ou non, à la grande satisfaction de Mme Coindé, dont les pieds, la tête et les bras se démènent en cadence pour exciter l'émulation des jeunes filles, dont elle est si justement fière. — Me préserve le ciel, disais-je à part moi, de rencontrer ses regards dans un semblable moment!

Le temps continue sa marche avec plus ou moins de lenteur, selon les émotions et les préoccupations de chacun ; mais enfin il s'écoule ; tout rentre dans le calme, et les nominations commencent ! C'est presque aussi redoutable que le jugement dernier.

A côté de la joie des élues se voient les grincements de dents et les pleurs des condamnées. Les unes manifestent leur désespoir, tantôt par d'injustes récriminations, tantôt par la promesse solennelle de ne plus travailler et de se mal conduire, puisque leurs efforts de quelques semaines ou même de quelques jours ont été si mal récompensés ; les autres, plus raisonnables dans leur douleur, prennent des résolutions généreuses, dont le temps éprouvera la solidité ; d'autres enfin sont ou affectent d'être fort satisfaites, parce qu'elles n'aiment à changer ni de classe ni d'habitude ; bref, chacune prend la chose à sa manière, et l'impassibilité de ces dames, après la proclamation d'un arrêt sans appel, complète assez bien le tableau.

Ce jour-là, comme je l'ai dit, Mademoiselle fut chargée d'offrir les ceintures à toutes les divisions, et, quand elle en eut distribué environ deux cents, qui lui avaient rapporté autant de révérences, elle commença à se fatiguer de cet ennuyeux honneur, et, se mettant les mains derrière le dos, elle dit naïvement :

— En voilà assez pour aujourd'hui, on donnera les autres demain !

Mme de Gontaut lui fit comprendre qu'il était impossible de ne pas continuer la distribution ; que ce serait affliger celles qui ne recevraient pas, de sa main, la récompense de leurs efforts ; et elle gagna notre cause. La pauvre petite princesse consentit, les larmes aux yeux et le sourire sur les lèvres, à faire le bonheur des autres aux dépens du sien ; c'était une première leçon !

Enfin, enfin, voici le réfectoire !... Quel coup d'œil magique !... Les cristaux, les porcelaines, les riches surtouts, apportés dans les fourgons de la cour, tout ajoute à la magnificence du service. Gâteaux friands, corbeilles de fruits en sucre, conserves, compotes, dragées, vins délicieux, glaces parfumées, quel accueil vous reçûtes ! quels regards bienveillants vous fîtes naître, et comme nous nous disputâmes l'honneur de vous accorder une hospitalité digne de vous ! Combien de bonnes choses furent dites, mais combien plus encore furent mangées à ce festin des *Mille et une Nuits !*

Mademoiselle, entourée des treize médailles, c'est-à-dire des treize élèves les plus soumises, occupait le haut du réfectoire ; M. le maréchal, sa femme et Mme la surintendante se promenaient autour de nous et souriaient à notre joie turbulente. La jeune princesse, oubliant sa contrainte passée, prit goût à la fête, et déclara que les petites étaient bien plus gentilles que les grandes. Cette opinion fut encore combattue par Mme de Gontaut, qui lui dicta une formule plus polie pour exprimer, ou plutôt pour *déguiser* sa pensée. Toutefois, malgré les exigences de l'étiquette, elle s'amusa comme une personne naturelle et ne nous quitta pas sans regret.

Nos parents, qui avaient notre congé dans leur poche, s'emparèrent de nous à l'issue de la collation royale, et entendirent la narration merveilleuse de cette intéressante journée. Longtemps encore après notre retour, le souvenir de cet *auguste* repas assaisonna, en mainte occasion néfaste, les mets, fort sains d'ailleurs, mais rigoureusement classiques de notre modeste ordinaire.

XV. Un jour de révolte. Explosion. Emeute en chœur. *Triomphez, bel Alcindor ! Fleuve du Tage ! Malborough s'en va-t-en guerre !* Trois jours de révolution. Le maréchal Macdonald et l'abbé de Lamennais. *Que les rhumes cessent !* L'ordre rétabli.

Vous voyez que nous étions bien heureuses sous la direction de l'excellente Mme de Bourgoing ; cependant j'ai à parler d'une révolution, et il faut, quoi qu'il m'en coûte, troubler par cet orage la sérénité de notre beau ciel.

Dès la veille du jour néfaste, une sourde fermentation régnait parmi nous. La chapelle avait ravivé nos ressentiments, et, en arrivant au réfectoire, nous avions un air d'indépendance qui cachait mal ou plutôt qui trahissait notre généreuse indignation. (Il s'agissait du renvoi d'un aumônier que nous voulions venger de sa disgrâce, parce qu'il nous rappelait, trait pour trait, la figure de Notre-Seigneur.)

Le déjeuner fini, nous nous rendons à la promenade, et, au son de la cloche, nous reprenons nos rangs sans aucune manifestation hostile ; mais, à peine de retour à la classe, au lieu de nous préparer silencieusement à l'ar-

rivée de notre institutrice, nous nous livrons à une explosion foudroyante, frappant nos cases en cadence ; et, avec un bruit infernal, nous entonnons en chœur le chant de triomphe d'Alcindor, dans *l'Orgueilleuse punie* :

Triomphez, bel Alcindor,
Triomphez, l'amour vous couronne !
Triomphez, bel Alcindor,
Le cœur qu'il donne
Est un trésor !

O madame de Bourgoing ! quand vous appeliez Séraphin pour nous procurer une jouissance aussi nouvelle qu'inattendue, vous ne vous doutiez pas du funeste usage que nous ferions un jour de vos bienfaits !

Si nous avions su *la Marseillaise*, nous l'aurions probablement risquée ; mais notre démonstration imprévue obtint un égal succès.

Notre pauvre dame surveillante, réellement stupéfaite, essaye de nous rappeler à l'ordre ; elle menace, elle prie ; nous continuons plus sauvagement encore, en lui adressant ces vers, puisés à la même source que les précédents :

J'offre à la beauté
Le prix donné par la victoire ;
S'il est accepté,
Il fera ma félicité !

Que pouvait-elle dire ?... Ne sachant plus comment nous apaiser, elle courut chez Mme la surintendante lui raconter le fait incroyable dont elle venait d'être témoin.

— Ne faiblissons pas maintenant, nous écriâmes-nous d'un commun accord, nous serions perdues sans ressource !

A cet instant, notre institutrice arrivait.

Elle essaya de balbutier quelques paroles de surprise ; mais nous lui fermâmes la bouche par un à-propos non moins heureux que les autres ; ce fut encore *la belle Arsène* qui le fournit. Prenant une voix de fausset, agréablement cadencée, nous lui répondîmes toutes ensemble :

Dussé-je périr, je n'abattrai
Jamais de ma fierté :
Non, jamais je ne me soumettrai
A l'empire des hommes !

Puis nous lui chantâmes : *Fleuve du Tage*, avec un entrain qui ne laissait rien à désirer. Les cases nous tenaient lieu d'orchestre, et soutenaient les accords de notre mélodie satanique.

En voilà encore une hors de combat ! que va-t-il advenir ?

Mme la surintendante ne juge pas convenable de compromettre sa dignité. Mme l'inspectrice se présente, on ne l'écoute pas ; les cris et les chants redoublent de violence, et la complainte de *Marlborough* accompagne son départ.

Nous étions vraiment folles !

Le mauvais exemple se propage vite ; on craignait que notre rébellion ne gagnât comme une épidémie. Le conseil des dignitaires s'assemble, et envoie un exprès à la grande chancellerie, afin d'instruire M. le maréchal du danger qui menaçait l'ordre public.

De notre côté, nous commencions à nous ennuyer un peu de notre sédition sans cause explicable, sans but arrêté, sans plan réfléchi. Nous marchions étourdiment dans une route fort dangereuse ; l'ensemble seul pouvait nous sauver, et, tout en reconnaissant l'absurdité de notre conduite, nous persistions sagement à ne pas nous désunir.

Enfin, le troisième jour, on nous apprend que M. le maréchal, accompagné de M. l'abbé de La Mennais, nous attend à la chapelle.

— Il fallait bien que cela finît, nous dîmes-nous avec un mélange de satisfaction et d'inquiétude ; mais quel sera le dénoûment de cette inconséquence ?...

Puis, la gaieté reprenant le dessus, nous envisagions le côté plaisant de la chose, et, nous rappelant les glorieux faits d'armes du maréchal, que nous aimions comme un père, nous convenions en riant que ses campagnes d'Italie avaient dû être plus terribles encore que les nouveaux périls qu'il venait braver au milieu de nous.

— Il a passé par les scènes sanglantes de la République ; il était le compagnon d'armes de l'Empereur : décidément il ne faiblira pas ; tâchons seulement de nous rendre avec honneur, et sans qu'on sacrifie personne à la paix générale.

Tels étaient nos discours et nos résolutions. En arrivant à la chapelle, nous nous plaçons assez bruyamment ; M. le maréchal nous examine d'un air calme, et sa froideur, pleine de sévérité, nous afflige bien plus qu'elle ne nous effraye. Notre bonne surintendante s'assied à côté de lui ; son visage ne témoigne ni indignation ni colère ; le sang-froid le plus tranquille est tout ce que nous pouvons remarquer : décidément, nos affaires sont mauvaises !... M. de La Mennais paraît ; à son aspect, nous hasardons une espèce de protestation contre ce qu'il va dire, et nous commençons à tousser, à nous moucher, et même à éternuer avec irrévérence. M. le maréchal se fâche alors, et, se tournant plus particulièrement vers nous, il s'écrie assez vivement :

— En voilà assez, mesdemoiselles !... Que les rhumes cessent ! La première qui osera se faire remarquer sera, à l'instant même, renvoyée dans sa famille !

La victoire ne fut plus indécise ; ces paroles éminemment pectorales nous guérirent subitement, et nous écoutâmes l'orateur si remarquable, dont on avait bien voulu honorer notre insubordination. Je ne me rappelle plus le texte de son discours, mais il produisit un effet que M. Macdonald avait suffisamment préparé. Nous nous précipitâmes, la tête la première, par cette porte de salut qui nous permettait de rentrer au bercail, et nous ne désirâmes plus que le bonheur de nous réconcilier avec M. le maréchal.

Personne ne fut puni, et jamais on ne fit la moindre allusion à cet incident bizarre, que nous ne comprenions plus nous-mêmes, et qui ressemblait à un vertige.

XVI. Les derniers jours de pension. Rêves et projets. Les 40,000 francs d'Adrienne. Funérailles de Louis XVIII. Adieux à nos dames. Le caractère et l'avenir de l'élève de Saint-Denis.

Cependant les jours se succèdent ; je touche à la fin de mon éducation ; quelques mois encore, et je vais pour jamais me réunir à mon père ! *Pour jamais !* cette expression devrait-elle appartenir à la langue humaine ?... N'importe, le monde où nous allons entrer nous préoccupe déjà. Quel sera notre sort ?... Rien d'amusant comme les espérances des unes, les illusions incroyables des autres, et l'ignorance de toutes à l'égard des réalités de la vie.

Possédant une instruction solide et quelques talents d'agrément, nous allions rentrer dans nos familles sans rien connaître de la société ni du cœur humain, cet abîme sans fond, que nous n'avions guère songé à étudier : l'apparence nous avait suffi jusqu'alors.

Nous ne parlions que d'indépendance, à la veille de subir le plus constant, le plus tyrannique esclavage. Combien aussi devaient déchoir et apporter une éducation trop recherchée au milieu du cercle le plus modeste ! Celles-là étaient appelées à souffrir de l'infériorité de leurs égaux et de la leur propre aux yeux d'anciennes compagnes mieux placées dans le monde, et dont l'abandon inévitable commencerait une suite de déceptions cruelles.

L'Empereur, en créant ce noble établissement, se proposait de marier et de doter ses filles adoptives, projet qui ne pouvait plus s'effectuer dans les conditions présentes ; ainsi l'éducation donnée par le gouvernement devenait une misère de plus pour celles qui, n'en ayant pas convenablement profité, n'étaient pas en état de se faire une position supportable. Elles se trouvaient heureusement en petit nombre.

Plusieurs se flattaient d'accorder leur main à quelque prince épris de leurs charmes. L'une des plus raisonnables me disait un jour :

— Je sais que je n'ai pas de fortune ; papa m'en a prévenue et m'a répété bien souvent : — Que te restera-t-il après moi, pauvre chère Adrienne, tout au plus quarante mille livres de rente !

— Mais c'est un revenu superbe ! lui répondis-je ; es-tu bien sûre qu'il ait ajouté : *de rente ?*

— Il me le semble.

— Non, tu te seras trompé ; car, sans cela, tu serais riche au delà de tes souhaits.

— C'est donc beaucoup ?...

— Tu m'en donneras des nouvelles dans deux ou trois ans !

... Une dernière et triste solennité nous était encore réservée : le roi Louis XVIII, dont la santé déclinait visiblement, succomba enfin à ses souffrances, et laissa une couronne trop pesante à son frère Charles X.

La basilique de Saint-Denis ouvrit ses portes pour le recevoir, et, une fois les cérémonies publiques terminées, nous fûmes admises à lui rendre notre dernier hommage et à jeter quelques gouttes d'eau bénite sur sa dépouille mortelle. Des larmes sincères auraient plus doucement ému ses mânes que les nombreuses aspersions prodiguées à son catafalque royal.

Ah ! nous étions bien autrement touchées quand la mort frappait, au milieu de nous, quelque jeune et intéressante victime, dont le nom seul devait indiquer la tombe condamnée à l'oubli ! En l'accompagnant dans notre cimetière humide et sombre, lorsque nous entendions le bruit sinistre des cordes qui la descendaient dans son funèbre asile, et que la terre rendait un son lugubre en tombant sur ses restes inanimés, nous sentions nos cœurs s'attendrir et nos yeux se mouiller de larmes. Un retour involontaire sur ce qu'elle avait été, sur ce qu'elle était alors, sur ce que nous pouvions devenir nous-mêmes, nous portait à des pensées religieuses et mélancoliques ; mais la magnificence imposante qui déguisait à nos yeux l'aspect de la mort n'excitait que notre curiosité, et ne faisait naître dans nos âmes ni le recueillement ni la douleur.

... Mes dix-huit ans allaient s'accomplir ; j'avais déjà vu s'éloigner mes amies les plus chères, et je me préparai, selon l'usage, à faire mes derniers adieux. Il nous était permis, pour cette fois seulement, d'aller rendre visite à nos dames dans leur petite chambre, et elles nous y recevaient, non plus en élèves placées sous leur dépendance, mais en jeunes personnes du monde. J'usai de cet aimable privilége, et, après avoir accompli toutes ces formalités, je me sentis pénétrée d'un profond regret. C'est que j'appréciais mon existence paisible, mes agréables occupations, et surtout l'amitié sincère de mes compagnes. En effet, quelles douces habitudes j'allais rompre ! quel genre de vie différent m'attendait ! L'image de mon père venait me rendre le courage ; elle triomphait de mes perplexités ; et quand je me représentais qu'il comptait impatiemment les heures de notre séparation, je me reprochais un chagrin qui aurait affligé sa tendresse ; d'ailleurs, lorsqu'on est jeune, quelle confiance illimitée n'a-t-on pas dans soi-même et dans autrui ? Le bonheur est partout, en vous et hors de vous ; l'espérance n'est, à ce qu'il semble, que l'attente de cette félicité prochaine, inconnue, mais pourtant rêvée, et à l'idée de laquelle ne se mêle pas même le doute. On ne saurait prévoir l'avenir, c'est vrai ; mais il sera beau, il doit l'être !... Demandez plutôt à votre cœur si aimant, à votre imagination si riche, à votre âme si ardente ! que de mystères vont vous être dévoilés !... A peine pouvez-vous renfermer en vous-mêmes ce trésor de vie qui vous semble inépuisable et qui déborde de toutes parts. Exaltation pleine de poésie, fruit d'une éducation libérale, qui éloigne la pensionnaire de tout le positif de l'existence pour l'entourer de créations sublimes ! Ces modèles que l'histoire lui a offerts, ces sentiments généreux que la littérature a développés, ces arts qu'elle a cultivés ou du moins admirés avec enthousiasme, ces opinions indépendantes qu'elle a professées hardiment, ces nobles penchants auxquels elle a pu se livrer sans contrainte, tout enfin concourt à donner à l'élève de Saint-Denis (c'est principalement elle que je veux peindre) un caractère à part, mais où dominera toujours la sensibilité la plus vraie, unie au désintéressement le plus rare. Puisse-t-elle y joindre le bon sens, la force d'âme, et cette qualité précieuse qui est aux facultés morales ce que la grâce est à la beauté, je veux parler du tact, bienfait inappréciable de la nature, sans lequel ne peuvent exister, selon moi, ni la délicatesse du cœur, si douce à nos amis, ni celle de l'esprit, si nécessaire à nous-mêmes.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, et je me sépare en même temps de vous et de mes compagnes ; mon père m'attend au parloir ; il m'a envoyé une toilette charmante, et quand j'irai me jeter dans ses bras, il me donnera ma première montre ! Un grand dîner doit réunir la famille et les amis ; je n'entends parler que de fêtes et de plaisirs... Oh ! que la vie est belle à dix-huit ans !

C'est au milieu de ces riantes images que je vais rejoindre ce père tant aimé ; nous montons en voiture, et, le cœur oppressé de joie et de soupirs, je regarde avec une émotion profonde la paisible retraite que j'abandonne, et où je n'ai déjà pas plus de droits qu'une étrangère !

Il faut accomplir sa destinée : commençons donc avec la mienne ! Garderai-je longtemps cette franche gaieté, cette heureuse confiance que j'apporte au milieu d'un monde que j'aime, et dont je serai probablement aimée ?

Vous devinez à peu près ce que le sort me réserve... ; dans le cas contraire, je respecte vos illusions.

Mes épreuves les plus cruelles sont passées, quoi qu'il puisse arriver désormais, et je retrouve à la fois des larmes et des sourires en parcourant ces lignes écrites sous l'influence de mes souvenirs de jeunesse. Hélas ! c'est l'écho lointain de la voix chérie qu'on ne doit plus entendre ; c'est le portrait fidèle de l'ami qu'on ne reverra jamais !

Mme Caroline BÉTOURNÉ,
ancienne élève de Saint-Denis.

FIN

CHRONIQUE DU MOIS.

L'HOTEL DU LOUVRE. CONTE DE FÉE.

Vous êtes, je suppose, un voyageur américain, allemand ou anglais, ou même un Français d'Alsace, de Lorraine ou de Bretagne ; vous venez de faire le voyage de Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, et vous rentrez chez vous ébloui des merveilles de la capitale de la civilisation, mais harassé, mécontent, furieux de la vie d'auberge et d'hôtel garni, de la cohue des commensaux, de l'insalubrité de la table, des désordres du service, de la saleté des chambres, de la dureté des lits, de l'âpreté des hôteliers et des restaurateurs. Ils ont mis votre bourse à sec, votre santé à mal, votre patience à bout, etc., etc.

Dans cette disposition d'esprit, vous ouvrez un journal et vous y lisez les lignes suivantes :

— On vient d'ouvrir et d'inaugurer à ***, un hôtel

Les étrangers à l'Hôtel du Louvre. Une famille anglaise à table. Dessin de Gustave Doré.

comme on n'en a jamais vu en Europe. Cette maison, ce palais, ce tout ce qu'on voudra, est bâti sur un emplacement où s'élevait naguère un quartier ; le moellon a tout envahi, et les rues d'autrefois sont aujourd'hui de simples corridors de service. Le terrain de l'hôtel comprend huit mille mètres de superficie, et cet immense bâtiment pourra contenir la population d'une sous-préfecture. C'est le phalanstère américain, quelque chose qui égale s'il ne surpasse pas l'hôtel Saint-Nicolas de New-York où l'on arrive par caravanes de cinq à six cents personnes. Le tempérament américain se trouve parfaitement à l'aise dans ces caravansérails où le luxe et le confortable s'unissent au bon marché. Ces vastes hôtels sont aux autres établissements garnis ce que le chemin de fer est à la diligence. Quel que soit le nombre des voyageurs, le rail-way les emporte tous ; ainsi tout le monde est appelé et tout le monde est élu dans ces immenses palais où l'on peut dépenser cinq francs ou cent francs par jour, où l'on trouve la solitude dans sa chambre, et le bruit, le mouvement, la conversation dans le salon commun.

L'hôtel a quatre entrées, dont la principale, donnant sur la rue de ***, est monumentale. On pénètre dans une vaste cour recouverte d'une toiture en cristal. On dirait d'une serre gigantesque dressée pour abriter les grands

arbres des tropiques. Au fond de cette cour, un double escalier surmonté d'un perron conduit à une galerie de trente mètres de longueur sur huit de largeur. Sept arcades vitrées éclairent cette espèce de salle des Pas perdus, qui sera le promenoir d'hiver des voyageurs. La partie centrale de la voûte est occupée par six caissons contenant des tableaux à la détrempe, qui représentent les douze Mois. Puis, sur les pendentifs, voltigent les génies des Arts et des Sciences. Au milieu, une grande porte mène à une autre galerie plus grande encore, et qui rappelle par sa forme et sa décoration la célèbre galerie de Henri II du palais de Fontainebleau. Cette galerie de l'hôtel a quarante mètres de longueur sur treize de largeur et onze de hauteur. C'est la salle à manger de l'hôtel, salle à manger fastueuse et vraiment royale, où l'habit noir sera littéralement écrasé par le luxe de la décoration et l'éclat des lumières.

Quatre grands tableaux octogones, entourés d'encadrements blanc et or et de champs de marbre, représentent les quatre Saisons ; d'autres tableaux, encadrés dans la partie formant voussure, développent la décoration générale et la complètent. Une grande cheminée de marbre, dominée par un large cadran, s'élève au fond de cette galerie. Voltaire disait à je ne sais plus quel parasite qui abusait de l'hospitalité de Ferney : « Il y a entre don Quichotte et vous cette différence que don Quichotte prenait les hôtelleries pour des palais, et que vous prenez les palais pour des hôtelleries. » Le mot de Voltaire ne se comprendrait plus aujourd'hui, car rien n'empêche de prendre pour un palais, et un palais très-magnifique, cette auberge où l'on trouve des chambres à raison de deux francs par jour.

La salle à manger de l'hôtel semble la salle du trône de la gastronomie. Balthazar pourrait y donner son festin, et les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, y tiendraient sans confusion. Toute la mythologie, traitée dans un style de gala qui convient au lieu, forme un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux. Entre chaque tableau s'étendent des panneaux oblongs percés à claire-voie, qui filtrent l'air comme des arrosoirs. Ces plafonds ne sont pas les seules peintures de la salle. Dans la partie formant voussure entre les œils de bœuf, sont encadrés des tableaux qui développent et complètent la décoration. Ce sont des Génies occupés aux travaux ou livrés aux plaisirs caractéristiques des quatre saisons de l'année. Les uns tranchent des épis plus hauts qu'eux au croissant de leurs faucilles d'or ; les autres reviennent de la vendange à califourchon sur les panthères de Bacchus ; ceux-ci greffent les arbres d'un jardin ou plongent le filet dans l'eau poissonneuse ; ceux-là sonnent dans des trompes l'hallali d'un cerf abattu, ou se pressent frileusement autour de l'âtre de la veillée. Rien de plus gracieux que ces petites idylles composées dans le goût des fresques de Pompéia. Les fenêtres sont comme enchâssées dans l'or sculpté et bosselé des lambris ; les trumeaux des entre-deux sont revêtus de grandes glaces et décorés de pilastres d'ordre ionien. Le sol est couvert d'un parquet à compartiments, dont la marqueterie de chêne, de noyer et de merisier simule la richesse et les colorations de la mosaïque. Un buffet continu garnit tout le soubassement de la salle ; il sert de voie à un chemin de fer culinaire, sur lequel des plateaux vont descendre, en glissant dans l'office par une large trappe, les plats de desserte et remontent sans s'arrêter chargés d'autres plats. Ainsi, le service se fait à la vapeur ; le dîner prend le *train express* d'un rail-way pour arriver plus vite aux convives.

Le bâtiment qui renferme la salle à manger est isolé des autres parties de l'hôtel ; il donne sur la cour de service dans laquelle il s'avance comme un promontoire. Les constructions qui enveloppent les trois cours forment le pourtour de l'hôtel et sont consacrées aux logements des voyageurs. C'est à chaque étage une double rangée de pièces que sépare un large couloir de quatre cents mètres qui fait le tour de l'hôtel. Six grands escaliers en pierre et huit escaliers de service relient ces quartiers d'appartements, dont les enfilades, vues d'une extrémité, présentent l'éblouissante perspective de rues de chambres prolongées à perte de vue. Les appartements du premier étage sont d'une richesse et d'une élégance supérieure ; des lambris dorés bordent les plafonds, des papiers de choix revêtent les murs, de riches tapis couvrent les planchers, des rideaux de soie ou de damas ondoient à larges plis aux fenêtres. Les cheminées portent des pendules et des bronzes du meilleur goût ; les meubles sont en palissandre ou en Boule. Rien ne ressemble moins à ce luxe faux et criard qui caractérisait jusqu'ici la chambre d'auberge.

Trois divisions de service sont établies à chaque étage. La sonnerie des appartements est électrique ; le coup de sonnette du voyageur va frapper un timbre dans la pièce où se tiennent les domestiques, et fait apparaître en même temps le numéro de sa chambre. De cette façon, le retard est impossible, le quiproquo supprimé. Des porte-voix partant de chaque antichambre, et communiquant au bureau, à l'office, à la lingerie de l'hôtel, activent encore la rapidité de ce service presque télégraphique.

Au-dessous du perron s'étendent la cuisine et les remises. Cette vaste cuisine, avec ses larges fourneaux de fonte, ses machines hydrauliques, son tube ascensionnel qui enlève les mets dans la salle à manger et le bureau auquel les plats viennent s'inscrire avant d'y monter, comme des colis prenant leur passage, a l'aspect scientifique d'un laboratoire. C'est la cuisine industrielle dans toute sa splendeur, la vraie cuisine d'un siècle qui met de la physique jusque dans ses marmites, et de la chimie jusque dans ses sauces.

L'architecte a tout prévu. Pour que l'immense respiration de cette fournaise culinaire, jointe aux exhalaisons de la remise, ne vienne pas troubler l'air de la salle à manger, il a adossé aux murs deux vastes cheminées de ventilation qui ramassent à leur sortie les miasmes partis d'en bas, pour les élever au-dessus du bâtiment et les dissiper sur les toits. Des fondations au comble, l'édifice est un modèle d'hygiène intérieure. Au-dessous de toute sa surface règne un réseau d'égouts, présentant un développement de mille mètres, qui dégorge directement les eaux pluviales et ménagères dans l'égout central de la rue, sans jamais les laisser paraître à la superficie du sol. Toutes les gouttières intérieures et extérieures aboutissent à ces cloaques souterrains, incessamment purifiés par l'abondant lavage des eaux de la ville. L'eau, ce sang lustral qui entretient la vie et la salubrité des maisons, circule à larges flots dans toutes les artères de l'hôtel ; elle monte jusqu'aux toits par de longues spirales de tuyaux, et huit robinets la distribuent aux habitants de chaque étage, chaude ou froide, suivant leur désir. Un appareil de fabrique anglaise complète cette organisation de propreté minutieuse. Au milieu de la cage de tous les escaliers de service s'élèvent de grands coffres perpendiculaires garnis de trappes qui s'ouvrent sur les couloirs, reçoivent les balayures et les engloutissent dans leurs profondeurs. De cette façon, la maison sera nettoyée

chaque matin de fond en comble, comme par ces balais invisibles dont parlent les légendes.

Quant aux bagages des voyageurs, un appareil ingénieux les puise dans la cour d'entrée, et les monte ou les descend d'étage en étage. Ainsi, plus de portefaix gravissant et souillant les escaliers, plus de malles et de valises lourdement traînées dans les corridors, plus rien de ce fracas et de ce désordre qui donnent aux hôtels un si fâcheux aspect de déménagement perpétuel. Bien plus, le voyageur lui-même, s'il est impotent, goutteux ou simplement fatigué, sera transporté dans sa chambre par cette machine invisible : c'est le *truc* de la féerie appliqué au confort de la vie réelle.

Il nous resterait encore à décrire la salle de bains, le fumoir, le salon de lecture, la lingerie, qui est à elle seule tout un monde, et l'emplacement où doit bientôt fonctionner une grande buanderie, qui lavera et sèchera le linge à la vapeur en moins d'une journée. Mais il est temps d'arriver au bouquet de ce feu d'artifice, à la Société de photographie qui occupera en même temps le rez-de-chaussée et les combles de l'hôtel.

Les vastes ateliers de cette Société s'élèveront bientôt au sommet de l'édifice, mais les clients qui viendront lui demander leurs portraits seront dispensés de l'ascension : par un jeu de bascule aussi simple qu'ingénieux, le salon de réception qui donne sur la rue s'enlèvera du rez-de-chaussée jusqu'au toit, et, les portraits finis, il redescendra comme il aura monté, sans secousse, sans efforts, par un mouvement insensible.

Un salon qui monte sur les toits pour vous conduire dans un atelier où le soleil fait votre portrait en une séance d'une seconde ! Quelle féerie du boulevard aurait osé, il y a vingt-cinq ans, mettre en scène un tableau de cette fantaisie ? Le conte bleu est aujourd'hui de la réalité pure et simple. Nous en verrons bien d'autres.

Ce salon et ces ateliers fantastiques sont encore à faire ; mais tout s'improvise à l'hôtel en question. N'est-il pas lui-même une improvisation colossale ? La première pierre a été posée le 27 août 1854 ; il ouvre ses portes le 16 octobre 1855. Ainsi, en treize mois et demi, cette ville de sept cent cinquante chambres, qui peut loger mille voyageurs sous son toit, aura été bâtie, décorée, peinte, tapissée, meublée ; n'est-ce pas merveilleux ? et la truelle de l'architecte ne vaut-elle pas, par le temps qui court, la baguette des fées ? —

Après avoir lu cette description, vous croyez sortir d'un rêve, et vous dites : *la Presse* et *le Siècle*, M. Texier et M. de Saint-Victor sont fort habiles à faire des contes bleus.

Et pourtant vous reconnaissez bientôt que ces contes sont des réalités, que ces articles, prétendus fantastiques, sont des procès-verbaux d'une minutieuse exactitude ; que l'hôtel merveilleux décrit ci-dessus n'est pas un édifice des *Mille et une Nuits*, un château en Espagne, une illusion des jardins d'Armide.

Non ! c'est un véritable hôtel en pierres de taille ; c'est à Paris qu'on vient de l'achever et de l'ouvrir au monde ; il s'étend de la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré, de la rue du Coq au Palais-Royal ; en un mot, c'est l'Hotel du Louvre, ainsi nommé, parce que ce palais de la nation s'élève en face du palais des souverains.

Alors, vous vous écriez pour conclusion :

— Bénis soient les spéculateurs et l'architecte qui ont préparé ce séjour de délices aux touristes de l'avenir ! Je me dédommagerai des souffrances de mon dernier voyage à Paris, en descendant à l'hôtel du Louvre... à la prochaine Exposition universelle !

Le nouveau caravensérail est déjà occupé. Le jour, ou plutôt la nuit de son inauguration, il a reçu deux mille exposants dans une fête babylonienne. Toutes les nations étaient de la partie. La parole humaine s'échappait dans tous les idiomes ; c'était Babel, une Babel où l'on s'entendait très-bien, excepté cependant au buffet et au vestiaire.

Le lendemain, une foule d'étrangers occupaient les chambres, le portique et la vaste salle de l'hôtel du Louvre.

C'est dans un coin de cette salle que M. Gustave Doré, l'habile et fantasque dessinateur, a croqué sur le fait et d'après nature la famille anglaise attablée, — et affamée, — dont vous avez contemplé les divers échantillons en tête de cet article.

ENCORE LES MACHINES.

Machines à chocolat. — Le cosmogaphe. — Le télégraphe et les souliers.

Dans nos revues de l'Exposition universelle, nous avons traversé un peu trop rapidement l'annexe des machines. Retournons-y un instant, ne fût-ce que pour admirer avec M. Ber et avec la foule les curieuses machines à chocolat de M. Devinck. — La première de ces machines a pour avantage d'éviter que l'ouvrier ne triture dans ses mains une marchandise destinée à l'alimentation, soit qu'il s'agisse de presser le chocolat pour en faire sortir l'air qui nuirait à sa conservation, soit qu'il s'agisse d'en charger les moules. Cette machine qui, à l'aide de la pression de la vis d'Archimède, débarrasse le chocolat de l'air qu'il renferme et qui, pour le pesage et le dressage, se substitue à toutes les opérations manuelles, constitue dans cette fabrication un progrès très-important. Elle fonctionne avec une telle rapidité, que quatorze demi-livres de chocolat sont pesées et dressées dans une minute. Une vitesse double, qui correspondrait pour douze heures de travail à plus de dix mille livres, peut être obtenue. Dans une note explicative sur cette machine, M. Devinck, guidé par le plus honorable sentiment, s'empresse d'associer son contre-maître au mérite de cette invention et d'appeler sur cet intelligent ouvrier, M. Armand Daupley, l'attention du jury. C'est à ce même contre-maître que revient (c'est M. Devinck qui nous l'apprend) la principale pensée de la machine à envelopper le chocolat, laquelle n'a pas coûté moins de quatre années de recherches. Cette machine, dont les opérations se font au moyen de vingt-huit mouvements articulés, livre les tablettes de chocolat enveloppées, pliées, cachetées, empilées avec une merveilleuse promptitude. Une machine de cette nature, aujourd'hui en construction, pourra envelopper dix mille tablettes par jour avec plus d'exactitude et de propreté que ne le feraient les mains de vingt femmes. Que chacun de nous, s'écrie le rapporteur, étudie avec soin toutes les combinaisons que, dans ces machines ingénieuses, M. Devinck et son collaborateur en mécanique ont dû appeler à leur aide, les roues, les cylindres, les trémies, les pistons dont ils ont dû combiner le jeu, et que, tous les matins, chacun de nous mange son chocolat avec moins d'indifférence !

Entre la galerie des machines et la rotonde du Panorama, chacun a pu remarquer un appareil très-ingénieux que l'auteur, M. Ouvière (de Marseille), appelle un cosmographe. — A l'aide du cosmographe, l'intelligence la plus vulgaire comprend et peut observer le passage d'un astre quelconque au méridien et à l'équateur, les déclinaisons

nord ou sud, les saisons, l'axe du monde et le pôle, l'écliptique et le cercle polaire, enfin la grande charpente céleste au milieu de laquelle se meut le globe que nous habitons. C'est le calendrier dans le ciel même. Nul doute que cet observatoire populaire ne soit adopté pour nos places publiques, pour les cours des colléges, pour les jardins et les terrasses. Le cosmographe, de forme élégante, est fixé sur un piédestal en maçonnerie ; il n'a rien à craindre de l'intempérie des saisons, et il indique à tout passant, à toute heure du jour et de la nuit, les points et les lignes du ciel avec tant de simplicité et de précision, qu'il est impossible qu'il donne une seule fausse idée, dans le cas où il ne serait pas compris de prime abord. Sans l'aide d'un professeur, le cosmographe peut donner à l'élève et à l'homme du monde la connaissance à la fois si intéressante et si négligée de l'ensemble du ciel astronomique. C'est une invention heureuse. Grand ou petit, riche ou pauvre, il n'est pas un homme qui ne soit curieux d'observer ces grands phénomènes du ciel qui élèvent si haut la pensée et l'imagination. —

En général, l'exposition des machines aura beaucoup contribué à l'éducation populaire, en mettant la foule — *de visu* — au courant des inventions les plus merveilleuses du génie industriel ; et il n'y aura bientôt plus en France un seul homme, si borné fût-il, qui soit capable du trait d'ignorance attribué naguère à un paysan de je ne sais quelle contrée. Cette anecdote a parcouru et diverti le monde depuis quelques semaines, mais nul ne l'a mieux contée, selon nous, que M. Victor Meunier dans sa *Presse des enfants*.

— Le télégraphe électrique est une bien grande merveille puisque, avec lui, deux personnes qui sont à mille lieues l'une de l'autre peuvent correspondre aussi facilement que si elles étaient dans la même ville. Cependant, il y a des gens qui, par ignorance, lui demandent plus qu'il ne peut faire. C'est justement le cas du paysan dont je vais vous dire l'histoire.

Ce paysan a un fils qui est à Sébastopol, et ce fils lui écrit : « Papa, tout va bien ; j'ai encore mes deux jambes et mes deux yeux, mais je n'ai plus de souliers. Envoie-moi des souliers neufs, joins-y une pièce de cent sous, et je suis heureux pour longtemps. Embrasse pour moi ma mère, mon oncle, ma tante, ma sœur, ma cousine, mon cousin et tout le monde. »

Le bon père commande tout de suite les souliers. Quand ils sont faits, il se demande comment il va les envoyer. Une idée lui vient. « Puisque mon garçon est pressé, se dit-il, et que le télégraphe va si vite, je les lui enverrai par le télégraphe. » Le pauvre homme croyait que le télégraphe porte des paquets, tant il sait peu ce que c'est ! Il sort donc de chez lui, va dans la campagne en un endroit où passe le fil électrique, grimpe le long d'un poteau et accroche les souliers au fil, après avoir eu soin de mettre une pièce de cinq francs dans l'un d'eux, puis il s'en va en disant : « J'espère que mon fils ne se plaindra pas du retard. »

Or, il est bon de dire que le brave paysan, tout heureux d'avoir eu une idée qu'il croyait si bonne, l'avait communiquée à un de ses voisins, le père Michel, qui est d'une humeur gaie et ne laisse jamais échapper l'occasion d'une plaisanterie. Le père Michel l'avait donc suivi de loin, et à peine l'eut-il vu disparaître, qu'à son tour il monte au poteau, enlève les souliers neufs, met à la place les siens qui étaient usés, et s'en va sans rien dire.

Le lendemain le père, passant dans la campagne, aperçoit de loin des souliers qui pendent au fil télégraphique. Il pense d'abord que ce sont ceux qu'il a apportés la veille : « Eh mais, se dit-il, le télégraphe n'a donc pas fait son service ? » Il approche et voit que les souliers sont vieux ; c'est alors qu'il est vraiment émerveillé ! « C'est un miracle, s'écria-t-il, mon garçon m'a déjà renvoyé ses vieux souliers ! » Comme vous le voyez, il pensait que les souliers neufs étaient arrivés à Sébastopol, et qu'en échange son fils lui avait renvoyé les autres.

Inutile de dire que le père Michel, qui est un honnête homme, rendit les souliers et l'argent, qui furent envoyés par la vraie route. Mais comme on se moqua du pauvre paysan ! C'est à quoi les ignorants sont toujours exposés. —

Supposez que le paysan en question eût seulement traversé l'Exposition des machines, ou qu'il l'eût entendu décrire au maire ou au curé de son village, et, au lieu d'être la dupe qui suspendait ses chaussures au télégraphe, il eût été le malin qui accrochait ses vieux souliers à la place des neufs.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

« Il n'y a plus de Pyrénées. » Paroles de Louis XIV à Philippe V, son petit-fils, en l'envoyant prendre possession du trône d'Espagne.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. LE COMTE DE SÉGUR

Campistron faisant sa correspondance. Le duc de Vendôme. Dessins de Pauquet.

III. — JEAN GALBERT DE CAMPISTRON.

(Élu en 1701.)

Le premier berceau de l'Académie, enveloppée de ses langes par le caprice suzerain et bouffon d'un ministre, a pour expression Boisrobert. L'adoucissement des mœurs et l'état social au temps de Mme de Sévigné et de Mlle de Montpensier, Segrais. Avec Campistron, élu en 1701, nous entrons dans un monde nouveau, dans ces étranges dernières années de Louis XIV qui conduisaient à la Régence. Ce qui ne change et ne meurt pas, c'est la faveur, c'est la vive sociabilité française si prompte à l'engouement, c'est notre admirable facilité à nous former en coterie et à enrégimenter ce qu'on appelle les influences sociales.

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

Comme Segrais et Boisrobert, porté par les influences toutes-puissantes, avec moins de mérite poétique, Campistron, versificateur médiocre, fabricant de plans réguliers et froids que tout auteur dramatique méprise aujourd'hui, s'empara de la gloire, conquit la fortune, vécut avec les grands, devint célèbre et atteignit le *cordon bleu des beaux-esprits*, l'Académie française ainsi baptisée par Segrais.

Grâce aux succès du monde et à l'habileté de la mise en œuvre, ses tragédies, que la curiosité littéraire a peine aujourd'hui à parcourir, obtinrent un succès furieux. A la représentation d'*Andronic*, on fut obligé de doubler le prix des places. Celle d'*Arminius*, dédiée par précaution à la duchesse de Bouillon, grande cabaleuse en ce genre, eut presque autant d'éclat. Le triomphe de sa première pièce, *Virginie*, tout brillant qu'il fût, avait pensé être compromis par l'opposition de cette duchesse. Son quatrième ouvrage, *Alcibiade*, joué par le comédien Baron, dont toutes les femmes raffolaient, continua cette série de victoires et valut à l'heureux auteur la place de secrétaire particulier du prince de Conti.

C'était un Toulousain, d'une famille de capitouls, que le démon de la poésie avait arraché de bonne heure à sa famille et qui était venu se jeter dans les bras de Racine, en lui confiant ses désirs et ses dessins de gloire pratique. Saint-Simon prétend qu'il n'avait point de fortune. Bien accueilli par l'auteur de *Phèdre* et passant dans le public pour son élève, il sut naviguer avec dextérité et souplesse, choisit Baron pour son interprète, connut la ville et la cour, flatta les femmes et ne tarda pas à devenir, malgré la froideur et la langueur de sa poésie, le successeur officiel de son maître.

Le petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, le célèbre duc de Vendôme, qui donnait alors des fêtes magnifiques au château d'Anet, avait besoin d'un poëte à la suite. Racine, pressé d'accepter cet office, en déclina l'honneur et l'ennui et indiqua le jeune Campistron, qui écrivit pour ces fêtes un médiocre opéra, *Acis et Galathée*. Le prince trouva l'œuvre sublime et nomma Campistron secrétaire de ses commandements, plus tard, secrétaire général des galères.

Son affaire était faite et le théâtre lui devint inutile. Brave et désintéressé, occupé néanmoins de plaire au prince et de le distraire de ses fatigues militaires, il remplissait ses fonctions d'une manière assez étrange, laissant de côté les émoluments de sa place et brûlant, au lieu de les lire, les lettres auxquelles il avait à répondre.

— Voilà, dit un jour le duc de Vendôme, qui le voyait mettre le feu à un grand amas de lettres, *voilà* M. de Campistron *qui fait sa correspondance!*

M. de Talleyrand, se livrant plus tard à la même occupation, disait à ses amis : « Vous voyez, je me mets au courant! »

Le poëte disparaît, le brave Campistron suit l'armée et se bat mieux qu'il n'écrivait; on ne se souvient pas du guerrier, le poëte seul est resté, tant la renommée est chose folle!

— Que faites-vous ici, vous, Campistron? lui demanda le duc au beau milieu de la terrible fusillade de Steinkerque?

— Monseigneur, répondit le Toulousain avec autant d'apropos que de vigueur, est-ce que vous voulez vous en aller?

L'ordre de Saint-Jacques-de-l'Epée et la commanderie de Ximénès furent donnés sur le champ de bataille de Luzzara au brave qui avait écrit les tristes œuvres d'*Aétius*, d'*Adrien* et de *Phraate*, devenu marquis de Penango dans le Montferrat. Un soir qu'il se trouvait seul dans les environs de Parme, il fut dépouillé même de ses vêtements par des bandits; nu, grelottant de froid, il courut vers le premier village où il prit asile dans la maison du curé. Le curé de l'endroit s'appelait Alberoni, c'était un des hommes les plus fins, les plus pauvres, les plus spirituels et les plus obscurs d'Europe. Quand il vit le secrétaire du duc de Vendôme lui arriver en si triste appareil, il ne manqua pas de le bien traiter, lui donna ses habits et le fit reconduire au camp. Le duc voulut qu'on lui amenât un curé de campagne si honnête et si obligeant. Ce que faisait le duc au moment de l'arrivée d'Albéroni, nous ne saurions le dire; l'extase et l'admiration du curé en face ou du moins en présence du petit-fils de Henri IV, nous ne pourrions l'indiquer. Sa flatterie fut excessive, ignoble, incroyable, et plut au général. Alberoni le suivit en Espagne, le servit, devint ministre et fut arbitre de l'Europe pendant longtemps. Il paraît même qu'il supplanta son protecteur, dont l'écriture était exécrable, et la paresse telle qu'il donnait à copier les dépêches du général. Vendôme préféra les faire copier par Alberoni.

L'Académie ouvrit ses deux portes à l'ami de Vendôme, au secrétaire général des galères, qui défendait son maître de la plume et de l'épée. Ni sa froide comédie du *Jaloux désabusé*, qui fut cependant bien accueillie du public, ni le célèbre *Tiridate*, qui passa pour un chef-d'œuvre jusqu'à l'époque de Voltaire, et qui est illisible, ne valent en intérêt le drame de cette vie amusante, amusée et habile. Campistron avait deviné l'emploi des admirateurs salariés pour le succès de théâtre. Il organisait son succès en le faisant soutenir par des auditeurs soldés. L'un d'eux s'avisa de siffler tout en applaudissant.

— Que faites-vous là? lui demanda-t-on.

— Je siffle pour être en mesure avec ma conscience.

— Et vous applaudissez aussi?

— C'est pour m'acquitter envers l'auteur!

L'aventurier soldat et poëte vit les tristes batailles de Ramillies et d'Oudenarde; concourant avec Alberoni à défendre, par des pamphlets, le talent et le courage de Vendôme, et après avoir fort déplu au duc de Bourgogne et à Saint-Simon, demander sa retraite. Il avait engraissé; il se faisait vieux, il avait joui de tous les succès, presque de la gloire. De cinquante à soixante ans, il vécut paisible à Toulouse, épousa la riche sœur de l'archevêque de Bordeaux, Mlle de Casaubon, dont il eut six enfants, et termina, avec le glorieux titre de capitoul, cette vie accidentée et bien menée, où le monde, les camps, l'habileté personnelle, l'intelligence et le hasard se mêlent avec un agrément tout dramatique, bien plus vif que l'intérêt et le talent de ses œuvres.

A côté des portraits de Corneille et de Racine, dans la salle des séances de l'Académie française, on voyait autrefois le glorieux portrait de l'heureux Campistron. L'Académie aimait alors les gens heureux.

IV. — PHILIPPE-NÉRICAULT DESTOUCHES.

(Élu en 1723.)

Chez Segrais, Campistron et Boisrobert, il y a bien quelque chose de l'aventurier, mais sous des formes différentes. Le bohémien et le trivelin ouvre la marche; viennent ensuite le doux favori des princesses pastorales et l'homme de guerre, compagnon d'Alberoni et de Vendôme. En voici un d'une espèce différente et de trempe d'autant plus remarquable que, comédien nomade dans

sa jeunesse, chargé d'affaires dans son âge mûr du fameux cardinal Dubois, il traversa toutes ces épreuves sans y rien perdre de sa candeur, sans que sa conduite ou ses œuvres fussent entachées. Ce fut même par une sorte de révulsion naturelle, mais singulière à observer, que son théâtre porta l'empreinte d'une moralité douceâtre et un peu vulgaire, et se dirigea trop ouvertement vers un but didactique.

Sa famille réclama après sa mort contre un bruit répandu pendant sa vie, bruit qu'il n'avait jamais démenti, et selon lequel il aurait été comédien pendant sa jeunesse. Qu'il ait fait ses études aux Quatre-Nations et pris du service à dix-neuf ans comme volontaire, ainsi que l'a prétendu sa famille ; qu'il ait été enterré jusqu'à la ceinture par le jeu d'une mine des ennemis, et qu'après la bataille de Friedlingen il ait amusé les convives de Mme de Tibergeau en jouant devant eux le principal rôle d'une comédie de sa façon intitulée *le Curieux impertinent* ; que là se soient arrêtés ses essais d'acteur dramatique ; — ou bien, selon la version la plus accréditée, qu'il ait dirigé comme Molière une troupe d'acteurs nomades errant de Chambéry à Lausanne et de Lausanne à Bâle, cela importe peu à l'histoire littéraire. Lui-même a laissé sans réponse le couplet de Romagnési contre lui :

De ce sublime auteur,
Autrefois grand acteur,
La muse excelle...
Jadis à Chambéry,
Les Savoyards ont ri
De sa loquelle ;
Le voyant empereur,
Soldat, Crispin, docteur,
Polichinelle.

Soldat volontaire ou acteur nomade, peu importe. Sa vie, jusqu'à sa trentième année, se dérobe aux regards et se passe ou dans les camps ou dans les villages de la Suisse, de la Flandre. Une teinte sentimentale et un mélange assez bizarre des accidents de la fortune, et d'une moralité bourgeoise dont la scène française ne lui fournissait pas d'exemples, semble se rapporter aux impressions premières de cette jeunesse aventureuse. Son premier ouvrage, d'une froideur extrême et d'une trame romanesque, *le Curieux impertinent*, avait été applaudi par les treize cantons, lorsque Destouches, qui avait quitté son nom de Néricault, vint à Paris sous le patronage de M. de Puisieulx, qui l'avait rencontré en Suisse, faire jouer sa pièce. Elle obtint quelque succès. Destouches essayait de traiter non pas seulement des types comiques, mais des caractères tels que *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant*, pièces qui se rapportent à un système nouveau, et qui ouvrent la carrière du drame, tel que Diderot et Mercier l'ont cultivé. Le naturel et la verve manquent à ces comédies, que relèvent un intérêt dramatique assez doux et des situations touchantes. Aimable et d'un commerce sans épines, doué d'une sagacité paisible, versé dans toutes les langues du Nord, que tout le monde ignorait, il plut au régent, qui se l'attacha et qui le chargea, en 1717, d'accompagner en Angleterre le trop célèbre cardinal Dubois. Dubois s'arrangea bien de cet honnête homme, pieux et mondain, discret et riant, qu'on lui associait ; et, quittant l'Angleterre, y laissa Destouches avec la mission singulière d'obtenir pour lui l'archevêché de Cambrai, en sollicitant l'intervention du roi Georges auprès du pape. La chose était si étrange qu'elle parut incroyable, lorsque Destouches s'en ouvrit au roi d'Angleterre.

— On se moquera de moi ! s'écria le prince protestant.

— Mais c'est le régent lui-même qui vous en prie, répondit Destouches. Et il montra au roi d'Angleterre la lettre du régent qui l'en priait avec instance, et lui prouvait que Sa Sainteté serait accessible. La fortune de Destouches était bien préparée. Son séjour en Angleterre, où il épousa une Anglaise catholique, donna de l'énergie à son talent, plus habile que doué de puissance et de passion. Addisson donnait le ton ; après lui, Congrève, Farquhar et Otway se conformaient au goût populaire, et donnaient à leur théâtre une teinte bourgeoise et sentimentale. L'esprit de Destouches était éminemment perfectible, et la modestie, les penchants laborieux et honnêtes, la simplicité d'âme qui ne l'ont jamais quitté, lui permettaient de perfectionner et de renouveler même ses dons naturels. De cette école anglaise, dont la modération n'exagéra pas les défauts, sortirent *le Glorieux* et *le Philosophe marié*. C'était la mode alors de rougir du mariage ou d'en user comme si on en eût rougi ; c'était aussi la mode de se dire philosophe : en réunissant ces deux travers, il en composa son meilleur ouvrage, et remarquons en passant que le roi d'Angleterre, fort épris de la reine, et qui cachait à tous les yeux ce penchant comme si c'eût été un crime, lui a servi de modèle. C'était assurément chose unique de voir ce prince, affichant de mauvaises mœurs qui n'étaient point réelles, céder en secret à l'affection la plus vive pour la reine, qu'il prétendait dédaigner.

L'Académie française reçut au nombre de ses membres, le 25 août 1723, le protégé du régent et du cardinal Dubois, qui n'avait encore créé que d'assez mauvaises pièces. Ce fut en 1727 seulement que *le Philosophe marié* fit son apparition sur la scène, où *le Glorieux* fut joué en 1732. Le régent était mort, les espérances diplomatiques de Destouches s'étaient évanouies. Retiré dans un petit domaine champêtre, il ne cultiva plus que les lettres et donna encore *le Dissipateur*, qui se plaça pour le mérite après *le Glorieux* et *le Philosophe marié*. Ses dernières années furent consacrées à l'étude de la théologie et à la fabrication innocente d'un nombre considérable d'épigrammes contre les philosophes et leurs progrès, dont il était le témoin attristé. Voltaire lui-même laissa mourir en paix ce solitaire de soixante-quatorze ans, ami sincère des lettres et l'un de ceux qui honorèrent le plus l'Académie française, sinon par leur génie, du moins par les qualités morales et par l'emploi du talent.

V. — LOUIS DE BOISSY.

(Élu en 1754.)

Le dix-huitième siècle marche, toute la société est possédée de l'amour, ou, si l'on veut, de la manie du talent. Les livres pullulent, les doctrines réformatrices de la société surabondent. Voltaire, Buffon, Montesquieu, siégent à l'Académie française. Un petit livre fait plus de bruit qu'une bataille.

En 1752, dans une chambre dénuée et solitaire de l'un des quartiers les plus populeux de Paris, un drame intime et lugubre se passait. Un homme d'un âge mûr, vêtu comme un gentilhomme, la figure amaigrie par la souffrance, était assis devant une table chargée de papiers et de livres. Sa femme, malade, était couchée, elle se taisait, comme il arrive dans les profondes douleurs, et elle cachait sa tête dans l'oreiller trempé de ses larmes. La plume s'é-

chappait des doigts glacés de celui qui essayait de tracer encore quelques caractères et à qui la force manquait.

— Finissons, lui dit-elle, finissons-en, la porte est fermée, personne ne viendra ; il n'y a plus de secours, plus d'espérance ; les hommes sont impitoyables pour la pauvreté, et nous sommes si pauvres !

L'homme ne répondit que par un long sanglot qui avait peine à sortir de sa poitrine brisée. Il se leva ; puis, allant saisir la main desséchée qu'elle lui tendait, il resta à genoux la tête appuyée sur le lit.

— Mourons, dit-il ensuite d'une voix étouffée, plus d'aliments, plus de pitié, plus de charité autour de nous. Mourons.

Ils restèrent ainsi, pendant quelques heures, immobiles, silencieux, résignés à ce dernier naufrage, lorsque la sonnette de la porte vint à retentir et les éveilla de cette transe profonde qui les avait comme anéantis d'avance. Au bruit que fit leur mouvement, la personne qui se trouvait en dehors s'aperçut de leur présence et ébranla la porte de ses coups.

— Monsieur de Boissy, monsieur le chevalier, vous êtes là, je vous entends, il me faut mon rôle avec les changements que je vous ai demandés ; il me le faut tout de suite. Vous seriez dans l'inspiration et le troisième ciel des muses, que je ne m'en irai pas d'ici sans avoir mon rôle. Ah ! chevalier, vous ne savez pas ce que c'est qu'Arlequin ; et il se mit à chanter l'air nouveau et la chanson dont les corridors de la Comédie-Italienne retentissaient tous les soirs :

Monsieur de Boissy
A l'esprit transi,
Etc., etc.

Le pauvre homme alla ouvrir. C'était, en effet, le célèbre Arlequin de ce théâtre alimenté par Le Sage, Piron, Fusellier et par M. de Boissy lui-même. Il fut bientôt au courant de cette détresse et de cette douleur, qu'il secourut avec cet empressement et cette délicatesse qui ne sont pas rares parmi les gens de sa profession. Boissy fut sauvé, et le bruit s'étant répandu que l'auteur de plus de quarante pièces de théâtres, jouées avec des succès différents, mais quelques-unes avec un grand éclat, était tombé dans un tel dénûment qu'il avait regardé la plus cruelle mort comme son seul asile, la cour et la ville s'en émurent. Un homme de lettres réduit à cette extrémité, et dans un temps où le sceptre de l'opinion passait aux gens de lettres ! Marmontel, Auvergnat comme lui et dont le cœur était bon, prit un vif intérêt au sort de son compatriote. Ses pièces furent reprises. *Le Babillard*, *le Français à Londres*, *les Dehors trompeurs*, dont on avait contesté le mérite, furent appréciés et applaudis. Retour subit de la fortune ! La mode s'en mêla ; tous les biens et toutes les grâces tombèrent sur celui qui n'avait éprouvé que des dédains. Lorsque Destouches vint à mourir, Boissy fut choisi d'une voix presque unanime, c'était en 1754. Un an plus tard, la fortune continua son œuvre. « La cour, dit Marmontel, était à Fontainebleau, et là j'allais assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnai. Un soir que j'étais avec lui, Mme de Pompadour me fit appeler et me dit : « — Savez-vous que La Bruère est mort à Rome ? Il était titulaire du privilége du *Mercure*. Ce privilége lui valait vingt-cinq mille livres de rentes. Il y a de quoi faire plus d'un heureux et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du *Mercure* des pensions pour les gens de lettres. Vous qui les connaissez, nommez-moi ceux qui en auraient besoin et qui en seraient susceptibles. » Je nommai Crébillon, d'Alembert, Boissy et encore quelques autres.

« Pour Crébillon, je savais bien qu'il était inutile de le recommander...

« Quand ce vint à Boissy, elle me demanda :

« — Est-ce que Boissy n'est pas riche ? Je le crois au moins à son aise, je l'ai vu au spectacle et toujours si bien mis !

« — Non, madame, il est pauvre, mais il cache sa pauvreté !

« — Il a fait tant de pièces de théâtre, insista-t-elle encore !

« — Oui, mais toutes ses pièces n'ont pas eu le même succès, et cependant il a fallu vivre. Enfin, madame, vous le dirai-je, Boissy est si peu fortuné que, sans un ami qui a découvert sa situation, il périssait de misère l'hiver dernier. Manquant de pain, trop fier pour en demander à personne, il s'était enfermé avec sa femme, tous deux résolus à mourir, lorsque cet ami secourable força la porte et les sauva.

« — Ah Dieu ! s'écria Mme de Pompadour, vous me faites frémir, je vais le recommander au roi.

« Le lendemain matin, je vois entrer chez moi Boissy, pâle, égaré, hors de lui-même, avec une émotion qui ressemblait à de la joie sur le visage de la douleur. Son premier mouvement fut de tomber à mes pieds. Moi qui crus qu'il se trouvait mal, je m'empressai de le secourir, et en le relevant je lui demandai ce qui pouvait le mettre dans l'état où je le voyais.

« — Ah ! monsieur, me dit-il, ne le savez-vous pas ? Vous mon généreux bienfaiteur, vous qui m'avez sauvé la vie, vous qui d'un abîme de malheurs me faites passer dans une situation d'aisance et de fortune inespérérée ! J'étais venu solliciter une pension modique sur le *Mercure* et M. de Saint-Florentin m'annonce que c'est le privilége, le brevet même du *Mercure* que le roi vient de m'accorder. Il m'apprend que c'est à Mme de Pompadour que je le dois, je vais lui en rendre grâce ; et chez elle, M. Quesnai me dit que c'est vous qui, en parlant de moi, avez touché Mme de Pompadour au point qu'elle en avait les yeux en larmes. »

Quatre heureuses années couronnèrent cette vie de souffrances, et il mourut à soixante-quatre ans, fort aimé de ses confrères ; auteur médiocre d'ailleurs, doué de facilité plutôt que de génie, et qui, ayant toujours exploité la circonstance et le moment, n'a pu survivre à ses œuvres. D'une figure triste et monotone, timide, toujours préoccupé des soucis domestiques, la société brillante et agitée qui se pressait autour de lui le sauva par un accès de générosité tardive et de repentir indulgent.

VI. — JEAN-BAPTISTE DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

(Élu en 1758.)

Cette figure douce et grave, riante et méditative, est celle de La Curne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions, et dont toute la vie a été consacrée au bien, à l'étude, à la science, aux antiquités nationales, à l'amour de sa mère et de son frère.

Il n'y a pas, dans le dix-huitième siècle, d'écrivain plus utile, plus simple, ni plus sincère. Aidé par son frère jumeau, qu'il ne quitta jamais et auquel il survécut peu de temps, il porta une lumière qui nous éclaire encore sur les traditions obscures et intéressantes du moyen âge, sur la chevalerie, ses coutumes et son influence. Rien

ne troublait le cœur de cette savante existence, ni passion, ni ambition, ni soins extérieurs, et la pureté ferme de son style répondait à la grave persévérance de ses travaux. Voltaire lui-même admirait les deux frères, unis par une chaîne si intéressante et si digne de respect. Il entra à l'Académie française le 5 décembre 1758, et mourut le 14 octobre 1781, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

VII. — NICOLAS DE CHAMFORT.

(Élu en 1781.)

I. Naissance de Nicolas. Les Grassins. La métamorphose de Chamfort.

Au milieu du dix-huitième siècle, en 1741, un enfant auvergnat vit le jour dans une petite localité inconnue des environs de Clermont. Le malheur, l'obscurité, la faute, le repentir furent ses premiers langes; point de famille, à peine une mère.

Celle-ci, dont le nom même est ignoré, était suivante ou dame de compagnie dans je ne sais quel château, d'où elle fut chassée.

Quelles furent les péripéties de cette triste aventure? les douleurs, les remords, les misères de cette femme? Nul ne le sait. Qui baptisa l'enfant? Un cœur paternel garda-t-il quelque souvenir caché, mobile d'une secrète bienfaisance? Comment la pauvreté, l'entraînement, la passion, la punition, la misère se combinèrent-ils? Et la mère, qui était-elle? où a-t-elle vécu et comment est-elle morte? On ne le sait pas davantage. Il nous semble voir cet enfant blond et maladif, assis sur les genoux maternels dans quelque pauvre grenier de Clermont ou de Paris, baigné peut-être de larmes expiatoires, et grandissant dans l'amertume, la détresse et la honte.

Ce fut la première éducation du brillant Chamfort; il s'appelait Nicolas, il n'avait pas même de nom de famille. En 1752, on le retrouve à Paris au collége des Grassins, élevé par la charité royale; on lui avait donné une bourse, dont un protecteur inconnu l'avait doté.

Nul n'aurait fait attention à Nicolas, si, du sein de son abjection et de sa misère, n'eussent étincelé déjà la verve, l'audace, l'éclatante saillie, la belliqueuse causticité, tous les dons de l'esprit armés en guerre, chargés du terrible sentiment de l'envie, du besoin de prendre sa place, et comme d'une indomptable fureur.

C'était un jeune homme de grande taille, courbé comme sous le poids de son ennui, dont l'œil bleu et pâle s'animait tout à coup et jetait la flamme, dont les lèvres fines lançaient le trait avec une dédaigneuse et languissante impertinence, et qui semblait tenir du marquis et du fat plus que du pauvre et de l'orphelin. Tous les prix de rhétorique furent obtenus par lui, hors le prix de poésie latine. Le jeune homme, ravi de la douceur et de la suavité virgilienne, n'avait pas cru pouvoir suivre de meilleur modèle et s'était attaché à l'imiter. On préférait alors le type convenu de la fausse poésie des jésuites. « Si vous ne remportez pas, l'année prochaine, le prix de poésie, lui dirent ses supérieurs, vous perdrez votre bourse. » Il profita de la leçon, mit Virgile de côté, parodia savamment la structure artificielle et pénible du vers de l'Écossais Buchanam, fit tonner les canons et pétiller le salpêtre dans les hexamètres, et, tout en raillant ses professeurs, il obtint la couronne. La géographie lui plaisait; l'état ecclésiastique, auquel on le destinait, lui causait de l'effroi. Devenu élève de philosophie, il s'ennuya tout à coup de ses études, sermonna deux camarades, leur persuada l'utilité des voyages, et, fuyant avec eux le collége, poussa son escapade jusqu'à Cherbourg, où l'Océan les arrêta. Nos trois étourdis, désabusés, reprirent le chemin du collége, qui leur ferma ses portes.

« Beau comme l'amour, enfant du hasard, plein de feu, de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle » (ainsi le peint Sélis, son condisciple), Nicolas, ou l'abbé Nicolas, on l'appelait de ce nom, avait bien des ressources dans une société faite comme celle du dix-huitième siècle. Il commença par se débarrasser du petit collet, alla trouver un procureur, qui ne voulut pas de lui pour dernier clerc, et fut chargé par lui de l'éducation d'un jeune enfant. Il n'était ni timide ni vertueux. De nouvelles fautes le mirent sur le pavé; il fallait nourrir sa mère déjà vieille, aussi vive et aussi folle que lui-même, et qui sou-

Néricault Destouches (pag. précéd.).

tenait avec peine sa propre existence dans un recoin obscur.

Que faire? que deviendra cet autre Figaro sans asile, aventurier qui ne sait pas même s'il a du talent? Le hasard lui fait rencontrer dans la rue un autre camarade de classe, devenu prédicateur de la cour.

— Eh bien! Nicolas, dit ce dernier, où en sommes-nous?

— Je fais un sermon à ma mauvaise étoile.

— Tu sais faire des sermons, toi?

— Oui, écoute.

Nicolas d'improviser une ode, en une galante prose, à sa mauvaise fortune.

— Ah! que tu es heureux, toi! Quand je monte en chaire, je ne trouve jamais rien à dire. Veux-tu faire mes

sermons ; tu les écriras, je les prononcerai, j'ai de la mémoire ?

— C'est dit : un louis par sermon.

Le prédicateur frappa dans la main de Nicolas. Il lui fallait un sermon par semaine. Ainsi vécut Chamfort pendant près d'une année.

Son premier pas une fois fait dans la voie de l'homme de lettres, il écrit dans les gazettes, devient secrétaire d'un Allemand qui le mène à Spa, se hâte de revenir en France, et s'écrie :

— Il n'y a rien décidément à quoi je sois moins propre qu'à être un Allemand !

Puis il travaille incognito à une petite comédie sentimentale, un acte en vers, *la Jeune Indienne*, pleine d'innocence, de bois, de forêts, de ruisseaux et d'apostrophes à la nature, selon les nécessités du temps. On la joue ; sa comédie réussit..., elle était détestable. Une jeune sauvage, vêtue d'une robe de *taffetas tigré* et d'une jupe rose, y représentait la vie primitive, y parlait doctement des lois de la nature, et se laissait marier par un quaker prodigue de larmes, d'homélies contre la société, et de sermons sur le même sujet. Le goût contemporain, qui s'enivrait d'utopies sur l'état sauvage, trouvait ces choses admirables. *La Jeune Indienne* lui valut les flatteries de Voltaire et les regards des marquises. On se disputa Nicolas, qui se hâta de quitter ce vilain nom, fut présenté dans le monde, y brilla de tout l'éclat de sa grâce et de sa fine beauté, de son impertinence, de son dangereux esprit, et s'appela M. de Chamfort.

— Mais, lui dit un jour le duc de Créqui, qu'importe tel ou tel autre nom, monsieur, et pourquoi en changer ?

— Vous en parlez bien à votre aise, répondit Nicolas. Supposez, monsieur le duc, qu'au lieu de vous appeler M. le duc de *Créqui*, vous vous appeliez M. *Criquet* : entrez dans un salon, et vous verrez si l'effet sera le même.

Il excellait dans ses réponses, dont chacune était un boulet rouge.

II. La vie à la mode. Quatre protectrices. Tous les succès.

Un prix académique, une nouvelle comédie sans mérite et portée aux nues, *le Marchand de Smyrne*, continuèrent et accrurent le grand succès de Nicolas. On voyait dans cette pièce les personnages les plus importants de l'ancien régime vendus pour rien par un marchand d'esclaves oriental. « A la dernière foire de Tunis, disait ce dernier, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas voulu exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ! »

C'était la contre-partie de Figaro, sacrifiant Almaviva, Bartholo, Basile et l'ancien régime tout entier. Les aventuriers de la plume prenaient la place des aventuriers de l'épée. Tout favorisait Chamfort, car Nicolas avait complétement disparu. Son *Eloge de Molière*, qui ne vaut rien, son *Eloge de La Fontaine*, qui ne vaut guère mieux, furent couronnés. D'une élégance recherchée, pétillant de mots heureux et malins, plein d'une vanité amère qui éclatait en saillies terribles, il brillait et il effrayait. « Personne n'attaquait, comme dit l'éloquent Diderot, ce petit ballon rempli de vent, dont une piqûre d'épingle faisait sortir la tempête. » Sa réputation était faite avant d'être méritée : Mme Helvétius le logeait à Sèvres ; les femmes se le disputaient ; on ne jurait que par lui. « M. de Chamfort est arrivé ici (écrivait Mlle de l'Espinasse), je l'ai vu, et nous lirons, ces jours-ci, son *Eloge de La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles comme quatre : ce sont Mmes de Grammont, de Rancé, d'Amblimont et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'arlequin ; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et *il fait bien de son mieux pour être modeste.* »

C'est qu'il ne l'était pas du tout modeste, et on entrevoit, dans ces piquantes et aimables lignes, ce que devait être la vie du favori universel, terreur de ses rivaux ; « traînant tous les cœurs après soi ; » beau, spirituel, étincelant, adoré, objet de tous les dévouements, beaucoup à cause de lui, un peu à cause de sa mine et de son obscure naissance. Rien ne pouvait lui inspirer des sentiments humbles et des ambitions médiocres. Chabanon lui cédait sa pension de douze cents livres sur *le Mercure*, et parlait de se battre avec lui s'il refusait. La mauvaise tragédie de *Mustapha et Zéangir*, parodie philosophiquement doucereuse de Voltaire et de Racine, fit couler les pleurs du roi Louis XVI, attendrit le cœur de Marie-Antoinette, et fut cause que la reine le fit appeler dans sa loge et voulut lui annoncer la première le don d'une pension de douze cents livres, accordée à Chamfort par le roi sur les menus. Aussitôt le prince de Condé le nomma secrétaire de ses commandements, avec deux mille autres livres de pension. Applaudie avec fureur à Versailles, la nouvelle tragédie allait être jouée à Paris. La reine chargea Rulhières de dire à Chamfort combien elle s'intéressait à la réussite, et qu'elle était, disait-elle, dans toutes les *transes du métromane*.

Rulhières, au lieu de s'acquitter de la commission, envoya cinq mauvais vers à son ami :

A MONSIEUR DE CHAMFORT:

Vos vers si doux et si bien faits
Ont peint de l'amitié les vertueux effets;
Une grâce touchante, une bonté suprême
A, pour vous annoncer votre plus beau succès,
Daigné choisir l'amitié même.

— Oui, s'écria Chamfort ; mais j'ai trois espèces d'amis : ceux qui m'aiment, ceux qui ne pensent pas à moi, ceux qui me détestent.

C'était ce même M. de Rulhières qui disait un jour, en présence de Chamfort :

— Je n'ai fait dans ma vie qu'une seule méchanceté !

— Quand finira-t-elle ? demanda son ami.

Tout ce que pouvait faire pour un parvenu littéraire l'ancienne société aristocratique, elle l'avait fait. Mme Elisabeth lui donna une nouvelle pension, M. le comte de Vaudreuil un logement.

III. Chamfort à l'Académie, son portrait. Ami de Mirabeau et de Sieyès. Les clubs et la Révolution française. Suppression de l'Académie.

Il se présente une première fois à l'Académie française, persuadé qu'il l'emporterait sur M. de Tressan, malgré les recommandations pressantes qui appuyaient la candidature du comte. Il ne réussit pas. Tressan et Lemierre furent nommés, et il s'en vengea par une épigramme.

Honneur à la double cédule
Du sénat, dont l'auguste voix
Couronne, par un digne choix,
Et le vice et le ridicule.

Il s'agissait de Lemierre qui représentait le ridicule ! et du comte de Tressan qui représentait le vice. C'était injuste et méchant, mais le trait sifflait et portait coup comme la flèche empoisonnée que chasse l'arbalète.

Un homme de cour, académicien lui-même, lui répondit sur le même ton :

— Et pourquoi M. de Chamfort s'en plaindrait-il ? Il aurait deux voix de plus.

Etonné d'une défaite à laquelle il n'était pas accoutumé, il essaya de la retraite, vécut à Auteuil, dans la maison de Boileau, et épousa une femme de quarante-huit ans qui le suivit dans la solitude, le consola, le soutint, l'amusa de son esprit (elle en avait beaucoup et appartenait à l'ancienne cour de la duchesse du Maine). Tous deux se réfugièrent loin du monde, à Vaudouleurs, près d'Etampes, où elle mourut six mois après. Ce fut un coup funeste pour Chamfort, qui se consola néanmoins en épousant l'Académie. Il y prit place en 1781, comme successeur de l'aimable et doux Sainte-Palaye. Son discours de réception fut pâle, prononcé du bout des lèvres et comme dédaigneux. Il en voulait à l'Académie de n'y être pas entré de plein pied.

Enfin l'Académie est conquise ; voilà le but atteint. On veut le faire chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, c'est-à-dire lui assurer deux nouveaux mille francs de revenu. Il refuse, assurant que ce cordon à porter en sautoir, de l'épaule dextre à la hanche gauche, ne lui était pas possible. Il était devenu misanthrope ; tout ce dont il avait abusé lui semblait odieux. Sans famille, sans enfants, vivant au milieu d'un monde vicieux qui l'accablait de faveurs et qui le tuait de succès, ivre de dédain pour les femmes, et répétant sans cesse qu'il faut *les connaître ou les aimer* ; la santé détruite par les petits soupers, l'abus du monde et celui de tous les plaisirs, se traînant à peine et contemplant avec une sorte de rage la destruction de ses forces, la maigreur étique de cette figure charmante dans la jeunesse, rendue hâve par le plaisir, repoussante par le mécontentement et l'humeur chagrine, il fut ce que personne n'a voulu voir, le Byron musqué du dix-huitième siècle, sauvage et fat, âpre et blasé, contempteur violent et acharné à la destruction d'un monde qui l'avait idolâtré et perdu. Ces traits épars, explication de la misanthropie, se retrouvent dans les portraits qu'ont tracés de lui Mirabeau, Chateaubriand, le poëte Lebrun et tous ses contemporains : un grand homme pâle et doux, épuisé et triste, qui se ranime par intervalles pour jeter une malice : les narines ouvertes, comme les hommes sensuels ; le teint maladif et bilieux. Ce n'est plus le poëte pastoral de *la Jeune Indienne*, et le satirique innocent qui a fait *le Marchand de Smyrne*. Toutes ses paroles sont empoisonnées.

« Il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

Et encore :

« Les hommes ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

A quoi bon tant d'analyse sur ce caractère si facile à expliquer, et dont lui-même a donné le mot ?

« Que peuvent pour moi les grands ? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ? »

Personne ne pouvait lui rendre ces richesses naturelles du tempérament, de la pensée et de l'âme, qu'il avait si follement dissipées. Il fut dès lors l'incarnation de l'envie et de l'impuissance. La Révolution allait éclater, il y joua le rôle qu'il devait y jouer, quitta le comte de Vaudreuil pour aller se loger au Palais-Royal, entre les courtisanes et les clubistes, créa ce mot terrible : « Guerre aux châteaux ! Paix aux chaumières ! » mot d'ordre de la destruction, et devint le conseiller intime de Mirabeau et de Siéyès. Un jour, rencontrant le duc de Lauragais, il lui dit :

— Je viens de faire un ouvrage.

— Comment ! un livre ?

— Non pas un livre, je ne suis pas si bête ; mais un titre de livre, et ce titre est tout. J'en ai déjà fait présent au puritain Siéyès, qui pourra le commenter tout à son aise. Il aura beau dire, on ne se ressouviendra que du titre.

— Quel est-il donc ?

— Le voici : *Qu'est-ce que le tiers Etat ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'ici ? Rien.*

C'est là, en effet, le titre et le but de la fameuse brochure de Siéyès.

Il était de toutes les assemblées politiques, avec Robespierre et Barnave, avec Mirabeau et Camille Desmoulins ; dévoré de la soif de l'égalité, qui n'est que la soif de l'envie, il s'écriait :

— Je ne croirai à la Révolution française que quand je ne verrai plus ces carrosses et ces cabriolets écraser les passants.

Les fureurs de Marat, moins éloquentes et moins spirituelles, ne l'emportaient pas sur ses violences. Il voulait tout détruire et *recommencer* la société humaine.

— Espère-t-on, répétait-il, nettoyer les étables d'Augias avec un plumeau ?

Un jour, il monte à la tribune des Jacobins pour y prononcer le discours que voici :

— Moi tout, le reste rien, voilà le despotisme ; moi c'est un autre, un autre c'est moi, voilà la démocratie.

Il veut quitter la tribune, on le retient de force en lui criant :

— Parle, parle, La Rochefoucault-Chamfort ; dis-nous la vérité.

— La vérité c'est qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la leur donner. La vérité c'est que Paris est une ville de fêtes et de plaisir, où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin sous l'esclavage. Pauvre peuple sacrifié, pourquoi n'as-tu pas la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit pas dans la servitude ?

Une femme du peuple eut le bon sens de lui répondre que les femmes devenaient mères sous Domitien comme sous Titus.

Nicolas, le favori des duchesses, pensionné de la cour et membre de l'Académie, devenu le destructeur de l'ancien monde, ne pouvait manquer de diriger son attaque contre l'Académie française. C'est dans les *Mémoires* de Marmontel qu'il faut retrouver le portrait détaillé et original de Chamfort, tel qu'il était à cette époque, et la vive peinture de sa campagne contre l'Académie.

« Nous avions à l'Académie française un des plus outrés partisans de la faction républicaine ; c'était Chamfort, esprit fin, délié, plein d'un sel très-piquant, lorsqu'il s'égayait sur les vices et les ridicules de la société, mais d'une humeur âcre et mordante contre les supériorités de rang et de fortune qui blessaient son orgueil jaloux. De tous les envieux répandus dans le monde, Chamfort était celui qui pardonnait le moins aux riches et aux grands l'opulence de leur maison et les délices de leur table, dont il était lui-même fort aise de jouir. Présents et en

particulier, il les ménageait, les flattait et s'ingéniait à leur plaire, il semblait même qu'il en aimait, qu'il en estimait quelques-uns dont il faisait de pompeux éloges, bien entendu pourtant que, s'il avait la complaisance d'être leur commensal et de loger chez eux, il fallait que par leur crédit il obtînt de la cour des récompenses littéraires, et il ne les en tenait pas quittes pour quelque mille écus de pension dont il jouissait, c'était trop peu pour lui.

»—Ces gens-là, disait-il à Florian, doivent me procurer vingt mille livres de rente, je ne veux pas moins que cela.

« A ce prix, il avait des grands de prédilection qu'il exceptait de ses satires. Mais, pour la caste en général, il la déchirait sans pitié, et lorsqu'il crut voir ces fortunes et ces grandeurs au moment d'être renversées, aucun ne lui étant plus bon à rien, il fit divorce avec eux tous, et se rangea du côté du peuple.

« Dans nos sociétés, nous nous amusions quelquefois des saillies de son humeur, et sans l'aimer je le voyais

Champfort avec Mmes de Grammont, de Rancé, de Choiseul, etc.

avec précaution et bienséance, comme ne voulant pas m'en faire un ennemi.

« Un jour donc que nous étions restés seuls au Louvre après la séance académique :

« — Eh bien ! me dit-il, vous n'êtes donc pas député ?

« — Non, répondis-je, et je m'en console comme le renard des raisins, auxquels il ne pouvait atteindre : *ils sont trop verts.*

« — En effet, reprit-il, je ne les crois pas assez mûrs pour vous, votre âme est d'une trempe trop douce et trop flexible pour l'épreuve où elle serait mise. On fait bien de vous réserver à une autre législature. Excellent pour édifier, vous ne valez rien pour détruire.

« Comme je savais que Champfort était ami et confident de Mirabeau, l'un des chefs de la faction, je crus être à la source des instructions que je voulais avoir, et, pour l'engager à s'expliquer, je feignis de ne pas l'entendre.

« — Vous m'effrayez, lui dis-je, en parlant de détruire, il me semblait, à moi, qu'on ne voulait que réparer.

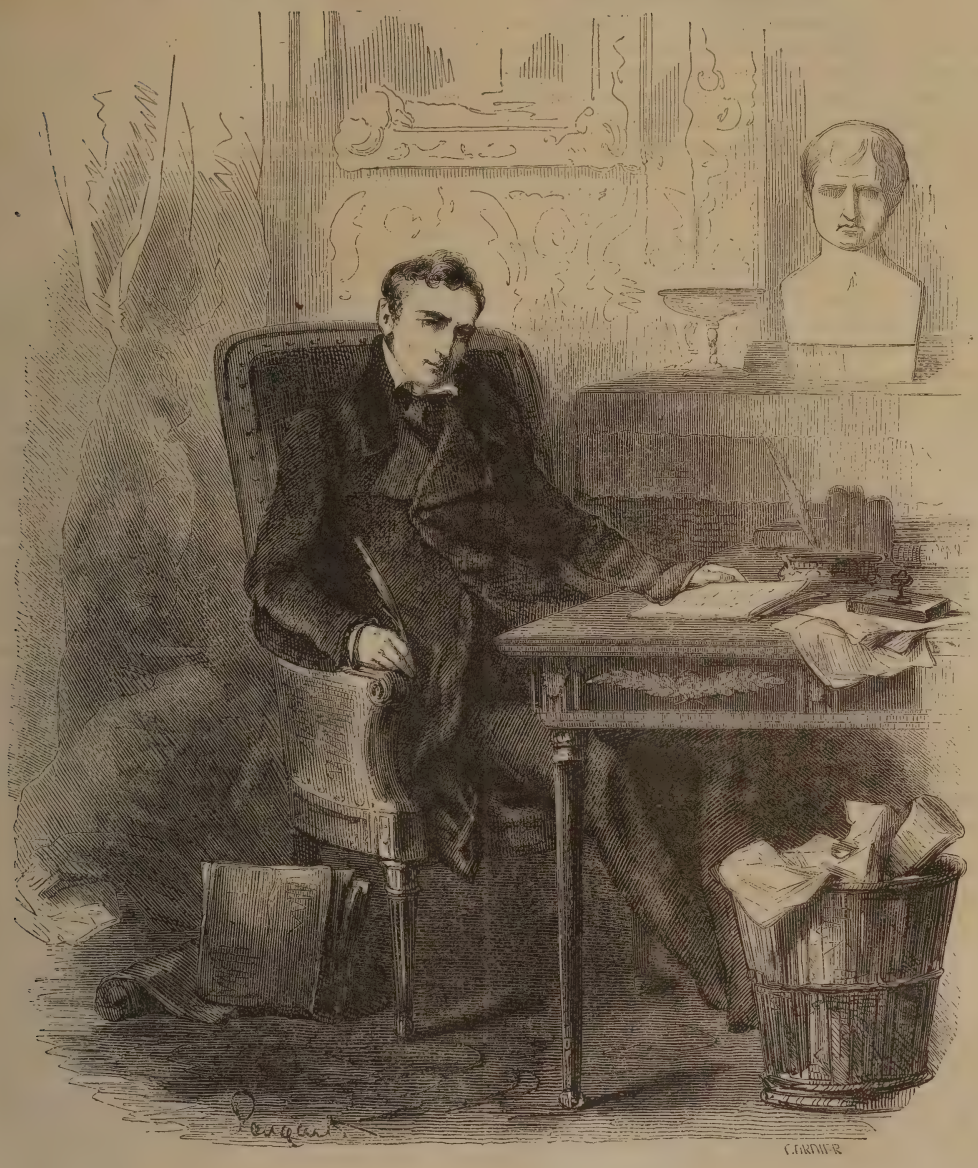
— « Oui, me dit-il, mais les réparations entraînent

souvent des ruines : en attaquant un vieux mur, on ne peut pas répondre qu'il n'écroule sous le marteau, et franchement ici l'édifice est si délabré que je ne serais pas étonné qu'il fallût le démolir de fond en comble.

« — De fond en comble ! m'écriai-je.

« — Pourquoi pas, répartit Chamfort, et le reconstruire sur un autre plan moins gothique et plus régulier? Serait-ce, par exemple, un si grand mal qu'il n'y eût pas d'étages, et que tout y fût de plain-pied? Vous désoleriez-vous de ne plus entendre parler d'Eminences, ni de Grandeurs, ni de titres, ni d'armoiries, ni de noblesse, ni de roture, ni du haut ni du bas clergé? »

« J'observai que l'égalité avait toujours été la chimère des républiques et le leurre que l'ambition présentait à la



Le comte Philippe-Paul de Ségur, écrivant la campagne de Russie.

vanité. Mais ce nivellement est surtout impossible dans une vaste monarchie, et en voulant tout abolir, il me semble, ajoutai-je, qu'on va plus loin que la nation ne l'entend, et plus loin qu'elle ne demande.

« — Bon, reprit-il, la nation sait-elle ce qu'elle veut? on lui fera vouloir et on lui fera dire ce qu'elle n'a jamais pensé, et si elle en doute, on lui répondra, comme Crispin au légataire : *C'est votre léthargie.* La nation est un grand troupeau qui ne songe qu'à paître, et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré. Après tout, c'est son bien que l'on veut faire à son insu; car, mon ami, ni votre vieux régime, ni votre culte, ni vos mœurs, ni toutes vos antiquailles de préjugés ne méritent qu'on les ménage. Tout cela fait honte et pitié à un siècle comme le nôtre.

et pour tracer un nouveau plan, on a toute raison de vouloir faire place nette.

« — Place nette, insistai-je, et le trône ? et l'autel ?

« — Et le trône et l'autel, me dit-il, tomberont ensemble, ce sont deux arcs-boutants appuyés l'un par l'autre, et que l'un des deux soit brisé, l'autre va fléchir. »

Tout s'écroula, en effet, et Chamfort fut enseveli sous les ruines. Nommé par le ministre Roland bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, il rencontra, parmi les employés subalternes, un envieux et un dénonciateur, Duby, qui le signala comme l'ennemi de la Révolution. Déjà il avait su déplaire au puissant Barrère, à Pache et aux amis de Marat. Un jour que l'on vantait, en sa présence, le civisme de M. de Pache, ministre de la guerre.

— Oui, c'est un ange que votre Pache, répondit-il; mais, à sa place, je rendrais mes comptes.

Et à propos de Barrère :

— C'est un brave homme que ce Barrère, il vient toujours au secours du plus fort.

Cet infâme Tobiesen Duby dénonça en même temps comme suspects l'illustre et vénérable Barthélemy, le jeune et inoffensif Van Praët. Chamfort, l'abbé Barthélemy, l'abbé de Courçay et M. Van Praët furent conduits à la prison des Madelonnettes, ils n'y restèrent que trois jours. Mais M. Van Praët, ayant trompé la vigilance des gardes, courut demander un asile à M. Théophile Barrois. M. Van Praët y put demeurer secrètement plus de trois mois. Pour Chamfort et Barthélemy, ils furent rendus à la Bibliothèque du roi, non pas à la liberté, il leur fallut subir la continuelle surveillance d'un émissaire de la nation, dont ils salariaient la présence importune, et qui ne les quittait pas même la nuit. Après un mois passé dans cette pénible intimité, et comme ils achevaient un repas frugal, voilà qu'un gendarme vient leur ordonner de se disposer à le suivre. A ces mots, Chamfort demande à passer dans la salle voisine, sous prétexte de quelques préparatifs; il saisit, il arme un pistolet, se fracasse le front et se perce l'œil droit. Furieux de vivre encore, il s'empare d'un rasoir, se déchire la gorge, se couvre d'innombrables blessures.

On veut le mener en prison, il dicte d'une voix ferme ces mots en guise de testament. « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être conduit en esclave dans une prison. »

« J'arrivai peu de temps après, dit un de ses amis; je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaient enveloppés de linges sanglants, son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout, près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il me disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous, voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main, on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors, il se mit à raconter comme il s'était *perforé* l'œil et le bas du front, au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuté* le cou au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, et, en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi, je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal horrible, et me voilà encore, mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

Il survécut néanmoins, et ne succomba, dit-on, que par suite d'une imprudence de son médecin.

— Ah ! mon ami, dit-il à Siéyès en expirant, je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze.

Le froid métaphysicien Siéyès accompagna seul jusqu'à sa dernière demeure ces restes défigurés.

VIII. — PIERRE-MARC GASTON, DUC DE LÉVIS.

(Nommé en 1816.)

Noblesse oblige ! Ce mot, qui appartient au duc de Lévis, l'honorera a jamais. Né en 1764, issu de l'une des plus nobles races de France, il était, au moment où la Révolution éclata, grand-bailli de Senlis, maréchal de camp et capitaine des gardes du comte de Provence (depuis Louis XVIII). Ami de la liberté et de l'ordre, il prit une part honorable et généreuse aux premiers mouvements de la Révolution, n'émigra qu'après le 10 août, se joignit à l'armée de Condé, passa ensuite en Angleterre, pour revenir en France sous le Consulat. Des ouvrages nombreux et de genres divers, *Souvenirs et Portraits*, *les Voyages de Kang-hi*, *Histoire d'Angleterre au commencement du dix-neuvième siècle*, attestèrent un esprit brillant et solide, nourri par la connaissance des hommes, l'étude des faits et l'habitude du grand monde. Lorsque la Restauration lui rouvrit les portes de la cour et celles de la pairie, il porta dans la carrière parlementaire et y développa, avec une grande solidité de raison et une grande unité de principes, des idées justes et neuves pour la France, qu'il avait puisées dans son séjour en Angleterre. Vrai grand seigneur des temps modernes, persuadé que les droits de tous s'affermissaient par la constitution hiérarchique de l'État, et qu'il était nécessaire d'établir un équilibre suprême entre la permanence et la mobilité, entre la démocratie et l'aristocratie, il sut conquérir l'admiration et l'estime de ceux même que le flot des idées générales emportait loin de ses doctrines. L'Académie française lui aurait sans doute ouvert ses portes, si l'ordonnance royale du 16 mars 1816 ne l'avait nommé membre de cette Compagnie. L'histoire se souviendra que le duc de Lévis a toujours été fidèle, et à sa première devise que nous avons citée plus haut, et à ses autres paroles, si bien résumées par lui comme règle de conduite : « On ne doit promettre que ce que l'on peut tenir, et on doit tenir tout ce qu'on a promis. »

IX. — LE COMTE PHILIPPE-PAUL DE SÉGUR.

(Élu en 1830.)

C'est par un des monuments les plus curieux et les plus durables de nos annales contemporaines que je termine l'histoire de la dynastie académique dont nous nous occupons, inaugurée bizarrement par les espiègleries et les méfaits du bouffon Boisrobert. Le possesseur actuel de ce fauteuil est le comte Philippe-Paul de Ségur, l'un des

aides de camp de Napoléon, auteur de l'*Histoire de la Campagne de Russie*. Il l'a écrite, non sur des ouï-dire et des documents, mais après en avoir partagé les dangers, l'héroïsme et la gloire. Ainsi écrivaient Froissard, Joinville et Villehardouin ; ainsi écrivaient aussi les admirables historiens espagnols. C'est là l'école véritable des anciens, non-seulement de Xénophon, racontant la retraite des Dix mille, mais de Flavius Josèphe et de Polybe, toujours mêlés aux choses qu'ils racontaient.

La postérité, en opérant son choix définitif parmi les œuvres contemporaines, distinguera surtout celles qui portent témoignage authentique des faits, des catastrophes et des grands drames de notre âge. Écrite, d'ailleurs, avec une fermeté et une sobriété rares, d'un style sérieux, sévère et pittoresque, cette œuvre, fruit d'une intelligence bien douée, d'une conscience honnête, d'une nature sympathique et fière, survivra à beaucoup de drames et de fictions célèbres. C'est l'épopée de l'Empire.

L'histoire de la famille des Ségur devrait être écrite de la même main. C'est une tâche que remplissent, en Angleterre, les fils des vieilles races dont les annales intéressent l'honneur de la nation. Second fils du comte Philippe de Ségur, le comte Paul appartient à l'une des plus anciennes familles de la Guienne, famille qui, depuis le neuvième siècle, s'est illustrée dans la carrière des armes. L'esprit, la bravoure et l'amour de l'étude sont héréditaires dans la famille. Tout le monde a répété les chansons vraiment françaises composées par le vicomte de Ségur, oncle de l'académicien :

L'Amour fait passer le Temps,
Et le Temps fait passer l'Amour.

Il était l'un des hommes les plus aimables de ce siècle, et l'un de ceux qui ont cultivé avec le plus de succès le genre de l'opéra-comique. Les *Mémoires ou Souvenirs* de Louis-Philippe, comte de Ségur, sont acquis à l'histoire, et offrent les vivants portraits de Catherine de Russie et de sa cour. C'était le vicomte de Ségur, émigré sans fortune, que l'on avait voulu nommer maître des cérémonies, et qui avait fait graver sur sa carte : *Ségur*, SANS CÉRÉMONIES.

Élevé en Angleterre depuis l'âge de huit ans, engagé d'abord comme simple hussard, sous-lieutenant en Bavière sous Moreau, chargé par le premier Consul de la sûreté de son état-major et de sa personne, inspecteur, en 1804, des côtes de l'Océan, le comte Philippe-Paul de Ségur, après s'être battu à Austerlitz et en Pologne, fut fait prisonnier à Nazielsk et mis en liberté après la paix de Tilsitt. Criblé de blessures dans la guerre d'Espagne, où il commanda la célèbre charge des lanciers polonais, à Somo-Sierra, il fut nommé colonel, et présenta au Corps législatif les drapeaux enlevés aux Espagnols. Devenu général de brigade, il fit la campagne de Russie en qualité de maréchal des logis de l'Empereur. Mis hors de combat aux affaires de Reims, pendant la campagne de France, puis attaché, comme chef d'état-major, au corps d'armée chargé de la défense de la rive gauche de la Seine, il se retira enfin dans la vallée de Montmorency, où, recueillant ses souvenirs et se rappelant les journées de la Bérésina et de Smolensk, il composa le terrible tableau de notre lutte contre les éléments et l'Europe, œuvre qui n'a pas d'analogue dans les littératures modernes, et qui devait ouvrir à son auteur les portes de l'Académie française.

Il en fut élu membre le 25 mars 1830, et l'on vit pour la première fois le père et le fils siéger à côté l'un de l'autre dans cette compagnie, où il remplaçait le duc de Lévis, son oncle. Son discours de réception se distingue et se détache de la plupart des harangues académiques par un ton net et ferme, quelque chose de vivant et d'animé, de simple et d'expressif.

« Le bonheur d'un candidat parvenu à l'honneur de siéger dans cette enceinte, disait-il en commençant, la reconnaissance d'un fils que vous n'avez pas jugé indigne de s'asseoir ici près de son père, la crainte si naturelle, après une si grande faveur, de ne pas paraître assez la mériter, enfin la douleur d'occuper la place d'un oncle qui, dans sa tendre et peut-être aveugle indulgence, avait exprimé le désir d'avoir son neveu pour confrère, que de sentiments à la fois et quels accents dignes d'être entendus de vous pourront sortir du désordre de tant d'émotions si diverses! »

Il est difficile de mêler plus habilement l'émotion à la convenance et la délicatesse du tact au bonheur de l'expression. Quinze fois réimprimée et traduite dans toutes les langues de l'Europe, *l'Histoire de la campagne de Russie* n'est pas le seul titre de son auteur, mais c'est le plus éclatant, celui que l'avenir consultera avec la curiosité la plus douloureuse. D'abord on se sent entraîné et comme emporté par l'intérêt pittoresque et le mouvement des faits. Ensuite, le livre fermé, l'impression devient poignante, tragique, ineffaçable. Le talent du penseur et du peintre apparaît tout entier. Qu'on relise ce passage où M. de Ségur montre Napoléon debout contre le sort, et luttant contre sa défaite :

« Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri et à la tête de sa garde dont la tourmente avait détruit le tiers. Le jour elle prenait les armes et restait rangée en bataille ; la nuit elle bivouaquait en carré autour de son chef. Là, ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains ; ils sommeillaient ainsi repliés sur eux-mêmes pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leur estomac.

« Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon, au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Eblé, pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible. Lui-même, enfin, dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

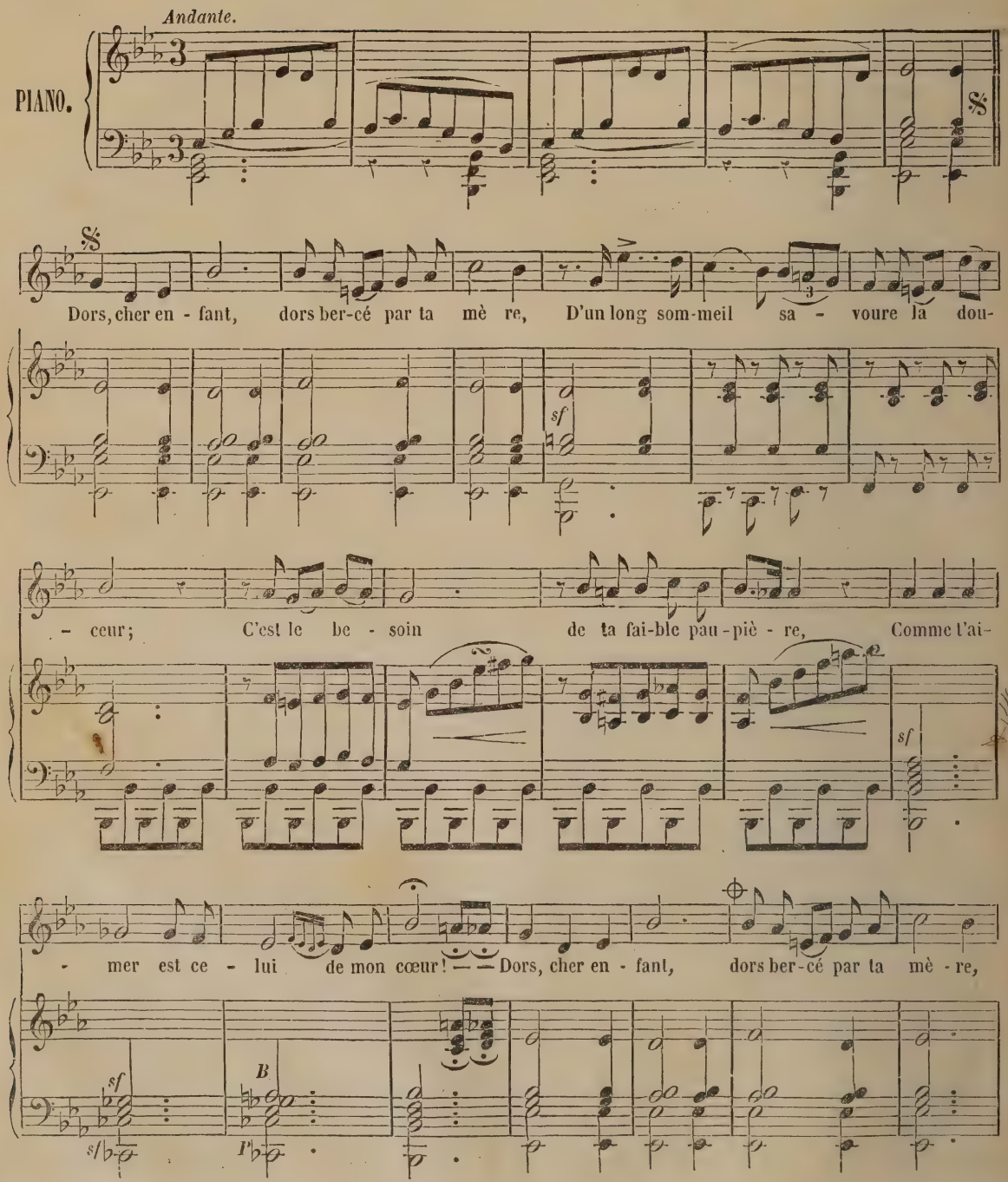
« On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume ; il commençait le détail de ses pertes, Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots : « Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme ? » Et, sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche : « Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon calme ? » mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres. »

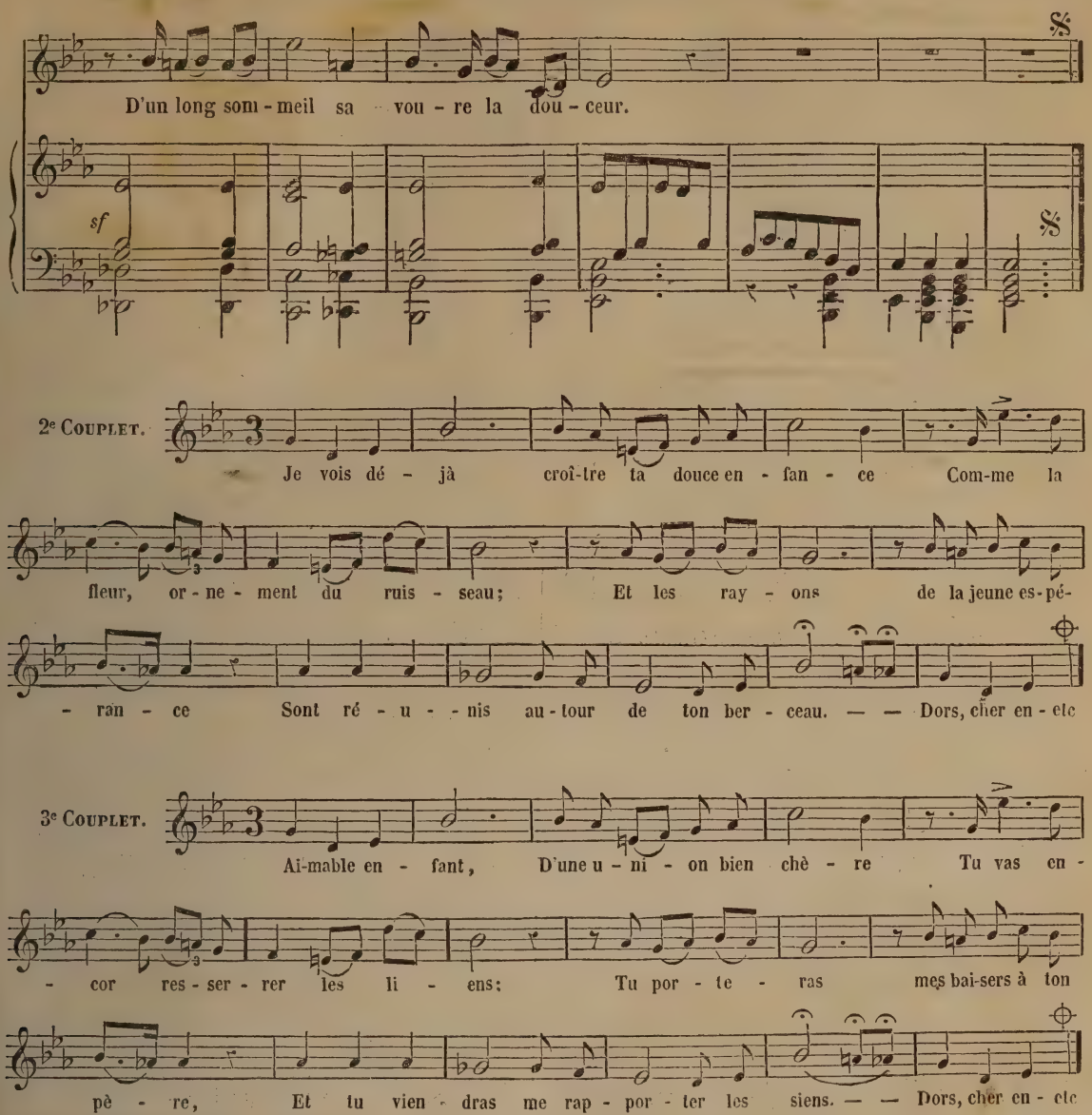
PHILARÈTE CHASLES.

DORS, CHER ENFANT.

MÉLODIE DE M. A. BESSEMS.

DÉDIÉE A Mlle OLGA DE SÉGUR.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

A PROPOS DE SÉBASTOPOL. LES MÉMOIRES DE ROSTOPCHINE.

La prise de Sébastopol, si glorieuse pour nos armes, et l'incendie d'une partie de cette ville par le prince Gortschakoff, ont remis en circulation le nom de Théodore Rostopchine, le fameux destructeur de Moscou. Ce Tartare, que vous vous représentez peut-être sous les traits les plus farouches et les plus terribles, était un homme du monde élégant, un homme d'esprit original, un auteur dramatique fécond, qui improvisait des comédies pleines de sel et de verve, — dont il régalait ses amis en petit comité. Une seule, *les Faux Bruits*, fut jouée avec grand succès sur le théâtre de Moscou, Rostopchine jeta les autres au feu dans une rechute d'humeur incendiaire.

Une dame lui demandant un jour l'histoire de sa vie, il écrivit et lui envoya les pages suivantes, qui rappellent la gaieté de Gramont et l'*humour* de Sterne.

MES MÉMOIRES OU MOI AU NATUREL.

Écrits en dix minutes.

CHAPITRE 1er. — *Ma Naissance.*

« En 1763, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II. — *Mon Éducation.*

« On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef.

CHAPITRE III. — *Mes Souffrances.*

« Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs.

CHAPITRE IV. — *Privations.*

« J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V. — *Époques mémorables.*

« A trente ans, j'ai renoncé à la danse ; à quarante ans, à plaire au beau sexe ; à cinquante ans, à l'opinion publique ; à soixante ans, à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou un égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI. — *Portrait au moral.*

« Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII. — *Résolution importante.*

« N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII. — *Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.*

« J'ai été très-sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait.

CHAPITRE IX. — *Principes respectables.*

« Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier ni médecin ; par conséquent, je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X. — *Mes Goûts.*

« J'aimais les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu ; en manger, le bœuf au raifort ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI. — *Mes Aversions.*

« J'avais de l'aversion pour les sots, pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; un dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII. — *Analyse de ma vie.*

« J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII. — *Récompense du ciel.*

« Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV. — *Mon Épitaphe.*

Ici on a posé,
Pour se reposer
Avec une âme blasée,
Un cœur épuisé
Et un corps usé,
Un vieux diable trépassé.
Mesdames et messieurs, passez.

CHAPITRE XV. — *Epître dédicatoire au public.*

« Chien de public ! organe discordant des passions, toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi ; image du tocsin ; écho de toi-même ; tyran absurde échappé des Petites-Maisons ; extrait des venins les plus subtils et des aromates les plus suaves ; représentant du diable auprès de l'espèce humaine ; farce masquée en charité chrétienne ! public que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse, c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public ! enfin, je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle, muet. Puisse-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du genre humain ! »

Théodore Rostopchine avait son franc-parler avec les czars, ses maîtres, aussi bien qu'avec le public. Témoin cette anecdote, relevée par M. Hippolyte Lucas dans l'ancien *Mercure de France.*

Un jour, l'empereur Paul était au milieu d'un cercle nombreux, où se trouvaient plusieurs princes russes avec le comte Rostopchine, son ministre favori. « Dites-moi, demanda-t-il brusquement à celui-ci, pourquoi n'êtes-vous pas prince ? » Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Théodore répondit : — « Votre Majesté Impériale me permettra-t-elle de lui en dire la véritable raison ? — Sans doute. — C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie (car il était Tartare au fond et il l'a prouvé) s'établir en Russie y arriva en hiver. — Eh ! que pouvait faire la saison au titre qu'on lui donna ? — C'est que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait le choix entre une *pelisse* et le titre de *prince.* Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux, et eut le bon esprit de préférer la *pelisse.* » Paul rit beaucoup de cette réponse ; puis, s'adressant aux princes présents. « Allons, Messieurs, félicitez-vous de ce que vos aïeux ne soient pas arrivés en hiver. »

Gortschakoff, dont les aïeux sans doute n'étaient point arrivés en hiver, car il est *prince*, a montré qu'il était capable de brûler Sébastopol, comme Rostopchine avait brûlé Moscou ; nous ignorons s'il serait capable d'écrire des Mémoires aussi piquants et de faire des mots aussi spirituels que ceux que vous venez de lire.

Encore une boutade de Rostopchine. C'est lui qui disait à Paris, en 1817 : « Je suis venu en France pour juger par moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres : Fouché, duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et le comédien Potier. Ce dernier seul me paraît à la hauteur de sa réputation. »

P.-C.

LE NOUVEAU PARIS.

LA TOUR DE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE RESTAURÉE.

La voilà enfin rajeunie, remise à neuf, restaurée du haut en bas, cette vieille aïeule du vieux Paris, conservée au centre du Paris moderne, comme un précieux échantillon du passé.

Lors de l'inauguration de la tour Saint-Jacques, pour le passage de la reine d'Angleterre, il ne restait plus à terminer que les balcons du premier étage, les voussures des portails et les balustrades de style ogival qui entourent l'édifice. Ces travaux sont terminés, et on pose la grille en fer autour de la place, plantée d'arbres, qui, dans quelques années, formera une agréable promenade.

La décoration statuaire est complète à l'extérieur. On a monté au sommet de la tour les quatre symboles des évangélistes, qui décorent chacun de ses angles, et la statue colossale de saint Jacques, laquelle, placée au-dessus d'un campanile richement sculpté, domine tout le monument. Les quatre symboles, l'ange, le lion, l'aigle et le taureau, et la statue de saint Jacques, sont dus au ciseau de M. Chenillon. Des niches, pratiquées dans l'épaisseur des murs, ont reçu les statues ci-après : saint Louis, par M. Dantan aîné ; — sainte Catherine, par M. Bonassieux ; — saint Christophe, par M. Pascal ; — sainte Geneviève, par M. Gruyère ; — saint Jean, évangéliste, par M. Diébolt ; — sainte Marguerite, par M. Villain ; — saint Paul, par M. Chambard ; — saint Jean-Baptiste, par M. Cordier ; — sainte Madeleine, par M. Girard ; — saint Quentin, par M. Taluet ; — saint Michel, par M. Froget ; — saint Clément, par M. Calmels ; — saint Laurent, par M. Perraud ; — saint Georges, par M. Protat ; — saint Roch, par M. Desprez ; — saint Léonard, par M. Duseigneur ; — saint Jacques le Mineur, par M. Arnaud ; — saint Pierre, par M. Courtet, — et saint Augustin, par M. Loison. Exécutées dans les mêmes proportions, toutes ces statues ont 2^{m} 50 de hauteur. Puis, au centre de la tour, sous la clef de voûte, s'élève la statue de Blaise Pascal. Cette statue, en marbre blanc, a été confiée à M. Cavelier, l'un de nos plus habiles statuaires. En plaçant la statue de Pascal sous la tour Saint-Jacques, dit un archéologue, on a voulu autant honorer l'un des plus grands noms scientifiques, philosophiques et littéraires de la France, que rappeler les curieuses expériences qu'il fit, dans cette même tour, sur la pesanteur de l'air, expériences que Pascal avait déjà précédemment tentées sur la montagne du Puy-de-Dôme, à deux lieues de Clermont, son pays natal (1).

La tour de Saint-Jacques-la-Boucherie pourrait, à la façon des grand'mères, conter toute l'histoire de Paris, depuis le douzième siècle, à ses petites-filles, les maisons neuves de la rue de Rivoli réunies autour d'elle. Que de révolutions, de grandeurs, de folies, de drames, de vertus et de crimes, de gloires et d'humiliations elle a vu passer à ses pieds de granit, depuis les Armagnacs jusqu'aux jacobins, depuis la démence de Charles VI jusqu'au martyre de Louis XVI, depuis Marcel jusqu'aux ateliers nationaux, depuis saint Louis jusqu'à Napoléon, depuis l'Anglais roi de Paris jusqu'à la reine d'Angleterre dansant à l'Hôtel-de-Ville !

L'église, dont la tour est le dernier vestige, était paroissiale dès l'année 1119. Son curé faisait partie des treize *prêtres cardinaux* de la cathédrale de Paris. Agrandie pendant le quatorzième et le quinzième siècle, elle fut consacrée derechef, en 1414, par Gérard de Montaigu, évêque de Turin, à qui les paroissiens offrirent un dîner de soixante-dix sous parisis. C'était un festin pour l'époque. Le même dîner coûterait aujourd'hui quelque mille francs. L'édifice ne s'acheva que sous François Ier, par les dons des fidèles généreux, et surtout du savant et fameux Nicolas Flamel, dont le *Musée* vous a raconté la curieuse biographie (1). Cet écrivain, érigé en sorcier par l'ignorance du temps, ce financier voué au grand œuvre de la pierre philosophale, fut enterré dans l'église Saint-Jacques, où son portrait et celui de sa femme Pernelle étaient sculptés en différents endroits.

Deux rues voisines conservent encore leurs noms.

Une inscription en l'honneur de Flamel était placée sur un pilier de la nef.

Cet homme avait la manie des inscriptions ; il en mettait partout où il pouvait, il en eût volontiers couvert tout Paris.

Son souvenir a laissé dans la tour de Saint-Jacques un parfum cabalistique, dont elle n'est pas entièrement délivrée pour le peuple.

L'église de la Boucherie avait droit d'asile ; on remarquait sous sa voûte la chambre ouverte à ceux qui venaient *s'y mettre en franchise*.

Le jour de Noël, on exposait dans la grande nef l'enfant Jésus, coiffé de deux bonnets fourrés d'étoffe d'or, et vêtu d'une robe pareillement fourrée et brodée en or.

A la Saint-Nicolas et à la Pentecôte, on lançait par un trou des combles un *coulon* (pigeon) blanc et d'autres petits oiseaux ; on jetait des étoupes enflammées dans le sanctuaire et l'on distribuait des oublies aux fidèles.

L'église fut démolie pendant la Révolution de 1793, sauf la tour, qui résista au marteau et devint la propriété d'un fabricant de plomb de chasse.

De là, nouveaux bruits fantastiques sur l'intérieur de l'antique édifice. Il s'y passait, croyait-on, des choses aussi étranges qu'à l'acte de la fonte des balles, au souffle d'Astaroth, dans l'opéra de *Robin des Bois*.

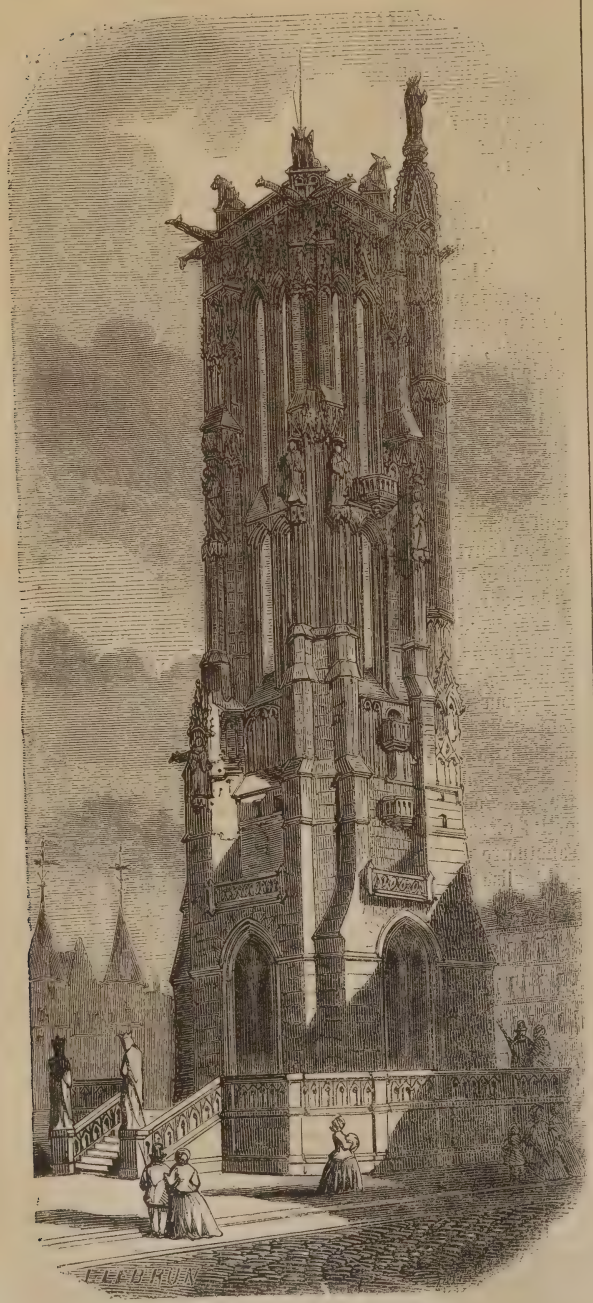
Et cependant rien n'est plus simple que la fabrication du plomb de chasse lorsqu'on dispose d'une tour vide ayant une très-grande hauteur. Voici alors comment on s'y prend, dit M. Victor Meunier dans *l'Ami des Sciences* : on fait fondre du plomb auquel on a ajouté un peu d'arsenic ; cette opération se passe au sommet de l'édifice, puis on verse ce métal fondu dans une passoire percée de trous de différentes grosseurs, suivant les numéros qu'on veut obtenir ; abandonnées à leur poids, les gouttes se figent en traversant cette haute colonne d'air, comprise entre les parois de la tour, et se refroidissent enfin complétement en arrivant dans un bassin plein d'eau établi sur le sol (2).

(1) Voyez l'*Histoire du baromètre*, t. XIX du *Musée*, p. 211.

(1) *Nicolas Flamel*, par le bibliophile Jacob, t. VII, p. 225.

(2) Les hautes tours abandonnées devenant fort rares, ajoute notre savant, un certain M. Smith, de New-York, a cherché les moyens de s'en passer, et il y est arrivé d'une manière très-ingénieuse : à la tour, il substitue un cylindre en tôle n'ayant

En 1836, la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie fut sauvée de la destruction par l'administration de la ville de Paris, qui la racheta pour la bagatelle de deux cent soixante mille francs. Le splendide Hôtel-de-Ville, qui allait se compléter avec tant de bonheur, ne devait pas



La Tour de Saint-Jacques-la-Boucherie restaurée.

moins au respectable monument qui était son voisin et son grand-père.

guère qu'une quinzaine de mètres d'élévation, et à la hauteur, qui fait défaut, il supplée par un courant d'air ascendant très-vif produit par un ventilateur. — Le plomb ainsi obtenu vaut l'autre, à ce qu'on assure, et nous le croyons aisément.

L'idée de conserver, de restaurer et d'isoler la tour de Saint-Jacques au milieu des constructions de la rue de Rivoli et du boulevard du Centre (aujourd'hui boulevard de Sébastopol) est une idée excellente au point de vue archéologique, architectural et pittoresque, et a été habilement exécutée par M. Ballu, chargé de cette œuvre délicate.

Le vieil édifice gothique, avec ses élancements, ses vives arêtes, ses statues, ses ogives et ses sculptures, rompt admirablement la monotonie des lignes de la grande voie parisienne.

C'est une halte noble et charmante pour l'esprit et pour les yeux, un souvenir de l'histoire devant les chefs-d'œuvre de l'industrie, une légende debout parmi les réalités du présent.

Ajoutons que, grâce aux ombrages, aux fontaines jaillissantes, aux bancs hospitaliers, ce sera une oasis précieuse et un repos agréable au milieu de la poussière et du macadam de la rue de Rivoli, et à mi-chemin de la longue route de l'arc de l'Etoile à la place de la Bastille.

Enfin, l'ornementation de la tour Saint-Jacques a excité l'émulation des architectes des maisons voisines, et quelques-uns ont varié l'uniformité du moellon par des sculptures dignes de figurer en regard de l'édifice gothique.

Nous avons remarqué et nous signalons aux passants une de ces maisons artistiques, située au n° 122 (déjà changé peut-être) à l'angle de la rue des Déchargeurs. Sur sa face principale on voit sculpté en ronde-bosse un médaillon au-dessous duquel on lit cette devise : *Vera intuere, media sequere.* Dans l'œuvre de la sculpture, cette devise est rendue par le groupe des deux figures centrales : l'une, le *Temps vrai*, tenant une palme et un livre, élève fièrement le miroir de la Vérité marqué du chiffre XII sur la ligne du midi vrai ; l'autre, le *Temps moyen*, un jeune garçon, attentif au cadran d'une horloge réglée sur le temps moyen, semble songer à ses affaires, et se détourne de la haute spéculation de l'autre génie. A sa main droite est suspendu un fil à plomb, emblème et attribut de la Modération.

Les accessoires se composent de trois figures allégoriques : l'*Aurore*, écartant le voile de la nuit et versant la rosée sur la terre ; à ses côtés, une hirondelle prend son vol matinal ; le *Midi*, portant un flambeau allumé et des flèches, image des rayons du soleil ; le *Soir*, soutenant une couronne d'étoiles ; une chauve-souris s'échappe des plis de son manteau.

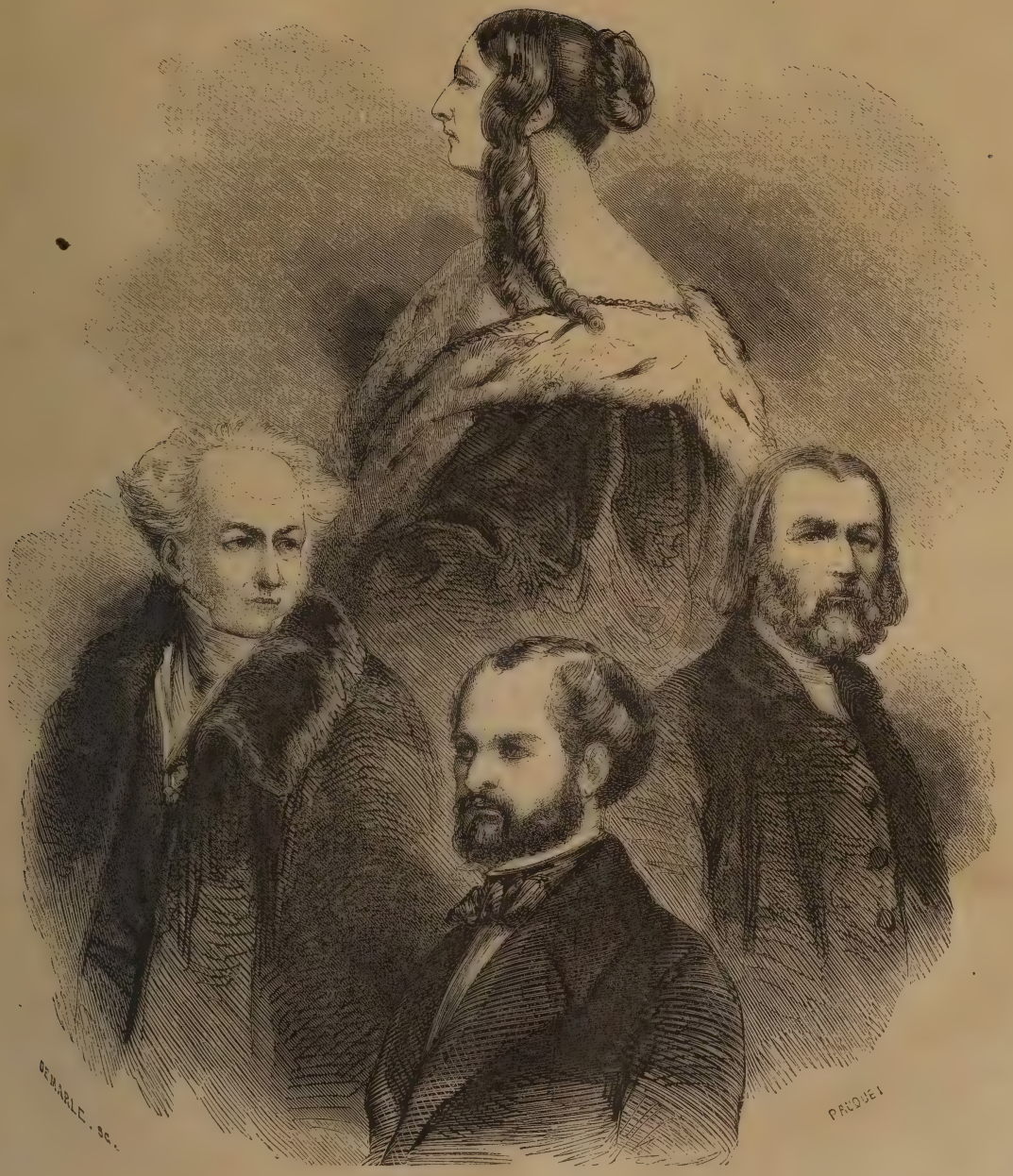
Enfin, le *Verseau* et le *Capricorne*, signes de janvier et de décembre, représentent le commencement et la fin de l'année dans des médaillons où figure le lézard, ami du soleil.

Ce méridien, qui ne déparerait pas la façade d'un palais, a été exécuté par M. Théodore Gruyère, sculpteur, sur les dessins et sous la direction de M. Théodore Labrouste, architecte. On voit encore ces chiffres : 63° 50′ 32″ (degrés, minutes, secondes), comme représentant l'angle exact de la méridienne de Paris avec la maison du méridien et l'axe de la rue de Rivoli.

Avis aux architectes qui continuent cette rue monumentale et le boulevard Victoria, en face et au delà de l'Hôtel-de-Ville. Ils ont une belle occasion de lutter de noblesse, de goût et de variété, avec le chef-d'œuvre de Dominique Cortone et d'André Ducerceau.

PITRE-CHEVALIER.

REVUE DE L'ANNÉE 1855.



Les morts de 1855. en haut, Mme Émile de Girardin ; à gauche, Isabey père ; à droite, N. Sue ; en bas, H. Valentin.

L'année 1855 comptera parmi les plus mémorables, non-seulement de notre siècle, mais encore de notre ère. La prise de Sébastopol et l'Exposition universelle sont deux de ces événements dont les générations gardent le souvenir à perpétuité.

Outre que ces deux grands faits — le chef-d'œuvre de

la guerre et le chef-d'œuvre de la paix — semblaient inconciliables, ils ont eu, l'un et l'autre, à vaincre un formidable ennemi : l'hiver de 1855, le *général l'Hiver*, comme disaient les soldats de Moscou.

L'HIVER DE 1855. ÉPHÉMÉRIDES HIVERNALES.

L'hiver de 1855 a rappelé par ses rigueurs les plus terribles dates des éphémérides glacées.

Espérons qu'en relevant aujourd'hui ces dates, nous ne ferons que de l'histoire ancienne, et que 1856 nous dédommagera par ses douceurs des cruautés de 1855.

Voici les hivers célèbres dont ces cruautés ont ramené le souvenir, et dont le tableau est doux à revoir au coin du feu, les deux pieds sur les chenets.

Un demi-siècle avant J.-C., dit M. Jourdan, qui nous fournit plusieurs détails curieux de cette page hivernale, un lieutenant de Mithridate battit, sur une mer glacée comme la Baltique en 1855, les ancêtres de nos ennemis de Sébastopol et de Kinburn.

L'an 400 de notre ère, la mer Noire fut entièrement gelée; ce même phénomène se renouvela en 763.

En 859, Venise fut pendant quelque temps un pays de terre ferme. Il en fut de même pendant l'hiver de 1234: les voitures chargées traversaient l'Adriatique sur la glace en face du lion de Saint-Marc.

Jamais il n'est tombé une si grande quantité de neige qu'en 874; jamais non plus l'hiver ne fut si précoce. Dès les derniers jours du mois d'août, les campagnes furent couvertes d'une légère couche de neige, qui alla s'épaississant sans cesse jusqu'à la fin de mars. Il en résulta des désastres incalculables.

Mais l'hiver le plus dur dont on ait gardé le souvenir, est celui de l'an 1408, qui fut surnommé l'*an du grand hiver*. Le fait le plus caractéristique se trouve consigné sur les registres du Parlement de Paris. Le greffier y a écrit lui-même qu'il lui fut impossible d'enregistrer les arrêts, parce que l'encre, à chaque instant, gelait dans sa plume, bien qu'on eût grand soin d'entretenir un bon feu dans les Chambres.

L'hiver de 1420 fut moins rude peut-être, mais il surprit les classes populaires dans un tel état de misère, que les débris de toute sorte, jetés dans les rues, étaient aussitôt dévorés par des malheureux affamés. Ces horreurs se renouvelèrent dans la capitale deux ans après, pendant l'hiver de 1422. « Et vray est, dit à ce propos un vieil auteur, que les coqs et gelines avoient les crestes gelées jusques à la teste. »

Le quinzième siècle fut, du reste, très-fécond en malheurs de ce genre.

En 1458, au dire d'Œnéas Sylvius, une armée de quarante mille hommes campa sur le Danube. Dix ans plus tard, Philippe de Commines rapporte que les gens du duc de Bourgogne recevaient des morceaux de vin. On défonçait les tonneaux et on rompait le vin à coups de hache.

La nature, épuisée, semble vouloir se reposer pendant le seizième siècle, qui ne compte aucun hiver mémorable. Mais, dès le commencement du dix-septième, en 1608, nous nous retrouvons en face des plus grands malheurs causés par l'excès du froid. « Le 23 janvier, dit Mézeray dans son journal, le pain qu'on servit à Henri IV fut gelé.»

Le dernier hiver mémorable de ce siècle est celui de 1657 à 1658, qui se fit sentir dans l'Europe tout entière. Charles X, roi de Suède, fit passer sur la mer Baltique, dans un trajet de cinq à six lieues, une armée entière, avec cavalerie, artillerie, caissons et bagages. A Paris, la Seine fut prise, et le dégel détruisit le pont Marie, sur lequel étaient construites vingt-deux maisons.

Le dix-huitième siècle est un de ceux qui comptent le plus de rudes hivers. En 1709, tous les grains confiés à la terre furent gelés et périrent dans les sillons; il fallut labourer et ensemencer de nouveau au printemps. La disette se joignit aux rigueurs de la saison. On ramassait chaque jour des personnes mortes de froid. Le pain était si rare et si cher, que Mme de Maintenon, au milieu des splendeurs de Versailles, faisait servir sur sa table du pain d'avoine. Louis XIV vendit pour huit cent mille francs de vaisselle d'or et d'argent, afin de subvenir aux besoins qui le pressaient et de venir en aide à quelques infortunés.

En 1740, la Tamise fut entièrement gelée et le mouvement commercial de Londres fut forcément suspendu. L'originalité du peuple anglais et le trait le plus saillant du caractère national se révélèrent en cette occasion. On construisit sur la glace une vaste cuisine, dans laquelle on fit rôtir un bœuf entier. Pendant la même année, à Saint-Pétersbourg, on construisit un palais de glace, au sommet duquel furent ménagées six embrasures. On y plaça des canons également taillés dans la glace; on les chargea d'un quarteron de poudre et d'un boulet. On put les tirer sans faire éclater la glace.

L'hiver de 1776 eut de moins douloureuses conséquences que celui de 1709, mais il fut plus rigoureux peut-être. Toutes les cuisines du palais de Versailles furent ouvertes au peuple par ordre du roi, et Louis XVI fit supprimer tous les postes de sentinelles extéreures. On allumait de grands feux dans les rues de Paris, pour que les pauvres vinssent s'y chauffer. Le froid était si intense, que plusieurs cloches se cassèrent en sonnant. Dans l'intérieur des appartements, les pendules s'arrêtaient; le vin gelait dans les caves: chaque jour on signalait des sinistres dans les quartiers populeux, où des femmes et de pauvres enfants demi-nus étaient trouvés morts de froid.

En 1784, ces rigueurs recommencèrent avec presque autant d'intensité. Paris était illuminé tous les soirs par des feux publics, triste illumination qui éclairait les plus profondes misères. Louis XVI fit des prodiges de bienfaisance, il fit distribuer des secours à domicile, et le peuple reconnaissant éleva sur la place du Trône une statue représentant grossièrement la physionomie du roi.

Quelques années plus tard, à la veille de la révolution, pendant l'hiver de 1788 à 1789, des calamités sans nombre affligèrent la population parisienne. Le thermomètre descendit au-dessous de 18 degrés. La famine vint s'ajouter aux fléaux de cet hiver terrible.

Le premier hiver célèbre de notre siècle est celui de 1812, qui sera inscrit en lettres de sang et de deuil dans notre histoire. La désastreuse retraite de Moscou rendra cet hiver à jamais mémorable.

En 1820, la France souffrit cruellement encore de désastres qui rappelèrent ceux de 1709, 1776 et 1789. Les populations pauvres furent décimées par le froid. Toutes les récoltes et notamment tous les oliviers du midi de la France furent gelés. Il faut aller en 1829 pour retrouver autant de souffrances privées, autant de malheurs publics.

Nos lecteurs n'ont pas oublié encore le rigoureux hiver de 1838, qui fut suivi de plusieurs hivers très-rudes aussi, notamment celui de 1841 à 1842.

Ces intéressantes éphémérides des hivers précurseurs de 1855 ont excité la verve des rédacteurs du *Charivari*, qui ont parodié ainsi ces dates historiques.

— Hiver de 1709. — Le thermomètre descend au plus bas degré. Le froid est tel, que l'on ne s'asseoit plus autour du feu, mais bien dans le feu, et encore l'on parvient difficilement à se réchauffer. La glace ayant acquis la sureté et la solidité du métal, on imagine de creuser dedans des canons qu'on charge à boulet et qui font parfaitement leur service. Cet heureux essai donne l'idée de tailler la glace pour en faire des meubles. La plupart des Parisiens profitent de l'occasion pour renouveler de cette façon leur mobilier, qui dure jusqu'au mois de juillet. Alors seulement la débâcle a lieu subitement dans une nuit : les lits, les chaises, les tables, tout se fond à la fois, et plusieurs personnes périssent emportées par la débâcle.

1740. — L'hiver sévit avec une rigueur dont on n'avait pas eu d'exemple jusque-là. Toutes les marmottes de la Savoie meurent de froid dans leurs trous. — Presque tous les académiciens périssent de froid dans leurs douillettes, pendant une séance.

1776. — Le froid devint si intense que toutes les bûches se fendirent, ce qui supprima une partie des ressources des Auvergnats, dont l'industrie consiste, comme on sait, à porter de l'eau et à fendre le bois de chauffage. La ville de Paris leur vota une indemnité. A ce propos, on cite un mot très-impertinent de Sophie Arnould à un financier d'un esprit assez lourd, qui l'obsédait de ses galanteries :

— Savez-vous la nouvelle? lui dit un soir le financier; toutes les bûches se fendent par l'excès du froid.

— En ce cas, répondit Sophie, je vous conseille de bien prendre vos précautions contre la gelée.

Le financier ne comprit ce mot que le lendemain.

1784. — Nouvelles rigueurs de la température, qui dépassent tout ce qu'on avait encore vu. Un musicien qui jouait du violon dans sa chambre fut forcé de s'interrompre, le froid gelant les notes à mesure qu'elles sortaient de l'instrument. Quand la débâcle arriva au mois de mai, les locataires qui avaient succédé au musicien dans son logement furent fort étonnés d'entendre tout à coup un air de violon sur leurs têtes. C'était celui qui avait été gelé quelques mois auparavant qui dégelait.

1829. — On se souvient encore de ce terrible hiver, qui offrit quelques phénomènes fort singuliers. Deux chiens qui étaient tombés à l'eau se couchèrent côte à côte dans le chenil pour se réchauffer. L'eau dont ils étaient encore couverts se glaça et ils se trouvèrent adhérer l'un à l'autre par une couche de glace. Ils restèrent jusqu'au dégel en cet état, qui rappelait les jumeaux Siamois, les veaux à deux têtes et autres monstruosités. Le fait est consigné dans les *Annales de l'Académie des sciences*. —

LES MORTS DE 1855.

Les sciences, les arts et les lettres ont fait des pertes cruelles en 1855; outre Mme Emile de Girardin, dont nous avons publié la notice (1); outre MM. Magendie, Camille Roqueplan, Isabey père, Froment-Meurice, Suc, le sculpteur de Nantes, H. Valentin, notre éminent dessinateur, dont les portraits accompagnent celui de la dixième muse, hier encore le statuaire Rude disparaissait au moment de recevoir la grande médaille d'honneur de l'Exposition universelle.

MAGENDIE. ISABEY. C. ROQUEPLAN. N. SUC. FROMENT-MEURICE. H. VALENTIN. RUDE.

Magendie. — François Magendie était né à Bordeaux en 1783. Elevé à la Jean-Jacques par son père, il grandit en liberté, ne sut lire qu'à dix ans, et remporta à quinze le premier prix au concours de toutes les écoles parisiennes. A dix-huit ans, il se distinguait comme interne dans les hôpitaux. Il devint bientôt aide d'anatomie et prosecteur à la Faculté, puis chef des travaux anatomiques, où brillèrent la sûreté de son coup d'œil et l'habileté de sa main. Mais quand la chirurgie semblait sa vocation, il l'abandonna pour la médecine, et ouvrit un cours de physiologie, qui le porta à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences. Il n'avait pas trente-quatre ans, lorsque l'Institut lui donna le pas sur Chaussier. Il justifia cette rapide élévation par une foule d'ouvrages, où la finesse de l'observation le dispute à la portée intellectuelle. Son *Précis élémentaire de Physiologie*, toujours populaire, a été et restera un phare lumineux pour l'art de guérir. On se rappelle son courage et ses services à l'époque du choléra de 1832. Son traitement consistait en excitants alcooliques, et beaucoup de médecins emploient encore avec succès le *punch Magendie*. Il combattit aussi la rage, sans la vaincre; mais il constata que le virus s'arrête à la troisième transmission. Ce fut encore lui qui détrôna la gélatine employée dans les soupes économiques, en prouvant que les rats la dédaignaient avec raison, et en sacrifiant quinze cents chiens à ce régime débilitant. En général, les chiens étaient l'*anima vilis* des expériences de Magendie; il en a immolé des hécatombes sur l'autel de la science et de l'humanité.

Le caractère de ce philosophe était à la hauteur de son talent. Esprit ferme, cœur incorruptible, ennemi du mal et passionné pour le bien, il est mort, relativement pauvre, à sa modeste campagne de Sanois.

Isabey (Jean-Baptiste). — Nous avons donné sa notice en détail (1), et nous ne joindrons qu'une anecdote caractéristique à son portrait. C'est M. Du Pays, le critique de l'*Illustration*, qui a rappelé ce souvenir de jeunesse.

M. Isabey, outre le talent, eut encore l'entrain et la gaieté que le monde aime tant à rencontrer chez les artistes. Ses contemporains auraient sans doute sur son compte bien des souvenirs intéressants à rappeler. Doué de beaucoup d'agilité et de souplesse, il réussissait à tous les exercices de corps; dans le temps où la société élégante se transportait, pendant l'hiver, au canal de l'Ourcq, pour y voir patiner, Isabey était parmi les plus élégants de ceux qui se livraient à cet exercice et s'y faisaient admirer. — Il avait été très-lié avec Bonaparte, et conserva, dit-on, avec lui, plus qu'il n'aurait convenu à celui-ci, la familiarité d'un camarade de collége. Un jour, se trouvant à la Malmaison avec une troupe de jeunes officiers, légers de soucis par l'âge et les faveurs d'une fortune nouvelle, il se livrait avec eux au jeu de saute-mouton, et, malgré ses trente ans passés, il s'y montrait aussi alerte qu'un écolier. La file des étourdis, échelonnés de distance en distance, était longue; Isabey, lancé à toute vitesse, franchissait tous les obstacles. Au bout de sa course, il aperçoit un grave personnage de petite taille, qui s'éloignait pensif, les mains croisées derrière le dos : l'atteindre, lui appuyer légèrement les mains sur les épaules et lui passer par-dessus la tête..., tout cela fut l'affaire d'un moment. Le camarade ainsi franchi était le premier Consul, qui ne prit pas goût au jeu, et fit comprendre à l'artiste que c'était l'heure désormais de refréner les velléités intempestives de camaraderie. Le général Bonaparte, la fortune aidant, était devenu premier Consul; et d'ailleurs il y avait un personnage pour lequel il préparait d'avance

(1) Voyez le tome XXII, page 355.

(1) Voyez le tome XXII, page 255.

les marques de respect. Ce personnage, auquel personne ne songeait alors, mais que le premier Consul voyait venir, c'était l'Empereur.

Roqueplan (Camille-Joseph-Etienne). — Né en 1803, à Mallemort (Bouches-du-Rhône), élevé par un père éminemment lettré, il avait eu le fameux Gros pour maître, et, dès 1822, il exposait deux tableaux remarquables : un *Paysage au coucher du soleil* et *un Roulier dans une écurie*. Il obtint, à son début, une médaille d'or, et sa réputation se consolida dans les années suivantes.

La marine, le genre, le paysage, le portrait, lui étaient également familiers, dit M. de la Bédolière, qui l'a jugé en connaisseur. Il nous serait impossible d'énumérer les tableaux où ce peintre habile et fécond reproduisit les sites les plus pittoresques des environs de Dieppe et de Gisors, de la Bretagne ou de l'Italie, des Vosges ou de Sassenage ; mais nous devons mentionner les sujets qu'il emprunta à Walter Scott : une scène tirée de *Quentin Durward* ; *la Marée de l'équinoxe* (de *l'Antiquaire*), si admirablement gravée par Gelée ; et la *Mort de l'espion Morris*, dramatique épisode du roman de *Rob-Roy*.

Inspiré par l'élite de nos écrivains, Camille Roqueplan dut un succès à La Fontaine : *le Lion amoureux*, toile de grande dimension, qui fut acheté vingt-six mille francs à la vente de la galerie du duc d'Orléans ; deux succès à Jean-Jacques Rousseau : *le Passage du ruisseau* et *les Cerises*. Jamais les gracieuses physionomies de M^lles^ Graffenried et Galley n'avaient été plus gracieusement rendues.

Nous indiquerons encore, dans la collection des œuvres de Camille Roqueplan, une scène de la Saint-Barthélemy; *le Billet* ; une scène d'intérieur ; *l'Antiquaire*, dont on admire le riche coloris ; la *Madeleine dans le désert* ; *les Hollandais souscrivant, en 1658, au profit des inondés* ; *Wandyck à Londres* ; *une Promenade dans un parc* ; la *Bataille d'Elchingen* (15 octobre 1805).

Depuis 1846, la santé de Camille Roqueplan avait faibli. Il était allé chercher le repos aux Pyrénées, d'où il rapporta de charmantes études de la vallée d'Ossau, de Penticosa et des frontières d'Espagne. Il revenait des Eaux-Bonnes, à la saison dernière, lorsqu'il est mort entre les bras de son frère, M. Nestor Roqueplan, ancien directeur de l'Opéra.

Cet artiste était, par le goût et le charme, sinon par le génie, un des brillants maîtres de l'école française au dix-neuvième siècle.

Suc (Nicolas), de Nantes, a montré qu'on peut être un grand sculpteur en province.

Né à Lorient en 1802, dit M. Auger, son biographe, enfant de cette riante et sévère Armorique qui a produit déjà tant d'hommes illustres, il puisa de bonne heure les sentiments de grandeur et de naïveté, qui sont les caractères bien tranchés de ses œuvres, dans cette nature âpre et sauvage des bords du Scorff et du Blavet, auxquels le grand poëte allemand Chamisso avait retrempé son âme.

La mère de Suc fut son éducateur : c'était une femme éminente, de race pure bretonne, et dont la prodigieuse ressemblance avec Dante n'existait pas seulement pour les traits du visage.

Les progrès rapides et soutenus du jeune Suc, souvent récompensés à l'école de dessin de Lorient, le firent admettre, à quatorze ans, au nombre des jeunes travailleurs placés sous la direction de M. Hubac, habile et modeste sculpteur des ornementations réclamées par nos vaisseaux de guerre. Ce bon maître dit à Suc : — « Soyez artiste ! vous êtes appelé à avoir un nom et à remuer les cœurs. »

En 1825, il vint à Nantes, et s'y maria un an plus tard, à vingt-quatre ans. La femme qu'il choisit était bonne et dévouée ; et comme il n'avait jusqu'alors travaillé que le bois, elle lui donna ses économies pour aller étudier à Paris. Il entra chez Lemaire, l'auteur du fronton de l'église de la Madeleine, et, travaillant sans relâche, il suivit simultanément les cours publics des beaux-arts et des écoles particulières.

En 1828, Suc revint à Nantes, où il se lia presque exclusivement, — et on lui en voulut, — avec ceux de ses compatriotes qui habitaient cette ville : avec Emile Souvestre, avec Régnier, avec M. Billaut, alors très-jeune avocat, qui depuis ne l'a jamais oublié, et avec le docteur Guépin.

Malgré ces amis et malgré son talent, il ne fut apprécié à Nantes qu'après un grand succès à Paris : celui du *Pêcheur breton jouant avec un crabe*, statue charmante, admirée au Salon du Louvre.

Depuis lors, Suc reçut des marbres du gouvernement, et exécuta *la Petite Mendiante*, *l'Enfant prodigue* (médaille d'or), *l'Aveugle breton*, une douzaine de bustes illustres, et enfin une *Ève*, remarquée à l'Exposition universelle.

La ville de Nantes va consacrer une salle de son beau musée à l'œuvre entière de son éminent sculpteur.

Froment-Meurice. — C'était le Benvenuto Cellini de l'orfévrerie moderne. — Tout le monde a pu apprécier, dit M. Falempin, la variété et l'élégance des dispositions que le goût ingénieux de Froment-Meurice savait jeter à profusion sur ces bagues, ces colliers, ces pierreries, ces bracelets, ces parures, où la richesse de la matière disparaissait toujours sous le prix bien supérieur de l'exécution artistique ; tout le monde se souvient d'avoir admiré, parmi les productions de ce célèbre argentier, l'ostensoir et le calice, le bouclier de Neptune, la toilette de M^me^ la comtesse de Chambord, des coffrets, des miroirs à la main, et une foule d'autres créations qui ont figuré avec éclat dans toutes les expositions de l'industrie française, ainsi qu'aux concours universels en Angleterre et à Paris. Laissons donc de côté l'appréciation des mérites non contestés de l'artiste pour faire connaître l'homme, sa bonté infinie, sa rondeur, sa cordialité, et toutes les qualités privées qui le distinguaient et qui nous ont été révélées par l'affection sans bornes que lui portaient ses collaborateurs. Travailleur infatigable, Froment-Meurice aimait tout ce qui fait œuvre de ses mains, et sa bonté s'étendait sur tous ceux qui se courbent avec patience, ardeur et conviction sur leur œuvre. Riche et honoré, pouvant aspirer au repos, il trouvait, au contraire, dans une activité toujours renaissante, l'occasion d'être utile, en provoquant, avec un tact et un esprit infinis, les favorisés de la fortune aux capricieuses fantaisies du luxe, source du travail, qui assure l'avenir de l'ouvrier patient, et du profit, qui permet une création à l'enthousiasme de l'artiste ; c'est ainsi que se sont élevés dans l'industrie ou dans l'art beaucoup d'hommes qu'il avait pris par la main, aidés de ses conseils, patronnés de son dévouement et soutenus de son crédit ; c'est ainsi encore que, quelques jours avant sa mort, il prodiguait les plus chaleureux encouragements à un important et précieux travail de bijouterie entrepris pour l'Exposition universelle de 1855, et soumis à son appréciation par un de ses jeunes confrères, dont la reconnaissance se traduit aujourd'hui par de profonds regrets. —

Froment-Meurice a succombé avant l'âge, au moment où il envoyait au Palais de l'industrie les chefs-d'œuvre

que tout le monde y admirait hier encore : des poignées d'épée, une crosse d'évêque, des coupes portées par des statuettes, une Vénus sortant des eaux, une Léda couronnée de feuilles, et une quantité de bijoux et de pierreries faits pour damner toutes les filles d'Eve.

Valentin (Henri).—Vous avez remarqué souvent dans le *Musée* ses dessins faciles et gracieux. C'était un des princes de la gravure sur bois. Né à Allarmont, dans les Vosges, d'un ancien soldat de Waterloo, élevé au séminaire de Saint-Dié et destiné d'abord au sacerdoce, il quitta le sanctuaire pour l'atelier, où il brilla tout de suite et devint à la mode comme illustrateur de livres et de journaux.

Les morts de 1855 : en haut, Camille Roqueplan ; à gauche, Magendie ; à droite, Froment-Meurice ; en bas, l'amiral Mackau.

Il excellait à rendre les physionomies contemporaines, le mouvement de la foule, les masses populaires, et surtout les types de ses montagnes natales.

Il allait s'y retremper chaque saison, et il y repose en famille, à trente-cinq ans.

Rude (François), un de nos plus célèbres statuaires, est un exemple de la puissance des vocations. M. Texier a donné sur ses commencements des détails pleins d'intérêt. Né à Dijon, le 4 janvier 1784, il était fils d'un chaudronnier-poêlier. Jusqu'à l'âge de seize ans, il suivit l'humble profession de son père, lorsqu'à une distribution des prix de l'école des beaux-arts fondée dans le chef-lieu de la Côte-d'Or, il sentit, comme Corrége à la vue des tableaux du Titien, s'éveiller en lui l'instinct qui de-

vait donner à la France un grand artiste. Le père ne partagea pas l'enthousiasme du fils, mais il lui permit pourtant d'apprendre à dessiner, dans l'espoir que cette étude pourrait lui servir à la décoration des *cheminées à la prussienne*, dont la mode venait de s'introduire en France et que lui seul fabriquait à Dijon. Les progrès du jeune Rude furent rapides. Malheureusement une paralysie vint frapper son père, qui se vit contraint d'abandonner sa profession. Rude ne se découragea pas. Il essaya d'allonger le temps en travaillant, le jour comme ouvrier pour soutenir l'existence de son père et la sienne, et le soir comme élève à l'école de la ville. Un connaisseur érudit en choses d'art, M. Fremiet, directeur des contributions de la Côte-d'Or, vint en aide à ce jeune courage; quand sonna pour Rude l'heure de la conscription, en 1808, son protecteur lui acheta un remplaçant. L'année suivante, l'élève de l'école des beaux-arts de Dijon arrivait à Paris avec deux cents francs dans sa poche, une statue de *Thésée* et une lettre à l'adresse de M. de Denon. Celui-ci accueillit Rude favorablement. Il reconnut dans l'élève arrivant de sa province un sentiment d'exécution individuel et original qui manquait aux statuaires les plus renommés alors. Il le fit entrer chez Gau, chargé des sculptures de la colonne Vendôme, et chez Cartellier, membre de l'Institut.

Six mois après, Rude, admis le premier en loges pour le concours du grand prix de Rome, obtint le second prix. En 1812, il concourut une seconde fois, et obtint le premier grand prix.

Son avenir était assuré. Le grand prix de Rome avait, à cette époque, pour tous les artistes, une valeur qu'il a bien perdue depuis : c'était le premier échelon de la fortune et de la gloire. Mais après Waterloo, Rude suivit en exil, à Bruxelles, M. Frémiet, son protecteur, dont il ne tarda pas à épouser la fille. Il resta jusqu'en 1827 en Belgique, où il sculpta le fronton du théâtre de la Monnaie, le buste de Guillaume de Hollande et les bas-reliefs de Térivanek.

A son retour en France, bien qu'égal ou supérieur à tous ses contemporains, il ne fut pas de l'Institut. Sa vie simple et modeste, la fermeté de ses convictions, tout l'empêcha d'obtenir ce genre d'avantages et de succès que ne donne pas la foule. Paris néanmoins a reçu de cette main puissante, michelangesque, suivant l'expression de M. Jules Lecomte, une foule de travaux dont le quart eût fait la fortune de gens moins droits et moins austères. Son chef-d'œuvre, un admirable chef-d'œuvre, est le groupe colossal de l'un des pieds-droits de l'arc de l'Etoile: le *Départ des volontaires de la République*. La pierre y est animée, transportée, hurlante... C'est plus que la vie, c'est l'enthousiasme élevé jusqu'au délire, c'est sublime! Et le nom de son auteur va bien à cette œuvre âpre, énergique, Rude... Ce grand artiste et cet homme honorable est mort brusquement de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine, au milieu d'un accès de toux. Le lendemain, ses deux statues : le *Jeune Pêcheur napolitain jouant avec une tortue*, exposé en 1833, et le *Mercure rattachant ses talonnières*, exposé en 1834, l'une en marbre, l'autre en bronze; ces deux statues, toutes deux propriétés de l'Etat et toutes deux voilées d'un crêpe, figuraient parmi les œuvres récompensées de la grande médaille d'honneur, devant le trône impérial, dans la grande nef du Palais de l'Industrie.

L'art doit encore à Rude la *Vierge*, de Saint-Gervais; *Louis XIII enfant* et le *Baptême du Christ*, du château de Dampierre; la *Jeanne d'Arc*, du Luxembourg; le *Calvaire*, de Saint-Vincent-de-Paul : le *Caton*, des Tuileries; les statues de Monge, de Bertrand, de Ney, etc., etc.

PAILLET. MACKAU. BRUAT. MOLÉ. ROMIEU.

— L'éloquence, cette sœur des lettres et des arts, a perdu en 1855 un des plus illustres et des plus honorables avocats de Paris et de la France.

Paillet (Alphonse) était né le 17 novembre 1796. Son père exerçait le notariat à Soissons, et le fils, a dit Me Bethmont sur sa tombe, aimait à raconter, dans ses causeries intimes, les enseignements de probité rigide qu'il avait reçus en famille. Il fut envoyé à Paris pour faire ses études au lycée Charlemagne, qui lui a donné bien des couronnes. Cependant, après qu'il eut conquis tous les grades et consacré ses premières années à la cléricature, il revint à Soissons et y fit ses débuts d'avocat. Un vieux praticien, dont il a gardé toujours un souvenir reconnaissant, devina dans ses débuts son brillant avenir, et l'encouragea à rechercher un plus vaste champ d'épreuves. Il s'était marié; il était père; son patrimoine était léger. Il vint courageusement à Paris. Il était modeste, mais la modestie est une pudeur qui n'ôte pas au talent la conscience de sa force. Paillet fut inscrit au barreau de Paris en décembre 1824.

Dans ce même temps, un acte abominable, ou de fureur ou de démence, venait de terrifier la ville. Un homme (Papavoine) avait égorgé deux enfants; cet homme était livré à la justice criminelle, et la famillle vint confier à Paillet cette difficile défense. L'attention publique était vivement excitée; les magistrats les plus élevés suivaient l'audience. Paillet, qu'animait une conviction profonde, voulait arracher le monomane à l'échafaud. Son talent se révéla dès lors avec tous ses germes de logique puissante, de raison élevée, de langage pur et correct, qui, plus tard, devaient lui donner le premier rang. Mais dans cette carrière la pente est rude et longue à gravir. Paillet, malgré l'éclat de sa première plaidoirie, resta huit ou dix ans à se faire connaître, à se faire accepter. Le patrimoine du jeune avocat s'était peu à peu dépensé; les épreuves avaient été cruelles, son courage fut infatigable. Nous le vîmes marcher d'un pas ferme sur cette route péniblement frayée. C'était en 1834. La clientèle s'attachait à lui pour ne l'abandonner plus. On avait jugé le maître : sa famille du barreau lui tendait la main pour le porter à son faîte. Il fut élu bâtonnier en 1839. Depuis cette époque, on l'a vu toujours au premier rang, au criminel comme au civil. Les plus grandes causes sont venues à lui, et il n'a été inférieur à aucune.

Député en 1846 et 1849, il mena de front les travaux de la tribune et du Palais. C'était le dernier triomphe de l'énergie morale sur une constitution épuisée. Il a eu, toute cette année, l'intuition de sa mort; il disait à ses confrères, avec un mélancolique pressentiment : « Je mourrai à la barre. » Et pourtant, souffrances cruelles, pressentiments funestes, rien n'a pu vaincre l'ardeur fiévreuse qui l'entraînait au travail. Il est mort à deux heures, au milieu d'une plaidoirie commencée avec un esprit plein de grâce, dans un débat de propriété littéraire qui intéressait notre collaborateur, M. Hipp. Castille. Tout d'un coup un nuage de mort a passé sur cette belle intelligence; cette voix, si ferme toujours, a balbutié, et il s'est affaissé sur lui-même. La justice s'est arrêtée. Le chef de la magistrature s'est précipité de son siége pour tendre la main au soldat judiciaire qui défaillait. Inutile secours! Il tombait mort, et, suivant ses prophétiques

paroles, sa robe était son linceul. Ainsi s'est brisée dans le combat sa noble vie.

— La marine et l'armée ont compté par centaines, par milliers, hélas! leurs deuils héroïques en 1855. Nous relèverons ailleurs les morts des champs de bataille et de victoire de la guerre d'Orient. Mais nous devons ici quelques mots à l'un des chefs éminents de la flotte, dont nous publions le portrait.

Mackau (L'amiral baron de) entra dans la marine à seize ans, et enleva ses grades de début avec éclat dans des examens publics. Son premier exploit fut la prise par *l'Abeille*, du brick l'*Alacrity*, dans les eaux de la Corse, en 1811, après un combat qui dépeupla presque le vaisseau ennemi. Elevé dès lors rapidement aux plus hautes fonctions, à Madagascar, au Sénégal, au Chili, dans les Antilles, à Buénos-Ayres, il déploya les qualités militaires et diplomatiques qui lui valurent le ministère, la pairie, et enfin le titre de grand amiral de France.

La dignité et la bienveillance, le jugement sûr et la loyauté composaient son caractère honoré et aimé de tout ce qui l'approchait.

Trois noms encore qui ne peuvent attendre sont ceux de l'amiral Bruat, du comte Molé et de M. Romieu.

Bruat, entré fort jeune dans la marine, commanda *l'Aventure* au blocus d'Alger, en 1830; établit aux îles Marquises le protectorat français, administra Toulon, les Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, et sauva nos grandes colonies du désordre, en 1848.

La dernière et la plus brillante période de sa vie fut celle où il fut appelé à remplacer l'amiral Hamelin dans le commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée. C'est en quittant ce commandement, où il n'a cessé de donner des preuves de courage et d'habileté, comme soldat et comme marin, et au moment où il venait de recevoir le bâton d'amiral, que M. Bruat, en passant à Malte, a été enlevé à la marine et à la France par une maladie que les uns disent être une attaque de goutte, d'autres le choléra.

M. Bruat était à peine âgé de cinquante-neuf ans, et avait encore de beaux services à rendre à son pays.

« Le courage de l'amiral Bruat est proverbial dans la marine, écrivait dernièrement un officier. Malgré ses fréquents accès de goutte, ou peut-être à cause même de ces accès, il a parfois de ces audaces qu'on n'attendrait que d'un jeune aspirant. L'an passé, par exemple, notre amiral rêvait de Sébastopol et des défenses qui en interdisaient l'entrée. C'était le soir. Tout à coup une idée lui vient; il fait appeler dans sa cabine plusieurs officiers de la flotte : — Messieurs, leur dit-il, nous allons visiter, cette nuit, la passe de Sébastopol et nous rendre compte de son véritable état.

« Cette proposition fut accueillie avec joie par tous ceux à qui elle était adressée. Il s'agissait d'un grand péril à braver et d'un grand service à rendre, double raison pour que tous les cœurs battissent à l'unisson de celui de l'amiral. Des chaloupes, parmi lesquelles se trouvait celle du *Montebello*, sont aussitôt réunies, et l'on part.

« L'obscurité de la nuit favorisait cette expédition. On approche de Sébastopol, on étouffe autant que possible le bruit des rames, on atteint et on traverse la passe en silence, et la chaloupe de l'amiral parvient jusqu'à la chaîne qui ferme l'entrée du port militaire, et que l'amiral Bruat put toucher de sa main.

« Pas une vedette russe n'avait jusque-là aperçu les chaloupes; mais le jour commençait à poindre, et l'alarme fut bientôt donnée sur toute la ligne des fortifications de la passe. C'est à travers un feu terrible, c'est sous une grêle de projectiles, tous dirigés sur les frêles embarcations de nos marins, que la petite expédition de l'amiral dut opérer son retour. Elle l'exécuta heureusement; la chaloupe du *Montebello* fut, il est vrai, un peu endommagée; mais pas un officier, pas un matelot ne fut atteint.

« Cette entreprise si hardiment tentée, si heureusement accomplie, a fait depuis l'admiration de toute la flotte. »

Molé (Le comte), descendant du grand Molé de la Fronde, laisse un des plus illustres noms parlementaires de l'histoire. Il avait bien des serments sur la conscience, ayant servi tous les gouvernements depuis le Consulat. A la fin de l'Empire, surtout, comblé la veille par Napoléon, il l'accabla le lendemain pour s'attacher à son vainqueur. La même souplesse le fit passer des faveurs de la Restauration à celles de Louis-Philippe. Depuis quelques années, il n'était plus qu'académicien et grand seigneur, et il se reposait sur ses lauriers de diplomate, d'orateur et de ministre. Il est mort à soixante-quinze ans, à son château de Champlâtreux, avec cette dignité de formes qui avait réglé toute sa vie, et avec une piété chrétienne digne d'en racheter les faiblesses.

M. Molé s'était mis à table avec sa famille et quelques amis, entre autres MM. de Montalembert et de Falloux. Monseigneur l'évêque d'Orléans avait quitté Champlâtreux le matin. Rarement M. Molé avait montré plus de distinction, de lucidité et de charme dans sa conversation.

On s'entretenait d'un article de M. Saint-Marc Girardin, paru le matin dans le *Journal des Débats*.

Vers le milieu du dîner, M. Molé devint très-pâle et eut, par deux fois, une sorte de hoquet convulsif, qui lui fit, la seconde fois, porter la main à sa bouche.

L'altération de ses traits avait frappé tout le monde, et l'on n'osait l'en prévenir, quand on vit sa tête s'incliner légèrement sur sa poitrine : saisies de crainte, toutes les personnes présentes se levèrent.

Par un effort de volonté, le comte Molé, retrouvant son énergie, se redressa, et, appuyé sur le bras de son gendre, M. le marquis de La Ferté, il regagna son appartement, priant, d'une voix très-distincte, ses hôtes de se remettre à table, et cherchant à les rassurer.

Dès qu'il fut rentré chez lui, M. Molé, qui ne se faisait aucune illusion sur la gravité de son état, demanda sur-le-champ le curé du village, et appela près de lui Mme de La Ferté, sa fille, et Mme la duchesse d'Ayen, sa petite-fille. Il leur donna sa bénédiction d'une voix parfaitement claire.

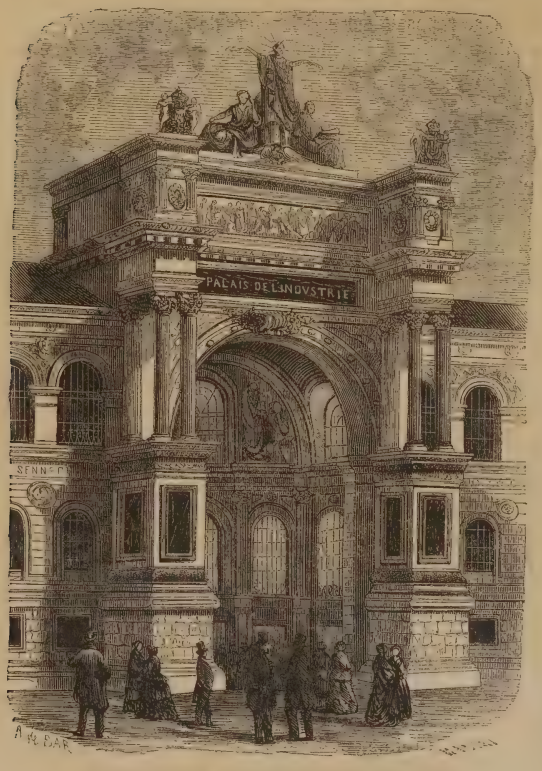
M. Nicolas, son médecin depuis de longues années, qui se trouvait par hasard au château, lui prodigua toutes les ressources de la science, et, durant un moment, il eut l'espoir de le conserver à la vie. M. Nicolas écrivait une ordonnance dans la pièce voisine, quand M. Molé eut une légère convulsion. Ce fut la dernière... Le comte Molé avait rendu son âme à Dieu.

Calme et tranquille jusqu'à ce moment suprême, il conservait toute la fermeté de sa pensée, puisant sa force dans la prière. Le comte Molé avait rempli, quelques jours avant, ses devoirs de chrétien, par le ministère de Monseigneur l'évêque d'Orléans.

Romieu (Auguste), trois fois célèbre, comme homme du monde, comme auteur de *l'Ère des Césars*, du *Spectre rouge* et d'une douzaine de comédies, et comme administrateur depuis vingt ou trente ans, est mort du cruel

chagrin causé par la récente perte de son fils unique, tué à Malakoff en gagnant la croix...

Cette existence un peu étrange, dit M. J. Lecomte, partagée par les brillants instincts et les faiblesses aimables, en toutes sortes de phases brillantes ou cachées, ne pourrait s'indiquer que par ces anecdotes légères, dont le ton, dicté par sa vie, siérait mal en parlant de sa mort ! Il fut journaliste, romancier, auteur dramatique, un peu poëte, historien un peu moins encore ; puis préfet en 1833, puis commissaire général en 1848, puis directeur des beaux-arts en 1852, puis enfin inspecteur des bibliothèques de la couronne. A tous ces titres, ce fut un des personnages dont notre génération s'est le plus occupée. Tous les hommes qui sont quelque chose depuis vingt-cinq ans ont été ses amis, ou tout au moins les amis de sa



Grande porte du Palais de l'Industrie (Pages suivantes)

gaieté, de son esprit, de son dévouement, de ses rares qualités sociales.

Nous reviendrons sur la partie joyeuse de cette existence, qui forme un des chapitres les plus curieux de l'histoire anecdotique du dix-neuvième siècle.

GÉRARD DE NERVAL. VILLARS.

— Deux morts fatales, deux suicides que la justice humaine doit flétrir, en implorant sur eux la clémence divine, ont ouvert et fermé l'année 1855. On a reconnu le charmant écrivain Gérard de Nerval — et Villars, l'artiste du Gymnase.

Gérard de Nerval a été défini et biographié par M. de Mirecourt, dans sa galerie des *Contemporains*, avec une indulgence pleine de justesse et d'intérêt. Nous emprunterons quelques traits à ce tableau remarquable.

Gérard de Nerval naquit le 21 mai 1808, dans une des rues qui avoisinent le Palais-Royal. Son père, ancien officier de l'Empire, existe encore à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Gérard enfant connut à peine le baiser maternel.

Beaucoup des soldats de Napoléon emmenaient leurs femmes avec eux, ne craignant pas de les associer à la victoire qui les accompagnait d'un bout de l'Europe à l'autre.

Elevé par un de ses oncles aux environs de Paris, dans les riantes campagnes d'Ermenonville, Gérard revenait d'une course à la fin d'un beau jour d'avril, quand il vit paraître un homme à la figure hâlée, qui s'arrêta devant lui, jeta le manteau sous lequel se cachait son uniforme, et dit en lui ouvrant les bras :

— Me reconnais-tu?

— Oui, tu es mon père ! dit l'enfant sans hésiter.

La nature a de ces révélations soudaines ; le battement du cœur devance tous les discours. Gérard était âgé de dix-huit mois au départ de ses parents ; il n'avait pu garder au fond de sa mémoire qu'une vague image des deux personnes qui s'étaient penchées sur son berceau.

— Et ma mère, balbutia-t-il, où est ma mère?

L'officier, sans répondre, l'étreignit plus fortement contre son cœur. Deux larmes descendaient le long de ses joues. Il montra le ciel à Gérard, qui comprit et pleura.

Sa mère était morte en Silésie, d'une fièvre inflammatoire.

Condamné au repos par l'exil de l'Empereur à Sainte-Hélène, le soldat put s'occuper de l'éducation de son fils.

Un long séjour en Prusse, en Autriche et dans les provinces danubiennes l'avait familiarisé avec la langue allemande. Il possédait même quelque teinture des langues orientales, et Gérard, moins de deux années après le retour de son père, était devenu polyglotte presque sans étude.

On l'envoya bientôt à Paris, au collége Charlemagne.

Il y obtint toujours les premières places en version et les dernières en thème, signe caractéristique d'un esprit supérieur.

Son début littéraire fut la traduction du drame de *Faust*, moitié en prose, moitié en vers, et c'est encore aujourd'hui la version la plus estimée de l'œuvre de Gœthe.

Plus d'une fois le grand poëte lui-même en fit l'éloge.

Un soir, vers le milieu de l'année 1827, Gœthe, dînant avec Eckermann, feuilletait un livre ouvert à sa droite, et parcourait çà et là quelques passages, en donnant des marques d'approbation très-vives.

— Que lisez-vous donc là, maître? demanda son hôte.

— Une traduction de mon *Faust*, en langue française, par Gérard de Nerval, répondit Gœthe.

— Ah ! oui, je sais, fit Eckermann, avec un ton légèrement dédaigneux, un jeune homme de dix-huit ans. Cela doit sentir le collége.

— Dix-huit-ans ! s'écria Gœthe, vous dites que mon traducteur a dix-huit ans !

— Oui, maître. J'ai pris des informations ; le fait est exact.

— Eh bien ! retenez ce que je vais vous dire, continua le poëte : cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France.

— Croyez-vous? dit Eckermann confondu.

Vue générale du Palais de l'Industrie, prise en face du pavillon nord-est. Dessin de M. A. de Bar. (Pages suivantes).

— Si je le crois! Vous n'avez donc pas lu ce livre ?

— J'avoue, maître, que l'âge du traducteur m'inspirait quelque défiance.

— Eh bien, vous avez eu tort. Je n'aime plus le *Faust* en allemand ; mais dans cette traduction française tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil, quand je pense que mon livre se fait valoir dans une langue sur laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans. Je vous le répète, ce jeune homme ira loin.

Certes, la plus éclatante louange ne vaut pas cette anecdote, et Gérard de Nerval aurait eu le droit d'en être fier.

Pourtant aucun de ceux qui le connaissaient ne se souvient de la lui avoir entendu raconter, tant c'était l'homme modeste et simple par excellence.

Dès qu'il fut maître de son patrimoine, Gérard le dissipa en deux ou trois ans, vivant au jour le jour, dit M. Janin, acceptant avec reconnaissance chacune des belles heures de la jeunesse tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant ; mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de mener la vie des plus pauvres diables. Seulement il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs (1), il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragments de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté du haut en bas ; mais, le lit acheté et payé, il n'avait plus eu assez d'argent pour acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit sur un matelas d'emprunt. Après quoi toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots ; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà pour jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche, chante et ne songe pas à la fourmi qui rampe à tes pieds.

Ce lit en bois de chêne, dont parle M. Janin, est à lui seul toute une histoire pleine de poésie, ajoute M. de Mirecourt. C'était un lit où Marguerite de Valois couchait, en 1519, au château de Tours. Gérard l'acheta huit mille francs. Lorsqu'on essaya de l'installer chez lui, jamais on ne put y parvenir. Il fallut élargir les issues avec le marteau du démolisseur, absolument comme on faisait pour le carrosse de Louis XIV, quand les portes des villes étaient trop étroites.

Un tel homme devait courir le monde comme un bohémien. Il traversa, en effet, plusieurs fois l'Allemagne et l'Orient, partant avec cinq francs dans sa poche, et arrivant à son but par des aventures incroyables.

La plus triste fut un premier accès de folie, dont Gérard ne guérit jamais complétement, et dont la dernière crise l'amena à se pendre, au milieu de la neige de janvier, au coin des rues de la Vieille-Lanterne et de la Tuerie, aujourd'hui détruites par le boulevard de l'Hôtel-de-Ville.

Les principaux et les meilleurs ouvrages de cet éminent écrivain, qu'une vie plus régulière eût conduit à la gloire et à la fortune, sont : le *Voyage en Orient*, dont le *Musée* a rendu compte ; les *Souvenirs d'Allemagne, les Illuminés*, recueil de nouvelles, et les comédies ou drames : *Piquillo, les Monténégrins, le Chariot d'enfant, l'Imagier de Harlem*, et *Léo Burkart*, le plus beau sujet politique essayé au théâtre.

(1) Gérard de Nerval a été électeur de 1830 à 1834.

Villars. — Autre artiste, autre bohémien, autre fou, hélas ! Celui-là aussi était d'une naissance élevée, qui est restée un mystère. Il avait été, dit-on, novice dans un couvent ; il avait dirigé un théâtre à Berlin ; il avait joué au Palais-Royal, sans renommée, — et il était devenu enfin un des meilleurs acteurs du Gymnase, cette pépinière d'excellents acteurs. Bref, il avait l'estime, l'applaudissement, l'aisance, presque la gloire, lorsqu'il s'est jeté à l'eau, dans un accès de monomanie.

— Villars avait l'habitude, écrit M. Achard dans ses *Lettres Parisiennes*, de se promener seul, avec un livre, comme un philosophe, dans les bois de Ville-d'Avray. Un de ses camarades, M. Dupuis, se rappela que, la veille de sa disparition, sur l'observation qu'il lui faisait que lui, Villars, prenait trop de café :

— Tu as raison ; demain je n'en prendrai plus, dit-il.

Et il lui serra la main.

Cette fin de Villars rappelle celle de Lepeintre aîné, qui, lui aussi, s'est tué volontairement. Il y a quelque chose de profondément triste dans cette mort sinistre, qui clot tout à coup une existence vouée au rire ; c'est comme une tache de sang dans un bouquet.

Le rêve de Villars, sa seule ambition, était d'entrer au Théâtre-Français.

— Y jouer un bout de rôle, disait-il d'un air moitié triste, moitié gai, y dire seulement :

..... C'est une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

et puis mourir, ce serait le bonheur !

Il n'a pas remis de lettre, hélas ! et il est mort ! Et certes ses dernières créations, dans *le Gendre de M. Poirier* et dans *le Demi-Monde*, prouvaient assez que son ambition n'était pas exagérée. —

Mme DUPIN AINÉ, Mme ISIDORE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, LORD H...

Nous trouvons au nécrologe des salons, en 1855, deux noms glorieux dignement portés : le nom de Mme Dupin, épouse de l'ancien président des Chambres, qui fit si longtemps les honneurs du Palais-Bourbon, et qui est morte à son château de Graffigny, dans la Nièvre ; — et le nom de Mme Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, fille de M. Blacque, l'honorable député du Finistère avant 1848, belle-fille de l'immortel naturaliste qui a expliqué l'unité de la création, et femme du professeur-administrateur, qui continue si noblement son père au Jardin des Plantes, à l'Institut et à la Société d'acclimatation. Mme Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire était un de ces anges dont le ciel est jaloux et qu'il reprend à la terre avant l'âge, après les lui avoir montrés comme exemples de toutes les vertus et de toutes les grâces.

Lord H..., autre deuil des salons, était un simple original anglais, fixé à Paris, mais un original que le Jockey-Club, les Italiens et le bois de Boulogne ne remplaceront pas facilement. Il représentait chez nous l'excentricité britannique, et M. Guinot l'a peint tout entier par un seul trait de caractère. Voyageant en Italie, dans un temps où les bandits faisaient beaucoup parler d'eux, lord H... s'aventura un jour par un chemin assez mal famé, seul dans sa chaise de poste, n'ayant pas même

avec lui son valet de chambre. Il ignorait que les gendarmes, en ce moment-là, faisaient une vigoureuse battue dans la contrée, et il n'en était pas moins fort tranquille, lorsque tout à coup un homme, dont le costume pittoresque n'indiquait que trop la profession, sort d'un buisson et s'élance vers la voiture. Lord H... prend un pistolet et ajuste le brigand avec beaucoup de sang-froid. Mais celui-ci s'écrie :

— Grâce ! je ne viens pas vous arrêter ; je me rends ; on me poursuit : sauvez-moi !

On entendait retentir à peu de distance le galop de plusieurs chevaux.

Le noble lord trouve piquant qu'un bandit vienne solliciter sur la grande route la protection d'un voyageur. Tant de confiance le touche, tant de naïveté le fait sourire.

— Soit ! dit-il ; monte sur le siége de la voiture, enveloppe-toi de mon manteau, enfonce cette casquette sur tes yeux.

Les gendarmes paraissent :

— Avez-vous vu passer un homme qui fuyait ? un bandit que nous poursuivons ?

Le voyageur fait un signe négatif. Le postillon, toujours de très-bonne intelligence avec les bandits et un peu leur complice, se garde bien de trahir le secret de l'aventure. Les gendarmes s'éloignent.

— Ah ! signor, vous m'avez sauvé la vie. Sans votre assistance, j'étais pendu !

— Tu as donc commis bien des crimes ?

— Pas mal ; mais je ne demande pas mieux que de devenir honnête homme, si vous m'en donnez les moyens. Voulez-vous me prendre à votre service ?

Cette proposition, qui aurait fait bondir un voyageur ordinaire, fut favorablement accueillie par l'excentrique Anglais ;

— Je veux bien, répondit-il ; tu m'intéresses.

— Merci, milord ! Alors, c'est convenu, me voilà votre valet de chambre ?

— Impossible, j'en ai un ; et je ne sais trop quelles fonctions je pourrai te donner dans ma maison. Il n'y a qu'une seule place vacante.

— Laquelle ?

— J'ai renvoyé mon intendant en partant de Londres.

— Pourquoi ?

— Il me volait.

— Le misérable !

Ce mot, prononcé par cet homme, plut au noble lord Il quitta l'Italie avec son nouveau serviteur, qui acheva de captiver ses bonnes grâces, et, de retour à Londres, il ne résista pas à la singularité de donner à un ancien bandit un emploi de confiance. Le riche Anglais prit donc pour intendant le brigand démissionnaire. Il trouva excessivement original de livrer les clefs de sa caisse et le soin de ses affaires d'argent à cet homme qui naguère détroussait les voyageurs sur les grands chemins ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il n'eut pas à s'en repentir. Enthousiasmé par une si prodigieuse marque d'estime, l'ex-bandit persista dans les bonnes résolutions que l'Anglais avait jugées sincères. Loin de continuer son ancien métier dans les propices fonctions d'intendant, il devint un modèle de probité, de désintéressement, de délicatesse, et la fortune du noble lord ne fit que prospérer entre ses mains fidèles.

CLOTURE DE L'EXPOSITION.

QUE DEVIENDRA LE PALAIS DE L'INDUSTRIE ?

L'Exposition universelle a fini avec éclat par une cérémonie qu'on ne reverra peut-être jamais. Le monde entier y était représenté par quarante mille spectateurs, l'industrie et l'art par tous les chefs-d'œuvre du siècle, et la musique par une véritable armée de chanteurs et d'instruments. On y comptait, entre autres, trente-cinq harpes, arrivées tout exprès d'Angleterre.

En ce jour solennel, toute une population en habit noir et en cravate blanche courait Paris dès neuf heures du matin. La cravate blanche était de rigueur, d'*étiquette*, comme disent nos alliés d'outre-Manche. Aussi, que de cravates en percale brodée sur la grande avenue des Champs-Élysées ! On aurait dit d'un peuple de notaires dans l'exercice de ses fonctions. A onze heures, quarante mille spectateurs étaient installés sur les banquettes ; le parterre, établi en amphithéâtre, avait été réservé aux exposants ; les invités étaient dans les tribunes. Les sénateurs, les députés, le Conseil d'État, les généraux, le corps diplomatique, chamarrés d'or et d'argent, la Cour de cassation et la Cour impériale, en robes et en bonnets, occupaient une travée spéciale sur l'estrade à droite et à gauche du trône.

L'amphithéâtre, adossé à trois côtés du rectangle de la salle, décrivait, dans toute sa longueur, un arc immense, dont l'estrade, adossée à la galerie du sud, figurait la corde. Toutes ces têtes, pressées dans ce vaste espace, apparaissaient, du haut des galeries, comme des points à peine perceptibles. En somme, le coup d'œil était magique. La frise était tendue en drap cramoisi brodé d'or au centre, et décorée d'écussons peints aux armes de toutes les nations, reliés par des guirlandes de fleurs à des trophées de drapeaux pittoresquement disposés. L'amphithéâtre était coupé par trois paliers qui facilitaient la circulation des spectateurs. Chaque nation avait un compartiment séparé. Le palier supérieur était garni de piédestaux sur lesquels se dressaient des vases de porcelaine de Sèvres, de cristal de Bohême, de Baccarat et des manufactures qui avaient obtenu de grandes médailles d'honneur. Au bas de l'amphithéâtre, dans l'espace laissé libre entre les gradins et les marches de l'estrade réservée aux corps constitués, de longues tables étaient couvertes de trophées, composés des produits couronnés par le jury universel. En avant de ces tables, se tenaient les guidons de chaque pays, chacun d'eux portant le drapeau national. Au milieu de l'estrade était le trône, élevé de cinq marches, et surmonté d'un baldaquin de velours rouge, dominé par la couronne impériale. Les rideaux étaient en velours rouge doublé de satin blanc, semé d'abeilles d'or. A droite du trône, étaient appendus les tableaux de MM. Ingres, Landseer, Leys, Cornélius, Meissonnier. On n'apercevait les toiles microscopiques de M. Meissonnier qu'avec les yeux de la foi ; car *le Repos du cerf*, de Landseer, apparaissait tout au plus comme un petit tableau de chevalet, et l'*Apothéose d'Homère* semblait une toile de grandeur moyenne. A gauche, figuraient les tableaux d'Eugène Delacroix, de Decamps, d'Heim, et la *Smala* d'Horace Vernet, qui, pour la première fois, avait trouvé sa véritable place. On voyait aussi les dessins d'architecture de Duban, les gravures de Henriquel Dupont, et les statues de Duret, de Ritchel, de Dumont et

de Rude, le seul qui n'ait pas répondu à l'appel de son nom.

L'orchestre, placé dans la partie supérieure au-dessus du trône, n'occupait pas moins de sept travées. Il était dirigé par Hector Berlioz.

A midi, le canon des Invalides annonçait le départ du cortége impérial ; à une heure moins un quart, l'Empereur entrait dans la salle et prenait place sur le trône, ayant à sa gauche l'Impératrice, le duc de Cambridge et la princesse Mathilde ; à sa droite, le prince Jérôme et le prince Napoléon.

Par un contraste d'acoustique inouï, tandis que le gigantesque orchestre ne produisait qu'un bruit confus, le discours de l'Empereur a été entendu distinctement des quarante mille auditeurs. La distribution des croix et des grandes médailles a commencé, au son de la musique, aussitôt après le discours impérial ; puis la cour a examiné les merveilles exposées au pied et autour du trône, et la clôture de l'Exposition a été prononcée, nonobstant un petit avis inséré le matin même au *Moniteur*, et qui annonçait que ladite Exposition était prolongée de quinze jours.

L'Impératrice avait une robe de velours cerise, recouverte de dentelles de point de Venise ; la toilette de la princesse Mathilde était également très-élégante. Quant aux dames du corps diplomatique, de la magistrature et de l'administration, M. Texier leur déclare, en dépit de la galanterie, que le grand jour n'est peut-être pas aussi favorable à leur beauté que l'éclat des lustres.

En résumé, cette fête, éclairée par un magnifique soleil, et où l'industrie venait recevoir ses lettres de noblesse, a été le plus grandiose et le plus imposant spectacle qui ait jamais été donné à Paris, cette ville des spectacles sans rivaux.

Voici l'état et le nombre des récompenses décernées à l'industrie, sans compter les décorations accordées aux jurés et aux exposants :

112 grandes médailles d'honneur ; 252 médailles d'honneur ; 2,300 médailles de première classe ; 3,900 médailles de seconde classe ; 4,000 mentions honorables.

Les beaux-arts ont reçu, de leur côté :

40 décorations données par l'Empereur ; 16 médailles d'honneur votées par le jury ; 67 médailles de première classe ; 87 médailles de seconde classe ; 77 médailles de troisième classe ; 222 mentions honorables.

Les grandes médailles d'honneur de la peinture ont été obtenues par messieurs :

Cornélius, Prusse. — Decamps, France. — Delacroix, France. — Heim, France. — Henriquel-Dupont (gravure), France. — Ingres, France. — Landseer, Royaume-Uni. — Leys, Belgique. — Meissonnier, France. — Vernet, France.

Les grandes médailles d'honneur de la sculpture ont été accordées à messieurs :

Dumont, France. — Duret, France. — Ritchel, Saxe. — Rude, France.

MM. Duban, France, et Barry, Angleterre, ont remporté les grandes médailles d'honneur de l'architecture.

Voici les décorations distribuées aux diverses classes des beaux-arts :

Peinture, gravure et lithographie.

MM. Ingres, grand-officier ; Delacroix, commandeur ; Cabat, O. ; Calamata, O. ; Heim, O. ; Henriquel-Dupont, O. ; Maréchal, O. ; G. Bénouville, C. ; Bida, C. ; Cabanel, C. ; Caron, C. ; Eastlake, C. ; Frène, C. ; De Fournier (d'Ajaccio), C. ; Glaize, C. ; Gérome, C. ; Gendron, C. ; Genod, C. ; Hamon, C. ; Hildebrand, C. ; Jalabert, C. ; Jeanron, C. ; Kaulbach, C. ; Loubon, C. ; Leleux, C. ; Madou, C. ; Mulready, C. ; Pollet, C. ; Steinle, C. ; Tideman, C. Vetter, C. ; Wyld, C.

Sculpture et gravure en médailles.

MM. Barye, O. ; Rauch, O. ; Bonassieu, C. ; Guillaume, C. ; Gibson, C. ; Lanno, C. ; Ritchel, C.

Architecture.

MM. Cocherel, C. Zanth, C.

— Maintenant que va devenir le Palais de l'Industrie ? C'est la grande question qui survit à l'Exposition universelle ?

Les uns veulent faire de cet immense vaisseau un rendez-vous de fêtes ; les autres, un jardin d'hiver ; ceux-ci, un Champ-de-Mars couvert, pour les revues, les inaugurations et les galas officiels ; ceux-là ne parlent de rien moins que d'y placer la Bourse avec le tribunal de commerce, et de transporter le Grand-Opéra dans le temple grec de la rue Vivienne.

Quel que soit le sort du Palais de Cristal des Champs-Élysées, qu'on l'abatte ou qu'on l'utilise à ceci ou à cela, il vivra du moins par le souvenir dans les deux gravures que nous lui consacrons aujourd'hui, comme à l'un des plus vastes et des plus curieux monuments de ce siècle.

Nous n'avons pas à le décrire de nouveau, l'ayant fait en détail dans notre dernier volume, en tête de notre revue de l'Exposition.

Peut-être n'aurait-on rien de mieux à faire que d'imiter les Anglais dans l'application qu'ils ont imaginée de leur *Cristal-Palace*.

Cette histoire arrive ici fort à propos, et elle a ses détails caractéristiques et intéressants, dans le récit qu'en a fait M. Henri de Quelnec, notre compatriote, après avoir vu de ses yeux la transplantation du monument de Hyde-Park sur la colline de Sydenham.

LE PALAIS DE SYDENHAM.

Après la clôture de l'Exposition de Londres, dit M. de Quelnec, on se demanda en Angleterre ce qu'allait devenir le *Cristal-Palace*. Mais une clause insérée dans l'acte de concession du terrain exigeait impérieusement la démolition et la disparition du bâtiment : l'opinion publique fut unanime pour demander l'abrogation de cette clause ; dans toutes les grandes villes de l'Angleterre, eurent lieu des meetings à ce sujet. D'ailleurs, il ne manquait pas de projets pour utiliser l'immense édifice. Chaque jour voyait naître un plan nouveau. Les journaux étaient remplis de propositions de toutes sortes, dont beaucoup se distinguaient par leur excentricité. Un médecin voulut en faire un hôpital ; un autre, un établissement de bains, réunissant tous les avantages et le luxe des *spas* de l'Allemagne et des thermes de l'ancienne Rome. Quelqu'un donna l'idée d'une bibliothèque gigantesque. Un Anglais, poussant jusqu'à l'excès la passion des fleurs, insista pour qu'on ne fît qu'un parterre de l'édifice entier.

Tous ces beaux projets s'évanouirent à la suite d'un vote de la Chambre des communes qui décida, à une très-forte majorité, que la convention primitive devait recevoir

son exécution. Bientôt tout le monde s'applaudit de cette décision rigoureuse.

Voici, en effet, ce qui arriva : M. Francis Fuller, un des plus fervents admirateurs du palais condamné à la destruction, s'empressa d'en acheter les matériaux pour la somme d'un million huit cent soixante-quinze mille francs. Un autre amoureux du *Cristal-Palace* vint au secours du nouveau propriétaire : ce fut M. Schuster, possesseur de Penge-Park, terre magnifique qui occupait le sommet d'une colline auprès du joli village de Sydenham, situé lui-même à neuf kilomètres de Londres. M. Schuster fit le sacrifice de sa propriété pour deux millions cent soixante-six mille cinq cent vingt-cinq francs. Puis, M. Fuller passa un marché avec les constructeurs, MM. Fox et Henderson,

Personnages de 1855 : en haut, le maréchal Pélissier; à gauche, Pedro, roi de Portugal; à droite, Victoria, reine d'Angleterre; en bas, Mme Ristori (Pages suivantes).

pour la démolition et la reconstruction de l'édifice sur l'emplacement de Penge-Park. Une somme nouvelle de trois millions de francs s'absorba dans cette double opération.

Une Société fut alors formée, et une seconde acquisition de terrain jugée nécessaire. En définitive, le terrain dépendant du nouveau Palais de Cristal est de deux cent cinquante-huit acres (un peu plus de cent hectares).

Maintenant, quel devait être le but de cette entreprise considérable ? Le voici :

Il fut décidé que le monument de Sydenham deviendrait une exposition universelle permanente, non-seulement de tous les produits de l'art et de l'industrie humaine, mais encore de tous ceux de la création, de la

science, de l'histoire, des voyages, etc., etc. : bref, une encyclopédie complète et un abrégé du monde, depuis le caillou minéralogique jusqu'à la statue de marbre, depuis l'image des animaux jusqu'à celle des hommes, dans toutes leurs variétés connues.

Cette tâche colossale fut distribuée entre les hommes les plus capables d'Angleterre. Sir Joseph Paxton, l'ancien jardinier, fut chargé de dessiner le parc et les jardins ; MM. Owen Jones et Digby Wyatt furent envoyés en France, en Allemagne, en Italie pour recueillir les modèles des objets d'art les plus renommés. Arrivé à Pompéi, M. Digby Wyatt eut l'idée de reproduire dans le Palais de Cristal une maison romaine, telle que l'avaient révélée les fouilles pratiquées sur l'emplacement de cette ville, engloutie, comme on le sait, en l'an 79, par la lave du Vésuve. Cette excellente idée a été mise à exécution, et cette reconstruction d'une maison de Pompéi est, dans le Palais de Cristal, une des choses les plus intéressantes et le mieux réussies (1).

L'exécution des modèles des animaux antédiluviens fut confiée à M. Waterhouse Hawkins, et fut l'occasion d'un épisode trop caractéristique pour n'être pas raconté.

Le savant professeur se livrait à la confection de ces monstres dans un hangar en bois, élevé au bas de la colline, sur un terrain marécageux, déjà remué et creusé pour l'exécution des travaux hydrauliques. Dans cette sorte d'ermitage, à la porte duquel les pluies d'hiver avaient amoncelé des flaques impures, M. Hawkins, en fabricant un énorme ignanodon, avait eu une pensée singulière ; il se dit : « Je veux que le jour de Saint-Sylvestre, dernier de l'année 1853, une vingtaine de mes amis viennent ici, au milieu de mon marécage, dîner avec moi dans le ventre de mon monstre antédiluvien : à minuit, nous sortirons de ses flancs pour entrer dans l'année nouvelle. »

Cette idée, passablement originale, fut mise à exécution. Le 31 décembre 1853, vers le soir, vingt et un gentlemen, parmi lesquel les professeurs Owen et Forbes, MM. Gould, Francis Fuller, Belshaw, Ingram, etc., descendaient, à travers l'épaisseur du brouillard, la froide et marécageuse colline, et entraient comme des conspirateurs dans la fabrique de M. Hawkins. Une moitié de la carcasse de l'ignanodon, coupée dans sa longueur, était couchée au milieu du hangar. Dans cette carcasse, une table était dressée, des siéges étaient solidement établis. Le professeur Owen occupait le crâne du monstre ; M. Francis Fuller et M. Forbes trônaient sur sa queue. Le hangar était fermé avec soin et bien chauffé ; néanmoins les hôtes de l'ignanodon entendaient bruire la brise de décembre, et les gouttes d'eau, formées sur le toit par le brouillard, tomber en clapotant dans les flaques qui entouraient la salle du festin.

Après une notable consommation de roastbeef et de porter, qui eut sans doute avant le déluge paru légère à l'estomac du gigantesque animal, les discours et les toasts commencèrent. L'ignanodon parla anglais. Cependant le professeur Owen proposa un toast solennel que les convives burent en silence : « A la mémoire du défunt et savant Mantell, qui a découvert l'ignanodon ! » Puis M. Owen prononça un *speech* sur les découvertes géologiques ; il parla de Cuvier, de Hunter, de Buckland, et raconta comment Mantell trouva, dans les anciennes forêts de Sussex, un seul os qui le mit à même de reconstruire le monstre dans les flancs duquel M. Hawkins avait invité ses amis à dîner.

Vers onze heures du soir, l'amphitryon entonna une chanson composée par lui exprès pour la circonstance, et qui se terminait par un chœur et un rugissement. A minuit, comme expirait la vieille année, les vingt et un convives quittèrent les entrailles du monstre et remontèrent la brumeuse colline en poussant des rugissements de mammouths et de mastodontes à faire croire à tous les êtres vivants d'alentour que les antédiluviens étaient ressuscités et avaient la permission de venir pendant une heure fêter l'année nouvelle par un effroyable sabbat.

Cette narration véridique m'a été faite, dit M. de Quelnec, en présence même de l'ignanodon, et en contemplant ce colosse des plus vieux âges, j'ai compris ses rugissements et sa joie de se voir revivre en l'année 1854.

En résumé, le Palais de Sydenham est déjà une des merveilles du monde.

Comme aspect extérieur, ajoute notre témoin oculaire, qu'on s'imagine cette imposante et transparente structure posée sur une éminence, et, pour ainsi dire, dans les nuages, avec lesquels se confondent ses vitres de cristal et ses nuances blanches et bleues. Les fées du Nord, si elles avaient voulu se construire un palais aérien, n'auraient inventé rien de plus poétique que ce Palais de Cristal vu du bas de la colline de Sydenham, avec ses voûtes grandioses se perdant dans l'azur indécis d'un ciel anglais, et comme enveloppées d'une résille légère. Les jardins ne sont pas achevés, mais on peut juger de la valeur et de l'effet du dessin ; ce sera le triomphe de l'Angleterre. Quant à l'intérieur du Palais et au mérite de l'exécution de la pensée, les portions terminées, telles que la salle égyptienne, la salle assyrienne, la maison de Pompéi, une partie de l'Alhambra, etc., etc., etc., sont des conceptions vraiment magnifiques, d'un effet prodigieux, et qui annoncent que l'ensemble répondra de plus en plus aux détails. L'écueil d'un aussi vaste projet est précisément sa beauté et sa grandeur. Vingt-cinq millions ont été dépensés déjà, cinq autres le seront sans doute avant l'achèvement. Ce chiffre dit assez combien les directeurs ont tenu à approcher de la réalisation parfaite de leur idée, qui embrasse tout l'univers et l'histoire de toutes les sociétés humaines.

Il conviendrait d'autant mieux à la France de transformer dans le même genre son Palais de l'Industrie, que : 1° elle serait certes en mesure de dépasser encore l'Angleterre dans cette entreprise encyclopédique ; 2° elle ne ferait que reprendre et appliquer une idée qui, au point de vue de l'art du moins, appartient à un Français, au président de Brosses, lequel écrivait à un ami, il y a plus de cent ans : « Ce serait une magnificence bien digne d'un aussi puissant roi que le nôtre de faire construire exprès un vaste bâtiment en galerie pour y réunir les copies en mosaïque des plus fameux ouvrages à fresque qui sont en Italie, tant en tableaux qu'en plafonds, en les distribuant dans un bel ordre et dans un beau jour, au milieu d'une riche architecture. Vis-à-vis de ce bâtiment, en un clin d'œil, avec ma baguette de fée, j'en construis un autre où je réunis à la file les modèles tirés des creux de toutes les plus fameuses statues. Croyez-vous qu'on puisse rien imaginer de mieux pour l'honneur des arts ? croyez-vous que la curiosité des étrangers, qui trouveraient ici réunies les principales choses qu'ils vont chercher de côté et d'autre à grands frais, ne rendrait pas au triple à l'Etat la dépense que lui auraient coûtée de tels monuments? Communiquez,

(1) Voyez la description sommaire de l'immense musée de Sydenham dans le tome XX du *Musée des Familles*, pages 351.

je vous prie, de ma part, ce projet... aux mânes du grand Colbert ! » (1)

Nous dirons, à notre tour, aux propriétaires du Palais des Champs-Elysées : Consultez les mânes du grand Colbert, et il vous indiquera quelque grande chose à faire de votre monument.

LES PERSONNAGES DE 1855.

VICTOR-EMMANUEL. PÉLISSIER. TOTTLEBEN. MENSCHIKOFF, ETC.

Le défilé s'ouvre par les rois et les princes qui semblent se donner rendez-vous à Paris :

Victoria, reine d'Angleterre (voyez l'histoire de son voyage dans notre tome XXII, pages 349 et 375).

Dom Pédro, roi de Portugal, proclamé le 16 septembre. Ceux qui l'ont approché aux Tuileries ont pu juger qu'il avait profité de la rude éducation donnée par sa mère. Ils ont reconnu un homme sous l'apparence d'un enfant, et un homme instruit, maître de lui-même, plein de dignité, de grâce et de courtoisie ;

Le duc et la duchesse de Brabant, princes royaux de Belgique. (Voyez leurs notices et le portrait de la princesse, tome XXI, pages 119 et 120.)

Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne et de Piémont. Les Français ont salué en lui leur digne allié, en se racontant sur son passage les exemples de bravoure donnés par le duc de Savoie, pendant les campagnes de Custozza et de Novare ; c'est à lui, en effet, qu'est dû le triomphe des armées piémontaises à l'affaire de Goito, pendant le siége de Peschiera. Les Autrichiens commençaient à prendre le dessus ; quelques minutes plus tard c'en était fait peut-être de la Sardaigne, lorsque Victor-Emmanuel s'élance au milieu de la mêlée, l'épée à la main, faisant entendre ce cri : « A moi les gardes, pour sauver l'honneur de la maison de Savoie ! » Tous les soldats sont électrisés, et, suivant leur jeune chef, ils se précipitent sur l'ennemi ; la première balle des Autrichiens est pour Victor-Emmanuel, il est frappé à la cuisse, et ce n'est qu'avec peine qu'on le force à quitter le champ de bataille : « Mon frère, le duc de Gênes, serait bien content de recevoir une pareille blessure, s'écrie-t-il. » Parole aussi glorieuse pour l'un que pour l'autre. La fin de la journée était une victoire.

Les champs de Novare retrouvèrent le jeune général aussi intrépide. Victor-Emmanuel eut le bonheur de sauver son frère, qui, pressé par les Autrichiens à la Biccocca, allait succomber avec toute sa division ; ce fut lui aussi qui eut la gloire de soutenir la retraite.

Les alliances de la maison de Savoie avec la France sont très-anciennes. D'abord, une tradition la fait remonter, comme nos Capétiens, au fameux Witiking, chef des Saxons sous Charlemagne ; et, tout dernièrement, les rois Louis XVIII et Charles X avaient épousé les deux filles du roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, les princesses Louise et Thérèse, toutes deux mortes avant l'avénement de leurs époux au trône de France.

Le roi Victor-Emmanuel est fils de Charles-Amédée-Albert de Savoie-Carignan et de la princesse Marie-Thérèse, fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane. Il est né le 14 mars 1820, et a par conséquent atteint sa trente-sixième année.

(1) *Lettres sur l'Italie* du président des Brosses.

Pélissier, maréchal de France. Un seul mot explique le rang supérieur qu'il occupe dans notre groupe de portraits. C'est lui qui est entré vainqueur dans les murs de Sébastopol, après un siége aussi mémorable pour l'histoire que le siége de Troie l'a été pour la fable et la poésie.

Tottleben (François-Édouard) est le héros russe de la guerre de Crimée. Né à Mittau, en Courlande, le 20 mai 1818, d'une simple famille de négociants, il suivit son père à Riga, où il fut élevé à l'École militaire. Il passa ensuite à l'Institut des ingénieurs à Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom, gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855.

Lorsque la guerre éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne ; il se distingua sous le général Schilder, dans l'expédition du Danube, et se rendit en Crimée. Ce qu'il a fait à Sébastopol appartient à l'histoire.

Menschikoff demandait au gouverneur de cette place combien de temps il faudrait pour la mettre en état de défense. — Six mois au moins, répondit le gouverneur. — Six semaines au plus ! reprit une voix dans la foule. C'était la voix du capitaine Tottleben. Menschikoff le prit au mot, et le plaça à la tête du corps de génie. Tottleben tint parole, et en six semaines, en effet, d'une ville ouverte, il réussit à faire, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, qui résista près d'un an aux efforts gigantesques des armées alliées. Aussi, en moins de dix mois, il parcourut successivement les grades de capitaine, de lieutenant-colonel-adjudant, colonel, général-major, adjudant-général, et reçut, entre autres distinctions, la décoration de quatrième et puis de troisième classe de l'ordre de Saint-George, qui n'est conférée que pour des actions d'éclat et sur la proposition du chapitre des chevaliers de l'ordre.

Chose inouïe, un avancement aussi rapide n'a pas provoqué la moindre jalousie et a été salué avec acclamation, comme étant dû au vrai mérite, au courage réuni au talent.

Menschikoff. Puisque nous avons nommé ce personnage, dont les actes remplissent encore le monde, bien qu'il se soit effacé de la scène en 1855, voici deux anecdotes qui peignent son originalité comme général et comme amiral.

Sur l'un des vaisseaux qu'il commandait, chaque jour le prince Menschikoff inventait quelque exercice d'ensemble pour mieux assouplir ses soldats. Un jour, lorsque le vaisseau filait à toutes voiles, il ordonnait, à un signal donné, à l'équipage de se livrer à l'exercice de la pêche : à ce commandement, quinze cents marins et soldats, y compris les officiers, s'armaient de lignes improvisées ; à un second commandement, toutes les lignes étaient plongées dans l'eau, et tous les bras restaient tendus jusqu'à ce qu'un troisième commandement vînt les relever de cette position. Puis le prince ordonnait le repos, et rentrait satisfait dans sa cabine, où aucun soldat ne devait pénétrer sous les peines les plus sévères.

Un autre jour, on simulait un branle-bas de combat. Tout le monde était à son poste : canonniers aux pièces, chirurgiens au fond des batteries à l'ambulance avec trousses déployées. Avant l'action, le prince Menschikoff, muni d'un bâton de craie, parcourait les postes ; puis, prenant çà et là quelques soldats, il indiquait à chacun, par un signe, l'endroit où, à un moment donné, il devait être blessé, et conséquemment exprimer la souffrance, jusqu'à ce qu'on le portât à l'ambulance, où le chirurgien

devait simuler le pansement ou l'amputation, selon le caractère assigné d'avance à la blessure.

Une fois, un artilleur, désigné pour faire semblant d'être blessé au bras, n'en continuait pas moins à charger sa pièce contre l'invincible ennemi. Le prince croit voir en lui un récalcitrant :

— N'as-tu pas compris, lui dit-il, que tu es blessé au bras droit ?

— Je vous demande bien pardon, seigneur, répond le soldat, mais j'ai encore le bras gauche pour combattre !

Enthousiasmé d'une si noble réponse, Menschikoff tire sa craie, et de suite trace une large croix sur la poitrine de l'artilleur, en lui disant :

— Tu es un brave, je te décore.

Et tout le temps de sa campagne postiche en mer, le soldat fut forcé de porter sa croix blanche sur sa capote.

LA COMÉDIE A SÉBASTOPOL.

Nos soldats ont aussi leurs excentricités à opposer aux bizarreries moscovites, témoin la comédie suivante, racontée par un sous-officier de chasseurs à pied à sa famille, dans une lettre authentique :

Quelques jours après la prise de Sébastopol, deux dames, suivies d'un grand laquais, se présentèrent aux avant-postes français, et demandèrent à parler au général en chef. On leur répondit que le général ne pouvait se trouver là tout exprès pour les recevoir ; puis on les conduisit devant un officier supérieur, qui, à leur vue, ne put contenir un accès d'hilarité, que partagèrent bientôt tous les officiers qui l'entouraient. Ces deux dames, en effet, étaient de la plus singulière espèce. L'une était très-richement habillée : chapeau à plumes, cachemire et robe traînante. Les traits de cette dame étaient empreints d'une énergie qui paraissait étrangère à son sexe : ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient parfaitement lissés sur son front, et ses joues rebondies étaient coquettement fardées sur les pommettes.

L'autre dame était pauvrement vêtue, et sa figure amaigrie était jaune, osseuse et décharnée. Quant au laquais, il était accoutré d'une livrée incroyable, et se tenait à distance respectueuse derrière les deux dames.

— Que demandez-vous ? fit l'officier, s'adressant à ces dernières. Mais elles se regardèrent, poussèrent un profond soupir et ne répondirent pas. Le laquais, prenant alors la parole, dit à l'officier :

— Mon colonel, cette dame (en désignant celle qui était bien portante et bien parée) vous représente la Russie en 1854, et l'autre (en montrant celle qui était pauvre et délabrée) vous offre un échantillon de la Russie en 1855.

— C'est bien, dit l'officier, et cette carriole qui vous suit, est-elle aussi une allégorie ?

— Moins que cela, mon colonel, c'est simplement notre vestiaire ; elle contient peu de chose, et il ne s'y trouve en ce moment que trois *passe-partout*.

Or, ces trois passe-partout n'étaient autres que trois uniformes de zouaves, dont les propriétaires, en explorant les villas abandonnées des environs de Sébastopol, s'étaient affublés des costumes qui leur avaient permis de jouer la facétie dont il s'agit.

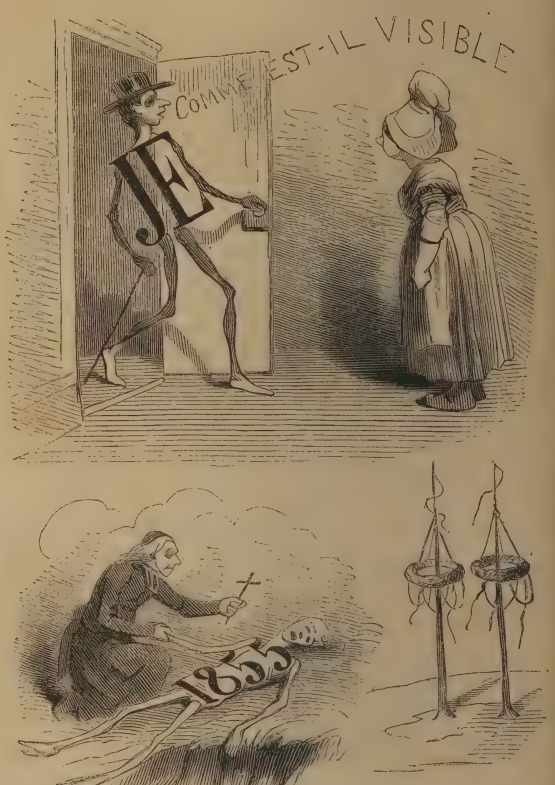
MADAME RISTORI.

Mme Ristori a été la lionne dramatique de 1855. Les Français ont applaudi sa personne, sans comprendre son langage, dans les tragédies et les comédies italiennes qu'elle a jouées à la salle Ventadour. C'est un exemple remarquable de la puissance du geste, de la physionomie et de l'expression. On dit que l'artiste de Florence va reparaître, cet hiver, au Théâtre-Français, en l'absence de Mlle Rachel. Ce spectacle serait fort curieux et fort intéressant ; mais nous doutons que le jeu abandonné, tour à tour sauvage et mignard de la célèbre Italienne, garde son prestige sur une scène où l'art et la convention ont quelque peu détrôné la nature et la naïveté dans les allures de la tragédie. Mlle Rachel est, sous ce rapport, l'idéal du genre, et il sera, quoi qu'on en dise, très-difficile de la remplacer.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin de la Revue de l'année au prochain numéro.*)

RÉBUS SUR LOUIS XIV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

Après la mort du cardinal de Mazarin, les grands fonctionnaires ayant demandé au jeune Louis XIV à qui il fallait s'adresser désormais pour les diverses et nombreuses affaires de l'État, le roi leur répondit : *A moi je me charge de tout.* (Ham-oie-*je me* charge de Thou).

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

CHATEAUX, ÉGLISES, COUVENTS, FÊTES, ETC.

Procession de l'image sainte et des quêteurs russes. Dessin de V. Foulquier.

I. Providence des seigneurs russes. — Insouciance des serfs pour la liberté. — Magasins de maisons de bois. — Caractère funeste du froid de Russie. — Autorité des seigneurs russes sur leurs serfs. — Difficultés et embarras. — Châtiments. — Serfs des villes. — Leur opulence. — Serfs domestiques.

En même temps que le seigneur russe (le bon seigneur s'entend) est le maître absolu de ses serfs, il en est le père nourricier, la Providence vivante. Voilà pourquoi la mendicité ne saurait exister en Russie. Chaque individu, quelque misérable qu'il soit, y a de droit son habitation et son pain quotidien. Aussi la question de l'émancipation des serfs est bien moins brûlante en Russie qu'on ne le croit généralement dans le reste de l'Europe. Le paysan se soucie fort peu d'une liberté qui lui laisserait à lui seul tous les soins de la vie, sans garantie assurée contre ses

(1) Voyez les tables des quatre derniers volumes.

désastres. En plus d'une occasion, j'ai pu apprécier, par moi-même, ses sentiments à cet égard.

Tandis que j'étais dans les terres du prince ***, un affreux incendie y dévora, dans la nuit, presque tout un village. Quelle douleur pour les infortunés habitants de se voir ainsi privés soudainement de leurs économies de plusieurs années, et d'être précipités, sans faute aucune de leur part, dans le dénûment le plus absolu ! Je ne parle pas des victimes que les flammes avaient faites, entre autres d'une jeune fiancée, étouffée au moment où elle allait retirer de sa cachette le trésor de son père. A ces sortes de pertes les paysans russes sont peu sensibles; ils s'y résignent du moins facilement, accoutumés qu'ils sont à n'estimer la vie d'un homme qu'à sa juste valeur. Mais la misère, le froid, la faim, voilà ce qui leur tient au cœur, et ce qui plongeait nos malheureux incendiés dans la plus amère désolation. Je les vis arriver au château de leur seigneur. Là, ils se précipitèrent à ses pieds, embrassèrent ses genoux, et, mêlant leurs larmes à des cris de désespoir : — Secourez-nous, secourez-nous ! disaient-ils, ô vous qui êtes notre père !

Le prince *** les releva avec bonté, et leur adressa quelques paroles de consolation. Puis, appelant son intendant, il lui ordonna de faire une enquête sur les désastres de l'incendie, et de lui adresser immédiatement son rapport. Au bout de quelques jours, de nouvelles maisons avaient remplacé celles que les flammes avaient consumées, et les paysans, exemptés pour trois ans de toute redevance, se livraient au travail avec ardeur, pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu.

— Voyez, me disait l'un d'entre eux, comme notre maître est bon ! Sans lui, que fussions-nous devenus? Qui nous eût donné un toit pour nous abriter, des instruments pour cultiver notre champ? Qui eût pourvu notre ménage de tout ce qui est nécessaire à la vie ?

— Mais comment se fait-il, demandai-je à ce paysan, que des maisons nouvelles aient pu si vite remplacer les anciennes?

— C'est que, dans notre pays, les maisons sont presque toujours construites d'avance. On taille les pièces de bois, on les numérote et on les met en magasin. Quand on a besoin de s'en servir, il n'y a plus qu'à les monter, absolument comme on ferait d'un lit ou d'une armoire.

— Avec quelle matière comblez-vous les interstices qui se trouvent entre les poutres, lorsqu'elles ont été montées?

— Avec de la mousse ou du vieux chanvre, du vieux chanvre surtout, car il garantit mieux de l'humidité.

— Est-ce que ces maisons de bois sont bien chaudes et bien solides ?

— Oh ! pour solides, il est difficile d'en trouver qui le soient davantage. Au bout de quelques années, le bois dont elles sont faites se durcit tellement, qu'il résiste au tranchant de la hache. Vous savez pourtant que nos haches sont d'une certaine force. Chaudes? elles le sont beaucoup plus que les constructions en pierre ou en brique. Sous notre climat, l'été passe si vite, que ces dernières constructions n'ont jamais le temps de sécher parfaitement. Il y reste toujours, dans l'intérieur des murs, un principe d'humidité fort malsain, dont le feu le plus ardent et le mieux entretenu ne saurait complétement garantir.

— C'est qu'aussi, vous autres Russes, vous poussez la crainte du froid à un excès vraiment ridicule.

— Dites plutôt que nous ne le craignons pas assez. S'il en était autrement, il nous ferait bien moins de victimes. Ne nous blâmez donc point de ce que nous préférons les maisons de bois aux maisons de pierre, de ce que nous doublons les fenêtres de ces maisons, et de ce qu'entre ces doubles fenêtres nous étendons une couche de sable fin, plantée de petits cornets de papier remplis de sel, afin de boire l'humidité; de ce qu'enfin, plutôt que de perdre quelque chose de l'intensité du feu, nous aimons mieux vivre au milieu de la vapeur et de la fumée. Demandez à nos seigneurs de Saint-Pétersbourg ou de Moscou ce qu'ils pensent de notre hiver : ils vous diront qu'à degré égal il est cent fois plus dangereux que l'hiver des pays méridionaux, et que dire de quelqu'un qu'il *a pris froid*, c'est dire qu'il est frappé à mort.

Ce n'est pas seulement dans les désastres de l'incendie, mais dans tous les malheurs qui se partagent la vie humaine, que le seigneur russe vient au secours de ses serfs. En temps de famine, il les nourrit; d'épidémie, il les fait soigner ; de maladie, il leur donne des médecins. Il faut dire, du reste, que l'avantage du seigneur est étroitement lié au bonheur de ses serfs. Plus ceux-ci sont heureux, plus ils travaillent, plus ils produisent. Or, la force de production du serf est la balance de la richesse du seigneur.

D'un autre côté, cette obligation rigoureuse, que la loi impose au seigneur, de pourvoir à toutes les nécessités du serf, explique l'autorité considérable qu'elle lui met entre les mains vis-à-vis de ce dernier. Il est évident qu'une aussi lourde charge demande une compensation. J'ai vu des nobles russes souvent fort embarrassés de leur puissance. Voyez, en effet, quelle est leur position à l'égard de sujets vicieux et intraitables : les renvoyer? impossible; personne ne voudra les recevoir, et le gouvernement les forcera lui-même à réintégrer domicile. Les faire mettre en prison? il faudra alors payer une pension pour leur entretien et leur nourriture, car l'Etat ne se charge que des criminels condamnés juridiquement. Les faire knouter? ils ne le peuvent que dans des limites très-restreintes, en sorte que la plupart des mauvais sujets se moquent de cette punition. Ainsi donc, les moyens coercitifs mis à la disposition des seigneurs russes sont presque toujours inefficaces ; ils n'ont guère d'autre ressource que d'attendre l'époque du recrutement. Alors ils enrôlent, comme conscrits, leurs serfs incorrigibles ; heureux encore quand le Conseil de révision ne les met pas à la réforme.

Du reste, les mauvais serfs sont extrêmement rares ; la plupart sont d'une nature douce et soumise, toujours prêts à faire plaisir à leur maître. J'en pourrais citer ici mille exemples. Le plus grand misérable, en fait de serfs vicieux, que j'aie rencontré, c'est un nommé Alexis, appartenant à un seigneur russe qui habitait Helsingfors, capitale de la Finlande. Un jour que je dînais chez ce seigneur, nous vîmes tout à coup, au moment où nous prenions le café, entrer d'un air grave et solennel le maître d'hôtel, suivi de tous les domestiques de la maison.

— Monsieur le comte, dit-il, nous venons solliciter de Votre Excellence l'autorisation de châtier nous-mêmes le valet Alexis.

— Eh ! pourquoi donc ?

— Il déshonore le corps de vos domestiques ; il vole et bat tout le monde, et s'enivre du matin au soir.

— Faites ce que vous voudrez. Si vous parvenez à le convertir, je vous donnerai à chacun une bonne gratification.

Quelques instants après, traversant une galerie voisine

de la salle à manger, j'entendis des cris étouffés. Je m'approchai de la chambre d'où semblaient partir ces cris, et j'appliquai mon œil au trou de la serrure de la porte. Je vis le valet Alexis garrotté sur un lit de douleur, et se débattant sous les coups de bâton que lui administraient ses vigoureux camarades. La chair de ses épaules était noire, et je crus même y remarquer des taches de sang. Mon cœur se serra; j'élevai la voix pour intercéder en sa faveur, je frappai à la porte; mais les cris du patient et les coups redoublés des exécuteurs m'empêchèrent d'être entendu. Le supplice continua.

Trois jours après, je rencontrai le seigneur comte.

— Savez-vous, me dit-il, à quoi nous a mené la correction d'Alexis?

—Non; mais elle était de force, je crois, à le faire songer sérieusement à s'amender.

— Il est toujours le même. En sortant de la bastonnade, il n'a rien eu de plus pressé que d'aller se refaire au cabaret, où il s'enivre habituellement. Puis il est monté en fiacre, s'est fait promener sept heures durant dans toute la ville, et est descendu, sans payer, dans un endroit où il y avait double issue, volant ainsi le pauvre cocher qui lui avait aidé à cuver son vin.

— C'est incroyable! Eh bien! qu'allez-vous faire maintenant d'un pareil garnement?

— Je vais l'envoyer dans mes terres pour y garder les bestiaux, jusqu'à ce que le premier recrutement me permette de l'offrir en cadeau à la milice de Sa Majesté impériale.

— Beau cadeau, en vérité, que vous ferez là!

— Oh! soyez tranquille; le régime militaire a fait des conversions bien plus difficiles que celle d'Alexis. Je ne doute pas que lorsqu'il aura passé par le pénitentiaire de Riazan, et autres noviciats que le gouvernement fait subir aux recrues de mauvais aloi, avant de les incorporer dans l'armée, il ne devienne un soldat passable.

Les serfs des seigneurs n'habitent pas tous dans leurs terres; il en est un grand nombre qui sont établis dans les villes et y font le commerce. Ces serfs citadins relèvent, aussi bien que les serfs ruraux, de l'autorité seigneuriale. D'abord, il ne peuvent quitter la terre à laquelle ils sont attachés sans une permission et un passe-port, signés de leur maître ou de son intendant. Arrivés dans les villes, ils sont soumis à la surveillance d'un staroste (ancien), choisi par le seigneur, qui a l'œil sur leur conduite, et qui se tient au courant de toutes leurs affaires. C'est par ce staroste que le seigneur communique avec eux et leur fait savoir ses ordres. Il en est, parmi les serfs des villes, qui arrivent à une position de fortune considérable. Quelques-uns rachètent leur liberté. Mais les seigneurs se montrent difficiles sur ce point, surtout les seigneurs d'ancienne famille. Ils mettent une sorte de gloire à posséder des serfs opulents. Les comtes Sheremetieff, par exemple, les plus riches propriétaires d'âmes qui existent en Russie, puisqu'ils en ont près de cent cinquante mille, les comtes Sheremetieff n'émancipent aucun de leurs sujets. Pourtant il en est qui pourraient leur offrir plus d'un million en échange de leur liberté. Il est vrai que s'ils conservent le *statu quo* pour les hommes, ils le conservent aussi pour la redevance qu'ils leur payent. A quelque degré de fortune qu'atteignent les serfs de Sheremetieff, ils n'exigent d'eux que ce qui est invariablement réglé par le code de leur famille.

Cette affluence de serfs dans les villes est d'une grande ressource aux seigneurs pour leur représentation. Ils ont là une pépinière de valets toujours prêts à figurer dans leurs bals et dans leurs soirées. C'est ce qui explique cette populeuse livrée que déploient les seigneurs russes: je l'ai vue quelquefois s'élever à cinq ou six cents têtes. On conçoit tout ce qu'elle ajoute à une fête de splendeur et de majesté. Les valets, couverts d'or et d'argent, sont répandus, non-seulement dans les salles et les galeries, pour y distribuer les rafraîchissements et y veiller à l'illumination; ils tapissent encore les escaliers, debout et immobiles sur les marches, alternativement avec des vases de fleurs.

Quand approche le jour d'une grande réception, le seigneur russe fait savoir par son intendant, à tous les starostes de la cité, le nombre d'hommes qu'il veut y faire figurer. Les starostes convoquent aussitôt leurs subordonnés et leur notifient l'ordre du maître. Au jour fixé, ceux-ci se rendent à l'hôtel seigneurial, où ils revêtent leur livrée et se mettent à la disposition du maître des cérémonies. Le nombre des élus est toujours supérieur au nombre demandé; mais les habitations des seigneurs russes sont si vastes, que ce surcroît de gens ne les encombre nullement. Il faut remarquer que cette domesticité d'occasion est choisie avec soin parmi les mines les plus avenantes et les individus les plus adroits; elle ne porte guère aussi que sur les subalternes, on laisse les commerçants sérieux à leur dignité et à leurs affaires.

II. Églises russes. — Leur architecture. — Badigeon extérieur. — Fresques grossières. — Intérieur des églises. — Iconostase. — Images et tableaux. — Encadrement singulier. — Cérémonies et chant de l'Église russe. — Prêtres des paroisses. — Concessions de terres qu'ils tiennent du seigneur. — Casuel arbitraire. — Baptême russe. — Ce qu'il en coûte pour être parrain en Russie. — *Te Deum* et prières à domicile. — Visite à un pope. — Caste sacerdotale. — Heureux sort des femmes de prêtres. — Etudes ecclésiastiques. — Condition pour être prêtre et pour être évêque.

Les églises des villages russes sont, de la part des seigneurs, l'objet d'un soin tout particulier. Ils les décorent de splendides ornements, ils les comblent des dons les plus magnifiques. A l'exemple des anciens seigneurs féodaux, ils cherchent, par les prodigalités religieuses, à intéresser le Ciel en leur faveur, et ils se montrent d'autant plus généreux qu'ils se sentent avoir besoin de plus de miséricorde.

Les églises russes sont presque toutes couronnées par un dôme byzantin, lequel s'élève entre quatre autres petits dômes ou clochetons, surmontés d'une croix simple ou de la croix russe à triple branche. Ces cinq dômes, dont le plus grand se trouve là, dit-on, en l'honneur de Jésus-Christ, et les quatre petits en l'honneur des quatre évangélistes, ces cinq dômes sont revêtus d'or, ou semés d'étoiles sur un fond bleu; en sorte que de loin, avec leur forme conique, ils ressemblent à des gerbes étincelantes.

En dehors de l'église s'élève une tour ou beffroi, où se trouvent les cloches. Elle renferme aussi une chapelle ornée de plusieurs images et statuettes de saints, devant lesquelles le peuple fait brûler des milliers de cierges. Les murs extérieurs de l'église, principalement sous le portail, sont badigeonnés de la manière la plus bizarre. On y voit des scènes entières de l'ancien ou du nouveau Testament, représentées en grandeur naturelle, et avec les couleurs les plus éclatantes. Ces fresques sauvages ne sont pas toujours sans mérite, car les paysans russes montrent presque autant d'habileté à manier le pinceau qu'à manier la hache. D'ailleurs, c'est une vanité des seigneurs

d'avoir, dans leurs terres, des écoles de peinture et de dessin; et il en sort parfois de véritables artistes.

L'intérieur des églises russes ne ressemble en aucune façon à celui de nos églises. On n'y voit ni bancs ni chaises. Le peuple se tient debout ou à genoux pendant toute la durée des offices, qui sont très-longs. Le sanctuaire est fermé par une grande porte à double battant, enrichie d'or et de pierreries. On l'appelle iconostase. Cette porte est ouverte de temps en temps par le diacre, pendant les cérémonies sacrées, et laisse voir le prêtre devant une table carrée, sur laquelle est placé un petit monument en or ou en argent, qui sert de tabernacle. Ce monument a la forme d'un ciboire, ou d'un temple ou d'une église. J'en ai vu un qui ressemblait exactement à l'église catholique de Saint-Pétersbourg. La table carrée tient lieu d'autel. Nul ne peut passer devant elle, excepté l'empereur et le clergé, sans se rendre coupable de sacrilége. Le vaisseau de l'église est en une seule pièce, ou en plusieurs nefs séparées par des colonnes. On y voit de toutes parts une quantité considérable d'images et de tableaux, dont la plupart sont d'un grand prix. Par un usage bizarre, général dans toute l'Eglise russe, ces images et ces tableaux sont recouverts de plaques d'or ou d'argent semées de pierreries. Il ne reste de découvert que la tête et les mains des sujets, qui apparaissent ainsi comme à travers un second cadre métallique. On conçoit qu'un pareil usage, peu favorable aux peintres de talent. sert à merveille les artistes de mauvais aloi.

Les cérémonies de l'Eglise russe sont pleines de noblesse et de majesté. Le chant surtout y est remarquable. Les prêtres sont nommés aux paroisses par les évêques, qui s'entendent, à ce sujet, avec les seigneurs. Mais les seigneurs sont obligés de pourvoir à leur établissement et à leur entretien. Ceci se fait dans des proportions assez mesquines. Pour y suppléer, les prêtres emploient différents moyens. Ils ont d'abord le casuel, dont la taxe, n'ayant point été révisée depuis Pierre le Grand, est devenue aujourd'hui fort arbitraire. Ils lui font rendre le plus possible. Le chapitre des noces surtout est très-lucratif. Les enterrements produisent peu : on ne spécule point sur la douleur. Il n'en est pas de même des baptêmes : ces jours-là, les parrains vident leurs poches au milieu des chants de joie.

Ces lignes que j'écris me rappellent que j'ai laissé, en Russie, un filleul très-intéressant. C'est le fils d'un cocher que j'avais pris à mon service. Un jour, je le vis entrer chez moi, bien peigné, bien lavé, et revêtu de ses plus beaux habits.

— Votre Excellence, me dit-il, voudrait-elle m'accorder ce que je viens lui demander?

— Qu'est-ce qu'il te faut donc, brave Ivan?

— Je dois être père dans quelques jours, et je serais bien heureux si vous vouliez me faire l'honneur d'être le parrain de mon enfant.

— Je ne demanderais pas mieux; mais cela me paraît impossible.

— Pourquoi donc impossible?

— Ma religion n'est pas la tienne, et tes prêtres ne voudraient pas de moi.

— Vous vous trompez; du moment où vous n'êtes ni païen, ni juif, ni mahométan, notre Eglise orthodoxe ne met aucun obstacle à ce que vous soyez parrain.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis?

— Sans doute; et si Votre Excellence le désire, je le lui ferai répéter par notre prêtre.

— Eh bien! j'accepte.

Quand le jour du baptême fut arrivé, je me rendis, avec une jeune dame qui devait me servir de commère, à la maison du nouveau-né. Tout y portait un air de fête. Le père vint au-devant de nous, et nous adressa les plus vifs remerciements. Il nous introduisit ensuite dans une pièce contiguë à celle où était la mère de l'enfant. Puis, le prêtre arriva, suivi de son diacre, de ses chantres et de ses bedeaux; car, chez les Russes, les baptêmes se font dans les maisons, et non à l'église. Quand l'autel fut préparé, les cierges allumés, la cuve d'eau tiède disposée au milieu de la chambre, le baptême commença. Alors le père de l'enfant disparut : le rit grec lui interdit d'assister au baptême. On m'adressa, ainsi qu'à la marraine, plusieurs questions auxquelles nous répondîmes; on nous fit réciter le *Credo* en slavon; après quoi, le prêtre, ayant dépouillé le nouveau-né de ses vêtements, le plongea tout entier dans la cuve, en prononçant les paroles sacramentelles. On sait que, chez les Russes, on administre le baptême par immersion : les popes sont d'une adresse merveilleuse à immerger l'enfant; il a à peine le temps de pousser un léger cri.

Parmi toutes les cérémonies que l'on fait accomplir au parrain et à la marraine, la plus bizarre consiste à cracher trois fois par terre. Cela signifie le mépris que le nouveau baptisé fait des choses de ce monde; en d'autres termes, le renoncement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Le baptême terminé, les prêtres quittent leurs ornements sacrés, et se mettent à causer avec les assistants. Puis, survient la sage-femme, tenant un grand plateau, sur lequel sont des verres de madère, des gâteaux et des raisins secs. C'est le quart d'heure de Rabelais. Il faut déposer sur le plateau de la sage-femme une petite somme d'argent; il faut défrayer le prêtre, le diacre, les chantres et les bedeaux; il faut ensuite se rendre auprès de la mère, pour la féliciter et lui faire son cadeau, que l'on glisse avec précaution sous son oreiller, sans qu'elle s'en aperçoive. Ajoutez à toutes ces dépenses un présent pour la marraine, une toilette complète et une croix d'or ou d'argent pour l'enfant, et quelques autres menus frais; et vous arrivez, sans avoir seulement le temps d'y penser, à une somme tout à fait ronde. Le baptême de mon petit cocher me coûta, à moi, près de deux cents francs.

Un autre moyen qu'ont les prêtres russes de suppléer à l'insuffisance de leur revenu, ce sont les *Te Deum* et les prières à domicile. Trois ou quatre fois l'an, aux principales fêtes, ils font une tournée dans leur paroisse, et visitent chacune de leurs ouailles. On les reçoit ordinairement fort bien; on les fait boire et manger; on leur donne divers objets ou denrées nécessaires à la vie : qui des poulets, qui des œufs, qui des pommes de terre, qui de la toile, etc. Les paysans se plaisent aussi à leur verser de copieuses libations d'eau-de-vie. C'est de cette manière qu'ils prétendent arroser les *Te Deum* et autres prières que les prêtres viennent chanter dans l'intérieur de leurs maisons. On conçoit qu'un certain nombre de *Te Deum*, ainsi arrosés, doivent finir quelquefois par compromettre singulièrement la dignité sacerdotale.

Le paysan russe aime bien mieux payer cette espèce de dîme, que prélève le prêtre, en denrées que de la payer en argent. Cependant il y ajoute toujours quelque petite somme en monnaie ou en papier.

Si, parmi les prêtres russes, il en est un grand nombre qui font peu d'honneur à leur état, il en est un plus grand nombre encore qui méritent, à tous égards, estime et respect.

Un jour que je passais dans un village du gouvernement d'Yaroslaff, je fis une visite au pope qui en desservait l'église. Je fus frappé de l'exquise propreté de sa demeure. Les planchers en étaient soigneusement lavés; le mobilier de forme ancienne européenne, mais bien conservé; les murs de bois, rabotés et polis, aussi agréables à l'œil que s'ils eussent été tendus de papier. Tout cela donnait à cet intérieur une certaine apparence de comfort et de bien-être. Au mur étaient suspendus les portraits de la mère du pope et de son père, qui l'avait précédé lui-même dans la cure de son village. A un des angles de la chambre principale, on voyait une image de la Vierge, éclairée par une lampe, et plus loin une petite bibliothèque, composée d'ouvrages religieux et de quelques livres français et allemands, parmi lesquels je remarquai la *Messiade*, de Klopstock. Ce pope avait une belle et expressive figure, respirant la vertu et la bonté; selon l'usage des prêtres grecs, il portait de longs cheveux, partagés sur le sommet de la tête, et retombant en boucles sur ses épaules, et une large robe flottante, en soie verte, descendant jusqu'à terre. Son extérieur rappelait celui d'un savant bénédictin. Pour un simple pope de village, son instruction était peu commune. Ce qui m'étonna surtout, ce fut sa connaissance de la langue française, qu'il était parvenu à apprendre tout seul, au moyen d'une grammaire et d'un dictionnaire. L'ayant étudiée comme une langue morte, il ne la lisait que des yeux, et se trouvait dans l'impossibilité de soutenir la moindre conversation. A livre ouvert, il traduisait couramment les ouvrages même les plus difficiles; mais, dès qu'il s'agissait

Types et costumes de paysans russes

de prononcer à haute voix ce qu'il avait lu, son langage devenait inintelligible. Il s'appelait Nicolaï Ivanovitsch Rosoff. Etabli depuis plusieurs années dans son village, et veuf depuis plus de vingt ans, il était chéri et respecté de toute la paroisse, à l'égal d'un père. Cette existence simple et oubliée, mais utile et bienfaisante, avait quelque chose de touchant. L'amour des hommes et la paix du ciel semblaient reposer sur cette humble demeure et sur le respectable serviteur de Dieu qui l'habitait.

Les popes forment, en Russie, une sorte de caste qui jouit de priviléges particuliers. Ils ne se marient qu'entre eux, et ne se recrutent que fort rarement au dehors. Ils sont mis jeunes au séminaire, où ils jouissent d'une liberté presque illimitée. L'instruction qu'ils y reçoivent est peu étendue; elle se borne à quelques notions de chant, et à des études sommaires de philosophie et de théologie. Ce n'est qu'après leur mariage qu'ils peuvent être ordonnés prêtres; veufs, les secondes noces leur sont interdites. Aussi, n'est-il pas de sort plus heureux que celui des femmes de popes: on soigne avec plus de soin un être utile qu'on ne saurait remplacer. La science ecclésiastique a son véritable sanctuaire dans les couvents; c'est de là que sortent tous les évêques et les hauts dignitaires du clergé russe. Pour eux, le célibat est de rigueur; et ils ne peuvent recevoir la consécration épiscopale qu'après avoir passé par l'épreuve de la vie monastique. En général, le clergé de Russie, le clergé inférieur surtout, est loin de répondre à toutes les conditions de science et de dignité que le gouvernement a droit d'en attendre. Mais, grâce à l'initiative et à la fermeté des évê-

ques, il est probable que des réformes profondes vont s'accomplir qui le replaceront, dans un avenir prochain, au rang honorable qu'il doit occuper dans l'empire.

III. Couvents russes. — Leur construction en forme de forteresse. — Monachisme de l'Eglise d'Orient. — Règle et administration des monastères. — Confiscation de leur biens par Catherine II. — Leurs ressources actuelles. — Visite à un jeune religieux. — Sa cellule. — Son genre de vie. — Quêtes faites par les moines. — Images miraculeuses. — Procession de quêteurs. Leur arrivée chez un seigneur russe. — Réception splendide. — Superstition du peuple. — Piété extérieure des seigneurs. — Malades d'apparat. — Moyen de guérison employé par le prince ***. — Pratiques religieuses des paysans russes. — Carême. — Signe de croix. — Fanatisme. — Assassinat d'un mauvais chrétien. — Fondations religieuses faites par des serfs enrichis. — Nécessité pour les seigneurs de s'associer à la piété de leurs serfs.

Les couvents russes sont très-vastes et ressemblent à de véritables forteresses. Une solide muraille les entoure de toutes parts, flanquée de bastions et percée de meurtrières. Des fossés larges et profonds les rendent inabordables. On n'y entre que par un pont-levis, lequel, toutefois, reste presque toujours baissé, les religieux se contentant, pour défendre leur clôture, de portes en bois puissamment verrouillées. Dans l'enceinte, s'élève le monastère, où se trouvent les cellules des moines; et souvent on y voit un grand nombre d'églises et de chapelles, avec ce luxe de clochers et de dômes qui caractérise les édifices chrétiens de l'Orient. Chaque couvent a son cimetière, qui sert de sépulture à ses religieux ainsi qu'aux nobles familles du voisinage. On y rencontre quelquefois de fort beaux mausolées.

L'Eglise gréco-russe ne possède point cette variété d'ordres monastiques qui distingue l'Eglise d'Occident. Tous les couvents sont soumis à peu près à la même règle; la seule différence qui y règne ne porte que sur des règlements d'intérieur, qui varient suivant le caprice des supérieurs locaux. Ils sont gouvernés par un archimandrite, lequel tient ordinairement le siége épiscopal ou archiépiscopal du gouvernement où ils sont situés. Ainsi, l'archevêque de Saint-Pétersbourg est en même temps l'archimandrite du monastère de Newski, l'archevêque de Moscou est l'archimandrite du monastère de Saint-Serge.

Avant l'impératrice Catherine II, les couvents russes possédaient d'immenses propriétés territoriales et un nombre infini de serfs. Depuis cette époque, ils ont été dépouillés de tous ces biens, et frappés de l'incapacité d'en acquérir de nouveaux. Ce n'est que par tolérance qu'ils jouissent encore de quelques terres, et qu'ils acceptent quelques donations. Leur principale ressource pour vivre consiste dans le produit des quêtes qu'ils font chaque année; et ce produit, grâce à la piété et au fanatisme des paysans russes, est toujours suffisant pour les mettre au-dessus de tous les besoins.

Du reste, la vie du moine russe est singulièrement frugale. Un jour que je passais à Tigwin, dans le gouvernement de Novgorod, je m'arrêtai dans le superbe monastère qui se trouve à l'entrée de la ville. Après l'avoir visité dans le plus grand détail, je demandai au supérieur qui me conduisait de m'introduire dans la cellule d'un religieux. Il accéda à mon désir, et me fit entrer chez l'un des plus jeunes frères de la communauté. La cellule consistait en une petite chambre de dix à douze pieds de haut, éclairée par une seule fenêtre, à côté de laquelle se trouvait un cabinet servant de chambre à coucher. Pour tout ameublement un lit, une étagère chargée de livres, trois ou quatre chaises de paille et une table. Mais tout cela était loin, cependant, d'offrir ce caractère de dénûment et de mortification que présente la cellule d'un chartreux ou d'un trappiste. Le comfort moderne y avait pénétré et lui donnait l'air d'une chambre de bénédictin ou de jésuite. Le jeune frère nous fit l'honneur de sa cellule avec une politesse douce et grave. J'eus avec lui une courte conversation, dont je fus fort satisfait.

En Russie, la vie monastique a encore conservé l'empreinte des premiers siècles du christianisme. Elle n'y est qu'un état transitoire entre l'existence solitaire de l'anachorète et la vie en commun du cloître de l'Occident. Séparé des autres, chaque moine y vit pour soi, arrange sa cellule comme bon lui semble, et ne communique avec les autres frères que pendant les offices et les repas. Le régime sévère, les privations et les mortifications auxquels sont soumis les moines de l'Occident sont complétement inconnus dans les couvents russes. On n'y observe que le jeûne et un carême très-rigoureux. L'usage de la viande y est interdit; et ce n'est qu'à certaines fêtes qu'on y permet de manger des œufs, du lait, et quelquefois du poisson. La nourriture ordinaire des moines russes ne se compose que de pain de gruau, de légumes et de champignons cuits à l'huile.

J'ai parlé des quêtes que les moines russes font, chaque année, pour subvenir aux besoins du couvent. Ces quêtes sont accompagnées d'une solennité extraordinaire. On choisit habituellement pour les faire l'époque où les seigneurs viennent visiter leurs propriétés. Alors l'image miraculeuse, cette image que tout couvent russe un peu célèbre possède nécessairement, et dont la vertu est d'autant plus chère au peuple que souvent elle n'a d'autre principe que sa pieuse crédulité; l'image miraculeuse sort du monastère, portée sur les épaules des moines, et s'achemine à travers les campagnes. La foule accourt de plusieurs verstes à la ronde, pour se prosterner devant elle, et lui apporter des offrandes. Il n'est aucun bourg, aucun village, aucun hameau qu'elle n'honore de sa sainte présence. Les chants sacrés retentissent, un bruit de miracles murmure dans les airs. Tout le monde est transporté.

J'étais chez le prince *** lorsque l'image en question arriva dans ses terres. Huit jours à l'avance, le village seigneurial était en émoi. Chacun préparait ses habits de fête et mettait de côté la part du monastère. L'église avait été repeinte à neuf, et déployait ses plus beaux ornements; les prêtres et les chantres préludaient de leur voix la plus solennelle aux hymnes de bienvenue et d'actions de grâce. Enfin, le jour sacré se leva. Jamais plus beau soleil n'avait paru à l'horizon.

Des courriers envoyés par le seigneur signalaient de quart d'heure en quart d'heure l'approche du cortége monacal. Je montai au clocher avec le prince *** et ses deux fils, pour le voir de plus loin. Quand il ne fut plus qu'à une verste (environ un quart de lieue), nous descendîmes et nous allâmes à sa rencontre. En même temps les cloches sonnèrent à toute volée, et les trois canons du château commencèrent leurs salves majestueuses.

Il serait difficile de donner une idée de l'étrange procession qui se déploya devant nous. Une troupe de pauvres en haillons ouvrait la marche; puis des moines rangés sur deux lignes, en longues robes noires et en chapeau rond sans rebords; puis des gens d'église portant des lanternes, des bannières, et autres objets sacrés; des prêtres en chape, des chantres en habits de lévite; puis l'image elle-même, et enfin, une foule innombrable; une

population entière de cinq ou six villages des environs. Plusieurs fourgons, destinés à recevoir les offrandes, fermaient la marche.

L'image était fort belle à voir. Elle était encadrée dans une niche d'argent portative, recouverte d'ornements d'or et de pierreries. Huit anges en argent déployaient leurs ailes autour de la niche ; et, au-dessus, un groupe de la sainte Trinité couronnait la sainte Vierge. L'image, placée sur un brancard, changeait à chaque instant de porteurs. C'était à qui la baiserait, ou lui ferait toucher des livres et des mouchoirs. Il en est aussi qui se prosternaient devant elle dans la poussière, et qui passaient et repassaient sous le brancard, en touchant chaque fois la niche de la main et du front.

Quand le cortége ne fut plus qu'à quelques pas de l'église, le prince *** crut devoir payer son tribut à la piété publique, et prit sur ses épaules, en compagnie de ses fils et de son intendant, le précieux fardeau. Il le porta jusque dans le sanctuaire, où un magnifique reposoir avait été dressé. Alors commença l'office seulement, puis la quête des religieux, qui fut, on le pense bien, d'un produit considérable.

Après l'office, le prince *** convia à un splendide dîner les moines quêteurs et le clergé qui les accompagnait. Je remarquai, dans ce dîner, que la discipline du couvent avait force de loi, même hors des murs du cloître, car les moines ne voulurent toucher qu'aux plats maigres, et encore à ceux-là seulement qui se rapprochaient de l'ordinaire monastique. Le prince *** avait, du reste, donné à son cuisinier des ordres en conséquence, et les quêteurs ambulants purent faire assez bonne chère sans trop ébrécher leur code d'abstinence.

Pendant que nous dînions dans l'intérieur du château, un autre repas avait été servi au dehors pour les pauvres et autres gens sans aveu qui suivaient l'image. Ce repas fut dévoré en un clin d'œil : on eût dit que tout ce peuple avait été invité, non à dîner, mais à piller.

Ces parasites qui s'attachent à la marche de l'image sont presque inévitables. Aussi ne cherche-t-on guère à les écarter. Il est vrai que, tant qu'ils se bornent à mendier et à manger ce qu'on leur donne, ils ne nuisent à personne. Mais, quand parmi eux se mêlent de ces prétendus malades qui, par des cris lamentables et de monstrueuses exhibitions, s'imaginent faire honneur au saint qu'ils accompagnent, oh ! alors, on sévit sans pitié. Il n'est rien, en effet, de plus insupportable et de plus dégoûtant. Le prince ***, ayant vu cinq ou six vieilles femmes étrangères s'introduire dans l'église, à la suite de l'image qu'il portait ; et là, par des pleurs simulés, par des grimaces de tout genre, s'efforcer d'attirer sur elles la pitié des assistants, leur fit dire de se taire ou de sortir sur-le-champ. Elles se mirent à gémir de plus belle. On les menaça du fouet. Elles continuèrent leurs gémissements. Le prince ***, impatienté, ordonna à ses gens de les saisir, de leur passer une corde au cou et de les jeter dans une rivière qui était voisine. L'exécution commença ; mais à peine les vieilles eurent-elles senti la fraîcheur de l'eau, qu'elles se hâtèrent de demander grâce et de promettre tout ce qu'on voulut. Ce léger bain les avait guéries radicalement.

L'image du monastère reste deux ou trois jours au village seigneurial. Ce temps suffit à peine pour recueillir les dons et les offrandes qui affluent de toutes parts. Les fourgons regorgent d'objets de consommation et de toutes sortes de denrées. L'existence des moines est assurée pour l'année entière. Le jour du départ, nouveau festin, nouvel office solennel, après lequel l'image est portée processionnellement, par les prêtres, dans le salon du seigneur, où se chante le *Te Deum* final. Pendant ce temps-là, le peuple circule autour du château, faisant force prostrations et signes de croix, baisant les murs et en grattant les pierres ; car, tant qu'il abrite l'image, le château est à ses yeux un temple saint, un tabernacle divin, qui mérite toutes ses adorations et tous ses hommages.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un peuple plus religieux que le peuple russe. Il pousse la religion jusqu'à la superstition, jusqu'au fanatisme même. Passe-t-il devant une croix, devant une église, quelque pressé qu'il soit, il s'arrête, se signe plusieurs fois et fait sa prière ; de même, devant une chapelle, une statue isolée, un couvent ou un cimetière. S'il rencontre un prêtre, il se prosterne, lui baise la main, et demande sa bénédiction. Les carêmes sont fréquents dans l'Eglise russe, on n'en compte pas moins de quatre dans l'année ; les jours d'abstinence se répètent trois fois par semaine ; le peuple russe ne s'en fatigue point, il en observe, sans murmure, toutes les lois, il ajoute même souvent à leur austérité. Quelquefois, aussi, il se permet de faire, à cet égard, une propagande sauvage, ou de prendre en main la justice de Dieu, vis-à-vis des violateurs.

On raconte qu'un voyageur, passant dans un village russe, entra dans la maison d'un paysan, et lui demanda de la viande.

— De la viande ! Qu'en veux-tu faire ?

— Parbleu, je veux la manger : je suis en route, depuis ce matin, et je n'ai encore rien pris.

— Mais c'est aujourd'hui vendredi, et vendredi de carême, encore !

— Qu'importe ! Est-ce qu'il y a des carêmes pour les voyageurs ?

— Tu seras damné, malheureux !

— Eh bien, cela me regarde ! Sers-moi vite, je te payerai de même.

Le paysan se mit en devoir de satisfaire son hôte. Mais, avant qu'il eût pu toucher au morceau de viande qu'il lui avait servi, il lui abattit la tête d'un coup de hache.

— J'ai sauvé son âme en immolant son corps avant qu'il eut commis le péché, disait-il quelques jours après, devant le tribunal où il avait été traduit.

Cet instinct religieux du peuple russe, lorsqu'il ne le pousse pas au fanatisme, lui inspire d'admirables résolutions, et le porte à réaliser de magnifiques projets. Ainsi, il arrive très-souvent que des paysans enrichis bâtissent à leurs propres frais de fort belles églises. J'en ai vu plusieurs de ce genre, construites par des tailleurs de pierre, dans les villages du gouvernement d'Olonetz, sur les bords du lac Onéga. Ces villages ont vu disparaître presque toutes les églises de bois, qui jusqu'à présent avaient été les seules qu'ils eussent consacrées au culte chrétien.

Bien que les seigneurs ne participent pas à toutes les pratiques minutieuses de leurs serfs, on conçoit pourtant qu'il leur est difficile de s'y soustraire tout à fait. Tant qu'ils sont dans les villes, ils peuvent, sans doute, agir à leur guise, quoiqu'à dire vrai, l'irréligion, proprement dite, ne soit guère de mise en Russie. Mais, une fois dans leurs terres, il faut, sinon qu'ils donnent l'exemple, du moins qu'ils s'abstiennent de froisser la piété populaire ; leur considération, leur sécurité peut-être y sont attachées. Les seigneurs le sentent bien. Aussi, loin de braver la religion de leurs vassaux, ils s'y associent, au contraire, dans toutes les occasions solennelles ; ils ne craignent pas, comme nous l'avons vu, de porter sur leurs épaules le

saint qu'ils honorent, et d'abaisser leur écusson devant sa châsse miraculeuse.

IV. Fêtes de villages. — Katchélis à Saint-Pétersbourg. — Montagnes russes. — Passion des paysans russes pour les noisettes. — Les noisettes et la pompe à incendie. — Fête de la princesse ***. — Messe russe. — Offrande du pain et du sel. — Danses nationales. — Société bigarrée. — Dîner russe. — L'odorat et le carême. — Respect humain. — Illumination et feu d'artifice. — Le père fossoyeur et l'enfant mort. — La veuve et le chant funèbre. — Tombeaux. — Repas funèbres. — Anniversaires. — Contrastes. — Retour du seigneur russe à la cour.

Aux fêtes de religion, succèdent, dans les terres seigneuriales, les fêtes de famille, les foires de villages, les chasses bruyantes, et autres solennités pleines de gaieté et d'entrain. C'est ainsi que les seigneurs russes passent joyeusement leur temps; il s'en faut qu'ils regrettent les splendeurs de la cour et les pompes de l'étiquette.

Les foires de village rappellent les *katchélis* de Saint-Pétersbourg. Les *katchélis* se renouvellent deux fois l'année: pendant la dernière semaine de carnaval, et pendant la quinzaine de Pâques. A ces deux époques, la grande place de l'Amirauté de Saint-Pétersbourg prend l'aspect de nos Champs-Elysées, aux jours de nos solennités nationales. On y voit le même luxe de boutiques, de théâtres et de ménageries. Des baladins de toute sorte viennent y égayer l'attention publique et rançonner la bourse des spectateurs. Souvent les acteurs ne sont que de simples paysans, en costume national, caftan, barbe longue, chemise rouge, etc. Mais, on est vraiment étonné de la souplesse

Types et costumes de popes, de popesses et de moines russes.

que déploient ces moujiks, de l'originalité et du comique de leurs saillies; on s'arrête, malgré soi, devant leurs tréteaux, et l'on rit aux larmes à les entendre. Le peuple russe est un merveilleux loustic; ceci tient à son génie d'imitation et à son habileté singulière à tout reproduire.

Pendant le carnaval, les katchélis ajoutent à leur appareil de fête des montagnes de glace factices, d'une prodigieuse hauteur. C'est de là que se précipitent des milliers d'amateurs, volant avec la rapidité de l'éclair, sur des traîneaux larges tout au plus comme des tabourets. Quand on se hasarde pour la première fois à ce jeu, on a quelque peine à ne pas s'effrayer : il semble qu'on va infailliblement se briser la tête ou les os. Cependant les accidents sont fort rares; et les habiles, tantôt sur un seul pied, tantôt couchés sur leurs traîneaux, la tête en avant, se livrent impunément aux tours de force les plus étranges. Durant tout le jour, la place de l'Amirauté devient le rendez-vous de toute la ville. On s'y rend, enveloppé de fourrures, et l'on y fait parade de ses équipages les plus élégants; c'est comme un Longchamp hyperboréen. Les voitures de la cour y conduisent les jeunes filles des Instituts impériaux. Des cosaques, à l'uniforme écarlate, veillent à ce que l'ordre soit parfaitement observé. Les équipages font queue, de manière à ce que chacun passe à son tour devant la ligne où sont les baraques, les parades, les montagnes russes, etc. On ne va qu'au pas, et les haltes sont très-fréquentes. Ce défilé dure plus de quatre heures. Le soir, la fête est illuminée : on ne saurait se faire une idée du jeu fantastique des lampions sur les montagnes de glace et sur les nappes de neige qui les environnent. A dix

heures, tout rentre dans le silence ; il n'y a plus de place que pour l'agréable ivresse du paysan russe, couronnement indispensable de toute fête bien entendue.

J'ai dit que les foires de villages russes ressemblent à ces katchélis. En effet, on y rencontre aussi force bateleurs, force charlatans, force exploiteurs de toute espèce. Les montagnes de glace seules en sont absentes. Il en est du reste à peu près ainsi dans nos villages de France.

Un des objets de consommation les plus fêtés par le paysan russe, ce sont les noisettes : il en casse et il en mange une quantité incroyable. C'est là, aux jours de foire, la compagne inséparable des libations de thé, de kwass et d'eau-de-vie.

Un seigneur russe, chez lequel j'étais allé passer une de ces foires, voulant me montrer jusqu'à quel point les paysans poussaient la passion des noisettes, en fit acheter

Une église russe.

un grand sac, et me pria, ainsi que plusieurs de ses autres invités, de les leur distribuer à poignées du haut d'un balcon. Les paysans accoururent en foule ; bientôt il y en eut plus de cinq cents. Tandis qu'ils étaient à se disputer avec le plus d'ardeur les noisettes que nous leur jetions, je vis notre hôte faire monter, dans la pièce qui donnait sur le balcon, une petite pompe à incendie toute chargée. Puis, il donna ordre à deux domestiques de manœuvrer, et dirigea lui-même sur les consommateurs de noisettes le tube *inondateur*. En un instant ils furent mouillés jusqu'aux os ; mais, loin de se déconcerter et de prendre la fuite, ils poussèrent des cris de joie et se mirent de plus belle à ramasser et à casser des noisettes. Il est vrai que ce jour-là le superbe soleil de juillet, qui dardait à l'horizon, devait atténuer singulièrement les rigueurs de ce nouveau baptême de la ligne.

C'est surtout à l'occasion d'une fête de famille que le seigneur russe se plaît à faire éclater son luxe dans ses terres. Alors il invite non-seulement ses amis, mais encore les amis de ses amis, à cinquante lieues à la ronde. Son château se transforme en une sorte d'hôtellerie, où maîtres et domestiques, chevaux et voitures, trouvent la plus large hospitalité. Je me rappellerai toujours avec bonheur la fête de la princesse ***, à Andrewsky, dans le gouvernement d'Yaroslaff.

Dès le matin, tous les invités, arrivés de la veille, étaient sur pied. On se répandait successivement dans les jardins, dans les parcs, pour y saluer l'aurore naissante et aspirer le souffle bienfaisant de la première brise. Ici on admirait de gigantesques serres, pleines de fruits mûrs et de fleurs odoriférantes ; là on cueillait, dans des plates-bandes vastes comme des champs de blé, la fraise au teint de pourpre, au goût exquis. Les uns caracolaient sur les pelouses, les autres visitaient les étables et buvaient le riche lait des vaches. Tout à coup la cloche de l'église seigneuriale fait entendre sa voix argentine. On se rend à l'office, où chacun fait des vœux pour la charmante princesse, objet de la fête du jour. On en sort au bout d'une heure, tout enivré de parfums, et l'oreille encore agréablement charmée des mélodies sacrées. Cependant, le prince ***, qui a organisé lui-même sa chapelle, et qui pour cela se croit sans doute le droit d'être plus difficile, n'est pas satisfait ; il n'a déposé dans la coupe du quêteur qu'une pièce de cuivre : c'est le signe de son mécontentement ; une pièce d'argent eût voulu dire le contraire.

Sur le chemin de l'église au château, les paysans et les paysannes, vassaux et vassales de la princesse, s'empressent autour d'elle pour lui souhaiter la fête et lui offrir le présent d'usage : le pain et le sel. Puis les chants éclatent, la *balalaïka* résonne ; et, des musiciens ambulants mêlant à ses accords la frénétique harmonie de leur orchestre, des danses s'organisent de toutes parts sur les pelouses, danses nationales, mêlées de gambades, de contorsions et de grimaces à dérider les plus moroses. Toute la journée se passe de la sorte, les danseurs et les danseuses ne s'interrompant de temps en temps que pour se glisser sous les vestibules du château, où on leur distribue force bière, force eau-de-vie et esprit-de-vin.

Voici l'heure du dîner. Les paysans se retirent dans leurs *isbas* (1); les convives du prince se réunissent dans ses appartements. C'était bien là, je puis le dire, la société la plus singulière qui ait jamais foulé le parquet d'un salon. Des popes à la longue barbe, au haut bonnet, à la robe violette, avec leurs femmes aux vêtements chamarrés de mille couleurs ; des marchands en caftan ; des petits propriétaires en longue redingote et en bottes à l'écuyère ; un maître de poste en uniforme ; un médecin en frac vert ; un maréchal de la noblesse, en habit ponceau à queue de morue ; de grosses mamans, avec leurs nourrissons à la mamelle ; des vieillards quinteux et goutteux ; des enfants étourdissants de coqueluche ; et, au milieu de tout cela, de jeunes seigneurs fashionables, des femmes élégantes, l'âge de fer et l'âge d'or, le Paris du dix-neuvième siècle et le monde d'avant le déluge.

Tandis qu'à l'aspect de tant d'étrangers, je me livrais à mille réflexions, le dîner s'était déjà emparé des convives. Les juliennes printanières, les consommés bourgeois s'échangeaient alternativement avec le *tschi* moscovite, avec l'*ouka* et la *batuinia* (2). Puis circulaient le caviar d'Astrakan, le sterlet du Wolga, les joyeux *blini* (1), les monstrueux *pirogues* (2), les coqs de bois et les gelinottes, les roast-beefs et les plumpuddings, les plombieris et les charlottes. Quels flots et quelle variété de vins et de liqueurs ! Hydromel, kwass, madère, xérès, bourgogne, bordeaux, champagne, surtout bordeaux et champagne. La conversation s'animait ; on causait agronomie, éducation, chasse, pêche, vent, pluie, soleil ; de politique, pas un mot. Une singularité bizarre, c'est que ceux des convives qui faisaient maigre (on se trouvait alors dans le carême de l'Assomption) ne manquaient jamais, avant de se servir d'un nouveau plat, de s'assurer, non-seulement par les yeux, mais encore par une forte aspiration olfactique, de la sincérité de son orthodoxie. Du reste, l'amphitryon, prévoyant ces cas de dévotion, avait eu soin que le gras et le maigre fussent mêlés sur la table en égale proportion. En Russie, le respect humain est chose inconnue ; on s'y dispense facilement de certaines observances religieuses, mais on ne s'avise jamais de critiquer ceux qui y sont fidèles.

Mais déjà les canons du château grondent du côté du parc. On se hâte de prendre le café et de se rendre sur le perron. Tous les arbres étaient en feu ; et çà et là, à travers les bosquets et les allées des jardins, apparaissait, comme une fleur lumineuse, le chiffre de la princesse. Et les jeunes paysans et les jeunes paysannes avaient repris leurs danses joyeuses ; et les hourras et les vivats montaient bruyamment dans les airs. Enfin, la fête se termina par un feu d'artifice de la façon du prince ***, qui eut un plein succès, j'ajouterai un succès mérité.

Le lendemain de cette magnifique journée, je passais, vers le soir, près d'un cimetière situé sur les bords du Wolga. Il me sembla y entendre du bruit. Je frissonnai involontairement. Néanmoins, je me hissai sur le mur qui entourait ce cimetière ; de là, à la clarté de la lune, j'aperçus un homme qui creusait une fosse. Un petit cercueil, composé de deux morceaux de bois creux adaptés l'un à l'autre, était à ses pieds sur le gazon. Je descendis auprès de lui, et lui demandai à qui appartenait cet enfant mort ; il me répondit que c'était son fils, et une grosse larme roula dans les yeux du pauvre homme.

Quelques jours auparavant, j'avais été témoin d'une scène non moins déchirante : c'était devant une église de village. Une femme en sortait, suivant un cercueil porté par deux paysans. Elle pleurait. Cependant elle aida les deux paysans à placer le cercueil sur une charrette et à l'y fixer avec des cordes ; puis, s'appuyant sur la planche funèbre, elle se mit à sangloter et à gémir. Tout à coup, elle entonna d'une voix brisée un chant de mort, et elle continua ce chant jusqu'au cimetière. Cette femme était veuve ; elle conduisait le deuil de son mari. Quelles mœurs étranges, et pourtant pleines d'un sentiment qui va au cœur !

Rien de plus sacré, en Russie, que le culte des morts ! Simple et touchant dans les campagnes et chez les paysans, il déploie, dans les villes et chez les familles opulentes, une magnificence qui rappelle les antiques funérailles des Orientaux. Pour n'en citer qu'un seul trait, les cercueils, que l'on promène sur de splendides corbillards, sont couverts de sculptures et étincelants d'or et d'argent. L'église de la forteresse et le couvent d'Alexandre Newsky, à Saint-Pétersbourg, abritent les sépultures des souverains et des grandes races de l'empire. Monuments dignes

(1) Maison de paysan russe.

(2) *Tschi*, soupe aux choux aigres, fermentés ; *ouka*, soupe au poisson, ordinairement au sterlet ; *batuinia*, soupe à la glace.

(1) Minces galettes de gruau que l'on mange avec du beurre fondu et du caviar, surtout pendant le carnaval.

(2) Grands pâtés aux jaunes d'œufs et au poisson.

d'aussi illustres cendres! Au milieu des armes et des blasons qui les décorent, vains hochets de la vie sur le trône de la mort, on découvre çà et là des épitaphes et des sentences, inspirées par une grande idée religieuse et quelquefois par une mélancolique résignation.

Le culte des morts, chez les Russes, ne se borne pas au jour des obsèques. Souvent le dimanche, au sortir de la messe, on voit la foule, répandue dans les cimetières, se prosterner sur les tombes; et pendant l'hiver on chasse avec le mouchoir la neige qui les couvre. Que de fois aussi n'ai-je pas rencontré, autour de ces mêmes tombes, des familles entières prenant leur repas du soir et se racontant les louanges du défunt regretté! Cet usage, qui paraît emprunté du *grafôl* (festin funèbre) des Scandinaves, dégénère souvent en tumultueuses orgies, dont les mânes des morts doivent, sans doute, se trouver fort peu honorés. A l'époque des anniversaires, les Russes offrent à l'église, avec des cierges de cire, une assiette de riz mêlé de raisin sec, le tout cuit à l'eau; ils en mangent une partie, après que le pope les a bénits. C'est l'usage du *grafol*, sanctifié par la religion.

Ces descriptions funèbres, que je viens de faire succéder aux fêtes et aux feux d'artifice, terminent mon récit par un douloureux contraste. Hélas! n'en est-il pas ainsi de la vie? misère et pauvreté, joie et douleur, berceau et tombe! Le prince russe, dont j'ai décrit les joies seigneuriales, se prépare encore à de nouveaux plaisirs, quand tout à coup le ciel s'assombrit, l'automne arrive; force lui est de commander ses équipages, et de retourner au milieu des splendeurs fatigantes de la cité, de l'inflexible étiquette de la cour.

L. LÉOUZON-LEDUC.

FIN.

UN NOUVEAU MÉTAL. L'ALUMINIUM.

L'année 1855 n'a fait qu'une découverte réelle et importante; mais quelle découverte! Un nouveau métal! un nouvel argent! l'aluminium!

La mine où a été trouvé ce trésor est le laboratoire de M. Sainte-Claire Deville, maître de conférences à l'École normale supérieure.

L'aluminium avait été jusqu'ici méconnu, parce que, mal dépouillé de quelques substances étrangères, il ne s'était encore montré à nous que sous une robe terne et pulvérulente. M. Deville a eu le talent de le délivrer de son écorce et de le faire briller, pour la première fois, aux yeux étonnés des chimistes de l'Académie, dans tout l'éclat de cette blancheur éblouissante, rivale de celle de l'argent, et de cette inaltérabilité si précieuse et si rare, qui le font monter tout d'un coup d'une obscurité profonde au rang des métaux nobles, à côté de l'argent, du platine et de l'or, ces métaux doués du privilége de ne pas vieillir.

Qui croirait, au premier abord, que c'est de l'argile, oui, de cette humble argile que nous foulons sous nos pas, qu'est sorti le nouvel astre de la métallurgie?

Pour ne pas laisser de doute sur les propriétés éminentes de l'aluminium, l'auteur l'a montré à l'Académie plongé depuis plusieurs jours dans un bain d'acide nitrique concentré (eau-forte), cet agent chimique si énergique qui dévore l'argent avec tant de facilité; et le rayonnement du nouveau métal semblait n'en être que plus vif.

L'aluminium vient combler une lacune qui existait dans les arts industriels et dans les usages domestiques, en mettant en abondance dans nos mains un métal aussi précieux que le platine et plus beau que lui. C'est, bien entendu, dans la supposition non réalisée encore, mais fort probable, que l'extraction en grand de l'aluminium ne serait pas trop onéreuse.

Il est à présumer que sous peu les familles pauvres pourront se donner la satisfaction d'avoir leur argenterie, laquelle ne consistera pas qu'en un éclat passager, et ne portera pas à la bouche avec les aliments la saveur métallique désagréable et malsaine des alliages.

L'aluminium est quatre fois plus léger que l'argent; pour la fusibilité, il se place entre le zinc et l'argent: très-malléable, il se prête merveilleusement à toutes les opérations mécaniques, à l'étirage, à la filière ou au laminoir, au plaqué, et se frappe en médaille; le bas prix de la matière première, l'alumine, qu'on peut avoir partout en quantité illimitée, soit par l'alun, soit directement par l'argile, laisse heureusement à la production le champ libre. Cette origine, il est vrai, empêche le nouveau métal d'aspirer à devenir métal monétaire, et c'est là son moindre défaut; mais si l'argent, par sa production limitée, reste sans concurrents avec l'or, le métal de nos monnaies, il doit, pour ses autres applications, céder sa place à l'aluminium. L'argent, en effet, qu'on recherche parce qu'il est inoxydable, devient rapidement noir par l'action des vapeurs sulfhydriques, on ne peut l'employer à la décoration de nos monuments; l'aluminium, au contraire, conserve son éclat, et se trouve être ainsi le métal de luxe des constructions modernes. Inaltérable à l'air et d'une excessive légèreté, — notez ces deux points; — vienne un traitement métallurgique dont la réussite, dans un temps prochain, n'est pas douteuse, et l'aluminium remplacera le zinc dans la toiture de nos maisons et le cuivre dans le doublage de nos navires.

Le nouveau métal figurait parmi les produits les plus admirés de l'Exposition universelle, et ses applications usuelles ne tarderont pas à le mettre dans toutes les mains et sous tous les yeux.

Ajoutons toutefois qu'aux dernières séances de l'Académie, l'aluminium n'avait pas encore réalisé les progrès qu'on attendait de lui. Sa pureté laissait à désirer quelque chose. M. Regnault le lui a dit avec la franchise qu'on doit aux nouvelles puissances. C'est au brillant parvenu d'en profiter, et d'arriver par un dernier effort à la perfection promise.

L'ORGANISTE DU BOURG DE BATZ.

NOUVELLE BRETONNE (1).

I. — LE PAYS ET LES HABITANTS.

Le bourg de Batz, près Guérande et le Croisic, n'est pas seulement le point le plus curieux de la Loire-Inférieure, sous le rapport moral et pittoresque, il est encore un des lieux les plus intéressants de toute la province de Bretagne.

Reste d'une colonie saxonne, mêlée aux derniers Celtes du pays, il offre le double caractère de la race du Nord et de la race gauloise dont ses habitans ont gardé le costume et la langue, avec une fidélité d'autant plus méritoire que leur existence est nomade une grande partie de l'année.

Pour les yeux du voyageur, le bourg de Batz est une sorte de village égyptien, qui surgit, au bord de la mer, d'un désert de sables nus et de marais salés, avec ses maisons et son clocher de granit, — comme les Pyramides se dressent au regard dans les solitudes de l'antique empire des Pharaons.

Il rappelle encore la terre des patriarches et les tableaux de la Bible, lorsqu'on voit ses femmes, coiffées de bandelettes, remplir à la fontaine voisine les cruches de terre posées sur leur tête, à la façon de Rébecca.

Pour l'esprit qui observe les caractères et les mœurs, les habitants de Batz sont une colonie de bas Bretons, conservée dans la haute Bretagne. Ils parlent le dialecte du diocèse de Vannes ; ils portent les larges culottes flottantes, les gilets superposés et brodés, les galoches de cuir jaune à rosettes et le chapeau aux grands bords relevés à la Henri IV. Quand ils y joignent le manteau noir pour les enterrements ou les fêtes solennelles ; on dirait une réunion de gentilshommes de quelque cour espagnole ou allemande du seizième siècle.

C'est un véritable éblouissement, c'est une surprise dont on ne peut se faire l'idée, que de voir ces beaux hommes blonds, de six pieds, et ces superbes femmes de même taille, sortir, les dimanches ou les jours de noce, avec une toilette aussi éclatante et aussi majestueuse, de leurs humbles chaumières, où le seul luxe est la propreté.

Leurs occupations, comme paludiers et sauniers, sont de lever le sel dans les marais, où l'Océan l'apporte aux évaporations du soleil, et de l'aller vendre au dehors, sur le dos de leurs mulets aux grelots argentins. Ils portent, dans cette double fonction, la culotte et le sarreau de toile blanche, avec le long râteau à la main sur le champ du travail, avec leur fouet en bandoulière et la pipe à la bouche, sur les routes du département.

Ces marais de Batz, avec leurs bassins, leurs canaux et leurs meules de sel blanc, offrent l'aspect d'un camp romain, oublié dans ces régions par Jules-César.

L'illusion n'est détruite, le soir, que par la bonne odeur de violette dont le sel embaume l'atmosphère.

Les seuls monuments du bourg de Batz sont la chapelle de Notre-Dame-du-Murier, bijou gothique, croulant au bord de la mer, et l'église paroissiale, dont la tour carrée en granit, haute de soixante mètres, sert de guide aux navigateurs pour entrer en Loire.

Cette église possède une richesse fort rare dans les villages : un orgue et un organiste. L'organiste est un simple boulanger du pays, dont l'histoire serait assez curieuse ; mais nous voulons conter aujourd'hui celle d'un de ses prédécesseurs, beaucoup plus curieuse encore, et l'origine même de l'orgue du bourg de Batz, la plus touchante page que nous sachions dans la légende des artistes inconnus.

(1) Voyez, pour nos études précédentes sur la Bretagne, la Table générale des vingt premiers volumes.

II. — LE TIC DE JEAN-LOUIS.

C'était quelque temps avant la grande Révolution. Entrez dans cette pauvre chaumière, si bien rendue par le crayon de M. Fortin, d'après un des chefs-d'œuvre de son pinceau. Solives en relief, portes massives, bahut couvert de jattes, escabelles de bois, rien ne manque à cet intérieur breton.

Une vieille femme file au rouet ; un garçon de douze ans déjeune à côté d'elle... Mais quelle catastrophe vient de troubler son repas ? Un chien s'est avancé pour en réclamer sa part ; en même temps, le porc du logis s'élance de son bouge...

Et voilà la guerre allumée !

Guerre d'aboiements d'une part, et de grognements de l'autre ; cacophonie tellement violente que l'enfant épouvanté tombe à la renverse, et que l'aïeule lève sa quenouille, en s'écriant avec douleur :

— Allons ! voilà encore mon pauvre Jean-Louis repris de son tic nerveux !

Ce que la bonne vieille appelait un tic nerveux était l'instinct du génie musical chez son petit-fils Jean-Louis Nédellec.

Orphelin élevé par sa grand'mère, fort et beau gars plein d'intelligence, Jean-Louis avait appris tout seul à lire et à écrire. Il était, dès l'enfance, la merveille et l'adoration du bourg de Batz. Il répondait la messe à M. le curé, chantait au lutrin d'une voix d'ange, et dirigeait les enfants de chœur avec une justesse incroyable.

Mais, sous le rapport de l'ouïe et du son, il était d'une délicatesse et d'une susceptibilité qui inquiétaient pour sa vie. Les plus terribles mugissements de la mer, les plus douces mélodies des oiseaux le ravissaient en extase. Il lui semblait entendre d'ici-bas les chants des séraphins dans le ciel, et il avait dans l'âme un concert perpétuel, qu'on appelait ses *voix intérieures*. Mais qu'un son faux, qu'un cri discordant, qu'un choc inharmonieux frappât son oreille, il tombait dans ces convulsions étranges où venaient de le rejeter le porc et le chien du logis.

III. — MADEMOISELLE DE SOURSAC.

Or, sa grand'mère ne savait comment le rappeler à lui-même, lorsqu'elle le vit tout à coup se relever à un bruit

du dehors, sourire comme un être qui passe de la mort à la vie, s'élancer de la chaumière et disparaître en courant.

C'était Mlle Élisabeth de Soursac, une jeune châtelaine des environs, qui traversait le village en chantant l'*Iphigénie* de Gluck.

Jean-Louis ne revint qu'au bout de trois heures, après avoir suivi à pied la chanteuse dans son carrosse, au trot de son attelage, jusqu'à la grille du manoir de Soursac.

A compter de ce moment, il passa la moitié de ses jours à rôder autour du château, épiant la voix mélodieuse qui était pour lui une révélation.

Un matin, il eut une surprise charmante. Au lieu d'une voix, il en entendit deux. La seconde, inconnue à Jean-Louis, était le son d'un clavecin dont s'accompagnait Mlle Elisabeth.

Celle-ci, instruite des démarches du paysan, le fit entrer au salon, et lui joua tout ce qu'il voulut.

Nédellec se crut au ciel, et s'en retourna ivre de joie.

Il faut dire que Mlle de Soursac avait une voix admirable et était une musicienne accomplie.

Elle reçut désormais chaque jour la visite de Jean-Louis, qui apprit par cœur ce qu'elle lui chantait, et le répéta dans sa chaumière à ses voisins attroupés sur le seuil.

Quand il retombait dans son tic nerveux, sa grand'mère

Intérieur du bourg de Batz. Jean-Louis et sa grand'mère. Dessin de Fortin.

n'était plus inquiète ni embarrassée. On prévenait l'aimable châtelaine, qui venait calmer l'humble villageois comme David calmait le roi Saül.

IV. — UN VIEUX CLAVECIN.

Au bout de quelque temps, Nédellec, enhardi, tourna cinq fois sa langue dans sa bouche, dix fois son chapeau dans ses mains, et demanda à Mlle Elisabeth si elle n'aurait pas un vieux clavecin à lui donner.

La jeune fille ne put d'abord retenir un éclat de rire, elle qui avait travaillé sept ans sous les meilleurs maître pour arriver à jouer avec méthode et justesse.

Cependant elle se ravisa, et conduisit Jean-Louis dans un grenier où elle lui montra et lui offrit un clavecin mis en pièces.

Le paysan bondit de joie, et emporta les morceaux de l'instrument dans un sac, car tel était son état de ruine ou plutôt d'émiettement !

Eh bien, par un tour de force et d'adresse que le plus habile facteur eût décliné, en moins d'un mois Jean-Louis eut reconstruit la boîte mélodieuse, et fut en état d'en jouer dans sa chaumière, à l'admiration générale, rendant

ainsi au village les concerts qu'il avait reçus au château.

Il fit des progrès qui tenaient du miracle et qui confondaient Mlle de Soursac.

Outre les morceaux de musique qu'il avait appris et retenus d'elle, il formait avec le chant des oiseaux, avec les plaintes de la mer, avec les bruits de la terre et du ciel, avec toutes les harmonies de la création, des hymnes de reconnaissance et d'adoration en l'honneur de son bon ange ; c'est ainsi qu'il appelait la châtelaine.

Notez que ces travaux n'empêchaient point le jeune paludier, car tel était son état, d'amener l'eau et de lever le sel dans le petit marais de sa grand'mère.

V. — NÉDELLEC A PARIS.

Jean-Louis atteignit de la sorte l'âge de dix-huit ans.

Son bonheur fut alors troublé par un grand chagrin, dont il ne s'ouvrit à personne et qu'il s'avouait à peine à lui-même.

On annonça le mariage de Mlle de Soursac avec le comte de K...

Il sembla à Nédellec qu'on lui enlevait sa part du paradis.

Il resta huit jours sans chanter une note de musique et sans toucher à son clavecin.

Le lendemain de la noce, M. de Soursac le fit venir, et lui dit :

— Voici dix mille livres que ma fille vous remet sur sa dot, pour aller à Paris achever votre éducation, prendre les leçons des maîtres habiles et devenir un grand artiste comme eux.

Jean-Louis fut tenté de refuser. Cet argent lui brûlait les mains et lui serrait le cœur. Mais il entendit en imagination les merveilles qu'on lui avait contées de la capitale ; il se vit à l'Opéra, à la chapelle du roi, dans les concerts, à Notre-Dame, etc. Bref, il accepta les dix mille livres, dit adieu à sa grand'mère, et prit la route de Paris.

En quelques mois, il eut réalisé la prédiction de la comtesse de K.... Il en sut presqu'autant que ses professeurs les plus illustres, il les étonna par la beauté de son chant, par la perfection de son jeu, par l'originalité de ses compositions.

Ce qui l'enthousiâsma par-dessus tout à Paris, ce furent les magnifiques orgues qu'il entendit dans les églises.

Il résolut de doter son bourg natal d'un instrument pareil, et d'en gagner le prix en donnant des concerts comme ses maîtres.

Mais comment percer la foule, à leur exemple, conquérir d'assaut la renommée et la convertir en pièces d'or et d'argent?

Suivant le conseil de son dernier professeur, il se fit faire des habits à la mode, arbora la cravate de mousseline brodée, et dressa en perruque à la Lancret son abondante chevelure bretonne. Le reste de ses dix mille livres passa dans cette métamorphose. Quand il se regarda au miroir, il se trouva à la hauteur des petits-maîtres, sauf qu'il avait une beauté moins fade, plus de franchise et d'intelligence que la plupart.

Il se produisit dans les salons de la cour et de la ville, où il fut couvert d'applaudissements gratuits.

Alors il jugea le moment venu de faire appel à la bourse de ses admirateurs, et il afficha le programme de son premier concert.

VI. — LE PREMIER CONCERT.

Il voyait déjà le prix de son orgue entrer, pièce à pièce, au bureau de location.

Mais jugez de son désenchantement, lorsqu'en arrivant dans la salle, qu'il croyait trouver comble, il se vit en face d'une douzaine d'auditeurs, — de ces amateurs fanatiques qui veulent tout entendre, le meilleur et le pire, le célèbre et l'inconnu.

Il fallut à Jean-Louis toute sa fermeté bretonne pour ne pas tomber en défaillance.

Heureusement, sa présence d'esprit lui vint en aide. Son parti fut pris immédiatement, et il résolut de tomber du moins avec grâce, comme le gladiateur antique.

— Messieurs, dit-il à ses douze auditeurs en les saluant avec un sourire et en s'avançant près de son clavecin fermé, je vous remercie d'avoir répondu à mon appel avec un empressement d'autant plus honorable pour moi, qu'il a été moins partagé par le public. Mais ni vous ni moi ne pouvons garder l'illusion d'un concert. C'est, de toute évidence, une partie manquée, archimanquée ! Cependant je suis trop heureux de cette occasion de faire votre connaissance, pour ne pas en tirer parti en galant homme. Au lieu de vous chanter et de vous jouer sans inspiration des morceaux que vous écouteriez sans plaisir, je vous propose de remplacer cet instrument par une table et de me faire l'honneur de souper avec moi. Nous causerons musique au lieu d'en faire, et nous nous quitterons les meilleurs amis du monde.

L'idée parut d'abord étrange aux intéressés, qui se regardèrent avec stupéfaction ; mais l'artiste avait la parole et la mine si franches, son visage était un si bon visage d'hôte, — il attendait la réponse avec tant de confiance et de courtoisie, — que nos amateurs, gens d'esprit après tout, saisissant la chose du bon côté, c'est-à-dire du côté plaisant, partirent tous ensemble du même éclat de rire et acceptèrent le souper avec acclamation.

Une demi-heure après, l'auditoire et l'artiste étaient réunis sur l'estrade, autour du plus friand menu improvisé chez les traiteurs du voisinage.

C'était un original qui avait affaire à des originaux. Le souper fut des plus piquants et la conversation des plus animées. Chacun lança son bon mot, décocha son épigramme, raconta son anecdote.

Nédellec dit sa propre histoire, son enfance tourmentée, ses instincts musicaux, sa rencontre avec Mlle de Soursac, son tour de force du vieux clavecin, ses aspirations vers les choses de l'art, son voyage à Paris, ses émotions à l'Opéra et à Notre-Dame, son projet de donner un orgue à son village, etc., etc.

Tout cela fut exposé avec tant de chaleur, de naïveté, d'éloquence et de poésie, qu'une révolution subite s'accomplit dans l'auditoire.

Au lieu de rire des excentricités de leur amphitryon, les convives, hommes de haute expérience, se prirent à le contempler et à l'écouter avec intérêt, avec étonnement, avec admiration.

Ils se dirent, en connaisseurs, qu'ils pouvaient bien avoir sous les yeux, non plus un bohémien de l'art, amusant et fantasque, mais un véritable et sérieux artiste, un génie méconnu par l'insouciance publique.

D'une seule voix, ils conjurèrent Nédellec de se mettre au clavecin, et de leur jouer et de leur chanter ses compositions.

L'artiste, inspiré, leur obéit, et passa en revue son ér-

pertoire, depuis les essais de son enfance jusqu'à ses chefs-d'œuvre de la veille.

Il parut et il fut réellement sublime de verve, d'entraînement, de perfection.

Il jouait et chantait depuis deux heures, et l'auditoire enivré criait : — Encore! encore!

La séance ne finit qu'au point du jour, lorsque Jean-Louis tomba anéanti sur le clavecin.

VII. — LE TRIOMPHE. RETOUR AU PAYS.

Le lendemain, les dix amateurs, dont l'opinion faisait loi, enthousiasmaient Paris du récit de leur aventure.

Le surlendemain, Nédellec était le grand homme du jour. Son histoire et sa renommée volaient de bouche en bouche. Tout le monde voulait l'entendre et l'applaudir.

Il annonça un second concert. On se battit à la porte. Il eut un succès fou, et empocha douze cents livres. Aux concerts suivants, il doubla le prix des places et fut porté en triomphe à son hôtel.

Bref, en quelques semaines, il eut gagné deux fois le prix de son orgue; en quelques mois, il eut fait une petite fortune; et, rassasié de la gloire, souffrant déjà du mal du pays, le Breton regagna son village et le manoir de Soursac, apportant l'aisance à sa vieille grand'mère et à l'église de Batz un orgue digne d'une cathédrale.

Longtemps après, Nédellec habitait encore la chaumière de ses aïeux, où le seul luxe était une riche bibliothèque musicale et un beau clavecin, qui accompagnait, sans l'exclure, le vieil instrument du château.

Redevenu paludier, sans cesser d'être artiste, l'organiste du bourg de Batz (tel était son titre le plus cher) avait repris les braies flottantes, les gilets brodés, le chapeau à chenille et les travaux de son enfance.

Ses heures de joies étaient celles qu'il consacrait, le soir, à la musique, et le dimanche, à l'orgue de l'église natale.

Ses jours de bonheur étaient ceux qu'il passait à recevoir dans sa maisonnette, ou à visiter, au château de Soursac, M^lle^ Élisabeth, son bon ange, aujourd'hui M^me^ la comtesse de K....., toujours musicienne accomplie, et mère de trois jolis enfants, à qui Jean-Louis enseignait le solfége.

C'était là la famille de l'artiste-paysan, qui n'avait jamais voulu se marier, et qui, lorsqu'on lui en demandait la cause, répondait, en regardant la jeune comtesse :

— Quand on a entrevu le ciel, on ne trouve plus rien de beau sur la terre.

VIII. — LA DETTE PAYÉE.

Sur ces entrefaites, la révolution de 1789 éclata; la Terreur de 1793 la suivit et pénétra jusque dans l'humble coin de la Bretagne.

Signalés par toutes leurs vertus à la haine des sans-culottes, les Soursac demeurèrent suspects et proscrits dans leur manoir.

Un soir, la comtesse chantait au clavecin la fameuse romance de Grétry :

O Richard, ô mon roi!
L'univers t'abandonne, etc.

Elle fut entendue par un jacobin qui avait mangé sa fortune et qui convoitait celle de la châtetaine. Il la dénonça le lendemain au comité de Guérande, comme chantant les malheurs de Louis XVI et rappelant la tyrannie.

Dix jours après, le domaine des Soursac était séquestré, et une bande de frères et amis l'assiégeaient avec des cris de mort.

Le comte ayant menacé un assaillant de ses pistolets, toute la famille allait être massacrée, lorsqu'un bruit inattendu arrêta les assassins.

C'était l'air de *la Marseillaise*, chanté dans le salon du manoir par un organe admirable, et soutenu au clavecin d'un tonnerre de notes patriotiques.

— Est-ce qu'il y a un républicain chez ces aristocrates? s'écria le chef des jacobins, simple fanatique, homme de cœur au fond.

Et, pénétrant dans le salon, il y trouva Nédellec, coiffé du bonnet rouge, et répétant avec enthousiasme :

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons;
Marchons! qu'un sang impur abreuve nos sillons!

La voix était si inspirée, le geste si sublime, la figure de l'emploi si parfaite, que le chef et les bandits restèrent en extase devant le chanteur.

Un court dialogue, entremêlé de nouveaux couplets :

Allons, enfants de la patrie!

prouva à l'honnête terroriste que les ci-devant qui avaient un tel artiste pour ami étaient les meilleurs patriotes de France; qu'Élisabeth appliquait l'air de *Richard* à Danton, et que les menaces du comte étaient la révolte d'un citoyen méconnu.

Le brevet de civisme fut conquis enfin par un irrésistible défilé de tous les chants du jour : le *Ça ira!* la *Carmagnole! Madame Véto*, etc., que l'organiste heureusement savait par cœur (et c'était tout ce qu'il savait des choses de la république).

Si bien que la bande entière donna l'accolade à Nédellec, et se noya avec lui dans le vin des Soursac, au lieu de se baigner dans leur sang.

Ainsi s'acquitta Jean-Louis envers Élisabeth, en la sauvant, elle et sa famille, par une intrépide comédie de son talent.

IX. — L'ORGUE SAUVÉ.

Quelques mois plus tard, ce fut le tour de l'église de Batz. Des économistes zélés, voulant en faire une écurie, jugèrent à propos de la saccager, pour l'approprier à sa nouvelle destination.

On conçoit la douleur de Jean-Louis, déjà privé des cérémonies religieuses, et réduit à jouer seul de l'orgue dans le temple désert.

Il se rappela l'expédient du château de Soursac, et quand les vandales apportèrent leurs torches sous le buffet harmonieux, ils reculèrent de surprise au bruit du *Chant du Départ*, lancé par une voix qui semblait venir du ciel et accompagné de toutes les foudres de l'instrument :

La République nous appelle!
Sachons vaincre! sachons périr!
Un Français doit vivre pour elle!
Pour elle un Français doit mourir!

C'était Jean-Louis qui gagnait un second certificat de civisme...

Au premier couplet, les torches s'abaissèrent ; au second, elles furent éteintes ; au troisième, les bandits répondirent en chœur à l'artiste ; au quatrième, on décida que l'orgue resterait... dans l'écurie.

L'église n'était point sauvée du sacrilége, mais l'instrument échappait à l'incendie.

Le dernier beau jour de Nédellec fut celui où il reprit ses chants à l'orgue, dans l'église rouverte au culte, devant l'autel paré de fleurs et embaumé d'encens, au milieu de tous les habitants de Batz, à leur tête les Soursac et la comtesse Élisabeth, à qui le 9 thermidor avait rendu leurs biens.

X. — LE DERNIER CONCERT.

Un tel bonheur était-il au-dessus des forces de Jean-Louis? Le fait est qu'il tomba, le lendemain, gravement malade.

Une nuit de la semaine suivante, il disparut de sa chaumière. On entendit, jusqu'au matin, comme un concert céleste dans l'église ; et quand il cessa, à l'aurore, on trouva Nédellec mort, les doigts sur le clavier de son orgue.

Jean-Louis Nédellec en habit de ville.

Son testament consacrait sa petite fortune à l'entretien de l'instrument, tant qu'il durerait, et à son renouvellement, quand il serait usé.

Voilà pourquoi l'église de Batz possède encore un orgue, — et un organiste.

L'organiste actuel, nous l'avons dit, est un boulanger du village, qui, sans avoir le talent de son prédécesseur, n'en est pas moins un artiste naïf et inspiré.

C'est de lui-même et d'un vicaire du pays, notre ancien professeur à Guérande, que nous tenons l'histoire de Jean-Louis Nédellec (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Bien qu'il n'eût fait que passer à Paris comme un éclair musical, le souvenir de Nédellec y vivait encore, il y a trente ans, chez quelques vieux amateurs. Son triomphe d'un jour est enregistré dans les journaux du temps et dans quelques Mémoires, notamment dans ceux de la marquise de Créquy.

LE MOULIN ABANDONNÉ.

VOYAGE A LA SUITE D'UN ANE.

L'âne Belphégor et les cinq voyageurs (chap. ier).

I. — ON ACHÈTE UN ANE ET L'ON VA OU IL PLAIT A DIEU.

— Mais il y a des gens, dis-je, qui prétendent qu'une tragédie, un conte fantastique, une maquette, un crayonnage, un petit air, un simple entrechat de Mlle Carlotta Grisi, la moindre babiole littéraire ou artistique a son utilité en ce monde. Honnêtes gens! braves gens! que de consciences troublées vous rassurez! Savez-vous qu'il y a des jours où toutes les vieilles histoires de notre jeunesse, toutes ces billevesées dont le papier n'était pas coupable,

après tout, ces contes à dormir debout, ces romans plus longs que l'*Astrée* ou la *Clélie*, nous remontent à la gorge et nous étouffent comme un repas trop copieux et mal digéré? Pour avoir le courage de retomber, ne fût-ce qu'accidentellement, dans ces péchés de l'esprit, il faut pouvoir s'appliquer sur la conscience quelque bon apophthegme d'esthétique transcendentale, comme on en trouve dans la théorie de l'*art pour l'art*.

— Tout cela m'est bien indifférent, dit le peintre Faustin Besson, qui était assis en face de moi. Je trouve qu'il fait bon vivre, et je vivrai le plus longtemps que je pourrai. J'aime à peindre, parce que cela m'amuse, et je peins. Ma philosophie est : *tant mieux*, quoi qu'il arrive.

— Elle est renouvelée des Grecs et du docteur Pangloss, répliqua le sculpteur Demesmay; peut-être est-ce la bonne? Mais, pendant que nous jasons, Arthur et M. Rondineau pratiquent.

Ces deux personnages dormaient profondément, prenant sans doute les mugissements de la locomotive pour le bruit du rouet de leur grand'mère. Les hommes d'imagination ne dorment pas en voiture : c'est vous dire que M. Arthur et M. Rondineau ne sont ni poëtes ni musiciens.

M. Arthur est un peintre amateur, d'une cinquantaine d'années ; une figure dans le genre de celle du comédien Bouffé dans un rôle honnête et sensible, un gamin de Paris en cheveux gris, devenu sentimental, ne jouant plus à la toupie, mais aimant les enfants et les animaux, ayant conservé des goûts d'atelier, peignant avec bonne foi des marines dans le genre de Gudin, et des paysages composés, avec ponts, ruines, rochers terreux et autres attributs.

L'autre compagnon de voyage est un avoué, fou de belles-lettres et de beaux-arts, né académicien, mais tombé dans la procédure. On ne fait pas ce qu'on veut. Il aime les descriptions dans le goût de Walter Scott, les poésies de Millevoye, et voue à la tragédie un culte secret qu'il n'ose confesser dans la crainte de n'avoir pas l'air assez moderne, mais qu'il satisfait souvent, caché dans un coin de l'orchestre du Théâtre-Français.

Les poëtes ont trouvé de bon air de se récrier sur les chemins de fer. Il est pourtant assez agréable de fumer un cigare rue de la Chaussée-d'Antin, à onze heures du soir, et de respirer au soleil levant, sur la jetée du Havre, une bonne brise marine, qui vous reste aux lèvres toute salée, comme pour vous donner appétit. M. Arthur dormait encore, sa boîte à couleurs serrée contre son cœur, quand nous arrivâmes au Havre. Une heure après, le paquebot nous jetait sur la plage de Trouville, au milieu d'une population d'hommes en caleçon et de femmes en justaucorps de laine noire.

Mon volume d'économie politique sous un bras, ma valise sous l'autre, j'allai faire un tour de promenade, en attendant que mes compagnons de voyage eussent trouvé un gîte. Je rencontrai sur la plage de beaux messieurs en veste blanche, moustaches en croc, cravate cerise. Je vis des cavaliers, suivis de leur groom, comme aux Champs-Élysées, et cela en face de la mer bleue, des falaises brunes et vertes. Quelques femmes, hérissées de volants, comme des petits chiens griffons, ombrelle en main, et chaussées de brodequins de satin clair, glissaient sur le sable, humide encore du déroulement d'une vague.

Partout on trouve des originaux. J'en rencontrai un, jeune Anglais, haut monté sur jambes, et qui, se croyant seul, les yeux tournés vers les grèves, se livrait à une pantomime singulière, mettait la main sur son cœur, montrait le poing à l'horizon, et s'écriait :

— O Georgina! ô la plus adorable des femmes et des cousines!... ne puis-je pas faire un excellent mari, maintenant que je suis employé de la Compagnie des Indes?... Featherstonhang, infernal droguiste!...

— Parbleu! dis-je à Faustin Besson, qui revenait à ma rencontre, vous devez vous trouver le plus heureux des hommes. Des robes de soie en pleines grèves du Calvados! et là-bas, je gage, du velours et de la dentelle au beau milieu des prés et des bois!

— Ne m'en parlez pas, c'est un spectacle ridicule et presque révoltant. Parlez-moi, au contraire, de paysannes à cotte rouge, de laboureurs en sabots, de marins goudronnés. Nous n'avons pas trouvé de gîte, et tant mieux!...

— Comment, tant mieux?

— Arthur a trouvé une idée...

Au lieu d'écouter l'exposition de l'idée d'Arthur, je pensais aux gants jaunes de Faustin, à ses moustaches en croc, à son habit de velours incarnat, à son épée en vermeil, a son gilet de satin blanc pour les grands bals. Je le voyais, entre Dorine et Célimène, peignant, à l'éclat des lampes et des lazzi spirituels de M. Romieu, la loge d'Arsène Houssaye, ou coqueluchonnant au foyer des acteurs. Et je me disais : Quel tissu de contradictions, l'homme! est-ce que nous serions tous comme cela?

— J'aime la vraie nature, poursuivait-il, et je ne hais rien tant que de rencontrer des gens qui vous la gâtent par des costumes d'opéra-comique. Aussi ai-je adopté avec enthousiasme l'idée d'Arthur.

— L'idée, je vous prie?

— Eh bien, comme je vous le disais, l'idée d'acheter un âne et d'aller où il plaît à Dieu. L'âne portera nos valises, les boîtes à couleurs et votre volume d'économie politique ; nous le suivrons, libres et joyeux. Voyez, le soleil monte à peine au-dessus de la mer ; avant qu'il disparaisse derrière les falaises, nous avons douze heures à nous. Hâtons-nous, ils nous attendent. L'âne est acheté.

— Permettez-moi, messieurs, s'écria Demesmay, en nous voyant arriver, de vous présenter Belphégor.

Il avait ainsi baptisé un grand âne noir et mystérieux que M. Arthur tenait déjà par le cou et embrassait avec tendresse. L'âne, sombre et impatient, agitait ses longues oreilles d'une façon fatidique, qui faisait songer à la fonte des balles dans *Freyschütz*.

Ceci se passait sur le quai, au bord de la Touques, dont l'embouchure forme le port de Trouville. Les maisons du port font face à une vaste prairie, bornée à l'horizon par une chaîne de collines boisées, dont l'extrémité du côté de la mer se termine en falaise. Un bout de la prairie se perd dans les pâturages de la commune de Touques, à une lieue et demie de Trouville, l'autre dans les dunes.

— Ohé! passeur, ohé! criait Faustin. Car nous n'allons pas, je pense, messieurs, ajouta-t-il, nous traîner dans les chemins frayés?

Le batelier nous mit sur l'autre bord, nous, l'âne et les paquets. Nous ayant ensuite souhaité bon voyage d'un ton goguenard, il promit de boire à notre santé et regagna l'autre rive de la Touques. Nous restâmes seuls dans la prairie. Paquets, valises et boîtes à couleurs furent arrimés sur le dos de Belphégor. M. Arthur, qui prétendait guider la caravane, monta sur les bagages, et nous agitâmes la question de savoir vers quel point de l'horizon nous dirigerions notre marche.

L'âne n'avait pas attendu le résultat de notre délibération pour prendre un parti. Il trottait déjà, à cinquante pas de nous, vers une mare d'eau pluviale, où il entra résolûment, malgré les objurgations et les trémoussements

de M. Arthur. Arrivé au milieu de la mare, il s'agenouilla gravement, se pencha sur le côté gauche et se roula dans l'eau bourbeuse. M. Arthur se releva furieux, dans un costume mi-parti. Et comme nous n'avions pu nous empêcher de rire, il ne nous adressa plus la parole de la journée, et garda même rancune à Belphégor.

Celui-ci, débarrassé de son fardeau, marchait en avant d'un pas plus calme. Ses deux longues oreilles se détachaient dans le bleu du ciel, traçant l'espace d'un sentier aérien, par où l'imagination pouvait monter jusqu'aux astres.

— Suivons donc l'âne, dit l'avoué, puisque lui seul semble savoir où il va.

Nous suivîmes l'âne à travers la prairie.

II. — EN TEMPS DE CANICULE, TOUTE FUMÉE VEUT DIRE: « ON FAIT DE LA CUISINE ICI. »

Belphégor traversait le pâturage diagonalement, comme s'il eût voulu gagner le pied de la falaise et arriver à la mer par le chemin le plus long. Les insectes bourdonnaient dans l'herbe. Il faisait très-chaud. Les bœufs, couchés çà et là dans la prairie, nous regardaient passer d'un air non moins étonné que les mariniers de Trouville en nous voyant partir. Le terrain était sablonneux. Nous marchions aussi péniblement que les pionniers de Cooper dans la grande savane.

Tout à coup nous aperçûmes qu'il nous manquait un de nos compagnons, et, au même instant, nous entendîmes des cris de détresse. M. Arthur s'était avisé de caresser un jeune veau à qui les cornes commençaient à pousser. L'animal, d'un naturel trop gai, sans doute, avait voulu jouer au cheval fondu; M. Arthur s'était enfui, le veau l'avait poursuivi; M. Arthur était tombé, et le veau, le poussant du front, cherchait vainement à le retourner avec ses petites cornes.

Nous délivrâmes notre ami de ce dangereux animal, et nous courûmes afin de rejoindre Belphégor, qui pressait le pas et atteignait déjà l'angle de la prairie.

L'âne s'était engagé dans les dunes. Nous enfoncions dans le sable jusqu'à mi-jambe. Mais nous fûmes bientôt récompensés de notre peine, car, un moment après, nous nous trouvions au pied de la falaise, ayant devant nous une belle plage solitaire et la mer à cinq cents pas.

Cette plage s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Les falaises qui la bordaient étaient interrompues par de vastes prairies. Un talus sablonneux, semé d'herbes marines, protégeait ces pâturages, dans les grandes marées, contre l'inondation.

Deux lieues plus loin, la falaise reprenait et continuait jusqu'à l'horizon, dentelant en noir le sable jaune et le ciel d'un bleu tendre.

La fraîcheur de l'air nous rendit allègres. Rien n'est agréable à l'œil du Parisien comme l'aspect d'une mer dont les vagues déferlent sur des sables réchauffés par le soleil de la canicule. La caravane ôta bas et souliers, et se mit à courir sur la plage humide, barbotant dans les eaux paresseuses que la mer laisse derrière elle, s'attardant aux coquillages, comme des écoliers en vacance, tandis que Belphégor, d'un pas menu, mais ferme et régulier, continuait impassiblement sa route vers l'idéal. A l'instar du cheval de Mazeppa, mais d'une allure plus sage, il allait toujours en avant.

La mer, les sables, l'âne et les voyageurs, nous avions l'air, tous ensemble, d'une fable de La Fontaine.

Nous marchions déjà depuis près de deux heures sans rencontrer un visage humain, sans découvrir à la côte la fumée d'un toit, quand nous nous aperçûmes avec inquiétude que nous mourions de faim. Nous n'avions pas les moindres provisions. Faustin proposait déjà de chercher des coquillages et de les manger, lorsque, heureusement, nous vîmes arriver vers nous un homme au devant duquel nous nous élançâmes.

C'était un Anglais à cheveux rouges. Il tenait en main un marteau de minéralogiste, et portait sur l'épaule une manière de trousse, destinée sans doute à renfermer les échantillons qu'il rapportait des falaises.

— Ah! monsieur, c'est le Ciel qui vous envoie! nous écriâmes-nous. Vous voyez devant vous de malheureux voyageurs, égarés sur ces plages et ne sachant où trouver quelque nourriture.

— Il s'agit bien de manger! répliqua l'Anglais indigné; savez-vous seulement, vous, où est la corne d'Ammon?

Ayant à peine achevé ces mots, il nous quitta d'un air furieux et égaré. Belphégor allait toujours à trois cents pas en avant. Étourdis de la réplique de l'Anglais, nous avions encore les yeux attachés à la terre, quand Demesmay s'écria :

— Regardez donc Belphégor; on dirait qu'il change de route!

L'âne inclinait, en effet, vers la gauche et se rapprochait de la côte. Les longues prairies que nous côtoyions depuis si longtemps expiraient dans un renflement du sol, qui formait un site boisé des plus agréables à l'œil. De hautes falaises rocheuses, ou formées d'un sol tout chargé de minerai ferrugineux, rompaient la monotonie de la plage par les éboulements pittoresques et les dépressions qu'elles présentent. Les épaulements de la falaise se prolongeaient à une demi-lieue dans les terres, et formaient une grande colline, développée en amphithéâtre.

Belphégor doublait le pas. Nous vîmes une maison blanche à contrevents verts, qui, toute seule au bord des sables, semblait attendre de la compagnie. La spéculation trahit l'homme. Et cela fut plus rassurant pour nous que la vue des grands pommiers, dont les parasols couvraient des champs voisins. Il n'y a qu'en Normandie où le pommier ne prouve rien : on en a mis partout.

En passant devant la maison blanche, nous vîmes à une fenêtre un gros vieil Anglais, qui paraissait jouir de la solitude avec une volupté bourrue. Son visage sanguin se rembrunit beaucoup à notre aspect. Il nous jeta un regard plein de colère et de soupçon.

Nous fûmes dédommagés de ce tableau, peu concluant en faveur de la sociabilité humaine, par la vue d'une jolie Anglaise de dix-huit à vingt ans, qui, à la fenêtre voisine, montrait en souriant ses dents blanches. Mais le vieux, comme Bartholo dans le *Barbier de Séville*, lui fit fermer sa persienne.

Nous comprîmes de reste qu'il n'y avait pas à attendre d'hospitalité dans une pareille maison.

Aussi la vue d'un petit clocher, dont la flèche bleue pointait dans les arbres à une portée de fusil de la côte, nous réjouit-elle plus que le sourire de la jolie inconnue. Une spirale de fumée, presque aussi légère que celle de ma pipe, montait dans un ciel chaud du fond d'un massif de verdure. Mais si légère que fût cette fumée, elle n'échappait point aux regards de voyageurs à jeun; car, par cette saison caniculaire, toute fumée veut dire, en bon français : on fait de la cuisine ici.

Je ne sais si Belphégor entendait cette langue, mais il allait toujours en avant, tournant les talons à la mer. Il quitta bientôt tout à fait la plage, et, à cent pas de la mai-

son blanche, il suivit un sentier pratiqué dans le talus qui séparait la région verte de la région des sables.

Une guérite de douanier garde-côte, faite de pierre et de chaume, couronnait le talus. Belphégor passa fièrement devant la hutte. Mais le douanier, sortant de son trou un long nez, cuit et recuit par le soleil, le vent de mer et la brume salée, regarda l'âne, nous regarda et ne rentra la tête qu'après nous avoir lancé un coup d'œil plein d'amère défiance.

Nous passâmes outre, l'imagination remplie de broches fumantes et de mijotements de casseroles.

Le sentier avait conduit Belphégor dans un chemin creux, semé de cailloux, à travers lesquels filtrait une eau chanteuse. L'âne prit un trot galant. De gros buissons d'aubépine, mêlés de ronces et de mûriers sauvages, répandaient de l'ombre dans le chemin. Les buissons devinrent bientôt si épais qu'ils formaient, à peu de chose près, la voûte sur nos têtes.

Comme s'il nous eût conduits en enfer, Belphégor redoublait de gravité.

Le chemin devenait plus sombre et menaçait de devenir une rivière. Tout à coup, nous revîmes la clarté du ciel, et une bande de canards, qui barbotaient dans une mare d'eau claire, nous salua d'un joyeux can-can.

Nous étions au milieu de sept ou huit chaumières, formant, tant bien que mal, la place du hameau. Nous entendîmes aboyer un chien et pleurer un marmot. Un enfant vint sur le seuil d'une porte en se grattant la tête. Une femme parut ensuite, puis un vieux paysan, qui mit la main à son front chauve et que nous saluâmes. Au bord de la mare aux canards, une lessiveuse, qui lavait son linge, cessa d'agiter son battoir et nous regarda avec deux yeux ronds et étonnés.

Les canards piaillaient toujours. Je m'aperçus que l'avoué les regardait de travers, et j'entendis M. Arthur murmurer entre ses dents avec indignation ;

— Pauvres bêtes !... aux olives, quelle infamie !

Mais le chemin creux n'aboutissait pas là. Il partageait la place en deux et grimpait irrégulièrement dans le cœur du pays. Seulement, l'eau coulait d'un côté et le chemin renflait laborieusement le dos de l'autre. Quelquefois même, l'eau, capricieuse et tyrannique, s'avisait de changer de côté. Alors il fallait poser la pointe du pied sur de grosses pierres jetées dans le courant, et passer au milieu des *bruis-bruis* et des *glous-glous* du ruisseau pour gagner l'autre épaule du chemin.

Belphégor trottait parmi tous ces obstacles comme en pays conquis. Nous commencions à trouver qu'il nous menait bien loin. Mais M. Arthur, qui devait comprendre mieux que nous les animaux, en raison de l'amour qu'il leur porte, nous assura que Belphégor devait avoir ses motifs. Au surplus, les maisons de la place avaient l'air si pauvre ! D'ailleurs il n'en sortait pas de fumée.

Nous montâmes, nous montâmes encore. Les buissons avaient grandi. De hautes futaies couvraient les bords du chemin, derrière les ronces et les mûriers. Une ombre verte et froide, coupée çà et là de rares rayons de soleil, nous enveloppait. Les oreilles de Belphégor s'agitèrent comme les battements d'aile d'une orfraie. Quel ne fut pas notre désappointement, en nous apercevant que cet animal funèbre nous avait conduits près d'un cimetière, dont nous côtoyions la muraille !...

Une petite église romane, assise comme une bonne vieille au milieu du cimetière, perçait de son bonnet bleu les grands arbres du voisinage. Elle devait avoir vu bien des choses, depuis qu'elle était au monde. Mais ce qui acheva de nous charmer en elle, en dépit de la faim qui nous pressait, c'est que le cimetière dont elle était environnée avait un air tout à fait hospitalier.

Je conçois qu'un Normand puisse sourire à la pensée de se reposer un jour dans un pareil cimetière; et moi, qui ne suis pas Normand, je crois que j'y dormirais bien aussi. O volupté de la tombe, espoir des âmes fatiguées, tu n'apparais jamais plus consolante qu'au sein d'un cimetière de village !

Mais ce qui donnait à celui-ci des charmes particuliers, aux yeux d'un Normand, du moins, c'est qu'il était entièrement ombragé de pommiers. Sois bénie, main pieuse et bienfaisante qui les planta sur ces tombes ! Tu songeais sans doute qu'il est doux à des âmes normandes de rêver aux longues soirées d'hiver où l'on sable un cidre joyeux, où le mari, la femme et le voisin trinquent à l'amitié. Tu te disais, ô planteur de pommes: Ces rameaux, inclinés au-dessus de leur tête, ne leur rappelleront des choses de ce monde que ce qui fut la joie, les chansons et les doux sentiments !

— Où est Belphégor ! nous écriâmes-nous soudain.

Tandis que, la bouche ouverte et le nez en l'air, nous contemplions l'église, l'âne avait disparu. Pour le coup, nous crûmes que cet étrange animal recélait quelque mystère d'iniquité. S'était-il évaporé en fumée, ou sous forme d'oiseau moqueur? Le fer de ses sabots, que nous entendîmes sonner sur les cailloux, nous rassura. Belphégor avait quitté le chemin et s'était sans doute engagé dans un sentier qui faisait le tour du cimetière. Nous nous mîmes à sa poursuite, et nous l'aperçûmes en effet, après avoir tourné l'angle de la muraille.

Cette fois, nous nous attachâmes à ses pas, et, résolus d'en finir, nous lui criâmes d'une seule voix :

— A la fin, où vas-tu ?

Mais lui, dressant les oreilles, tourna un second angle de la muraille, et, comme nous tournions avec lui, nous aperçûmes en face de l'église une joyeuse petite ferme qui se chauffait au soleil.

— Ah ! fîmes-nous.

Ce ah ! se prolongea, il est vrai, comme au spectacle, quand on lève la toile après un long entr'acte. Belphégor entra d'un pas relevé dans la cour de la ferme. Nous passâmes devant le porche de l'église en ôtant notre chapeau, d'un cœur reconnaissant, et nous suivîmes l'âne.

L'avoué fit observer que la cheminée de la ferme fumait magnifiquement, et bien plus que nous ne l'avions imaginé de loin.

M. Arthur jeta un regard mélancolique sur une famille de poules, dindons, oies, canards, lapins, cochons et autres bêtes excellentes, éparpillées de la cour au verger, et qui, dans leur innocence, s'approchaient pour nous regarder.

Un chien roux, qui dormait sur le seuil, s'éveilla. Il se mit à japper, non avec colère, mais plutôt d'un ton qui semblait dire : — Bonjour, mes amis, comment vous portez-vous? Holà, maître, accourez ; voici des hôtes !

Tout à coup il cessa d'aboyer, et, ayant flairé Belphégor, il se mit à lui sauter au cou et à le combler de caresses. L'âne parut profondément sensible à ces démonstrations affectueuses. Il baissa son long museau de telle sorte que son camarade le chien put lui donner l'accolade sans être obligé de se dresser sur ses pattes de derrière. Nous conclûmes de cette scène attendrissante que l'âne et le chien roux s'étaient jadis beaucoup connus, et que Belphégor, se trouvant libre de ses pas, en avait profité pour venir rendre visite à un ancien ami. Sans cela, nous

n'aurions jamais visité ce pays, où notre présence devait causer tant de trouble. Les voies de la Providence, on l'a dit, sont mystérieuses.

Pendant ce temps, M. Arthur avait déjà fait connaissance avec un joli cochon, auquel il grattait le dos. Cet animal charmé fermait ses petits yeux et poussait, le groin en l'air, des petits grognements pleins de tendresse.

Aux aboiements du chien, notre hôte parut, lui, sa femme, sa fille et sa servante, coiffés tous quatre d'un bonnet de coton plus blanc que la neige des Alpes. Sur le volet de la ferme, on lisait : *Mathieu, débitant.* Il débitait, il est vrai, beaucoup de choses; car, à la profession de fermier, il joignait celles de boulanger, d'aubergiste, d'épicier, de mercier, de marchand de tabac, etc., etc. Sa boutique entière tenait, disons-le, dans une armoire.

Nous n'eûmes pas besoin de longues explications pour faire comprendre à notre hôte de quoi il s'agissait. Une demi-heure après, attablés dans le verger, devant un repas copieux, nous gardions un religieux silence.

Le premier qui le rompit fut M. Arthur. Il venait de mordre, à double râtelée, dans une cuisse de volaille, lorsqu'il s'écria, la bouche pleine et l'œil attendri :

— Pauvre bête !

III. — MA CHÈRE MOUTONNE, DÉJA LE BLOND PHOEBUS, ETC.

M'expliquera-t-on pourquoi je le nommai Lubin? Lubin et non autrement? Lubin, à première vue? A-t-on

La cour de la ferme. Belphégor reconnu et salué par le chien roux (chap. II).

jamais donné pareil nom à un cochon? O mystère de la formation des idées! C'est ici que la philosophie, qui se charge de tout expliquer, devient indispensable. Sans la compagnie de Faustin, me fût-il jamais venu à la pensée de donner à ce porc un nom si pastoral? La peinture de mon compagnon de voyage n'influait-elle pas, sans qu'il me fût possible de m'en apercevoir, sur mon imagination? J'introduisais, en le nommant Lubin, ce cochon, le galant et l'enrubanné, dans ce que la réalité a de plus trivial. C'est par analogie, quittant l'autre jour le peintre Courbet, que je fis à une dame le compliment suivant : «Belle dame, vos joues sont roses comme une tranche de jambon », ce qui faillit à me faire arracher les yeux.

Nous dînâmes en nombreuse compagnie. Toutes les bêtes de la ferme entouraient notre table. Poules, dindons, oies et canards, dans des attitudes diverses, suivaient les morceaux depuis notre assiette jusqu'à notre bouche. Lubin, plein de confiance dans l'amitié d'Arthur, lui poussait le coude du bout de son groin, afin d'obtenir quelque croûte de pain trempée dans la sauce. Les lapins eux-mêmes, quoique désintéressés dans la question, nous regardaient, assis à quelques pas dans l'herbe, de cet œil

rond de Jean Lapin, qui brille comme un diamant noir, et remuaient leurs oreilles, semblables à des feuilles de tulipe.

Lorsque cette compagnie nous devenait par trop incommode, nous appelions à notre aide le chien roux. Il faisait aussitôt le tour de la table, en jappant d'un ton qui signifiait sans nul doute : — Voulez-vous vous en aller, gourmands, importuns ! ne voyez-vous pas que vous incommodez nos hôtes ! attendez que je vous y prenne ! — Cochon, lapins et toute la volaille s'enfuyaient aussitôt, avec des cris de terreur, dans la cour et dans le verger. On donnait au chien roux un os pour sa récompense.

Nous dînâmes longtemps, ou, pour mieux dire, nous dînâmes toute la journée. Qu'avions-nous de mieux à faire? Attablés à l'ombre d'un pommier, dans un verger de Normandie, nous passâmes alternativement de ce que le père Mathieu, notre hôte, nommait le *petit-boire* au *gros-boire*, c'est-à-dire du cidre au vin de Bordeaux.

A droite, nous apercevions la mer, au-dessus d'un champ de blé, entre la verdure et les chaumes. A l'horizon, quelque petite voile, découpée en aile d'oiseau, nous faisait plus doux ce plancher des vaches, tapissé d'herbe fraîche, sur lequel reposaient nos pieds. En face, nous avions la ferme, la bonne vieille église, avec son portail au cintre surbaissé, et le petit cimetière où, sous les pommiers inclinés, dansaient, comme un chœur de joyeux esprits, les rayons rouges du couchant.

Car le soleil se couchait déjà, la face enluminée, ainsi qu'un vigoureux paysan qui sort du cabaret le dimanche et regagne son logis. L'avoué se pâmait d'extase.

— Quelle description on ferait! répétait-il souvent.

Pendant ce temps, la fermière, le tablier relevé, une main sur la hanche, l'autre accompagnant son discours du geste, nous faisait, sans plume ni papier, la gazette du village. C'était un des vieux bonnets de coton les plus expérimentés de la commune.

Nous apprîmes par elle que la maison blanche du bord de la mer était louée par un vieil Anglais, charmé de passer l'été dans un endroit où l'on ne rencontrait personne. L'Anglais se nommait M. Featherstonhang, ancien droguiste de la Cité de Londres. La jeune fille, que nous avions aperçue à l'autre fenêtre, était sa nièce et sa pupille, miss Georgina Flower. Une gouvernante, miss Calypso, lui tenait compagnie.

— Et le gentleman que nous avons rencontré un peu auparavant, un marteau pointu à la main?

— Ah! dit la fermière, le casseur de cailloux?

— Oui, répliqua l'avoué, le monomane caillouteux, qui cherche la corne d'Ammon.

— C'est un ami de M. Featherstonhang, sir William. On prétend qu'il doit se marier à la nièce du vieux, mais que la petite a laissé en Angleterre un ami d'enfance, un cousin, sir Edwards, qu'elle eût bien préféré au casseur de cailloux. C'est miss Calypso qui m'a conté tout cela. Elle s'arrête souvent à la ferme, en revenant de se promener dans la montagne, pour boire une tasse de lait et un petit verre d'eau-de-vie. Miss Calypso aime à causer, et, pendant que nous jasons toutes les deux, miss Georgina cueille des fleurs au jardin ou s'amuse à jeter du grain aux pigeons. C'est un ange pour la bonté du cœur, et, sauf qu'elle a les yeux un peu trop grands, la bouche trop petite et qu'elle n'est pas assez rouge, ça serait la plus jolie fille de la commune.

— Messieurs, s'écria Demesmay, un toast : Au bonheur de miss Georgina et à la confusion du monomane caillouteux!

— A miss Georgina! A la confusion de sir William!

A ces mots, nous quittâmes la table, et nous allâmes au bord de la mer contempler le coucher du soleil. L'avoué ne se possédait pas d'admiration. Il ponctuait chacun de ses pas d'un éloge de la gature.

— Ah! si Lemierre ou Delille étaient ici, s'écriait-il, quelles descriptions!...

Avant d'arriver à la plage, il trouva moyen de nous quitter, courut à la ferme, et, tirant de sa valise tout ce qu'il fallait pour écrire, il s'exprima en ces termes, parlant à Mme Rondineau, son épouse :

« Ma chère moutonne,

« Je viens d'arriver, avec un âne nommé Belphégor, dans un pays charmant. Le pays s'appelle Villers-sur-Mer. Tu conçois combien il est agréable de voyager avec des artistes, surtout pour moi qui ai toujours eu tant de goût pour les beaux-arts ainsi que pour les belles-lettres. Nous venons de dîner, à l'instar de Tityre, sous l'ombre d'un pommier. Tu ne saurais croire combien le spectacle de la nature enflamme mon imagination. C'est ici que je sens véritablement que j'étais né pour cultiver les muses.

« Figure-toi que je viens de me promener avec mes amis les artistes, au coucher du soleil. Ah! ma chère moutonne, que n'es-tu sur ces rivages, près du compagnon de tes jours ! Ces artistes ne paraissent pas comprendre la nature comme moi. Aussi je les ai quittés sous un prétexte et je me suis enfermé pour te payer le tribut de ma veine. En raison de la circonstance, tu voudras bien me pardonner les négligences du style.

Description du coucher du soleil.

« Déjà le blond Phébus plonge dans les flots étincelants.
« Les oiseaux du bocage sombre ont cessé leurs chants
« mélodieux. Le paisible habitant des campagnes regagne
« à pas lents son humble toit. Le zéphyr volage agite les
« douces fleurs des champs. Des parfums embaumés se ré-
« pandent dans l'air pur. Bientôt la tremblante Phœbé ira
« trouver, au fond des bois obscurs, le bel Endymion.
« C'est l'instant où les mortels vont goûter le repos.
« L'astre des nuits répand ses lourds pavots, et... »

« Bon! voilà qu'ils reviennent! Pardonne-moi, chère moutonne, de ne pas t'achever ma description du crépuscule; mais je t'en dédommagerai un de ces jours en t'envoyant une description de l'Océan, et, cette fois, ce sera en vers, car je sens que ma veine sera féconde...

« Reçois, chère moutonne, les tendres embrassements de ton fidèle époux.

« Rondineau, *avoué*.

« *P. S.* N'oublie pas de dire au grand clerc de collationner les pièces du procès Reverchon, et lis-lui ma description du soleil couchant, en lui faisant adroitement sentir que c'est une improvisation de ma muse. »

A la nuit close, on nous installa dans une petite maison de paysans, entre la ferme et la mer. Et, quoiqu'il fît un temps doux et charmant, que la lune, en beaux atours de nuit, dansât gaiement sur la grève, mes quatre compagnons s'attablèrent dans une chambre du premier étage, et se mirent à jouer une bouillotte enragée.

Assis dans ma petite chambre du rez-de-chaussée, j'entendais grincer leurs bottes sur le plancher, et, de temps en temps, ces aimables paroles, ou quelque autre chose du même genre, arrivaient jusqu'à mes oreilles :

— Je vais, — passe, — trente et un!

Mon livre d'économie politique à la main, j'essayai de

lire à la lueur tremblotante de ma bougie. Ma porte était toute grande ouverte. Je regardais l'herbe blanchie par le clair de lune ; j'écoutais le bruit des lames, qui se brisaient régulièrement sur la plage.

Je jetai mon livre et je sortis. J'allai me promener seul au bord de la mer, rêvant en homme qui ne pense à rien. Je marchais, comme un enfant, au plus près de l'eau, reculant quand la vague accourait sur moi, et mouillant souvent mes souliers. Tout à coup, je vis une ombre épaisse envelopper la mienne, et avant que, sur ce sable discret, j'eusse entendu marcher, je trouvai à côté de moi un homme de mauvaise mine, armé d'un gros bâton.

Il avait de grandes moustaches noires, un chapeau crasseux, une redingote usée, d'énormes bottes et un pantalon trop court.

— Belle plage! n'est-ce pas, monsieur? me dit-il d'un ton narquois.

— En effet, répondis-je machinalement.

Mon homme me rit au nez, fit avec son bâton un vigoureux moulinet, et passa.

Etourdi de cette incompréhensible aventure, je regagnais le village, lorsque, avant de quitter les sables, je fis la rencontre d'un douanier qui montait sa garde sur la côte. Je reconnus le douanier au grand nez méfiant et rissolé, qui nous avait examinés si attentivement.

— Une plage superbe! me dit-il d'un ton moqueur.

Il arma sa carabine et s'éloigna en sifflant l'air de la *Monaco*, avec une crânerie qu'il ne me fut pas possible de m'expliquer. Je regagnai le chemin du village, la tête basse, d'un pas lent. Etait-ce encore un effet de mon imagination, qui attachait trop d'importance à des choses simples et ordinaires? Il me sembla qu'on me suivait, et, m'étant retourné sur le seuil de ma porte, j'aperçus de loin, au clair de lune, l'homme de mauvaise mine, qui changea de direction, et disparut derrière les buissons d'un sentier voisin.

Mais peut-être avait-il seulement suivi son chemin, lui aussi.

Je me couchai. Mes compagnons jouaient toujours. J'ouvris mon livre au chapitre de *la Richesse* ; mais, tandis que j'en étudiais la définition, le ciel m'envoya la vraie richesse, celle dont l'Économie ne parle pas, celle des pauvres et des affligés, le sommeil.

Ce sommeil ne fut un instant troublé que vers trois heures du matin, par un éclat de voix d'un des joueurs :

— Dame de trèfle! brelan de dames!

Car c'est ainsi que beaucoup de personnes jouissent des plaisirs de la campagne.

IV. — DIVERSES MANIÈRES DE COMPRENDRE LA NATURE.

Elle m'apparut comme la voie lactée, un bonnet de coton blanc sur la tête, un fichu blanc croisé sur la poitrine, et une grande tasse de lait à la main. C'était la fille de notre hôte, qui, me secouant vigoureusement l'épaule, me disait :

— Buvez cela, monsieur, c'est tout chaud ; je viens de le traire.

Qu'il est bon de s'éveiller aux champs pour ne rien faire! Je fus bientôt à bas du lit, et, ouvrant ma fenêtre, je mis la tête hors, comme un lézard qu'un tiède rayon de printemps fait sortir à moitié de son trou. Des pois de senteur poussaient au pied de la muraille, et m'embaumaient. Leurs lianes, légères et fleuries, formaient un cadre à mon visage, et, si j'eusse été une jeune et jolie femme, au lieu d'un menton poilu, j'aurais pu offrir aux regards des passants un agréable spectacle.

Le soleil, resplendissant d'or, de pourpre et de lamelles argentées, se levait. Un petit vent salé passait sur les pâturages et sur les vergers. La mer, d'un bleu indigo, se détachait sur le bleu pâle du ciel. Mes compagnons étaient déjà sur pied. Je les vis traverser le pré, devant la maison, la boîte à couleurs sous le bras. L'avoué, ne sachant peindre qu'avec le style, se bornait à tailler avec sa serpette un flageolet dans un bâton de sureau.

Tous quatre s'en allaient gaiement, chantant en chœur une strophe qui faisait honte à ma paresse :

Faut pat' aller chez Paul Niquet,
Faut pat' aller chez Paul Niquet,
Cinq fois par jour s'affûter le sifflet,
Cinq fois par jour s'affûter le sifflet.
Faut travailler quand l'ouvrag' donne ;
Prends la fourmi pour ta patronne.
Bon compagnon, faut pat' être manchot,
Faut batt' le fer quand il est chaud !
Et dzigue, din dzigue, din dzigue, ding don,
Travaille donc,
Bon compagnon!

Ce chœur parut faire une grande impression dans le pays. Il vint du monde sur le bord des sept ou huit maisons du village. Le curé se mit à la fenêtre de son presbytère ; le chien roux aboya ; du fond de son écurie, Belphégor poussa un terrible hi-han ; Lubin leva le museau et fit grou-grou ; les oies, les canards et les poules, le bec en l'air, la tête de côté, écoutèrent. Jean Lapin se mit sur le derrière et dressa ses deux feuilles de tulipe. Puis, le chœur achevé, au milieu du silence de la nature, maître Chante-clair, le coq, poussa un cocorico qui retentit à un quart de lieue à la ronde.

Je rejoignis en grande hâte mes compagnons. Faustin et Demesmay étaient déjà installés au milieu d'un pré, en face d'une maisonnette, qu'ils ébauchaient chacun à leur manière. L'avoué, assis dans l'herbe, taillait son sureau. Quant à M. Arthur, comme un autre Paul Potter, il s'en était allé chercher de plus vastes horizons. Il avait franchi le fossé d'un vaste pâturage à bœufs, au milieu duquel il s'était installé.

Debout, je regardais peindre Faustin et Demesmay. Le motif de leur étude était des plus simples : une maisonnette en chaume, un grand arbre, une haie, un jardinet. C'était la maison du douanier. Nous la reconnûmes pour telle à une culotte de drap bleu qui séchait au soleil, pendue au volet de la fenêtre. Quelques détails animaient ce sujet d'esquisse : une échelle dressée contre la muraille, une grosse touffe de roses trémières, avec ses larges feuilles d'un vert tendre et ses énormes fleurs d'un rose vif ; des chemises de toile blanche qui séchaient sur la haie, et, se détachant sur une verdure vigoureuse, de grands poireaux à tige bleuâtre et à tête grise.

Demesmay, en sa qualité de sculpteur, peignait avec bonne foi. Déjà la culotte du douanier, accrochée au premier plan, se détachait en bleu magnifique, les linges blancs étincelaient au soleil ; mais, au total, c'était une peinture froide et crue. Je ne concevais guère comment l'artiste qui a si bien chiffonné dans le marbre cette robe de *la grande Mademoiselle*, qu'on voit au Luxembourg, et qui semble prête à quitter son piédestal pour aller faire un tour dans les allées du jardin, pouvait mettre tant de férocité dans sa peinture.

Reportant alors mes yeux sur la toile de Faustin, je

m'aperçus, avec une bien plus grande épouvante, que la culotte du douanier n'y était pas ! Les tons naissaient sous ses doigts, comme les notes sous la main d'un pianiste. Cela était très-amusant à voir ; mais cela ne ressemblait pas et manquait de réalité. Il traitait la nature en personne de théâtre à qui l'on met un costume charmant à la scène, mais peu usité à la ville. La rose trémière, les chemises blanches et les poireaux ressemblaient à des grelots attachés à la robe de la dame. Le poëme de la vie rustique, la vie laborieuse et plantureuse des champs, l'intimité qui résulte de la fidélité du détail, faisaient place à une féerie galante.

— Vous êtes un peintre de cour, lui dis-je. Est-ce que vous le faites exprès ?

— Nullement, me répondit-il, je cherche à copier de mon mieux.

— Chacun, ajouta Demesmay, comprend la nature à sa manière.

Rien n'abasourdit et ne coupe la pensée comme une maxime, excepté un calembour. Je promenai un vague

M. Arthur et son chef-d'œuvre surpris par les bœufs (pages suivantes).

regard aux alentours : un laboureur poussait sa charrue ; un bateau-pêcheur jetait ses filets à la mer ; les bœufs paissaient ; un pinçon, véritable artiste, chantant pour son plaisir, sifflait un air joyeux dans la haie. Je vis qu'en effet les hommes et les animaux comprenaient diversement la nature, et... comme lorsque le fil se casse aux doigts de la fileuse, le rouet de ma pensée s'arrêta tout net.

Je venais d'apercevoir, à l'angle d'un sentier voisin, miss Georgina Flower, plus belle, certes, que la plus fraîche des fleurs écloses dans une belle matinée de mai. Elle allait d'un pas rapide, picorant, comme un oiseau, des mûres aux buissons, cueillant un bouton d'or ici, une marguerite là, et les jetant un instant après. Une grande fille maigre, à dents jaunes comme les dominos d'un estaminet de bas étage, coiffée d'un chapeau en forme de calebasse, la suivait en soufflant. Je compris que cette personne devait être miss Calypso, la gouvernante.

Miss Georgina disparut derrière les buissons. Lorsqu'un oiseau s'envole, je voudrais courir après lui : par un sentiment analogue, je m'élançai, sans réflexion, vers le sentier, afin de suivre des yeux la belle miss Georgina. J'aperçus encore un pli de sa robe, et ce fut tout.

Après avoir poursuivi l'idéal, les regards de l'homme s'abaissent humblement vers la terre. Moi aussi, je baissai

les yeux. Mais, en les tournant vers le sol, je vis, à la place où miss Georgina avait passé, un petit morceau de papier blanc que je ramassai ; sur le papier, je lus ces mots, tracés au crayon :

« Trouvez-vous, samedi soir, au moulin abandonné. »

Et rien de plus. O bêtise éternelle de l'imagination ! Je devins d'un rouge vif. Riant ensuite de ce mouvement irrationnel du sang, je me dis :

— Elle ne me connaît pas. A qui ce billet peut-il être adressé ? Courons le lui rendre.

Elle était déjà loin. De quel côté avait-elle pris ? je l'ignorais. Ce billet, d'ailleurs, ne portait point d'adresse. Je le roulai dans mes doigts. Etait-il bien tombé des mains de miss Georgina ? Rien ne le prouvait. Je le mis machinalement dans ma poche et n'en parlai point à mes compagnons. La discrétion est une si douce chose, alors même qu'on n'a nul intérêt à être discret ! Savoir la moindre bagatelle, et la savoir seul, quel sentiment de puissance déjà dans ce simple fait !

Et, pour être bien franc, au bout de cinq minutes, la

Miss Georgina Flower (chap. IV).

discrétion me fut d'autant plus aisée que je ne pensai plus au billet, ou plutôt ma pensée dévia.

— Il paraît, me dis-je, qu'il y a dans le pays un moulin abandonné.

Or, ayant eu besoin de papier pour allumer ma pipe, je me servis, en rêvant à ce moulin abandonné, que je ne connaissais pas, du papier tombé probablement des jolies mains de miss Georgina. J'en coiffai ma pipe comme d'un petit bonnet de coton, et, mettant le feu à la mèche, à l'aide d'un peu d'amadou enflammé, j'allumai mon tabac à la manière des pauvres prisonniers.

— Tiens ! me dis-je, étourdi que je suis !

Mais il était trop tard. Je lus pourtant encore un mot dans le lambeau qui tomba à mes pieds, demi consumé : « Samedi. »

— Que m'importe ? ajoutai-je ; et en quoi d'ailleurs cela me regarde-t-il ?

Mes deux compagnons peignaient toujours, et l'avoué, qui avait terminé son flageolet champêtre, les accompagnait sur l'air du *Clair de la lune*. De temps en temps, de la fenêtre de la maisonnette, on voyait sortir un long nez cuivré, dont la pointe se braquait vers nous, comme un canon de pistolet. Le douanier était inquiet et irrité.

Bientôt nous vîmes arriver un vieux paysan, prévenu

de ce qui se passait par la rumeur publique. C'était le frater du village. Il rasait, le dimanche, sur la place, au sortir de la messe. La maison occupée par le douanier appartenait au frater. Le sentiment de la propriété est ombrageux de sa nature. Le frater s'approcha en décrivant des cercles ; il avait envie de causer, mais n'avançait qu'avec précaution. Il examina d'abord silencieusement, à trois pas en arrière, le mouvement des pinceaux ; puis, prenant un parti vigoureux et mettant la main à son chapeau :

— Hum ! fit-il, faites excuse, pardon, messieurs, la compagnie... Est-ce que le gouvernement va réformer les cadastres ?

La question nous mit de bonne humeur ; mais le frater, prenant nos rires pour une ruse de guerre, ajouta :

— Je vois bien que vous tirez le portrait de not' maison... et je payons déjà six écus d'imposition.

L'avoué se chargea de dissuader le frater. A mesure que la crainte du bonhomme se dissipait, un dédain mal dissimulé se dessinait sur ses traits.

— J'y suis ! articula-t-il en s'en allant ; vous êtes des tireux d'images... N'y a pas d'ouvrage pour vous ici, mes braves gens... je vous préviens que je ne vous payerons point... N'y a pas d'ouvrage pour vous, mes braves gens, ainsi...

— O gloire ! m'écriai-je, qu'es-tu donc ? et à quoi sers-tu ?

C'est peut-être ce que se disait M. Arthur ; car, après avoir couvert une vaste pancarte de couleur bleue et verte, il s'était étendu sur l'herbe, et dormait au soleil, sans souci des vanités humaines.

Le peintre amateur ne s'inquiétait guère, lui, des différentes façons de comprendre la nature. Il étalait du bleu sur la portion supérieure de sa toile, il roulait quelques papillotes de blanc de zinc sur ce bleu, et le tout se nommait un ciel. Il enduisait de couleur verte la portion inférieure du tableau, et cela s'appelait une prairie. Sa peinture offrait une parfaite image du calme de son âme.

Une cinquantaine de bœufs paissaient dans le pâturage où s'était endormi M. Arthur. Tant que le peintre amateur ne quitta pas la brosse, les bœufs naïfs, le prenant sans doute pour un autre Paul Potter, se tinrent à une respectueuse distance. Mais, en le voyant endormi, ils s'approchèrent sur la pointe du sabot, formant un cercle autour du grand homme. Le tableau gissait à côté du dormeur. Cette peinture calme remplit les bœufs d'admiration. Un jeune bouvillon, à qui ce vert faisait illusion, allongea même la langue, croyant tondre l'herbe d'une prairie véritable. C'en était fait du chef-d'œuvre, si un vieux bœuf n'avait pris liberté de pousser doucement le dormeur du bout de son mufle, avec un « hou ! » qui voulait dire : « Eveillez-vous, grand homme, il n'est que temps ! »

M. Arthur s'éveilla en sursaut et ne vit autour de lui que des cornes. Il saisit, plein d'effroi, sa toile et sa boîte à couleurs, et se leva. Les bœufs reculèrent respectueusement de trois pas. Un jour se fit dans le cercle ; M. Arthur en profita pour s'échapper. Les bœufs, voulant lui donner la conduite, le suivirent en galopant. Il sauta le fossé avec une légèreté juvénile, et, se retournant, il vit sur l'autre bord le troupeau tout entier qui le regardait avec étonnement, se disant, sans doute, en patois de bœuf : « Les grands hommes sont bien bizarres ! »

Tandis que M. Arthur nous racontait, pâle encore d'émotion, son étrange aventure, nous entendîmes une voix fraîche chanter derrière les buissons :

Ah ! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon garder les vaches !

C'était la fille de notre hôte, qui venait nous annoncer que la table était mise sous les pommiers. Agréable nouvelle !

L'avoué Rondineau ouvrit la marche en jouant du flageolet, et nous suivîmes aux accents du chœur matinal :

Bon compagnon, faut pat' être manchot.

A table, la conversation revint naturellement sur ce grand thème : Des diverses manières de comprendre la nature. Alors, songeant au vieil Hébel, j'offris à mes compagnons le tribut de ma veine. Ne sachant faire ni tableaux ni sifflets en sureau, je voulus prouver ma bonne volonté, en crayonnant sur un coin de la table une villanelle normande, à laquelle l'avoué trouva judicieusement qu'il ne manquait que la mesure, la rime et le refrain, mais à laquelle le lecteur peut ajouter, s'il lui plaît, celui de la fille de notre hôte :

Ah ! qu'il fait donc bon garder les vaches !

LE BONNET DE COTON.

« Il est midi ; les bœufs sont couchés dans l'herbe et ruminent, en ouvrant de grands yeux bêtes. Ils chassent, avec leur queue terminée en plumeau, les mouches, qui les piquent cruellement. Prenons garde qu'en traversant le verger, Robin, ce bœuf noir qui flaire le vent et oublie de manger, ne nous donne un coup de corne. J'ai dans l'idée que ce bœuf pense à des choses qui ne le regardent pas.

« Les pommes ne sont pas encore mûres, mais, quand elles auront grossi, il y en aura tant que les branches casseront. Nous ferons de fameux cidre à la Saint-Martin ! Ah ! sous cette bouse de vache séchée au soleil, voici de beaux champignons. Il n'y a pas besoin de s'y connaître ici. Tout ce qui vient est bon. C'est un vrai cadeau pour la ménagère.

« Au bout du verger, nous sauterons la barrière, et nous arriverons dans le chemin creux. Où t'en vas-tu, petit ruisseau, qui files si gaiement ton chemin à travers les cailloux ? Oh ! le gaillard ! comme il chante sa chanson ! Ne dirait-on pas le fils du père Mathieu, notre hôte, s'en allant à la ville vendre deux jeunes chevreaux ? Mais non, le fou s'en va dans la grande mer, où ils vont se perdre tous, comme nous autres dans ce Paris d'où l'on ne revient pas.

« Ah ! dans la haie une jupe rayée ! J'entends une paire de sabots sonner contre les pierres. Peut-être ces sabots-là font sonner aussi le cœur des garçons. Elle a sauté la barrière, et c'est à peine si j'ai vu son bas bien tiré jusqu'à la cheville. Maintenant qu'elle s'avance dans l'herbe, je puis dire que c'est une belle fille ! Elle est rouge comme un bouquet de merises, et blanche comme la pâquerette. Ses cheveux sont cachés, sauf deux accroche-cœurs collés au-dessus de l'oreille, sur les tempes. Un bonnet de coton, plus éblouissant que la neige, ceint son jeune front paré des grâces champêtres d'une âme simple et d'un corps en bonne santé. Le bonnet monte, se recourbe, et la mèche penche en avant : je crois voir une jeune Phrygienne !

« Il est certain que je ne pourrai pas continuer mon chemin tant que cette jeune beauté n'aura pas quitté le verger. Elle s'éloigne, tenant au bras son seau de bois blanc, cerclé d'un fer éclatant comme de l'argent. La voyez-vous traverser le pâtis des bœufs, qui ne se dérangent pas ? Robin, le bœuf qui pense, la suit jusqu'à l'autre barrière. Elle a fui. Salut et bonheur à toi, belle fille ! J'irai te voir

danser dimanche. Tu auras des souliers à boucles et le haut bonnet cauchois, qui met aux femmes des ailes à la tête, comme à celle du dieu Mercure, et les fait, lorsqu'en dansant le vent agite les ailes du bonnet, ressembler à des papillons !

« On fauche là-bas dans la plaine. C'est un bruit plus gai que le chant du rossignol, le chant de la pierre qui aiguise la faux. Représentez le temps sous la figure d'un homme qui porte une faux; soit. Ce faucheur de bonne mine me réconcilie avec le temps. Coupe, coupe hardiment ! plus il tombera d'épis, plus la gerbe sera grosse. Le temps, c'est du pain dans la huche, des pommes sous le pressoir, la réalisation des espérances et l'oubli des peines. Coupe, coupe toujours, joyeux faucheur ! Et toi, alouette ma mie, escrime-toi du gosier, en brave paysanne qui chante à gorge déployée. Il s'agit, du haut des airs, d'accompagner la chanson de la faux qui scie les blés.

« Ce n'est qu'en ce pays-ci que vous verrez de telles choses : un vert incomparable, des prés, des bois, des montagnes; et, à travers les arbres, la mer plus diaprée que l'arc-en-ciel. Ecoutez au loin le duo du vent et de la marée. Ici, la brise incline à peine la barbe des épis. Ah! combien le soleil, les cieux, l'Océan, les champs, les prés sont beaux ! Mais, ce qui me plaît au milieu de ces féeries de la nature normande, c'est l'aspect d'un franc bonnet de coton qui vient retenir notre imagination sur le bord des abîmes du lyrisme, qui avertit le poëte et le peintre de se garder du faux et de l'ampoulé, qui nous ramène, en un mot, parmi toutes ces pompes de la création, au bon sens, à l'homme, à la réalité. »

Faustin secoua la tête. Quant à l'avoué, gonflant la lèvre inférieure, poussant des heu ! et des hum ! et des brohem ! de mécontentement, il grommela :

— C'est égal, je n'y entends rien. C'est à nous faire regretter les romantiques. Où diable veulent-ils nous mener?

Puis, comme un flûteur qui reprend un air favori : « Déjà le blond Phébus, etc. »

Et moi, je rêvais encore au billet de Georgina : « Samedi, au moulin abandonné... »

HIPPOLYTE CASTILLE.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE, PATRONNE DES MUSICIENS.

La légende de sainte Cécile a toute la naïveté des temps anciens; et, pour bien comprendre les beautés si simples de sa vie, il faut se reporter à cette époque de l'ère chrétienne où la foi ardente des néophytes enfantait des miracles, et les faisait aspirer aux palmes du martyre. On peut dire que les persécutions étaient les premières joies des disciples du Christ, et chaque goutte de sang répandu servait au baptême de nouveaux convertis. La mort n'est rien quand on meurt pour sa croyance !

Sainte Cécile était d'une famille noble et riche de Rome. Quelques auteurs la font vivre et mourir sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode, qui régnèrent de 170 à 180. Mais on croit plus généralement que ce fut sous le règne d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire plus de quarante ans après, que cette jeune vierge subit le martyre. Car, si l'empereur Alexandre Sévère ne persécutait pas les chrétiens, les préfets de Rome, par excès de zèle ou pour conserver leur autorité chancelante, continuaient à sévir contre les nouveaux croyants.

Sainte Cécile, fille de parents païens, était chrétienne dès sa plus grande jeunesse. Elle consacrait sa vie à la prière, aux bonnes œuvres et à l'enseignement de la loi du Christ. Cette jeune fille, d'une beauté remarquable, et née dans l'opulence, soutint sa foi au milieu du déréglement du siècle, en se livrant à toutes les austérités de la pénitence, et en faisant vœu de chasteté.

Cependant, ses parents voulurent la marier suivant son rang et sa qualité, à Valérien, jeune Romain d'une illustre origine, et remarquable par les grâces de l'esprit et du corps. Le soir même de leurs noces, Cécile avoua à son mari qu'elle était chrétienne et épouse du Christ. Ses paroles étaient si naïvement énoncées, sa voix était si douce, et ses regards si purs, que Valérien troublé, captivé, oublia ses propres sentiments, et finit par se convertir, ainsi que Tiburce, son frère.

Quelques temps après, les deux frères, condamnés à mort pour leur foi, éclairèrent le centurion Maxime qui les conduisait au supplice, et qui subit le martyre avec eux.

Sainte Cécile recueillit les corps de son époux, de Tiburce et de Maxime, et le pape saint Urbain les déposa dans les cryptes des catacombes.

Le 19 novembre suivant, Cécile comparut à son tour devant le préfet de Rome, qui chercha à l'embarrasser dans ses réponses et à l'intimider. Mais l'héroïque vierge répondit avec la force de la vérité, et le préfet Almalchius, plein de confusion et de colère, la condamna à être étouffée. On la conduisit dans sa propre maison, et elle fut enfermée dans l'étuve de la salle de bain, dont la vapeur brûlante devait amener sa mort. Mais, ainsi que Daniel dans la fournaise, sainte Cécile ne ressentit, pendant les vingt-quatre heures qu'elle y resta, d'autre sensation qu'une fraîcheur délicieuse. Amalchius alors ordonna de lui trancher la tête. Le bourreau la frappa de trois coups sans pouvoir y parvenir; et comme, suivant les lois romaines, il ne pouvait frapper davantage, sainte Cécile vécut encore trois jours. Son agonie fut une longue prière, et, avant de mourir, elle chargea le pape saint Urbain de convertir sa maison en église.

Le corps de sainte Cécile fut enterré dans le cimetière de Saint-Sixte, attenant à celui de Calixte, et sur la voie Appienne. Plus tard, malgré toutes les recherches faites à diverses époques et en divers lieux, on désespérait de le trouver, car, d'après la tradition, Astulphe, roi des Lombards, l'aurait enlevé en 755, lorsqu'il assiégea Rome; ce fut cependant là qu'il fut découvert par le pape Paschal, en 821, d'après une vision qu'il eut en songe pendant l'office, à l'église de Saint-Pierre. On y trouva aussi le corps de saint Valérien, son époux. Sainte Cécile était ensevelie dans une étoffe de soie et d'or, ayant à ses pieds des linges teints de sang. Le pape Paschal fit transporter

ces deux corps, ainsi que ceux de Tiburce et de Maxime, dans une église qu'il faisait construire sur les ruines d'une chapelle dédiée à sainte Cécile, bien avant le cinquième siècle. L'an 1599, du temps du pape Clément VIII, le cardinal Sfondrat, neveu de Grégoire XIV, et titulaire de l'église de Sainte-Cécile, faisant faire des réparations au grand autel de cette église, découvrit, le 19 octobre, un caveau où étaient les corps de la sainte et des saints martyrs. Le cardinal Baronius, qui en parle dans ses Annales, fut commis pour vérifier l'authenticité de la découverte. Le cercueil était de bois de cyprès renfermé dans un tombeau en marbre, avec une inscription relative. Le corps de la vierge était en entier et desséché, malgré l'humidité du lieu; il n'était pas sur le dos suivant l'usage, mais penché sur le côté droit, recouvert d'un simple taffetas de soie, la toile d'or et les linges ensanglantés placés aux pieds, qui étaient sans chaussures; les bras étendus et les mains jointes sur le côté gauche; les cheveux enveloppés dans un voile et la figure tournée vers la terre. On voyait très-bien les traces des trois coups d'épée qui lui furent donnés par le bourreau. Le cercueil demeura exposé pendant un mois dans l'église; et, le 22 novembre, fête de sainte Cécile, le pape Clément VIII fit remettre le corps, tel qu'il avait été trouvé, dans son cercueil de cyprès, et celui-ci dans une châsse d'argent, avec plusieurs inscriptions relatant tous ces faits.

Les corps de la sainte et des saints martyrs sont dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de sainte Cécile*, dans l'église appelée *in Trastevere*.

Le culte de sainte Cécile a toujours été très-célèbre dans l'Eglise. C'est l'une des quatre martyres des Latins (sainte Agathe, sainte Luce et sainte Agnès) qui se trouvent dans les premiers Martyrologes, et dans les plus anciens Missels. L'Eglise grecque et les protestants l'admettent dans leur calendrier.

Grâce aux recherches de quelques savants épilogueurs, il est maintenant prouvé, à peu près, que sainte Cécile n'était pas musicienne, et c'est sur une fausse interprétation de deux mots latins de la légende qu'elle a été adoptée pour patronne des musiciens. C'est vraiment dommage; et ces érudits sont des fâcheux en voulant nous retirer cette patronne, dont l'antique noblesse et l'incontestable beauté avaient été peut-être pour quelque chose dans le choix de nos ancêtres, épris de toutes les harmonies possibles. Du reste, l'illustre vierge a inspiré nos grands maîtres en peinture aussi bien que ceux en musique; et on peut citer, parmi les plus beaux tableaux, ceux du divin Raphaël, de l'immortel Le Dominiquin, de Carlo Dolce, et de notre illustre peintre français, M. Delaroche, où ils la représentent chantant les louanges du Seigneur. Il y a eu plusieurs fondations, sociétés, confréries, et académies de sainte Cécile. La plus ancienne connue était celle d'Evreux, établie en 1571, sous le titre de : *Puy* (chaire, estrade), *ou concours de musique établi à Evreux en l'honneur de madame sainte Cécile*. Il est dit, dans un manuscrit découvert il y a une quinzaine d'années, qu'une rente de huit livres avait été faite par les chantres de l'église d'Evreux, pour une messe fondée à perpétuité en l'honneur de sainte Cécile, suivant la *coutume* ancienne des pieux amateurs de musique. Cette confrérie ne vécut que jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Une autre confrérie s'est établie à Rome, avant 1566, sous le nom de : *Congrégation* (aujourd'hui *académie*) *des maîtres et professeurs de musique de Rome, sous l'invocation de sainte Cécile*. Des priviléges ont été consacrés par une bulle du pape Urbain VIII, en 1624, et confirmés par la plupart des pontifes qui lui succédèrent. Les statuts de cette académie se sont modifiés suivant les temps, et on peut lire sur ses registres les noms des plus grandes illustrations musicales.

Pour finir, nous dirons que, malgré la science et les raisons des biographes de notre belle patronne, sainte Cécile sera toujours fêtée religieusement par tous ceux qui aiment la bonne harmonie. Nous ne lui demanderons, en retour de notre zèle pour son culte, qu'une grâce, c'est de faire le miracle de nous mettre tous d'accord.

L. W. ROMAND.

REVUE DE L'ANNÉE 1855 (1).

Aux morts notables, enregistrés dans notre dernier numéro, il faut ajouter : Mme Jacotot et M. Vinchon, peintres; Paul Gayrard, sculpteur; Frédéric Bérat et Batton, compositeurs de musique; Mlle Brocard, de la Comédie-Française; Lavigne, du grand Opéra, Jacques Arago, auteur dramatique, Abel Hugo, écrivain, frère de Victor Hugo; Mme Tarbé des Sablons, auteur d'excellents ouvrages de piété, et le célèbre poëte polonais Adam Mickiewichtz, naguère professeur au Collége de France.

A notre portrait et à notre notice de Mme Emile de Girardin, il faut ajouter aussi les vers suivants, que *la Presse* a publiés le jour de Noël, et qui achèvent de peindre l'esprit et le cœur de la femme et du poëte éminent dont la littérature et le monde portent le deuil.

LA FÊTE DE NOEL.

C'est le jour où Marie
Enfanta le Sauveur;
C'est le jour où je prie
Avec plus de ferveur.
D'un lourd chagrin mon âme
Ce jour-là se défend :
O Vierge! je suis femme,
Et je n'ai point d'enfant!

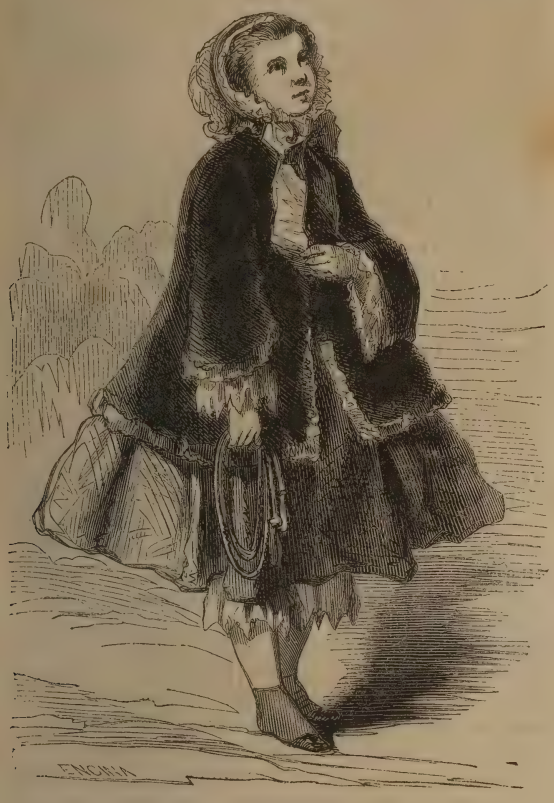
O mère, chaste et belle,
Du Dieu terrible et grand,
Dans ta sainte chapelle
Je m'incline en pleurant;
De regrets poursuivie,
Près du divin berceau,
J'attache un œil d'envie
Sur ton enfant si beau.

Bénis ces larmes pures,
Et je t'apporte en vœux
Tout l'or de mes parures,
Tout l'or de mes cheveux :

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

Mes plus belles couronnes,
Vierge, seront pour toi,
Si jamais tu me donnes
Un fils, un ange à moi.

Alors dans ma demeure
Le plaisir renaîtrait,
Et la femme qui pleure,
Pour l'enfant chanterait.
De ma gaîté ravie
Célébrant le retour,
Je vivrais... et ma vie
Serait toute d'amour.



Un Enfant.

Illusion perdue,
Beau rêve défloré,
Tu me serais rendue
Par l'enfant adoré.
Noble orgueil, sainte gloire
De l'amour innocent,
A vous je pourrais croire
Encore, en l'embrassant.

Loin des piéges du monde
Je fuirais avec lui,
Et cette tête blonde
Deviendrait mon appui.
Sans amour sur la terre,
Le cœur est désarmé ;
Oh ! c'est un guide austère
Qu'un enfant bien-aimé.

Je verrais sans tristesse,
Implacable en son cours,
Le Temps avec vitesse
Emporter mes beaux jours;
De mes grâces fanées
Je ne défendrais rien...
Que seraient mes années ?
Son âge, et non le mien.

Enfin, je pourrai même
Voir s'éloigner de moi
L'ingrat époux que j'aime
Et lui garder ma foi.
Pas une plainte amère !
Ma douleur se taira...
Je dirai : Je suis mère;
Courage, il reviendra.

Mme Émile de GIRARDIN.

RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ORIENT.

Cette rentrée triomphale a dignement clos l'année 1855. Jamais Paris n'avait eu de spectacle plus émouvant et plus solennel.

En avant du boulevard Beaumarchais s'élevait un magnifique et colossal arc de triomphe dressé d'après les dessins de M. Baltard, architecte de la ville. Cet arc était surmonté de nombreux drapeaux et d'oriflammes. Au fronton, on lisait ces mots : *Génie, Infanterie, Chasseurs, Zouaves, Voltigeurs, Grenadiers, Gendarmerie, Artillerie,* puis au-dessous :

SÉBASTOPOL,
A LA GLOIRE DE L'ARMÉE D'ORIENT !

Sur l'un des pilastres brillaient en lettres d'or les noms de *Bomarsund,— Eupatoria,— Kertch, — Kinburn* ; sur l'autre on lisait ceux de *Balaclava,— Sweaborg,— Oltenitza, — Kamiesch.*

A chaque angle, la Gloire était représentée distribuant des couronnes; enfin, à l'intérieur de l'arc, au bas du cintre, on voyait de chaque côté, en forme de tableaux, deux épisodes de la guerre d'Orient dus aux pinceaux de MM. Nolo et Rubé.

Les théâtres du boulevard avaient élevé aussi des arcs de triomphe ou décoré leurs façades d'attributs militaires et patriotiques.

Jusqu'à la place Vendôme, les maisons étaient presque toutes pavoisées de drapeaux.

La Bourse, les colléges, les tribunaux, les administrations étaient en vacance. Une foule immense remplissait les boulevards. Les balcons, les fenêtres, montraient des milliers de têtes curieuses, parmi lesquelles dominaient celles des dames, la plupart en toilette.

La garde nationale et les régiments de la garnison de Paris formaient une double haie ; la garde nationale tenait la droite.

A midi précis, selon le programme, les troupes dont on fêtait ainsi le retour étaient arrivées place de la Bastille, sur laquelle elles se déployaient en tenue de campagne. Devant elles, leur faisant face, on avait placé les élèves de l'Ecole polytechnique, l'épée à la main, et le bataillon et l'escadron de l'école de Saint-Cyr.

Bientôt l'empereur, précédé d'un escadron des guides, des cent-gardes, et suivi d'un état-major de princes, de généraux et d'officiers d'ordonnance, est arrivé sur la place de la Bastille. Là, au pied de la colonne de Juillet, la figure tournée vers le boulevard, il a prononcé d'une voix retentissante le discours que l'Europe a lu avec émo-

tion. Puis, avec le même nombreux état-major qui l'avait accompagné, il a repris le chemin des boulevards et s'est rendu place Vendôme, où les régiments devaient défiler devant lui et devant l'impératrice, placée au balcon du ministère de la justice.

Cinq ou six minutes se sont écoulées entre le départ de l'empereur et la mise en marche des troupes. Elles se sont alors dirigées vers la place Vendôme dans l'ordre suivant:

Le maréchal Magnan avec son état-major;

L'Ecole polytechnique, l'épée nue;

Le bataillon et l'escadron de Saint-Cyr, ce dernier à pied;

Le général Canrobert seul en tête de l'armée expéditionnaire;

Le général Forey, commandant la division nouvellement formée des quatre régiments de ligne qui sont de retour; ces quatre régiments en tenue de campagne, les hommes portant la plupart au bout de leur fusil des rameaux de laurier.

Après l'infanterie de ligne, sont venus:

Le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, commandant la garde, et son état-major, les chasseurs, les zouaves, les voltigeurs, l'artillerie, les grenadiers, et enfin les gendarmes de la garde.

Chacune des brigades formées par ces corps avaient à leur tête leurs généraux, parmi lesquels MM. Mellinet, Blanchard et Cler.

Il serait difficile de décrire l'enthousiasme qui a éclaté sur le passage des diverses troupes. Les dames agitaient leurs mouchoirs; quelques-unes jetaient des bouquets. Une foule de cris se faisaient entendre: Vive la ligne! Vive la garde! Vive la France! Vive l'Angleterre!

C'est surtout devant le ministère de la justice, où un magnifique baldaquin en velours cramoisi brodé d'or avait été préparé pour l'impératrice, que les marques d'enthousiasme ont été le plus répétées.

A deux heures, le défilé a été terminé. Mais Paris a conservé son aspect animé. Une foule immense n'a cessé de remplir les boulevards. Le soir, tous les édifices publics et un nombre considérable de maisons particulières étaient brillamment illuminées.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE.

Chemins de fer souterrains et flottants. — A défaut de beaucoup de découvertes, 1855 a fait beaucoup de projets. Quelques-uns sont d'une audace titanesque. Ainsi voilà que M. Texier annonce des voies ferrées souterraines dans Paris. On ira de la barrière de l'Etoile à la barrière du Trône à travers un tube où le soleil sera remplacé par des lanternes. Ce réseau des voies ferrées souterraines desservira tous les quartiers principaux et les mettra en communication avec les gares des chemins de fer. Pour éviter toute possibilité de rencontre des convois et de déraillement, la traction, dit le texte du projet, s'opérera au moyen de machines fixes avec câbles ou chaînes. Que nous serons loin de ce temps où l'on montait en omnibus rien que pour voir l'aspect animé des rues et les monuments!

Il est bien évident qu'en dépit de l'élargissement des rues et du percement des voies nouvelles, les principales artères parisiennes ne suffisent plus à la circulation des voitures, au flux et au reflux de la population. Les journaux constatent chaque matin des accidents survenus la veille. A Londres, où l'on a à déplorer aussi un grand nombre de catastrophes quotidiennes causées par l'encombrement des voitures et des piétons, on a également songé à percer des voies souterraines. Le Parlement a autorisé tout dernièrement un chemin de fer souterrain de huit kilomètres, qui a quelque rapport avec le réseau proposé des voies ferrées sous Paris. Il existe encore un projet bien plus hardi, qui consisterait à établir un réseau aérien. Les chemins de fer se croisant au-dessus de Paris, les voyageurs seraient emportés à travers l'atmosphère, sur des rails jetés comme des ponts gigantesques et placés entre les cheminées des maisons et les nuages du ciel. La Compagnie n'aurait point à se préoccuper du luminaire. La voie serait splendidement éclairée par la grande lanterne du bon Dieu. Ce projet, quelque étrange qu'il semble au premier abord, est peut-être tout aussi praticable que l'autre. Le railway qui conduit de Londres à Richemond grimpe de temps en temps deux ou trois étages, et saute même à un certain moment par-dessus la tête des maisons.

De plus fort en plus fort! ajoute M. Texier, un journal étranger nous annonce un *chemin de fer flottant*. Une Compagnie vient de proposer aux cantons suisses de charger sur un radeau à vapeur des trains entiers, wagons, locomotives, tenders, marchandises, voyageurs. On embarquerait le tout à Iverdun, dernière station du chemin de Genève. Le radeau à vapeur traverserait le lac de Neufchâtel, la Thièle, le lac de Bienne; puis, à l'aide de cabestans gigantesques, on débarquerait les wagons tout chargés, et la locomotive n'aurait plus qu'à s'élancer sur le chemin de fer de Soleure. Tout cela paraît encore aujourd'hui impossible, invraisemblable, impraticable, et c'est pourquoi l'on peut parier à coup sûr que tout cela s'accomplira.

— Tout cela s'accomplit, répondrons-nous. L'idée des transbordements de chemins de fer appartient à un Français, M. Marie. Il la conçut à l'occasion des difficultés que présentait le passage à travers la ville de Lyon, et par-dessus la Saône, du chemin de fer de Paris à la Méditerranée; elle fut soumise au Conseil des ponts et chaussées, qui, effrayé de sa hardiesse, ne l'adopta pas. Or, dernièrement M. Marie fut tout surpris d'apprendre, par une carte du parcours du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle à Ruhrort, que son système est en pleine application sur le Rhin, entre Homberg et Ruhrort. Nous le verrons sans doute un jour entre Calais et Douvres, Boulogne et Folkstone, Dieppe et New-Hawen.

Nouveaux procédés photographiques. — Les adresses-portraits. — Un récent essai vient de nous révéler une nouvelle méthode qui unit l'utile à l'agréable dans l'art de la photographie. Il y a quelques semaines, un gentleman résidant à Manchester, et qui cultive avec intelligence la daguerréotypie, a fait le portrait frappant de ressemblance de trois amis qui habitent Rochdale. Ces portraits, attachés à des enveloppes et sans autre adresse que le nom de la ville, ont été envoyés, par la poste, à Rochdale.

Informations prises, on a su que chacun des portraits avait été remis exactement à son original, et quand on est venu à demander au directeur de la poste s'il avait éprouvé quelques difficultés à trouver les personnes à qui les lettres étaient destinées, il a répondu qu'il n'en avait eu aucune. « Je voudrais, a-t-il dit, que toutes les lettres que nous recevons fussent aussi bien adressées. »

D'après le succès qu'a obtenu cet essai, on pourrait assez raisonnablement conseiller d'appliquer, en certains cas, le daguerréotype aux signatures, parce qu'il est souvent des personnes qui nient leur écriture, tandis qu'il y a peu de gens assez osés pour renier leur physionomie.

Il y a longtemps déjà que M. Francis Wey a proposé

de remplacer sur les passe-ports les signalements par les portraits photographiés, ce qui couperait court aux fraudes, quiproquos, fugues, etc., dont la société et les honnêtes gens sont victimes, et dont profitent les assassins, les banqueroutiers et les voleurs.

Les cartes-portraits. — M. Guinot va plus loin, en annonçant la mode des cartes-portraits pour les visites, adoptées en ce moment, dit-il, par quelques amateurs dans leurs devoirs de nouvel an. Ces cartes portent, au lieu du nom du visiteur, sa figure gravée par la photographie, c'est-à-dire d'une ressemblance frappante. Grâce aux derniers progrès de l'art de Daguerre et de Niépce, un cent de cartes-portraits ne coûte que vingt-cinq francs, et ne coûtera bientôt que la moitié ou le quart de cette somme.

L'innovation a beaucoup plu, et son succès est assuré, affirme le chroniqueur. Il y a bien quelques personnes qui se rendent justice et qui savent que leur nom vaut mieux que leur visage : celles-là resteront fidèles à l'ancien système. Quelques rigoristes, aussi, prétendront que, dans un grand nombre de conditions respectives, il est inconvenant de donner son portrait. Mais vous verrez qu'en dépit des objections la mode avant peu deviendra générale.

On aura des cartes de diverses physionomies, selon la circonstance qui motivera la visite. Au jour de l'an, vous distribuerez des cartes qui vous peindront avec un air de fête et de félicitation, le sourire sur les lèvres. S'il s'agit d'un compliment de condoléance, vous aurez des cartes qui vous montreront avec un visage attristé, le front chagrin, le regard mélancolique et douloureux.

Pour prendre congé, au lieu des trois lettres symboliques P. P. C., qui jusqu'à présent annonçaient un départ, le visiteur apparaîtra sur sa carte la tête coiffée d'une casquette de voyage et encadrée dans le vasistas d'un wagon de chemin de fer.

Une collection de semblables cartes de visite, précieusement conservées, formera un musée dans lequel nous verrons figurer la société parisienne tout entière. A ce point de vue, l'innovation sera très-goûtée par les curieux de notre temps, et fera les délices des siècles futurs.

Enfin, reprenant l'idée de l'amateur de Manchester, M. Guinot ajoute : — Ne serait-ce pas encore une chose heureuse et profitable, si le portrait de l'auteur remplaçait ou accompagnait son nom en tête de tous ses livres ou au bas de tous ses articles de journaux ? Les écrivains les plus connus par leurs œuvres ne le sont pas assez par leur figure. Ceci n'est pas pour eux une question d'amour-propre; au contraire, beaucoup d'entre eux ont tout bénéfice à ne pas montrer leur image. Mais en revanche, ils échapperaient à l'abus que quelques imposteurs font de leur nom. Il y a tant de ces larrons qui s'affublent d'un nom littéraire à leur convenance, et qui s'en servent par vanité ou par spéculation. Dernièrement encore, un des écrivains les plus distingués du feuilleton dramatique se présentait par hasard à la porte d'un théâtre où il a ses entrées, mais qu'il avait négligé de visiter jusqu'alors, on lui refusa très-nettement la permission de pénétrer dans la salle, sous prétexte qu'il y était déjà : c'est-à-dire que sa place était prise et occupée par un autre lui-même.

L'aventure s'est produite maintes fois, mais jamais peut-être d'une façon plus piquante que dans le trait suivant, dont Boïeldieu est le héros :

L'illustre auteur de *la Dame Blanche* avait ses entrées au théâtre du Vaudeville. Très-assidu au foyer de l'Opéra-Comique, il ne profitait guère de son droit. Un soir, cependant, il eut la fantaisie d'en user.

Il se présente donc à la porte du Vaudeville, alors rue de Chartres; on l'arrête au contrôle et on lui demande son billet.

— J'ai mes entrées, dit-il.

— Comment vous nommez-vous ?

— Boïeldieu.

— Plaît-il ?

— Je dis Boïeldieu.

— Le compositeur ?

— Oui.

— Vous ?

— Moi.

— Allons donc !

— Vous en doutez ?

— Du tout ! reprend le contrôleur, je n'ai pas le moindre doute à cet égard; aussi je vous préviens que votre ruse ne réussira pas.

— Ma ruse !

— Je pourrais qualifier plus sévèrement la tentative de s'introduire dans un théâtre sous un nom d'emprunt.

— Mais, monsieur, je suis incapable d'une pareille fraude; ce nom est le mien...

— Inutile d'insister ; nous connaissons parfaitement M. Boïeldieu.

— Ah ! vous le connaissez ?

— C'est un de nos habitués les plus fidèles. Il vient tous les soirs.

— Est-il ici aujourd'hui ?

— Certainement.

— Eh bien ! je serais curieux de le voir.

— Quoi ! vous persistez à soutenir cette fable, et vous voulez être confronté avec M. Boïeldieu ?

— Ce sera la première fois que je me trouverai devant lui. J'y tiens beaucoup.

— Quelle audace !

— Conduisez-moi, s'il vous plaît, en sa présence, et vous saurez alors lequel des deux en impose.

L'air distingué de Boïeldieu, le ton de franchise et de parfaite assurance qui régnait dans ses paroles, avaient produit une certaine impression sur les employés du contrôle. Leur conviction était ébranlée, et, voulant en avoir le cœur net, ils se rendirent à la requête du réclamant. L'un d'eux le conduisit à l'entrée de l'orchestre. Le rideau était levé, les acteurs en scène, et il fallait attendre la fin de la pièce pour entamer l'explication ; mais, en attendant, le contrôleur dit en désignant un des spectateurs :

— Le voici.

— Où donc ?

— Là-! suivez l'indication de mon doigt... au milieu du troisième rang, ce monsieur, en habit bleu, qui frotte avec son gant le verre de sa lorgnette.

— C'est là M. Boïeldieu ?

— Jusqu'à ce que vous ayez prouvé le contraire.

Boïeldieu regarda l'usurpateur qui se parait de son nom. C'était un monsieur d'une excellente figure, et qui paraissait prendre un vif plaisir au spectacle. L'illustre compositeur le considéra un moment avec la bienveillance qui lui était naturelle, et il se dit : — Voilà un homme heureux ! Et je viendrais troubler le bonheur dont il jouit en mon nom ! Je le priverais d'un plaisir qu'il prend tous les soirs, pour ressaisir un droit dont je n'userai que très-rarement ! Non, ma foi ! je n'aurai pas cette cruauté.

Puis il reprit à haute voix, en s'adressant au contrôleur :

— Pardon ! je n'insiste plus et je me retire.

— Ah ! vous avouez donc que vous êtes un faux Boïeldieu et que voilà le véritable ?

— J'avoue tout ce que vous voudrez ; c'est une simple plaisanterie que j'ai voulu faire.

— Une mauvaise plaisanterie, monsieur ! très-mauvaise !

Et le bon Boïeldieu battit héroïquement en retraite, poursuivi par les reproches et les huées du contrôle.

Mais que lui importaient ces vaines clameurs, adressées à son généreux incognito, et gaiement subies par le grand artiste, chez qui la bonté du cœur égalait la puissance et l'élévation du talent !

L'ALBUM DE GUSTAVE NADAUD.

De Boïeldieu à Nadaud, il n'y a qu'une chanson. C'est donc le cas d'annoncer ici le nouvel album que l'auteur du *Message*, de *Pandore*, du *Voyage aérien*, etc., vient de publier chez Heugel et compagnie, rue Vivienne ; album qui ajoute encore à son double talent, sans pouvoir ajouter à sa réputation, désormais européenne.

Cet écrin poétique et musical, — le plus riche et le plus précieux cadeau que 1855 ait fait aux pianos et aux chanteurs de 1856, comprend six perles fines, dont voici les titres à graver dans votre mémoire, — pour les acheter et les chanter, si vous en êtes capable, — pour les demander aux artistes qui seront dignes de les interpréter, — et surtout à l'auteur, si votre bonne fortune vous réunit à lui dans un salon :

Le Cheval et le Cavalier, poëme du cœur, dédié à Roger, du grand Opéra, — et qui retrouvera la source des larmes pures, arrachées déjà par *le Message* et *l'Insomnie* ;

La Forêt, rêve charmant, dont le réveil est d'une mélancolie sublime :

La forêt n'était pas verte ;
Les oiseaux ne chantaient pas !

Lanlaire, un retour vif et franc de la vieille gaieté de nos aïeux ; un de ces éclats de rire qui traversent le monde, comme *les Gendarmes* et *les Deux Notaires* ;

Pêcheur silencieux, légende d'une philosophie profonde et d'une simplicité biblique ;

L'Aveu, une romance qui finit comme un vaudeville ;

Et enfin des *Bêtises* ; — mais quelles bêtises ! — si ingénieuses et si spirituelles, qu'il faudra, pour les traduire, tout le talent de l'auteur, ou de son lieutenant Paul Malézieux, à qui est adressé ce bouquet du feu d'artifice.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU REBUS DE DÉCEMBRE DERNIER.

La dauphine allait mourir ; Bossuet voulut écarter Louis XIV de son lit : « — Non, répondit le roi, *je veux voir comment meurent mes pareils.* » (*Je* veux voir *comme*-an meurt-mais pareils.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

INDUSTRIELS ET SALTIMBANQUES.

Campement de saltimbanques devant leur voiture.

Tendresse de l'auteur pour les saltimbanques. O marraine! Un lièvre savant, qu'il ne faut pas confondre avec un lapin. Les marchands de montres à 0,25. Un corps en papier mâché. Le Sauvage et sa bourgeoise. Un casseur de pierres comme il y en a peu. Equilibristes, jongleurs et bâtonnistes. Le carré Marigny. Un trombone érudit. L'auteur se met en frais pour arracher au trombone le récit de sa vie.

J'ai toujours été rempli d'une tendresse et d'une sympathie de mauvais goût pour la race des saltimbanques : plus ils sont humbles et petits, plus je les aime ; plus ils sont déguenillés et faméliques, plus ils me semblent beaux sous leurs haillons pittoresques. Fi des saltimbanques qui ont du ventre et portent des faux cols, qui sonnent de la réclame à la troisième page des grands journaux, au lieu de sonner de la trompette sur les planches, devant leur baraque ! Vivent les saltimbanques maigres, pâles, alertes, qui *travaillent* en plein soleil, débitent des discours passionnés, et se disloquent tous les membres

pour gagner quatre sous ! Enfant, je faisais le désespoir de tous ceux qui s'intéressaient à moi, en suivant avec obstination dans les ruelles de ma bourgade natale le moindre *sauvage*, équilibriste ou hercule, qui pénétrait dans ces parages lointains. Il m'arriva même une fois d'accompagner en un galop frénétique un coureur de profession, qui s'était engagé à franchir six fois, en dix minutes, toute la longueur de la ville, et qui avait engagé les amateurs à lutter avec lui. Mais aucun amateur sérieux ne se présenta pour soutenir l'honneur du drapeau local ; peut-être les habitants, très-fiers de la vaste étendue de leur cité, avaient-ils flairé une épigramme dans le défi de l'artiste et craignaient-ils d'y prêter imprudemment les mains. Quoi qu'il en soit, je fus le seul qui, parmi d'autres concurrents de mon âge et de ma taille, eus l'honneur de parcourir la lice jusqu'au bout. Le coureur était armé d'un fouet, pour en cingler les enfants qui tourbillonnaient autour de lui comme la poussière autour d'un rayon de soleil, et pour déblayer le passage, sans être contraint de s'arrêter. J'en reçus dans les mollets maints coups des plus cuisants ; ce qui me remplit alors d'un immense et légitime orgueil, et ne diminua rien de mon respect et de mon admiration. J'avais dix ans, lecteur.

A la même époque de ma vie, je prodiguais les bassesses pour conquérir l'amitié des fils de chaque artiste ambulant ; et quand, grâce aux protections que je m'étais ménagées à force de billes et de pommes, j'avais obtenu la faveur de pénétrer en tapinois dans l'immense voiture qui servait d'hôtellerie à la troupe, je me sentais pousser une auréole, comme un rhétoricien qui vient de cueillir une églantine aux Jeux floraux. Aussi ma marraine me prédisait-elle que je deviendrais un jour saltimbanque ou même danseur de corde... Oh ! marraine !

Aujourd'hui que, comme le poëte, j'ai laissé bon nombre de mes illusions aux ronces du chemin, j'ai gardé celle-là, si c'est bien une illusion pourtant, et j'ai toujours le même *faible* pour cette vaillante famille, que je vais encore visiter volontiers lorsque j'ai le temps, et même quelquefois lorsque je ne l'ai pas.

Ce jour-là, c'était une fête publique, jour de repos pour le corps et pour l'intelligence : les gens graves, corporation que j'estime beaucoup et dont je reçois avec respect les décisions, n'auront donc rien à me reprocher. Le soleil versait à flots dans les rues cette lumière sereine et radieuse dont il est si avare à Paris. La foule, qui a horreur du vide, comme autrefois la nature, ondoyait en bourdonnant dans les rues ; les saltimbanques et les industriels des places publiques étaient tous à leur poste, l'œil aux aguets, l'organe sonore, le geste dominateur, la verve allumée, sentant bien que le moment était décisif, et que la recette, c'est-à-dire le pain et la vie du jour, de la semaine, peut-être du mois tout entier, était dans leur faconde et dans leur expérience. Je les reconnaissais tous, les héros du quartier Latin, des places de la Bastille et du Château-d'eau, des quais et des carrefours ; ils avaient émigré et suivi la foule du côté du Champ-de-Mars et des Champs-Elysées. Vêtus de leurs plus fraîches jaquettes, de leurs costumes les plus variés, les plus éclatants, les plus irréprochables, je les voyais, les pauvres gens, grimaçant un sourire qui pâlissait sur leurs faces blêmes, décochant des calembours nouveaux et des gaudrioles inédites qu'ils ruminaient depuis six semaines pour la circonstance, se surpassant eux-mêmes et s'épuisant en efforts cyclopéens pour fasciner le public, ce grand blasé, qui regarde en fumant son cigare, bâille, sourit froidement d'un bon mot, admire, en se mouchant, une cabriole à casser les reins d'un chat tigre,... et s'en va au moment de la quête.

Le premier que je rencontrai, debout près d'une petite table, sa bourgeoise au côté, ce fut un montreur de lièvre savant, artiste méconnu, qui porte ses lambeaux avec dignité, et que j'avais vu déjà dans toutes les rues et sur toutes les places de la rive gauche. Je serais fort trompé si cet homme n'était un ancien modèle, et s'il n'avait posé dans les ateliers pour les Bélisaire. Quoi qu'il en soit, le pauvre industriel ne possède pas l'art, le plus précieux, mais sans doute aussi le plus difficile, d'amasser autour de lui un cercle nombreux et d'*allumer* le public.

Le lièvre, car c'était un lièvre et non un lapin, comme un observateur superficiel ou malveillant eût pu le croire, et comme j'avoue que moi-même je l'avais cru d'abord ; le lièvre donc était philosophiquement assis sur son derrière, et attendait avec patience, en remuant les lèvres, à l'instar d'un simple et modeste lapin, que son maître eût fini le splendide discours qu'il adressait à la foule. Quand celui-ci en vint à la péroraison, sur un air connu : « Allons, messieurs, un peu de courage à la poche ! » les redingotes, qui écoutaient de loin, s'esquivèrent comme des ombres dans un poëme épique ; mais les bonnes, les troupiers et les enfants restèrent. Il demandait quinze centimes *entre toute la société*, et, pour cette somme modique, il promettait des merveilles. A force d'en appeler à l'intelligence et à la justice du public, il parvint à obtenir deux sous, et il se décida à commencer, afin d'encourager les personnes qui l'auraient oublié.

— Attention ! cria-t-il.

Le lièvre tressaillit et se dressa sur son séant, les oreilles tendues, les pattes immobiles. Il fit alors exécuter à la pauvre bête divers tours élémentaires ; il lui fit *battre le tambour*, avec un roulement précipité, sur son bras droit ; puis lui présenta sa longue barbe, que le lièvre se mit à ratisser docilement, avec une rapidité extrême ; opération qu'il termina en posant délicatement ses lèvres sur celles de son maître ; après quoi, fatigué de tant d'efforts d'intelligence, il se replia sur la table, craintif et tremblant, et se reprit à hocher la bouche de plus belle.

Quant au maître, il n'avait pu conquérir son troisième sou. Le brave homme salua, en annonçant que la séance était terminée. Je le regardai ; il ne semblait nullement désolé d'une si imperceptible recette : l'habitude l'avait depuis longtemps blasé là-dessus.

Quelques gamins curieux étaient restés près de la table : l'un d'eux mangeait de bon appétit une savoureuse tartine ; l'industriel l'avisa, et, d'un air protecteur, lui en demanda une bouchée pour son lièvre. Le gamin, fier d'un tel honneur, tendit la tartine ; mais il ne put s'empêcher de la suivre d'un regard plein d'angoisses, en la voyant passer tout entière, morceau par morceau, dans le gosier du lièvre famélique.

— Mange-t-il du pain au lait ? demandai-je au propriétaire.

— Oh ! il mange de tout, répondit-il d'un air qui voulait dire : Comment vivrait-il s'il ne mangeait pas de tout ? D'ailleurs, c'est un lièvre savant...

J'achetai donc un pain au lait d'un sou sur la table voisine ; je l'émiettai dans ma main gauche avec ma main droite, j'eus la satisfaction de voir l'intelligent animal grignoter jusqu'au dernier débris, et je continuai ma route, ravi d'avoir rencontré un si colossal appétit dans une si petite bête.

Je m'étais jeté un peu de côté, pour échapper à la déchirante harmonie des orchestres en plein vent. Devant

moi je voyais marcher un jeune homme fort laid, — blouse bleue, pantalon tricolore hideusement rapiécé, nez énorme, surmonté de lunettes à branches massives. Il tenait sa casquette à la main, et répétait à mi-voix, en gesticulant avec feu, des paroles que je n'entendais pas. Il commençait à m'inquiéter, et je le surveillais du coin de l'œil, quand soudain je le vois se précipiter, au coin d'une rue, et jeter furieusement sa casquette à terre. Je m'élance avec un cri d'effroi, persuadé que le malheureux, dans un accès de désespoir et de folie furieuse, va se lancer sous les roues d'une voiture ; mais je reste stupéfait, en l'entendant s'écrier d'une voix tonnante et avec des contorsions furibondes : — Bah ! autant que je me ruine aujourd'hui que demain ! Et, ce disant, il tire de sa poche de petits paquets de papier, fort proprement entortillés, qu'il dépose avec soin dans l'intérieur de sa casquette. Quoique singulièrement humilié d'avoir été dupe à ce point de ma philanthropie, je m'arrêtai, redevenu badaud, et noyé dans la foule qui, du premier coup, s'était trouvée formée en cercle.

Qu'est-ce qu'il va faire ? mais qu'est-ce qu'il va donc faire ? me demandai-je, vraiment intrigué cette fois, et ne me sentant pas le courage de partir après un début aussi homérique. Aussitôt, comme pour répondre à ma pensée, il prit délicatement, entre l'index et le pouce, un des petits paquets, le défit lentement, en exhiba un autre petit paquet qu'il défit de même, et en tira un véritable bijou, une montre mignonne qui scintillait aux rayons du soleil, et dont il se mit à énumérer, sur le ton du dithyrambe, les admirables qualités. Il vendait la montre avec la chaîne vingt-cinq centimes. Un compère s'empressa d'acheter avec enthousiasme, et il eut soin de lui remettre une pièce de cinq francs, dont le marchand lui compta la monnaie lentement et à haute voix. Le public regardait sans s'émouvoir, et un bourgeois emprunta même la montre au compère, afin d'en faire examiner le travail exquis à son voisin, en lui disant, de cet organe sonore qui annonce le bien-être et la santé :

— C'est étonnant comme on travaille aujourd'hui ! Cela vaut dix francs comme un liard.

— Comme un liard ! répondit le voisin en hochant la tête d'un air convaincu ; et tous deux s'en allèrent, après s'être poliment salués.

Cependant le vendeur poursuivait son *speech* avec une incroyable volubilité. — Tenez, messieurs, disait-il, c'est vingt sous ! Non, ce n'est pas vingt sous : qui en veut pour quinze ?... Tenez, ce ne sera pas à quinze, ce ne sera pas à douze, ce ne ne sera pas à... Ici, il s'interrompit brusquement, ramassa sa casquette, et, sans prendre le temps de replier ses paquets, fendit le cercle qui attendait la fin de la période. Je compris la cause de ce départ précipité, en voyant poindre à l'horizon et déboucher à l'autre bout de la rue le bicorne d'un sergent de ville. On sait que ces messieurs ont la déplorable habitude de demander leurs médailles aux industriels, et qu'ils sont peu sensibles aux séductions de l'éloquence.

Je regrette infiniment de n'avoir pas connu Lavater. Peut-être eût-il pu m'apprendre pourquoi tous les vendeurs de montres à cinq sous que j'aie jamais rencontrés, et j'en ai rencontré beaucoup, sont d'une laideur révoltante, et qui dépasse vraiment les bornes. Serait-ce une des conséquences nécessaires du métier ? Mais, en revanche, ils parlent si bien !

J'en ai entendu un pérorer, un jour, avec feu sur les affaires d'Orient, par-devant une fruitière et un marchand de gravures à un sou, fascinés ; il leur expliquait le rôle de la France et l'attitude de l'Autriche.

Je rencontre souvent un grimacier d'un autre genre, qui est d'une outrecuidance et d'une fatuité insupportables. C'est un jeune homme grand et sec, dont la profession consiste à se disloquer tout le corps, à se plier en trois parties égales, comme un mouchoir de poche, à courber en deux son épine dorsale, à se passer les jambes par-dessus la tête, à joindre les bras derrière le dos, pour les ramener par-devant, sans séparer ses mains entrelacées l'une dans l'autre. — Ce dernier tour ne peut s'accomplir qu'en faisant craquer d'une terrible façon les os de ses omoplates ; encore a-t-il grand soin de rabattre d'abord le collet de sa chemise et de placer sur une de ses épaules la main d'un spectateur bénévole, pour qu'on puisse mieux saisir, aux mouvements que son épaule imprime à cette main, la violence de la dislocation que subissent ses membres. Aussi, quelle morgue ! — Il n'y en a pas un dans toute la France, il n'y en a pas un dans l'univers entier qui puisse en faire autant, s'écrie-t-il avec des gestes inouïs, et en hochant la tête d'un air enivré de lui-même. Je défie un homme au monde d'avoir le corps brisé comme moi : ce n'est pas des os, ça, c'est du linge, c'est du papier mâché. Je donne cent francs à celui qui pourra faire seulement la moitié de mes *expériences*. S'il y a des docteurs dans l'assemblée, qu'ils viennent me visiter, et ils verront que je suis un vrai phénomène, et que l'Académie de médecine n'a jamais eu dans la main un sujet comme moi ! Et il assure, sans rire, que plusieurs grands médecins sont déjà venus le voir chez lui ; et il ajoute qu'il est à la disposition de leurs confrères qui voudraient les imiter ; et il donne son adresse avec l'heure à laquelle il est visible.

O Bilboquet !

— Maintenant, messieurs, ajoute-t-il, je demande à toute la société, et surtout à ceux qui ont des connaissances, ce que cela vaut, en conscience. Un homme comme moi, qui demanderait cent sous par personne, aurait toujours sa baraque remplie, et il ferait bien vite sa fortune. Moi, messieurs, je me fie à la justice et à l'intelligence du public. On jette ce qu'on veut, un sou, deux sous, un liard, un centime, nous ne refusons rien, pas même les louis d'or.

Le jeune homme aux membres disloqués a une manière originale d'entrer en matière et de tenir l'attention en haleine, sans se prodiguer inutilement, tant que le cercle n'est pas encore assez épais. Il demande deux gamins de bonne volonté, et il s'en présente vingt : il choisit les deux moins déniaisés, les fait mettre en ligne devant lui, la tête droite et le pouce à la couture du pantalon ; puis, sous prétexte de les dresser à l'exercice, il leur commande avec précipitation des mouvements compliqués où ils se perdent, des gestes ridicules qui les jettent pendant une demi-heure dans la pantomime la plus désordonnée et la plus divertissante ; il leur ordonne de faire comme lui, et alors il passe ses jambes derrière son cou, ou sa tête entre ses jambes en marchant sur ses mains, et les pauvres petits, qui y mettent beaucoup de bonne foi et de docilité, font d'énormes culbutes, aux grands éclats de rire des badauds. Il les accuse alors de n'être bons à rien, administre une taloche à l'un, un coup de pied à l'autre, et les renvoie ainsi battus, mais satisfaits. C'est à ce moment que l'orateur prend la parole, pour demander pardon à l'honorable société de s'être amusé ainsi aux bagatelles, et annonce qu'il va passer à des exercices sérieux, dignes des spectateurs choisis qui les contemplent. Je pourrais bien reproduire à peu près les glorieux dis-

cours de ce saltimbanque épique ; mais ce que je ne pourrais jamais reproduire, ce sont les gestes, le ton, la pose qui les relèvent et les assaisonnent.

Qui pourrait passer indifférent devant ce brave saltimbanque en tartan écossais, qu'on rencontre tous les soirs sur la nouvelle place des Ecoles, hercule bonhomme et naïvement matamore, que sa femme même admire silencieusement, les bras croisés et le regard fixe? Le matin et jusqu'après le milieu du jour, la *bourgeoise* exerce différentes petites industries, et pratique le commerce de détail aux abords des marchés ; le mari traîne à travers les rues une énorme brouette, en criant : *De la pomme de terre au boisseau, au boisseau!* d'un organe sonore qui prête un attrait particulier à sa bizarre mélodie. Quand vient le soir, on les voit arriver tous deux à leur poste, la femme étend à terre un méchant tapis, et la foule, au seul aspect du *Sauvage*, comme on l'appelle dans le quartier, se hâte lentement d'accourir, comme auprès d'une vieille connaissance.

Je l'aime ce sauvage. Il étale ses larges membres avec tant de fierté ; il a un port de tête, un mouvement des épaules et de l'avant-bras pleins d'un orgueil si candide ! Ce fut donc avec volupté que je vis de loin, parmi les arbres étiques des Champs-Elysées, apparaître sa taille gigantesque, dominant de la tête le cercle des spectateurs, comme Calypso au milieu des nymphes ses compagnes. C'est que, depuis plusieurs années, je l'ai rencontré chaque jour sur mon passage ; c'est que j'ai pu observer à mon aise cette nature puissante et placide, et la voir sortir peu à peu des tâtonnements primitifs, pour marcher à pas de géant devant lui.

Ses exercices consistaient d'abord à enlever, à l'aide d'une courroie, une énorme pierre entre ses dents, et à la rejeter à plusieurs pas en arrière, d'un seul mouvement de tête. Tout, dans la représentation, tendait à cette pièce de résistance : c'était beau, mais c'était maigre. Depuis, il a senti le besoin de varier et de compléter ses exercices ; il a compris les nécessités que lui imposait l'état avancé de la civilisation moderne. Un beau jour, je le vis adjoindre à son matériel une table où il exécuta des cabrioles ; le lendemain, la table fut surmontée d'une chaise, du haut de laquelle il se courbait en arrière, ramassait la pierre d'une mâchoire énergique et sans sourciller, gracieux comme le gladiateur romain, souriant comme un premier sujet de la danse qui s'arrondit sur ses orteils, se relevait lentement à la force des reins, et ne reposait son fardeau à terre qu'après avoir exécuté cinq ou six fois de suite cette terrible manœuvre. Puis vinrent successivement les petits verres et les bouteilles, fragiles appuis sur lesquels il faisait reposer les pieds des chaises et de la table. Je m'étais attaché à cette étude du génie laborieux se développant et s'instruisant par degrés, préoccupé du besoin d'innover, de grandir, de conquérir dignement sa place au soleil : après les sauts exécutés en pivotant sur soi-même, la pierre aux dents, autour d'un bâton, il montra par un dernier trait qu'il ne faut jamais dire à un saltimbanque : Tu n'iras pas plus loin. Il s'étendit sur un drap, passa sa tête entre ses jambes, qu'il replia autour de son cou en les entrelaçant dans ses bras, et ainsi pelotonné à la manière d'un hérisson, se fit lier dans ce drap par la *bourgeoise*, comme un paquet de linge sale, et se mit à faire ainsi le tour du cercle, en sautant sur les mains et en poussant de petits cris, ce qui réjouit singulièrement l'assistance.

Est-ce là le terme ? J'en doute, le progrès s'arrête quelquefois et s'endort un moment, mais il reprend bientôt sa marche éternelle.

Le *Sauvage* a déjà recueilli quelques fruits de tant de vaillance. La célébrité commence à venir vers lui, sans qu'il lui ait fait une seule avance dont il ait à rougir. *L'Illustration* a gravé son portrait avec celui de l'illustre Mengin, le marchand de crayons ; ils passeront tous deux côte à côte à la postérité. La richesse n'a pas encore frappé à sa porte, sans doute : elle n'arrive pas si vite, la boiteuse déesse ; mais cette médiocrité dorée qu'a chantée le poëte.

— Je viens d'être profondément humilié, me disait *un ami*, il y a quelques mois.

— Pauvre garçon ! répondis-je tout ému : voyons cela.

— Figure-toi que j'étais en train de choisir un cigare de dix centimes, chez un marchand de tabac, quand je vois le Sauvage entrer et en prendre un de quinze à côté de moi : il y avait quelque chose de narquois dans le regard qu'il me jeta en sortant.

Je n'osai pas le dire à mon ami, de peur d'ajouter une humiliation nouvelle à cette humiliation profonde ; mais, au fond, de quoi donc se plaignait-il ? Qu'a-t-il fait, lui, sinon son droit... peut-être? Voilà bien les préjugés !

Ce consciencieux saltimbanque a une manière originale d'implorer les bourses des spectateurs. Après avoir alléché la curiosité par quelques bagatelles, il se campe, les poings sur les hanches, dans sa plus belle pose de tambour-major : on dirait Frédéric dans *Paillasse*, ou Mélingue dans la *Tour de Nesle*.

— Dites donc, *la bourgeoise?* fait-il à la brave femme qui est là pour donner la réplique et ramasser la monnaie.

— Eh !

— Et notre petit, qui est à la maison, a-t-il été sage aujourd'hui ?

— Comme ça, il crie.

— Ah ! il crie : il faut lui donner le fouet.

— Il criera encore plus fort.

— C'est vrai, mais pourquoi est-ce qu'il crie?

— Dame, c'est qu'il a faim.

— Ah ! il a faim, pauvre petit ! Après tout, c'est trop juste ; on est petit, mais on a faim, comme les grandes personnes. Dépêchez-vous d'aller lui donner à manger.

— Quoi ? Il n'y a rien dans l'armoire.

— Rien du tout ?

— Rien du tout.

— Oh ! là, là, ce n'est guère. Comment donc *que* nous allons faire ?... Dites donc, la bourgeoise?

— Eh ! si nous demandions à l'honorable société (ces drôles-là flattent tant qu'ils peuvent les spectateurs, cela fait toujours plaisir : ce sont de grands politiques et de profonds moralistes que les saltimbanques), si nous demandions à l'honorable société de nous aider un peu, hein, pour donner à manger à notre petit ?

— C'est ça.

— Ah ! si la société voulait être assez bonne pour lui faire seulement (comptant sur ses doigts) deux sous de semoule, deux sous de bouillie, deux sous de lait, du bon lolo, et un sou de pain, afin qu'il devienne grand et fort comme son père ; pas méchant pourtant, parce que la méchanceté ne vaut jamais rien ! la société serait bien aimable !

Ici, ton grave, air solennel ; l'orateur fait sonner vigoureusement les voyelles sur les consonnes, comme on dit dans les écoles primaires ; il pousse même quelquefois le zèle de ce côté beaucoup trop loin.

— La société qui m'entoure est assez juste et assez raisonnable pour voir que si je descends sur la place publique,

c'est que ma fortune n'est pas faite, et que j'ai besoin de gagner mon pain à la sueur de mon front. Si j'avais dix mille livres de rente, je resterais chez moi, au lieu de me briser le corps à faire des tours de force dans la rue. Il n'en faut qu'un pour mettre tous les autres en train. Allons, messieurs, un peu de courage, ne m'oubliez pas : voilà mon petit bureau.

Dès qu'on a vu la tournure que prenait le dialogue, la moitié du cercle s'est esquivée en tapinois. Le Sauvage poursuit dix minutes sur le même ton, après quoi, un sou roule ordinairement sur le pavé.

— Il n'en manque plus que six, crie-t-il. Il n'en manque plus que cinq. Il n'en manque plus que quatre. Ça va, ça va venir.

Et il chante à tue-tête, d'une magnifique voix de ténor, une romance sentimentale ou un grand air : *Amis, la matinée est belle.* Il faudrait avoir le cœur bardé d'une triple cuirasse d'airain pour résister à tant de coquetterie.

Je m'étais donc laissé absorber dans la contemplation de ce vieil ami que je retrouvais aux Champs-Elysées, quand j'entendis retentir tout près de là un cri prolongé, rauque, puissant, guttural, qui n'avait rien d'humain, quelque chose comme le rugissement d'un lion, mêlé au bruit de la bise et du torrent. A cet appel strident et sauvage, tout le monde courut de ce côté ; je courus avec tout le monde, effaré et palpitant, et l'hercule se vit aussitôt presque seul. Nous nous trouvâmes en face d'un petit homme trapu, au nez puissant et coloré ; il avait placé ses deux mains devant sa bouche et hurlait (j'emploierais un mot plus expressif, si j'en connaissais un) à travers ce porte-voix improvisé, l'appel classique des saltimbanques :

— Ah ! ah ! ah ! nous allons voir, nous allons rire ; ah ! ah ! ah ! c'est ici, c'est ici qu'on s'amuse ! Ah ! ah ! ah !

Et la voix éclatait en rugissements épouvantables : Stentor n'était qu'un drôle près de cet organe-là. Son compagnon, tout en ôtant la blouse qui protégeait son costume fantaisiste contre les intempéries de l'air, le regardait, puis regardait la foule, en souriant avec une fierté naïve, comme un homme qui admire les bons mots de son loustic favori. Au bout d'un instant, le crieur se retourna vers son camarade, en souriant de la même façon, puis il recommença d'un signe de tête qui voulait dire : — Tu vas voir ça : voilà comme je fais les choses, moi ! Qu'est-ce que vous dites de ce gosier-là, vous autres ?

Eh ! mais c'est mon casseur de pierres, m'écriai-je ; car je les connais tous, et je me suis presque habitué à le regarder comme ma propriété, ma chose, à la façon de l'abonné fidèle qui dit : *Mon journal à moi.*

Le casseur de pierres est un industriel qui fleurit depuis peu de temps sur les pavés de la capitale. Sa profession, qui n'est pas définie dans le Dictionnaire de l'Académie, non plus que dans les Manuels Roret, consiste, comme son nom l'indique, à briser des cailloux avec son poing. La chose semble difficile ; mais où est la limite qui sépare le possible de l'impossible, dans ce siècle qui a inventé les tables tournantes et parlantes, revu, corrigé et considérament augmenté le magnétisme, les ballons et les chemins de fer ?

Ces deux garçons-là sont les rois du genre. Au lieu de s'écraser par la concurrence, ils ont associé leurs talents : l'union fait la force. Chacun a sa spécialité, du reste : l'un brise les pierres, l'autre abat les culs et les goulots de bouteilles. Ils vivent dans une fraternité touchante : tant mieux, car on ne peut penser sans frémir à ce qui arriverait, s'il leur prenait jamais fantaisie de boxer l'un contre l'autre. Milon de Crotone assommait un bœuf d'un seul coup de poing ; ces messieurs assommeraient Milon de Crotone lui-même. Qu'on dise encore que l'antiquité grecque est un tissu de fables sans vraisemblance !

Je sais bien qu'il y a des langues assez méchantes pour prétendre que les cailloux mettent beaucoup de bonne volonté à se laisser casser ; mais que ne prétendent pas les méchantes langues, et que pourrait-on admirer désormais, si l'on voulait les croire ? Une fois, il est vrai, l'une de ces pierres, fort dure en apparence, que l'industriel avait jetée, sans prendre les précautions nécessaires, sur le piédestal qui lui sert d'enclume, se brisa d'elle-même aux éclats de rire des sceptiques. C'est là un accident malencontreux, qui prouve tout au plus contre la pierre, et non contre notre homme. Celui-ci, du reste, eut bientôt fait taire les rieurs, en les invitant à entrer dans le cercle, et à se servir, en place de leurs mains, de leurs gros souliers ferrés pour lutter avec lui. Que répondre à de pareils arguments, appuyés par des poings pareils ? Puis, pour mieux

Le *Sauvage* de la place des Écoles.

venger cette honte passagère, il choisit le plus rond, le plus noir, le plus ramassé de tous ses cailloux, le fit circuler parmi les spectateurs pour qu'on pût juger de sa solidité ; et entortillant sa main d'un mouchoir, d'un seul coup, accompagné d'un *han* formidable, tel qu'en poussent les boulangers de mon pays quand ils pétrissent la pâte, il le fit voler en éclats. Après quoi, moyennant une nouvelle somme déterminée d'avance, il reprit un autre caillou de même forme, et cette fois le broya comme du verre avec son poing nu.

Bientôt, sans doute, il le fera avec les dents.

Vers la fin de la séance, l'orateur prit la parole, pour annoncer qu'ils allaient aussi en ville, dans les sociétés qui voulaient bien les honorer de leur confiance, et qu'ils avaient été plusieurs fois déjà appelés à paraître dans les plus brillants salons de Paris. Au fait, pourquoi pas ? Ce serait peut-être aussi amusant dans une soirée que de jouer au whist ou même au trictrac.

Voici devant moi un bâtoniste, artiste célèbre et vraiment inimitable, qui conserve dans les exercices les plus étourdissants l'aisance et l'aplomb qui sont le cachet de la perfection. Tout rempli de la conscience de son mérite, loin de quémander les sous, à la façon des industriels ordinaires, il se borne à dire ce qu'il veut avant de commencer, et il attend, sans presser en rien son public. Après avoir ainsi fait d'abondantes récoltes, il trouve encore moyen de prélever un impôt extraordinaire pour finir, en annonçant ses tours les plus remarquables.

— Je vais, dit-il d'abord, mettre mon bâton en équilibre sur le bout de mon nez, comme ceci; je placerai deux sous sur le bout du bâton, puis, d'un petit coup sec appliqué avec le doigt, comme cela, je ferai tomber le bâton, que je rattraperai de l'autre main, et les deux sous viendront d'eux-mêmes s'engouffrer dans le gousset de mon gilet. Mais il me faut deux sous.

Et on lui jette les deux sous, et il fait le tour.

— Ne vous en allez pas, s'écrie-t-il alors, je vais maintenant entasser une pile de cinquante sous... que vous allez me jeter (et il rit d'une façon narquoise en voyant la mine des spectateurs) sur l'extrémité de mon bâton, et je ferai le même tour, sans qu'un seul roule à côté. Ah! c'est beau... mais c'est cher. Tenez, moi, je mets vingt-cinq sous.

Et il finit toujours par obtenir les vingt-cinq autres; quelquefois, il est vrai, au bout d'une demi-heure au moins d'attente, pendant laquelle il pousse, à certains jours, l'ironie jusqu'à fumer sa pipe. Mais on ne s'en va pas, parce qu'on est curieux de voir un tour pareil. Les cinquante sous disparaissent, en effet, comme un torrent dans la *Mer noire*, suivant son expression, puis il salue la foule.

— Messieurs, dit-il, la séance est... dans ma poche.

Et l'on s'en va émerveillé.

Cependant j'approchais du carré Marigny. J'entendais de loin la puissante harmonie des cuivres et des clarinettes, au milieu de laquelle retentissaient comme des coups de canon les *boums* de la grosse caisse, et comme des roulements de tonnerre les fugues échevelées du tambour. C'était là le centre et le foyer de la fête. Une douzaine au moins de baraques en toile, ornées de grands tableaux de genre, s'étalaient de chaque côté de la place; sur le devant, au milieu des musiciens, grimaçait le paillasse; la *bourgeoise* faisait des ronds de jambes; le *bourgeois* crachait et se mouchait, tenant son porte-voix de la main gauche, et prêt à l'emboucher pour déclamer son *pallas*, dont il repassait les triomphantes périodes. Çà et là, afin d'allécher les badauds, les comédiens mimaient en dehors une scène bouffonne, dansaient une cachucha ridicule ou un rigodon effréné; des hommes, coiffés d'un chef de cheval en carton, ou d'une tête gargantuesque qui leur descendait jusqu'au milieu du ventre, adressaient, au milieu des fanfares, des allocutions burlesques à la foule ravie; tandis qu'à côté, d'autres orateurs, à la parole majestueuse, mais à la redingote râpée, haranguaient passionnément cette houle vivante qui s'agitait en bas, curieuse, agitée, pleine de tumulte et de bruit: mer de têtes, de casquettes, de bonnets, de chapeaux de toutes formes et de cheveux de toutes couleurs.

Ces hommes se livraient à la pêche du badaud, gros poisson qui devient de plus en plus rare, de plus en plus défiant; je parle du vrai badaud, le badaud qui paye.

Si je vous disais que j'entrai successivement dans ces douze baraques, me croiriez-vous? Je ne sais. Mais je ne prétends pas m'en faire un mérite, car il ne m'a pas fallu tant de courage que vous croyez peut-être; il ne s'agit que de mépriser, comme il sied, le respect humain et la mauvaise honte. Je me garderai bien, toutefois, de vous donner la description complète de toutes les merveilles que je vis. Je choisirai seulement quelques traits détachés du tableau.

Dans la première baraque, outre deux danseuses de corde, au teint basané et au jarret nerveux, on voyait une *cheffe* (style du lieu) de tribu sauvage, enduite du plus beau vernis, et qui dévorait des carottes crues avec une férocité inconcevable, en roulant des yeux farouches et en poussant des petits grognements de satisfaction

La baraque suivante, étroite et malingre, renfermait pourtant deux phénomènes, d'abord un mouton à huit pattes, puis un jeune garçon d'une dizaine d'années, ayant un côté de la figure tout noir, et orné, suivant le style de l'endroit, d'un joli favori qui frisait comme celui d'une personne de vingt ans. Il venait lui-même, entre chaque exhibition, le visage recouvert d'un voile épais, exposer au public cette bizarre anomalie, en un *boniment* superbe, tout embaumé de fleurs de rhétorique. Quand nous fûmes réunis sept ou huit dans l'intérieur, — Hélène, cria l'entrepreneur, qui restait au dehors, expliquez le spectacle à la société, mon enfant. — Oui, monsieur, répondit une charmante petite fille, qui se leva aussitôt d'un coin obscur où nous ne l'avions pas vue, Elle entr'ouvrit le rideau qui cachait le sanctuaire, et nous vîmes un énorme mouton, qu'elle nous apprit être un mérinos venu de l'autre bout du monde : il avait l'air bénin, et ruminait d'un air grave je ne sais quelles mélancoliques pensées, songeant sans doute à la patrie absente, à la vanité de la gloire, à la morne solitude où vivent les prodiges. La pauvre bête était douée de huit pattes, dont quatre desséchées, et ressemblant à s'y méprendre (bizarrerie de la nature) à des vessies qu'on eût attachées tant bien que mal aux pattes primitives. Hélène nous dit qu'on pouvait y toucher, mais le mouton était sur une espèce de piédestal, dans le lointain mystérieux de la scène, et tout le monde aima mieux la croire sur parole. Au bout de cinq minutes, elle appela, et le petit phénomène apparut, vêtu d'un coquet costume de hussard, dont il semblait tout fier; il s'avança sur le devant du théâtre, n'offrant d'abord que sa joue gauche à nos yeux : —Vous voyez, messieurs, dit Hélène, comme l'enfant a le visage bien fait et gracieux de ce côté. Il se retourna ensuite du côté droit, et l'on vit une vraie peau de nègre, couverte dans presque toute sa surface d'une rangée de longs poils, qui lui donnait une vague ressemblance avec la hure d'un sanglier.

Tout près de là s'était abrité un panorama portatif, de quatre pieds carrés environ. A cet établissement modeste, on avait adapté un banc, sur lequel pouvaient s'asseoir trois personnes, quatre en se serrant un peu. Dès que le public était au complet, on le recouvrait d'un rideau, qui cachait le spectacle aux avides regards des gamins rôdant alentour, et les tableaux se succédaient, représentant les scènes les plus variées et les plus actuelles. Le directeur du spectacle se tenait au dehors, pour expliquer et changer les images.

— Ce point de vue, messieurs, disait-il d'une voix traînante et solennellement monotone, vous représente la Chine. Remarquez que dans cette ville habite un mandarin; il y a beaucoup de maisons pour les prêtres chinois, avec une superbe tour en porcelaine.

Ce point de vue vous représente Saint-Pétersbourg, capitale de la Russie, vue au clair de lune, à 2,400 kilomètres de Paris; 400,000 habitants. Ce vaste empire, qui

occupe la septième partie du globe, fut fondé au septième siècle, mais il ne fut connu que deux cents ans plus tard, quand il fut pénétré par le christianisme, et même encore, sous ce règne, il ne fut pas bien connu : ce n'est que depuis Pierre le Grand, dont on peut voir la statue sur une des places de cette capitale, qu'il a commencé à devenir célèbre. Vous remarquerez que la Russie est la patrie des Tartares et des féroces Cosaques du Don.

Ce point de vue vous représente l'entrée des Champs-Elysées et la place de la Concorde, une des plus belles de l'Europe. Remarquez l'obélisque et les candélabres qui font l'ornement de cette place. Remarquez aussi les chevaux de Marly, ainsi nommés parce qu'ils étaient à Marly, sous le règne de Louis XIV, surnommé le Grand. Vous voyez à droite le bouquet du fameux feu d'artifice qui fut tiré, en 1844, avec vingt mille fusées, quinze mille pétards et une immensité de feux de Bengale, comme vous les voyez. Vous voyez aussi l'intérieur du bal Mabile, un des plus beaux bals de la capitale ; vous y voyez un grand nombre de personnes.

Ce point de vue vous représente une forêt vierge du Brésil, vue au clair de lune. Vous remarquerez que le Brésil est peuplé de sauvages et de cannibales qui se mangent les uns les autres, et que ces forêts sont pleines de bêtes féroces qui dévorent les voyageurs.

Ce point de vue représente Venise, superbe ville d'Italie, pays qui a la forme d'une botte, et où poussent les orangers. Cette ville est bâtie sur pilotis au milieu de la mer, comme vous le voyez, et le soir les matelots y chantent des sérénades dans leurs gondoles.

Ce point de vue représente Naples, et à côté la fameuse montagne qu'on appelle le Vésuve. Cette montagne est un volcan qui vomit de la fumée et des flammes, comme vous le voyez. Vous remarquerez que la ville de Naples est habitée par les lazzarones, qui passent la journée entière à dormir et à manger du macaroni.

Ce point de vue représente Constantinople, capitale des Turcs, alliés du peuple français et de l'empereur Napoléon III. Cette ville magnifique possède un sérail et plusieurs mosquées. Remarquez sur votre gauche un groupe de palmiers qui cachent les murs du sérail. »

Je regrette amèrement de n'en avoir pas retenu davantage. Cela dura un gros quart d'heure, car les tableaux, qui se composaient de gravures richement coloriées, à la manière de celles de Pélerin, d'Epinal, étaient en fort grand nombre.

Dans la baraque voisine, on jouait la *Tour de Nesle*. Buridan et Marguerite, beau couple aux grands airs de tête et au torse fièrement cambré, se tenaient debout sur le seuil, grignotant une pomme et un petit pain, en attendant leur entrée en scène. Marguerite avait recouvert ses épaules d'un long châle rouge, sous lequel on voyait briller les paillettes de sa basquine, serrant de près une taille aux puissants contours. Marguerite était coiffée à la Marie Stuart. Quant à Buridan, il était revêtu d'un superbe manteau rouge, où il trouvait moyen de se draper, comme un sénateur romain dans sa toge, quoique le tailleur eût singulièrement ménagé l'étoffe. Sa bonne lame pendait à son côté, sous la forme de ces sabres placides dont s'arment encore les gardes champêtres dans certaines provinces. Buridan portait culotte comme un marquis de l'ancien régime, et il était coiffé à la malcontent. On voit que la couleur locale était scrupuleusement observée.

Les cabanes suivantes contenaient des cirques, des gymnases, des Alcides enlevant plusieurs hommes à la force du poignet, et plusieurs centaines de kilos à la force des mâchoires ; des phoques intelligents, des singes et des chiens savants, des ânes qui indiquaient l'heure, et pouvaient battre aux dominos *le prince de la critique* lui-même ; mais j'en veux aux ânes savants, depuis que, dans mon enfance, un membre de cette docte corporation eut l'effronterie de me désigner, par-devant mes compatriotes réunis, pour le plus gourmand de la société, malgré mes cris de désespoir et mes dénégations formelles : je prends soin de ne plus m'exposer à pareille avanie.

Sur le devant d'une des plus petites, parmi ces baraques, se tenait, la baguette en main, un homme au bonnet pointu, en longue robe d'enchanteur, constellée de signes cabalistiques. La toile et le discours promettaient merveille ; des subtilités, des escamotages, des transformations à faire jaunir d'envie les Bosco et les Robert Houdin ; en un mot, des miracles, des vrais miracles. On voyait sur un grand tableau peint à l'huile des pierres se changer en serpents, et des bouteilles en pièces de canon ; un homme sortait d'un chou et se métamorphosait en un gigantesque radis ; du canon d'un pistolet, s'élançait, avec la décharge, un groupe de trois Grâces souriantes et court-vêtues, qui exécutaient une polka sur des coques d'œufs ; ici, une jeune fille était suspendue, sans point d'appui, en plein air, par la seule force du fluide magnétique ; là, un gros gaillard marchait en portant entre ses mains sa tête, qu'on lui remettait ensuite d'un coup de poing. L'imagination déréglée de l'artiste s'était donné pleine carrière ; il avait fait un chef-d'œuvre fantastique, digne d'illustrer les pages d'Hoffmann, et qu'eût signé Callot.

J'entrai donc, fasciné, avec ce mystérieux tremblement du novice ès arts occultes qui a trouvé la *poule noire*, et qui s'apprête à faire apparaître le diable. L'opérateur se plaça devant une table ; je frémissais de ce que j'allais voir. Il prit de petites billes qu'il posa aux deux extrémités, plaça sur chacune un gobelet, et les fit disparaître et reparaître tour à tour, en s'admirant complaisamment dans l'exercice de ses fonctions. Quand il eut fait cinq ou six fois ce tour merveilleux, il se reposa un moment, pour laisser quelque loisir à notre admiration haletante, puis il recommença, et recommença encore. Enfin, il appela le paillasse :

— Voyons, Frise-Poulet, c'est à ton tour.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria Frise-Poulet en se précipitant dans la cabane, tandis que le maître sortait, nous allons rire.

Et, saisissant deux longs clous, il se les plongea intrépidement dans le nez ; les clous disparurent au fond de chaque narine ; les larmes lui en sortaient des yeux, et cependant, les clous au nez, il haranguait le parterre :

— Si vous en avez déjà vu, disait-il, parmi ceux qui demandent vingt et trente sous, pour exécuter un tour pareil, vous m'en donnerez des nouvelles. On dit que M. Bosco est un grand sorcier, je voudrais bien le voir à ma place, avec des clous de six pouces dans les fosses nasales. Car, messieurs, continua-t-il en retirant délicatement les deux instruments de torture, il n'y a pas à dire qu'ils sont à ressort et qu'ils rentrent quand on les enfonce ; on peut les toucher.

Et, suivant l'usage immémorial, il vint promener les clous sous nos yeux. Le digne homme voulait absolument me forcer à vérifier de mes propres mains. Il fallut lui répéter à plusieurs reprises ;

— Bon, bon, c'est inutile ; on le voit bien.

Encore insistait-il d'une manière gênante.

— Messieurs, nous dit-il alors en s'inclinant avec savoir-vivre, la séance est levée. Si vous êtes contents et satisfaits, faites-en part à vos amis et connaissances.

— Oh ! voyons, voyons, s'écria un gamin, c'est pour rire ; donnez-nous-en encore pour deux liards.

Ma dernière visite fut pour une baraque qui portait le titre ambitieux de *Grand spectacle oriental*. On y voyait sur un petit théâtre divers petits bonshommes que le directeur, homme habile à tirer parti des circonstances, nous donnait pour des Turcs et des Russes. Je reconnus, entre autres, le type bien connu de Pierrot, auquel on avait ajusté un sabre, des épaulettes de général, et un nom en *off...*, et un peu plus tard un capucin italien qui

Le trombone.

passa pour un derviche musulman. L'orchestre se composait de deux joueuses de flûte et d'un trombone, qui était bien le plus facétieux des trombones ; il interrompait volontiers sa mélodie pour apostropher la foule d'un lazzi qui excitait d'innombrables éclats de rire, ou pour faire une niche à l'orateur. On voit qu'il cumulait les emplois et savait se rendre doublement utile.

Cet homme-là, grand, sec, au nez camus, à la physionomie de furet, m'avait frappé tout d'abord ; et en entrant je lui adressai un bon mot, auquel il répondit par un autre, en trombone d'esprit. Quand la salle fut pleine, l'orchestre se replia dans l'intérieur ; les deux femmes se placèrent de chaque côté de la scène et se reprirent à flûter de plus belle ; pour lui, il déposa son instrument à terre, et se mit à cheval dessus. Il me reconnut, vint vers moi en traînant son trombone, et, dirigeant un coup d'œil ironique sur les deux flûteuses :

— *Ambubajarum collegia*, me dit-il.

Je fus si abasourdi de retrouver une bribe d'Horace sur ces lèvres-là, que je restai comme écrasé du coup, ne trouvant qu'un sourire niais à répondre. Il ne s'y méprit pas :

— Eh ! eh ! continua-t-il, on dirait que cela vous étonne ; on a fait ses classes tout comme un autre, quoiqu'on n'en ait pas l'air..., et on a profité joliment.

La conversation s'établit à voix basse entre nous, malgré les *chut* répétés de l'assistance. Au bout d'une minute, il m'avait assez intéressé pour que je lui offrisse une place près de moi, à l'extrémité du banc. Il ne se fit pas prier.

J'appris qu'il était fils d'un serrurier d'Issoudun, qu'il avait étudié au collége de cette ville.

— Superbe établissement, me dit-il, où nous étions alors deux élèves en troisième, car j'ai été jusqu'à la troisième ; seulement, j'ai sauté des classes. Je ne suis pas monté plus haut, parce que mon père, qui n'avait pas appris le latin, trouvait que cela coûtait trop cher et ne servait à rien. J'étais toujours le second, une belle place et fort honorable, et je remportai tous les seconds prix à la distribution. Je faisais l'orgueil de mes parents ; je composais pour leurs fêtes des compliments en vers libres qui les faisaient pleurer d'aise, et qu'ils montraient mystérieusement à toutes leurs connaissances. J'avais la passion du vers français de toutes les mesures, même de quatorze pieds. Voilà où la littérature m'a mené, ajouta-t-il en brossant de sa manche droite la manche gauche de sa redingote râpée, et faisant le geste douloureusement burlesque d'un homme qui souffle dans un trombone.

Il commençait à me raconter comment, venu à Paris pour y chercher fortune, à l'aide de ses talents littéraires, il avait vu disparaître en quelques années la petite fortune que lui avaient léguée ses parents, quand la voix du démonstrateur se fit entendre :

— Messieurs, la séance est levée. A l'honneur de vous revoir !

Tout le monde sortit tumultueusement, en causant des merveilles du spectacle.

— Je vous ai volé votre argent, me dit le trombone ; vous n'avez rien vu.

— En vérité, répondis-je, je n'y ai pas songé. Mais je serais très-curieux de connaître la suite de vos aventures ; elles m'intéressent. Sans façon, venez prendre une demi-tasse avec moi.

Le trombone parut renversé de la proposition. Il faillit laisser tomber son instrument qu'il avait repris dans ses bras ; il brossa de nouveau sa manche gauche avec sa manche droite, se pinça le bout du nez, et, se passant la langue sur les lèvres :

— Une demi-tasse ! Ecoutez, ce serait avec bien du plaisir : vous n'en doutez pas. Mais mes fonctions ! monsieur ! Que deviendrait mon directeur ? Entre nous, l'établissement ne peut marcher sans moi.

— Eh bien, ce soir, après la fermeture du théâtre.

— Ce soir, impossible ; nous donnons, tant qu'il reste une âme aux Champs-Elysées. Mais demain matin, si vous voulez, avant que nous recommencions.

— Soit, à demain.

Et je le quittai, non sans avoir marqué le lieu et l'heure.

VICTOR FOURNET.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PRIX DES GRAVURES. ANECDOTES.

Les gravures ont leurs destins, comme les livres... *Habent sua fata*... Celle que vous avez sous les yeux : le *Canal glacé*, d'après le chef-d'œuvre d'Adrien Van den Velde, qui figure au musée du Louvre, a eu les aventures les plus singulières, s'il faut en croire la tradition.

Vers l'année 1653, au plus fort des guerres navales entre l'Angleterre et la Hollande, l'amiral Hopdam reçut à son bord deux artistes, dont l'un maniait le crayon et

Le Canal glacé. Dessin de L. Marvy, d'après Adrien Van den Velde. (Musée du Louvre.)

l'autre le burin. Le premier était Guillaume Van den Velde, surnommé *le Vieux*, le second était son fils Adrien, alors âgé de quatorze ans environ.

Guillaume, à la fois dessinateur et matelot, faisait l'admiration de toute la flotte par son courage, non moins que par son talent. Sans autre maître que son instinct de l'art, il jetait sur le papier des croquis admirables de navires, de marines et de combats. Apprenait-il qu'une affaire allait s'engager quelque part, il s'embarquait et se jetait à travers le feu, crayonnant au milieu des bombes et des boulets, voire des coups de sabre et de hache. Les Etats de Hollande lui avaient fait construire une petite frégate, dont le capitaine avait ordre de n'obéir qu'à lui et de le transporter partout où l'exigerait son caprice.

Quant à son fils Adrien, il gravait des eaux-fortes remarquables, à quatorze ans, en attendant qu'il devînt un des premiers peintres de son pays.

Ce jour-là, tous deux étaient donc à bord de l'amiral Hopdam, qui les avait priés à dîner avant une grande bataille contre les Anglais.

Le dîner fini et la bataille commencée, le père et le fils, dignes l'un de l'autre, se mirent à l'ouvrage sur le pont, Guillaume esquissant au crayon les manœuvres qu'il voyait, et Adrien préparant la gravure dont il devait faire un jour son meilleur tableau.

Or, pendant qu'ils travaillaient ainsi, le combat allait son train, si bien que le vaisseau-amiral, criblé de boulets, n'avait plus qu'à se rendre ou qu'à se faire sauter. Hop-

dam adopta bravement le dernier parti, et offrit une chaloupe aux deux artistes pour quitter le bord avant l'explosion.

Guillaume fut embarqué à temps, et le navire sauta derrière lui ; mais Adrien, s'étant moins pressé, sauta avec le navire lui-même, et, pendant un quart d'heure, on le crut noyé ou brûlé pour le moins.

Mais comme la chaloupe accostait un autre vaisseau, jugez de la surprise de l'amiral et de ses compagnons, lorsqu'ils virent nager vers eux le jeune graveur en personne, tenant entre ses dents sa planche du *Canal glacé!*

Ce trait de courage artistique fit grand bruit en Hollande et en Angleterre. Les deux nations se disputèrent la gravure devenue célèbre, et des exemplaires se vendirent jusqu'à soixante ducats d'or, à Londres et à Amsterdam.

Un amateur anglais, lord West..., traversa les provinces ennemies, au péril de ses jours, pour venir acheter, vingt livres sterling, une épreuve avant la lettre, jusque dans l'atelier d'Adrien Van den Velde.

Plus tard, quand la gravure fut convertie en tableau, elle disparut peu à peu du commerce, et on n'en trouva plus d'exemplaires que chez les collectionneurs émérites.

Le tableau lui-même, après diverses péripéties, entra dans la galerie du comte de Vaudreuil, et fut acheté onze cents livres par le roi Louis XVI, en 1784.

C'est ainsi qu'il est arrivé au musée du Louvre, où il fait la juste admiration des connaisseurs.

Il y a quelques années, un dessinateur français du plus grand talent, Louis Marvy, dont les arts regrettent la mort prématurée, et qui a semé de plusieurs chefs-d'œuvre de son crayon la collection du *Musée des Familles*, voyageait en Normandie, le sac sur le dos et le buvard à la main.

Il trouva, un jour, chez un pêcheur de la côte, une vieille gravure, accrochée entre Napoléon et le Juif errant.

Il reconnut une épreuve avant la lettre du *Canal glacé* de Van den Velde. Le pêcheur lui raconta qu'il l'avait rapportée d'Angleterre, où il l'avait payée trois schellings; et il se jugea trop heureux de la céder à Marvy pour un franc cinquante centimes !

C'était peut-être... qui sait? la même épreuve que lord West... avait payée cinq cents francs à Van den Velde lui-même !

Quoi qu'il en soit, ladite épreuve servit de modèle au dessin de Marvy, que nous avons fait graver, et qui est un des derniers ouvrages de cet ingénieux artiste.

Voici un autre exemple, plus frappant encore, des vicissitudes du prix des gravures, exemple qui a été relevé par un journal de Senlis, et qui s'est passé dans un village proche de cette ville :

Vers le milieu du dix-septième siècle, raconte notre confrère, vivait à Leyde un homme qui avait une égale réputation, et comme peintre et comme graveur; cet homme était Rembrandt, dont le nom figure dans cette pléiade artistique que l'on nomme l'école flamande. Contrairement aux autres artistes, le peintre hollandais était d'une avarice sordide, et comme ses œuvres avaient une vogue extrême, il avait soin, dès qu'il avait un ouvrage sur chantier, de le faire savoir à tout le monde, puis de le faire traîner en longueur, afin d'amener à son paroxysme l'impatience de ses admirateurs et d'en tirer meilleur parti. Quand Rembrandt grava la planche du *Christ guérissant les malades*, il usa du stratagème ordinaire, et, comme à l'ordinaire, on attendit impatiemment l'œuvre promise.

Or, parmi ces amateurs passionnés se trouvait un illustre personnage étranger, qui, devant partir et désirant emporter un exemplaire de la gravure en question, alla, la veille de son départ, faire une visite au célèbre graveur pour en obtenir ce qu'il désirait; mais, à son grand désappointement, il se trouva que la planche n'était pas encore terminée ; il n'y manquait plus guère, à la vérité, que quelques accessoires de peu d'importance. Néanmoins, l'artiste ne voulait pas livrer son œuvre avant qu'elle fût complète, et le voyageur eut beau prier, supplier, le graveur se montra inflexible, si bien que l'amateur s'offrit enfin à couvrir la planche de florins d'or, afin d'avoir le précieux exemplaire. Pour résister à une proposition pareille, il eût fallu être plus désintéressé que ne l'était Rembrandt; aussi se laissa-t-il aller à la séduction.

L'acheteur tint sa promesse, et comme il fallut cent pièces de monnaie pour couvrir cette planche, la gravure du *Christ guérissant les malades* fut désignée sous le nom de *Gravure aux cent florins d'or*. Depuis cette époque, deux siècles se sont écoulés, et la réputation de Rembrandt s'est tellement accrue, que chacune des gravures dont le prototype s'est vendu par extraordinaire cent florins vaut deux mille francs aujourd'hui.

Le nommé Étienne G..., qui exerce la profession de bourrelier dans un village voisin de Senlis, se trouvait tellement gêné dans ses affaires, qu'il s'était décidé, quoique à regret, à mettre en vente la petite maison qu'il possède, avec un jardin y attenant. Cette vente devait se faire le dimanche 2 décembre dernier; ceux qui voulaient se mettre sur les rangs pour l'acheter allaient par avance visiter les lieux, et chaque fois le bourrelier se désolait à l'idée qu'il allait être obligé de quitter sa chère maisonnette, qu'il habitait depuis son mariage, et qu'il tient du chef de sa femme.

Un certain M. M..., propriétaire à Paris, et qui désirait acheter de quoi se faire un pied-à-terre dans le pays, vint visiter la petite propriété, dont l'artisan lui fit les honneurs, comme de juste. Tandis que le nouveau venu examinait l'état de la construction, ses yeux s'arrêtent tout à coup sur un point de l'atelier où la muraille était couverte d'images, dont la composition et la couleur dénotaient le *faire* des artistes d'Épinal, mais au milieu desquelles une gravure tout enfumée se trouvait attachée par quatre épingles. Après avoir attentivement observé, palpé ladite gravure :

— Combien voudriez-vous vendre votre maison à l'amiable? demanda l'étranger à l'artisan.

— Mon Dieu! il me faudrait la vendre quatorze cents francs, répondit le pauvre homme la larme à l'œil.

— Et cette gravure est-elle comprise dans le marché?

Le bourrelier, croyant que le visiteur plaisantait, se mit à sourire, quoiqu'il eût le cœur bien gros; mais voyant que l'étranger insistait :

— Certainement, dit-il, celle-ci et les autres.

— Eh bien! mon ami, vous pouvez garder les autres et votre maison avec ; moi, je vous donne les quatorze cents francs de la gravure seule.

Et, séance tenante, il compta la somme au bourrelier; et comme l'artisan, tout en palpant ses billets de banque, semblait douter si l'acquéreur avait tout son bon sens, celui-ci lui raconta l'historiette que nous avons exposée en commençant, puis il termina en lui montrant les signes auxquels il reconnaissait que sa gravure n'était autre qu'un des plus purs exemplaires de la planche aux cent florins d'or.

LES REPAS CHEZ LES ANCIENS HÉBREUX (1).

ISMAËL ET RÉBECCA.

I.

C'était un siècle environ avant notre ère chrétienne.

Dans une petite ville du nom de Génézareth, assise sur la rive droite du petit lac du même nom, se préparait la cérémonie nuptiale qui allait unir deux des beaux et jeunes enfants du pays, Ismaël et Rébecca. La nuit n'était pas faite encore, mais le soleil venait de disparaître derrière les collines bleues du couchant de la Judée, laissant à l'horizon ces teintes indécises où semblent flotter mille sujets de rêves.

Rébecca, qui vient d'être amenée à la synagogue par sa famille, au milieu du cortége de ses jeunes compagnes et des étrangers conviés à la solennité, Rébecca, la jeune épouse, est belle d'abord de ses dix-huit ans, de sa taille élancée et de ce galbe aux lignes sévères, qui est le caractère typique de la beauté juive; elle est belle surtout de cette candeur, de cette modestie répandues sur toute sa personne et qui n'excluent pas la noblesse et la dignité. La grâce et la magnificence de son costume rehaussent encore ses charmes. Selon l'usage antique, sa tête est ornée d'une couronne d'or en forme de tour, du haut de laquelle retombe un long voile qui vient cacher jusqu'aux petites sandales de la fiancée, sandales garnies de brillantes plaques de métal, ainsi que les portaient à cette époque toutes les dames juives. Ses cheveux sont entremêlés de quelques brins de myrte. Elle est vêtue d'un mantelet blanc, à manches longues et flottantes, et sous ce mantelet on aperçoit une tunique également blanche, fermée à la ceinture par plusieurs tours de rubans brodés.

Ce virginal costume contraste d'une manière saillante avec les éclatantes couleurs de celui d'Ismaël. Le jeune Hébreu, en effet, porte par-dessus sa tunique, brodée en fils d'or, un riche manteau de pourpre et un turban aux plus riches teintes qu'ait produites la célèbre Tyr. Un contraste bien plus frappant encore se remarque entre le maintien timide et réservé de Rébecca et l'allure décidée, la démarche altière de son fiancé. Le jeune Hébreu porte haut la tête, et à son front dégagé, à son œil noir, à sa lèvre dédaigneuse, on devine au premier aspect que Dieu l'a doué d'une de ces intelligences qui s'élèvent au-dessus du niveau ordinaire, lorsqu'elles se résignent à se conformer aux lois éternelles de la sagesse divine; mais qui peuvent aussi se jeter dans les plus coupables écarts, quand l'orgueil les sollicite à ne reconnaître qu'elles-mêmes pour unique loi.

Ismaël, il faut le dire, se complaisait dans le ton hasardé de certains excentriques de son temps. Sous prétexte d'études, il avait été passer quelques années à Alexandrie, et là, son esprit mobile, d'abord incertain entre les mille théories des philosophes de la célèbre école, avait fini par tourbillonner dans la poussière d'idée des systèmes. Au lieu de voir, dans l'opposition de ces systèmes, l'impuissance de l'homme à arriver à la vérité sans une révélation divine, Ismaël aima mieux conclure à la négation de toute vérité religieuse, et confondre toutes les croyances dans le même dédain.

(1) Voyez, pour la 1re série, la table générale.

Le coup d'œil que présente dans la synagogue la foule nombreuse des invités est vraiment féerique. Les manteaux cramoisis ou violets des hommes se marient harmonieusement avec les tuniques et les mantelets aux nuances en général plus modestes dont sont revêtues leurs compagnes. Celles-ci ont toutes, du reste, rivalisé d'adresse et de luxe dans les soins donnés à leur toilette. Aussi, voit-on les marchands, accourus pour jouir de l'aspect toujours intéressant d'une cérémonie de noce, s'extasier en gens experts sur les objets se rapportant à leurs professions respectives.

— Je l'affirme, disait un assistant que nous devons supposer se livrer à la culture de l'art précieux du parfumeur, oui, je l'affirme, les odeurs dont est parfumée l'épouse viennent en droite ligne de la célèbre fabrique de Tyr, et la preuve, c'est que j'ai été chargé de la commande.

— Occupez-vous donc des bandeaux d'or que vous voyez au front de ces charmantes filles.

Et ce disant, un orfévre, du moins nous le supposons tel, désignait les quatre jeunes personnes placées non loin de la fiancée et chargées de l'accompagner aussi longtemps que durerait la solennité.

Les riches pendants d'oreilles, les chaînes d'or rivées aux bandeaux, voire même le carmin dont les dames s'étaient peint les joues, le noir dont elles s'étaient rembruni les cils, tout à son tour eut de la part de la foule ou son mot de critique railleuse, ou son mot d'enthousiaste admiration.

Mais bientôt chacun se tait, la cérémonie commence et les yeux ne laissent plus alors à l'esprit assez de loisir pour l'observation. Sous un dais qu'éclairent les vives lueurs de plusieurs flambeaux, et soutenu par quatre jeunes garçons, Ismaël et Rébecca viennent se prosterner ensemble et recevoir la bénédiction.

— Bénis soient-ils! s'écrie le prêtre.

Et la foule répète:

— Bénis soient-ils!

Et comme Jérémie a écrit ceci: « La femme environnera l'homme », toute fiancée appartenant au peuple hébreu fait donc trois tours, à ce moment de la cérémonie, autour de son mari.

Rébecca accomplit lentement et la tête inclinée la formalité voulue par la tradition.

Alors, ainsi que la tradition l'exige encore, Ismaël fait deux fois le tour de sa fiancée.

Puis tout à coup la foule jette sur les époux de nombreux grains de blé, en criant:

— Croissez et multipliez.

II.

La salle du festin est entourée de tapisseries nuancées des couleurs les plus riches alors connues: le blanc, le vert, le pourpre, attachées à des piliers de marbre par des cordons écarlates; car Ismaël, avions-nous besoin de le dire, n'est pas de la classe infime, ignorante, nécessiteuse du bas peuple: son père, le vieil Abraham, est un des plus riches habitants de la contrée de Génézareth.

Le pavé de porphyre et d'albâtre, les murs revêtus d'incrustrations en ivoire et d'ornements de bois de sandal ; le plafond où brillent de riches dorures, et enfin les lambris peints en vermillon, forment la décoration de cette splendide salle, au milieu de laquelle, sur une estrade, s'élève une haute table recouverte d'un drap écarlate. Des deux côtés de cette table, partent deux lignes d'autres tables plus basses, toutes ornées du chandelier à sept branches, et où devaient s'asseoir les nombreux convives d'Abraham.

Rebecca, la mariée. Dessin de Pauquet.

Un siége plus élevé que les autres indique la place d'honneur réservée au chef de la famille. En arrière de ce siége, un vaste brasier posé sur un vase de forme égyptienne répand un calorique odoriférant. Nombre de serviteurs, dont le costume atteste la richesse du maître, attendent les ordres qu'il va leur donner. A un signe de sa main, on sert le festin, et aussitôt une douce harmonie se fait entendre, où l'on distingue surtout, dominant les sons graves du *kennor* à six cordes, et les sons mélancoliques de la *cornemuse*, appelée *scampogne*, et même du bruyant *tambourin*, la voix de cuivre de l'*hacocera*, et le sifflement aigu de cette autre trompette, le *scophar*.

Après avoir procédé au lavement des mains, chacun prend place à la table dans un ordre que la tradition et les coutumes ne laissaient ignorer à aucun des convives.

Pour siéges, on avait alors, dans les riches maisons, autant de lits en ivoire que de convives, lits semblables de forme aux canapés de nos jours, mais parfumés de myrrhe et d'aloès, mais revêtus des moelleux tissus de l'Inde, et placés enfin sur d'épais tapis de Perse.

Ainsi que l'exigeaient les usages antiques, les serviteurs

Ismaël, l'époux.

donnèrent simple, double ou triple portion, selon la distinction de rang de celui qu'ils servaient.

Le père d'Ismaël, du haut de son siége et au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, voua à la gloire du Tout-Puissant, par sept bénédictions, le festin qu'il offrait en ce jour. Cette action de grâces accomplie, chaque convive se mit en devoir de faire honneur à la table de l'amphitryon.

Après les premières ardeurs de l'attaque, la causerie commença sur quelques points, mais à voix si contenue, que les discoureurs devaient à peine s'entendre; car il était de très-haute convenance, en ce temps, de ne point

couvrir l'harmonie de l'orchestre qui accompagnait d'ordinaire tout repas de cérémonie.

Seul, le héros du festin, l'époux de Rébecca, conversait d'une voix retentissante, à laquelle répondait sur un ton encore plus élevé un jeune docteur de la secte de Zoroastre, Zadig, l'ami d'Ismaël, qui l'avait amené avec lui d'Alexandrie où s'était nouée leur intimité. Les deux amis, aussi railleurs, aussi sceptiques l'un que l'autre, semblaient protester, par la légèreté et la bruyante causticité de leur dialogue, contre la solennelle gravité des mœurs hébraïques.

— Tu dois être enchanté, s'écria Ismaël en s'adressant à son ami, de ce que tu vois en ce jour. A ton retour en Perse, tu auras au moins de quoi réjouir, par tes récits, les oisifs de la veillée, dans ton beau jardin d'Ispahan.

— En effet, repartit Zadig, et je voudrais pouvoir mieux m'édifier encore sur vos usages. Aussi dois-je regretter que mon départ prochain ne me permette pas d'assister au célèbre repas de votre Pâque.

— Ne t'en inquiète pas, mon ami, répondit Ismaël, en portant à ses lèvres une coupe remplie de vin d'Engaddi, je vais te renseigner à cet égard. Ecoute!

III.

Ayant épuisé sa coupe, Ismaël, d'un ton ironique, s'exprima ainsi :

— Ce que tu as vu faire ici se pratique également à la Pâque. On se lave les mains, et les plus fervents ou les plus propres se lavent même les pieds à outrance. Les bénédictions arrivent après cette toilette, et enfin, l'on se met à table. Je devais te dire d'abord, qu'en général, petits ou grands, riches ou pauvres préparent le repas avec tout le luxe en leur pouvoir. Au début de ce repas, on sert une épaule d'agneau, en mémoire de ce que Dieu a délivré mes très-chers coreligionnaires, le bras étendu.

Ismaël et Zadig se prirent à sourire.

— On sert ensuite des poissons, menus ou gros, selon la localité, en l'honneur du grand cétacé léviathan, et en outre, il est de bonne tradition de manger religieusement un œuf très-dur, en signe de respect pour l'oiseau *zez*. Ce zez, comme chacun le sait, est un oiseau géant, contemporain du déluge. L'œuf dur absorbé, on présente sur la table une certaine moutarde, selon moi, infiniment trop piquante!...

Ici Ismaël vida d'un trait une nouvelle coupe.

— Du reste, reprit-il, j'ai peut-être tort d'attaquer la moutarde ; son amertume est, sans doute, nécessitée par les herbes amères dont elle doit être la sauce. Je continue. A cet instant de la cérémonie, le jeune garçon chargé de chanter l'hymne demande tout haut pourquoi on mange cette nuit-là et les pains sans levain, et la moutarde, et les herbes amères. A cette demande, le père de famille, debout, doit répondre invariablement ceci :

— La moutarde symbolise le mortier dont les Juifs se servirent en Egypte, alors qu'ils fabriquaient des briques dans cette contrée. Les pains sans levain et les herbes amères symbolisent à leur tour toutes les amertumes dont furent abreuvés les enfants du peuple élu.

— Après quoi l'on conclut qu'il faut bénir Dieu d'avoir retiré les Juifs de la servitude d'Egypte. Ce n'est pas tout encore : on bénit et on se lave beaucoup en ce jour-là. Or, le repas fini, le père de famille, après s'être relavé les mains, rompt, en le bénissant, un morceau de pain sans levain, le mange et se rassied, après avoir toutefois béni Dieu de nouveau. Ceci fait, il n'est plus permis de manger. Cependant, et mes compatriotes font en cela preuve d'une haute sagacité, il est permis de boire. Quant aux repas quotidiens, voici ce qui se passe... Mais vidons, au préalable, une coupe de Chypre, pour entretenir mon éloquence!

Les libations, excitées par Ismaël et Zadig, se renouvelèrent par trois fois.

Rien, dit un certain adage, n'est nouveau sous le soleil : ce qui se passait au festin du patriarche Abraham, en nous rappelant ce que nous voyons de nos jours, suffirait seul pour nous confirmer cette irréfutable vérité. Ainsi que nombre de citoyens à notre époque, les dignes enfants d'Israël au repas desquels nous assistons buvaient à perdre haleine. Il paraît même que cette intempérance était chose fort commune chez les graves Hébreux, car l'auteur du livre d'*Esther* et s'étonne et s'indigne de la capacité de contenance de ses intempérants coreligionnaires, et, de même que l'*Ecclésiaste*, il anathématise les gens qui mettent *leur vaillance à boire*. Comme circonstance atténuante, il faut l'avouer, tout contribuait, dans ce festin, à solliciter les convives à de nombreuses libations. Les viandes rôties, les pâtisseries au miel, les gâteaux à l'huile, méritaient, exigeaient même d'être fréquemment arrosés par les cruches de vins d'Ascalon, d'Engaddi et de Chypre, dont les tables d'Abraham étaient garnies. Il n'était pas même superflu, dans l'intérêt d'une bonne digestion, d'ajouter quelques verres de ces liqueurs aromatisées, contenues dans des amphores de terre, peintes de vermillon.

Mais Ismaël avait abusé outre mesure de la chose permise. Son esprit était si alourdi, qu'il venait de laisser tomber à terre, sans la relever, sa couronne de *maître du banquet*.

IV.

— Et ton récit sur les repas quotidiens? s'écria Zadig, la tête tout aussi troublée que celle de son ami.

— Ah! ah! je l'oubliais, cet intéressant récit, repartit Ismaël, en se couchant à demi dans son lit d'ivoire, surmonté du bouquet de myrte. Mon ami, puisque tu y tiens, continua Ismaël, je vais te donner des détails tels que tu pourrais, à la rigueur, te présenter en Judée comme cuisinier hébraïque. Si donc la fortune te réduisait quelque mauvais jour à cette utile profession, voici point pour point ce que tu aurais à faire. Il faut premièrement, mon cher Zadig, que ta vaisselle soit neuve ; car, ayant servi, elle pourrait avoir contenu des viandes défendues et dont le jus l'aurait pénétrée; le repas se trouverait souillé par cela même. Que dis-tu de cet article, mon ami, nous qui avons si souvent festoyé, à Alexandrie, avec ces spirituels païens de Grèce?...

Abraham, Rébecca et nombre de convives inclinèrent leur tête en signe de confusion.

Le récit d'Ismaël fut un instant interrompu, soit qu'une sage réflexion lui eût inspiré plus de respect pour les religieuses pratiques de sa nation, soit plutôt que l'ivresse eût amené avec le sommeil l'oubli complet de sa situation.

— Eh bien, Ismaël, s'écria bruyamment Zadig, tu n'achèves donc pas ton historique?

Ismaël, réveillé à cet appel, se livra à une nouvelle libation pour rappeler ses esprits, et, après un instant de réflexion, continua ainsi :

— Tu le sais, le peuple d'Israël doit se priver de certaines viandes : le lapin et le lièvre lui sont interdits, de même que les poissons sans écailles ou sans nageoires,

les oiseaux de proie, les reptiles, etc., selon les prescriptions de Moïse (*Lévit. XI*). Le porc surtout nous est en tout état de cause interdit, et, en vérité, en vérité, je te le dis, ce point est d'une orthodoxie rigoureuse. Aussi, mon ami, ne puis-je réfléchir, sans frissonner, à ces excellentes côtelettes de maîtres-pourceaux dont nous nous sommes régalés à Alexandrie.

Abraham et ses convives regardèrent Ismaël avec stupeur.

Zadig, alourdi par les nombreuses coupes de vin d'Ascalon qu'il avait vidées, sommeillait à demi.

— La graisse, reprit Ismaël, oui, la graisse et le sang sont en horreur aux Juifs. Mais passons à un autre service.

Il ne nous est point permis dans le même repas de manger à la fois et de la viande et du fromage. Que dis-tu, Zadig, de notre dernière prescription?

Zadig, à moitié endormi, ne put répondre à cette interrogation.

— Nous interdire, continua Ismaël, ce prince des desserts, nous interdire le fromage! et ce, après la généreuse nourriture de la viande! je le soutiens, ce n'est pas hygiénique. Bien plus, quelques vieux prêtres avaient défendu de manger dans le même repas de la viande et du poisson; mais cette prescription par trop sévère a été heureusement rapportée, ce qui fait, mon ami Zadig, que tu as pu aujourd'hui manger des truites et de l'agneau.

Mais je m'aperçois que, dans mon récit, je n'ai pas procédé en orateur méthodique; j'aurais dû, ainsi que l'exige une bonne logique, commencer par le commencement, c'est-à-dire par le lavement des mains, précaution que ne doit pas négliger tout Hébreu à la fois propre et observateur de la loi. Ainsi donc, à l'aspect de la table, nous nous lavons les mains, après laquelle formalité, invariablement nous chantons le Psaume XXIII: *le Seigneur est mon berger*. Ceci dit, le maître de la maison prend un pain, le bénit, le rompt, et en donne à chacun un fort modeste morceau. Cette cérémonie préalable une fois accomplie, l'on mange alors en toute liberté. A la première rasade cependant, on doit une *bénédiction*.

Aussi longtemps que dure le repas, il faut se garder, par-dessus tout, de rien jeter à terre, de peur de paraître mépriser les grâces de Dieu. Puis, le repas fini, on ôte les couteaux fort attentivement, car la table représente un autel que le fer ne doit point toucher. Enfin, avant de se séparer, le père de famille emplit un verre, et, l'élevant en l'air, s'écrie :

— *Bénissons celui dont nous venons de manger le bien.*

Et les assistants répètent :

— *Bénissons celui dont nous venons de manger le bien* (1).

Mais, en ce monde, rien d'éternel: les Pyramides se lézardent, la terre se transforme, la beauté se flétrit, les repas ont leur fin, et les religions passent. Or, en vertu de cette loi de transformation, et ceci est de notoriété historique, *les dieux s'en vont!* Cette vérité, je l'ai vu se vérifier encore dernièrement, certain jour que, devant moi, un sectateur de Zoroastre s'est plaint que le soleil, son Dieu, avait grand tort d'être aussi brûlant. Aussi bien, un autre jour, un enfant de Jacob ne déjeuna-t-il pas à mon côté, en Égypte, d'un jambon au fumet délicieux, sans paraître se soucier de la *loi*? Ainsi, nos très-chers hôtes, que chacun en prenne son parti: *les dieux s'en vont!*

— Que nous importe! s'écria en ce moment une voix solennelle: si les dieux s'en vont, *Dieu reste!*

(1) Voici ce qui s'observait encore au temps de Léon de Modène, rabbin vénitien du dix-septième siècle; voilà, on peut le dire, ce qui se pratique de nos jours dans le sein des familles d'un rang inférieur; car, pour les riches Israélites, ils ont adopté les mœurs des peuples parmi lesquels ils vivent.

V.

Tous les regards se tournèrent du côté d'où venait de partir la voix, et l'on aperçut alors, avec une sorte de terreur, sur le seuil de la salle, le mendiant Éléazar, vieillard presque centenaire, vénéré dans la contrée par sa grande piété, mais respecté plus encore par le don de prophétie qu'on lui attribuait.

Vêtu d'une longue robe grise, un bâton de voyageur à la main, des sandales poudreuses à ses pieds, Éléazar, avec son front chauve et sa blanche barbe, apparaissait ainsi qu'un de ces patriarches primitifs dont le saint livre de la Bible nous a légué le type poétique et solennel.

Chacun, en ce moment, gardait un silence de crainte.

— Éléazar, s'écria bientôt Ismaël d'une voix joyeuse, puisque Dieu reste et qu'il fait connaître, dit-on, sa volonté à venir par vos doctes paroles, voyons, quelle fin ou prochaine ou éloignée me prophétisez-vous?

— Mon fils, répondit le vieillard, en ce jour de bénédiction, vous devriez...

Mais Ismaël, chancelant presque, se leva en ce moment de table, et montrant aux convives, en entr'ouvrant les rideaux, un ciel tout parsemé d'étoiles:

— Prophète! s'écria-t-il, viens nous rendre tes oracles dans les bosquets parfumés du jardin.

Et Ismaël se dirigea vers le seuil de la porte, en invitant du geste ses hôtes à le suivre.

— Depuis quand, s'écria le prophète d'une voix menaçante, et se plaçant devant le jeune Hébreu, depuis quand, sous le toit d'un patriarche, quitte-t-on la table d'un festin sans remercier et bénir Dieu?

Un sourire effleura les lèvres du jeune sceptique.

— Mon fils! mon fils! s'écria en ce moment le vieil Abraham d'une voix suppliante.

Ému à cet appel, Ismaël retourna vers son lit d'ivoire, et se résigna aux bénédictions...

Après la prière, et comme Ismaël se dirigeait vers le jardin, Éléazar s'écria de nouveau et avec autorité :

— Depuis quand, sous le toit d'un patriarche, un roi de festin ne va-t-il plus présider à la part des pauvres?

— Ah! pour le coup, vénérable prophète, répondit Ismaël, en se dirigeant vers la porte de la salle, vous devenez trop exigeant! Comme j'ai décidément besoin du grand air, un domestique se chargera de ma fonction...

— Outrager dans le même jour, reprit Éléazar, et la religion et l'infortune, ce sont les actes d'un maudit!

— Voyons, Éléazar, dit Ismaël, entrons en arrangement avec nos vénérées traditions. Aujourd'hui, jour de mes fiançailles, mes idées sont, ainsi que les vallées de Jéricho, toutes fraîches et riantes, et je ne veux pas les assombrir par la vue de nos chers compatriotes mendiants. Mais, comme compensation, et la veille du prochain sabbat, je doublerai leur portion... Que dis-tu, prophète, de cet arrangement?

— Je dis, Ismaël, que l'homme ne doit jamais remettre à un lendemain l'accomplissement de ses devoirs, car, sur cette terre, l'homme passe ainsi que l'ombre. Ismaël, la veille du prochain sabbat, tu auras à rendre compte devant le tribunal de Dieu des paroles impies sorties en ce jour de ta bouche!

III.

La veille du sabbat qui suivit la scène que nous venons de raconter, une grande affliction régnait dans la maison d'Abraham; le patriarche donnait encore un festin, mais non point, cette fois, dans la salle de porphyre.

C'était au champ des morts, et sur une tombe à peine ouverte.

Abraham, malgré sa profonde affliction, avait ordonné le repas mortuaire, selon toute la rigueur des usages consacrés. A l'exemple d'Archélaüs, qui, à la mort d'Hérode, son père, invita tous les malheureux de Jérusalem,

Éléazar apparaissant aux convives.

Abraham avait convié tous les pauvres de son canton.

Pendant sept jours, le soir et le matin, les parents du mort vinrent manger sur cette tombe, et pendant sept jours, d'après l'usage, les pauvres vinrent manger avec eux.

La tombe sur laquelle on se lamentait n'était autre que celle d'Ismaël, enlevé soudainement de ce monde par l'air trop frais de la nuit du festin.

— Dieu l'a puni d'avoir transgressé nos lois! ne cessait de répéter la désolée Rébecca.

— Dieu l'a puni! répétait le vieil Abraham au désespoir.

— Le Dieu qui punit est aussi le Dieu qui pardonne. Le Tout-Puissant est miséricordieux pour les affligés. Abraham et Rébecca, prions pour Ismaël!

Le patriarche et la veuve du jeune Hébreu se retournèrent à ces paroles, et virent à leurs côtés, et à genoux, le prophète Éléazar priant avec ferveur.

Louis BERGER.

LE MOULIN ABANDONNÉ (1).

VOYAGE A LA SUITE D'UN ANE.

Le moulin abandonné, Belphégor et les voyageurs (chap. v).

V. — L'IDÉE DU CRIME Y POUSSAIT TOUTE SEULE COMME LES PLANTES VÉNÉNEUSES SUR CERTAINS TERRAINS.

Comme après tout, les journées d'été sont longues, qu'on ne peut toujours peindre, se promener sur la plage, jouer à la bouillotte, ou dormir au soleil, il fut convenu que le reste de la journée serait employé à pousser une reconnaissance dans l'intérieur du pays.

On emplit un panier de vivres et de rafraîchissements. Le dos complaisant de Belphégor fut chargé de ce léger fardeau. Aussitôt sanglé, l'âne partit de lui-même, fit le tour du cimetière, et rentra dans le chemin pierreux. Il avait encore une fois cet avantage sur nous, qu'il savait sans doute où il allait. Or, n'ayant point de préférence

(1) Voyez la première partie, au précédent numéro.

pour une direction quelconque, nous résolûmes de nous abandonner à la conduite de Belphégor.

Nous crûmes d'abord qu'il allait nous ramener à Trouville, et nous allions nous y opposer formellement; mais, au lieu de descendre vers la mer, il continua de gravir le chemin pierreux que nous avions abandonné à la hauteur de l'église.

La montée était longue. Quelquefois le chemin s'encaissait, les buissons formaient une voûte épaisse. Nous passions sous ses arches de verdure, où le soleil n'avait pas pénétré depuis bien des années.

Vers le sommet de la colline, le chemin se divisait en plusieurs branches. Ce carrefour de verdure avait la forme d'une fourche à trois dents. Belphégor n'hésita pas. Il prit à gauche. Cet animal commençait à nous intéresser vivement. Où allait-il? Lui seul le savait.

Nous marchâmes longtemps. Belphégor était infatigable; nous ne l'étions pas. L'avoué Rondineau citait des vers de Virgile, où il est question d'ombrages épais et de la douceur de se reposer sous des platanes.

On fit des haltes dans l'herbe; on but, on fuma, on chanta. Chacun tailla son bâton dans les coudriers des bords du chemin. Le temps coula gaiement ainsi au milieu des propos rompus, de la marche et des mille incidents ordinaires d'une étape en pays inconnu. Nous étions gens à suivre ainsi Belphégor jusqu'au bout du monde. Mais, tout à coup, l'âne s'arrêta. Au lieu de poursuivre sa route, il demeura le nez tourné vis-à-vis d'une barrière. La barrière ouvrait sur un pâturage jeté en écharpe de l'épaule de la colline à sa pente opposée à la mer.

— Eh bien! Belphégor, que fais-tu là? nous écriâmes-nous. Pourquoi ne pas continuer ton chemin?

Qu'il nous comprît ou non, l'âne demeura à la même place, se contentant de piétiner et d'agiter ses grandes oreilles.

— Il veut qu'on lui ouvre! s'écria M. Arthur, interprète infaillible du langage des animaux.

— Ouvrons-lui donc, et suivons-le!

La barrière ouverte, Belphégor prit à travers le pâturage un sentier où nul n'avait passé depuis longtemps sans doute, car l'herbe l'avait envahi. Sans l'âne, personne de nous n'en eût découvert trace. Soit que la rapidité de la pente l'entraînât, soit qu'il fût pressé d'arriver au but mystérieux vers lequel il marchait, Belphégor pressait le pas.

Nous descendîmes longtemps ainsi. A l'extrémité du pâturage, le sol se relevait un peu sur une largeur de quelques pas. Le chemin finissait là. Un ravin, couvert de buissons qui dissimulaient sa profondeur, régnait sur la lisière de la prairie. De grands arbres, plantés sur les bords du ravin, le chargeaient d'une ombre glaciale. On entendait, çà et là, du fond de ces mystérieuses anfractuosités du sol, gronder des eaux rapides qui roulaient à travers les pierres.

Nous nous arrêtâmes en silence, vivement impressionnés par l'amertume et l'étrangeté de cette solitude. Le ravin, si bien protégé contre les regards des curieux, avait l'air de cacher un secret. Mais on était plutôt tenté de fuir un tel lieu que de chercher à en approfondir les mystères.

Belphégor ne parut pas de cet avis. Il prit à gauche, suivant en apparence le bord du ravin. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, à la déclivité du sol, que nous y descendions par une pente moins brusque.

L'âne avait dressé les oreilles, et trottait même. Arrivé à l'angle du pâturage, dans un endroit où il n'y avait plus de passage apparent, nous le vîmes s'engager résolûment sous les buissons, dont les branches s'écartèrent et se refermèrent sur lui. Nous nous élançâmes à sa poursuite.

En entrant dans le fourré, nous descendîmes plus rapidement. Au bout de quelques pas, nous nous arrêtâmes éblouis par l'obscurité, étourdis par les bruissements de l'eau qui semblait sourdre de tous les côtés. Quoique le soleil fût encore en son plein, on ne voyait pas clair au fond de ce ravin, que remplissaient d'éternelles ténèbres. Cependant, lorsque nos yeux se furent un peu accoutumés à l'obscurité, nous aperçûmes, à quelques pas de nous, mais au fond, tout au fond, la noire silhouette de Belphégor, avec ses deux grandes oreilles qui ressemblaient, en ce moment, aux cornes du diable. L'âne s'engageait hardiment sur un tronc d'arbre à demi équarri, jeté en travers d'un cours d'eaux bruyantes, dont le tapage serrait le cœur.

Arrivé au milieu de cette manière de pont, Belphégor poussa un braiment formidable, qui retentit comme vingt trompettes au fond du lugubre ravin. Son trot se changea en même temps en un véritable galop. Craignant de perdre sa trace, nous courûmes après lui. Après avoir passé sur le tronc d'arbre, nous nous trouvâmes en face d'un talus dans lequel était pratiqué diagonalement un sentier d'une pente raisonnable. Nous le gravîmes, et nous nous retrouvâmes en plein soleil sur un petit plateau vert, protégé de tous côtés par les crêtes du ravin, comme par de gigantesques murailles. En face de nous, s'élevait un moulin qui paraissait abandonné.

Belphégor, si joyeux tout à l'heure, paraissait tout triste. Ses oreilles étaient couchées sur son cou. Le nez tourné vers une petite porte d'écurie, il attendait vainement qu'on vînt la lui ouvrir.

Il est impossible d'imaginer rien de plus romanesque que le tableau dont nous jouissions en ce moment. Le moulin était assis entre deux vergers d'un vert si intense, que je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareil dans ma vie. La maison semblait avoir été bâtie dans cet endroit bien plutôt pour servir de refuge que pour y pratiquer l'honnête industrie de meunier. Quoiqu'on entendît, d'ailleurs, des sources bruire de tous côtés, il n'y avait pas là un seul cours d'eau régulier et propre à faire tourner un moulin. Aussi, le système qui mettait la roue en mouvement était-il bien différent de celui que l'on emploie ordinairement. Cette roue me parut d'un diamètre considérable. Elle montait à la hauteur du toit et s'encaissait en terre dans un enfoncement pratiqué pour la recevoir. Elle était garnie tout autour d'auges ou de poches en bois, de la contenance de trois ou quatre seaux d'eau. Un conduit, également en bois, et soutenu par de grandes perches plantées en terre, s'adaptait à quelqu'une des sources qui roulaient des hauteurs voisines dans le ravin. L'eau, ainsi amenée dans les poches de la roue, l'entraînait par son poids, et les remplissait à mesure qu'elles se vidaient au fond du trou.

La conduite de Belphégor dut nous paraître alors expliquée. Il avait sans doute été jadis l'âne de ce moulin désert. La coutume de son maître, en revenant de Trouville, était probablement de s'arrêter chez le père Mathieu pour y vider un verre. D'ailleurs, notre hôte était boulanger, Belphégor devait faire d'assez fréquents voyages du moulin à la ferme. La pauvre bête avait été vendue à quelque ânier de Trouville.

Pauvre âne, qui revenais joyeusement prendre ton bât, tu ne devais plus entendre le gai tic-tac du moulin! Nous ouvrîmes l'écurie à Belphégor; il leva la tête vers le râ-

telier : le râtelier était vide. Il baissa le nez une seconde fois en couchant ses oreilles. Il fallut l'entraîner dehors. Nous le laissâmes dans le verger, où il erra tristement.

Oh! que cela remplit l'âme de mélancolie, l'aspect d'une maison abandonnée! L'imagination assombrie se représente une série de malheurs domestiques, plus lamentables les uns que les autres : la maladie, le chômage, les huissiers, les médecins, la mort.

Nous visitâmes l'intérieur de la maison. Sur les murailles nues, le poëme de la misère était écrit tout entier. Depuis combien de temps ce moulin était-il abandonné? C'est ce qu'il ne nous fut pas possible d'apprécier. L'avoué nous fit observer, en visitant la grange, des traces récentes de bêtes et de gens qui semblaient être venus en nombre. Des traces de repas gisaient à terre. Dans un coin très-obscur, nous découvrîmes une mauvaise table, quelques escabeaux, une échelle dont plusieurs bâtons étaient rompus.

Nous nous répandîmes ensuite dans les jardins et les vergers. Je ne pus m'empêcher de remarquer que la maison, le verger, les ténèbres du ravin, le bruissement des sources, en un mot, que les harmonies de ce paysage formaient un ensemble d'une mélancolie étrange et toute particulière. Les grâces champêtres de ce réduit si bien caché étaient empreintes d'un je ne sais quoi de sinistre, que l'on ressentait sans pouvoir le définir. L'idée du crime y poussait toute seule, comme les plantes vénéneuses sur certains terrains.

J'éprouvais du plaisir à plonger les yeux au fond du ravin noir. Je m'imprégnais, pour ainsi dire, des émanations funestes de ce lieu. Les endroits les plus sombres étaient ceux où je m'arrêtais de préférence. Je faisais le tour du plateau, penché vers les sources qui miroitaient dans les ténèbres. La fantaisie me prit de revoir d'en haut le passage par lequel nous étions arrivés. Ma surprise fut grande en apercevant debout, au milieu du tronc d'arbre, une silhouette humaine. Il me sembla même reconnaître l'homme de mauvaise mine que j'avais rencontré la veille, au clair de lune, sur la plage. Il disparut presque aussitôt.

Je retournais rêveur au moulin, lorsque je vis, par un escalier extérieur qui conduisait au premier étage, descendre miss Georgina, suivie de miss Calypso. La jeune Anglaise et sa gouvernante traversèrent le verger et s'éloignèrent par une route opposée à celle que nous avions suivie.

Une curiosité fort indiscrète, mais irrésistible, m'avait poussé à suivre miss Georgina, en me cachant derrière les arbres. Je l'accompagnai ainsi jusqu'au bord du verger. Elle s'arrêta derrière la haie du second pâturage. Presque aussitôt l'homme de mauvaise mine la rejoignit et l'aborda en ôtant son chapeau crasseux.

— Pourquoi n'étiez-vous pas là, Flips? lui dit-elle.

— Faites excuse, miss, répondit-il; mais le moulin est envahi par de maudites gens, dont j'ai des motifs de me méfier, je pense. Je crains même que leur chef ne m'ait aperçu. Je ne voudrais pas pour cent livres sterling qu'il sût que je fréquente le moulin.

— Partez-vous aujourd'hui, Flips?

— Dans une heure. Je suis à vos ordres, miss.

— Eh bien, alors, dites-lui que j'y serai.

— Bonne nouvelle! s'écria Flips, en faisant sauter son chapeau. Ma course sera bien payée.!

Il salua et partit.

— Bonté du Ciel! s'écria miss Calypso en levant à trois pieds au-dessus de sa tête ses mains décharnées. Que dirait master Featherstonhaug, s'il le savait?

— Il ne le saura pas, ma bonne Caly; à huit heures il dort toujours. Et tu sais que nous avons coutume de nous promener au clair de lune sur la plage. Va, ce lieu est bien choisi, et Flips est un homme précieux. Qui pourrait nous trouver ici? D'ailleurs, tu seras là, ma chère Caly, et tu sais bien que je suis incapable de rien faire ni rien dire qu'une jeune lady elle-même ne pût avouer.

— Mon enfant me fera toujours faire ce qu'elle veut, murmura la bonne Calypso en hochant la tête.

Les deux dames, en causant ainsi, s'étaient éloignées.

Je revins au moulin, en songeant encore une fois au billet tombé des mains de miss Georgina, et dont je m'étais irrévérencieusement servi pour allumer ma pipe.

Nous dînâmes au moulin. La table et les escabeaux se trouvaient là comme si on les y eût mis exprès. Lorsque nous reprîmes la route du village, je fus d'avis de chercher un autre chemin. Sans rien dire à mes compagnons, je les conduisis dans la direction qu'avait suivie miss Georgina. Nous nous en félicitâmes, car, après avoir ouvert quelques barrières et franchi un petit fourré qui dissimulait exactement ces pâturages solitaires, nous nous trouvâmes sur une belle route de gravier qui nous conduisit au village.

— Pourquoi donc, pensai-je, Belphégor, qui pouvait venir par cette route excellente, a-t-il choisi un si mauvais chemin?

En arrivant à la ferme, M. Arthur s'approcha de notre hôte, et lui frappant sur l'épaule :

— Vous ne nous aviez pas dit, père Mathieu, que vous connaissiez notre âne?

A ce mot, notre hôte devint rouge, et toussa avec un embarras mal dissimulé, que je ne pus m'expliquer.

— Vous nous direz au moins, ajoutai-je, pourquoi le moulin d'où nous venons est abandonné?

— Ah! le moulin de la ravine, répondit-il sans hésitation, c'est parce que le meunier, n'ayant pas d'ouvrage, arrêtait les voyageurs sur la route. On l'a mis, il y a deux ans, dans les galères.

— Et Belphégor était l'âne de ce terrible meunier?

— M'est avis que vous savez bien que non, répliqua-t-il avec un sourire inquiet.

— Pour le coup, je m'y perds! me dis-je intérieurement.

VI. — O CORNE! S'ÉCRIAIT-IL, CORNE MAUDITE! OU PLUTOT CORNE ADORÉE!

Certes, j'oubliai toutes ces choses, qui ne me regardaient point, en somme. Or, n'ayant, grâce au ciel, ni calendrier, ni journaux, ni rien qui sentît l'écriture ou l'imprimerie, nous laissions, sans les compter, passer les jours.

Quel jour étions-nous donc, ce jour-là? Je l'ignore. Mais je n'ai point oublié qu'il faisait un temps magnifique et que nous allâmes au bord de la mer chercher des crabes et des moules dans les rochers. C'est une pêche assez amusante, celle du crabe surtout. Le pantalon relevé au-dessus du genou, le bâton à la main, nous marchions parmi les rochers que la mer découvre en se retirant. Avec nos bâtons, qui nous servaient de leviers, nous retournions de grosses pierres. Il était rare que nous ne dénichassions pas alors quelque crabe qui aussitôt s'enfuyait, en marchant de côté comme un ivrogne. L'habileté consistait alors à le prendre entre l'index et le pouce, sans se faire pincer les doigts. Dès qu'on le touche, il ne manque pas d'ouvrir ses pinces et de saisir l'ennemi. Il n'est pas aisé de lui faire lâcher prise.

Nous retrouvâmes là plusieurs visages connus. Master Featherstonhaug, bourru comme le vent d'ouest, était assis à sa fenêtre. Le douanier, au nez cuivré, croisait derrière les rochers et ne nous perdait pas de vue. Je crus apercevoir, tapi dans une anfractuosité des falaises, ce Flips, cette mauvaise rencontre, ce mystérieux personnage à face de coquin, à qui miss Georgina Flower avait parlé, derrière un buisson, au moulin abandonné.

Je fis une rencontre plus aimable : miss Georgina, elle-même, passa près de nous, les boucles de cheveux au vent, un chapeau de paille sur la tête et le printemps sur les lèvres. Elle marchait pieds nus, dans un costume de blumériste, qui n'était sans doute pour elle qu'un costume de bain. Mais le pantalon et la blouse de laine noire donnaient à miss Calypso des proportions si bizarres, que nous eûmes toutes les peines du monde à contenir notre envie de rire.

La liberté de ces plages désertes ne devait pourtant pas exclure la politesse. Nous fûmes bientôt distraits d'ailleurs par l'arrivée d'un nouveau personnage, sir William, le minéralogiste. Une exaltation extraordinaire régnait dans sa physionomie. Je crus d'abord qu'il courait sur les traces de sa fiancée, miss Georgina; mais je m'aperçus bientôt qu'il n'y songeait guère.

— O corne! s'écriait-il en gesticulant, corne maudite! ou plutôt corne adorée! te trouver aujourd'hui ou mourir! car c'est assez d'un tel supplice!...

La suite du monologue se perdit dans le vent. Le monomane caillouteux, comme l'avait surnommé l'avoué Rondineau, était déjà loin. Nous continuâmes la pêche aux crabes. Tout à coup des cris terribles se firent entendre. Ces cris n'avaient rien d'humain, excepté le langage, car ils ressemblaient singulièrement à ceux de Polichinelle, annonçant la fin de la comédie.

Nous aperçûmes, à une centaine de pas, M. Arthur debout près d'un rocher, dans une attitude qui rendait ses cris fort incompréhensibles. Il était courbé, le visage tout près du rocher, comme s'il eût regardé attentivement quelque imperceptible objet.

— Au secours! s'écriait-il avec un étrange accent nasillard. A l'aide! holà, la la, ho! au secours! holà, ho, la la!...

Nous accourûmes vers lui et nous le trouvâmes le nez pris par une patte de crabe qui sortait d'un trou du rocher.

Le trou était rond comme un verre de lunette et à peu près à hauteur d'homme. M. Arthur avait vu remuer quelque chose au fond du trou; il avait approché le nez pour voir de près, de plus près encore; une grosse patte de crabe était sortie du trou et lui avait saisi le nez. Or, le crabe était dix fois trop gros pour passer par le trou, de sorte que M. Arthur, à l'instar des mollusques, était attaché tout vivant au rocher.

— Oh la, oh lala! s'écriait-il.

— Mais comment ce diable de crabe a-t-il pu se loger dans le rocher? disait l'avoué Rondineau.

— Il s'agit bien de cela! fit Demesmay; tirez-le d'abord de la peine.

— Si nous tenions conseil? articula Faustin.

— Pourquoi faire?

— Pour savoir de quelle façon on s'y prendra pour délivrer notre ami.

— Holà, holà, holà! continuait M. Arthur.

Je coupai court au dialogue, en cassant la patte du crabe. M. Arthur jeta un cri plus fort que les autres et se releva le nez libre et égratigné. Il nous lança, sans articuler un mot, un regard furieux et s'en rêtourna seul au village.

La compassion me prit en le voyant s'éloigner. Il était déjà loin, je courus à sa poursuite; mais, en courant, mon pied heurta contre un caillou, et j'allai, avant l'heure dernière, estamper dans le sable la longueur de mon corps.

Je me relevai vivement. Mes compagnons ne m'avaient pas vu. Je n'eus de cette chute sur le sable ni honte ni douleur. Comme César, j'avais embrassé notre mère la terre, et, comme lui, j'en tirais une conquête. Je veux parler du caillou qui venait de me faire tomber et que je ramassai avec cet instinct, bête ou sage, si l'on veut, qui nous pousse à rechercher les causes de l'accident qui nous est arrivé.

C'était une espèce de coquille nautile pétrifiée et roulée en corne de bélier.

— Tiens! me dis-je, la corne d'Ammon! Ah! sir William, que n'êtes-vous ici!

C'était, en effet, l'ammonite si ardemment cherchée par le monomane caillouteux. Je la glissai dans ma poche. Je n'avais pas envie de l'offrir à sir William, pour qui je ne me sentais nulle sympathie; mais je gardai le fossile par cette absurde raison qu'un objet dont un autre que moi faisait si grand cas valait bien la peine d'être conservé.

La pierre resta donc dans ma poche jusqu'à ce qu'il me prît fantaisie de la jeter pour m'en débarrasser, ou de l'envoyer à sir William, car, après tout... Bref, elle resta dans ma poche, dis-je, et je n'y pensai plus.

Nous rentrâmes au village, et nous trouvâmes dans le chemin creux, au bord du filet d'eau qui courait entre les pierres, M. Arthur occupé à laver les pinceaux; car laver les pinceaux de tout le monde était un des goûts de rapin de cette excellente créature. Le lavage des pinceaux fut regardé par nous comme un signe d'oubli et de pardon des injures. Aussi, pour compléter sa réconciliation, nous offrîmes une croûte de pain, trempée dans la sauce, à son ami Lubin, et nous portâmes sa santé au dessert.

Toujours chauds brelandiers, mes compagnons n'eurent pas plus tôt vidé leur dernier verre que...

VII. —.....!

— Tout va. — Brelan d'as!

— Neuf heures! m'écriai-je. Et en voilà pour jusqu'à trois heures du matin. Et vous croyez que je pourrai supporter cela? Aaah? par exemple! Et comment voulez-vous que j'arrive à la fin de ma définition de la rente foncière, d'après la méthode de M. de Thunen, si vous faites un pareil tapage?

J'oubliais que mes compagnons, qui jouaient au-dessus de ma tête, dans une chambre du premier étage, ne pouvaient pas m'entendre. Je fis une corne à la page de mon livre et j'allai me promener au clair de lune.

Je m'écartai de la plage, par cette raison que j'y avais passé une partie de la journée. J'éprouvais le besoin de faire diversion à la monotonie du brelan. Or, la mer, à ce que prétend Demesmay, est une vieille portière qui toujours bavarde en balayant le devant de sa loge.

Je pris le premier chemin venu, oui, le premier venu, ou du moins celui qui s'offrit le plus complaisamment à moi. Il était semé de gravier qui criait sous mes pieds, bordé de grands arbres et de pâturages. J'aime à marcher ainsi sur une route vivement coupée d'ombre et de clair de lune.

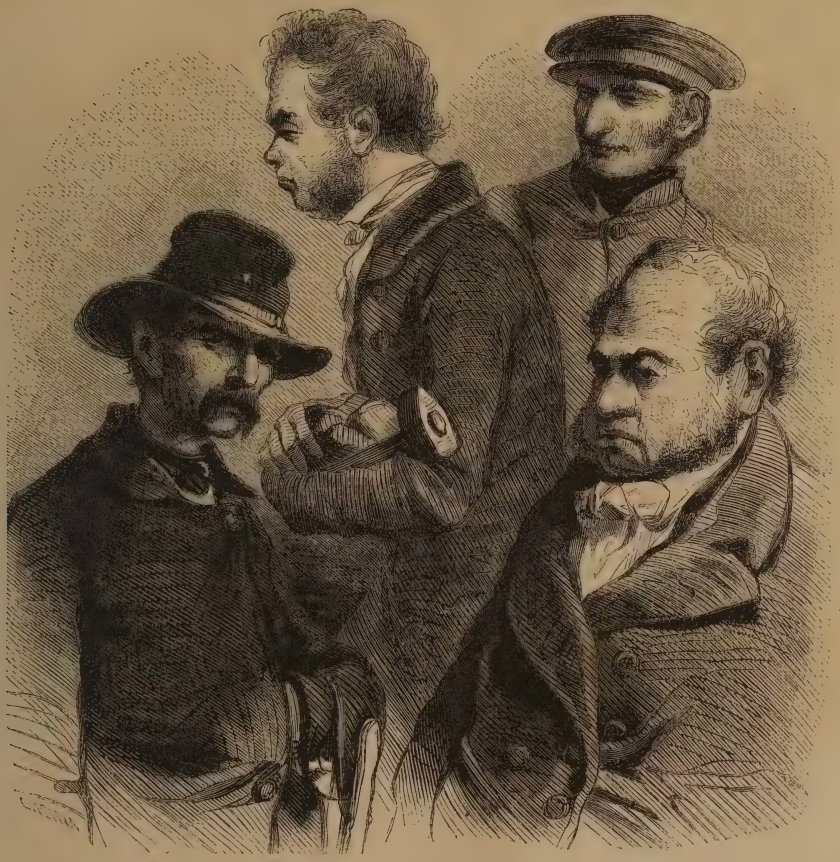
Je songeais, je marchais. A quoi songeais-je? où allais-je? Je n'en savais rien, à coup sûr; lorsqu'en rele-

vant la tête, je m'aperçus, non sans surprise, que je devais être bien près du moulin abandonné.

— Ma foi! m'écriai-je, puisque je suis si près de ce moulin et qu'il fait un si beau clair de lune, je suis curieux de savoir si ce paysage vaut réellement le grand décor de la fonte des balles dans *Freychütz*.

J'étais sur le beau chemin par lequel nous étions revenus au village, le jour de notre visite au moulin. Il ne me fut pas difficile d'y arriver, puisque je n'avais pas à traverser le ravin. Peu d'instants après, j'entrai dans le verger, au bout duquel s'élevait la maison abandonnée. Ses murs crépis, au clair de lune, se détachaient vigoureusement sur des masses d'ombre. Les perches, qui soutenaient le conduit destiné jadis à verser l'eau dans les poches de la roue, ressemblaient à des géants d'une maigreur fantastique, portant une énorme poutre sur l'épaule. Le cri de la hulotte scandait le bruissement des sources. Il ne manquait rien à cette funèbre mise en scène de la nature.

Pour mieux jouir d'un spectacle dont j'étais à la fois le seul acteur et spectateur, je gravis les marches de l'escalier extérieur qui menait au premier étage du moulin. Du haut de ce balcon improvisé, je me trouvais comme dans une avant-scène. Sur la plate-forme de l'escalier, je vis une porte ouverte et j'entrai. La curiosité ferait abandonner le plus bel objet que l'œil puisse contempler.



Master Featherstonhang, sir William, Flips et le douanier.

J'entrai donc et je ne vis rien, rien qu'une chambre où il y avait eu des meubles, sans doute, mais que les recors avaient depuis entièrement déshabillée. Elle était nue comme le dos de la main lorsqu'on a ôté ses gants. Une fenêtre, presque entièrement dégarnie de carreaux, l'éclairait dans le fond. La lune y donnait en plein. De cette fenêtre, j'aperçus le ravin ténébreux par lequel Belphégor nous avait amenés.

L'aspect de toutes ces choses n'était pas de nature à remplir mon imagination de riantes pensées. Je songeais au terrible meunier. Je l'avouerai même... et pourquoi ne le dirais-je pas? il m'eût été agréable de me retrouver sur le chemin, près du village. Je n'avais aucune arme, pas même un bâton à la main. Et certes, s'il est un endroit au monde où il soit aisé de faire disparaître quelqu'un, c'est bien au moulin abandonné. Le meunier-brigand avait merveilleusement choisi son repaire. Les impressions que nous recevons des objets qui nous environnent influent beaucoup sur nos idées : les grâces sinistres de ce paysage m'avaient préparé aux plus funestes pensées, et je me laissais glisser sur cette irrésistible pente, lorsqu'il me sembla entendre parler près de moi.

J'écoutai de toutes mes forces. On parlait en effet, mais d'une voix si douce que je n'éprouvai aucune crainte. C'était une voix de femme.

— Jamais, disait-elle, je n'aurais consenti à une pa-

reille démarche, si ce n'eût été pour dire à l'ami de mon enfance un éternel adieu.

— Bonté de Dieu ! s'écria une autre voix de femme, mais une voix dans laquelle les années avaient faussé plus d'une note, si master Featherstonhang savait qu'il est ici..., que vous êtes ici..., que je suis ici !...

— Eh parbleu, me dis-je aussitôt, c'est notre petite Anglaise, miss Georgina, qui ne craint pas les revenants, à ce qu'il paraît...

Une voix d'homme rompit le silence.

— Quoi ! maintenant que je suis employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes ! Ah ! Georgina, notre oncle ne peut plus dire que je ne suis bon à rien, que je suis un vagabond sans profession...

— J'y suis ! pensai-je. C'est ce cousin Edwards dont parlait la fermière. Eh mais, ne serions-nous pas aujourd'hui samedi ? Nous devons être aujourd'hui samedi... Quoique ma conscience soit là pour me l'attester à moi-même, j'ignorais complétement à quel jour de la semaine nous étions. Ce billet, tombé des mains de miss Georgina et qui a servi à allumer ma pipe, était de ce M. Edwards.

Tandis que je me donnais ces explications à moi-même, je vis que la cloison indiscrète laissait filtrer un pauvre rayon de lumière jaune qu'écrasait le clair de lune. Je regardai à travers cette fente. Une bougie, posée sur une cheminée, éclairait trois personnages, parmi lesquels je reconnus aussitôt miss Georgina et sa gouvernante Calypso. Le troisième personnage était un homme. Il me sembla que je l'avais déjà vu. C'était, en effet, le jeune Anglais, haut monté sur jambes, que j'avais rencontré sur la plage de Trouville, s'écriant, les yeux tournés vers Villers et les mains sur le cœur : « O la plus belle des femmes et des cousines ! »

Il continuait, pendant ce temps, son discours, qui devenait pathétique.

— Est-ce ainsi, Georgina, que vous tenez vos promesses ? Ah ! vous avez bien vite oublié ces jours d'enfance que nous passions ensemble dans la boutique de notre exécrable oncle Featherstonhang le droguiste ! Tout ce que je pouvais dérober de bon dans la maison était pour vous. Vous souvenez-vous ?...

Je vis miss Georgina porter son mouchoir à ses yeux.

— Allons-nous-en, fit miss Calypso alarmée.

— Ma bonne Caly, encore un moment !

— A quoi bon ?

— Ne croyez pas, Edwards, reprit Georgina, que je vous préfère sir William, oh, non !

— Un homme qui n'aime que les cailloux, articula Edwards, et dont le cœur est plus dur...

— Mais, poursuivit Georgina, notre oncle a engagé sa parole ; il ne se dédira pas, et le premier devoir d'une jeune personne est d'obéir à ses parents.

— Voilà qui est bien dit, ma fille, ajouta miss Calypso. Il vaut mieux se pas se marier que de se mal marier. Où en serais-je aujourd'hui si j'avais autrefois épousé ce mauvais sujet de capitaine Jones ?...

Mais Calypso, s'apercevant que ses conclusions étaient entièrement contraires à ce qu'elle voulait dire, s'arrêta brusquement. Et moi je m'aperçus, de mon côté, que, depuis dix minutes, je commettais une véritable indiscrétion.

Je me retirai donc, et, trouvant sous ma main une porte entr'ouverte, j'entrai dans une autre chambre.

Cette seconde salle me parut encore plus délabrée que première. Il ne restait pas une seule vitre aux deux fenêtres qui l'éclairaient. La lune y entrait donc librement et dans tous ses atours de nuit.

Une seule chose me frappa dans cette chambre nue : c'était une grande tache noire que je vis au milieu du plancher.

— Mais non, me dis-je, la lune me trompe. Ce n'est pas une tache... ; c'est l'ombre de quelque objet que je ne puis voir, un objet du dehors.

J'allais poser le pied au milieu pour mieux m'en assurer, lorsque heureusement je m'arrêtai. Le cœur me battit. Un pas de plus, je tombais au rez-de-chaussée. Ce que j'avais pris pour une tache, puis pour une ombre, était simplement un grand trou dans le plancher.

Echappé au péril, je m'agenouillai, et, couché sur le ventre, je regardai au fond du trou. Je ne vis rien d'abord. Le trou était tout noir. Mais, en regardant plus attentivement, j'aperçus cinq ou six lucarnes à travers lesquelles filaient de minces rayons de lune.

Ce peu de clarté me suffit bientôt pour reconnaître la grande salle où nous étions entrés, et qui sans doute servait de grange au moulin. Je vis même la table et les escabeaux encore dressés à la place où nous les avions mis, sous une grande poutre qui traversait la salle et qui servait à porter l'essieu de la roue du moulin.

Il n'y avait là rien qui pût longuement fixer mes regards, et j'allais me relever, lorsque la porte de la grange s'ouvrit brusquement. Un homme entra et regarda autour de lui. Je ne pus voir son visage, mais aucun de ses mouvements n'échappait à mes yeux accoutumés à l'obscurité.

Ayant aperçu l'échelle à barreaux demi-rompus, qu'on avait abandonnée comme ne valant sans doute pas la peine d'être emportée, l'inconnu la prit, l'appuya contre la muraille, monta les échelons et parvint à gagner la poutre, sur laquelle je le vis s'asseoir.

— Voilà, vraiment, me dis-je, un singulier personnage et une occupation étrange !

L'inconnu, assis sur la poutre comme un corbeau perché sur une branche, tenait d'un air mélancolique son menton dans sa main. Il poussa un grand soupir, et s'écria :

— Invisible ! invisible ! introuvable !...

Il tira ensuite de sa poche une corde qu'il passa autour de la poutre et qu'il assujettit à l'aide d'un nœud. Il fit à l'autre bout un nœud coulant qu'il se passa autour du cou, et, remettant son menton dans sa main, ainsi que son chapeau qu'il avait ôté, il parut continuer le cours de ses réflexions mélancoliques.

— Ma vie est intolérable ! articula-t-il ; et d'ailleurs que dirait-on de moi, sir William ?...

— Sir William ! me dis-je.

— Que dirait-on de moi au club des minéralogistes, si je revenais sans la corne ?... O toi qui absorbes mes nuits sans sommeil, toi pour qui j'ai, sans boire ni manger, marché des jours entiers, corne, corne adorée ! serais-tu donc la pierre philosophale ?... Ah ! puisqu'il en est ainsi, mieux vaut en finir de suite avec cette misérable existence, et quitter le rêve d'un jour pour le rêve éternel !

Ce disant, sir William se laissa doucement glisser, en tenant encore la corde d'une main, et je le vis bientôt pendre comme un gland au rameau d'un chêne.

Il dansait la danse de l'air,

« Ousqu'il n'y a pas de plancher, »

dit une vieille chanson de voleurs.

— Au meurtre ! ou plutôt au suicide ! m'écriai-je en me relevant précipitamment.

Je courus à la porte. Le vent l'avait fermée sur moi. Et pas de clef! Malédiction! J'entendis au dehors des voix d'hommes. Je courus à la fenêtre. Six ou sept personnes, dont l'une portait une lanterne, entrèrent dans la grange. C'était ce damné Flips et six individus d'aussi mauvaise mine que lui. J'allais crier; je me retins. Ils entrèrent.

— Laisseras-tu périr sir William? me dit ma conscience.

Surmontant toute crainte et toute curiosité, je me jetai contre la porte avec tant de violence qu'elle se brisa. Je m'élançai dehors, descendis l'escalier et entrai dans la grange.

Flips et ses compagnons n'avaient pas vu le pendu. Ils avaient posé leur lanterne sur la table, des gobelets et des verres, et allaient trinquer, lorsque je me précipitai en criant :

— Pendu! pendu!

Ils crurent à une allusion ou à une menace, car ils me jetèrent un regard de travers; mais, au même instant, sir William battit un entrechat si désordonné que la corde cassa.

Il tomba sur la table, au milieu des verres et des bouteilles, et culbuta la lanterne. Flips et ses compagnons poussèrent un cri d'épouvante. La lanterne heureusement ne s'était pas éteinte. Je la relevai et je courus au secours de sir William. Il avait été pendu si mal et pendant si peu de temps que l'asphyxie et la strangulation ne purent avoir lieu. Il n'avait même pas perdu connaissance.

Je n'eus pas plus tôt desserré le nœud coulant qui lui servait de cravate, qu'il se leva fièrement en me disant :

— De quoi vous mêlez-vous?

Il ramassa son chapeau et se dirigea d'un air furibond vers la porte.

Miss Georgina, sa gouvernante et sir Edwards, qui venaient savoir la cause de tout ce bruit, lui barrèrent le passage.

— Vous ici, miss Georgina! s'écria sir William.

— Ah! miss, nous sommes perdues! fit miss Calypso.

Georgina était devenue rouge et faisait une petite moue de mécontentement. Quant à Edwards, il relevait flegmatiquement ses manches en Anglais qui se prépare à boxer.

Une interruption de Flips attira d'un autre côté l'attention des spectateurs.

— Compagnons! s'écria Flips en me montrant du doigt, vous voyez cet homme, c'est le chef des *ambulants!*

— Ambulant, moi?

Je me souviens qu'on désignait ainsi certains commis de douane qui se mettent en embuscade sur le passage des contrebandiers.

— Il ne faut pas qu'il sorte d'ici! reprit ce coquin de Flips.

Deux de ses compagnons s'avancèrent, en effet, pour me mettre la main au collet.

— Arrêtez! dis-je en reculant d'un pas. Je ne suis pas ce que vous pensez. Je suis venu à Villers pour mon plaisir.

— A Villers pour son plaisir! s'écria Flips. Si vous disiez à Trouville, bien; mais ici! Et d'ailleurs achète-t-on l'âne d'un ancien contrebandier?...

— Quoi! notre âne?

— Faites donc l'étonné!

Je ne m'étonnai plus; au contraire, je devinais pourquoi Belphégor connaissait si bien les mauvais chemins. Je m'expliquais aussi l'embarras de notre hôte, qui sans doute remontait souvent sa petite boutique en achetant au contrebandier des marchandises anglaises.

— Vous espériez, avec l'âne, découvrir nos cachettes, dit Flips; et c'est ainsi que vous avez trouvé le moulin abandonné. Je vous ai bien vu aussi l'autre soir, — vous ne le nierez pas, puisque je vous ai parlé, — monter votre garde sur la plage et guetter les barques en mer.

J'allais répliquer et chercher à détruire ces preuves accablantes, lorsqu'une voix forte s'écria :

— Que personne ne sorte!

Nous vîmes paraître à la porte le douanier au nez bronzé et deux de ses compagnons.

— Vous le voyez! dit Flips.

— Voici le chef! s'écria le douanier au grand nez, en s'élançant vers moi.

— Le chef de quoi?

— Parbleu! fit-il amèrement, le chef des contrebandiers!

— Cette plaisanterie me paraît forte.

— Et l'âne!

— Quel âne?

— L'âne du fameux smuggler de Dives, que vous avez racheté à prix d'or... Faites donc l'ignorant! Oh! mais je vous surveillais depuis votre arrivée. Vous êtes mon prisonnier! Il doit y avoir de la contrebande ici.

— Vous êtes un agent du gouvernement, répliquai-je, je vais vous montrer mon passeport...

— Il n'est pas nécessaire, interrompit Flips en s'avançant; je vois qu'il y a ici une erreur, et j'affirme que monsieur n'est pas des nôtres. Comment vous portez-vous, monsieur Polydore?

— Pas mal et vous, Flips, répliqua le douanier au long nez; eh bien, vous voilà pris, mon garçon?

Flips avait tiré sa tabatière et offrait une prise au douanier.

— C'est de la régie pure, dit-il.

— Vous voilà pris, mon brave Flips, répétait le douanier en savourant sa prise.

— Pas encore, sauf votre respect, monsieur Polydore, répliqua Flips en se bourrant le nez. Il faut, pour m'arrêter, que vous me surpreniez en délit. Or, il n'y a pas une once de contrebande ici.

— Qu'on explore le moulin! dit le douanier à l'un de ses compagnons.

Celui-ci revint au bout de cinq minutes, en disant qu'il n'y avait rien.

Le douanier parut décontenancé.

Flips tira froidement sa montre.

— Onze heures moins un quart, fit-il; monsieur Polydore, vous êtes enfoncé.

— Comment cela?

— Je vous ai attiré au moulin abandonné; mais, dans ce moment-ci, dix de mes hommes déchargent une barque aux Roches-Noires. Est-ce bien joué?

— Ah! satané coquin! s'écria le douanier en s'élançant dehors, suivi de ses deux camarades.

— C'est pas la peine de vous essouffler, monsieur Polydore, cria Flips en se servant de ses mains comme d'un portevoix. Les marchandises doivent être en sûreté à cette heure.

Le bruit des pas précipités des douaniers retentissait dans le silence de la nuit. Il s'affaiblit peu à peu et cessa.

— Holà! vous autres, dit Flips à ses compagnons, qu'on enlève les marchandises qui sont au fond du ravin, et qu'on file lestement.

Flips ôta son chapeau, et, s'approchant d'Edwards et de miss Georgina, il prit congé d'eux en leur souhaitant mille prospérités. Je compris alors que le contrebandier qui ven-

dait des dentelles aux belles dames, et des cigares aux élégants de Trouville, avait servi à sir Edwards de courrier pour lier des communications avec sa cousine.

— Quant à vous, monsieur, ajouta Flips en s'approchant de moi, je vous fais bien mes excuses ; et j'espère que vous serez assez bon, un soir, quand je vous rencontrerai sur la plage, au clair de lune, d'accepter de moi un paquet de vrais *puros*.

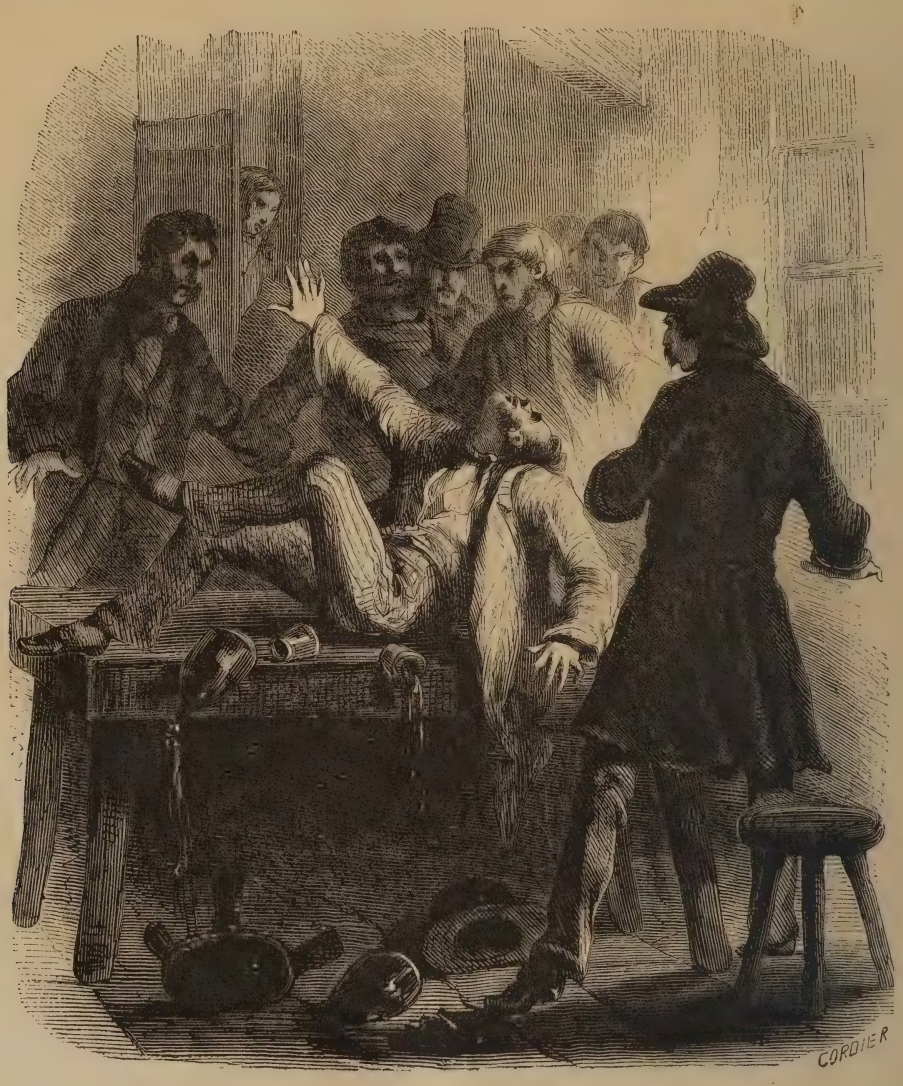
Le départ des contrebandiers ne rendait pas la situation moins embarrassante. Il se fit un instant de silence ; sir William le rompit le premier.

— Je suis charmé de vous rencontrer ici, miss Georgina, articula-t-il. Puisque je n'ai pas pu me pendre, je veux me marier ! c'est un parti pris.

Ce compliment parut produire sur la jeune Anglaise une impression peu agréable. Elle baissa la tête et essuya une larme.

— Me marier tout de suite, poursuivit sir William ; et puisque je ne puis trouver cette maudite corne, j'ai maintenant des loisirs... Allons prévenir master Featherstonhang.

— Adieu, Edwards, adieu pour jamais ! fit Georgina.



William tombé sur la table, devant Flips et ses compagnons, etc. (chap. VII). (Page précéd.)

— Sir William, dit Edwards d'un ton grave, vous allez contracter une union qui n'amènera point le bonheur à votre foyer. Réfléchissez ; peut-être un jour vous repentiriez-vous inutilement... Rien au monde ne saurait-il vous engager à renoncer à ce mariage ?

— Rien, monsieur, rien que je sache... absolument rien... Ah ! si, pourtant, une chose, une seule chose...

Il poussa un rire amer.

— Et quelle chose, monsieur, parlez !

— Trouvez-moi la corne d'Ammon, jeune homme, et je renonce à la main de miss Georgina.

Edwards resta étourdi de la réplique. Dans le même instant, je sentis au fond de ma poche quelque chose de dur qui m'incommodait beaucoup. Je me souvins du caillou qui, le matin, m'avait fait tomber.

— Je tiens le bonheur de deux personnes dans ma main, me dis-je, ah ! c'est bien le cas ou jamais de l'ouvrir !

Je me glissai derrière Edwards, et, le tirant par la man-

che, je lui glissai la pierre dans la main. Le jeune homme la prit, et, l'examinant avec un mélange de surprise et de curiosité :

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

Sir William poussa au même instant un cri terrible, et faillit à s'évanouir.

— La voilà ! s'écria-t-il.

Il se jeta à genoux, et, joignant les mains :

— Au nom de Dieu puissant, jeune homme, donnez-moi cette corne, et je jure que je vous laisse avec joie la main de la belle miss Georgina. Avant d'être homme, monsieur, je suis minéralogiste !... Ne faites pas le désespoir d'un loyal Anglais, en le privant de l'objet de ses plus chères affections !

Georgina, impatiente, enleva l'ammonite des doigts de son cousin, et la tendit à sir William, à qui l'excès de bonheur donna de la galanterie.

— De la main des grâces et de la beauté, articula-t-il, elle me sera doublement chère ! O corne ! corne adorée, te voilà donc enfin, cher objet de mes rêves !

Il la baisa, et l'approchant tout près de son visage, pour la mieux voir :

William baisant la corne d'Ammon ; Edwards baisant la main de Georgina (chap. VII).

— Quelle beauté sur terre est comparable à toi, corne divine ! continua-t-il.

Puis, plaçant la corne dans ses cheveux :

— O Jupiter Ammon ! combien tu devais être majestueux avec cette corne sur le front !

— Rien ne s'oppose plus à notre bonheur, chère Georgina, s'écriait Edwards, en pressant sous son bras le bras de sa cousine ; courons annoncer cette excellente nouvelle à notre cher oncle Featherstonhang !... Mais, à propos, où est notre bienfaiteur? où est-il cet homme providentiel? car providentiel est le mot... Où est-il, que nous lui témoignions notre reconnaissance?...

Désirant m'y soustraire et conserver mon caractère mystérieux, j'avais gagné le verger, et je marchais rapidement sur l'herbe toute blanchie par la lune, comme pour servir à la danse des follets.

Je repris ma promenade ; je rentrai ensuite sans bruit dans ma chambre. Quoiqu'il fût bien tard, j'entendis, au-

dessus de ma tête, mes compagnons, qui criaient tous à la fois :

— Trente et un ! — Brelan ! mysti !

— Je vous l'avais bien dit, vous êtes un peintre de cour, disais-je à Faustin Besson, qu'une lettre appelait aux Tuileries, pour y peindre le plafond de la chambre à coucher de l'impératrice Eugénie.

— Tant mieux ! répliqua-t-il. Et la suite prouva qu'il avait raison.

Demesmay, qui ne sort de sa mélancolie que pour faire, à lui seul, le bruit d'un orchestre tout entier, imitait, en bouclant sa valise, le bruit d'une foule d'instruments. Il songeait qu'il allait revoir sa belle Vierge du Panthéon, encore enveloppée de triples voiles, comme la déesse Isis.

Robineau songeait au procès Reverchon, M. Arthur à ses poules et à ses lapins des Batignolles.

Nous prîmes congé de notre hôte, de la petite église, du verger, de la basse-cour, de la nature normande, de Belphégor et de Lubin, s'il vous plaît, cher lecteur ; de Lubin, que j'espère bien revoir, mais sous une forme nouvelle et plus appétissante, ainsi que la décrit Max Büchon, dans son idylle intitulée *le Cochon* :

Un grand morceau de lard, bien ferme et bien rougeâtre,
D'andouilles encadré, comme un saint près de l'âtre,
Il n'est pas de tableaux d'or fin tout reluisants
Qui nous allèchent plus, nous autres paysans!

Deux heures après, nous étions sur le bateau à vapeur de Trouville au Havre.

Il faisait un temps superbe. Les passagers étaient nombreux. A l'arrière, sous la tente, j'aperçus une jeune et charmante Anglaise, qui s'appuyait languissamment au bras d'un jeune homme. Tous deux gardaient ce silence, qui, selon moi, est la plus complète expression du vrai bonheur. Je reconnus miss Georgina et Edwards, ou plutôt M. et Mme Edwards. Derrière eux, assis sur un pliant, je vis master Featherstonhang le droguiste, que j'eus peine à reconnaître, tant son visage bourru rayonnait de satisfaction.

Pour éviter d'être vu par les jeunes époux, j'allai rejoindre l'avoué Robineau et M. Arthur, tous deux en contemplation devant une mer magnifique.

L'avoué remuait les lèvres. Je compris qu'il élaborait sa *Description de l'Océan*. Je l'entendis, en effet, murmurer :

Cependant le vaisseau, sillonnant l'onde amère,
Des yeux des nautoniers faisait enfuir la terre,
Quand Neptune irrité...

Quant à M. Arthur, il témoigna son admiration d'un seul mot. Etendant la main vers la mer, il dit :

— Comme on laverait bien les pinceaux !

De retour à Paris, l'un des derniers soirs de cet hiver, réunis autour du feu, dans l'atelier de Demesmay, je racontai — seulement alors — à mes compagnons de voyage, les aventures dont j'avais été acteur et spectateur, à leur insu, durant les parties de bouillotte. Ils ne voulurent pas me croire. Et pourtant, tout ce que je viens d'écrire est vrai ; oh ! rien n'est plus vrai, je vous assure.

HIPPOLYTE CASTILLE.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE LOUVRE ACHEVÉ.

Anciens projets d'achèvement du Louvre. Louis XIV et Louis XV. Loret et Voltaire. La Révolution. La niche et le saint. A quoi servit l'Être-Suprême. Napoléon Ier. Percier et Fontaine. Scène curieuse. Grand débat. La galerie transversale. L'exécution actuelle. Ménage à part. La cour Louis-Napoléon. Pavillons et galeries nouvelles. Leur destination. Leurs sculptures. Les trois statues équestres, etc.

Enfin les échafaudages sont tombés, les pavillons et les galeries se développent aux regards ; la cour Napoléon, son jardin et ses arcades sont ouvertes à la foule, et chacun peut contempler dans son ensemble et dans ses détails le Louvre, achevé à l'extérieur.

Avant de compléter nos précédents articles (1) par la description des nouvelles parties de ce monument colossal, qui passionne la France à si juste titre, et sur lequel nous reviendrons souvent encore par la plume et par le burin, rappelons en quelques mots les projets d'achèvement antérieurs à celui qui vient de s'accomplir.

La jonction du Louvre aux Tuileries a été le rêve de tous les gouvernements depuis deux siècles.

En 1662, Louis XIV ordonna à Colbert de procéder à ce grand ouvrage, et Loret annonça la bonne nouvelle aux Parisiens dans sa *Gazette historique*.

(1) Voyez les tables des tomes XX à XXII.

Par ordre de son Éminence,
On va, dit-on, en diligence,
(Et tel dessein sent bien la paix)
Continuer mieux que jamais,
Par une belle architecture,
Du Louvre la grande structure.
Et c'est à présent tout de bon
Que le sage sieur Ratapon,
Comme ayant la surintendance
Des bâtiments royaux de France,
Va de bon cœur s'employer là...
Et je jurerais de cela...

Malgré le serment du poëte, le grand roi abandonna le Louvre pour Versailles.

Sous Louis XV, autre projet, plus vain encore. L'anarchie seule s'établit au Louvre. L'un y traçait son jardin, l'autre y campait ses écuries. La salle des moulages fut livrée aux carrosses, etc., etc. Et cependant les artistes protestaient, les écrivains réclamaient, et Voltaire s'écriait au nom de tous :

Monument imparfait de ce siècle vanté,
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attendant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité ?
Faut-il que l'on s'indigne, alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent vous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever !

La Révolution, à son tour, s'occupa du Louvre. Un patriote demanda sa destruction sans phrases. Danton appuya cette belle motion : « La niche rappelle toujours le saint, dit-il, pourquoi ne pas raser le *repaire des tyrans?* » Le citoyen Cointaux proposa d'y établir des bergeries et des vacheries, d'y vendre du lait et du fromage, des légumes et des œufs. On planta, en effet, des pommes de terre dans le jardin des Tuileries. Les grands arbres allaient tomber, quand Robespierre revendiqua leur ombre pour sa fête de l'Être-Suprême. L'Être-Suprême n'eût que cela de bon. C'est toujours quelque chose.

Enfin, Napoléon Ier tourna son œil de maître vers le Louvre, et demanda à Percier et à Fontaine un projet d'achèvement.

Ce projet lui fut soumis vers le commencement de 1810. La délibération fut solennelle et curieuse. Un témoin oculaire nous en a conservé le récit, plein d'intérêt en ce moment, en face de l'exécution nouvelle.

— La plupart des grands officiers de la couronne, dit le narrateur, l'intendant général, tous les chefs de service de la maison, un ou deux entrepreneurs et quelques artistes, entre autres le peintre David, avaient été à l'avance demandés au château pour l'heure de midi. Tout le monde fut ponctuel, cela va sans dire. Au milieu de la galerie de Diane figurait, sur une longue table, un plan-relief : c'était celui du Louvre réuni aux Tuileries. L'attention générale se porta sur cet objet, exposé pour la première fois. Les grands dignitaires assiégèrent de questions le premier architecte, M. Fontaine, qui était l'auteur du projet. Nul ne s'avisa de le critiquer, on est trop poli à la cour ; mais aussi personne n'osa hasarder le plus petit mot d'approbation ; c'eût été se compromettre : l'Empereur n'avait pas encore prononcé.

— C'est grandiose ! dit Napoléon au premier coup d'œil... Ils l'ont commencé, je l'achèverai, j'espère.

— Sire, reprit l'architecte Fontaine, si ce projet agrée à Votre Majesté, mon zèle ne fera pas défaut à l'œuvre.

— Oui, je suis content, monsieur Fontaine ; voilà qui est beau !

Et les courtisans de s'écrier à qui mieux mieux :

— C'est beau ! c'est superbe ! c'est magnifique !

Alors l'Empereur se plaça au centre, tout près de lui était M. Fontaine ; à droite, le grand maréchal Duroc ; à gauche, un homme qui a laissé une fortune considérable et une réputation intacte, union de plus en plus rare : c'était l'intendant général de la couronne, M. Daru, que le public avait surnommé le courtisan honnête homme, et que les malins esprits appelaient le courtisan républicain, parce qu'il osait exprimer avec franchise son opinion, même à la cour. Les autres officiers formaient le cercle autour de la table...

Dans le plan-relief de M. Fontaine, observe M. Béliard, figurait une galerie transversale servant de jonction aux deux ailes du Louvre. Cette galerie, dans la pensée de M. Fontaine et de M. Percier, avait pour but de masquer le mauvais effet de l'arc de triomphe de la place du Carrousel. Leur but était-il entièrement atteint? Il paraîtrait que non, car notre narrateur continue ainsi :

— L'Empereur fit rapidement le tour de la table, et, s'arrêtant tout à coup en face de la galerie transversale, qui coupait en deux cours la magnifique place du Carrousel :

— Oui, dit-il à Fontaine, votre projet me plaît, il est beau, il est grand, mais votre galerie me taquine.

— Et moi aussi, fit un des courtisans.

— Vous voulez masquer le mauvais effet de votre arc de triomphe, et vous obvierez à un défaut par un défaut plus grave.

Et tous les grands seigneurs de s'incliner en signe d'adhésion aux critiques du maître. Napoléon aurait dit un mot de plus qu'ils n'eussent pas manqué de trouver détestable, absurde, le projet que tout à l'heure ils avaient trouvé superbe, admirable.

L'Empereur paraissait absorbé dans ses pensées, et le témoin croit se rappeler que Napoléon avait l'intention de placer l'arc de triomphe ailleurs. Toutefois, il ne statua rien de définitif à cet égard, et s'occupa de suite de la destination à donner aux bâtiments de la galerie parallèle à celle du Louvre, en commençant par les premières arcades qui se lient au pavillon Marsan. Ce logement, le plus rapproché du château, le grand-veneur, le grand-écuyer, le grand-aumônier, tous les courtisans se le disputaient : il y avait combat. L'Empereur fit taire d'un mot toutes ces prétentions.

— Eh ! messieurs, songeons d'abord aux caves : ces caves, M. Fontaine, je vous les recommande essentiellement ; elles sont destinées à contenir mon trésor (qui par parenthèse n'était rien moins que de soixante millions en espèces conquises sur l'étranger). Je demande pardon à ces messieurs de la préférence, ajouta-t-il ; mais je veux que mon trésor soit logé le premier et le plus près de moi possible.

Qui loge le trésor loge nécessairement le trésorier ; celui-ci s'esquiva à l'instant, enchanté, dissimulant sa joie et se dérobant à la jalousie de ses rivaux. L'arrêt était sans appel ; on passa aux logements suivants, tous recherchés avec le même zèle, et donnés par l'Empereur avec un discernement remarquable.

On arriva enfin à la galerie transversale, dont on n'avait d'abord conçu le projet que dans le double but de cacher le défaut de parallélisme des deux façades correspondantes du Louvre et des Tuileries, et pour consacrer le rez-de-chaussée à une promenade d'hiver. Cette promenade avait encore un grand défaut aux yeux de Napoléon.

— Elle ne sera pas assez vaste, disait-il ; j'aurais voulu un local où les vieillards pussent se promener tranquillement, les jeunes gens courir tout à leur aise et les enfants folâtrer sans se gêner les uns les autres. Les modernes n'ont rien construit de ce genre, pas même vos galeries du Palais-Royal, où les jours de vacance, dans notre jeunesse, nous allions jouer en sortant de l'Ecole militaire, et que nous fûmes forcés d'abandonner pour les Champs-Elysées, faute d'espace.

Les étages supérieurs n'avaient encore aucune destination, et c'est Napoléon qui songea tout à coup à y établir la bibliothèque, et qui, séduit par cette idée de réunir dans le même local ce précieux dépôt des sciences à la collection alors la plus riche et la plus complète de statues et de tableaux qu'il y eût en Europe, laissant échapper un sourire de fierté, se retira en disant :

— C'est arrêté, l'aile droite du Louvre et la galerie transversale seront destinées à la bibliothèque, l'aile gauche et la galerie latérale au Musée, les Tuileries au chef du gouvernement. Ainsi, le jour d'une audience solennelle, un ambassadeur étranger ne pénétrera jusqu'à l'empereur des Français qu'après avoir parcouru ces vastes galeries pleines de tout ce que l'antiquité et les temps modernes ont produit de chefs-d'œuvre en tout genre. Après avoir passé la première porte, car il entrera par celle de bronze du Louvre, il aura dans l'intérieur à peu près une demi-lieue à faire avant d'arriver à la salle du Trône...

Sur ce mot, les courtisans s'inclinèrent, et Napoléon, levant la séance, ajouta, en se tournant du côté des deux architectes:

— Messieurs, aujourd'hui le plan, demain à l'œuvre.

Mais demain, c'était la chute du premier empire; et le Louvre, oublié par la Restauration et par Louis-Philippe, ne devait s'achever réellement que sous Napoléon III.

Les architectes avaient toujours dit que les Tuileries et le Louvre ne seraient bien mariés qu'en faisant ménage à part.

C'était là l'objet de la galerie transversale proposée par Fontaine : c'est encore le motif des bâtiments et du jardin de la cour Louis-Napoléon, exécutés par Visconti et M. Lefuel.

Sans consoler ceux qui regretteront toujours l'intégrité de la place du Carrousel, la cour Louis-Napoléon désarme la critique par sa richesse et sa beauté d'architecture et d'ornementation.

Pour rendre à chacun ce qui lui appartient, nous relèverons dans le *Moniteur* même les noms des artistes qui ont exécuté ces merveilles sous la direction de M. Lefuel.

Et d'abord, le pavillon Lesdiguières, surélevé, réparé, complété, au milieu de la galerie de l'ancien Louvre, fait, d'un côté du Carrousel à l'autre, une gracieuse symétrie au pavillon de Rohan, dont il répète les principales dispositions; les sculptures du fronton, la figure centrale et les Génies qui l'accompagnent sont de M. Dumont, membre de l'Institut; M. Poitevin, l'auteur des jolies Renommées situées à la même place, sur la façade du pavillon de Rohan, a fait les figures en bas-relief des tympans de l'arcade du rez-de-chaussée ; les modèles de l'ornementation élégante et riche qui encadre les fenêtres, s'enroule sur les corniches, et nielle les panneaux, sont dus à MM. Hubert Lavigne, Hurpin et Knecht.

Arrivons maintenant à la place Louis-Napoléon, et, pour en apprécier exactement la position, la destination et la valeur, rappelons, avec l'habile critique de *l'Illustration*, M. Du Pays, — que les constructions du premier empire, lorsqu'on reprit les travaux en 1852, étaient arrêtées à peu près à la hauteur de la rue de Rohan, continuation de la rue de Richelieu, et que, du côté du Louvre, elles se réduisaient à une bâtisse ébauchée, faisant face à l'entrée du musée de peinture. L'intervalle dut être rempli par l'élévation d'une galerie ayant sa façade, au nord, sur le Palais-Royal et la rue de Rivoli prolongée. C'est cette façade que représente notre gravure de ce jour. Dans l'espace intérieur libre entre les deux ailes, deux autres galeries ont été également construites dans le prolongement des bâtiments, qui, au sud et au nord, enferment la cour carrée du Louvre. Ces deux galeries, ayant une façade en retour sur la place du Carrousel, laissent entre elles l'espace aujourd'hui désigné sous le nom de place Louis-Napoléon. Dans cet espace ont été établis deux squares, fermés par des bahuts en pierre surmontés de grilles en fer, et séparés par une large voie dallée et pavée, destinée au passage des piétons, pour aller de la place du Palais-Royal au quai, en traversant à rez-de-chaussée la double ligne des nouvelles constructions. Les jardins de ces deux squares sont plantés d'arbustes et d'arbres, dans l'intention de masquer par leur élévation le défaut de parallélisme qui existe entre la façade du vieux Louvre et celle du palais des Tuileries. Quant à l'obliquité de l'axe passant par les pavillons de l'horloge des palais des Tuileries et du Louvre, rien dans le plan adopté n'en sauve la discordance. Du reste, cette discordance était surtout sensible, lorsque le passage sous le pavillon central du château des Tuileries (continuation naturelle d'une grande voie de communication, qui commence à l'Arc de l'Étoile et doit bientôt aboutir à l'Hôtel-de-Ville) n'avait pas été interdit au public, parce qu'en traversant la cour du château, on avait entre soi et la façade du vieux Louvre l'arc de triomphe du Carrousel, placé comme un jalon intermédiaire, qui servait à mesurer à l'œil la déviation très-marquée de la ligne.

Si, tournant le dos aux Tuileries, avec notre cicerone, nous considérons les constructions nouvelles entre la place Louis-Napoléon et la rue de Rivoli, nous remarquerons, dans l'axe de la place du Palais-Royal, un bâtiment transversal qui les divise en deux parties, renfermant chacune une cour intérieure. Les bâtiments autour de la première cour sont consacrés au *ministère d'Etat*; ceux de la seconde, au *ministère de l'intérieur*. L'édifice transversal contiendra au premier étage la *bibliothèque du Louvre*, et au-dessus, des salles destinées à une *exposition permanente des beaux-arts*. Il se termine, à ses deux extrémités, par de grands pavillons surmontés de combles décorés de plombs repoussés.

Si les regards se portent de l'autre côté de la place Napoléon, sur les constructions nouvelles qui viennent s'appliquer à la grande galerie du Musée, longeant les bords de la Seine, on retrouvera une disposition semblable : au centre, un bâtiment transversal séparant également cette aile en deux parties, et contenant un *manége* au rez-de-chaussée, et au-dessus la *salle des Etats*, où les grands corps de l'Empire pourront se réunir dans les circonstances solennelles. Cette salle communiquera avec les Tuileries par la galerie de peinture. C'est dans ce pavillon central que sera l'*entrée du Musée*. La ligne des bâtiments s'étendant depuis l'ancienne entrée du Musée jusqu'à la place du Carrousel comprendra les galeries affectées à l'*exposition périodique des ouvrages des artistes vivants*. Les cours appartenant à cette aile sont à un niveau bien inférieur à celui du sol de la place du Carrousel. Cette irrégularité est masquée par les constructions. Autour de ces cours sont établies les *écuries* de l'Empereur. L'entresol et le premier étage au-dessous de la grande galerie du Musée (premier étage servant actuellement de local à la bibliothèque) seront attribués au *service des écuries*.

Près des anciens bâtiments de l'administration des musées, un autre petit bâtiment transversal vient rattacher la grande galerie du Musée aux salles de peinture moderne. Il sert en même temps à séparer la cour du Musée de la première cour des écuries.

Des galeries à arcades ouvertes, régnant au rez-de-chaussée des nouvelles constructions, permettent de passer à l'abri depuis la cour du Louvre jusqu'à la place du Carrousel, et à la rue de Rivoli d'un côté, ou au quai de l'autre. Près du quai cependant, la galerie, au lieu de s'ouvrir sur le quai même, comme celle du côté opposé s'ouvre sur la rue de Rivoli, aboutit à un bâtiment fermé. Les circonstances malencontreuses semblent s'être réunies dans ce petit coin de la place du Carrousel. D'abord le défaut de parallélisme de l'aire de la place du Carrousel n'a pas permis d'établir en nombre égal, sur cette place, les arcades entre les pavillons Rohan et Lesdiguières et les constructions neuves. Il n'y en a que deux du côté de la rue de Rivoli, et il y en a trois du côté du quai. Puis, tandis que les premières sont ouvertes à la circulation, les secondes sont fermées et forment fenêtres. Une conséquence s'ensuit : c'est que, tandis que cinq arcades, dont deux, réservées exclusivement aux piétons, sont ouvertes

à la circulation vers le pavillon Rohan, trois seulement existent vers le pavillon Lesdiguières ; débouché d'autant plus insuffisant que ces arcades anciennes sont ici excessivement étroites.

Les façades des nouvelles constructions sur les places du Carrousel et Napoléon sont décorées de statues, et présentent une abondante ornementation sculptée. Voici l'indication des principales sculptures :

Pavillon d'angle, à gauche sur la place du Carrousel, en regardant le vieux Louvre : fronton et cariatides, par M. Cavelier ; façade sur la place Napoléon : fronton et cariatides, par M. Güillaume.

Pavillon central, à la suite : fronton, par M. Duret ; cariatides, par MM. Bosio, Pollet, Cavelier ; deux groupes colossaux, par M. Barye ; écusson de l'empire, supporté par les figures de la Force et du Travail, par M. Gruyère.

Pavillon, à la suite, côté du vieux Louvre : fronton et cariatides, par M. Vilain.

Façade du nouveau Louvre sur la rue de Rivoli, en regard de la place du Palais-Royal.

Côté opposé. — Pavillon central : fronton, par M. Simart ; cariatides, par MM. Briant jeune, Jacquot, Ottin et Robert ; écusson de la France porté par l'Art et l'Industrie, par M. Gruyère ; deux groupes colossaux en avant-corps, par M. Barye.

Pavillon d'angle, façade sur la place Napoléon : fronton et cariatides, par M. Jouffroy ; façade sur la place du Carrousel : fronton et cariatides, par M. Lequesne.

Pavillon de Lesdiguières : la figure principale assise sur le piédouche est de M. Dumont.

Pavillon de Rohan : la figure principale est de M. Diebolt.

Voici maintenant la nomenclature des statues placées sur les terrasses :

Galerie sur le Carrousel, près le pavillon de Rohan : La Fontaine, B. Pascal, Mézeray, Molière, Boileau, Fénelon, La Rochefoucault et P. Corneille.

Galerie sur le Carrousel, près le pavillon Lesdiguières : Rigault, Bernard de Palissy, Ph. Delorme, Bruand, Cambiche, Lebrun, J. Bulland et Pierre Lescot.

Galerie de l'aile du Nord, première section, du côté du Carrousel : Grégoire de Tours, Rabelais, Malherbe, Abailard, Colbert, Mazarin, Buffon, Froissard, J.-J. Rousseau et Montesquieu.

En face, sur l'aile du Midi : D'Aguesseau, Mansard, Poussin, Audran, J. Sarrazin, Coustou, Lesueur, C. Perrault, Ph. de Champagne et Puget.

En tout trente-six statues en pied. Il en reste vingt à placer du côté de l'ancien Louvre. —

Les frontons des deux pavillons du centre attirent surtout l'attention, et méritent une description spéciale.

Celui de gauche, en tournant toujours le dos aux Tuileries, réalise le programme suivant, remis à M. Duret, de l'Institut : « La France, heureuse et prospère, entourée de tous ses enfants, qu'ont groupés dans son sein la Paix et l'Abondance, appelle l'Histoire pour écrire et célébrer les bienfaits qu'elle a reçus de Napoléon III, et charge les Arts d'en éterniser la mémoire. » Le goût sévère et le style pur de M. Duret ont fait de cette composition une œuvre tout à fait en harmonie avec l'importance du sujet et les belles lignes de l'architecture. La figure de la France occupe le milieu du fronton avec les figures qui l'accompagnent; les attributs sont ingénieusement relégués aux angles.

Le fronton de droite a été confié à M. Simart, membre de l'Institut, l'auteur de l'*Oreste*, des *Victoires* du tombeau de Napoléon, de la *Minerve chryséléphantine*, restaurée d'après Phidias et les médailles et les textes antiques. Le sujet que l'artiste a dû traiter était formulé dans le programme ci-dessous : « L'Empereur, fort de ses destinées et de l'appui que lui donne la reconnaissance des Français pour les bienfaits de Napoléon Ier, clôt l'ère des révolutions et des discordes civiles, rappelle la Concorde et l'Union, invoque la Paix, source de prospérité, fait fleurir le commerce, les arts et l'industrie, honore la religion et convie la France à l'exécution des vastes entreprises qui doivent illustrer son règne. »

M. Simart, par une hardiesse qu'admire M. Th. Gautier, a représenté l'Empereur en costume moderne, sans que le contraste de la réalité et de l'allégorie soit le moins du monde choquant, tant la transition est habilement ménagée. Il fallait tout le talent d'un artiste éprouvé pour concilier ainsi les traditions de l'art grec et les exigences actuelles, et mettre au milieu d'une panathénée symbolique une effigie impériale, exacte comme un portrait.

Les travaux qui restent à faire pour compléter l'achèvement du Louvre sont : le service des écuries de l'Empereur et ses dépendances; l'arrangement de la nouvelle bibliothèque du Louvre et de la salle d'exposition permanente; l'installation du ministère d'État et des appartements du ministre; l'installation du ministère de l'intérieur; les travaux intérieurs des salles de peinture et de sculpture et de la salle des États; la restauration de la façade postérieure du vieux Louvre; à la saison prochaine, la décoration en sera mise en rapport avec le reste des nouvelles constructions. Au premier étage du pavillon de l'Horloge et central de cette façade du Louvre sera installé un grand salon de la direction des musées, et à l'étage au-dessus, le logement du directeur.

Enfin, conclut M. Du Pays, trois statues équestres doivent être placées. Celles de Louis XIV et de Napoléon Ier dans les squares de la place Napoléon, et celle de François Ier dans la cour carrée du Louvre.

Le modèle de celle-ci, par M. Clésinger, est déjà sous les yeux du public; mais il a été jugé par lui si sévèrement qu'on s'attend à le voir remplacé d'un jour à l'autre, ou du moins réduit à des proportions plus harmonieuses.

Nous reviendrons bientôt en détail sur les diverses parties du nouveau Louvre, dont nous offrirons à nos lecteurs des vues dessinées et gravées avec le plus grand soin.

CHANGEMENT DE DIRECTEUR A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française vient de changer d'administrateur. M. Arsène Houssaye, notre éminent collaborateur, qui depuis longtemps aspirait à la retraite, a cédé la place à M. Empis, l'un des quarante, et a été nommé inspecteur général des écoles de dessin et des musées des départements, autres que les musées impériaux. La direction de M. Houssaye restera dans l'histoire de notre première scène comme la plus féconde en améliorations heureuses, en réformes utiles, en succès littéraires et fructueux. La rentrée et les grands triomphes de Mlle Rachel; l'organisation si urgente de l'orchestre; la splendeur exacte des mises en scène; les chefs-d'œuvre anciens remontés avec un luxe digne d'eux; la porte ouverte à tous les talents réels, sérieux et délicats; des nouveautés qui resteront au répertoire après deux cents représentations, comme *Mademoiselle de la Seiglière* et *La joie fait peur*; l'entrée de M. Bressant et le retour de Mme Plessy; enfin le goût pur et l'art véritable ramenés autant que possible au théâtre de Corneille et de Molière, et se traduisant par des bénéfices inouïs jusqu'à ce jour pour la Société : tel est, en résumé, le bilan de l'administration de M. Houssaye. Hâtons-nous d'ajouter que pendant qu'il rendra de nouveaux services aux beaux-arts, dont il sera l'inspecteur si compétent et si éclairé, son successeur à la Comédie-Française, M. Empis, n'est pas homme à laisser déchoir la prospérité dont il hérite à des titres incontestables. Auteur dramatique illustre, par des œuvres telles que *la Mère et la Fille*, membre honoré de l'Académie française et ancien administrateur de la liste civile, M. Empis a toutes les lumières, toutes les relations et toutes les expériences nécessaires au maintien de notre premier théâtre sur la ligne de la gloire et de la fortune.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

La littérature vient de perdre une de ses plus grandes renommées, qui n'était pas un de ses plus grands talents. M. le vicomte d'Arlincourt, homme charmant et spirituel, eut le malheur de trop réussir à ses débuts et de balancer par sa vogue le nom même de Chateaubriand. De là, dans la suite, une réaction qui abaissa outre mesure celui qu'on avait élevé sans modération. Le fait est que M. d'Arlincourt joua un rôle prodigieux, sous la Restauration, dans le monde des lecteurs. Quand parut *le Solitaire*, l'Europe fit un instant silence, comme dit plaisamment un biographe. — *Le Solitaire* fut traduit dans toutes les langues, *le Solitaire* donna son nom à toutes les modes nouvelles, tout fut au *Solitaire*. Après *le Solitaire*, le vicomte donna la volée à une nichée de romans, dont les titres n'ont pas survécu à leur succès d'un jour. *Ipsiboë*, entre autres, eut quatre ou cinq éditions, et imposa son nom à une nouvelle forme de coiffure. Mme la duchesse de Berri ouvrit un bal aux Tuileries, coiffée à l'Ipsiboë. La duchesse de Berri aimait fort les romans du vicomte, et, pour lui donner un témoignage éclatant de sa sympathie, elle accepta une fête galante que M. d'Arlincourt offrit à cette princesse dans son château de Saint-Païr, en Normandie. Ce fut le point culminant de la gloire littéraire du vicomte, qui, quelque temps après, fit représenter un

drame intitulé *le Siége de Paris*, et dont quelques vers, d'une inversion un peu forte, sont restés classiques :

On m'appelle *à régner.*
Mon père, en ma prison, *seul à manger m'apporte.*
J'habite à la montagne et *j'aime à la vallée.*

Il s'avance à grands pas avec vingt mille Francs.

Les vingt mille Francs ne sauvèrent pas la pièce. —

M. d'Arlincourt était né au château de Mérantris, près de Versailles, en 1789. Son père était fermier général. Il avait débuté, en 1810, dans la carrière des lettres, par un petit poëme allégorique, *une Matinée de Charlemagne*, où il comparait Napoléon au fils de Pépin, ce qui lui valut d'être nommé d'abord écuyer de Madame mère, puis auditeur au Conseil d'État.

En 1815, il embrassa la cause des Bourbons, et il leur a gardé jusqu'au dernier jour une fidélité qui est son plus beau titre de gloire.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages le poëme de *la Caroléide, le Solitaire, l'Etrangère, le Renégat, Ipsiboë, les Rebelles sous Charles V, Bannissement et Retour de Charles VII, les Ecorcheurs, le Brasseur-Roi, Double-Règne, l'Herbagère, Dieu le veut!* en 1848, *l'Italie rouge en* 1849, etc.

M. d'Arlincourt avait pris au mot sa renommée de 1825, et se croyait naïvement et fermement le premier écrivain du siècle et du monde. M. Guinot raconte, à ce sujet, deux anecdotes touchantes.—La première épouse du vicomte, fille du comte de Chollet, était une femme d'esprit et de cœur, pleine d'indulgence et de respect pour l'excessif amour-propre de son mari. Lorsque la vogue abandonna les œuvres de l'écrivain déchu dans la faveur du public, elle prit le parti de faire acheter secrètement, par des agents discrets, les exemplaires qui restaient chez les libraires, et elle les renfermait dans une vaste salle située dans les combles de l'hôtel et dont elle seule avait la clef. Les éditions s'écoulaient ainsi à grands frais, mais l'auteur était satisfait et se portait bien. Après la mort de cette épouse si dévouée, M. d'Arlincourt découvrit la cachette qui renfermait le secret de ses derniers succès. On peut juger quelle fut sa stupeur à cette révélation inattendue et accablante !

Il se releva pourtant de ce rude coup, et n'en conserva pas moins, dans toute sa plénitude, la haute estime qu'il professait pour son talent. Il avait dans son hôtel une vaste bibliothèque uniquement composée de ses œuvres, un exemplaire de chaque édition et de chaque traduction. *Le Solitaire* avait été traduit en dix langues. Ses manuscrits étaient renfermés dans un coffre magnifique richement décoré et artistement orné, doublé de satin blanc et fermé par une serrure dont il portait la clef d'or suspendue à la chaîne de sa montre. Jamais reliques précieuses ne furent plus splendidement logées ni plus religieusement conservées. Mais combien les amateurs d'autographes payeront-ils ces manuscrits, si un jour on les vend?

On pardonnait ces faiblesses à l'homme excellent qui fut trop fêté par la renommée et trop molesté par la critique. Car, ajoute M. Guinot, en dépit de lui-même et des détracteurs de ses œuvres, il était écrivain de talent, et surtout homme d'esprit, élégant, distingué, remarquable.

Son second mariage avec une très-riche veuve, Mme de la Maze, avait rétabli depuis quelques années sa fortune, détruite par les excès de sa générosité. M. d'Arlincourt avait alors repris ses habitudes de grand seigneur et d'hôte magnifique. Son salon était un des plus brillants de Paris, et il donnait, tous les hivers, des fêtes qui seront regrettées. —

MADAME BILLAULT.

Presque en même temps que M. d'Arlincourt mourait Mme Billault, femme du ministre de l'intérieur, laissant au monde des exemples de vertu et de bonté tout exceptionnels. Mme Billault était à Paris un des types les plus parfaits de la loyauté bretonne, du bon sens dans la supériorité, de la simplicité dans la grandeur, de la modestie dans l'élévation, de la générosité dans la puissance. Sainte et digne mère de famille, toute dévouée à l'accomplissement de ses devoirs, elle se résignait à la haute et brillante position que lui faisaient le talent et la gloire de son mari, et s'en consolait, pour ainsi dire, en prodiguant autour d'elle la justice au mérite, l'espérance au découragement, l'aumône à l'indigence, le bien à tous et à chacun ; — et cela avec l'humilité chrétienne qui laisse ignorer à la main droite l'œuvre de la main gauche. Mais en dépit de cette discrétion, les bienfaits de Mme Billault étaient si nombreux et si inépuisables, qu'ils ont en quelque sorte éclaté autour de son cercueil, — où la foule des malheureux se pressait avec celle des illustrations parisiennes. Les grands et les petits qui ont vu ce spectacle en sont revenus plus charitables ou plus résignés. Et la noble femme a fait ainsi le bien jusqu'au bord de la tombe et jusqu'aux portes du ciel.

SPECTACLE EN FAMILLE.

Une belle dame du faubourg Saint-Germain, connue pour son élégance parfaite et son goût exquis, pour son amour éclairé des arts et l'hospitalité qu'elle leur donne en son brillant hôtel, se promenait l'été dernier au bois de Boulogne, et méditait au fond de sa calèche un proverbe lyrique, dont elle comptait amuser ses filles dans les soirées d'hiver. De promenade en promenade, de scène en scène, de mélodie en mélodie, le proverbe devint un petit opéra gracieux et spirituel, — à tel point que les deux premiers virtuoses des salons de Paris, M. Lefort et Mme Gavaux-Sabatier, ayant reçu l'ouvrage en communication, le déclarèrent digne d'une représentation solennelle, et s'offrirent de le jouer et de le chanter, comme ils eussent fait d'un opéra de Nadaud ou de Godefroy.

Or, un critique émérite, M. Darthenay, ajoutait, lundi dernier, ces lignes à son feuilleton dramatique :

— Pour que notre chronique soit tout à fait complète, il nous reste à parler d'une représentation théâtrale donnée chez Mme P. P., dans un des plus jolis hôtels du quartier de Babylone. Cette représentation a réuni toutes sortes de conditions qui nous permettent d'écarter à demi, et sans indiscrétion trop grande, les voiles dont aime à entourer, souvent par prudence, la modestie des auteurs et des acteurs de société. Mais pourquoi la publicité déplairait-elle, quand elle ne peut être que la répercussion de l'éloge? Disons donc que M. Daclin, le jeune lauréat du concours poétique sur les *chercheurs d'or*, a lu un prologue en vers fort spirituels et fort applaudis; que l'une de nos plus charmantes muses, Mme Anaïs Ségalas, a joué, dans *Brueys et Palaprat*, le rôle de Mlle de Beauval, de manière à faire croire à l'excellent Delaunay, emprunté à la Comédie-Française ainsi que la pièce elle-même, qu'il n'avait point quitté ses camarades de la rue Richelieu ; enfin

que Mme Sabatier, Mlle Zolobodjean et M. Lefort se sont surpassés dans *Jaloux de soi*, qui a terminé le spectacle. *Jaloux de soi*, opérette de salon dû à la maîtresse de la maison pour les paroles et la musique, subissait sa première épreuve, et l'accueil qu'il a reçu nous donne à croire que les interprètes de l'ouvrage le transporteront quelque jour devant un public moins privilégié. —

Nous étions là ; nous pourrions contresigner le procès-verbal, et nous n'avons qu'un mot à y joindre : *Jaloux de soi* est tout simplement le proverbe composé cet été au bois de Boulogne. Mme P. P. avait fait un opéra complet sans le savoir, et un opéra que vous jouerez peut-être un jour en famille, si l'aimable auteur, moins jaloux de soi que son héros, veut laisser ses douces mélodies courir le monde.

PRINCIPES GÉNÉRAUX D'UNE THÉODICÉE PRATIQUE

Par l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry (1).

Voici un livre dont l'analyse nous est interdite par sa gravité, sa profondeur et son élévation. Mais ce livre est en même temps si admirable par le fond et par la forme, que tout en le signalant aux esprits assez sérieux pour le comprendre, nous devons le recommander à tous ceux qui aiment le beau, comme un des chefs-d'œuvre de notre langue, à placer à côté de Bossuet dans les bibliothèques. Jugez-en par la page suivante, définition la plus parfaite et la plus neuve qui ait jamais été écrite de la beauté dans l'art :

— L'homme est un être mixte, esprit et corps : de là deux sortes de beautés, la beauté corporelle dont l'art grec a réalisé le plus parfait exemplaire, et la beauté spirituelle dont l'art du moyen âge est la plus parfaite expression. Mais l'homme n'est pas esprit et corps séparés, il est esprit-corps indivisiblement et réellement unis, de sorte qu'en lui, à la différence de tous les autres êtres, la beauté corporelle ne doit être que l'expression de la beauté morale, comme la beauté spirituelle ou morale ne peut jamais être saisie et complétement rendue par une expression de beauté corporelle. Là est le lien et le point de jonction, l'unité et la synthèse de l'art grec et de l'art du moyen âge. Transportez dans le premier l'idéal spirituel du second, et toutes ses œuvres prendront la physionomie, l'expression morale qui leur manque ; l'Hercule antique, dépouillant sa grossière représentation de la force physique, transfigurera l'ampleur de ses lignes en une expression grandiose et saisissante de la puissance morale, indéfinie ; la Vénus antique, dégageant la beauté des sens, et fondant la suave harmonie de son dessin dans l'expression d'un amour céleste et divin, ne sera plus dans sa beauté visible qu'un reflet spirituel et vivant de la beauté de l'âme. L'art cessera alors d'être païen, non en perdant quoi que ce soit de la beauté extérieure, mais, au contraire, en élevant cette beauté à la puissance de l'infini par son idéalisation morale et spirituelle. Transportez à son tour la perfection extérieure du grec dans l'art idéalisé du moyen âge, et ces visages maigres, ascétiques, souvent informes, que l'ardente aspiration de l'esprit semble plutôt briser que faire vivre, reprendront, avec la plénitude de leur vie et la douce harmonie de leurs formes, cette expression saisissante d'ineffable félicité, de bonheur suprême, qui rendra leur idéalisation même plus profonde et plus vraie ; la beauté morale, en se dépouillant de cette sorte de contention, de gêne, d'effort violent et de lutte qui, presque partout, la caractérise, en se faisant douce, suave, harmonieuse, pleine de charme et de grâce, trouvera bien plus vite le chemin des cœurs et des âmes, et les pénétrera bien plus avant de sa spiritualité, en se les attachant par l'amour. Ainsi se manifesta le Christ lui-même, idéalisant sans effort la plus radieuse beauté extérieure dans la plus haute beauté morale, type éternel de l'une et de l'autre, toujours simple et vraie ; car pour lui, comme pour tout être qui vient dans ce monde, le beau c'est la vérité dans l'unité des deux natures. —

Le livre de l'abbé Gabriel est tout entier de cette force, de cette originalité et de cet éclat. Il aura la puissance et le succès d'une révélation religieuse, philosophique et littéraire.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. in-8°, 6 fr. 50 c. Paris, chez Albanel, rue des Saints-Pères, 57. — Lyon, Grande-Rue Mercière, 50.

REBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

« *Monsieur l'ambassadeur d'Angleterre, j'ai toujours été maître chez moi et souvent chez autrui.* » (Monsieur l'ambassadeur & jete houe — jours — été maître chez mois — *et* sous van — chaise — os — truie). Réponse de Louis XIV à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait de la construction d'un nouveau port à côté de celui de Dunkerque, voué à la démolition par le traité d'Utrecht.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

AQUARELLE.

La ruine gothique.

Au versant de la montagne
Que l'on gagne
En suivant le chemin creux,
J'ai vu l'ancienne abbaye
Envahie
Par les oiseaux ténébreux,
Qui gardent, dans les nuits sombres,
Ses décombres
Et ses vieux tombeaux poudreux.

C'était un couvent unique,
Magnifique,

Où des rois venaient coucher!
Son prieur, dans la province,
Était prince...
Aujourd'hui, sur le rocher,
Il ne reste que l'église
Toute grise,
Sans autel et sans clocher.

J'ai vu cette église antique,
Sans portique,
Dès le moment du réveil :
Imposante et belle encore,
A l'aurore,
Lorsque monte le soleil,
Et que, joyeux, il arrive
A l'ogive,
Qu'il emplit d'un feu vermeil.

Quand, des lambeaux de fenêtre,
Il pénètre
Dans le chœur toujours ouvert,
Où la mousse avec le lierre
Sur la pierre
Ont jeté leur manteau vert;
Où sur les vieilles statues
Abattues
Soufflent les vents de l'hiver.

A cette heure où, sur la branche,
L'oiseau penche
Et dit ses chansons au vent,
Où l'on entend la nature
Qui murmure,
On croirait que le couvent
Sollicite en son enceinte
L'hymne sainte
Qu'on y chanta si souvent.

Quand la lumière abondante,
Plus ardente,
Monte plus haut dans les cieux,
Quelque lézard solitaire
Sort de terre,
Et, dans un rayon joyeux,
S'en vient rêver sur la face
Qui s'efface
D'une sainte au front pieux.

Çà et là, parmi les herbes,
Hautes gerbes,
Croît une débile fleur
Que jamais la vive abeille
Ne réveille
Pour aspirer son odeur,
Et qui meurt, sitôt venue,
Méconnue,
Comme un amour dans un cœur.

Pendant que mon œil contemple
Le vieux temple,
Un vieillard, au pas tremblant,
Pénètre dans la ruine
Et s'incline
Auprès d'un tombeau croulant.
Et longtemps dans la poussière
Sa prière
Retient son front chancelant.

Pendant qu'il fuit en silence,
Je m'élance
Jusqu'où l'ont porté ses pas :
Là, l'herbe toute foulée
Est mouillée...
Quoi! pleurait-il donc? Hélas!
Comme on pleure quand la vie
Nous convie,
On pleure près du trépas.

Pourtant le soleil s'élève,
Et mon rêve
Cède à l'ardeur de ses feux.
Adieu donc, dis-je à l'église,
Toute grise,
A ses vieux tombeaux poudreux ;
Et je descends la montagne
Que l'on gagne
En suivant le chemin creux.

ÉDOUARD PLOUVIER.

UN BAL DANS UNE MAISON DE FOUS.

SOUVENIR DU CARNAVAL DE VIENNE EN 1852.

Le lendemain de mon arrivée à Vienne, où de Rome je m'étais rendu pour écrire l'*Histoire des révolutions d'Autriche* et suivre les mouvements militaires en Hongrie, le prince Félix de Schwarzenberg me présenta à S. M. l'empereur.

— J'ai lu votre *Histoire des révolutions*, me dit le jeune monarque, et pour vous seconder dans vos nouveaux travaux historiques, je mets dès aujourd'hui à votre disposition le chevalier de Guerlonde, l'un de mes aides de camp.

Quelques jours après, *l'Emancipation* et *l'Indépendance belge* d'abord, les journaux français et allemands ensuite, parlaient vaguement d'un bal donné le 23 février 1852 dans la célèbre maison de santé de Dobling, près Vienne. Je fus l'un des bienheureux invités de cette fête excentrique, qui laissera une trace ineffaçable dans les archives de notre mémoire. C'est donc un souvenir de carnaval ou de folie (n'est-ce pas synonyme?) que je vous offre, un croquis de mœurs dessiné d'après nature, et dont je garantis la ressemblance exacte.

Dobling, aux portes de Vienne, est situé sur le terrain même où le duc de Lorraine, livrant bataille aux Turcs, les

força, en 1683, de lever le siége que, pour la seconde fois, ils avaient mis devant la capitale de l'empire autrichien; il se trouve également en vue de cet autre champ de bataille où le géant des temps modernes a remporté l'une de ses plus grandes victoires.., Wagram...

Quelques jours avant le bal des fous..., j'ai visité ces lieux chers aux cœurs français... C'est une immense plaine à perte de vue, coupée par des sillons fertiles, et ensemencée d'ossements de héros tombés bravement sous les deux aigles de France et d'Autriche. Souvent encore, le soc de la charrue, creusant cette noble terre, exhume de pieuses reliques :

— Ici, nous disait dans son langage pittoresque un vieux paysan qui avait assisté de loin au choc des deux armées, nous trouvons plus de fer et de plomb que de pierres, plus d'ossements que de florins, car les balles tombèrent comme de la grêle et les hommes comme des capucins de cartes.

Le docteur Goergen conserve dans son cabinet une cuirasse française percée de trois coups de biscaïen, une trompette de cavalerie percée d'une balle, et une croix oxydée de la Légion d'honneur. Nous avons pressé sur nos lèvres ces précieux documents de notre histoire militaire. La trompette a été fabriquée à Paris, rue Saint-Honoré, en 1795; qui sait, elle a peut-être sonné la charge à Marengo! Il nous a été impossible de déchiffrer le nom du facteur.

Mais laissons là le champ de bataille pour le salon, la gloire pour le plaisir, les lauriers pour les roses; le bal nous attend à Dobling.

Dans un vaste salon, semblable à ceux que l'on rencontre rarement dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, se pressaient, le 23 février 1852, à travers des gerbes de fleurs et des flots de lumière, des jeunes femmes aux épaules nues, à l'œil fascinateur, étincelantes de diamants et de beauté, des hommes jeunes et vieux chamarrés de rubans et de décorations; l'uniforme militaire, le frac civil froissaient à chaque pas la gaze et la soie. Il y avait là le général Mayendorf, le plus vigoureux chef des Serbes en guerre contre la Hongrie; M. Federoff, diplomate russe; l'écrivain Bauernfeld, auteur d'un grand nombre de comédies; M. Nandhartinger, savant maestro et directeur des concerts de la cour; le professeur Jaeger, dont la réputation est européenne; le docteur Schulz, qui a rendu d'importants services dans les hôpitaux de Vienne pendant la révolution; le docteur Jakobowitsch, professeur à l'université de Pesth, qui, pendant toutes les guerres de la révolution, a prodigué avec un dévouement incessant ses soins aux blessés des armées hongroises, autrichiennes, et a soigné avec des succès marqués les Russes blessés à la sanglante bataille de Vaitzen. Il y avait encore le docteur Riedl, directeur du nouvel hôpital impérial des aliénés, et l'une des premières illustrations de l'Allemagne; puis le prince Félix de Schwarzenberg, le comte de Fiquelmont, qui daignait m'appeler son jeune confrère; le prince de Metternich lui-même, ce Nestor de la diplomatie européenne, vieux, bien vieux d'années, mais jeune encore par le cœur et l'esprit; puis encore des officiers anglais au service de l'Autriche, des attachés d'ambassade, des seigneurs russes, quelques Français, entre autres la spirituelle cantatrice du faubourg Saint-Germain, Mlle de Rupplin, etc., etc., etc. Tout ce que Vienne possède d'illustrations au point de vue de l'intelligence et de l'esprit se trouvait à cette fête excentrique.

Le bal commença par une *française*; on appelle ainsi le quadrille à Vienne; cette préférence a chatouillé, je vous assure, notre amour-propre national. L'orchestre était excellent : cela se conçoit, les musiciens étaient Viennois. Les *françaises*, les valses et les polkas se succédèrent sans interruption jusqu'à minuit. A cette heure et au moment où l'on allait se mettre à table pour souper (il n'y a pas de bal à Vienne sans souper, et le souper dure ordinairement trois heures), je m'approchai du directeur de la maison, et lui demandai tout bas à l'oreille :

— Où sont donc les fous et les folles, je n'en ai pas aperçu l'ombre?

Le directeur se mit à rire, et, me prenant par le bras pour me conduire à la place qu'il m'avait réservée, il ajouta :

— Vous avez causé dix minutes avec un fou; vous avez perdu cinq points d'écarté avec un insensé; vous avez dansé une valse avec une folle, et vous avez dit des galanteries à une de mes pensionnaires qui se croit Marie Stuart, en raison de sa ressemblance avec cette illustre et infortunée reine.

Le souper fut magnifiquement servi; on aurait cru, en vérité, si le télégraphe électrique était perfectionné comme il le sera peut-être un jour, que le directeur de la maison de santé avait ordonné son menu chez Chevet. J'avais pour voisin de table un vieillard dont la figure vénérable était encadrée par de longs cheveux blancs :

— Je suis heureux de me trouver près d'un Français, me dit-il, car j'ai longtemps habité Paris, et dans cette capitale du monde j'ai appris à aimer la France!

Il était impossible d'être plus galant; je ne pus lui en témoigner ma reconnaissance que par une muette pression de main. Ce vieillard parlait admirablement bien; il savait tout, il avait tout vu; il appréciait les hommes et les choses avec une rectitude de jugement et une finesse d'esprit admirables. Des plus hautes sphères politiques il abordait le *terre-à-terre* de la plaisanterie avec un tact exquis; c'est ainsi que coup sur coup il m'éblouit par ce contraste :

— Savez-vous, monsieur, me dit-il après avoir passé en revue les systèmes politiques que la France expérimente depuis un demi-siècle, savez-vous ce qu'il faudrait aujourd'hui à votre belle France?

— Bien des choses, monsieur, lui répondis-je.

— Non pas, répliqua-t-il, il ne lui en faut qu'une..., une seule.

— Laquelle?

— Une idée.

— Laquelle encore?

— La bonne...

Un instant après, il ajouta, pour me prouver l'influence énorme que la France exerce sur l'Europe :

— Un grand homme d'Etat a dit que lorsque la France était enrhumée du cerveau, l'Europe éternuait; ce grand homme a eu raison. Je compléterai sa pensée en disant ce soir, puisque nous sommes au bal, que lorsque la France joue du violon, l'Europe danse... quand elle ne saute pas, ainsi qu'elle l'a fait en 1848, sur ses lois, ses traditions, ses gouvernements, ses trônes et ses princes...

Cet homme, je vous le répète, parlait admirablement; si je n'avais pas été dans une maison de fous, je me serais cru dans les salons de mon ami Ancelot.

A trois heures, au moment où l'orchestre, par un prélude français de Musard, allait donner le signal de la seconde partie du bal, mon voisin de table m'adressa cette demande :

— Etes-vous marié?

— Non, monsieur, lui répondis-je avec un soupir qui témoignait sans doute un regret.

— Je vous en félicite, monsieur, me dit-il en pressant mes deux mains dans les siennes; vous êtes le plus heureux des hommes... Les hommes parlent de liberté, ajouta-t-il avec un son de voix précipité, ils parlent d'indépendance, et ils se marient, les insensés! La liberté est impossible sur la terre, tant que le mariage existera; le mariage, monsieur, c'est le tombeau de l'indépendance; le mariage, c'est le malheur en ce monde: si j'avais l'honneur d'être le prince Louis-Napoléon, je ferais un décret en France pour abolir le mariage...

— Et les femmes aussi? lui demandai-je en riant.

— Et les femmes aussi, répliqua-t-il en ne riant pas; oui, les femmes, jeune homme, car je les connais, moi qui vous parle, car j'en ai eu deux... Deux démons! oh! si Dieu est juste, il m'accordera dans l'autre monde son paradis en compensation de l'enfer qu'il m'a donné deux fois dans celui-ci.

En parlant ainsi, les yeux du vieillard étaient devenus

Fous de Dobling : l'ennemi du mariage; George Sand; le ministre de Charles X.

d'une fixité effrayante, sa parole était brève, saccadée; il reprit:

— Ma première femme était belle comme un ange; eh bien! pendant cinq ans, jusqu'à ce que la mort, en la frappant, m'eût vengé, elle a déshonoré, chaque jour, mon front et mes cheveux blancs. Ma seconde femme, monsieur, était laide comme le péché mortel. Eh bien! jusqu'au jour de notre divorce, elle m'a fait voir le diable... Vous riez, monsieur? Ecoutez: elle a profité de mon dernier voyage à Paris pour bouleverser ma maison de fond en comble. A mon retour, je l'ai retrouvée méconnaissable à ce point que la cave était au grenier et le grenier à la cave; c'est-à-dire que les fondements avaient pris la place des toits, et que forcément dans ma triste demeure on marchait la tête en bas et les pieds en haut.

— Position fort incommode, pour les dames surtout, lui dis-je.

— Oui, monsieur.

Et me serrant de nouveau les mains, à me briser les doigts, il termina en disant:

— Jeune homme, ne vous mariez jamais. . . . .

. . . . . .

J'avais conversé pendant trois heures avec un des hommes les plus spirituels et les plus sensés du monde, sans m'apercevoir qu'il était fou.

Pendant ce temps, le bal, ranimé par le champagne et le vin de Voësland, avait recommencé avec une énergie nouvelle ; la valse brûlait le parquet ; j'avais un engagement pour la sixième avec une jeune femme à laquelle j'avais été présenté dès le commencement de la soirée ; elle ne dansait pas dans ce moment, j'allai m'asseoir à ses côtés.

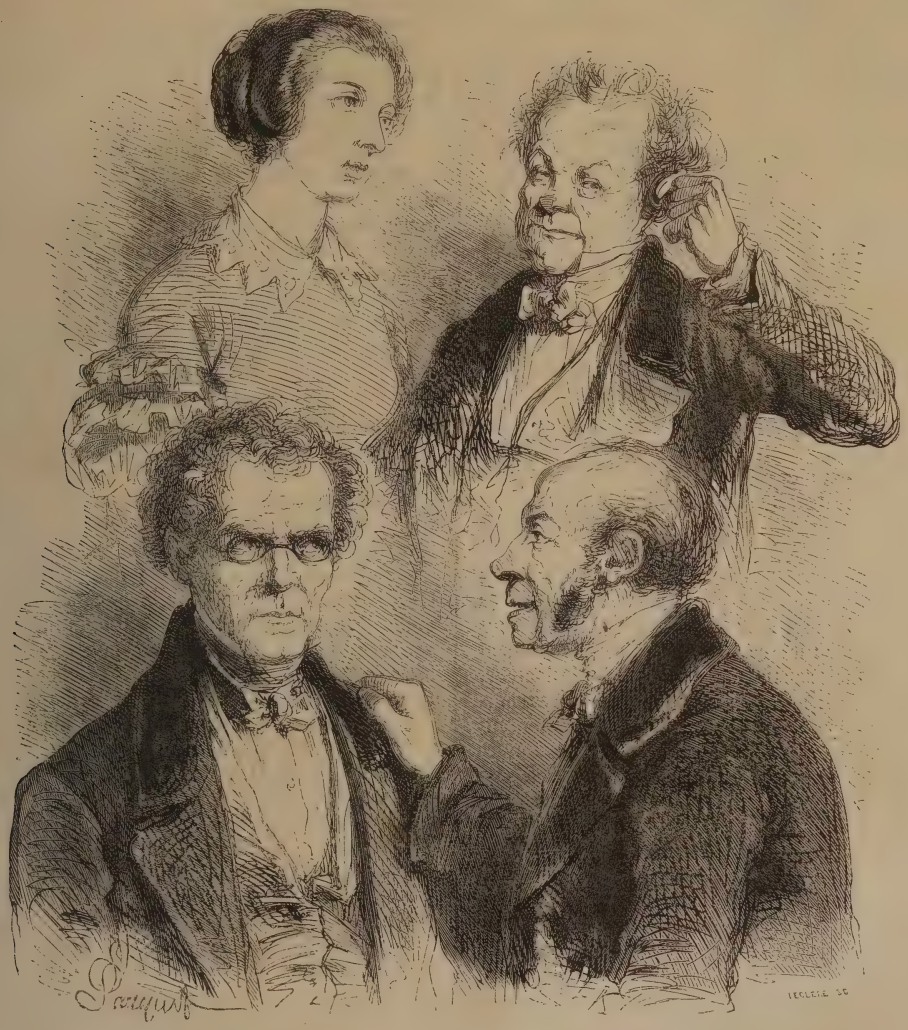
Après avoir gracieusement accepté les quelques compliments banals que je lui adressai, elle me dit :

— Vous avez une belle mission à remplir, monsieur, et je vous en félicite.

— Comment donc, madame?

— Oui, je sais que vous êtes à Vienne, depuis quatre mois, pour écrire l'histoire de notre malheureuse révolution...

Ce préambule tournait à la politique, et comme j'aime peu la politique, au bal surtout, je cherchai à détourner



Fous de Dobling : la dame française; le mécanicien d'Amérique et les deux savants d'Allemagne.

la conversation; elle me devina sans doute, car d'elle-même elle aborda le chapitre de la littérature française. Comme mon voisin de table, cette femme parlait admirablement; elle appréciait nos auteurs et leurs œuvres avec une justesse qu'envieraient nos meilleurs critiques. En l'écoutant, j'étais tellement sous le charme, que j'aurais volontiers brisé l'archet qui dans ce moment jouait l'introduction d'une valse de Strauss.

— C'est la sixième, monsieur, me dit la jeune femme avec un doux sourire, celle que je vous ai accordée, venez.

Et nous nous élançâmes dans un tourbillon de gaze et de soie.

— Etes-vous discret? me demanda-t-elle après deux ou trois tours.

— Comme la tombe, madame.

— Fi ! vous parlez ainsi que l'Antony d'Alexandre Dumas, une très-belle monstruosité !... N'importe, puisque vous êtes discret, je vous ferai une confidence après la valse.

La valse me parut avoir la durée d'un siècle ; les valses durent régulièrement une demi-heure à Vienne. Lorsque

celle-ci fut terminée, la jeune femme, conservant mon bras, me conduisit dans un salon retiré, et, se penchant à mon oreille :

— Savez-vous qui je suis? me dit-elle.

— Certainement, madame.

— Vous m'avez reconnue ?

— Dès que je vous ai vue.

— Qui suis-je donc ?

— La plus gracieuse, la plus aimable et la plus spirituelle femme du bal.

— Vous m'étonnez étrangement. On m'avait dit qu'en France les républicains n'étaient plus galants.

— Qui vous dit que je le sois?

— De la politique ! Vous oubliez que nous sommes au bal.

— C'est vrai... ; mais je persiste, vous voyez bien que je vous ai devinée.

— Eh bien ! je suis.... mais n'en dites rien, car je suis ici en incognito, je suis... George Sand...

Cette jeune et jolie femme qui parlait si bien était folle !

Il était cinq heures du matin. Je partis, laissant le bal dans tout son éclat et tout son entrain.

Quelques jours après, je reçus le billet suivant :

« Mon cher historien,

« Si la maison de santé de Dobling ne vous a point « semblé trop désagréable, je vous attends à dîner mardi « prochain : je vous montrerai mon établissement en détail.

« Le docteur Goergen. »

J'acceptai cette gracieuse invitation, et le mardi suivant, à trois heures, je retrouvai dans la salle à manger du docteur Goergen une partie des personnes que j'avais vues à son dernier bal. Le docteur dîne tous les jours avec ceux de ses pensionnaires qui, en raison de la situation de leur esprit, ne sont point consignés dans leur appartement. On ne saurait se faire une idée du ton exquis et de la parfaite convenance qui président à ces réunions de malheureux insensés ; on se croirait volontiers dans le meilleur monde : les cavaliers, placés ordinairement près des dames, mais dans un ordre indiqué par le docteur, d'après les diverses incompatibilités d'humeur de ses commensaux, sont empressés sans affectation, galants sans afféterie ; la conversation ne dépasse jamais les limites d'une sage réserve ; jamais une voix plus élevée ne domine la conversation, qui, parfois devenant générale, roule sur divers sujets et prend un tour souvent spirituel ; les causeries se tiennent presque toujours en français. J'ai remarqué que les convives mangeaient avec un appétit extraordinaire, mais qu'ils buvaient fort peu l'eau qui leur sert invariablement de boisson. Après le dîner et au signal que le directeur de la maison donne le premier en se levant de table, les cavaliers offrent respectueusement le bras aux dames, et chacun se retire pour recommencer, suivant ses habitudes, le cours ordinaire de sa triste existence. Les uns vont au salon, où les dames prennent un livre ou leurs broderies; les autres, toujours en vue de leurs gardiens, se rendent au jardin ; ceux-ci vont faire une promenade en voiture, ceux-là rentrent dans leur appartement. Tous profitent enfin de la somme de liberté que l'autorité souveraine du docteur Goergen leur a départie, et à laquelle ils sont invariablement soumis, plus soumis que les peuples constitutionnels ne le sont à leurs souverains.

Après le dîner, et au moment où je venais de saluer *Mme George Sand* qui, le petit doigt placé mystérieusement sur ses jolies lèvres, me rappelait ma promesse de discrétion, le spirituel vieillard, mon ancien voisin de table, vint à moi :

— Eh bien, monsieur, me dit-il sérieusement, avez-vous réfléchi à notre entretien de l'autre jour ? Ai-je eu le bonheur de vous convertir à mon opinion? profiterez-vous de mon exemple...? ne vous mariez jamais !...

Un instant après, le docteur Goergen, me prenant par le bras, m'introduisit dans un petit salon où un jeune homme, dont la toilette irréprochable aurait excité la jalousie d'un lion du boulevard des Italiens, touchait le piano avec un rare talent.

— Quel est ce grand artiste ? demandai-je, *mezzo voce*, à mon amphitryon.

— Il n'est artiste que par le talent, me répondit celui-ci, en mettant sa voix au diapason de la mienne ; c'est un grand seigneur qui porte un des plus beaux noms de la Russie. Je puis vous le dire, puisqu'il n'est un mystère pour personne : c'est le neveu du maréchal Paskievitch.

Excepté quelques personnages marquants dont il a été impossible de cacher la position, presque tous les pensionnaires de Dobling ont un pseudonyme qui les rend impénétrables à la curiosité publique, et les sauvegarde aux yeux du monde, quand une guérison radicale leur permet d'y rentrer.

— Vous seriez bien surpris, me dit le docteur, si je vous citais le nom de toutes les illustrations que j'ai traitées, soulagées ou guéries... Il y a quelques années, il y avait dans ce salon, qui faisait partie de son appartement, un ministre de Charles X, un homme de cœur, de conviction et de talent ; ses facultés mentales, ébranlées momentanément par la catastrophe de Juillet, le plaçaient sous une incessante hallucination : il avait la maladie de la terreur. Oh ! combien de fois l'ai-je vu pâle, tremblant, mais résigné, les yeux fixés sur une terrible apparition ! Combien de fois l'ai-je entendu, la nuit surtout, s'écrier : « — Entendez-vous, docteur, ce bourdonnement sourd? C'est la voix de la révolution, c'est le bruit des barricades qui s'élèvent et celui du trône qui s'écroule... Entendez-vous ces cris ? C'est la voix d'un peuple en délire, c'est le bruit de la bataille, c'est l'acclamation d'une victoire impie et fratricide ! Entendez-vous ce bruit de pas uniforme et cadencé ? C'est un bataillon qui vient me chercher pour l'échafaud !... L'horrible machine est prête et le bourreau attend... Les voici !... Venez voir, docteur, comment un Français sait mourir pour son roi et sa patrie...» — La guérison de ce ministre est depuis longtemps un fait irrévocablement accompli.

Après avoir pris un excellent moka, douce réminiscence de Tortoni, le docteur Goergen me fit parcourir l'intérieur de son établissement, véritable demeure princière pour l'élégance et la richesse de toutes ses parties. Chaque malade a son appartement complet, et tenu avec une coquetterie qui donnerait des leçons de goût à une belle dame de la Chaussée-d'Antin.

— Dans cet appartement fermé, me dit le docteur, se trouve, depuis quelque temps, une des plus grandes célébrités de la Hongrie ; je puis vous citer son nom, car il appartient, dès le premier jour de sa maladie, au domaine de la publicité : c'est le fameux comte Étienne Széchényi.

A ce nom, je ne pus me défendre d'un sentiment de religieuse compassion ; car, malgré ses erreurs, Széchényi mérite encore l'estime et la pitié. Noble et magnat, appartenant à une famille qui naguère avait occupé les plus hautes fonctions de l'État, le comte Étienne Széchényi embrassa, dès le début de sa carrière, la cause du magyarisme. S'emparant, depuis cette époque, du rôle

d'agitateur dans les questions d'ordre matériel ou moral qui pouvaient amener le triomphe de cette cause, il engagea son génie et son immense fortune. Il devait perdre l'un et une partie de l'autre. Profondément attaché au système de l'aristocratie parlementaire et à la royale dynastie des Habsbourgs, le noble chef magyar se vit bientôt débordé par le mouvement que, l'un des premiers, il avait imprimé à la cause hongroise : il voulut s'arrêter, mais il n'était plus temps ; l'insurrection magyare ne tarda pas à couvrir de ruines et à inonder de sang les plaines fertiles de sa malheureuse patrie. C'est depuis cette époque que le comte Étienne Széchényi a perdu la raison, et qu'il se trouve livré à l'idée fixe d'avoir perdu son pays. Il vit dans le plus grand isolement et ne veut voir personne, ni sa femme, ni ses enfants, ni ses amis. Il n'a qu'une pensée au cœur, qu'une phrase aux lèvres : *J'ai perdu ma patrie!* Pauvre comte Széchényi !

— Quelle est cette femme si belle et si distinguée ? demandai-je au docteur, en lui montrant une jeune dame qui se promenait dans le jardin, au bas de la galerie où nous étions.

— C'est une bien lamentable histoire que la sienne, me répondit le docteur. Ainsi que le jeune homme que nous venons de voir au piano, le mari de cette femme, appartenant à une illustre famille russe, et lui-même célèbre diplomate, a perdu subitement la raison, le soir même de ses noces. Sa belle compagne aurait pu recouvrer sa liberté par le divorce ; elle ne l'a pas voulu. Sublime de vertu et de dévouement, elle s'est attachée pour la vie à l'homme qui venait de lui donner son nom. Il n'y a que la femme au monde pour donner de tels exemples de dévouement.

Dans ce moment, une voix délicieuse se fit entendre près de nous, dans une pièce voisine ; je prêtai l'oreille :

— C'est une de vos compatriotes, me dit le docteur, une jeune femme aussi, qui n'a fait qu'apparaître dans les salons de Paris pour y briller : c'est une étoile filante qui s'est détachée de votre beau ciel de France pour venir s'éteindre ici.

— Quel est son nom ?

— Je ne puis vous le dire ; elle s'appelle ici Marie.

— Beau nom, qui dit aimer !

— Et c'est parce qu'elle a trop aimé un homme indigne d'elle que la pauvre enfant se trouve à cette heure sous le ciel gris de notre poétique Allemagne... Ecoutez !

La voix reprit :

Tra, la, la, la... Quel est donc cet air ?
Tra, la, la, la... Quel est donc cet air ?
Oh ! oui, je me souviens...

Elle chantait *la Folle!*... avec une expression de sentiment telle que chaque note semblait sortir de son âme...

— Cette voix me fait mal, dis-je au docteur ; il me semble l'avoir entendue quelque part... Partons...

— Silence ! s'écria le docteur, partons !

Nous descendîmes au jardin. Le docteur me montra un homme d'un certain âge, écoutant avec beaucoup d'attention le jeu du mouvement de sa montre.

— Cet homme, ajouta-t-il, est un des plus habiles mécaniciens d'Amérique ; il a tant fait de machines en sa vie qu'il a fini par devenir machine lui-même... ; il se croit une pendule. Quand nous serons près de lui, vous l'entendrez imiter avec sa langue le bruit d'un ressort d'horloge. Le jeune homme que vous apercevez plus loin vous représente un habile cavalier et en même temps un adroit chasseur. La mort d'un cheval lui a fait perdre la raison ; il prétend que ce noble animal réunissait aux qualités de la race chevaline les qualités d'un chien de chasse ; à son avis, il n'y avait pas de levrier au monde pour dépister comme lui un lièvre, ou d'épagneul pour arrêter une perdrix.

Il me faudrait un espace plus étendu que celui d'un feuilleton pour vous mander toutes les anecdotes intéressantes que le docteur m'a racontées, en me faisant admirer son bel établissement. Je terminerai par le récit suivant.

Il y a quelques années, deux célèbres savants d'Allemagne s'étaient liés d'amitié par correspondance, sans s'être jamais vus. Plusieurs fois, par des invitations réciproques, ils s'étaient donné rendez-vous, l'un à Berlin qu'il habitait, l'autre à Munich, sa résidence habituelle ; mais la nature de leurs fonctions et de leurs charges les avait toujours empêchés de réaliser ce charmant projet. Leur correspondance devenait chaque année plus active et plus affectueuse ; ce n'étaient plus deux amis, c'étaient deux frères, vivant de la même âme et pensant par le même cœur ; ils en étaient arrivés à ce point de se tutoyer. Or, vous saurez que le tutoiement est une rareté phénoménale dans un certain monde de l'Allemagne. Un beau jour, ces deux amis s'engagèrent par serment, sur la mémoire de Castor et Pollux, de profiter des vacances de l'année 1848 pour se rencontrer à Paris. Mais depuis trop longtemps, hélas ! *l'homme propose et la Révolution dispose!* Nos deux savants ne comptaient pas sur les barricades déplorables de Paris, de Francfort, de Munich, de Prague, de Dresde, de Vienne et de Berlin. Je vous demande le moyen de voyager, quand du sud au nord, de l'est à l'ouest, les voies communicatives sont barricadées ?

Les événements sinistres qui signalèrent les commencements de cette malheureuse année exercèrent une grande influence sur les relations des deux savants ; ils les révolutionnèrent même à ce point que leur correspondance, naguère encore si active, cessa tout à coup à l'époque fixée pour leur voyage de Paris. . . . . .

. . . . . .

Favorisée prodigieusement par la politique, la maison princière du docteur Goergen, au mois de septembre de l'année 1848, avait réuni dans ses vastes salons une société d'élite telle qu'on la rencontre aux eaux le plus à la mode. Le docteur n'avait plus une chambre à donner.

Quoique l'intelligence soit morte à Dobling, on sait y vivre, et bien vivre, je vous assure ; il est donc d'usage que le directeur de la maison présente les nouveaux venus à ses anciens pensionnaires. Ce fut dans l'accomplissement de cette formalité que les deux savants, les deux amis dont je vous ai parlé, se reconnurent un matin, à leur plus grande satisfaction. Cette première entrevue fut piquante, comme vous le comprenez ; en effet, ils s'étaient donné rendez-vous à Paris, et, sans avis préalable aucun, ils se trouvaient réunis à Dobling, à la même table, sous le même toit ! Décidément, il y a un dieu pour l'amitié. Après deux heures d'un entretien non interrompu, l'un d'eux, quittant son ami, fit appeler chez lui le docteur Goergen.

— J'ai une question à vous adresser, monsieur, lui dit-il.

— Parlez, monsieur, j'y répondrai.

— Avec la plus grande franchise ?

— Je vous le promets.

— Vous connaissez le savant M.*** ?

— Puisqu'il se trouve chez moi.

— C'est juste... Etes-vous bien sûr qu'il ait toute sa raison?... Vous ne me répondez pas, docteur?... Je ne me suis donc pas trompé, mon malheureux ami est fou!

Disant ainsi, il partit d'un gros éclat de rire.

Quelques instants après, le directeur reçut la visite de l'autre savant.

— Vous voyez en moi, monsieur le docteur, dit celui-ci, un homme profondément affligé.

— Chaque tristesse a sa consolation.

— Il y en a qui sont incurables; la mienne est de cette nature, puisque mon meilleur ami, le célèbre ***, est mortellement malade.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr; je viens de causer trois heures avec lui; il est fou, docteur, mais fou à lier.

Depuis lors, et chaque fois que les deux savants se rencontrèrent au salon ou dans les jardins, ils rivalisaient entre eux d'affectueuses attentions et de sympathiques prévenances; l'un et l'autre s'accordaient, à leur insu, les consolations d'une pitié réciproque.

L'un était le bibliothécaire d'un des plus grands princes du Nord; il est mort... L'autre était... il vit encore, et, sans calembour, il a *raison*, car il est toujours l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne. . . . . .

. . . . . .

La maison du docteur Goergen, qui lui a rendu la santé mentale, est, sans contredit, pour les classes élevées de la société, le meilleur et le plus confortable établissement de ce genre qui existe en Europe. Dans cette maison, dans ce palais de fous, veux-je dire, j'ai trouvé plus d'un sage... Hélas! parmi les gens réputés sages, combien de fous n'ai-je pas rencontrés!

ALPHONSE BALLEYDIER.

DÉMOLITIONS ET TRAVAUX DE PARIS.

UN CABARET HISTORIQUE.

On vient de démolir à la Chapelle-Saint-Denis une maison à laquelle se rattachaient quelques souvenirs littéraires du dix-septième siècle. A cette époque, le village de la Chapelle était éloigné d'une demi-lieue. Il s'y trouvait déjà de nombreux cabarets où les ouvriers se donnaient rendez-vous le dimanche; mais pendant la semaine, ces cabarets recevaient souvent des hôtes distingués, des hommes de lettres, des magistrats, des gentilshommes, qui venaient s'y dédommager de la contrainte des salons et de la réserve imposée par les lois d'une société polie. Le rez-de-chaussée de la maison dont nous parlons était occupé par un cabaret qui, en 1640, se remarquait à son enseigne vigoureusement brossée par un élève de Philippe de Champagne, et représentant un luron aux prises avec la dive bouteille. Beaucoup d'artistes fréquentaient le cabaret du *Franc Buveur*, tenu par le père Lefaucheux. Des écrivains et même quelques membres de l'Académie, tels que Patru, l'avocat, Conrard, *au silence prudent*, et Furetière, l'étymologiste, ne dédaignaient pas d'y tenir leur petit cénacle dans une salle aux murs charbonnés par les buveurs des dessins les plus fantastiques.

Le collége Sainte-Barbe renfermait alors un jeune officier qui, après avoir fait deux campagnes à l'armée de Flandre, avait quitté le service pour s'enterrer au milieu des chartes et des poudreuses chroniques. Cette inhumation perpétuelle l'avait fait vieillir à trente ans, et ses yeux fatigués ne pouvaient soutenir l'éclat du jour, en sorte qu'en plein midi il travaillait à la lumière.

Ayant entendu Patru, son ami, vanter le vin du père Lefaucheux, il rendit secrètement visite au cabaret. Malgré la détresse exprimée par la physionomie et les vêtements du nouvel hôte, le père Lefaucheux, ayant appris de lui qu'il était lié avec Patru, le reçut cordialement et l'hébergea pendant longtemps, sans lui demander d'argent. Ce fut là, dans un cabinet, que l'ex-officier, qui s'appelait Mézeray, écrivit le premier volume de son *Histoire de France*. Le cardinal Mazarin, à qui le libraire Thierry remettait, à l'insu de Mézeray, les épreuves de l'ouvrage, en fut tellement satisfait, malgré quelques vérités un peu dures, que, pour se prémunir contre la franchise de l'historien, il voulut se déclarer son protecteur, et lui fit accorder une pension de deux mille livres. On chercha partout Mézeray sans le trouver, et l'on finit par avoir recours à la police, qui le découvrit dans le cabinet du *Franc Buveur*. Malgré sa nouvelle fortune, l'écrivain ne voulut pas quitter son asile, et il n'en sortit que pour aller occuper un humble logement à peu de distance, dans le faubourg Saint-Denis. Quoi qu'on pût faire pour le détourner d'une liaison si peu littéraire, il resta l'intime ami du père Lefaucheux, et lorsqu'il mourut, en 1683, il le fit son héritier (1).

LA PHYSIQUE AU PALAIS DE JUSTICE.

On fait en ce moment au Palais-de-Justice de Paris une opération de physique très-intéressante, dont M. Stanislas Meunier rend compte dans *la Presse des Enfants*, de manière à instruire de fort grandes personnes:

Il y a dans cet édifice d'anciens bâtiments dont les murs s'inclinent au dehors à peu près comme les branches d'un V. On tient à conserver ces bâtiments, et au lieu de les abattre on va les redresser au moyen de la *dilatation*. La dilatation est l'augmentation de volume que la chaleur fait éprouver aux corps. Tous les corps se dilatent quand on les chauffe, qu'ils soient liquides, solides ou gazeux, métalliques ou non métalliques. Exemple:

Il y avait autrefois au Conservatoire une vieille église qui est maintenant la bibliothèque des Arts et Métiers. Les deux grands murs de cet édifice divergeaient comme ceux du Palais-de-Justice et menaçaient de s'écrouler. M. Molard, qui était alors directeur du Conservatoire, eut recours à la dilatation du fer pour les redresser. Il fit passer à travers les deux murs de longues barres de fer terminées à leurs deux extrémités en pas de vis, sur lesquelles on vissa des écrous. Ces écrous se trouvaient en dehors des murs serrés contre eux. Ceci fait, on chauffa fortement les barres à l'intérieur de l'édifice. Les barres chauffées se dilatèrent; en se dilatant elles s'allongèrent, et par conséquent les écrous s'éloignèrent des deux murailles; on les resserra jusqu'au contact des murs et on ôta le feu. Alors voilà que les barres se refroidissent, et en se refroidissant elles se raccourcissent; mais, à cause des écrous, elles ne purent revenir à leur longueur primitive sans tirer les deux murs l'un vers l'autre, c'est-à-dire sans les redresser un peu. On recommença plusieurs fois l'opération, et les murs sont maintenant tout à fait droits.

Voilà ce qu'on a fait autrefois au Conservatoire des Arts et Métiers, et ce qu'on fait maintenant au Palais-de-Justice.

(1) Voyez testament et biographie de Mézeray, t. XVI, p. 277.

ÉTUDES MORALES.

Les oisifs : Turc fumant ; Chinois ivre d'opium ; courtisan d'Henri III jouant au bilboquet, etc. Dessin de Pauquet.

DE L'OISIVETÉ.

C'est le repos, non pas ce repos naturel et vivifiant qui succède au travail, mais le repos sans raison, le repos qui use les forces de l'homme et éteint son courage.

Mais est-ce bien là le *repos*? Oh! non, l'oisiveté n'en est que l'apparence. Elle est inquiète, tourmentée du besoin d'agir, lasse et honteuse d'elle-même, toujours privée de cette satisfaction secrète que goûte celui qui sent qu'il a légitimement mérité le repos. On ne s'en rend pas toujours compte ; mais c'est dans le sentiment obscur du devoir accompli que réside le vrai repos, celui qui rafraîchit notre âme et ranime nos forces.

L'activité est la loi essentielle et invincible de notre

être. Le travail, c'est l'activité humaine se déployant dans le bien, ayant un but utile et une règle; règle gênante, qui contrarie souvent nos désirs et nous condamne à bien des sacrifices. L'oisiveté, au contraire, c'est l'activité sans but déterminé et sans règle, l'activité qui se consume elle-même, sans nul profit, comme un flambeau inutile. Dans cet état, l'homme, ne sachant que faire ni de son énergie, ni de ses facultés, ni de son temps, ne fait rien, rien de bien surtout, et, ne faisant rien, il a l'air de se reposer.

L'oisiveté indolente est aussi loin du repos que l'oisiveté remuante l'est du travail.

L'oisif est, par moments, si léger, si avide de mouvement, qu'on dirait qu'il vient de ramasser ses forces pour se mettre à l'ouvrage. Mais que fera-t-il de cette ardeur qui le dévore? il ne le sait pas plus que vous. Tout l'attire et tout le rebute. Ses résolutions sont aussi rapides et aussi inconstantes que les flots de la mer. Sa volonté se brise et s'éparpille en mille caprices. Qui le verrait le soir, l'air accablé, l'œil éteint, le corps alangui, s'imaginerait que ce pauvre homme a passé la journée à tourner une meule ou à battre l'enclume. Il est bien las, en effet; il porte le poids de sa paresse et de son inutilité. Une occupation utile et sérieuse le soulagerait; mais il l'ignore, et, ne sentant que la fatigue d'une agitation stérile, il cherche dans l'inaction un repos immérité. Il a fui le travail et il en demande le salaire; mais la nature qui le donne ne souffre point qu'on le lui dérobe, et ce repos de l'homme inactif n'est pas moins menteur que ses œuvres. Ce repos est triste; il ne fortifie point; il ressemble à l'engourdissement de la bête.

Il ne faut pas confondre l'oisiveté avec la paresse; elle n'en est pas même l'attribut distinctif. On est souvent oisif par paresse, mais on l'est plus souvent, qui le croirait? par orgueil. Paresseux ou non, on est bien forcé, lorsqu'on est pauvre, de faire œuvre de ses doigts. On a la paresse au fond du cœur; mais on a faim, et l'oisiveté n'habite guère avec la faim. C'est donc un vice du bel air, un vice de salon, un vice noble, s'il vous plaît, et qu'on étale avec autant de satisfaction et d'avantages qu'on le fait de ses bijoux, de ses armoiries, de ses livrées. Cela date de loin : partout où l'on a vu les peuples arriver à un certain degré de civilisation, on a vu les puissants et les riches se glorifier de ne rien faire. Mais ne rien faire, c'est impossible; les oisifs, remarquez-le bien, font toujours quelque chose; mais ce qu'ils font, et c'est à quoi vous les reconnaîtrez, est toujours inutile ou nuisible. En Chine, ils s'enivrent d'opium; en Turquie, de tabac; à Madrid, ils assistent à des combats de taureaux; à Londres, à des combats de coqs.

L'oisiveté, rendons-lui justice, est extrêmement ingénieuse à varier ses distractions; elle a inventé le jeu des échecs, des osselets, du domino, des cartes, et déployé quelquefois, dans ces frivoles créations, toutes les ressources du plus profond calcul. Elle est parfois sotte et cruelle en ses passe-temps : témoin cet empereur qui dépensait sa journée à tuer des mouches.

Au moyen âge, le peuple, en France, travaillait, et les nobles bataillaient; l'oisiveté n'était donc pas commune. Mais quand la féodalité fut obligée de mettre bas les armes, la noblesse se trouva fort désœuvrée. On vit alors ce que peut l'oisiveté sur les cœurs les plus fiers. Les grands jouaient au bilboquet dans les antichambres de Henri III; sous Louis XIV, ils faisaient, l'épée au côté, de la tapisserie avec les dames. A vrai dire, ce sont là encore les inspirations les plus innocentes de l'oisiveté. C'est elle qui a engendré la médisance et l'intrigue, qui a multiplié les vices à la cour de Louis XV.

L'oisiveté, qui trouble les cours, trouble aussi les ménages : deux époux qui n'ont rien à faire ne tardent pas à se quereller; c'est une occupation que de se haïr.

Un État qui renferme beaucoup d'oisifs ne saurait être toujours paisible. Comme les oisifs ne sont jamais contents d'eux-mêmes, ils ne le sont jamais des autres; ils forment des brigues, des partis, et sont le levain qui fait tout fermenter. Les jacobites ont agité l'Angleterre pendant plus de soixante ans; au fond, c'était une poignée de gentilshommes qui s'ennuyaient sur leurs terres, et de douairières qui conspiraient pour rompre l'oisiveté du coin du feu.

DE LA PATIENCE.

Ce mot signifie littéralement *souffrances;* mais souffrir étant la loi de tout ce qui respire, ce mot a un sens particulier : il caractérise les souffrances de l'homme.

Être patient, c'est donc souffrir, mais c'est souffrir en homme.

D'où vous vient, ô mes amis, le trouble qui vous agite? Pourquoi ces gémissements? Pourquoi ces colères? — Ah! si je n'avais la fièvre, je ferais ceci, j'irais là. Le monde travaille et s'amuse sans moi. Maudite soit la fièvre, et maudit le médecin! — Ah! mes biens perdus! le fruit de mes sueurs, l'épargne et la vertu de ma jeunesse, tant de plaisirs sacrifiés, tant de veilles, tant d'espérances et, à présent, rien, plus rien! La vieillesse du besacier et le pain de l'aumône! — Ah! j'ai été trahi, trahi par un ami. Éloignez-vous, laissez-moi! Je hais les hommes; ils lui ressemblent tous. — Ah! n'êtes-vous pas témoin de l'injustice qu'on me fait? Et vous me demandez ce qui me trouble? A ma place, ne seriez-vous pas plus ému? Est-ce que cela ne crie point vengeance?

O mes amis, vous souffrez bien, mais vous souffrez comme des enfants.

Si j'étais philosophe, je vous dirais : Soyez calmes, chers amis. La fièvre et la misère ne lâcheront point prise à cause de vos plaintes. Le mal que l'on se fait par ces emportements n'allége point notre fardeau. Résiste donc à la peine, pauvre malade, et chasse de ton chevet ces images qui l'attristent. On a besoin, quand on souffre, de toute sa vaillance; c'est alors surtout qu'il faut gouverner sa langue, son imagination et son cœur. Ne sens-tu pas que le dépit consume tes forces? Te voilà comme un soldat qui, au moment de la bataille, aurait perdu son glaive et brisé son armure. — Et toi, dont la fortune est renversée, dis-moi, mon ami, pourquoi tu pleures. Tes larmes ne sont pas des perles qu'on vende au marché, et tes mains oisives ne te rendront pas ce que tu as perdu. Chante pour oublier, et travaille pour acquérir. Oui, travaille, et si la fortune ne revient pas, l'espérance au moins reviendra. — Quant à vous, qui criez à l'ingratitude et à l'injustice, prenez, amis, par respect pour vous-mêmes, le temps d'examiner si l'injure existe en effet, si elle est volontaire, et si, par hasard, vous ne vous l'êtes point attirée par votre propre faute. Après cela, vous crierez moins fort, et toutefois, si vous criez, prenez garde, vous, d'être injuste et, vous, d'être ingrat à votre tour! Injuste, car la vengeance emporte au delà de la justice; ingrat, car le monde vous sourit et vous le maudissez. N'est-ce donc que d'aujourd'hui, heureux mortels, que vous avez affaire à des méchants? Preniez-vous la terre pour un séjour d'innocence? De telles illusions sentent encore le lait de la nourrice. Ayez, mes amis,

la raison qui sied à votre âge. Songez que l'offense qui, à cette heure, vous remplit de courroux, s'effacera peu à peu de votre mémoire, tant c'est chose de soi légère et fugitive. Est-ce à vous, d'ailleurs, de souffrir et d'expier ainsi bénévolement les torts d'autrui? Non! non! soyez calmes et ne donnez pas aux méchants cette joie de croire qu'il est en leur pouvoir de troubler à leur gré la paix de vos cœurs et la sérénité de vos pensées.

Voilà ce que je vous dirais, ô mes amis, si j'étais philosophe. Mais vous savez ces choses comme moi, et mieux que moi, et de quoi vous servent-elles?

La patience philosophique est, si je puis parler ainsi, une œuvre d'art qui exige, de la part de l'ouvrier qui y met la main, beaucoup d'expérience déjà, de longs raisonnements, mille calculs grands et petits, et une attention à l'épreuve de la migraine. Il faudrait, le dirai-je? avoir acquis par quelque autre moyen une assez forte dose de patience pour entendre seulement et suivre jusqu'au bout les arguments à l'aide desquels les philosophes se flattent d'apaiser la colère et de consoler la douleur. Un prêtre qui me montre un crucifix m'en dit plus qu'Épictète et que Sénèque en tous leurs traités, et me persuade davantage.

Le manque de patience est un des caractères de ce temps. Avec plus de richesses, plus de liberté, plus de savoir que nos pères, plus de moyens d'être heureux, nous souffrons davantage et sommes plus à plaindre. Nous brisons nos gouvernements, comme un enfant gâté brise ses jouets, quitte à pleurer ensuite sur les débris. Les partis d'aujourd'hui sont comme les hommes d'aujourd'hui, pris chacun à part et dans son cercle: tout ce qui fait obstacle à leurs désirs leur paraît injuste et tyrannique. On a devant soi un idéal tellement matériel et grossier, qu'on le touche du doigt et qu'on se croit toujours près de le saisir, ce qui est une cause de continuels dépits.

Mais c'est surtout dans la vie privée qu'éclate notre impatience. Les encyclopédistes se flattaient de nous rendre un grand service en nous invitant à renoncer aux pratiques de la religion, à ses mystères, à son culte. Nous avons cru, sur leur parole, que le christianisme serait, en effet, bien plus beau, dégagé de ses formes extérieures et des *superstitions* qu'elles couvraient. Faire de Jésus-Christ un philosophe et de l'Évangile une doctrine purement humaine comme celle de Socrate ou de Zénon, cela nous a paru une admirable chose. Mais il en est résulté que l'Évangile ainsi entendu a perdu sa lumière et son autorité. Dieu est redevenu pour la foule ce Dieu muet, aveugle, sourd, inexorable, ce sombre et froid Destin à qui l'antiquité n'élevait pas d'autels. Puisqu'il ne s'occupe pas de nous, pourquoi nous occuper de lui?

Dieu oublié, la douleur, cette divine messagère, nous parle un langage que nous n'entendons plus. Lorsqu'on borne à la terre son existence et ses désirs, il est naturel qu'on ne soit guère disposé à considérer comme un droit la propriété d'autrui, et à embrasser la pauvreté comme une compagne souriante et de bon conseil. Dût-on bouleverser le monde et périr sous ses ruines, il est naturel qu'on veuille goûter à tous les fruits qu'on envie : au pouvoir, si l'on est ambitieux; à la richesse, si l'on est pauvre.

Oh! la pauvreté surtout, notre mère commune, avec quel mépris on la traite! Quelle peine on se donne pour la chasser de son logis, et balayer et parfumer la place où elle s'est assise! Personne ne veut garder, dans son échoppe ou sa mansarde, ce dieu pénate, ce bon génie qui aiguillonne la paresse, éveille à l'aube le père de famille, fait tourner le fuseau de la ménagère, prie sur les berceaux, rend le travail léger, l'économie facile, le sommeil doux et fortifiant. Nos yeux désenchantés ne voient plus en elle qu'une harpie dont l'aspect glace d'effroi et dont la griffe va nous déchirer. Le froid et la faim sont, en effet, les moindres souffrances du pauvre qui a oublié qu'il a une âme immortelle; la privation des voluptés qu'il convoite le tourmente plus que le manque de pain.

Il fut un temps où l'on se tenait pour assez riche quand on avait, à la sueur de son front, dignement gagné un chétif salaire. On louait Dieu avant de rompre le pain, et, le repas fini, on le louait encore. On travaillait avec patience, car on n'avait point hâte de jouir, et l'on trouvait toujours, dans la pire saison, quelques économies dont le mendiant avait sa part. Denier à denier, liard à liard, les fortunes s'élevaient, comme on voyait pierre à pierre s'élever les églises, et souvent, comme ces églises, la plus humble fortune était l'œuvre bénie de plusieurs générations. Aujourd'hui, grâce au progrès de la civilisation, à la sécurité des routes, à la confiance des capitaux, à la liberté des transactions, à la sagesse des lois, on arrive plus facilement de la pauvreté à l'aisance, et de l'aisance à la fortune. Mais, chose étrange! au lieu de faire aimer notre temps, le spectacle de ces fortunes rapides offusque les envieux. Il excite, en outre, dans ce monde sans croyances, une émulation coupable. On veut s'enrichir plus vite que son voisin. On ne calcule plus ses forces; on ne compte qu'avec ses désirs, et l'on expose le bien d'autrui dans des spéculations téméraires. Le commerce devient pour quelques-uns un jeu aussi effrayant que la roulette, aussi attrayant. Et comme l'ardeur des plaisirs est, chez les gens de cette sorte, égale à l'activité qu'ils déploient dans les affaires, les uns se ruinent vite et se tuent, ne sachant pas mieux supporter l'adversité que la fortune; d'autres vieillissent dans l'opprobre; d'autres enfin, plus habiles, vivent jusqu'à leur dernière heure dans tout l'éclat de l'opulence, et ne laissent rien à leurs héritiers désappointés, pas même de quoi s'acheter un crêpe.

En résumé, ce mépris déclaré de la patience est la source des plus grandes misères de ce temps-ci, tant secrètes que publiques. Aux maux inévitables, l'impatience en ajoute d'autres qu'on eût pu s'épargner, et elle les déshonore tous. L'homme qui souffre, et qui n'a pour support que sa raison, ressemble à Manfred; c'est lui qui a véritablement les fureurs, les ruses et la lâcheté de la brute. Le chrétien, en pareil cas, s'élève et se calme. Pour lui, la patience est toute la science. Ce n'est pas une vertu de tempérament, d'occasion, c'est le fond même et l'esprit de toute vertu.

La patience chrétienne est, du reste, aussi éloignée de la tranquillité du fataliste que de l'agitation du présomptueux.

Assujettie à de longs travaux qui exigent le concours d'une volonté active, elle prend le nom de *persévérance;* soumise à des maux sans remède, à des douleurs sans espérance sur la terre, elle s'appelle *résignation*. Marchant entre la justice et la charité, la patience, c'est l'humanité même dans sa plus complète expression, montrant sa force au milieu de ses misères.

A. C.

LE THÉATRE D'INKERMANN.

Les zouaves revenus de Crimée content leurs hauts faits de tout genre. M. A. Protais a recueilli leurs exploits dramatiques dans un écrit intitulé : *Souvenirs du 2e corps*, et qui fourmille de détails empreints de la gaieté et de l'esprit français. On en jugera par l'analyse ci-jointe.

Les zouaves de tranchée, ennuyés du bruit du canon, fatigués les uns de jouer au bouchon ou aux cartes, les autres de lire ou de fumer, eurent l'idée d'improviser un théâtre. Tout le monde se mit à l'œuvre. Un soldat du 22e léger fut chargé des peintures.

On s'occupa de lui trouver des couleurs et l'on offrit pour pinceaux au décorateur deux brosses à dents qui s'ennuyaient depuis longtemps dans le bagage d'un officier, La couleur blanche fut faite avec de la chaux, la noire avec de la poudre ; quant au jaune, des zouaves en avaient trouvé encore quelques morceaux qui servaient à astiquer leurs molletaires.

Le peintre se mit après le rideau, et les soldats purent bientôt admirer un aigle déployant ses ailes sur le globe du monde entouré de drapeaux. Un salon fut peint aussi, avec tentures et fleurs, cadres, tableaux, meubles de Boule, tables, pendule, et un petit Amour fumant gravement sa pipe sur la porte du fond.

Les costumes de femmes, costumes de ville, costumes Louis XV, furent tous improvisés par un soldat du 7e léger, qui tirait parti de tous les chiffons qu'il rencontrait. Les costumes bourgeois furent donnés par des officiers qui en avaient plusieurs. Les cantinières prêtèrent leurs châles, leurs robes, leurs bonnets.

Pour faire des chapeaux de femme, le costumier ramassa des cercles de petits barils, les coupa par le milieu, les couvrit d'étoffe de turban, y attacha de petits morceaux de drap bleu, rouge, vert, et put offrir ainsi aux jeunes premières des chapeaux de femme. Les manchons de ces dames étaient faits plus simplement : un sac à terre blanchi à la chaux, de petits morceaux de linge trempés dans la poudre pour imiter les queues d'hermine. L'habit étincelant du marquis avait des broderies découpées délicatement dans des boîtes à conserves. Les jabots de dentelle, les faux cols étaient en papier. Les chapeaux d'homme étaient en carton, mais comme la matière était rare, ils n'avaient pas de fond. Les perruques des pères nobles étaient coupées dans des peaux de mouton.

La première représentation fut au bénéfice des prisonniers de Sébastopol ; la pièce principale était *le Retour de Crimée*. Des programmes manuscrits furent envoyés aux généraux français et anglais. Une affiche était collée à la porte sur un cadre fiché en terre à l'aide d'un pieu ; à l'entrée, il y avait une corbeille pour recevoir ce que chacun voulait mettre pour les prisonniers. Un officier de zouaves plaçait le public dans la salle.

La toile se leva après une ouverture exécutée par la musique du régiment. Ce fut un succès de fou rire et d'entrain. Les acteurs jouèrent parfaitement leurs rôles. La jeune première, un peu gênée dans ses nouveaux atours, manifestait très-souvent le désir de mettre les mains dans ses poches.

Cette gaieté était quelquefois interrompue par le bruit du canon, et les spectateurs en se retournant pouvaient suivre des yeux des petites étoiles rouges qui passaient par-dessus leurs têtes : c'étaient des bombes !

Les représentations devinrent régulières : elles eurent lieu le jeudi et le dimanche, mais furent souvent suspendues au beau milieu par une voix qui se faisait entendre appelant aux armes les officiers, sous-officiers et soldats de tel ou tel régiment. Les appelés partaient et la représentation continuait. Une fois cependant la fusillade devint tellement vive que, musiciens, spectateurs, acteurs, chacun s'empressa de regagner son camp pour se tenir prêt à marcher.

Néanmoins la troupe ne se reposait pas ; il fallait apprendre de nouvelles pièces, faire de nouveaux décors.

Tout s'organisa régulièrement ; chacun eut ses fonctions parfaitement distinctes. Le règlement, discuté, approuvé, fut signé par tout le personnel, auteurs, acteurs, décorateurs, costumiers, machinistes, charpentiers, et soumis à l'examen des officiers chargés de la surveillance de l'ensemble et des détails.

Bientôt le théâtre fut en pleine voie de prospérité. Aussi le brave colonel Saurin fut-il bien satisfait quand il apporta à l'état-major du 2e corps la somme de douze mille francs, produit des recettes, pour être envoyés aux pauvres prisonniers à Sébastopol. La salle, devenue trop petite, avait été agrandie. Les généraux y venaient souvent. Le général Bosquet y avait assisté trois ou quatre fois ; mais le plus zélé de tous était le général Lavarande. Les Anglais devenaient de jour en jour plus nombreux, admirant sans réserve tant d'adresse et d'esprit. La troupe s'augmentait ; elle s'adjoignit un chanteur comique d'un talent véritable, et en outre un jeune sergent du 6e de ligne, remplissant le rôle de soubrette, revêtait souvent l'habit noir, la cravate blanche, et venait, un rouleau de musique à la main, chanter quelques romances avec une voix charmante, dont il se servait avec beaucoup de goût.

Arriva le 7 juin. Le 2e zouaves se distingua à l'attaque des ouvrages Blancs des 22 et 27 février et 2 mai. Les acteurs se signalèrent cette fois sur leur théâtre habituel. La troupe y fit des pertes ; deux acteurs furent tués ; un fourrier-soubrette et un machiniste furent blessés, ainsi que les deux officiers chargés de la surveillance du théâtre ; et, perte irréparable, le décorateur, la cuisse traversée d'une balle, ne put apporter son concours à la troupe. Les quelques membres restés sains et saufs annoncèrent cependant une représentation au bénéfice des blessés. Ainsi fatigués, après une lutte acharnée, ces braves gens jouèrent, la figure encore noire de poudre, pour venir en aide à leurs camarades. Le 18 juin acheva de désorganiser complétement la troupe, qui se trouva réduite à six acteurs. L'entreprise allait périr, si les généraux Bosquet et Canrobert ne lui fussent venus en aide.

M. Protais cite un exemple curieux de la passion des zouaves pour leur théâtre :

Le 7 juin, après avoir enlevé le premier ouvrage Blanc du 27 février, les zouaves se précipitèrent sur le deuxième, celui du 22 février. Un des comiques, qui s'était battu comme un enragé, y arrive un des premiers, et, parvenu sur l'épaulement, pousse une exclamation et se jette à corps perdu sur un officier russe, le désarme, et le terrasse sans que celui-ci ait le temps de se reconnaître, en lui criant :

— Je ne veux pas te tuer ; mais donne-moi ton habit, *c'est pour le théâtre !*

CHASSE AUX BOUQUETINS (1).

La chasse aux bouquetins.

En remontant le cours de la rivière Arkansas, qui a donné son nom à l'un des plus vastes territoires de l'Amérique du Nord, incorporé il y a quelques années dans la république des États-Unis, le voyageur arrive bientôt au pied des montagnes Masserne, pics escarpés qui sont la continuation de la chaîne des montagnes Rocheuses, les

(1) Rien n'est plus gracieux de forme et de gentillesse que le bouquetin d'Amérique, dont les couleurs brunes, noires, rougeâtres et blanches diaprent un pelage long et soyeux. Le mâle est toujours plus gros que la femelle. Derrière chacune de ses oreilles se trouve une petite place noire d'où suinte une liqueur visqueuse dont l'odeur est souvent insupportable. Un bouquetin pèse ordinairement de soixante-dix à quatre-vingts kilogrammes. (*Note de l'auteur.*)

steppes du nouveau monde. Ce pays désert, dont le sol n'est foulé que par quelques tribus indiennes et de nombreux animaux, les seuls êtres qui donnent un aspect de vie à ces solitudes, est couvert, pendant huit mois de l'année, par un tapis immaculé de neige épaisse. Plusieurs glaciers alimentent des cascades et des courants d'eau qui vont se perdre au milieu des vastes prairies du Sahara américain.

Les ours abondent dans les ravines des montagnes Masserne; les coqs de bruyère (*grouses*) se rencontrent à chaque pas sous les couverts de cotonniers, de cèdres et de chênes nains qui croissent entre toutes les fissures des rochers. Le raccoon, le couguar, les coyotes se disputent des proies sans nombre; les oies, les dindons, les *quails*, les grues, les autruches (1) même (car il y a des autruches aux États-Unis) pullulent dans tout le territoire, pour le plus grand plaisir des chasseurs, attirés par l'abondance du gibier.

Mais le quadrupède le plus élégant et dont les hardes innombrables paissent en toute liberté sur les cimes gazonnées de la Suisse des États-Unis est, sans contredit, le bouquetin, appelé par les Indiens Shoshones et les Peaux rouges Creeks *apertàchoekoos*, et par les naturalistes *prong-horn* (antilope américain).

Les pionniers qui faisaient partie de l'expédition des colonels Lewis et Clarke, pendant leur voyage à travers les prairies situées entre la chaîne des Masserne et celle dite montagnes Rocheuses, ont été les premiers à décrire ce gracieux animal. Comme les chamois et les isards, les bouquetins d'Amérique sont si craintifs et si méfiants qu'ils ne se reposent jamais qu'aux sommets des précipices et des arêtes d'où ils peuvent dominer tous les chemins aboutissant aux roches qu'ils occupent. Leur vue est si perçante et leur odorat si subtil qu'il est toujours fort difficile de les approcher à portée de fusil. A peine ont-ils compris le danger qui les menace, qu'ils s'élancent et passent devant les yeux du chasseur avec plus de vitesse qu'un oiseau au vol.

Tous les soirs les hardes de bouquetins quittent avec précaution leur *aire* escarpée, descendent dans les plaines qui s'étendent au pied des montagnes et s'acheminent à la file les uns des autres pour aller se désaltérer à la source la plus prochaine. Mais le moindre danger menace-t-il la harde, le mâle, qui marche en tête, pousse un cri aigu, et soudain, retournant sur eux-mêmes, comme le ferait un corps d'armée discipliné, tous les animaux détalent avec la rapidité de l'éclair, le mâle restant toujours à l'arrière-garde, prêt à se livrer aux atteintes du chasseur ou d'un ennemi quelconque, ce qui lui arrive très-souvent.

J'ai entendu raconter au colonel Karney qu'un jour, pendant son voyage à travers les prairies, ayant poursuivi une harde composée de sept bouquetins, il parvint à la rejoindre, à contre-vent, sur une hauteur qui surplombait une chute d'eau dont le fracas devait amortir le bruit de sa marche. Le mâle du troupeau faisait sentinelle et se promenait autour du rocher, au milieu de six chèvres.

(1) J'ai vu entre les mains d'un naturaliste de New-York deux autruches, mâle et femelle, qui avaient été tuées dans l'Iowa, près du Fort-des-Moines. Elles avaient cinq pieds de hauteur et quatre pieds et demi de longueur, de l'estomac à l'extrémité de la queue. Leur bec mesurait cinq pouces et était fort pointu. A peu de différence près, elles ressemblaient aux autruches d'Afrique. Elles avaient été achetées mille dollars cinq mille deux cents francs environ).

Tout à coup le vent vint à changer et apporta au bouquetin l'odeur humaine, qui trahit la présence du colonel. Aussitôt un sifflement aigu se fit entendre, et les sept animaux disparurent au loin comme une vision. Courir au sommet du rocher qui s'élevait à deux cents pas devant lui, plonger ses regards dans la campagne environnante, fut pour le colonel Karney l'affaire d'un moment; mais les animaux avaient déjà franchi l'espace d'un demi-kilomètre, et quand le chasseur essoufflé, n'en pouvant plus, arriva à l'endroit qui servait de pacage aux bouquetins, il les aperçut au moment où ils disparaissaient à l'entrée d'une ravine au fond de laquelle n'aboutissait aucun sentier visible. Avaient-ils franchi en sautant les cinquante mètres qui s'élevaient du fond de la fissure au sommet du roc? Étaient-ils parvenus dans les profondeurs de l'abîme par une route connue d'eux seuls, nul ne pouvait le dire, et les compagnons du colonel ne surent pas le découvrir? Cette fuite tenait du miracle, tant elle était incompréhensible et inexplicable.

Un autre jour, le colonel Karney rencontra sur les bords du Missouri un troupeau de bouquetins que la chaleur et la sécheresse avaient forcé de venir s'y désaltérer. Une tribu de cent cinquante Indiens les avaient entourés et poussés jusque dans la rivière. Là ces quadrupèdes, qui redoutent l'eau presque autant que le feu des carabines, devinrent presque tous victimes de leur imprudence, « et, disait le narrateur, c'était un spectacle curieux que de voir soixante-dix-neuf victimes dont les cornes polies s'alignaient les unes à côté des autres.

Les bouquetins tombent souvent dans les piéges que les Indiens tendent à leur curiosité, en se cachant derrière un arbre et en agitant un morceau de drap rouge ou un mouchoir blanc. On voit alors l'animal s'avancer jusqu'à ce qu'il arrive à la portée de la carabine du chasseur.

Les Peaux rouges Shoshones sont les plus habiles, parmi tous les Indiens de l'Amérique du Nord, à la chasse du bouquetin. Lorsqu'ils parviennent à entourer une harde, ils la pourchassent devant eux de manière à la conduire au milieu de la plaine. Là seulement, montés sur d'excellents chevaux, ils se divisent trois par trois, et successivement poursuivent ces animaux effrayés, qui trouvent toujours à chaque détour d'un sentier trois nouveaux ennemis, devant lesquels ils sont forcés de faire volte-face. Poursuivis de toutes parts, les animaux ne savent bientôt plus quelle direction suivre, et chacun d'eux devient la proie du chasseur, qui les abat à coups de flèches.

Au nombre des passagers du paquebot *l'Argo*, à bord duquel je me rendais aux États-Unis, en 1841, se trouvait un Suisse d'Appenzell, dont le visage ouvert, les bonnes manières et l'affabilité naturelle m'avaient séduit de prime abord. Sa cabine, par un heureux hasard, se trouvait à côté de la mienne, que je partageais avec un missionnaire se rendant au Canada pour y prêcher la religion catholique aux Peaux rouges des déserts du Nord. Une intimité charmante régna bientôt entre le Suisse et moi, et nous étions si souvent ensemble, sur le pont, à table, assis l'un à côté de l'autre, que le jésuite, avec une bonne grâce parfaite, m'offrit de prendre la place de mon nouvel ami et de lui céder son hamac. L'échange fut fait séance tenante, et j'aidai moi-même au déménagement.

Nous voilà donc installés, M. Simonds et moi, dans la même cabine, heureux de nous trouver seuls tous deux pour causer, rêver et « poétiser » ensemble. Il est vraiment rare dans la vie de trouver son *alter ego*, un ami qui pense

comme vous, dont les goûts soient les mêmes, les principes identiques, les rêves aussi aventureux; eh bien! cet « oiseau rare », je l'avais découvert, et, sans être parfaits l'un et l'autre, nous nous convenions en tous points.

La chasse et son entraînement irrésistible servaient souvent de texte à nos longues causeries du soir sur le gaillard d'arrière. M. Simonds, dès sa sortie du collége de Fribourg, était allé rejoindre son père, riche fermier qui exploitait alors une immense étendue de terrains entre Glaris et Schwitz, à quelques milles des Alpes, près du mont Saint-Gothard. La vie de pasteur et de chasseur, quelque rude qu'elle soit, avait été, de prime abord, sympathique à mon jeune Suisse : il avait accepté avec joie les devoirs de la profession qu'il embrassait sans l'avoir choisie, par cette même raison qu'elle s'adaptait à ses goûts et à son naturel. Le gibier abondait sur tout le territoire cultivé par la famille Simonds, et le fils aîné du fermier était bientôt devenu le plus habile tireur du pays. La chasse au chamois, fort nombreux il y a vingt ans dans la partie des Alpes qui avoisine le mont Saint-Gothard, était celle que préférait le jeune Simonds, dont le nom était célèbre parmi tous les habiles tireurs du canton.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de raconter les causes qui amenaient en 1841 M. Simonds aux États-Unis; il me suffira, pour l'intelligence du récit qui va suivre, de dire que mon ami, après avoir perdu tous les membres de sa famille, émigrait en Amérique, emmenant avec lui plusieurs bergers de son pays et allant fonder avec eux une colonie sur les limites des prairies du Far-West.

A New-York, nous nous séparâmes, bien à regret, M. Simonds et moi : lui allait droit au but, vers l'inconnu; moi, je restais au milieu d'inconnus, dans un monde à moitié civilisé. Nous nous promîmes de nous écrire, j'engageai même ma parole d'aller un jour ou l'autre rendre une visite au *trapper* européen, dans quelque lieu qu'il eût établi son *log cabin*, et chacun de nous tint rigoureusement sa promesse.

C'était en 1845 : M. Simonds, établi sur les pendants ouest des monts Masserne, à l'angle nord de l'État de l'Arkansas, sollicitait depuis trois ans « le plaisir » de ma visite dans sa plantation agreste, qu'il avait baptisée d'un nom cher à ses souvenirs : *Appenzell bottom* (la vallée d'Appenzell). Les vacances étaient arrivées, je me décidai un matin à monter dans un chemin de fer, et me voilà en route pour la Suisse américaine. Dix jours après mon départ de New-York, j'étais arrivé à Fayetteville, et le lendemain, au coucher du soleil, mon guide m'amenait sur les bords d'un petit lac entouré de magnifiques peupliers, couvert d'oiseaux aquatiques de toute sorte et presque apprivoisés, à l'extrémité duquel s'élevait un châlet suisse, très-habilement construit; çà et là de petites cabanes, destinées aux usages domestiques de la ferme, ajoutaient au pittoresque de ce paysage. C'était la demeure de mon ami Simonds.

Quelle joie nous eûmes à nous revoir! Comme les heures qui suivirent cette réunion s'écoulèrent rapides et trop courtes! Je laisse à penser à mes confrères en Saint-Hubert toutes les questions adressées par moi à ce hardi pionnier, qui n'avait pas reculé devant un exil au milieu d'un désert, et qui vivait là, seul, en garçon, avec une vingtaine de nègres pour les travaux de la ferme et sept bergers de son pays, tous *bachelors* comme leur maître, dont les seules occupations étaient de veiller à la garde d'un nombreux troupeau, qui prospérait d'une manière surprenante sur les pâturages d'Appenzell-Bottom.

Naturellement notre conversation roula sur la chasse, et, entre autres *sports* dont mon hôte me promit la jouissance, il mentionna une battue aux bouquetins sur les pics Masserne. J'avais souvent entendu parler en Europe de la chasse aux chamois et aux isards sans l'avoir jamais faite : aussi cette proposition me remplit-elle d'une grande joie.

A quelques jours de là, tous nos préparatifs étant faits, il fut décidé que nous irions rejoindre les bergers de M. Simonds, et nous partîmes tous deux, un dimanche soir, M. Simonds et moi, afin d'aller demander un gîte à un voisin, dont la métairie était située à cinq milles d'Appenzell-Bottom. Le compatriote et l'ami de M. Simonds était un vieillard septuagénaire, entouré d'une famille nombreuse, dont l'hospitalité fut « suisse » dans toute l'expression du mot.

Dans ces lieux relégués au centre des prairies du nouveau monde, où l'influence délétère des populations européennes n'a point encore pénétré, où les mœurs sont à la fois pures et patriarcales, les usages religieux du vieux continent sont observés avec une scrupuleuse fidélité. Aussi, après le repas du soir, l'aïeul prit-il une bible de Luther, pour lire à haute voix un chapitre dans le livre ouvert au hasard. Les femmes, quittant leurs travaux, s'étaient assises autour de leur père, toutes d'un côté, les hommes en avaient fait autant, et nous les avions imités, Simonds et moi, quoique appartenant à une religion différente.

Le lendemain matin, bien avant l'aube, armés de nos fusils, chargés de nos gibecières, nous avions découplé nos chiens pour nous remettre en route. Le sentier que nous gravissions avec peine était tortueux et peu frayé. Une nuit profonde s'étendait dans ces gorges aux abîmes dangereux : tout autour de nous se hissaient des roches sombres et ardues, éclairées par les pâles rayons d'une lune à moitié voilée par les nuages; on aurait pris volontiers ces blocs de pierre, eu égard à leur forme capricieuse et imposante, pour des géants préposés à la garde des montagnes.

Devant nous, au bruit de nos pas, fuyaient des oiseaux nocturnes, qui, voltigeant sur nos têtes, disparaissaient bientôt dans l'obscurité. A mesure que nous nous élevions, le jour semblait s'élever avec nous; les étoiles disparaissaient absorbées dans l'azur éthéré; la lune, blanche et pâle comme un fantôme qui s'évanouit, disparaissait derrière les pointes élevées de la chaîne des Masserne.

Nos chiens, libres et abandonnés à eux-mêmes, faisaient souvent voler, hors de portée, des grouses, abritées sous quelque roche ou dans les branches des *whortle-berries* (les airelles) qui tapissaient les parois abritées contre le vent. Enfin, le soir, après une marche fort pénible, nous arrivâmes aux bergeries de mon ami Simonds, situées sur une des « tables » (vastes plaines au sommet des montagnes) des Masserne.

Chaque année, au mois de juin, les bergers d'Appenzell-Bottom conduisaient leurs troupeaux pour les faire pacager sur cet immense plateau. Au sommet d'une éminence préservée des coups de vent par une roche granitique, ils avaient construit des huttes à moitié creusées dans la pierre et recouvertes de toits en terre, dont l'existence ne pouvait être soupçonnée que par ceux mêmes qui les avaient bâties. Ces cabanes étaient dispersées de manière à entourer le troupeau et à le défendre en cas d'attaque contre les coyotes, très-nombreux dans ces parages. Un fagot d'épines de *whortle-berries* en fermait l'entrée basse et étroite.

Ce qui me fit découvrir ces huttes, ce fut l'épaisse fumée qui s'échappait de l'une d'elles. En nous approchant du seuil, nous fûmes reçus par un des bergers, qui nous attendait depuis la veille, prévenu de notre arrivée par un des nègres que M. Simonds avait envoyés en avant avec des vivres et des munitions. Le pâtre de Masserne était un homme dans toute la force de l'âge; il paraissait avoir une quarantaine d'années, son visage hâlé, ses cheveux longs et frisés, retombant sur le cou, lui donnaient un air presque farouche, sans compter que ses vêtements, faits de fourrure, et l'enveloppant de la tête aux pieds, l'auraient fait prendre pour un ours de la plus belle venue. Il avait été laissé dans les huttes pour préparer la nourriture de ses compagnons, et nous étions à peine assis sur le devant de la porte de la résidence principale de ces montagnards, lorsque les autres bergers débouchèrent par un des cols de la table, escortant et poussant devant eux un troupeau de dix mille moutons, chèvres, alpagas, vaches et taureaux. C'était vraiment un spectacle remarquable que celui de tous ces animaux domestiques, s'acheminant à pas lents, faisant sonner leurs sonnettes, maintenus dans un ordre parfait par une douzaine de chiens énormes, aux queues panachées, au pelage noir comme du jais. En peu de temps, le troupeau fut parqué pour la nuit, et alors chaque berger songea à son souper. C'était le moment du «rapport», et il se fit pendant que chacun d'eux mangeait une bonne soupe d'oignons et de viande bouillie, que le maître arrosa d'une rasade de brandy.

Un troupeau de dix-neuf bouquetins avait été «revu» à cinq milles de la bergerie, paissant tranquillement sur une table escarpée, bordée d'un côté par un ravin, au fond duquel coulait un torrent, alimenté par les sources et les neiges de la chaîne Masserne. Depuis cinq jours ils n'avaient pas quitté ce pacage, et le matin même, avant midi, un des bergers les avait aperçus, paisiblement couchés dans l'herbe, protégés par une sentinelle qui veillait sur le sommet du roc.

On décida à l'instant même qu'on partirait avant le jour pour se rendre directement au Pic-du-Diable (*Devil's peak*); car c'est ainsi que les bergers avaient appelé le plateau sur lequel nous devions le lendemain tenter la chasse aux bouquetins.

Le soleil se leva radieux, la journée était magnifique, et quand les premiers rayons dardèrent au sommet des pics neigeux des Masserne, nous étions tous postés, M. Simonds, un des bergers, le nègre de mon hôte et moi, aux différents passages de la table. Le pâtre qui devait conduire la chasse m'avait placé près d'une crevasse large d'environ huit mètres, de laquelle mes yeux, de peur de vertige, se refusaient à mesurer la profondeur. Après m'avoir recommandé d'observer le plus profond silence, une immobilité parfaite, tout en me tenant prêt à tirer, il me quitta pour aller rabattre le gibier.

Une demi-heure se passa dans cette attente. Je m'étais muni d'une lunette d'approche, et je regardais en vain, pour tuer le temps, sur les rebords, au sommet des précipices; enfin, j'aperçus bondir un bouquetin à près d'un quart de lieue, et ce premier animal fut bientôt suivi de cinq ou six autres, qui s'arrêtèrent, l'oreille au guet, l'œil en observation, le nez au vent, piétinant de temps à autre et prêts à s'élancer. Le moment était solennel: ma joie ne se contenait plus.

Par un phénomène très-ordinaire dans les chaînes des Masserne, un brouillard assez épais nous enveloppa tout d'un coup; la chaleur était accablante, tout présageait un orage qui ne tarda pas à éclater. Le tonnerre gronda sourdement sur nos têtes, à nos côtés, sous nos pieds: j'étais abrité sous un cèdre aux branches touffues, persuadé que la foudre n'atteindrait pas un arbre résineux. Hélas! je l'échappai belle! le feu du ciel tomba à trente pas de moi et fendit une roche énorme. L'obscurité profonde qui régnait autour de moi, les volées de corneilles qui tourbillonnaient sans savoir où trouver un abri, tout paraissait se liguer pour rendre la scène que je cherche à décrire horrible et sublime à la fois.

Bientôt de larges gouttes commencèrent à tomber, les ravins se changèrent en d'innombrables torrents, en cascades mugissantes, entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Le cèdre qui me protégeait contre le déchaînement de la tempête, fouetté par la pluie et agité par le vent, semblait pousser des cris plaintifs. L'eau ruisselait de toutes parts à travers ses branches.

Peu à peu cependant un vent du nord se leva, qui chassa les nuages; le soleil reparut et la nature rentra dans son calme primitif. J'aperçus bientôt le berger au sommet d'un des mamelons qui surplombaient la table, et quelques secondes après cinq coups de fusil furent répercutés par tous les échos des montagnes. Le berger, pareil à une statue, se tenait debout sur une roche, je le vis me faire signe de la main, mon cœur battait à tout rompre, mes yeux s'ouvraient larges et immobiles. Je tenais mon fusil à deux coups, prêt à faire feu. Enfin, cinq bouquetins bondissent à vingt pas de moi; j'en choisis un, je vise: mon fusil ne part pas. Je tire alors la détente du second coup, et l'animal tombe foudroyé à quelques lignes de l'abîme, au-dessus duquel les quatre autres s'élancent et disparaissent le long d'un sentier taillé dans le roc, sur l'autre bord.

J'aurais dû me trouver très-satisfait du coup heureux qui me mettait ainsi à même de me glorifier de la mort d'un bouquetin: eh bien, je le confesse, je regrettais ma mauvaise chance, je maudissais l'humidité qui avait pénétré sous ma capsule et avait annihilé le pouvoir de la poudre fulminante. Au lieu d'un bouquetin, j'aurais dû en avoir deux.

Je hélai les autres chasseurs, qui arrivèrent bientôt près de moi. M. Simonds avait fait coup double, son nègre avait aussi tué un bouquetin; mais l'animal, frappé au défaut de l'épaule, avait bondi de rochers en rochers, et était allé se perdre dans les eaux d'un torrent. Le berger avait vu trois bêtes de la harde, mais il n'avait pas pu les tirer à portée.

Bref, nous revînmes aux huttes de la bergerie avec trois énormes quadrupèdes, dont les cornes brillaient aux feux du soleil couchant, comme si elles eussent été polies par les mains de Verdier.

B.-H. RÉVOIL.

Cette chasse aux bouquetins, véritable combat qui fera envie à nos chasseurs d'Europe, n'est point un récit d'oisif rédigé dans un cabinet d'après les confidences d'autrui. L'auteur des *Chasses de l'autre monde*, M. Révoil, a payé de sa personne dans la vallée d'Appenzell, et raconte ses propres aventures dans les pages dramatiques qu'on vient de lire.

(*Note de la Rédaction.*)

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

INDUSTRIELS ET SALTIMBANQUES (1).

Groupe de saltimbanques, grimaciers, hercules, escamoteurs, charlatans, femmes sauvages, géantes, paillasses, jocrisses, acrobates, danseuses, somnambules, animaux savants.

Histoire curieuse et véridique de la grandeur et de la décadence du trombone. Le parapluie est l'ami du marchand de savon. Théories sur la manière d'amasser le monde et de former le cercle. Révélations sur les casseurs de pierres. Le magnétisme dévoilé !!! Ingratitude du public envers les artistes. Escamotage et magie blanche. Charlatanisme en grand. Concurrence. Grande déconfiture. Un *glouglou* pris pour un sanglot.

Après avoir flâné jusqu'à la nuit au milieu de toutes ces splendeurs, je rentrai chez moi, étourdi, ivre de bruit, la tête brisée, mais pleine d'observations et de souvenirs. Un sommeil calme me restaura, et le lendemain je fus exact au rendez-vous ; mais je dois rendre justice au trombone : il y était déjà. Il avait mis sa plus belle redingote et sa casquette la plus immaculée; il était magnifique et rayonnant. On eût cru voir une chrysalide sortie de sa coque. Dès qu'il me vit, il courut à moi :

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Bien, bien ; à la bonne heure. Ma foi, pour vous dire vrai, je ne vous attendais pas trop. Je me disais : ce monsieur s'est engagé dans un moment d'entraînement irréfléchi ; quand il sera de sang-froid, gare pour ma demi-tasse.

Après le : Oh ! oh ! obligé, pour m'indigner d'un pareil soupçon, nous entrâmes ; mais, au moment où j'allais demander le café :

— Pardon, fit-il d'un air un peu honteux, en m'arrêtant par le bras, si ça vous était égal...

— Parfaitement égal.

— Eh bien, je préférerais un petit verre, un simple petit verre. Vous savez, nous autres trombones, nous avons besoin d'un tonique vigoureux pour nous raffermir les poumons, et je vous avoue que le café, c'est un peu fade pour moi, aujourd'hui.

— Ainsi donc, *un* petit verre, dis-je en souriant.

— Allons, allons, je vois que vous êtes décidément un bon homme. Mettons-en deux, et n'en parlons plus.

Je fis venir un carafon de cognac ; je plaçai entre les mains de mon trombone un cigare de trois sous, qu'il reçut avec une vive reconnaissance. L'heureux mortel se renversa sur sa chaise, en savourant tour à tour son petit verre et son cigare, et clignotant des yeux, comme un chat qui dévore voluptueusement une souris, il commença avec lenteur :

— Où en étions-nous resté ? Ah !... j'étais venu à Paris pour me créer un nom dans les lettres. Je me figurais, parce que j'avais fait mes classes presqu'à moitié, et que je commençais à mettre un peu de mesure et beaucoup de rime dans mes vers, que je n'aurais qu'à me baisser pour ramasser la gloire et la fortune. Vous connaissez cette histoire-là, on l'a racontée plus de cent fois ; il paraît que c'est très-risible. La mienne ressemble à toutes les autres. Au bout de quatre ou cinq ans, durant lesquels je parvins à écrire dans des journaux paraissant quelquefois, disparaissant souvent et ne payant jamais, j'en étais venu à rédiger des prospectus et des réclames flamboyantes pour les dentistes qui ne savent pas l'orthographe. Mais cela ne me rapportait guère plus d'honneur que d'argent ; il fallut voir ailleurs. Je ne veux pas vous narrer toutes les péripéties par lesquelles je passai ; c'est trop long et ça vous ennuierait. Seulement, je marchai si bien, je fis tant de progrès, qu'un beau matin je me trouvai entre le pont des Arts et le pont des Saints-Pères, tenant sur le parapet une boîte de savon à dégraisser, tendant un petit papier à tous les passants, et profitant de l'inexpérience des bourgeois naïfs et des provinciaux, pour m'emparer du collet de leur habit et le frotter à tour de bras. C'est un métier calomnié et méconnu, monsieur, il est bien plus difficile qu'on ne croit. Il y a tout un art, dont on n'a pas encore écrit la théorie compliquée, pour savoir découvrir, à la physionomie, à la mise, à la démarche, les victimes débonnaires qu'on peut exploiter sans crainte, pour tomber d'un coup d'œil d'aigle et d'un doigt prompt sur la moindre tache blottie en un réduit obscur, pour happer son homme au passage et le dégraisser, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, pendant qu'il lit bénévolement le papier que vous lui avez tendu ; enfin, pour le faire payer de bonne grâce et sans trop de réclamations.

Le camarade, chargé de me *styler*, m'avait fait une recommandation curieuse :

« Adresse-toi de préférence, m'avait-il dit, aux passants que tu verras munis d'un parapluie, s'il fait beau ou que le temps soit simplement douteux : cette précaution indique des gens de caractère et d'humeur calmes, qui ont peur du bruit et qui payeront sans souffler mot, ou bien des bourgeois soigneux qui veillent sur leur chapeau et leur redingote comme sur la prunelle de leurs yeux, et qui doivent, en conséquence, avoir horreur de la moindre tache (il est facile d'en faire une soi-même, quand il n'y en a pas !) ou bien enfin, des savants, des membres de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, messieurs toujours absorbés dans leurs recherches, et qui ne s'apercevront de ton opération que lorsqu'elle sera finie. »

Eh bien, monsieur, croiriez-vous que, malgré ces précieuses instructions, dont vous ne méconnaîtrez pas la justesse, sans doute, je ne fus jamais qu'un fort médiocre industriel en ce genre. Je n'étais pas né pour être marchand de savon ; le peu d'éclat de ces fonctions humiliait mon orgueil. J'avais encore de l'orgueil dans ce temps-là ; il y a bien longtemps ! Il m'est arrivé de rentrer le soir, sans avoir placé une seule tablette. Bref, mon maître, car j'avais oublié de vous dire que j'appartenais, comme tous mes compagnons, à un exploiteur qui nous lançait chaque jour sur les passants, m'annonça brutalement qu'il n'était pas assez riche pour user plus longtemps de mes services ; ce qui me démontra une fois de plus qu'il y a de déplorables lacunes dans l'éducation classique. Telle fut ma première étape.

Le narrateur soupira, se versa un petit verre dont il ingurgita la moitié en faisant claquer sa langue, et s'aperçut, en voulant tirer une bouffée de son cigare, qu'il était éteint.

— Allons donc, lui dis-je, voyant qu'il se préparait à le rallumer ; un cigare rallumé ne valut jamais rien.

— Oui, ce sont là de vos maximes, à vous, jeunes gens dissipateurs, qui ne savez pas le prix des choses, et qui l'apprendrez plus tard. C'était aussi mon genre, à moi, du temps que je mangeais la fortune paternelle, en faisant de petits vers en style poitrinaire sur les vanités des joies du monde ; mais, je suis bien revenu de tous ces grands airs, depuis le jour surtout où, jeté sans ressources sur le pavé, il fallut me résoudre, en l'absence de toute espèce de capitaux, à m'enrégimenter dans la vaste corporation des ramasseurs de bouts de cigares et *ouvreurs* de portières. Oui, monsieur, ç'a été là pendant deux mois ma position sociale. Avant d'en venir là, je m'étais fait successivement crieur d'almanachs et de complaintes dans les rues, chanteur nomade, Bédouin marchand de dattes, débitant de cirage à vernir les planchers et les meubles, d'onguent pour faire pousser les cheveux, de préparations chimiques contre les cors aux pieds, de pâte à faire couper les rasoirs, de jarretières élastiques, d'encre parfaitement noire et indélébile. J'échouai honteusement dans la plupart de ces états, surtout dans le dernier, pour lequel il faut une belle main ; car le marchand, afin d'allécher la pratique, dessine devant elle, sur un grand papier, toute sorte de traits à la plume, de lettres majuscules, rondes, coulées, bâtardes, gothiques, avec des enjolivements capricieux : la pratique se figure volontiers alors qu'il n'y a qu'avec cette encre-là qu'on peut faire de si jolies choses, et elle achète. Mais moi, accoutumé à écrire ma version en hiéroglyphes que M. Champollion n'aurait pas pu toujours lire, et qui ne m'étais jamais exercé qu'à dessiner, avec des courbes fantastiques, le profil nasal de mon maître d'études, je me perdais dans ce travail d'ornementation, et ne pouvais déguiser mon incapacité. J'essayais bien de me rattraper par l'éloquence de l'improvisation, mais le trait de plume n'y était pas, et, dans cet état-là, le trait de plume est tout.

Je ne sais par où je n'ai pas passé ; j'allais au hasard, tombant, à chaque fois, un cran plus bas, absolument comme un voyageur égaré, qui a perdu la tête et court de sentier en sentier, s'éloignant de plus en plus de sa route. N'ai-je pas été quinze jours marchand de chaussons aux pruneaux, et de ces petites pommes à un sou le tas, qu'on donne dans mon pays à manger aux pourceaux, et que le gamin de Paris ne dédaigne point, je vous assure? J'ai failli me faire marchand de coco et joueur d'orgue de Barbarie, mais il fallait des frais d'établissement qui dépassaient mes moyens.

Enfin, sentant bien que je me perdais, que j'enfonçais de plus en plus, par un effort suprême et désespéré, j'essayai de me relever à la hauteur où m'appelaient ma naissance et mon éducation. Je me dis qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme intelligent, et, comme j'avais cru remarquer que, parmi les artistes du pavé et du macadam, les hercules étaient encore les plus grassement entretenus par la charité du public, et que, d'ailleurs, il y avait là quelque chose de majestueux et d'éclatant qui me séduisait, j'osai aspirer à cette rude position. Hercule, moi ! Il est vrai que j'avais au moins la longueur de l'emploi ; mais je n'en avais ni l'abdomen, ni les bras, ni les forces. Aussi, monsieur, passais-je tout le temps de la séance à promettre, sans rien tenir : je remplaçais les tours de force par quelques cabrioles parsemées de bons mots. On savait partout où j'allais que j'étais un Paillasse déguisé en Alcide, et l'on ne m'en demandait pas davantage. J'étais pourtant forcé, si peu que ce fût, de manier quelques poids et quelques pavés : il n'en fallut pas davantage pour m'abattre et tuer le peu que j'avais de force.

Le métier de casseur de pierres m'acheva. Vous êtes étonné peut-être, continua le trombone, en exhibant des mains de dimension fort ordinaire, qu'avec des poings aussi médiocres que ceux-là, j'aie osé me croire capable de pulvériser des cailloux? Mais la présomption, monsieur, la présomption, dont je n'ai pu me guérir qu'au bout de vingt ans de cette vie, au moment où j'ai vu grisonner mes cheveux ! Et puis, il faut tout vous dire, à l'époque où je m'étais consacré à ouvrir les portières, un de mes amis, un casseur de pierres émérite avec qui je m'étais lié par l'admiration que m'inspiraient ses talents, un jour de recette extraordinaire où je m'étais émancipé jusqu'à lui payer un litre à six à la barrière, m'avait révélé, dans un moment d'expansion, le secret du métier. Il se croyait sûr, à voir mes formes malingres, que je ne songerais jamais à me poser en rival.

— Et ce secret? interrompis-je tout intrigué.

— Oh ! fit mon interlocuteur, en lançant au plafond un superbe jet de fumée, quoique le foyer du cigare lui brûlât les lèvres ; par un reste de prudence instinctive, il ne m'avait fait cette révélation qu'en termes assez vagues. J'avais compris seulement qu'il fallait choisir une certaine espèce de cailloux se rapprochant de la pierre morte, quoiqu'ils n'en eussent aucunement l'apparence; plutôt longs, inégaux, raboteux, que courts, ronds et ramassés sur eux-mêmes; qu'il fallait diriger son coup de manière à frapper obliquement sur les veines qui les sillonnent. Mais avec tout cela, monsieur, le mieux est encore d'avoir un fameux poing, c'est moi qui vous le dis : voilà, après tout, le moyen le plus sûr d'en venir à bout. Je sais bien que, malgré cette belle théorie, j'y perdis souvent mon latin. Dans ces cas-là, je déguisais l'échec du mieux que je pouvais, en disant, par exemple : « Allons, décidément, il ne veut pas se laisser casser : c'est qu'il manque encore dix sous. Il sent ça, ce caillou ; il n'est pas si bête qu'il en a l'air. » J'étais bien sûr que je ne parviendrais jamais à obtenir mes dix sous. Quand on en avait jeté trois ou quatre : « Alors, disais-je, puisque la société ne se décide pas à donner les dix sous, le caillou ne veut pas qu'on le casse. Nous allons en prendre un autre. » Et j'en choisissais un parmi les doux et les faciles. Mais ces cas-là se multiplièrent tellement, et j'étais quelquefois si embarrassé pour me tirer d'affaire, quoiqu'on ne manque pas de *bagout*, monsieur, que ma réputation fut bientôt compromise. Je saisissais dans le cercle des rires et des murmures équivoques, et je jugeai qu'il était temps de battre en retraite et de me porter sur un autre point. Voilà tout ce que j'ai gagné à cette profession-là.

Et il me présenta la partie inférieure de sa main droite, qui semblait revêtue d'un cuir ou plutôt d'une semelle jaune sale, picotée d'une multitude de petits points rouges, qui formaient autant de cicatrices indélébiles.

— Plus, ajouta-t-il, une *pile* de mon ancien camarade, qui me rencontra un jour dans l'exercice de mes fonctions, et trouva mauvais que j'eusse abusé de ses révélations amicales pour lui faire concurrence. Ce fut même là, à dire vrai, ce qui me décida définitivement à renoncer au métier.

— Pardon si je vous interromps, fis-je, en lui offrant un autre cigare qu'il accepta délicatement entre le pouce et l'index ; mais j'aurais désiré avoir votre avis sur la meilleure manière d'assembler le monde et de former le cercle ; ce qui m'a toujours paru un des points les plus difficiles et les plus dignes d'étude. Bon pour ceux qui ont un orchestre, mais les autres?

— Effectivement, monsieur, vous avez mis le doigt sur la principale difficulte du métier, sur la pierre de touche du véritable saltimbanque. Le plus sûr et le plus expéditif, comme vous disiez fort bien, est d'avoir de la musique, ne fût-ce qu'un orgue de Barbarie, ne fût-ce qu'un flageolet, qu'une sonnette. Il est bon aussi de revêtir un costume *voyant*, de formes extravagantes. Le Turc est bien usé, pourtant il fait toujours son effet. Si, avec tout cela, vous êtes doué d'une belle taille de tambour-major, et surtout que vous soyez debout, à six pieds du sol, sur le devant d'une voiture attelée de deux chevaux en panache, vous produirez une sensation profonde, sans efforts. Le peuple aime la représentation : là où il en voit il court, que ce soit un roi ou un saltimbanque qui passe.

Mais à terre, les deux plantes des pieds sur le plancher des vaches, ah! c'est un peu plus difficile. Il y a mille manières de s'y prendre. Si l'on n'a pas d'orchestre, on peut commencer par chanter un grand air. On entremêle chaque couplet de bons mots ; on amuse les quelques badauds qui se sont arrêtés d'abord, afin de les faire attendre ; on ne reste pas un moment tranquille, parce qu'ils s'en iraient peut-être ; pas tous, cependant, car rien n'égale la patience héroïque du vrai badaud, du badaud pur sang; de celui qui reste une demi-journée au soleil, sans lever le nez, pour voir manquer une ablette à un pêcheur à la ligne. Malheureusement, monsieur, ils ne sont pas tous de ce calibre-là. Ainsi vous, je crois bien que vous vous en iriez?

— Hum ! fis-je d'un ton équivoque, ne voulant pas le détromper.

— Mais oui, mais oui, je vous dis que vous vous en iriez, quitte à raconter le soir à toutes vos connaissances que vous êtes resté deux heures devant un saltimbanque.

La perspicacité du trombone m'effraya, et je me tins coi.

— Il y a encore, reprit-il sans transition, la ressource de faire ranger le monde en cercle avec son bâton, en

tournant ainsi cinq ou six fois de suite, en apostrophant les gamins, ou même en leur tirant les oreilles. Les gamins sont un public que les industriels bien avisés ne méprisent pas, quoiqu'ils aient rarement de la monnaie dans leur poche. Ils font nombre, forment le noyau, et tracent les contours de l'assemblée. On peut aussi raconter une histoire sans queue ni tête, mais lardée de calembours; car la foule adore le calembour, quel qu'il soit, On exécute quelques menus tours, de ceux qui font plaisir et ne sont pas malins, sans se prodiguer toutefois; et puis, on prend son temps pour arranger la table, les chaises, le tapis, les bouteilles; on fait, on défait; on place, on ôte, toujours en chantant et en disant des bêtises. De temps en temps aussi, on a l'air de vouloir s'y mettre définitivement : on porte la main aux kilos ou à la pierre, qu'on laisse tout à coup pour crier : « En arrière, gamins! Voyons, messieurs, élargissez les rangs.»

Un magnétiseur endormant une somnambule.

Quelquefois, monsieur, c'est le diable; vous avez beau faire, vous ne raccolez que de rares spectateurs. Ça ne prend pas, et vous sentez bien que ça ne prendra pas. Il faut se résoudre à travailler dans la solitude.

J'en étais resté à l'époque où je renonçai à casser des pierres. Je n'étais pas fait pour ces métiers brutaux : il me fallait quelque chose de plus délicat, de plus distingué. J'avais la langue bien pendue, de l'audace, un certain coup d'œil, quelque instruction; tout cela, c'était l'étoffe d'un charlatan en grand.

Je commençai par le magnétisme, après m'être préalablement associé avec une somnambule lucide, cuisinière sans ouvrage, chassée par je ne sais quelle baronne sans entrailles, pour avoir fait danser trop rudement l'anse du panier. Vous avez probablement rencontré déjà quelques-uns de ces industriels établis sur une place, avec leur sujet assis les yeux bandés. Ils l'endorment rien qu'en lui passant les deux mains devant les yeux. La dame y met beaucoup de bonne volonté. Ensuite, le public est tout émerveillé de la voir, sur les questions de son maître, désigner la nature, la forme et la couleur de l'objet qu'il tient à la main, la longueur de cette tabatière, le nombre des trous de ce mouchoir ou des taches de ce paletot, etc. Pauvre public! il n'a pas seulement l'esprit de s'apercevoir que la demande du magnétiseur est arrangée de manière à contenir la réponse elle-même, d'après un système qui consiste à attribuer à chaque lettre de l'alphabet une idée, une épithète, une qualité correspondantes, et à commencer chacune de ses questions par la lettre qui désigne l'idée dont il a besoin.

Je me consacrai ensuite à la bonne aventure. Un dimanche soir, j'allai m'établir, pour la première fois, sur la place de la Bastille, avec environ deux mille petits paquets de toutes couleurs, renfermant une feuille de papier sur lequel était imprimé un horoscope quelconque. J'avais pour tout attirail un escabeau qui me servait de piédestal, et une boîte d'un mécanisme ingénieux, où se voyait un bonhomme tenant une plume à la main et que je représentais comme mon génie familier; je pris aussi un aide, qui servait en même temps de Jocrisse. On s'empressa autour de nous, car vous ne sauriez croire, monsieur, comme à Paris on est friand de la bonne aventure, dans la classe ouvrière, parmi les gamins, les maçons, les couturières et les blanchisseuses, qui, bien entendu, font semblant de n'y pas croire et de ne consulter le sorcier que pour s'amuser.

Mon aide distribuait de petits carrés de papier à chacune des personnes qui voulaient affronter la redoutable épreuve, et leur donnait en même temps un numéro d'ordre; puis il les ramassait, en recevant un sou en échange. Je les introduisais dans ma boîte, à portée de mon génie familier, lequel, mu aussitôt par un ressort que je pressais sans qu'on pût s'en apercevoir, agitait sa main, armée d'une plume, et semblait griffonner la sentence des Destins sur chaque morceau de papier.

— Tiens, interrompis-je, c'est comme les feuilles volantes de la sybille de Cumes.

— Vous êtes trop savant pour moi, reprit avec gravité le paillasse; vous savez que je n'ai pas été jusqu'en rhétorique. Où en étais-je? Vous m'avez fait perdre le fil.

— Vous en étiez...

— J'y suis, au bonhomme qui griffonnait la sentence des Destins. Au bout d'une minute, par le jeu d'un autre ressort, il agitait une sonnette pour m'avertir que l'opération était terminée, et je ramassais les papiers, parfaitement vierges, du reste, et qui me servaient indéfiniment pour les épreuves suivantes.

Maintenant, monsieur, suivez-moi bien, voici ma posture. Je suis debout sur mon escabeau, l'air inspiré.

— Fatidique, soufflai-je.

— Trop savant, vrai, trop savant; bon, quand j'étais homme de lettres. Je suis donc debout, l'air inspiré : je domine la foule ; mon coude gauche, appuyé sur ma boîte, soutient ma tête inclinée. J'ai devant moi le monceau de carrés de papier. J'appelle : — Numéro un ! — Voilà, répond un petit bonhomme en blouse rapiécée. J'inspecte mon drôle du haut en bas, puis je fais semblant de lire d'un air absorbé la sentence des Destins sur le premier papier : — Toi, mon garçon, il n'y a pas encore longtemps que tu as mangé une tartine de pain sec pour déjeuner, et que tu as acheté des pommes de terre frites, là-bas, tu sais bien où je veux dire, hein? Tu loges en garni avec une quinzaine d'ouvriers, de braves gens, mais qui te taquinent un peu ; et je suis bien sûr que, dans ta chambrée, il y a quelqu'un qui s'appelle Jean. — C'est vrai ! fait le moutard abasourdi ; et je passe à un autre, pour battre le fer pendant qu'il est chaud. — Numéro deux. — Présent. Il s'agit cette fois d'un grand gaillard, qui me regarde d'un air crâne, en riant, la casquette sur l'oreille gauche. — Vous, mon brave, vous êtes un bon ouvrier, habile, intelligent, un excellent cœur, oui, un excellent cœur ; mais là, la tête un peu trop près du bonnet. Voyons, entre

Le diseur de bonne aventure, et ses clients et clientes.

nous, avouez-le. C'est ce qui est cause que vous avez déjà mis à vos pieds ce que vous aviez entre vos mains, parce que vous ne voulez pas qu'on vous marche sur le pied, vous. Voyons, est-ce vrai ? Démentez-moi, si je me trompe. — Numéro trois ! C'est une fille toute rouge, qui interrompt brusquement, pour me répondre, une causerie effrénée avec deux voisines qu'elle tient par le bras : sa langue semble encore frétiller. — Vous, mademoiselle, vous êtes une brave fille, mais vous aimez un peu trop à causer. — Ah ! vois-tu, s'écrient les voisines. — Aussi, chez la fruitière du coin, vous savez, il y a quelquefois des cancans, des choses dites qu'il aurait mieux valu ne pas dire, vous me comprenez bien. — Ah ! vois-tu, c'est chez la mère Philippe, tu disais que ça n'était pas vrai. La malheureuse devient écarlate et balbutie. J'ai pitié d'elle et je continue, pour la consoler : — On s'occupe de vous, en ce moment-ci : je vois plusieurs jeunes gens qui vous recherchent. Prenez garde ! Il y a parmi eux un brave garçon, qui vous va, qui vous aime bien, pour le bon motif; méfiez-vous des autres. — Numéro quatre !

C'est un ouvrier tirant sur le grison, aux membres solides et ramassés, l'air sérieux, les deux bras croisés sur la poitrine. — Ah! ah! la vie est dure, n'est-ce pas? On ne mange pas tous les jours des ortolans à dîner. Mais, courage; il va vous arriver quelque chose à quoi vous ne vous attendez pas, et que vous avez bien mérité, oui. — Vous envoyez de l'argent, comme çà, tous les deux mois, à peu près, à des membres de votre famille, qui sont en province, car vous n'êtes pas de Paris, vous; vous y êtes venu pour gagner votre vie, etc. Ainsi de suite, pendant six, sept, huit heures, devinant le caractère et le genre de vie de chacun, d'après sa figure et ses habits, variant avec art chaque formule pour dire toujours la même chose.

Ah! monsieur, le beau métier! Voilà où il faut de l'esprit, de la verve, de l'habileté, de l'éloquence; et je les convainquais, ces gaillards-là. Je les entendais se répéter l'un à l'autre : — C'est vrai. Il vient de me dire une chose que personne ne pouvait savoir.

Ce n'est pas pourtant que le métier ne possède aussi ses désagréments : il n'est si bel homme qui n'ait au moins sa verrue. Je vous assure qu'au bout de quatre ou cinq heures de séance il me devenait fort difficile de varier. Aussi arrivait-il qu'un habitué, qui revenait m'écouter à la fin de la séance, était tout étonné de m'entendre répéter les mêmes choses et dans les mêmes termes qu'au commencement : cela l'ébranlait dans sa croyance. Quelques-uns même, de ces natures massives d'Auvergnats, qui aiment à rester où elles se plaisent, quand il n'en coûte rien, s'implantaient là pour toute la séance, de cinq heures du soir à onze heures ou minuit. C'est leur manière de s'amuser, à ces hommes.

Il s'en trouvait aussi de plus hardis qui me démentaient, quelquefois tout bas, quelquefois tout haut, quand je poussais l'audace jusqu'à leur promettre l'héritage d'un oncle qui n'existait pas, ou que je me lançais dans toute autre assertion par trop positive.

Enfin, il fallut renoncer encore à ce métier : je n'étais plus si drôle; on me trouvait usé. Voilà l'ingratitude du public envers les artistes.

Le trombone soupira, se versa lentement un petit verre, et poussa sans rien dire une douzaine de bouffées superbes. Je respectai ce grand silence, trouvant seulement qu'il buvait beaucoup.

— Du moins, continua-t-il au bout d'une minute, j'avais fait quelques économies. Forcé d'abdiquer, je me jetai sur une autre branche de la magie, science pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'achetai d'un confrère enrichi, qui rentrait dans la vie privée, un attirail complet d'escamoteur, qui ne me coûta pas cher, et, pendant trois ans, je plantai successivement ma tente sur toutes les places et dans tous les carrefours de Paris. Mes recettes atteignaient chaque jour des chiffres assez ronds, parce qu'au lieu de borner mon bénéfice à la vente des petits cahiers où est renfermée l'explication des tours, je ne passais à mes plus brillants exercices qu'après avoir prélevé sur l'assemblée un impôt proportionné au nombre des assistants. Ainsi il me fallait dix sous, au *minimum*, pour me traverser la main avec un énorme couteau, et le bras avec une épée de quatre pieds de longueur, qu'on voyait dépasser de chaque côté. C'était mon triomphe : cela faisait frémir tout le monde, y compris messieurs les militaires, gradés ou non gradés; cela faisait tomber la monnaie dru comme grêle.

— Je le crois bien, interrompis-je. Je n'ai jamais vu un tour aussi fort. Quel était donc votre secret?

— Si vous me l'aviez demandé autrefois, je vous aurais répondu : Achetez mon petit livre, et vous le saurez. Mais vous ne l'auriez pas su davantage. Maintenant, je n'ai pas de raison pour vous le cacher, puisque je ne suis plus dans la partie. Vous saurez donc... Ma foi, non, reprit-il tout à coup, ce serait rendre un mauvais service aux pauvres diables que cela fait vivre, sans compter que moi-même, quand je serai fatigué du trombone, je pourrai bien revenir à mon ancien métier. J'aime mieux garder mon secret.

J'eus beau prier, supplier, flatter, et, lui voyant jeter avec regret l'imperceptible bout de son second cigare, pousser la bassesse jusqu'à lui en offrir un troisième, qu'il accepta avec une facilité déplorable.

— Non, non, non, dit-il, inébranlable comme le Jupiter olympien; je suis sûr que vous êtes trop raisonnable pour vous fâcher de mon refus. Nous ne sommes que trois ou quatre dans Paris qui connaissions ce tour; si je vous le révélais, vous ne pourriez vous empêcher de le répéter à d'autres, ne niez pas! Ce serait dommage de tuer une si belle branche de spéculation; et puis, je vous l'ai dit, il peut bien se faire que j'y revienne sur mes vieux jours.

Il fallut me rendre à ce dernier argument. Il continua :

— Une de mes plus agréables *ficelles* consistait à faire venir au centre, près de ma table, un homme de bonne volonté, que je choisissais de figure placide et de rustique encolure, afin d'amuser le cercle à ses dépens, sans qu'il s'en doutât. Je lui faisais, par exemple, soutenir, à bras tendus, un mouchoir où j'avais enveloppé un caillou devant lui, et je le priais de le tenir ainsi, sans laisser retomber son bras, jusqu'à mon commandement, l'assurant que, dans ce cas, le caillou se trouverait changé en un louis d'or, sinon, qu'au moment même où il le laisserait retomber, il recevrait d'un être invisible un coup de pied au bas des reins. Vous ne sauriez vous figurer tout ce qu'un vrai saltimbanque peut faire de son public, la docilité qu'il trouve en lui pour se faire aider dans les choses les plus saugrenues, les plus difficiles, les plus invraisemblables. Mon homme tendait le bras; aussitôt j'entamais un long discours au public, et j'exécutais une interminable série de tours de passe-passe, que j'interrompais de temps en temps pour lui crier : — Ne pliez pas le bras! C'était plaisir de voir le pauvre homme se roidir, devenir rouge, trembler enfin, lassé de fatigue, laisser tout à coup tomber son bras malgré lui, et recevoir à l'instant même un coup de pied lancé avec prestesse par mon paillasse, qui était particulièrement habile dans ce genre d'exercices, pour avoir appris à fond les différentes variétés de la savate chez l'illustre M. Lecourt.

— Et si votre homme s'était fâché?

— Jamais, monsieur. Est-ce que nous ne savons pas choisir? Allez donc vous fâcher, d'ailleurs, devant cent personnes qui se tiennent les côtes! Comme ce serait ridicule! Il faudrait avoir le caractère bien mal fait!

Mais, à mesure que mes finances croissaient, mon ambition montait avec elles, et prenait des proportions gigantesques. Je rêvais la voiture à deux chevaux, et les *speechs* solennels du haut d'un trône, élevé à dix pieds au-dessus du sol, devant une foule compacte et béante.

J'avais lu, tout jeune, dans un almanach, une anecdote qui avait lentement germé dans mon esprit. Un médecin rencontre, un jour, sur la place publique, en costume de charlatan, avec une clarinette, un chapeau chinois, une cymbale et une grosse caisse, un de ses anciens amis, docteur en médecine comme lui, qu'il avait perdu de

vue depuis longtemps. Après la séance, il se fait reconnaître et l'emmène à dîner. Au dessert, il lui fait des représentations bienveillantes, lui reprochant de déshonorer son titre et ses talents; ajoutant que le métier qu'il fait ne peut le mener à rien de bon. L'autre, pour toute réponse, ouvre la fenêtre, et lui montrant la foule qui circulait sur la place et dans les rues :

— Voilà cent personnes environ, dit-il; vous les connaissez : combien croyez-vous qu'il y ait de sages, et combien de sots ou de fous là-dedans?

— Mais, dit l'autre, qui ne voyait pas le but de la question, en mettant deux sages et quatre-vingt-dix-huit fous, je crois que j'aurai fait largement la part de la sagesse.

— Eh bien! mon ami, les deux sages sont pour vous, et les quatre-vingt-dix-huit fous pour moi!

Cet homme-là était un grand philosophe, monsieur; j'aurais voulu le connaître pour lui serrer la main... et m'associer à lui, ou du moins lui demander des conseils. Mais j'étais tout seul, et voici ce que je fis. J'engloutis toutes mes épargnes dans l'achat d'une voiture et d'un cheval : il fallait avancer pas à pas. Je m'affublai d'une houppelande et d'une calotte parsemées d'étoiles blanches, couvertes de bandes de toutes couleurs se croisant en tous sens. Je me munis d'un nombre considérable de fioles, et je les remplis d'un *précieux baume*, qui m'avait été donné dans le désert par un Arabe de mes amis, du temps que j'étais lieutenant *dans notre brave armée* (car l'ancien militaire a toujours un succès colossal près du public), et qui était souverain contre les dartres, les boutons, les coupures, engelures, rhumatismes, etc., etc., etc. Je me posai en charlatan mélancolique, qui se résigne courageusement à un sort pour lequel il n'est pas fait. J'adoptai un débit plein de tendresse et d'onction, et me fis même un organe spécial.

La première fois, monsieur, que j'apparus au grand soleil, traîné sur mon char de triomphe, j'étais ému, ma parole! je vous assure que je produisis beaucoup d'effet. Je vis même un jour, se cachant dans la foule et m'étudiant, le roi des charlatans d'alors, un marchand d'élixir contre les maux de dents, qu'on disait riche à cinquante mille livres de rente. Il avouait donc qu'il y avait quelque chose à apprendre près de moi : quel triomphe pour mon amour-propre!

Mes petites fioles coûtaient 0,50 et 0,25; il y avait encore des fioles d'essai à 0,10. J'ai vu des jours, rares, il est vrai, où j'en vendais pour deux cents francs; et alors je pensais avec reconnaissance à la petite anecdote que j'avais lue autrefois dans mon almanach. Malheureusement c'était trop beau pour durer longtemps. Au bout de quelques mois, je vis les recettes diminuer par degrés. Ne sachant à quoi attribuer ce désastre, je redoublais d'efforts, d'entrain et de mélancolie; je devenais sublime... Peines perdues! la recette baissait toujours, avec une obstination effrayante. Enfin, un jour je découvris le mot de l'énigme, en me trouvant face à face, aux alentours de l'Arc-de-Triomphe, avec un autre moi-même, un infâme rival, que je reconnus pour l'avoir vu jadis dans la partie de la graine aux vers, où il avait fait de mauvaises spéculations, et pour l'avoir remarqué plusieurs fois, étudiant, parmi mes auditeurs, mes gestes, mes manières, mes procédés, en un mot. Croiriez-vous, monsieur, que ce polisson avait eu l'audace de copier jusqu'à mon costume, jusqu'à ma voiture, jusqu'aux deux chevaux gris-pommelé que j'avais achetés dans ma splendeur, jusqu'aux panaches qui se balançaient sur leur tête, comme sur celle de deux vénérables caciques? Heureusement pour lui, je n'avais pas la force de poignet de cet ancien camarade, qui m'avait si bien démontré les périls du plagiat.

Je me sauvai, plein de désespoir. Je passai la Seine et suivis au hasard de longues rues désertes. En arrivant au carrefour de la Croix-Rouge, qu'est-ce que je trouve? Une escabelle, et, debout sur ce modeste piédestal, comme un débutant, un autre marchand de *précieux baume*, qu'il avait, comme moi, reçu d'un Arabe de ses amis, et dans le désert, comme moi encore... Il n'y avait plus moyen de s'y méprendre.

La lutte aurait dû redoubler mon énergie; elle m'abattit. Je ne travaillai plus qu'avec langueur et découragement. Je vendis d'abord les panaches de mes chevaux; puis je congédiai mon acolyte. Quinze jours après, j'étais obligé de vendre un de mes chevaux; deux mois après, l'équipage...

Il s'accouda sur la table, d'un air accablé, et parut absorbé dans d'amères réflexions. Je crus convenable de m'accouder comme lui et de m'absorber de même. Au bout d'un moment, il me sembla l'entendre soupirer. Je relevai la tête, pénétré de compassion : mon homme vidait le reste du flacon dans un petit verre : j'avais pris un *glouglou* pour un sanglot.

— Oh! oh! pensai-je, voilà un philosophe!

— Je restai deux mois sur le pavé, continua le trombone d'une voix sourde, et je ne sais pas comment j'ai pu vivre. Si je vous disais quelques-unes de mes ressources, vous refuseriez de me croire. Je pensai un instant à aller m'offrir, pour la nourriture, comme professeur de classes élémentaires, à quelque maître de pension; mais je n'avais ni gants, ni habit, ni cravate, ni chapeau, et je ne savais plus, de tout mon latin, outre les mots qui vous ont ébloui, que : *Tityre, tu patulæ*, et *Quousque tandem abutere, Catilina?*

Enfin, un de mes anciens camarades, dont la profession consistait à exhiber une femme colosse, qui, depuis quinze années, avait toujours dix-huit ans sur l'affiche, m'offrit sa protection. Ce cher ami! Combien d'autres, dans la prospérité, auraient fait les dédaigneux! Il renvoya son paillasse, un rustre, un vrai rustre, qui manquait totalement d'éducation et de bonnes manières.

Paillasse! eh! mon Dieu, oui, paillasse! il n'y avait pas à reculer, à moins de vouloir mourir de faim. Allez donc faire la petite bouche dans ces cas-là! Je tendis la main à mon nouveau patron, et le soir même, revêtu de l'habit gris et de la culotte courte, coiffé du tricorne et de la perruque d'étoupe, j'entrai en scène, à la satisfaction générale. Cela alla fort bien dans les commencements; je m'enivrais de mes bons mots, les rires me montaient à la tête, comme de l'encens; mais, à la fin, je me lassai de recevoir toujours des claques et des coups de pied, sans pouvoir les rendre : c'était trop humiliant, en définitive, surtout pour un homme qui avait fait sa troisième, et qui avait remporté les seconds prix de vers latins, d'histoire, de version grecque, etc. Voilà le revers de la médaille, monsieur; sans ces petits désagréments-là, ce serait le roi des métiers. Et puis, entre nous, je crains d'avoir les goûts un peu inconstants : c'est un mal; mais au moins j'aurai goûté de tout.

J'émigrai donc et me fis trombone dans la troupe où vous m'avez vu. Je ne m'en repens pas, ajouta-t-il, en courbant sa longue épine dorsale, puisque, sans cela peut-être, je n'aurais jamais eu l'honneur de faire votre connaissance.

— Voilà une galanterie, pensai-je, qui vaudrait un nouveau flacon; mais le malheureux serait capable de le

boire et il se griserait. Un trombone coûte trop cher à griser. Je me contentai donc de m'incliner modestement, d'un air qui voulait dire : En vérité, mon cher monsieur, vous me comblez...

— Seulement, ajouta-t-il, je n'ai pas perdu les bonnes traditions de mon état précédent. Je suis trombone par métier, et paillasse par goût ; en amateur, quoi ! Le maître a des égards pour moi ; il me traite en collègue, je crois bien que je m'y tiendrai... à moins pourtant que ma santé ne m'oblige à essayer encore d'autre chose ; car je sens dans les poumons des picotements qui m'inquiètent, j'ai quelquefois le gosier tout en feu...

Il en était là, quand nous entendîmes retentir par trois fois, comme un appel, le son du fameux trombone. Il se leva brusquement : — Voilà ! voilà ! cria-t-il, redevenu paillasse. Il vida à la hâte son petit verre, en versa précieusement la dernière goutte sur l'ongle de son pouce gauche, qu'il porta ensuite à sa lèvre ; et, se tournant vers moi :

— Eh ! eh ! fit-il, cela raffermit joliment l'estomac ; je

Une ficelle. Le bras tendu, et le coup de pied... au bas des reins.

suis sûr que je vais produire des effets superbes sur mon instrument. Venez donc m'entendre tout à l'heure.

Palsambleu ! je crois que le drôle se moquait de moi.

— Je vous conseille, ajouta-t-il avec un ricanement muet et en me jetant un coup d'œil narquois, de faire un roman avec mon histoire ; il ne peut pas manquer d'être splendide. En tout cas, s'il vous faut d'autres renseignements, je suis toujours à votre disposition, ne vous gênez pas. Voici mon adresse : Alphonse Pignolet, trombone ; quarante-neuf ans, cinq pieds huit pouces, demeurant, tous les jours de fêtes publiques, au carré Marigny, la dernière baraque à gauche.

— Merci, lui dis-je, en jetant un coup d'œil mélancolique sur le flacon vide, et en versant mon porte-monnaie entre les mains du garçon, j'ai tout ce qu'il me faut.

VICTOR FOURNET.

FIN.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

SAMUEL HAHNEMANN, FONDATEUR DE L'HOMOEOPATHIE.

Il y avait une fois...

Cette histoire débute comme un conte de fée, et vous allez voir en effet que, toute vraie qu'elle soit, elle a l'invraisemblance d'une féerie; il faut, pour en trouver l'équivalent, remonter aux Actes des apôtres et des martyrs.

Il y avait une fois, à Leipsick, un médecin très-origi-

Hahnemann découvrant l'homœopathie. Dessin de Pauquet.

nal. Jeune encore et déjà célèbre, touchant à la gloire et à la fortune, il ne pouvait se consoler de l'insuffisance pratique de son art. Il voulait passer, en fait de traitement, de la conjecture à la certitude. Il souffrait toutes les douleurs de ses nombreux malades, et portait le deuil de ceux qui lui mouraient dans les mains.

Un jour, il rentra chez lui morne et découragé. Il venait d'enterrer un jeune homme dont la fin mystérieuse achevait de dérouter sa science. Il trouva son salon plein de clients qui attendaient son retour. Jamais encore sa renommée n'avait attiré autant de monde à ses consultations... Tout autre, à sa place, se serait réjoui de cet hommage public rendu à son talent, de cette promesse de bien-être pour lui-même et sa famille (le docteur était père de six ou sept enfants); mais la vue de cette foule lui rendit plus amer le sentiment de son impuissance.

— Messieurs, dit-il à ses malades, je ne puis vous recevoir aujourd'hui.

Tous furent étonnés, et quelques-uns s'offensèrent.

— Nous reviendrons demain, dirent les plus confiants.

— Ce serait inutile, je ne vous recevrais pas davantage.

— Alors quand pourrons-nous revenir?

— Je ne sais... Quand la thérapeutique, qui n'est qu'un mensonge, sera une vérité; quand j'aurai foi en ses procédés, illusoires jusqu'à ce jour; quand j'aurai trouvé l'art de vous guérir, enfin!

Et le docteur rentra dans son cabinet, dont la porte resta fermée impitoyablement.

Le lendemain, toute la ville sut qu'il renonçait à l'exercice de sa profession. On eut beau le supplier, le raisonner, le maudire, le traiter de maniaque, rien ne put étouffer le cri de sa conscience ni ébranler sa ferme résolution.

L'homme étrange qui se condamnait ainsi à l'oubli et à la misère était Samuel-Chrétien-Frédéric Hahnemann.

Né le 10 avril 1755 à Meissen, en Saxe, fils d'un peintre sur porcelaine employé dans la fabrique de cette ville, Samuel Hahnemann avait été trempé dès l'enfance dans la pauvreté, le travail et la vertu. Il serait devenu un simple ouvrier comme son père, si la profondeur de son esprit et l'élévation de son caractère n'eussent fixé l'intérêt du docteur Muller, directeur de l'école provinciale. Ce digne homme se chargea de l'éducation de l'enfant, lui ouvrit sa bibliothèque, lui laissa le choix des études, et en fit le répétiteur de ses camarades.

Samuel grandit ainsi en pleine liberté, et s'habitua à voler de ses propres ailes.

A vingt ans, il choisit la carrière médicale, et partit pour Leipsick avec vingt ducats dans sa poche. C'étaient toutes les économies de sa laborieuse famille.

Il gagna de quoi vivre et payer ses études en traduisant des ouvrages anglais et français en allemand, en consacrant à cette rude besogne une nuit sur deux, et en triomphant du sommeil par l'usage de la pipe, qu'il devait proscrire un jour sans pouvoir s'en déshabituer.

En 1777, il se rendit à Vienne, puis à Léopoldstadt, où il fut attaché à un hospice, puis à Hermannstadt, où il devint bibliothécaire et médecin privé, puis enfin à Erlangen, où il soutint sa thèse publique le 10 août 1779.

Bientôt ses talents et ses ouvrages lui attirèrent une clientèle nombreuse et des honneurs officiels.

Médecin en chef des hôpitaux à Dresde, académicien à Mayence et à Leipsick, entouré d'amis illustres et puissants, il allait devenir un des premiers et des plus riches docteurs de l'Allemagne, lorsque, arrivé au sommet de la science, il y aperçut une immense lacune; — il reconnut que l'art de guérir, avec ses anciennes pratiques, était à peu près une chimère, qu'il se bornait presque toujours à pallier, en tâtonnant, les souffrances humaines, et à substituer un mal à un autre au lieu d'extirper chacun dans sa racine.

Il renonça dès lors, comme nous venons de le voir, à faire sa fortune aux dépens de ses semblables, et il reprit avec héroïsme sa pauvreté et son gagne-pain de traducteur, résolu de ne plus signer une ordonnance qui ne fût un sûr moyen de guérison.

C'était entreprendre de renouveler et pour ainsi dire de créer toute la thérapeutique.

On se figure les assauts que la détermination de Hahnemann reçut de ses amis, de ses collègues, de ses clients et du public. Mais les plus terribles combats lui furent livrés par sa femme, Henriette Kuchler, fille d'un apothicaire de Gommern. Indigne de comprendre les nobles scrupules et l'admirable sacrifice de son mari, cette ménagère, au cœur et à l'esprit étroits, ne vit que la fortune qu'il repoussait du pied, et l'indigence où il la rejetait avec ses enfants. Au lieu d'alléger le fardeau commun par ses soins, son courage et sa tendresse, elle en aggrava le poids de jour en jour par l'amertume de ses reproches et l'obstination de ses tracasseries; de sorte que le docteur réfractaire eut à subir à la fois la persécution scientifique au dehors, et la guerre domestique au dedans.

Il soutint l'une et l'autre avec la foi d'un apôtre et la patience d'un martyr.

Chassé de ville en ville par la haine des écoles, gagnant le pain de sa famille à la sueur de son front, menacé chaque jour de voir ses enfants mourir de faim, promenant de résidence en résidence l'enfer bruyant de son ménage, sans autre consolation qu'un travail opiniâtre et des études inutiles, car le but qu'il poursuivait semblait fuir devant lui, Hahnemann traîna sa croix jusqu'à l'heure suprême où cessent les forces de l'homme, où il faut que le corps succombe ou que l'esprit triomphe définitivement.

C'est à cette heure fatale que nous le retrouvons à Leipsick, aussi accablé de misère et de douleur qu'il s'y était vu comblé d'honneurs et de succès. Il est assis dans une pauvre chambre sans feu, par un hiver cruel. Les veilles et les soucis ont ridé son large front, crispé ses traits délicats et brisé sa forte stature. Sa femme vient de le quitter en le maudissant, comme le bourreau de sa famille. Sa voix gronde encore dans la pièce voisine, et se mêle aux cris de trois enfants alités par la maladie. Le fils et la fille aînés du docteur sont restés avec lui pour le consoler; mais leur tendresse même est la lie la plus amère de son calice. Les chers petits anges ont froid, et il ne peut les réchauffer qu'en les embrassant; ils ont besoin d'aliments et de boissons fortifiantes, et il n'a que l'eau et le pain de l'indigence à leur donner. Un mal obstiné les ronge, comme leurs frères et leurs sœurs, en les traînant vers la tombe, et il ne peut arracher ni les uns ni les autres à cet ennemi inconnu. Le cœur du père invoque la science du médecin, et le médecin voit échouer toutes les ressources de l'art!

Hahnemann alors tombe à genoux et s'écrie en levant les mains au ciel :

— Est-il possible, mon Dieu, que vous refusiez à votre créature des secours *certains* contre les mille infirmités qui l'assiégent (1) ? Non ! vous êtes la sagesse et la bonté mêmes ! Vous avez permis au génie de l'homme de vaincre la nature, de compter les astres, de traverser les mers, de gouverner la foudre ! vous accorderez à l'amour d'un père le moyen de sauver ses enfants !

Le docteur se relève, comme si une voix lui eût répondu. Il presse ses enfants sur son cœur avec passion.

— Oui ! je trouverai l'art de vous guérir ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! je le sens à ma force nouvelle !

Et le travailleur se remet à l'ouvrage, avec la foi qui aplanit les montagnes.

Il traduisait, ce jour-là, la *Matière médicale* de Cullen, et il en était arrivé au chapitre du quinquina...

O Providence, que l'homme appelle hasard ! ô boussole de Christophe Colomb ! ô fumée de la bouilloire de Watt! ô pomme de Newton, qui lui révèle les mondes ! Hahnemann est frappé des hypothèses vaines et contradictoires de la tradition sur l'action si précise et si infaillible du quinquina... Et il remarque l'observation faite en passant par Cullen sur la fièvre quinique.

— Je vérifierai la nature de cette action, et *je la vérifierai sur moi-même!* se dit-il avec une inspiration d'en

(1) *Études de médecine homœopatique*, t. I, p. 405.

haut ; oui, la vraie médication, celle qui doit agir avec certitude, « n'a peut-être échappé aux médecins, depuis tant de siècles, que parce qu'elle était trop près d'eux et trop facile pour leur orgueil; parce qu'il ne fallait, pour la toucher du doigt, ni brillants sophismes ni séduisantes conjectures ! Eh bien ! je chercherai sous ma main, où il doit être, ce moyen auquel personne n'a songé, parce qu'il était trop simple. J'observerai la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme, lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, et doivent certainement signifier quelque chose; car, sans cela, pourquoi ces changements s'opéreraient-ils ? C'est là peut-être la seule langue dans laquelle l'art de guérir puisse s'enseigner à l'observateur (1), et je serai à la fois l'expérimentateur et le sujet, le médecin et le malade, l'exécuteur et la victime, s'il le faut ! Et je commencerai aujourd'hui même par le quinquina ! »

Cinq minutes après, Hahnemann avalait une forte dose de cet agent fébrifuge, et, quelques heures plus tard, il bondissait de joie en se sentant pris de la fièvre. Et, les jours suivants, il redoublait la dose, et la fièvre devenait intermittente. Puis de nouvelles doses combinées la chassaient et la ramenaient à heures fixes. Et le docteur s'écriait, comme Archimède :

— *Eureka !* J'ai trouvé ! j'ai trouvé !

Il avait trouvé, en effet, le principe de l'homœopathie, la nouvelle médication, antipode de l'ancienne, le traitement par les semblables : *Similia similibus curantur.*

Hahnemann avait encore des amis. Il recourt à leur dévouement ; il leur fait prendre du quinquina, et ils éprouvent les mêmes effets que lui.

Ce docteur qui avait renoncé à la médecine eût volontiers conjuré tous les passants d'avaler du quinquina.

Et avec quelle ardeur il interroge ceux qui en ont pris !

— Avez-vous eu la fièvre ?

— Oui.

— Tant mieux ! Dieu soit loué !

Après le quinquina, il essaye les autres substances.

Il prend du soufre et se donne la gale ; il prend du mercure et a le même succès ; il prend de la digitale, et voici ses propres observations :

« Action persistante de sept jours. Refroidissement des extrémités, puis de tous les membres. Chute des forces vitales. Battements de cœur. Tristesse et larmes. Crainte de la mort. Manie taciturne. Pouls plus lent de moitié. Constriction douloureuse, suffocante de la poitrine. Douleurs aiguës des articulations. Nausées. Vomissement. Ophthalmie, etc. »

Un jour enfin il risque plus que sa vie, il risque son intelligence ; et il dit à ses enfants :

— Si je divague et déraisonne demain, si je deviens fou, en un mot, vous ne vous inquiéterez pas, et me ferez prendre ce réactif.

Et il absorbe de la belladone ; et son génie, en effet, paraît s'éteindre, sa raison s'anéantir ; et ses enfants les réveillent, comme il l'a prévu.

Ainsi donc, plus de doute, l'expérience est complète, décisive, et donne partout le même résultat.

Si le quinquina guérit la fièvre ; le soufre, la gale ; la digitale, les maladies du cœur ; la belladone, la folie ; c'est qu'ils sont identiques à la nature même de ces affections, puisqu'ils en développent les symptômes chez l'homme en santé ; c'est que la nature agit curativement par voie de similitude.

Hahnemann a découvert la certitude thérapeutique qu'il cherchait : le rapport véritable du mal au remède et du remède au mal, rapport qu'il traduit par son fameux axiome : *Similia similibus curantur.*

L'hostilité même de ses confrères vient confirmer sa conquête, témoin cette scène de comédie, qui ne fut pas la seule.

Le docteur X... plaisantait Hahnemann sur son système des semblables et sur l'efficacité de ses doses infiniment petites.

— Avouez, lui disait-il, que vos atomes de quinquina ne donnent ni n'enlèvent la fièvre, et que vous voulez simplement frapper l'imagination, faire du nouveau et guérir l'ignorance par la foi.

— Essayez-en, lui répondit Hahnemann, en lui présentant quelques globules imperceptibles.

— Volontiers ! s'écria le docteur, qui avala plusieurs doses dans un éclat de rire.

La scène se répéta les jours suivants, et le docteur riait de plus en plus fort, car il n'éprouvait pas, en effet, le moindre sentiment de fièvre.

Mais, un matin, il accourut tout effaré chez Hahnemann, et lui montrant ses mains dévorées de démangeaisons :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

— Que je vous ai donné du soufre, en place de quinquina, et qu'au lieu de gagner la fièvre, qui vous occupait, vous avez pris la gale à laquelle vous ne songiez point ! répartit tranquillement l'inventeur de l'homœopathie. Alléguerez-vous encore les effets de l'imagination, et croyez-vous enfin aux semblables et aux petites doses ?

Le docteur jeta les hauts cris, s'avoua battu, et réclama sa guérison, qu'il obtint avec de nouveaux globules de soufre.

Hahnemann appliqua sa découverte à ses enfants, et il les rappela à la vie. Il l'appliqua à ses amis, à ses voisins, à des pauvres, et il les guérit avec la même facilité.

Il reprit dès lors l'exercice de la médecine, avec sa méthode pratique des semblables ; — mais à travers quels combats et quelles persécutions ! C'est ce qu'on ne saurait imaginer.

On conçoit qu'il dut, sous peine d'échecs assurés, préparer et administrer lui-même ses médicaments tout nouveaux. Or, la loi le lui interdisait formellement, et cette loi devint l'arme de la tradition, menacée dans ses priviléges et ses monopoles.

Hahnemann osa violer l'une et braver l'autre, pour le salut de sa doctrine et l'intérêt de l'humanité.

En vain il débute à Georgenthal par guérir l'homme de lettres Klockenbring, qu'une épigramme de Kotzebue a rendu fou ; en vain il obtient des succès éclatants à Brunswick, à Keingslutter, à Hambourg, à Torgaw, etc. : partout il est traité lui-même d'insensé ; partout les médecins déchaînent les pharmaciens contre lui, et l'expulsent comme un charlatan factieux.

On vit alors, dans chaque ville d'Allemagne, le spectacle le plus honteux et le plus déplorable.

Hahnemann arrivait, comme un pauvre marchand nomade, avec sa famille, ses livres et ses médicaments, le tout pêle-mêle dans un fourgon de voyage. Il s'installait en quelque coin obscur ; il y guérissait les malades qui s'adressaient à lui ; puis, dès que le bruit de ses cures se répandait, il recevait la visite du conseiller-docteur. Celui-ci le sommait de s'adresser aux pharmaciens et de

(1) *Études de médecine homœopatique*, t. I, p. 404, 405.

cesser la distribution de ses remèdes. Hahnemann refusait nécessairement de se fier à ses ennemis, et, quelques jours après, mis hors la loi commune, il devait remonter dans son fourgon et poursuivre sa course errante.

Ce fut pendant ces migrations douloureuses qu'il compléta ses travaux et rédigea les livres qui font aujourd'hui sa gloire.

Enfermé dans son misérable réduit, entre sa femme qui ne cessait de le harceler et ses onze enfants endormis derrière un rideau, il consacrait toujours ses nuits aux traductions qui les faisaient vivre, et continuait d'expérimenter sur lui-même les substances les plus dangereuses.

On se demande comment ses forces morales et physiques pouvaient résister à de telles épreuves.

Et, chaque année, en dépit de la persécution, il ajoutait de nouvelles découvertes aux anciennes ; il publiait son *Organon de la médecine rationnelle*, et son *Traité de la matière médicale pure*.

Chose étrange! pendant que l'auteur était conspué, ses livres se répandaient, la doctrine faisait un chemin que la haine barrait au docteur.

— *Et pourtant elle tourne!* pouvait dire Hahnemann en frappant la terre comme Galilée.

Mais il n'avait pas, comme Galilée, un palais pour prison, des courtisans à son lever, des laquais à son service, des rois pour défenseurs, des juges éblouis de sa gloire et de son talent.

Apôtre incorruptible et véritable martyr de la science, il subissait la persécution la plus lâche et la plus acharnée en même temps, la persécution légale, anonyme, démocratique, qui se pare du prétexte de l'intérêt général, se couvre du masque de la probité, s'abrite sous l'égide de l'opinion, et atteint son ennemi au grand jour en restant inaccessible dans l'ombre.

Hahnemann travailla, combattit et souffrit de la sorte jusqu'en 1811.

Alors il reparut à Leipsick avec l'assurance d'un réformateur armé de toutes pièces, et qui apporte la bonne nouvelle de la vérité.

Mais le jour de son triomphe n'était pas arrivé encore. Il fut attaqué avec d'autant plus de violence qu'il montrait plus de force, et il dut se réfugier derechef, en 1820, à Anhalt-Koëthen, où le duc Ferdinand lui ouvrit un asile.

Là, enfin, il trouva la liberté du travail, et put rendre la santé aux malades sans être menacé de mort. Mais ses succès même, en effrayant ses rivaux, abrégèrent cette trêve de Dieu. Ne pouvant plus lui jeter les pharmaciens à la tête, les docteurs ameutèrent le peuple contre lui.

Ce furent d'abord des railleries jetées en passant à ses oreilles ou à celles de sa famille ; puis les railleurs élevèrent le ton et lancèrent les gros mots et les injures. Enfin, l'insulte éclata partout sur les pas du docteur, de sa femme et de ses enfants.

Bref, Hahnemann rentra un jour chez lui, poursuivi des huées de la populace ; et comme il paraissait insensible à ces huées, ceux qui les poussaient joignirent bientôt l'action à la parole. Ils formèrent le siége de la maison, en brisèrent les vitres à coups de pierre, et se flattèrent d'en chasser ainsi le visionnaire, le charlatan, l'empoisonneur, etc., etc. L'autorité intervint à temps et dissipa l'émeute. Mais Hahnemann, dégoûté d'une telle lutte, jura de ne plus quitter sa demeure. Il s'y enferma dans la méditation et le travail, et, pendant quinze années consécutives, on le vit à peine quelquefois dans les rues de Koëthen.

Cependant, du fond de sa prison volontaire, des messagers éloquents allaient plaider sa cause à tous les coins de l'Europe. C'étaient ses ouvrages, dont les éditions se multipliaient d'année en année ; c'était le bruit des cures merveilleuses qu'il opérait dans le silence de sa retraite ; c'était la foule des malades illustres, condamnés par l'ancienne thérapeutique, qui arrivaient mourants près de lui, de France, d'Italie et d'Allemagne, et qui s'en retournaient chez eux pleins de santé, proclamant le génie de leur sauveur. C'étaient même les praticiens de bonne foi, qui, éclairés par ses livres ou par ses leçons, abjuraient leurs vieilles méthodes pour adopter et propager la sienne.

Hahnemann remonta ainsi, par la seule force de son idée, des malédictions aux honneurs, de la misère à l'aisance, de l'abandon à la popularité.

Cette révolution éclata à Koëthen même, en 1835, de la façon la plus glorieuse pour le vieux docteur (il avait alors soixante-dix-huit ans, et sa récompense lui arrivait un peu tard!).

Le bruit courut dans la ville qu'il allait quitter l'Allemagne pour la France. Aussitôt, cet homme, qu'on avait voulu lapider quinze ans auparavant fut déclaré le bon génie et la Providence de Koëthen. On se crut perdu si on le perdait. Ceux qui l'insultaient naguère et voulaient le chasser honteusement formèrent un complot pour le retenir de force au milieu d'eux.

Hahnemann, qui partait réellement, fut réduit à tromper ses persécuteurs, devenus ses séides. Il échappa à cette violence d'un nouveau genre, en se mettant en route la nuit, dans le plus grand secret, et en cachant avec soin la direction de son voyage.

Il était déjà loin quand on apprit sa fuite, et l'on ne se consola de l'absence du docteur qu'en embrassant avec passion sa doctrine.

Il laissait heureusement à Koëthen et dans toute l'Allemagne assez d'élèves capables d'y faire prospérer l'homœopathie.

Quant à lui-même, il venait s'installer en France, avec une Française devenue sa seconde femme.

Henriette Kuchler était morte en 1827, après avoir assisté à la réhabilitation et à la glorification de son mari.

Huit ans après, M^lle^ Mélanie d'Hervilly, digne fille de ces châtelaines d'autrefois qui soignaient leurs pauvres vassaux, entendit parler des découvertes de Samuel Hahnemann, et traversa l'Europe pour aller le consulter à Koëthen. La noble cliente du docteur le comprit si bien qu'elle devint une de ses élèves les plus distinguées, puis un autre lui-même, en épousant l'illustre vieillard.

Ce fut elle qui l'amena à Paris, le 25 juin 1835.

Il y pratiqua l'homœopathie avec des succès qui mirent le comble à sa renommée, et mourut plein de jours, en 1843, pouvant dire à sa dernière heure, après un demi-siècle de travail et de souffrance : *Exegi monumentum ære perennius.*

Notre modeste cadre ne comporte point l'examen des doctrines médicales de Hahnemann, dont la vie seule devait nous occuper, comme une des plus intéressantes des annales de la science, et parce que son nom est classé parmi ceux des inventeurs immortels.

Nous devons néanmoins signaler un fait capital et incontestable : c'est que l'homœopathie, au point de vue pratique, non-seulement a survécu à son fondateur, mais, loin de s'affaiblir après sa mort, a grandi avec sa mémoire et balance aujourd'hui la thérapeutique officielle. Fait immense et décisif, lorsqu'on songe que le nouveau système progresse par ses seules forces, à côté d'un rival

maître des académies, des chaires, des hôpitaux et de toutes les positions légales. On dirait de l'ancien soldat gaulois s'avançant tout nu contre les Romains bardés de fer, et arrivant au Capitole sans autre arme que sa vigueur et son intrépidité.

Le choléra et la guerre d'Orient ont été pour l'homœopathie l'occasion de ses plus grandes victoires et de son établissement définitif.

Ses services ont été si éclatants et si heureux sur ce double champ de bataille, qu'on s'attendait à les voir récompensés d'une chaire spéciale à la Faculté de Paris.

En attendant, et depuis sept ans déjà, un noble concours entre les deux systèmes s'est ouvert à l'hospice Sainte-Marguerite, et se continue à l'hospice Beaujon.

La médication homœopathique est représentée, dans ces deux champs clos des douleurs humaines, par M. le docteur J.-P. Tessier, le maître le plus illustre et le plus accrédité, le praticien le plus suivi et le plus heureux de la nouvelle thérapeutique, ou plutôt de la médecine sans parti pris; un de ces hommes d'inspiration de science et de foi, pour qui l'art de guérir est un sacerdoce, et qui l'exercent, en le perfectionnant chaque jour, avec toute l'indépendance de l'impartialité, toutes les divinations du coup d'œil, toutes les ressources de l'expérience et toutes les grâces du dévouement.

Voici le relevé comparatif, officiel, des deux services — ordinaire et homœopathique — de l'hôpital Sainte-Marguerite, le premier sous la direction de MM. Valleix et Marcotte, le second sous la direction de M. Tessier, pendant les années 1849, 1850 et 1851.

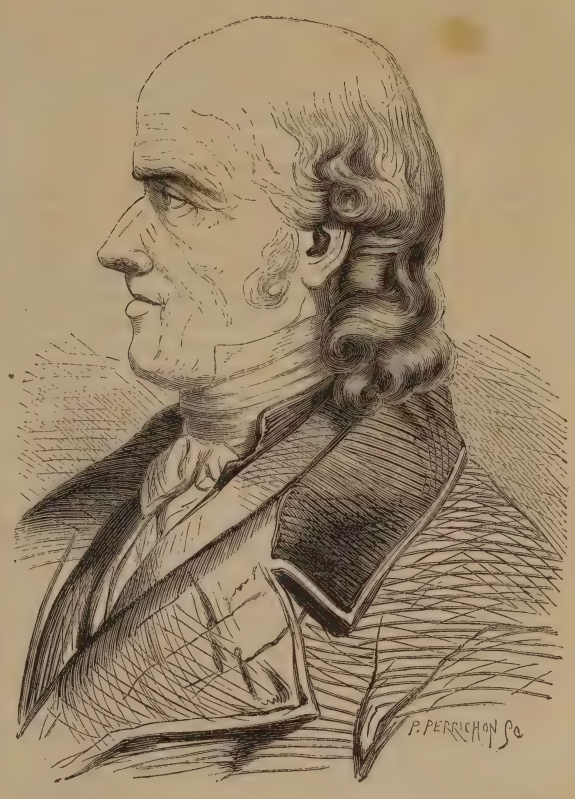
Médication homœopathique : salles Saint-Benjamin et Sainte-Anne, composées de 100 lits : sur 4,663 malades, hommes et femmes, il y eu 399 décès, soit 85 pour 1,000.

Médication ordinaire : salles Saint-Augustin et Sainte-Geneviève, composées de 99 lits : sur 3,724 malades, il y a eu 411 décès, soit 113 pour 1,000.

On voit que la médication homœopathique a perdu moins de malades que la médication ordinaire, et conséquemment qu'elle en a guéri un plus grand nombre.

Mais, grâce au vainqueur même de ce concours, et pour tous les esprits de bonne foi, les deux systèmes n'en feront bientôt plus qu'un, au grand profit de l'humanité. M. Tessier, en effet (et ce bienfait vaudra celui de Hahnemann, puisqu'il le rendra seul efficace et universel), a prouvé dans ses ouvrages et dans la revue de *l'Art médical*, et prouve à chaque instant par sa clinique publique et privée : que, loin de s'exclure et de se détruire réciproquement, comme la passion de la lutte l'a fait dire à Hahnemann et à ses adversaires, l'ancienne et la nouvelle médication n'ont qu'à renoncer aux préventions et aux animosités, pour se compléter et s'agrandir dans une union féconde, chacune abjurant ses erreurs inévitables et acceptant les incontestables rectifications de l'autre, la vieille tradition apportant ses trésors d'observations séculaires à la jeune thérapeutique des semblables, et celle-ci couronnant de ses découvertes pratiques l'édifice élevé par la spéculation depuis Hippocrate. De cette façon, les conquêtes scientifiques du passé resteront entières, le présent y ajoutera le moyen de les rendre fructueuses, et l'avenir s'ouvrira plus consolant aux soufffrances de l'humanité.

Car la médecine proprement dite, essentiellement composée de théorie et d'application, d'esprit et de matière, comme toute chose d'ici-bas, est à la fois d'hier, d'aujourd'hui et de demain, ainsi que le professe avec tant de raison M. Tessier; le grand tort de Hahnemann, malgré son génie et son dévouement admirables, a été de rêver le rôle absolu d'un Luther médical, de voir et de placer tout l'art de guérir dans la réforme pratique dont il est l'auteur, et de nier l'œuvre immense de ses devanciers, sans laquelle la sienne même eût été impossible; c'était arracher à l'arbre de la science ses deux branches fondamentales: la physiologie et la pathologie, et le réduire au seul rameau de la thérapeutique ou de la médication. Ce tort, du reste, est celui de tous les matérialistes de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les pays. L'entreprise de Hahnemann périrait donc, comme celle de Broussais, autre génie étouffé par le matérialisme, si les Pygmalions



Portrait de Samuel Hahnemann.

spiritualistes ne donnaient la vie à la statue homœopatique en la rattachant à l'ensemble de la science. Les séides qui n'admettent rien en dehors de l'homœopathie sont des sectaires aveugles et impuissants, aussi bien que les adversaires allopathes pour qui l'homœopathie n'existe pas. Les vrais médecins, et le nombre s'en accroît chaque année, sont ceux qui, comme Dupuytren, Récamier, M. Tessier et son école, étudiant et développant à la fois l'âme et le corps de l'art médical, acceptent la vérité du jour, sans repousser la vérité de la veille et sans fermer la porte à la vérité du lendemain, ne reconnaissant d'autre ennemi que l'erreur et la rejetant toujours, quels que soient sa date et son nom.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES TUILERIES DE CHATEAUBRIAND.

Au moment où le Louvre s'achève et où l'on parle de refaire les Tuileries, on lira avec le plus vif intérêt la lettre suivante que Chateaubriand écrivait à *l'Artiste* en 1830, et que M. Arsène Houssaye vient de reproduire dans une histoire de cette belle revue (livraison du mois dernier).

Nos lecteurs seront curieux de comparer le projet de Chateaubriand à ceux que nous exposions dans notre dernier numéro.

« Voici, monsieur, disait l'auteur d'*Atala*, voici, sans autre préambule, quel serait mon plan si j'étais architecte ou roi.

« J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon Marsan et le pavillon de Flore au palais de Philibert Delorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif; je raserais les toits de cet édifice, qui se couronnerait de ses balustrades, en diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

« Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries, pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de Philibert Delorme, et l'on viendrait toujours en passant le pont Royal se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégante architecture se jouant au milieu des arbres.

« Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade au delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'arc de triomphe dans le jardin même : trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

« A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui encombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

« Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

« A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister comme mesure et échelle de l'art et des siècles en face de la colonnade du Louvre.

« A l'ouest, au delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madeleine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde; et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour l'embellissement de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

« Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal; ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

« Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert Delorme? Un musée de choix, où je dépose nos plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villas Borghèse et Albani.

« Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on? Architecte, dans une attique de Philibert Delorme; roi, au Louvre.

« CHATEAUBRIAND.

« *P.-S.* Je n'ai pas fini, monsieur, j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre entrecoupée de vases et de statues, le

long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin. »

L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Une découverte des plus curieuses et des plus importantes de notre époque, et qui va faire courir tous les numismates des quatre parties du monde à Rome, vient d'être faite par un vigneron d'Albano dans une plantation de vignes : c'est l'anneau de Polycrate. Comme tout le monde ne connaît pas l'histoire de ce précieux objet, voici quelques lignes qui mettront les lecteurs à même d'apprécier l'importance de cette trouvaille :

Polycrate était tyran de Samos. Il avait tour à tour employé la ruse, la violence, la cruauté, les spectacles et la guerre pour retenir son peuple dans la plus vile des soumissions. Son règne, néanmoins, n'avait été qu'une suite d'années non interrompues de prospérités sans exemple. Un jour, Omasys, roi d'Egypte, son ami, lui écrivit ces lignes : « Vos prospérités m'épouvantent ; je souhaite à ceux que « j'aime un mélange de biens et de maux ; car une divi- « nité jalouse ne souffre pas qu'un mortel, quel qu'il soit, « jouisse d'une félicité inaltérable. Ménagez-vous donc « des peines et des revers pour les opposer aux faveurs « constantes de la fortune. »

Frappé de cette lettre et de ce conseil, Polycrate, fatigué, mécontent de cette imperturbable prospérité, voulut contraindre aussitôt la fortune à mêler quelques disgrâces à ses faveurs constantes, et jeta dans la mer la chose dont la perte pouvait lui être le plus sensible ; c'était un anneau en or massif et qui enchâssait une smaragde, émeraude la plus rare et la plus estimée des pierres à cette époque, où le diamant n'était pas encore connu.

L'histoire rapporte (Voy. Hérodote, liv. III) que peu de jours après, ce prince, découpant un poisson que son domestique avait pris le matin, retrouva l'anneau dans le ventre du susdit. Polycrate mourut dans la troisième année de la LXIVe olympiade (cinq cent vingt-deux ans avant l'ère chrétienne).

Ce cachet fut plus tard apporté à Rome, où Pline dit l'avoir vu, examiné, touché. La gravure, ouvrage de Théodore de Samos, fils de Taliklès, statuaire célèbre de ce temps-là (le même qui avait, dit-on, gravé le vase de Crésus), est un travail d'une finesse et d'une beauté remarquables. L'empereur Auguste avait fait enchâsser ce précieux bijou dans une corne d'or et l'avait déposé dans le temple de la Concorde, au milieu de mille autres objets d'art d'une très-grande valeur.

Ce cachet est grand comme une piastre (ou une pièce de cinq francs), d'une forme un peu oblongue. Le sujet est une lyre, autour de laquelle bourdonnent trois abeilles dans la partie supérieure. Au bas est un dauphin à droite, et une tête de bœuf à gauche. Au-dessous est une inscription grecque, qui indique le nom de l'artiste. La surface de la pierre est légèrement concave, un peu dépolie, et les arêtes de la ciselure sont écornées.

L'heureux possesseur de cette merveille en a refusé cinquante mille écus, qui lui ont été offerts par un touriste anglais. Il va, dit-on, partir pour Saint-Pétersbourg, où il a l'espoir que le czar lui en donnera le double. Il serait à désirer qu'une pièce de cette valeur pût être acquise par l'un de nos fortunés numismates.

Si cette charmante histoire n'est pas un conte, il serait plus à souhaiter encore que le vigneron d'Albano fût arrêté à son passage en France, et que l'anneau de Polycrate trouvât sa place parmi les curiosités du musée du Louvre. Pour la nation qui vient d'achever ce monument, ce serait vraiment *une bague au doigt*.

L'ÉTOILE DE PASKIEWITSCH.

Le maréchal Paskiewitsch, qui vient de mourir à Varsovie, faisait une pension annuelle de deux cents roubles (huit cents francs) à une vieille femme demeurant rue du Faubourg-Montmartre, à Paris. L'origine de cette libéralité est une histoire fort singulière, au dire des journaux qui racontent la vie du célèbre maréchal.

En 1814, la future pensionnaire de Paskiewitsch, nommée Adèle P..., était une jeune fille de dix-neuf ans, remplissant au théâtre des Variétés les rôles d'ingénue. Le 15 juillet de cette année terrible, les souverains étrangers qui occupaient Paris firent célébrer sur la place de la Concorde une cérémonie religieuse en action de grâces du succès de leurs armes.

Ils y assistaient du balcon de l'hôtel de la Marine, et comme chef de la sainte-alliance, Alexandre de Russie occupait la place d'honneur. Cinquante mille Russes en grande tenue entouraient l'estrade élevée supportant l'autel où officiait l'archimandrite. L'éclat et la diversité des uniformes, les tambours, les musiques militaires, les salves d'artillerie, les chants des popes, la présence des souverains, tout cela formait un spectacle curieux auquel étaient accourus les Parisiens et surtout les Parisiennes, dont beaucoup appelaient les étrangers « nos amis les ennemis. »

A la tête du grand piquet d'honneur, occupant la plateforme et les gradins richement tapissés de l'estrade, était placé le major-général Paskiewitsch. Ennuyé sans doute de la longueur de la cérémonie, il s'amusait à lorgner à l'aide d'une lunette de main les spectatrices, qu'une attention de ce genre était loin d'effaroucher. Tout à coup il aperçut Adèle P..., qu'il avait eu occasion de remarquer au théâtre, et vit qu'elle essayait sans succès de pénétrer dans l'enceinte réservée. Il s'empressa de descendre du gradin sur lequel il se tenait debout et de dire quelques mots à un adjudant ; un instant après, la charmant actrice était placée au premier rang, et répondait par son plus gracieux sourire à un signe de la main du général. Celui-ci mit alors le pied sur le premier degré pour regagner son poste ; mais au même instant l'estrade, trop chargée de monde, s'écroula avec un bruit mêlé de cris et de gémissements. Un grand nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs officiers supérieurs, étaient tués ou blessés. Sans la jeune actrice, le général Paskiewitsch fût resté à son poste, à quinze mètres de hauteur, et eût probablement péri. Le soir même il alla rendre visite à Adèle P..., et, lui faisant don d'un magnifique brillant, lui raconta par suite de quelle circonstance il lui devait la vie.

C'est à elle encore qu'il fut redevable de sa fortune. En effet, cette aventure parvint aux oreilles d'Alexandre, alors sous l'influence mystique de Mme de Krudener. Il fut persuadé qu'un homme favorisé d'une manière aussi insigne par son étoile était prédestiné à de grande choses, et il lui confia un commandement important. Les astres continuèrent à être propices au général, qui dut à son heureuse chance, autant qu'à ses talents, sa rapide ascension vers les honneurs et les dignités.

Si le grand seigneur russe montait à la fortune, celle qui lui avait porté bonheur descendait vers sa ruine. L'âge opérait en elle un désastreux travail En 1827, tandis que

Paskiewitsch, vainqueur des Perses, était nommé comte d'Érivan, Adèle P..., à qui une maladie avait enlevé ses moyens, passait prématurément dans la catégorie des duègnes.

Quatre ans plus tard, alors qu'après la chute de la Pologne, le comte d'Érivan recevait le titre de prince de Varsovie, avec le droit de jouir dans toute l'étendue de l'empire des mêmes honneurs que le souverain, Adèle quittait définitivement le théâtre, et peu à peu, abandonnée de tous ceux qui lui avaient témoigné de l'intérêt, sentait tomber sur elle le froid linceul de l'oubli, si pesant pour ceux que le monde a fêtés. La misère, que par un travail opiniâtre elle avait plusieurs fois éloignée, prit enfin possession de sa demeure. Une dernière étincelle d'espoir lui restait. De son pauvre réduit elle écrivit au feld-maréchal, pour lui rappeler un souvenir peut-être depuis longtemps éteint dans son âme. Quelques semaines après, elle reçut un mandat de cent roubles, sur un banquier de Paris, avec la promesse que pareille somme lui serait envoyée tous les six mois. Cet engagement fut religieusement tenu. Peut-être la mort du maréchal eût-elle replongé la bonne vieille dans le dénûment, mais elle l'avait précédé dans la tombe, et, il y a peu de temps, un commissaire de police était appelé à constater sa mort subite.

LE MIROIR DU DIABLE.

Rouvrez notre livraison d'octobre dernier, et relisez la charmante nouvelle de Mme Anaïs Ségalas, intitulée *le Miroir du Diable*, vous ne serez pas étonnés d'apprendre que cette fine moralité est devenue une comédie exquise, à deux personnages, que dis-je? un opéra-comique accompli, dont voici l'histoire racontée par le critique émérite d'un grand journal, M. Jules de Prémaray, histoire qui est à la fois un chevron d'honneur pour le *Musée*, et un chapitre à joindre aux annales du Spectacle en famille :

« Vous plaît-il de me suivre au Théâtre-Vendôme?

— Eh quoi! encore un nouveau théâtre!

— Rassurez-vous. Cette fois, il s'agit d'un théâtre improvisé au milieu d'un bal. Aussitôt bâti, aussitôt démoli, voilà l'histoire de ce théâtre où il s'est dit et chanté de très-jolies choses.

C'était le jeudi de la mi-carême. On dansait et on jouait la comédie partout cette nuit-là. Au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel de la rue de Vendôme, les salons de M. S..., un prince de la science, étaient ouverts et splendidement illuminés. Le coup d'œil était éblouissant.

Quatre habits noirs honteux se cachaient de leur mieux derrière des flots d'or, de soie, de dentelles, de pierreries, de diamants, de plumes et de fleurs, car il s'agissait d'un bal costumé. J'ai rarement vu une collection de costumes aussi élégants, aussi originaux, aussi riches, une réunion de femmes aussi charmantes. Il y avait là des enfants de seize à vingt ans d'une rare beauté : filles et garçons, c'était un miracle. Et tous ces beaux enfants dansaient que c'était une bénédiction! Quelle gaieté chaste et naïve! quelle grâce! quel enchantement! quelle légèreté! En essayant de me ranger, j'ai reçu à cinq ou six reprises différentes plusieurs jeunes valseuses sur les pieds, et chaque fois il me semblait qu'un oiseau rasant le sol m'avait touché de son aile.

A minuit, les danses avaient cessé, et les chants commençaient. M. Lefort et Mme Lefébure-Wély nous ont dit une ravissante opérette de salon, intitulée *le Miroir du Diable*, paroles de Mme Anaïs Ségalas, musique de M. Emile Durand, jeune lauréat de l'Institut. C'est une délicieuse scène de ménage, scène de dispute et de raccommodement, ce léger ouvrage de Mme Anaïs Ségalas; un jeu de raquettes et de volants à vous donner des éblouissements. La musique annonce un compositeur d'avenir. Cela est vif, facile, d'une grande fraîcheur et sans nulle prétention, tel enfin que cela devait être pour le sujet, le cadre et la circonstance.

On a rappelé M. Lefort et Mme Lefébure-Wély, qui ont finement joué et chanté comme ils savent chanter; on a rappelé Mme Anaïs Ségalas. »

Nous ne pouvons que confirmer de notre témoignage oculaire la parfaite exactitude de ce compte rendu, et nous y ajouterons une bonne nouvelle : Mme Anaïs Ségalas publiera bientôt, dans le *Musée des Familles*, un digne pendant au *Miroir du Diable*. P.-C.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

Le duc de Lauzun ayant abusé de l'amitié de Louis XIV, ce prince lui dit en se contenant : *Si je n'étais roi, je me mettrais en colère.* (*Si* jeune étaie rouage—*me—mais* très en colère).

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE.

NOUVELLE FLAMANDE, PAR HENRI CONSCIENCE (1).

Trinette et ses amies travaillant dans la rue. Dessins de Pauquet.

AVIS DE LA RÉDACTION.

M. Henri Conscience est le plus pur et le plus célèbre écrivain de la Flandre contemporaine. Il devait, à ces titres, figurer parmi les illustres coliaborateurs du *Musée des Familles*. *Le Bonheur d'être riche*, étude morale inédite en France, et qui va révéler à nos lecteurs ce talent

(1) Traduction de M. Léon Wocquier. Reproduction interdite.

et cette gloire nouvelle, est considéré en Belgique comme un des chefs-d'œuvre de la vieille langue flamande, et a valu à son auteur le surnom de Walter Scott de la vie intime.

I.

— Oh! chère Trinette, quel temps magnifique! le beau mois de mai! Comme l'air est doux et frais!

— Oui, Annemie, je ne sais ce qu'ont mes pieds, mais ils danseraient bien d'eux-mêmes. Ce premier rayon de soleil me fait frissonner de bien-être; c'est comme s'il me pénétrait jusqu'à la moelle des os.

— Aussi, vois comme chacun sort de chez soi pour en prendre sa part. Voilà qu'il recommence à faire bon vivre; nous pourrons nous asseoir dans la rue, et chanter, raconter des histoires et respirer le grand air tout en travaillant.

— C'est pourtant une terrible chose, n'est-ce pas, Trinette, que d'être enfermée à la maison pendant quatre mois éternels, comme un pauvre oiseau dans sa cage?

— Et de pouvoir à peine reprendre haleine dans l'air étouffant de sa chambrette.

— Et de se crever les yeux à travailler pendant ces jours gris et tristes de l'hiver.

— Et puis on attrape des rhumes et on tousse, à en croire que le mois de mars va vous emporter dans l'autre monde.

— On oublie qu'il y a un soleil au ciel; on compte les jours un à un jusqu'à ce que le cher mois de mai ramène la lumière et la chaleur, aussi bien pour les pauvres gens que pour les riches...

— Allons, allons, l'hiver est oublié; ne songeons plus à ce vieux perclus.

Joyeux bergers et bergères,
Chantez, dansez, voici le mois de mai!

— Rapprochez un peu vos carreaux, et tenons-nous toujours ensemble, sans cela quelque trouble-fête viendra encore se mettre de la partie.

Les jeunes filles qui, tout en jasant ainsi, chantaient un hymne bien senti au frais mois de mai, étaient assises dans une étroite mais longue ruelle de la ville d'Anvers.

Des deux côtés, les maisonnettes étaient basses et petites; chacune d'elles avait une petite porte d'entrée ronde et recevait une maigre lumière qu'affaiblissaient encore les carreaux verdâtres de leurs étroites fenêtres.

Une seule d'entre elles se distinguait par une hauteur plus considérable et par des fenêtres de façon moderne; c'était la boutique de l'épicier: bien que les habitants de cette demeure n'eussent pour chalands que de petites gens, ils avaient fait un bon chemin en peu d'années et pourraient s'appeler riches, en comparaison de leurs humbles voisins.

A peu près vis-à-vis de la boutique se dressait une vieille maisonnette qui, elle aussi, avait un étage; mais était d'un aspect sombre et malpropre. Au-dessus de son étroite porte s'avançait en saillie une enseigne sur laquelle étaient peintes seulement deux grandes lettres: A. B. Cela indiquait la demeure d'un ramoneur de cheminée. Ce personnage occupait, après l'épicier, le second rang dans la rue, car cette maisonnette lui appartenait en propriété (1).

Après lui venait, quant à l'aisance, un cordonnier, ou, pour mieux dire, un savetier qui, à la vérité, ne possédait pas de maison en propre, mais qui, grâce à ses instincts laborieux, parvenait à gagner sans trop de peine son pain quotidien.

C'était devant la porte du cordonnier que Trinette était assise et travaillait avec ses trois amies. Plus loin, dans la rue, on pouvait apercevoir beaucoup d'autres jeunes filles qui, partagées aussi en petits groupes, poursuivaient leur labeur en s'extasiant sans relâche sur la beauté du temps.

Chacune d'elles tenait devant soi un carreau de forme quadrangulaire, sur lequel était tendu un morceau de tulle ou de dentelle au métier où elles brodaient, à grand renfort de fil et d'aiguilles, des fleurs et des feuilles de toute espèce. Elles travaillaient à qui mieux mieux pour mériter au bout d'une longue journée quelques sous et soulager d'autant le ménage maternel, — et puis aussi, dans les bons moments, pour pouvoir s'acheter une robe neuve ou un joli bonnet garni de rubans de couleur.

Bien que ces brodeuses appartinssent aux régions inférieures de la classe ouvrière, leurs vêtements se faisaient remarquer par leur propreté et même par leur élégance. C'est, du reste, un fait connu qu'à Anvers les filles du peuple se distinguent par une propreté particulière et plus encore par la façon coquette avec laquelle elles savent disposer leur costume; mais les dentellières ou les brodeuses se distinguent entre toutes, sous ce point de vue. Et comment aussi ne seraient-elles pas toujours d'une exquise propreté, puisque, depuis le matin jusqu'au soir, leurs mains se promènent sans relâche sur la dentelle et le tulle d'une blancheur de neige? La moindre négligence souillerait leur ouvrage, et alors le marchand ou la marchande de dentelles leur reprocherait leur malpropreté, leur retrancherait une partie de leur salaire, ou même refuserait de leur confier un nouveau travail.

Ne croyez pas pourtant que cette exquise propreté ait sa source dans la seule nécessité. Cela a dû être ainsi au commencement; mais on connaît la force de l'habitude: cette coquette propreté a passé aujourd'hui dans les mœurs des dentellières, et quand il leur arrive de chercher à gagner leur vie par un autre travail, elles n'en conservent pas moins leurs instincts primitifs.

Aussi regardez-les bien de la tête aux pieds: à la vérité, leurs vêtements sont modestes et de commune étoffe de coton; parfois la couleur en est quelque peu altérée; mais comme ils sont proprement lavés et gentiment portés! Pas une tache, pas la moindre souillure; on dirait qu'il y a pour elles sept dimanches dans la semaine.

Sont-elles jolies? Oui et non. Elles sont jeunes, et c'est déjà beaucoup. La plupart devraient même être jolies, car leurs traits ne manquent ni de finesse ni de régularité; mais leurs joues sont généralement si pâles et leurs membres si amaigris! Pauvres filles du peuple, le luxe les a chassées de toutes les rues bien aérées; on a bâti partout des maisons dont il leur serait impossible de payer le loyer; et elles ont été de plus en plus refoulées avec leurs parents dans les ruelles étroites, obscures et malsaines où pas plus que le riche le petit bourgeois ne voudrait demeurer. Fleurs languissantes, élevées dans de sombres caves, leur sang est sans couleur, et la phthisie, ver rongeur, attaque jusqu'à la racine la vie de bon nom-

(1) En Flandre, les ramoneurs ne sont pas des étrangers comme dans maint autre pays. A Anvers, la plupart d'entre eux appartiennent à la petite bourgeoisie, et ils se distinguent en général par leur caractère gai et leur bonne humeur inaltérable. Les deux lettres A. B. sont le signe indicateur de leur profession. (*Note de l'auteur.*)

bre d'entre elles. Et cependant elles sont gaies, elles chantent tout en poursuivant leur éternel labeur !

Toutefois, sur les quatre jeunes filles assises devant la porte du cordonnier, il y en avait deux dont la santé florissante n'avait eu à souffrir ni du manque d'air ni du défaut de nourriture suffisante. Aussi faut-il dire que leurs parents étaient plus à leur aise que ce n'est l'ordinaire dans cette classe, et peut-être, d'ailleurs, leurs familles n'habitaient-elles pas de génération en génération, comme celles de leurs compagnes, cette étroite ruelle dont le séjour prolongé doit amener un infaillible abâtardissement.

L'une d'elles se nommait Catherine et était la fille même du cordonnier; l'autre s'appelait Annemie, et demeurait chez le marchand de légumes. Sur les joues de toutes deux s'épanouissaient les roses de la jeunesse, et leurs lèvres n'avaient pas perdu l'éclat du corail. Catherine avait de doux yeux bleus et des cheveux blonds; Annemie semblait avoir du sang espagnol dans les veines, car une légère teinte brune couvrait son visage et ses yeux, et ses cheveux étaient noirs comme le jais.

Après avoir, de même que leurs deux compagnes, travaillé pendant quelque temps en silence, elles virent s'avancer au bout de la rue une femme déjà âgée. Elles la considérèrent d'un regard oblique et la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la petite porte de la maison du ramoneur. Alors l'une des jeunes filles dit:

— La mère Smet ne se refuse rien. Voilà qu'elle a encore une robe neuve et un bonnet à double rang de dentelles...

— Oh! Annemie, toujours de méchantes moqueries! Que nous importe la façon dont les autres s'habillent, du moment qu'ils ont le moyen de payer?

— Oui, Trinette, c'est vrai. Et pourtant, vois-tu, on peut dire son fait à l'orgueil.

— L'orgueil? Ah! c'est une si bonne femme!

— Oui, oui, la mère Smet fait une mine comme si Mme de Hoogenberg (1) était sa sœur; et quand elle passe là avec son manchon, elle nous regarde du haut de sa grandeur, comme si nous n'étions pas dignes de cirer ses souliers.

— Tu crois cela, Annemie; mais, sois-en sûre, il n'en est rien. Chacun agit à sa manière. La mère Smet est d'une bonne famille. Elle a en Hollande une tante qui est très-riche, mais très-riche... Elle a je ne sais combien de tonnes d'or... Et, tu comprends, quand on est de bonne famille, cela est dans le sang, et on ne s'en défait pas.

— Bah! elle affiche toujours sa famille! Il n'en vient rien pourtant, et son mari lui-même en rit tout comme les autres. Je serais honteuse de faire tant d'embarras; et dire encore que c'est la femme d'un ramoneur!

Ces critiques déplurent à Trinette; elle éleva la voix et dit d'un ton plus incisif, et comme si elle eût été fâchée:

— Je ne sais pas pourquoi tu t'avises de t'occuper de cela: ramoneur ou non, elle habite une maison qui lui appartient et ne doit rien à personne; elle a de quoi payer ce qu'elle achète et n'a pas à se soucier de l'envie des voisins!

— Il serait étonnant que tu ne lui donnasses pas raison, dit en riant une autre jeune fille; elle est la mère de Paul!

— Allons, allons, Trinette, ne sois pas fâchée; c'est seulement par manière de parler, dit Annemie. Chacun cuit son pain comme il entend le manger, et s'il se brûle les doigts, c'est pour son compte.

Après un court silence, une des jeunes filles demanda d'une voix amicale:

— Mais, dis donc, Trinette, j'ai entendu dire hier chez l'épicier une chose que je ne puis croire. Est-il vrai que tu vas bientôt te marier?

Trinette rougit et balbutia:

— Oh! les voisins! quand ils tiennent un pouce, ils en font une aune!

— Ah! c'est donc vrai?

— Mon Dieu non. Le père Smet en a parlé pour rire à mon père...

— En ce cas la voiture est plus qu'à mi-chemin. Je t'en fais mon compliment.

Une autre pinça les lèvres avec une sorte de dédain et dit:

— Aïe! aïe! Trinette, avec un ramoneur! avec un homme aussi noir que le diable pendant six jours de la semaine. Vois-tu bien, quand il serait doré des pieds à la tête, je n'en voudrais pas encore.

— Ah! si tu pouvais l'avoir seulement! dit Trinette.

— Je n'en voudrais pourtant pas non plus, dit une autre, quoique ce soit le garçon le plus joyeux de tout le quartier. Le dimanche, quand il est lavé, cela va encore: mais pendant la semaine! Vous ne pouvez même lui donner la main sans courir à la pompe; et puis, en lui parlant, vous avez toujours cette trogne noire sous les yeux. Fi! il y a de quoi en avoir peur. Quand il rit et montre ses dents blanches, il fait une mine comme un chien qui a mangé du poivre d'Espagne...

— Quelles mauvaises langues vous faites! s'écria Annemie en interrompant la bavarde. Paul est le meilleur garçon qu'on puisse trouver; il sait de si jolies chansons! il danse, il saute, il amuse la rue entière. Chacun se réjouit en le voyant paraître; car partout où il est on rit et l'on se met en joie. Et puis, voyez-le un peu le dimanche, quand il s'en va avec sa redingote bleue, la tête haute et couverte de sa belle casquette! Je vous le dis, moi, c'est un beau garçon; et Trinette a raison d'aimer son Paul, d'autant plus que ses parents en sont contents.

En ce moment elles entendirent résonner sur un ton joyeux, dans l'étroite ruelle, le cri: Ape! âpe! âpe! (1)

— Ah! voilà Paul et son père! s'écrièrent-elles toutes ensemble en souriant... Ah! voilà *Jean le farceur* et *Paul le rieur!*

A l'une des extrémités de la ruelle, et à une assez grande distance des jeunes filles, s'avançait un homme d'une cinquantaine d'années; il était encore dans toute la force de l'âge et marchait d'un pas léger et la tête droite. Comme chez tous les ramoneurs, ses vêtements étaient de toile grossière et serraient étroitement les membres: tout son corps, y compris le visage et les mains, était noir et couvert de suie.

Il était de bonne humeur; car, en passant, il souriait sans cesse aux voisins et saluait chacun par un joyeux bon mot.

A cinq ou six pas derrière lui venait son fils Paul, garçon leste et bien découplé, qui venait à peine d'atteindre l'âge d'homme. Son visage et ses habits étaient noirs et couverts de suie comme ceux de son père. Le blanc de ses yeux et de ses dents et le rouge vif de ses

(1) Mme de *Haute-Montagne*, locution populaire.

(1) Cri habituel des ramoneurs anversois, et qu'ils sont tenus de faire entendre du haut de la cheminée qu'ils nettoient, comme preuve de la loyauté avec laquelle ils se sont acquittés de leur tâche. (*Note de l'auteur.*)

lèvres se détachait étrangement sur la teinte foncée de sa physionomie.

Il portait sur l'épaule un sac plein de suie, et tenait dans la main droite un petit balai et une branche d'aubépine blanche, cette fleur de mai des Anversois.

Au moment où il entra dans la rue en chantant un air populaire et en faisant de joyeux entrechats, tous les voisins se prirent à rire.

— Le drôle de corps ! disait l'un.

— On a bien raison de le nommer *Paul le rieur*, observa un autre ; il est toujours en joie !

— Ainsi chantent les vieux, ainsi piaillent les petits. Son père et lui riraient encore à l'article de la mort.

— Tous les ramoneurs d'Anvers sont comme cela ; cela tient au métier. Un ramoneur triste est encore plus rare qu'un croque-mort gai.

— Je le crois bien, dit un vieux tourneur de chaises ; ils font tout pour le mieux ; ils ne négligent pas leur ouvrage et donnent à chacun ce qui lui revient. Bien faire et vivre gaiement, il n'y a rien à ajouter à cela...

Soudain Annemie se leva en s'écriant :

— Ecoutez donc, il sait encore une nouvelle chanson. Où donc va-t-il les chercher toutes?

— Mais il les fait lui-même ! dit Trinette triomphante.

— Est-il si savant ? Je n'en savais rien, ma foi, rien.

— Oui, oui, et il n'y a pas une seule affiche à la chapelle des *petits frères* qu'il ne sache lire sur le bout du doigt !

Sur ces entrefaites, le jeune ramoneur s'était assez rapproché pour qu'on pût comprendre ce qu'il chantait à pleine voix. C'était une fort jolie chansonnette, dont le rhythme sautillant semblait choisi exprès pour accompagner des entrechats.

Paul le rieur chantait ainsi avec accompagnement de force gestes :

Ramoneur, sors de ta ch'minée !
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée!
Le ramoneur est bon enfant,
Noir au dehors, au dedans blanc ;
Si le visage est plein de suie,
Le cœur est gai, l'âme hardie !
Du matin jusqu'au soir
Il monte, grimpe, rampe et gratte ;
Le tuyau vide, il tend la patte,
Et par son museau noir,
Après chaque journée,
La pinte est vidée !

Et comme il faisait mine de vouloir s'approcher très-près de Trinette, les compagnes de celle-ci jetèrent un cri en posant les mains sur leurs carreaux pour protéger ceux-ci.

— Paul, ne vous approchez pas ; restez tranquille, vous allez salir notre ouvrage ! s'écriaient-elles.

Mais le doux sourire que Trinette lui avait adressé, à la vue de la branche d'aubépine, parut avoir calmé l'effervescence de Paul ; la jeune fille savait que ce premier présent du doux mois de mai lui était destiné. Dans ses yeux bleus rayonnait une tendre reconnaissance, qui avait profondément ému le jeune ramoneur et avait arrêté la chanson sur ses lèvres et le sourire sur ses traits.

Cependant, comme il ne pouvait rester longtemps sérieux, il maîtrisa son émotion et dit en riant :

— Trinette, je suis allé me promener dans la campagne, c'est-à-dire que j'ai couru de village en village, et chanté au mieux avec le rossignol, si bien que mon gosier en était devenu sec comme une râpe. J'ai rencontré là-bas une jeune fille si belle, si charmante, et si avenante pour moi... Allons, allons, ne faites pas la moue, Trinette. La jeune fille me demanda d'une voix douce si je n'aimais personne. Je songeai à répondre non, mais je n'osai mentir, et comme je fis un signe d'affirmation, elle me demanda le nom de celle que je préférais à toutes les autres. — Ah ! me suis-je écrié, ne le savez-vous pas encore? Eh bien, c'est une jeune fille fraîche comme une rose et qui s'appelle Trinette.—Vraiment ! dit la belle dame ; en en ce cas, faites-lui mes compliments et donnez-lui ces fleurs de ma part...

Les jeunes filles contemplaient le ramoneur, silencieuses et la bouche béante, mais en souriant à demi.

— Et si vous continuez à vous aimer en tout bien tout honneur, a-t-elle ajouté, je viendrai vous réjouir tous les ans et vous donner des fleurs de toute sorte autant que vous en voudrez.

— Qui pouvait être cette dame? demanda avec stupéfaction la plus pâle d'entre les jeunes filles.

— Vous la connaissez toutes très-bien ! dit Paul en riant.

— Comment donc s'appelle-t-elle ?

— Mme de Mai.

— Mme de Mai ? Je connais bien la mère de Mai qui vend du *stokvisch* là-bas au coin ; mais ce n'est certainement pas elle ?

— Oh ! ne voyez-vous donc pas qu'il se moque de nous toutes? s'écria Annemie. Il veut parler de la dame du mois de mai !

— Justement, c'était cette vieille connaissance ! dit Paul toujours souriant, en donnant à Trinette un bouquet de fleurs parfumées, et en disant à une autre :

— En voulez-vous aussi ? Oh ! elles sentent si bon !

La jeune fille tendit la main, mais Paul la frappa légèrement avec la branche d'aubépine.

— Aïe ! vilain ramoneur ! s'écria-t-elle.

— Il n'y a pas de roses sans épines ! dit Paul d'un ton moqueur.

Mais la jeune fille était si irritée qu'elle se leva, mit les poings sur la hanche et s'écria :

—Noir râcleur de cheminée, à quoi penses-tu? Crois-tu, parce que tu joues de bêtes tours aux innocents, que tu en sois plus malin? Va te faire laver, sale nègre ! ton père est rentré depuis longtemps, et dépêche-toi ; sans cela, gare la baguette !

— Voyez donc ce petit dragon qui monte sur ses grands chevaux ! dit d'un ton de raillerie le jeune ramoneur. Vous êtes trop nerveuse, ma fille. Cela ne vous va pas de vous fâcher ; il vous faudrait pour cela une paire de moustaches...

A ces mots, il fit un geste comme s'il voulait réellement toucher de son doigt noir le visage de la jeune fille ; mais toutes se levèrent en même temps et s'écrièrent, en le prenant à partie de commun accord :

— Vilain ramoneur ! noiraud ! sac à suie ! âpe ! âpe ! et mille autres exclamations.

Paul chercha vainement à dominer le vacarme, et secouant la tête comme pour se débarrasser des injures dont on l'accablait, il s'écria tout à coup :

— Holà, mes petites amies, je vais d'abord en finir avec vous, après quoi je m'empresserai d'aller me laver. Attention ! Une, deux, trois !

Il fit quatre ou cinq bonds, et secoua si bien son sac à

suie qu'un nuage noir se répandit autour de lui, tandis qu'il chantait :

Chante, danse, Paul, mon ami,
Personne ne te touchera.

Toutes les jeunes filles serrèrent leurs carreaux et se dispersèrent avec des cris d'angoisse, pour mettre leur ouvrage à l'abri de la souillure qui le menaçait.

Tandis que les unes se sauvaient en poussant les hauts cris et que la plupart riaient de bon cœur, le ramoneur cria, tout en gagnant sa porte à grand renfort d'entrechats:

— A tout à l'heure, mes tourterelles! je vais prendre mon visage des dimanches

La mère Smet en grande tenue.

II.

Les ombres du soir étaient descendues depuis une demi-heure à peine sur l'étroite ruelle.

La mère Smet, femme du ramoneur, était assise à une table et occupée à ravauder, à la lueur d'une petite lampe, les bas de laine de son Paul.

Elle était mise non-seulement avec propreté mais même avec plus de recherche que sa condition ne semblait le comporter ; car, bien qu'elle se trouvât chez elle et ne dût probablement plus sortir ce jour-là, elle portait encore une jaquette de couleur rose semée de petites fleurs, une jupe de calmande bordée de velours, et un bonnet à grandes ailes d'une blancheur de neige.

Des pensées tristes et désagréables semblaient occuper son esprit, car très-souvent elle interrompait son travail et une expression de colère contractait ses traits.

— Voilà comme on trompe toujours les pauvres gens

qui doivent hériter ! murmura-t-elle enfin. Les coquins savent tenir la chose cachée et la traîner en longueur jusqu'à ce que les héritiers soient morts, et alors ils mettent eux-mêmes en poche l'héritage. Quand j'y pense encore ! Le vieux maçon Kobe, de la rue de la Boutique, devait hériter cent mille florins ; tout était en règle... mais on l'a fait aller pendant si longtemps d'Hérode à Pilate, qu'il a fini par mourir dans son grenier. Six mois après, l'héritage a été partagé entre trois ou quatre grands messieurs qui n'en avaient que faire ; et peut-être bien que la meilleure part de la fortune de Kobe est restée aux mains des avocats... Mais on ne m'y prendra pas ainsi. Dussé-je y dépenser mon dernier sou, je saurai ce qu'est devenu l'héritage de ma tante de Hollande. Honnêtes voleurs, va !

En ce moment son mari descendit l'escalier, souffla la petite lampe qu'il tenait à la main, la posa sur une armoire, et, les bras croisés sur la poitrine, se mit à contempler sa femme en souriant.

Le visage du ramoneur était lavé ; ses habits étaient en tout semblables à ceux des gens de la petite bourgeoisie quand ils sortent le soir pour aller boire une pinte dans le voisinage.

— J'ai joué un fameux tour aux rats là-haut sur le grenier ! s'écria-t-il. Devine un peu, Thérèse, ce que j'ai fait.

— Oh ! laisse-moi en paix, répondit la femme d'un ton bourru ; il y a dix ans que tu joues des tours aux rats, mais ils nous en font encore davantage. Laisse un peu au grenier la moindre chose venue, et, fût-ce même ton sac à suie, tu verras s'ils ne l'auront pas dévoré le lendemain.

— C'est vrai, mais que puis-je y faire ? Crois-tu que je puisse prendre tous les rats de la ville ? Cette engeance est toujours en route et passe en ribambelle par les égouts et les rigoles ; ils n'ont pas de bail à faire : là où ils se trouvent bien, ils s'installent. Je viens d'en voir courir un, Thérèse, un gros noir avec une queue assez longue pour en faire une paire de jarretières... Mais, femme, tu as encore une fois le bonnet à l'envers ; tu es contrariée... Toujours cette même moue !

— Je fais la mine qu'il me plaît.

— Certainement, certainement ; et c'est d'autant pire que tu le fais avec intention. J'ai bien vu, pendant toute la journée, que tu as marché sur quelque épine. Il est sans doute encore question d'avocats, de ta tante de Hollande, d'héritage, de tonnes d'or et autres châteaux en Espagne ?

— Cela ne te regarde pas. Qu'entends-tu à ces choses-là ?

— Vois-tu, Thérèse, il faut que je dise cela une bonne fois, mais là... sérieusement, sans rire !

— Sans rire ? Je t'en défie, moqueur éternel !

— Soit, je ne te demande que de m'écouter. Nous sommes mariés depuis vingt-cinq ans à peu près ; l'année prochaine, à la fête de la Saint-Jean, nous fêterons notre jubilé, notre noce d'argent. Pendant tout ce temps, tu n'as cessé de courir chez les avocats, de lever et de ramasser des actes de décès et des extraits de baptême..., et tous les mois tu as porté quelques beaux et bons francs aux noirs hommes de loi... Si tous ces francs étaient réunis, cela ferait déjà un petit patrimoine ; car il y a bien des mois dans vingt-cinq ans. Jusqu'ici je t'ai laissée faire sans te contredire ; mais aujourd'hui tout est diablement cher ! Les pommes de terre coûtent près de deux francs l'étuvée ; le prix d'une cheminée ramonée nous donne à peine à chacun un petit morceau de viande, juste assez pour en frotter notre pain ; et le pain, le pain !...

— Allons donc ! voilà que tu t'inquiètes de ce que coûte le pain ? dit la femme d'un ton railleur ; pourvu que la bière ne hausse pas !...

— Oh ! tant qu'il y en aura assez, la chair fût-elle même un peu maigre, je n'en pleurerai pas, petite mère. La joie est aussi un excellent pain ! Mais j'oublie mon affaire. Ce que je voulais te dire est ceci : tu es toujours à rêver de tantes, d'oncles et d'immenses héritages que tu dois recevoir. Sottises que tout cela ! Et cela va de mal en pis tous les jours, Thérèse ; si tu n'y prends garde, — les vieux jours approchent, — sois sûre qu'ils te détraqueront quelque chose dans la tête ; et si tu ne veux pas être plus raisonnable, Dieu sait si tous tes oncles et tantes de Hollande ne te conduiront pas à la maison des fous !...

La femme se leva et répondit avec un sourire de dédain sur les lèvres :

— Mon Dieu ! quelles choses on doit entendre de son mari ! Tu veux dire que je suis d'une famille de rien ?

— Oh ! non, petite femme ; mais je veux dire d'une famille ordinaire, d'une famille comme il y en a tant. Ton père tenait boutique de chiffons, de friperie, si tu veux, et on le croyait riche, peut-être à cause de son avarice ; mais lorsqu'il vint à mourir subitement, on ne trouva rien de rien, et nous n'héritâmes que notre maisonnette. Enfin, c'est toujours assez. Votre cousine colporte des citrons, votre tante ramasse du vieux fer et des os, et le fils de votre oncle est pompier... Tous sont, d'ailleurs, de bonnes, braves et honnêtes gens !... Mais qu'ils vivent grassement, cela n'est pas vrai.

— Qui parle de ma famille en Belgique ? Il y a une foule de *Van den Bergen* en Hollande.

— On y trouve encore bien plus de Janssens. Depuis vingt-cinq ans, tu cherches parmi tous les Van den Bergen s'il n'y en a aucun qui soit de notre famille, et tu as dépensé pour cela je ne veux pas dire combien de florins. Chacun sa manie. On voit ce qu'on veut voir. Allez au bord de l'Escaut, quand il fait du vent, et fixez les yeux sur les nuages qui passent. Que voulez-vous voir ? Un homme à cheval ? Napoléon ? un géant ? une voiture à quatre chevaux ? un dragon à sept têtes ? Vous n'avez qu'à souhaiter ; la chose désirée est là à l'instant. Eh bien ! il en est de même de toi, chère Thérèse ; tu as une lubie en tête !

La femme se rassit, et dit, la physionomie empreinte d'un triste doute :

— Il est bien étrange que tu sois si entêté à parler de cela aujourd'hui, et je suis tentée de croire que tu es allé, cette après-dînée, chez notre avocat. Ce coquin-là, après m'avoir fait espérer pendant deux ans et m'avoir soutiré bien des florins, pour des timbres, des lettres, des papiers et je ne sais tout quoi, m'a dit aujourd'hui que ma famille, toute grande qu'elle soit, ne compte que de pauvres gens. Il m'a rendu toutes mes lettres et m'a priée amicalement de ne plus venir chez lui désormais.

— Eh bien ! cet avocat-là est un brave homme. Il pouvait encore te faire donner une belle somme ; mais il ne désire pas ton argent et te donne gratis un bon conseil. Il n'y a pas beaucoup d'avocats comme cela, à ce qu'on dit, du moins ; car, pour mon compte, je n'en sais rien, et, s'ils devaient vivre de mon argent, ils n'auraient pas beaucoup de beurre sur leur pain.

Cet entretien parut avoir déchargé le cœur de la mère Smet du dépit qui l'avait oppressée pendant toute la journée. Elle dit d'un ton plus dégagé :

— Tu peux dire tout ce que tu veux, mais je n'en serai pas moins riche un jour, avant de me coucher pour la dernière fois. Je suis d'une bonne famille, et je dois hé-

riter... Cette nuit encore, j'ai rêvé que je trouvais un monceau d'or contre le seuil de notre porte...

— Vraiment ! dit le ramoneur en riant ; dans ce cas-là, il est bien sûr que tu as encore longtemps à attendre ! Si tu avais rêvé araignées, du moins, cela veut dire argent...

Soudain les deux époux entendirent du bruit au haut de l'escalier.

— Hein ! qu'est-ce que cela ? dit le ramoneur.

— Mon Dieu ! tu ne l'entends pas, dit la femme d'un ton moqueur : ce sont les rats qui se moquent de toi et ne s'embarrassent guère du tour que tu leur as joué !

— C'est étonnant, grommela maître Smet ; j'ai pourtant bouché tous les trous avec de la chaux et du verre pilé ! Il faut que j'aille voir encore... Ce n'en était qu'un, sans doute ; je n'entends plus rien.

— Mais, Smet, dit la femme, si nous devenons riches un jour, que feras-tu ?

— Pour l'amour de Dieu, Thérèse, laisse-moi tranquille et ne me parle plus de cette richesse en l'air. Il ne nous manque rien ; le bon Dieu nous donne notre pain quotidien, et permet que je puisse boire une pinte avec les amis : que pourrions-nous souhaiter davantage ?

— Oui ; mais enfin si tu devenais riche un jour ?

Le mari porta la main à son front, et, après avoir réfléchi un instant :

— Ce que je ferais ? Voyons. D'abord, je ferais peindre la façade de notre maison, et il y aurait sur notre enseigne deux lettres, A. B., dorées. Ensuite, j'achèterais quatre jambons à la fois pour faire bombance pendant l'hiver. Et puis ? et puis quoi ?... Je donnerais quatre sacs de pommes de terre et six mesures de charbon à la pauvre veuve qui demeure là-bas, derrière le coin, avec ses malheureux enfants. En quatrième lieu, j'achèterais une maison pour notre Paul ; et, le jour de son mariage avec Trinette, nous ferions une noce telle qu'on en sentirait l'odeur jusqu'au Kauwenberg.

— Et c'est là tout ? Cela vaut bien la peine de devenir riche !

— Et que sais-je encore ? En un mot, je vivrais de la chose et j'en ferais vivre mes amis.

— Et resterais-tu ramoneur ?

— Hein ? que demandes-tu ?

— Si tu resterais ramoneur ?

— C'est-à-dire... je ramonerais des cheminées pour mon plaisir.

— Ah ! ah ! innocent que tu es ! s'écria sa femme en éclatant de rire.

— Sans cela, que ferais-je de mon temps ? demanda maître Smet. Crois-tu que je voudrais aller m'installer, pendant toute la journée, seul dans un cabaret ? Voyons, Thérèse, dis-moi ce que tu entendrais faire si un trésor nous tombait du ciel ?

— Oh ! je m'y entends mieux que toi ! dit la femme triomphalement ; je suis d'une bonne famille, moi ! J'achèterais une grande maison au Kipdorp ou sur la place de Meir ; il me faudrait une voiture à quatre chevaux et un traîneau en hiver. Je porterais des robes de soie et de velours, un manchon et un boa...

— Que dis-tu là ? un boa ? Qu'est-ce que cela ?

— Mais oui, pour porter au cou comme les dames.

— Est-ce cette chose qui ressemble à la queue d'une bête sauvage ?

— Oui ; cela coûte joliment cher ! J'aurais des diamants sur la poitrine, aux oreilles et aux doigts ; et par derrière, à ma robe, une queue, comme les reines en ont une au théâtre flamand ; et, partout où j'irais, un domestique me suivrait, tu sais, un domestique avec un habit jaune et un galon d'or au chapeau... Et puis je viendrais me promener tous les jours dans la rue, pour faire crever de dépit la femme de l'épicier là-bas...

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria le ramoneur, ou tu vas me faire pouffer de rire ! Voyez-vous Mme Smet, la femme du ramoneur, s'en aller par la ville avec une robe qui traîne, une queue de renard autour du cou, et un grand canari derrière elle !... Si tu n'es pas folle, Thérèse, je m'y perds. Fais-moi mettre, en ce cas, dans la maison des fous, car, sois-en bien sûre, l'un de nous a le cerveau fêlé !... Mais écoute donc ! écoute quelle vie là-haut ! Les rats aussi se moquent de nous !

— Mais oui, qu'est-ce qui se passe au grenier ? Quels cris et quel tapage ! Va donc voir, Smet. Rouvre plutôt les trous ; car on dirait que tous les rats du voisinage se sont donné rendez-vous là-haut, depuis que tu t'es avisé de leur jouer ce tour.

Le ramoneur se leva, ralluma sa petite lampe, et prit derrière l'armoire un vieux sabre rouillé.

— Je vais les arranger comme il faut, dit-il ; prépare quelques *cents*, Thérèse, car je vais aller boire une pinte tout à l'heure.

La mère Smet demeura seule assez longtemps à écouter le vacarme que faisait son mari en frappant de son sabre les planches du grenier.

Tout bruit cessa pourtant bientôt. Alors la femme tomba dans une profonde songerie et se mit à rêver vêtements de soie, boucles d'oreilles en diamants et laquais au chapeau galonné d'or.

Elle demeura pendant quelque temps abîmée ainsi dans la contemplation du bonheur que donne la richesse ; un doux sourire illuminait son visage, et elle hochait la tête comme si son esprit eût donné un corps aux ombres créées par son imagination.

Enfin elle entendit les marches de l'escalier craquer sous les pas de son mari, et un certain étonnement se peignit dans ses yeux en ne voyant pas de lumière dans l'escalier.

— Ta lampe s'est-elle éteinte ? demanda-t-elle.

Le ramoneur descendit silencieusement l'escalier et s'approcha de sa femme d'un pas chancelant. Il tremblait et la froide sueur de l'angoisse perlait sur son pâle visage.

La femme bondit en poussant un cri d'effroi, et s'écria :

— Mon Dieu ! que t'est-il arrivé ? qu'as-tu vu ? Un voleur ? un revenant ?

— Tais-toi ! tais-toi ! laisse-moi reprendre haleine ! murmura le ramoneur d'une voix étouffée.

— Mais que s'est-il donc passé ? s'écria la femme ; tu me mets la mort dans l'âme !

— Tais-toi, parle plus bas, Thérèse, dit le mari, comme s'il eût eu peur d'être entendu. Il faut que personne ne nous entende.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur son épaule, et chuchota :

— Thérèse, chère Thérèse, ton rêve s'est réalisé : un trésor, un grand trésor !

— Oh ! mon pauvre malheureux Smet ! s'écria la femme, pleine d'inquiétude ; il a perdu la tête.

— Non, non ! ne fais pas de bruit, ou nous sommes perdus ! dit le mari d'une voix suppliante et altérée.

— Mais parle donc ! pour l'amour de Dieu, de quoi s'agit-il ?

— J'ai trouvé un trésor, comme tu l'avais rêvé,

— Un monceau d'or?

— Non, un sac rempli de pièces de monnaie... toutes pièces d'argent et d'or... Viens, prends la lampe; je vais te le montrer.

La femme pâlit à son tour et se mit à trembler de saisissement. Elle commençait seulement à croire que c'était sérieux. Malgré son émotion, un sourire fébrile contractait cependant ses lèvres.

Tout en suivant son mari, elle dit d'une voix pleine de prière :

— Oh! Smet, ne me trompe pas; si cela n'était pas vrai, je pourrais en mourir.

— Tais-toi, te dis-je! grommela le ramoneur; tu vas nous trahir!

— Mais comment l'as-tu trouvé? demanda la femme d'une voix contenue.

Maître Smet s'arrêta, comme s'il voulait satisfaire la curiosité de sa femme, avant qu'elle vît le trésor.

— Tu as entendu, n'est-ce pas, Thérèse, comme j'ai frappé là-haut sur le plancher avec mon sabre? Quand

Paul remettant la branche d'aubépine à Trinette (Chap. I).

j'arrivai au grenier, je ne vis plus de rats, mais en tapant j'en fis sortir deux d'un coin. Ils coururent entre mes jambes et disparurent derrière la poutre du milieu, sur laquelle le toit repose. J'allai examiner l'endroit à l'aide de la lampe; mais je ne trouvai ni fente ni ouverture. Après avoir inspecté tous les coins, toutes les cachettes, je revins à la poutre; car je ne pouvais comprendre ce qu'étaient devenus ces deux rats. Bien qu'il n'y eût dans la poutre ni creux ni ouverture, je frappai dessus à grands coups de sabre, sans savoir au juste pourquoi. Cela sonna si creux et rendit un son si singulier, que je me mis à frapper encore plus fort, dans la pensée que les rats habitaient dans l'intérieur. Tout à coup une petite planchette carrée se détache de la poutre, et, pouf! il tombe sur mon pied une chose qui m'a fait si mal que j'ai failli en crier...

— Un lingot d'or?

— Mais non! un sac d'argent. En tombant il s'est déchiré, et les pièces d'or et d'argent ont roulé de tous côtés dans le grenier. J'étais comme assommé; la lampe me tomba de la main; je tremblais et j'ai dû m'appuyer contre le mur pour pouvoir descendre. Tout tournait devant mes yeux; j'étais comme un homme ivre... Mainte-

nant viens, et marche sur la pointe des pieds, et parle aussi bas que possible.

Quand ils furent arrivés au grenier, le ramoneur conduisit sa femme près de la poutre et dirigea la lumière de la lampe sur un sac de toile qui gisait sur le plancher parmi des pièces de monnaie répandues à la suite de sa chute.

La mère Smet poussa un cri de joie étouffé, tomba à genoux, agrandit la déchirure du sac, plongea les mains dans les pièces d'argent, resta pendant quelques instants abîmée dans une muette admiration, puis se releva vivement. Elle courut, en levant les mains au-dessus de sa tête, tout autour du grenier, se mit à danser, à sauter, et s'écria enfin à pleine voix :

— Ouf ! je n'en puis plus, j'étouffe ! Laisse-moi parler un peu ! Bonté du ciel ! nous voilà riches, riches à trésors !

Plein d'anxiété, le ramoneur saisit le bras de sa femme d'une main et lui mit l'autre sur la bouche, en maugréant d'un ton rauque et menaçant :

Smet annonçant le trésor à sa femme.

— Imprudente folle ! tais-toi, ou je te brise le bras ! Tu veux sans doute que les voisins apprennent la chose ?

— Oh ! mon Dieu, dit la femme avec effroi ; qu'est-ce que cela ? Tu fais une figure comme si tu allais m'assassiner ! Comme l'argent change un homme ! Depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je ne t'ai pas encore vu faire des yeux comme cela !

Comme surpris de son propre emportement, le ramoneur se calma soudainement.

— Non, non, Thérèse, j'ai dit cela sans le penser, dit-il en lâchant le bras de sa femme ; mais je t'en prie, parle bas et ne fais pas de bruit... Dis, qu'allons-nous faire de cet argent ?

— Portons-le en bas et enfermons-le dans le grand coffre.

— Et s'il venait des voleurs ?

— Pourquoi en viendrait-il justement aujourd'hui ? Il y a peut-être cent ans que ce coffre est là !

— C'est bon à dire, mais on ne peut pas savoir...

— Il faut cependant le mettre quelque part.

— Si je le cachais sous notre lit, dans la paillasse !

— Oh ! on voit bien, Smet, que tu n'es pas habitué à

avoir de l'argent. Crois-tu que les gens riches cachent le leur dans leur lit? Mets-le dans le coffre, te dis-je. Si tu trouves une meilleure place demain, il sera encore temps de changer d'idée.

Le ramoneur ramassa la seconde lampe et dit :

— Thérèse, mets l'argent dans ton tablier; je vais pousser le verrou de la porte d'en bas pour que personne ne nous surprenne... et fais bien attention que les pièces ne sonnent pas!

Tandis que sa femme descendait l'escalier avec une lourde charge d'argent, Smet mit le verrou de la porte de la rue et tourna la clef dans la serrure; puis il alla visiter les fenêtres, le soupirail de la cave, la porte de derrière, et s'assura que tout était solidement clos.

Pendant ce temps, la femme avait enfermé dans le coffre le trésor tout entier, et déjà elle était assise devant la table, le sein gonflé, l'œil perdu dans le vague et tout entière à la douce contemplation de sa richesse.

Son mari s'approcha d'elle, tendit la main, et dit d'un ton sec et bref :

— La clef?

— La clef? s'écria la mère Smet avec surprise et d'un ton de hauteur. Cela serait beau dans nos vieux jours qu'il te faille avoir la clef! Je l'ai portée honorablement pendant vingt-cinq ans! Tu voudrais peut-être gaspiller l'argent et en régaler ta société de ramoneurs? Holà! je garde le coffre!

Smet hocha la tête avec impatience.

— Non, grommela-t-il, c'est pour t'empêcher de dissiper l'argent en folles dépenses. Quand nous avions peu de chose, il me paraissait inutile d'épargner, mais maintenant je veux veiller à ce qu'il nous reste quelque chose pour le temps où nous serons vieux et maladifs, sinon nous pourrions bien, malgré toute notre fortune, tomber encore dans la misère avant l'heure de notre mort.

— Eh! eh! mon ami Smet, cela ne vous va pas d'avoir de l'argent, dit la femme d'un ton qui accusait l'ironie et la colère. Tu parles comme un avare; tu as une mine de croque-mort...

— Allons, Thérèse, donne-moi la clef!

— La clef? Quand je devrais y perdre mon dernier cheveu, je ne la lâcherais pas!

— Ne prendras-tu rien dans le coffre sans mon consentement?

— C'est-à-dire que je ne ferai pas trop de dépenses; mais que je ne puisse ni m'acheter une robe neuve, ni échanger mes boucles d'oreilles, hors de mode, pour une paire qui vaille un peu mieux, c'est ce qui n'a pas été convenu lors de notre mariage! Si je voulais t'écouter, nous serions plus pauvres qu'auparavant. Si tu ne veux pas profiter de l'argent mieux que cela, fais plutôt peindre sur la muraille un tas de pièces de dix florins; tu auras tout aussi bien l'apparence et beaucoup moins d'embarras.

— Tu ne me comprends pas, Thérèse. Si tu vas faire voir tout d'un coup que nous avons beaucoup d'argent, en portant des habits qui soient trop au-dessus de notre état, les voisins se mettront à jaser entre eux et se demanderont d'où cela nous vient.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? L'argent m'appartient; mes parents ont habité cette maison depuis cent ans peut-être. C'est pour cela qu'on n'a pas trouvé d'argent quand mon père est mort subitement; il n'a pas eu le temps de dire où il l'avait caché. Quel mal y aurait-il à ce que chacun sût que j'ai retrouvé mon héritage?

— Quel mal? imprudente! Si les voleurs savaient qu'il y a tant d'or ici, ils s'introduiraient dans la maison, voleraient le trésor et nous assassineraient peut-être.

— Comme la vue de cet argent t'a rendu peureux! Je ne te reconnais plus...

— Et songe un peu, comme les gens nous croiront difficilement quand nous dirons que nous l'avons trouvé. Dieu sait si nous n'aurons pas à dos le commissaire de police; il pourrait penser que c'est de l'argent volé. Alors il porterait le trésor au tribunal jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie! Et quand les gens de loi ont quelque chose dans leurs griffes, va l'en tirer. Hélas! hélas! nous perdrions le trésor, et qui sait? peut-être en viendrions-nous à mourir de misère!

— C'est vrai, dit la femme toute songeuse; je crois que tu as raison, Smet!

— Oh! Thérèse, chère Thérèse, sois prudente, sois réservée, et ne dis à personne que nous sommes devenus riches.

— Oui, pourvu que je puisse me taire! murmura la femme en haussant les épaules. C'est ma mère qui m'a appris à parler, et elle ne mettait pas sa langue en poche, ma mère...

— Mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc malheureux!

— Si tous ceux qui sont riches sont comme vous, à coup sûr c'est malheureux. Mais ne pouvons-nous faire accroire aux voisins que nous avons hérité? J'en ai parlé assez et depuis assez longtemps.

Un sourire épanouit les traits du ramoneur, et une joyeuse surprise fit étinceler ses yeux. Il resta un instant à réfléchir en silence, puis il dit :

— Que nous avons hérité? Mais alors on saurait qu'il y a beaucoup d'argent chez nous.

— Eh bien?

— Et les voleurs?

— Oh! tu perds la tête.

— Non. Sais-tu ce que nous dirons? Que nous allons bientôt hériter; que nous avons reçu des nouvelles de ton oncle de Hollande...

— De ma tante, cela va mieux; et quand j'achèterai une robe neuve ou quelque autre chose, les gens pourront croire que nous ne faisons que dépenser d'avance une partie de l'héritage que nous aurons à recevoir...

— Voilà qui est bien; de cette manière on ne saura pas qu'il y a beaucoup d'argent dans la maison, et chacun reconnaîtra que tu es d'une bonne famille. Mais, Thérèse, tu seras raisonnable pourtant, n'est-ce pas, et tu ménageras un peu notre argent?

— Allons donc, notre argent! c'est mon argent que tu veux dire. Je ne ferai rien qui ne convienne à notre position.

— Et nous ferons accroire à Paul la même chose qu'aux autres, sans cela le garçon pourrait en perdre la tête et devenir un dissipateur...

— Je l'entends! s'écria la femme, va vite tirer le verrou, et mets la porte contre, autrement il demandera ce qui se passe ici.

Le ramoneur se précipita vers la porte, l'ouvrit à demi et vint se rasseoir à la table avec une physionomie indifférente et calme, comme si rien n'était arrivé.

Devant la porte de la rue retentissait la chansonnette :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée!

et bientôt Paul entra dans la chambre en chantant.

Il s'approcha de la table et dit d'une voix joyeuse et très-vite :

— Oh! avons-nous ri là-bas! Si je n'avais eu tant de plaisir, j'en pleurerais, je crois, car la bouche m'en fait encore mal. Pensez un peu, on m'a fait président de notre société de preneurs de mésanges (1)!

— Allons, allons, c'est bien, dit le père; ne fais pas tant de bruit pour cela.

— Oh! ce n'est pas pour cela! s'écria Paul. Vous savez bien, mon père, que nous avons ramassé de l'argent pour faire faire un nouveau drapeau pour notre société. Le peintre de la rue de la Boutique, — celui qu'on appelle Rubens, parce qu'il porte un chapeau à larges bords et des moustaches, — ce peintre donc devait peindre un grand hibou sur le drapeau... Oh! que c'était drôle!... Ce soir, tandis que nous étions à jaser, on apporte tout à coup le nouveau drapeau... Nous nous levons avec curiosité. Pierre Kruls déroule le drapeau; nous nous regardons les uns les autres... et nous partons tous ensemble d'un si terrible éclat de rire, que trois ou quatre se roulent sur le plancher et que les autres se tiennent les côtes à deux mains. Il n'y en avait qu'un qui fît la grimace, c'était le forgeron... Devinez un peu ce qui était peint sur le drapeau!

— Oh! quels enfantillages! dit la mère. Que pouvait-il y avoir là-dessus? Un hibou, sans doute!

— Oui, oui, un hibou avec une tête aussi grosse que celle d'un enfant de huit ans; mais le pis de tout c'est que le hibou et le forgeron se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ç'a été des rires et des querelles! Le forgeron voulait arracher les cheveux au peintre; le cabaretier voulait mettre le forgeron à la porte; nous voulions réconcilier tout le monde; il y a eu trois pintes cassées et deux chapeaux enfoncés... Enfin, tout a fini par une risée générale, parce que Rubens a promis de changer le hibou. Mais qu'est-il donc arrivé ici? Vous ne m'écoutez pas! Le père a l'air si triste, et vous aussi, mère? Vous n'êtes pourtant pas malade, j'espère?

— C'est bien le moment de plaisanter, répondit la mère Smet d'un ton grave. Paul, mon garçon, il faut que je te dise une chose... Nous allons hériter!

— Encore? s'écria le jeune homme avec une incrédulité quelque peu moqueuse.

— Cette fois-ci, c'est bien vrai.

— Je connais cette chanson-là. C'est sûrement de notre tante de Hollande?

— Oui, de ma tante de Hollande.

— Allons, allons, mère, on vous aura encore fait accroire cela! Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon père?

— Il paraît cependant que ce sera vrai cette fois! répondit le père Smet avec un signe de tête affirmatif.

— Dans ce cas-là, s'écria Paul en riant, je retiens un pantalon neuf et une douzaine de cols de chemise, pour le moment où l'héritage arrivera...

Les parents se turent; Paul les contempla avec un singulier étonnement, et dit enfin :

— Mais vous êtes là tous deux comme si cette bonne nouvelle vous avait mis le cœur à l'envers! Dites-moi donc ce que vous avez appris.

— J'ai mal à la tête, répondit le père; cela me fait mal de parler; je te dirai demain ce que nous avons à attendre.

— Est-ce l'héritage de cette tante qu'on cherchait déjà avant que je ne fusse au monde?

— Oui, celui-là même! Maintenant ne parlons plus de cela.

Paul hocha la tête d'un air de doute et songea à part lui :

— Il est arrivé quelque chose qu'on ne veut pas me dire. Les gens qui héritent font plus joyeuse mine que cela. Peut-être ont-ils eu des mots ensemble; mais je n'ai pas à me mêler de ces choses-là.

Il prit la seconde lampe, l'alluma et dit :

— Demain matin, je dois me lever à quatre heures pour aller ramoner trois cheminées au château de Ranst. Il y a au moins deux lieues d'ici. Ainsi, bonne nuit!

— Paul, dit la mère, avec une certaine hauteur dans la voix, nous ne sommes plus des ramoneurs!... Et quand tu sortiras demain, mets tes habits des dimanches, entends-tu?

— Ah! pour le coup, ma mère, dit le jeune homme en riant, ne le prenez pas en mauvaise part; mais je dois vous dire que vous poussez les choses un peu loin!

— Et d'ailleurs le domestique de madame est venu dire que tu ne dois pas aller au château demain.

— C'est une autre affaire. Allons, je m'en vais faire un bon somme. Demain l'héritage se sera encore envolé par la cheminée comme les autres fois. Bonne nuit, mère; dormez bien, mon père!

Il gravit les escaliers d'un pas léger, en fredonnant encore de façon à être entendu :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gaguée!

Le père Smet et sa femme restèrent debout une couple d'heures encore. Quelques efforts que fît la dernière pour décider son mari à aller prendre du repos, on eût dit qu'il lui était impossible de quitter le lieu où gisait le trésor. Déjà il avait inspecté à plusieurs reprises les portes et les serrures, lorsque minuit sonna enfin.

Après avoir répété, une fois encore, son inquiète exploration, il suivit sa femme sur l'escalier; mais, tout en montant, il jeta dix fois au moins les yeux sur le coffre qui renfermait sa richesse.

III.

Le système nerveux du ramoneur avait été trop violemment ébranlé par la découverte du trésor pour qu'il pût fermer les yeux, quelque fatigué et épuisé qu'il fût. Il se tournait et se retournait, s'étendait avec effort, se ramassait sur lui-même et poussait de longs soupirs; son cœur battait irrégulièrement; il lui semblait par moment qu'un torrent d'eau glacée lui tombait sur le corps.

Il lui arrivait bien de tomber dans un léger assoupissement, mais c'est alors que l'homme va passer de la veille au sommeil que les nerfs sont le plus sensibles. Le ramoneur ne pouvait dépasser cet instant; chaque fois que le sommeil survenant brisait le fil de ses pensées, il bondissait en sursaut sur son séant, et prêtait l'oreille avec terreur à certains bruits qu'il croyait avoir entendus...Et, en effet, les rats allaient et venaient sur le grenier, couraient joyeusement les uns après les autres ou se battaient en criant à qui mieux mieux... absolument comme s'ils ha-

(1) Il existe à Anvers, dans la petite bourgeoisie, des sociétés d'amateurs qui, pendant toute l'année, réunissent quelque argent pour aller, en automne, à la chasse aux mésanges avec un hibou. (*Note de l'auteur.*)

bitaient encore chez de pauvres gens dont rien ne peut troubler le calme sommeil.

Il fallait qu'après une longue insomnie le ramoneur se fût enfin endormi tout de bon, car il respira bientôt très-haut.

Peu à peu cependant sa respiration devint pénible et prit une expression de souffrance comme si maître Smet eût été tourmenté par des esprits invisibles. La sueur de l'angoisse perlait sur son front, et tous ses membres étaient contractés convulsivement.

Tout à coup des paroles entrecoupées s'échappèrent de sa poitrine oppressée, et il gémit sur un ton lugubre :

— Non, non, ce n'est pas vrai; je n'ai pas d'argent! Aïe! aïe! lâchez-moi! lâchez-moi!

Sa femme, arrachée à son sommeil, saisit son mari par le bras, et le secoua rudement en s'écriant :

— Eh! Smet, qu'as-tu donc? As-tu le cauchemar ou perds-tu la tête?

L'homme, plein d'effroi, promena autour de la chambre un regard effaré, et dit d'une voix tremblante et altérée :

— Ouf! où suis-je? Mon Dieu, je croyais être mort!... Est-ce toi, Thérèse?

— Qui serait-ce donc? Est-ce là ronfler? Tu es là à te débattre et à te tortiller comme une anguille sur le gril. On voit bien que tu n'es pas accoutumé à avoir de l'argent. Cela ne m'empêche pas de dormir, moi, quoique j'en sois extrêmement contente; mais, vois-tu, je suis d'une bonne famille...

— Oh! Thérèse, dit Smet d'une voix plaintive, en essuyant la sueur glacée qui couvrait son front. Oh! Thérèse, il serait impossible de décrire ce que je viens d'endurer! Pense un peu, j'étais à peine endormi que tout à coup je ne sais qui vient se mettre sur ma poitrine, et je sentais qu'il voulait me broyer le cœur sous ses genoux. Il serrait mon cou dans ses griffes jusqu'à me fermer le gosier. D'abord, je ne pus voir ce que c'était; mais c'était comme une bête féroce avec de longs poils noirs, et qui tenait dans ses griffes un grand couteau. Il voulait me faire montrer l'argent, et parce que je refusais, il m'étranglait et allait m'enfoncer le couteau dans la poitrine... Je sentis que j'allais étouffer; alors seulement je crus ouvrir les yeux et je jetai un cri d'épouvante en voyant ce que c'était. Oh! Thérèse, je tremble encore quand j'y pense, c'était un voleur! un assassin!

— Allons, allons, enfantillages que tout cela! dit la femme d'une voix railleuse. Pourquoi te couches-tu le bras sous la tête? C'est de là que vient le cauchemar. Il est déjà tard; tâche de te reposer un peu et ne me dérange plus dans mon sommeil. Dors bien!

Quelques instants après, la mère Smet était de nouveau endormie profondément.

Le pauvre ramoneur n'était pas aussi heureux; il ne faisait même plus d'efforts pour s'endormir, car la peur lui avait ôté toute envie de se reposer.

Pendant une grande demi-heure il resta, les yeux large ouverts, à regarder fixement dans l'obscurité, et rêva tout éveillé commissaire de police et voleurs, jusqu'à ce qu'enfin il sauta à bas du lit, et, sans faire le moindre bruit, endossa ses vêtements.

Puis il gagna, en marchant sur la pointe des pieds, l'endroit où il savait qu'était la table, et passa la main à la surface de celle-ci comme s'il eût cherché quelque chose.

Un soupir de joyeuse satisfaction lui échappa lorsqu'il découvrit la poche de sa femme. Il y prit la clef de l'armoire et descendit l'escalier d'un pas toujours prudent.

Parvenu en bas, il alluma une petite lampe, s'approcha de l'armoire, l'ouvrit, contempla l'argent pendant quelques instants avec un sourire de bonheur, referma ensuite l'armoire, et alla s'asseoir auprès de la table en appuyant la tête dans ses mains.

Un moment après, il dit à part lui :

— Il y est encore! Ah! être riche! avoir de l'argent! quel bonheur!... Mais pourtant cela donne du souci et de l'inquiétude, et vous ôte le repos de la nuit... Ma femme est vaniteuse; elle voudrait demeurer dans une grande maison, porter de belles robes, acheter de l'or et des diamants! Paul est jeune; il jouera le monsieur, il dépensera beaucoup... Ils voudront avoir mon pauvre argent jusqu'au dernier sou! Il va fondre comme la neige au soleil... et à la fin... à la fin, dans mes vieux jours, j'en serai réduit à coucher sur la paille et peut-être à aller mendier mon pain de chaque jour!...

A cette pensée, il fut saisi d'angoisses; il pressa violemment son front dans ses deux mains, et, tout pâle, demeura un instant l'œil fixé dans le vague. Puis il reprit :

— Oh! c'est pourtant malheureux d'avoir une femme qui ne sait retenir sa langue! Demain matin, dès qu'il fera jour, elle va courir chez les voisins et bavarder, et se vanter partout qu'elle va hériter. Les mille ne lui suffiront pas, elle parlera de millions. Elle fatiguera tout le monde de son babil; dans toute la ville on jasera du ramoneur devenu tout à coup si riche. Les voleurs épieront notre maison, et une nuit ou l'autre s'enfuiront avec le trésor! Je redeviendrai pauvre! Redevenir pauvre! Mon Dieu, que d'anxiétés et de chagrins les riches ont à supporter!

Après une courte pause, il poursuivit le cours de ses réflexions :

— C'est singulier! J'étais heureux comme un poisson dans l'eau; on m'appelait Jean le farceur à cause de ma gaieté. Je ne connaissais ni chagrin ni souci; j'étais content de tout ce que le bon Dieu m'envoyait; je dansais, je sautais, je riais... Il me semblait qu'il n'y avait pas de roi aussi heureux que moi. Et maintenant! maintenant je frissonne de terreur au moindre souffle; j'ai peur de moi-même et de tout; je ne puis dormir; mon cœur saute dans ma poitrine comme si j'avais à craindre un terrible malheur... Mais cela ira mieux plus tard; je m'accoutumerai à la richesse... et si je ne ris et ne saute plus, c'est tout naturel; un homme riche doit être grave; la gaieté ne lui va pas. On ne peut avoir tous les bonheurs en même temps, et être riche est bien le plus grand...

Cette dernière réflexion parut le consoler; car il sourit et se frotta les mains en murmurant de joyeuses paroles.

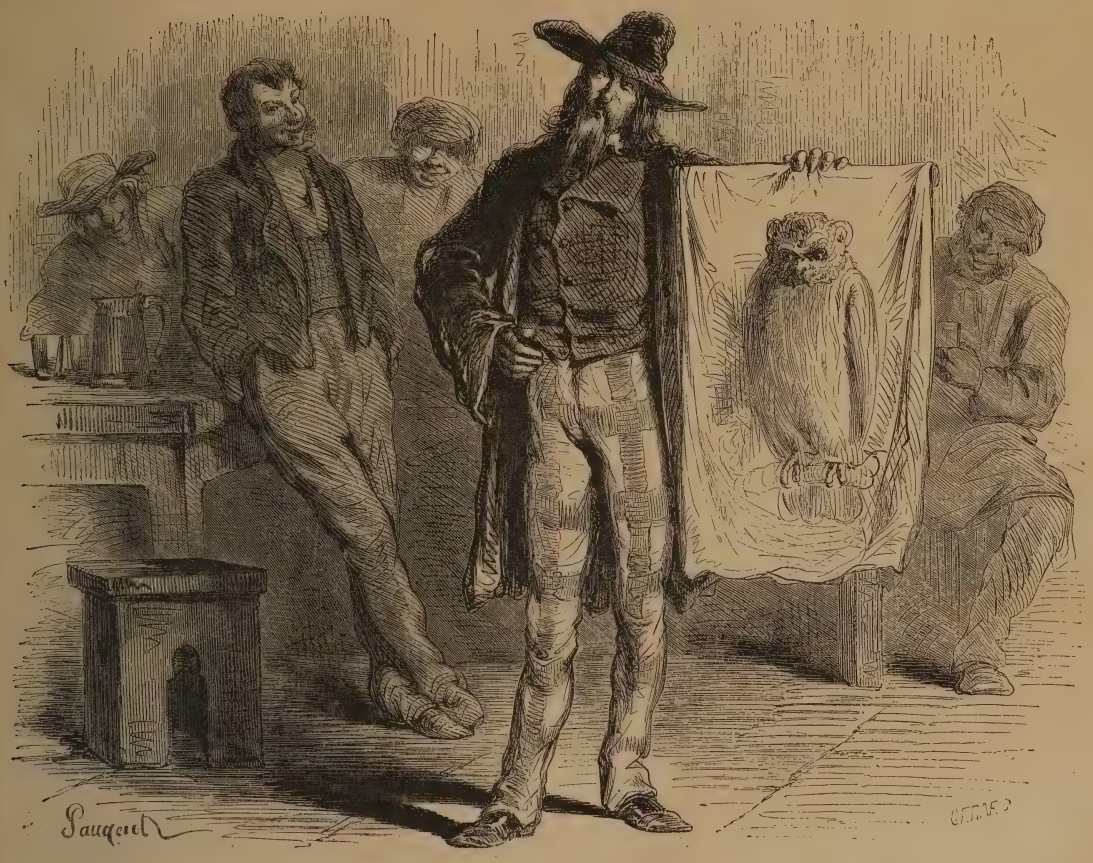
Tandis qu'il était dans cette disposition d'esprit, une nouvelle pensée lui passa par la tête et il dit d'un ton plus calme :

— Quand j'étais encore un pauvre homme de métier, je venais en aide à la pauvre veuve du coin selon mes moyens. J'avais tant de pitié de ses malheureux enfants que souvent j'ai souhaité d'être riche pour pouvoir la tirer du besoin. Son mari défunt était mon meilleur ami, et je lui ai promis, à son lit de mort, d'assister ses enfants. Maintenant je suis riche. Ne remplirais-je pas ma promesse? Ah! oui, faire le bien, être compatissant, mettre en pratique la charité! C'est maintenant que je sens combien il est heureux d'être riche! Mais que donnerai-je à cette pauvre veuve? Cinquante florins? C'est trop. Ils dépenseraient la somme en choses superflues; et puis, si j'y allais de ce train-là, mon argent serait bientôt parti. Qui sait si je ne ferais pas des ingrats? Si je leur donnais dix florins? Il me semble que ce serait assez. Ils n'ont jamais vu autant d'argent en leur vie. Il est dangereux de donner

trop à de pauvres gens ; ils n'y sont pas habitués et deviennent gourmands et paresseux quand ils peuvent si facilement se procurer des ressources... Il ne faut pas encourager la mendicité...

Le ramoneur se tut et parut abîmé dans ses pensées. Bientôt une expression d'effroi et de répulsion se peignit sur son visage.

— Mais Jean, mon garçon, murmura-t-il d'un ton sévère, quand tu étais pauvre et qu'il te fallait pour cela épargner sur ton salaire de chaque jour, tu leur as donné par petites sommes beaucoup plus que cela ! Parfois tu as mis dans la main de la veuve les cents destinés à ta pinte de bière, et, par humanité, tu es resté ces jours-là à la maison sans voir les amis. Quelle affreuse pensée ! La richesse rendrait-elle avare et sans pitié ? En vérité, je sens là quelque chose qui m'effraye... Oh ! non, non, arrière



Rubens montrant le hibou (Chap. II).

l'égoïsme ! Je mettrai de côté cinquante florins pour la veuve, et je lui en donnerai une partie chaque semaine. Peut-être Dieu, pour me récompenser, me rendra-t-il la richesse plus légère et me délivrera-t-il de cette anxiété inconnue qui me fait trembler à tout instant !

Il se leva lentement, promena autour de la chambre un regard inquisiteur et ouvrit l'armoire.

Pendant quelques instants, il contempla en silence le monceau de pièces d'or et d'argent qui, sous la tremblotante lueur de la lampe, rayonnait à ses yeux comme un amas d'étoiles. Il y prit sept pièces de dix florins et les mit dans la poche de sa veste, en murmurant avec un accent de joie :

— J'en ajoute deux encore ; la pauvre veuve est si malheureuse, et la pensée de venir en aide aux enfants de mon ami me fait tant de bien !

L'œil fixé sur le trésor, il tomba dans une muette rêverie et parut calculer en lui-même jusqu'à quelle somme pouvait monter le monceau d'argent.

Bientôt, comme s'il eût pris une soudaine résolution, il se mit à prendre dans le trésor un grand nombre de pièces d'or. Après s'être livré pendant quelque temps à cette occupation, il referma l'armoire, s'approcha de la table et compta l'argent qu'il avait pris.

—Cinquante pièces, dit-il tout songeur, cinquante pièces font cinq cents florins, et cinq cents florins des Pays-Bas font environ mille et cinquante francs. Je vais cacher cette somme dans un endroit où ni ma femme ni mon fils ne pourront la trouver. S'il m'arrive un malheur, s'il vient des voleurs ou des gendarmes, si ma femme dissipe le trésor en folles dépenses et en choses inutiles, ceci restera toujours pour notre Paul; et quand il épousera Trinette, il nous restera quelque chose pour les mettre en ménage et pour leur monter une petite boutique...

Il enveloppa la somme dans son mouchoir de poche, s'approcha de la cheminée, plaça une chaise au-dessous, monta sur celle-ci, et enfonça la tête profondément dans le conduit.

Sans aucun doute il déposait l'argent sur quelque pierre saillante qu'il savait se trouver dans le tuyau de la cheminée.

Il rentra dans la chambre et dit avec un joyeux sourire :

— Ah ! maintenant j'ai le cœur un peu plus léger; maintenant je pourrai dormir !

Il allait souffler la lampe et gagner l'escalier, mais il s'arrêta tout à coup dans son mouvement et se prit à trembler, en proie à une soudaine frayeur.

Il lui sembla qu'on s'efforçait du dehors de briser la fenêtre donnant sur la rue. Et, en réalité, on entendait un bruit pareil à celui de mains d'homme qui auraient cherché à ébranler les vitres de la fenêtre.

Tandis que le ramoneur inquiet avait l'œil fixé dans cette direction et était tellement troublé que la lampe vacillait dans sa main, il entendit des pas qui s'éloignaient de la fenêtre et une voix enrouée qui chantait en bredouillant :

Oui, nous étions bien à l'auberge!
Nous y sommes restés longtemps,
Ut, ré, mi, fa, sol, la!

— Oh ! l'ivrogne ! grommela le père Smet. Il ne sait pas qu'il me met la mort dans l'âme, le vagabond ! Il n'y a plus de police ! Et pourtant ce sont les gens riches qui payent la police. Pourquoi donc ne veille-t-elle pas au moins à ce que les gens riches puissent dormir ?

Après avoir encore écouté pendant quelque temps, l'oreille collée à la fenêtre, il souffla la lampe, monta très-doucement l'escalier, remit la clef de l'armoire dans la poche de sa femme, et se jeta tout habillé sur le lit.

Enfin il dormit; il resta assoupi pendant une demi-heure au moins, sans donner d'autres signes d'agitation que des mouvements convulsifs des bras et des jambes.

Tout à coup retentit au grenier un bruit comme si quelque chose était tombé sur le plancher.

Le ramoneur épouvanté s'éveilla en sursaut, sauta tout endormi encore à bas du lit, et courut si brusquement sur une chaise que celle-ci se renversa avec fracas.

La femme s'éveilla et cria avec colère :

— Ah çà, Smet, as-tu le diable au corps, que tu patauges comme cela dans l'obscurité ? Qu'y a-t-il, encore une fois ?

— Oh ! Thérèse, des voleurs ! dit-il d'une voix altérée. Où est le sabre ?

— Allons donc, tu rêves ! dit la femme d'un ton railleur. Tu crois sans doute que les voleurs ont pu flairer l'argent ?

— Ils sont au grenier; écoute, écoute ! chuchota le ramoneur, les cheveux hérissés et pâle de frayeur, en montrant le plafond.

En effet, de lourds pas d'homme résonnaient dans l'escalier, et bientôt on frappa très-fort à la porte de la chambre.

La tête perdue, Smet ouvrit violemment la fenêtre qui donnait sur la rue et cria de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours ! au voleur ! à l'assassin !

Et pour réveiller plus vite ses voisins, il ajouta à ses clameurs de détresse :

— Au feu ! au feu !

Il aperçut au loin deux personnes qui, en entendant ses cris, se mirent à courir et s'éloignèrent de la rue.

Une voix cria d'un ton plein d'anxiété à la porte de la chambre à coucher :

— Mon père, mon père, ouvrez! Le feu est-il à la maison ?

— Fou que tu es ! grommela la mère Smet. C'est Paul. Laisse-le entrer bien vite; tu feras gagner quelque chose de ta peur au pauvre garçon.

— Où brûle-t-il ? où ? demanda Paul avec inquiétude dès que la porte s'ouvrit.

— Ce n'est rien... rien ! j'ai rêvé ! balbutia le père.

— Ah çà, saurai-je ce qui se passe ? dit le jeune homme d'un ton surpris et interrogateur. On dirait qu'il y a eu des revenants dans la maison pendant toute la nuit ! Je n'ai pas encore fermé l'œil. Là-haut les rats font un vacarme comme s'ils étaient enragés; ici j'entends parler, renverser des chaises, crier au meurtre et au feu. — Et quand, le cœur tout serré, j'accours, il n'y a rien ! Voyez-vous, mon père, ne prenez pas la chose en mal, mais c'est justement comme si vous jouiez.

Le ramoneur s'était affaissé sur une chaise, et, muet, respirait avec peine sous le poids de l'émotion que lui avait causée la vive terreur qui venait de le frapper.

Il se fit un instant de silence pendant lequel Paul attendait une réponse avec un étonnement croissant.

— Si je ne puis rien savoir, murmura-t-il, je ne ferai plus de question; mais que diront les voisins, mon père ? Dieu sait s'il n'y en a pas une cinquantaine qui aient sauté à bas de leur lit à ce terrible cri : au feu !

— Ton père rêve, dit la mère Smet; l'héritage lui trotte en tête. Va te coucher tranquillement, Paul.

— Qu'entends-je ? dit le ramoneur avec un nouveau saisissement.

La rue s'ébranlait sous le passage de lourds véhicules qui s'approchaient rapidement.

— Oh ! ce sont les canonniers qui partent avec leurs pièces pour le camp de Brasschaet, dit Paul. Mais il est singulier pourtant qu'ils passent par notre rue.

— Qu'est-ce que ce peut être ? s'écria la femme. On s'arrête à notre porte.

Paul ouvrit la fenêtre, jeta un regard dans la rue, et se tournant de nouveau vers l'intérieur de la chambre, il dit en éclatant de rire :

— De plus belle en plus belle ! Ce sont les pompiers avec leurs pompes.

On frappa violemment à la porte de la rue; chaque coup retentit douloureusement dans le cœur du ramoneur, qui était tellement anéanti par l'inquiétude qu'il ne pouvait dire un mot.

Paul remit la tête à la fenêtre, et, s'adressant à ceux qui frappaient à tour de bras sur la porte :

— Hé ! qu'est-ce qu'il y a là-bas ? dit-il. Passez votre chemin et laissez dormir les gens !

— Où le feu est-il ici ? cria une voix.

— Où est le feu ? répliqua Paul. Dans le four du boulanger Schramolie : ce n'est qu'à huit maisons d'ici, à votre droite, à côté du marchand de légumes.

— Je vous apprendrai à vous moquer, là-haut ! dit le sergent des pompiers d'un ton menaçant. Ouvrez sur-le-champ, ou je brise la porte !

— Ne vous fâchez pas, sergent, dit un pompier ; c'est Paul le rieur ; s'il voulait parler autrement, il n'en serait pas capable. Laissez-moi faire.

Il s'avança sous la fenêtre et cria :

— Paul, y a-t-il eu du feu chez vous ?

— Il y en a tous les jours, une heure avant le dîner.

— Pas de plaisanteries, Paul. J'ai traversé la rue, tout à l'heure, avec mon camarade que voici ; votre père criait : Au feu ! au feu ! comme si toute la rue était en flammes.

— Oui, c'était mon père qui rêvait tout haut !

La colère du sergent fit explosion.

— Attends, attends, s'écria-t-il ; je vais t'apprendre à te moquer de la police ! Caporal, courez, allez chercher le commissaire ; nous ferons briser la porte au nom de la loi, et nous mettrons ces mauvais plaisants au cachot.

Le mot *commissaire* avait tellement saisi le ramoneur qu'il avait bondi à la fenêtre et se mit à crier d'une voix suppliante :

— Oh ! pompiers, mes braves gens, encore un petit instant de patience : je vais vous ouvrir !

Et, suivi de son fils, il quitta la chambre. En descendant l'escalier, il dit d'une voix toute tremblante :

— Paul, mon garçon, notre maison est ensorcelée ! Oh ! dire que tous ces pompiers vont entrer ici ! Je suis plus mort que vif ; j'en ferai une maladie...

— Mais, mon père, les pompiers ne nous mangeront pas ! dit le jeune homme.

— Oui, oui, tu ne sais pas, mon fils, tout ce que ton père a à endurer, dit le ramoneur d'une voix dolente et découragée. Paul, ils voudront faire une perquisition dans la maison pour voir où il a brûlé. S'il ne peut en être autrement, conduis-les, car je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

Le jeune homme ouvrit la porte, tandis que son père plaçait une chaise contre l'armoire où se trouvait le trésor, et à bout de forces, se laissait tomber sur cette chaise.

Cinq ou six pompiers entrèrent.

Le sergent reconnut le jeune railleur et le saisit par les épaules d'un air menaçant, en disant :

— Ah ! insolent, tu te moques des pompiers ! Tiens-tu à aller à l'*amigo* (1) ?

Paul fit un saut en arrière et répondit en riant franchement :

— Voyez-vous, monsieur le pompier, parlez de l'amigo autant que vous le voudrez ; mais je suis un homme libre, et si vous me touchez encore du bout du doigt, je vous apprendrai comment on vole hors de chez moi, quoique je ne sois qu'un ramoneur et n'aie pas de casque en cuivre.

Voyant qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec le jeune et déterminé gaillard, le sergent se tourna vers le père Smet et lui demanda d'un ton sévère :

— Dites, où il y a-t-il eu incendie ?

(1) *Amigo*, ami, mot laissé sans doute en Belgique par la domination espagnole, et par lequel on désigne ce qu'on nomme vulgairement en France le *violon*.

— Mon brave et digne homme, il y a erreur ; il n'y a pas eu d'incendie ici.

— Ah ! vous voulez cacher la chose pour échapper à la prison, hein ?

— Oh ! non ; je vous remercie mille fois pour la peine que vous avez prise. Mais il n'y a pas eu une étincelle ici.

— Et vous avez crié : Au feu ! au feu !

— Oui, on a parfois de singuliers rêves ! dit le ramoneur... Tel que vous me voyez, sergent, j'ai les nerfs agacés...

— Levez-vous ! dit le sergent d'un ton impérieux, et montrez-nous toutes vos cheminées.

— Je ne puis me tenir debout, dit le ramoneur d'une voix plaintive et suppliante... Mes jambes s'en vont sous moi... Paul, conduis monsieur partout.

Le sergent fit signe au caporal de suivre le jeune homme, puis il dit au père Smet :

— Vous vous tenez là devant l'armoire comme si vous aviez peur que nous vous volions votre argent !

Un frisson parcourut les membres du ramoneur et la sueur de l'angoisse perla sur son front.

— Vous payerez votre mauvaise plaisanterie, reprit le sergent ; vous payerez l'amende !

— Et rien d'autre ? balbutia le pauvre homme inquiet ; frappez-moi de deux ou trois amendes, si vous le voulez, mais, pour l'amour de Dieu, sortez de chez moi !

La mère Smet, qui s'était habillée sur ces entrefaites, descendit en ce moment, le visage tout souriant ; et lorsque quelques mots l'eurent mise au courant de l'état des choses, elle dit d'un ton dégagé au commandant des pompiers :

— Sergent, c'est une singulière affaire ; il ne faut pas la prendre en mauvaise part, car cela est arrivé sans intention. Je vais vous expliquer cela. Il faut que vous sachiez que nous avons reçu des nouvelles de ma tante de Hollande...

Le ramoneur tendit les mains vers sa femme pour la supplier de se taire ; mais elle n'y prit pas garde et continua :

— Nous devons hériter je ne sais combien de mille florins. Cette nouvelle a tellement saisi mon mari qu'il en a la tête prise de fièvre, le pauvre homme ! Il a rêvé que notre maison était tout en feu... Mais, voyez-vous, mes braves gens, je ne veux pas que vous vous soyez donné toute cette peine pour rien. Buvez une pinte à notre santé et soyez sûrs que nous vous sommes très-reconnaissants de votre obligeance.

A ces mots, elle mit dans le main d'un des pompiers une pièce de cinq francs.

Au même instant, Paul redescendait avec le caporal. Celui-ci se plaça devant le sergent, mit la main à son bonnet de police, et dit d'un ton solennel :

— Sergent, il n'y a pas eu de feu !

Après quelques recommandations de ne plus rêver tout haut à l'avenir, les pompiers quittèrent la maison du ramoneur.

La femme ferma la porte derrière eux et poussa le verrou.

Le ramoneur s'écria en levant les mains vers le ciel :

— Mon Dieu, si les pauvres gens savaient ce que c'est qu'être riche, ils ne souhaiteraient pas le devenir. C'est une lourde charge !

La mère Smet le prit par les épaules, et, le poussant vers l'escalier, elle dit d'un ton demi-fâché, demi-moqueur :

— Tu en fais de belles ! Je devrais me mettre en colère, mais j'ai pitié de tes lubies d'enfant. Demain nous en parlerons. Va te coucher maintenant, Zébédée, et s'il te plaît de rêver voleurs et gendarmes, fais-le du moins tout bas.

L'argent a fait de toi un beau cadet. Voyez-le donc aller comme s'il était à demi estropié !

Sans mot dire et vraiment accablé et exténué par les angoisses qu'il avait endurées, le ramoneur gravit péniblement les escaliers.

IV.

Le lendemain des accidents nocturnes que nous venons de raconter, la mère Smet s'était levée de bonne heure pour aller dans la boutique jaser et bavarder sur sa tante de Hollande et sur l'héritage qu'elle allait faire ; et comme la femme de l'épicier osa répliquer à ses dires avec une incrédulité moqueuse, la mère Smet, pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, avait mis sur le comptoir une poignée de pièces d'or, sur quoi les quatre ou cinq commères qui se trouvaient dans la boutique avaient levé les bras au ciel, comme si on leur eût montré tous les trésors de la Californie.

Une demi-heure après, il n'y avait pas une âme dans tout le voisinage qui ne sût que Jean le farceur, le ramoneur, avait hérité trois tonnes d'or. Chacun ajouta son mot à la nouvelle, si bien qu'à la fin il était question d'une centaine de maisons et d'une vingtaine de beaux et bons vaisseaux.

Entrée de Paul chez ses parents enrichis Chap. III).

Pendant que la mère Smet parcourait la ville pour visiter les plus grands magasins de modes et se faire prendre mesure par une couturière en renom, Paul, à sa prière, était resté à la maison en attendant que son père, qui était indisposé, descendît.

Au moment où nous reprenons notre récit, la mère Smet était de retour de la ville depuis un quart d'heure ; elle se tenait devant le miroir et admirait le rayonnant éclat des grandes boucles d'oreilles d'or suspendues à ses oreilles.

En cet instant, Paul descendit l'escalier, et sur une question de sa mère, répondit :

— Le père n'est pas malade ; il est dérangé et fatigué à la suite des étranges événements de cette nuit; mais il descendra dans une petite heure.

— Regarde-moi un peu, Paul ! s'écria-t-elle triomphale-

ment. Que dis-tu de ces boucles d'oreilles? Ne me vont-elles pas bien?

Le jeune homme regarda sa mère, mais l'impression que produisit sur lui la vue des bijoux ne dut pas être favorable, car il haussa les épaules avec un sourire équivoque et répondit :

— Je n'en sais rien, mère ; mais sous votre bonnet à barbes ces boucles d'oreilles ont l'air d'être perdues.

— Bah ! attends encore un peu : cela ira bientôt mieux, dit la femme. D'ici à quelques jours ta mère fera voir s'il y a la moindre différence entre elle et une dame de la place de Meir ! Elle portera un chapeau à plumes, une pèlerine de velours, une robe de soie rouge et des bottines couleur café. Et alors tu me verras passer dans la rue, un petit parasol en main, d'un air si grave et si imposant que chacun pourra juger de quelle bonne famille je suis.

La mère Smet et les commères chez l'épicier (Chapitre IV).

— S'il n'y a pas de remède, dit Paul en soupirant et en secouant la tête, allez donc, pour l'amour de Dieu, demeurer dans une autre maison, car voir une dame comme vous voulez l'être dans notre trou à ramoneurs, cela jurerait par trop fort. Je ne suis pas d'avis, mère, de me faire montrer au doigt et railler par tout le monde, pendant toute ma vie.

— Patience, patience, répondit la femme, tout entière à sa joie. Ton père ne veut pas encore déloger ; il a ses raisons pour cela... Mais laisse arriver l'héritage ! J'ai déjà l'œil sur une belle maison : une grande porte cochère sur le marché Saint-Jacques !

— Savez-vous ce que je crois, mère? dit le jeune homme d'un ton triste. Je crois que nous sommes tous trois deve-

nus fous. Et quant à l'héritage, si j'avais dix bons florins dans ma poche, je ne les donnerais certes pas pour ces beaux œufs qui ne sont pas encore pondus!...

— Ah! tu ne donnerais pas dix florins? s'écria la mère, Eh bien, tiens, en voilà seulement un petit échantillon, incrédule Thomas!

Paul recula stupéfait l'œil fixé sur la poignée de pièces d'or que la mère avait tirées de sa poche et lui présentait sous le nez avec un sourire de triomphe.

— Eh bien, qu'en dis-tu? demanda-t-elle. As-tu jamais vu autant d'argent en ta vie? S'agit-il encore de lubies en l'air, comme dit ton père?

Le jeune homme gardait le silence, l'œil attaché sur l'or.

— As-tu perdu ta langue? dit la mère d'un ton moqueur. On dirait que tu vois les plus vilaines choses du monde!

— Ouf! dit Paul étourdi; je crois bien, après avoir reçu un pareil coup de marteau sur la tête...

— Et cette poignée d'or n'est rien du tout en comparaison de ce que nous avons à recevoir.

— Mais, mère, chère mère, nous sommes donc riches?

— Riches à trésor, Paul.

— Ah! ah! quelle vie nous allons mener! Et Trinette? pauvre fille, Dieu sait si elle n'en deviendra pas folle de joie?

Il se mit à faire des entrechats en chantant avec transport :

Ramoneur, sors de ta cheminée!

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche, et lui dit d'un ton de reproche:

— Fi! Paul, qu'est-ce que cette chanson de pauvres gens? Il faut avoir la tenue d'un garçon de bonne famille.

— Vous avez raison, mère, balbutia le jeune homme calmé; je ferai une autre chanson...

— Non, non, il n'est plus convenable que tu chantes ni que tu danses. Un homme riche doit être grave et sérieux.

Cette assertion parut étonner Paul.

— Alors je ne pourrai plus être gai? demanda-t-il.

— Tu le pourras assurément encore, mais en particulier, quand tu seras seul; et si tu veux prendre une bonne bouteille, quand il n'y aura pas d'yeux qui t'espionnent, les voisins n'en diront rien. C'est ainsi que font les gens riches.

— Quand je serai seul? Croyez-vous, mère, que je boive pour boire de la bière? Par ma foi, quand les amis ne sont pas là, j'aime mieux boire de l'eau.

— De la bière? de la bière? Les gens riches ne boivent pas de bière; ils n'aiment que le vin.

— Mais je n'aime pas le vin, moi.

— Tu apprendras bien à l'aimer. Mais la première chose dont tu doives te déshabituer, c'est de ta manière de marcher dans la rue et des plaisanteries que tu fais à tout instant.

— Ne puis-je donc plus rire du tout?

— Dans la rue? non. Tu dois marcher la tête en l'air, te tenir roide, et faire une mine rechignée.

— Comme si j'avais toujours du chagrin?

— Non, comme si tu étais toujours fâché. Il n'y a rien de plus commun que de rire et d'être gai.

— Voilà qui est beau. C'est bien la peine de devenir riche si l'on ne peut s'amuser avec son argent.

La mère Smet s'assit près de la table comme si elle se préparait à dire à son fils une chose importante.

— Paul, dit-elle, assieds-toi; il faut que je te parle d'une chose. Tu auras assez de bon sens pour me comprendre. Qui se ressemble s'assemble...

— Et le diable hante le ramoneur, du moins d'après le proverbe...

— Ne plaisante pas, Paul, et écoute avec attention ce que j'ai à te dire. Qui se ressemble s'assemble. Que dirais-tu si tu voyais le fils d'un baron épouser la fille d'un marchand de *stokvisch*?...

— Je trouverais la chose singulière.

— Crois-tu, Paul, maintenant que nous sommes très-riches, qu'on ne nous blâmerait pas si tu allais te marier avec une fille qui n'a rien?

Le jeune homme, effrayé, s'écria d'une voix pleine d'anxiété :

— Ciel! mère, où voulez-vous en venir?

— Vois-tu bien, Paul, Trinette, la fille du cordonnier, est une bonne et brave fille, je me plais à le reconnaître. Et si nous étions restés petites gens, tu l'aurais épousée avant la fin de l'année; mais maintenant... toute la ville se moquerait de nous!

— Eh bien, qu'on se moque! s'écria Paul, le cœur serré. J'aime mieux être ramoneur avec Trinette que baron avec une autre. Ne touchez pas cette corde-là, mère, ou vous me trouverez là-dessus entêté comme un mulet.

La physionomie de la mère Smet prit une expression rusée, et elle dit d'une voix douce et insinuante :

— Mais, Paul, ne trouves-tu pas que Léocadie, la fille du marchand là-bas, est très-jolie. Elle a des yeux noirs, une fine taille; elle est toujours si bien habillée! Et puis, quelles belles manières!... Et il y a des écus dans cette maison-là, Paul! Si tu jetais les yeux sur elle...

— Eh! seigneur Jésus, s'écria le jeune homme, Léocadie? Cette pâle mijaurée avec tous ses rubans et toutes ses boucles; cette vaniteuse boutique de pommade? Je n'en voudrais pas, fût-elle la fille d'un roi. Elle ne songe qu'à *parlé fransé toujours* (1) avec les freluquets! Non, non, pas de coquette comme cela; si je me marie, je veux être sûr que la femme que j'épouserai soit *ma* femme.

— Holà! s'écria la mère, n'as-tu pas honte d'attaquer la réputation de gens qui ont quatre maisons à eux?

— Je n'attaque personne, mère; mais je répète que je ne veux pas entendre parler de cette délurée-là.

— Soit, supposons que tu n'aies pas de goût pour Léocadie; mais tu n'épouseras pas Trinette, pourtant!

— Non?

— Non!

— Eh bien, en ce cas, je ne veux pas être riche non plus.

— Tu attendras que nous soyons dans la position qui nous convient maintenant, et alors, une mamselle ou l'autre...

— Une mamselle? Je ne saurais seulement pas comment lui parler. Non, non, pas d'autre que Trinette? Le père m'a encore dit tout à l'heure qu'il allait s'occuper de mon mariage avec elle; et il a même ajouté que cela ferait une belle et joyeuse noce...

— Ton père changera bien d'avis quand il sera un peu habitué à être riche. Tu oublieras Trinette, te dis-je!

— Je ne puis l'oublier, je ne dois pas l'oublier, et je ne veux pas l'oublier. Une si bonne fille, qui mourrait pour son Paul, s'il le fallait! je lui briserais le cœur et je la dédaignerais, parce que nous sommes riches! Si je me savais capable de cela, je me casserais la tête contre le mur!

— Je te défends de la voir encore! s'écria la mère.

(1) En français dans le texte.

— Et le père m'a dit de l'aller voir dès ce matin, pour qu'elle n'apprenne par personne autre la nouvelle de l'héritage.

— Alors tu arrives joliment trop tard ; la moitié de la ville le sait déjà.

— Mais, mère, dit Paul d'une voix douce et suppliante, vous avez un cœur, pourtant! Songez donc que, depuis cinq ou six ans peut-être, vous regardez Trinette comme votre fille propre. Elle vous aime tant que souvent il nous fallait en rire ; c'était toujours : Chère petite mère par-ci, chère petite mère par-là ; la place où vous mettiez le pied n'était jamais assez bonne. Si elle venait ici vous tenir société, la porte ne s'ouvrait pas une fois qu'elle ne courût aussitôt la fermer, dans la crainte que vous n'attrapassiez un rhume ; elle regardait toujours vos yeux pour deviner vos désirs... Et il n'y a rien d'étonnant, la pauvre enfant n'a plus de mère! Quand vous êtes tombée malade, il y a quelques mois, elle a pleuré pendant trois jours entiers. Elle allait chaque matin à l'église prier pour vous ; elle veillait des nuits entières auprès de votre lit, et quand, à la fin, votre maladie est devenue très-dangereuse, elle pleurait tellement et avait un si grand chagrin que les voisins ne savaient de qui avoir le plus de pitié, de vous ou de la pauvre Trinette. J'aimais déjà beaucoup Trinette avant cela ; mais depuis que j'ai vu qu'elle aurait donné sa vie pour me conserver ma mère, un autre sentiment a rempli mon cœur. J'ai du respect pour elle ; et, à mes yeux, toutes les demoiselles de la ville ne valent pas ma Trinette! Ah! n'allez donc pas la punir de sa bonté. Elle pourrait en mourir.... et vous, mère, vous l'auriez couchée dans le cercueil en récompense de son affection pour vous!

Tandis que le jeune homme adressait à sa mère cette touchante supplication, des larmes inondaient ses yeux ; il n'avait pas dit la moitié de ce qu'il allait dire que déjà la mère Smet se sentit si touchée qu'elle baissa la tête pour cacher sa profonde émotion. Elle répondit, en essuyant de la main les larmes qui coulaient sur ses joues ;

— Paul, mon garçon, tais-toi, tu ferais pleurer une pierre. Où vas-tu donc prendre ce que tu dis ? C'est bien vrai ; la pauvre enfant pourrait s'en aller de langueur, et elle ne nous a jamais montré que de la bonté et de l'amitié. C'est dommage que cela tombe ainsi ; ce n'est pas une fille de ta condition ; mais, riches ou non, nous n'en sommes pas moins hommes. Va donc voir Trinette : les beaux habits aideront tout de même un peu à lui donner un air plus comme il faut, et je ferai de mon mieux pour lui apprendre les bonnes manières.

— Ah! merci, merci, mère! s'écria Paul avec une joie profondément sentie. Faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez ; quand je devrais porter des lunettes, mettre des gants jaunes et me faire moquer par tout le monde, je supporterai tout... pourvu que vous ne fassiez pas de chagrin à Trinette.

Il s'était levé et allait sortir :

— Paul, mets ton chapeau! ordonna la mère ; un homme riche ne porte pas de casquette. Ensuite, voici une cravate de soie à carreaux rouges et bleus ; viens près du miroir, je te la mettrai.

Avec quelque dépit que le jeune ramoneur contemplât les couleurs criardes du satin, il se laissa patiemment mettre autour du cou l'éclatante cravate.

Puis il s'élança dehors, en jetant à sa mère un joyeux adieu.

La mère Smet lui cria d'un ton de reproche :

— Paul, Paul, pas de sauts ; sois grave comme il convient à ton rang !

Comme le beau temps qu'avait amené le mois de mai durait toujours, la rue était, comme à l'ordinaire, bordée des deux côtés de jeunes dentellières, brodant sur leurs carreaux, et de femmes plus âgées qui raccommodaient en plein air les vêtements de leurs enfants.

Paul, pour complaire à sa mère, avait ralenti son pas et levait la tête avec une certaine majesté.

A son apparition, la plupart des jeunes filles se levèrent vivement, et contemplèrent avec de grands yeux sérieux le jeune homme qui s'approchait ; on eût dit qu'il se passait devant elles une chose merveilleuse.

Cette attention générale fut à charge à Paul ; le rouge de la confusion empourpra son visage, et il ressentit dans l'épiderme des chatouillements semblables à de petits coups d'épingle. Il s'efforça de dominer son émotion, s'approcha des jeunes filles assises non loin de la porte du cordonnier, et dit d'un ton dégagé en apparence :

— Mais, Annemie, pour faire une mine si étonnée, croyez-vous donc que je suis un éléphant ou une baleine?

Hé, là-bas! y a-t-il une béguine à fouetter? cria-t-il à un groupe de femmes qui, un peu plus loin, le regardaient le cou tendu.

Personne ne rit, et il se passa même quelques instants avant qu'Annemie lui dît d'un ton respectueux et d'une voix posée :

— Monsieur Paul, je vous fais mon compliment ; mais cela me fait peine pourtant...

— En vérité ? Et pourquoi ?

— C'est qu'il va faire bien triste, dans notre rue, maintenant que le joyeux Paul est devenu un riche monsieur et va aller demeurer sur la place de Meir.

— Taisez-vous donc avec vos *messieurs* ; je suis toujours Paul le rieur, comme avant.

En ce moment, un vieillard tout courbé par les années s'approcha ; il ôta sa casquette devant Paul, découvrit ses cheveux blancs comme l'argent, et dit avec une expression de prière sur le visage :

— Monsieur Smet, puis-je vous dire un petit mot, s'il vous plaît? Ne prenez ma hardiesse en mauvaise part.

Le jeune homme rougit jusqu'à la racine des cheveux, et s'écria avec impatience :

— Ah çà, père Miéris, vous moquez-vous de moi? Donnez-moi la main, cela vaudra mieux. Comment va votre santé ?

Le vieillard paya d'un sourire reconnaissant la chaude poignée de main que lui donnait Paul.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur Smet, reprit-il. Permettez-moi de vous adresser une prière. Ma fille Suzanne, vous la connaissez...

— Si je la connais ? c'est une bonne et jolie fille..,

— Elle est repasseuse, monsieur Paul, et elle connaît son ouvrage aussi bien que la meilleure ouvrière. Je viens vous prier de dire une bonne parole à madame votre mère pour qu'elle ne nous oublie pas et nous fasse gagner de temps en temps quelques sous ; car les temps sont mauvais et le pain est si...

Paul était abasourdi ; la tête lui tournait.

— Oui, oui, c'est bien, dit-il en interrompant le vieillard ; je ferai cela. Seulement laissez-moi en paix avec tous vos *monsieur* et *madame*. Tout à l'heure il faudra mettre tout le quartier à la maison des fous!

Effrayé par cette sortie, le vieillard s'éloigna à reculons et l'âme tout attristée.

— Trinette est sans doute occupée à border des souliers? demanda Paul aux jeunes filles.

— Ah! la pauvre Trinette, dit Annemie d'un ton de

pitié et en soupirant ; c'est elle qui est encore la plus à plaindre. Si elle n'en meurt pas, ce sera un grand bonheur...

Le ramoneur pâlit, et sans autre remarque gagna la porte du cordonnier.

Il trouva la jeune fille assise à la petite fenêtre qui donnait sur la rue. Elle tenait son tablier devant ses yeux et sanglotait tout haut.

Paul lui saisit la main en poussant un cri douloureux ; mais la jeune fille affligée retira sa main et cacha davantage encore son visage, tandis que des soupirs étouffés s'échappaient de son sein.

— Trinette ! Trinette ! s'écria le jeune homme désespéré, pourquoi avez-vous tant de chagrin? Qu'y a-t-il? Parlez ! ah, parlez !

La jeune fille découvrit ses traits, et, avec l'expression d'une douloureuse résignation, elle leva sur son bien-aimé ses yeux rougis par les larmes, et dit d'une voix pleine de prière :

— Oh ! Paul, il ne faut pas vous en faire de chagrin ; je sais bien que ce n'est pas votre faute. Vous n'auriez pas eu la cruauté de donner le coup de mort à la pauvre Trinette...

— Mais, pour l'amour de Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? s'écria le jeune homme.

— Je supporterai mon triste sort, et quand je devrais en mourir, je ne vous accuserai pas, Paul... Et je prierai même le bon Dieu qu'il vous donne une femme qui vous aime autant que moi !

— Ah ! est-ce là ce que vous craignez? s'écria le jeune homme tout joyeux. Consolez-vous alors, Trinette ; il n'y a rien de changé entre nous : vous vous trompez.

La jeune fille le regarda avec un triste sourire et dit :

— Oh ! Paul, je suis une fille beaucoup trop pauvre pour lever encore les yeux sur vous. Vous êtes d'une grande famille, et mon père n'est qu'un honnête ouvrier...

Paul frappa du pied avec impatience et interrompit Trinette d'un ton de dépit :

— Mais qui donc dit tout cela? Les mauvaises langues du voisinage, sans doute ? Trinette, vous écoutez les envieux !

— Non, non, dit la jeune fille en soupirant, votre mère s'est moquée de nous dans la boutique ; elle a dit que la fille d'un savetier n'entrerait jamais dans sa famille. Vous devez obéir, Paul ; laissez-moi à ma tristesse ; cela finira par se passer...

Elle ajouta, en versant de nouvelles larmes :

— ...Quand je serai couchée dans le cimetière... Et quand vous irez parfois vous promener hors de la ville, et que vous verrez de loin les arbres du Stuivenberg, pensez un instant encore à notre amitié, Paul, et dites-vous : Là est couchée Trinette, qui est morte bien jeune parce qu'elle m'aimait trop !

Paul cachait ses yeux sous ses mains et tremblait sous le poids de son émotion.

— Trinette, s'écria-t-il bientôt d'une voix navrée, vous me déchirez le cœur injustement. Quand mon père serait roi, vous seule deviendriez ma femme ! Ma mère elle-même n'a pas d'autre désir !

— Elle a montré tant de mépris pour nous, Paul.

— Oui, mais vous savez... la richesse peut aveugler... pour un instant. Ma mère m'a envoyé ici ; elle vous aime toujours autant qu'autrefois, et il n'y a pas dix minutes qu'elle disait : Riche ou non, Trinette sera ma fille !

La jeune fille se prit à trembler ; elle regarda le jeune homme, l'œil humide et brillant, le sein palpitant.

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, Mme Smet pourrait encore être ma mère ! La mort, que je voyais déjà me menacer, s'éloignerait, et je pourrais encore être heureuse en ce monde ! Paul, Paul, ah ! ne me trompez pas !...

En ce moment, le cordonnier entra dans la chambre ; il était visible qu'il venait de quitter son travail, car il tenait encore son tire-pied à la main.

Il arrêta sur les yeux du jeune homme un regard sévère, et dit :

— Monsieur Smet, je m'étonne que vous osiez encore venir chez moi. Nous sommes pauvres et gens de peu, mais nous sommes honnêtes et chacun est roi dans sa maison. Ce n'est pas votre faute peut-être ; mais cela n'y fait rien. Retirez-vous, et oubliez où nous demeurons, sinon...

— O mon père chéri, ne soyez pas fâché ! s'écria la jeune fille ; les choses ne sont pas telles que vous les croyez.

— Vos parents agissent parfaitement, dit le cordonnier d'un ton ironique. Tant qu'eux comme nous ont été simples artisans, tout allait pour le mieux ; mais aujourd'hui qu'ils vont hériter quelques tonnes d'or, ce serait un grand scandale, Paul, si vous alliez épouser une fille de rien, la fille d'un misérable savetier ! Mais ce savetier, voyez-vous, a pourtant aussi un cœur dans la poitrine, et il ne souffrira pas que vous osiez encore à l'avenir jeter les yeux sur son enfant. Allez dans les belles et grandes rues et choisissez-y une demoiselle de votre condition.

— Père Dries, vous êtes cruel et injuste, balbutia le jeune homme avec tristesse. Ma mère m'envoie ici pour l'excuser vis-à-vis de vous, au sujet de quelques paroles qu'elle a dites. Elle ne l'a pas fait avec intention, et vous prie d'avoir la bonté d'oublier ce qui est arrivé.

— Non, non, répondit le cordonnier, les choses ne se font pas ainsi. Elle a témoigné publiquement son mépris pour nous... Eh bien, vous, Paul, vous ne mettrez plus les pieds chez nous. Nous ne sommes pas riches ; mais il ne sera pourtant pas dit que nous nous laissons marcher sur la tête.

— Et si ma mère elle-même venait ici et vous déclarait qu'elle n'avait pas de mauvaise intention ?

— Dans ce cas-là, cela pourrait signifier quelque chose, dit le père Dries songeur.

— Eh bien, elle viendra ; je vais la chercher.

— Je l'ai vue sortir il y a un instant, observa le cordonnier.

— Alors, dès qu'elle sera de retour, j'irai la prier de venir vous parler.

— Non, non, pas cela, Paul ; vous ne pouvez demeurer ici. Et je n'entends pas que vous y reveniez sans être accompagné de votre mère. Les voisins sont tous rassemblés devant notre porte. Allons, allons, si les choses sont comme vous le dites, tout s'arrangera bien de soi-même ; mais, pour le moment, je vous prie, Paul, de retourner chez vous.

Le jeune homme se dirigea vers la porte, mais, en sortant, il dit encore à la jeune fille :

— Trinette, Trinette, ne craignez rien ; soyez joyeuse, tout ira bien. Tout à l'heure je reviendrai avec ma mère.

HENRI CONSCIENCE.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE VILLE ET UNE MAISON ROMAINES, IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS.

POMPÉI DÉCRITE ET DESSINÉE PAR ERNEST BRETON (1).

Destruction de Pompéi et d'Herculanum. Lettre de Pline à Tacite. Tableau de l'éruption du Vésuve en 79. Phénomènes terribles. Oubli de dix-sept siècles. Premières découvertes. Le boulanger de Portici. Le prince d'Elbœuf et le laboureur du Sarno. Les fouilles du général Championnet et de la reine Caroline. La ville exhumée. Surprises et trésors. La maison de Pansa. Un quart d'heure de vie romaine. Contraste moderne. Conclusion.

Les ruines de Pompéi et d'Herculanum sont sans contredit la plus grande curiosité de l'Europe et peut-être du monde; et le livre le mieux écrit, le guide le plus exact, le tableau le plus intéressant qu'aient inspirés ces ruines sans rivales sont, à coup sûr, l'ouvrage publié dernièrement par notre collaborateur, M. Ernest Breton, de la Société impériale des antiquaires de France.

Nous avons dit un mot de Pompéi et de sa destruction, il y a quelques années (2); mais un tel sujet mérite d'être traité en détail, et nous saisissons, pour le faire, l'occasion excellente que nous fournit M. Breton. On ne saurait exécuter ce petit voyage dans l'ancien monde romain

Porte d'Herculanum à Pompéi. Dessins de M. Ernest Breton.

avec un cicérone plus instruit et plus aimable à la fois.

Pompéi et Herculanum florissaient depuis des siècles aux pieds du Vésuve, dans cette belle Campanie, célèbre par ses roses, ses vins et ses délices, lorsqu'elles furent englouties, du 23 au 26 août 79, par la catastrophe dont Pline le Jeune nous a laissé l'immortelle peinture dans sa lettre à Tacite sur la mort de son oncle Pline l'Ancien.

Nous relirons avec plaisir cette fameuse lettre, dont nous n'avions traduit que quelques fragments au collége:

« Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie; car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits.

« Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le 23e d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir pris un bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il étudiait. Il se lève et monte en un lieu où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne sortait ce nuage; l'événement a découvert, depuis, que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre et d'un pin plus que d'aucun autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de feuillage. Je m'imagine qu'un vent souterrain violent le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait; mais, soit que l'impulsion diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre; il paraissait tantôt blanc,

(1) Un beau volume grand in-8°, 2me édition, illustrée de vues, maisons, plans, etc. Gide et Baudry, rue Bonaparte, 5.

(2) Voyez notre tome XVI, page 241.

tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on apprête sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier, et, par hasard, il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte, qui étaient à Résina, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément en face Misène et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner non-seulement à Rétina, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril paraissait plus grand; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre, plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer: *La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril, qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du mont Vésuve de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur dit que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés et qui étaient restés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin, la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il fût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements et remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit, la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes, qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il avait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort.»

« Après que mon oncle fut parti, ajoute Pline le Jeune dans une seconde lettre, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir et nous avait d'autant moins étonnés, que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence qu'on eût dit que tout était non pas agité, mais renversé!... Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville; le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et, ce qui dans sa frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtâmes; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues *fusées* semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes... La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que « nous y voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je « à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux « qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les té- « nèbres. » A peine étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes... Il parut une

lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint, et la pluie de cendres recommença et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, et sans cela elle nous eût accablés et engloutis... Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parurent le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux encore troublés, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous la neige. »

« Les vents s'assoupissaient, dit Bulwer, l'écume expirait sur l'azur de cette mer délicieuse. Dans l'orient, de légères vapeurs réfléchissaient par degrés les teintes de rose qui annonçaient le matin; la lumière allait reprendre son empire. Cependant, immobiles et sombres se montraient encore dans le lointain les fragments compactes de la nuée destructive, au sein de laquelle des bandes rouges, mais d'un éclat de plus en plus faible, trahissaient les feux encore ardents de la montagne des *Champs-Brûlés*. Les murs blancs et les brillantes colonnes qui ornaient cet admirable rivage n'étaient plus. Morne et triste était la contrée naguère couronnée par les villes d'Herculanum et de Pompéi. Ces villes, les filles bien-aimées de la mer, étaient arrachées à ses embrassements! Pendant une longue suite de siècles, elle étendra vainement ses bras azurés, ne les retrouvera plus et gémira sur les tombes de ses enfants perdus! »

Dix-sept siècles, en effet, après ce désastre, on avait oublié Pompéi et Herculanum, au point de ne pas savoir même au juste la place qu'elles avaient occupée. Le hasard seul, comme il arrive toujours, mit sur la trace des deux cités englouties.

— En 1684, un boulanger, creusant un puits à Portici, rencontra quelques ruines romaines; ce puits, qui existe encore aujourd'hui, descendait précisément au milieu du théâtre d'Herculanum! Le prince Emmanuel d'Elbeuf, Français de naissance, envoyé à Naples à la tête d'une armée impériale, y ayant épousé la fille du prince de Salsa, fit, en 1706, l'acquisition du terrain où se trouvait le puits et y bâtit un palais. Vers 1713, en élargissant ce puits, il trouva des marbres dont il orna ses terrasses et ses escaliers, et trois statues de femmes drapées qu'il envoya à Vienne, d'où elles sont passées à Dresde. De nouveaux travaux exécutés par ses ordres amenèrent, dit-on, la découverte d'un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre.

Bientôt le gouvernement napolitain intervint et fit suspendre les fouilles, et ce ne fut que plus de vingt ans après, vers 1736, qu'elles furent reprises par ordre du roi Charles III. Une nouvelle entrée fut pratiquée à Resina, et l'on découvrit successivement le théâtre, des basiliques, des édifices privés, des inscriptions et des médailles qui ne laissèrent aucun doute sur l'identité de ces ruines avec celles de la malheureuse cité d'Herculanum.

Cependant, les excavations prolongées à une profondeur de vingt-quatre mètres, dans un massif très-dur, et sous les villes de Portici et de Résina, étaient fort difficiles et entraînaient des frais considérables; aussi les travaux marchaient-ils très-lentement. En 1748, un laboureur, creusant un sillon sur le sol de Cività, près du Sarno, heurta une statue de bronze du soc de sa charrue; on se rappela alors que déjà, en 1689, des paysans avaient trouvé en ce lieu quelques débris antiques, un trépied et un petit Priape de bronze; le terrain fut acquis par le gouvernement et des fouilles furent commencées. Pompéi était découverte! Bientôt on reconnut qu'à peu de frais on pourrait la dépouiller tout entière de son linceul de cendres, et, de ce moment, Herculanum fut presque entièrement abandonnée. On avait fait aussi quelques tentatives sur Stabia; mais la cherté des terrains et le peu d'importance des objets que l'on découvrit y firent également renoncer, et toute l'attention du gouvernement se concentra sur Pompéi.

Dans le commencement, on se contentait de déblayer les édifices pour en retirer tout ce qu'ils pouvaient contenir; puis on les recouvrait avec le produit des fouilles des édifices voisins. Enfin, on conçut l'heureuse idée de rendre la ville au jour en la dégageant des cendres et des scories dont elle est recouverte, et c'est à cette pensée féconde que l'on doit de jouir aujourd'hui de tant de monuments qui auparavant ne faisaient que revoir le jour un instant et disparaissaient aussitôt à tout jamais. Les fouilles régulières dirigées par les soins et les conseils éclairés du général Championnet, qui, en 1799, occupa le royaume de Naples au nom de la France, celles qui furent exécutées en 1812 et 1813 en présence de la reine Caroline, et depuis par l'ordre du gouvernement napolitain, ont eu les plus heureux résultats. Tous les objets portatifs sont déposés à Naples au musée des *Studj*, aussi bien que les principales mosaïques et peintures. Parmi ces dernières, celles qu'on ne juge pas dignes d'être détachées de la muraille sont couvertes de châssis vitrés ou de paillassons.

Les différentes couches qui recouvrent *la ville des Morts*, comme l'appelait Walter Scott, forment une hauteur totale de 5m 50 environ, composée de cendres, de *lapillo* et d'un peu de terre végétale, dont l'épaisseur varie de 0m 22 à 0m 60. Le travail est donc très-facile, le *lapillo* se remuant à la pelle et presque sans le secours de la pioche. —

Aussi une grande partie de la cité est déjà mise à nu; chaque jour enlève une bandelette à cette momie précieuse, et vous imaginez la surprise et la joie des savants et des voyageurs qui touchent du pied et du doigt, à chaque pas et à chaque geste, un détail nouveau, un mystère ignoré, une page inédite de la vie publique et privée des anciens Romains!

Les découvertes sont d'autant plus curieuses et d'autant plus admirables, que tous les fragments de Pompéi, — temples, forums, tombeaux, palais, théâtres, maisons, boutiques, bains, chambres, objets d'art, meubles, etc., sont retrouvés presque intacts, — et tels qu'ils furent surpris et comme figés, il y a dix-huit cents ans, par la lave ou la cendre du Vésuve! (Voyez les gravures ci-contre, dont notre collaborateur a fait les dessins sur les lieux mêmes.)

Afin de saisir d'un coup d'œil l'existence intime des Pompéiens au centre de leurs pénates, — nous suivrons notre guide à la maison de Pansa, type complet des habitations romaines. En se reportant au plan ci-joint de cet édifice, nos lecteurs vivront un quart d'heure de la vie antique, comme si le somnambulisme la leur révélait tout entière.

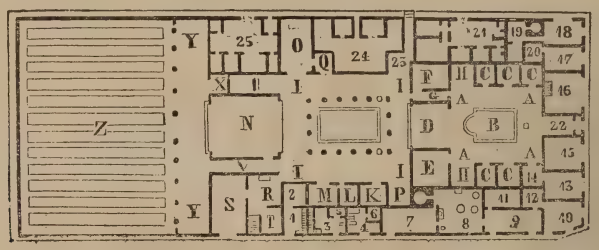
— L'architecture et la distribution de la maison de Pansa, ses ornements, ses fresques, ses marbres, tout indique qu'elle appartenait à l'un des premiers citoyens de la ville. Découverte de 1811 à 1814, elle occupe une *île* entière, *insula*, c'est-à-dire un espace circonscrit par quatre rues, et formant un rectangle presque régulier de 98m de longueur sur 37m 80 de largeur, entouré d'un trottoir de

0m 66 environ. La façade principale, qui forme le côté méridional du rectangle, donne sur la rue des Thermes ; outre la porte qui se trouve au milieu, elle présente six boutiques ; les deux grands côtés de l'île en sont également garnis. Les boutiques qui occupaient ainsi la partie extérieure du rez-de-chaussée de presque toutes les maisons de Pompéi n'ont pour la plupart aucune communication avec le reste du logis, et étaient données à loyer.

Les pièces marquées 7, 8, 9, 10, 11 et 12 composaient une boulangerie complète avec toutes ses dépendances. Il serait difficile de décider laquelle des trois boutiques 7, 9 ou 10 servait au débit de la marchandise ; seulement, si les anciens avaient la même prédilection pour les coins de rue que nos marchands modernes, il doit y avoir présomption en faveur de la boutique, 10, qui d'ailleurs était placée sur la rue principale, et qui était accompagnée d'une arrière-boutique, 12. La pièce 9 a offert une particularité que Mazois n'a pas manqué de signaler : sur la paroi intérieure du trumeau existait une peinture représentant un serpent, symbole d'une divinité *custode*, ou gardienne de la maison, et à côté était scellée dans le mur une brique en saillie, qui servait à porter la lampe qui brûlait continuellement en son honneur. En face de cette représentation toute païenne, et bien en évidence, était une croix latine en bas-relief, ou du moins un objet qui en a toute la forme ; il serait bien singulier qu'il fût permis d'y voir un symbole de la nouvelle religion du Christ.

La pièce la plus intéressante est le *pistrinum*, 8, où se trouvent encore trois moulins à bras en lave, à peu près de la forme de nos moulins à café, des chaudières sur des fourneaux, et le pétrin dans lequel on préparait la pâte. On y a trouvé également divers vases de terre cuite qui avaient servi à contenir l'eau, la farine et le sel, et à côté desquels était un puits dont on voit encore la margelle. Dans un angle de cette salle est l'entrée du four, dans lequel étaient encore plusieurs pains. Au-dessus de la porte de celui-ci était un bas-relief dont il est bien difficile d'expliquer la présence en ce lieu ; c'est une image anatomique, colorée en rouge, et accompagnée de l'inscription : *Hic habitat felicitas*. La pièce 11 a dû servir de magasin à farine ou de logement.

La boutique 13, la seule qui communique avec l'intérieur de la maison, témoigne de l'existence, chez les Romains, d'un usage qui s'est perpétué en Italie, et principalement à Florence, où le *vinajo* a remplacé le *dispensator*, comme le petit guichet percé dans la muraille du palais a succédé à la boutique où se tenait à son comptoir l'esclave qui, chez les anciens, était chargé de débiter le vin et l'huile que le propriétaire récoltait dans ses do-



Plan de la maison de Pansa à Pompéi.

maines. L'espèce d'arrière-boutique 14 dut servir de demeure au *dispensator* de Pansa.

Revenons maintenant à la rue des Thermes et présentons-nous à la porte de la demeure de Pansa. Cette porte n'existe plus aujourd'hui, ayant été, comme toutes les autres portes de Pompéi, détruite par le feu du Vésuve ; on sait seulement, par les portes feintes qui ont été trouvées peintes sur plusieurs murailles, et surtout par la porte de marbre des tombeaux, que les portes étaient ordinairement en bois de chêne, à deux battants, à panneaux, et ornées de *bulles*, gros clous à têtes dorées, et que, comme les nôtres, elles portaient souvent un marteau ; elles étaient habituellement surmontées d'une imposte éclairant le vestibule, ce qui explique leur hauteur si peu en rapport avec leur largeur. D'après un règlement de police, elles ne pouvaient s'ouvrir qu'en dedans ; Denys d'Halicarnasse et Plutarque nous apprennent qu'au seul Valerius Publicola, en récompense des services qu'il avait rendus à la République, il fut permis de faire ouvrir en dehors les portes de la maison qu'il possédait au pied du Palatin.

Chez les Romains, l'entrée de la maison était placée sous la garde de quatre divinités : *Janus*, qui présidait à l'ensemble de la porte, *janua* ; *Forculus*, qui avait sous sa protection les battants, *fores* ; *Limentinus*, qui veillait au linteau et au seuil, *limen* ; enfin la déesse *Cardea* ou *Carna*, qu'on invoquait pour la conservation des gonds, *cardines*.

D'un passage de Suétone, nous devons inférer que la porte était ordinairement, comme chez les modernes, accompagnée d'une sonnette.

Après avoir franchi le seuil *du pied droit*, on se trouvait dans un corridor de 2m 80 de largeur : c'est le *prothyrum* ou *aditus*, que les Grecs appelaient aussi *diathyrum*, et où se tenait le portier, l'*ostiarius*, accompagné ordinairement d'un chien, qui n'était quelquefois qu'une peinture sur la muraille ou une mosaïque incrustée dans le sol.

Quelquefois des portes percées dans les murailles du *prothyrum* donnaient accès à la loge du portier, *cella ostiarii*, et à des salles servant d'antichambre. Ces pièces n'existent pas dans la maison de Pansa.

Au fond du *prothyrum* on voyait dans le sol comme un second seuil en mosaïque, sur lequel on lit le mot SALVE, souhait de bienvenue pour les visiteurs. Franchissant ce seuil et une seconde porte qui n'existe plus, on entre dans l'*atrium* ou *cavædium* AAAA, petite cour rectangulaire de 14m 40 sur 9m 40, entourée de portiques, et partie essentielle des habitations romaines, à laquelle correspondent le *cortile* de l'Italie moderne et le *patio* des Espagnols, et qui avait été imitée de l'αὐλή des Grecs.

Il existait chez les anciens cinq espèces d'*atrium*; le plus simple, et celui de Pansa est du nombre, était l'*atrium* toscan, *tuscanicum*, le seul qui fût en usage dans les premiers temps, et que Pline désigne comme ayant été construit *ex more veterum*, à la manière des anciens.

C'était dans cette espèce de vestibule qu'on recevait les clients et les étrangers. Souvent, entre les colonnes de l'*atrium* était un *puteal* ou embouchure de citerne ; auprès se trouvait un grand vase de plomb en forme de seau, où on laissait l'eau exposée à l'air pour la purifier. Ces vases sont en grand nombre au musée de Naples. En avant du *compluvium* de la maison de Pansa est l'ouverture carrée d'une de ces citernes. Sous les portiques, dont les murailles étaient enrichies d'arabesques entièrement détruites, sont plusieurs petites chambres, *cellæ*, C, qui n'étaient éclairées que par la porte et composaient l'*ergastulum* ou logement des esclaves. La chambre la plus voisine de la porte, adossée à l'arrière-boutique, 20, fut probablement la demeure du portier, *cella ostiarii*.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* ou *tabulinum* D (5m sur 5m 36), pavé en mosaïque blanche avec filets noirs ; il sépare l'*atrium* des appartements intérieurs ; le fond était fermé par de larges portes pliantes appelées *valvatæ*, *volubiles* ou *versatiles* ; quelquefois ces portes étaient remplacées par un grand rideau, *aulæum*. En été, le *tablinum* servait quelquefois de salle à manger ; c'est là aussi que l'on déposait les archives de la famille et que l'on conservait dans des armoires les portraits des ancêtres, les *imagines majorum*, figures en cire coloriées, dont on avait soin de rappeler les titres et les belles actions par de pompeuses inscriptions, et qui étaient portées dans les funérailles des membres de la famille.

Dans les maisons plus considérables que celle de Pansa, les deux pièces E F, contiguës au *tablinum*, avaient une

La maison de Lucrétius à Pompéi.

destination analogue et lui servaient en quelque sorte de complément. Ici, la grande salle E, pavée en mosaïque, paraît avoir été une bibliothèque, à en juger par les manuscrits presque entièrement détruits qui y ont été trouvés ; la pièce F dut être une chambre à coucher, *cubiculum* ; car on voit dans la paroi un renfoncement qui avait été creusé pour y faire entrer le dossier du lit, disposition que nous retrouverons souvent à Pompéi et qu'explique l'exiguïté des chambres, généralement très-petites ; quelquefois on y ménageait une alcôve ; les lits étaient de bronze, et souvent de matières bien plus précieuses ; mais, dans les habitations modestes, ils étaient de bois, parfois même ils étaient remplacés par un massif de maçonnerie élevé de quelques centimètres au-dessus du sol, et sur lequel on étendait des peaux ou des matelas.

Entre la chambre F et le *tablinum* est un passage, *fauces*, G, permettant d'arriver aux appartements intimes sans traverser le *tablinum*. En avant de celui-ci étaient les ailes, *alæ*, H H, galeries garnies de siéges, dans lesquelles le patron donnait audience aux clients, et que rappellent encore aujourd'hui les salles entourées de divans des habitations de l'Orient. Le pavé de ces salles est orné de grecques et de losanges, formés de petits cubes de marbre blanc incrustés dans de l'*opus signinum*.

Montant deux degrés au fond du *tablinum*, on entre dans la partie privée où le vulgaire n'était point admis. « Les conversations de l'*atrium* n'arrivent pas jusqu'au péristyle », a dit Térence.

D'abord se présente, en effet, le péristyle, I I I I, cour entourée d'un portique soutenu par seize colonnes, présentant beaucoup d'analogie avec l'*atrium*, mais toujours plus étendue et plus richement décorée.

Dans l'angle S. E. du péristyle se présente un corridor, 23, conduisant à la rue de la *Fullonica*, où l'on descen-

dait par quatre degrés; ces portes dérobées, qui se rencontrent fréquemment dans les habitations romaines, servaient à échapper à l'importunité des clients qui encombraient la partie publique de l'habitation; c'est ce qu'on appelait *postico fallere clientem.*

Au fond du péristyle est la pièce principale (7m 40 sur 10m 35), l'*œcus*, ou exèdre N, qui répondait à notre salon et qui en même temps servait parfois de salle à manger. Il y avait des *œcus* de plusieurs sortes; les corinthiens étaient environnés de colonnes et voûtés; quelques-uns, partagés par des colonnes, avaient la forme et la magnificence d'une basilique; les *œcus tétrastyles* ou *égyptiens* avaient deux ordres et un balcon; enfin, les *cysicènes* avaient ordinairement des fenêtres et des portes ouvertes au nord sur un jardin, laissant pénétrer la fraîcheur et jouir du coup d'œil des fleurs et de la verdure. L'*œcus* de la maison de Pansa a, en effet, au nord, une large baie donnant sur le jardin.

Le *triclinium* ou salle à manger paraît avoir été la pièce O, qu'accompagnait un cabinet Q, une espèce d'office, qui dut servir à renfermer les vases et autres objets nécessaires aux repas. Nous avons déjà dit que le *triclinium* devait son nom au triple lit qui se trouvait dans cette salle, le quatrième côté restant libre pour le service, et la table étant placée au milieu. Il y avait aussi quelquefois, dans les maisons moins riches, des salles à manger ne contenant que deux lits, et nommées *biclinia*. Dans les grandes habitations, il y avait plusieurs *triclinia* dans des expositions différentes, afin d'avoir la fraîcheur pendant l'été et la chaleur pendant l'hiver. Quelquefois, le *triclinium* d'été était placé sous une treille, dans le jardin.

Les lits sur lesquels on s'étendait pour manger se nommaient *lecti* ou *lectuli tricliniares*, pour les distinguer de ceux qui se trouvaient dans les chambres à coucher et qu'on appelait *lecti cubiculares*. Les Romains, dans les premiers temps, s'asseyaient à table, et l'usage de manger couché ne fut importé de Carthage à Rome qu'à l'époque des guerres puniques; les femmes ne l'adoptèrent que longtemps après les hommes. On mangeait appuyé sur le coude; aussi, *poser le coude chez quelqu'un* était-il devenu synonyme de *dîner en ville*. Les lits, d'abord fort simples et souvent formés de massifs en maçonnerie, comme ceux du *triclinium* funèbre et quelques autres qu'on a trouvés à Pompéi, devinrent d'une magnificence telle sous les empereurs, qu'il y en eut en or massif, et qu'on les revêtit de couvertures babyloniennes qui coûtaient des sommes exorbitantes; il y en eut qui furent payées par Néron jusqu'à quatre millions de sesterces (840,000 fr.).

L'usage voulait que l'on fût à table en nombre égal à celui des Grâces ou des Muses; les places sur les lits n'étaient pas indifférentes, et chacune d'elles était plus ou moins honorable. Voici dans quel ordre les convives étaient placés :

1, le maître de la maison; 2, sa femme; 3, un convive; 4, place consulaire ou d'honneur; les autres places 5, 6, 7, 8, 9, étaient occupées par des personnes d'un rang moins élevé ou par ces convives nommés *ombres*, qui étaient amenés par les invités.

A gauche de l'*œcus* de la maison de Pansa est la cuisine R, jointe à une office T et à une salle S destinée aux esclaves, ayant sur la rue de Fortunata une seconde sortie dérobée, ou *posticum*. Quelquefois cette sortie se trouvait placée dans l'axe de l'*atrium* et du péristyle, et dans la partie opposée à l'entrée ou *prothyrum*; elle portait alors le nom de *pseudothyrum*. La cuisine renfermait un grand nombre d'ustensiles en poterie et en bronze; les fourneaux, élevés au-dessus du sol, contenaient encore de la cendre. Sur les murs sont peints deux serpents énormes protégeant l'autel consacré à *Fornax*, la divinité des fourneaux, et à côté les attributs du lieu, un jambon, un lièvre, un verrat, des poissons, de la viande et une hure de sanglier. Dans l'office T est un petit banc pour poser les jarres d'huile, ainsi qu'une table pour faire le pain, que souvent on pétrissait à la maison.

La cuisine est séparée de l'*œcus* par un corridor, *fauces*, V, qui conduisait au jardin. De l'autre côté est le *tabularium* U, où l'on conservait les papiers importants et les objets les plus précieux; parfois aussi on y renfermait les dieux Pénates; mais nous trouverons dans quelques maisons une autre sorte d'édicule consacrée à ces divinités domestiques.

Derrière le *tabularium* est un petit cabinet X, consacré à l'étude ou au repos, donnant sur le jardin, et où le maître pouvait se retirer pour jouir de la fraîcheur et de la vue des fleurs qui garnissaient ses parterres. Dans toute la largeur de la maison régnait une large galerie couverte à deux étages Y, nommée *pergula*, sous laquelle on trouvait un abri contre le soleil et la pluie. On a découvert dans cette galerie divers objets précieux, et, entre autres, le plus beau candélabre de bronze qui soit au musée de Naples.

Enfin le jardin, le *xyste* ou *viridarium*, Z, était disposé par plates-bandes, que l'on a encore retrouvées indiquées sous les cendres. On y a découvert également des conduits en plomb qui distribuaient les eaux nécessaires à l'irrigation, et deux grandes chaudières de bronze aujourd'hui au musée. Dans l'une d'elles était le joli groupe de *Bacchus et Ampelus*, posant sur une base de même métal dans laquelle est incrustée une guirlande d'argent. Au moment de la catastrophe, le groupe avait été enveloppé à la hâte dans un morceau de toile grossière qui, dans plusieurs endroits, est resté adhérent au bronze. Parmi les peintures qui décoraient cette habitation, les plus remarquables étaient une *Nymphe* et une *Danaé assises*.

Nous ne pouvons rien dire de bien positif et nous sommes réduits aux conjectures sur la distribution et la destination des pièces de l'étage supérieur, aujourd'hui entièrement détruites, et dont les principales doivent avoir été affectées au gynécée ou habitation des femmes. Les objets qui y ont été trouvés confirment cette supposition; ils consistent en bracelets, boucles d'oreilles, colliers, chaînes, épingles d'or ou d'argent, petits pots de cosmétiques, cure-dents, ciseaux, étuis, en un mot, en ces mille bagatelles qui composaient chez les anciens la toilette d'une femme, le *mundus muliebris*, et que renfermait ordinairement une boîte nommée *pyxis*.

Telle était la demeure d'un riche Pompéien; quelquefois on trouvait, outre les pièces que nous avons décrites, un *alœatorium*, salle consacrée aux jeux de hasard, un *sphœristhœrium* ou jeu de paume, une *pinacotheca*, galerie de tableaux, et plus souvent encore des bains, ordinairement situés dans la partie la plus reculée de la maison, et parfois dans des souterrains. Nous savons aussi que des caves étaient ordinairement destinées à la conservation du vin, de l'huile et des autres denrées. —

Il résulte de ce tableau d'une maison romaine, que les intérieurs anciens étaient moins commodes, moins confortables que les nôtres, mais qu'ils étaient beaucoup plus artistiques et beaucoup plus ornés. Conclusion humiliante pour notre spiritualisme chrétien et pour notre goût intellectuel.

On se préoccupe surtout aujourd'hui de l'utile et du positif, témoin le contraste frappant que rencontre le voyageur en sortant des ruines de Pompéi. Ce contraste est une locomotive à vapeur, qui vous enlève tout ému de la cité contemporaine de Pline, pour vous transporter au milieu des bruits et des palais de la ville de Naples.

Si vous êtes curieux de faire tout au long le voyage dont nous n'avons franchi qu'une étape, prenez et lisez— *tolle et lege* — l'excellent et magnifique livre de M. Ernest Breton.

Un juge plus compétent que nous, un antiquaire du premier ordre, M. Huillard Bréholles, l'a loué dans le *Journal de l'Institut historique*, en termes que nous nous plaisons à reproduire :

« L'intérêt qui s'attache aux noms de Pompéi et d'Herculanum, ces deux villes romaines ensevelies vivantes, et dont l'une, du moins, est ressuscitée, ne suffirait pas à expliquer le succès qui a accueilli dès son apparition le nouveau livre de M. Breton, dont la première édition a été enlevée en quelques mois. Il faut chercher aussi, à notre avis, la raison de cet empressement dans la manière dont il a compris et traité un sujet à la fois si vaste et si compliqué, dissimulant sous la variété des récits, des descriptions et des traits de mœurs, la sévérité d'une érudition sûre et maîtresse d'elle-même. On sent, de plus, que chez lui le coup d'œil de l'artiste dirige les investigations du savant. En le lisant, on apprend beaucoup, promptement, sans effort, et l'on sait gré à l'auteur d'avoir pris toute la peine et de ne nous laisser que le plaisir. »

N'oublions pas de dire en terminant que M. Ernest Breton a eu soin de glisser sur certaines particularités de mœurs dont Pompéi présente trop souvent de fâcheux exemples, et qu'ainsi son livre pourra être mis sans inconvénient dans les mains des jeunes lecteurs.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES ŒUFS DE PAQUES.

L'usage des œufs de Pâques est général chez tous les peuples des différentes communions chrétiennes, et paraît être une tradition symbolique de la primitive Eglise. Dès le treizième siècle, à Paris, les clercs des paroisses, les étudiants de l'Université, les jeunes gens des différents quartiers s'assemblaient sur les places publiques, formaient un long cortége, précédé de bannières, de trompettes et de tambours, et se rendaient sur le parvis de l'église cathédrale, où ils chantaient une partie de l'office appelé *laudes;* puis ils se répandaient dans les rues où ils faisaient la quête des œufs de Pâques.

Dans le courant des deux derniers siècles, on portait à l'issue de la messe, le jour de cette solennité, des corbeilles d'œufs dorés dans le cabinet du roi, qui les distribuait ensuite à l'assistance. Ces œufs non-seulement étaient rehaussés d'or, mais souvent ils étaient ornés de peintures et ils atteignaient au mérite d'une véritable œuvre d'art. Deux peintres célèbres, Lancret et Watteau, n'ont pas dédaigné de peindre des œufs de Pâques, et on conservait parmi les curiosités de la bibliothèque de Versailles les deux œufs peints et historiés offerts à Mme Victoire de France, fille de Louis XV.

Ce n'est pas seulement en France que s'était conservée cette ancienne coutume. Elle faisait partie des traditions populaires de la Belgique. Dans quelques-unes de ses provinces, les jeunes gens recevaient de leurs fiancées un bouquet de fleurs, mais ils devaient leur donner en échange des œufs de Pâques qui étaient diversement colorés et probablement accompagnés de devises aussi poétiques et aussi sentimentales que celles qui accompagnent nos papillotes et nos bonbons du premier jour de l'an.

L'usage des œufs de Pâques existe encore en Russie, Depuis l'empereur jusqu'au dernier moujick, chacun s'y conforme. Là, comme autrefois chez nous, les œufs de la classe populaire sont simplement colorés, tandis que l'œuf aristocratique, doré et peint, devient quelquefois un objet de curiosité artistique. C'est au commencement de notre siècle qu'a cessé dans quelques-unes de nos anciennes provinces l'usage d'offrir à Pâques des œufs dont la coque offrait en peinture la reproduction de quelque sujet pieux. On se borne aujourd'hui à teindre les œufs naturels; l'or et les différents enjolivements sont réservés pour les œufs artificiels, fabriqués par les confiseurs.

LE BERCEAU IMPÉRIAL.

Les œufs de Pâques donnés par la France au monde, en 1856, ont été la conclusion de la paix et la naissance d'un prince impérial.

La coïncidence de ces deux événements a fourni à un diplomate, membre du congrès, dit-on, l'occasion d'un rapprochement historique et littéraire des plus frappants. Ce diplomate a fait parvenir à l'un des grands corps de l'Etat, en permanence dans l'attente de la délivrance de l'Impératrice, un volume de Voltaire où se trouvent les vers suivants au prince Palatin, datés de Ferney, le 9 juin 1761, dans une circonstance tout à fait identique :

Est-ce une fille? Est-ce un garçon?
Je n'en sais rien; la Providence
Ne dit pas son secret d'avance
Et ne nous rend jamais raison.
. . . . . .

S'il nous vient un prince, tant mieux
Pour tout l'État et pour son père;
Surtout s'il a son caractère,
C'est le plus beau présent des cieux!

Si d'une fille on nous régale,
Tant mieux encor! c'est un bonheur:
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à sa mère égale.
. . . . . .

Voltaire, en envoyant ces vers à l'électeur Palatin, Charles-Théodore, ajoute au bas cette phrase qui complète d'une étonnante façon l'à-propos : « Puisse la paix

servir d'époque à la naissance du prince qu'on attend ! » (Voltaire, édit. Beuchot. *Correspondance*, t. IX, p. 441).

La ville de Paris de son côté a donné à Son Altesse impériale un œuf de Pâques digne de l'une et de l'autre. C'est un berceau qui dépasse en richesse et en splendeur tous les berceaux connus jusqu'à ce jour. Un demi-million de curieux sont allés l'admirer à l'Hôtel-de-Ville, et en voici la description que les journaux ont inexactement donnée et que nous rectifions d'après les notes de l'un des auteurs de ce chef-d'œuvre:

La coque du berceau, en bois de rose, a la forme élégante d'une nef, par allusion aux armes de la vieille cité. Sur le château de poupe se tient debout une grande figure drapée et la tête ceinte de tours : c'est la Ville de Paris, qui élève au-dessus du chevet une couronne impériale d'où s'échappent à larges plis de doubles rideaux en satin bleu de ciel, recouverts de point d'Alençon.

Au-dessous de cette statue, dont la hauteur est d'environ soixante-quinze centimètres, à droite et à gauche, deux petits génies ailés sont assis sur des créneaux, s'appuyent sur des avirons et veillent sur le berceau. L'arrière du vaisseau porte un bouclier d'or blasonné en émail aux armes de la ville et encadré par deux palmes mêlées de branches de laurier et de chêne, autour desquelles s'enroule une banderole avec cette devise :

FLUCTUAT NEC MERGITUR.

La proue recourbée du navire est supportée par un aigle aux ailes éployées. Sur chaque face de la coque sont appliqués deux médaillons de forme ovale, émaillés en camaieu de la manufacture de Sèvres, d'après les cartons d'Hippolyte Flandrin, et représentant les figures allégoriques de la Prudence, de la Force, de la Vigilance et de la Justice. Chaque face est, en outre, décorée de branches de laurier disposées dans les interstices des membrures qui forment la coque du vaisseau, et se détachant sur un fond de satin bleu de ciel.

Au-dessous de la rampe en bois de rose qui couronne la partie supérieure du berceau, court une galerie à jour décorée de rinceaux et coupée, vers le milieu de chaque face, par un écusson aux initiales de Leurs Majestés. Ces écussons laissent échapper des guirlandes de fleurs qui passent au-dessous des médaillons émaillés, et vont se rattacher, les unes à la proue, les autres à la poupe du navire. L'angle qui, à la proue, termine le corps du vaisseau, est revêtu d'une haute et large feuille d'acanthe. Aux angles de la poupe se recourbent deux sirènes à queues bifurquées.

Deux pieds à doubles griffes et à doubles colonnettes supportent la coque du berceau; ils sont placés l'un à la proue, l'autre à l'arrière, et sont reliés par une longue traverse en bois de rose incrustée d'arabesques d'or et d'argent. Les colonnes, de même bois, sont divisées en deux parties par des anneaux ciselés et réunies par une arcade dans leur partie supérieure; autour d'elles s'enroulent des épis de blé et des branches d'olivier.

A l'exception de l'aigle, des sirènes, des deux petits génies, de la tête et des bras de la figure de la Ville de Paris, auxquels on a conservé la teinte mate de l'argent, tout le reste, la couronne, les cadres, les écussons, et enfin toute l'ornementation sous laquelle disparaît presque entièrement l'armature de bois de rose, est en or mat bruni. L'intérieur de la coque du berceau est en satin bleu de ciel piqué ; la couverture et l'oreiller sont recouverts en dentelles. Le fond est un semis de bouquets de violettes et d'abeilles encadré d'une guirlande d'impériales, de roses, de violettes, etc., avec des aigles aux angles. Le tout est bordé d'un magnifique volant.

La richesse et la légèreté des dessins, la perfection du travail, l'habile combinaison des divers procédés de fabrication connus sous le nom de point d'Alençon, point de gaze et point à l'aiguille, font de cette dentelle, entreprise par la maison Lefébure, de Paris, un véritable tour de force.

Le dessin du berceau est de M. Baltard, l'éminent architecte de la ville de Paris; les figures sont de M. Simart, l'un de nos plus illustres statuaires; les sculptures d'ornementation sont de M. Gallois; l'orfévrerie et la ciselure sont de M. Froment-Meurice fils, qui s'est montré, en cette circonstance, l'héritier du goût souverain de son père, et qui a employé à ce travail les ouvriers-artistes les plus habiles de ses ateliers, MM. Babeur, Faunières, Deubergue et Cleff. On peut dire, en admirant ces merveilles, que Benvenuto-Meurice n'est pas mort, et que l'orfévrerie française est toujours la reine de l'art industriel.

— A propos de la naissance du prince impérial, on a rappelé que celle du roi de Rome, sous le premier Empire, fut annoncée par un page au Sénat, au Corps législatif, au Conseil d'Etat et à l'Hôtel-de-Ville.

Aux quatre points il reçut des cadeaux : au Sénat une épée, au Corps législatif des pistolets, au Conseil d'Etat un bijou, à l'Hôtel-de-Ville le brevet d'une pension viagère annuelle de dix mille francs. Cette pension fut exactement payée jusqu'à la Restauration, et même rétablie, disent quelques-uns, après 1830. Ce page, ancien attaché du roi Louis de Hollande, se nommait d'Endegest.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nous avons de vieilles dettes à payer à de jeunes livres éclos depuis quelques mois. Commençons par nous acquitter envers les poëtes, et donnons le pas à ceux qui savent montrer le chemin.

Chroniques rimées, par Laurent-Pichat. (Librairie nouvelle.) En voici un qui marche vite et toujours en avant, si vite même et si en avant qu'il dépasse notre siècle, attardé selon lui, et qu'il appelle hardiment du présent à l'avenir. Mais que l'idée de l'auteur soit au fond juste ou téméraire, peu nous importe ; elle est grande et belle par la forme ; elle a les allures divines de la muse. *Incessu patuit dea.* Oui, M. Laurent-Pichat est un véritable poëte, inspiré, chaleureux, convaincu, plein de souffle et de verve, comme il y en a fort peu de notre temps, au milieu des fantaisies de l'art pour l'art. Sa pensée a le coup d'aile ; son style a le coup de pinceau ; son vers a le rhythme et le nombre et l'harmonie. Si nous ne pouvons souscrire aux tendances de sa préface et de sa chronique de *Jacques Bonhomme*, nous en admirons sans réserve l'éloquence et la franchise, l'ampleur et la variété, la richesse d'images et la finesse de lignes. On reconnaît l'écrivain rompu aux difficultés de notre langue, si généreuse pour qui sait la dompter, et versé dans le large mécanisme de la prose comme dans l'exquise bijouterie des vers, — car M. Laurent-Pichat a publié aussi, dans la *Bibliothèque contemporaine* de Michel Lévy frères, un remarquable recueil de nouvelles : *Cartes sur table*, où figure ce *Secret de Polichinelle* dont nous avions signalé la portée morale et la valeur littéraire.

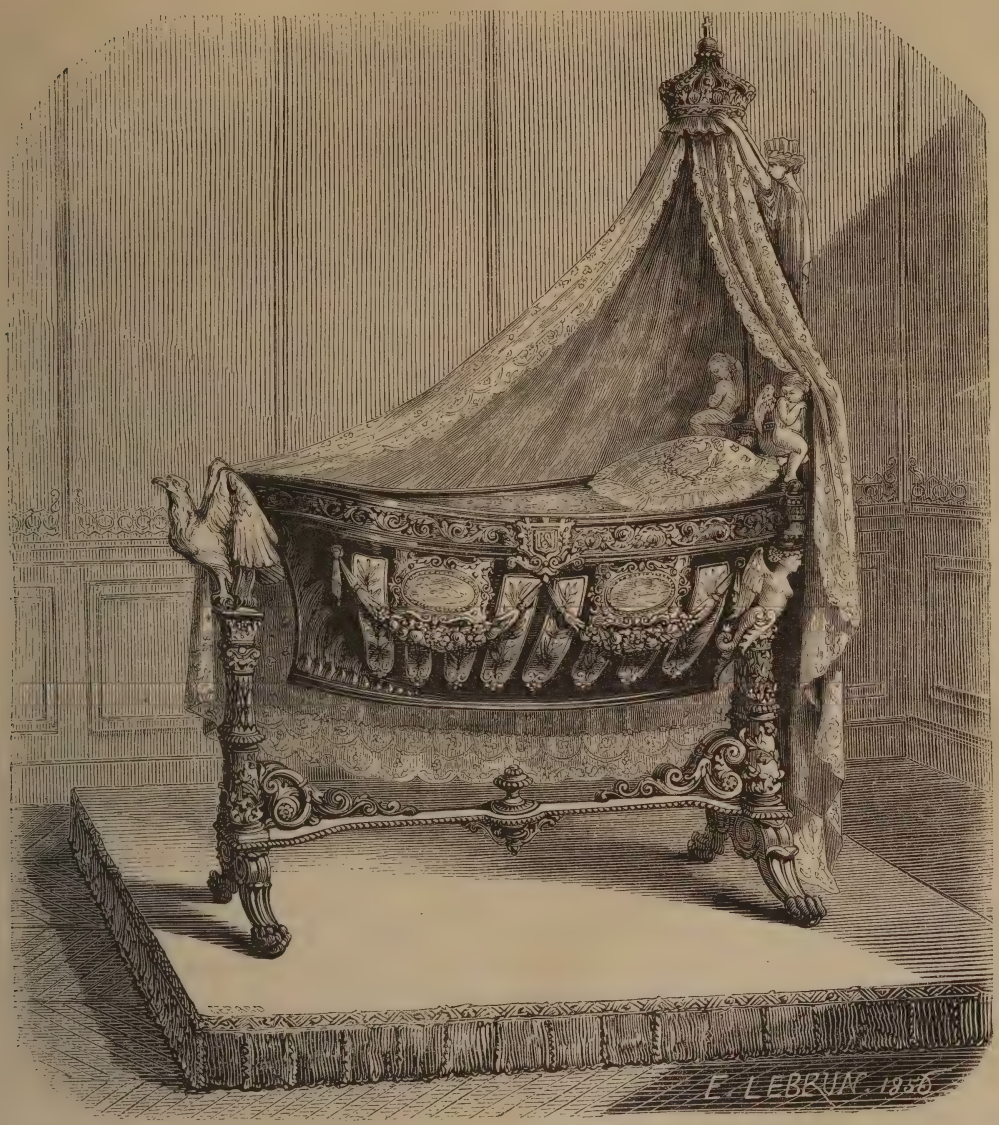
L'extrait suivant du *Clerc pèlerin* montrera comment

l'auteur des *Chroniques rimées* sait rajeunir les vieilles légendes :

LE CLERC PÈLERIN.

Tout un peuple est à la besogne :
La cathédrale de Cologne
Au ciel va prendre son élan.
Une légende assez impie
— N'ayez peur que je la copie —
Dit que le diable en fit le plan !

Chacun travaillait sans relâche :
Pas de paresseux ni de lâche ;
Seul, le fort pouvait être admis.
Parmi ces pierres triomphantes,
On voyait passer dans les fentes
Les hommes comme des fourmis.



Berceau donné par la ville de Paris au prince Impérial.

Un matin, la foule ouvrière
Était à faire sa prière
A Dieu, le maître des efforts,
Pour qu'il leur prêtât sa main large;
Il fallait porter une charge
Qui décourageait les plus forts!

La pierre était là toute prête ;
Mais pour la monter sur la crête
Il ne se trouvait pas de dos !
Pour vingt bras, c'eût été démence
Que d'affronter ce bloc immense ;
C'étaient d'impossibles fardeaux !

Mais la prière nous ranime :
Tous, d'un mouvement unanime,
Les plus vieux, les plus indécis,
Vinrent au travail de plus belle!

Or, sur cette pierre rebelle,
Voici qu'un homme était assis!

C'était, comme il pouvait paraître,
Un saint homme, en habits de prêtre,
Pauvre pèlerin voyageur;
Il portait barbe qui grisonne,
Et sans s'occuper de personne,
Cet inconnu semblait songeur!

Un maçon près de lui s'approche.
— « Croyez-vous que ce bloc soit roche
A reposer un grand marcheur?
Lui dit-il; levez la paupière,
Et considérez cette pierre;
Savez-vous, prud'homme prêcheur,

Que là-haut il nous faut la mettre,
Ce qu'encore apprenti ni maître
N'a pu depuis trois jours entiers? »
Alors l'homme de pénitence:
— « Tout est bon qui porte assistance!
Je vous aiderai volontiers! »

— « Bon pèlerin, sur votre épaule
Autant vaudrait porter le pôle!
Rien n'y fait, le bras ni l'outil. »
L'inconnu, se taisant, ramasse,
Met sur son dos la lourde masse.
— « Où faut-il la porter? » dit-il.

Puis, montant d'un pas grave et libre,
Il mit la pierre en équilibre
Au haut du pilier désigné.
Et dans cette foule inquiète,
Jalouse, étonnée et muette,
S'assit après s'être signé.

Un ouvrier lui dit: — « Mon père,
Ce n'est pas à jeûner, j'espère,
Qu'on acquiert des muscles d'acier!
Vous devez connaître, je gage,
Quelque mystérieux langage;
Vous êtes saint ou bien sorcier? »

— « Mon bel ami, je ne dérobe
Nul artifice sous ma robe!
Et sur ma part de paradis,
— Car chacun y compte et s'y fie —
Dit l'inconnu, je certifie
Que je suis bien ce que je dis!

Je suis clerc pèlerin et j'erre,
Cœur léger, besace légère,
Et j'allais au pays romain,
Au moutier de monsieur saint Pierre,
Quand, pour remuer votre pierre,
Dieu mit sa force dans ma main!

Tout homme fait son sacrifice,
Porte sa pierre à l'édifice,
Le maçon et le souverain!
Si ma besogne peut vous plaire,
Amis, prenez-moi sans salaire! »
Et l'on garda le pèlerin.

M. Laurent-Pichat a le meilleur moyen de faire croire encore à la poésie; il y croit lui-même fermement, et il le prouve par la magnificence de son volume, — un chef-d'œuvre typographique à orner la plus riche bibliothèque.

Penser et oublier, poésies par Dubois Eugène. (Bruxelles, — Kiessling.) M. Dubois Eugène habille aussi du plus pur vélin sa muse familière, — trop familière pour aspirer à nos éloges sans restriction. Nous citerons cependant deux de ses *pensées* qui méritent d'échapper à l'*oubli*, et qu'il a su rendre avec une pureté et une élégance assez rares chez les Belges ses compatriotes:

PARFUM SACRÉ.

Oh! quel parfum mystérieux
Répand l'herbe où la lune tombe!
— « Pleurons, c'est un parfum de tombe. »
— « Chantons, c'est un parfum des cieux. »

NEIGE ET SOLEIL.

La neige et le soleil, mariant leurs splendeurs,
A mon œil fasciné font oublier les fleurs;
L'âme se réjouit à ces blancs paysages.
Oui, l'hiver même est beau dans ses froides toisons:
De charmes différents Dieu doua les saisons,
Comme il en a doué les âges.

Heureux qui sait, par les neiges des ans,
Tempérer les ardeurs de la verte jeunesse,
Et dorer la blanche vieillesse
Des rayons les plus purs du soleil de printemps!

Histoires poétiques, par A. Brizeux. (Hachette, éditeur.) Vous connaissez M. Brizeux, le Virgile armoricain, l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, dont nous avons souvent loué les petits chefs-d'œuvre. Il vient d'y ajouter les *Histoires poétiques*, toujours empruntées à sa chère Bretagne, et qui forment une des plus ravissantes lectures de famille. Jugez-en par ce chant des pêcheurs de la Mer Sauvage:

LES PÊCHEURS.

Ah! quel bonheur d'aller en mer!
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,
Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur;
Il cria: « Sauvez-moi, Seigneur!
Sauvez-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur ton bateau, Pierre Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête ?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi ! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière ;
Sans craindre la mer ni le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

POUR UNE EPINGLE, légende, par M. J.-T. de Saint-Germain (1). — Il y avait une fois une épingle qui écrivait ses Mémoires et qui les commençait par l'aventure que voici :

GRANDEUR ET DÉCADENCE... D'UNE ÉPINGLE.

— Je fus chargée avec quelques millions de mes compagnes sur une voiture rapide, et nous fûmes vendues comme des esclaves discrètes au service des civilisés. La caisse qui nous servait de prison fut ouverte dans un élégant magasin, et nous fûmes disposées avec art dans de vastes coupes de cristal. On vendait aux belles dames des parfums, des gants, des rubans et des épingles pour en relever les nœuds. Une femme de chambre, après une longue conversation avec l'irréprochable commis préposé aux épingles, me prit en riant dans la coupe de cristal, m'attacha sur son sein ; et c'est ainsi que je fus transportée dans un hôtel brillant de la Chaussée-d'Antin.

Quel luxe et quel faste ! En traversant cette cour d'honneur, en examinant l'éclat de ces peintures, de cet or, de ces riches tentures qui décorent l'hôtel, la splendeur de ces salons, de ce mobilier de prince, je me souviens de ces cent misérables artisans qui ont réuni leurs efforts et leurs veilles pour que je fasse cette entrée triomphale, sur le sein d'une chambrière, dans les salons dorés (2).

— Vite, Louise ! cria une voix perçante du fond d'un boudoir tendu de soie. Et ce ruban, vous l'avez donc fait faire ?

— Le voici, madame ; si vous saviez combien on a de peine à *rassortir*.

— Taisez-vous, mademoiselle, et donnez-moi une épingle.

Louise, en toute hâte, me détache de son fichu et me passe à sa maîtresse, tournée vers la glace avec la plus grande application.

Je fus placée avec art pour soutenir le plus charmant nœud de ruban sur le cou de ma belle maîtresse. Elle partait à l'instant ; la voiture attendait. Quelle charmante destinée pour une nouvelle débarquée ! que de choses curieuses j'allais voir et entendre ! Le valet de pied ouvre la portière, et nous partons.

Mais, au milieu de la cour, ma maîtresse se penche pour donner un ordre, et me voilà tombée, oui tombée, entre deux pavés de la vaste cour. Il y avait là un grand mouvement d'allants et de venants, et, autant que je pus le deviner, de vastes bureaux où travaillaient de nombreux commis recevant et payant de l'argent, car tous ceux qui entraient portaient de grands sacs d'écus ou des portefeuilles qui paraissaient bien garnis.

Ma tête était restée sur le bord du pavé et je pus voir et observer un jeune homme au maintien modeste, à l'air doux et grave, qui venait d'entrer dans la cour, puis parut réfléchir, puis fit quelques pas en arrière, puis enfin reprit son courage et s'avança résolûment, mais tristement, du côté d'une grande porte vitrée qui portait l'inscription : *Bureaux et caisse*. Sa contenance m'intéressait, j'aurais voulu être plus près de lui et le mieux connaître, car j'avais remarqué que je possédais ce don étrange de deviner par le contact l'esprit et le caractère de ceux qui me portaient. S'il pouvait me ramasser, me disais-je, j'aimerais à m'attacher à lui ; mais sa pensée était ailleurs, l'ingrat ne m'aperçut pas.

Je le vis bientôt sortir de cette porte vitrée, et la personne qui le reconduisait exprimait par ses gestes qu'on ne pouvait lui accorder ce qu'il paraissait si vivement désirer. Cependant, sur de nouvelles instances, le chef du bureau lui montra les fenêtres de l'appartement principal d'où je venais de descendre en si brillante compagnie, et consentit même à lui donner un garçon de bureau pour le conduire vers le maître de la maison. Je les vis bientôt tous deux en très-brève conversation, derrière les glaces de la fenêtre du milieu.

— Essayez, paraissait dire le jeune homme, avec une contenance modeste et convaincue.

— Je ne le puis véritablement pas, semblait répondre par des gestes non moins expressifs le souverain du logis, et il s'inclinait lentement du ton d'un homme occupé qui donne congé à son interlocuteur.

Je vis le jeune homme porter son mouchoir sur ses yeux et s'éloigner en saluant avec un triste sourire.

Ce fut bien lentement qu'il descendit les trois marches de marbre du péristyle ; ce fut bien lentement qu'il traversa la vaste cour, les yeux fixés sur le sol. Un rayon de soleil vint éclairer ma petite tête au moment où il passait. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi, et je n'avais pas encore éprouvé un tel plaisir. Je le vis se baisser, me prendre, m'essuyer avec soin et me placer sur la manche de son habit un peu étroit et déjà assez usé.

A cet instant même, nous entendîmes ouvrir la grande fenêtre du premier, et une voix forte cria :

— Baptiste ! dites à ce jeune homme de remonter tout de suite me parler.

Un suisse en livrée vint *nous* prier poliment de remonter à ce premier étage d'où nous venions de descendre, lui si triste, moi si joyeuse.

Le maître avait une figure fine et intelligente, le front haut et découvert, les sourcils et la barbe noirs, les cheveux déjà gris, les yeux pénétrants et vifs ; il regarda en silence le nouvel arrivant et lui dit d'une voix brève et précise :

— Monsieur, vous vous êtes arrêté dans cette cour,

(1) Un joli volume in-18 cavalier, avec vignette. 1 fr., chez Tardieu, éditeur, rue de Tournon, 13.

(2) Voy. t. III, p. 218, *Histoire de la fabrication des épingles.*

vous vous êtes baissé, vous avez paru trouver un objet précieux, vous l'avez, je crois, ramassé; pourriez-vous me dire quelle était l'importance de cet objet qui a fixé vos regards?

Le pauvre jeune homme était interdit. Il ne se souvenait peut-être plus de moi, ou bien n'osait-il dire qu'un motif si futile l'avait arrêté; cependant ses yeux s'étant baissés sur sa manche, il me vit levant bravement la tête; et, me détachant, me montrant piteusement au riche banquier :

— Je vous prie, monsieur, d'excuser une habitude bien puérile, lui dit-il; mon pauvre père, que j'ai perdu, m'a appris à ramasser une épingle, et je l'ai fait en mémoire de lui, comme une obéissance aux habitudes d'ordre qu'il voulait me donner.

Et il me remit sur sa manche.

— Mon enfant, dit le banquier, il ne faut pas rougir et il ne faut pas croire que ce soit rien de savoir se baisser pour ramasser une épingle. C'est si bien quelque chose, que moi, qui n'avais pas besoin de vos services, comme j'avais le regret de vous le dire tout à l'heure, à présent je veux les mettre à l'épreuve.

Il écrivit quelques mots, sonna un garçon de bureau :

— Conduisez monsieur au chef de la correspondance.

Et il congédia le nouvel initié d'un salut de la main.

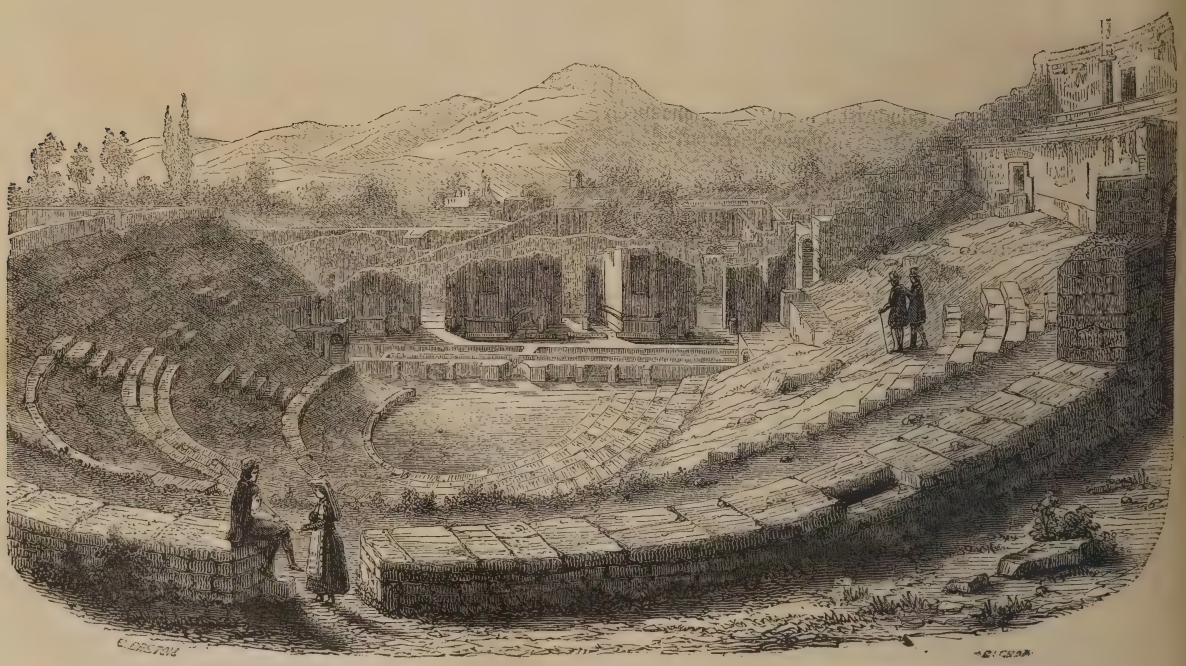
Le banquier se nommait M. le baron Wolff; c'était un homme que son intelligence avait placé au premier rang des affaires de finances; il avait des relations innombrables dans les deux mondes, une probité irréprochable, une grande prétention à connaître les hommes et à distinguer leurs aptitudes. Une bonne partie de son immense fortune servait à encourager les arts et les entreprises utiles, à secourir les malheureux. La belle chose que la fortune, la belle puissance que l'or, quand il tombe en des mains si libérales et si pures! Aussi le baron, en suivant des yeux jusqu'à la porte son jeune protégé, fit-il des vœux pour que l'horoscope, qui ne reposait encore que sur ma tête d'épingle, fût justifié par la première épreuve. —

N'est-ce pas que ce prologue est charmant, original, bien dit, à la façon de Xavier de Maistre, et qu'il vous donne une furieuse envie de connaître la suite des mémoires... de cette épingle?

Nous vous apprendrons seulement que celui qui l'avait ramassée justifia la bonne opinion du baron de Wolff, dans lequel, si vous savez l'histoire anecdotique de notre siècle, vous aurez reconnu le célèbre banquier Jacques Laffitte. Mais nous vous renverrons au délicieux petit livre de M. J.-T. de Saint-Germain, pour savoir tout ce qu'un homme d'esprit et de cœur, un moraliste ingénieux et un conteur attachant peut élever d'instructif, d'édifiant et de gracieux... sur la pointe d'une épingle. Si cet ouvrage est un début, comme nous le supposons, il annonce un talent remarquable; nous le recommandons en confiance comme une des plus douces lectures à faire au coin du feu.

P. S. L'auteur signe J. T., et l'éditeur s'appelle Jules Tardieu. Tous les deux ne seraient-ils pas un seul homme? Nous le soupçonnons fort, et, dans ce cas, nous félicitons l'un et l'autre.

PITRE-CHEVALIER.



Le grand théâtre de Pompéi (Voyez les pages précédentes.)

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

En apprenant la mort de Marie-Thérèse, son épouse, Louis XIV prononça ces mots qui valent une oraison funèbre : *C'est le premier chagrin qu'elle m'ait causé.* (Selle—premier chat—grain—qu'aile—mai—cause—E.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE.

NOUVELLE FLAMANDE, PAR HENRI CONSCIENCE (1).

Paul chez Trinette (Chap. VI). Dessins de Pauquet.

Lorsque Paul rentra chez lui, il y trouva son père assis devant la table. Le pauvre homme, à la torture, était pâle et avait l'air très-abattu ; ses yeux, fatigués par la veille nocturne, étaient mornes et incertains.

— Paul, pourquoi ton visage est-il si rouge ? demanda-t-il un peu surpris.

(1) Traduction de M. Léon Wocquier. Reproduction interdite. Voyez la première partie au numéro précédent.

— Mon père, répondit le jeune homme, je suis allé voir Trinette ; elle était à sangloter et à pleurer, que je sentis mon cœur se fendre. Le cordonnier a voulu me mettre à la porte, mais l'affaire est arrangée... Êtes-vous encore indisposé, père ? Vous me semblez si pâle ! Dois-je aller chercher le médecin ?

— Non, non, c'est fini : ce n'était rien d'autre qu'une agitation nerveuse. — Mais quelle était donc la cause du chagrin de Trinette ? Pourquoi le cordonnier était-il fâché contre toi ?

— Je n'en sais trop rien. Ma mère a dû dire dans la boutique que Trinette n'était pas digne d'entrer dans notre famille... et là-dessus... vous pouvez le comprendre... le cordonnier est monté sur ses grands chevaux. Maintenant tout est raccommodé, et quand la mère reviendra, j'irai avec elle chez le cordonnier pour remettre les choses comme auparavant.

— Ta mère ! ta mère ! dit le ramoneur avec un douloureux soupir, elle fera notre malheur. Elle ne sait pas dominer son orgueil, et elle jase et bavarde comme si nous avions à recevoir bien des milliers de florins.

— Trois tonnes d'or, mon père. Quand je suis revenu, il y a un instant, de chez le cordonnier, Annemie m'a demandé, du fond de la boutique de légumes, s'il était vrai que, par-dessus les tonnes d'or, nous dussions hériter de je ne sais combien de maisons et de vaisseaux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le ramoneur d'une voix plaintive, c'est bien malheureux pourtant. Grâce à tous ces bavardages de ta mère, il ne nous sera plus possible de dormir tranquillement. Tous les voleurs de la ville vont avoir l'œil sur notre maison. Dieu sait combien de complots ils n'ont pas déjà faits pour s'introduire chez nous et nous voler à la première occasion... et nous assassiner peut-être !

— C'est possible, père. Il paraît que toute la ville est en émoi et que tout le monde parle de cet étonnant héritage.

— Étonnant héritage ? répéta le ramoneur en passant avec désespoir la main dans ses cheveux. Ah ! Paul, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant que les gens le disent.

— Il doit cependant y avoir beaucoup, père, dit Paul en souriant : trois tonnes d'or !

— Mais les voisins ont perdu la tête !

— Prenons donc, père, qu'il n'y ait qu'une tonne d'or.

— Non, non, il ne s'agit que d'une petite fortune bourgeoise, juste de quoi vivre tout doucement avec ménagement et économie.

— Qui vais-je croire maintenant ? Ma mère parle d'une grande maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques, de chapeaux à plumes, de servantes et de domestiques, et de tant d'autres choses, que j'ai cru, en vérité, qu'elle avait trouvé la bourse de Fortunatus, et que nous allions habiter une montagne d'or.

— Ta mère nous mettra sur la paille ! s'écria le père Smet avec colère et amertume. Mais, attends, je vais lui montrer que je suis le maître, et si je sors jamais de mon caractère, j'écrase sous mes pieds son chapeau et je mets en pièces ses robes de soie ; et si elle ne veut pas se conduire comme il faut, je la flanque à la porte ! Oui, oui, ne me regarde pas comme cela, je la flanque à la porte, te dis-je. Et toi aussi déjà ? qu'as-tu au cou, dépensier ?

— Oh ! mon Dieu, je l'avais déjà oublié ! s'écria Paul en arrachant sa cravate de satin pour la jeter loin de lui. Ma mère me l'a mise par force ; mais moins j'aurai sur moi de ces chiffons de couleur, mieux cela vaudra !

Le jeune homme avait fait un pas en arrière et son regard était fixé avec un triste étonnement sur son père qui, semblant affaissé de nouveau, appuyait la tête sur les mains et contemplait la table, dans un morne silence.

Au bout d'un instant, Paul dit, à demi en colère :

— Je voudrais que l'héritage fût je ne sais où. Nous ne sommes pas nés pour être riches ; cela nous tourmente... Croiriez-vous, père, que j'aimerais mieux rester pauvre que de passer ma vie comme cela ?

— Ne désire pas la pauvreté, mon fils, dit le ramoneur en soupirant. Si ta mère ne devient pas plus raisonnable, la misère ne viendra que trop tôt. Peut-être est-elle déjà, menaçante, à notre porte !

Le ton de la voix de son père était si étrange et si plaintif que le jeune homme le regarda d'un œil surpris, et dit bientôt avec une inquiétude pleine d'anxiété :

— Mais, père, vous êtes malade, très-malade !

— Il ne me manque rien ; je suis un peu fatigué, voilà tout ! répondit le ramoneur d'une voix faible.

— Comment, est-ce possible ? L'argent vous aurait-il changé à ce point ? Vos yeux sont défaits, vos joues pâles, votre voix tout autre qu'auparavant. Tout en vous, père, accuse la langueur et l'affaissement. Ah ! vous étiez toujours si joyeux et si bon compagnon ; vous chantiez du matin jusqu'au soir ; toute parole qui sortait de votre bouche faisait rire. Je sens bien que l'argent est ennemi de la joie, car moi aussi je penche parfois la tête sur la poitrine, et un je ne sais quoi commence à me ronger le cœur...

— Oui, mon fils, murmura le ramoneur, il y a bien quelque vérité dans ce que tu dis ; mais pourtant, être riche, c'est un si grand avantage !

— Il paraît, dit Paul avec ironie. Depuis qu'il est question de ce maudit héritage, je n'ai encore entendu que maugréer et se plaindre. Je commence à craindre fort qu'on ne nous nomme *Jean le soucieux* et *Paul l'affligé !*

— C'est ta mère qui est cause de tout, dit avec aigreur le père Smet ; c'est sa rage de dépenser qui cause mon tourment. Pense un peu, Paul, elle vient de sortir pour aller à la recherche d'une servante... Et elle assure n'en vouloir pas d'autre qu'une fille qui ait déjà servi chez une dame ! Je me suis opposé à la chose avec colère ; mais qui sait si, malgré cela, elle n'en fera pas à sa tête ? Des gens étrangers chez moi ! Pour le coup, je ne dormirai certainement plus de ma vie.

— Mais pourquoi avez-vous si peur de tout, père ? Si nous avions reçu l'héritage et qu'il y eût dans la maison beaucoup d'argent, je le comprendrais, mais...

La porte de la rue s'ouvrit en cet instant, et il entra une personne dont l'apparition coupa la parole à Paul.

C'était un jeune laquais de bonne maison, portant un chapeau galonné d'or et un antique habit de livrée, dans lequel il se trouvait comme dans un sac et dont les pans lui descendaient jusque sur les talons. Le gaillard avait les cheveux roux et une figure rouge et boursouflée qui attestait une bêtise extraordinaire.

A son entrée, il regarda avec stupéfaction autour de la chambre, et se dit tout à lui-même :

— Ces gens de la ville ne pensent qu'à se moquer de vous ! Je me suis trompé, mais je vais pourtant demander...

— Eh bien, que signifie cela ? s'écria Paul.

— C'est que, voyez-vous, mon garçon, je ne suis pas où je devrais être. Les filles, là-bas dans la rue, m'ont mal renseigné. Je dois aller chez la dame de ce ramoneur qui a hérité, tout d'un coup, de tant de tonnes d'or et de vaisseaux.

— C'est ici, répondit Paul.

— Ici, ici, dans cette maison ! balbutia le laquais. Une dame ! c'est impossible !

— Si vous ne voulez pas le croire, allez-vous-en bien vite et laissez-nous en paix.

Le ramoneur, plongé dans de pénibles réflexions, hochait la tête, mais sans dire mot; il fixait les yeux sur la table avec un sourire de mépris.

— Si c'est ici, dit le jeune paysan à Paul, je dois dire pourquoi j'y suis venu. Il faut savoir que je demeure chez Mme van Staen. Cette dame est venue me chercher derrière mes vaches en me disant que je mènerais une vie de monsieur ; mais vous ne sauriez croire comme j'ai été traité là. Ce n'étaient que soufflets par-ci, claques par-là ! Depuis que j'ai écrasé sous la porte la queue de son maigre chien, et que j'ai mis le feu, *par abus*, aux rideaux des fenêtres, elle ne peut souffrir ma présence. Je ne puis bouger qu'elle ne m'appelle âne, imbécile, stupide paysan et mille autres mots des gens riches ; vous l'avez sans doute éprouvé comme moi. J'ai entendu dire que votre dame désirait avoir un domestique pour monter derrière la voiture et pour porter son manchon ou son livre de prières. Outre cela, je sais tout, et soigner les chevaux aussi. Vous êtes sûrement le palefrenier, et celui-là peut-être le cocher de madame. Dites tous les deux une bonne parole pour moi; nous nous entendrons bien ensemble et nous nous arrangerons de manière à avoir bonne vie...

Paul regarda son père avec un sourire ironique ; mais le ramoneur entra soudain dans une violente colère. Il bondit debout, tendit le poing vers le laquais, et s'écria d'une voix tonnante :

— Sors de chez moi, impudent coquin ! Vite ! vite ! ou je te jette au milieu de la rue.

Et comme il s'avançait sur le domestique et faisait un geste qui annonçait l'intention de mettre sa menace à exécution, celui-ci recula vers la porte en disant avec effroi :

— Allons, allons, ne me mordez pas, je ne vous ai jamais fait de mal. Ces messieurs de la ville, je crois qu'ils ont tous un coup de marteau !

A ces mots, il tira la porte derrière lui et s'enfuit.

Néanmoins la porte ne tarda pas à se rouvrir. C'était la mère Smet, qui, en entrant, lança à son mari et à son fils des regards foudroyants.

— Paul, grommela le ramoneur pâle de colère, je m'en vais là-haut ; car je sens bien que je ne dois pas toucher cette femme-là ; je ferais un malheur...

Ce disant, il monta l'escalier en maugréant.

— Qu'y a-t-il encore une fois? demanda la femme d'un ton aigre.

— Oh ! rien, mère ! répondit le jeune homme, il est venu un stupide paysan qui voulait être domestique ici, et nous l'avons renvoyé. Si vous prenez jamais un laquais, c'en sera sans doute un que vous puissiez montrer?

— Ce n'est que cela? dit-elle. Je croyais, à en juger par la figure de ton père, qu'il était survenu encore une fois de terribles événements.

Paul lui saisit la main, et dit d'une voix suppliante :

— Mère, puis-je vous prier de faire une chose avant d'ôter votre manteau ?

— Sans doute, mon enfant ; tout ce que tu voudras.

— Ah ! mère, je suis allé voir Trinette. Si vous l'aviez vue, vous en auriez pleuré ; on aurait dit que la pauvre fille allait mourir. Elle vous supplie de venir chez elle pour lui dire que vous n'êtes pas fâchée contre elle... Et moi qui connais votre bon cœur, mère, j'ai promis que vous le feriez. Venez, mère, venez.

— Cajoleur ! dit la mère en souriant ; qui pourrait te refuser quelque chose ?

Paul alla au bas de l'escalier et cria :

— Père, je vais avec la mère ici près, chez le cordonnier. Nous serons de retour dans un instant !

Et, le visage épanoui de joie, il entraîna sa mère hors de la maison.

V.

Comme si le trésor découvert eût été un démon jaloux qui avait pris cette forme pour tourmenter le ramoneur, la maisonnette où régnait jadis une gaieté si franche se transforma en un enfer de chagrins et de discorde.

Mme Smet, — car elle se faisait nommer ainsi par les voisins, — avait reçu, au bout de quelques jours, ses vêtements neufs et son chapeau de soie. Elle était dans le velours et le satin depuis les pieds jusqu'à la tête ; elle portait de l'or aux oreilles, de l'or au cou, de l'or sur la poitrine, de l'or aux deux mains.

Vêtue et parée de la sorte, comme une véritable grande dame, elle s'en allait par la ville et ne se déconcertait pas le moins du monde en voyant chacun s'arrêter sur son passage avec un rire moqueur ou la montrer du doigt.

Cette attention générale, fixée sur elle, lui était même agréable et flattait son orgueil ; elle supposait que les gens se disaient entre eux :

— Voilà la femme de ce ramoneur qui est devenu tout d'un coup riche à trésors !

Et cette désignation ne lui semblait nullement un blâme ; voire même, croyait-elle parfois remarquer que les passants s'arrêtaient, étonnés de la majesté de son attitude et de sa démarche. Alors elle lisait dans les regards des spectateurs qu'ils voulaient dire :

— Voilà Mme Smet ! comme elle est imposante ! En vérité, on peut reconnaître à la majesté de sa personne qu'elle est d'une bonne famille !

En effet, n'eût été la nouvelle du merveilleux héritage qui l'avait fait connaître dans toute la ville, on n'eût pas trouvé de différence entre une grande dame et elle..., sauf que la ramoneuse enrichie était couverte d'habits et de bijoux comme un mannequin de magasin de modes, qu'elle tenait la tête un peu roide et la tournait sans cesse et de tous côtés, avec tant de lenteur qu'on l'eût crue posée sur un pivot ; qu'elle avait de grands pieds plats et faisait des enjambées toutes masculines ; qu'elle avait la face rouge et semblait demander du regard à tout le monde :

— Eh bien ! que vous en semble ? Dites encore que Mme Smet n'est pas d'une bonne famille ?

On la voyait souvent aux environs du pont de Meir et du marché aux Œufs, où se trouvent les plus riches magasins de modes. Elle y achetait quelques menus objets et bavardait pendant des heures entières avec la dame ou les filles de boutique, sur sa tante de Hollande et sur ses projets de monter une maison aussi belle et aussi riche que celle d'un des premiers gentilshommes.

Elle demandait tous les jours, et à tout le monde, si on ne connaissait pas de bonne femme de chambre, de cuisinière, de cocher, de palefrenier, de laquais ; elle demandait conseil au sujet de la couleur à préférer dans les chevaux qu'elle devait acheter, et estimait qu'il était malsain d'habiter la place de Meir, parce qu'il passe un égout sous la rue. Pour ce motif, elle avait résolu d'oc-

cuper une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques; et, comme les propriétaires ne voulaient pas la vendre, elle se bornerait à la louer jusqu'à ce que quelque chose de mieux fût mis en vente.

Après avoir, dans sa promenade, exhibé sa personne par la ville, elle rentrait chez elle; mais elle s'arrangeait toujours de façon à ne jamais revenir dans sa rue deux fois de suite par le même côté. Grâce à ce manége, tous les voisins pouvaient la voir et l'admirer successivement.

A chacune de ses connaissances elle adressait un grave et bienveillant sourire ; elle appelait certaines femmes par leur nom, promettait à toutes sa protection et sa faveur; mais elle faisait cela avec tant de hauteur que les gens objets de ses prévenances sentaient leur cœur déborder de fiel à l'intention de l'orgueilleuse et vaniteuse femme.

Le ramoneur était le plus malheureux homme du monde. Il savait que le trésor n'était pas inépuisable, et maugréait, du matin au soir, au sujet de la prodigalité de sa femme. Celle-ci l'appelait ladre, bourru, grippe-sou, et assurait qu'il prouvait bien de quelle famille de rien il était.

En outre, c'était son argent à elle et non à lui, et elle pouvait en faire ce qui lui plaisait. Elle n'était pas d'avis de vivre comme les gens qui regardent à un florin; et si lui, Smet, entendait couper un liard en quatre et se laisser dépérir par avarice, elle saurait montrer comment on doit se servir de l'argent.

Alors le ramoneur se mettait en colère et voulait avoir à toute force la clef de l'armoire; madame oubliait la dignité de sa condition, mettait les poings sur les hanches et accablait le pauvre homme d'un tel déluge d'injures et de menaces que, les larmes aux yeux, il montait les escaliers en grommelant.

Parfois c'était bien pire encore; une fois même la querelle avait été jusqu'aux voies de fait. Après une provocation prolongée, le ramoneur avait mis le poing d'une façon un peu incivile sur l'épaule de son orgueilleuse moitié; mais Mme Smet, exaspérée, avait bondi comme un chat et labouré de ses ongles les joues de son mari.

Les choses en étaient restées là; mais les deux époux se regardaient de si mauvais œil réciproquement et étaient tellement irrités l'un contre l'autre, que tout rapprochement était devenu impossible. Pendant des journées entières, ils ne se disaient pas un mot, et si par hasard la voix de l'un s'adressait à l'autre, ce n'était que pour faire entendre des paroles rudes et bourrues..

La mère Smet voulait, à toute force, louer la grande maison du marché Saint-Jacques; son mari assurait de cent façons qu'il ne délogerait pas. De ce dissentiment résultaient à tout instant de longues et vives querelles, si bien que déjà la femme avait menacé une fois d'aller trouver un avocat pour demander le divorce au tribunal.

Paul, le joyeux garçon, avait perdu courage. Ces éternelles altercations entre ses parents l'attristaient extrêmement; car, quelque léger et plaisant qu'il fût en paroles, il avait un cœur doux et aimant.

Il ne lui échappait plus de bons mots, et quand il essayait encore parfois une plaisanterie, il n'y réussissait pas : il y avait de l'amertume et de la tristesse dans le son de sa voix.

Quand il se trouvait seul avec son père, il mettait tout en œuvre pour le consoler et calmer son irritation; s'il était avec sa mère, il s'efforçait, par de douces paroles, de lui faire comprendre que son père était peut-être un peu trop emporté, mais que ses habitudes ménagères et économes méritaient bien du moins qu'on les excusât.

Le bon Paul se donnait une peine inutile. Dès que ses parents se retrouvaient face à face, l'avarice de l'un s'insurgeait contre la prodigalité de l'autre, et la querelle recommençait chaque fois avec plus de vivacité.

Le jeune homme avait encore une autre cause d'inquiétude et de chagrin. Sa mère avait, à la vérité, renoncé à son dessein de l'éloigner de Trinette; mais, depuis ce moment, elle n'avait pas cessé d'humilier la pauvre enfant et de porter de profondes blessures au sentiment qu'avait le cordonnier de sa propre dignité.

Trinette était-elle chez la mère Smet, celle-ci voulait lui apprendre comment il lui fallait marcher et se tenir, comment elle devait parler et saluer, comment elle devait tenir la tête et poser ses pieds. La patiente jeune fille, inspirée par l'amour, se livrait complaisamment en jouet à la vanité de sa future belle-mère; elle paraissait même écouter celle-ci avec reconnaissance quand elle lui faisait sentir quelle faveur, quelle grâce c'était pour elle d'être accueillie dans une si bonne famille.

Quand il était question de cela à la boutique ou dans le voisinage, Mme Smet parlait abondamment de sa générosité, et donnait pour preuve à l'appui de ce fait que, par pure bonté, elle avait consenti au mariage de son fils avec la fille d'un... cordonnier. Elle avait même dit un jour au père de Trinette que c'était un grand honneur pour lui que de devenir membre d'une aussi respectable famille.

Les commentaires humiliants pour lui de la mère Smet, irritaient de plus en plus le cordonnier; celui-ci ne dissimulait pas son amer ressentiment devant Paul, auquel il exprima franchement ses doutes sur la réalisation du mariage projeté, et déclara que lui-même s'y opposerait si la mère Smet continuait de traiter sa fille comme une mendiante qu'on tolère par grâce.

Bien que le cordonnier ne fût qu'un pauvre artisan, il avait aussi son orgueil, et il aurait assurément interdit depuis longtemps déjà l'entrée de sa maison à Paul; mais comme le jeune homme et son père lui donnaient toutes sortes de bonnes paroles et le suppliaient, les larmes aux yeux, d'être indulgent, il différait toujours cette grave résolution. Il n'en restait pas moins beaucoup d'amertume dans son cœur, et il ne regardait plus Paul de bon œil.

Grâce à ces contrariétés, les deux jeunes gens commencèrent à concevoir des craintes sérieuses, et il n'était pas rare, quand Paul était assis auprès de Trinette, que des larmes silencieuses coulassent sur leurs joues.

Déjà huit jours s'étaient passés depuis la découverte du trésor; le ramoneur n'avait pas quitté la maison, sinon le dimanche pour aller à l'église.

On était au lundi, et le soir allait tomber; il y avait eu ce jour-là une nouvelle et violente altercation, avec cette différence que cette fois une apparente réconciliation avait suivi.

La mère Smet, se trouvant dans une disposition plus favorable, s'efforça de faire comprendre à son mari qu'il avait tort de rester toujours à la maison, et qu'il vaudrait mieux, pour sa santé et pour sa raison, qu'il fréquentât un peu la société.

Sur la demande de son père, Paul promit qu'il ne quitterait pas la maison, et le ramoneur se laissa persuader qu'il ferait bien d'aller boire une pinte avec les amis.

Sa femme s'était donné beaucoup de peine pour lui faire avouer qu'il ne devait pas aller dans un estaminet, mais bien dans un café de la place Verte ou de la place de Meir, où il boirait du vin. Toutefois, comme elle était

de bonne humeur, elle consentit enfin à ce que son mari allât faire une promenade hors la ville jusqu'au *Dam*, comme c'était son habitude auparavant.

Lorsque le ramoneur arriva au Dam et s'y retrouva au milieu de ses vieux amis, il se passa quelque temps en félicitations de toute nature ; mais dès qu'on se fut installé autour d'une table pour faire une partie de cartes, ces démonstrations cessèrent naturellement et le ramoneur se retrouva aussi à son aise et aussi gai qu'avant d'être enrichi ! Comme le son de voix amies lui était doux ! Quelle franche sympathie et quelle cordialité dans toutes leurs paroles ! Comme la bière d'orge lui semblait bonne et réchauffante, au milieu de cette société accoutumée ! Comme sa pipe lui semblait bonne, et comme les bouffées de fumée se déroulaient en agréables spirales au-dessus de la table !

Le père Smet se trouvait dans un autre monde, et, pendant quelques heures, il oublia son trésor et en même temps sa femme. Il retrouva quelques-unes de ses plaisanteries favorites et fit, de temps en temps, rire les amis.

L'horloge de l'estaminet sonnait dix heures lorsque le ramoneur, stupéfait que le temps eût passé si vite, se leva et dit qu'il retournait chez lui.

Smet se régalant au *Dam* avec ses amis.

On chercha à le retenir. Dans un autre estaminet, deux bouchers avaient parié à qui mangerait le plus d'œufs durs, et l'on voulait y attendre l'issue de la gageure.

Le père Smet qui, par oubli, était déjà resté dehors beaucoup trop tard, serra la main à ses amis en leur promettant de venir, comme autrefois, leur tenir société plusieurs fois par semaine.

Il faut une demi-heure environ pour se rendre du *Dam* à la porte de Borgerhont, et les chemins sont très-déserts.

La nuit était sombre ; mais comme le ramoneur avait fait cent fois cette route, il marchait d'un pas assuré.

Il était heureux d'avoir vu ses amis ; son cœur battait plus légèrement ; et, dans l'obscurité, un doux sourire se jouait sur ses lèvres à la pensée des agréables soirées qu'il passerait au Dam, pendant tout le printemps, au milieu de ses anciens compagnons. Il se trouvait sur les fortifications extérieures de la ville, passablement loin de toute habitation, et marchait avec insouciance sous les grands arbres.

Tout à coup un cri étouffé de terreur lui échappa. Un grand gaillard s'élança de derrière un arbre et posa un poignard sur la poitrine du ramoneur tremblant.

—Si tu cries ou si tu appelles, tu es mort ! dit le brigand.

—Qu'est-ce ? que voulez-vous de moi ? balbutia le pauvre homme à demi mort

— La bourse ou la vie ! dit l'autre d'un ton menaçant.

—Tenez, voilà tout ce que j'ai; une pièce de cinq francs et quelques cents...

— Tu mens ; tu as hérité ; il me faut de l'or ou tu es perdu ! dit le brigand d'une voix contenue, et en même temps il siffla entre ses dents comme pour donner un signal.

Deux autres coquins s'élancèrent des profondeurs des fortifications; l'un d'eux serra un mouchoir de poche sur la bouche du ramoneur; l'autre le renversa en arrière et l'étendit sur l'herbe.

On fouilla toutes ses poches ; on lui prit sa montre d'argent, on lui déchira sa redingote, on le maltraita cruellement. Le pauvre homme ne pouvait faire entendre un cri et sentait avec une inexprimable angoisse qu'il allait étouffer.

D'affreuses paroles retentissaient à ses oreilles:

— Tue le coquin ! Il nous a fait tort, le voleur qu'il est!

Soit que les brigands eussent entendu le bruit de personnes qui approchaient, soit qu'ils fussent convaincus qu'il n'y avait plus rien à tirer de leur victime, ils donnèrent au ramoneur quelques coups de poing, le frappèrent du pied dans les reins et le précipitèrent dans un fossé des fortifications, après quoi ils s'enfuirent rapidement dans l'obscurité.

Le père Smet resta un moment par terre, comme étourdi. Cependant, comme il n'était pas dangereusement blessé, il revint bientôt à lui-même, se releva et suivit d'un pas précipité le chemin de la porte.

Il voulait demander du secours dans l'une des premières maisons, afin que les voleurs fussent poursuivis ; mais il reconnut l'inutilité de la tentative et fut, du reste arrêté dans l'exécution de son projet par la crainte que toute la ville et surtout le commissaire de police ne se mêlassent de l'affaire.

Comme un véritable avare qu'il était devenu, il préféra dévorer son chagrin que d'attirer l'attention générale sur lui-même et peut-être les soupçons de la police sur son trésor.

Le cœur palpitant, et encore tout tremblant d'anxiété, il franchit la porte de la ville pour regagner sa demeure. Il lui passa par la tête d'amères réflexions sur les avantages d'être riche, et il maudit plus d'une fois le trésor qui avait attiré sur lui tant de malheurs, tant de chagrins, tant de périls. Il regretta son ancienne vie, sa pauvreté et sa gaieté ; et maintes fois il se demanda si le mieux ne serait pas de partager le trésor entre ses voisins nécessiteux... Mais toutes ces réflexions s'évanouirent chaque fois devant la puissance du démon de l'or, qui le tenait courbé sous lui ; et son âme se rattachait toujours avec une anxieuse ardeur à l'or qu'il possédait.

Ce fut ainsi, flottant entre le désespoir, la terreur et l'avarice, qu'il rentra chez lui et se laissa tomber sur une chaise en poussant un douloureux soupir.

Sa femme et son fils lui prodiguèrent la plus aimante sollicitude et entendirent en frémissant le récit de sa mésaventure.

Cette nuit encore le ramoneur ne put fermer l'œil. Dès que le sommeil le jetait dans l'assoupissement, il rêvait de voleurs et d'assassins ; et puis il sentait encore une poignante douleur, suite des coups qu'il avait reçus sur la tête et les épaules pendant l'attaque.

VI.

Le lendemain matin, le bruit se répandit tout à coup dans la rue que la mère Smet n'avait pas hérité et ne pouvait hériter. L'avocat chargé, pendant longues années, de la recherche de ses parents, avait dit et assuré que les Smet n'avaient pas de famille en Hollande, et, par conséquent, ne pouvaient faire d'héritage de ce côté.

La mystérieuse conduite du ramoneur donna du poids à cette nouvelle; l'envie des voisins et leur ressentiment contre l'orgueil de la mère Smet accueillirent l'accusation avec joie, et l'on se mit à répandre partout des soupçons de toute espèce sur l'origine inexpliquée de la soudaine richesse du ramoneur.

Les voisins furent encore confirmés dans leurs mauvaises pensées quand ils virent trois ou quatre agents de police se promener dans la rue avec une apparente insouciance, mais en jetant autour d'eux des regards obliques, comme des oiseaux de proie qui ont senti la présence d'une victime, sans savoir encore au juste dans quel gîte elle s'est réfugiée.

On racontait, entre autres choses, que, huit jours auparavant, — justement dans la nuit qui avait précédé la nouvelle de l'héritage, — on avait commis un vol chez un changeur de la ville, et que les voleurs avaient enlevé d'une caisse une quantité considérable de pièces d'or et d'argent... Il n'y avait personne qui voulût affirmer que le ramoneur fût capable de faire tort à quelqu'un d'un centime ; mais l'argent ne pouvait cependant être tombé du ciel, et les Smet devaient savoir d'où il leur était venu !

Paul était chez le cordonnier, assis à côté de Trinette qui continuait à broder, mais qui avait peine à intercepter avec la main les larmes qui menaçaient de tomber de ses yeux sur son ouvrage. Le jeune homme avait la tête baissée et gardait le silence ; cependant sa physionomie trahissait une grande agitation intérieure ; par moments, la rougeur de l'indignation et de la colère enflammait son front, puis son visage prenait de nouveau l'expression du découragement, ou un frisson d'angoisse parcourait son corps. Il devait connaître les accusations qu'on répandait dans le voisinage contre son père, car il était visiblement absorbé dans des pensées de désespoir et tressaillait sous le coup de la honte.

La jeune fille, par compassion pour lui, s'efforçait de comprimer sa propre douleur, et disait d'une voix qui voulait consoler :

— Paul, ne soyez donc pas si triste. Ce sont de mauvaises langues; ne vous en inquiétez pas. Que signifie le bavardage des gens si vos parents peuvent prouver d'où ils ont reçu l'argent?

— L'argent ? murmura le jeune homme. Ah ! mon amie, l'argent fera notre malheur ! Mon père devient aussi maigre qu'une arête ; il tombera malade et y restera. Et ma mère, ma pauvre mère ! Je n'ose dire ce que je pense. Elle a encore ses cinq sens ; mais qu'arrivera-t-il plus tard? Il y a des moments où je tremble pour sa raison ! Puis votre père est si fâché contre moi ! Et je ne puis lui donner tort ; il a à subir tant d'humiliations ! Ah ! Trinette, Trinette, que sera-ce, maintenant qu'on dit de mon père innocent des choses qui me font dresser les cheveux sur la tête de honte et d'épouvante ! O mon amie, je tremble, j'ai peur. Il y a quelque chose qui me dit qu'on va nous séparer... que tous deux, pendant notre vie entière, nous n'aurons plus que peines et chagrins...

La jeune fille cacha son visage dans ses mains.

— Trinette, reprit Paul d'une voix singulièrement émue, ce matin je suis allé en cachette à l'église, et j'ai prié, pendant une heure au moins, au pied de la croix... J'ai supplié Dieu d'être assez miséricordieux pour nous faire pauvres comme auparavant !

La jeune fille leva la tête et dit, les yeux pleins de larmes :

— Paul, il ne faut pas vous entretenir ainsi vous-même dans les pensées de tristesse. Il y a tant de gens riches ; ont-ils donc tous du chagrin ?

— Je n'en sais rien, Trinette ; mais pour nous l'argent n'est que poison et fiel. Depuis ce malheureux jour, nous n'avons eu que disputes, malheurs, craintes et chagrins. Mon père a failli être assassiné hier : hier, par le poignard des meurtriers, aujourd'hui, par la diffamation ! Oh ! c'est affreux ! Entendre dire que mon père a pris le bien d'autrui, qu'il est un voleur ! Et ne pouvoir trouver le serpent qui, le premier, a jeté son venin sur le nom de mon père !

Le cordonnier rentra en cet instant. Son visage était pâle et trahissait une profonde émotion ; on eût pu croire qu'il venait de ressentir une grande épouvante.

— Trinette, dit-il d'une voix rapide, va là-haut dans ta chambre ; laisse-moi seul avec Paul, mais ferme d'abord à clef la porte de la rue.

La jeune fille jeta un cri d'angoisse et tendit vers son père des mains suppliantes, comme pour conjurer un cruel arrêt ; mais un regard impérieux et la répétition de l'ordre donné la forcèrent à l'obéissance. Elle quitta la chambre en se couvrant les yeux des deux mains.

Le cordonnier se plaça devant le jeune homme, et lui demanda d'une voix altérée :

— Paul, d'où votre père tient-il les pièces d'or que votre mère montre par poignées partout ?

Le jeune ramoneur le regarda tout stupéfait, mais ne répondit pas assez vite.

— Dites, dites, d'où vient cet argent ? C'est pour votre bien que je le demande.

— Ma mère l'a hérité, balbutia Paul.

— L'héritage est-il donc déjà arrivé ?

— Non, pas encore.

— D'où vient donc l'argent ?

— Elle l'a sans doute reçu d'avance.

— De qui ? de qui ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien, malheureux ! Mon pauvre ami Smet, que va-t-il lui arriver, mon Dieu ?

— Mais qu'avez-vous ? s'écria Paul avec une vive terreur. Vous êtes hors de vous. Qu'est-il arrivé ? Je tremble comme une feuille : vous me faites mourir d'anxiété !

Le cordonnier le prit par la main, l'entraîna loin de la fenêtre, et lui dit d'une voix confidentielle et triste :

— Paul, j'ai été appelé tout à l'heure pour prendre mesure d'une paire de souliers au domestique du commissaire de police. C'était une feinte ; le commissaire lui-même avait à me parler. Il m'a questionné sur votre père, sur l'héritage, sur les explications que votre mère donne aux voisins, sur l'origine des pièces d'or qu'elle montre. Je ne puis vous dire ce que m'a confié le commissaire ; mais j'ai pitié de votre père, qui a toujours été mon ami, et eût-il mal agi, je n'en plaindrais pas moins son malheureux sort.

L'œil immobile et frissonnant, comme s'il eût eu la fièvre, Paul regarda le cordonnier dans les yeux.

— J'ai pitié de vous, Paul, et de ma pauvre Trinette qui n'en peut rien... ni vous non plus, Paul.

— Pour l'amour de Dieu, parlez, qu'est-il arrivé ? s'écria le jeune homme hors de lui.

— Paul, chuchota le cordonnier, dites à votre père qu'il se sauve aussitôt que possible, qu'il décampe ; car les gens de loi vont venir pour l'arrêter...

— Pour l'arrêter ! s'écria Paul avec une convulsive expression de fierté sur le visage ; pour arrêter mon père ! Ah ! ah ! vous voulez rire !

— Croyez-moi, Paul, répéta le cordonnier d'une voix suppliante, suivez mon conseil, ou votre père est perdu !

Et, approchant sa bouche de l'oreille du jeune homme, il lui dit à voix basse :

— On a volé beaucoup d'argent chez un changeur, et votre père est soupçonné au moins de complicité.

Paul se prit à trembler affreusement et fixa sur le cordonnier un œil égaré.

— Comment ! s'écria-t-il, vous ajoutez foi à une semblable calomnie ? Vous croyez possible que mon père soit un voleur ?

— Non, non ; mais s'il ne peut dire d'où lui vient l'argent, comment se justifiera-t-il ?

— Il le dira. Pourquoi en doutez-vous ?

— Tant mieux. Je le lui ai demandé souvent, mais il y avait toujours du louche. Faites maintenant ce que vous voulez, Paul ; mais vous comprenez que tant que cette affaire n'est pas tirée au clair, vous ne pouvez plus venir ici. Trinette n'a que sa bonne réputation. Vous ne voudriez pas lui enlever sa seule richesse...

Un cri de douleur et de désespoir s'échappa du sein du jeune homme. Il se leva en s'écriant :

— Ah ! je le saurai ! je veux le savoir !

A ces mots, il s'élança de la chambre dans la rue.

Quand il entra chez lui, il trouva son père seul, assis sur une chaise.

Il ferma la porte, tourna la clef, poussa le verrou, et dit d'un voix troublée et rapide :

— Mon père, mon père bien-aimé, ne prenez pas en mal la question que je vais vous faire ; je ne puis supporter davantage ce supplice ; il faut que je le sache !

Le ramoneur considéra son fils avec surprise.

— Dites-moi, père, dites-moi d'où vient l'argent que ma mère a montré partout ?

— Nous l'avons hérité.

— Non, non, pas encore hérité, mais reçu par avance, n'est-il pas vrai ? Reçu en ville peut-être sur la part d'héritage qui vous revient ?

— Eh bien, oui. De quoi t'inquiètes-tu là ?

— De qui l'avez-vous reçu ? Où ? reprit le jeune homme avec une impatience fébrile.

— Mais, Paul, que signifie cela ? s'écria le ramoneur d'un ton sévère. Tu manques de respect à ton père en osant l'interroger comme si tu étais son juge !

Ce dernier mot frappa vivement le jeune homme.

— Je veux le savoir ; je le saurai ; il faut que je le sache ! s'écria-t-il.

Le père Smet hocha douloureusement la tête, et dit tristement :

— Ah ! Paul, tu me demandes là une chose que je ne puis te dire.

— Que vous ne pouvez me dire ? dit Paul tout tremblant. Ciel !

— Qu'as-tu donc, Paul ?

— Mon père, mon père, on a volé beaucoup d'argent chez un changeur ; on vous soupçonne de complicité dans le crime !

Le ramoneur fut saisi d'une profonde anxiété, mais il parvint à contenir son émotion.

— Ce sont de méchants bruits répandus par les envieux, balbutia-t-il ; il ne faut pas t'y laisser prendre...

— Hélas ! hélas ! les gendarmes vont venir, père... pour vous arrêter !

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage du ramo-

neur; il poussa un sourd cri d'angoisse et fut saisi sur sa chaise d'un violent tremblement.

La soudaine émotion de son père frappa Paul d'effroi. Il joignit les mains et ajouta d'une voix pleine de supplication :

— Pour l'amour de Dieu, père, dites-moi où et de qui vous ou ma mère avez reçu l'argent?

Le ramoneur resta muet.

— Hélas! s'écria Paul d'un ton déchirant, ce qu'on dit serait-il vrai? Mon père n'oserait-il révéler la source de l'argent? Ah! j'en meurs de honte!

A cette accusation portée par son propre fils, le ramoneur porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer amèrement. Les larmes abondantes qui coulaient à travers ses doigts navrèrent le cœur du jeune homme et le firent repentir de ce qu'il venait de dire.

Il passa le bras au cou de son père, posa un affectueux baiser sur son front et dit en pleurant :

— Ah! pardon, mon père; je suis si malheureux!

— Accusé par mon fils! dit le ramoneur en gémissant. En quoi ai-je mérité cela, ô mon Dieu?

— Non, non, dit Paul; mais il faut que je vous entende

Paul annonçant à son père qu'on va l'arrêter.

calomnier, et je ne puis vous défendre. On me demande partout d'où vous vient l'argent? O mon père bien-aimé, dites-le-moi donc!

— Je ne le puis, je ne le dois pas, répéta le père Smet.

Et voyant que ces paroles faisaient de nouveau pâlir son fils, il ajouta :

— Mais sois assuré que ton père est un honnête homme.

— Et les gendarmes, mon père, ne le leur direz-vous pas? s'écria Paul en frémissant.

Le ramoneur, comme pour échapper à toute explication ultérieure, se leva, et montrant la porte du doigt, il dit d'un ton impératif :

— Paul, va-t'en, laisse-moi seul; je le veux!

— O mon père, mon père! dit le jeune homme en gémissant et se tordant les bras de désespoir.

— Obéis-moi; va-t'en, répéta le ramoneur avec une colère apparente.

Paul leva les mains au ciel et sortit en poussant des cris navrants de douleur.

Pendant une demi-heure, le ramoneur demeura tout à

fait seul. L'œil fixé dans le vague, il réfléchissait à toutes les tristes émotions que lui avait procurées le trésor, et à ce que sa demeure était devenue un enfer plein d'alarmes et de chagrins. Durant cette mélancolique méditation, grandit dans son cœur un sentiment de haine contre l'argent fatal qui lui avait ravi la paix et le bonheur de sa vie. Le démon de l'avarice essaya bien de comprimer la révolte de son âme, mais la pensée de l'accusation portée contre lui par son fils lui-même et l'indicible effroi que lui inspirait la visite annoncée des gendarmes lui donnèrent assez de force pour résister à la tentation.

Il résolut, enfin, dans le cas où l'on ferait chez lui une perquisition légale, de révéler franchement toute la vérité, dût-on même lui enlever le trésor. A la grâce de Dieu ! en ce cas il redeviendrait ramoneur comme avant.

Cette résolution soulagea son cœur, et même il se réjouit à l'espoir de redevenir gai et de bonne humeur comme Jean le farceur l'avait toujours été.

Les cancans des voisins à la porte de Smet (Chap. VII).

Lorsque la mère Smet revint de sa promenade du matin, son mari lui raconta ce qu'avait dit Paul, et il ajouta qu'il avait formé le dessein ferme et immuable de dire loyalement les choses telles qu'elles étaient et même de livrer le trésor aux gens de loi s'ils le désiraient.

Sa femme savait mieux que lui les bruits qu'on répandait et ce qu'ils avaient à craindre. Elle éclata d'abord en injures contre le cordonnier, qui, selon elle, poussé par l'envie, était allé chez le commissaire et était cause de tout. Elle dit et redit ensuite sur tous les tons que Paul n'épouserait jamais Trinette. Puis elle fit répéter à son mari la dernière partie de son allocution et lui répliqua ironiquement :

— Smet, Smet, quelle poule mouillée tu es devenu ! Le mot gendarme suffit pour abattre ton cœur. As-tu volé ? As-tu pillé ? Que peut-on te faire ?

— C'est égal, je ne veux pas mentir devant la loi.

— Non, tu as raison, dis tout bonnement la chose, niais que tu es ! Tu le sais bien, quand la loi tient quelque chose, il est difficile de le lui faire lâcher. Laisse les avocats et les gens de Bruxelles faire leurs choux gras avec ton argent. Ils riront de bon cœur, par-dessus

le marché, de l'oiseau qui se fait si innocemment plumer!

— Tu peux dire tout ce que tu veux, je ne cacherai rien... et puis, vois-tu, cet argent commence à m'être joliment à charge; je voudrais qu'il fût encore au fond de la montagne où ce maudit or a poussé!

Tout à coup la mère Smet entra en colère, et, les poings sur les côtés, s'écria :

— Oui-dà! Est-ce là la chanson que tu comptes chanter? Nous verrons cela! C'est mon argent; tes parents n'ont jamais possédé un liard de plus que ce qu'il leur fallait chaque jour pour ne pas mourir de faim. Comment! tu livrerais à la justice l'héritage de mon père? Vite, parle! persistes-tu dans cette sotte idée?

Le pauvre homme, troublé par les regards enflammés de sa moitié et craignant qu'elle ne s'en tînt pas aux paroles, n'osa dire : *Oui!* mais il fit un signe affirmatif.

— Voleur! voleur! s'écria la femme, tu me déroberais mon argent pour le donner à des étrangers qui n'ont rien à y voir? Eh bien, je ne veux pas être davantage la femme d'un pareil coquin. Je vais de ce pas trouver un avocat; je veux être séparée de toi; la loi le permet... tu seras libre alors d'être pauvre à ta guise et de ramoner les cheminées... car tu as la misère dans le sang, va-nu-pieds que tu es!

— Mais, ma chère femme, dit le ramoneur tout pâle, écoute donc la voix de la saine raison...

— Quelle saine raison? Il n'y a jamais eu un grain de raison dans toute ta famille! Parle, te dis-je, te conduiras-tu, oui ou non, comme je le veux?

Le mari se tut.

— C'est bien, dit-elle furieuse, je vais couper court à tout; je pars avec l'argent, et tu ne me reverras plus de ta vie!

Et comme le ramoneur restait immobile et la tête baissée, sa colère s'enflamma davantage encore. Elle s'élança vers l'armoire et se mit effectivement à remplir d'argent ses poches, et de plus à en charger une serviette, en murmurant d'une voix frémissante :

— Tu vas voir! Reste ici, nigaud, et puissent les gendarmes te pendre haut et bien à une belle corde! Adieu, au revoir; je pars pour l'Amérique avec le premier vaisseau venu... et j'irai même plus loin encore pour ne plus entendre parler de toi!

Le ramoneur savait bien que sa femme ne mettrait pas à exécution ces menaces insensées; mais il s'émut à l'idée que, chargée d'argent comme elle l'était, elle allait courir chez les voisins, et se faire elle-même l'objet de la risée générale.

Il atteignit la porte d'un bond, donna un tour de clef, et cacha celle-ci dans sa poitrine.

La femme, se voyant prisonnière, éclata en imprécations furieuses et voulut arracher la clef à son mari par violence.

Cette scène de dissension domestique dura jusqu'à ce que le mari perdît courage et promît de se conduire selon la volonté de sa femme.

Il fut résolu que si la justice ou la police paraissait, tous deux assureraient que l'argent provenait du père de la femme et qu'ils l'avaient conservé depuis la mort de celui-ci. D'une avance sur l'héritage de Hollande, il n'en serait plus question, parce qu'il serait impossible de dire d'où on l'avait reçue. Au surplus, l'argent serait caché de nouveau dans la poutre où il avait été trouvé, et l'on remettrait en place la planchette qui s'ajustait si bien sur l'ouverture.

La mère Smet fit à son mari les plus terribles menaces pour le cas où il oserait désigner de la parole ou du regard la cachette où se trouvait l'argent.

Lorsque le trésor fut transporté au grenier, jusqu'à la dernière pièce, la mère Smet s'efforça de relever l'esprit de son mari et de lui inspirer de nouveau l'amour de la richesse; mais le ramoneur était anéanti par la pensée qu'il lui faudrait mentir devant la justice. Cela lui semblait un acte coupable et déshonorant, et vraiment, en ce moment, il tremblait comme un voleur sur le point d'être surpris. Il n'entendait plus les paroles de sa femme; mais le moindre bruit qui se faisait dans la rue secouait violemment son système nerveux, comme si le pauvre homme, dans son inquiétude, eût cru entendre dans chaque rumeur la voix redoutée des gendarmes.

Dans les rares moments de trêve que lui laissait son trouble, il murmurait d'un ton navrant :

— Maudit trésor! infernal argent!

VII.

Une heure après, l'étroite ruelle était remplie de gens partagés en groupes et s'entretenant avec surprise d'un événement extraordinaire.

La plupart fixaient, tout en conversant, leurs regards étonnés sur la porte du ramoneur, devant laquelle se trouvait un gendarme en sentinelle.

Trinette, appuyée contre le mur de sa demeure, couvrait son visage de son tablier et pleurait amèrement; quelques jeunes filles qui l'entouraient semblaient partager sa douleur, et son amie Annemie s'efforçait particulièrement de la consoler; mais Annemie elle-même ne réussissait pas à retenir tout à fait les larmes qui brillaient dans ses yeux.

L'attroupement le plus considérable se trouvait vis-à-vis de la porte du ramoneur, et l'on y échangeait avec vivacité des remarques de toute sorte sur ce qui se passait.

— C'est bien fait! disait une marchande de poisson; cela lui apprendra à faire la madame! La faiseuse d'embarras pourra aller avec son chapeau de soie et ses robes de satin apprendre aux honnêtes gens de la maison de force de quelle bonne famille elle est. Et si elle veut se pavaner, l'échafaud est assez haut pour cela.

— Pour le coup, elle est sûrement d'une grande famille, dit un autre railleur, elle trouvera à Vilvorde (1) au moins six ou sept cents cousins!

— Mais comment donc est-ce possible? dit en soupirant un vieux tourneur de chaises; j'aurais confié mon dernier sou à Jean le farceur...

— De si bonnes gens! ajoutait un autre, qui n'ont jamais fait à personne ni tort ni dommage!

— Qui tenaient si peu à l'argent qu'ils faisaient encore des aumônes, bien qu'ils n'eussent rien de trop!

— Les gens les plus affectueux et les meilleurs du monde!

— La joie et la gaieté en personne. Ils auraient commis un aussi vilain vol, avec effraction et pendant la nuit!

— Oui, observa la femme du tailleur, par le temps qui court on ne se fierait plus à son propre frère; il n'y a plus que des voleurs. Tant pis pour celui qui se laisse prendre.

— Allons, allons, Beth, dit un maçon en plaisantant, cela n'est pourtant pas si terrible que vous le dites. Parce que votre mari exploite, grâce à ses ciseaux, le drap de la pratique, vous croyez qu'il n'y a plus de braves gens?

— Vous n'échapperez pas à la potence, vous, dit la tailleuse en colère; vous êtes trop vaurien pour cela!

(1) Ville du Brabant où se trouve une maison centrale de détention.

— Grand merci, excellente Beth ! répondit le maçon en riant.

— Il faut que chacun ait ce qu'il mérite, dit la marchande de poisson en interrompant. Je n'aime pas à voir les gens avoir du chagrin ; mais si cette dame de ramoneur devait être exposée sur l'échafaud, j'irais au grand Marché quand je serais au lit de mort.

— Fi, mauvaises langues que vous êtes ! s'écria une jeune fille ; je ne sais comment vous pouvez vous réjouir du malheur qui arrive à votre prochain. Vous serez bien avancés, n'est-ce pas, si on met les Smet en prison ?

— Bonne âme, va ! dit la marchande de poisson en ricanant ; vous aimeriez peut-être qu'on laissât courir les voleurs comme ils l'entendent ?

La jeune fille allait répondre ; mais, en ce moment, une vieille femme avança la tête dans le cercle et dit :

— Mais, seigneur Dieu, savez-vous comment Jean le farceur a fait le coup ?

Tous la regardèrent avec curiosité.

— Fiez-vous encore à quelqu'un, reprit-elle. J'ai toujours dit et je le dis encore, que la justice devrait défendre d'exposer tant d'or devant les fenêtres ; car quand un pauvre homme s'arrête devant la boutique d'un changeur et jette les yeux sur ces tas de pièces d'or, c'est comme si le diable le tentait. Je suis vieille, mais pourtant quand je passe devant la boutique d'un changeur, et que l'argent brille à mes yeux, mon cœur commence à battre terriblement, et l'envie d'avoir ces belles pièces me donne sur les nerfs. Croiriez-vous que j'en ai tout simplement peur ? Voilà Thérèse, la ramasseuse de cendres, qui est toujours avec ses enfants devant ces fenêtres-là ; avant-hier, je lui disais encore : Faites attention, Thérèse, c'est le chemin de l'échafaud !

— Cela est sûr, dit le tourneur de chaises, il y en a plus d'un qui est devenu scélérat à la vue de l'or.

— Quand on a à la maison sept enfants qui meurent de faim et de froid, murmura un ouvrier, et qu'on voit là des montagnes d'or inutile dont une seule pièce pourrait faire votre bonheur et celui de vos enfants, il y a vraiment de quoi s'oublier...

— Mais, mère Beth, que devient donc l'histoire du père Smet ? demanda quelqu'un.

— Ah, oui ! Eh bien, c'est arrivé comme cela aussi. Jean le farceur avait la mauvaise habitude de s'arrêter devant la boutique des changeurs et de regarder l'or. Il y a huit ou dix jours, il fut appelé pour ramoner une cheminée ; c'était chez un changeur, et il y vit des tas d'or. La nuit suivante, il a brisé la porte du changeur et a volé autant d'or qu'il en pouvait porter...

— Quel voleur ! dit la tailleuse avec un soupir.

— Il avait bien calculé son coup, continua la vieille femme, et les corneilles ne l'auraient pas trahi si sa digne femme ne s'était suspendue à la corde de la cloche.

— Savez-vous qui je plains le plus ? dit une jeune fille, c'est Trinette, la fille du cordonnier. Voyez-la là-bas, la pauvre enfant ; elle est à demi morte de chagrin !

— Je le crois bien, répondit une voix, la mère Smet lui faisait accroire qu'elle deviendrait aussi grande dame et irait habiter une grande maison sur la place de Meir. Ils ont rendu folle la pauvre fille, et voilà que tous ses beaux châteaux s'en vont en fumée ! Elle allait se marier, mais elle attendra encore dix ou quinze ans, jusqu'à ce que son Paul ait appris, à Vilvorde, à faire des moules de bouton.

— Qu'est-ce que Paul en peut, s'il arrive un malheur à son père ? balbutia la jeune fille.

— Oui, oui, c'est bien ! dit la vieille femme ; mais les traces de pas dans la maison du changeur font croire que le ramoneur n'était pas seul.

— Pauvre Paul ! pauvre Trinette ! dit la jeune fille d'une voix plaintive et comme vaincue par une triste conviction.

— Les gendarmes n'attraperont tout de même pas Paul, remarqua quelqu'un. Il est le plus malin de tous et a joué des jambes à temps. Il a sans doute déjà passé la frontière, et avec des sacs bien remplis...

— Kobe, tu répands du venin, s'écria l'ouvrier. Je viens de voir Paul sur le rempart ; il se promène du haut en bas comme un fou...

— Vous voyez bien qu'il sait quelque chose de l'affaire ! Celui qui n'est pas coupable n'a pas à avoir peur.

— Parbleu, il devrait rire, sans doute, de ce que les gendarmes viennent arrêter ses parents ?

Personne ne semblait douter de la culpabilité du ramoneur ; la plupart ressentaient même une joie secrète du déshonneur qui frappait son orgueilleuse femme.

Beaucoup d'autres pourtant étaient tristes et plaignaient le sort du père Smet et de son fils. Ce qui se passait leur semblait inconcevable. De si braves gens, aimés de tout le monde à cause de leur gaieté, auraient commis un vol nocturne ? Jean le farceur et Paul le rieur, qui s'abandonnaient avec une aveugle confiance à la grâce de Dieu, auraient, par soif de l'or, commis un crime infâme ?

Mais quelque effort que fissent les amis du ramoneur pour trouver dans leur cœur des motifs d'excuse ou l'espoir de l'innocence, la vue du gendarme qui se trouvait devant la porte détruisait tout doute en faveur de ceux qui étaient soupçonnés.

Dans la chambre de devant de sa maison, le ramoneur était assis comme anéanti et la tête cachée dans les mains. Un agent de la justice le surveillait, tandis qu'on faisait subir un interrogatoire à sa femme dans la pièce voisine. Là se trouvaient deux ou trois personnes appartenant au tribunal, avec le commissaire de police et deux gendarmes.

On avait fait asseoir la mère Smet devant le juge qui devait l'interroger. Elle souriait avec un singulier aplomb et ne semblait pas troublée le moins du monde.

— Vous dites, répéta le juge, que vous avez depuis longtemps cet argent en votre possession et qu'il provient de la succession de votre père ?

— Oui.

— Cependant il est de notoriété publique que votre père à sa mort n'a pas laissé d'argent.

— Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir là-dessus, répondit la femme sans hésiter. Ce qu'il m'a donné pendant sa maladie ne pouvait certainement être trouvé après sa mort.

— A combien montait la somme que vous avez conservée jusqu'à aujourd'hui ?

La femme parut se recueillir.

— Voyons, dites. Si vous ne le savez pas au juste, combien était-ce à peu près ?

— Je vois bien, dit la mère Smet, que vous voulez me prendre sur des riens ; mais cela n'est pas si facile, messieurs.

— Combien ? demanda le juge d'une voix impérative.

— Il peut bien y avoir quelques milliers de florins.

— Mais combien de milliers ?

— Je ne sais pas cela au juste ; je ne l'ai pas inscrit dans un livre.

— Y avait-il bien dix mille florins ?

— Oui, et même davantage.

— Comment pouvez-vous expliquer que pendant vingt ans vous ayez vécu comme de petites gens vivant de leur

travail, et que tout à coup vous vous mettiez à courir les boutiques avec les poches pleines d'or ; que vous dépensiez des centaines de florins en vêtements et en bijoux, et même que vous fassiez des démarches pour louer une maison qui vous coûterait au moins quatre mille francs par an ?

— Chacun son goût et ses idées, voyez-vous. Moi j'avais appris que j'hériterais bientôt de ma tante de Hollande, qui est riche à trésors. Là-dessus je me suis dit à moi-même que je ne devais plus épargner et que je pouvais commencer à vivre comme il convient à ma condition.

— Combien d'argent possédez-vous encore ?

— Plus rien.

— Comment, plus rien ? Hier pourtant vous avez encore montré une poignée de pièces d'or au propriétaire de la maison du marché Saint-Jacques. Qu'est devenu cet or ?

— Si je l'avais donné et si je ne voulais pas dire à qui ?

Le juge hocha la tête d'un air mécontent, et dit :

— Vous recourez à des feintes et ne dites pas la vérité. Nous vous forcerons bien à être sincère. Votre mari va comparaître à l'instant devant nous. Faites bien attention que si vous dites un seul mot sans que je l'ordonne, je vous fais conduire dans une autre chambre.

Et se tournant vers un gendarme, il dit :

— Amenez le mari.

Lorsque le ramoneur parut dans la chambre et aperçut les gens de justice, il se mit à trembler si fort, que le gendarme dut le soutenir jusqu'au siége qui lui était destiné. Il était pâle comme un mort et parut ne pas entendre les premières questions que lui adressa le juge d'instruction.

On lui laissa un peu de temps pour se remettre ; les perquisiteurs échangèrent des regards très-significatifs, comme si le vif effroi du prévenu leur eût donné la conviction qu'ils avaient devant eux le vrai coupable.

Cependant ce qui troublait le plus le ramoneur, c'était la vue de sa femme, qui, bien qu'elle se tînt impassible en apparence, attachait son regard avec une pénétrante sévérité sur les yeux de son époux.

Le père Smet avait résolu de dire la vérité ; mais quand il se vit sous l'influence du magique pouvoir du regard de sa femme, tout son courage l'abandonna.

— Répondez-moi, lui dit le juge ; d'où vient l'argent qui est tombé si soudainement en votre possession ?

— Ma femme... ma femme l'a hérité, balbutia le ramoneur d'une voix entrecoupée.

— De sa tante de Hollande, n'est-ce pas ?

— Oui... je crois que oui...

La mère Smet devint bleue de rage concentrée ; les efforts qu'elle faisait pour se taire lui causaient des contractions nerveuses ; mais il lui fut impossible de garder longtemps le silence. Elle s'écria d'une voix rauque :

— Imbécile ! que radotes-tu là ? Il a un coup de marteau, messieurs ; pour l'esprit, il est juste comme un enfant de six semaines. Que voulez-vous demander à ce pauvre innocent ?

— Gendarme, ordonna le juge, prenez cette femme par le bras, et au moindre mot, au moindre signe, emmenez-la !

La mère Smet frémit de colère, mais n'osa plus rien dire. Ce n'était probablement pas sans motif qu'on la faisait rester dans cette chambre ; car on épiait tous les sentiments qui se faisaient jour sur son visage.

— Vous dites donc, dit le juge au ramoneur, que votre femme a hérité cet argent de sa tante de Hollande ?

— Oui... c'est-à-dire non, non, de feu son père, répondit l'interpellé d'une voix faible.

— Oui et non ? Faites attention : ne vous moquez pas de la justice. Vous pourriez vous en repentir. Dites-moi clairement et sans détours d'où vient l'argent ?

Le père Smet ne répondit pas. Le juge et ses acolytes crurent qu'il gardait le silence avec intention ; mais ils se trompaient. L'anxiété faisait perdre la tête au pauvre homme, et son trouble l'empêchait de parler.

— C'est toujours ainsi, reprit le juge, que vous avez expliqué à vos voisins l'origine de cet argent... C'était toujours une somme que vous aviez reçue d'avance en attendant que l'héritage vienne !

— Ah ! monsieur, dit le père Smet en passant la main sur son front pâle, je n'en sais rien. Oui, je crois bien que c'était comme cela.

Un singulier sourire, où se mêlaient la pitié et la raillerie, passa sur le visage des spectateurs.

— Et la somme reçue s'élevait assez haut, sans doute ? Quelques milliers de florins, au moins ?

— Non, non, quelques centaines.

— Pas de milliers ?

— Je ne le sais pas bien.

— Dites la vérité ! s'écria le juge en élevant la voix d'une façon menaçante. Nous savons tout. Votre femme est mieux inspirée que vous. Elle assure avoir reçu plusieurs milliers de florins.

Un frisson nerveux saisit de nouveau le ramoneur.

— C'est possible, bégaya-t-il ; je ne sais ce que je dis. Oui, des milliers...

Le juge attendit quelques instants ; puis il dit avec une certaine bienveillance dans la voix :

— Vous n'êtes pas sincère et vous vous contredites à chaque instant. Je vais vous expliquer ce dont vous êtes accusé ; peut-être comprendrez-vous ensuite que vous ne pouvez rien gagner à nous cacher la vérité. Il y a dix jours, dans la nuit du vendredi au samedi, on a volé beaucoup d'or et d'argent chez un changeur. On vous soupçonne d'avoir commis ce vol, et toutes les circonstances, vos propres paroles même témoignent contre vous. Si vous ne voulez être conduit à l'instant en prison par les gendarmes, expliquez franchement d'où vient l'argent qu'on a vu dans les mains de votre femme.

Le ramoneur, frappé de mutisme, fixa sur le juge un œil égaré.

— Ainsi, dit celui-ci, vous vous reconnaissez coupable et vous avez réellement commis le crime qui vous est imputé ?

— Non, non, s'écria le brave homme épouvanté, je n'ai rien volé...

— Pouvez-vous donc nous expliquer pourquoi, la nuit même du vol, vous avez éveillé vos voisins par le cri d'alarme : *Au feu ! au feu !* N'était-ce pas pour faire croire que vous aviez passé cette nuit tout entière chez vous, et pour cacher à la justice la criminelle action commise par vous chez le changeur ?

— J'avais rêvé ! dit le ramoneur d'une voix presque incompréhensible, et en laissant tomber la tête sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

— Nous en savons assez, dit le juge en se levant, la visite de la maison nous fournira plus de preuves.

Sur son ordre, les gendarmes saisirent par le bras le père Smet et sa femme, et tous ceux qui étaient présents suivirent le juge.

Les deux époux furent conduits, pour la visite domiciliaire, partout où se rendirent les gens de justice ; tout

fut mis sens dessus dessous et l'on fouilla les moindres coins.

La mère Smet était peu émue et souriait même parfois de ce que la perquisition fût infructueuse. De temps en temps elle fixait son regard sur celui de son mari, et paraissait tantôt l'encourager à la fermeté, tantôt le menacer de son œil flamboyant.

Au grenier, on brisa des planches, car le plâtre avec lequel on avait fermé des trous nombreux parut suspect aux perquisiteurs. Néanmoins on ne trouva rien.

Quelques questions que le juge fît au sujet de l'argent disparu, il ne put obtenir de la mère Smet une explication satisfaisante. Le ramoneur, pour ainsi dire sans sentiment, s'appuyait contre le mur et ne répondait plus. Comme pétrifié, il tenait son regard obstinément fixé sur la poutre dans laquelle était caché le trésor.

La mère Smet devant le juge.

Étonné de l'inutilité des recherches faites pour découvrir l'argent volé, qui devait pourtant se trouver quelque part, le juge ordonna de cesser les perquisitions et descendit l'escalier.

Les deux époux furent ramenés dans l'arrière-chambre, et les gendarmes déployèrent leurs cordes, sur un signe qui leur fut fait.

Lorsque le ramoneur aperçut ces liens infamants, il poussa un cri terrible, et tomba sur une chaise, à demi évanoui.

Sa femme, au contraire, considérait ces préparatifs avec un sourire de dédain, comme si elle n'y eût vu qu'une menace feinte.

— Une dernière fois! dit le juge d'un ton sévère. Voilà les cordes avec lesquelles on vous liera les mains derrière le dos. Vous serez conduit en prison à travers la ville,

comme un scélérat. Pour la dernière fois, je vous en prie, dans votre propre intérêt, dites la vérité. D'où vous est venu cet or ?

Le ramoneur était à demi mort d'anxiété ; une sueur glacée perlait sur son front pâle, et, comme si la terreur lui eût ôté la parole, il regardait fixement le plancher, sans conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien ! parlez donc ! d'où vous est venu cet or ? répéta le juge d'une voix haute et menaçante.

Un affreux cri de détresse retentit en ce moment dans la chambre voisine, et, avant que le juge pût achever sa question, un jeune homme se précipita en hurlant dans la pièce. D'un coup d'œil rapide comme l'éclair, il saisit tout ce qui l'entourait, et il fallait, sans aucun doute, qu'il eût entendu la question du juge, car il tomba à genoux devant le ramoneur, tendit vers lui des mains suppliantes, et s'écria d'une voix déchirante :

— Oh ! mon père, mon père, d'où vient l'argent ? Pour l'amour de Dieu, parlez ! Vous, voler ! vous, un scélérat ! Des gendarmes ! des cordes ! Non, non, ce n'est pas possible ! c'est un rêve affreux !

Le visage pâle comme la mort du jeune homme, ses cheveux hérissés, l'ineffable puissance de la prière, qui rayonnait dans ses yeux, tout cela fit une si profonde impression sur le ramoneur, qu'il fondit soudain en larmes et s'écria d'une voix tremblante :

— Je l'ai mérité ! Dieu m'a puni !

— Mérité ? mérité ? s'écria Paul en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Mais le père Smet se leva, essuya les larmes qui obscurcissaient ses yeux, et, relevant son fils, il le serra dans ses bras avec une tendresse fébrile, tandis qu'il disait avec l'accent de la joie :

— Non, mon fils ; ton père a erré, mais il est honnête homme ; il va tout dire...

Et, se tournant vers le juge, il dit d'un ton résolu :

— Monsieur, je vais vous montrer le trésor, et vous apprendrez en même temps comment il est tombé entre nos mains.

La mère Smet étendit vers lui un poing menaçant et s'écria, la face contractée par la colère :

— Si tu oses, lâche !...

— Gendarme, emmenez cette femme ! ordonna le juge.

— C'est inutile, monsieur, dit le ramoneur, mon parti est pris. Je vais vous dire tout, comme j'aurais dû le faire dès le commencement. Je n'ai pas volé ; c'est un trésor trouvé.

Paul tomba à genoux sur le plancher, et s'écria en versant un torrent de larmes de joie :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! merci de votre miséricorde !

— Êtes-vous prêt à nous donner des explications complètes ? demanda le juge.

— Oui, oui, répondit le ramoneur ; mais j'ai une prière à vous faire, monsieur. Aurez-vous la bonté de m'accorder ma demande ?

— Nous verrons ; oui, si c'est possible.

— Voyez-vous, monsieur, cet argent m'a rendu malheureux ; c'est comme une peste qui est venue dans ma maison. Ah ! ayez pitié de moi ; délivrez-moi de ce fléau ; emportez-le avec vous !

La mère Smet se mit à gémir et à sangloter tout haut.

— Eh bien ! montrez-nous le trésor ! dit le juge.

Le ramoneur conduisit au grenier les agents de la loi, leur montra que la poutre principale sur laquelle reposait le toit était creusée à sa partie inférieure, et dit :

— L'argent est là-dedans. Il y a dix jours, c'était un vendredi soir, les rats couraient dans le grenier en faisant un grand vacarme et en criant beaucoup ; j'en poursuivis quelques-uns avec un vieux sabre qui est derrière mon lit. Par hasard je frappai sur la poutre, et fus étonné du son creux qu'elle rendit ; au second coup, il s'en détacha une planche carrée, et un sac d'argent me tomba sur les pieds. Je ne puis rien vous dire d'autre, messieurs, sinon que la peur des voleurs et la crainte que cet argent ne me fût enlevé m'ont fait dire et faire une foule de sottises. Voilà la vérité pure et simple.

A ces mots, il ôta la planchette de la poutre et montra au juge la cavité.

Le juge se baissa et tira le sac de la cachette ; une grande quantité de pièces d'or et d'argent roulèrent sur le plancher, vu que le sac, usé par la vieillesse, s'était déchiré pour la seconde fois... Mais, en même temps, il en sortit autre chose que le ramoneur n'avait pas vu. C'était un vieux calepin avec une couverture en parchemin.

Présumant que cet objet pouvait contenir la confirmation ou le démenti des explications qui venaient de lui être données, le juge s'était empressé de le ramasser, et se mit à le feuilleter avec une attention particulière.

Puis il se tourna vers la mère Smet tout en pleurs, et lui demanda :

— Femme, quel était le nom de votre père ?

— Vandenberg, Pierre Vandenberg, dit-elle en sanglotant.

Sans répondre, le juge agrandit la déchirure du sac et y prit un certain nombre de pièces. Puis il fit signe à ses compagnons, se retira avec eux dans un coin, et dit d'une voix contenue :

— Cet homme dit la vérité ; il n'y a pas de coupables ici. Dans ce calepin sont annotées par le père de la femme les sommes qu'il a successivement déposées dans la poutre ; et il y a même inscrit en termes formels qu'il faisait de ce trésor l'héritage de sa fille unique. Nous savons que cet homme avait la réputation d'être avare et riche ; et comme il est mort subitement, le temps lui aura manqué pour indiquer l'endroit où se trouvait cet argent. En outre, voyez : le trésor contient de vieux ducatons, des couronnes de France et même des escalins de Brabant. Ce ne sont pas des pièces semblables qui ont été volées chez le changeur. Nous n'avons rien à faire ici.

Les auditeurs firent un signe de tête affirmatif.

Le juge se rapprocha du ramoneur et dit :

— Mon brave homme, vous vous êtes donné inutilement vous-même beaucoup d'angoisses et de chagrin. Cet argent vous appartient légalement.

— Ah ! emportez-le avec vous ! dit le père Smet d'une voix suppliante.

— Homme simple que vous êtes, dit le juge en souriant, nous n'avons pas à nous en mêler. Ecoutez : article 716 du Code civil : « La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds : si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et, pour l'autre moitié, au propriétaire du fonds. » Cette maison est à vous, par conséquent le trésor tout entier vous appartient.

— Ainsi ce fléau reste encore chez moi ! murmura le ramoneur d'un ton mécontent.

Le juge dit à la mère Smet, qui accourait avec une joie mêlée d'inquiétude :

— Femme, cet argent est l'héritage de votre père ; considérez ce calepin comme son testament. Adieu, et tâchez tous deux d'en faire un bon usage.

Tandis que les gens de justice quittaient le grenier, la

femme rassembla précipitamment et sans mot dire l'argent dans son tablier, puis elle franchit à grands pas l'escalier, et cria tout en courant à son mari :

— Lâche ! imbécile ! je te retrouverai, va!

Lorsque la femme fut en bas, elle versa l'argent dans l'armoire, y prit une poignée de pièces d'or, et, après avoir refermé l'armoire, elle courut dans la rue, où elle traversa avec un orgueil triomphant la foule, qui, bouche béante, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle de la ruelle.

Paul, presque fou de joie, descendit à son tour l'escalier quatre à quatre, pour se rendre en toute hâte auprès de Trinette ; mais, en apercevant le cordonnier et sa fille dans la rue, il leur prit la main à tous deux et s'écria :

— Ah ! venez, venez ! ma bien-aimée Trinette, ce n'était qu'une apparence. Père Dries, venez avec nous; mon père sera si heureux de recevoir vos félicitations...

La multitude connaissait déjà l'issue de la perquisition.

— Paul ! Paul ! *proficiat*, monsieur Paul ! s'écrièrent les jeunes filles en battant des mains joyeusement et avec un intérêt sincère.

— Ah ! appelez-moi Paul le rieur ! dit le jeune homme en entraînant vers la porte de sa demeure le cordonnier et sa fille.

Et l'on entendit retentir dans la rue :

— Vive Paul le rieur !

A peine le père Smet eut-il aperçu le cordonnier que ses yeux se remplirent de larmes et qu'il s'élança à sa rencontre les bras ouverts.

— Dries, dit-il, voici le plus heureux jour de ma vie ; la joie me fait chanceler sur mes jambes. Ce que j'ai souffert, grâce à ce maudit argent, serait impossible à dire !

— Mais tout est fini, n'est-ce pas ? demanda le cordonnier.

— Oui, oui ; nous avions trouvé l'argent ici, dans la maison ; c'était l'héritage de ma femme.

— Dieu soit loué, Jean ! J'ai tremblé pour vous comme si vous étiez mon frère.

— Mais, Dries, vous êtes tout aussi bien que mon frère. Ah çà ! nous allons nous presser de marier nos enfants !

— Mais vous êtes riche ! Et votre femme ? murmura le cordonnier.

— Comment, riche ? s'écria le père Smet d'une voix pleine de jubilation ; je suis Jean le farceur, votre ami. La chanson de *Messieurs* et *Mesdames* est finie. Maintenant, que je ne tournerais plus la main pour l'argent, je saurai montrer que je suis le maître.

— Je ne demande pas mieux que de voir ma fille heureuse, répondit son ami. Ce n'est pas pour l'argent, mais les enfants se sont aimés en tout bien tout honneur pendant tant d'années avec notre consentement ! Ma pauvre Trinette ! Je crois vraiment qu'elle en serait morte, si...

—Allons, allons, ne parlons plus de ces vilaines choses, s'écria le ramoneur. Voyons, il faut se procurer les papiers, faire annoncer les bans à l'église... et dans sept semaines la noce ! Ah ! c'en sera une noce, ami Dries ! On en entendra parler ! L'argent sera pourtant bon à quelque chose. J'invite tous les voisins et nous allons, dans cinq ou six voitures, visiter *Dikke-Mé* et *Jean Stek*[1]. Nous emmenons la musique avec nous, et nous faisons des entrechats, nous chantons et sautons... Mon Dieu ! mon Dieu !

Sa voix s'éteignit et des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux.

(1) Guinguettes situées hors la ville, et très-fréquentées le dimanche par la bourgeoisie anversoise.

—Qu'avez-vous, Jean ? demanda le cordonnier surpris.

— Rien, ce n'est rien, mon ami, balbutia le pauvre homme ému; la joie me prend à la gorge; mon cœur déborde. Aussi, j'ai tant souffert en quelques jours qu'il me semble échapper à l'enfer !

La voix encore tremblante d'émotion, il dit d'un ton plus sérieux :

— Cela reste dit, n'est-ce pas, Dries? Nos enfants se marient aussi tôt que possible, sans un seul jour de retard !

— C'est un peu tôt.

—Les bonnes choses ne se font jamais trop tôt. Le maudit argent pourrait encore venir s'en mêler. Mais, Dries, j'ai une prière à vous faire. Vous avez la tête un peu près du bonnet, et ma femme a la langue un peu longue, deux choses qui ne s'accordent guère. Elle a une dent terrible contre vous ; elle croit que vous êtes cause que la justice est venue ici... Vous faites vilaine mine ? Soyez donc bon, raisonnable et un peu accommodant aussi. Ma femme vous dira de gros mots ; laissez-la dire. Nous n'en sommes pas moins les maîtres de nos enfants, et nous avons irrévocablement décidé qu'ils se marieraient ensemble, qui pourrait empêcher la chose de se faire?

— C'est vrai.

— Ainsi vous passerez sur quelques mots, sur quelques regards de travers !

— Oui, je ferai comme si j'étais sourd et aveugle.

—Voilà qui est sagement parler. Donnez-moi la main : c'est dit et cela reste dit.

Il se tourna vers son fils et Trinette, qui, la main dans la main, étaient debout près de la fenêtre et avaient probablement tout entendu, car sur leur physionomie rayonnait la joie la plus vive, bien que des larmes silencieuses coulassent sur leurs joues.

— Trinette, s'écria le ramoneur, embrasse-moi, mon enfant; dans sept semaines je serai ton père !

La jeune fille s'élança avec un cri de bonheur et noua ses bras au cou du ramoneur. Par un mouvement simultané Paul avait couru à son père... et tous quatre savourèrent l'ineffaçable douceur de cette affectueuse étreinte.

— Hein ? hein? que se passe-t-il chez moi ? dit tout à coup une voix d'un ton de menace.

Comme si cette voix eût douloureusement affecté tous les personnages de cette scène, ils se dégagèrent des bras les uns des autres et regardèrent avec surprise du côté de la porte.

Sur le seuil de celle-ci se trouvait la mère Smet, la tête haute, le regard dédaigneux.

— De plus belle en plus belle ! s'écria-t-elle. Je ne puis tourner les talons sans que ma maison soit pleine de savetiers !

Le cordonnier devint blême de colère.

— Oui, oui, fâche-toi si tu veux, je m'en moque. Je suis la maîtresse ici.

— Mais, mère Smet... balbutia le cordonnier.

— Mère? mère? je ne suis pas la mère Smet, dit-elle d'un ton bourru. Appelez-moi madame quand vous m'adressez la parole.

Paul avait l'œil fixé sur les yeux de son père, car il voyait celui-ci trembler d'émotion ou de colère.

La mère Smet montra du doigt la porte et dit au cordonnier d'un ton impératif :

— Vite, hors de chez moi avec votre mijaurée de fille ! Et qu'il vienne encore chez moi de petites gens du commun comme vous. Heureusement que nous allons habiter une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques !

Le cordonnier prit sa fille par la main, et, tout en maugréant, gagna la rue avec elle.

Alors éclata l'orage amassé dans l'âme du ramoneur. Il hurla des paroles incompréhensibles et s'efforça de s'élancer sur sa femme, mais Paul l'avait saisi à bras le corps et le retenait avec une énergie désespérée.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! criait-il, laisse-moi lui donner une bonne leçon.

Paul pria, supplia, pleura et lutta avec tant d'obstination que son père eut le temps de se calmer.

Après bien des menaces encore, le ramoneur parut vaincu et dit ;

— Viens, Paul, viens là-haut, ou j'en gagnerai une attaque !

Et selon sa coutume, il franchit rapidement les escaliers pour éviter toute altercation ultérieure.

Pendant toute cette journée jusqu'au soir il n'y eut dans la maison que querelles et tristesse. La femme ne voulait pas entendre parler de Trinette et vomissait un torrent d'injures contre la jeune fille et son père.

Le bonheur d'être riche.

L'idée d'être *madame* lui remplissait la tête bien plus encore qu'auparavant. Léocadie, la fille du boutiquier, était déjà d'origine beaucoup trop vulgaire pour qu'elle l'accueillît dans sa famille.

Paul avait beaucoup pleuré et avait gagné de bonne heure sa chambre à coucher pour gémir dans la solitude sur son malheureux sort.

Le ramoneur monta enfin à son tour en murmurant en lui-même avec amertume

— Cette peste est encore chez moi, je le vois bien Maudit argent, va ! Je voudrais qu'il allât à tous les diables, au fin fond de l'enfer d'où il est venu !

VIII.

Le lendemain, de bonne heure, lorsque les premières lueurs du jour commencèrent à se répandre sur la ville, le cordonnier sortit avec sa fille pour se rendre à l'église ; mais à peine avaient-ils quitté leur demeure et fait quelques pas dans la rue que la jeune fille s'arrêta soudain toute surprise devant la maison du ramoneur et dit ;

— Mon père, voyez, la porte des Smet est ouverte et les fenêtres sont encore fermées !

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? dit le cordonnier. La serrure de la porte est brisée ; il est sans doute venu des voleurs ici cette nuit. Viens, Trinette, je vais frapper.

A ces mots il frappa du pied contre la porte pour éveiller les habitants.

— Pas si fort, mon père, dit la jeune fille toute tremblante d'émotion. La mère Smet pourrait s'effrayer. Attendez un peu, donnez-leur le temps de s'habiller.

Après une pause, le cordonnier réitéra ses coups; et lorsque, un peu après, il entendit les gens de la maison descendre l'escalier, il entra.

— Qui vous a ouvert? demanda la mère Smet en lançant au visiteur matinal un regard menaçant. Ne vous ai-je pas dit de ne plus mettre les pieds chez moi ?

— Tu recommences encore? grommela le ramoneur. Paul est sûrement allé à la première messe. Le père Dries ne peut être tombé ici à travers le toit.

— Hélas, non, mes amis, il n'en est pas ainsi, dit le

Le malheur d'être pauvre.

cordonnier, votre porte est forcée; je suis tout bouleversé; je crains qu'il ne soit arrivé un malheur.

— La porte forcée! s'écria la mère Smet, la pâleur de l'angoisse sur le visage. Oh! mon argent! mon argent!

Elle s'élança avec un cri de terreur vers l'armoire et l'ouvrit. Une sourde exclamation de détresse s'échappa de sa poitrine ; elle porta les mains à ses yeux et s'affaissa sur une chaise en pleurant amèrement.

— Mon argent! mon argent n'est plus là! s'écria-t-elle. Je suis volée! volée!

Le ramoneur parut tout saisi par cette révélation inattendue, et demeura un instant à regarder tout autour de lui, comme s'il se demandait s'il devait pleurer ou rire. Mais bientôt il se fit jour dans son âme ; un sourire passa sur son visage, mais il comprima aussitôt cette expression de joie, et pour ne pas augmenter le chagrin de sa femme il se montra très-frappé et même un peu triste.

Trinette avait pris une main de la mère Smet et versait des larmes avec une sincère compassion.

— Jean, dit le cordonnier d'une voix consolatrice, c'est

un grand malheur, mon ami, mais il ne faut cependant pas vous en désespérer. Dieu donne et Dieu reprend. J'ai pitié de votre chagrin.

— De mon chagrin? dit le père Smet assez bas pour ne pas être entendu par sa femme. Si vous croyez que je verserai une larme à propos de cet argent ensorcelé qui devait faire mon malheur, vous êtes loin de compte, mon ami. Cela me fait de la peine pour ma femme; sans cela je dirais : Dieu soit loué de ce que la peste est hors de chez moi.

— Ah! dit la mère Smet d'une voix gémissante et en levant les mains au ciel, ah! mon argent! mon pauvre argent! L'héritage de mon père..... Du vinaigre! du vinaigre! je me trouve mal!... j'en mourrai!

Le ramoneur courut prendre la bouteille, remplit la paume de sa main et en frotta le visage de sa femme; mais celle-ci le repoussa avec colère, comme si elle ne voulait pas accepter ses soins.

— Laisse-moi tranquille! dit-elle. Tu es content de ce qui arrive; je le vois bien sur ton hypocrite figure!

— Allons, Thérèse, dit-il, il ne faut pas te tant saisir pour cela. L'argent est parti, c'est vrai, mais la vie amère, les querelles et le chagrin se seront envolés avec lui. Allons, allons, femme, reprends courage. Je me remettrai à travailler avec la même activité qu'auparavant, et comme avant nous vivrons en paix et passerons nos jours dans l'affection et la joie.

— Ah! ma mère, ma mère! s'écriait Trinette, que vous êtes malheureuse!

— Toi seule, mon enfant, dit la femme en sanglotant, oui, toi seule as pitié de moi. Cette insensible bûche est là à rire! Il verrait mourir le monde sans une seule parole de consolation. Merci, Trinette, merci de ce que tu pleures sur... Ah! ah! mon argent, mon argent!

En ce moment, Paul descendit les escaliers quatre à quatre.

— Hein! qu'est-ce que tout cela? s'écria-t-il en riant. Pour le coup, je crois que notre maison est ensorcelée. Trinette ici, auprès de ma mère? Ah! tout est donc raccommodé?

— Silence, Paul, dit le ramoneur, il est arrivé un malheur. Les voleurs ont enlevé tout notre argent pendant la nuit.

— Dieu en soit béni! s'écria Paul en faisant un entrechat, Paul le rieur peut redevenir ramoneur à présent.

La mère, blessée par cette exclamation de joie, se leva brusquement et s'écria d'une voix menaçante :

— Toi aussi, mauvais fils, tu ris de mon chagrin!

Le jeune homme, comme s'il venait seulement de saisir le véritable état des choses, prit avec compassion la main de sa mère et murmura d'une voix douce :

— Mon Dieu, ma mère, je n'y avais pas pensé. Vous avez pleuré? En effet, vous devez avoir du chagrin...

Il la reconduisit à sa chaise, se plaça à côté d'elle, et, lui pressant tendrement la main, il continua :

— Consolez-vous pourtant, chère mère. La perte de l'argent doit vous être pénible, je le sens bien; mais songez cependant qu'il ne nous rendait pas heureux. Depuis que nous le possédions, il y a eu chez nous plus de contrariétés, plus de disputes, plus de chagrins que pendant ma vie entière. Vous et mon père aviez toujours été si affectueux l'un pour l'autre qu'on était ici aussi bien qu'on peut l'être dans le palais du roi. Du jour où l'argent a été découvert, vous n'avez cessé de gémir et de faire triste figure; mon père devenait maigre, Trinette dépérissait, je perdais la tête. Nous n'avions plus que tristesse et chagrin!

— Sans doute, Paul, mais c'était la faute de votre père! répondit la femme. Il ne pouvait souffrir l'argent; mais moi, qui suis d'une bonne famille, je suis née pour être riche.

— Chacun sait bien cela, répondit Paul d'une voix caressante; mais vous êtes ma mère et vous n'avez pas d'autre enfant que moi. Et maintenant que vous savez que l'argent nous rendait malheureux mon père et moi, vous qui avez si bon cœur, ne vous consoleriez-vous pas? Ne diriez-vous pas : puisque c'est la volonté de Dieu et que cela fait le bonheur des autres, cela m'est égal!

— Etre pauvre! pauvre! dit la mère Smet en pleurant.

— Allons, Thérèse, sois raisonnable, dit le ramoneur; y a-t-il rien qui soit au-dessus de l'affection? Pendant si longtemps nous avons vécu ensemble et nous nous sommes aimés l'un l'autre; il en sera encore de même désormais, et peut-être viendra-t-il un jour où toi-même seras contente que Dieu nous ait délivrés de ce vilain argent...

— Tais-toi! dit-elle avec colère; tu as peut-être dit une prière pour que cela arrive!

— Mais, mère, reprit Paul, songez donc comment cela allait auparavant. Le père et moi étions toujours gais; nous savions toujours dire un mot pour vous faire rire; tout le monde nous aimait. Jamais il n'y avait un gros mot à la maison, et tous les habitants de la rue et du voisinage étaient nos amis.

Il passa le bras au cou de sa mère, et murmura avec l'accent pénétrant de la tendresse :

— Voyez-vous, mère, cette belle et joyeuse vie reviendra; mon père et moi, nous boirons une pinte de moins et nous épargnerons pour vous acheter de temps en temps une belle robe... Et quand Trinette demeurera avec vous, vous serez servie comme une dame; nous vous aimerons, nous vous vénérerons. Vous trouverez plus de plaisir et de jouissance à vivre que l'argent ne vous en eût donné.

— Mais Paul, mon cher enfant, que diront les gens quand je passerai dans la rue? dit la mère Smet d'une voix plaintive.

— Ce qu'ils diront? Ah mère! dès aujourd'hui, j'irai avec vous et le père faire une promenade au Dam; je marcherai à côté de vous et vous donnerai le bras; je lèverai la tête avec fierté et regarderai tout le monde en face. Nous sommes d'honnêtes gens. Ceux qui ne nous connaissent pas ne verront en nous rien d'étrange, et les autres diront que nous sommes des gens courageux, qui acceptent du même cœur bonheur et malheur, selon qu'il plaît à Dieu.

La femme, à demi consolée, pressa son fils dans ses bras en versant encore quelques larmes, et en disant :

— Que la volonté de Dieu soit faite! Je n'en serai pas moins riche un jour; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera plus tard. Redeviens donc ramoneur, Paul, j'en suis fâchée; mais puisqu'il ne peut en être autrement et que tu y trouves du plaisir...

Elle laissa aller son fils et embrassa la jeune fille.

— Viens, chère Trinette, tu es encore la meilleure de tous, mon enfant! Les hommes ne savent ce que c'est qu'être riche; mais toi tu t'y serais bien vite accoutumée, n'est-ce pas? Mais cela viendra un jour, sois tranquille, ma tante de Hollande a au moins quatre-vingts ans.

Paul avait quitté la chambre tout doucement et sans qu'on y fît attention.

Tout à coup la mère Smet se prit à trembler comme si une pensée effrayante eût passé dans son esprit. Elle

se leva vivement, et, tendant les mains vers son mari, s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Smet, il reste encore septante-cinq florins à payer chez le bijoutier ! Oh ! de notre vie nous ne pourrons payer une dette pareille ! Etre pauvre n'est pas encore si terrible, mais avoir des dettes !

Et elle ajouta d'un ton dolent :

— Il y a moyen d'en sortir ; il est pénible, c'est vrai, mais mieux vaut encore accepter tout à fait notre malheureux sort qu'avoir des dettes ! Je reporterai mes bijoux chez le marchand !

Le ramoneur lui prit la main et lui dit d'une voix joyeuse :

— Non, non, chère Thérèse, tu n'as rien à reporter, tu peux tout garder.

— Mais qui payera cette dette ?

— Moi, moi, Thérèse.

— Toi !

— Oui, moi ; j'avais mis à part un petit tas d'argent en cas d'accident et pour le mariage de notre Paul. Attends !

Il plaça une chaise sous la cheminée, enfonça la tête dans celle-ci, en tira le mouchoir dans lequel l'argent était enveloppé, et, s'approchant de la table, y répandit les pièces d'or.

A la vue de ce reste de son héritage, la mère Smet fut profondément émue ; un joyeux sourire illumina son visage, tandis que, muette et le sein palpitant, elle fixait son regard sur l'or étincelant.

— Vois-tu, Thérèse, dit son mari, cet argent t'appartient ; tu peux en disposer comme tu le voudras. Mais, je t'en prie, consacrons-en la plus grande partie au mariage de Paul avec Trinette, et servons-nous-en pour leur monter une petite boutique.

La femme ne répondit pas et parut enfoncée dans une profonde méditation !

Tout à coup le cri : *âpe ! âpe !* qui semblait sortir de la cave, vint surprendre tout le monde et chacun regarda de ce côté, en ne doutant pas que ce ne fût la voix de Paul,

En effet, on l'entendit bientôt chanter avec transport :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée !

Et, en même temps, il entra dans la chambre en dansant.

Il avait mis ses habits de ramoneur, tenait une baguette en main et avait noirci son visage.

— Hourrah ! s'écria-t-il, Paul le rieur est ressuscité ! Père, mère, Trinette, comme je suis heureux ! Soyons gais ; le chagrin a peur d'une face noire ! Allons, chantons, dansons, et vive la joie !

Paul prit Trinette par la main et voulut danser avec elle autour de la chambre ; mais la jeune fille résista à son amicale violence.

A la vue du costume de ramoneur qu'il avait porté depuis son enfance et sous lequel il avait savouré tant de joie et de bonheur, le père Smet ressentit un trouble indéfinissable ; ses yeux s'emplirent de larmes et sa poitrine se gonfla sous une douce émotion.

— Brave Paul ! ah ! voilà qui est bien, mon garçon ! s'écria-t-il. Il n'y a pas de métier au-dessus de celui de ramoneur ! Si ce n'était à cause de ta mère, je mettrais aussi ma défroque noire... Oui, oui, Paul, vive la joie ! C'est très-bien !

La mère fit un signe pour réclamer le silence, comme si elle avait une chose importante à dire.

Elle se tourna vers le cordonnier, et, lui tendant la main avec un sourire affable, elle lui dit :

— Père Dries, j'avais beaucoup de chagrin hier ; j'ai été rude envers vous, n'est-ce pas ? Voulez-vous me le pardonner ? Voulez-vous que nous soyons bons amis comme auparavant ?

Le cordonnier lui serra la main avec cordialité :

— Tout est pardonné et oublié, répondit-il les larmes aux yeux. Nous clochons tous les deux du même pied : nous nous fâchons promptement et nous nous raccommodons de même. Enfin, nous ne sommes pas nés pour être ennemis, nous qui avons joué ensemble étant enfants et avons toujours été bons voisins depuis.

La mère Smet se tourna vers son fils, et dit en désignant la table :

— Paul, cet argent que ton père avait mis de côté pour te monter une petite boutique, je te le donne. Épouse Trinette aussitôt que possible ; mais si tu m'aimes véritablement, je t'en prie, continue à demeurer avec nous. J'aimerai bien Trinette et lui enseignerai les bonnes manières d'ici à ce que mon héritage arrive.

— Nous demeurerons avec vous, mère ; nous resterons unis jusqu'à ce que la mort nous sépare, dit Paul.

— Oh ! oui, vous serez ma bonne mère ! dit la jeune fille.

— Est-ce bien possible, mon Dieu ? s'écria la mère Smet, surprise et charmée. Être pauvre et pourtant être heureux !

— Êtes-vous heureuse, mère ? demanda Paul avec tendresse.

— Oui, oui, mon enfant, réjouis-toi, va ! répondit la bonne femme émue.

— Allons, chantons et dansons en vrais ramoneurs, s'écria le jeune homme. Prenons une avance sur la noce ; en avant la nouvelle chanson de Paul le rieur !

Et, prenant par la main ses parents, Trinette et le père de celle-ci, il les força à danser une ronde.

Tous se mirent à sauter gaiement autour de la chambre, tandis que le jeune homme chantait d'une voix qui retentissait jusque dans la rue :

Ramoneur, sors de ta ch'minée !
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée !
Le ramoneur est bon enfant ;
Noir au dehors, au dedans blanc ;
Si le visage est plein de suie,
Le cœur est gai, l'âme hardie !
Du matin jusqu'au soir
Il monte, grimpe, rampe, gratte ;
Le tuyau vide, il tend la patte,
Et par son museau noir,
Après chaque cheminée,
La pinte est vidée !

HENRI CONSCIENCE.

FIN.

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES [1].

Mme ROSE CHÉRI-MONTIGNY.

Un événement au Gymnase. Orage et réaction. Un nom improvisé. Antécédents. Touchante histoire. Les patriarches de la comédie. La famille Cizos. Curieux épisodes. Effets du beau temps. La lettre oubliée. M. Romieu. Mlle Pujet. A Paris. Obstacles. Triomphe. Le dévouement récompensé. M. Scribe. La première communion et le mariage. Mme Montigny. Le Théâtre-Français au Gymnase.

Ce nom aurait dû figurer en tête de notre galerie dramatique, car il n'y en a pas au théâtre de plus pur, de plus irréprochable et de plus considéré. Mieux que personne, Mme Montigny résume en elle la supériorité du talent, l'éclat de la renommée, les grâces de la vertu et les hommages de l'estime publique. Enfin l'auréole de mère de famille, qui vient de couronner cette vie exemplaire, est un titre de plus, et un titre sacré, à la page d'honneur que nous lui devons.

L'apparition de Mlle Rose Chéri sur le théâtre du Gymnase a été un événement.

Le 5 avril 1842, on jouait ou du moins on devait jouer une pièce encore nouvelle et dont le succès attirait la foule.

Cette pièce était intitulée *Une Jeunesse orageuse...*

Le moment de relever la toile arriva et la toile ne se releva point. Du parterre au pigeonnier, l'impatience du public se livra à ses manifestations habituelles. On frappa des pieds, on cria : *Le rideau.* On demanda *la Marseillaise!*

En vain l'orchestre exécuta cette chanson sur un air plus doux, sur l'air de *la Grâce de Dieu.* En vain les marchands s'époumonèrent à offrir des oranges ! de la limonade et de la bonne bièrrre ! les noms et les rrrôles des acteurs! l'*Entrrr'acte* et le prrrogrrramme de la pièce!

Il était évident que le programme était compromis, que les acteurs manquaient à l'appel, ou du moins quelqu'un d'entre eux, et que l'entr'acte prenait des dimensions intolérables.

Enfin, un hourra général répéta : — Le rideau ! le rideau ! Et le rideau obéissant se leva... pour laisser voir... le régisseur !

Autre désappointement trop connu du parterre.

Le régisseur, en effet, a beau mettre le frac noir, les gants blancs et la cravate *idem*; il a beau prodiguer les saluts à droite, à gauche et au milieu ; il a beau prendre ses airs les plus respectueux et les plus aimables ; il a beau rouler dans le miel ses phrases artistement combinées..., on sait que ces phrases sont toujours des pilules amères, l'annonce d'un changement de spectacle, l'absence ou l'indisposition d'un acteur favori, et la substitution d'un ours du vieux répertoire exécuté par des doublures à la pièce en vogue où l'on attendait l'élite de la troupe.

Cette fois, le régisseur du Gymnase (M. Monval, un régisseur modèle de tenue, de tact et de sang-froid), avertit le public que Mlle Nathalie, au moment de jouer le principal rôle dans *Une Jeunesse orageuse*, s'était trouvée prise d'une indisposition subite, et qu'en conséquence les spectateurs seraient privés de la représentation de la pièce nouvelle...

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, et les tables particulières des tomes XXI et XXII.

Ici l'orateur fut interrompu par une bordée de sifflets, de clameurs et de réclamations lancés de tous les coins de la salle.

— Allons donc ! Nathalie se porte mieux que nous ! On l'a vue, il y a deux heures, en calèche découverte ! Nathalie ! Nathalie ! nous voulons Nathalie !

Monval tint bon, se posa comme le *virum quem* de Virgile, et, reprenant sa phrase entre deux éclats de tonnerre :

— Vous auriez été privés de la pièce nouvelle, continua-t-il avec force, si par bonheur...

— Ah ! il y a un si, firent les plaisants, écoutez ! écoutez ! Silence !

Et la tempête se calma par curiosité.

— Si par bonheur, reprit l'homme aux gants blancs, une jeune personne, encore inconnue sur les théâtres de la capitale, n'eût consenti à se charger à l'improviste du rôle de Mlle Nathalie, qu'elle étudiait justement pour ses prochains débuts...

Alors ce furent, comme dans les anciennes Chambres, des mouvements en sens divers.

— A la bonne heure ! Voyons l'inconnue !

— Non, non ! Connu l'inconnue ! Nous chuterons la débutante. — Nathalie ! — L'inconnue ! etc., etc.

Les uns applaudirent mollement, et les autres sifflèrent de plus belle... Ceux-ci se levèrent en réclamant le prix de leur place, et ceux-là coururent tout droit le reprendre au bureau... Bref, la majorité resta, mais fort agitée et fort mécontente, et toute prête à faire payer sa mésaventure à l'artiste ignorée, qui entendait dans la coulisse ce vacarme si menaçant pour elle, et dont personne ne s'avisa de demander le nom au régisseur...

Ce dernier se retira en renouvelant ses saluts, et la pièce commença devant ces dispositions orageuses.

A la place de cette éclatante et fière beauté de Mlle Nathalie, qui venait d'éclore en ce temps-là, et qui mûrit présentement à la Comédie-Française, on vit paraître une jeune fille timide et tremblante, presque une enfant, toute pâle malgré son rouge, assez mesquinement coiffée et vêtue, mais d'une fraîcheur si pure, d'une contenance si modeste, d'une dignité si touchante et d'une décence si angélique..., que l'étonnement remplaça la mauvaise humeur, et qu'on daigna attendre pour juger...

Bientôt une voix douce, attendrie, pénétrante, alla remuer les cœurs en frappant les oreilles. On écouta, on fut surpris; on se regarda; on se dit : Mais ce n'est pas mal ! Des murmures recommencèrent ; mais des murmures flatteurs ; quelques gens d'esprit crièrent : Bravo !... Quelques mains prophétiques applaudirent çà et là...

Ce fut un coup d'éperon pour la débutante. Elle se sentit renaître et devint jolie... On reconnut la grâce, « plus belle encore que la beauté. » Son organe raffermi déploya tous ses charmes ; son geste simple et franc, ses manières exquises, la justesse de son débit, la noblesse et la finesse de tout son jeu éveillèrent les plus indifférents, retournèrent les plus prévenus, et finirent par enlever la salle entière.

Bref, la pièce se déroula au milieu d'une réaction crois-

sante, et s'acheva aux bruits enthousiastes d'une ovation unanime...

Le public, réparant ses premières rigueurs, rappela d'une seule voix, après le dénoûment, l'artiste qu'il avait failli siffler à la scène d'exposition.

On vit alors la jeune fille s'avancer tout à fait charmante, avec la double auréole de sa grâce native et du succès conquis, mais plus troublée encore de sa joie qu'elle ne l'avait été de sa terreur, et presque défaillante sous les acclamations qui la saluaient à l'envi.

— Son nom ! son nom ! crièrent aussitôt le parterre et l'orchestre, la galerie et les loges.

Car la direction n'avait pas plus songé à donner ce nom que les spectateurs à le réclamer.

Quelle revanche pour le régisseur, malmené d'abord ! Et le voyez-vous reparaître superbe et triomphant, saluant toujours, mais en vainqueur, et jetant aux bravos et aux applaudissements ces deux noms adorables : Mlle Rose Chéri !

Mme Rose Chéri Montigny (à droite); Mme Anna Chéry-Lesueur (à gauche); M. Lesueur.

Or, ces deux noms venaient d'être improvisés dans la coulisse, et voici de quelle façon :

— Comment vous appelez-vous ? avait demandé Monval à la débutante.

— Rose Cizos.

— Cizos ! mauvais nom ! Jamais je n'annoncerai mademoiselle Cizos. Trouvons autre chose et tout de suite ; le public va se fâcher encore.

— Mon père, en province, se faisait nommer Chéri.

— Chéri ! à la bonne heure. Voilà un nom que la gloire peut accepter.

Et Monval courut annoncer Mlle Rose Chéri.

D'où venait donc ce talent ignoré la veille, et qui surgissait tout à coup au premier rang?

C'est une histoire pleine de sourires et de larmes, de simplicité et d'édification. C'est la plus touchante preuve en action que le talent et la vertu ne sont pas incompatibles au théâtre, comme le prétendent certains moralistes pour qui les vices dramatiques ont leurs profits.

Il y a quelque trente ans, Jean-Baptiste Cizos et sa femme Juliette Garcin jouaient la comédie et l'opéra-comique en province, et surtout à Etampes et à Chartres, avec leurs parents, leurs frères, leurs sœurs et leurs cousins. Cette troupe de famille était connue, estimée et aimée de tout le monde pour sa probité, sa décence, ses manières et ses mœurs irréprochables. Jamais un scandale, jamais un désordre, jamais un sou de dette !

Le 27 octobre 1824, une fille naquit à ces patriarches du *Roman comique*, entre deux représentations à Etampes.

Cette fille était Rose-Marie Cizos, présentement Mme Rose Chéri.

Elle eut bientôt une sœur, Anna, qui brille auprès d'elle au Gymnase, et un frère, Victor, qui se distingue au Conservatoire de musique.

Dès l'âge de cinq ans, Mlle Rose joua de petits bouts de rôle, avec ses grands yeux bleus, ses longs cheveux d'or, sa taille de guêpe et ses pieds de Cendrillon.

Elle portait des lettres dans la comédie, dansait dans le ballet et figurait à l'opéra dans les chœurs de bandits, de montagnards et de conspirateurs. C'était sa récréation après les leçons de géographie et d'histoire, de dessin et de musique, de couture et de broderie; car rien n'était négligé dans son éducation morale, intellectuelle et domestique.

En Bretagne, Mlles Rose et Anna jouèrent *les Enfants d'Edouard* dans une grange ornée de feuillage; à Guimgamp, elles les représentèrent sur un billard érigé en scène pour la circonstance, et que le public attendri joncha de bouquets et de couronnes.

Quand Victor eut dix ans, il vint au dénoûment, avec une barbe monstre, étouffer les deux orphelins royaux.

Dans *le Châlet*, Mlle Rose, habillée en tambour, conduisait quatre pompiers de l'endroit, figurant l'escorte du sous-officier, et chantait avec une crânerie militaire:

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà! voilà! voilà le refrain du bivouac!

Si l'uniforme de tambour manquait, on le remplaçait avec avantage par un costume de marmiton.

Dans l'opéra de *la Muette*, Mlle Rose cumulait tous les rôles du corps de ballet

Les spectateurs lui criaient bravo et l'embrassaient dans les entr'actes, en se la passant de bras en bras; car ils vivaient comme en famille avec ces bons comédiens.

En voici deux preuves charmantes, citées par M. de Mirecourt dans sa spirituelle galerie des *Contemporains*:

— Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville tout entière émigrait aux champs.

Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu! répondait le père de Mlle Rose, il le faut; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah! faites de même.

— Et l'affiche?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais...

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Mlles Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de difficultés, et le lendemain la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Mlle Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire.

Impossible de retourner sur ses pas; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc? lui dit à voix basse Mme Cizos.

— Mon Dieu! je n'ai pas songé à prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Mme Cizos, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Mlle Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit Mme Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

Mlle Rose tressaille à son tour.

Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble assez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière.

Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi.

Mlle Anna fond en larmes.

De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut:

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Mlle Rose s'approche toute frémissante, et dit;

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah! miséricorde! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet.

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père:

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin? est-ce que les enfants sont malades?

— Mlle Anna pleure, dit un autre; pourquoi donc?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement! certainement! crie toute la salle, qu'elle se repose!

— Non, messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis il ajoute avec accablement:

— Elle a oublié sa lettre!

— Bon! ce n'est que cela? Mon Dieu! qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Mlle Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença. —

Un autre jour, à Chartres, on apprend que la famille Cizos, attendue à Dreux, va traverser la ville. On court en masse à leur rencontre; on exige une représentation;

on dételle leurs chevaux, on enlève leurs bagages, on se dispute la joie de les avoir pour hôtes, et on obtient ainsi une soirée « où les bravos allèrent jusqu'au délire. »

A quinze ans, Mlle Rose jouait les rôles de Mlle Plessy, et de plus était une musicienne de premier ordre. Elle l'a montré depuis à Zimmermann, qui la citait comme sa meilleure élève, et dans *le Piano de Berthe*, où le clavier résonne si mélodieusement sous ses doigts.

Le célèbre préfet Romieu, l'auteur futur de *l'Ère des Césars*, administrait la cité de Périgueux, lorsque la troupe ambulante y vint récréer les mangeurs de truffes.

En voyant Mlles Rose et Anna jouer ensemble, le préfet s'écria, du fond de sa loge :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot fit fortune, comme tous ceux de l'homme au lampion ; mais il contraria vivement le chef de la troupe, qui dès lors substitua sur les affiches, au nom de *Cizos*, celui de *Chéri*, que lui donnaient sa femme et ses enfants. Romieu, d'ailleurs, offrit au père de famille un dédommagement de son calembour, en lui remettant une lettre de recommandation pour Bayard, l'auteur en vogue à Paris.

Ce fut aussi à Périgueux que Mlle Rose Chéri vit accourir à elle, dans un entr'acte de *la Grâce de Dieu*, une femme inconnue qui lui prit les mains et la combla de félicitations.

Cette femme était Mlle Loisa Pujet, aujourd'hui Mme Gustave Lemoine et belle-sœur de notre artiste, alors auteur de cent romances fameuses, notamment de celle qui se répète avec tant d'effet dans *la Grâce de Dieu*.

Mlle Rose Chéri savait par cœur et chantait à ravir toutes ces romances. Les deux femmes s'embrassèrent avec effusion, et ce fut Mlle Pujet qui obtint de Romieu la lettre pour Bayard, ancien collaborateur du préfet.

Muni de ce passe-port pour la fortune et la gloire, Cizos-Chéri brûla ses vaisseaux, quitta la province et gagna Paris avec toute sa famille.

Malheureusement la vertu réussit difficilement sur les théâtres parisiens. Malgré la haute protection de Bayard, qui devina tout de suite l'avenir de Mlle Rose Chéri, celle-ci n'obtint au Gymnase que deux débuts insignifiants, et resta sans emploi jusqu'à l'aventure de *la Jeunesse orageuse*.

Encore cette aventure, qui devait la lancer au premier rang, n'eut-elle ses fruits complets qu'en 1844, lorsque M. Lemoine-Montigny prit la direction du Gymnase.

Cet homme d'esprit et de cœur, ce juge habile et cet administrateur intègre, secondé de son digne frère Edouard Lemoine, ancien rédacteur en chef de *la Patrie*, mit bientôt en pleine lumière la grâce exquise et le talent supérieur de sa jeune pensionnaire. Mlle Rose Chéri joua avec des succès croissants *Emma*, *Rebecca*, *Mme de Cérigny*, *un Changement de main*, *Geneviève*, *Clarisse Harlowe*, etc. Des acteurs dignes de lui tenir tête se groupèrent autour d'elle, sa sœur Anna, MM. Lesueur, Geoffroi, Lafontaine, Dupuis, et toute cette troupe d'élite, qui offre au Gymnase un ensemble rival de la Comédie-Française.

Mlle Rose Chéri devint tellement à la mode que tous les théâtres se la disputèrent.

On lui proposa dix mille francs par mois à l'Odéon pour jouer l'*Agnès de Méranie*, de M. Ponsard. M. Buloz, alors directeur de la maison de Molière, lui offrit un engagement en blanc pour notre première scène.

— Je ne puis accepter, répondit-elle simplement ; je suis engagée au Gymnase, et je resterai fidèle à mon engagement.

— On payera le dédit à votre directeur.

— Le dédit payé, resterait ma parole, aussi sacrée que ma signature.

— Le ministre rompra votre engagement, et vous entrerez *par ordre* à la Comédie-Française.

— Je ne puis reconnaître au ministre un droit que je ne me reconnais pas à moi-même.

Il fallut bien s'arrêter devant le mur d'airain de cette délicatesse, si rare, pour ne pas dire sans exemple, en fait de traités dramatiques.

Mlle Mars ne ressuscita donc point à la Comédie-Française, et Mlle Rose Chéri demeura au Gymnase. C'était un malheur pour l'art, sans doute, mais ce fut un triomphe de plus pour l'artiste. M. Montigny comprit, au reste, à quoi l'engageait une telle préférence. Il fit de son petit théâtre un autre Théâtre-Français, par la valeur littéraire des pièces et par la supériorité de l'interprétation.

La Protégée sans le savoir, *Irène*, *le Collier de perles*, *Manon Lescaut*, *le Mariage de Victorine*, *le Piano de Berthe*, *le Fils de Famille*, *Philiberte*, *Diane de Lys*, *la Crise*, *le Gendre de M. Poirier*, *Flaminio*, *Ceinture dorée*, et hier encore *le Demi-monde* et *Françoise*, montrèrent au public enthousiasmé les œuvres de nos premiers écrivains dramatiques, de Bayard, de Scribe, de Mazères, de Georges Sand, de Barrière, d'Emile Augier, de Jules Sandeau, d'Alex. Dumas fils, jouées par Mme Rose Chéri et ses camarades avec une perfection sans rivale.

M. Montigny devait faire mieux encore. Au commencement de 1847, la famille Cizos était rassemblée dans son petit salon, lorsque M. Scribe entra cérémonieusement et en grande tenue.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Mlle Rose, courant lui donner la main ; m'apportez-vous un nouveau rôle?

— Oui, mademoiselle, répond le vaudevilliste académicien, je viens vous offrir un rôle que vous devriez tenir depuis longtemps.

— Ah ! comment finit la pièce?

— Sachez d'abord comment elle débute.

Et M. Scribe, tirant sa révérence à M. et à Mme Cizos, leur demande solennellement la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

C'était le digne couronnement d'une vie exemplaire, d'un talent hors ligne et d'un dévouement sans exemple.

La proposition fut acceptée, et le mariage fixé à deux mois de là.

Pourquoi ce retard? Parce que Mme Rose Chéri est aussi bonne chrétienne qu'artiste admirable.

La nécessité d'aider sa famille de son talent, sans relâche et sans repos, l'avait empêchée de faire sa première communion en province, où l'on avait exigé la suspension des exercices dramatiques pendant la durée des exercices religieux.

Sa sœur Anna était dans la même situation.

Toutes deux sollicitent une audience de monseigneur Affre, archevêque de Paris. Elles l'obtiennent de suite, arrivent près du saint prélat, qui allait être un glorieux martyr, et lui demandent la grâce de rester artistes honnêtes, en accomplissant leurs devoirs de catholiques.

L'archevêque les écoute, les félicite, les exauce et les bénit avec une effusion paternelle.

Dès le lendemain, et pendant deux mois, Mlles Rose et Anna, en sortant des répétitions du Gymnase, vont recevoir l'instruction religieuse d'un vicaire de Sainte-Elisabeth.

Au bout de ces deux mois, par un beau matin de prin-

temps, toutes les deux communient, avec une piété angélique, dans une chapelle de Saint-Roch.

Et, le 12 mai suivant, Mlle Rose épouse M. Lemoine-Montigny, son directeur, tandis que Mlle Anna promet sa main à M. Lesueur, artiste éminent du Gymnase.

Un deuil de famille attristait cette double union. Le pauvre Cizos était mort de joie, quelques semaines avant, dans un accès de fièvre chaude.

La crise de 1848 mit bientôt à l'épreuve la femme de M. Montigny. Tandis que tous les théâtres croulaient dans la ruine, elle soutint héroïquement l'entreprise conjugale. Elle donna ses appointements à ses camarades; elle vendit ses bijoux; elle alla jouer en province et à l'étranger; elle envoya chaque mois douze ou quinze mille francs à la caisse; elle refusa de nouveaux ponts d'or pour entrer à la Comédie-Française, et elle gagna ainsi les jours de moisson qui ont relevé le Gymnase et ramené le Pactole à son habile direction.

Le talent de Mme Montigny est un talent complet par excellence. Elle réunit l'ingénuité à la finesse, la correction à la sensibilité, la distinction à la malice, l'élévation à la délicatesse, la science au naturel, le calme à l'entraînement, le tout couronné d'une décence admirable, qui a fait dire aux femmes du monde : — Rose Chéri seule a le droit de nous représenter sur la scène.

Quand elle joue, en effet, le rôle d'une Parisienne, ce n'est plus une actrice qu'on a sous les yeux, c'est notre sœur, notre mère ou notre fille, c'est la femme comme il faut que tous les salons choisiraient pour modèle.

Dans l'expression des sentiments nobles, tendres et profonds, elle a des accents et des effets d'une telle vérité, qu'elle arrache des larmes aux spectateurs les plus indifférents.

Ajoutez à cela un accord inouï de gestes, de physionomie et de diction; rien de heurté ni de dissonant; mais l'harmonie générale, qui est le cachet de la perfection.

En racontant la vie de Rose Chéri, nous avons raconté la vie d'Anna, sa sœur. Elles ne diffèrent que par le genre de talent. Anna est surtout amusante; elle lance le mot avec bonheur; elle joue à ravir les soubrettes, les vivandières, les Anglaises et les femmes originales. Elle s'est surpassée dans miss Barbara-Melvil du *Flaminio* de George Sand.

Son mari, M. Francisque Lesueur, est sans contredit le premier comique du Gymnase. Il est étonnant dans la bêtise, dans la crédulité, dans l'insouciance, dans la rouerie, dans l'effarement et dans le tatillonnage. Il a fait de Taupin (*Diane de Lys*), de Violette (*Mercadet*), de Kirchet (*Fils de famille*), du chevalier (*Partie de piquet*), du valet (*Chapeau d'un horloger*), de Poirier (*Gendre de M. Poirier*), de Truttenfeld (*Flaminio*), etc., etc., des types qui resteront dans la mémoire de tous, et auxquels on ne peut songer sans éclater de rire.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA GYMNASTIQUE ANCIENNE ET MODERNE.

LE GYMNASE TRIAT.

(Voyez la grande gravure ci-contre.)

Le bœuf et le chameau, apologue de Plutarque. Le corps et l'âme. La loi du mouvement. Gymnastique ancienne, du moyen âge, de la renaissance et de l'ancien régime. Immobilité actuelle. Ses résultats funestes. Réhabilitation de la gymnastique. Le colonel Amoros. La vraie gymnastique moderne. Gymnase Triat. Curieux spectacle. Effets merveilleux. Avis aux familles.

Un bœuf et un chameau voyageaient de compagnie, conduits tous deux par un homme, leur maître commun. Le bœuf, chargé outre mesure, voyant le chameau s'avancer d'un pas leste, le pria de le soulager d'une partie de son fardeau. Le chameau refusa, en disant :

— Chacun pour soi !

— Maladroit égoïste ! reprit le bœuf; tu porteras bientôt, non-seulement la moitié de ma charge, mais ma charge entière, et moi-même par-dessus.

Le lendemain, en effet, le bœuf ayant succombé à sa fatigue, l'homme plaça son corps et sa charge sur les épaules du chameau.

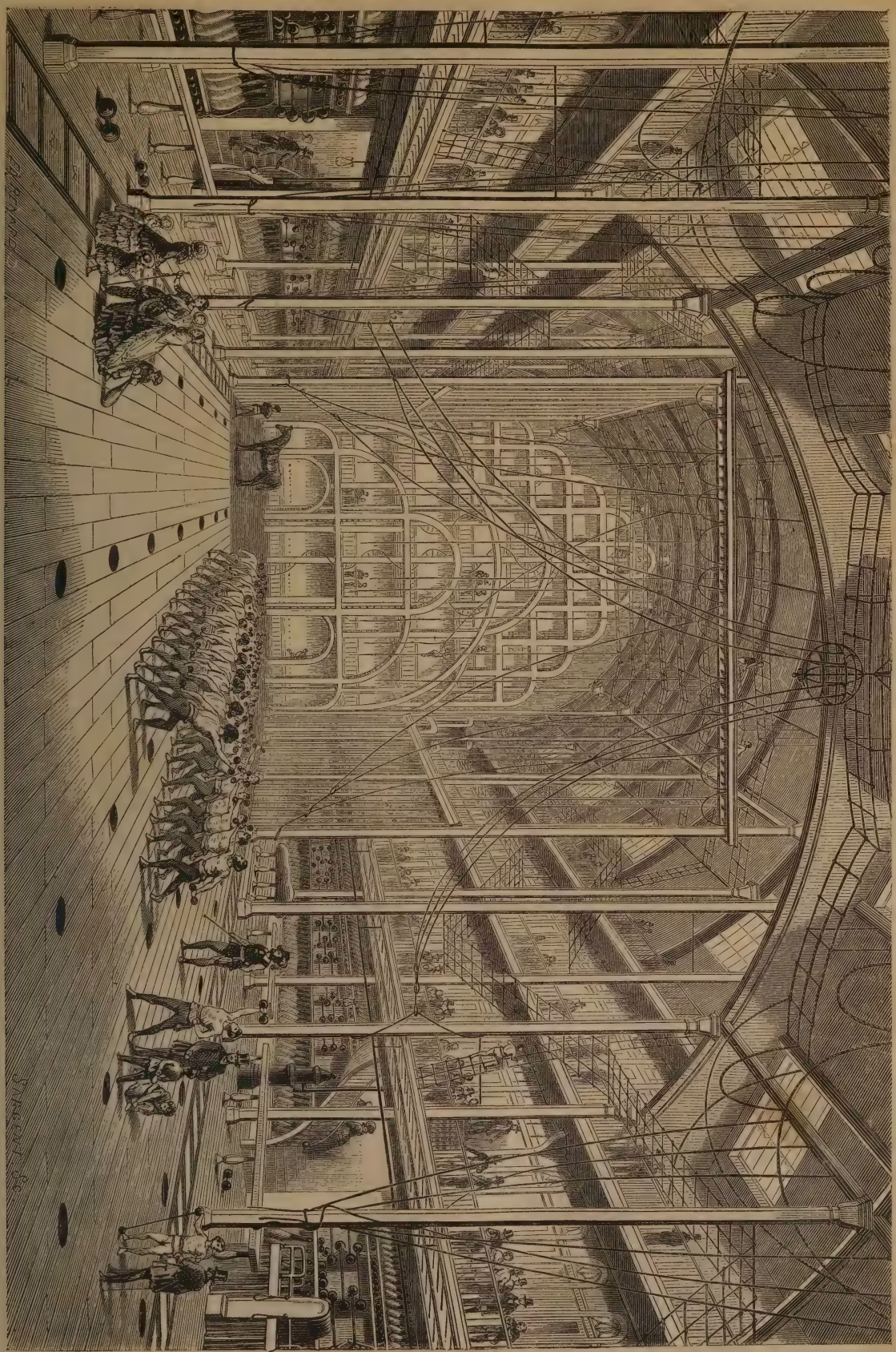
Le grand Plutarque, auteur de cet apologue, a expliqué ainsi la solidarité de l'âme et du corps. L'âme, c'est le chameau; le bœuf, c'est le corps. Si la première refuse de se prêter aux besoins du second, elle en devient victime, et perd sa propre liberté sous un double fardeau, portant à la fois le corps exténué, et ses douleurs, et ses fatigues. D'où Plutarque conclut avec sagesse que nous devons exercer en même temps notre corps et notre âme, et les mener de concert comme les deux chevaux d'un même attelage.

Tel est le principe et telle est l'origine de tous les exercices connus et résumés sous le nom de gymnastique.

Est-il possible, en effet, d'examiner l'admirable machine humaine sans reconnaître qu'elle est construite pour le mouvement et l'action, lesquels d'ailleurs sont la loi de la nature entière, depuis les astres roulant au ciel jusqu'aux fourmis qui creusent le sol?

Or, comme la vie dans l'homme est double, corporelle et spirituelle, physique et morale, ainsi que l'explique la parabole de Plutarque; comme les deux natures qui forment cette dualité et qui sont si profondément distinctes dans leurs attributs sont cependant liées si intimement que toute action de l'une réagit sur l'autre; comme, tout en admettant que l'esprit soit le principe du corps, il est impossible de nier l'influence réciproque et permanente du corps sur l'esprit, il s'ensuit que l'exercice corporel concerne immédiatement l'homme tout entier, corps et âme, matière et esprit.

Partant de là, il est facile de comprendre que cet exercice, appliqué rationnellement, constitue un art, qui est la gymnastique, et que cet art, sérieusement développé, touche à l'éducation physique, intellectuelle et morale de l'homme, à la conservation de la santé, à la guérison d'un



grand nombre de maladies, au perfectionnement de l'individu et de la race.

La gymnastique était chez les anciens la moitié de l'éducation et de l'hygiène publique et privée. La *palestre* (de πάλη, lutte) était l'école normale du mouvement. On s'y formait à tous les exercices du corps par des études de force, de légèreté et d'agilité.

La gymnastique militaire comprenait le saut, le disque, la lutte, le javelot, le pugilat, la course à pied, à cheval et en char. Les Thébains durent la victoire de Leuctres à leur supériorité dans la lutte. On sait la pompe des jeux publics où concouraient tous les élèves de la palestre.

La gymnastique médicinale remonte au roi même de la médecine, au célèbre Hippocrate. Elle était accompagnée de bains, de lotions et de frictions de toute sorte.

La gymnastique athlétique avait pour but de préparer des athlètes aux combats variés du cirque. Ces athlètes étaient chantés par les rapsodes et glorifiés dans les archives et les inscriptions historiques. Choisis parmi les familles libres et honnêtes, élevés sous la direction d'un magistrat, ils prêtaient serment, combattaient nus, servaient de modèles aux héros et aux guerriers, recevaient en prix des couronnes de pin, de laurier ou d'olivier, des armes, des vêtements, de l'argenterie, des chevaux ou des esclaves, se voyaient comblés de fleurs et de présents dans l'amphithéâtre, et rentraient sur un char de triomphe escorté par les populations, à travers une brèche pratiquée aux murs de leur ville natale. Thésée, Hercule, Jason, etc., n'étaient autres que des athlètes; Milon de Crotone fut un des plus célèbres. Il assommait réellement un bœuf d'un coup de poing, mais il ne le mangeait point à son dîner, comme on l'a dit. Ainsi que tous ses pareils, il entretenait sa force par la sobriété et la tempérance, vertus des athlètes, auxquels saint Paul a rendu haute justice. D'innombrables monuments nous ont conservé le souvenir des athlètes de l'antiquité grecque.

Les luttes anciennes se divisaient en trois espèces. On luttait debout, corps à corps, à qui se renverserait à terre; ou, debout aussi, des doigts et de la paume des mains, à qui pousserait son adversaire au bout du stade; ou, couchés, se roulant sur le sable jusqu'à ce que le vaincu criât grâce. A Sparte et à Chio, les hommes et les femmes luttaient ensemble.

On voit encore en basse Bretagne des luttes qui rappellent celles des Grecs et des Romains.

Les jeux publics étaient le second pain de ces deux nations : *Panem et circenses !* Ils occupaient au premier chef leurs rois, leurs magistrats, leurs consuls et leurs empereurs. Ils tiennent une place considérable dans les ouvrages de leurs historiens. Ils formaient une portion capitale du culte religieux, et les plus grands événements y étaient annoncés ou solennisés avec une pompe extraordinaire.

Au moyen âge, à la renaissance et sous l'ancien régime, la gymnastique se composait des tournois, des carrousels, des jeux de bague, des tirs, des ballets, de tous les exercices du cheval, des armes, de la paume, de la danse, etc.

L'invention de la poudre d'abord et ensuite la révolution, en supprimant presque toutes ces habitudes, laissèrent une lacune fâcheuse dans l'éducation et dans l'hygiène, lacune qui a joué un triste rôle dans l'affaiblissement et dans l'amoindrissement de la génération actuelle.

Depuis près de cent ans, particulièrement en France, les exercices du corps ont été abandonnés aux soldats, aux ouvriers et aux paysans. A quelques exceptions près et sauf un peu de natation, d'escrime et d'équitation, l'immobilité physique semble être la loi des classes aristocratiques et bourgeoises, libérales et intellectuelles, de celles qui ont justement le plus besoin d'agir pour compenser le travail du cerveau et de l'estomac, de celles enfin auxquelles appartenait autrefois le privilége de la guerre, de la chasse, de l'équitation, de l'escrime, de la paume, etc., etc.

Dieu sait, et les maîtresses de maison savent combien les danseurs deviennent rares et introuvables dans les salons les plus hantés par la jeunesse !

A peine si les enfants eux-mêmes, dans les colléges et les pensionnats, se livrent encore à ces jeux de la balle, de la marelle, des barres, de la toupie, du saut de mouton, du cheval fondu, de la corde, du diable, du ballon, etc., qui donnaient à nos parents la vigueur que nous laissons dépérir en nous.

Aussi combien d'hommes de notre temps en sont arrivés à la conclusion de l'apologue de Plutarque ! — Chacun, dit avec vérité M. Paul Féval, chacun, en jetant autour de soi un regard, peut voir la foule des malades qui l'entourent. Malades qui marchent, qui travaillent, qui vivent; malades résignés ou plutôt découragés, qui en sont venus à se dire : *Souffrons ce que nous ne pouvons empêcher*; malades qui ont accepté leur maladie comme chose naturelle et normale; malades tombés si bas que la santé leur semble un mensonge et un rêve ! Vous les connaissez tous : hommes de bureau, artistes, écrivains, victimes pâles et tristes de ce poison qu'on nomme l'immobilité, appauvris journellement par l'émotion nerveuse, par la chaleur factice, par l'air vicié, par la surexcitation du cerveau; vous les connaissez, vous savez qu'ILS SE PORTENT BIEN, sauf leur névralgie, sauf leur gastrite, sauf leur entérite, sauf leur bronchite, sauf les mille et une misères chroniques qui les torturent. Ils se portent bien ! Et, en effet, pourquoi parler toujours de ces maux qui sont entrés dans leur vie et auxquels ils ne connaissent point de remède? Ils se portent bien ! Ils écrivent, ils plaident, ils fabriquent, ils composent, ils manient l'archet, le burin, le pinceau : donc ils se portent bien ! Ce n'est pas ainsi, il est vrai, que les hommes de la campagne se portent bien. Nos paysans, quand ils se portent bien, ne sont pas malades; mais nos paysans ont de l'air et du mouvement; mais nos paysans respirent; mais nos paysans se servent des muscles que Dieu leur a donnés. A Paris, *se porter bien* veut dire : *souffrir hors de son lit.* La bonne santé consiste à se tenir sur ses jambes. —

J.-J. Rousseau, à la fin du dernier siècle, et après lui quelques publicistes allemands, avaient averti l'humanité de ce symptôme de décadence.

Sous la Restauration, et depuis 1830, le colonel Amoros remit la gymnastique en honneur dans l'armée, et tenta de l'introduire dans les institutions civiles. Mais il n'obtint, sous ce dernier rapport, qu'un succès partiel, borné à quelques maigres établissements à Paris.

C'est qu'il faut bien en convenir, Amoros et ses imitateurs sont aussi loin de la gymnastique savante, rationnelle et féconde, que la clarinette d'un aveugle est loin d'un concert d'harmonie, que le ruisseau bourbeux de la rue du Bac est loin de la fontaine de Jouvence !

La véritable résurrection de la gymnastique, ou plutôt la création de la gymnastique moderne, était réservée à un homme qui est déjà célèbre à Bruxelles et à Paris, et qui sera bientôt populaire en France et en Europe.

Pour juger cet inventeur et son système, il faut voir

l'un et l'autre à l'œuvre, et c'est ce que nous allons faire en allant aux Champs-Elysées.

Arrivés au rond-point, nous tournons à gauche par l'avenue Montaigne, et nous voici devant le monument de M. H. Triat.

Monument est certes le mot, et monument curieux et utile, s'il en fût jamais! théâtre où chacun peut être acteur; lieu de plaisir unique; car ailleurs le plaisir énerve, tandis qu'ici le plaisir restaure et fortifie, abri pour les oisifs, reposoir des laborieux, arène de la jeunesse robuste, piscine où la virilité, vaincue par notre civilisation, vient puiser des forces nouvelles, gymnase enfin, gymnase dans toute la belle et large acception du terme.

C'est une vaste nef décrite par M. Féval avec la justesse et l'éclat de sa plume, dessinée pour nous par M. Renard avec la finesse et l'ampleur de son crayon (voyez la gravure ci-dessus). — Le transsept, aérien et spacieux, est entouré de bas-côtés que surmontent trois rangs d'élégantes galeries. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties, dont la première est parquetée, tandis que l'autre, emplie de sciure à un pied de profondeur, forme un immense et moelleux matelas. Ce qui frappe d'abord, c'est la profusion des cordages courant dans tous les sens, se mêlant, se croisant, et formant comme une dentelle capricieuse dont le réseau mouvant étonne et intrigue l'esprit. Il y a la fortune d'un homme dans le prix de ce prodigieux écheveau de cordes. Elles ondulent en échelles, festons interminables, tout autour des tribunes; elles traversent le gymnase, elles montent, elles descendent; vous les voyez d'en bas suivre la courbe hardie des voûtes et osciller lentement au passage d'un enfant, qui semble un oiseau perdu dans l'espace. D'autres câbles encore pendent librement pour la voltige; d'autres sont tendus verticalement pour le *bras de fer*, horizontalement pour la coupe; d'autres, terminés par de brillants anneaux de cuivre, servent à ces exercices du pendule que M. Triat a poussés au suprême degré de perfection. A travers la guipure des cordages, on aperçoit, de l'entrée, un système d'échelles monumentales en menuiserie, affectant la forme d'un trèfle gothique avec ses broderies accessoires. En mettant bout à bout les marches de cet escalier géant, on passerait par-dessus les tours de Notre-Dame. Les barres parallèles mobiles, inventées par M. Triat, sont au-dessous. Leurs différentes positions permettent plus de cent cinquante exercices. Au milieu enfin se dresse le cheval de grandeur naturelle qui a vu tant de miracles de force et d'adresse. Nous ne parlons ni des mâts, ni des barres de fer horizontales, ni des instruments qui se rencontrent dans les petits gymnases. Nous passons sous silence aussi, parce que nous ne saurions point les décrire suffisamment, différentes machines fort ingénieuses dont M. Triat est l'auteur, et qu'il met à la disposition des personnes trop affaiblies pour suivre la grande leçon.

Telle est la nef dans son aspect purement matériel. Mais quand huit heures sonnent, quand les innombrables becs de gaz inondent de lumière le plancher arrosé, quand s'ouvre la porte du temple réparateur, pour donner passage à la foule des élèves, quand les galeries pleines s'émaillent de fleurs, de dentelles et de sourires, la nef immobile s'éveille en sursaut, le palais muet prend une voix, la matière inerte s'agite et respire. C'est fête et c'est bataille! L'armée des audacieux s'élance à la conquête de la santé et de la force. Par les échelles, par les mâts, par les cordages, adolescents, adultes, hommes faits, tombent dans l'arène et commencent la partie. Ils portent le collant rouge et leur poitrine est nue. — En avant! Le frêne flexible des barres parallèles gémit et se tord, les mâts lisses grincent sous la main, les anneaux suspendus oscillent et lancent le gymnaste-virtuose, qui fait la culbute dans les airs; le cheval est franchi d'un bond, tandis que les lutteurs renversés roulent en riant dans la sciure. En avant! en avant! ceci est la gaieté, la vie, la jeunesse revenue! ceci est le mouvement sauveur! En avant! roidissez vos muscles amollis, cherchez l'équilibre, touchez d'un pied léger la barre élastique du tremplin, élargissez la poitrine, appelez l'air à pleins poumons, efforcez-vous, travaillez, vivez!

— Voici le maître. Arrêtez-vous et regardez. Celui-là est un homme semblable à vous. Pourquoi sa puissance est-elle triple et quadruple? Pourquoi son corps musculeux et souple rivalise-t-il avec les chefs-d'œuvre de la statuaire antique? Pourquoi sa vigueur héroïque semble-t-elle railler notre décadence? Parce qu'il a fait sur lui-même l'expérience qu'il tente sur vous. M. Triat, l'athlète sans rival, l'Hercule des âges modernes, est le fils légitime de sa propre méthode. M. Triat, réagissant sur lui-même, a littéralement bandé ses muscles et pétri sa chair.

Or, voyez : où les plus agiles hésitent, il passe. Cette corde, qu'il a saisie au vol en bondissant comme un tigre, l'a porté à la voûte; le voilà qui nage dans l'espace, égalisant avec mesure les efforts de sa coupe aérienne; il touche le rebord de la galerie; sa tête a plongé, son torse a basculé : ce bruit, c'est déjà son pied qui frappe le sol et qui, rebondissant, passe à un mètre plus haut que la croupe du cheval....

Mais le coup de sifflet a retenti. Les jeux ont pris fin. Ceci est le signal de la leçon normale. Pendant que les élèves, animés déjà, vont choisir leurs instruments, descendons vers la porte et jetons un coup d'œil sur cet opulent arsenal d'armes pacifiques. Il y a là pour cinquante mille écus de fer seulement : jugez si M. Triat peut craindre la concurrence! Ce sont des haltères ou boulets ramés de toutes formes et de toutes grandeurs, des barres de fer également graduées et terminées aussi par des boulets. Les curieux regardent avec une admiration mêlée d'effroi cette masse de fonte qu'on nomme LE POIDS DE M. TRIAT, parce que M. Triat, seul au monde, a pu jamais le mettre, à bras tendu, au-dessus de sa tête. Ceux qui ont vu l'Hercule moderne accomplir ce prodigieux travail ne peuvent oublier que leur cœur a battu dans leur poitrine comme à la scène la plus émouvante du drame le plus saisissant.

La leçon normale ou *du plancher*, toujours commandée par M. Triat en personne, a pour but de solliciter tour à tour, et dans un ordre médicalement logique, *tous les muscles du corps humain*. Cette leçon fait l'admiration des gens de l'art. A part son utilité supérieure, elle est belle et séduisante comme spectacle. Cinquante élèves, rangés sur deux files, obéissent à la voix du maître. Celui-ci, vêtu d'un costume étrange dans sa brillante élégance, tient le milieu de l'enceinte. Sa belle taille fait tableau, ainsi que sa tête haut portée. De la main droite, il agite une longue baguette recouverte de filigrane d'argent. Son organe vibrant et sonore emplit la salle comme un son de cor.

Grandes et petites haltères, danse du gladiateur, course repliée sur elle-même comme les anneaux d'un serpent, petite barre, lutte à la barre, jeu des massues, grosse barre de fer, tout se succède avec une rapidité brûlante, avec un entrain qui tient de la magie. Beaucoup seraient tentés de faiblir, mais ils n'ont pas le temps d'essuyer la sueur qui les inonde; du professeur à l'élève un courant magnétique passe; la puissance du maître se divise en

s'épanche ; chacun a en soi une voix mystérieuse qui lui crie : Marche ! marche ! et l'on ne s'arrête qu'au moment où les garçons du gymnase, à leur poste, ouvrent le robinet d'eau fraîche qui doit lotionner tous ces corps ardents et fumants.

Sans traiter une question mille fois résolue par l'expérience, nous dirons que ces ablutions générales d'eau fraîche, après le travail, sont une des voluptés les plus raffinées qui se puissent imaginer. Non-seulement il n'y a pas de danger, mais il y a notable avantage. Après l'ablution, plus de fatigue : on recommencerait de grand cœur. —

Tel est l'établissement et tel est le système gymnastique de M. Triat, d'après le témoignage d'un homme qui ajoute : *Experto crede Roberto.*

Ce système résume toute l'expérience du passé, avec toute la science du présent, et il est merveilleusement approprié aux nécessités de notre époque, où le temps est si rapide et si précieux.

Le fait est qu'en moins d'une heure, et en une série de mouvements combinés avec une logique et une harmonie parfaites, M. Triat a concentré tous les travaux et tous les plaisirs, toutes les épreuves et tous les résultats de la palestre grecque, du cirque romain, des joutes du moyen âge, de l'escrime, de l'équitation, de la chasse, de la paume, du tremplin, de l'escalade, de la danse, enfin de tous les exercices qui créent, développent ou ramènent la force et la souplesse, la grâce et l'énergie, la bonne humeur et la santé.

Déjà l'expérience a été faite, avec les conséquences les plus salutaires, par des milliers de jeunes gens et de jeunes filles (car il y a aussi une école des femmes au gymnase Triat), et aussi par des milliers d'hommes énervés et même de vieillards qui se croyaient au bord de la tombe.

Sans compter les princes, les grands personnages, les financiers, les généraux, les administrateurs, les magistrats, les illustres écrivains et les fameux artistes, épuisés par la vie sédentaire et la contention cérébrale, à qui l'habile gymnasiarque a rendu, en petit comité, leur vigueur et leur talent, leurs facultés physiques et intellectuelles.

Témoin les haltères, les barres et les boulets ramés qu'on reconnaît dans les antichambres et dans les jardins de certains hôtels, et même de certains palais que nous pourrions désigner ici.

Un seul exemple fera juger de l'importance des autres. C'est dans le système Triat que le maréchal de Saint-Arnaud, épuisé et mourant, a retrouvé la force de remonter à cheval, d'aller gagner la victoire de l'Alma et de conduire l'armée française devant les remparts de Sébastopol.

Nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre qu'une éminente société, où figurent les personnages les plus importants et les plus éclairés du monde officiel et du monde scientifique, s'est donné pour mission de répandre le système Triat et de l'élever à l'état d'institution nationale, en l'établissant sur tous les points de la France.

Nous sommes convaincus, comme les illustres patrons de la GYMNASTIQUE MODERNE, que le jour où elle fonctionnera dans nos casernes, dans nos colléges, dans nos pensions, dans nos villes et dans nos centres populeux, nos soldats et nos jeunes gens doubleront leur force, leur adresse, leurs aptitudes diverses, et nos instituteurs et nos médecins auront trouvé un des remèdes les plus efficaces aux plaies physiques et morales de notre génération.

C'est à ce titre que nous nous sommes fait un devoir de rappeler aux familles l'ancienneté et l'utilité de la gymnastique, beaucoup trop oubliées de nos jours, et de leur recommander la méthode qui l'applique le plus heureusement à nos habitudes et à nos mœurs.

Chacun, d'ailleurs, peut aller en juger par ses propres yeux ; les leçons du gymnase Triat sont publiques et ouvertes à tous les passants ; et M. Triat lui-même est un apôtre dévoué à sa mission, considérant notre espèce déchue avec la commisération de l'athlète pour le nain, et prêt à donner la main à quiconque veut régénérer avec lui l'homme du dix-neuvième siècle.

LES ANECDOTES DE LA PAIX.

LE COMTE ORLOFF.

Le grand événement qu'applaudit l'Europe entière, la conclusion de la paix de Paris, c'est-à-dire de la paix du monde, a eu ses petits épisodes qui relèvent de nos causeries.

Et d'abord, aussitôt après la signature du traité, la plume avec laquelle il a été signé a été placée sur une feuille blanche et entourée du cachet de chacune des puissances contractantes et de la signature individuelle des plénipotentiaires. Au bas, M. Feuillet de Conches, chef du bureau du protocole, a écrit ce qui suit :

« Je certifie que cette plume a été arrachée par moi à « l'aigle impérial du Jardin des Plantes, et qu'elle a servi « à la signature du traité de paix du 30 mars 1856. »

Le tout a été ensuite mis sous verre et encadré d'une bordure dorée, pour être offert à S. M. l'Impératrice, qui, saluant dans la coïncidence de la naissance de son fils avec la paix de Paris un pronostic heureux, avait manifesté le désir de posséder cette plume essentiellement historique.

Préalablement, ladite plume avait été décorée par le joaillier de la couronne de riches emblèmes, appropriés à la circonstance ; et elle avait été trempée, pour le grand acte de la signature, dans une écritoire monumentale en vermeil commandée tout exprès, et dont l'ornementation, rappelant le style du premier empire, n'avait pas coûté moins de onze mille francs, selon le *Journal des Débats*.

Suivant un autre journal, ce n'est pas sans peine que M. Feuillet de Conches est parvenu à obtenir une plume de l'aigle du Jardin des Plantes. Il a fallu, pour y réussir, envelopper l'animal dans un filet ; l'oiseau-roi s'est débattu longtemps, et l'ouvrier du Jardin qui accomplissait cette rude besogne a été renversé dans la lutte.

Toutes les autres plumes, assez nombreuses, qui avaient servi dans le cours des conférences, ont été partagées entre les plénipotentiaires, et vous jugez avec quelle ardeur leurs familles et leurs connaissances se disputeront ces mémorables instruments de la paix du 30 mars.

A propos de cette date du 30 mars, M. Albéric Second a fait, dans *l'Artiste*, un curieux rapprochement historique.

— Le 30 mars 1814, à la suite d'un armistice conclu pour quelques heures, les représentants désignés par les armées coalisées qui entouraient Paris entraient dans la ville à la nuit tombante, et signaient la capitulation qui leur livrait la capitale de la France. En tête des signataires pour les armées ennemies figurait le colonel Orloff, aide de camp de l'empereur de Russie.

Quarante-deux ans se sont écoulés. Le 30 mars 1856, les représentants des grandes puissances de l'Europe, réunis en congrès à Paris, apposent leurs signatures au traité de paix européen, et parmi ces signatures se trouve

encore celle du comte Orloff, aide de camp général de l'empereur Alexandre II.

Qu'un dramaturge, qu'un romancier imaginent jamais une pareille complication de moyens, et vous verrez le public crier à l'invraisemblance. Mais, ô public quinteux et désagréable à vivre, il n'y a que l'invraisemblance qui soit vraisemblable! —

Le comte Orloff a été le lion du congrès pour la curiosité parisienne, et quelques détails sur sa famille et sa personne ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

A l'époque de l'exécution des Strélitz, sous Pierre le Grand, un jeune Strélitz nommé Yvan et surnommé Orëll (l'aigle), appelé à poser sa tête sur le billot fatal, et trouvant sur son chemin la tête coupée d'un camarade, la repoussa tranquillement du pied en disant :

— Il faut pourtant que je me fasse place ici :

Le czar Pierre, qui assistait à l'exécution, frappé du calme héroïque de ce jeune homme, lui accorda sa grâce et le plaça comme soldat dans un régiment de ligne. Le vaillant Strélitz conquit par ses exploits le grade d'officier et par conséquent le titre de gentilhomme.

Telle fut, en 1698, la première apparition dans l'histoire de Russie de cette famille qui devait y jouer un si grand rôle, et qui prit dès lors le nom d'Orloff, du surnom d'Orëll, porté par son fondateur.

Depuis près de deux siècles, les Orloff ont été les favoris

Le comte Orloff, dessin de M. Marc, d'après le portrait authentique de l'éditeur Daziarô.

des czars, et quelquefois les instruments de leur élévation ou de leur chute.

A l'avénement de l'empereur Nicolas, en 1825, une révolte populaire mit en danger sa couronne et sa vie. Un intrépide officier sauva l'une et l'autre, en s'élançant contre les rebelles et en les culbutant à la tête de son régiment.

Cet officier était Alexis Fœderovich Orloff, devenu depuis aide de camp général, membre du Conseil de l'empire, bras droit de Nicolas Ier et d'Alexandre II, et qui signait hier la paix au nom de son maître, au congrès de Paris.

Le comte Orloff, bien qu'il soit fort âgé, est encore un des plus beaux hommes qui se puissent voir. Il a près de six pieds, une encolure à l'avenant, des cheveux gris de fer galamment bouclés, et une physionomie de la plus haute distinction, bien qu'un peu dure au premier aspect. Il a fait l'admiration de tout le monde à la revue du Champ-de-Mars, à gauche de l'empereur, avec son casque d'or, son uniforme vert et ses décorations étincelantes de pierreries, sur son cheval de race qu'il maniait comme un jeune officier.

On raconte sur sa force herculéenne les anecdotes les plus étonnantes, et entre autres celle-ci, qui donnera l'idée des autres :

Il était un jour à table auprès d'une dame qui s'extasia

sur les fleurs du surtout, et notamment sur un bouquet de roses éblouissant de fraîcheur. Le galant seigneur prend aussitôt ce bouquet pour l'offrir à sa voisine ; mais il s'aperçoit que les pieds des fleurs sont trempés d'eau, et il cherche un moyen de les envelopper à la hâte. Ne trouvant rien de mieux, il saisit une assiette d'argent massif, la roule en cornet comme une feuille de papier, y plante le bouquet et le remet à la dame.

Ce tour de force rappelle celui de notre maréchal de Saxe. Un autre *maréchal* ferrait son cheval de guerre. Il se plaint des fers employés.

— Mauvais fers ! dit-il.

Et, pour montrer leur faiblesse, il les tord de ses doigts nerveux. Mais quand il veut payer l'ouvrier, celui-ci prend sa revanche :

— Mauvais écu ! réplique-t-il.

Et il le ploie d'un geste, comme le maréchal avait ployé ses fers.

Pour la première fois, le maréchal de Saxe avait trouvé son maître.

On assure que le comte Orloff n'a jamais trouvé le sien.

Le grand seigneur russe prolongera, dit-on, son séjour à Paris, en qualité d'ambassadeur extraordinaire d'Alexandre II ; et il doit donner une fête dont l'éclat sera d'autant plus mémorable et significatif que l'empereur et l'impératrice y assisteraient et que les boyards y accourraient de tous les points de la Russie. Ce serait la rentrée solennelle à Paris des illustres Moscovites et de leurs millions.

Encore une anecdote sur le comte Orloff, indiscrétion recueillie par M. Jules Lecomte aux portes des Tuileries :

L'empereur venait d'avoir une longue conversation avec le comte Orloff. Celui-ci s'étonnait des vastes connaissances de son auguste interlocuteur. L'empereur le devina et sourit. Le comte, avec la courtoisie d'un grand seigneur et la franchise d'un militaire, ne put s'empêcher de demander où Sa Majesté avait pu apprendre toutes ces choses, d'un ordre tout local et étranger !

— Ah ! répondit l'empereur, c'est que j'ai étudié pendant six ans... à l'Université de Ham !

Autre mot très-joli de la même source et du maréchal Canrobert, qui est aussi un lion de la paix, comme il a été un lion de la bataille. C'était donc à un bal officiel donné aux plénipotentiaires. Le maréchal Canrobert étant entré dans la galerie, une jeune et charmante personne, vêtue de rose avec une couronne de paquerettes, est allée droit à lui l'inviter pour la prochaine contre-danse.

— Maréchal... daignez me regarder comme Russe... et me faire danser !

— Impossible, mademoiselle... il y a armistice !

— Et amnistie pour mon audace, maréchal ?

Le guerrier reçut en pleine face un regard si éclatant qu'il en devint presque timide, et qu'il eût préféré un éclat d'obus. Il offrit galamment le bras à la danseuse pour la reconduire à sa place ; mais, en chemin, il rencontra un jeune officier, écarlate de valses et de polkas :

— Tenez, monsieur, lui dit-il en le présentant à la jeune personne, suppléez-moi et dansez avec mademoiselle. Rappelez-vous surtout que, cette nuit, un maréchal de France a envié un sous-lieutenant !

Les épisodes de la paix ont eu aussi leur côté pittoresque en Crimée.

— Un grand nombre d'officiers de toutes armes des quatre armées, écrit un capitaine, s'étaient rendus dans la plaine de la Tchernaïa et couvraient littéralement les deux rives, chacun en épaulettes, le sabre au côté. De part et d'autre, c'était une véritable fraternisation ; nous avons vu éclater à cette occasion ces sympathies que nous avons eu si souvent à signaler entre les Français et les Russes. Plusieurs officiers se reconnaissaient pour s'être rencontrés déjà dans les armistices qui suivaient les combats du siége. Aussi les gourdes, les paquets de cigares, les bouteilles voltigeaient-elles d'un bord à l'autre, comme faisaient, il y a peu de temps, les boulets. Plus d'une est tombée à l'eau ; le plus grand nombre arrivait parfaitement à sa destination. Un jeune et brillant officier russe, le bras gauche en écharpe, était suivi de deux soldats qui portaient un lourd panier :

— Les officiers des zouaves, messieurs ? demandait-il.

— Par ici ! lui répondirent plusieurs officiers de ce corps.

— C'est à l'un de vous que je dois ma blessure ; à votre santé !

Et, de son bras valide, il lança coup sur coup trois bouteilles de champagne, qui furent vidées en un clin d'œil.

Les zouaves, à leur tour, envoyèrent quelques bouteilles ; deux se brisèrent en route :

— Gardez les bouchons, nous vous les changerons à Paris !

— A Paris ! s'écrièrent les officiers russes au milieu de formidables applaudissements.

Le champagne était de choix ; les Russes soutiennent leur réputation de goût. J'ai trois des bouchons susdits ; deux portent la marque *Ve Cliquot* et un la marque *Lelegard et Ce*, et tous trois le nom de la ville de Reims. Nous avons échangé nos noms. Il y avait là un neveu du général Luders, etc.

On tenta plusieurs fois de traverser la rivière ; mais l'eau était profonde et tous échouèrent dans leurs efforts, ce qui, de part et d'autre, fut un sujet de divertissement.

Enfin, les Russes s'avisèrent d'un expédient. Ils abattirent un grand arbre, et, le mettant en travers de l'eau, ils en firent un pont provisoire. L'invitation fut acceptée. Les Français et les Anglais passèrent dessus. La courtoisie des Russes surpassa tout ce qu'on pourrait imaginer.

Sur notre droite, derrière nous, la scène était magnifique. A droite, les monts Fédouchine étaient couverts de troupes descendues en masse de leurs campements ; Français, Anglais, Sardes mélangés. Derrière nous, même spectacle sur la crête de la rampe fortifiée qui domine la vallée, et qui, s'élevant par degrés, passe par la redoute Canrobert pour arriver sur les plateaux d'Inkermann. Tous les bras étaient levés, les képis s'agitaient et d'immenses hourras volaient d'une rive à l'autre. C'était un spectacle véritablement plein d'émotions.

Ajoutez à cela que plusieurs dames anglaises caracolaient aux abords du pont, où leur présence était saluée par les vivat de tous les assistants. Il y a eu des mots de troupiers charmants : ce n'était peut-être pas de la civilité de bon goût, c'était peut-être de la galanterie mal exprimée, mais c'était piquant. Toutes les têtes étaient montées et tout passait. Du côté des Russes, nous n'avons vu qu'une dame, dans une calèche attelée de deux chevaux. C'était, disait-on, Mme Luders, la femme du commandant en chef. —

REVUE LITTÉRAIRE.

Traité d'éducation physique et morale, par le docteur A. Clavel (1). Nous avions annoncé et signalé ce livre, en promettant d'y revenir avec plus de détail. Son importance évidente, son mérite incontestable, son succès légitime rendent aujourd'hui notre mission très-facile. Il nous suffira d'énumérer les sujets des principaux chapitres pour faire comprendre aux pères et aux mères de famille, aux chefs d'institution et à tous ceux qui s'occupent de la jeunesse, qu'un tel ouvrage — consacré désormais par l'opinion — doit être leur guide, leur conseil et leur *vade-mecum*. Jamais l'éducation, cette question capitale du présent et de l'avenir, n'avait été approfondie avec plus de science, exposée avec plus de méthode, éclaircie avec plus de simplicité, résolue avec plus de pratique. L'auteur prend l'enfant au sein de sa mère, définit son tempérament physique et ses exigences, indique ses moyens de développement progressif, le suit à travers les écoles primaires et secondaires, dans toutes ses fonctions corporelles, respiration, digestion, mouvement, veille et sommeil, alimentation, voix et parole, gymnastique, etc.; puis il étudie le moral de l'élève, ses idées, ses facultés, ses opérations intellectuelles dans les arts, les lettres et les sciences, ses sentiments, ses habitudes et ses vocations, etc.; tout cela détaillé avec un soin, une expérience et une justesse infinies, résumé dans une conclusion limpide et couronné d'un tableau complet des systèmes d'éducation actuelle, avec des plans gravés d'établissements modèles pour les écoles primaires et secondaires.

Sans admettre toutes les idées philosophiques de M. Clavel, ceux qui consulteront son livre y trouveront à chaque page le redressement d'une erreur et l'indication d'un progrès. Nous citerons pour exemple cette critique si sensée du plus grand vice de l'éducation contemporaine :

« Dans les colléges et les pensionnats, le mal vient, non des maîtres et des professeurs, qui, tout au contraire, s'efforcent de multiplier les bons exemples, mais d'une discipline et d'un programme d'études qui rendent le bien difficile à pratiquer. Il suffit, pour acquérir une certitude à cet égard, d'examiner la vie d'un collégien. Les limites d'âge pour l'admission aux écoles spéciales, les épreuves pour l'obtention des grades universitaires, et, plus que tout cela, les calculs de l'ambition paternelle, font que la plupart des écoliers sont obligés de devenir des savants avant leur seizième année. De cette obligation résultent des études littéraires qui commencent à huit ans, l'agglomération dans les maisons d'éducation, qui sont les serres chaudes de l'enfance; enfin, dix heures par jour d'un travail assidu.

« Mais pour obtenir l'immobilité de ces corps tourmentés du besoin de mouvement, pour maintenir la discipline au milieu d'êtres dévolus à la turbulence, pour contraindre à une application soutenue des cervelles étourdies et des sens mobiles, ce n'est pas trop de toutes les ressources de la contrainte, de tous les stimulants de la vanité. Une progression savante a varié la punition depuis la simple admonestation jusqu'au cachot; elle a varié la récompense depuis le première place, depuis l'éloge en pleine classe jusqu'au prix distribué en public par les notabilités administratives.

« Au moment où l'enfant pénètre dans un collége, ses habitudes et sa vie changent entièrement. Jusqu'ici trois ou quatre heures ont suffi, chaque jour, à ses travaux intellectuels; désormais il restera dix heures et plus dans une classe; il verra s'accumuler une série de leçons, de thèmes et de versions qui exigeront tout ce temps d'une application permanente. Si le sang monte à son cerveau, s'il éprouve des vertiges, si ses oreilles tintent ou bourdonnent, s'il ne peut travailler toujours, en un mot, malheur à lui! Il sera puni pour un mot glissé à son voisin, puni pour une distraction, puni pour son devoir inachevé ou mal fait, puni pour son manque de mémoire. Des devoirs supplémentaires, des milliers de vers à copier, viendront grossir la tâche qui déjà dépasse ses forces.

« Si seulement il pouvait jouir à sa guise des deux ou trois heures de récréation qui lui sont accordées! S'il pouvait respirer à l'aise et dégourdir ses membres endoloris par l'immobilité! Mais point. Les punitions absorbent son temps de liberté, ou s'il lui est permis de paraître un moment dans une cour étroite et triste, il trouve encore la contrainte. Défense lui est faite de monter aux arbres, de grimper sur le mur, de lutter, etc.; il doit s'amuser selon la règle et le bon plaisir d'autrui.

« Alors arrive le sentiment d'une grande injustice commise à son égard, alors son âme est envahie par une douleur impossible à rendre. Il se sent enfermé dans un cercle de répression, ses mains sont liées, la lutte lui est impossible : il subit une domination que son cœur et son esprit n'acceptent pas, il est esclave.

« Dès lors, il hait ceux qu'il considère comme des oppresseurs, il est ingénieux à leur infliger des tourments, il a plaisir à les tromper, il trouve une amère volupté à faire tout ce qui lui est défendu. Dans cette guerre faite à plus forts que soi, il devient hypocrite et menteur. Obligé de dissimuler avec les forts, il se montre altier et impudent avec les faibles, il se venge sur eux des humiliations qui lui sont infligées : il a tous les vices de l'esclavage.

« Si son caractère est très-fortement trempé, il se montre impassible en face des punitions, mais il est atteint de langueur et de dépérissement. Parfois il mûrit des projets d'évasion, veut être mousse sur un navire, ou berger dans les Alpes; parfois encore son cœur gonflé de fiel médite l'incendie de la maison qu'il considère comme un cachot. Avant tout, il contracte une horreur profonde de l'oppression et un amour effréné pour la liberté.

« Admettons le cas où une tête active et précoce, où un corps débile et indolents'accommode du régime de la pension. Les succès se multiplient, les prix arrivent de toutes parts; l'esprit, soutenu par la vanité, trouve le travail facile. Mais cette précocité intellectuelle et cette exaltation du système nerveux vont tourner au profit de la passion.

« Admettons encore que le bon écolier échappe à ce danger et sorte du collége, chargé de prix; ces succès prématurés seront achetés par un complet épuisement intellectuel, ou même par une disposition à l'aliénation mentale. Voilà pourquoi tant de jeunes gens tombent dans la paresse et l'inertie, après avoir donné les plus brillantes espérances; voilà pourquoi la folie s'adresse si fréquemment aux anciens élèves de l'École polytechnique.

« La conclusion de tout ceci, c'est que l'excès de travail intellectuel imposé à l'enfance par l'instruction secondaire rend impossibles et le développement du corps et l'évolution des qualités du cœur. Je vais plus loin, je soutiens que l'intelligence elle-même est lésée. »

L'État a obvié, autant qu'il a pu, à ces graves inconvénients, en séparant la carrière des sciences et la carrière des lettres, et en allégeant ainsi de moitié le fardeau des

(1) Deux vol. in-18. Victor Masson, rue de l'École-de-Médecine, 17.

études classiques pour la jeunesse. Mais que de réformes restent encore à faire aux chefs de colléges et de pensionnats ! Ils trouveront les moyens d'opérer ces réformes dans le *Traité d'Education physique et morale.*

VALENTINE D'AUBIGNY.

Voici un titre et un succès qui resteront à l'Opéra-Comique, à côté de l'*Eclair*, du *Val d'Andorre* et de l'*Etoile du Nord*. MM. Barbier et Carré ont écrit un poëme charmant de grâce et d'intérêt; M. Halevy a fait une partition étincelante de beautés de tout genre; et M. Perrin a composé de l'ensemble un tableau délicieux et ravissant. Digne cadre aux talents réunis de MM. Battaille et Mocker, de Mmes Duprez et Lefebvre.

— Nous renouvelons à nos lecteurs notre appel en faveur du *Cours familier de littérature* de M. de Lamartine (voir le *Mercure* d'avril dernier). Le second entretien vient de paraître. Nous en rendrons compte, ainsi que du premier, dans notre prochaine livraison.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

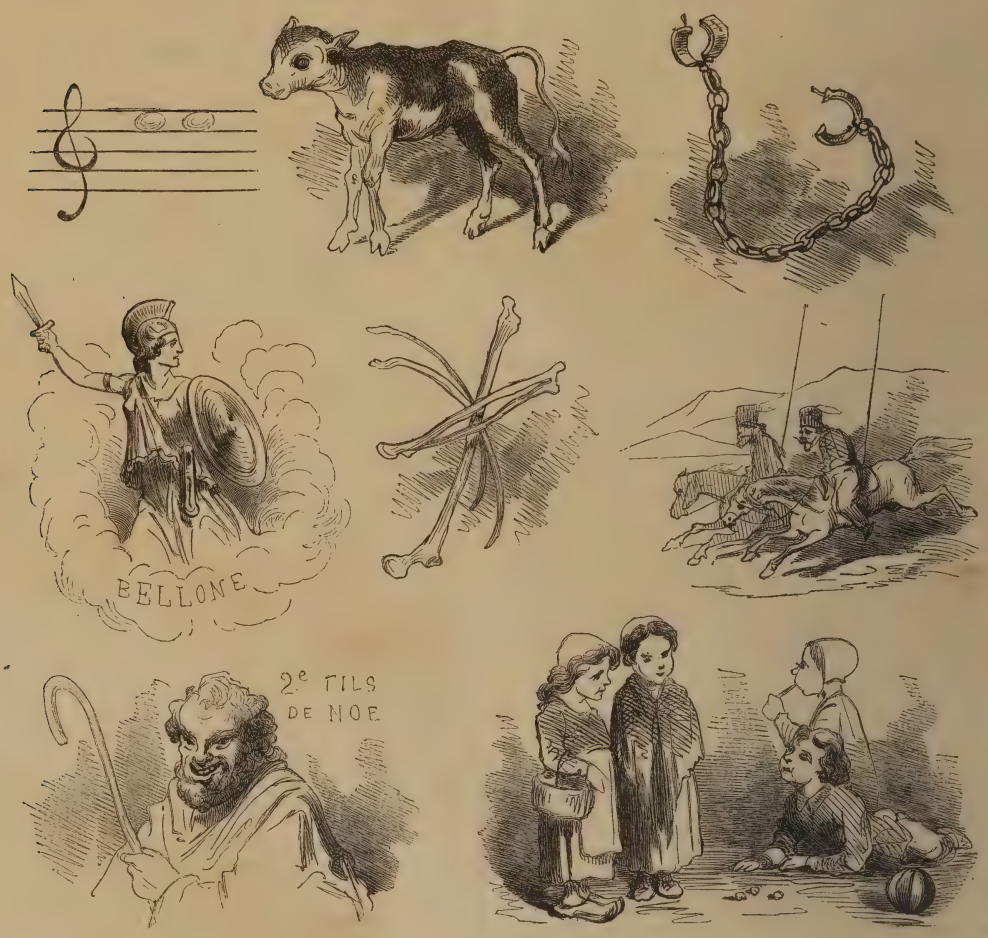



TABLE GÉNÉRALE

DES VINGT PREMIERS VOLUMES DU MUSÉE DES FAMILLES.

Ce complément indispensable, cette lumière et cette clef de la collection du *Musée des Familles*, attendue et réclamée depuis si longtemps, est en vente dans nos bureaux. (Voir *le Mercure* et la quatrième page de la couverture du présent numéro.)

La table générale, vraiment encyclopédique, est disposée de telle façon qu'il est impossible que toute recherche ne soit pas satisfaite à l'instant même.

« Si nos lecteurs veulent se faire une véritable idée des matières contenues dans notre collection, qu'ils jettent un simple coup d'œil à notre table générale. Les plus savants d'entre eux, les plus versés dans la connaissance de notre recueil seront étonnés, nous en sommes convaincus, de l'infinité et de la variété des sujets traités dans le *Musée des Familles.* Ils verront qu'outre l'intérêt et l'agrément de la forme, il peut remplacer, pour le fond, grâce à la Table générale, les encyclopédies et les dictionnaires indigestes qui dorment dans les bibliothèques, et que le jeune homme, la femme, l'homme du monde qui s'approprieraient le trésor d'instruction répandu dans nos vingt premiers volumes, seraient en état de subir, comme Pic de la Mirandole, un examen détaillé *de omni re scibili et quibusdam aliis.* C'était là notre ambition la plus chère, et c'est notre plus glorieuse récompense. »

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES,
Boulevard extérieur de Paris.

LES EAUX ET LES BAINS CÉLÈBRES (1).

UN VOYAGE AUX BAINS DE SAINT-GERVAIS, EN FAUCIGNY (SAVOIE).

Vue du village de Saint-Gervais, prise de la route des bains. Dessin de M. A. de Bar.

Il y a quelques années, à la suite de longs travaux, je me sentis atteint d'une maladie qui n'a pas été, que je

(1) Voyez la table générale des vingt premiers volumes.

sache, observée par Hippocrate. C'était un appétit irrésistible de montagnes, une soif inextinguible de cascades. Pour tenter la guérison de cette affection non décrite,

je m'ordonnai les eaux de Saint-Gervais, comme étant celles où ces deux ingrédients se rencontrent en plus grande quantité.

Assez vieux pour apprécier toutes les douceurs du chemin des écoliers, je ne manquai pas de le prendre, et je traversai la moitié de la France.

Un jour enfin, sur la route de Lyon à Chambéry, à force d'interroger l'horizon, nous vîmes s'élever au loin quelques crêtes bleuâtres, et nous arrivâmes, assez fatigués déjà et fort affamés, dans la vilaine petite ville que l'on appelle Pont-de-Beauvoisin, sans doute par ironie. Cette ville est divisée en deux parties par un ruisseau qui forme la frontière entre la France et la Savoie, et sur lequel enjambe un pont, ridiculement vieux et bossu. Les *voisins* de la rive droite et ceux de la rive gauche parlent le même langage, portent le même costume, et se mêlent incessamment pour leurs plaisirs et pour leurs affaires. Pourtant, si le signal des combats était donné (comme on dit en style héroïque), ils seraient tenus de se haïr et de s'entr'égorger. Cela prouve que la guerre est une belle chose.

Pendant que les gendarmes français examinaient nos passeports, communiqués ensuite aux gendarmes sardes; pendant que les douaniers savoyards farfouillaient nos bagages, j'expédiais un détestable repas, où dominait déjà cette fameuse sauce aigre-douce dont se délectent les palais piémontais, comme si ce n'était pas une alliance monstrueuse que celle du sucre et du vinaigre. Heureusement qu'à quelques heures de là, je rencontrai, pour me guérir de ma mauvaise humeur, un des plus beaux points de vue qui puissent s'offrir aux regards d'un voyageur mal nourri. C'était le magnifique panorama que l'on découvre du passage de Chailles, taillé dans la roche vive, par ordre de l'empereur Napoléon. Après ce défilé pittoresque, on aperçoit devant soi une longue chaîne de montagnes, et comme le soir approchait, toutes ces cimes s'illuminaient de la manière la plus brillante et la plus fantastique. A mesure que nous avancions, l'ombre des monts que nous avions dépassés s'élevait graduellement sur ceux qui nous faisaient face, jusqu'au moment où le dernier faîte s'éteignit à son tour, pour laisser l'œil se reposer de toutes parts, dans la sérénité du crépuscule. Cependant une masse de rochers, sombre et gigantesque, semblait former devant nous une barrière infranchissable, et, en effet, il n'y a qu'un moyen de la traverser, c'est de s'engloutir dans une caverne, longue de trois cents mètres, que l'on a percée au cœur même de la montagne, et qui s'appelle la *grotte des Échelles*. Pendant le passage de cette grotte, je m'avisai de suivre à pied la diligence; mais bientôt je la perdis de vue dans les ténèbres; je restai seul, en arrière, clapotant dans une boue gluante, recevant de temps en temps sur la tête quelques filets d'eau, qui suintaient le long de la voûte; supposant, sous mes pieds, tous les piéges d'un marécage; rêvant, sur ma tête, toutes les épées de Damoclès imaginables; et m'écriant à chaque minute: — C'est beaucoup trop pittoresque!

Au sortir de la voûte, on se trouve entre deux murailles de roc, puis on descend pendant plus de deux heures, et l'on comprend alors quelle est la hauteur de ces montagnes, surtout quand on songe que la grotte est encore bien loin de leur sommet.

A Chambéry, je n'ai rien vu qui mérite d'être noté, si ce n'est l'absence d'industrie des habitants. Quoi que vous trouviez chez eux, soyez sûr que cela vient de Paris. En vérité, cette pauvre capitale a manqué sa vocation; elle était née pour former le chef-lieu d'un de nos départements. J'y ai seulement remarqué une habitude assez singulière. A Chambéry, on achète un appartement comme nous achetons une maison. Ainsi, pour dix, vingt ou trente mille francs, on aura à tout jamais la propriété de tel étage dans tel hôtel. Comment cette propriété indivise peut-elle être entretenue? Je ne le comprends pas trop. Comment un seul portier peut-il suffire à plusieurs propriétaires? Je le comprends encore moins. Il est vrai que comme il n'y a point de portiers, la difficulté que je soulève là paraît plutôt théorique que pratique.

A quatre lieues de Chambéry, à une demi-lieue du lac du Bourget, s'élève la ville d'Aix, renommée pour ses sources chaudes et pour ses plaisirs non moins bouillants. Un *casino* splendide, d'où l'on aperçoit le lac et la Dent-de-Chat, vient d'y être construit. Là s'étalent, sur les banquettes de bal, les toilettes recherchées et les cols goîtreux des dames de Chambéry et des environs; là fleurit, comme dans une serre, la passion ou plutôt la rage du jeu. Souvent on voit les joueurs acharnés rester jusqu'à l'aurore autour des tapis verts, et ne quitter le casino que pour s'aller jeter, non point sur leur lit, mais dans leur bain.

La diligence de Chambéry à Genève, passant par Aix et par Annecy, me laissa dans cette dernière ville, après quelques heures d'une route charmante. C'est à Annecy qu'a eu lieu un duel célèbre entre deux touristes britanniques, qui avaient besoin d'échanger quelques balles pour se connaître et s'apprécier. Voici le fait. Dans la maison, croisée de châlet, où s'arrêtent les diligences et où se prennent toutes les voitures, deux gentlemen, récemment échappés d'Oxford, marchandaient, chacun pour soi, une calèche de montagnes, c'est-à-dire un de ces ustensiles à quatre roues, où l'on monte par un côté et où l'on est enveloppé, sur les trois autres, de rideaux de cuir fort malpropres. Les deux Oxfordiens trouvaient que le prix du véhicule n'était point *cheap enough*, mais tous les deux auraient cru indécent et compromettant de s'adresser la parole sans introduction, afin d'exécuter leur voyage à frais communs. Cependant, comme leur *Murray* les obligeait également à faire le tour du lac d'Annecy, tous deux conclurent leur marché, et le plus diligent étant parti par la droite, l'autre fit signe à son conducteur de le mener par la gauche; puis ils accomplirent leur pèlerinage, en l'accompagnant, par forme de litanies, de cet *aoh!* modulé, si cher à la vieille Angleterre. A moitié chemin, ils se croisèrent, sans se saluer, bien entendu; mais enfin, revenus à la table d'hôte, ils y trouvèrent un troisième Anglais (l'Anglais abonde dans ces parages), qui les connaissait tous les deux et qui les introduisit l'un à l'autre. Malheureusement l'un de nos Englishmen, pris d'un accès de loquacité inaccoutumée, s'avisa de dire à son confrère:

— *How beautiful these blue waters!* (Que cette eau bleue est belle!)

— Cette eau? reprit l'autre. Il n'y a point d'eau; mais ces jardins et ces roses trémières sont vraiment admirables!

— Des jardins? des roses trémières? où diable avez-vous vu cela?

— Tout le long de la route, sir.

— Vous vous moquez, sir. C'est une plaisanterie très-mauvaise, et je ne la souffrirai pas, sir.

On avait bu du vin rouge du Beaujolais, puis du vin blanc de Seyssel, de sorte que la discussion s'échauffa. Après avoir inutilement crié, on jugea judicieusement que le seul moyen d'éclaircir l'affaire était de se loger un peu de plomb dans la cervelle; et comme les bonnes résolu-

tions ne doivent jamais être remises au lendemain, on y procéda immédiatement. Heureusement que le vin et la discussion avaient singulièrement agité les nerfs des parties belligérantes, de sorte que l'un de nos gentlemen en fut quitte pour un sillon d'une ligne de profondeur sur la peau du crâne, l'autre pour un séton dans le bras droit. Cela fait, il devenait facile de s'expliquer, et l'on reconnut alors que chaque touriste, assis de côté, ayant toujours regardé devant soi, par l'unique ouverture du véhicule, l'un d'eux n'avait vu que le côté intérieur de la route, c'est-à-dire celui du lac; l'autre, que le côté extérieur, c'est-à-dire celui des montagnes. Hélas! que de touristes anglais dans ce monde!

D'Annecy à Bonneville, la route devient de plus en plus intéressante. Les montagnes s'élèvent par gradins cultivés, jusqu'à ces longues murailles perpendiculaires, tourmentées, déchirées, surmontées de pitons ou d'aiguilles, qui donnent aux Alpes un physionomie particulière. Quelquefois le bas de la montagne est abrupte; ensuite viennent des pentes plus douces, sur lesquelles verdoient de charmants pâturages; puis, à mi-hauteur, s'étendent des champs de blé en longues bandes jaunâtres quasiment horizontales; plus haut, reparaissent les pentes rapides, les gazons, les sapins, et enfin la muraille de calcaire ou de granit, lorsque la montagne n'atteint pas la limite des neiges éternelles. Du reste, quand l'air est lucide, tout cela s'étage si bien qu'on n'en comprend pas l'altitude démesurée, et qu'on croirait volontiers voir un de nos coteaux, un peu déplumé vers le sommet.

J'étais dans le coupé de la diligence avec un Savoyard, ou Savoisien, lequel me parlait montagnes.

— Ces taches d'un vert foncé, là-haut, qu'est-ce que c'est? lui disais-je.

— Ce sont des forêts de sapins.

— Et ces bandes d'un vert plus clair?

— C'est de l'herbe.

— Ah! ah! ce sont apparemment les chamois qui la broutent, car les bestiaux ne peuvent pas arriver jusque-là.

— Pardonnez-moi; il y des troupeaux de vaches.

— Ah! fis-je, comme le bourgeois de Fontenelle; c'est étonnant, je n'en ai pas vu.

Mon Savoisien eut la politesse de ne pas me rire au nez. Il se contenta de m'expliquer que si les vaches en question étaient grosses comme l'église Notre Dame, on aurait encore de la peine à les apercevoir de la route; et, comme preuve, auprès de ces bandes jaunâtres, qui représentaient des champs de blé, il me fit remarquer un village et une église que j'eus beaucoup de peine à identifier. Cette petite leçon augmenta singulièrement mon respect pour les Alpes. J'avais entendu dire, comme tout le monde, combien on est trompé sur les distances, dans les pays montagneux; mais là, comme dans bien des choses de la vie, il n'y a qu'une expérience personnelle qui puisse nous convaincre de l'étendue de nos erreurs.

On raconte à ce sujet l'histoire d'un capucin qui, se trouvant à Saint-Paul, c'est-à-dire à trois lieues du lac de Genève, disait aux personnes qui l'entouraient :

— Attendez-moi un peu: le temps de dire un *Pater* et un *Ave;* je vais laver mes pieds dans le lac.

On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que le temps de dire une grand'messe ne lui aurait pas suffi.

Bonneville, bâtie sur le bord de l'Arve, au lit plat et caillouteux; Bonneville, surmontée par le Môle, énorme pain de sucre couvert de pâturages; Bonneville, dont les maisons ressemblent déjà à ce qu'on appelle chez nous des *chalets*; Bonneville suffirait à amuser un Parisien pendant huit jours, s'il ne se trouvait pas si proche des vallées de Maglans, de Sallenches et de Chamonix.

C'est l'Arve qui a ouvert une communication entre toutes ces vallées, et pour y pénétrer, on a soin de suivre son cours. La route serpente avec lui, le côtoyant dans les endroits resserrés, mais s'éloignant de son lit aussitôt qu'elle le peut, car il est assez mauvais coucheur. Cependant, en adoptant l'excellent système des trains articulés de M. Arnoux, je suis convaincu qu'on pourrait établir sur ses rives un chemin de fer peu coûteux. On irait alors de Genève à Chamonix en quelques heures, et l'on pourrait s'arrêter à Bonneville, à Cluses, à Sallenches, à Saint-Gervais, à Chède, pour admirer à loisir les environs. On rendrait ainsi la vue du Mont-Blanc accessible à tout le monde, et l'on enrichirait ces contrées, encore un peu sauvages. Certaines gens prétendent que les horribles beautés des glaciers perdraient tous leurs charmes, en perdant une partie des difficultés qui les entourent: je ne saurais comprendre cela. Ce qui est beau est beau par soi-même; et je ne crois pas qu'on augmentât le prix de la Vénus de Milo, en la logeant dans la lanterne du Panthéon. En tout cas, les amateurs de difficultés pourraient toujours se délecter à escalader le Mont-Blanc.

Le premier étranglement de montagnes que l'on rencontre après Bonneville est celui de *Cluses*, dont le nom signifie, en effet, *clôture*. Là, s'ouvre la vallée de Maglans, large d'un kilomètre, en moyenne, sur une longueur de quatre lieues. Des deux côtés s'élèvent presque perpendiculairement des masses calcaires, dont les couches, inclinées en divers sens et souvent dégradées, présentent des aspects sauvages du plus grand effet. Des chalets, des cascades, des grottes complètent cette décoration merveilleuse.

A Saint-Martin, nouveau rétrécissement, au sortir duquel on se trouve dans la vallée de Sallenches. Celle-ci étale ses jardins cultivés sur une surface plane de plusieurs lieues dans tous les sens; mais elle est entourée de montagnes si prodigieuses que, de toutes ses parties, l'œil jouit à la fois des effets pittoresques des vallées étroites et du grandiose des plaines étendues. Les trois aiguilles granitiques de Warens, hautes de 7,200 pieds, et les dômes neigeux du Mont-Blanc forment les traits les plus caractéristiques de ce tableau.

Un peu au delà de la gorge boisée où se cachent les bains de Saint-Gervais, la vallée de Sallenches se termine par un défilé, obstrué d'énormes blocs de granit. L'Arve bondit de l'un à l'autre, comme fait l'eau moisie de la cascade de Saint-Cloud. Mais ici, c'est la nature toute-puissante qui a disposé les gradins : cette chute, ou plutôt ces chutes, blanchissantes d'écume, sont véritablement admirables. Pour y arriver, il faut grimper, par mille détours, à travers les quartiers de roc. Mon guide me disait en me les montrant :

— Ces cailloux-là se détachent de la montagne, au printemps, quand il dégèle.

Merci des *cailloux!* il y en avait de gros comme une maison. De temps en temps, on marche dans le lit d'un ruisseau, puis on traverse un petit torrent sur une planche tremblante, que l'on tire après soi pour opérer un autre passage du même genre. Enfin, on arrive au pont des Chèvres, formé de solides madriers, assis sur deux rocs inébranlables, mais ayant pour garde-fou une simple perche à peine attachée; de sorte que l'étourdissement produit par le tonnerre des eaux et l'éblouissement causé par leur blanche écume mêlent à l'admiration inspirée par

cette grande scène un léger sentiment de terreur, qui n'est nullement désagréable (1).

Dans cet endroit, la route a quitté le torrent, pour le retrouver dans la vallée suivante, qui est la célèbre vallée de Chamonix. C'est là que l'Arve prend sa source, au pied du Mont-Blanc.

Evidemment, le fond de toutes ces vallées a été jadis couvert et aplani par les eaux; elles formaient alors autant de lacs, dont le niveau était un peu plus élevé que le lit actuel de l'Arve. Celui-ci ayant rongé peu à peu les barrages qui se trouvaient aux rétrécissements, les eaux de ces lacs se sont successivement écoulées, en formant, pour les vallées inférieures, des cataclysmes épouvantables.

En attendant le chemin de fer du Mont-Blanc, et quoique la route de Genève soit fort bonne, on commence à

Vue de l'établissement des bains de Saint-Gervais. Dessin de M. A. de Bar.

être fatigué de rouler quand on arrive à Sallenches. Au delà de cette ville, malgré la beauté du panorama, on cherche avec anxiété la demeure où l'on espère trouver

(1) Depuis que ceci est écrit, il paraît que l'Arve a emporté le pont des chèvres, les rocs inébranlables, un autre pont où passaient les diligences, enfin une bonne partie de la route; de sorte qu'il faut faire un long détour pour aller de Saint-Gervais à Chamonix.

Bon souper, bon gîte et le reste.

Inutiles désirs ! la voiture roule éternellement, sans paraître approcher des montagnes. Cependant on dépasse un faible hameau; on voit s'ouvrir sur la droite une gorge étroite et sauvage, surmontée de noirs sapins. La diligence s'y engage hardiment; elle s'enfonce dans un bois taillis, dont les éclaircies laissent apercevoir un torrent couvert d'écume; on croit alors descendre vers quel-

que caverne d'ours ou de brigands ; mais tout à coup on se trouve dans un gracieux jardin, et l'on découvre devant soi l'établissement des bains de Saint-Gervais, avec ses longues galeries, ses toits aigus, ses tourelles ; avec son monde d'élégants baigneurs, de domestiques affairés, de guides, de voitures, d'ânes et de mulets. Tout cela a l'air de sortir de dessous terre, au coup de baguette d'une fée.

La nymphe de Saint-Gervais ne fait pas remonter sa généalogie jusqu'aux Romains ; ce n'est qu'en 1806 qu'elle s'est manifestée à un paysan. Cependant ses quatre sources, par leur abondance, par la quantité et la diversité des principes minéraux qu'elles renferment, méritent une place distinguée entre les eaux thermales du monde entier. L'une des sources est ferrugineuse ; sa température est de vingt degrés centigrades. Les trois autres sources,

Types et costumes des environs de Saint-Gervais. Dessin de Pauquet.

qui ont une température d'environ quarante degrés, sont essentiellement salines, gazeuses, sulfureuses et gélatineuses. Le sulfate de soude et de chaux, le chlorure de sodium et de magnésie, le carbonate et le bicarbonate de chaux y dominent. Elles contiennent encore plusieurs autres substances, et forment ainsi une sorte de *receptaculum medicamentarium*, où les maladies les plus diverses peuvent puiser la guérison. Effectivement, pour employer les expressions mêmes du savant docteur J.-F. Payen, dans son excellente Notice sur Saint-Gervais, « ce qui constitue surtout la spécialité d'action des eaux de Saint-Gervais tient probablement à cette association de principes minéralisateurs qui semblent se tempérer l'un par l'autre, et se trouvent correspondre à l'association de causes morbides diverses, qui sont si souvent réunies chez le même sujet. »

Pour terminer, en un mot, ce chapitre médical et obligé, je dirai que l'établissement est dirigé par un médecin fort instruit, M. le docteur de Mey, et renferme toutes les ressources des bains les mieux organisés. On y mène en même temps la vie de château la plus agréable.

Si les vertus des eaux gervaisiennes ont droit au profond respect des malades, les beautés de la nature environnante doivent enchanter les yeux et embaumer la mémoire des touristes. De la galerie de bois où l'on se promène après boire (de l'eau chaude, s'entend), on contemple, chaque matin, les montagnes qui dominent la vallée de Sallenches et qui s'étagent au delà de l'ouverture étroite du vallon. C'est un spectacle toujours nouveau et toujours varié, suivant l'heure, la saison et l'état de l'atmosphère. Le lendemain de mon arrivée, un nuage épais s'était accroupi sur la montagne ; au-dessus, le ciel était limpide ; mais, à l'endroit où le nuage cessait, mes yeux distinguaient quelque chose que mon esprit ne pouvait pas admettre ; c'était comme une église gothique, avec son grand portail et son transsept formant la croix. Je n'avais jamais vu à cette hauteur que le soleil ou la lune, et il me fallut beaucoup d'attention et de réflexion pour m'assurer que cette église aérienne n'était pas autre chose que les aiguilles granitiques de Warens, dépassant les vapeurs dont le reste de la montagne était enveloppé. Cette disposition des nuages est ce qui m'a le mieux fait comprendre l'altitude inouïe de ces cimes. Il y a encore un autre effet de vapeurs qui m'a paru fort curieux : c'est quand les nuages, qui se modèlent volontiers sur les formes des montagnes, prennent la même couleur que celles-ci, et paraissent les exhausser démesurément.

Le soir, j'avais un autre spectacle ; c'était l'illumination du Mont-Blanc. Je me rendais pour en jouir au pont des Fayets, et alors, par-dessus les montagnes voisines, déjà plongées dans l'ombre, et qui formaient un vigoureux repoussoir, je découvrais les neiges éternelles du glacier de Miage et de l'épaule droite du Mont-Blanc. Au moment où le soleil se couche, ces croupes arrondies, d'une blancheur éblouissante, se colorent par degrés d'un rose tendre qui arrive bientôt à la chaude nuance du saumon, et qui s'enlève sur un ciel verdâtre ; mais peu à peu, à mesure que le soleil s'abaisse, la coloration de la neige s'efface et est remplacée par une teinte livide, cadavéreuse, tandis que le firmament, à son tour, s'éclaire de nuances rosées. Un peu plus tard, le ciel lui-même s'éteint, et il ne reste plus que des dômes argentés, se détachant sur une voûte d'un sombre azur. Alors, paraît dans tout son éclat le chœur des étoiles, beaucoup plus brillantes et plus volumineuses que dans nos bas-fonds.

Plein de l'enthousiasme qu'inspire à un Parisien la magnificence de semblables scènes, je résolus bientôt d'entreprendre un voyage d'ascension et de recherche, rêvant déjà la gloire de l'Anglais Peacock, lorsqu'il découvrit l'évêché et l'évêque de Sallenches, le prieuré et le prieur de Chamonix. Comme lui, je me voyais cité dans tous les *Guides du voyageur*, et j'espérais fournir aux désœuvrés de l'univers de nouveaux sujets d'étonnement et d'admiration.

Derrière l'établissement, une courte allée s'élève en zigzag jusqu'à une petite esplanade, d'où l'on aperçoit en plein une des plus belles cascades des Alpes. Ses eaux, toujours abondantes, se précipitent par une fissure de deux énormes rochers perpendiculaires. Un torrent montagnard, comme le Bonnant, pouvait seul imaginer de passer par là. Quand vous êtes sur cette esplanade, la chute qui gronde vous assourdit ; l'écume qui tourbillonne vous éblouit ; la terre qui tremble vous refroidit. Si vous continuez à suivre le sentier, il se perd sous l'herbe humide ; mais vers la droite, aussi haut que la vue peut s'étendre, se dessine un espace ouvert, qui doit être, pendant l'hiver, le lit d'un torrent. Les ressauts de l'onde furieuse y ont creusé des espèces de marches, que je me hasardai à escalader avec un courage digne de me conduire aux plus grands résultats. Je n'étais point armé du bâton ferré, si utile dans les montagnes ; mais, en m'accrochant aux racines des buissons, quand la mousse était glissante, quand les pierres roulaient sous mes pieds, j'eus bientôt gravi une centaine de mètres. Je me retournai alors, et je vis, au bas de la sente, le Bonnant qui se tordait comme un furieux. Cette vue diminua beaucoup mon ardeur gravissante ; je pouvais y rouler, en compagnie assez dure, et je me demandai s'il ne serait pas plus prudent de rétrograder. Nul ne m'avait vu entreprendre cette aventure : je n'aurais donc à rougir devant personne de l'avoir abandonnée. — Oui ; mais je rougirais devant moi-même. Et puis, d'ailleurs, tout le monde sait qu'il est bien plus aisé de grimper que de descendre, et ce diable de Bonnant était là, avec sa voix rauque, pour m'avertir qu'il ne serait pas sain de dégringoler trop vite. On l'appelle *le bon Nant*, c'est-à-dire le bon ruisseau, probablement parce qu'on a peur de lui. — Je relevai donc la tête vers le haut de la montagne. Cette pente verte, solitaire, garnie d'arbres à droite et à gauche, avait quelque chose d'innocent et d'engageant, qui me fit repartir avec une nouvelle ardeur. Cependant, à mesure que j'avançais, les difficultés de la route augmentaient et le sommet du mont se reculait de plus en plus. Je marchais depuis vingt minutes, quand je me trouvai à la hauteur de deux ou trois grottes que l'on voit de la cour des bains, et qui, d'en bas, semblent inaccessibles. Un sentier bien indiqué, quoique fort étroit, y conduisait, le long du rocher perpendiculaire. Je crus ne pouvoir pas me dispenser d'aller m'y asseoir. Là, pendant un instant de repos et d'admiration, je contemplai à mes pieds l'établissement, en forme de cloître, dans lequel je distinguais à peine quelques habitants rampant sur la terre comme des fourmis. Malheureusement, je n'eus pas la consolation d'être aperçu par eux dans ma grandeur et mon isolement.

A peu de distance des grottes, j'atteignis un endroit où le sentier, le lit du torrent, je ne sais comment l'appeler, passait sous des sapins. C'était une assurance contre la dégringolade ; toutefois les aiguilles desséchées, entassées sur le sol, étaient extrêmement glissantes, et j'étais obligé de louvoyer d'arbre en arbre. J'allais sortir de ce bois, lorsqu'à l'extrémité d'un ravin gazonné, qui semblait la seule issue possible, voilà que j'aperçois un animal singulier, qui me fait arrêter court. Il était couché, ramassé sur lui-même, et plus gros qu'un mouton. Son pelage était d'un brun foncé, et l'idée d'un ours me vint à l'instant même, quoique je n'eusse jamais entendu parler d'ours dans le vallon que j'avais si imprudemment quitté. Pendant que je jetais un coup d'œil en arrière (car un bon général doit toujours assurer sa retraite), pendant que je tirais de ma poche mon couteau à mouche, l'animal fit un mouvement, et j'entendis, à mon grand soulagement, retentir le son d'une clochette qu'il portait à son cou. Je m'approchai alors, et je vis cet être singulier se dresser lentement sur ses pieds de derrière, en se balançant d'un air nonchalant. Pour le coup, sa taille, sa peau brune, ses mouvements d'une patte sur l'autre, démontraient que j'avais affaire à un ours, mais, grâce au

ciel! à un ours civilisé, puisqu'il portait un grelot. J'en vins à me persuader que messieurs les Savoyards l'avaient placé là pour faire du pittoresque et de la couleur locale. Toutefois, je n'étais pas encore bien déterminé à avancer, lorsque l'animal lui-même se dirigea vers moi en poussant des sons inarticulés. A mesure qu'il approchait, son apparence se modifiait; et enfin... enfin, hélas! faut-il le confesser? j'avais devant les yeux un être de la même race que moi; à deux pieds, sans plumes : c'était un *crétin!*

Le malheureux était petit, trapu, vêtu d'un pantalon et d'une veste d'étoffe grossière, faite dans la montagne avec la laine des moutons bruns, pour épargner les frais de teinture : sa tête était couverte d'un bonnet de même nature. Il s'avançait en se dandinant, et me montrait de larges dents blanches, d'un air hébêté, mais amical. Je lui dis bonjour avec un sentiment de véritable satisfaction, et il me répondit par un grognement fort gracieux. Sa clochette au cou m'intriguait singulièrement; mais je ne tardai pas à voir paraître sa mère, et j'appris que, dans la crainte de le perdre, elle avait fait pour lui ce qu'elle faisait pour son veau le plus cher. Notez que cet enfant lui était cher aussi, non-seulement parce qu'il était son enfant, mais parce qu'il était crétin. En effet, par un préjugé qui a son bon et son mauvais côté, les habitants du Faucigny s'imaginent que la présence de ces *innocents* dans leur maison doit leur assurer la protection du ciel, de sorte qu'ils éprouvent pour eux une sorte de tendresse reconnaissante, au lieu de la répugnance que nous ne manquerions pas de ressentir. Voilà le bon côté : le mauvais, c'est qu'ils ne font aucun effort pour éviter une semblable calamité dans leur famille. Du reste, étant entré dans la chaumière de ma nouvelle connaissance, je trouvai que la protection du ciel se bornait pour elle à fort peu de chose, et que ce n'était guère la peine d'avoir un crétin dans sa maison. Il n'y avait pas à la cabane d'autre ouverture que la porte et la cheminée. Celle-ci était surmontée d'une planche mobile, qui servait à la fermer à volonté, suivant l'usage économique du pays. Quant au mobilier, il n'avait certes pas coûté autant d'argent que la niche d'une levrette du quartier Bréda.

Le lendemain, à déjeuner, lorsque je parlai de ma grande ascension et des dangers que j'avais courus, on m'apprit que les petites paysannes des environs passaient tous les jours par le chemin que j'avais pris, portant sur leur tête des fruits ou du fromage. Quant au crétin, dont je parlais avec étonnement, mon voisin de table, M. le docteur Grange, m'offrit de m'en faire voir autant que je voudrais, car il était venu là précisément pour continuer ses savantes recherches sur le goître et sur le crétinisme, qui en est, suivant lui, la conséquence héréditaire (1).

Depuis longtemps on avait vaguement supposé que les goîtres dont sont affligés les habitants de certaines contrées tenaient à la nature des eaux qui leur servaient de boisson. Le docteur Grange eut l'heureuse idée de faire, dans chaque pays, des cartes géographiques du goître, comparées à la carte géologique des mêmes localités, et aux analyses chimiques des eaux et des aliments. Il reconnut ainsi que le goître et le crétinisme étaient endémiques sur les terrains magnésiens, et que les eaux potables des pays à goître contenaient des sels de magnésie dissous (sulfates, chlorures ou carbonates). Afin de démontrer expérimentalement la justesse de ce système, un courageux savant de Paris, M. T..., se donna un goître en faisant usage pendant quatorze mois de magnésie, à la dose d'un gramme par jour. La cause de cette hideuse maladie étant connue, ne pourra-t-on pas un jour en débarrasser notre espèce? Rien de plus facile, dit M. Grange. On guérira les goîtreux sans qu'ils s'en doutent. En Savoie, notamment, où le gouvernement a le monopole du sel, il pourrait iodurer à un dix-millième tout le sel qui se mange dans les pays à goître et à crétins, et obtenir ainsi une guérison générale, moyennant une dépense de quelques milliers de francs par an.

Dans les régions montagneuses et reculées où se trouvent les goîtreux en plus grande abondance, il n'y a guère que les membres du clergé qui jouissent d'une certaine culture intellectuelle. C'est donc uniquement avec le concours du clergé qu'il est possible d'étudier la maladie et d'appliquer les moyens de guérison. M. Grange ayant communiqué ses philanthropiques idées à divers membres de l'épiscopat de Savoie, a trouvé auprès d'eux l'appui le plus éclairé. En effet, monseigneur Rendu, évêque d'Annecy, et monseigneur Vibert, évêque de Saint-Jean de Maurienne, sont des savants fort remarquables. Monseigneur Alexis Billier, archevêque de Chambéry, a fait lui-même d'excellents travaux de physique, de géographie, de géologie et de statistique médicale.

C'est dans un village entre Sallenches et Saint-Gervais que M. Grange me proposa de me conduire. J'acceptai avec empressement.

Le lendemain, nous allâmes en effet trouver le curé de ce village, et nous fûmes menés par lui dans une chaumière d'assez bonne apparence. Nous y vîmes un déplorable spectacle. C'étaient sept ou huit enfants, tous crétins, ou en train de le devenir. Leur mère, femme d'une quarantaine d'années, vêtue proprement, était assez bien constituée. Elle nous présenta d'abord son fils aîné, garçon de dix-huit à vingt ans, arrêté, dans sa croissance, à la taille d'un enfant de douze ans; la tête grosse, l'air hébêté, la langue paralysée, le cynisme d'un animal apprivoisé. Puis venait une jeune fille de seize ou dix-sept ans, ayant encore quelque chose d'humain; une certaine timidité, la faculté de dire un petit nombre de paroles. Les autres enfants, à mesure que leur âge décroissait, montraient une plus grande intelligence. Le dernier, bambin de deux ou trois ans, était charmant de figure, vif, joyeux, babillard. Ce qu'il y avait d'affreux, et ce que la mère nous expliquait avec une résignation étonnante, c'est que ses enfants perdaient l'intelligence et la beauté à mesure qu'ils vieillissaient. Elle devait donc s'attendre à ce que son dernier chérubin devînt une masse de chair imbécile, comme son aîné. Je sortis de là, épouvanté et navré. Qu'était la douleur de Niobé auprès de cette douleur? Heureusement que le curé surveillait la malheureuse famille, et j'aime à croire, que, sous la direction de M. Grange, il aura fait prendre à tous ses membres le remède souverain, l'iode, avec assez de persévérance pour sauver au moins ceux qui n'étaient point encore irrévocablement frappés.

Ce bon curé nous racontait qu'il était bien embarrassé avec quelques-uns de ses paroissiens atteints de crétinisme, mais qui pourtant conservent une certaine intelligence, et qui, en définitive, sont majeurs, citoyens et chrétiens. Souvent ils veulent se marier, et comme ils ne peuvent trouver que des femmes de leur espèce, on comprend quels illustres rejetons doivent sortir d'une

(1) Le crétin gai dont nous donnons le portrait à nos lecteurs, habite le village de Saint-Gervais, où le crétinisme est fort rare. C'est l'idiot le meilleur, le plus farceur, le plus heureux, le plus civilisé que l'on puisse imaginer.

union si bien assortie. Notre curé déplorait un semblable résultat ; mais comment l'empêcher ? Ses devoirs religieux faisaient violence à ses idées philosophiques.

« Il y a quelque temps, nous dit-il, un de ces pauvres innocents est venu me trouver pour le marier avec une jeune fille presque idiote. J'essayai de l'en détourner, sans y réussir. Comme ces crétins ont beaucoup d'amour-propre, je m'avisai de lui dire :

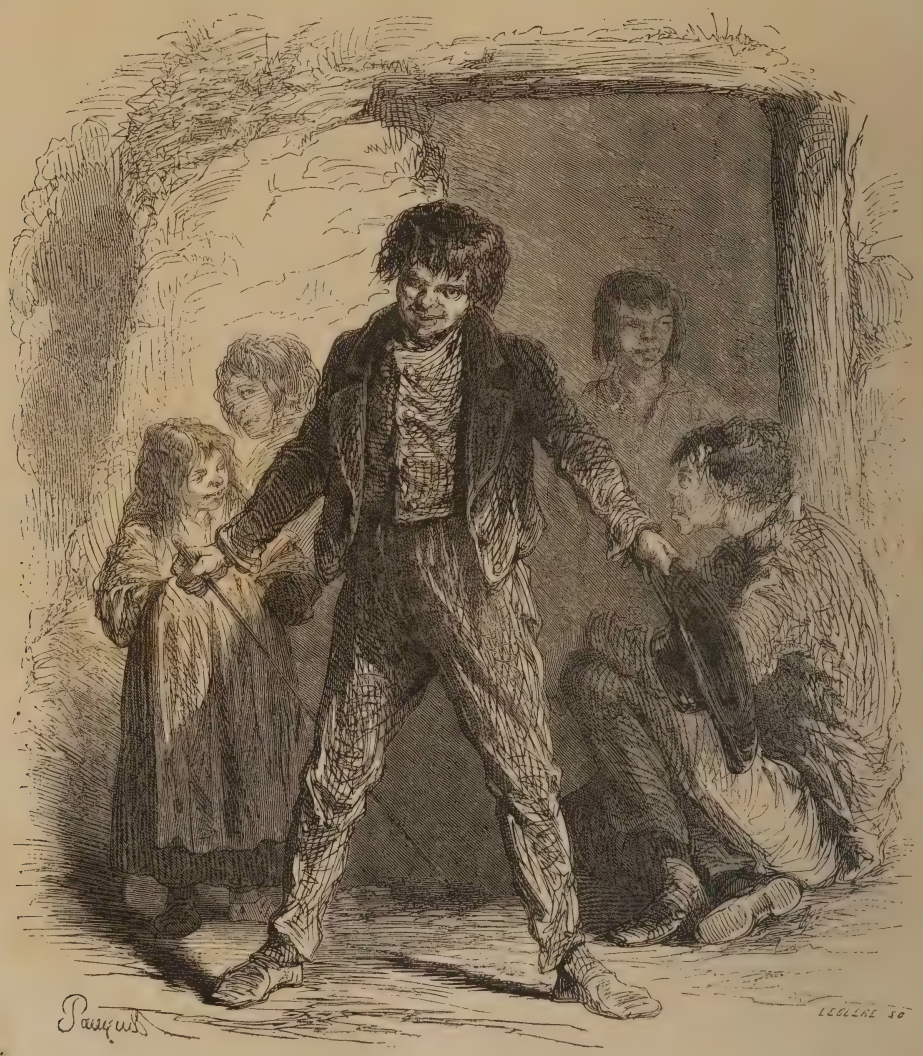
« — Tu ferais mieux de chercher ailleurs ; cette fille-là n'est point une assez belle fille pour toi.

« — Je sais bien, répondit-il, que ce n'est pas une Isabeau (il voulait dire une Jézabel), mais je la veux comme cela.

« — Comment feras-tu ? tu n'as pas de maison.

« — Je la mènerai chez nous.

« Il avait le consentement de ses parents, et la fille



Crétins des environs de Saint-Gervais.

aussi ; je fus obligé de les marier. Après la cérémonie, j'allai, suivant l'usage, bénir la maison. On me fit d'abord descendre plusieurs marches au-dessous du sol, pour bénir la cuisine ; puis on me conduisit, plus bas encore, dans une espèce de cave, où se trouvaient une chèvre et un tas de paille. C'était la chambre nuptiale du crétin. »

Evidemment, il est bien difficile de régénérer une race arrivée à un tel degré de misère et d'abrutissement ; mais tous n'en sont pas là, et l'on peut espérer que grâce aux soins éclairés des autorités ecclésiastiques et médicales, le mal se trouvera bientôt circonscrit et diminué. Ce sera assurément l'un des plus beaux triomphes qu'ait jamais remportés l'esprit de charité, aidé par la science.

P. GROLIER.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS ET ITALIENS [1].

GLUCK ET PICCINI.

La loge de la dauphine Marie-Antoinette à la représentation d'*Iphigénie*.

I. — GLUCK.

Il est des souvenirs qui s'accouplent et qu'on ne saurait séparer. Isolez donc Oreste de Pylade, Castor de Pollux, Nisus d'Euryale : des gens qui s'aiment tant ! Ce serait une cruauté, direz-vous ; mais Étéocle et Polynice ! pour ceux-là, qui vous arrête ? Ce n'est pas, ce nous semble, la crainte de briser un attachement bien fort. Mais voilà deux noms que la haine unit autant et plus que l'eût fait l'amour, et vous tenteriez bien vainement de détacher leur histoire. Il en sera de même des deux gloires ennemies dont nous allons essayer de vous retracer les luttes et l'ardent antagonisme. C'est la page la plus intéressante et la plus solennelle de l'art musical, en France. La révolution qui s'opéra alors a porté ses fruits,

(1) Voyez, pour la série, les tables des quatre derniers vol.

et c'est à elle que nous sommes redevables d'une musique nationale. Jusque-là, nous passions au delà des monts, pour des barbares et, il faut bien l'avouer, c'était à juste titre.

Le génie créateur qui effectua cette réforme, autant dire ce miracle, naquit dans le Palatinat, en 1712; on le suppose du moins, car on ne connaît d'une manière précise ni l'année ni le lieu de sa naissance. C'est un rapport que Gluck devait avoir avec Homère.

Comme toutes les organisations prédestinées, le chevalier Gluck fut aux prises de bonne heure avec les inexorables nécessités de la vie. Son père l'avait emmené en Bohême, et peu de temps après s'y être fixé, il était mort, laissant le pauvre enfant sans famille et sans protecteurs. En Allemagne, déjà à cette époque, le solfége et la grammaire se déchiffraient concurremment; l'on bégayait ses notes en même temps que ses lettres, et celui qui savait lire connaissait les premiers éléments, au moins, de cette langue céleste, la seule qui soit universelle. Le petit Christophe avait vite appris à jouer de plusieurs instruments, du violoncelle, entre autres. Ce fut ce qui le sauva. Il se fit artiste ambulant, se mit bravement en route, ayant pour toute fortune son courage, l'espérance et l'intérêt qu'il devait inspirer, et chemina ainsi de bourgade en bourgade jusqu'à Vienne, où il trouva, en effet, des cœurs généreux qui prirent pitié de lui, et le mirent en état, en assurant son existence, de compléter une éducation musicale à peine ébauchée.

Après avoir étudié les lois de l'harmonie et du contre-point, il se décida à quitter cette capitale de l'Allemagne. N'était pas musicien qui ne s'était point abreuvé aux sources italiennes; il prit son vol, en 1736, vers cette contrée bénie, et, durant quatre autres années, sous la direction du célèbre San-Martini, il plongea sans relâche, sans lassitude, avec enivrement, dans les arcanes les plus profonds de l'art. Au bout de ce temps, tourmenté par l'inspiration, convaincu d'ailleurs qu'il en savait autant que les maîtres qui se disputaient la scène, il crut le temps venu de se faire une place au soleil, et débuta à Milan par son opéra d'*Artaserce*, qu'il devait bientôt faire suivre de sept autres, joués, ceux-ci à Venise, ceux-là à Crémone et à Turin. Leur succès fut grand. En cinq ans, Gluck s'était fait un nom en Italie, et l'Angleterre venait l'y chercher avec des offres qui ne pouvaient manquer de triompher des indécisions d'un artiste riche de gloire, mais de gloire seulement. Hâtons-nous de dire, toutefois, qu'il ne réussit que médiocrement auprès des Anglais et du grand Handel, qui ne revint jamais de la mauvaise impression produite sur lui par *la Chute des géants* et le pasticcio de *Pyrame et Thisbé*. Il regagna Vienne un peu meurtri, fit une seconde apparition en Italie, où il donna cinq ouvrages, tant à Rome qu'à Parme. Il n'avait désormais à porter envie à personne; les Italiens alors ne lui reprochaient pas de manquer de mélodie, et applaudissaient ses opéras comme s'ils eussent été signés de leurs maîtres les plus aimés. Nous verrons pourtant que, s'ils satisfaisaient ce peuple de dilettanti, ils étaient loin de répondre à l'idéal du chevalier, qui songeait depuis longtemps à imprimer à l'art une impulsion toute nouvelle. Chose digne de remarque! quand Gluck fit jouer *Alceste*, la première formule de cette transformation si heureuse, il n'avait pas moins de quarante-six ans: il est vrai que Rameau en avait soixante alors qu'on représenta son premier opéra, *Hippolyte et Aricie*.

L'apparition d'*Alceste* et d'*Orphée* révolutionna toute l'Allemagne, qui n'eut pas assez de voix pour exalter ces deux merveilles, destinées pourtant à un retentissement bien autre encore parmi nous. La cour partagea cet enthousiasme. Le titre de maître de musique de l'archiduchesse Marie-Antoinette en avait ouvert l'accès à Gluck, bientôt l'amitié de la famille impériale l'y fixait presque à demeure. Joseph II venait de se marier; un opéra fut commandé au chevalier. Le titre de l'ouvrage ne nous est point resté, pas plus que l'ouvrage lui-même, et peut-être n'est-ce pas à regretter; de pareilles œuvres sont rarement des chefs-d'œuvre, et nous n'eussions pas songé à mentionner ce fait tout insignifiant, si une petite particularité, assez rare, n'eût caractérisé le passage de ce météore, qui ne vécut qu'une soirée. Vous vous imaginez tout naturellement que l'on rassembla, pour interpréter l'opéra du maître, les artistes les plus habiles du théâtre viennois: vous vous trompez du tout au tout. Cela fut joué, et vraisemblablement très-mal joué par les plus détestables artistes, au moins les plus médiocres de l'Autriche. Mais l'actrice qui chantait le rôle d'Apollon s'appelait l'archiduchesse Amélie; mais les virtuoses représentant les trois Grâces se nommaient les archiduchesses Élisabeth, Joséphine et Charlotte; mais l'artiste qui tenait le piano s'appelait l'archiduc Léopold. Si les oreilles du *maestro* furent écorchées (et peut-être ne le furent-elles pas autant qu'on pourrait croire, car les enfants de Marie-Thérèse passaient pour des amateurs distingués), il n'en fut pas de même de l'amour-propre de l'auteur d'*Alceste* et d'*Orphée*, amour-propre qui lui battait aussi fort que le cœur dans la poitrine.

Il semblerait que l'ambition de l'artiste et la vanité de l'homme eussent dû être également satisfaites. Gluck, cependant, rêvait d'autres horizons, comme Christophe Colomb (Gluck s'appelait Christophe aussi) rêvait d'autres mondes. Il était célèbre à Vienne, il voulut l'être à Paris. Pourquoi à Paris? Si l'on peut expliquer cela par ce besoin très-concevable de décupler le chiffre de ses admirateurs, il est juste aussi de dire la raison sérieuse de l'attrait invincible qui le poussait vers nous. Notre langue, qui laisse fort à désirer sous le rapport de l'euphonie, est peut-être l'instrument le plus propre à l'expression exacte, lucide, énergique de la déclamation et du chant dramatique, ainsi que les comprenait Gluck; aussi depuis longtemps, ses yeux étaient-ils tournés vers la France, avec une secrète et fiévreuse impatience de s'y produire. A cela il y avait plus d'un obstacle. Mais Gluck était né sous une étoile fortunée, il n'avait pas jusque-là rencontré de difficultés qu'il ne fût venu à bout de vaincre, et il n'en devait pas être différemment par la suite. Le hasard lui fit rencontrer à notre ambassade un Français, le bailli Du Rollet, avec lequel il se lia. Le bailli était poëte; c'était aussi un homme d'esprit; il n'était pas impossible qu'il eût du talent. Il fallait de toute nécessité un poëme au chevalier; Du Rollet, de son côté, mourait d'envie d'accoler son petit nom au nom de ce colosse; ces deux hommes avaient trop besoin l'un de l'autre pour ne pas bientôt s'entendre. Le bailli propose au musicien l'*Iphigénie* de Racine, qu'il arrangera, — dérangera serait bien plutôt le mot propre,— selon les exigences du drame lyrique. Le sujet est débattu, agréé par le compositeur. Gluck, en moins d'une année, avait achevé la partition, et faisait, à Vienne, des répétitions d'essai de son opéra. Le bailli se chargea des démarches auprès de l'Académie royale; il se figurait que tout irait comme sur des roulettes: la réputation du chevalier avait dû pénétrer jusqu'à Paris, malgré la crasse

ignorance du Parisien d'alors en matière de musique. Mais ce fut cela même qui faillit gâter irremédiablement ses affaires.

L'opéra était le monopole exclusif d'une demi-douzaine de compositeurs nationaux, qu'une telle concurrence, au fond, effrayait fort. L'on ne disait pas non, mais l'on répondait par des faux-fuyants aux démarches du maestro allemand. Les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, sans que la négociation avançât d'un pas, quand l'idée vint au chevalier, las de ces délais systématiques, de s'adresser à son ancienne élève, devenue la future reine de cette France qu'il se proposait de conquérir. Cet appel fut entendu; la dauphine, de sa main mignonne, écarta les ronces et les broussailles du chemin; elle manda au maître qu'il n'avait qu'à accourir et qu'il serait le bien-venu à Versailles et à l'Académie royale de musique. Le chevalier ne se le fit pas répéter; il quitta Vienne et débarqua à Paris, où la baguette de la fée avait facilité toutes choses. Quelque temps après, *Iphigénie en Aulide* était mise à l'étude.

Les mauvais vouloirs écartés, Gluck eut à lutter, comme cela était arrivé à Rameau, contre l'ignorance, l'impéritie, l'entêtement et la routine de l'orchestre. Il n'était pas homme, lui surtout, à se contenter de l'à-peu-près, et sa patience fut soumise parfois à de rudes épreuves. Mais son énergie, sa volonté furent toujours plus fortes que les empêchements qu'elles rencontraient, et le grand jour de la représentation finit par se lever. Pour lui, c'était un moment suprême; les musiciens français n'eussent pas demandé mieux que de voir échouer cet intrus, et l'on eut quelques raisons même de craindre qu'ils ne poussassent sournoisement à la roue dans ce but. La jeune princesse, dans sa sollicitude extrême, fit recommander au lieutenant de police de prévenir toute cabale, toute menée souterraine, et de veiller à ce que rien ne vînt troubler la représentation. Dès quatre heures et demie, le dauphin, la dauphine, le comte et la comtesse de Provence, les duchesses de Chartres et de Bourbon, la princesse de Lamballe prenaient leurs places. Les ministres, toute la cour se trouvaient là, moins le roi et Mme Du Barry. C'était Sophie Arnould qui jouait Iphigénie; elle s'en tira à merveille. Le Gros remplissait le rôle d'Achille, Larivée celui d'Agamemnon; tous deux se surpassèrent. Ce dernier, pour ce soir-là, donna congé à son nez. Le pauvre garçon ne se servait que trop d'ordinaire de ses voies nasales, et on sait le mot de ce plaisant du parterre: — Voilà un nez qui a une bien belle voix!

Le succès d'*Iphigénie* fut complet. La dauphine avait applaudi, à son exemple, les courtisans battirent des mains un peu aveuglément et sans se rendre bien compte du mérite de cette musique d'une noble et grandiose simplicité. Il ne fut plus question que de ce succès et de cette musique. On porta des coiffures faites avec une couronne de fleurs noires surmontée du croissant de Diane, d'où s'échappait une espèce de voile qui couvrait le derrière de la tête; et cela s'appela *à l'Iphigénie*. Une des qualités de Marie-Antoinette (on lui en fit plus tard un défaut, plus encore, un crime), c'était l'ardeur et le dévouement dans l'affection. Il ne fallait pas toucher à ce qu'elle aimait. Le prince d'Hennin l'éprouva bien, un jour que son étoile narquoise le mit aux prises avec l'heureux chevalier. Quoique fort despote, Gluck avait dû se plier aux caprices de la fantasque Arnould, et, moitié condescendance, moitié galanterie, il avait consenti à ce que l'on répétât chez elle. Elle demeurait alors sur le jardin du Palais-Royal, au fond de la grande allée, à deux pas de l'Opéra. Le compositeur fit comme l'orchestre, il se transporta, à l'heure convenue, dans le charmant appartement qu'elle occupait dans les combles, et la répétition commença. Il s'agissait d'*Orphée*. Il y avait déjà quelques instants que violons, altos, basses, flûtes, hautbois et voix allaient leur train, quand la porte s'ouvrit devant un grand seigneur, brodé de la tête aux pieds, qui n'était autre que le prince d'Hennin. Il avait été choqué qu'on ne l'eût pas prévenu; il le fut davantage de voir que le chant commencé se poursuivait, sans qu'on parût s'apercevoir autrement de sa présence. Le prince d'Hennin, que Champcenetz appelait *le nain des princes*, n'était pas un prodige; et, en cette circonstance, il donna raison aux gens qui faisaient courir le bruit qu'il était un sot.

— Il me semble, dit-il en apostrophant la cantatrice au beau milieu de son air, que l'usage, en France, est de se lever lorsqu'il entre quelqu'un, et surtout un homme de considération.

A une aussi incroyable sortie, le chevalier bondit comme un chacal; il s'élança vers l'interrupteur, les yeux en feu, le visage flamboyant, et lui dit, en le foudroyant du regard:

— L'usage, en Allemagne, monsieur, est de ne se lever que pour les gens qu'on estime.

S'adressant ensuite à Sophie:

— Mademoiselle, ajouta-t-il en prenant son chapeau et en tournant sur ses talons, puisque vous n'êtes pas maîtresse chez vous, je vous quitte pour n'y plus remettre les pieds.

Cette petite aventure transpira et parvint aux oreilles de Marie-Antoinette, qui témoigna contre le prince toute son indignation. Elle exigea que ce dernier réparât ses torts par une démarche polie, qui devait coûter cruellement à son orgueil, et le grand seigneur fut bien forcé d'aller faire une visite au chevalier, pour le remercier de lui avoir dit très-catégoriquement qu'il professait à son endroit le mépris le plus profond. C'était dur.

Les répétitions générales d'*Orphée* ont fait époque. Ce sont les premières auxquelles un public favorisé ait été admis. La salle était trop petite pour les flots de curieux qui s'y transportaient. Ces répétitions offraient un piquant que ne pouvait avoir même le grand jour de la représentation. Si Rameau avait ses manies, Gluck avait bien les siennes. C'était un paysan du Danube, qu'il fallait laisser dire et laisser faire à sa fantaisie; mais c'était à qui lui témoignerait le plus d'égards et de prévenances. Il avait l'habitude de se mettre à l'aise, quelle que fût la galerie, et, pour cela faire, il se débarrassait de son surtout et de sa perruque, et se coiffait d'un bonnet de nuit. Quand la répétition finissait, il n'avait pas besoin de s'inquiéter de ces objets; tous ces princes, ces ducs et ces marquis ne lui en laissaient d'ailleurs pas le temps, et se faisaient un honneur de lui porter sa défroque. L'on eût dit d'un roi de France auquel les plus grands seigneurs se disputent le droit de passer la chemise.

La fortune d'*Orphée* ne fut pas moindre que celle d'*Iphigénie*. Les ballets parurent plus beaux; ils avaient pourtant été arrachés au compositeur, qui trouvait, non sans raison, que la danse compromettait le sérieux et le pathétique de l'action générale. Mais il fallait bien que ces demoiselles du corps de ballet montrassent et leurs pointes et leur gentil museau; il fallait bien aussi que le *Dieu de la danse* eût occasion de déployer ses grâces et son incomparable prestesse. Vestris voulait sa chacone. Gluck essaya d'éluder; mais il avait affaire à un homme

aussi entêté que lui. Vestris ne le quittait pas, toujours le persécutant pour qu'il écrivît sa tant désirée chacone.

— Une chacone ! lui dit enfin le compositeur, à bout de patience; est-ce que les Grecs, dont il faut peindre les mœurs, en avaient ?

— Ils n'en avaient pas? s'écria le danseur ébahi; ma foi, tant pis pour eux !

Alceste n'eut pas d'abord le succès de ses deux aînés. Cela tenait beaucoup au poëme, qui roule sur une situation toujours la même, et l'on rendit la musique responsable des paroles, ce qui est assez dans l'ordre. Les ennemis, les rivaux profitèrent de la première hésitation pour déchirer l'ouvrage, sur lequel les épigrammes tombèrent comme grêle.

Mais l'indécision du public fut de courte durée, et l'af-

Les excuses du prince d'Hennin à Gluck.

fluence tumultueuse des spectateurs prouva que l'Orphée allemand avait raison contre ses détracteurs. Quelque temps après, la mort d'une nièce chérie le forçait de quitter Paris et de laisser le champ de bataille à des ennemis actifs, qui ne devaient pas manquer de profiter de son absence pour lui susciter, au retour, des embarras et des ennuis. Dans l'impuissance de le renverser eux-mêmes, ils songèrent à lui opposer un rival. C'était, du reste, ressusciter une vieille idée, et que les circonstances seules avaient empêché de mettre à exécution. Mme Du Barry, honteuse de n'avoir pas son musicien quand la dauphine avait le sien, excitée aussi par la cabale hostile, avait conçu le dessein de faire venir d'Italie Piccini, dont la réputation était incontestée au delà des monts. Le baron de Breteuil, ambassadeur à Naples, reçut même la mission d'offrir à l'artiste deux mille écus de gratification annuelle, pour le décider à transporter parmi nous ses pénates. Piccini ne demandait pas mieux, et Paris ne le tentait pas moins qu'il n'avait tenté Gluck. Il se disposait à partir, quand la mort de Louis XV et l'exil de la comtesse au Pont-aux-Dames vinrent renverser ces projets, les ajourner, voulons-nous dire, car ce voyage n'était que reculé, et devait avoir lieu quelques années plus tard. Le marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples à la cour de France, par orgueil national, usa de toute son influence et remua ciel et terre pour faciliter les voies au maître ultramontain. La seule difficulté sérieuse était l'affection passionnée de la reine pour le chevalier et la prévention qu'on lui supposait contre le protégé de Mme Du Barry. C'était bien peu connaître cette femme charmante, qui non-seulement n'entrava d'aucune sorte les affaires de Piccini, mais le reçut, plus tard, avec une grâce et une affabilité enchanteresses. Piccini tomba à Paris dans les derniers jours de décembre, par un hiver des plus rigoureux.

— Mais, mon cher monsieur, dit-il, après quelques jours de pluies continuelles, à Ginguenée, l'un de ses plus fervents admirateurs; en ce pays il n'y a donc jamais de soleil ?

Cependant le pauvre artiste n'était pas au bout de ses déceptions et de ses épreuves. Il était descendu provisoirement à l'hôtel d'Angleterre, près du Palais-Royal, en face de Marmontel, son futur parolier. Le marquis de Carraccioli lui avait promis de le loger à l'ambassade; mais, lorsqu'il arriva, Son Excellence s'était ravisée, il n'y avait pas de place pour lui. Il se fit arranger un petit appartement rue Saint-Honoré, où il ne devait pas tarder à aller loger, lui et sa famille. Mais, avant de vous transporter sur le champ de bataille où tant de flots d'encre seront versés pour l'une et l'autre cause, nous vous initierons au passé de l'artiste remarquable que l'on avait appelé de Naples, tout exprès pour renverser le demi-dieu de son socle, il faut bien que vous sachiez sur quelles bases reposaient les espérances des ennemis du chevalier; aussi bien ce passé a ses péripéties, ses petits drames émouvants; il ne manque ni d'intérêt ni d'émotion.

II. — PICCINI.

Nicolas Piccini naquit à Bari, en 1728, dans le royaume de Naples. Quoique musicien, son père, loin de chercher à lui inspirer l'amour de son art, fit tout au monde pour l'en dégoûter, sans y parvenir, il est vrai. Non-seulement il se garda bien de lui apprendre à solfier, mais encore le tint-il à distance de tout instrument. De cette façon, c'était bien le diable si l'enfant prenait du goût pour cette profession stérile, la pire chose aussitôt qu'on lui demandait plus qu'un délassement, une sensualité délicieuse. Mais le diable est dans tous les entraînements; non pas ce diable à cornes et à langue flamboyante, mais ce démon des anciens qu'ils appelaient aussi le génie. Le petit Nicolas, un peu sans doute à cause des obstacles qu'on dressait devant lui, s'était pris sourdement, mystérieusement, d'un amour profond pour ce fruit défendu. Son père avait-il le dos tourné, il courait aussitôt au clavecin et s'enivrait aux sons qu'il tirait de l'instrument. Il ne savait rien, et une intuition inexplicable le guidait et lui faisait dérober au sphinx ses premiers secrets. Il va sans dire qu'on ne se doutait même pas de ces escapades et de ces larcins harmoniques.

Son père avait été appelé un matin par l'évêque de

Bari, nous ne savons à quel propos. Il emmène son fils avec lui, et le laisse dans une pièce voisine du cabinet de monseigneur. Cela semble assez indifférent, mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est la présence d'un clavecin, dont la vue seule donna des vertiges à notre bambin. Nicolas ferma d'abord les yeux pour ne pas le voir, pour échapper à la tentation ; car il brûlait de promener ses petits doigts sur ce clavier blanc et poli comme les dents d'une petite maîtresse. Mais ses paupières se soulevèrent malgré lui ; malgré lui ses yeux se portèrent avec avidité vers l'instrument séducteur ; malgré lui aussi ses jambes se dirigèrent de son côté. Pourtant soyez tranquille, il regardera, mais ne touchera pas. Pauvre garçon ! il y posa un doigt d'abord, puis la main, puis les deux mains. A partir de ce moment, il ne sut plus où il était et où il en était ; il avait la tête en feu ; ses doigts galopaient sur le piano avec une sorte d'ivresse ; s'il n'était pas fou, il ne s'en fallait guère, et cette frénésie, cette rage eussent pu se prolonger indéfiniment, s'il n'eût été interrompu par les bravos du prélat, accouru à ces accords abruptes, mais non pas sans lien et sans logique. On lui fit répéter ce qu'il venait de jouer, et il reprit sans broncher son air au grand ébahissement du père, qui ne voulait pas en croire ses oreilles. Cela décida du sort de Piccini. Monseigneur assura que la musique était la vraie, la seule vocation de cet enfant, et qu'il fallait le mettre au conservatoire de Saint-Onuphre,

Piccini enfant et l'évêque de Bari.

dirigé par le célèbre Léo. Le père, bien qu'avec répugnance, se laissa convaincre et envoya son fils à Naples.

Celui-ci fut confié à un maître subalterne, qui ne soupçonna même pas cette intelligence précoce. Dégoûté de l'aridité des premières leçons, le jeune Piccini, dévoré d'ailleurs du besoin de produire, s'enferma un beau jour chez lui et conçut le projet gigantesque de composer une messe. Une messe, quand il ignorait jusqu'aux éléments de la composition ! Il s'était bien promis de ne confier son dessein à personne, tant il sentait combien son audace était folle ; ce qui n'empêcha pas qu'au bout de quelques jours ce fut le bruit, la grande nouvelle de Saint-Onuphre. Léo lui-même en fut instruit ; il fait appeler Nicolas.

— Vous avez fait une messe ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Montrez-moi votre partition.

Le pauvre garçon tremblant voulait éluder.

— Je veux la voir, fit Léo d'un ton absolu.

Piccini va chercher sa partition. Léo l'ouvre, la parcourt sans que son visage apprenne ce qu'il en pense au patient. Après un examen rapide, sans lui adresser la parole, il agite sa sonnette. La salle est aussitôt envahie par les chanteurs et les instrumentistes. Le maître fait distribuer les parties aux élèves, avec la même froideur et le même flegme. Piccini vit qu'il était perdu. Léo ne pouvait avoir qu'une idée : celle de le livrer, pour son audace inouïe, à la risée, au mépris de ses condisciples,

c'en est fait de lui s'il ne réussit à le fléchir. Il se jette à ses genoux, le supplie de lui épargner une pareille humiliation. Mais Léo, avec la même gravité impérieuse, lui remet le bâton de chef d'orchestre; il fallut obéir. Si Nicolas eût pu se sauver, nul doute qu'il ne l'eût fait; mais il n'y avait pas à y songer. Le désespoir lui tiendra lieu de courage; il passe la main sur son front en homme qui a fait le sacrifice de sa vie, et donne en frissonnant le signal à cet orchestre que la cruauté du maître avait mis dérisoirement sous ses ordres.

Le *povero* battait la mesure sans trop savoir où il en était. Mais, la première émotion passée, voyant qu'on l'écoutait sérieusement et que nul ne s'avisait de rire, il reprit courage et confiance. Il s'enivrait, d'ailleurs, au bruit qu'il entendait. Cela pouvait être mauvais, mais il lui semblait que ce n'était pas ridicule. La messe fut exécutée tout au long. Ce fut alors que la peur lui revint, une terrible peur. Le maître ne s'était pas laissé pénétrer. Que pensait-il, que pouvait-il penser de cette *œuvre?* Ses camarades, qui n'avaient pas le même sujet de trembler, n'étaient pas moins intrigués et désireux d'entendre l'arrêt du célèbre maestro.

— Je vous pardonne pour cette fois, finit-il par dire d'une voix sévère, qui s'adoucit pourtant; mais si vous y retombez jamais, je vous châtierai de manière que vous vous en souviendrez toute votre vie. Quoi! vous avez reçu de la nature un si beau présent, et vous abusez ainsi du don qu'elle vous a fait! Au lieu d'étudier les principes de l'art, vous vous livrez à toutes les saillies de votre imagination; et lorsque, à force d'idées sans ordre et sans règle, vous êtes parvenu à faire ce que vous appelez votre partition, vous croyez avoir fait un chef-d'œuvre!

Nicolas fondit en larmes à cette mercuriale sévère. Il raconta ingénument les dégoûts qu'il avait eu à essuyer et qui l'avaient poussé à ce comble d'audace et d'extravagance. Il promettait de ne jamais plus retomber dans une pareille faute, et suppliait le maître de la pardonner à son âge et à son amour de l'art. Léo, à ce naïf langage, ne put garder le masque glacial qu'il avait pris pour donner à la leçon tout le poids qu'elle exigeait; il tendit les bras au futur auteur d'*Atys*, le serra sur son cœur, et lui dit que désormais il ne recevrait de conseils et d'avis que de lui. Piccini avait quinze ans quand cette petite aventure eut lieu.

Quelques mois après, la mort enlevait Léo à ses élèves. C'était une grande perte pour l'art, mais ce n'était pas une perte irréparable. Durante, qui avait dirigé le conservatoire de Saint-Onuphre avant Léo, dut reprendre les rênes de cet harmonique empire. Il avait été l'instituteur et le maître de Pergolèse, de Terradiglius et de Jomelli; il allait former des génies destinés à une célébrité non moins prodigieuse : Trajetta, Guglielmi, Sacchini et Piccini. Ce dernier, qui pleura sincèrement Léo, rencontra plus qu'un ami dans Durante.

— Les autres sont mes écoliers, disait Durante, mais celui-ci est mon fils.

Douze ans après y être entré, Piccini, en 1754, sortait du conservatoire. Il pouvait désormais voler de ses propres ailes et donner carrière à son génie sans craindre de s'attirer la réprimande sévère que lui avait méritée sa messe. Il eût bien souhaité aborder la scène, mais il y avait alors à Naples un compositeur qui s'était si bien fait aimer de ce peuple enthousiaste, que rien n'était possible en dehors de sa musique. Nicolo Logroscino avait positivement accaparé, par son exploitation exclusive, le théâtre des Florentins, et Piccini était trop petit garçon pour l'en déloger. Il n'en eût pas tant demandé, hélas! Il se fût trouvé trop heureux qu'on lui permît d'avoir, lui aussi, sa petite place au soleil. Mais il ne fallait pas y songer. Le prince Vintimille, qui l'avait pris en affection, lui offrit ses bons services auprès du directeur et l'exhorta à ne pas se rebuter. Piccini, un peu réconforté, se mit au travail et eut bientôt écrit le *Donne dispettose*. Mais le plus difficile était à faire.

L'impressario n'osa pas, en effet, repousser le protégé du prince. Mais à peine sut-on dans le public qu'on allait monter un opéra qui n'était pas de Logroscino, qu'il se forma une cabale redoutable contre l'ouvrage. Tous les moyens devaient être bons pour les amis de Nicolo, et l'exécution devait apprendre une fois pour toutes aux téméraires tentés d'imiter celui-ci quel sort leur était réservé. Le directeur, dont le bon vouloir avait été plus qu'équivoque, déclara au pauvre Piccini que, dans la presque certitude d'une chute, il ne pouvait monter sa pièce sans la promesse d'une indemnité.

C'était lui remettre sa partition. Mais le prince Vintimille compta d'avance à l'impressario une somme de huit mille francs. Dès lors, ce dernier n'avait plus rien à objecter. Les répétitions se continuèrent, et bientôt l'ouvrage fut en état d'être joué. Les spectateurs, la majeure partie du moins, étaient venus là dans les plus mauvaises intentions, et ne se doutaient guère qu'ils se retireraient ravis, enchantés, enthousiasmés. Malgré les manœuvres de la coterie de Logroscino, le *Donne dispettose* obtint un succès inespéré, et consacra le nom de ce jeune artiste encore ignoré, et qui allait bientôt étendre sa renommée dans toute l'Italie.

Piccini demeura deux ans à Naples. Sa *Zénobie* y avait eu un grand retentissement; des démarches sont faites auprès de lui par les Romains. Rome! on l'appelait à Rome! Il quitte Naples en 1758, et, à peine arrivé, fait représenter un opéra séria, l'*Allessandri nell' indir*, qui ne parut point au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Ce ne fut, toutefois, que deux ans après qu'il donna la *Cecchina* (la bonne fille). Rien ne peut donner l'idée du succès qu'eut cet opéra-buffa, et de la popularité qu'il obtint. L'on raconte à cet égard des choses incroyables. A Rome, on n'entendait plus que des airs empruntés à la *Cecchina*. On la jouait partout, et les théâtres étaient trop petits pour l'affluence des spectateurs. Les comédiens de bois s'avisèrent de la jouer, et on alla l'applaudir aux comédiens de bois. Ce fut un délire. Le jour de Saint-Pierre, le feu d'artifice représentait la Cecchina; les modes furent à la Cecchina; les auberges, les villas étaient tapissées de l'image de la bonne fille; la Cecchina faisait concurrence au Juif errant. Ceci n'est rien : des jésuites italiens ayant emporté avec eux la partition de la *Cecchina*, et l'ayant fait exécuter tant bien que mal à Pékin, l'empereur émerveillé avait levé une troupe chargée exclusivement de lui jouer cette musique; bien mieux, il avait fait construire un théâtre où elle seule devait être représentée, et sur les murailles duquel il avait fait peindre toutes les scènes de ce petit drame, afin de pouvoir, nous raconte l'historien de cette anecdote, la voir et l'entendre à la fois. L'enthousiasme d'un Chinois serait plus curieux que concluant, sans doute; mais, pour la première fois peut-être en pareille matière, il n'y eut qu'un avis : la *Cecchina* n'avait pas trouvé un zoïle.

Jomelli passait par Rome au moment de ce grand succès. Sur sa route il en avait entendu parler avec des démonstrations d'admiration qui lui parurent suspectes. Bien qu'il fût au-dessus de tout sentiment de basse et

mesquine jalousie, il ne se rendit pas au théâtre dans une disposition d'esprit très-favorable. Il serait juste, mais à coup sûr il ne serait pas indulgent. Le vulgaire n'est que trop enclin au culte des faux dieux ; et à quoi bon le génie, et l'autorité du génie si cela ne servait pas à discerner et à faire discerner le vrai du faux? Jomelli écouta l'œuvre d'un bout à l'autre avec la ferme intention d'être sévère, incorruptible ; et il en revint entraîné, séduit, émerveillé.

— Écoutez le jugement de Jomelli, dit-il avec un accent de conviction profonde, à ceux qui l'interrogeaient sur la *Cecchina*. Celui-ci est un inventeur.

Et maintenant, il n'est pas inutile de dire que ce chef-d'œuvre n'avait coûté que dix jours de travail au compositeur. Rossini en mit quinze à écrire le *Barbier de Séville*. Il est vrai qu'à ce propos Donizetti s'est écrié :

— Quoi ! autant que cela?

Achevons ce récit des premiers triomphes de Piccini. Le voilà heureux et fêté ; mais hélas! les succès seront des éclairs dans sa vie, des éclairs rapides et bien vite évanouis. La *Cecchina* sera même le seul qu'il n'aura pas acheté par une déception.

Il quitta bientôt Rome, sifflé à outrance par des ingrats, et se dirigea à marches forcées vers Naples, où il tomba grièvement malade.

Il avait bon besoin d'un succès pour cicatriser cette cruelle blessure. Son opéra-buffa des *Voyageurs*, qui fut joué une année de suite, fut ce lénitif si nécessaire. Au reste, la considération dont il jouissait, les avances qui lui étaient faites de la part des personnages les plus considérables, étaient de nature à achever la guérison. Mais Piccini n'était qu'un bon et digne père de famille, aimant peu le monde parce qu'il aimait exclusivement sa femme, ses enfants, son art. Répondre aux politesses qui venaient le trouver était un véritable supplice. Attiré par sa réputation, le jeune frère du prince héréditaire de Brunswick va le surprendre un jour. Il le trouva berçant un de ses enfants, tandis qu'une de ses filles, la plus âgée, le tirait par son habit. La mère, accoudée contre la fenêtre, contemplait avec bonheur ce tableau. A la vue d'un étranger, elle se sauva, un peu effarouchée. Le prince dut se nommer.

— Je suis charmé, dit-il, visiblement attendri, qu'un si grand homme ait autant de simplicité, et que l'auteur de la *Cecchina* soit si bon père.

Piccini jouissait de ce calme, de ce bien-être paisible, quand les promesses du marquis de Carraccioli l'arrachèrent à sa solitude et à l'amour des Napolitains, et le précipitèrent dans des embarras pour lesquels sa nature fébrile, un peu trembleuse, était si peu faite. Opposé à Gluck, même à talent égal, Piccini ne pouvait avoir que le dessous. Mais n'anticipons pas sur les péripéties de cette tempête de verre d'eau, tempête non moins curieuse, en définitive, pour le philosophe, que les luttes ardentes de deux peuples déchaînés l'un contre l'autre. Le ciel se charge ; l'orage se forme à l'horizon ; il ne tardera pas à éclater.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

(*La fin au prochain numéro.*)

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE.

UN ENTRETIEN PAR MOIS, PAR M. DE LAMARTINE (1).

Il est des livres qu'on n'analyse pas, des maîtres dont on ne rend pas compte. Il suffit de les annoncer, de les citer et de les admirer. C'est ce que nous allons faire à l'égard des premiers cahiers du *Cours de littérature* de l'auteur des *Méditations*.

Quand Lamartine devient professeur, qui ne serait heureux d'aller à l'école? Qui se permettrait de discuter avec lui? Qui ne se bornerait à ouvrir les yeux et les oreilles, à lire et à écouter avec la docilité d'un enfant?

Ecoutez donc et lisez la charmante préface dans laquelle notre grand poëte nous raconte comment la muse s'éveilla en lui à son premier âge.

Il passait un jour, à cheval, devant une maison du village de Bussières, maison pleine de mystère et d'inconnu, qu'habitait, avec ses deux sœurs, un certain M. de Valmont, vieillard énigmatique et silencieux, retiré dans la science et la lecture.

« — En me dressant sur mes étriers, dit Lamartine, je parvenais à jeter un regard furtif sur cette maison, dans ce jardin et dans ce verger, toujours hermétiquement interdits aux pas ou aux regards.

« Un chien blanc et une chèvre familière, suivie de deux ou trois chevreaux noirs, étaient couchés ensemble sur les marches de l'escalier ou sur le mur en parapet de la galerie. Ces marches n'étaient jamais balayées par le balai de la servante : il n'y avait pas de serviteurs dans la maison ; les deux vieilles sœurs et le solitaire qui vivait avec elles épluchaient eux-mêmes leurs herbes, ou jetaient les coquilles des œufs de leurs poules sur la galerie.

« Ce jour-là donc, la porte du jardin se trouva par hasard entr'ouverte ; mon chien s'y précipita et effraya les chèvres ; le chien de la maison accourut de la galerie pour les défendre ; une grande rumeur s'ensuivit dans l'enclos ordinairement muet. J'entrai pour rappeler mon chien, cause de ce désordre. M. de Valmont, assis sous un noisetier contre le mur, se trouva en face de moi ; il me reconnut, me sourit, me salua et m'invita à entrer, avec une confiance très-étrangère à son caractère, mais inspirée sans doute par la candeur de ma figure et de mon âge.

« M. de Valmont était un homme de soixante ans, d'une belle figure, mais d'un regard inquiet, fier et oblique, qui semblait toujours épier ou regarder de côté s'il n'était pas épié lui-même.

« Je balbutiai timidement quelques vagues paroles d'excuse sur l'étourderie de mon chien et sur mon indiscrétion involontaire, et je me préparais à me retirer.

« — Non, non, me dit alors le vieillard avec un sourire gracieux qui ne lui était pas naturel, ne craignez pas de rester quelques minutes de plus dans ce lieu suspect. Ce n'est pas contre des enfants comme vous que ce mur a été élevé au-dessus de la portée du regard des hommes, et que ces fenêtres et cette porte se sont fermées ; c'est contre les hommes curieux, calomniateurs ou méchants, qui vous persécutent quand vous habitez au milieu d'eux

(1) Prix de l'abonnement : 20 fr. par an. Chez M. de Lamartine, rue de la Ville-l'Evêque, 43.

et qui vous haïssent quand vous vous retirez de leur société. Montez avec moi, mon enfant, continua-t-il en me prenant par la main, et venez voir par vous-même combien il faut peu d'espace et peu de richesse à un homme sage pour être heureux.

« Parvenu avec moi sur la galerie, M. de Valmont, au lieu d'ouvrir une des portes de la maison, monta devant moi une échelle de bois appliquée contre la muraille : cette échelle conduisait dans une espèce de grenier formé par un petit pavillon un peu plus élevé que le reste du toit. La petite fenêtre basse et le volet à coulisse percé de trous carrés qui éclairaient ce pavillon prouvaient assez qu'il avait été primitivement destiné aux colombes. Ces oiseaux pouvaient passer et repasser à volonté par la petite entaille que le tailleur de pierre avait faite à dessein sous le volet. Ce colombier, comme le sanctuaire le plus reculé et le plus inaccessible de la maison, avait été choisi par M. de Valmont pour en faire sa chambre. Je restai un instant stupéfait de surprise sur le seuil, ne sachant où poser le pied pour y entrer à la suite de mon guide.

« Cette chambre ressemblait, dans son désordre et dans son chaos, à un écroulement subit de bibliothèque dont les rayons auraient fléchi sous le poids des volumes. On eût dit qu'une avalanche de livres épars, les uns ouverts, les autres fermés, tous couverts de poussière, de brins de paille, de poils de chèvre, de plumes d'hirondelle, avait couvert le plancher. Il y en avait jusqu'à la hauteur des genoux. Un étroit sentier tortueux, tracé évidemment par les pieds du solitaire à travers ces volumes, conduisait au fond de l'appartement, vers la partie la plus éclairée par le volet en grillage des pigeons. Là, un matelas, recouvert de couvertures étendues irrégulièrement aussi sur une litière mal aplanie de volumes, servait de lit à M. de Valmont; des livres amoncelés en forme de traversin lui servaient à relever sa tête comme un oreiller; d'autres volumes marquaient la place des pieds par un bourrelet de livres qui encadraient cette couche. Sa main, à son réveil, en s'étendant au hasard, à droite ou à gauche, ne pouvait tomber que sur des livres. C'était l'homme intellectuel couché sur ses œuvres : une litière de pensées humaines sous l'animal pensant!

« Plus près de la fenêtre, une petite table de bois vermoulue et un large fauteuil de noyer à dossier de planche étaient évidemment le siége et la table de travail du philosophe.

« — Voilà, me dit-il, le secret de ma solitude et de mon bonheur! J'ai connu le monde, je l'ai jugé, je l'ai fui; mais, comme l'homme est un être instinctivement sociable, j'ai trouvé dans cette maison, dans l'amitié de ces deux sœurs aussi sauvages que moi, une société pour mon cœur; et je trouve dans ces livres, rapportés de mes voyages et jetés pêle-mêle à mes pieds, une société pour mon esprit.

« Je remue au hasard cette litière de livres, j'étends la main, et, sur quelque volume que je tombe, mon esprit noue conversation avec un esprit; quand il m'a tout dit, je passe à un autre. Quels vivants vaudraient pour moi ces morts ressuscités dans ce qu'ils ont eu de mieux sur la terre, leur pensée? Je suis le fossoyeur des idées humaines, qui en exhume une pour faire place à une autre, et je trouve plus de vie sous la terre qu'il n'y en a dessus!

« Cette scène fit une impression magique sur ma jeune imagination. J'entrevis de ce moment-là tout ce qu'il devait y avoir de vie dans cette mort apparente de livres couchés dans la poussière, et tout ce qu'il devait y avoir d'entretien dans ce silence. La littérature, dans son acception la plus vaste, apparut tout à coup à mon esprit. Je vous la ferais apparaître du même aspect si les limites de cet entretien me permettaient de reproduire ici le sublime discours de M. de Valmont. L'impression littéraire était produite pour jamais en moi; il suffit. »

Voilà comment l'auteur de *Jocelyn* reconnut sa sublime vocation, et reçut de Dieu la révélation de son propre génie.

Voulez-vous maintenant savoir comment cet homme trois fois couronné de gloire, ce grand poëte, ce grand historien, ce grand orateur, ce voyageur qui traînait en Orient le cortége d'un roi, en est réduit en ce moment à vivre de son travail et à publier un cours familier de littérature à l'usage de tous et de chacun? Lisez cette page stoïque et chrétienne, terrible et déchirante, — confidence suprême de M. de Lamartine à ses lecteurs, — qui vous expliquera l'appel que nous vous avons adressé et que nous renouvelons aujourd'hui :

« — Loin de moi donc les timidités de paroles! s'écrie le poëte. J'ouvre ici mon âme jusque dans ses derniers replis. Quand le cœur se brise, ne fait-il pas éclater la veine?

« Sous de trompeuses apparences, ma vie n'est pas faite pour inspirer l'envie; je dirai plus, elle est finie; je ne vis pas, je survis.

« Les chenets sur lesquels mon père appuyait ses pieds, et sur lesquels j'appuie aujourd'hui les miens, sont un foyer d'emprunt qu'on peut renverser à toute heure; on peut les vendre et les revendre au moindre caprice à l'encan, ainsi que le lit de ma mère, et jusqu'au chien qui me lèche les pieds de pitié quand il voit mon sourcil se plisser d'angoisse en le regardant! Je dois compte de tout cela à d'autres; ils y ont déposé, sur la foi de mon honneur et de mon labeur, l'héritage de leurs enfants, le fruit de leurs propres sueurs.

« Vous voyez donc pourquoi je subis souvent au delà de mes forces la rude condamnation du travail. Critiques inconséquents, qui me reprochez cette vertu de la nécessité comme une vaniteuse soif de bruit, que ne reprochez-vous aussi au casseur de pierres sur la route d'obséder la voie publique de sa présence, pour rapporter le soir à la maison le salaire qui nourrit la femme, le vieillard, l'enfant? Sachez que ce n'est pas de l'encre, mais de la sueur que vous lisez sur ces pages! Je serais déjà mort mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton; mais je n'en suis pas; j'adore Dieu dans ses desseins; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée! Mourir, c'est fuir! On ne fuit pas. Caton se révolte, le mendiant obéit : obéir à Dieu, voilà la vraie gloire!

« Je compte une à une, en les sentant toutes, mais sans en maudire aucune, les pierres de ma propre lapidation. Je n'accuse pas les hommes; non, c'est injustice ou sottise. J'ai trouvé les hommes bons et le sort cruel; voilà le vrai.

« Ma seule, ma grande, mon intime consolation est d'être redevenu franchement et exclusivement *homme de lettres.* »

Ainsi l'auteur des *Entretiens* a ouvert son âme entière au public. Ce gémissement héroïque et sans fiel a trouvé des échos partout, et jusqu'à l'antique Sorbonne de France, dans la chaire de son plus illustre et de son plus aimé professeur, de M. Saint-Marc Girardin.

Avons-nous encore besoin, après cela, de recommander aux familles le *Cours de littérature* de notre grand poëte?

PITRE-CHEVALIER.

LE CONSCRIT, OU LE PRIX DE LA PAIX.

N. B. Écrite pendant les héroïques douleurs de la guerre, cette nouvelle sera d'autant plus douce à lire après la victoire, au milieu des fécondes jouissances de la paix. *Suave, mari magno*, etc.

Le jour s'est levé triste et sombre. Depuis le matin on entend retentir le tambour ; les travaux des champs sont interrompus ; les habitants du village stationnent par groupes dans les rues et discutent à demi voix les chances des jeunes gens appelés à mettre la main dans l'urne fatale. Tous les visages ont une expression d'inquiétude comme

Louise et Charlotte aperçoivent Jean et Jacques. Dessins de M. Pauquet.

si une calamité menaçait le pays. Chacun soupire et lève les yeux au ciel en passant devant certaines maisons silencieuses comme des tombes. Quelques heures encore, et il en sortira des cris de joie et des sanglots! Maintenant les parents, dévorés d'inquiétude, se tiennent immobiles et sombres, guettant et redoutant la marche des heures qui doivent leur apporter la joie ou le désespoir.

Les jeunes gens, eux, font bonne contenance, et se préparent en riant et en chantant à se rendre au chef-lieu du canton, où doit se faire le tirage ; mais leur rire est faux, leur voix est chevrotante, et leur gaieté factice ne trompe personne.

C'est qu'en effet c'est une terrible épreuve que celle de ce jour qui doit décider de leur existence entière. Leur faudra-t-il donc bientôt quitter ce village où ils sont nés, leurs parents, leurs camarades, leur fiancée? car dans les campagnes on se marie de bonne heure. A vingt ans, un jeune homme a presque toujours fait son choix, et à peine est-il libéré de la conscription qu'il songe au mariage. C'est trop tôt, beaucoup trop tôt, mais qu'y faire? L'usage

le veut ainsi, et tandis que dans le monde on voit tous les jours des hommes de quarante ans et plus épouser des filles mineures, un garçon de vingt-huit ans trouve rarement à la campagne une jeune fille qui veuille de lui. Il est trop vieux, dit-on, et il n'a plus de chances que près des veuves ou des filles qui ont passé la trentaine...

La cloche de l'église se fait entendre; le pasteur va célébrer la messe pour attirer sur les conscrits la protection du ciel. Tous y assistent avec recueillement, accompagnés de leurs familles. Jamais les uns et les autres n'ont prié avec tant de ferveur; c'est que là où les hommes ne peuvent rien, les plus sceptiques songent à recourir au ciel. On est heureux alors de croire à la Providence, car le hasard est aveugle et sourd!

La messe finie, le tambour résonne de nouveau; c'est l'instant du départ. On s'embrasse, on s'encourage, on se met en marche; les pères accompagnent leurs fils; les mères rentrent dans leurs maisons pour prier encore; les jeunes filles soupirent, et un silence de mort règne sur le village, d'habitude si brillant et si gai!

La fable raconte qu'au temps du roi Minos, les habitants de l'île de Crète étaient contraints de livrer chaque année sept jeunes gens et autant de jeunes filles pour satisfaire l'appétit d'un monstre appelé Minotaure. Un homme, un prince, un demi-dieu tua le Minotaure et délivra son pays.

Qui nous délivrera de la guerre?

Qu'était le Minotaure, comparé à cette hydre aux mille têtes, qui absorbe les hommes par centaines, par milliers, par millions; qui change les champs de blé en champs de bataille; qui fait boire à la terre le sang comme de l'eau; qui force les nations, sous peine de destruction complète, à mettre les hommes en coupes réglées comme les arbres des forêts; qui enlève chaque année à la famille, à l'agriculture, à l'industrie, l'élite des populations; qui fait des veuves par centaines et des orphelins par milliers; qui brise le cœur des mères et des promises, et qui dégoûte même de la gloire, lorsqu'on songe de quel prix il faut la payer?

Qui nous délivrera de la guerre?

— Louise, quelle heure est-il? disait, pour la vingtième fois, depuis le départ des conscrits, une des pauvres mères en proie au supplice de l'attente et de l'incertitude.

— Il est deux heures, ma tante, répondait une belle jeune fille à l'air triste et pensif.

— Rien que deux heures! Cette journée ne finira pas!

— Hélas! pauvre tante, reprit la jeune fille, si la nouvelle doit être mauvaise, elle viendra toujours assez tôt!

Et elle embrassa la mère avec une tendresse toute filiale.

— C'est vrai, mon enfant, mais si tu savais comme cette incertitude me fait mal!

— Voulez-vous, dit-elle, que j'aille un peu sur la route? je verrai de loin la couleur de ses rubans, et j'accourrai vous la dire. Comme ça, vous saurez votre sort quelques instants plus tôt.

— Fais cela, ma fille; quant à moi, je ne saurais marcher. L'inquiétude m'a coupé les jambes.

— J'y vais, dit Louise, mais ne vous faites pas de mal: à quoi que ça sert?

Et elle sortit, laissant la pauvre femme à ses tristes pensées.

Quand elle eut fait quelques pas, elle rencontra une de ses compagnes.

— Viens-t'en avec moi au-devant d'eux, Charlotte, lui dit-elle, j'aurais honte si on me voyait y aller seule; mais c'est ma tante qui m'envoie.

— Pourquoi donc que t'aurais honte? dit Charlotte. Jean n'est-il pas ton promis?

— Jean n'est pas mon promis, pas plus que son frère; mais je les aime tous deux comme une sœur, et ça leur est bien dû, car ma tante est une vraie mère pour moi.

— Je crois bien! une nièce qu'a deux arpents de bien et une maison à elle, ça se choie quand on a deux garçons!

— Je ne sais pas si c'est son idée, dit Louise, mais elle ne m'en a jamais parlé.

— Et eux? demanda Charlotte.

— Eux, encore bien moins! Ils me regardent comme une petite fille. Songe donc que je n'ai que seize ans.

— Pourquoi donc alors que ni l'un ni l'autre n'a de bonne amie?

— Ça, je ne sais pas; demande-leur.

— Mais, à ton idée, lequel qu'est le mieux? insista Charlotte.

— Ils sont bien tous les deux, et je les aime autant l'un que l'autre.

— Ça se trouve bien, fit Charlotte en riant; ça fait que si Jean part, il te restera toujours Jacques.

— Laisse-moi donc tranquille, dit Louise avec humeur; je suis bien en train de parler mariage! Mais, à propos de Jacques, poursuivit-elle, c'est mauvais signe que nous ne le rencontrons pas, car il avait bien promis, si son frère amenait un bon numéro, d'accourir bien vite nous le dire.

— Ah, ouiche! il sera resté à boire avec les autres.

— Avec ça qu'il en a l'habitude! dit Louise d'un air fâché.

— Non, ça c'est vrai, et on peut dire qu'il n'y en a guère comme lui, à commencer par Jean, car Jean est pas mal *bambocheur*, quand il s'y met.

— Il est assez bon ouvrier pour qu'on lui passe ça de temps en temps, dit Louise sur le même ton.

— Es-tu drôle, va! fit Charlotte; faut bien rire un peu sur les garçons, ils en disent bien d'autres sur nous!

— Mes cousins ne disent jamais de mal de moi, j'en suis bien sûre, et je ne veux pas en entendre dire sur eux.

— Tes cousins! tes cousins! on ne les mangera pas, sois tranquille.

En ce moment, le son du tambour, qui se fit entendre dans le lointain, vint interrompre la conversation des deux amies. Bientôt des cris et des chants s'y mêlèrent et les conscrits apparurent au tournant du chemin; Louise devint très-pâle.

— Le vois-tu? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Pas encore, ils sont trop loin, mais je vais distinguer tout à l'heure.

Il se fit un silence. Les deux jeunes filles regardaient de tous leurs yeux. Tout à coup Charlotte s'écria;

— Je vois Jean! je vois Jean!

— Eh bien? fit Louise avec anxiété, car sa vue assez basse ne lui permettait pas de distinguer encore.

— Louise, tu épouseras Jacques, dit Charlotte sans s'émouvoir; Jean est soldat!

— Seigneur Dieu! ma pauvre tante! s'écria Louise en joignant les mains.

En ce moment, un jeune homme se détacha du groupe des conscrits; c'était Jacques, qui, ayant reconnu sa cousine, se hâtait d'aller à sa rencontre. Sa figure était pâle et bouleversée, et quand bien même Louise n'eût pas alors aperçu les rubans tricolores dont Jean était pavoisé, l'ex-

pression du visage de son frère aîné lui eût appris de reste la mauvaise chance du conscrit.

— Il a le 14! s'écria-t-il avec colère en abordant les deux jeunes filles. Coquin de sort! dire que moi, qui étais exempt comme aîné de veuve, j'ai amené le 120, il y a deux ans! Mais c'est la mère qui me chiffonne, poursuivit-il avec tristesse, car je ne suis pas sans savoir qu'elle a un grain de préférence pour Jean.

— Elle vous aime bien tous les deux, dit Louise, sans oser nier le fait, qui était connu de tout le monde; mais comment donc faire pour lui apprendre cette mauvaise nouvelle? Elle m'a envoyée en avant pour être instruite plus tôt, et maintenant je n'ose plus retourner vers elle.

— Moi encore moins, fit Jacques.

— Eh bien, dit Charlotte, allez-y tous les deux. Elle n'aura qu'à vous regarder pour savoir ce qu'il en est; vous avez des figures de l'autre monde.

— Elle a raison, dit Louise.

Et les deux cousins, pressant le pas, prirent le chemin du village en précédant les conscrits.

. . . . . .

Depuis le départ de Louise, sa tante n'avait pas fait un mouvement. Assise sur une chaise basse, au coin du foyer éteint, elle était absorbée en de douloureuses réflexions, la tête dans ses deux mains. La porte, restée ouverte, permit aux deux jeunes gens d'entrer sans être entendus, et tous deux se consultaient du regard se demandant ce qu'ils devaient faire, lorsque la pauvre femme, secouant sa torpeur, se dressa tout à coup sur ses pieds. Alors seulement elle aperçut sa nièce et son fils aîné, immobiles devant elle.

— Ah! fit-elle en retombant sur sa chaise, Jean est soldat!

Tous deux gardèrent le silence.

La pauvre mère ne fit aucune question; mais elle éclata en sanglots. Il ne pouvait y avoir une lueur d'espérance, puisque Louise ne lui disait pas d'espérer!

Celle-ci s'assit près d'elle, lui prit la main, qu'elle serra tendrement, et mêla silencieusement ses larmes aux siennes.

Que dire, en effet, à une mère dont le fils vient d'être désigné par le sort pour être la proie de la guerre? Encore s'il avait quelque difformité cachée, quelque infirmité secrète! Mais non; il est grand, il est beau, il est fort; que dire à sa mère? Hélas! il est perdu!

— Eh bien, est-ce qu'on pleure ici? s'écria tout à coup le conscrit en entrant comme un fou dans la maison. Bonjour, la mère, bonjour, Louise, bonjour, Jacques! Et il entonna d'une voie enrouée le chant du départ.

Evidemment, le pauvre garçon faisait tout ce bruit pour étourdir son chagrin, et les libations réitérées, faites à tous les cabarets de la route, étaient pour beaucoup dans sa résignation et sa belle humeur.

— Mon pauvre enfant! s'écria la mère en s'élançant vers lui comme pour le défendre contre un danger immédiat; ils me le tueront! ils vont me le tuer!

— Oh! minute. On aura encore le temps de dire: Ouf! On ne se bat qu'en Alger, et savoir si j'irai encore?

— Mon pauvre enfant! ils me le tueront! disait la pauvre femme, folle de douleur.

— Tenez, je m'en vais, fit le jeune homme en s'arrachant de ses bras, vous finiriez par me faire pleurer aussi, ma mère, et je n'ai pas envie de passer pour un *jobard* devant les camarades: ça serait beau pour un soldat. Qu'en dis-tu, Louise?

— Mon pauvre Jean! dit-elle en l'embrassant.

— Que veux-tu! j'aurais autant aimé rester ici bien tranquille à planter mes choux; et plus tard nous nous serions peut-être mariés ensemble, mais je n'ai pas de chance, tant pis! Tu seras pour Jacques.

— Il est bien question de cela, dit Louise; ne suis-je pas votre sœur à tous deux?

— En attendant mieux, n'est-ce pas, sournois? poursuivit Jean en interpellant son frère, lequel, depuis qu'il avait parlé de mariage, avait baissé la tête d'un air contraint.

— Louise est trop jeune pour lui parler de cela, fit ce dernier avec effort, et d'ailleurs sa position près de notre mère et son manque de famille nous imposent la plus grande réserve. Quand elle sera majeure, elle choisira en liberté.

— Mais j'y songe, s'écria tout à coup Louise, je suis riche, moi! et Jean est comme mon frère. Ne pleurez plus, ma tante, Jean ne partira pas!

Et elle sortit en courant de la maison.

M. Michaud, adjoint au maire de la commune et tuteur de Louise, dont il était aussi le parrain, demeurait à l'autre extrémité du village. C'est vers sa maison qu'elle se dirigea toujours courant. Elle entra tout essoufflée, et trouva son tuteur occupé à prendre son repas en compagnie de son fils, garçon de dix-huit ans environ.

— Ah! c'est toi, fillette, dit-il, la bouche pleine, en apercevant sa pupille; veux-tu manger un morceau avec nous?

— Merci, mon parrain, vous êtes bien honnête; mais je n'ai pas faim, j'ai le cœur trop gros.

Puis, comme l'impassible tuteur continuait de manger sans rien dire:

— Vous savez que mon cousin Jean est tombé au sort, demanda-t-elle.

— Même que ça fera un beau grenadier, dit tranquillement M. Michaud.

— Oh! que non, mon parrain, il ne sera pas grenadier.

— Au fait, il est assez bel homme pour passer dans les carabiniers ou les spahis.

— Mais, mon parrain, insista Louise, je ne veux pas qu'il parte, vous n'entendez donc pas?

— Ah! tu ne veux pas qu'il parte! fit l'autre d'un air narquois; alors, c'est différent. Mais comment t'y prendras-tu pour ça?

— Je lui achèterai un homme.

— Ah, bah! fit le tuteur en posant sa fourchette, tu as donc de l'argent?

— Non, mon parrain, fit Louise embarrassée, en voyant l'expression de la physionomie de son tuteur se modifier tout à coup; mais j'ai du bien, et vous le savez mieux que personne, puisque vous êtes mon tuteur. C'est pour ça que je suis venue vous trouver, car il ne faut pas que Jean parte.

— Voyez-vous ça! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que sa mère en mourrait!

— Ça serait malheureux; mais que veux-tu que j'y fasse?

— Je veux que vous me donniez le moyen de racheter Jean, en vendant un peu de mon bien.

— En v'là de l'ouvrage! fit le gros homme en levant les bras au ciel; et tu crois que ça peut s'arranger comme ça? Ça serait du beau! Tu ne sais donc pas qu'à ta majorité je dois te rendre compte jusqu'au dernier sou?

— Eh bien! puisque c'est moi qui vous le demande. Je suis maîtresse de mon bien, il me semble?

— Du tout! Une mineure n'est maîtresse de rien.

faut vingt et un ans ou un mari avant de pouvoir disposer d'un centime, et ton mari serait content lorsque je rendrai mes comptes de tutelle, s'il voyait que j'ai disposé ainsi de ta fortune !

— Oh ! quant à ça, mon parrain, dit Louise, qui devint toute rose, vous n'avez pas de crainte à avoir, car il paraît que j'épouserai un de mes cousins, et ce n'est pas Jacques qui pourrait me reprocher d'avoir sauvé son frère, encore moins Jean, si c'est lui que j'épouse.

— Comme ça, dit le tuteur, tu ne sais pas lequel tu veux ?

— Mon Dieu non, mon parrain ; je n'avais jamais pensé à ça avant aujourd'hui : je suis si jeune ! mais, en y réfléchissant, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Ma tante est une vraie mère pour moi, et savoir si je m'entendrais aussi bien avec une autre.

— Mais tes cousins sont déjà vieux pour toi, qui n'as que seize ans. (M. Michaud parlait en campagnard.)

— J'aime mieux cela, mon parrain : il me semble que si mon mari était du même âge que moi, je ne pourrais pas le respecter.

M. Michaud fit une légère grimace.

— Tu es une enfant, dit-il ; dans quelques années, tu penseras peut-être autrement.

Louise, sa tante, Jean et Jacques.

— Je ne crois pas, mon parrain. Mais le plus pressé pour le moment est de racheter mon cousin : plus tard comme plus tard.

— Je te dis que ça n'est pas possible, et que ni toi ni moi ne pouvons disposer de ton bien avant ta majorité.

— Et si je me mariais tout de suite ?

— A seize ans ! y penses-tu ? Je ne te laisserai certes pas faire une pareille folie. Ta tante n'a pas le sou, et d'ailleurs tu es trop jeune. Quand tu auras vingt et un ans, à la bonne heure ; si tu veux faire un sot mariage, tu seras la maîtresse, mais pas avant.

— Ma tante n'est pas une mendiante ; elle a sa maison qui vaut bien trois mille francs.

— Eh bien ! qu'elle la vende, et qu'elle rachète son fils ; quant à toi, il n'y faut pas songer.

— Mon bon parrain, je vous en prie ! dit Louise suppliante.

— Je te dis que c'est impossible, m'entends-tu ? fit durement M. Michaud. Ces *jeunesses* sont vraiment étonnantes !

La bonne Louise avait naïvement cru que rien ne lui serait plus facile que de racheter son cousin. En voyant son espoir déçu, elle se prit à pleurer amèrement.

— Ma pauvre tante, elle en mourra ! dit-elle.

— Que non, dit son parrain ; elle fera comme les au-

tres ; elle pleurera *toutes les larmes de son corps,* puis elle prendra son parti.

— Je ne crois pas, fit Louise en soupirant, elle aime tant Jean !

— Ah ! mon Dieu ! il reviendra. Tous les soldats ne meurent pas à la guerre, que diable !

— Tenez, mon parrain, dit tristement Louise, vous ne comprenez rien à ça ; les hommes, ça a le cœur dur.

— J'ai le cœur dur parce que je ne veux pas te laisser ruiner. Mais je connais mes devoirs, dit M. Michaud avec importance, et c'est comme si tu chantais femme sensible à la porte d'un sourd.

— Adieu, mon parrain, dit Louise en se dirigeant vers la porte, je suis fâchée de vous avoir dérangé.

Et elle sortit découragée, en poussant de gros soupirs.

En rentrant chez sa tante, elle la retrouva, ainsi qu'elle l'avait quittée, en compagnie de ses deux fils ; car en voyant partir Louise, elle s'était doutée de la démarche qu'elle allait faire près de son tuteur, et elle avait retenu Jean, afin qu'il en connût l'issue.

Quant à Jacques, il avait encouru la colère de sa mère, en cherchant à lui faire comprendre toute la vanité de ses espérances.

— Louise a un cœur d'or, avait-il dit, mais quand bien même son tuteur consentirait à se prêter à ses généreuses intentions, ce qui n'est pas probable, devons-nous lui laisser s'imposer un pareil sacrifice, et les méchantes langues ne seront-elles pas en droit, ma mère, de vous accuser d'avoir abusé de votre pouvoir sur elle?

— Et si elle épouse Jean ? fit la mère.

— Il me semble qu'en ce cas, à la place de Jean, je ne voudrais pas accepter son secours. Ce serait, en quelque sorte, lui lier les mains pour l'avenir, et elle est si jeune !

— Tu en parles bien à ton aise, dit Jean avec humeur, on voit bien que tu n'as pas amené le quatorze. Je dis, moi, que Louise me convient, et que si je lui conviens aussi, je ne vois pas pourquoi je partirais.

— Mon tuteur ne veut rien entendre, s'écria Louise, qui entrait en ce moment. Il ne veut pas me donner d'argent, il ne veut pas que je me marie ; oh ! je suis bien malheureuse !

Et elle se laissa tomber sur une chaise.

— J'en étais sûr, dit Jacques, il ne pouvait en être autrement, sans quoi il aurait manqué à son devoir.

— Son devoir ! il y pense bien ! dit la veuve. Ne sait-on pas qu'il a l'idée de garder Louise pour son garçon? C'est pour ça qu'il ne veut entendre à rien.

— Qu'il y tâche, dit Louise avec dédain ; est ce que je veux d'un gamin comme ça !

— C'est égal, dit Jacques, il est dans son droit ; il n'y a rien à dire. Il faut te faire une raison, mon pauvre Jean.

— Mais moi, je ne veux pas m'en faire une, fit aigrement sa mère. Ça t'est bien égal, à toi qui es l'aîné ; tu te dis à cela : Si Jean part, j'épouserai Louise.

— Oh ! ma mère, s'écria Jacques d'un ton de reproche, pouvez-vous me dire pareille chose ?

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Mon parrain dit comme ça, interrompit Louise, qu'en vendant votre maison, vous pouvez le racheter, ma tante.

— C'est vrai, dit la veuve, mais il faut que Jacques y consente ; car je n'ai que l'usufruit du bien de son père, et il a droit à la moitié.

— Oh ! dit celui-ci, si ce n'était que moi, ça serait bientôt fait. Mais ce serait vous mettre sur le pavé, ma mère, et je ne le souffrirai pas. Je sais trop le sort qui attend les veuves, lorsqu'elles se dépouillent en faveur de leurs enfants. Il y en a plus de quatre dans le pays qui sont dans ce cas-là. Voyez la Marie-Jeanne. Il n'y a pas dix ans qu'elle et son mari avaient une maison à eux, un arpent de terre, une vache. Sitôt son mari mort, elle a abandonné son bien à ses enfants, qui se sont engagés à lui servir une rente. Au bout de deux ans, la rente n'étant pas exactement payée, elle fut réduite, pour manger du pain, à venir habiter tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, de façon à ce que chacun pût s'acquitter sans débourser d'argent. Trois fois par an elle déménage et change ses habitudes, chose si pénible aux vieilles gens. L'une de ses brus est méchante pour elle, et il lui faut quatre mois durant vivre sous son toit et supporter ses reproches. On trouve qu'elle mange trop pour son âge : quand on ne travaille plus, on ne devrait plus manger, lui dit-on. Au bout de quatre mois, elle va chez sa fille aînée. Là un autre genre de supplice l'attend. Sa fille est mariée à un ivrogne qui la bat ; plus d'une fois même il a levé la main sur sa belle-mère. La pauvre femme est témoin du malheur de son enfant, sans pouvoir l'adoucir. Si elle dit un mot, son gendre l'accable d'injures, et pour la tourmenter, il bat sa femme double. Chez son troisième enfant, elle est plus heureuse. Le mari est un bon ouvrier ; la femme aime et respecte sa mère ; ils n'ont que deux enfants, c'est le paradis ! mais, au bout de quatre mois, il faut les quitter pour retourner en enfer, et cela pour huit mois ! Est-ce là vivre, ma mère ? Et croyez-vous que je vous laisserai vous dépouiller de votre avoir pour vous préparer une pareille vieillesse ! Qui sait ce que le sort nous garde ? Peut-être plus

Louise chez M. Michaud.

tard serons-nous malheureux et chargés de famille. La misère est mauvaise conseillère, n'exposez pas vos enfants à être un jour coupables envers vous.

— Que t'importe, si cela me plaît? dit-elle.

— Il m'importe beaucoup, ma mère ; je ne veux pas que vous soyez malheureuse sur vos vieux jours.

— Tu aimes mieux que je sois malheureuse maintenant, n'est-ce pas, tu aimes mieux que je meure de chagrin?

— Seriez-vous morte, ma mère, si j'étais parti il y a deux ans? demanda tout à coup Jacques.

— Tu sais bien que tu ne pouvais pas partir, tu étais l'aîné.

— Mettons que je sois le cadet, et que ce soit à moi de partir aujourd'hui ; vous feriez-vous mourir de chagrin?

— Laisse-moi tranquille, dit-elle avec humeur ; il n'est pas question de toi ici.

— Plus que vous ne pensez, ma mère, car c'est moi qui partirai. Comme ça vous ne mourrez pas de chagrin, j'en suis bien sûr. Vous préférez Jean, vous le marierez à Louise, et moi, si je mords à l'état militaire, je resterai à l'armée mon temps fini. Je ne suis pas d'un caractère jaloux, voyez-vous; mais c'est pénible tout de même de se voir préférer son frère, quand on n'a rien fait pour ça. Je sais bien que ce n'est pas votre faute ; l'amitié ne se commande pas, mais enfin c'est dur pour un fils, tandis que quand je serai loin je ne verrai pas tout ça, et je prendrai mieux mon parti.

— Ah! par exemple, en voilà une idée! s'écria Jean stupéfait; tu partirais à ma place?

— Pourquoi pas, dit Jacques, si ça arrange tout le monde? L'État ne demande qu'un soldat, que lui importe? N'est-ce pas, Louise, que j'ai une bonne idée? qu'en dis-tu?

— Je dis que c'est toi que j'aime! s'écria Louise avec explosion en se jetant tout en larmes dans ses bras. Pars ou reste, je n'aurai pas d'autre mari que toi!

— Est-ce possible? et moi qui partais, croyant que tu aimais Jean.

— Comme un frère, dit-elle en tendant la main au conscrit, avec une nuance de malice ; d'ailleurs ça m'a pris tout d'un coup en te voyant te sacrifier ainsi. Mais tu ne partiras pas. Je prierai tant mon tuteur, qu'il me permettra de t'épouser tout de suite, et alors nous rachèterons notre frère sans avoir besoin de sa permission.

— Non, Louise, non, cela ne se peut pas ; tu es trop jeune. Il y aurait conscience à profiter ainsi d'un moment d'entraînement, que tu regretterais peut-être plus tard. D'ailleurs, le bonheur se paye toujours cher, et sept ans de ma vie ne me semblent pas de trop pour acheter le droit de te consacrer le reste.

— Voyez-vous ce farceur-là comme il en découd, dit Jean avec un gros rire ; lui qui n'avait pas l'air d'y toucher!

— Je croyais qu'elle t'aimait, dit Jacques, et si elle n'avait parlé la première, elle n'aurait jamais rien su de mes sentiments.

— Ah! tu es noble et bon, et je t'aime! dit tout à coup sa mère, qui n'avait pas encore prononcé un mot.

Et elle l'embrassa comme elle ne l'avait jamais fait.

. . . . . .

— C'est étrange, se disait Louise le soir de ce même jour. Où donc avais-je les yeux quand je ne voyais pas de différence entre les deux frères? Jean est beau garçon, sans doute, mais commun, mais grossier ; tandis que Jacques a beau être en blouse, il a toujours l'air d'un bourgeois déguisé ; et puis, comme il parle bien! comme il a bonne façon! et quel cœur!

Le lendemain et les jours suivants, nouvelles découvertes. Elle observait les deux frères à la dérobée. Jacques a les cheveux plus fins, les yeux plus grands, le teint plus clair que son frère, et puis comme il a la voix douce!

Le fait est que la voix de Jacques avait depuis la veille une tout autre inflexion. Sûr du cœur de Louise, il laissait parler son cœur, et le cœur, en général, a la voix fort douce.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Jean avait subi la formalité de la révision, dont il n'avait rien à espérer, et peu après il recevait sa feuille de route ; il devait dans la quinzaine rejoindre son régiment. Louise, qui sentait chaque jour s'augmenter la tendresse qu'elle portait à Jacques, fit une nouvelle démarche près de son tuteur ; tout fut inutile. M. Michaud, qui, en effet, avait une arrière-pensée, n'était pas fâché de voir disparaître Jean, qu'il croyait l'objet des affections de Louise, et la douleur de la jeune fille, lorsqu'il partit accompagné de son frère, qui devait lui faire la conduite, le confirma dans ses idées. La veuve, au contraire, quoique fort triste, supportait mieux le départ de son fils qu'on ne l'aurait cru.

— Tu vois bien que ta tante n'en mourra pas, comme tu le pensais, disait M. Michaud à sa pupille; tu n'as pas besoin de te faire tant de chagrin, puisque c'est pour elle surtout que tu craignais.

Louise soupirait sans répondre. Quand elle était seule, elle pleurait.

Au bout d'un mois, la veuve annonça à ses voisines que son fils Jacques, après avoir accompagné son frère jusqu'au régiment, était revenu avec la fièvre. Huit jours se passèrent encore; enfin, le malade sortit, et se montra. C'était Jean!

Qu'on juge des commentaires, des conjectures, des hélas! Le parrain Michaud ne dit rien, lui, mais il écrivit au préfet pour lui faire part de cette substitution de personne. Le préfet, à son tour, écrivit au ministre de la guerre, lequel écrivit au colonel du régiment où Jacques avait été incorporé sous le nom de son frère. Le colonel répondit que Jacques était sa meilleure recrue, qu'il ferait un excellent soldat, et qu'à tout prendre il importait fort peu qu'il eût pris la place de son frère, du moment où il l'occupait avec honneur ; de sorte que l'affaire en resta là, au grand déplaisir de M. Michaud, qui était toujours persuadé que Louise aimait Jean, et qui eût voulu le savoir partout ailleurs qu'auprès d'elle.

Quant à Jean, c'était une nature trop vulgaire pour comprendre tout ce qu'il y avait de délicatesse et de grandeur dans la conduite de son frère. Enchanté d'abord d'être libéré grâce à lui, il avait fini par se dire que si Jacques était parti, c'est que c'était son idée de voyager ; qu'à coup sûr il n'aurait pas été assez sot pour prendre sa place, s'il ne s'était senti du goût pour l'état militaire; que lui, Jean, serait bien dupe de renoncer à ses projets sur Louise, qui, très-certainement, n'attendrait pas sept ans pour se marier; et qu'à tout prendre, puisque Jacques ne pouvait pas l'avoir, il valait mieux que ce fût lui qui l'eût.

Seules les âmes d'élite se complaisent à la reconnaissance ; le vulgaire trouve plus commode de nier le bienfait. Mais lorsque, six mois après le départ de son frère, Jean parla en ce sens à Louise, celle-ci le reçut de façon à lui ôter l'envie de revenir sur ce sujet.

— Je vous aime comme un frère, lui dit-elle en employant vis-à-vis de lui le *vous* pour la première fois de

sa vie ; mais ne me parlez jamais de cela, car je vous mépriserais, et vous tiendrais pour mon ennemi.

— Mais si Jacques est tué à la guerre ? insista Jean, qui tenait à son idée.

— Je prendrai le deuil et resterai toute ma vie fidèle à son souvenir.

— Comme tu voudras ! Alors j'épouserai Charlotte.

En effet, à partir de ce moment Jean se déclara ouvertement pour Charlotte, et le mariage fut arrêté.

Jacques écrivait de temps en temps de Toulon, où était son régiment. Le plus souvent ses lettres s'adressaient à Louise, qui, depuis le départ du fils aîné, était devenue le secrétaire de la famille, la mère ne lisant bien que dans l'imprimé, et Jean qui, ainsi que son frère, avait pourtant été six ans à l'école, ne pouvant se résoudre à prendre la plume, qu'il maniait fort mal. Et puis il ne savait comment tourner une phrase ; et d'ailleurs ça *l'embêtait* d'écrire, ainsi qu'il le disait souvent. Louise lisait avec délices les lettres de celui que dans son cœur elle ne nommait que son fiancé. Son esprit, aussi bien que son cœur, y trouvait son compte, et elle y puisait une sorte d'instruction ; car Jacques, qui avait mieux profité que son frère des leçons du maître d'école de son village, avait saisi avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'étendre ses connaissances en suivant assidûment la classe ouverte aux soldats dans chaque régiment. Bientôt ses chefs remarquèrent son aptitude ; son lieutenant, ancien élève de Saint-Cyr, le prit en amitié, et se fit un plaisir de lui transmettre une partie de son instruction.

— Si tu savais, écrivait-il à Louise, toute la douceur que je trouve dans l'étude. Je ne sais, en vérité, comment j'aurais fait sans cela pour me faire à l'oisiveté de la caserne ; peut-être serais-je devenu ivrogne et tapageur comme tant d'autres, par désœuvrement. Mais non ! ton souvenir m'eût toujours préservé de cette dégradation.

Deux ans se passèrent ainsi. Louise avait dix-huit ans. M. Michaud, rassuré par le mariage de Jean et de Charlotte, découvrit enfin ses batteries, et proposa son fils à sa pupille. Mais celle-ci déclara qu'elle voulait attendre sa majorité pour faire un choix.

— Quelle capricieuse tu fais ! disait le bonhomme ; tu voulais te marier à seize ans, et maintenant tu te trouves trop jeune !

— J'avais mon idée, disait Louise sans s'expliquer.

— Et aujourd'hui ?...

— Aujourd'hui aussi.

Après neuf mois de mariage, Charlotte devint mère d'un gros garçon. On proposa à Louise d'être la marraine.

— Je veux bien, dit-elle, mais à une condition.

— Laquelle ?

— L'enfant se nommera Jacques.

Le lendemain du baptême, elle reçut une lettre timbrée d'Alger. Jacques était en Afrique, et Jacques était sergent ! A partir de ce jour, la pauvre Louise n'eut plus un instant de repos. Comment, en effet, savoir celui que l'on aime exposé aux balles ennemies, aux traits du soleil d'Afrique, à la dent des lions, aux dangers de la fièvre, et dormir, et manger, et vivre ? Tandis que je dors, se dit-on, lui peut-être, sentinelle avancée, lutte contre le sommeil qui le sollicite, pendant que l'ennemi s'avance à la faveur des ténèbres.

Et l'on reste toute la nuit les yeux ouverts sous l'obsession de cette pensée !

Si l'on est à table devant un bon repas : peut-être en ce moment, se dit-on, il traverse le désert, implorant une goutte d'eau pour rafraîchir sa bouche desséchée, et la source est tarie, et le but est loin encore, et sa langue s'attache à son palais !... Alors le fruit que l'on portait à la bouche vous tombe des mains, et l'on quitte la table avec horreur !

On reçoit une lettre : il se porte bien ; il a vu le feu ; il s'est bien conduit ; il n'est pas blessé ; on respire !

Mais cette lettre a quinze jours de date. Que s'est-il passé depuis ? Que se passe-t-il maintenant ? Où est-il, et que fait-il ?

Et l'inquiétude vous reprend de nouveau ; et il faut vivre ainsi des semaines, des mois, des années, à moins que l'on ne meure à la peine !

La seule occupation de Louise était maintenant la lecture des journaux. Elle courait avidement aux nouvelles d'Afrique, et s'initiait ainsi aux détails de la vie de Jacques. Il fallait la voir pâle, haletante, lorsqu'elle lisait le récit des expéditions de l'armée française au travers des tribus hostiles ; suivant avec anxiété la marche des régiments ; tressaillant lorsqu'il était question de celui de Jacques ; cherchant avec une fébrile avidité la liste des victimes, et remerciant Dieu avec ferveur de n'y pas voir le nom qu'elle cherchait en tremblant de le trouver.

Un jour, elle lut ce qui suit :

« Nous avons la douleur d'annoncer qu'une partie de la garnison de Nemours vient d'être détruite par l'héroïque imprudence de son chef, qui lui-même a trouvé la mort dans cette malheureuse affaire.

« Sorti de la ville à la tête de trois cent trente-un chasseurs d'Orléans, et environ soixante-dix hussards, sous prétexte d'une promenade militaire, il fut camper le 22 septembre sur la rive droite d'un affluent de l'*Oued-Meta*, dans une vaste plaine coupée dans toutes les directions par des broussailles, à quatre lieues environ de *Nedroma*.

« Abd-el-Kader, apprenant la faiblesse de notre colonne, résolut de l'anéantir, et n'y réussit que trop bien ; mais la victoire lui a coûté cher : c'est la seule consolation qui nous reste en pensant à la mort héroïque de tant de braves.

« Dès qu'il aperçut l'ennemi, qui avait eu soin de dissimuler ses forces derrière toutes les anfractuosités de terrain et toutes les touffes de broussailles, le commandant Montagnac, n'écoutant que son ardeur, s'élança en avant à la tête de la cavalerie, suivi à distance par les chasseurs d'Orléans. Alors les Arabes se montrèrent de tous côtés, et entourèrent cette poignée d'hommes, qui ne put que vendre chèrement sa vie en rendant dix coups pour un. Les chasseurs eurent beau doubler le pas, ils ne trouvèrent plus trace de la cavalerie en arrivant sur le théâtre de l'action. C'était maintenant à leur tour de mourir. Ainsi firent-ils, après avoir enlevé le plateau à la baïonnette et refoulé l'ennemi, qui les mitrailla à distance.

« Un seul homme avait échappé au massacre : il parvint à regagner Nemours, où il raconta la terrible nouvelle. On apprit par lui que quatre-vingts hommes, sous les ordres d'un capitaine, étaient restés à la garde des bagages. Qu'étaient-ils devenus ? Voilà ce que chacun se demandait avec stupeur. Le commandant provisoire résolut de les secourir, s'il en était temps encore. Il fit une sortie avec ce qui restait de la garnison ; examina en tout sens, à l'aide de sa longue-vue, la vaste plaine où régnait un silence de mort, et, supposant que tout était consommé, il regagna Nemours à la tête de ses hommes consternés (1). »

(1) On sut, quelques jours plus tard, qu'après avoir lutté contre les Arabes pendant trois jours et trois nuits derrière les

Le journal tomba des mains de Louise. Nemours! La dernière lettre de Jacques était datée de Nemours!

Pauvre Louise!

Il faut vous distraire; voilà ce que ne manquent pas de dire les médecins et les indifférents à ceux qui souffrent du corps ou de l'esprit. Heureux ceux dont le mal cède à ce régime; ils ne sont ni bien malades ni bien malheureux. Les souffrances aiguës, les douleurs profondes ne se laissent distraire que par d'autres souffrances et d'autres douleurs. Louise devait en faire bientôt la triste expérience. Espérant toujours qu'une lettre de Jacques viendrait la délivrer de l'affreuse anxiété où l'avait jetée la lecture du fatal journal, elle n'avait rien dit à sa tante, qui, souffrante depuis quelques jours, aurait pu en être impressionnée d'une manière fâcheuse. Bientôt cette

Louise lisant le journal.

restriction, dictée par son bon cœur, devint une impérieuse nécessité. Une fièvre typhoïde se déclara; et, après quarante jours de maladie, la pauvre mère expira entre les bras de Louise, en la chargeant de mille bénédictions pour Jacques, envers lequel elle se reprochait d'avoir été injuste toute sa vie.

Louise pleurait sans répondre. Qui sait, se disait-elle, si Jacques n'a pas précédé sa mère dans le tombeau? Et les cadavres mutilés de Sidi-Brahim lui revenaient à l'esprit!

Huit jours après la mort de sa tante, Louise, vêtue de deuil, se présentait devant M. Michaud, devenu maire de la commune.

— Mon parrain, lui dit-elle, il faut absolument que vous me sortiez de l'inquiétude où je suis au sujet de Jacques. Vous savez ce qu'il faut faire en pareil cas, et à qui il faut s'adresser. Ecrivez, je vous prie, pour savoir si le sergent Jacques Duval faisait partie de l'expédition de Sidi-Brahim, afin que je sache moi-même si, après avoir porté le deuil de la mère, je dois encore prendre celui du fils.

— Mais tu l'aimes donc? demanda naïvement le tuteur.

— Ne le saviez-vous pas? dit Louise.

— Dam! fit l'honnête magistrat, tu ne me l'as jamais dit.

— Eh bien! oui, je l'aime, mon parrain, et vous devez comprendre dans quelle inquiétude je suis.

Et elle lui fit en pleurant la lecture du journal.

— C'est bien, mon enfant, dit M. Michaud avec douceur; j'écrirai, sois tranquille. Mais, si un malheur était arrivé, il faudrait pourtant te faire une raison.

— Oui, mon parrain; mais, avant tout, je veux connaître mon sort, et je compte sur vous pour cela.

— Sois tranquille, je m'en charge.

Le même jour, en effet, M. Michaud écrivait au ministre de la guerre pour connaître le nom des hommes tués à l'affaire de Sidi-Brahim. Huit jours après, il en recevait la liste. Jacques était nommé des premiers!

La douleur de Louise fut calme et digne. Cette nouvelle n'était, en quelque sorte, que la confirmation de son malheur. Le jour où elle avait lu dans le journal les détails de l'affaire, elle s'était sentie si rudement frappée au cœur, qu'elle s'était dit: Jacques est mort!

Quant à Jean, pendant plus de huit jours il fut inconsolable.

— Pauvre diable! répétait-il sans cesse en essuyant ses yeux du revers de sa main, dire que s'il n'était pas parti à ma place c'était moi qui la dansais!

Ses amis, le voyant si chagrin, l'entraînèrent au cabaret, vers lequel il avait toujours été porté d'inclination; et sa femme ferma les yeux pour quelques jours, pendant lesquels Jean en apprit si bien le chemin que ses jambes l'y portaient d'elles-mêmes dès qu'il sortait de sa maison. Au bout de quelque temps, le chagrin était parti; mais l'habitude restait... Charlotte fit alors grand tapage; mais c'est si ennuyeux une femme qui crie! Jean aimait bien ses enfants, mais il trouvait que c'était assez de deux, et Charlotte se préparait à lui en donner un troisième.

— C'est gentil, les moutards, disait-il, mais ça *gueule* trop. Sans compter que l'on trouve des couches sur toutes les chaises, et de la bouillie dans toutes les écuelles.

Et Jean allait au cabaret, où il s'oubliait des heures entières. Lorsque Louise, pour laquelle il avait plus de déférence que pour personne, lui en faisait doucement reproche:

— On ne peut pas toujours travailler, disait-il.

Louise se fatiguait des excès du mari et des récriminations de la femme; de sorte que, lorsqu'elle eut atteint

murailles du marabout de Sidi-Brahim, et refusé la capitulation qui lui était offerte, cette vaillante troupe, vaincue par la soif, résolut de se frayer un chemin vers Nemours. Nul ne connaissait la route. Perdus dans de profonds ravins, ils trouvèrent un ennemi sous chaque buisson, et luttèrent ainsi durant quatre heures de marche. Encore vingt minutes, ils étaient sauvés, Nemours leur ouvrait ses portes, lorsque la vue de l'eau brillant au fond de la vallée les frappa tout à coup de vertige. Sourds à la voix de leur chef, ils se précipitèrent sur la pente, que bien peu remontèrent. Les Arabes, postés sur la hauteur opposée, les abattirent avant même qu'ils n'eussent étanché leur soif. Quatorze hommes seulement purent regagner la ville, protégés par l'artillerie des remparts, d'où on les avait aperçus. C'est tout ce qui restait des quatre cents braves qui l'avaient quittée six jours auparavant.

sa majorité, elle déclara qu'elle voulait aller vivre seule dans sa maison.

— Mais tu t'ennuieras! lui dit naïvement Charlotte.

Comme s'il existait une situation plus ennuyeuse que celle d'une personne qui, présente à de continuelles discussions entre deux époux, n'ose prendre parti pour l'un ou pour l'autre, dans la crainte d'aigrir la dispute ou de les irriter tous les deux?—D'ailleurs, j'aurai mon chagrin! disait Louise.

C'est qu'en effet il y a tout un monde entre le chagrin et l'ennui.

L'ennui est le désœuvrement de l'esprit et du corps : le chagrin est le travail incessant d'une pensée unique, qui absorbe toutes les autres.

— Il faut te marier, disait M. Michaud. Mon fils Polyte t'irait comme un gant, et il a toujours eu des idées sur toi.

Le bonhomme prêtait généreusement ses idées à son héritier, qui avait fort peu d'idées en général, et qui n'en avait aucune sur Louise en particulier. Mais Louise déclara qu'elle garderait sa foi à Jacques.

— Quand je quitterai le deuil, vous me parlerez mariage, disait-elle.

Le retour de Jacques.

Et elle restait constamment vêtue de noir.

Comme il n'y a pas de loi qui force une fille majeure à faire la volonté des autres, lorsqu'elle est en possession de sa raison et de son libre arbitre, il fut fait ainsi que Louise l'avait décidé ; et, à vingt et un ans et trois mois, elle était installée dans sa maison, maîtresse de ses actions et de sa personne.

Louise avait renoncé à la lecture des journaux, depuis qu'elle avait perdu l'espoir d'y voir le nom de Jacques. Que lui importaient l'armée d'Afrique, ses succès et ses dangers? Jacques n'en faisait pas partie ! Son unique distraction, et presque son unique société, était son jeune filleul. Il portait le nom de celui qu'elle pleurait, et sa présence était pour elle une occasion incessante de le prononcer; et puis, ainsi qu'il arrive souvent, l'enfant ressemblait fort à son oncle : comment ne l'eût-elle pas aimé ? A vingt ans, le cœur est si vaste, que quelque place qu'y tienne la douleur, il reste toujours un petit coin pour y loger une affection ! Elle s'était constituée l'institutrice de l'enfant, et chaque matin il arrivait chez sa marraine, pour ne ren-

trer que vers le soir à la maison paternelle, où il ne faisait guère que dormir.

Un matin, le petit Jacques arriva fort animé :

— Marraine, dit-il, veux-tu me donner congé pour aller voir les soldats?

— Quels soldats? dit Louise.

— Les soldats qui vont passer la nuit ici. Ils vont à Paris pour la revue; il y en aura deux chez nous.

— Plus tard, dit Louise pensive: la journée est longue; tu auras tout le temps de les voir.

L'enfant fit une petite moue, puis il se mit à épeler d'assez mauvaise grâce dans le livre que lui présentait sa marraine. Au bout de dix minutes, il s'arrêta :

— Entends-tu le tambour? dit-il.

— Oui, fit Louise, laisse le tambour tranquille et continue ta leçon.

L'enfant poussa un gros soupir, et acheva tant bien que mal la page commencée.

Après la leçon de lecture, on déjeuna comme d'habitude. Le petit Jacques mettait les morceaux doubles; Louise, préoccupée, ne mangeait pas. Tout à coup on frappa deux petits coups à la porte :

— Entrez, dit Louise.

La porte s'ouvrit, et un officier, au teint basané, au visage amaigri, se montra sur le seuil.

— Pardon, madame, dit-il à Louise en la saluant, mais je fais ma ronde. Avez-vous des soldats?

— Non, monsieur, dit-elle toute troublée; je vis seule, et ne loge jamais personne.

— Madame est veuve? fit l'officier en désignant les vêtements noirs de la jeune fille.

Louise s'inclina sans répondre. Elle était heureuse que cet étranger lui supposât un titre auquel elle se sentait tant de droits.

— Vous avez là un charmant enfant, madame, dit le militaire en faisant un pas vers Jacques.

— C'est mon filleul, dit Louise en rougissant.

— C'est étonnant, continua l'officier en considérant l'enfant, comme il me rappelle un camarade que j'ai connu en Afrique!

— Vous avez été en Afrique, dit Louise en retombant sur sa chaise?

— Oui, madame, fit-il en prenant celle que Louise lui désignait du geste; car, incapable de se tenir debout, elle sentait qu'elle devait faire asseoir l'étranger.

Une pensée avait surgi dans le cœur de la jeune fille: ce militaire, qui ressemblait au petit Jacques... si c'était...? un mot eût pu dissiper ses doutes, mais elle hésitait à le prononcer, dans la crainte d'entendre un nom inconnu sortir de la bouche de l'officier. Elle se taisait pour savourer un moment encore une chère espérance, comme le prisonnier qui, s'éveillant après un rêve de liberté, garde ses yeux fermés pour ne pas voir ses barreaux! L'officier avait attiré le petit Jacques entre ses genoux et le considérait attentivement.

— Il vous rappelle un ami défunt? demanda enfin Louise.

— Celui que cet enfant me rappelle n'est pas mort, madame, bien qu'il ait passé longtemps pour tel, échappé comme par miracle à un horrible massacre, prisonnier deux ans chez les Arabes, il a pu, après des souffrances et des fatigues infinies, rejoindre enfin son drapeau.

— Et... vous l'avez laissé en Afrique? demanda Louise d'une voix étouffée, tandis qu'elle observait à la dérobée le visage de l'officier qui, lui aussi, semblait ému.

— Non, dit-il. En arrivant au régiment, épuisé par ses longues souffrances, il a obtenu un congé illimité; et, à l'heure qu'il est, il a revu son pays.

En ce moment, les yeux humides du militaire rencontrèrent ceux de Louise, ardemment fixés sur lui.

— Mais c'est Jacques! mais c'est vous! mais c'est toi! s'écria-t-elle enfin en se levant toute droite.

Pour toute réponse, il lui tendit les bras.

Il est de ces bonheurs qui écrasent. Louise tomba défaillante sur le sein de son fiancé!

— Louise, cria en ce moment du dehors la voix étouffée de Charlotte; prête-moi cent sous, je te prie. Ce brigand de Jean s'est encore mis en ribotte, et je n'ai pas un centime à la maison.

— Ce garnement de Jean! dit Jacques en souriant à Charlotte, qui, surprise de trouver un militaire chez son amie, était restée clouée sur le seuil.

— Tenez, ma sœur Charlotte, poursuivit-il en présentant une pièce d'or à la jeune femme, nous irons ce soir souper chez vous, Louise et moi. Faites-nous un bon régal.

— Sa sœur! fit Charlotte, en interrogeant Louise du regard.

— C'est Jacques! s'écria celle-ci triomphante.

— Pas possible! il est si noir, si maigre, et cette barbe! et puis il est officier.

— Capitaine! ma bonne sœur, dit Jacques en l'embrassant; et je vous jure, foi de soldat, que je n'ai pas volé mes épaulettes.

— Mais, dit Louise, tu n'étais que sergent en arrivant en Afrique?

— C'est vrai, mon ange; mais, en campagne, on fait vite son chemin, quand on a la chance de voir souvent le feu, et j'ai eu cette chance-là. Et puis les balles et la fièvre ne respectent pas plus les officiers que les soldats, de sorte que ceux qui tombent font de la place aux autres. Moi, par exemple, j'ai succédé à un lieutenant qui avait été coupé en deux par un boulet, et quand je suis sorti de captivité, celui qui m'avait remplacé dans mon grade venait de mourir de la dyssenterie, et je suis rentré dans le même régiment; puis, le général en chef, apprenant mon retour, m'a nommé capitaine pour me dédommager du temps perdu. Tu vois que voilà un poste où l'on n'a pas le temps de s'ennuyer.

— Oh! dit Louise, tu n'y retourneras pas, Jacques? promets-le moi.

— Dam! fit-il en souriant, si on ne me rend pas la vie trop dure ici.

Elle lui jeta un regard plein de promesses.

— Mais, poursuivit-elle, pourquoi ne nous avoir pas avertis de ton retour?

— J'avais mes raisons pour cela; longtemps j'avais passé pour mort, et je voulais savoir par moi-même comment on prendrait ma résurrection.

— Méchant! fit Louise.

— Ecoute donc, après trois ans de silence tu pouvais être mariée; c'était ton droit. Je voulais revenir ici en étranger, examiner le terrain, et partir sans me faire connaître si je me sentais oublié. Le retour de mon régiment, qui se rend à Paris, a servi mes projets. J'ai perdu ma pauvre mère, mais j'ai conservé ma fiancée, ma femme! Béni soit le ciel et mon congé illimité!

— En voilà une de surprise! dit Charlotte. C'est Jean qui va être heureux! car il vous avait bien regretté. N'est-ce pas, Louise? même qu'il en est devenu ivrogne, et ce n'est pas ce qui me plaît le plus.

— Il se corrigera, dit Jacques en souriant ; je lui ferai la morale, vous verrez.

— Je vais courir après lui, dit-elle, et je suis sûre qu'il quittera bien vite le cabaret, cette fois!

— Non, ma chère, ne lui dites rien ; je veux le surprendre en arrivant ce soir chez vous à l'improviste.

— C'est ça! pour qu'il soit *soûl* comme un gueux! Non pas; j'aurais trop de honte, et lui aussi!

Et elle sortit en courant.

Quant au petit Jacques, il avait profité des explications pour s'esquiver et aller voir les soldats.

Le capitaine prit à son tour le chemin de la porte.

— Tu me quittes déjà? fit Louise d'un ton de reproche.

— Il faut que je retourne à l'instant à la mairie pour parler au père Michaud. Il ne m'a pas reconnu tout à l'heure, et il va être bien surpris.

— Et qu'y vas-tu donc faire de si pressé? dit-elle.

— Je vais lui porter ton nom et le mien. C'est aujourd'hui mercredi, et il nous faut dix jours d'affiche, ce qui ne nous permettra pas de nous marier avant samedi en huit!

ANTOINETTE.

LE DOIGT DE DIEU,

OU

LES DEUX ARCHEVÊQUES DE BORDEAUX.

I.

C'était à l'époque de la Terreur. Un étranger, à pied, vêtu d'un habit de colporteur, cheminait un soir dans les campagnes de la Vendée.

Le costume de cet homme accusait une position bien près de la misère ; mais quiconque l'eût regardé attentivement n'eût pas hésité à reconnaître en lui un médecin de l'âme, un prêtre du Dieu de bonté, allant partout où il y avait des malades à guérir, et faisant du bien à chacun, sans acception de parti.

Arrivé à un endroit où la route bifurquait, le serviteur de Dieu s'arrêta indécis. La nuit allait venir, et, ne sachant où diriger ses pas, il se mit à genoux au bord du chemin, et pria.

L'apôtre n'attendit pas longtemps ; bientôt il vit venir à lui, par la route qu'il avait quittée, un homme à cheval, d'un extérieur prévenant, et qui paraissait pressé... L'homme de paix s'avança vers lui.

Après le salut d'usage, il le pria de vouloir bien lui indiquer le chemin de Bourg-d'Argental. Le voyageur lui répondit qu'il l'habitait, et qu'il se ferait un plaisir de l'y conduire.

Encouragé par l'air de bienveillance et de franchise de son nouveau compagnon, le cavalier lui raconta qu'il venait de la ville voisine chercher un médecin pour sa femme qui, depuis trois jours entre la vie et la mort, attendait la naissance d'un enfant.

A leur entrée à Bourg, s'étant informé près du colporteur de l'asile qu'il se proposait de choisir pour la nuit, l'obligeant *cicerone* lui offrit l'hospitalité dans sa maison, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Il s'excusa ensuite en arrivant dans sa demeure de quitter son hôte pour aller s'informer de sa femme.

— Allez, mon fils, lui dit le prêtre, dont il ne connaissait pas encore le caractère, pendant ce temps, j'invoquerai Dieu pour le succès de vos espérances.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le Vendéen revint, la figure rayonnante, et dit à l'étranger, en lui prenant les mains avec effusion :

— Vous êtes sans doute un ange... Ma femme a été sauvée par vos prières et la voilà mère d'un beau garçon, elle dont trois médecins annonçaient la mort...

— Je ne suis point un ange, répondit le saint homme, mais seulement un prêtre...

— Un prêtre! Et comment vous nommez-vous? Plus d'une fois je redirai votre nom...

— Qu'importe, reprit l'apôtre d'une voix douce et grave, qu'importe mon nom ici-bas?... Ministre d'un Dieu d'humilité et de charité, je dois accomplir jusqu'au bout la mission qu'il m'a donnée sur la terre.

Puis il ondoya le nouveau-né, et appela sur lui les bénédictions du ciel.

Le lendemain, au point du jour, le prêtre, poursuivant sa périlleuse tâche, partait, ne laissant que le souvenir de son passage profondément gravé dans le cœur de son hôte. Le valet qui avait ouvert la porte à celui dont la présence avait sanctifié toute la maison raconta que l'étranger, au moment de son départ, lui avait demandé *un peu de pain et un peu de vin* (sans doute pour célébrer le divin mystère), puis avait inscrit sur ses tablettes le nom de *Donnet*, qui était celui du père de famille.

Or, ce colporteur, cet inconnu, ce prêtre proscrit, cet ange libérateur, était M. d'Aviau du Bois de Sanzay, qui devint plus tard archevêque de Bordeaux, qui fut surnommé *le père des pauvres*, et que l'Eglise a élevé au rang des bienheureux.

L'enfant de Bourg-d'Argental grandit.

Son père et sa mère lui redirent plus d'une fois qu'un ange, qu'on ne revit plus, avait présidé à sa naissance et l'avait baptisé.

Ces récits firent tant d'impression sur sa jeune âme qu'il voulut être prêtre.

II.

Bien des années après, monseigneur l'évêque de Poitiers adressait à l'archevêque de Bordeaux un jeune homme entré dans les ordres, qui s'était distingué entre tous par ses capacités et sa conduite.

On l'envoya prêcher une retraite à Libourne, où son éloquence ne brilla pas moins que sa piété.

Son nom était Ferdinand-Auguste *Donnet*.

A son retour, et quand il se présenta au palais archiépiscopal, pour rendre compte de sa mission, monseigneur d'Aviau était étendu sur le lit d'où il ne se releva plus. Le vénérable prélat rassembla toutes ses forces pour le bénir, et comme regrettant d'emporter un secret dans la tombe, balbutia quelques mots inintelligibles et retomba.

Le saint avait vécu.

Le jeune missionnaire restait plongé dans une douleur

profonde. Il en fut tiré par le valet de chambre de monseigneur, qui lui montra sur un vieux carnet religieusement conservé son nom, *Donnet*, avec quelques mots retraçant le souvenir du touchant épisode qui précède et où le colporteur joua un si grand rôle.

Ce secret, dont on retrouvait la clef éparse au milieu des nombreuses bonnes œuvres du saint, était celui que monseigneur d'Aviau avait craint d'emporter dans la tombe !

Dieu ne l'avait pas permis.

Le missionnaire, ayant tout compris, tomba à genoux.

Aujourd'hui, monseigneur Ferdinand-Auguste Donnet est à son tour archevêque de Bordeaux. L'enfant baptisé dans une bourgade vendéenne par monseigneur d'Aviau, errant et proscrit, lui a succédé, après vingt ans, sur le même siége primatial, avec les mêmes talents et les mêmes vertus. N'avions-nous pas raison de prendre pour épigraphe : *Le doigt de Dieu est là!...*

Ajoutons à cette histoire, aussi authentique que miraculeuse, deux autres traits, pris entre mille, de l'admirable vie de monseigneur d'Aviau.

Il résidait à Poitiers, encore prêtre. Un décret de l'Etat l'appelle dans la capitale, et lui enjoint de s'y rendre immédiatement. Le motif pour lequel on exige sa présence n'est point indiqué ; mais, en réalité, c'était pour lui annoncer sa nomination à l'évêché de ....., nomination officielle déjà, mais que, connaissant sa modestie, on a voulu lui tenir secrète.

Le prêtre et le voyageur. Dessin de M. Pauquet.

Monseigneur d'Aviau part à pied pour Paris.

A quelque distance de Poitiers, il rencontre une voiture contenant des personnes de sa connaissance. On lui apprend naïvement la raison pour laquelle on l'appelle à Paris. Il revient alors sur ses pas et refuse de continuer sa route, en disant :

— On veut me faire évêque ; c'est une trahison !

Plus tard, on triompha, mais à grand'peine, de sa résistance.

Devenu archevêque, il donnait tout aux pauvres, et les personnes attachées à son service ne pouvaient rien obtenir de lui pour ses propres besoins. Il n'avait presque plus de linge de corps ; et quand on lui parlait de le renouveler, il répondait toujours :

— Un peu plus tard, nous verrons.

Sa femme de charge, pour lui en procurer, usa de cette ressource ingénieuse :

— Je viens, lui dit-elle, vous implorer pour une bonne œuvre.

— Et laquelle, ma bonne Jeannette ; j'y suis d'avance tout disposé, puisqu'il s'agit de quelqu'un à qui vous vous intéressez ?

— Je voudrais, avec votre permission, employer mes moments de loisir à faire quelques chemises pour un bon

vieillard qui en a le plus pressant besoin ; j'ai pensé que vous seriez assez bon pour fournir la toile : ce serait une charité bien placée ; le vieillard est digne de toutes vos bontés, et n'a de ressources que celles qu'il attend de vous.

— De tout mon cœur, s'écrie le bon archevêque ; tenez, voilà deux cents francs, c'est tout ce qui me reste ; prenez-les ; faites-en des chemises à ce pauvre vieillard, et s'il a d'autres besoins, recourez à moi, ne craignez pas de m'importuner.

C'est par ce moyen que monseigneur l'archevêque eut des chemises neuves.

V.-L. SOUDOU DU TEMPLE.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES BAPTÊMES PONTIFICAUX.

Les papes parrains. Les légats *à latere*. Cérémonial. La layette et la rose d'or. Les fêtes du baptême impérial. L'Hôtel-de-Ville. Notre-Dame peinte. Les spectacles gratuits. *La jambe qui pend!* etc.

Les fêtes du baptême impérial auront eu lieu quand vous lirez ces lignes, si elles sont maintenues à la date du 21 juin, jour anniversaire du couronnement de Pie IX, l'auguste parrain du fils de l'Empereur (1).

Cet événement donne un intérêt particulier aux détails historiques que nous trouvons dans le *Journal des Villes et des Campagnes*, et qu'il emprunte lui-même à un curieux manuscrit, intitulé : *Les Baptêmes pontificaux*, par M. l'abbé Héry, bibliothécaire de Saint-Louis-des-Français, à Rome.

Les papes ont plusieurs fois exercé les fonctions de parrains. Le plus souvent, l'objet privilégié de cette rare faveur était de race royale. Toutefois, le nombre des baptêmes pontificaux n'a pas dépassé dix-huit dans une période d'environ onze siècles. Ouverte, en 781, par un prince français, Pépin, fils de Charlemagne, qui eut pour parrain le pape Adrien Ier, la série va être close par un autre prince français, le fils de Napoléon III. Mais il est à remarquer que les papes n'intervinrent presque jamais personnellement dans ces baptêmes. La raison en est simple : la plupart des baptêmes royaux se célèbrent loin de la résidence pontificale. Pour les baptêmes célébrés à Rome par les papes, c'était déjà beaucoup que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre s'y fît représenter par procureur.

Le représentant désigné de Pie IX, dans les circonstances actuelles, est Son Eminence le cardinal Patrizzi, légat extraordinaire *à latere*.

Le titre de légat *à latere* est la plus haute appellation diplomatique de la chancellerie romaine ; mais le légat *à latere* peut être *ordinaire* ou *extraordinaire*. Au premier, le souverain pontife confie le gouvernement d'une province de l'Etat ecclésiastique ; au second, le pape délègue le droit de le représenter, « soit à l'ouverture ou à la présidence d'un Concile, soit vers une tête couronnée à laquelle il veut témoigner une affection particulière, soit pour terminer une affaire en souffrance, soit enfin pour une occasion imprévue émergeant des besoins ou des droits de l'Eglise (Ferrari, t. V, *Legatus*). » On appelle ces légats *à latere*, dit encore Ferrari, parce que, « lorsque le suprême hiérarque envoie en mission un de ces conseillers intimes, c'est comme une portion de soi-même qu'il détache. »

— Au temps des grandes splendeurs pontificales, dit M. l'abbé Héry, la nomination et le départ d'un cardinal *à latere* faisaient toujours événement dans Rome. Voici quel était le cérémonial en usage au seizième et au dix-septième siècle :

Quand le pape déclare un cardinal *à latere* et lui donne la croix, disent les chroniques ecclésiastiques, il le fait en consistoire secret. Le consistoire terminé, le nouveau légat, accompagné de tout le sacré collége, est conduit jusqu'au dehors de la porte *Angelica*, si le consistoire s'est tenu au Vatican, ou jusqu'à la porte *Flaminia* (del Popolo), s'il a eu lieu au Quirinal.

Ce cortége rappelle celui d'un nouveau cardinal allant recevoir le chapeau ; c'est-à-dire que Leurs Eminences Révérendissimes sont à cheval, précédées et suivies de leur cour et livrée. Le légat s'avance le dernier, entre les deux cardinaux premiers diacres. La cavalcade, toujours des plus somptueuses, s'arrête sous l'arc de la porte triomphale ; et, à partir de ce moment, le légat ne peut plus se faire voir publiquement à Rome, quoiqu'il lui soit licite d'y rentrer *incognito*.

Le jour de son départ, quand le cardinal légat a atteint la quarantième borne milliaire où se termine le *pomœrium* pontifical urbain, il fait élever sa croix de légat. Cette croix processionnelle est le signe extérieur de la mission du légat, qui a le droit de la faire porter devant lui pendant toute la durée de son voyage, de même que le pape seul se fait précéder de la croix dans la ville de Rome. C'est également à partir de ce quarantième mille que le légat commence à donner la bénédiction au peuple.

Tel fut le cérémonial observé à Rome lors de l'envoi d'un légat *à latere* auprès de Louis XIV, ayant mission de représenter le pape Clément IX pour le baptême du duc de Bourgogne.

Mais, depuis ce temps-là, les traditions du cérémonial ont été singulièrement modifiées. Rome elle-même a cru devoir simplifier la nomination et le départ de ses hauts ambassadeurs.

Le dernier légat *à latere* nommé fut le cardinal Caprara, chargé par le pape Pie VII de venir à Paris présider la mise à exécution du concordat.

Les présents envoyés par les papes à l'occasion des baptêmes pontificaux ont souvent varié. Cependant deux sont passés en usage, pour ainsi dire, invariable : ce sont la *layette* d'abord, et puis la *rose d'or*.

Clément VIII, à l'occasion du baptême de Louis XIII, qui eut lieu dans une des cours de Fontainebleau, fut le premier pape qui envoya une layette bénite, appelée en italien *fascie benedette*.

Les successeurs de Clément VIII acceptèrent l'innovation de ce pontife, et il devint d'usage d'envoyer la layette bénite à tous les premiers-nés des souverains ca-

(1) A plus forte raison si elles se célèbrent le 14 juin, comme le *Moniteur* vient de l'annoncer.

tholiques, filleuls du pape ou non. Plusieurs des enfants de France la reçurent. Nous citerons le dauphin, fils de Henri IV; le grand dauphin, fils de Louis XIV; le duc de Bourgogne; le fils aîné du duc de Bourgogne; le dauphin, fils de Louis XVI.

Nous venons de parler de la rose d'or destinée à la mère du filleul du pape. — Les liturgistes, dit M. l'abbé Héry, sont loin de s'accorder sur l'origine et l'historique de ce symbole gracieux qui, planté dans la foi et vivifié par la grâce, croît, se développe et fleurit pour la vie éternelle. Les uns en font remonter l'origine au sixième siècle et l'attribuent à saint Grégoire Ier; les autres ne veulent pas que cette rose soit antérieure à saint Léon IX, vers 1050; ceux-ci prétendent que l'origine ne remonte pas plus haut que le commencement du treizième siècle. Quoi qu'il en soit, la *rose d'or* est un présent symbolique d'une antiquité respectable; cette rose est bénie par les papes le quatrième dimanche de carême, et envoyée par eux soit aux sanctuaires célèbres, en gage de dévotion, soit aux princes et princesses catholiques, en gage d'affectueuse paternité.

L'usage a consacré la forme de ce symbole, et, depuis quelques centaines d'années, on lui donne celle d'un arbuste sortant d'un vase. La tige a une certaine élévation; elle se divise en plusieurs branches, chargées de feuilles, de boutons et de fleurs. Sur l'une de ces branches se balance une rose plus grande et plus épanouie. Une capsule a été ménagée au centre de sa corolle, et c'est dans cette capsule que le pape introduit divers parfums, en prononçant des prières le jour de la bénédiction.

Depuis son exaltation au trône pontifical, Pie IX, le souverain si vénérable, si clément, si bon et si éprouvé, a déjà été parrain de deux enfants royaux: en 1847, le nonce, à Turin, monseigneur Antonucci, reçut la mission de représenter le pape comme parrain de la fille du duc de Savoie, aujourd'hui le roi Victor-Emmanuel. La jeune princesse fut appelée Maria-Pia.

Deux années plus tard, à une époque néfaste, le 7 mars 1849, Pie IX, alors réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples, tenait sur les fonts baptismaux, dans la cathédrale de cette ville, une fille du roi Ferdinand II et de la reine Marie-Thérèse.

Avant de quitter le royaume des Deux-Siciles, Pie IX fit offrir la rose d'or à la reine-mère. —

Le baptême du prince impérial sera une des fêtes les plus splendides qu'aura vues Paris, à en juger par les préparatifs qui se font sur divers points de la capitale, notamment à l'Hôtel-de-Ville et à Notre-Dame. A l'extérieur du palais municipal, les travaux préparatoires de la grande illumination qui doit reproduire en longues lignes de feu tous les détails architectoniques de la façade principale sont terminés. Une décoration provisoire doit revêtir la base de la façade de l'édifice qui se profile sur la rue Lobau, vis-à-vis de la caserne Napoléon. Enfin, du côté de la place, de vastes portiques, décorés d'une ordonnance architecturale dans le style de la Renaissance, s'élèveront sur la partie non encore construite de ce vaste quadrilatère et de l'avenue Victoria.

La basilique métropolitaine renferme en ce moment dans sa vaste enceinte tout un monde d'ouvriers. Les charpentiers, les menuisiers, les serruriers, les tapissiers et les peintres-décorateurs travaillent sans relâche.

On s'est décidé à une tentative qui pourra avoir des suites sérieuses dans un prochain avenir. Cette tentative est la peinture complète de la nef de Notre-Dame. On n'emploiera d'abord que de légères couleurs faciles à enlever après la cérémonie; mais si l'effet que l'on espère paraît satisfaisant, il pourrait bien advenir que l'on fît pour Notre-Dame ce qui a été pratiqué récemment à Saint-Germain-des-Prés. L'église métropolitaine serait peinte intérieurement de la manière la plus splendide. Tous les précieux bas-reliefs qui entourent le chœur seraient également repeints et dorés comme ils l'étaient dans l'origine.

A l'extérieur, on élève trois portiques correspondant aux trois baies du grand portail, qui seront splendidement ornés de tapisseries, d'étoffes de soie et de velours.

Les spectacles gratuits seront une des parties de la fête les plus recherchées de la foule. Dans ces spectacles, le public est aussi intéressant à observer que le théâtre et la pièce. — Le peuple de Paris, dit M. Guinot, déploie dans ces circonstances, où il semble être sorti de sa sphère, une rare intelligence, une sagacité merveilleuse, un esprit vif et prompt à saisir les nuances les plus exquises de l'idée et de l'expression.

Les acteurs aiment à jouer devant ce public sympathique, bruyant à son entrée dans la salle et pendant les entr'actes, mais qui, le rideau levé, observe un profond silence, écoute avec attention, applaudit avec discernement et chaleur. La salle est encombrée du haut en bas, mais cette foule ne commet pas de désordres et ne commet plus de dégâts. L'administration se contente d'enlever les portes des loges, que les flots briseraient. Autrefois, dans quelques théâtres élégants, on enlevait aussi les draperies et on remplaçait les fauteuils de velours par des chaises de paille. Les spectateurs cassaient les chaises et dévastaient tout ce qui se trouvait sous leurs mains. A présent on laisse les fauteuils, les tentures, le mobilier, et tout cela est parfaitement respecté par le public, qui apprécie cette marque de confiance et qui sait s'en rendre digne.

Et si ce public a des qualités qui lui sont propres, il apporte aussi au théâtre, sous d'autres costumes, les intérêts et les passions qui animent les spectateurs d'un ordre différent. Seulement il a une façon particulière de manifester ses sentiments.

Pendant la représentation de la paix, en avril dernier, dans les coulisses d'un de nos principaux théâtres de genre, une actrice racontait une anecdote qui, sans doute, est répandue depuis longtemps dans le monde dramatique, mais que nous entendions pour la première fois.

Cette actrice, qui jouait jadis les premiers rôles sur un théâtre des boulevards, et qui était fort belle, reçut un soir dans un entr'acte du mélodrame un billet non parfumé et d'un gros papier qui trahissait le dandy en blouse; l'écriture et l'orthographe étaient incorrectes et défectueuses, mais la lettre était remarquable par un style clair, précis, laconique, pittoresque.

Il n'y avait que deux lignes ainsi conçues:

« Je vous aime. Remarquez-moi. C'est moi qui ai la « jambe qui pend. »

L'actrice, rentrée en scène, leva les yeux vers les hautes régions de la salle et aperçut une jambe passée par-dessus la balustrade du paradis, et suspendue dans l'espace.

On ne contestera pas que cette manière de se faire remarquer ne soit assez originale, et certes les dandys des avant-scènes de l'Opéra ne trouvent rien qui vaille ce moyen de se signaler aux regards d'une actrice.

THÉATRES.

Comédie-Française. *Comme il vous plaira*, de Skakspeare et de Georges Sand, a disparu de l'affiche et n'a

laissé que le souvenir d'une réforme décorative qui atteste le goût et le soin de M. Empis dans les moindres détails. Jusqu'à ce jour, lorsque la scène représentait une forêt, on voyait les arbres jaillir du plancher, — mode de végétation peu naturel, observe un aristarque, — et qu'admettait seule la sylviculture dramatique. Dans la comédie de Skakspeare, au contraire, trois charmants décors étaient plantés dans un sol réel, c'est-à-dire dans une toile peinte étendue sur des praticables rembourrés et simulant les inégalités d'un terrain tantôt plaqué de gazon, tantôt montrant le sable ou le roc. On ne saurait imaginer l'effet délicieux que produit cette innovation, si simple pourtant! Les personnages se trouvent ainsi, comme les figures d'un tableau, avec leur sol, leur fond, leur atmosphère, dans le cadre de la scène qui les sépare de la réalité; ce mot technique si vilain « les planches! » disparaîtra de l'argot théâtral, et désormais l'artiste n'aura plus le pied sur le tréteau! On peindra pour le palais de la tragédie des mosaïques, pour la place publique de la comédie des pavés ou des dalles, pour les jardins des plates-bandes, pour les effets d'hiver des nappes de neige, et ainsi de suite; car rien n'était plus choquant que ces ais grossièrement unis foulés par le cothurne ou le brodequin, et qui supportaient sans vraisemblance la colonne de porphyre et le tronc d'arbre. —

M. Lafontaine a débuté dans *le Cid* avec une faiblesse qui n'a pas répondu à l'attente générale. Il a voulu montrer trop d'intelligence et chercher « *la petite bête* » dans les grands vers de Corneille, ce qui l'a rendu « mauvais d'une façon exquise et très-ingénieusement détestable. » Revanche à prendre! M. Lafontaine, pour être bon, n'a qu'à renoncer à être meilleur. On va le juger du reste dans la comédie, où il sera tout à fait sur son terrain. Les honneurs du *Cid* ont été pour M. Maubant, qui s'est élevé, dans le rôle de don Diègue, du second rang au premier, et que le vrai public a rappelé à la fin de la pièce avec un enthousiasme sincère.

Un bijou littéraire vient de s'enchâsser au répertoire, c'est *le Village*, comédie en un acte de M. Octave Feuillet. Le public en connaissait déjà la finesse et la grâce; il les a reconnues et applaudies, ravivées encore par le jeu excellent de Samson, de Régnier, de Mmes Nathalie et Jouassin.

Mme Plessy-Arnoud est toujours fort dramatique, bien qu'un peu maniérée encore, dans *Louise de Lignerolles*.

Odéon. *La Bourse*, de M. Ponsard, tourne de plus en plus à l'événement. Les loges et les stalles sont cotées d'avance à des prix fous, et il faut être fort habile au jeu pour aller voir cette satire du jeu. La nouvelle œuvre du jeune académicien est, comme ses ouvrages précédents, un peu terre à terre, presque sans action et sans originalité, mais très-sagement conçue pour ne blesser personne, très-soigneusement écrite, souvent éloquente et spirituelle, et par-dessus tout d'une honnêteté admirable, qui rendra son succès aussi solide que brillant. Plus d'intérêt, d'ailleurs, que dans *l'Honneur et l'Argent*, plus de variété de caractères, plus de comédie enfin, et moins de tirades solennelles.

Voici le tableau de la Bourse, au premier acte; c'est un agent de change qui parle au héros :

La Bourse, selon vous, ô gens de la campagne!
Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne
Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps:
Les faibles dans un camp, et dans l'autre les forts.
Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
Ceux-ci font, à leur choix, et la hausse et la baisse;
Si bien que l'un des camps étant maître des cours,
Toujours gagne pendant que l'autre perd toujours.
A ce duel inégal, joins l'œuvre des habiles.
Les uns ont su d'abord les nouvelles utiles;
Les autres, inventant et semant de faux bruits,
De la frayeur publique ont récolté les fruits.
D'autres, par les appâts d'un dividende énorme,
Haussent les actions d'une entreprise informe,
Puis les laissent, aux yeux d'acquéreurs stupéfaits,
Retomber à zéro, dès qu'ils s'en sont défaits!
Et dis si les maisons par les grecs fréquentées
Ont jamais employé cartes plus bizeautées!

— Mais on gagne pourtant, reprend Léon. L'agent de change réplique aussitôt :

Je le veux, tu seras un des rares élus;
Si tu gagnes beaucoup, tu voudras gagner plus;
Le gain accroît la soif, l'or grise la prudence,
Le bien-être conquis appelle l'abondance,
L'abondance dévoile à nos yeux éblouis
Les splendeurs, le pouvoir, les rêves inouïs.
On a fait peu de rien, et de peu quelque chose;
Pour arriver à tout, il suffit que l'on ose.
Le plus rude est franchi, le chemin est frayé,
Du gouffre qu'on côtoie on n'est pas effrayé;
On monte, et quand on touche au faîte inabordable,
Vient la chute rapide, immense, formidable.

Au milieu du chœur des coulissiers et des joueurs, Reynolds, le Mentor de la pièce, prononce ces nobles paroles :

Pardon, messieurs, j'en sais plus d'un,
Un, entre autres, qui gagne honnêtement sa vie;
Et, satisfait de peu, ne connaît pas l'envie,
Qui tient que le travail est la première loi,
Et que le premier bien est l'estime de soi.
Il ne fermerait pas sa porte à la richesse,
Mais n'en voudrait jamais au prix d'une bassesse.
Il regarde avant tout, chez celui qui l'acquiert,
Comment il l'a gagnée et comment il s'en sert.
Et, pour clore d'un mot cet éternel chapitre,
C'est un bonheur, messieurs, mais ce n'est pas un titre.
Vous ne le verrez pas, parmi les suppliants,
Assiéger votre seuil encombré de clients.
Non, la Bourse, à ses yeux, est un gouffre où l'on puise
L'ardente soif de l'or et l'âpre convoitise,
Mais où l'on engloutit le paisible bonheur,
Le talent, la fortune, et quelquefois l'honneur.
Et rien ne vaut pour lui cette fierté sereine
Que donne un léger gain, après un jour de peine.

Telle est la morale excellente de *la Bourse*. Allez la voir et l'applaudir, ou du moins lisez-la en famille, car elle vient de paraître en un joli volume, chez l'éditeur Michel Lévy.

AUGUSTIN THIERRY. ADOLPHE ADAM.

Les deuils publics du mois ont été la fin prévue, mais regrettable, du célèbre historien Augustin Thierry (Voyez sa notice et son portrait dans notre tome XXI, page 233) et la mort subite d'Adolphe Adam, le compositeur si facile et si populaire, l'auteur du *Chalet*, du *Postillon*, du *Corsaire*, etc.

— Adam, dit avec justice un de ses biographes, était un des hommes les plus vivants de Paris, un de ceux qui faisaient le plus de bruit : bruit charmant, mélodieux, enchanteur. Il était la fortune des théâtres lyriques, l'inspiration toujours prête, la muse facile qui sème sans cesse les chansons gracieuses, aimées de tous, et chantées

avec un égal succès au théâtre, au salon, dans la mansarde et dans l'atelier. Et puis, c'était le meilleur des hommes, gai, bienveillant, aimable, applaudissant de bon cœur au succès de ses rivaux et exempt de cette jalousie qui est le péché véniel des artistes. Sa vie laborieuse s'est passée tout entière dans le domaine de l'art. Quelques traits de caractère seulement pourront être recueillis par les biographes. Adam était l'homme le plus sédentaire du monde; il ne bougeait pas de Paris; les voyages lui étaient odieux, et il avait la campagne en horreur. Le gracieux compositeur qui a écrit tant de mélodies champêtres, l'auteur du délicieux air des *Fraises*, détestait les champs et les bois, les vergers et les prairies. — « Rien, disait-il, ne me semble plus bête que la verdure.» — Il avait le pressentiment de sa fin subite et prématurée. Plus d'une fois il avait dit : — « Un de ces matins on me trouvera mort dans mon lit. » L'avant-veille de cette mort, Vivier, son ami, sortant du théâtre où l'on avait joué un des ouvrages d'Adam, monta chez l'auteur pour le voir et lui faire son compliment. Adam était couché. Vivier causa gaiement avec lui pendant une demi-heure, et, lorsqu'il lui souhaita le bonsoir en s'en allant, Adam retira son bras de dessous sa couverture et dit : — Donne-moi une poignée de main, ce sera peut-être la dernière.

Ce fut la dernière, en effet : le surlendemain il était mort, et Vivier ne l'a pas revu.

Nous donnerons, dans notre *Revue de l'année*, la notice et le portrait d'Adolphe Adam.

Les lettres ont encore perdu en mai, et subitement aussi, les auteurs dramatiques Simonnin, Decomberousse, Saint-Amant, Maurice Alhoy et Molé-Gentilhomme, un de nos plus honnêtes romanciers.

LA MER, PAR ÉTIENNE CATALAN.

La musique heureusement n'est pas morte avec le plus fécond de nos compositeurs. Témoin la belle mélodie *La Mer*, de M. Étienne Catalan, qui vient de paraître au bon coin, chez Heugel, rue Vivienne. Poésie et chant, tout est large, noble et simple dans cette œuvre magistrale, dédiée à Jules Lefort, et dont sa puissante et douce voix fait une merveille à entendre. Essayez-en, pour peu que vous soyez ténor, baryton ou basse. Si vous n'avez pas l'organe de Lefort, la musique de *la Mer* vous portera comme la vague de l'Océan.

REVUE LITTÉRAIRE.

Œuvres complètes de F. Arago. (Gide et Baudry.) Cette belle publication, que nous avons signalée plusieurs fois, se poursuit avec le succès dont le nom de l'auteur était la garantie.

L'impatience avec laquelle la grande famille scientifique de l'Europe et de tous les pays civilisés attend l'apparition de chacun des volumes gagne peu à peu jusqu'aux gens du monde. Le résumé lumineux de toutes les découvertes modernes, des immenses travaux qui les ont précédées, de tous les incidents dramatiques ou curieux qui les ont accompagnées, se trouve, en effet, si éloquemment et si clairement condensé dans les pages brillantes de l'illustre auteur, que le lecteur le moins porté vers les études abstraites ne peut rester insensible au charme des récits, et finit, à sa grande surprise, par s'initier, en jouant, aux difficultés qu'il considérait jusque-là comme les plus ardues.

Les sept premiers volumes ont déjà paru; les autres se succèderont rapidement. Ces quatorze volumes, fruit du travail incessant d'une noble et vaste intelligence, sont peut-être l'un des monuments littéraires qui dans leur ensemble feront le plus d'honneur à notre époque. C'est une œuvre qui, dépouillée de toute tendance politique, réunit le double avantage si rare d'instruire en amusant.

Les deux derniers tomes publiés des *Notices scientifiques* et de l'*Astronomie populaire* sont d'un intérêt particulier et tout actuel. Ils traitent du soleil, de la voie lactée, des planètes, des chemins de fer, de la navigation, de la vapeur maritime et terrestre, etc.

MM. de Lamartine et Saint-Marc Girardin. Nous avons parlé plus haut du noble concours prêté par M. Saint-Marc Girardin au *Cours de littérature* de M. de Lamartine, du haut de la chaire de poésie de la Sorbonne.

Voici ce que nous raconte à ce sujet un témoin oculaire :

M. Saint-Marc Girardin, dit M. de Sacy, a commencé le second semestre de son cours, et cette séance a été l'occasion d'un hommage touchant et fort imprévu rendu à M. de Lamartine par le professeur et son auditoire. Le professeur, examinant les odes sacrées de J.-B. Rousseau, lisait l'ode que nous avons tous apprise au collége :

> Les cieux instruisent la terre
> A révérer leur auteur.

Cette ode a bien des strophes faibles et languissantes. M. Saint-Marc Girardin, qui n'hésite pas à croire et à dire que la poésie lyrique de nos jours l'emporte de beaucoup sur la poésie lyrique du dix-huitième siècle et de J.-B. Rousseau, opposait à l'ode du poëte ancien quelques strophes de l'*Hymne a la nuit*, de M. de Lamartine. C'était le même sujet, c'est-à-dire la grandeur de Dieu révélée par ses ouvrages. Les vers de M. de Lamartine excitèrent un applaudissement universel, et comme en admirant M. de Lamartine l'auditoire pensait instinctivement aux pages amères et désespérantes que le grand poëte vient d'écrire dans ses *Entretiens littéraires*, le professeur, s'associant à cette émotion de l'auditoire et l'exprimant, s'est mis à se demander avec tous ceux qui l'écoutaient comment il pouvait y avoir jamais place pour le désespoir dans l'âme d'un homme qui savait inspirer une si vraie et une si universelle admiration.

— Ah! si l'écho de nos applaudissements, a dit M. Saint-Marc Girardin à toute cette jeunesse émue avec lui, pouvait arriver jusqu'au poëte, je me figure que sa gloire toujours vivante et toujours renouvelée viendrait calmer ses chagrins, adoucir sa tristesse et rendre l'espérance à cette âme forte, quoique désolée! Nous ne pouvons pas retrouver ici les paroles de M. Saint-Marc Girardin, qui ne faisait que redire ce qu'il entendait des sentiments de son auditoire. Nous ne nous souvenons que de l'émotion universelle et de l'hommage attendri et respectueux que cette émotion rendait à la gloire de M. de Lamartine.

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI DERNIER.

Les étrangers vainqueurs demandaient à Louis XIV de détrôner Philippe V, son petit-fils; il répondit : *Mieux vaut faire la guerre aux ennemis de la France qu'à mes enfants.* (Mi œufs — veau — fers — la guerre — os — ennemis de la France (1) — Cham aise — enfants.)

(1) Ce rébus était gravé avant la conclusion de la paix avec la Russie.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES,
Boulevard extérieur de Paris.

LA VALLÉE DES AMES.

LÉGENDE INDIENNE.

Schitala remettant le décret de Brama à Chitra-Coupta. Dessins de Stop.

D'après la tradition indienne, au-dessous de la terre, à la seconde sphère des cieux inférieurs, que n'atteignent plus les rayons du soleil, existe une immense vallée, demi-sombre, demi-lumineuse. Là, le feuillage bleuâtre des arbres s'éclaire de lueurs phosphorescentes; les plantes qui sortent du sol, rigides, anguleuses, ne sont autres que des cristallisations diversement coloriées; elles portent pour fleurs des épanouissements de pierreries, des ombelles de grenats, de topazes ou d'améthystes, tels qu'on en peut voir dans nos kaléidoscopes, et leurs facettes prismatiques reflètent en les multipliant les lueurs des arbres bleus.

Au milieu de cette espèce de crépuscule lunaire, tout est silence. On n'entend ni le chant d'un oiseau ni le

murmure d'une abeille; car la terre serait inhabile à y nourrir le moindre animal ayant vie. Les plaintes mêmes du vent se taisent sous l'immobile feuillage.

Un grand lac, que n'alimente aucune source, aucun ruisseau, emplit les parties basses de la vallée, non de ses ondes coulantes et sonores, mais d'une couche profonde de blanches vapeurs qui baignent sans les mouiller le pied des berges, la base des promontoires, ou se développent, comme une légère écharpe de mousseline, autour des îles scintillantes.

Le mouvement n'est cependant pas tout à fait exclu de ce monde silencieux. Semblable à un linceul qui se soulève, parfois le miroir léthargique du lac se gonfle et s'anime à sa surface. A travers la vague vaporeuse, on voit glisser des formes, indécises d'abord, tant la substance dont elles sont composées paraît se mêler à la substance même du lac; mais bientôt les principales dispositions du corps humain, se montrant dans leur harmonie, se détachent de ce voile de brume qui les environne. Ces bras, ces épaules sans muscles, sans épiderme, aux contours douteux; ces fronts que n'ombrage nulle trace de chevelure; ces visages que le sang ne peut colorer, qui ne se plissent ni sous une ride ni sous un sourire, conservent néanmoins une sorte de physionomie; ces yeux à peine indiqués comme une tache brune, et d'où s'échappe un reste de regard; ces lèvres effacées, ternes et closes, et qui ne doivent s'ouvrir qu'à un suprême commandement, suffisent néanmoins pour témoigner de la différence des sexes parmi tous ces pâles simulacres.

Une fois hors du lac, ces hommes et ces femmes-nuages vont errer le long de la rive ou s'étendre sur les berges, et, à travers leur corps diaphane, on aperçoit la terre sur laquelle ils se tiennent couchés; on voit briller les pétales d'onyx et de topaze des fleurs, qui ne se sont même pas inclinées sous leur poids.

Et parfois, prenant une attitude mélancolique, le coude posé sur le sol, la tête appuyée sur la main, les ombres semblent rêver.

A quoi rêvent-elles?

Peut-être à leur existence passée; peut-être à leur existence future.

Car cette vallée, c'est le séjour des âmes destinées à subir une nouvelle épreuve de la vie.

Après avoir été jugées par le terrible et incorruptible Yama, à la fois le Minos et le Pluton de l'enfer des Hindous, après avoir accompli leur temps de tortures ou de délices, selon que, dans leur dernier passage sur la terre, elles ont pratiqué le vice ou la vertu, c'est là que, purifiées par l'expiation, ou récompensées du courage déployé par elles dans leur lutte précédente, égales désormais aux yeux d'Indra, le dieu du ciel; réconciliées avec Brahma, le pouvoir créateur, avec Schiba, le pouvoir destructeur et régénérateur, elles attendent la venue au monde de l'enfant dans le corps duquel elles doivent opérer leur transmigration.

Un jour, Chitra-Goupta, l'ange au teint vert, aux triples épaules, et sur le dos duquel s'échelonnent six paires d'ailes, venait, en qualité de premier ministre d'Yama, faire sa provision d'âmes; il rencontra devant la porte de diamant par laquelle on pénètre dans la vallée la déesse Schitala, protectrice des enfants, nés ou à naître.

L'ange vert fronça aussitôt le sourcil, car il voyait en elle un pouvoir rival.

— Viens-tu encore nous importuner de tes doléances, lui dit-il, et nous demander pour tes pupilles des dons que les dieux supérieurs pourraient seuls leur accorder?

— Je n'ai plus rien à demander, répondit Schitala, car j'ai obtenu de Brahma ce que je désirais pour le bonheur de l'humanité tout entière, et je viens te signifier son ordre.

— Que prétends-tu faire, et de quoi s'agit-il?

— Ecoute-moi, Goupta, et sois fier de me seconder dans ma grande et sainte entreprise. Si l'homme, durant sa traversée terrestre, a presque toujours à se plaindre de son sort, c'est que, le plus souvent, son âme habite un corps qui n'est pas fait pour elle, subit une condition qui ne répond point à ses instincts. Désormais avertie à l'avance de sa destinée future, l'âme aura le droit d'accepter ou de refuser cette enveloppe de chair sous laquelle elle doit accomplir son épreuve. Telle est la prière que j'ai adressée à Brahma, et il l'a exaucée.

Le ministre du Pluton indien partit d'un tel éclat de rire que ses six paires d'ailes battirent à la fois sur ses triples épaules, et qu'il resta quelques instants sans pouvoir reprendre la parole. Enfin, sa grande hilarité calmée :

— Rêves-tu, mère? Brahma lui-même, enivré par les parfums du Camalata, ou par la douce liqueur de l'Amritam, rêvait-il quand il te fit cette promesse? Par les fleuves de l'Enfer, je suis tenté de croire qu'il s'est raillé de toi!

Pour toute réponse, Schitala tira de dessous son manteau écarlate le décret émané de Brahma, soigneusement enveloppé dans des feuilles de lotus et de couscha, et le lui remit, tandis que la porte de diamant venait de s'ouvrir d'elle-même devant eux.

— Malédiction sur les hommes! le monde touche à sa fin! murmura Chitra-Goupta, en poussant un soupir tel que tous les légers fantômes du lac se trouvèrent refoulés de l'autre côté du rivage, comme l'écume des mers sous le souffle de la tempête : — rendre l'homme maître d'accepter ou de refuser sa destinée future! l'excès de charité t'a rendue folle, vieille mère; désormais, nous n'aurons plus d'âmes à fournir, sinon aux enfants des riches et des puissants! Avant un demi-siècle, les rois naîtront sans peuple, et les brahmines prêcheront dans le désert!

— Essayons, dit la déesse.

— Qu'il en soit ainsi, puisque tu le veux, et que Brahma l'ordonne.

Après avoir pris une connaissance plus exacte du décret divin, l'ange vert, quelque peu rassuré, s'approcha du lac, consulta son registre, et, de sa voix retentissante, appela tour à tour six âmes par leur dernier nom terrestre.

A chaque nom prononcé, le lac frémit, un léger bouillonnement se manifesta sur un des points de sa nappe argentée, puis une ombre, s'élevant au-dessus de la couche de vapeurs, gagna lentement la rive.

Lorsqu'il les vit réunies toutes six autour de lui, il leur fit connaître, avec la décision de Brahma, cette restriction, qui s'y trouvait comprise : « Par son refus de devenir à « l'instant l'hôtesse du corps qui lui était prédestiné, « l'âme perdait son tour de vie, et devait prolonger son « séjour dans cette vallée du néant un nombre d'années « égal à celui qu'elle aurait eu à passer parmi les hommes. »

C'était là cette clause qui avait paru rassurer Chitra-Goupta sur les conséquences du décret.

La première âme appelée était celle d'un vieux dervis, qui avait laissé dans le Mysore le souvenir d'une vie passée non-seulement dans de saintes austérités, mais dans les plus cruelles macérations de la chair.

— Toi, lui dit l'ange, tu vas naître au milieu d'une honnête famille de marchands, dans une condition également éloignée des honneurs qui troublent la raison de l'homme, et de la misère qui la déprave. Réjouis-toi!

— Réjouis-toi doublement, reprit Schitala, car il me

sera permis de veiller sur toi jusqu'à la fin. Après t'être doucement enivré de la lumière du soleil et des baisers de ta mère, tu échapperas aux corruptions du monde, encore enveloppé dans ta robe d'innocence; tu mourras enfant! Cette fois, tu obtiendras le prix du triomphe sans avoir lutté, sans avoir souffert!

— Mourir enfant! dit le vieux dervis; quoi! poser mes lèvres sur le bord de la coupe, sans même pouvoir la vider à moitié! voir de nouveau s'ouvrir devant moi les portes de la vie pour m'arrêter sur le seuil? Autant ne pas naître! Je viens de goûter les joies du ciel, je veux savourer celles de la terre! J'attendrai.

Et, par un geste témoignant de son refus, il se replongea dans le lac.

— Le vieux fou s'est perverti dans le ciel, dit Chitra-Goupta, en haussant sa triple paire d'épaules.

— Tout ainsi que le vice, l'excessive vertu est-elle donc sujette aux remords?... c'est possible!... murmura Schitala, devenue rêveuse.

Elle fut bientôt distraite de sa rêverie par la seconde âme qui succéda à celle du dervis.

Le hasard, ou plutôt le destin, se plaît souvent à rapprocher d'étranges contrastes. C'était une ancienne bayadère, dont tout Benarès avait autrefois admiré la grâce et les danses voluptueuses; elle avait même figuré avec éclat dans les cérémonies religieuses du temple, ce qui, malgré les désordres de sa conduite, lui avait valu la protection des brahmines durant sa vie, et peut-être après sa mort l'indulgence des dieux.

Elle s'avança, légère, presque bondissante, près du couple divin, qui se tenait assis sur un rocher de malachite veinée d'or.

— Tu seras belle! lui dit le messager de Yama, et ta beauté te vaudra de devenir l'épouse d'un riche nabab, qui mettra à tes pieds ses trésors pour satisfaire au moindre de tes caprices. Réjouis-toi!

L'âme de la bayadère sembla frissonner comme sous un mouvement de joie; elle promena rapidement autour d'elle son regard sur ces buissons de jade et de turquoises, sur toutes ces riches pierreries qui formaient la décoration florale de la vallée, songeant sans doute qu'elle en retrouverait de pareilles sur la terre pour s'en faire des colliers, des bracelets, des ceintures, et les suspendre en grappes à l'extrémité de ses longues tresses de cheveux. Cependant, avant de donner son complet acquiescement:

— Le riche nabab, mon mari, sera-t-il jeune? demanda-t-elle.

— Il aura trois fois ton âge, lui répondit Schitala; n'importe! réjouis-toi, car, après t'avoir comblée de ses dons, il te laissera maîtresse absolue de ton sort, libre de te choisir un nouvel époux, et, celui-là, il sera jeune, il sera beau!

— Et moi, serai-je mère?

— Tes deux maris, le jeune comme le vieux, te laisseront sans enfants.

La bayadère prit tout à coup une attitude désolée:

— Sans enfants! répéta-t-elle; encore cette honte!... Et, se retournant brusquement vers le lac, elle disparut, en laissant tomber ces mots: — Vivre sans enfants, ce n'est pas vivre!

L'ange vert regarda la bonne déesse avec un sourire moqueur:

— Voilà un refus auquel tu ne te serais, certes, pas attendue, mère?... Un vieux mari pour l'enrichir et se soumettre à ses vouloirs; un jeune, pour satisfaire à ses goûts... c'est à n'y rien comprendre. Ton sexe, bonne déesse, reste-t-il donc sujet au caprice jusque dans cet empire du néant?

— Si l'arbre condamné à ne jamais produire de fruits pouvait parler, Goupta, il te répondrait: « La sérilité c'est la honte! » Pour la femme, c'est pis encore! Le divin Brahma, par un don ineffable, a daigné, dès le premier jour du monde, partager avec elle sa faculté créatrice; presque au sortir du berceau, elle tressaille sous une aspiration de maternité; la femme, même enfant, c'est déjà la mère!... Pauvre bayadère!... je comprends son refus.

— Très-bien, bonne Schitala; mais, en attendant, nous courons risque de ne pas trouver une âme qui veuille quitter cette vallée. Heureusement, nous allons avoir affaire à celle d'un homme. L'ambition, la soif des honneurs, c'est là le grand mobile de l'espèce: cette fois, je suis sûr de l'acceptation.

Et, du geste, appelant à lui l'âme dont c'était le tour de comparaître:

— Réjouis-toi, lui cria Goupta, dès qu'elle se fut mise en mouvement; réjouis-toi et remercie les dieux; tu seras roi!

— Roi! dit l'âme, en s'arrêtant frémissante; triste et cruel métier aujourd'hui! Se faire le bourreau de sa famille pour se maintenir nécessaire devant son peuple, et, quand on a mérité les châtiments du ciel et le mépris des hommes, devenir le vassal ou le prisonnier des envahisseurs accourus de l'Europe... quel sort! Mon oncle était le puissant souverain du Dékan, et il m'a fait brûler les yeux dans la crainte que ses sujets ne me jugeassent digne de lui succéder; et il est mort l'humble pensionnaire des Anglais. Roi!... j'aimerais mieux naître dans l'humble cabane d'un paria que sur les marches d'or du trône de Delhy!

— Le danger est bien plus grand encore que je ne pensais, puisque les riches et les rois se récusent, murmura le ministre de Yama; mais nous ne sommes encore qu'à mi-chemin; poursuivons!

Des deux âmes qui suivirent, l'une devait animer le corps d'un banquier, peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, mais à qui, en même temps que la fortune, adviendrait un rude malaise, qui le tiendrait presque constamment couché sur un lit de souffrance; l'autre était destinée à habiter l'enveloppe d'un cultivateur pauvre, mais laborieux, et le travail et le grand air entretiendraient sa santé florissante:

— Être à la fois misérable et bien portant, dit celui-ci, c'est ne posséder un bon estomac que pour y loger le démon de la faim!

— La richesse en compagnie de la souffrance, dit celui-là, c'est un manteau d'or jeté sur un cadavre!

Et tous deux refusèrent.

— Eh bien! Schitala, dit l'ange vert avec l'orgueil du triomphe, penses-tu encore qu'il soit juste et sage d'instruire les hommes de leur sort à venir et de les laisser libres d'être ou de ne pas être? A cette condition, je le répète, la terre serait bientôt dépeuplée. Grâce à la prière imprudente adressée à Brahma par toi, la protectrice de l'enfance, voilà déjà cinq pauvres mères qui vont pleurer sur leurs enfants mort-nés.

Voyant alors la bonne déesse, troublée de honte, baisser le front sans répondre:

— Crois-moi, ajouta-t-il, n'allons pas plus loin, car la dernière âme qu'il nous reste à consulter va, au premier

mot, se replonger dans le lac, et, cette fois, non sans de bonnes raisons.

Ouvrant son registre, il s'apprêtait à rayer les six noms inscrits, mais l'âme restante, se voyant seule, n'avait pas attendu l'appel pour se rapprocher du banc de malachite.

A sa marche dolente, à l'inclinaison de sa tête, penchée doucement vers son épaule, on pouvait pressentir que les souvenirs de son existence passée ne réveillaient en elle que des impressions douloureuses ou mélancoliques.

C'était l'ombre d'une pauvre fille de Patna, qui n'avait eu que des devoirs pénibles à remplir sur la terre. Restée étrangère aux jouissances que peuvent procurer l'éclat du rang, le pouvoir ou la fortune, elle avait été l'unique soutien de sa vieille mère impotente; et quand Adismo, le dieu du malheur, avait un instant semblé se laisser désarmer par sa résignation, quand un jeune fiancé s'était présenté pour elle, lui apportant des promesses de bien-être, le matin même de son mariage elle était morte, piquée au pied par un serpent.

— Faible créature fatalement prédestinée, lui dit l'ange, comme aux autres je ne te dirai pas : « Réjouis-toi! » car je n'ai à t'offrir qu'une nouvelle existence de peines et de

La jeune fille de Patna acceptant de revivre.

privations. Ces deux âmes, qui viennent de te devancer ici, ont refusé leur transmigration faute de pouvoir posséder tout ensemble la fortune et la santé; toi, je ne puis te promettre ni l'une ni l'autre. Tu dois endurer à la fois la misère et la souffrance. Acceptes-tu la vie à ce prix? Décide.

Sans faire un mouvement vers le lac, l'ombre resta silencieuse, attentive, comme dans l'espoir qu'une autre révélation allait venir adoucir ce que celle-ci avait de cruel.

— Hélas! hélas! dit à son tour la bonne déesse, profondément émue de pitié, profite du don de Brahma, chère âme; non-seulement à travers les défaillances de ton corps la pauvreté te poursuivra, mais dans tes vaines tentatives pour la conjurer, il te faudra épuiser ce qu'il te restera de forces dans un travail incessant et sans résultat, et, comme si ce n'était pas assez pour toi, chétive, d'avoir partagé les rudes labeurs de ton époux, lui mort, tu devras le suivre au milieu des flammes de son bûcher!

La jeune âme se redressa.

— Cet époux, près duquel je dois passer ma future existence dans le travail, la misère et la maladie, cet époux, pour lequel je dois mourir, m'aimera-t-il? m'aura-t-il aimée?

— Bien peu de temps, et non sans partage. Une rivale te sera préférée, et des cendres de ton bonheur, à peine

entrevu, bientôt évanoui, surgiront pour toi de nouvelles angoisses, de nouvelles souffrances, plus lourdes encore à supporter que toutes les autres!

— Mais, moi, l'aimerai-je du moins?

— Tu l'aimeras.

— Jusqu'à la fin?

— Jusqu'à la fin..., jusque sur le bûcher.

— Béni soit le nom de Brahma; je veux vivre!

A ce cri d'amour, à cette aspiration passionnée vers le dévouement, vers le sacrifice, la muette et froide vallée trouva un écho pour répondre; les arbres secouèrent leur immobilité, les phosphorescences et les fleurs diamantées redoublèrent d'éclat, et tous les fantômes qui peuplaient les profondeurs du lac s'élevèrent à la fois au-dessus de sa surface pour saluer leur compagne d'un dernier geste. Mais déjà la bonne déesse emportait dans son manteau de pourpre la pauvre âme aimante, tandis que Chitra-Goupta, déployant rapidement ses six paires d'ailes, s'élançait vers le septième monde supérieur pour faire annuler par Indra, le dieu du ciel, le décret de Brahma.

Indra rapporta le décret; mais sur son livre d'or il inscrivit le nom de la jeune fille de Patna..., puis, au-dessous, celui de la bayadère.

X.-B. SAINTINE.

Marly-le-Roi, octobre 1855.

LES ANGLAIS CHEZ EUX, PAR M. FRANCIS WEY.

Un vol. in-18, 1 fr. Collection Michel-Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*.

Nos lecteurs se souviennent de cette excellente et charmante étude, publiée en sept grands articles, avec vingt à trente gravures, dans notre dix-huitième volume; ils se souviennent aussi des justes éloges qu'elle reçut alors des critiques les plus sévères, entre autres, de M. Armand de Pontmartin (voir notre *Mercure* de novembre 1853). Réimprimés deux fois depuis dans les œuvres de notre éminent collaborateur, et acceptés de tous comme l'analyse la plus exacte, la plus savante et la plus fine de la vie de Londres et des mœurs de nos voisins d'outre Manche, *les Anglais chez eux* (le *Musée des Familles* l'annonce avec quelque fierté) en sont aujourd'hui à leur troisième édition, et vont former un des bijoux les plus exquis de la riche collection des meilleurs livres contemporains, réunie par MM. Michel Lévy, à l'incroyable prix de 1 fr. par volume de 300 à 400 pages (1).

M. Francis Wey, l'écrivain consciencieux par excellence, est retourné récemment à Londres revoir et achever son travail; il l'a enrichi de nouveaux détails inédits pour nos lecteurs, et il veut leur en donner l'avant-goût par cette éloquente page sur le fameux palais de Sydenham, page qui couronnera ce que nous avons dit nous-même, l'an dernier, de cette merveille de l'industrie anglaise. P.-C.

LE PALAIS DE CRISTAL A SYDENHAM.

VOYAGE MAGIQUE DANS L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Dans la plupart des villes, ce qu'on nomme vulgairement la société adopte un lieu de promenade où chacun est assuré de trouver tout le monde à une certaine heure. Paris eut tour à tour le Pont-Neuf, la place Royale, le cours la Reine, le boulevard du Temple, le Palais-Royal, le quartier des Italiens et le jardin des Tuileries.

Aujourd'hui, le rendez-vous général est entre l'Opéra et le rond-point des Champs-Élysées, en y comprenant deux ou trois grandes rues adjacentes.

A Londres, il en est autrement : les Anglais s'éparpillent; ils aiment à s'élancer hors de la ville et loin des maisons. Il y a quelques années, on recherchait les jolis jardins de Kew, avec leurs serres magnifiques, leurs pelouses gracieuses, leurs massifs si bien composés, et leurs énormes buissons de rhododendrons. Le point de vue de Richmond, un ravissant paysage, attirait aussi beaucoup de promeneurs. Les amateurs de plantes, qui sont nombreux et distingués, se portaient aux jardins de Chiswick, institués en 1809, dans le but de perfectionner l'horticulture.

Plus anciennement, on allait visiter à Chelsea le jardin botanique de sir Hans Sloane, et admirer les cèdres du Liban, qui y furent plantés en 1685.

En ce moment, la vogue est au jardin de Sydenham, joli village dominé par un coteau boisé, au sommet duquel on a reconstruit, en l'agrandissant des deux tiers, le Palais de Cristal.

Cette cage de vitres, que l'on admirait à l'Exposition de Londres dans la modestie de ses proportions primitives, a acquis, en émigrant dans la campagne, des dimensions surprenantes.

L'ensemble se compose aujourd'hui d'une très-longue nef terminée à chaque extrémité par deux transsepts, et que coupe un troisième transsept d'une élévation comparable à celle des vaisseaux de nos belles cathédrales.

Il est heureux que ce pays soit organisé de manière à entreprendre de grandes choses en dehors du gouverne-

(1) Cette collection, qui est une véritable révolution dans la librairie de luxe à bon marché et qu'un succès populaire a consacrée à son début, comprend déjà et comprendra de jour en jour le répertoire complet de la littérature contemporaine : les livres de Lamartine, de Ponsard, de George Sand, de Mme de Girardin, de Charles de Bernard, de Stendhal, d'Henry Murger; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe; les œuvres de Gérard de Nerval, de Mérimée, de Louis Reybaud, de Cuvillier-Fleury, de Théophile Gautier, du comte Armand de Pontmartin; les récits des romanciers de premier ordre : Alexandre Dumas, Émile Souvestre, Karr, Méry, Gozlan, Sandeau, Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, etc.; et enfin les curiosités de la littérature étrangère, tels que les *Scènes flamandes* d'Henri Conscience et les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë.

ment, des écoles, des architectes officiels, et à permettre à une compagnie d'agir à sa guise, sans se préoccuper avant tout, — soin absurde ! de faire de l'architecture classique.

Chez nous, on croirait tout perdre si l'on ne taillait des pierres, des colonnes, et si par-dessus tout cela on n'ajustait dans un triangle, une grosse Renommée distribuant de face des couronnes à des gens en profil.

Chez ces insulaires, où l'on peut encore se passer d'être monumental, on a tout construit en vitres, de l'arête des toits à l'arasement du sol, et on a tout soutenu avec de sveltes pièces de fonte ou de fer, colorées en bleu pâle, en blanc et en violet clair.

De loin, ces tons se perdent dans la brume de l'atmosphère, ce qui prête des distances idéales à la perspective aérienne.

Deux étages de galeries chargées de marchandises étalées en vente font le tour de ce palais diaphane, et à chaque bout de la nef centrale, dont l'élévation est prodigieuse, deux escaliers à jour vous font voltiger en tournoyant comme un oiseau, jusqu'aux combles de la voûte, d'où l'on obtient sur la campagne un point de vue magnifique.

Pour donner une juste idée de l'étendue de cette construction, il suffit de constater que la surface vitrée, si elle était aplatie sur le sol, y couvrirait vingt-cinq arpents...

On croirait que le souffle du vent va dissiper comme une vapeur cette audacieuse machine. Elle est cependant d'une solidité à l'épreuve.

Le *Crystal-Palace* est la merveille du moment; les promeneurs affluent donc à Sydenham, où ils parcourent, quand il fait beau, les jardins découpés à la française, et dès qu'il pleut, les parterres, les parcs, les forêts, les villas qu'un enchantement a emprisonnés sous un dôme de verre.

Quelle admirable invention pour l'Anglais, si épris d'aventures et de pèlerinages à tous les bouts du monde ! En quelques minutes, il peut se transporter au fond de l'Asie, et remonter la pente des âges jusqu'aux temps fabuleux.

D'un coup d'aile il s'élance à Ninive, à Babylone, dont il contemple les impassibles divinités et les animaux symboliques, colosses taillés dans le granit. Planant à travers l'Egypte, il descend dans les hypogées mystérieuses de Memphis; il interroge ces sphinx qui savent tant de secrets qu'ils ont gardés; il épelle les hiéroglyphes et les explique avec beaucoup d'imagination, comme un savant de l'Institut; il revoit les temples, non plus ruinés par les siècles, mais tels qu'ils furent avant Cléopâtre.

De là, rien n'est plus aisé que de suivre la civilisation en Grèce; les athlètes d'Egine nous attendent en souriant; le Parthénon, pour nous, est descendu de l'Acropole.

Hurrah ! l'esprit va vite, nous voilà dans Pompéi. Entrons: — *Cave canem !*... et invoque les dieux hospitaliers.

Le Vésuve nous laissera-t-il le temps d'admirer ce logis, où tout est neuf et dans sa fraîcheur ; où Cœlius Plinius va nous apporter des nouvelles de son oncle récemment arrivé de Misène?

Comme la vie des Romains se laisse entrevoir, dans la fine et sévère élégance de ces appartements, dont les maîtres viennent de s'absenter !...

— Mais, ô tragédie française ! tes décors, où les as-tu pris?

Une fuite précipitée, qui me soustrait aux froides agaceries de la muse des pensums, me fait traverser la mer et dix siècles : mes yeux se rouvrent à l'Alhambra de Grenade, devant la fontaine des Lions.

L'illusion est complète : on cherche involontairement sur le marbre la trace du sang des Abencerrages, en parcourant les salles de ce palais des rois maures, chanté par tant de poëtes.

Ces maisons, rebâties dans leurs proportions réelles, et restaurées fidèlement le long des travées de l'immense Palais de Cristal, y occupent de petits espaces.

On peut continuer la route à travers ce tableau de l'histoire universelle : traverser les monuments de l'époque byzantine, passer sous les portes gothiques de Chartres, d'Amiens, d'York et de Reims, s'asseoir dans la chapelle des Médicis, entièrement reconstruite, et se reposer dans les bonbonnières de la Renaissance.

Tout ce que les sociétés ont produit d'original et de beau se trouve là, chronologiquement disposé : on y parcourt en trois heures la table des matières des annales du monde.

Et quand, las comme Child-Harold ou René, du poids des traditions et des fatigues du beau, on se sent poussé aux sauvageries d'un sol inculte et sans passé; eh bien, on n'a qu'à suivre ce sentier de quatre mille lieues, qui conduit en deux minutes aux terres inexplorées de l'Australie.

Il aboutit à des arbres inconnus, de vrais arbres, plantés dans de la vraie terre... il traverse une forêt exotique, une forêt consciencieuse, et qui serait vierge si elle pouvait.

Égarez-vous dans ces bouquets de bois, vous y rencontrerez au naturel les troupeaux du pays, les animaux féroces, les indigènes de la Nouvelle-Hollande; seulement, ils se présentent en carton peint.

Cette exhibition n'est que bizarre : les Anglais ne tiennent ni à la pureté du goût ni à l'harmonie des choses.

Près des merveilles de l'art, il y a des boutiques où l'on vend des poupées, de la ferraille, des outils de jardinage, des portefeuilles et du savon de Windsor. L'idéal et le réel s'entre-choquent; on sent que le but est l'apothéose de l'industrie du siècle, et que le présent n'est pas immolé, comme chez nous, à la gloire exclusive de ce qui n'est plus.

Il est difficile de juger si l'on est ébloui ; d'être sévère lorsqu'on est charmé. Cette promenade tiède et embaumée en plein hiver, à travers un palais immense, si transparent qu'on est à la fois sous les cieux et au milieu de la campagne; la gaîté des avenues d'orangers, des arbres verts de toutes les régions, de ces amas de fleurs penchées sur les bassins, éparses sur les talus, sur les tapis de lycopode ou de gazon; le babil des sources qui, jaillissant des rocailles, font frémir des touffes de joncs et trembloter les nénufars étalés sur l'eau; tout conspire à vous occuper avec grâce, à vous bercer l'esprit en attachant vos yeux.

Cet abrégé du monde, réuni dans un palais de fées, est l'accomplissement si complet d'un songe des fables indiennes ou des veillées de Thessalie, qu'on se laisse aller à l'illusion dont on se sent épris.

Puis, on n'était pas seul; les amis qui m'accompagnaient, je les aurais choisis entre tous : j'avais autour de moi les joyaux les plus rares dans les plus riches musées de ce monde ; des âmes élevées, des cœurs vrais, des esprits daignant admirer, la gaieté dans sa bonhomie, la grâce avec la raison, la dignité du mérite et du rang cherchant, non des piédestaux, mais des mains fraternelles (1).

En si joyeuse et si douce compagnie, on aimerait non-

(1) Nous reconnaissons à ce portrait, si juste et si délicat, M. le comte de Persigny, ambassadeur de France en Angleterre, dont M. Francis Wey était l'hôte à son dernier voyage à Londres.

(*Note du Rédacteur.*)

seulement des chaumières, mais des maisons bourgeoises, mais des académies... On y trouverait à rire de si bon cœur !

Aussi, je n'ai gardé du *Crystal-Palace* qu'un souvenir tout radieux ; je me résigne donc à un optimisme dont seraient humiliés à ma place tant d'aristarques qui ont si peur de passer pour des niais, dès qu'ils s'abstiennent de déprécier ou de médire.

Et c'est bien fait à eux : car les plus grands critiques sont greffés sur les plus petits esprits.

Lorsqu'on quitte ce palais de verre et que l'on essaye de se retracer les siècles, les pays, les merveilles si rapidement traversés, on se demande si, comme le beau Pécopin de la légende, on n'a pas, en s'oubliant à suivre la chasse aérienne, pris les heures pour des secondes et vieilli de cent années.

Nous ne saurions trop féliciter cette société industrielle du Palais de Cristal, qui a doté l'Angleterre d'un établissement si utile au développement moral du peuple anglais.

Il manque en effet essentiellement à la classe inférieure ce principe de moralisation qui, procédant du sentiment du beau et de l'amour des arts, doit modérer l'excès des appétits brutaux et des grossières débauches.

A cet égard, le musée de Sydenham, qui instruit en frappant les sens, serait un moyen précieux d'initiation.

Mais, par suite des étroits préjugés des méthodistes, qui font sur ce terrain cause commune avec les *dissenters*, et de la faiblesse d'un clergé qui n'ose surmonter des préjugés ineptes, le peuple qui aurait tant à profiter de l'étude du Palais de Cristal, le peuple en est seul absolument exclus.

Il ne pourrait consacrer que le dimanche à cette noble récréation, car il est obligé de gagner son pain le reste de la semaine, et, le dimanche, les rigueurs de la police protestante ne laissent à sa disposition que l'ivrognerie et l'oisiveté...

Les bonnes institutions surviennent à leur temps, et ne peuvent, sans péril pour elles, faillir à leur destinée. Ce musée de Sydenham était fait pour le peuple, qui seul en Angleterre n'a pas vu sur place la plupart des curiosités du globe : eh bien ! le musée de Sydenham est menacé d'une ruine complète, parce que le peuple n'est pas laissé libre d'y affluer.

Il y a là une question vitale, pour les classes laborieuses, pour les ouvriers de luxe qui ont besoin de fortifier leur goût par l'étude des modèles, et pour un établissement que la fashion seule ne suffira point à défrayer.

N'est-il pas affligeant de penser que de tels intérêts sont incurablement sacrifiés à un paradoxe (la pensée qu'en ouvrant les portes de Sydenham, les gardiens font œuvre servile un jour férié), et que, sous couleur de religion, le peuple est condamné à rester abruti et privé de tout plaisir décent, par l'intolérance des faux dévots de la réforme?

FRANÇIS WEY.

L'ÉGLISE SAINT-EUGÈNE.

La nouvelle église Saint-Eugène, rue du Conservatoire, à Paris, est une tentative de révolution dans l'architecture religieuse.

Comme on le verra par la gravure ci-jointe, dessinée pour nous d'après nature par M. Lancelot, et la première qui ait été publiée dans les journaux illustrés, on a expérimenté sur ce monument l'application du métal à la construction des temples. Piliers de la nef et des bas-côtés, nervures des voûtes, supports et balcons des galeries, chapiteaux, clochetons, ornements, rosaces et cadres des vitraux, tout cela est en fonte de fer, comme dans les halles de nos marchés, les bazars de notre commerce et les gares de nos rails-ways. Seulement ici le métal est peint et doré, dans le système des anciennes basiliques, qui vient d'être essayé à Notre-Dame pour les fêtes du baptême impérial, et qu'on restaure avec tant de succès à Saint-Séverin et à Saint-Germain-des-Prés.

Il résulte de cet ensemble une grande légèreté, beaucoup d'air et de jour, quelque chose de svelte et d'aérien, comme un effet de tente sarrasine ou de pavillon moresque.

Mais l'architecte a-t-il réalisé ainsi les ambitions de son programme? A-t-il, comme il s'en flattait, « renoué les fils brisés de la tradition pour trouver les éléments d'un art contemporain? » A-t-il enfin réussi à « faire non pas ce que les artistes du moyen âge faisaient au treizième siècle, mais ce qu'ils feraient aujourd'hui s'ils revenaient parmi nous? »

Nous convenons qu'il a tiré le meilleur parti possible de son plan et de ses matériaux, qu'il a résolu le problème d'un église quasi gothique à très-bon marché, qu'il a introduit avec adresse et presque avec goût l'architecture industrielle dans l'architecture religieuse.

Mais nous devons lui déclarer avec conscience que son édifice n'a aucun rapport sérieux avec les chefs-d'œuvre de la tradition qu'il prétend renouer, et de l'art du moyen âge qu'il croit rajeunir au dix-neuvième siècle.

En cherchant à éviter ce qu'il appelle les défauts des temples gothiques, « les gros piliers qui gênent, dit-il, la vue des fidèles et détruisent la perspective, » il est tombé dans une maigreur qui exclut la dignité, et dans une sorte de vide monotone et sans mystère. D'un seul regard, l'œil embrasse toute son église, nef, chœur et bas-côtés, et la gracilité des supports donne à l'intérieur l'aspect d'une halle peinte, avec un immense jeu de quilles, ou d'une forêt clair-semée d'arbres sans vigueur et sans feuillage. Les bas-côtés sont trop hauts et jurent avec leur nom même, la galerie circulaire et son balcon ne rappellent qu'à leurs dépens, hélas! les tribunes de nos cathédrales. En prodiguant les vitraux sombres pour combattre l'excès de lumière, on est arrivé à une espèce d'obscurité sans grandeur.

On cherche en vain dans tout cela la gravité, la noblesse, la variété et les surprises des belles églises gothiques : les contrastes heureux des petites nefs avec la grande, la logique des séparations entre le lieu où l'on prie et ce-

lui où l'on circule, les effets merveilleux des galeries fuyantes et des lointains perdus, des entre-croisements de lignes et d'arceaux, de points d'appui et d'ouvertures, des profondeurs entrevues au delà des piliers massifs, etc., etc.

Vue intérieure de l'église Saint-Eugène. Dessin de Lancelot.

Ces réserves faites, nous maintenons nos éloges précédents ; et nous avouons qu'en somme, et art gothique à part, l'église Saint-Eugène est un modèle utile et curieux d'architecture économique. Nous recommandons, à ce titre, notre gravure, très-exacte et très-réussie, aux architectes et aux évêques des départements et de l'étranger.

P.-C.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS ET ITALIENS[1].

GLUCK ET PICCINI.

Gluckistes et Piccinistes. Dispute et bataille au foyer de l'Opéra. Dessins de Pauquet.

III. — LES ENNEMIS EN PRÉSENCE.

Piccini n'avait pas moins de cinquante-cinq ans lorsqu'il quitta Naples pour Paris. C'était un homme petit, maigre, pâle, doué d'une de ces organisations impressionnables, faites pour sentir vivement, jouir par éclairs, souffrir le reste du temps. A peine installé, il songea à réaliser les espérances de ceux qui l'avaient appelé. Écrire une partition n'était pas ce qui l'effrayait, les idées de ce génie facile couraient sur le papier avec la plume; mais il ne savait pas un mot de notre langue. Marmontel lui avait livré son *Roland* (le *Roland* de Quinault), réduit par lui de cinq actes à trois; il dut sous le mot français poser le mot italien. Après avoir été le poëte de Piccini, il se fit son dictionnaire. Grâce à lui, l'auteur de la *Cec-*

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

china put se mettre à l'ouvrage. Gluck était alors en Allemagne, travaillant de son côté à un *Roland*. Il serait difficile de peindre sa fureur en apprenant que l'Académie royale avait reçu une partition sur le même sujet. Il jeta feu et flamme dans une lettre qu'on rendit publique, et où il s'explique sans retenue sur le compte de son rival et du marquis de Carraccioli, le chef de la cabale italienne. Il faut convenir aussi que cette circonstance, qu'il était après tout facile d'éviter, ne pouvait qu'envenimer les haines des deux partis, très-accusés déjà, qui s'étaient groupés autour de l'une et de l'autre bannière. Les épigrammes, les plaisanteries aigres, les sarcasmes n'allaient pas attendre que la représentation donnât au moins un prétexte à cet épouvantable débordement.

— Savez-vous que le chevalier arrive incessamment avec la musique d'*Armide* et de *Roland* dans son portefeuille ?

— De *Roland?* Mais M. Piccini travaille actuellement à le mettre en musique.

— Eh bien ! tant mieux, nous aurons un *Orlando* et un *Orlandino*.

L'*Orlandino* était un poëme burlesque qu'il n'était pas plus possible de comparer à l'*Orlando* de l'Arioste que l'Énéide de Scarron à l'Énéide de Virgile. Ce jeu de mots, qui était de l'abbé Arnaud, grand admirateur du chevalier, lui valut une algarade de la part de Marmontel chez M. de Vaines, dont le salon faillit devenir un champ de bataille : l'épithète de maraud fut articulée ; il est vrai que, comme l'abbé n'était pas désigné nominativement, il n'était pas forcé de rompre l'incognito.

Marmontel n'était, au reste, ni plus modéré ni plus équitable que ses adversaires. Un soir, on donnait *Alceste*, qui était joué par Mlle Levasseur. A la fin du second acte, l'actrice dit ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur !

L'académicien dit, assez haut pour être entendu d'un grand nombre :

— Ah ! mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles.

— Ah ! monsieur, quelle fortune si c'est pour vous en donner d'autres ! lui fut-il répondu par son voisin.

Et ce voisin était l'abbé Arnaud.

Les deux armées, comme de juste, avaient leurs généraux. Piccini avait pour lui la tête de la littérature : c'étaient La Harpe, Marmontel, d'Alembert, Ginguenée, Framiry, le chevalier de Chastelux ; Gluck n'avait à opposer que la plume de Suard et de l'abbé Arnaud. Mais ces deux plumes-là taillèrent une rude besogne à leurs antagonistes. Suard surtout, sous le pseudonyme longtemps mystérieux de l'*Anonyme de Vaugirard*, fit des merveilles et rangea le plus souvent les rieurs de son côté. La Harpe, s'en remettant à son mérite d'écrivain, s'aventura et avança plus d'une énormité que le malin anonyme relevait avec beaucoup de sel, de raison et de persiflage. Mais il faudrait des volumes uniquement pour donner les titres des différents écrits polémiques qui virent alors le jour ; et, grâce à Dieu, rien ne nous force à une tâche dont le lecteur ne nous saurait sans doute que très-médiocrement gré. Et puis, tout cela peut se résumer de la manière suivante, car l'on en revenait inévitablement aux mêmes conclusions.

Les gluckistes disaient que Piccini ne saurait jamais faire que de la musique de concert.

Le piccinistes, à leur tour, refusaient la mélodie à Gluck, qui avait sur son rival un grand avantage sans doute, celui de crier plus fort et de faire plus de bruit.

On avait cru caractériser la musique des deux maîtres par cette plaisanterie : on faisait demeurer Gluck *rue du Grand-Hurleur*, Piccini, *rue des Petits-Champs* (des petits chants) ; pour Marmontel, on le logeait *rue des Mauvaises paroles*. Cela n'était piquant que parce que ces trois rues existaient bien alors à Paris.

Les choses en étaient là quand Gluck, de retour d'Allemagne, fit représenter, le 23 septembre 1777, son opéra d'*Armide*. L'opéra pouvait être bon ou mauvais indifféremment, cela ne changeait rien à l'enthousiasme des uns, au dénigrement des autres. La Harpe dit qu'il s'en tenait à *Orphée*, et affecta de louer l'œuvre consacrée pour s'en servir comme d'un assommoir. Il ne savait pas à quoi il s'exposait en s'exprimant de la sorte sur le compte d'*Armide*. Gluck le traita, dans le *Journal de Paris*, avec un mépris où se mêlait l'injure. Puis vint l'*Anonyme de Vaugirard*, puis des *Lettres écrites à M. de La Harpe par le sieur Thibaudois de Gobemouche*, puis des *Lettres d'un serpent de paroisse à M. de La Harpe*, voire même des *Lettres d'une dame à M. de La Harpe*. Ce fut à l'infini. Et les épigrammes, donc ! *Un homme qui aime la musique et tous les instruments, excepté la harpe* lui envoyait les vers que voici :

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie,
D'où résultait une harmonie
Sans efforts et sans embarras.
De ces instruments hauts et bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplaît pas,
Mais, ma foi, la harpe m'ennuie.

Chacun a son goût, ici-bas :
J'aime Gluck et son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses opéras.
La période et son fratras
Pour mon oreille ont peu d'appas,
Et surtout, la harpe m'ennuie.

L'on refusait le chant, la passion tendre à Gluck dont les qualités caractéristiques, il est vrai, sont les grands, les énergiques mouvements de l'âme. La première scène du cinquième acte d'*Armide* est un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité.

— Si je suis damné, avait-il coutume de dire, ce sera pour avoir fait la scène d'*Armide*.

Toutes les oppositions n'avaient servi qu'à décider le succès de l'opéra. Avec plus de vaillance, Piccini, devant la violence et le déchaînement des amis du chevalier, devait craindre de n'être pas le plus fort. Son *Roland* se répétait. Mais ces répétitions étaient un véritable supplice pour le pauvre artiste qui, comparant notre exécution à l'exécution d'outre-monts, désespérait de pouvoir jamais arriver à se faire jouer. L'orchestre, asservi par la volonté puissante de Gluck, prenait sa revanche sur Piccini.

— Eh ! montrez-leur donc le vrai mouvement de cet air, lui disait Marmontel se contenant à peine.

Mais Piccini, levant les bras et les yeux au ciel, se bornait à pousser de gros soupirs et à murmurer dans son patois italien :

— *Ah ! toutte va male, toutte.*

Marmontel fut obligé de s'en mêler. La longanimité de Piccini avait fait que l'on se permettait tout. Un jour, aux répétitions, l'on s'avisa de faire répéter par les doubles.

Le poëte furieux dit qu'il ne souffrirait pas qu'on livrât aux doubles l'œuvre du plus grand musicien de l'Italie, et arracha vivement le rôle des mains de l'acteur qui remplaçait Le Gros. Cela fit un vacarme horrible. Les doubles, hommes et femmes, se crurent insultés. Une demoiselle Bourgeois eut l'audace de dire à l'académicien que ce n'était pas à lui, *le double de Quinault*, de traiter les doubles avec ce dédain. Un choriste s'écria de son côté qu'il n'avait pas l'honneur d'être double, et que bien en prenait aux épaules de M. Marmontel.

Malgré ces déboires, en dépit des résistances et des mauvais vouloirs, la seule force des choses amena ce jour tant désiré et si terrible. Piccini était à peu près content des exécutants; il sortait de la répétition générale exténué, mais un poids de moins sur les épaules; il respirait à l'aise comme un homme dont la tâche est finie, quand Vestris vint le relancer jusque chez lui et lui demander un air pour la fête villageoise du troisième acte, où devait danser Mlle Guimard. Un air de danse! et Piccini qui avait cru sa tâche achevée! Toutefois, il n'essaya pas même d'opposer le manque de temps; il savait trop bien que Vestris ne le quitterait que muni de son air. Mais encore quel air faut-il? Le *dieu de la danse* lui dit de son mieux le caractère du pas: Piccini prend la plume sans s'asseoir, et se dispose à écrire sur sa cheminée.

— Allons, fit-il avec un soupir de résignation, il faut bien m'y résoudre, et vous faire encore de la bergerie, puisque c'est pour une aussi aimable bergère.

Et en quelques minutes, il avait écrit cette gavote, l'un des airs les plus charmants de la partition.

Le lendemain soir, au moment de se diriger vers le théâtre, Piccini, les traits pâles, mais calmes, se trouvait dans son petit salon, entouré du groupe de ses amis. Sa femme et son fils pleuraient tout comme s'il fût allé à une boucherie. Lorsqu'il prit son chapeau, la pauvre Vincinza Sibilla se jeta à son cou, ne voulant pas le laisser partir, presque folle de terreur. Il fut obligé de leur faire un long discours pour les rappeler à plus de confiance en l'équité de leurs juges.

— Mes enfants, leur dit-il, pensez donc que nous ne sommes point parmi des barbares. Nous sommes chez le peuple le plus poli, le plus doux de l'Europe. Si l'on ne veut pas de moi comme musicien, on me respectera comme homme et comme étranger. Adieu, rassurez-vous, ayez bonne espérance, je pars tranquillement, et je reviendrai de même, quel que soit le succès.

Le succès fut complet. Les gluckistes ne le nièrent point. Ils dirent qu'ils n'avaient jamais refusé à M. Piccini la grâce, ni une mélodie d'un tour heureux, quoique entachée d'un peu de mollesse. Son *Roland* renfermait au plus haut point les qualités charmantes d'un talent auquel il ne fallait demander que la morbidesse et l'élégance; mais il ne faisait aussi que confirmer davantage l'opinion de ceux qui avaient renoncé à trouver en lui des cordes plus tendues, et autrement énergiques. Quoi qu'il en soit, tout le monde voulut entendre cette œuvre, exaltée par ceux-ci et maigrement appréciée par ceux-là. Le théâtre ne désemplissait pas.

Nous avons dit que, malgré son affection passionnée pour le chevalier, Marie-Antoinette se fût fait scrupule d'intervenir en ennemie dans les affaires de Piccini. Elle avait si bien oublié qu'il eût dû être, à un certain moment, un instrument dans les mains de Mme du Barry, qu'après son succès de *Roland*, il fut décidé qu'elle prendrait des leçons de chant, et que le maître italien viendrait deux fois la semaine à Versailles. Il est vrai que cela devait lui rapporter plus d'honneur que de profit. Ses allées et venues lui coûtaient fort cher, et l'idée ne vint à personne de songer à l'indemniser. Quant à lui, il se fût bien gardé de rien réclamer. Il en fut donc pour ses déboursés, ainsi que pour les riches reliures de sa partition de *Roland*, qu'il eut l'honneur, honneur assez coûteux, d'offrir à la reine, au roi, aux frères du roi et aux princesses de la famille royale.

Berton venait de succéder à Hébert dans la direction de l'Opéra. Il se dit qu'il ferait un coup de maître s'il réussissait à réconcilier les deux rivaux. C'était là le désir des vrais amis de l'art, mais était-ce bien à espérer? Au demeurant, cela valait bien la peine d'être tenté. Après quelques pourparlers, les deux antagonistes consentirent à se trouver réunis dans un grand souper. Ils semblaient décidés à oublier leurs anciennes querelles, et allèrent au devant l'un de l'autre de la meilleure grâce. L'accolade fut vive, franche et sincère, et émut tous les assistants. On avait eu soin, au banquet, de les placer côte à côte. On les eût pris pour des frères séparés pendant des années, et qui étaient encore sous l'émotion des premières caresses.

Gluck, plus loquace que Piccini, excité d'ailleurs par le vin, ne tarissait pas. Sa voix naturellement haute et son gros rire emplissaient l'appartement de leurs éclats. Sans être ivre, il était arrivé à cet état mixte où l'on dit tout ce qui passe par la tête, même les choses qu'on ne pense pas et qu'on ne peut pas penser.

— Les Français, disait-il à Piccini, sont de bonnes gens, mais ils me font rire. Ils veulent qu'on fasse du chant, et ils ne savent pas chanter. Mon cher ami, vous êtes un homme célèbre dans toute l'Europe, vous ne pensez qu'à soutenir votre gloire, vous leur faites de la belle musique; en êtes-vous plus avancé? Croyez-moi, c'est à gagner de l'argent qu'il faut songer ici, et non à autre chose.

Gluck entendait la question financière mieux qu'il n'est d'ordinaire chez ses pareils. La fortune qu'il laissa, et qui ne se montait pas à moins de six cent mille francs, prouve qu'il savait faire marcher de pair et les intérêts de sa fortune et les intérêts de sa gloire. Mais, en traitant l'art aussi cavalièrement, il se calomniait bien véritablement. S'il en eût été autrement, si Gluck, pour tout dire, eût été purement et simplement un marchand de notes, pourquoi eût-il modifié sa première manière, qui lui avait valu en Italie des triomphes si éclatants, et qui était après tout la plus sûre? car ce n'est qu'avec le temps, et un bien long temps souvent, que la vérité se fait jour et réussit à surmonter tous les obstacles. Il ne faut donc pas prendre ces paroles à la lettre, il faut les regarder comme la boutade sans portée d'un homme en passe d'ébriété.

Cette réconciliation parut sincère; et c'était très-franchement, très-cordialement que ces deux grands génies musicaux s'étaient tendu la main. Mais dépendait-il bien d'eux de n'être plus ennemis? Ils appartenaient chacun à un parti qui n'avait abdiqué, lui, ni ses haines ni ses rancunes, et qui saurait parfaitement brouiller les cartes de nouveau lorsque cela lui conviendrait: en effet, la trêve fut courte, et les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, comme on va voir.

IV. — CÉSAR ET POMPÉE.

L'Opéra avait, une fois encore, changé de direction; Devismes avait succédé à Berton. Il prie, un matin, Piccini de venir le voir; il a quelque communication importante à lui faire. Le musicien n'a garde de manquer au rendez-vous.

— Tenez, lui dit Devismes, voici un excellent poëme que je vous propose de mettre en musique : c'est *Iphigénie en Tauride*. M. Gluck en fait une autre; et c'est pour le coup que le public impartial pourra décider entre vous. On verra, comme en Italie, deux maîtres composer le même ouvrage; c'est un usage que je veux introduire en France.

— Mais il faudrait pour cela que ce fût le même poëme.

— Ce n'est pas tout à fait le même poëme, mais c'est le même sujet et le même plan; et vous pouvez vous en rapporter à moi du choix que j'ai fait pour vous.

Piccini, bien qu'ébranlé, se rappela tout le bruit qui avait été fait à propos de *Roland*.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, les préventions et

L'accolade de Gluck et de Piccini.

même les haines qui existent contre moi, sans que j'y aie donné lieu, Si l'*Iphigénie en Tauride* de M. Gluck était entendue la première, on ne voudrait plus entendre la mienne.

Devismes se hâta de le rassurer.

— Je vous donne ma parole d'honneur, lui répliqua-t il, que votre ouvrage sera mis au théâtre avant le sien ; donnez-moi la vôtre, à votre tour, que vous ne parlerez de ceci à personne, pas même à vos plus intimes amis... Je me suis assuré par moi-même, et par l'examen des gens de lettres du meilleur goût, que ce poëme est un très-bel ouvrage.

Piccini se renferma chez lui, fidèle à son engagement de ne rien dire, et se mit au travail avec ardeur. La lutte ne l'effrayait pas ; il croyait en lui ; il ne demandait aux autres que l'impartialité que l'artiste a le droit d'attendre de ses juges. Il avait déjà écrit les deux premiers actes, quand le bruit courut que le chevalier, qui était allé faire un voyage en Allemagne, revenait avec une *Iphigénie en Tauride*. Cette nouvelle ne le frappa que médiocrement ; elle ne faisait que l'avertir de se hâter; il était le premier en date, l'œuvre de Gluck ne serait représentée qu'après la sienne, il était donc de toute urgence qu'il livrât son ouvrage dans le plus bref délai. Cependant on répandait dans le public que l'opéra de l'*Orphée allemand* (ses amis ne le désignaient pas autrement) devait être mis prochainement à l'étude, et qu'en tout cas c'était la première nouveauté qui serait donnée. Piccini laissait dire ; il savait bien à quoi s'en tenir à cet égard : n'avait-il pas la promesse de Devismes?

Toutefois, ce bruit prenait chaque jour plus de consistance : des gens d'ordinaire bien informés assurèrent que c'était là un fait positif. Sans en croire un mot, Piccini, impressionné à la fin par ces propos, que le directeur de l'Opéra eût dû démentir, se transporte chez ce dernier, lui dit que la moitié de sa partition est écrite, et qu'il espère dans peu lui remettre le reste. Devismes, tout en lui faisant le meilleur accueil, parut embarrassé. Piccini, qui s'en aperçut, rappelle leurs engagements mutuels, et le presse tellement, que celui-ci, brûlant ses vaisseaux, lui avoue qu'il se voit forcé, quel que soit son vif désir de lui être serviable, d'ajourner la représentation de son *Iphigénie en Tauride* après celle de Gluck.

Après celle de Gluck! Piccini, à cette déclaration, bondit comme un lion blessé! Est-ce qu'il n'avait pas la parole de M. Devismes? ne lui avait-il pas assuré que son opéra précéderait celui de Gluck? Est-ce que ce n'avait pas été la condition qui seule l'avait déterminé, lui, Piccini? Devismes convint de tout; mais il n'était pas le maître ; on lui forçait la main, il avait reçu l'ordre de répéter l'œuvre du chevalier. L'auteur de *Roland* a beau lui faire envisager l'énormité d'une pareille injustice, lui rappeler les termes de leur entretien, c'était peine perdue, il prêchait un converti. Devismes convient de tout, déplore la contrainte où il est de manquer de parole ; mais que Piccini lui indique un moyen de faire autrement. Le pauvre musicien, qui vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de lui, le quitta, la mort dans l'âme. Il n'eût été ni époux ni père, qu'il se fût jeté à l'eau. C'était là ce qu'on voulait! l'abreuver d'assez d'amertumes pour qu'il renonçât à lutter plus longtemps contre un adversaire pour lequel tous les moyens de succès étaient bons! Jamais heure aussi cruelle n'avait encore sonné pour Piccini.

La seule chose qui eût pu le venger, c'eût été un échec essuyé par son insolent rival. Hélas! c'était tout le contraire qui devait arriver. Le succès de l'opéra du chevalier, représenté le 18 mai 1779, dépassa tous ses précédents triomphes. L'*Iphigénie en Tauride* de Gluck est une page splendide, d'une austérité tout antique, et qui méritait de toute façon l'ovation qu'on lui fit. — Il n'y a qu'un beau morceau, répétait-on, c'est l'opéra entier. Le sommeil d'Oreste est resté comme l'une des plus magnifiques choses qui aient été créées.

Si l'engouement fut grand, il était mérité; mais tout cela devait retomber sur Piccini, comme le rocher de Sisyphe ; il en fut écrasé. Sa musique à lui eût été la plus belle musique du monde, qu'on n'eût pas voulu l'entendre, la juger encore moins. Désormais il y avait un préjugé contre son œuvre. Le public ne consent pas volontiers à revenir de ses impressions et de ses jugements ;

il se porterait au théâtre avec un sentiment inavoué d'hostilité, dont l'infortuné Piccini ne devait pas espérer triompher. Et pourtant c'était dur de renoncer à des espérances que renversaient en un instant l'arbitraire et la mauvaise foi de ses adversaires. Il se désolait et se répandait en plaintes amères contre l'injustice des hommes devant ses amis, qui essayaient de le consoler de leur mieux. Tout en se lamentant, il s'avise de montrer le poëme à l'un d'eux, Guiguenée, l'historien le plus complet de cette mélancolique histoire. Dès les premiers vers, celui-ci pousse une exclamation : le poëme était plus que détestable. S'il n'eût été que plat ! mais il était ridicule. On avait odieusement abusé de son ignorance de la langue pour lui donner un livret que n'eût pas avoué un écolier.

Piccini leva tristement les yeux au ciel en apprenant ce nouveau malheur.

— Mais ne peut-on corriger? demanda-t-il avec angoisse.

— Il faudrait tout refaire, répondit Ginguenée.

— Eh ! refaites, mon ami, dit-il avec un accent plaintif, tâchez seulement de conserver ce que vous pourrez des deux premiers actes. Corrigez sur la musique, et, pour les deux derniers, refondez-les en entier, s'il le

Piccini et le premier Consul Bonaparte.

faut. J'aurai l'agrément de l'auteur pour ce que vous aurez fait.

Si vous voulez un échantillon de ce poëme, nous vous citerons ces deux vers; c'est tout ce qu'il en faudra pour vous donner une idée du talent poétique de M. Dubreuil.

C'est Oreste qui parle :

Oui, je le suis, je suis le fils d'Agamemnon.

Et Thoas de répondre :

Eh! que m'importe à moi qu'il soit ton père ou non!

Ce dernier vers est de toute force, et nous comprenons la fureur de M. Dubreuil quand, plus tard, il s'aperçut des modifications assez notables apportées à sa pièce. Piccini, en se faisant fort d'obtenir l'agrément de l'auteur, s'aventurait beaucoup. Il eut plus d'un embarras de ce côté, et obtint, non sans peine, le maintien des corrections et des suppressions de Ginguenée ; car il était écrit qu'il se meurtrirait à tous les angles et à toutes les aspérités qu'il soit donné à un pauvre artiste de rencontrer. Mais ce n'était pas la dernière épreuve qu'il trouverait sur sa route.

Marmontel, avant qu'il fût question de cette malheureuse *Iphigénie*, lui avait remis le poëme d'*Atys* ; mais Piccini avait dû laisser là le travail commencé pour s'at-

teler au chef-d'œuvre de M. Dubreuil. Il reprit l'œuvre interrompue, s'y consacra exclusivement, et l'acheva avant la fin de 1779. *Atys* ne fut toutefois représenté que le 22 février suivant. Si jamais représentation fut orageuse, ce fut celle là. Tout fut mis en jeu pour faire tomber la pièce : rires étouffés, murmures, toux, chuchotements, rhumes de complaisance. Les nez qu'on mouchait couvraient la voix des chanteurs et de l'orchestre. Piccini crut et dut croire à une chute complète. Mais les jours suivants le vengèrent de cette soirée, chaque représentation ne faisait que grandir le succès de cet opéra charmant. Le sommeil d'Atys obtint tous les suffrages. Rien de plus délicieux, en effet, que ce morceau, qui a survécu au reste de la partition, emportée par ce dieu inexorable, le Temps.

Piccini eut quelques jours de joie et de bonheur. Mais ce bonheur, cette joie étaient troublés par le fantôme de cette *Iphigénie en Tauride*, qu'un sort cruel condamnait à l'obscurité et au sommeil. Piccini avait accepté le combat; non-seulement la lutte ne l'avait pas effrayé, mais il l'avait désirée; il fallait que le sort décidât une bonne fois entre Gluck et lui, et cela ne pouvait avoir lieu que lorsque les deux rivaux s'escrimeraient sur le même terrain. Aussi ne pouvait-il se résoudre à abandonner ses premiers desseins. Ginguenée avait refait le poëme, il le reprit de nouveau, composa la musique des deux derniers actes, et, après s'être entendu avec le rétif auteur du manuscrit primitif, il livra son enfant à tous les hasards et à toutes les éventualités de la représentation.

Le public, le soir de la première, sortait sans pouvoir se prononcer sur le mérite de l'œuvre. Le bruit, l'émotion, le brouhaha naturel aux foules, le concours tempétueux des curieux entassés dans cette salle trop petite pour une telle affluence, rendaient impossible tout jugement définitif. L'on convenait qu'il y avait de belles parties, des passages d'une énergie et d'une passion que l'on avait refusées jusqu'alors à Piccini, l'on citait surtout un air de Pylade commençant ainsi : *Oreste, au nom de la patrie!* plein d'élan, de force, de puissance; mais, quant à l'ensemble, il fallait remettre l'arrêt à une seconde audition.

Le surlendemain, chacun était à son poste, les amis et les zoïles. Le principal rôle, le rôle d'Iphigénie, avait été confié à Mlle La Guerre, qui occupait alors la renommée de plus d'une façon. Si ce n'était pas une artiste d'une haute intelligence, c'était un instrument magnifique, une belle voix dans toute sa jeunesse et sa limpidité; la beauté de la demoiselle faisait le reste. Iphigénie paraît, elle va chanter. On eût entendu dans la salle le vol d'une mouche. Mais Iphigénie hésite, elle vacille; ses traits sont altérés, ses yeux vagues; ses jambes fléchissent. Qu'a donc Iphigénie? Si ses jambes faiblissent au premier acte, au quatrième que sera-ce donc? Mais écoutez! elle chante. Cela du chant! mais c'est tout au plus s'il sort de cette poitrine très-*émue* des sons rauques, étouffés, sourds, à peine saisissables. Le public se demande ce que cela veut dire; mais, ce n'était que trop clair, et il ne devait pas tarder à deviner la cause d'une émotion qui n'était ni dans les intentions du poëte ni dans celles du musicien.

Mlle La Guerre avait une petite faiblesse; mais qui n'a pas la sienne? elle était un peu de l'avis de Grégoire, elle *aimait mieux boire*. Le mot est lâché, elle aimait le vin. Si elle ne l'eût aimé qu'un peu! mais elle l'aimait trop. Il y avait, tout près de l'Opéra, un cabaret tenu par Bargé, à l'enseigne de *Pygmalion;* elle s'y rendait avec Julie, sa bonne, et demandait là des inspirations au vin, qui ne faisait parfois que trop bien les choses. Mais pourquoi chez Bargé? La demoiselle, qui laissa à sa mort dix-huit cent mille livres, pouvait se donner ces petites douceurs sans sortir de chez elle; mais née dans la dernière classe du peuple, elle en avait conservé les goûts, et elle se sentait instinctivement entraînée vers le milieu d'où le hasard, un hasard bien étrange, l'avait tirée pour la jeter dans ce monde élégant, brillant, dissipé, que sa beauté et son talent lui avaient ouvert. Il est des natures qui, comme cette clef du conte de *Barbe-Bleue*, ne se débarrassent jamais de leur tache originelle. Quoi qu'il en soit, la demoiselle, ce jour-là, sans doute pour se donner du ton, avait sacrifié au dieu Bacchus avec une imprudence dont elle allait faire partager les conséquences au pauvre Piccini.

Rentrée dans la coulisse, après la première scène, elle se baigna le visage et mit tout en œuvre pour reconquérir le calme et la lucidité de ses idées, ce à quoi elle parvint mieux qu'à retrouver la complète justesse et la parfaite netteté de sa voix. Elle eut l'intrépidité de reparaître et de jouer tout le rôle au milieu des rires et des chuchotements du public, pour lequel dès lors Piccini cessait d'exister. On cite de M. de Cossé un bon mot qui fit fortune et courut tout Paris :

— Ce n'est pas Iphigénie *en Tauride*, c'est Iphigénie *en Champagne*.

Le soir même, un ordre du roi envoyait celle-ci coucher au For-l'Évêque.

Elle en sortait, deux jours après, pour reprendre son rôle. Elle devait avoir quelques craintes sur la réception qui lui serait faite; et ce ne fut pas, malgré sa vaillance, sans une certaine appréhension qu'elle mit le pied sur le théâtre. Un hasard heureux la servit et vint changer en bravos les huées auxquelles elle devait s'attendre. Elle entrait en scène en chantant ces deux vers :

O jour fatal, que je voulais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie!

Elle se les appliqua avec de tels airs d'humilité et de componction, que le bon parterre n'eut pas la force de lui tenir rigueur. Restait à mériter le pardon généreux qu'on eût pu lui faire acheter plus cher. Mais elle chanta ce soir-là comme un ange, avec un bonheur d'expression à la hauteur de l'œuvre du maître. On put juger dès lors l'*Iphigénie* de l'Orphée italien et comparer sainement les deux ouvrages rivaux.

La palme devait rester et resta à Gluck, dont la musique a un cachet de grandeur et d'austérité auquel n'atteint pas la partition, fort remarquable d'ailleurs, de son émule. Les piccinistes contestèrent cette victoire, et les gluckistes, par leur violence, firent tout pour compromettre leur triomphe. Mais, à cette heure, le problème est tout résolu. La supériorité du chevalier n'est contestée par personne.

Gluck, peu de temps après, quittait la France pour n'y plus revenir. Il se retirait à Vienne, où il devait bientôt s'éteindre dans sa gloire, environné de l'admiration et des respects de toute l'Allemagne.

Des fouilles faites, il y a peu d'années, dans le cimetière de Watzletusdief et qui avaient pour objet le tombeau de Mozart, amenèrent la découverte de la pierre tumulaire de l'auteur d'*Orphée*, entièrement recouverte de mousse et fendue par le milieu. Elle était masquée par un splendide mausolée appartenant à un opulent banquier dont le fils avait fait banqueroute en ruinant plusieurs familles.

L'épitaphe est digne du maître. La voici dans son laconisme tout antique :

« Ci-gît un honnête homme allemand, un bon chrétien et un mari fidèle, Christophe, chevalier de Gluck, maître dans l'art de la musique, mort le 15 novembre 1787. »

En apprenant la mort de son rival, Piccini fit une démarche qui donne la mesure de cette belle âme et de ce cœur généreux, Il proposait de fonder, par souscription, *en l'honneur de l'homme*, disait-il, *à qui notre théâtre lyrique doit autant que la scène française au grand Corneille*, un concert annuel qui aurait lieu à chaque anniversaire de sa mort, et composé uniquement de sa musique. Ce projet eut le sort de bien d'autres inspirations généreuses : il séduisit quelques esprits plus enthousiastes que constants, qui se refroidirent vite, et fut abandonné par ceux auxquels avait le plus souri la proposition de Piccini. Mais ne se sent-on pas attendri jusqu'aux larmes de la mansuétude de l'Italien? Gluck eût-il été capable d'une telle abnégation? En bonne conscience, nous en doutons.

Si, dans sa lutte avec ce géant, Piccini avait eu trop manifestement le dessous, il est juste de constater que l'œuvre la plus remarquable de l'auteur de *Roland* et d'*Atys*, son chef-d'œuvre, pour tout dire, ne parut qu'après la retraite de son illustre rival. L'on se doute bien que nous voulons parler de *Didon*. Didon, cette reine infortunée, si tendre, si cruellement délaissée, était le sujet le plus approprié au naturel aimant, affectueux, sensible à l'excès, de Piccini.

— Même quand je ne composais pas, disait-il, je ne faisais que pleurer en pensant à Didon. Je me disais sans cesse : « La pauvre femme! »

Piccini écrivit cette belle partition, chant et basse, en dix-sept jours. L'orchestration ne lui coûta que quinze jours au plus. Les idées affluaient ; la verve l'étouffait ; sa plume était impuissante à seconder l'inspiration débordante. Il y allait pourtant plus que d'un succès ordinaire. Maintenant que Gluck avait quitté la partie, il fallait bien qu'on lui opposât un antagoniste autre, et cet antagoniste, autour duquel se réunirent les gluckistes, fut Sacchini, Sacchini qui ne devait qu'au seul Piccini la possibilité d'entrer en lutte avec lui ; car sans doute ne fût-il pas venu sans son secours à bout des difficultés qu'il rencontra tout d'abord.

Celui-ci débutait par une partition dont on disait merveille, et qui, en effet, est demeurée une très-belle chose, *Chimène*. L'on affectait, dans la coterie gluckiste, d'élever *Chimène* aux nues et de semer les bruits les plus fâcheux sur le compte de la *Didon*. Il fallait que l'œuvre de Piccini fût véritablement puissante pour triompher de pareilles insinuations, perfidement colportées de la coulisse au salon. Mais telle fut la gloire de *Didon*, que Mme Saint-Huberti interprétait, il est vrai, avec tant d'intelligence, de passion et de sentiment, que *Chimène*, si prônée à l'avance, fut écrasée par sa rivale, représentée trois fois coup sur coup à Fontainebleau. Le roi fit de cette dernière le plus grand éloge qu'on puisse adresser à une partition :

— Cet opéra, dit-il, me fait l'impression d'une belle tragédie.

Si *Didon* n'est pas la dernière œuvre de Piccini, ce fut son dernier succès. Les ouvrages qui suivirent, et parmi lesquels nous citerons *Pénélope* et *Clytemnestre*, ne réussirent que faiblement. La *Cecchina* et *Didon* furent les deux seuls oasis du désert aride de cette vie d'artiste si constamment troublée. Aux souffrances et aux déboires de l'amour-propre allaient succéder les transes et les détresses de la misère, ou de ce qui y ressemble fort. La Révolution venait d'éclater ; le trône, en s'écroulant, emportait avec lui bien des fortunes et des existences en dehors du monde de la politique et des affaires. En un instant, Piccini vit lui échapper et la pension de six mille livres, qui avait été la condition de son établissement en France, et les trois mille livres que lui faisait l'Opéra. Il perdit, en outre, une pension sur le Trésor, souscrite par M. de La Borde, pour prix des leçons données à ses filles. Il fallait partir, partir au plus tôt, et quitter cette terre bouleversée, qui avait autre chose à faire que de tenir les contrats du passé.

Piccini prit cette résolution extrême au mois de juillet 1791, et posait le pied, lui et sa famille, dans Naples, au mois de septembre. Un an après, il mariait l'une de ses filles à un négociant français, dont les idées de liberté et d'indépendance devaient attirer sur l'inoffensif Piccini l'animadversion de la cour et de la noblesse. Voilà l'auteur d'*Atys* et de *Didon* métamorphosé en jacobin, et bientôt consigné dans sa maison par le ministre Acton, qui lui défendit de se montrer en public, comme si son aspect seul eût dû être l'étincelle d'un immense incendie. Cette claustration ne dura pas moins de cinq ans, après lesquels il obtint du roi la permission d'aller à Venise, où le chanteur David lui avait trouvé un engagement. Mais le voyage à Venise n'était qu'un prétexte : Piccini prit la route de Rome, où on lui fournit les moyens de retourner en France, après une absence de sept années.

Il y fut reçu avec de grands honneurs par Gossec, Chérubini, Méhul, Le Sueur et Martini, les maîtres de l'école française, qui commençait à se former. On lui accorda un logement à l'hôtel d'Angevilliers, avec cinq mille francs pour s'installer, et quatre mille francs, tant sur l'Opéra que sur les encouragements littéraires. C'était peu, et il était grand temps pour lui, comme pour la France, que vînt le 18 brumaire. Il adressa au premier Consul une requête, qui ne demeura pas sans réponse. Bonaparte l'invita à le venir voir au Luxembourg, et se montra charmant pour l'illustre vieillard. Il alla au devant de lui, lui prit les mains affectueusement, et, malgré ses résistances, le fit asseoir :

— Asseyez-vous, je vous prie, lui dit-il, un homme de votre mérite ne doit se tenir debout devant personne.

Des jours heureux, des jours tranquilles pouvaient encore luire pour le pauvre Piccini, autour duquel se groupaient, d'ailleurs, une femme adorée et des enfants bien-aimés. Mais il était écrit que sa vie se passerait à voir fuir le bonheur comme un mirage, sans l'atteindre jamais. Épuisé, malade, il alla chercher à Passy un air plus pur et plus salubre. Mais il était trop tard, rien ne pouvait plus éloigner sa fin prochaine. Il mourut dans cette dernière retraite, le 7 mai 1800, à l'âge de soixante-dix-sept ans, au milieu des siens, dont il était l'amour et la providence.

Il fut inhumé à Passy même. Voici l'inscription qu'on traça sur la pierre en marbre noir qui recouvrait sa tombe :

« Ici repose Nicolas Piccini, maître de chapelle napolitain ; célèbre en Italie, en France, en Europe ; cher aux arts et à l'amitié ; né à Bari, dans l'État de Naples, en 1728, mort à Passy, le 17 floréal an VIII. »

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

FIN.

LES INONDATIONS DE 1856.

Les inondations de 1856 resteront une des plus cruelles pages de l'histoire des désastres de la France, en même temps qu'une des preuves les plus glorieuses de son dévouement et de sa charité.

Voici deux épisodes entre mille qui donneront l'idée des ravages du Rhône, de la Saône, de la Drôme, de la Loire, du Cher, du Loiret, de l'Isère, du Lot, du Drac et de presque tous les fleuves débordés. C'est 1° l'état de la Guillotière et des autres faubourgs de Lyon après l'écoulement des eaux, et 2° la catastrophe de Barjac dans la Lozère, la plus affreuse de toutes, et celle dont on a le moins parlé. De part et d'autre, les renseignements nous viennent de témoins oculaires.

1° Les quartiers de la rive gauche du Rhône ne sont plus qu'une vaste ruine. On trouve des maisons couchées dans tous les sens, suivant les capricieuses directions de l'ouragan des eaux. Des appartements partagés par le milieu laissent voir, jusqu'à la hauteur du troisième, des ustensiles de cuisine, des métiers, des rideaux, des lits, des vêtements accrochés aux murailles. Sur le sol, c'est une mare fétide et boueuse où se mélangent les détritus du fleuve et les débris des ménages dispersés. Le long des chemins, tout est bouleversé sens dessus dessous, enchevêtré avec ce désordre que le vent met dans la paille ou les feuilles mortes, quand il les emporte en tourbillons. Nous avons entendu des soldats s'écrier au milieu du cataclysme, accablés moins encore par le poids de la fatigue que par l'horreur du drame : — Nous regrettons les tranchées de Sébastopol ! Les rues, ou plutôt ce que l'on appelait des rues, sont bordées de monceaux de meubles et d'outils, de linges et de hardes, brisés, souillés, que les malheureux habitants arrachent des ruines par fragments et par lambeaux pour les faire sécher. Eux-mêmes sont parqués au milieu de leurs effets, faisant cuire quelques aliments sur des feux improvisés en plein air, et couchant sur des tables, des bancs, des paillasses humides. Quelques-uns se mettent avec énergie à débrouiller le chaos semé autour d'eux ; d'autres paraissent démoralisés ; ils pleurent ou regardent fixement, d'un œil sec et hébété. Des vêtements en lambeaux ou souillés d'une boue liquide les défendent mal contre l'humidité du sol et la fraîcheur malsaine des nuits. Quelques femmes ont des enfants suspendus à leurs mamelles, et n'ont, hélas ! à leur donner qu'un lait appauvri par des souffrances de toute sorte. La foule des curieux circule dans ce dédale de misères morales et matérielles ; elle s'y perd, et quand elle trouve une issue, elle sort triste, morne, silencieuse et navrée.

Et d'autres maux vont succéder à ceux-là, car la température est redevenue très-chaude ; le soleil pompe les eaux dont l'écoulement a lieu avec peine, et auxquelles sont mélangées des substances de toute nature. D'insupportables odeurs commencent à s'en exhaler. Jugez-en par ce simple fait, que vous ne lirez pas sans frémir. En bouleversant les cimetières, l'ouragan en a arraché les cadavres anciens et nouveaux, qu'il a dispersés dans la campagne, semés dans les faubourgs, accrochés aux branches des arbres, et lancés jusque dans les chambres des vivants ! Des orphelins ont reconnu leur père, des veuves leur mari, des mères leurs enfants ; et plus à plaindre encore sont ceux qui cherchent en vain dans ce chaos de débris humains les restes de ce qu'ils ont aimé !...

2° A Barjac, entre Mende et Marvejols, dans la plus fertile vallée de la Lozère, le débordement du Lot a entraîné la chute d'une montagne, l'écrasement de plusieurs villages, et toutes les conséquences que vous pouvez imaginer.

Le premier jour, des bruits souterrains avaient été entendus sans causer une crainte qui aurait paru exagérée.

Le jour suivant, plusieurs craquements dans les habitations occasionnèrent de sérieuses inquiétudes. La terre semblait frémir convulsivement : un grand drame se préparait. Dès le soir, quelques habitants donnèrent le signal du départ, et entraînèrent heureusement le reste de la population. Il fallait bien éviter une mort certaine... Le moment fatal était arrivé ; les sourds grondements se multipliaient, le déchirement et l'engloutissement de la montagne étaient imminents.

A peine descendus de ce riant coteau qui n'a que fleurs et verdure, tout a changé derrière les fugitifs !... Un effroyable événement a dû s'accomplir de onze heures à minuit, mais les malheureux n'ont pu le voir. Un immense roulement, mêlé à un bruit qu'aucun mot ne peut dépeindre, leur a seul appris qu'ils n'avaient plus ni champs ni habitations.

L'ancienne pente de la montagne, sur une étendue de quarante-huit hectares, présente aujourd'hui, à côté d'un abîme sans fond, une surface presque uniforme. Un verger entier, qui dominait la colline, remplace l'ancien lit de la rivière. Les traces de la route impériale, interceptée sur une longueur de cinq cents mètres, se retrouvent à une grande distance du lieu où cette route était tracée.

Des haies vives, des murs, des fossés ont été transportés à plus de cent mètres de leur position sans éprouver un changement de forme. Plusieurs maisons ne paraissent plus, d'autres, plus rapprochées de la plaine, laissent voir quelques ruines, etc., etc.

L'élan des souscriptions en faveur des inondés a été admirable en France. Voici un exemple que nous citons aux plus petites communes. A Marly-le-Roi, dans l'ancienne résidence de Louis XIV, on a imaginé de faire tourner les plaisirs de la fête patronale au profit des victimes des désastres. Un concert a été donné sous la tente des bals champêtres. Les cuirassiers de la garde en ont fait les honneurs avec des artistes fort amusants et fort obligeants de Paris. On a quêté fructueusement dans un intermède, et tout le monde a été généreux et content. Que chaque commune de France en fasse autant, et bien des millions seraient à joindre aux millions déjà encaissés par la Commission de secours.

P.-C.

LES TROIS SOUVERAINES CRÉOLES.

MAINTENON. VALIDÉ. JOSÉPHINE.

L'impératrice Joséphine. Mme de Maintenon La sultane Validé. Dessins de Pauquet.

En voyage, un moyen plus sûr que la vapeur d'abréger la longueur du chemin, c'est d'avoir des compagnons aimables. On cause, on jase, on devise, et, tout en devisant, en jasant, en causant, on joint, sans s'en apercevoir, le point A au point B, ce qui est la solution de tout problème de locomotion.

Nous venions de lever l'ancre, — c'était le jour même où la France déclarait la guerre à la Russie, — et notre navire avait le cap sur la Martinique.

La traversée de l'Atlantique est longue : dix-huit cents lieues ! l'amabilité des touristes en fit une promenade. Jamais, il est vrai, plus heureuse réunion de passagers n'avait animé le pont d'un vaisseau. Plusieurs femmes créoles, qui étaient venues passer la belle saison en France, se hâ-

taient, aux premières piqûres du froid, de regagner le soleil du tropique. Un jeune officier de marine, en retour de congé, charmait ces dames par ses saillies spirituelles et sa verve galante. Enfin, à la tête de notre société flottante, siégeait un conseiller colonial, magistrat de mérite, qui n'a pas cru déroger à la dignité de la toge en dotant notre petite patrie d'outre-mer d'une histoire fort intéressante et fort curieuse (1).

Dès nos premières entrevues, la conversation roula, vous le pensez bien, sur les événements que nous laissions après nous, et sur le pays vers lequel nous naviguions. Les rapprochements étaient piquants à établir, et nous ne pouvions souhaiter des narrateurs plus compétents.

— Une jolie histoire à écrire, disait le conseiller, serait celle des îles devenues célèbres, soit parce qu'elles ont été le berceau de personnages illustres, soit parce qu'elles ont servi à ces personnages d'asile pendant leur vie, ou de tombeau après leur mort. Le programme en serait riche : sans parler de l'archipel grec, dont chaque écueil est un souvenir, on trouverait aux époques récentes de glorieuses pages à tracer. Brilleraient, en première ligne, la Corse, l'île d'Elbe, Sainte-Hélène, noms immortels, comme le nom même de Napoléon !

« Là fut son berceau ! là sa tombe ! »
Pour les siècles c'en est assez.
Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés !

Notre petite île de la Martinique, la Madanina des Caraïbes, la Suisse des Antilles, comme aiment à l'appeler les marins, cette terre si française et pourtant si peu connue, n'occuperait pas assurément la dernière place dans cette statistique insulaire. Dans le cours d'un siècle et demi, la Martinique a donné une reine et une impératrice à la France, une sultane à la Turquie. Christophe Colomb, en découvrant ce point imperceptible du nouveau monde, le même jour que les Portugais découvraient Sainte-Hélène, préparait le berceau de trois des plus illustres souveraines du monde ancien. La reine eut la mission d'assister les dernières années du plus puissant des monarques, dont la voix expirante lui murmurait ces paroles : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir !* La sultane exerça sur les mœurs barbares de l'empire ottoman cette influence française, source de réformes qui rendent le règne de son fils célèbre dans l'histoire de l'islamisme ; l'impératrice, enfin, eut l'insigne mérite d'avoir encouragé la gloire naissante du plus grand des héros que les siècles aient produit.

Ce n'est pas tout, et voici précisément le côté singulier de ces rapprochements historiques : la sultane et l'impératrice, nées la même année et presque du même sang ; placées, par le jeu bizarre de la fortune, aux deux extrémités de l'Europe, devaient, en 1853, par leurs petits-fils réunir l'Occident et l'Orient. Ainsi, dans la grande question qui tient actuellement en éveil les nations du globe, la petite île oubliée de l'Amérique septentrionale revendique la plus belle part, puisque Napoléon III et Abdul-Medjid, alliés contre la Russie, ont l'un et l'autre pour aïeule une créole martiniquaise...

Ici, une troupe de pétrels et d'albatros, qui tournoyaient sur le sillage du gouvernail, détourna l'attention de l'auditoire. Déjà notre ingénieux conteur allait descendre des hauteurs de l'histoire à des observations d'ornithologie marine... Mais il comptait sans la curiosité des voyageuses. Alléchées par les aventures romanesques de leurs illustres compatriotes, elles supplièrent le conseiller colonial de raconter la vie des trois souveraines créoles.

Le magistrat recueillit ses souvenirs ; puis, après un court moment de silence :

— J'y consens, reprit-il en souriant ; mais que Leurs Majestés la sultane et l'impératrice daignent céder le pas à la reine : la femme du grand roi ne doit pas attendre.

Nous nous serrâmes sur nos bancs autour de la dunette ; et, quand on n'entendit plus que le gémissement sourd de la lame, le roulement de la barre du timonnier et le sifflement de la brise dans les cordages, l'historien commença ainsi :

I. — LA REINE.

C'était vers la fin de l'année 1636. D'Enambuc, le fondateur des premières colonies françaises de l'Amérique, victime des fatigues et des souffrances qu'il avait éprouvées, voyait s'approcher le terme de sa laborieuse carrière, lorsqu'il apprit la nouvelle que son lieutenant à la Martinique avait péri dans un naufrage. Ne pouvant quitter sa résidence de Saint-Christophe où l'enchaînait la maladie, il nomma l'un de ses neveux, Du Parquet, gouverneur de son établissement naissant. Le jeune Du Parquet, accompagné de quinze habitants de Saint-Christophe, partit donc de cette île pour aller prendre la direction de la Martinique. Parmi ces quinze habitants de Saint-Christophe se trouvaient Constant d'Aubigné et Pierre Dubuc, tous deux fuyant leur patrie ; le premier, calviniste obstiné, proscrit et criblé de dettes ; le second, à la suite d'un duel, où, âgé de dix-huit ans, il avait tué son adversaire. Constant d'Aubigné se fixa à l'ouest de l'île, d'où sortira la reine du plus puissant royaume de l'occident de l'Europe ; Pierre Dubuc à l'est, d'où nous verrons surgir, cent trente ans plus tard, la sultane de l'Orient. Constant d'Aubigné, véritable chevalier d'industrie, sans peur, mais non sans reproche, avait déchiré de la pointe de son épée l'axiome trop gênant : *Noblesse oblige*. Ses beaux faits et gestes lui avaient valu pour tout héritage la malédiction de son père.

« Comme Dieu n'attache pas ses grâces à la chair ni au sang, dit Agrippa d'Aubigné dans ses *Mémoires*, mon fils aîné, nommé Constant d'Aubigné, ne ressembla pas à son père, quoique j'eusse pris tous les soins possibles de son éducation. Je l'avois élevé avec autant d'application et de dépense que s'il eût été un prince. Mais ce misérable s'adonna au jeu et à l'ivrognerie à Sedan, où je l'avois envoyé aux académies..... Il perdoit vingt fois plus qu'il n'avoit vaillant. »

La suite de la vie d'un tel compagnon n'a pas démenti ces honteux commencements. Toutefois, son inconduite ne l'empêchait pas de plaire : il avait la beauté du diable. Il eut l'art de toucher le cœur d'une noble et vertueuse personne, Mlle de Cardillac, et il l'épousa.

Constant ne tarda pas à manger la dot de sa femme. N'ayant plus ni sou ni maille, il avait noué avec le gouvernement anglais des intelligences intéressées, qui, ayant été découvertes, le firent enfermer au Château-Trompette, à Bordeaux, puis dans la prison de Niort. Mme d'Aubigné, à force de sollicitations, obtint enfin l'élargissement de son mari. C'est alors que, voulant tenter de nouveau la fortune, il se rendit à Saint-Christophe, d'où vous l'avez vu s'embarquer pour la Martinique.

Il établit son habitation sur la côte occidentale, au lieu

(1) Je suis heureux de rappeler ici l'*Histoire de la Martinique* de mon compatriote, M. Sidney-Daney.

connu aujourd'hui sous le nom de *Précheur*. A peine y avait-il bâti une case, que sa femme mit au monde une fille, qui reçut le prénom de Françoise (1). La mère de Françoise, pieuse, sévère, courageuse, résignée, éleva sa fille dans la pratique de la plus stricte vertu. Après la Bible, le premier livre qu'elle mit dans les mains de l'enfant fut un volume de Plutarque. La petite Françoise profitait déjà de ces austères leçons. Dès ses plus jeunes années, elle montrait de la réflexion, de la fermeté, de l'élévation dans les sentiments.

Jouant un jour avec la fille d'un économe-planteur, qui avait un ménage d'argent :

— Fanchette, lui dit son amie, n'est-ce pas que mon ménage est beau?... Toi, tu es trop pauvre pour en avoir un pareil.

— C'est vrai, répliqua Françoise ; mais je suis demoiselle, et vous ne l'êtes pas.

Après les chaleurs brûlantes du jour, les canotiers de la côte voyaient la jeune créole, aux longs cheveux bouclés, aux yeux vifs et brillants, courir sous les cocotiers de la plage du *Précheur*, et ramasser les coquillages que lui jetait la vague.

Un soir, ces marins furent attirés par des cris de détresse. Ils descendirent de leurs pirogues, et trouvèrent Françoise enlacée dans les anneaux d'un énorme serpent. Le monstre s'était précipité sur sa victime des touffes de halliers qui bordaient le rivage. Les matelots délivrèrent l'infortunée et la transportèrent inanimée sur l'habitation.

Sa mère, éperdue, essayait de ranimer ses sens. Constant d'Aubigné lisait tranquillement un volume de Plutarque, à la page marquée le matin par sa fille.

— Pourquoi s'alarmer? dit-il à sa femme avec son flegme imperturbable ; Alexandre, dans son enfance, n'a-t-il pas failli être dévoré par un serpent ?... Puisque Françoise a échappé au même danger, c'est que le sort lui réserve, comme à Alexandre, l'immortalité !

La prédiction, toute brillante qu'elle fût, et quoique renouvelée des... Macédoniens, ne calma que médiocrement l'anxiété de la mère, qui, d'ailleurs, avait peu de foi dans le prophète Constant. Mais l'avenir la justifia ; d'Aubigné, une fois en sa vie, avait dit vrai. Françoise fut quitte pour la peur des étreintes du reptile ; son nom est immortel.

Cependant l'habitation du *Précheur* touchait à la ruine. Mme d'Aubigné et sa fille furent réduites à travailler la terre pour vivre. Françoise, en attendant une cour plus splendide, avait le département d'une petite basse-cour.

— Je commandais dans la la basse-cour, a-t-elle dit depuis, et c'est par là que mon règne a commencé.

Tous les matins, un loup sur le visage pour conserver son teint, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier à son bras, elle allait jeter la pâtée aux poules et aux canards, et garder les dindons dans la savane.

« On a vu des rois épouser des bergères! » répétait-elle aux passants, qui riaient et se moquaient de son humiliation.

Constant d'Aubigné, harcelé par ses créanciers, avait sollicité, dans sa profonde misère, une place militaire. La pauvre famille attendait de jour en jour la nomination. Mais lorsqu'enfin le courrier s'arrêta, un matin, au seuil de l'habitation, on aperçut, au même instant, le corps du misérable habitant, étendu sur un brancard et baigné dans son sang. Au milieu de ses orgies, le gentilhomme ruiné avait provoqué en duel un adversaire plus adroit ou plus heureux que lui ; il avait été frappé mortellement.

La veuve et la fille laissèrent les créanciers se disputer les bribes de la succession, et rentrèrent en France.

Il y avait en ce temps, à Paris, dans une chétive maison du Marais, un salon, pour ne pas dire un taudis, qui rivalisait d'esprit avec la société élégante et recherchée de l'hôtel de Rambouillet. Le ton y était moins châtié, le langage plus libre. Des gens de la cour et des gens de lettres s'y trouvaient en compagnie de Marion Delorme et de Ninon de Lenclos. Turenne et Boisrobert, Sévigné et Patru, Mignard et la Sablière, Scudéry, Lebrun, Segrais, La Motte, Balzac... s'y coudoyaient à l'avenant, tous, au demeurant, bons vivants et gais commensaux. La joie, la folie, des soupers où chacun apportait son plat, tels étaient les frais de ces réunions. Au milieu de l'assemblée trônait un petit homme d'une figure grotesque, devenu difforme par la maladie et constamment rongé par la souffrance, mais riant toujours et faisant toujours rire autour de lui. Il s'intitulait « le cul-de-jatte, le doyen des malades de France, le raccourci de la misère humaine. » Ce petit homme était Paul Scarron, l'auteur du *Roman comique*, de *l'Enéide travestie*, de la *Mazarinade*, etc.

Parmi les courtisans du burlesque Apollon se présenta, un beau soir, un certain commandeur de Poincy, naguère aussi peu ingambe que le cul-de-jatte, et cloué sur son fauteuil par la goutte.

— Que vois-je ? s'écria le poëte bouffon de sa voix stridente ; l'ombre de Poincy sans l'ombre d'une béquille !

— Non pas l'ombre, répartit le commandeur ; mais Poincy en personne.

— Et ta goutte ?... si tant est que tu n'es pas une ombre !

— Chanson ! répondit le commandeur en cambrant ses jarrets et en exécutant gaillardement sur ses talons une pirouette en demi-cercle. J'ai passé l'Océan avec des membres perclus, je l'ai repassé, vive Dieu ! droit comme un I. Le climat de la Martinique a fait ce beau miracle.

— Pardieu ! répliqua Scarron, nous ne ressemblâmes pas toujours à un Z, et nous eûmes,

Il t'en souvient, Ninon !
Il t'en souvient, Marion !...

Nous eûmes la taille bien faite dans notre jeunesse. Je veux tenter des climats coloniaux : du diable si les feux du tropique ne dégèlent pas mes membres (1) !

Des compagnies nombreuses se réunissaient pour se transporter aux colonies ; il était de mode de prendre des actions dans ces compagnies. Non-seulement Scarron y plaça une somme de trois mille livres, mais il s'était décidé à s'embarquer.

« Mon chien de destin, écrit-il à Sarrazin, m'emmène dans un mois aux Indes occidentales... Adieu, France,

(1) M. le duc de Noailles, dans son *Histoire de Mme de Maintenon*, fait naître cette femme célèbre dans la conciergerie de la prison de Niort. Saint-Simon dit qu'elle est « née aux îles de l'Amérique ». La version du chroniqueur du règne de Louis XIV est très-accréditée, seulement on n'est pas d'accord sur l'île. Les uns veulent que Françoise ait reçu le jour à Saint-Christophe, les autres à la Martinique, d'autres pendant la traversée de Saint-Christophe à la Martinique, et ils rapportent même que l'enfant fut sur le point d'être jetée à la mer, parce qu'on la croyait morte. Dans tous les cas, Françoise d'Aubigné serait venue à la Martinique à peine âgée de *un an*.

(1) D'après La Baumelle, ce fut à la suite d'une équipée de carnaval, au Mans, que, s'étant élancé dans la Sarthe glacée, Scarron en ressortit paralysé.

adieu, Paris ! adieu, tigresses déguisées en anges ! adieu, Ménage, Sarrazin, Marigny ! Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura... ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. »

Pour mieux ruminer ses projets de pérégrination transatlantique, le poëte avait fait rouler sa chaise près d'une fenêtre qu'éclairaient les gais rayons du soleil levant. Quelle fut sa surprise en apercevant dans la maison d'en face, à l'étage correspondant au sien, une organisation toute nouvelle, qu'il n'avait pas encore observée ! Sur le balcon brillaient à la lumière du ciel les coquillages les plus variés, rangés avec une symétrie exquise. Dans la pièce du fond, étaient étalés, sur une table en bois des îles, des noix de coco et d'acajou, des régimes de palmiste, des graines d'Amérique. Une jeune fille, qui paraissait âgée de seize à dix-sept ans, éclatante de fraîcheur et de beauté, toute parée de pudeur et d'innocence, allait, venait, disposait les meubles, préparait le ménage.

— Nul doute, pensa le poëte, cette jeune fille est créole, elle arrive des colonies. Le hasard met à ma porte..., ou plutôt à ma fenêtre, les renseignements que je désire. Il ne s'agit plus que de la largeur d'une ruelle.

Le lendemain, bien que le soleil fût couvert, Scarron fit voiturer sa chaise près de la fenêtre.

Tout l'étonnement, cette fois, fut du côté de la jeune fille. Elle ne pouvait se lasser de regarder ce petit bossu qui n'avait de mouvement libre que celui de la langue et des doigts, et qui, avec des gestes de fagotin, se grattait le nez et les oreilles de la pointe d'un petit bâton. Tout à coup la porte du fond s'ouvrit, et Scarron, au comble de ses vœux, vit entrer chez l'intéressante inconnue une de ses plus fidèles habituées, Mme de Neuillant. Le trait d'union entre les deux rives de la petite rue du Marais était trouvé.

Un soir, qu'il y avait grande réception dans la mansarde du poëte, Mme de Neuillant lui présenta sa jolie voisine, qui n'était autre, vous l'avez deviné, que Mlle Françoise d'Aubigné.

Françoise, depuis son retour en France, avait perdu sa mère, et s'était convertie au catholicisme, grâce au zèle de Mme de Neuillant, sa parente. Mais, après sa conversion, elle avait été abandonnée par ses protecteurs avec la plus cruelle avarice.

La jeunesse et l'embarras de *la belle Indienne*, comme on l'appelait alors, touchèrent tout le monde et particulièrement Scarron. Son vieux cœur se remua, et une larme mouilla sa paupière desséchée. Il s'entretint affectueusement avec la jeune fille, plaignit tant de grâces jointes à tant d'infortune.

— Mon enfant, lui dit-il, vous n'avez plus qu'à choisir entre le couvent ou le mariage. Voulez-vous être religieuse ? Je rimerai pour payer votre dot. Aimez-vous mieux un mari !... Je n'ai à vous offrir que la vilaine figure que vous voyez.

La fière créole pâlit, frissonna, trembla... Mais elle préféra le cul-de-jatte au couvent.

Le mariage se célébra un mois après ; et c'est ainsi que le bossu paralytique fit, en compagnie de la belle Martiniquaise, son voyage aux Antilles..., sans sortir du Marais.

Scarron établit nettement la dot de la mariée : seize printemps, quatre louis d'or, deux grands yeux mutins, une taille superbe, une belle paire de mains, beaucoup d'esprit et de cœur.

— Quel douaire ! firent en riant les assistants.

— C'est l'immortalité ! reprit le poëte. Le nom de Mme Scarron vivra éternellement.

C'était la seconde fois que l'immortalité était prédite à Françoise d'Aubigné.

Mme Scarron fut l'ange gardien de son mari. Elle releva par sa dignité le caractère et le moral du pauvre rimeur, s'entoura des plus honorables relations, et transforma le taudis du Marais en un aimable salon, où du moins, si les rôts manquèrent, l'esprit, le bon ton et la grâce ne faisaient pas défaut.

Lorsqu'une crise de hoquet vint briser cette union irréprochable, qui dura près de dix ans, Françoise ferma pieusement les yeux du célèbre rieur, dont les derniers mots furent :

— Ma chère femme, je vous permets de vous remarier ; car je ne voudrais pas vous faire pleurer après ma mort autant que je vous ai fait rire pendant ma vie.

La jeune veuve se retira aux Hospitalières de la place Royale, où elle dut, pour soutenir sa vie, recourir au travail de ses mains. Mais, au sein de cette médiocrité même, elle resta toujours digne et imposante. Qu'on ne prenne donc pas à la lettre ce que Saint-Simon raconte du rôle qu'elle tenait avant l'invention des sonnettes. Mieux vaut se rapporter au *Dictionnaire des Précieuses*, de Saumaise :

« *Stratonice* est une jeune précieuse des plus agréables et des plus spirituelles... Elle a de la beauté et est d'une taille aisée. Pour de l'esprit, la voix publique en dit assez en sa faveur, et tous ceux qui la connoissent sont assez persuadés que c'est une des plus enjouées personnes d'*Athènes*. Elle sait faire des vers et de la prose, et quand elle n'auroit que les connoissances qu'elle a acquises avec *Straton*, elle y réussiroit aussi bien que pas une de celles qui s'en meslent. Son humeur est douce, et elle a fait voir, par sa façon d'agir, qu'elle voyoit le monde plus par bienséance civile que par une attache particulière, en se retirant dans une maison de vestales après la mort de *Straton*. »

De si *précieuses* qualités étaient propres à attirer les plus illustres hommages ; mais *Stratonice* les repoussa sans pitié. Elle renvoya au surintendant Fouquet un écrin qui eût tenté une reine. Ce n'est qu'aux dernières supplications de ses protecteurs qu'elle consentit à se laisser produire à la cour. A la cour de Louis XIV l'argent n'était pas la mesure de la considération ; la naissance et le mérite l'emportaient sur la richesse. Mme Scarron y fut présentée par ses amis, et reçue avec distinction. La reine-mère fit à la « charmante malheureuse » une pension de deux mille livres qui l'aida à traverser les angoisses de la misère. Mais là semblaient se borner les faveurs...

Cependant, après la conquête de la Franche-Comté, dans ces fêtes splendides où le roi victorieux, jeune, aimable, au milieu de l'enchantement des arts et des merveilles de l'imagination, conduisait sous les frais ombrages de Versailles, retentissants de la musique de Lulli et de la poésie de Molière, tout ce que son siècle comprenait de gracieux et d'illustre, Mme Scarron était au nombre des trois cents dames conviées à s'asseoir aux tables royales. Il y avait neuf tables. Mme et Mlle de Sévigné, Mme de Lafayette et Mme de Coulanges dînaient à la table même du roi ; celle de la reine était réservée aux princesses du sang. Mme Scarron était à la quatrième, présidée par Mme de Montansier.

Parmi tant d'astres rayonnants autour de l'astre-roi, parmi cette étincelante pléiade des Sévigné, des Lafayette,

des Coulanges, des Montansier..., une *Esther* avait touché le cœur d'*Assuérus*.

Cette Esther était Françoise d'Aubigné, la créole du *Précheur*, qui reçut du grand roi le nom et le titre de marquise de Maintenon.

Louis XIV lui confia l'éducation du duc du Maine et de ses sœurs.

Bientôt la faveur de la marquise devint de plus en plus visible.

— « Je ne sais, écrit Mme de Sévigné, auquel des courtisans la langue a fourché le premier ; ils appellent tout bas Mme de Maintenon Mme de *Maintenant*, et cette dame de Maintenon ou de *Maintenant* passe tous les soirs, depuis huit heures jusqu'à dix, avec Sa Majesté. »

Après la mort de la reine, il avait couru de grands bruits de mariage du roi avec l'infante de Portugal ; et on disait même que c'était Mme de Maintenon qui voulait faire réussir ce mariage.

Mais, soit effet de la *mécanique* de l'habile *intrigante*, selon l'expression de Saint-Simon, soit effet de l'amour absolu du maître, il en advint autrement qu'on avait présumé.

Une nuit, tandis que tout dormait, le père La Chaise, assisté de Bontemps, premier valet de chambre, célébra

Scarron, dans son fauteuil, à sa fenêtre.

une messe basse dans l'oratoire particulier de Versailles ; et l'archevêque de Paris, en présence de M. de Montchevreuil et de Louvois, comme témoins, bénit le mariage secret de Louis XIV avec la marquise de Maintenon.

A partir de ce moment, où elle fut mise « à la place la plus singulière et la plus enviée, » jusqu'à la mort du roi, c'est-à-dire durant trente-deux ans, la créole martiniquaise gouverna la France et l'Europe.

Constant d'Aubigné et Paul Scarron ne s'étaient pas trompés dans leurs prédictions : Françoise reçut de Louis le Grand la couronne de l'immortalité.

Le magistrat-historien achevait à peine de couronner sa première souveraine, quand la cloche du bord donna le signal du dîner. Bien que nous eussions le vent en poupe, notre table n'en était pas plus somptueuse, et notre maigre ration éprouvait le besoin d'être assaisonnée par la gaieté des passagers.

— Mme Scarron de Maintenon, notre compatriote, remplaçait le rôti par une histoire, dit en riant l'officier de marine ; nous avons à remplacer plus que le rôti ; mais à nous deux nous ferons à ces dames d'aussi amusantes histoires que Mme de Maintenon.

Passons donc de la femme du grand roi à la femme du Grand Turc. J'ai voyagé en Orient, je m'y suis pas-

sionné pour la vie romanesque de la sultane créole. Je vais vous la conter comme je l'ai apprise.

Nos voyageuses, qui ne désiraient rien tant que d'entendre leur galant cavalier, lui adressèrent des regards d'approbation, et l'officier, prenant à son tour la parole dans un style qu'il essaya de rendre le plus oriental possible, s'exprima à peu près en ces termes:

II. — LA SULTANE.

Le sultan Abdul-Hamed, qui régnait sur la Sublime Porte en 1784, venait de perdre sa sultane favorite. Dans sa douleur, il se montrait insensible à tous les charmes et à toutes les tentations. Il passait des heures entières, seul, sur la terrasse la plus isolée de son palais, suivant d'un œil distrait la voile blanche des tartanes qui fendaient les flots du Bosphore ; ou bien il s'égarait à travers les lieux témoins de son bonheur passé, afin de donner un libre cours à ses regrets.

Un jour, sa tristesse avait conduit ses pas dans les sombres allées d'un massif de cyprès, tout à coup les sons plaintifs d'une harpe le tirèrent de sa rêverie. Une voix de femme, suave et pleine d'harmonie, quoiqu'un peu voilée par les larmes, vint s'y mêler et lui fit entendre distinctement ce vers d'un opéra:

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer!

Le sultan n'eut pas un instant de doute sur les intentions de l'air et de la voix. Il s'élança dans la grande salle du sérail, souleva d'une main tremblante le rideau de pourpre de la porte principale, et pénétra dans un frais boudoir byzantin d'où s'échappaient les flots mélodieux.

Une jeune captive d'une beauté séduisante était couchée sur des coussins de drap cramoisi brodés en soie de diverses couleurs. Sa harpe était encore dans ses mains. A ses pieds était assise une vieille négresse qui semblait partager son attente mélancolique. Les bandeaux de perles de sa coiffure s'étaient détachés et tombaient avec ses cheveux noirs autour de son blanc visage et sur ses épaules d'albâtre. Sous ses paupières languissantes brillaient des yeux de créole.

Le sultan se fit répéter l'air sympathique, et voulut noyer son deuil dans un nouveau mariage.

— Je te fais sultane, dit-il à la sirène enchanteresse. A toi le monde, à toi mon trône et mes jours! A toi tout mon peuple, à toi Stamboul, Bassora, Trébizonde, Chypre, Erzeroum, Smyrne!... Ne songe plus, ma princesse, qu'aux frais bosquets de platanes, aux bains parfumés d'ambre et de nard, aux esclaves soumises à tes caprices, au bonheur de ton sultan!...

Des larmes brillaient au bout des cils abaissés de la candide jeune fille.

— Magnifique seigneur, répondit-elle, je ne suis pas enfant du Koran. Je suis une captive étrangère. J'aime une rive que ne visite jamais le souffle froid de l'hiver, où les arbres sont toujours couverts de fleurs, les oiseaux toujours gazouillants, où le palmier se berce avec la brise de la mer... Pourtant j'aimerais ces champs, ces flots d'azur, ces astres étincelants qui me rappellent mon pays..., si je retrouvais mon frère!

— Quel est le sort de ce frère que tu pleures? demanda Abdul-Hamed de plus en plus subjugué, et en s'assayant sur le divan auprès de la captive ; quelle fut ta naissance, quel est ton pays?

— Une île française de l'Amérique fut mon berceau, répondit la jeune fille. De toutes les îles qui composent notre riche archipel aucune n'est plus riante que la Martinique, aucune n'élève vers le ciel une chevelure plus touffue ; aucune n'étale au soleil des savanes plus fleuries! Je suis née sur l'habitation *la Pointe-Royale* (1), au fond d'une anse aussi belle que le beau croissant de la *Corne-d'Or*, qui sert de rade à vos flottes. Mon père y possède de grandes terres et commande à des troupes d'esclaves. Aussi loin que remontent mes souvenirs d'enfance, je m'y vois avec mon frère, libres, heureux, toujours unis, jouissant des faveurs de l'opulence et des trésors de notre doux climat. Tout ce que peut inspirer la tendresse paternelle et maternelle fut employé pour développer par l'éducation les dons précieux que nous a prodigués le ciel. Rien ne manquait à notre bonheur, rien..., sinon qu'il ne devait pas durer! Vers l'âge de douze ans, nos parents résolurent de nous envoyer en France.

— Nous préférons, disaient-ils en mêlant leurs larmes à nos larmes, la douleur de la séparation à la douleur de voir s'épanouir dans l'ombre deux fleurs écloses pour les splendeurs du monde!

Nous partîmes. Arrivés à Nantes, j'entrai comme pensionnaire au couvent des Dames de la Visitation ; mon frère fut placé à l'Ecole militaire. Après six ans d'étude, notre famille nous rappela. Nous nous embarquâmes pour retourner dans notre patrie. Hélas! le moment qui devait nous en rapprocher fut celui qui nous en éloigna pour jamais! Il était écrit que nous ne mettrions plus les pieds sur notre terre natale!... Le navire qui nous portait fut atteint d'une voie d'eau. Il allait sombrer, lorsqu'il fut rencontré par un bâtiment espagnol faisant voile pour Majorque. L'Espagnol nous recueillit et continua sa route. Déjà, après une heureuse navigation, nous ne sommes plus qu'à quelques lieues du port de Palma; déjà nous apercevons les bâtisses blanches qui couronnent les collines voisines, lorsqu'un coup de mistral d'une violence extrême nous pousse du nord au sud... Le navire espagnol est capturé par un corsaire algérien. On m'attache avec mon frère à la même chaîne; on nous conduit à Alger. Là, malgré nos larmes et nos prières, le dey de cette régence nous sépare... Je tombe inanimée... En recouvrant mes sens, je me trouve en pleine mer sur un bâtiment barbaresque. Je veux mourir, je refuse tout soin, toute nourriture:

— La mort! m'écriai-je, plutôt la mort que l'existence sans mon frère!...

Aussitôt une voix qui m'est connue me répond. C'est Zara, ma fidèle gouvernante, cette négresse que vous voyez à mes pieds, et qui nous accompagnait dans notre voyage. Zara tient dans ses mains ses cartes infaillibles pour lesquelles l'avenir n'a point de secrets.

— Mam'selle Aimée, me dit Zara, vivez, vivez, ma bonne maîtresse! Le grand jeu m'annonce que vous rencontrerez de suprêmes destinées, et que rien ne vous sera plus facile que de retrouver votre frère. Prenez courage, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur. Allons, relevez vos cheveux, revêtez vos plus beaux ornements, parez-vous à la mode des riches créoles de votre pays. Essuyez vos larmes, les larmes nuisent à l'éclat des yeux, accordez votre harpe!

J'écoute les consolantes paroles de ma vieille compagne. Je suis ses inspirations : je me lève, je me pare de mes atours. L'espoir de délivrer celui que j'aime le plus au monde me réconcilie avec la vie.

(1) L'habitation-sucrerie *la Pointe-Royale*, située au quartier du Robert (Martinique), appartient aujourd'hui à MM. Emile et Jules Beaufrand.

Cependant nous abordons à Smyrne. Achmet, le maître du vaisseau et des esclaves, vante tellement mes grâces, que le consul de cette ville veut m'acheter. Je proteste! Autre extrémité : me voilà sur le point d'être enfouie dans le harem de quelque obscur Osmanli... Alors j'ouvre franchement mon cœur à Achmet :

— Tu ignores, lui dis-je, les destins réservés à Aimée. Cesse donc de la confondre avec les esclaves géorgiennes et circassiennes entassées sur ton navire. Les cartes de Zara, qui lisent dans l'avenir aussi clairement que tes yeux dans le livre du Prophète, m'ont révélé des grandeurs suprêmes!

Achmet croit entendre dans mes paroles les ordres mêmes d'Allah. Il n'a plus qu'un but : l'accomplissement des prédictions fatidiques de Zara. Nous partons pour Stamboul. Vous savez le reste, magnifique seigneur : Achmet me vendit à un chef des douanes; et, grâce à l'influence de ce chef, les portes du sérail s'ouvrirent devant votre humble captive.

Le sultan Abdul-Hamed avait son âme suspendue aux lèvres éloquentes de la belle odalisque. Il se retira plus enivré encore qu'à son entrée dans le boudoir enchanteur. Les charmes de la jeune créole avaient séduit son cœur; la mystérieuse prédiction de la vieille sibylle séduisait son orgueil.

Quelques semaines s'écoulèrent; puis un beau matin le sultan revint plus gai que d'ordinaire dans le boudoir de la sirène. Comme la mélancolique beauté ne se montrait pas plus sensible à sa tendresse, Abdul-Hamed fit un signe à un muet qui se tenait à la porte du fond. Le muet souleva l'épais rideau de tapisserie qui obstruait l'entrée, et Aimée, la bien nommée, vit paraître... son frère tant pleuré, tant désiré!

..... Je vous laisse à juger
De combien de plaisirs *ils* payèrent leurs peines!

Ils, c'est-à-dire le frère, la sœur et... le sultan; car Abdul-Hamed, pour prix de sa trouvaille, obtint le cœur et la main de l'adorable créole, qui devint sa sultane favorite.

Aimée, parvenue au faîte des grandeurs, n'oublia pas sa famille et son pays. Elle s'empressa de mettre fin au désespoir de ses parents en les informant de ses vicissitudes, suivies de sa prodigieuse fortune.

Des lettres et des présents entretinrent, durant tout son règne, des relations fréquentes entre Constantinople et la Martinique.

Plus tard, lorsque son père et sa mère moururent, l'habitation *la Pointe-Royale* échut à sa sœur, devenue Mme Marlet.

M. et Mme Marlet vivaient depuis longtemps à la Pointe-Royale, lorsque, par une matinée de l'année 1817, les nègres de l'habitation vinrent avertir leurs maîtres qu'une goëlette ottomane avait mouillé dans la baie du Robert, qu'il était descendu de la goëlette un personnage en turban, couvert de draperies avec *du dor dessus*, et que ce personnage sollicitait une audience.

— Qu'il entre! répondit le colon.

Un Turc au teint foncé, aux moustaches en croissant, parut dans le salon.

Il porta trois fois sa main droite de son cœur à ses lèvres, ce qui, chez les fils de Mahomet, remplace avec avantage nos coups de chapeau; et déjà il débitait une magnifique tirade dans le français le plus irréprochable... lorsqu'il s'arrêta subitement à la vue d'un portrait placé sur la console...

— Monsieur et madame, dit-il après un long silence, je suis drogman de Sa Hautesse le sultan Mahmoud II. Mon seigneur et maître m'a expédié dans cette île pour faire une enquête sur sa mère, l'illustrissime sultane Validé, que le Grand-Esprit a rappelée dans son paradis!... Ce portrait me prouve assez que je m'adresse à sa famille.

Après les premières larmes données à la mémoire de son immortelle belle-sœur, M. Marlet dicta au drogman la note suivante, qui résume cette existence si surprenante, qu'elle semble appartenir plutôt aux *Mille et une Nuits* qu'à l'histoire : « Mlle Aimée Dubuc de Rivery, ma belle-sœur, née (en 1766) à la Martinique, fut élevée à Nantes, aux Dames de la Visitation, où elle reçut l'éducation la plus soignée, et tous les talents d'agrément dont pouvait être susceptible une jeune personne d'une famille distinguée. Elle joignait à tous les avantages la plus grande beauté, réunie à toutes les grâces de nos plus aimables Françaises. Rappelée dans son pays par ses parents, avant la Révolution, elle fut prise par un corsaire barbaresque, et, après plusieurs incidents qu'on aurait pu considérer comme fâcheux pour la belle créole, mais qui, dans l'ordre de sa destinée, n'étaient qu'autant d'acheminements à sa grandeur future, elle fut placée au sérail, où bientôt sa beauté et les avantages d'une éducation soignée la firent remarquer par le sultan alors régnant, Abdul-Hamed, qui en fit sa sultane favorite.

« Signé : Marlet. »

Le drogman fit trois nouveaux saluts plus majestueux que les premiers, et regagna sa goëlette, qui mit à la voile le jour même.

La note dont il était porteur fut déposée aux archives de l'ambassade française, à Constantinople, où je l'ai vue, de mes yeux vue, ce qu'on appelle vue, et elle y restera comme témoignage de l'excentrique mais providentielle destinée de la créole de *la Pointe-Royale*.

Durant ce récit, qui captiva particulièrement l'attention des voyageurs, et valut force œillades au poétique officier, le conseiller colonial, historien scrupuleux, n'avait pu s'empêcher de grommeler sur certains détails qu'il traitait d'apocryphes, notamment sur l'existence du frère de la sultane. Mais, tandis qu'il soutenait chaudement sa critique, le temps avait changé : un grain menaçait, et les vagues se mirent à *moutonner*. Force fut aux passagers de se retirer dans leurs cabines. Enfin, au bout de quelques jours, les nuages livides qui ceignaient l'horizon se dissipèrent; nous regagnâmes le haut de la dunette.

— Et la troisième souveraine? demandèrent les femmes créoles, les plus curieuses des filles d'Ève.

— *Finis coronat opus!* répondit sentencieusement le magistrat; ce qui signifie, mesdames, que nous avons gardé le bouquet pour la fin. Après la femme du sultan, la femme de César.

Chacun reprit sa place sur sa banquette et prêta une oreille attentive.

III. — L'IMPÉRATRICE.

— Avant d'entreprendre mon *Histoire de la Martinique*, dit le conseiller, j'ai parcouru dans toute leur étendue les soixante-quinze mille hectares de superficie de l'île. De Saint-Pierre à la Trinité, de Fort-de-France au Marin, pas un morne dont je n'aie fait l'ascension, pas un bois que je n'aie scruté, pas une gorge que je n'aie sondée, pas une commune, une habitation que je n'aie visitée, questionnée, étudiée. Une des excursions dont le souvenir ne s'effacera

jamais de ma mémoire, est celle que je fis au quartier des *Trois-Ilets*.

Je venais de descendre du canot-poste qui m'avait transporté de Fort-de-France aux Trois-Ilets, lorsque je rencontrai un vieux nègre courbé, à la tête crêpue et blanchie comme une toison. Ce vénérable descendant de Cham cumulait sur l'habitation La Pagerie les fonctions de *janitor* et de *cicerone*.

— Père Sabin, lui dis-je (son nom était connu de tout le pays), je désire voir la place où naquit l'impératrice.

Le noir octogénaire ôta de la poche de son tablier une grosse clef de bois, et me fit signe de le suivre.

Nous nous dirigeâmes vers les bâtiments de la sucrerie. Le vieillard ouvrit la porte de la *purgerie* (1), et s'arrêta à un endroit réservé sur une des *limandes* (2).

— C'est là, dit-il.

— En quelle année?

Le noir leva le doigt. Je lus, gravée sur la muraille, la date suivante :

1766.

— La même année que la sultane, remarquai-je.

— L'année du coup de vent! continua le patriarche africain. Ah! maître, le feu est méchant, l'eau n'est pas

Zara tirant les cartes à Mlle Aimée.

meilleure, mais le vent, quand il se fâche, est le pire. C'est une langue invisible qui passe et qui lèche tout ce qui recouvre le sol. Il fallait être là comme Sabin pour entendre hurler l'ouragan. Tout était emporté par la rafale : chrétiens comme troupeaux, maisons comme récoltes. La *purgerie* n'a pas grouillé, parce que son mur est soudé avec le rocher; et puis... le maître des tempêtes réservait cet asile à *celle* qu'il envoyait... Et dire que c'est là, dans ce coin obscur, que Mme Tascher de La Pagerie a mis au monde Mlle Joséphine-Rose, l'impératrice des Français!... Après tout, l'enfant Jésus est né dans une étable; et pourtant le fils de la Vierge est le souverain des rois et des reines.

Il était visible qu'un grand destin était réservé à Mlle de La Pagerie. Elle a reçu le jour au milieu des éclairs et des tonnerres; et, quand elle a quitté son île pour son royaume, toute la foule, accourue au rivage pour la saluer et la bénir, aperçut une flamme de feu qui couronnait son vaisseau. Les matelots de la côte prétendent que c'est le

(1) Lieu où l'on cristallise et blanchit le sucre.

(2) Gouttières très-évasées sur lesquelles filtrent les boucants de sucre.

feu Saint-Elme. N'en croyez rien : selon mon idée, c'est son étoile qui descendit pour la guider. La *Phémie* ne s'est pas trompée : elle avait prédit à l'avance la gloire de Mlle Joséphine!...

— Contez-moi cela, père Sabin, dis-je au vieux nègre.

— Le vrai du vrai, maître, le voici, reprit-il. Tout au bout de la grande savane de Fort-de-France, vivait une vieille mulâtresse qui avait nom Euphémie. Elle était habile plus que pas une à guérir du serpent et à tirer la bonne aventure, au moyen de son *quimbois* (1). Un jour que Mlle Joséphine, qui était toute pétulante et rieuse, jouait sur la savane avec Mlle Maria, sa sœur aînée, et ses amies, — à savoir Clarisse de Lamalétie et d'autres, — elle s'égara avec ses compagnes jusque devant l'ajoupa de la *Phémie*, tout comme la demoiselle des eaux qui voltige sans savoir où elle va. La sibylle sortit en ce moment de sa case, et héla les petites demoiselles chacune par son nom :

— Eh ! la brune aux rubans roses, Joséphine, la belle des belles ! Eh ! la blanche Maria ! Eh ! la blonde Clarisse aux rubans bleus !...

— Qui t'a dit nos noms? demanda Mlle Joséphine à la vieille.

La sibylle éclata de rire.

Phémie lisant la bonne aventure à Joséphine.

— Celui qui sait tout, répondit-elle; l'Esprit de la savane. Approchez, et écoutez vos destinées. Toi, Joséphine-Rose Tascher de La Pagerie, une couronne d'or remplacera ton chapeau de paille aux rubans roses !... Ton nom vivra aussi longtemps que le monde!... Tu seras reine de France !... — Toi, la blanche Maria, tu vivras comme le jasmin des tonnelles!... Ton royaume n'est pas de cette terre!... — Toi, Clarisse de Lamalétie, tu seras la femme d'un brave soldat du grand capitaine!...

Oui, maître, la *Phémie* avait la vue plus haute que nature ; elle lisait la vérité future dans le ciel, comme vous, blanc, vous lisez la vérité passée dans les livres. Ses prophéties se sont accomplies de point en point : Mlle Joséphine a été couronnée impératrice des Français ; Mlle Maria s'en est allée de tristesse au temps où d'autres ont le

(1) Sorte de talisman, composé de crocs de serpent et d'autres ingrédients, dont se servent les prétendus sorciers des colonies

contentement dans l'âme, à la veille de son mariage; Mlle Clarisse a épousé le colonel Miany, un vaillant de l'Empire, qui a versé son sang pour défendre cette île contre les Anglais.

Le père Sabin, — vous l'avez entendu, — pérorait à la façon d'un bénédictin. Mais il n'eût pas fallu pousser plus loin l'épreuve de sa science. Au delà de ce qu'il avait vu, le pauvre nègre n'aurait pu rien dire, ne sachant même pas, comme l'oncle Tom, épeler les premières lignes de l'Ecriture.

Vous savez ce qu'il advint de Joséphine après son entrée en France! Mystérieuse volonté de la Providence! Maria devait épouser le vicomte de Beauharnais, fils de l'ancien gouverneur de la Martinique : sa mort laisse à sa sœur sa couronne de fiancée et... de reine!

Le vicomte de Beauharnais avait embrassé chaleureusement les idées libérales qui déjà fermentaient dans les têtes les plus raisonnables.

Lorsqu'éclatèrent les premiers orages de la Révolution, il se trouva à flot sur cette mer d'écume.

Joséphine, en voyant son mari président de l'Assemblée nationale, puis général en chef de l'armée des Alpes, dut croire un instant que la prophétie de la Martinique allait se réaliser. Mais les révolutions ont des retours soudains : le général est accusé devant la Convention, et il ne sort de la barre de l'impitoyable tribunal que pour monter sur l'échafaud.

Restée veuve avec ses deux enfants, Eugène et Hortense, ses anges de consolation, de tendresse et d'espérances, la créole des Trois-Ilets trouve un refuge dans la société de la belle Mme Tallien, alors toute-puissante auprès du Directoire. Grâce à l'influence de sa protectrice, elle ne craint pas d'envoyer son fils réclamer l'épée de son mari, que l'on avait saisie et emportée lors du désarmement des sections de Paris.

C'était au 13 vendémiaire : un jeune homme, presque enfant encore, se présenta chez le général Bonaparte, commandant de la place de Paris, et lui demanda, avec cette hardiesse ingénue du premier âge, de lui faire rendre le sabre de son père.

— Quel était votre père? lui demanda Bonaparte, en attachant sur le jeune homme un regard plein d'intérêt; car cette physionomie intelligente et vive, éclairée d'un rayon d'ineffable bonté, avait sur-le-champ excité sa curiosité.

— Mon père était le général Beauharnais, répondit Eugène. Et des larmes roulèrent sur ses joues.

Bonaparte tendit la main au jeune homme, et lui dit avec le cœur qu'il savait avoir quand il voulait :

— Vous aurez les armes de votre père, jeune homme, et je serai votre ami. Avez-vous toujours votre mère?

— Oui, mon général.

Bonaparte prit l'adresse de Mme veuve de Beauharnais, et lui fit remettre dès le lendemain l'épée de son mari. En recevant ce glorieux héritage, Joséphine crut que la reconnaissance lui imposait le devoir d'aller remercier le général républicain; Bonaparte rendit sa visite, et fut charmé des manières distinguées, de la grâce créole, avec lesquelles la séduisante Martiniquaise présidait à ses réunions de la rue Chantereine.

Ainsi se rapprochèrent et se comprirent ces deux âmes créées l'une pour l'autre, nées toutes les deux dans des îles gouvernées par la France, issues de noble race et placées par les circonstances dans un courant démocratique exceptionnel.

Leur mariage se célébra le 9 mars 1796, au deuxième arrondissement de Paris.

— J'abdique! dit en signant le contrat la créole des Trois-Ilets, en faisant allusion aux brillantes destinées qui lui avaient été prédites dans son enfance.

— La couronne de veuve!... répartit le jeune général, qui croyait à sa destinée et voyait luire son étoile au firmament.

Ces deux cœurs s'aimaient d'une tendresse profonde. Dans cette mémorable campagne d'Italie, avec quel amour, quel dévouement, quelle sollicitude Joséphine enchante et adoucit les peines du héros, lorsque le Directoire jaloux les rend par trop amères!... Au retour de l'expédition d'Egypte, après deux ans d'absence, avec quel attendrissement, quel bonheur, celui que les Mamelucks appelaient le sultan de feu, et qui rentrait en France entouré d'un nouveau prestige, ne retrouve-t-il pas la compagne qu'il n'aurait jamais dû perdre!...

Et plus tard, lorsque le prêtre-monarque de Rome vint à Notre-Dame sacrer leurs fronts unis, avec quelle heureuse satisfaction cet homme, ce soldat, ce conquérant, cet empereur, disait à celle qui s'inclinait gracieusement devant le maître-autel :

— Je te fais reine parmi toutes les reines. Je te couronne impératrice du plus grand, du plus bel empire du monde.

La frégate *la Ville de Milan* apporta la grande nouvelle à la Martinique. Vous ne sauriez vous imaginer l'allégresse de la colonie, qui se glorifiait avec orgueil d'avoir donné à la France sa première impératrice. Une fête splendide fut préparée et exécutée sur cette belle savane de Fort-de-France, théâtre des promenades de la première jeunesse de Joséphine. Des *Te Deum* furent chantés, des feux d'artifice tirés, des danses organisées.

Au milieu de la place de la savane s'élevait une riche décoration en transparents, représentant le temple de la Gloire. Un péristyle d'ordre corinthien, soutenu par de nombreuses colonnes, formait l'avant-corps. Au centre étaient les bustes de leurs Majestés Impériales, sur lesquels Minerve et la Victoire posaient la couronne de l'immortalité. Sur le fronton se lisait cette inscription :

Elle a uni la Martinique à la France,
Et la France à la Martinique.

Mais, après les jours de joie, vinrent les jours d'amertume et de regrets. Faut-il déplorer la retraite de la Malmaison?... Oui, comme l'histoire déplore l'exil de Sainte-Hélène; en plaignant l'exilé, en félicitant sa gloire d'une auréole nouvelle : l'auréole du martyre!

La vie de Joséphine est comme ce beau jour qui s'achève : l'astre brillant qui vient de répandre tant d'éclat et de bienfaits sur la terre s'éteint dans le silence de la solitude.

L'historien cessa de parler, et chacun se retira dans sa chambrette. Le lendemain, dès l'aube, le cri joyeux de : *Terre! terre!* partait de toutes les lèvres. La patrie des trois souveraines nous envoyait ses suaves parfums, et élevait dans le bleu du ciel ses vertes collines chargées de touffes de palmiers. Nous descendîmes quelques heures après; mais nous eûmes beau chercher, nous ne trouvâmes dans l'île ni la statue de Françoise, ni la statue d'Aimée, ni la statue de Joséphine!

CHARLES BEAUFRAND.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE CONCOURS AGRICOLE UNIVERSEL DE 1856.

Prologue beuglant. Une vallée suisse au boulevard. Le palais-étable et serre. L'art de fabriquer les rosbifs. Les taureaux d'Écosse. Vaches anthropophages. Avis au prochain jury. L'agriculture à la vapeur. Charrues de 20,000 francs. Les bacheliers de la pisciculture. Discours posthume de Rémy. Les serres de M. Michaux. MM. Lemichez frères. Le paradis de Villiers. Un malheur d'Alphonse Karr, etc.

Bien que cette nouvelle Exposition universelle soit terminée depuis plus d'un mois, le souvenir en subsiste encore et en subsistera longtemps. Le succès d'ailleurs a été si grand, si populaire et si général, qu'on en prépare déjà pour 1857 une seconde édition, revue, corrigée et augmentée d'une exposition de chevaux, d'ânes, de chameaux et d'autruches!

Ce genre d'exhibition n'a aucun précédent ni dans l'histoire ni dans l'univers.

Inutile d'en déduire les immenses et utiles résultats : ils s'expliquent d'eux-mêmes et parlent aux yeux. C'est le perfectionnement indéfini de tout ce qui tient à l'agriculture, c'est-à-dire au travail, à l'alimentation, à l'habillement, à l'existence même et au bien-être de l'humanité.

Un membre du jury s'est écrié, après le couronnement des bœufs, cochons, brebis et coqs primés : — connaître les hommes, c'est aimer les animaux!

Le Palais de l'Industrie a réuni pendant quinze jours ce que le monde entier possède aujourd'hui de plus beau et de meilleur, 1° en animaux domestiques ; 2° en produits agricoles et horticoles ; 3° en machines et en instruments appliqués à l'art de vivre et d'embellir la vie.

Quel programme et quel spectacle!

La préface de cette solennité avait déjà fort séduit les Parisiens. Ecoutez plutôt M. Amédée Achard, le Parisien par excellence.

—Un jour, le boulevard des Italiens,—il était cinq heures et il faisait beau, — vit passer en voiture une douzaine d'animaux cornus qui beuglaient avec conviction. Les omnibus épouvantés reculent, les citadines s'arrêtent, les sergents de ville étonnés regardent. Quelques Parisiens, qui avaient fait des études d'histoire naturelle à Bade ou à Trouville, déclarent que ces animaux sont des bœufs avec leurs vaches. On se rassura, et même plusieurs personnes saluèrent ces respectables animaux qui ne se lassent pas de produire le filet de bœuf rôti. D'autres bœufs suivirent ces premiers bœufs ; tous marchaient en voiture, debout ou couchés et beuglant. Le boulevard, en face de Tortoni et sous la latitude du café Anglais, avait l'aspect d'une vallée suisse. Il n'y manquait que le ranz des vaches. Cette promenade bovinophile dura plusieurs jours. L'armée des bœufs traînait à sa suite un troupeau nombreux de ces animaux utiles qui fournissent le jambon. Race modeste, que tout le monde dénigre et dont tout le monde mange! Les moutons marchaient mêlés à ce long convoi. Telle une ville assiégée recrute des provisions de bouche avant l'heure de l'investissement. Tous ces animaux se rendaient au Palais de l'Industrie, où une commission de savants était instituée pour prononcer sur leurs qualités. A ce congrès de bêtes à cornes, rien ne manquait : ni les bœufs républicains des quatre cantons, ni les vaches féodales de la Hongrie, ni les taureaux constitutionnels de l'Angleterre. La Bretagne et les Alpes, l'Ecosse et le Jutland, les Pyrénées et la Sologne, la Hollande et le Piémont, la Saxe et le Holstein, avaient des députés à quatre pattes pour les représenter. On cite quatre ou cinq de ces honorables représentants qui sont morts de la cocotte. O destinée!...

Cependant les portes de l'établissement ont été ouvertes au public au prix fixe d'un franc par personne, et le premier jour on a perçu dix-huit mille francs. Il est vrai que quelques vaches se sont évanouies. Est-ce de chaleur ou de timidité ? On ne sait ; il a fallu les saigner.

Par exemple, la nef et les bas-côtés du Palais ne ressemblaient guère à ce qu'ils étaient au temps de l'Exposition universelle. Ce n'étaient plus des boutiques, mais des box. Chaque bœuf et chaque vache avait son appartement particulier, composé d'une auge faisant fonction de salle à manger, et d'une litière où la bête recevait les visites et dormait du sommeil des justes.

Le milieu de la grande nef avait été disposé en plates-bandes et en pelouses parsemées d'arbres d'une belle taille. Des sentiers circulaient au milieu de ces pelouses ornées de produits légumineux, tels qu'asperges phénoménales, choux miraculeux, carottes indescriptibles, tomates invraisemblables, navets monstrueux. Des massifs de fleurs (et quelles fleurs!) embellissaient cet ensemble, et les vieux classiques se réjouissaient de l'alliance de Flore et de Pomone. —

Du haut des galeries, le coup d'œil de la grande nef était charmant et prodigieux. Figurez-vous une serre éblouissante de quatre kilomètres carrés, entourée d'une étable immense avec tous les animaux domestiques du globe et leurs gardiens en costumes nationaux, puis des bassins remplis de poissons vivants, et des jets d'eau lancés au soleil, et des statues de bronze et de marbre appropriées à la circonstance!

Les bœufs anglais ont eu et devaient avoir la palme... de l'embonpoint. On sait comment nos voisins fabriquent le rosbif et le bifteck. Ils sont parvenus à élever les bœufs de telle façon que la culotte, la croupe, le filet, les reins et les côtes se développent et engraissent seuls dans la bête, toute la viande de seconde catégorie, la tête, l'encolure, les extrémités et les os restant maigres, petits et médiocres (1). On comprend que la forme et la beauté de l'animal disparaissent dans cette opération.

— La race durham, dit M. Achard, figure assez bien une grosse boule dans laquelle on aurait planté quatre piquets. C'est tout rond, gras et luisant. On en voit comme ça dans les boutiques de jouets d'enfants. Quelques vaches de cette espèce sont si potelées qu'elles ont grand' peine à se tenir sur leurs jambes. A peine debout, elles flageollent. On a beaucoup admiré à l'Exposition un taureau blanc de Durham ; il n'avait de rival qu'un certain taureau noir d'Ecosse, de la race d'Angus, qui paraît être un peu plus grand que lui. Si ce taureau noir avait des papiers,

(1) Les Anglais font même plus et pire : ils rendent leurs bestiaux lymphatiques, presque scrofuleux, pour les disposer à l'obésité précoce. N'est-ce pas là un abus du progrès? et une viande ainsi engraissée ne fera-t-elle pas maigrir ceux qui en mangeront?

on lirait sur son passe-port, à l'article des signes particulier : *pas de cornes*. Ce bel animal a d'ailleurs le caractère extrêmement farouche; sous prétexte qu'il est montagnard, il se croit obligé à de certaines démonstrations hostiles qui se traduisent souvent par des coups de cornes sans cornes. Il a l'autre jour, si ce n'est lui, c'est donc son frère, tué un de ses gardiens d'un seul coup. Ces taureaux pratiquent le pugilat avec leur front, et c'est à la poitrine de leurs adversaires qu'ils s'attaquent. Quelques voyageurs ont bien prétendu que leurs compagnes, mesdames les vaches, mangeaient parfois leurs gardiens. Quand l'herbe manque dans le Highland, disent-ils, les vaches déjeunent d'un berger. On a vu des troupeaux qui paissaient une bande de moissonneurs. Malheur au chasseur qui s'égare; si une vache le rencontre, il est perdu ! Elle n'en fait que deux morceaux ! Ce qui n'empêche pas ces animaux, non moins dissimulés que féroces, de rentrer paisiblement au bercail. Nous vous citons de telles histoires pour ce qu'elles valent, bien entendu. —

Au rebours du taureau d'Ecosse, le bœuf et la vache de Hongrie ont des cornes de plus d'un mètre de long, avec deux mètres d'écartement. Mesurez-les sur notre gravure,

Concours agricole. Vache du Tyrol; taureaux hongrois; *idem* de la haute Styrie. P. Dumoulin, d'après les photographies de Tournachon-Nadar jeune.

exécutée d'après M. Nadar jeune, photographe de l'Impératrice, à qui le gouvernement a confié les portraits du congrès... animal, et qui en a fait, selon son usage, autant de chefs-d'œuvre d'exactitude et d'élégance.

Les races de Suisse, élégantes et fines, portaient au fanon la clochette traditionnelle, que tous les passants s'amusaient à faire sonner.

S'il y avait eu une prime pour la force dans la grâce, pour la beauté naturelle et la noblesse véritable, les bœufs et les vaches du gouvernement français l'auraient enlevée sans combat et sans réclamation. Mais ils s'étaient mis généreusement et délicatement hors de concours.

Le prix du lait a été remporté par les vaches hollandaises, flamandes et holstenoises,— après lesquelles venaient nos jolies bêtes normandes, bretonnes et choletaises.

A propos de ce lait, que chacun goûtait à certaine heure, notre confrère exprime un regret plaisant, qui sera une leçon pour l'Exposition prochaine :

— Tout équitable que soit le jugement des commissaires, dit-il, ne le serait-il pas davantage si le congrès se réunissait autour de la table d'un banquet, au lieu de s'asseoir autour d'une table de conseil ? On ne peut juger des durhams et des hongrois que la fourchette à la main. Au lieu de les regarder, mangez-les donc. C'est par une étude des filets comparés qu'on arrive à une connaissance exacte des qualités nutritives de chaque race. D'ailleurs,

l'Exposition n'est-elle pas en mesure de fournir tous les éléments d'un bon dîner? Rien n'y manque : ni le poisson,— il y a des truites industrielles et des saumons progressifs; — ni les légumes, il en est arrivé de l'Algérie. Que chacun offre son bœuf, son mouton, son porcin, son coq ou son canard, et on couronnera les vainqueurs au dessert. —

Les brebis, les moutons et les béliers avaient leur parc à l'Exposition universelle. La race porcine, — quel joli mot! — avait aussi le sien, qu'elle occupait avec honneur. Près d'eux, les chèvres du Thibet, les bisons, les daims mouchetés étalaient leurs grâces sauvages, à côté de la riche volière où les paons faisaient la roue aux spectateurs.

Mais le côté le plus tapageur, le plus amusant — et le plus fréquenté de l'exhibition, — était sans contredit le quartier des animaux de basse-cour, coqs, poules, faisans, dindons, canards, pigeons, lapins, etc. Il y avait là d'étonnantes bêtes d'Espagne, de Russie, de Cochinchine, d'Angleterre, etc., qui luttaient de ramage et de plumage, de taille et de couleur, de ponte et de couvée, avec notre excellente et intarissable volaille de Crèvecœur, — toujours la belle et bonne reine de nos marchés et de nos fermes.

N'oublions pas un des détails les plus curieux de cette arche de Noé : les types et les costumes des gardiens de tous ces animaux; Allemands, Espagnols, Hongrois, Suisses, Normands, Bretons, Basques,— rivalisant de pittoresque et de variété, de couleurs et de broderies, de pipes et de chapeaux, de barbes et de bâtons, — sans compter la diversité infinie des langues, qui rappelait l'ancienne tour de Babel.

On a remarqué dans les produits agricoles les céréales et les fourrages d'Angleterre, ses betteraves et ses légumes gigantesques; — les toisons soyeuses de l'Allemagne; les fourrures de Hongrie, cousues de fils de boyaux;

Concours agricole. Poules et coqs, races de Bentam, Crèvecœur, Cochinchine, etc.; bélier, canard, lapins, etc.

les plantes industrielles de Belgique, les beurres et les salaisons du Danemark, les fromages variés de Hollande, les bois et les plumes éclatantes du Mexique, les pâtes, les vins et les conserves d'Italie et de Sicile; les kirchs, les foins parfumés et les gruyères colosses de la Suisse; — tout cela, il faut le dire, — dépassé encore par l'abondance, la qualité et la variété des produits de la France et de ses colonies d'Afrique et d'Amérique.

Les machines agricoles se comptaient par milliers et ont fonctionné tour à tour au Palais de l'Industrie et dans les champs de Villiers-sur-Seine. Les paysans regardaient avec un étonnement mêlé d'effroi ces engins de bois et de fer, labourant à la vapeur, semant, fanant, fauchant, moissonnant, avec la précision d'un chronomètre.

Les deux charrues à vapeur de lord Willougby et de sir James Fowler ont retourné le sol avec une puissance merveilleuse.

La première se compose de deux locomobiles de la force de plusieurs chevaux chacune, et d'un corps de charrue bi-socs et à tourne-oreilles. Les locomobiles sont placées aux deux extrémités du champ à labourer; chacune a son cabestan enroulé d'une longue chaîne ; ces chaînes sont fixées aux deux extrémités de la charrue, de façon que, par un mouvement de va-et-vient, celle-ci, quand elle est tirée par une machine, s'éloigne en traînant après elle la chaîne qui doit la ramener vers l'autre. A chaque raie, les deux machines avancent de la largeur des deux collées de terre qui ont été enlevées. La machine de Fowler n'admet qu'une locomobile fonctionnant sur place au milieu du champ et faisant tourner deux treuils fixés à côté d'elle. Sur l'un de ces treuils s'enroule un câble de montée, et sur l'autre, un câble de descente. De cette sorte, jamais de temps d'arrêt dans la machine à vapeur; toujours elle laboure en traçant quatre sillons à la fois.

Or, tout le monde, avoue M. Le Coulteux, est tombé d'accord sur la rectitude de ces sillons, non moins que sur le parfait renversement de la bande de terre.

Le problème du labourage à la vapeur est-il donc résolu? Rassurez-vous, honnêtes cultivateurs et vieux amis de la routine. Ces charrues mécaniques labourent admirablement, sans doute; mais elles coûtent 20,000 francs chacune, dépensent 60 francs par jour, et emploient sept à huit hommes à leur difficile manœuvre. Chantez donc encore, et pour longtemps, *les Bœufs* de Pierre Dupont:

Il faut les voir, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Voltiger les petits oiseaux!

Les vraies conquêtes, immédiates et économiques, de la mécanique agricole sont: les faucheuses, qui scient ou moissonnent quatre à cinq hectares de foin ou de blé par jour, avec deux chevaux et deux hommes; — les faneuses, qui exécutent l'ouvrage de dix femmes, avec une rapidité incroyable; — les râteaux à cheval, qui rentreront instantanément les récoltes dans les saisons humides; — les barattes, qui fabriquent cent grammes de beurre excellent par minute, comme celles de MM. Girard et Fouju, — les semoirs si précis et si féconds de MM. Hornsby, Dray et Garett, etc., etc.

Comme nous l'avons dit, les arbustes et les fleurs, les plantes et les poissons étaient réunis dans la grande nef du Palais. On voyait là les merveilleux rhododendrons de MM. Lemichez frères, les azalées de M. Paillet, les roses de M. Jamain, les lis de M. Truffaut, les pelargoniums de M. Dufoy, les orchidées de M. Thibaut, les produits variés de MM. Cels, Briot, Lhomme, Fontaine, Bertin, Remont, Jonghe, Beck, Guthals, Le Roy, Duruflé, etc.

On a remarqué les progrès charmants obtenus dans les calcéolaires, ces jolis sabots de velours aux nuances infinies, par M. René Lottin, jardinier de M. Blaque-Belair à Port-Marly, horticulteur hors ligne, déjà comblé d'honneurs aux concours annuels, et qui a remporté cette fois les médailles de vermeil pour sa riche collection.

La pisciculture frétillait dans deux bassins d'eau vive, ornés de fleurs, où les amateurs zélés, tels que M. Charles Wallut, médaillé de bronze, disputaient les prix aux établissements officiels de Huningue et du Collége de France. On y mesurait de l'œil des saumons du Danube d'un demi-mètre et de trente-six mois; des truites de Neufchâtel de quarante-trois centimètres et de trois ans et demi; des saumons du Rhin de trois ans et de trente-cinq centimètres, des truites saumonnées et des truites d'Irlande pesant vingt-cinq livres, obtenues dans les appareils flottants de M. Millet, — le rival de M. Coste; — tout cela résultant de fécondation artificielle, acclimaté et développé loin des eaux natales, c'est-à-dire résolvant sans réplique le grand problème attaqué par la pisciculture. O pauvre Rémi! si tu avais vu ces miracles de ton art, tu aurais dit: A la bonne heure, mais faites mieux encore. Vulgarisez mon invention toute française. Dispensez ces truites et ces saumons de prendre leurs grades de bacheliers au Collége de France. Publiez, popularisez, répandez partout les procédés et les moyens de MM. Coste et Millet. Que chacun puisse trouver à son chef-lieu des œufs et de l'alevin; — que les appareils d'éclosion soient mis à la portée de tout le monde; — et que le plus pauvre fermier, comme le plus riche propriétaire, élève dans ses eaux et mange bientôt sur sa table les poissons réservés jusqu'ici aux grands seigneurs.

Le *Musée des Familles* y contribuera de son mieux, en insérant prochainement dans ses colonnes une histoire et un traité complet de la pisciculture.

L'Exposition de Paris, telle est la contagion des bonnes choses, avait piqué l'émulation des départements, que dis-je, des arrondissements et des cantons! témoin Seine-et-Oise et Saint-Germain-en-Laye, où nous avons admiré des produits excellents, entre autres, un modèle de serre à double vitrage, de M. Michaux de Marly-le-Roi, véritable chef-d'œuvre du genre, que sa dimension a malheureusement éloignée du Palais de l'Industrie, où son triomphe assuré eût été une leçon universelle.

M. Michaux, un de ces ouvriers intelligents qui élèvent leur métier à la hauteur de l'art, est déjà connu pour des serres d'une perfection savante, notamment pour celles de M. Bulher, le célèbre architecte-paysagiste, de M. Gudin, notre grand peintre de marine, de M. Mélesville, le spirituel auteur dramatique, de MM. Fournier, Perron, Blaque, Rœderer, Wallut, Guérin, Rodrigues, Gosselin, Guyet-Desfontaines, Récamier, de don Carlos de Calderone, de la baronne Dupuytren, de la comtesse Duprat, de M^me^ de La Borde, du baron Deschapelles, et surtout par la serre du beau domaine de Châteauneuf, près Bordeaux, que vendaient hier, hélas! les enfants mineurs de M. Ducos, le ministre de l'Alma et de Sébastopol, comme l'appellera l'histoire. Les modèles exposés par M. Michaux aux derniers concours résumaient tous les progrès de l'architecture florale: pentes combinées pour les différentes cultures; fers appropriés à double équerre et à côtes inégales, gouttières ménagées pour l'écoulement des eaux; précautions minutieuses contre les fuites de chaleur; mobilité complète et facile des châssis unis ou séparés, conquête précieuse pour les végétations à air libre, telles que les camélias; enfin (et c'est ici que l'auteur a vaincu tous ses rivaux), disposition de châssis doubles superposés, non plus compliqués, lourds et ruineux comme autrefois, mais simples, légers, économiques, d'un entretien et d'une réparation élémentaire, et supprimant radicalement la *buée*, cette plaie mortelle et cette incurable peste des anciennes serres. Nous avons remarqué aussi et nous devons signaler le chariot à deux roues du même constructeur pour le transport des orangers, distingué justement à l'Exposition universelle, et adopté aujourd'hui dans les jardins du Luxembourg, grâce aux suffrages illustres de M. de Gisors et de M. Hardy, et au grand soulagement des ouvriers, qui transportent ainsi à deux et sans péril des caisses de cinq mille kilos, où s'attelaient naguère huit hommes souvent blessés par les chariots à quatre roues. De tels ouvrages sont plus que des inventions industrielles, ils sont des services publics dignes de la reconnaissance de tous.

Puisque nous avons parlé de serres, et cité MM. Lemichez, les enchanteurs de l'Exposition agricole, ne quittons pas les Champs-Elysées sans aller jusqu'à l'établissement féerique de ces mages de la culture, situé à Villiers-sur-Seine, près du bois de Boulogne. Aussi bien, nous y sommes entraînés par la procession d'amateurs et de curieux qui affluent du matin au soir dans ce paradis terrestre de l'horticulture. Rien, pas même notre gravure, où le crayon et le burin luttent d'exactitude, ne saurait donner l'idée des merveilles florales réunies par MM. Lemichez frères. Ils possèdent tout simplement la plus complète et la plus riche collection de fleurs rares qu'il y ait en Europe. Les souverains eux-mêmes ne pourraient obtenir à prix d'or cette abondance et cette variété, réalisées seulement par de longues années d'expériences et de recherches, par le triple aiguillon du talent, de l'amour-propre et de l'intérêt, et par la concentration de toutes les conquêtes de la nature et de toutes les lumières de l'art. Les jardins et les serres de MM. Lemichez sont comme une académie de Flore où se résument, de saison en saison, sous leur direction éclairée, les connaissances et les trésors des horticulteurs de tous les points du globe. Pourpre éclatant des pélargoniums; mouchetures infinies des calcéolaires; fougères tropicales élevées à l'état d'arbustes noirs, argentés, fauves et luxuriants; cactées colossales du Mexique, à la chair pulpeuse et aux aiguillons acérés; variétés incroyables de roses, de lis, de verveines,

de géraniums, d'azalées, d'orchis vivant en l'air; plantes de l'Amérique, de l'Inde, de l'Asie, de l'Orient et du couchant, du nord et du sud, massives ou légères, grimpantes ou suspendues, superbes ou mystérieuses, étranges ou charmantes, rappelant par leurs formes et leurs couleurs les oiseaux les plus éblouissants ou les insectes les plus bizarres, fulgurantes d'éclat dans leur ensemble comme une palette abrégée de la création, étonnantes dans leurs moindres détails comme les surprises du microscope et de la loupe. Voilà ce qu'on trouve et ce que tout le beau monde admire, en sortant des Champs-Elysées ou du bois de Boulogne, chez les savants horticulteurs de Villiers. MM. Fould et Pescatore, qui ont de si magnifiques serres, sont les très-sincères admirateurs et les très-heureux clients de MM. Lemichez. Le duc de Devonshire lui-même et le jardinier du palais de Sydenham avoueraient que Londres reçoit encore de Paris des leçons de goût, sinon d'opulence. Et pourtant les serres de Villiers sont d'une étendue assez modeste; mais quel ordre et quelle intelligence dans leurs dispositions! Quel mélange pittoresque et gracieux de rochers et d'eaux vives, de gazons et de terre de bruyère! Quels contrastes habiles de toutes les formes et de toutes les nuances de la végétation, depuis les hampes et les candélabres de la fougère monstre jusqu'aux dentelles de la verveine et de l'orchidée, depuis l'écarlate royal du pélargonium jusqu'à l'azur tendre et fin du cinéraire!

Alph. Karr, notre aimable collaborateur, ce grand poëte des jardins et de la botanique (qui, par parenthèse, écrit pour vous en ce moment l'*Histoire anecdotique de la rose*), doit être bien malheureux d'habiter Nice, à quatre cents lieues des serres de MM. Lemichez!

LE PRÉ-CATELAN AU BOIS DE BOULOGNE (1).

Il est décidé que notre chronique ne sortira pas des Champs-Elysées et du bois de Boulogne. Ne nous en plaignons point, s'il vous plaît; c'est encore et toujours le jardin d'Armide. Le mot n'est que juste, appliqué au Pré-Catelan, qu'on vient d'inaugurer, et qui complète les splendeurs du nouveau bois parisien.

Le Pré-Catelan, auquel on arrive par l'avenue de l'Impératrice, en quittant à gauche le chemin de la rivière, était il y a peu de temps une fondrière, un lieu maudit, avec une croix sinistre, et une légende que voici:

— Sous Philippe le Bel, en 1293, Arnaud Catelan, célèbre troubadour de Provence, arriva à la cour de ce prince, qui lui envoya une escorte pour traverser le bois de Rouvray. Les gens de cette escorte assassinèrent Catelan pour s'emparer d'une manne d'osier contenant des *présents au roi de France*. Or, au lieu du trésor soupçonné, les traîtres ne trouvèrent dans la manne que des parfums, et dirent n'avoir point rencontré le troubadour au rendez-vous. Grand chagrin de Philippe; battue en forêt; découverte du cadavre et érection de la croix où elle se voit encore. Mais à quelque temps de là, le capitaine de l'escorte eut la témérité de se présenter devant le roi, parfumé d'une essence qu'on ne fabriquait qu'en Provence; et cela donna l'éveil au grand prévôt, qui trouva chez le coupable la manne de Catelan, marquée encore aux armes de Bérenger, son maître.

Le roi, irrité, appela toute la sévérité des juges sur ce seigneur, qu'il considérait à bon droit comme le plus grand coupable, et il fut condamné à être brûlé vif et à petit feu.

Tel est le souvenir que rappellent le nom et la croix du Pré-Catelan (1); telle est la place funèbre où M. Ber convoque les Parisiens dans un parc délicieux, avec kiosques, bosquets, gazons, allées tournantes, châlets, ruisseaux, boulingrins, massifs de fleurs, etc., chef-d'œuvre de M. Barillet-Deschamps, le sorcier du bois de Boulogne.

(1) Voyez notre premier article sur le *Bois de Boulogne*, t. XXII, p. 269.

— Les arbres et le feuillage, dit M. Achard, y sont peints d'après Watteau. Le vert en est si tendre qu'il est presque bleu. On ne connaît de gazons pareils que dans les trumeaux de Boucher. Ah! quels gazons! Bien des gens vous diront qu'ils sont faits au pastel. N'en croyez rien. Mais ils ont le teint si délicat, que le moindre coup de soleil les hâle. Ces gazons ont des valets de chambre qui, trois ou quatre fois par jour, procèdent à leur toilette. On les arrose, on les peigne, on les brosse. On a grand soin que chaque brin d'herbe ait sa goutte d'eau. Après quoi, bien rafraîchie, bien luisante et bien parée, l'herbe se montre au public. Et les arbres, donc? Voilà de grands seigneurs! Ils sont venus tout faits, et déjà grands comme père et mère. Le magnolia tient compagnie au marronnier, le cèdre au tilleul, le bananier des Antilles au sapin du Danemark, le tulipier au gardénia, le vernis du Japon au catalpa. Il y en a quatre mille comme ça. Ces arbres ont des laquais attachés à leur service. Si M. Ber trouvait une chenille sur l'un de ces arbres, tous les laquais seraient destitués. — Trente ou quarante mille Parisiens se sont rués dès le premier jour au Pré-Catelan,— et aujourd'hui, c'est la mode, c'est la fureur, c'est la coqueluche de la grande ville. Elle y trouve le vert et le frais, l'ombre et la flânerie, — plus, — ô joies champêtres! — deux théâtres: l'un de marionnettes italiennes, l'autre de prestidigitation; deux orchestres, un militaire et un civil; une brasserie mousseuse, un buffet délicat, un cabinet de lecture tout rempli le jour, quatre pavillons de jeux divers, deux encore pour la télégraphie électrique, et un établissement de photographie, qui permet de dater son portrait du bois de Boulogne!

Voilà pour le présent. L'avenir est plus ambitieux, selon M. Achard. — On parle d'établir au Pré-Catelan un théâtre grand comme l'Opéra de Paris. Un large pan de gazon formera la scène, des quinconces et des massifs dessineront les coulisses, la façade sera en feuillage. La représentation aura lieu au clair des étoiles, par une belle nuit d'été. Des milliers de verres de couleur répandus à profusion dans les arbres illumineront la scène où des ballets nouveaux seront exécutés par des chœurs de danseuses. La lune sera bien étonnée. Mais bah! la lune a vu tant de choses!

Plus tard on aura un restaurant. Eh! mon Dieu! c'est bien vulgaire! Mais hélas! il y a des cœurs ainsi faits qu'un peu de nourriture les séduit. Ils estiment, les barbares, qu'un poulet froid ou quelque bifteck ne nuit pas au plus petit paysage, et même il y a des heures où ils troqueraient volontiers, les Vandales! un buisson fleuri d'aubépine contre un buisson épicé d'écrevisses.

THÉATRE IMPÉRIAL... DE DRANCY.

Qu'est-ce à dire? Où est ce nouveau théâtre, et qui en a le privilége? Ce nouveau théâtre est encore un spectacle en famille; ce privilége est celui de la fortune, de l'esprit, de la grâce et de l'hospitalité. A ces titres, il est réellement impérial, et voici la manière de s'en servir. Vous êtes grand seigneur et homme de goût par droit de naissance, sénateur par droit de conquête, à vos moments perdus; vous avez pour femme une des trois grâces et une des neuf muses, tant soit peu fée, d'ailleurs; vous achetez un superbe château à deux lieues de Paris, vous le meublez de perse et d'or, vous le tapissez de verdure et l'embaumez de fleurs; vous établissez et décorez un théâtre dans le parc. Vous priez Mme Anaïs Ségalas, MM. Ballande et

(1) M. de Guizard, dont la famille est alliée à la famille Catelan, donne une autre origine à cette même croix. Suivant l'ancien directeur des Beaux-Arts, un ancêtre de la famille Catelan aurait été tué à cet endroit dans un duel où il avait pris les armes pour défendre l'honneur de son souverain. Le roi Louis XIII, touché de cette preuve de dévouement, aurait voulu, malgré les édits royaux, qui proscrivaient le duel, qu'une croix élevée sur le lieu du combat rappelât le souvenir de ce serviteur fidèle, mort pour son maître. Choisissez entre les deux légendes.

Malezieux de jouer la *Porte ouverte ou fermée* d'Alfred de Musset, et *Jobin et Nanette* de MM. Carré et Battu. Vous y joignez un prologue en vers de M. Albert de Montémont. Vous convoquez les préfets de Paris et de Versailles, le marquis d'Hautpoul et ses sénateurs ordinaires, M. Leverrier et les gloires de l'Institut, Mmes P..., de L..., de B..., de S. M. de R... et les étoiles du monde parisien. Ces messieurs arrivent sans façon en pantalon blanc, en calèche découverte, la canne à la main; ces dames sans façon aussi, avec trente mètres de volants et un kilomètre de jupons, le chapeau de paille d'Italie, fleuri par Constantin, et l'éventail à la Lancret, rajeuni par Duvelleroy. Vous logez les cinquante équipages dans votre cour, les cent chevaux dans vos écuries et les deux cents laquais un peu partout. On se promène sous les ombrages, on se rafraîchit au buffet, on admire le saule de Sainte-Hélène planté par le général Bertrand; on dépense beaucoup d'esprit, un peu de cœur, infiniment de gaieté; on prend place au théâtre, à la galerie, au parterre, à l'orchestre; Mme Anaïs Ségalas est tour à tour marquise achevée et paysanne accomplie; M. Ballande ajoute la passion à l'esprit d'Alfred de Musset; M. Malézieux réunit Levassor, Hoffmann et Grassot (il a eu soin de s'enrhumer à ce dernier effet); on applaudit à outrance; on rit

Vue des serres de MM. Lemichez frères, à Villiers. Dessin d'après nature de E. Lebrun et J. Worms. (Page précéd.)

éperdument; on entend un à-propos charmant de la maîtresse de la maison :

Ton berceau qui s'ent'rouvre apporte l'espérance...
. . . . . .
Les fleurs de l'avenir vont naître sous tes pas.
La victoire et la paix ont tressé ta couronne;
Les arts, la poésie orneront ton berceau;
L'aigle au vol radieux sur ton destin rayonne,
Et la gloire à tes pieds dépose son drapeau.

Puis on s'assied une centaine à un festin royal, entre les fleurs et les... pâtés monstres; on cause, on rit, on porte des toasts, on lance des bons mots; Ballande improvise un madrigal; M. Leverrier découvre... trois calembours; M. Malézieux chante *le Docteur Grégoire*; et l'on danse jusqu'au lever de l'aurore aux doigts de rose.

La chose n'est pas plus difficile que cela, demandez à M. et à Mme de Ladoucette.

PITRE-CHEVALIER.

TYPOGR. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

L'HOTEL SANS NOM, UN MYSTÈRE DE PARIS.

Le comte Ambrosio ***, la comtesse et leurs enfants (Chapitre Ier). Dessins de V. Foulquier.

— Ainsi donc, mesdames, dit le colonel, il vous faut des émotions violentes? Eh bien, voici une histoire qui pourra vous satisfaire, et dont je vous garantis l'entière exactitude. Elle vous révélera, d'ailleurs, un mystère de

Paris qui semble avoir échappé à M. Eugène Sue ; je vous préviens seulement que ma conclusion sera plus morale que les siennes.

I. — LE DERNIER BILLET DE MILLE FRANCS.

Le comte Ambrosio B***, que j'ai particulièrement connu, était un des plus riches, des plus nobles et des plus illustres seigneurs de Rome. Impliqué, comme tant de jeunes Italiens, dans une conspiration contre l'Autriche, il n'avait eu que le temps d'échapper par une fuite rapide à la sentence qui confisquait ses biens et le condamnait aux prisons de Spielberg. Il avait, à l'exemple de tous les proscrits, choisi la France pour refuge, et il habitait Paris, avec la comtesse Thérésa sa femme, et deux enfants encore en bas âge.

Grand seigneur avant tout, et décidé à ne jamais déroger en quoi que ce fût, le comte Ambrosio s'était étourdi sur sa ruine et avait fermé les yeux sur son avenir, pour continuer à Paris, sinon la vie brillante et seigneuriale qu'il avait menée à Rome, du moins une vie confortable et digne de sa naissance, préjugé impardonnable à un père de famille.

Plus raisonnable que lui, sa jeune femme avait sacrifié toute vanité à l'intérêt de leurs enfants; mais elle n'avait pu même se faire approuver de son mari, lequel, aux observations qu'elle avait osé lui adresser une seule fois, avait répondu par ces froides et désespérantes paroles :

— Le jour où je ne pourrai plus vivre comme il convient au comte Ambrosio ***, ce jour-là, je me ferai sauter la cervelle.

La malheureuse avait donc constamment devant les yeux cette épouvantable perspective. Et la voyant se rapprocher tous les jours, — de sacrifice en sacrifice, — elle protégeait vainement contre les prodigalités de son mari la somme de plus en plus décroissante qui formait leur unique ressource.

Figurez-vous, si vous le pouvez, toutes les sourdes angoisses de cette horrible lutte : lutte d'une mère qui épargne le pain de ses enfants, et d'une épouse qui défend les jours de son époux ; comptez dans votre imagination tous les clous d'une pareille croix, et vous comprendrez la scène qui ouvrit ce triste drame.

C'était par un beau soir de l'automne dernier. La comtesse se tenait assise devant la fenêtre de sa chambre, au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard des Italiens. Paolo et Maria, ses deux enfants, jouaient gaiement sur le balcon, d'où ils regardaient le défilé des équipages et des promeneurs.

Pendant qu'ils poussaient des cris d'admiration naïve devant ce panorama parisien, la jeune femme considérait d'un œil voilé de larmes des papiers qu'on venait de lui remettre, et qu'elle tenait machinalement déployés.

Ces papiers étaient les notes du propriétaire de l'hôtel, et de vingt fournisseurs élégants mis à contribution par le comte.

La comtesse venait de les acquitter l'une après l'autre, et la noble dame pleurait une somme d'argent qu'elle eût naguère jetée au premier pauvre...

— Maman ! dit Paolo, qui venait d'entendre un soupir, maman, qu'as-tu donc ?

— Tu pleures, maman Thérésa? ajouta la petite fille en se précipitant vers sa mère.

— Non, mes enfants, non ! dit la comtesse, qui refoula dans sa poitrine un sanglot étouffé. Je songe au grand chagrin que j'aurais s'il vous arrivait un malheur, mes pauvres trésors !...

— Un malheur à nous ! s'écria Paolo étourdiment, ah ! bien oui, par exemple ! Est-ce que cela est possible ?

Et il se mit à sauter autour du fauteuil de sa mère, qui tâcha de sourire à tant de sécurité !...

— Tu ne sais pas ce qu'il faut faire pour n'avoir plus de chagrin, maman ? dit Maria, en attirant la comtesse vers le balcon avec ses petites mains empressées.

— Eh bien !

— Il faut regarder comme nous les belles dames et les belles voitures !

— C'est vrai, c'est vrai, continua Paolo. Tiens ! voilà justement une grande calèche armoriée comme celle où papa nous promenait dans Rome...

Au moment où cette parole traversait le cœur de la mère, la porte de la chambre s'ouvrit, et le comte Ambrosio parut.

Les deux enfants à l'envi coururent embrasser leur père, et la comtesse, essuyant vite ses yeux, présenta un front sans nuage à son mari.

Celui-ci lui baisa la main avec une galanterie cérémonieuse, puis il s'assit à côté d'elle en prenant Paolo sur ses genoux.

La ruine et la proscription n'avaient pu altérer les préférences secrètes d'Ambrosio pour cet enfant, dans lequel il voyait l'espérance de sa race et de son nom, comme si sa race et son nom n'étaient pas perdus à jamais.

Cette fatale contradiction frappa vivement la jeune femme; elle considéra d'un œil sombre les magnifiques habits de son époux, les bijoux de prix qui ornaient ses doigts, le sourire épanoui sur son imperturbable figure ; et comme une voix intérieure lui criait : Ce sourire, ces bijoux et ces habits seront les derniers; malgré tous ses efforts pour les retenir, ses larmes se mirent à couler avec abondance...

Le comte se retourna et tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut...

— Thérésa, regardez-moi ! dit-il sourdement.

Puis, avec une précaution qui fit frémir la comtesse :

— Mes amis, dit-il, à ses enfants... retirez-vous, allez jouer dans le salon...

Les enfants jetèrent un regard timide à leur mère, et ils obéirent sans prononcer une parole.

Le comte alla pousser la porte sur eux, puis revint, les bras croisés, devant la comtesse.

L'infortunée comprit que le terme fatal était arrivé. Tout son sang lui reflua au cœur ; elle faillit perdre connaissance, et demanda à Dieu de la laisser mourir.

Mais le comte, la rappelant à la vie par un serrement de main vigoureux, lui dit d'un ton calme et glacial :

— Thérésa, donnez-moi la clef de votre secrétaire.

En même temps, ses yeux se fixaient sur la petite boîte dans laquelle la comtesse avait coutume d'enfermer cette clef.

La pauvre femme vit que le geste allait suivre le regard, et, oubliant que son émotion en disait plus que tous les aveux, elle saisit convulsivement le bras de son mari.

— Ambrosio ! attendez !... s'écria-t-elle.

Puis elle ajouta, d'une voix qui s'efforçait inutilement de paraître indifférente :

— La clef n'est pas dans cette boîte, mon ami.

— Où est-elle, alors?

— Je ne sais, je vous la donnerai... demain...

Le comte sourit avec amertume, et, prenant un petit

poignard sur la cheminée, il fit brusquement sauter le dessus de la boîte.

— Pauvre enfant, dit-il à Thérésa, ce n'est pas toi qui sais feindre !

Il prit la clef et ouvrit le secrétaire.

La comtesse était restée affaissée dans son fauteuil, n'ayant que la force de suivre des yeux son mari.

L'opération fut aussi courte que terrible. La main du comte alla droit au secret de vie ou de mort.

Il trouva un billet de mille francs dans un tiroir.

D'une fortune de plusieurs millions, voilà tout ce qui restait sur la terre au prince romain !

En touchant ce lambeau de papier, qui représentait quelques jours d'existence, le seigneur Ambrosio se tourna gravement vers la comtesse. Tous deux se regardèrent et se pressèrent la main sans échanger une seule parole... Et depuis cinq minutes on n'entendait dans la chambre que le bruit joyeux du boulevard, lorsque la douce voix des enfants vint compléter l'effet de cette scène.

— Pouvons-nous rentrer, papa? demandaient à la fois Maria et Paolo.

Et, avant d'avoir reçu la réponse, tous deux étaient déjà revenus dans la chambre.

Le comte referma vivement le secrétaire, Paolo regarda son père avec terreur, et Maria poussa un cri aigu en trouvant sa mère évanouie...

II. — PRÉCAUTION SUPRÊME.

Une heure après, le comte longeait rapidement le boulevard, se rendant au grand cercle Grammont. C'est là qu'il allait tous les jours chercher des nouvelles de son pays, lire les journaux et faire son courrier.

Ce soir-là, il allait y écrire son testament.

Les lustres étaient déjà allumés lorsque Ambrosio entra dans les salons, et l'éclat inattendu de ces lumières acheva de lui porter le sang au cerveau.

Il s'assit devant la première table qu'il aperçut et traça d'abord la lettre que voici :

A SON EXCELLENCE, M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

« Monsieur le ministre,

« Je suis réfugié à Paris depuis deux ans, et j'aurais pu « réclamer ma part des secours que la France accorde « aux proscrits : je ne l'ai pas fait, parce que cela répugnait « à mon caractère ; mais c'est un devoir que je dois rem- « plir en mourant envers ma famille. J'ai l'honneur de « recommander ma femme et mes enfants à la bienveil- « lance du gouvernement français.

« Comte AMBROSIO B***. »

Après cette lettre, Ambrosio écrivit le billet suivant.

« Adieu, ma Thérésa... adieu, mon Paolo... adieu, ma « fille, je vous embrasse pour la dernière fois. Envoyez la « lettre ci-jointe à son adresse. N'oubliez jamais le nom « que vous portez, et faites qu'on n'accuse personne de « ma mort.

« AMBROSIO. »

Le comte jeta cette double dépêche dans la boîte du cercle, et prit le chemin des Champs-Elysées.

III. — UNE RENCONTRE.

Pourquoi le malheureux qui cache sous son habit le pistolet avec lequel il va se donner la mort ne porte-t-il pas cette fatale résolution écrite sur son visage ? Comment la physionomie, ce masque de l'homme civilisé, garde-t-elle jusqu'au dernier moment la faculté de dissimuler et de mentir? Comment se fit-il enfin que le comte Ambrosio traversât la foule innombrable qui encombrait les boulevards, sans que personne lût sur son front, aux mille reflets du gaz :

— Cet homme plein de vie et de santé, brillant et pare comme pour une fête, cet homme va se tuer au pied d'un arbre, dans un coin de cette promenade publique !

Cependant, au milieu de cette multitude indifférente et aveugle, il se trouva quelqu'un qui remarqua le comte... Un petit vieillard à l'œil de lynx, aux joues sèches et ridées, l'avait suivi depuis le boulevard des Italiens jusqu'au carré Marigny. Là, voyant le comte prendre à gauche et s'écarter de la route commune, ce vieillard s'approcha de lui et attira son attention pour la première fois... Le comte tourna brusquement à droite... mais le vieillard tourna à droite... Le comte revint à gauche... le vieillard revint à gauche... Le comte s'élança rapidement dans une sombre allée... le vieillard le rejoignit plus rapidement encore. Alors le comte vit que c'était un parti pris... Il s'arrêta court, regarda l'importun en face, et lui dit :

— Qui êtes-vous?

— Je suis votre providence ! répondit le vieillard d'une voix douce. Je veille sur vous depuis ce matin, monsieur le comte !

— C'est un fou, se dit Ambrosio.

Et il fit un nouvel effort pour se séparer de l'inconnu. Mais celui-ci se mit sur sa trace avec plus d'obstination que jamais...

— Je suis fou, moi-même, pensa le comte, de n'avoir pas deviné plus tôt que c'est un mendiant.

Il prit une de ses dernières pièces d'or dans sa bourse et la présenta au vieillard.

Le vieillard secoua la tête en souriant et refusa la pièce d'or.

— C'est moi, au contraire, qui veux vous en donner, de l'or !.... dit-il, d'une voix profonde et avec un sourire étrange... Si vous voulez savoir où l'on refait sa fortune quand on est ruiné comme vous l'êtes, suivez-moi, comme je vous ai suivi ; nous n'avons que quelques pas à faire...

A quoi ne se rattacherait pas le naufragé qui sombre ?... Un heureux pressentiment traversa l'esprit du comte : il suivit le fantôme qui le rappelait à la vie...

Dix heures sonnaient aux Invalides... le calme succédait à l'agitation, le silence au bruit, le sommeil au mouvement.

L'ombre s'était épaissie autour du comte et de son mystérieux compagnon. Il n'en fallait pas tant pour frapper et captiver l'imagination d'un homme qui allait mourir... car c'est l'heure, ou jamais, des tentations fantastiques, cette heure *où l'on fait le saut dans l'obscurité*, comme disait le baron d'Holback. Après avoir marché un quart d'heure devant le comte, le petit vieillard s'arrêta devant une jolie maison à demi cachée sous les arbres, isolée entre deux terrains vagues, et qui semblait complétement inhabitée.

— Quel est cet hôtel ? demanda le comte.

— C'est l'HÔTEL SANS NOM, répondit l'inconnu. Remarquez sa position, et remarquez ce que je vais faire, ajouta-t-il mystérieusement ; car vous pourrez désormais y venir sans moi.

En parlant ainsi, il poussa un ressort à peine visible près de la porte... La porte s'ouvrit sans bruit, et une petite lumière brilla sous le péristyle...

Si le comte avait eu quelque chose à craindre, il ne serait pas allé plus loin sans prendre ses sûretés... Mais plus l'aventure était sombre et sinistre, plus elle avait d'attrait pour lui.

Il suivit sans hésiter l'inconnu, tandis que la porte se refermait derrière eux.

— Montez maintenant, monseigneur, dit le vieillard, en indiquant les premières marches de l'escalier, et en remettant au comte une carte verte avec un chiffre rouge.

Le comte monta au premier étage et vit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé !...

Il se trouvait dans une maison de jeu clandestine. Alors la rencontre et le rôle du vieillard s'expliquèrent nettement à l'esprit d'Ambrosio... Il se souvint que depuis longtemps il apercevait cet inconnu derrière lui sur le boulevard, aux environs du cercle Grammont... et, en remontant plus haut encore dans ses souvenirs, il se rappela l'avoir vu pendant deux ans à l'ancien hôtel Frascati, que tous deux fréquentaient alors assidûment...

A la vue de cette salle hermétiquement fermée, éclairée de vives lumières cachées sous des abat-jour, de ce grand tapis vert où tournait sans bruit la roulette criminelle, et qu'entouraient une cinquantaine de joueurs pâles et silencieux, la première impression du comte, chose étrange ! fut l'épanouissement d'un homme qui revient à l'existence.

La plus grande passion de sa vie, la passion du jeu, éteinte depuis six ans, venait de se rallumer dans son âme, et il se demanda avec une sorte de stupéfaction :

— Comment cette idée ne m'est-elle pas venue toute seule ?...

Il se retourna en ce moment pour chercher le vieillard qui l'avait conduit et lui serrer la main dans sa reconnaissance,... mais le vieillard avait disparu comme par enchantement, sans doute pour aller recruter à la porte des cercles quelque autre joueur réduit à son dernier billet de banque... Cependant le sang-froid revenait au comte avec l'espérance, et il se mit à observer en connaisseur tout ce qui l'entourait.

IV. — L'HÔTEL SANS NOM.

L'établissement était sur un très-grand pied. On jouait dans trois salons à la fois : dans le premier, c'étaient la bouillotte et le wisth; dans le second, le billard ; dans le troisième, la roulette. En cas de visite suspecte ou de surprise de la police, le troisième salon se fermait par un panneau à coulisse, les joueurs se trouvaient entre eux comme des voleurs dans leur caverne, et il ne restait plus qu'une honnête réunion, livrée aux exercices les plus innocents...

L'aspect général des salons était grave, sévère et solennel ; on se serait cru dans une assemblée de quakers ou de puritains, si l'on n'avait vu l'or et l'argent glisser sur le tapis vert. Le silence n'était interrompu que par les chuchotements des joueurs et la voix du banquier qui faisait le jeu. C'était lui qu'on apercevait le premier. Le comte Ambrosio remarqua sa figure sèche et digne... Il avait connu cet homme autrefois, avant la prohibition des jeux publics... Il fit la même observation sur les trois aides assis auprès et en face de lui, et dont les mains armées de petits râteaux distribuaient ou recueillaient l'or avec l'adresse d'une longue expérience.

Ces détails, qui eussent si peu intéressé le comte dans une maison publique, et qu'il avait eus mille fois sous les yeux sans y prendre garde, le captivaient à un point qu'on ne saurait dire, après six ans d'oubli, dans cet hôtel sans nom, à cette heure de la nuit, au fond de cette promenade déserte, sous l'influence de la terreur et du remords qui régnaient sur toutes les figures... tant il est vrai que le mystère est la plus grande puissance d'ici-bas, et que le fruit défendu sera toujours le fruit par excellence !...

Il n'y avait pas jusqu'aux objets matériels du jeu qui n'eussent un charme inattendu pour le comte Ambrosio... Cette roulette, instrument et image de la fatalité, ces chiffres; ces caractères et ces couleurs imprimés sur le tapis; ces branches de cuivre dont le tournoiement perpétuel donne le vertige; cette petite bille d'ivoire, qui sautille d'une case à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se fixe au gré du joueur heureux... toutes ces choses souriaient au comte comme d'anciennes connaissances... et il sentait sa vieille passion renaître avec toute la naïveté d'un premier amour.

La moitié des joueurs étaient assis autour de la table, l'autre moitié se promenaient aux environs, — nautoniers prudents, observant le temps qu'il fait avant de se mettre en mer, et risquant seulement de loin en loin quelque pièce d'argent, pour sonder la profondeur de l'abîme et consulter le vent de la chance...

Le comte ne put s'empêcher de sourire de joie et peut-être d'émulation en retrouvant tous les types de joueurs qu'il avait observés autrefois. D'abord, le véritable joueur, — le joueur dans lequel il se reconnaissait lui même, — l'homme pâle, silencieux et concentré, immobile à sa place devant la roulette, suivant d'un œil enflammé la bille fatale, et mettant tour à tour sa vie avec son or sur chaque couleur et sur chaque numéro... Puis le joueur timide et indécis, pointant toute la nuit sur une carte les chances dont il s'imagine surprendre les caprices. Puis le joueur entêté, qui s'acharne sur un chiffre et y jette enjeux sur enjeux, jusqu'à l'épuisement de ses ressources... Puis le joueur philosophe, comptant sur le hasard de l'alternative et passant du rouge au noir indéfiniment... Puis enfin le joueur romanesque, attendant depuis des années le coup merveilleux qui doit faire sa fortune !...

Mais ce qui acheva d'exalter l'imagination du comte, ce fut cette étonnante impassibilité des joueurs, plus étonnante encore dans ce tripot clandestin. Courtisans du hasard, ce dieu aveugle, sourd et muet, tous les hommes qui avaient laissé à la porte de cet hôtel leur considération et leur pudeur semblaient partager les attributs de leur terrible idole... Il était impossible de saisir sur aucune physionomie un mouvement de douleur ou de joie, de plaisir ou de colère... Chacun prenait l'or aussi froidement qu'il le jetait. On eût dit une troupe de conspirateurs dont le mot d'ordre eût été : SILENCE ET DISSIMULATION ! Toutes les qualités et tous les rangs se trouvaient là pêle-mêle... En entrant, le comte avait reconnu des personnages honorés dans le monde, des notabilités de tout âge, des jeunes gens appartenant aux plus illustres familles... Et, à côté d'eux, ces ignobles figures que personne ne connaît et que chacun trouve partout, piliers immuables des mauvais lieux, écume jetée çà et là par le désordre, la débauche et le crime... — gens sans toit, sans profession et sans aveu, disputant au sort le prix d'un dîner ou les plaisirs d'une nuit, — pères de famille luttant avec le désespoir, la misère et la honte, — hommes inconnus qui ont encore un reste d'honneur et qui le couvrent là de toutes sortes de déguisements, — usuriers et agioteurs de bas étage, qui jouent et spéculent la nuit comme le jour, etc. Eh bien ! ces gens, si différents les uns des autres, s'asseyaient sans rougir à la même table. Le juge coudoyait le vagabond qu'il avait condamné la veille. Le banquier

suivait le jeu de l'escroc qui lui volerait en sortant son portefeuille... Complices et compagnons d'aventure, qui ne se reconnaîtraient plus le lendemain. Hommes sans nom, comme le lieu qui les réunissait pour quelques heures!...

Le joueur à qui le sort jetait une faveur la ramassait sans en rendre grâce et sans la montrer, — comme s'il eût feint de ne l'avoir pas reçue pour en recevoir encore une autre. Celui qui essuyait une disgrâce, cette disgrâce fût-elle son arrêt de mort, savait tomber comme le gladiateur romain dans le cirque, sans une larme, sans un murmure, en saluant César!...

Ajoutez à ce tableau le petit bruit du cylindre de cuivre tournant sur son axe, le claquement de la boule d'ivoire tombant de minute en minute dans les cases, le tintement métallique de l'or et de l'argent poussé par les râteaux, la

Le comte demandant à ses enfants leurs chaînes d'or (Chapitre VI).

toux creuse de quelque vieillard fatigué par les veilles, le pas lent et suspendu d'un promeneur abîmé dans ses réflexions, le signal fréquent donné par la vigie établie sous la porte extérieure et le tressaillement de chacun toutes les fois que cette porte roulait sur ses gonds... enfin, la voix sacramentelle et infatigable du banquier : — *Faites le jeu, messieurs!... Le jeu est fait!... Rien ne va plus!...*

Et vous aurez une idée du vertige qui s'empara de la tête d'Ambrosio, et de l'ardeur fébrile avec laquelle il prit place devant la roulette!...

Cette révolution morale fut si complète qu'il oublia et sa ruine, et son projet de suicide, et ses deux lettres fatales, et qu'à peine le souvenir de sa femme et de ses enfants lui revint à l'esprit comme à travers un nuage...

V. — LE RÉVEIL D'UNE PASSION.

On a comparé à la mer toutes les choses vastes et profondes, inconstantes et impénétrables. Le jeu est peut-être la chose du monde qui mérite le mieux cette assimilation. C'est, en effet, un océan dans toutes ses dimensions incommensurables, avec tous ses attributs terribles.

C'est l'infini, parce que c'est le hasard.

Pour les hommes d'un caractère froid et vulgaire, le jeu n'est qu'une sorte de promenade routinière et divertissante dans un espace étroit et donné, le long d'un rivage sans vagues et sans écueils ; mais pour une âme ardente, curieuse et hardie, c'est bien le flot sans fond, sans repos et sans bornes ; c'est bien la mer !

D'abord elle est calme et souriante ; elle fait la morte ou l'endormie pour attirer les plus timides ; elle balance sous un ciel bleu ses ondes molles et étincelantes, et tire de son sein des murmures inouïs, des voix mystérieuses, des chants de sirène doux et lointains, que vous écoutez avec plaisir et qui vous font oublier que le flot vous emporte. Mais laissez-vous bercer quelque temps par ces lames trompeuses, laissez-vous entraîner par ces courants insensibles, et tout à coup vous vous réveillez au milieu de l'orage ; il n'est plus temps de regagner le bord ! Voilà la tempête avec ses ténèbres et ses éclairs, avec ses vagues et ses rafales... Il faut se résigner à la lutte, et tenir bon jusqu'au coup de vent décisif, qui va vous engloutir ou vous jeter dans un port inattendu.

Tant mieux pour celui qui trouvera de l'exagération dans cette image ; c'est qu'il ne connaît pas les bourrasques du jeu.

On sait que le comte Ambrosio les connaissait mieux que personne. Cette nature audacieuse et passionnée s'était livrée dès le premier jour à la tempête ; et il éprouvait en ce moment les sensations du marin qui revoit l'Océan, après une longue et cruelle captivité sur terre...

Comme il arrive presque toujours, et par je ne sais quelle dérisoire fatalité, le comte, qui pouvait épuiser d'un seul coup ses ressources, gagna d'abord plusieurs fois de suite, et, au bout de quelques minutes, il eut décuplé son premier enjeu.

Dès ce moment, son imagination se mit en voyage, et il fut perdu sans retour...

Cette idée funeste, cette éternelle illusion de tous les joueurs au désespoir : « Je n'ai rien à perdre et je puis tout gagner », l'entraîna irrésistiblement à l'abîme. Le démon du jeu, comme pour mieux s'assurer de lui, le laissa gagner consécutivement pendant la nuit entière ; il vit l'argent s'entasser et se multiplier sous ses mains. Les joueurs superstitieux n'osaient ponter contre lui ; les braves suivaient son jeu pour profiter de sa veine.

Encouragé par tant de succès, le comte prit enfin tout l'or qu'il avait devant lui, et le poussa résolûment sur la noire.

Il perdit.

Un murmure d'étonnement circula dans le salon, et le banquier attira d'un coup de râteau les pièces du comte, avec le sang-froid d'un homme qui reprend ce qui lui était dû.

Tout autre que l'Italien aurait été atterré par une pareille disgrâce ; et lui-même n'eût pas manqué de l'être en toute autre circonstance.

Il ne lui restait pas une seule pièce d'argent pour relever l'opulent édifice qu'il avait construit dans sa tête !...

Eh bien ! nouvel et prodigieux effet de la passion qui renaissait en son âme ! cet homme, plus perdu que jamais, ne revint pas à l'idée du suicide ; le fil qui le rattachait à la vie fut d'autant plus puissant qu'il était imaginaire. Après avoir absorbé le père et l'époux, le joueur absorba jusqu'au grand seigneur...

Il réfléchit longtemps, du plus beau sang-froid, sur les moyens qui pouvaient lui rester de gagner un million : son rêve n'allait pas moins haut... Puis, il se leva comme frappé d'une idée lumineuse, regarda l'horloge dont l'aiguille marquait sept heures, sortit du tripot et courut chez lui.

VI. — LES DERNIERS ENJEUX.

Après une nuit d'angoisse inexprimable, la comtesse se trouvait dans son appartement : la lettre fatale ne lui était donc pas encore parvenue. Ambrosio, d'ailleurs, s'assura par un regard que rien n'était changé dans les dispositions de sa femme. Elle était seule dans sa chambre avec Maria et Paolo. Seule ? Hélas ! non. Il y avait entre elle et eux un fantôme qui n'était visible que pour elle : la misère. La pauvre mère voyait ce spectre pâle, maigre et nu, s'approcher de ses deux enfants, les enlever à ses bras affaiblis et à ses vaines caresses, briser leurs tendres et faibles corps dans ses dures étreintes, souiller leurs soyeuses chevelures de ses mains hideuses, effacer sous des haillons leur fraîche beauté, et flétrir d'un souffle aride et impur les roses de leurs charmants visages.

Cependant les deux chers innocents la croyaient souffrante et la couvraient de baisers pour calmer son mal.

L'aspect imprévu du comte leur fit pousser à tous trois un cri de surprise. La femme espérait à peine le revoir, et les enfants ne songeaient à lui que pour lui reprocher d'abandonner leur mère.

La comtesse s'empara d'abord de son mari et le serra sur son cœur, comme on fait d'un trésor qu'on a cru perdu ; mais elle lui trouva, en le regardant, un air farouche et sombre qui fut loin de calmer ses propres frayeurs.

Il s'assit près d'elle, la considéra d'un œil fixe et terne, et ne remarqua pas plus ses enfants que s'ils n'eussent point été là.

Le délire d'un joueur est comme un feu meurtrier qui dévore dans son âme jusqu'aux sentiments naturels.

— Où sont tes diamants, Thérésa ? Tel fut le premier mot du comte à la comtesse.

Il ne chercha pas même à adoucir par une transition cette rude apostrophe.

La pauvre femme ne reconnaissait plus son mari...

— Mes diamants ? répéta-t-elle, étourdie du coup. Et que voulez-vous en faire à cette heure ?

— Ton salut... et celui de tes enfants, dit Ambrosio avec un sinistre sourire...

La comtesse fut obligée d'avouer que pour concilier les besoins de leur indigence réelle avec le luxe apparent qu'il n'avait cessé d'exiger, elle avait converti ses diamants en strass... depuis plus de deux ans.

A cette révélation, le comte se leva furieux en proférant un blasphème, et laissa tomber sur le parquet Paolo qui s'était suspendu à son cou.

— Grand Dieu ! s'écria la mère effrayée, en relevant le petit garçon tout en pleurs, qu'avez-vous donc, Ambrosio ?

Cet incident, au lieu de calmer la colère du comte, la changea en frénésie ; il fit plusieurs tours dans la chambre, prononçant des mots inarticulés, poussant du pied les chaises, écrasant les jouets des enfants, et augmentant lui-même, par ce bruit et cette agitation, le délire qui faisait bouillonner son cerveau.

Enfin, un incident plus terrible encore vint mettre le comble à l'horreur de cette scène.

En ouvrant son habit d'un geste convulsif, pour donner de l'air à sa poitrine, Ambrosio laïssa tomber aux pieds de sa femme le pistolet qu'il avait oublié là depuis douze heures...

A cette vue, trois cris retentirent à la fois dans la chambre, accompagnés d'un éclat de rire infernal, et suivis d'un silence mortel.

Maria et Paolo regardaient en se serrant contre leur mère ; la comtesse épouvantée considérait son mari, et ce dernier fixait un œil hagard sur l'arme qui venait de trahir son projet.

En ce moment, l'Italien porta ses deux mains à sa tête, et en forma un cercle autour de son front, comme pour retenir sa raison prête à s'échapper; puis, lisant dans le regard de sa femme la question qu'elle n'osait lui adresser de vive voix :

— Non, non, mon amie, lui dit-il tout bas; si je voulais mourir, je ne t'aurais pas demandé tes diamants. Je reviens des Champs-Elysées; croyant les traverser la nuit, je portais cette arme pour me défendre.

La comtesse tremblait également de croire et de nier... lorsqu'un domestique, entrant dans la chambre, lui présenta une lettre...

Elle reconnut avec une nouvelle émotion l'écriture de son mari... Mais, au même instant, celui-ci lui arracha la lettre des mains, la déchira et la livra au feu...

Puis, feignant de prendre au hasard un sujet de conversation qui chassât de son esprit et de celui des autres toute idée funèbre, il attira vers lui Paolo, et lui dit, en s'efforçant de sourire :

— Veux-tu me donner la chaîne d'or que tu as au cou, mon enfant?

Le petit garçon détacha sans hésiter le bijou, et le mit dans la main de son père, qui l'embrassa avec transport.

—Et toi, Maria, continua le comte, en se tournant vers la petite fille, veux-tu aussi me donner ta chaîne d'or?

L'enfant resta un instant sans répondre, regardant tour à tour sa parure et sa mère ; enfin, arrêtant son regard sur celle-ci avec une sorte de solennité :

— Cette chaîne, dit-elle, vient de ma grand'mère, et maman m'a fait jurer de la porter toujours...

Mais la comtesse, voyant son mari frémir à ces mots, enleva la chaîne et la lui présenta.

Le comte la prit vivement, et se leva pour sortir...

—Ah! vous allez mourir! s'écria la pauvre femme, qui se jeta éperdue devant la porte.

— Mourir!... dit Ambrosio, en souriant avec exaltation ; je revis, au contraire... car je vais jouer! ajouta-t-il à voix basse...

Ces paroles furent un éclair pour la comtesse, qui se souvint du passé ; mais si cet éclair lui montrait un nouvel abîme, cet abîme, du moins, n'était pas la mort!

D'ailleurs, le dernier mot du comte, en franchissant la porte, avait été : — Je vous promets de revenir !...

VII. — MILLIONNAIRE !

Il revint, en effet, à l'entrée de la nuit suivante ; mais plût au ciel qu'il ne fût jamais revenu !...

La comtesse était immobile dans son fauteuil, n'ayant plus que la force de prier Dieu ; et les deux enfants agenouillés à ses côtés, pleurant sur ses genoux, partageaient, avec leur instinct filial, une douleur qu'ils ne pouvaient comprendre.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvre avec fracas, et le comte paraît, essoufflé, haletant, sans chapeau, les yeux égarés, un rire inconnu sur les lèvres.

— Ma Thérèsa! mon Paolo! mes enfants! s'écrie-t-il d'une voix étouffée par la joie, venez, venez ici! près de moi! (et il les attirait convulsivement à lui). C'est fini, voyez-vous! tout est réparé! Nous voilà riches, riches comme autrefois, riches comme à Rome! Ah! nous ne rougirons plus devant personne, et nous marcherons tête levée. Je vous rendrai cent chaînes d'or pour une, mes enfants! Tu auras plus de diamants que les reines, ma Thérèsa!... Nous reprendrons tous notre place et notre rang dans le monde !...

Et, voyant que la comtesse et ses enfants l'écoutaient et le considéraient avec une surprise toute pleine d'horribles angoisses :

— Ah! ah! ah! reprit-il en éclatant de rire; cela vous paraît étonnant? et vous ne pouvez pas me croire... Il y a bien de quoi douter, ma foi! Cependant c'est la vérité, certes! Je vous dis, mes enfants, que nous sommes millionnaires! millionnaires! entendez-vous?... Tenez plutôt, tenez!...

Et, fouillant brusquement dans toutes ses poches, il en tira quelques pièces de monnaie, quatre ou cinq jetons de quarante sous, plusieurs morceaux de papier et de cartes déchirés avec les dents ; puis, il se mit à crier avec des transports frénétiques :

— Mais, regardez donc, riez donc comme moi! Il y a là un million, un million! Et ce million est à nous! je viens de le gagner au jeu! Un million, vous dis-je!...

Maria et Paolo, terrifiés par l'expression de visage qui accompagnait ces cris, s'enfuirent à l'autre bout de la chambre, et la comtesse, levant les deux bras au ciel, retomba évanouie dans son fauteuil.

Après mille hésitations affreuses, elle venait de comprendre enfin que son mari était devenu fou!...

Et, en effet, le malheureux, dont la raison se trouvait déjà fort compromise par les vicissitudes de la journée, avait achevé de perdre la tête, en gagnant à l'HOTEL SANS NOM quelques milliers de francs, aussitôt repris par le sort à son délire... Il avait alors quitté précipitamment la roulette, emportant ces débris de monnaie, de cartes et de papier, où il revoyait son ancienne fortune...

VIII. — MORALITÉ EN ACTION.

Si vous allez jamais aux Champs-Elysées, dans les environs du carré Marigny, vous rencontrerez un homme et une femme avec deux enfants, dont l'aspect ne manquera pas de frapper votre attention. Les deux enfants sont vêtus avec un reste de luxe qui va s'éteignant de jour en jour. La femme porte sur sa figure pâle et amaigrie un caractère de résignation et de fermeté sublimes; et l'homme se drape avec un orgueil étrange dans un manteau qui cache la plus triste de toutes les misères : la misère en habit noir. Cette famille est la famille du comte Ambrosio ***.

Comme la requête du proscrit n'est pas parvenue au ministre (on a vu pourquoi), comme la femme est aussi incapable que son mari de solliciter des secours, et comme les gouvernements ne donnent qu'à ceux qui sollicitent, la famille du comte Ambrosio est plus à plaindre que jamais. Cependant le malheureux se croit toujours millionnaire, et ne cesse de quereller sa femme sur ce qu'elle l'empêche de reprendre son rang. La comtesse, tout en n'entendant parler au pauvre fou que de chevaux, de diamants, de fêtes et de plaisirs, gagne à la sueur de son front et par le travail de ses mains le pain et le vêtement

de chaque jour. Sa seule consolation est de se priver de tout ce qui n'est pas indispensable à son existence pour entourer celle de ses enfants de quelques douceurs, et satisfaire de temps en temps aux fantaisies luxueuses du seigneur Ambrosio, enfin d'entretenir les illusions qui font son bonheur.

La famille ne se sépare guère dans ses tristes promenades... Quelquefois, cependant, sur le soir, on voit le comte errer seul par les Champs-Elysées... Il cherche dans le quartier Marigny la porte de l'HOTEL SANS NOM; mais c'est en vain qu'il frappe à cette porte, elle ne s'ouvre plus pour personne, car voici ce qu'on a pu lire dans tous les journaux, vers la fin de l'hiver dernier :

« La police vient de surprendre et de saisir une roulette clandestine dans un hôtel écarté des Champs-Elysées. Plusieurs personnages importants se trouvent compromis dans cette affaire. La justice informe. »

Les personnages importants se sont évanouis, suivant

Moralité en action Le comte fou. Sa famille ruinée (Chapitre VIII).

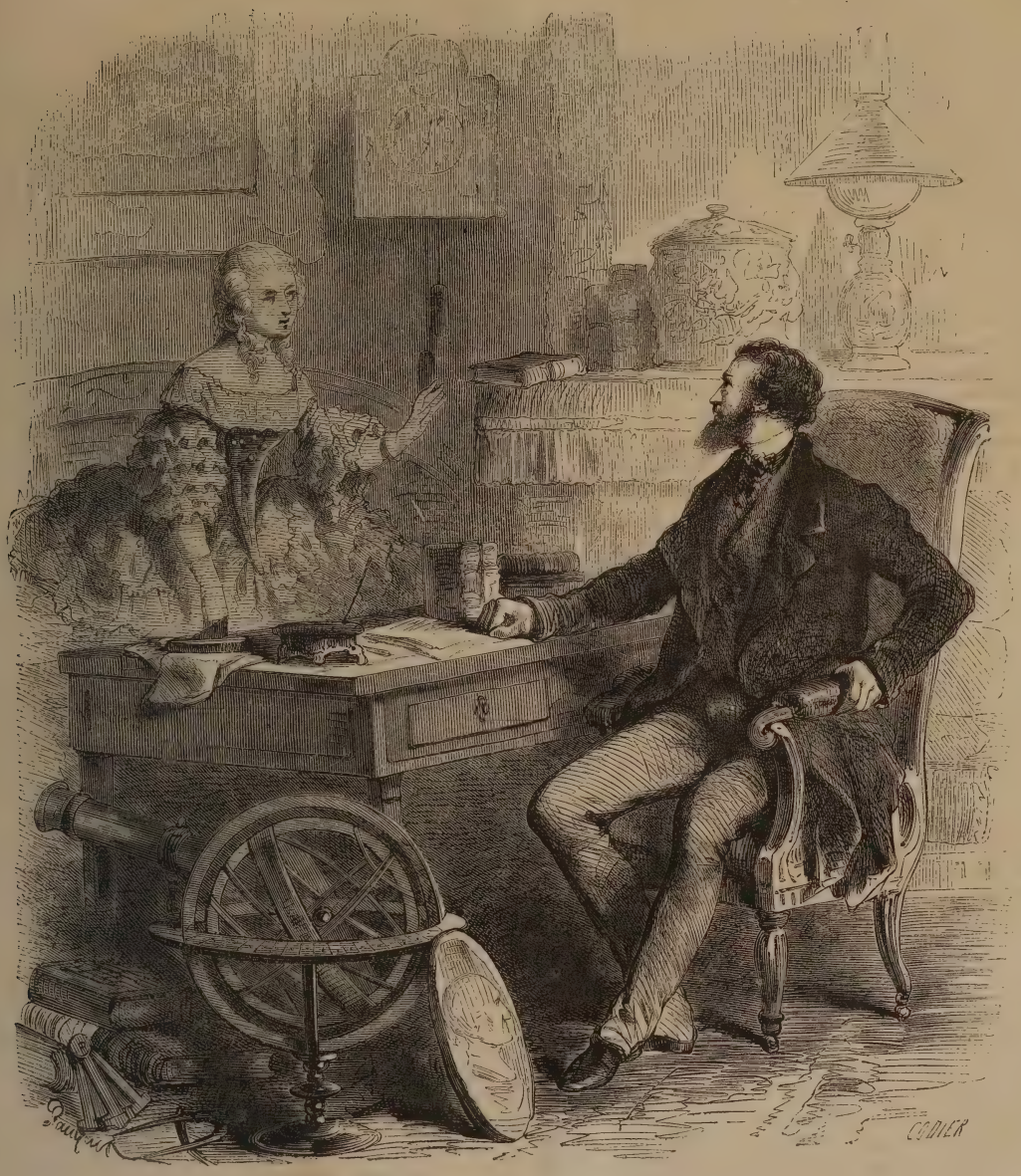
l'usage... Le locataire de l'HOTEL SANS NOM a subi la prison et l'amende ; puis, il a rouvert sans doute quelque autre part son tripot clandestin. Les plaies de la société sont comme les maladies de l'homme : la guérison de l'une amène l'invasion de l'autre, et le diable, comme on dit, n'y perd jamais rien.

Le diable y perdra cependant quelque chose, nous l'espérons, si cette histoire est comprise des lecteurs que tenteraient les chances du jeu de hasard. Fermées publiquement en France, les roulettes s'y rouvrent secrètement de toutes parts, et jusque dans les salons du beau monde, sous les noms de bouillotte, de lansquenet, de baccarat, etc., etc. Défiez-vous-en, jeunes et vieux amis des cartes, si vous voulez éviter la pente glissante où tombe chaque jour quelque comte Ambrosio, quelque fils et même quelque père de famille.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE. ENTRETIENS ASTRONOMIQUES.

L'ENSEMBLE DES MONDES (1).



L'apparition de la marquise de G... Dessins de Pauquet.

Une vision. La marquise de G... *Les Mondes* de Fontenelle. Le spectacle du ciel. Le mouvement des astres. Étoiles fixes. Planètes. Système des savants. Les cieux de cristal. Copernic. La lune et le bourgeois de Saint-Denis. La terre. La lune. Vénus. Mercure. Mars. Jupiter. Ticho-Brahé. Képler. Newton. Laplace. Les petites planètes. Les satellites. Saturne. Ses huit lunes. Nuits de quinze ans. W. Herschel. Uranus. M. Leverrier. Neptune. Boutades de la marquise. Les dernières nouvelles de notre monde.

Depuis longtemps je désirais causer un peu astronomie avec les lecteurs du *Musée*; mais l'astronomie ne se sert pas tout simplement, il faut une mise en scène, et j'en cherchais vainement une dans chaque repli de mon cerveau. J'y étais encore occupé hier au soir; j'avais avalé je

(1) Voyez la *Table des vingt premiers volumes* pour les différentes études astronomiques qui ont précédé cette étude d'ensemble.

ne sais combien de tasses de thé pour m'échauffer l'imagination ; j'avais donné d'innombrables coups de *poker* dans le charbon de terre, pour en faire jaillir la flamme capricieuse ; cependant rien ne jaillissait de mon esprit. La voix grave et retentissante de mon *coucou* de Fürtwangen m'avertissait, d'heure en heure, du temps écoulé et perdu ; j'en étais même arrivé à l'entendre à peine ; mes yeux se fermaient de moment en moment et ne se rouvraient plus qu'avec effort. Je venais de croiser ma jambe droite sur mon genou gauche, et de renverser ma tête sur le dos de mon fauteuil ; et j'allais franchement m'endormir, lorsque j'aperçus dans un coin de mon cabinet quelque chose de rose et de blanc, que je n'étais pas accoutumé à y voir. Je me redressai brusquement, je me frottai les yeux, je les ouvris deux fois plus qu'à mon ordinaire : la chose blanche et rose était bien là, et même elle remuait et s'avançait visiblement vers moi. C'était une belle dame en robe de cour, avec de grands paniers, un frais visage et des cheveux blonds, gracieusement bouclés. Si cela m'était arrivé pendant le carnaval, j'aurais trouvé quelque explication naturelle à cette apparition, mais il n'y avait pas moyen, nous étions dans l'Avent. Je me levai gauchement et avec un sentiment de peur. La dame éclata de rire.

— Rassurez-vous, dit-elle, je ne viens pas pour vous étrangler. Au contraire, j'ai pris pitié de votre embarras, et je compte vous en tirer.

— Madame, balbutiai-je, c'est trop de bonté...

— Pas de compliments, fit-elle. Rasseyez-vous, prenez votre plume et écrivez.

— Quoi ! vraiment, mon article astronomique... Mais la mise en scène ?...

— Vous avez un air effaré qui me divertit considérablement. Comment trouvez-vous *Les Mondes* de Fontenelle (1)?

— C'est un charmant ouvrage, plein de science et d'imagination. Cette marquise de G... est bien la femme la plus spirituelle !

— Pas de compliments, vous dis-je.

— Quoi ! madame, vous seriez cette aimable curieuse ?...

— Je vous semble peut-être vieillie ? dit-elle en minaudant derrière son éventail. Mais laissons cela. Vous parliez tout à l'heure de mise en scène. Celle des *Mondes* vous paraît-elle bien compliquée ?

— Non, certes, mais il faudrait avoir l'esprit de Fontenelle...

— Qui vous empêche de le prendre dans son livre ?

— Ah ! madame, cela ne serait pas honnête.

— Bah ! vous êtes trop scrupuleux. Qui donc pourrait s'en plaindre ? Ce ne seront pas les lecteurs du *Musée*, apparemment.

— Ma foi ! m'écriai-je en homme soulagé d'un grand poids, vous avez mille fois raison. Je vais jeter là ma plume et me servir de mes ciseaux.

— Attendez, attendez. Il ne faut rien outrer, et je ne veux pas vous réduire absolument à l'emploi de compilateur. Causons un peu, s'il vous plaît, comme je causais autrefois avec mon cher philosophe. Je vais d'abord vous répéter ce que j'ai appris de sa bouche.

— Mais, dis-je humblement, depuis ce temps-là nous avons fait bien des découvertes.

— Ah ! reprit la marquise de G... avec un accent moqueur, *vous* avez fait *bien* des découvertes ? Eh ! bien, vous m'en instruirez quand le moment en sera venu. Maintenant, peut-être jugerez-vous qu'il n'y aurait pas de mal à commencer par le commencement. C'était autrefois l'opinion du géant Moulineau, et quoique Moulineau ne fût qu'une bête, quoique le bélier eût infiniment d'esprit, je penche à suivre l'avis du premier.

— Il me suffit que vous en soyez, madame, repris-je galamment, et voici, par conséquent, ce qu'il me paraît convenable d'écrire :

Si, pendant une belle nuit, et dans un lieu dont l'horizon soit à découvert, on suit avec attention le spectacle du ciel, on le voit changer à chaque instant. Les étoiles s'élèvent ou s'abaissent ; quelques-unes commencent à se montrer vers l'orient, d'autres disparaissent vers l'occident ; plusieurs, telles que l'étoile polaire et les étoiles de la Grande-Ourse, n'atteignent jamais l'horizon dans nos climats. Dans ces mouvements divers, la position respective de tous ces astres reste la même : ils décrivent des cercles d'autant plus petits qu'ils sont plus près d'un point que l'on conçoit immobile. Ainsi le ciel paraît tourner sur deux points fixes, nommés par cette raison *pôles du monde* ; et, dans ce mouvement, il emporte le système entier des astres.

Déjà plusieurs questions intéressantes se présentent à résoudre. Que deviennent, pendant le jour, les astres que nous voyons durant la nuit ? D'où viennent ceux qui commencent à paraître ? Où vont ceux qui disparaissent ? L'examen attentif des phénomènes fournit des réponses simples à ces questions. Le matin, la lumière des étoiles s'affaiblit à mesure que l'aurore augmente ; le soir, elles deviennent plus brillantes à mesure que le crépuscule diminue : ce n'est donc point parce qu'elles cessent de luire, mais parce qu'elles sont effacées par la vive lumière des crépuscules et du soleil que nous cessons de les apercevoir. L'heureuse invention du télescope nous a mis à portée de vérifier cette explication, en nous faisant voir les étoiles au moment même où le soleil est le plus élevé. Celles qui sont assez près du pôle septentrional pour ne jamais atteindre l'horizon sont donc constamment visibles pour nous. Quant aux étoiles qui commencent à se montrer à l'orient, pour disparaître à l'occident, il est naturel de penser qu'elles continuent de décrire sous l'horizon le cercle qu'elles ont commencé à parcourir au-dessus, et dont l'horizon nous cache la partie inférieure. Cette vérité devient sensible quand on s'avance vers le nord : les cercles des étoiles situées vers cette partie du monde se dégagent de plus en plus de dessous l'horizon ; ces étoiles cessent enfin de disparaître, tandis que d'autres étoiles situées au midi deviennent pour toujours invisibles. La surface de la terre n'est donc pas plane, et sa figure est peu différente d'une sphère. La courbure du globe terrestre est sensible à la surface des mers ; le navigateur, en approchant des côtes, aperçoit d'abord leurs points les plus élevés, et découvre ensuite successivement les parties inférieures que lui dérobait la convexité de la terre. C'est encore à raison de cette courbure que le soleil, à son lever, dore le sommet des montagnes avant que d'éclairer les plaines.

— Ta, ta, ta, ta, dit l'élève de Fontenelle ; que me chantez-vous là ? Ce n'est pas ainsi que commençait mon philosophe. Pourquoi ne dites-vous pas que la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ? Car, si on avait les yeux meilleurs, on verrait bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, et, d'un autre côté, si on était moins curieux, on ne se soucierait point de le savoir, ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit. C'est ainsi qu'il convient d' entrer en matière. Après cela, on peut ajouter que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où sont les

(1) *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686.

spectateurs, ils ne voient pas le théâtre tout à fait comme il est; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à leur vue ces roues et ces contre-poids qui font tout le mouvement. Aussi la plupart ne s'embarrassent-ils guère de deviner comment tout cela se joue; il n'y a peut-être que quelque machiniste, caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un *vol* extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. On voit que ce machiniste-là est fait comme les philosophes; mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées; elles le sont si bien qu'on a été longtemps à deviner comment s'exécutaient les mouvements de l'univers. Représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton*; l'autre : *Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter*; l'autre : *Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre, il n'est point à son aise quand il n'y est pas*; et cent autres rêveries capables de perdre de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes et qu'un poids plus pesant que lui descend.*

— Cela est très-spirituel, me hasardai-je à dire. Mais ce que je vous ai lu, madame, est d'un des plus grands génies dont l'humanité puisse s'honorer, de Laplace. Vous avez dû en entendre parler là-bas... je veux dire là-haut.

— Eh bien! fit la marquise avec une petite moue, laissez votre tirade; mais ne manquez pas de dire ceci : De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte, où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus à différentes hauteurs le soleil et la lune, et les cinq autres astres qu'on appelle planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées au même ciel, ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble, au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt, et s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour.

Lorsqu'on eut reconnu cette disposition des choses célestes, il fut question de deviner comment toutes les parties des cieux doivent être arrangées, et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Il n'est pas un des sages de l'antiquité qui ne voulût construire le sien; mais, malgré la diversité des esprits, chacun partit du même principe. Cela n'a rien d'étonnant; nous sommes tous faits comme un certain fou athénien, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages; et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait à faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe, on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune; au-dessus de la lune on plaça Mercure, ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. Mais comme les mouvements des planètes ne sont pas tout à fait réguliers, comme elles vont tantôt plus vite, tantôt plus lentement, et sont quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches, les anciens avaient imaginé une quantité de cercles bizarrement entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces irrégularités. Ils avaient aussi recours à des cieux de cristal pour imprimer le mouvement aux corps célestes. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement; c'était aussitôt un autre ciel de cristal: les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. L'embarras de tous ces cercles et de tous ces cieux était si grand, que dans un temps où on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais aparemment peu dévot, disait que si Dieu l'avait appelé à son conseil pour faire le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de péché, parce qu'il était trop confus. Enfin, un Allemand, nommé Copernic, trouva un système qui est d'une simplicité charmante, et qui aurait dispensé le roi de Castille de donner des avis. D'abord, il fait main basse sur tous ces cercles différents, et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre il met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, et ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil. La terre y tourne elle-même, et pour la punir du long repos qu'elle s'était arrogé, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle attribuait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner, il ne lui reste plus que la lune, qui tourne encore autour d'elle. Il est évident que de si grands changements ne pouvaient passer sans disputes, aussi Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens considérables; mais le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut pas essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyait et se tira habilement d'affaire (1).

— Le moyen de Copernic est ingénieux, dis-je, pen-

(1) Voyez, pour *la Mort de Copernic*, la Table des vingt premiers volumes.

dant que ma visiteuse reprenait haleine ; mais quel que fût mon embarras, il y a une heure, je vous avoue que je n'y avais pas songé.

— Vous vous contentiez de vous endormir. Voilà comme tout dégénère.

— Ah ! madame, comment une aussi jolie bouche peut-elle donner passage à ces paroles de vieillard.

— Taisez-vous, fit-elle, en me décochant une œillade des plus assassines. Les esprits n'ont pas d'âge, Dieu merci ! cependant il vaut mieux ne pas parler de cela.

— Parlons donc de notre affaire. Si je procédais à exposer *la naissance du monde et sa création ?*

— Un moment ! un moment ! Il faut d'abord nous occuper de la lune et du bourgeois de Saint-Denis. Vous savez que le bourgeois de Saint-Denis m'a beaucoup frappée.

— Sans doute, et je le comprends. Mais il me semble que ce n'est pas ici la place. Il faudrait au moins une transition.

— Vraiment, mon cher, un rien vous embarrasse, reprit la noble dame d'un air un peu sec : la transition est toute trouvée. Puisque le soleil, qui est maintenant immobile, a cessé d'être une planète, et puisque la terre, qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas surpris d'entendre dire que la lune est une terre comme celle-ci, qu'elle est sans doute habitée, ou du moins que toutes les analogies doivent nous porter à le croire. En vain objectera-t-on que nous ne voyons pas d'habitants dans la lune. Supposons, en effet, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa ville, monte sur les tours de Notre-Dame et voie Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il vous répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitants de Paris, mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point ; on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitants de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la lune, et chacun de nous est ce bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa ville. Dira-t-on encore que si Saint-Denis est fait comme Paris, la lune n'est pas faite comme la terre ? Mais voilà précisément en quoi les bourgeois de la terre se trompent, car, avec des lunettes d'approche, on reconnaît qu'il y a dans la lune des plaines, des montagnes, des abîmes, tout comme sur notre globe. Ajoutera-t-on que la lune est lumineuse ? Mais être lumineux n'est pas si grand' chose que l'on pense. Il n'y a que le soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même et en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées par lui. Il envoie sa lumière à la lune ; elle nous la renvoie ; et, sans aucun doute, la terre renvoie aussi à la lune, de la même manière, la lumière du soleil. Il y a même cette différence en notre faveur que comme la terre est soixante fois plus grosse que la lune, elle se montre aux habitants de celle-ci avec une amplitude et une majesté que le soleil même est loin d'égaler. Ce n'est pas tout : comme les deux mouvements par lesquels la lune tourne sur elle-même et autour de nous sont égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devrait dérober, de sorte qu'elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui voit la terre et qui la voit toujours attachée au même endroit du ciel. Pendant leur nuit, qui dure quinze de nos jours, les sélénites voient d'abord un petit coin de la terre éclairé, ensuite un plus grand, et presque d'heure en heure la lumière leur paraît se répandre sur la surface de notre globe, jusqu'à ce qu'enfin elle l'illumine entièrement ; au lieu que ces mêmes changements ne nous paraissent arriver sur la lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons de vue durant le jour. Il serait bien curieux de connaître les mauvais raisonnements que font les philosophes de ce monde-là sur ce que notre terre leur paraît immobile, lorsque tous les autres corps célestes se lèvent et se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur ; et quand les poëtes veulent louer les princes oisifs, ils ne manquent pas sans doute de comparer leur nonchalance à ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la lune notre terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre, en petit et différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur une mappemonde. Que ce spectacle doit paraître nouveau aux voyageurs qui passent de la moitié de la lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé lorsqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous sommes inconnus ! Peut-être se fait-il de ce pays-là dans l'autre des espèces de pèlerinages pour venir nous contempler, et sans doute il y a des honneurs et des priviléges pour ceux qui ont vu la grosse planète une fois en leur vie, comme il y en a pour les musulmans qui ont été à la Mecque.

La marquise ne paraissait pas près de tarir sur ces hypothèses, je me permis de l'interrompre.

— Maintenant, lui dis-je, n'avons-nous pas assez visité la lune, et ne pourrions-nous point passer à la planète la plus remarquable après elle, à Vénus ?

— Sur Vénus, répondit-elle, je reprends Saint-Denis. Vénus tourne autour du soleil et sur elle-même tout comme la lune. On découvre avec des lunettes d'approche que Vénus, aussi bien que la lune, est composée de plaines et de montagnes, et que tantôt elle est en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée : pourquoi Vénus ne le serait-elle pas aussi ? Ce n'est pas à dire, assurément, qu'elle soit occupée par des hommes faits comme nous. La plus grande diversité doit nécessairement exister entre les habitants des planètes ; l'imagination ne saurait se les représenter, car elle ne peut aller plus loin que les yeux. Toutefois, en voyant que Vénus est plus proche que nous du soleil et en reçoit une lumière plus vive et une plus grande chaleur, on peut supposer qu'elle est habitée par un petit peuple noir, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant des vers, aimant la musique, inventant tous les jours des fêtes, des danses et des tournois. Le menu peuple de Vénus n'est apparemment composé que de Céladons et de Sylvandres, et leurs conversations les plus communes valent les plus belles de *Clélie*. Nos Maures grenadins n'étaient auprès d'eux que des Esquimaux pour la froideur et la stupidité. Tel est le portrait que nous

pouvons nous faire des gens de Vénus; mais que sera-ce des habitants de Mercure? Comme ils sont deux fois plus proches que nous du soleil, il faut qu'ils soient fous à force de vivacité, et ce sont apparemment là les petites-maisons de l'univers. Le soleil leur envoie une lumière si forte que, s'ils étaient ici, ils ne prendraient nos plus beaux jours que pour un très-faible crépuscule, et peut-être n'y pourraient-ils pas distinguer les objets. Notre fer, notre argent, notre or, se fondraient chez eux et couleraient en fleuves, comme l'eau de nos rivières.

En s'éloignant du soleil, après avoir visité Mercure, on retrouve Vénus, puis la terre, et enfin Mars. Les jours de Mars sont plus longs que les nôtres d'une demi-heure, et ses années valent à peu près deux de nos années; mais il est cinq fois plus petit que la terre, et ne vaut pas trop la peine de nous en occuper. En revanche, la jolie chose que Jupiter!...

— Permettez-moi, madame, interrompis-je, de vous arrêter quelques instants avant d'arriver à Jupiter. Votre dédain pour Mars me fait croire que vous regarderez en pitié les petits astres qui se trouvent en cet endroit; mais leur nombre, du moins, pourra attirer votre attention, et peut-être votre considération. Ce sera, si vous voulez, dans l'ordre des planètes, quelque chose comme

Ticho-Brahé. Newton. Képler.

la confédération helvétique dans l'ordre des nations. Chaque canton, pris en particulier, n'a pas grande importance, mais leur réunion forme un Etat considérable et qui doit peser dans la balance de l'univers.

Lorsque Copernic se fut si bravement tiré d'affaire, son système s'en alla cahin-caha, sans faire beaucoup de chemin dans le monde. Un siècle s'était déjà écoulé, et Tycho-Brahé croyait encore pouvoir dire qu'à la vérité les planètes que nous voyons dans le ciel circulaient autour du soleil, mais que celui-ci était réduit à tourner, avec tout son cortége, autour de la terre, qui demeurait immobile au centre de l'univers. Celui qui débitait gravement cette absurdité était cependant un savant plein de mérite, auquel l'astronomie doit un recueil d'observations parfaitement exactes, pour son temps. Ce savant avait pour ami un autre astronome, non moins religieux, non moins amateur de systèmes, mais qui, heureusement, eut le bon esprit de s'en tenir à celui de Copernic, et de chercher seulement à le développer et à l'expliquer. Képler, c'est le nom du personnage, était imbu des idées platoniciennes sur la puissance des nombres. Afin de découvrir les lois harmoniques de l'univers, il se livra, pendant vingt-deux années, aux calculs les plus effrayants, aux réflexions les plus absorbantes; plus d'une fois, voyant tous ses travaux se dissiper en fumée, il se sentit démoralisé jusqu'à la folie; mais enfin il par-

vint à condenser ses conceptions gigantesques et put dire à l'univers : « Depuis huit mois j'ai vu le premier rayon de lumière ; depuis trois mois j'aperçois le jour ; enfin, depuis quelques jours, je regarde le soleil de la plus admirable contemplation : je m'abandonne à mon enthousiasme, car j'ai dérobé les vases d'or des Egyptiens pour en former à mon Dieu un tabernacle bien loin des confins de l'Egypte. Le sort en est jeté, j'écris mon livre ; il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe : mon livre peut attendre ses lecteurs. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans avant de créer une intelligence qui pût comprendre ses œuvres ?... »

— Savez-vous, s'écria Mme de G... avec un peu d'impatience, que ce monsieur-là se donnait de véritables airs de créateur ? Qu'a-t-il donc inventé, s'il vous plaît ?

— Il a inventé (car le mot est juste) trois des grandes lois cosmogoniques qui régissent l'attraction et le mouvement des planètes ; lois qui portent encore son nom, et auxquelles Newton et Laplace lui-même n'ont pu ajouter que la sanction de leur génie. Il a également imaginé je ne sais combien de choses inimaginables ; par exemple, celle-ci : que les planètes doivent être situées à des intervalles harmoniques, de telle façon qu'en partant du soleil la distance qui sépare les différentes planètes de notre système irait toujours en croissant, dans une proportion qui est à peu près celle du double. C'est ce qui avait lieu, en effet, pour Mercure, Vénus, la terre et Mars ; entre Mars et Jupiter il se trouvait un échelon dégarni ; puis la proportion reprenait entre Jupiter et Saturne. Cet échelon dégarni faisait, sans nul doute, le désespoir de notre chercheur de formules ; mais savez-vous ce qui est arrivé au bout de deux cents ans ? c'est qu'on a découvert, à la place même qu'il désignait, non pas une, mais trente planètes.

— Attendez, dit la marquise, est-ce que je vous comprends bien ? Voulez-vous réellement dire que, dans un espace où une planète d'autrefois aurait trouvé tout juste de quoi circuler, il en passe trente aujourd'hui, sans embarras et sans accidents ? Mais savez-vous que voilà une chose qui renverse toutes nos idées, et qu'après cela on ne sait plus à quoi s'en tenir dans le monde ?

— Comme vous le pressentez sûrement, ces planètes sont très-petites ; si petites qu'on a eu bien de la peine à les découvrir, même avec de forts télescopes, et que, quand on les a eu découvertes, les uns les ont considérées comme des fragments d'un globe éclaté, les autres, sans se prononcer à ce sujet, leur ont refusé le nom de *planètes* et n'ont voulu leur accorder que celui d'*astéroïdes*.

— Ils ont eu tort ; pourquoi humilier les gens ? En y réfléchissant, je ne vois pas pourquoi une petite planète ne serait pas aussi respectable qu'une grosse ; et d'ailleurs nous devrions nous souvenir que Jupiter est quinze cents fois plus volumineux que nous.

— Vous avez mille fois raison, madame ; mais vous savez que ce sont précisément les petites gens qui se montrent le plus insolents vis-à-vis des autres.

— Je serais curieuse de savoir où l'on a trouvé des divinités pour présider à tous ces petits astres. Si je me rappelle bien ma mythologie, il n'y en avait pas assez dans tout l'Olympe.

— Aussi est-on descendu jusqu'aux nymphes et même jusqu'à de royales mortelles. La première de ces planètes a été découverte par Piazzi, le jour même où s'ouvrait notre siècle. On l'a nommée Cérès. L'année suivante, Pallas a été reconnue par Olbers. Puis on a aperçu Junon en 1804, Vesta en 1807, Astrée en 1845. Depuis lors, chaque année amenant une ou plusieurs découvertes, on a signalé successivement Iris, Flore, Métis, Hygie, Parthénope, Victoria, etc., etc., jusqu'à Pomone, qui a été découverte le 26 octobre 1854, et Polymnie le 28. Sans doute, il y a encore une partie de ces astéroïdes qui ont échappé à la surveillance de nos astronomes, car ils ne sont pas faciles à observer, et vous en jugerez aisément, quand vous saurez que quelques-uns d'entre eux n'ont pas même cent lieues de tour.

— Quoi ! sérieusement ? Il y a, dans les champs de l'espace, des globes indépendants qui ne sont pas si grands que la Bretagne ? Mais tout le monde doit être cousin dans ces endroits-là ! Et vraiment, j'y songe ; si ce sont les débris d'une grosse planète, brisée par accident, il peut y avoir des parents, des amis, des époux, disséminés dans différents globes. Ils ont les mêmes idées, la même langue, et quand ces provinces vagabondes passent à côté les unes des autres, ils peuvent se faire des signaux, peut-être même s'envoyer des pigeons voyageurs, ou quelqu'une de ces machines nouvelles que vous appelez des ballons. J'entrevois là tout ce qu'il faut pour embrouiller les plus délicieux romans du monde, et je suis sûre qu'il s'y passe des choses cent fois plus intéressantes que sur notre énorme planète.

— En vérité, madame, vous en parlez comme un témoin *de visu*, et l'on voit bien que vous êtes accoutumée à voyager de monde en monde, dans la berline de la philosophie.

— Vous vous moquez, reprit la beauté géomètre d'un air pensif ; vous ne voulez pas perdre une minute à ces charmantes bagatelles qui nous attachaient autrefois pendant tout un volume. En êtes-vous plus heureux pour cela ? je ne le crois pas. Mais n'importe, je ne veux pas tomber moi-même dans la manie de gravité que je vous reproche, et j'aime mieux reprendre ma route en vous emmenant avec moi vers Jupiter. Rien de joli comme Jupiter, avec ses quatre satellites. Tandis qu'il accomplit sa révolution autour du soleil en douze ans, ses quatre lunes tournent autour de lui, la première, qui en est la plus proche, en quarante-deux heures ; la seconde en trois jours et demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept ; et, par l'inégalité même de leur cours, elles s'accordent à lui donner les plus charmants spectacles du monde. Tantôt elles se lèvent toutes les quatre ensemble, et puis se séparent presque dans le moment ; tantôt elles sont toutes à leur midi, rangées l'une au-dessus de l'autre ; tantôt on les voit toutes quatre dans le ciel à des distances égales ; tantôt, quand deux se lèvent, deux autres se couchent ; enfin il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent elles-mêmes ou qu'elles n'éclipsent le soleil. Assurément, les éclipses s'étant rendues si familières en ce monde-là, elles y sont un sujet de divertissement et non pas de frayeur, comme en celui-ci. En revanche, les habitants de ces satellites doivent avoir en grande révérence le seigneur Jupiter. Ceux de la lune, qui en est le plus rapprochée, le voient seize cents fois plus grand que notre lune ne nous paraît. Si les Gaulois craignaient autrefois que le ciel ne tombât sur eux et ne les écrasât, les habitants de ces lunes auraient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter.

Après Jupiter vient Saturne, qui tourne en trente ans autour du soleil. Il y a donc sur cette planète des pays où la nuit dure quinze ans ; aussi a-t-elle cinq lunes...

— Permettez-moi, madame, de noter ici, entre parenthèses, que sir William Herschel, grâce à son grand télescope de douze mètres, a découvert trois nouvelles lunes

circulant autour de Saturne, ce qui lui en donne huit en tout.

— J'en suis charmée, dit la marquise d'un air pénétré; cela confirme encore mes idées sur l'ordre admirable qui préside à l'arrangement de l'univers. Il paraît bien là que la nature a eu en vue les besoins de quelques êtres vivants, et que la distribution des lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux planètes éloignées du soleil, et cela en proportion de leur éloignement, à la terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'était pas la peine d'en donner à Vénus ni à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits sont fort courtes, et qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits que leurs jours.

— Cela est à merveille, repris-je; mais que penserez-vous de Mars, qui se trouve plus éloigné que la terre du foyer de la lumière, et qui cependant n'a pas de lune? Direz-vous que Mars n'est pas assez important pour se donner le luxe d'un satellite, et qu'il n'est pas dans les convenances de la nature

Qu'un bourgeois veuille avoir des pages?

— Je dirai, s'écria l'amie de Fontenelle avec colère, je dirai que Mars a assurément quelque ressource que nous ne connaissons pas, comme des rochers de phosphore ou des brouillards lumineux; assurément nous pouvons être en repos là-dessus et revenir à Saturne. Cet astre étant dix fois plus éloigné du soleil que nous, ses huit lunes, si faiblement éclairées, ne lui donneraient pas grande lumière pendant ses longues nuits. Heureusement pour ses habitants, il a encore une ressource étrange et unique dans l'univers connu; c'est un grand anneau qui l'environne, et qui, étant assez élevé pour demeurer presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette planète, réfléchit la lumière du soleil dans des lieux qui ne le voient pas. Malgré cet anneau, les gens de Saturne sont encore bien misérables. Le soleil leur paraît cent fois plus petit qu'à nous, et ne leur donne presque aucune chaleur. Si on les mettait dans nos pays les plus froids, dans le Groenland et dans la Laponie, on les verrait suer à grosses gouttes et expirer de chaud. S'ils avaient de l'eau, ce ne serait point un liquide pour eux, mais une pierre plus dure que le cristal; il en serait de même de l'esprit-de-vin, qui ne gèle guère sur notre globe. Aussi les Saturniens sont sans doute des gens d'un caractère froid, phlegmatique, qui ne savent pas ce que c'est que de rire, qui prennent tout un jour pour répondre à la moindre question, et qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin et trop folâtre. Du reste, ce caractère insociable s'accorde parfaitement avec leur situation, puisqu'ils habitent aux extrêmes limites de notre tourbillon, sur la frontière des solitudes prodigieuses qui s'étendent jusqu'aux étoiles.

— Pardonnez-moi, madame, mais voilà une réflexion qu'il faudra supprimer, car nos astronomes ont découvert deux nouvelles planètes qui circulent dans des orbites encore plus lointaines que celle de Saturne. Le 13 mars 1781, Herschel examinait des petites étoiles, situées dans la constellation des Gémeaux, avec un télescope qui grossissait deux cent vingt-sept fois. Une de ces étoiles lui paraissant avoir un diamètre inusité, il supposa que ce pouvait être une comète. Pour s'en assurer, il substitua successivement des oculaires grossissant quatre cent soixante, et neuf cent trente-deux fois, à celui que le télescope portait d'abord. Le diamètre de l'astre extraordinaire augmenta dans la proportion du grossissement, tandis que le diamètre des étoiles voisines ne croissait qu'avec une rapidité beaucoup moindre. Enfin, par d'autres observations très-délicates, le musicien astronome s'étant assuré que l'astre inconnu se déplaçait, il n'hésita plus à le qualifier de comète. C'est donc sous ce titre qu'il le signala à l'attention du monde savant. Aussitôt tous les astronomes de l'univers se mirent à l'observer, afin de savoir d'où il venait, où il allait, et, par conséquent, quels étaient son caractère, son rang et son importance dans le ciel. Quoique l'individu suspect marchât avec beaucoup de lenteur, il déconcertait tous les efforts de la police astronomique; car, à mesure que les savants bâtissaient des hypothèses sur les observations déjà faites, d'autres observations venaient renverser les conclusions qu'ils avaient tirées des premières. Les uns imaginaient que cette comète rebelle, dépourvue de barbe et de queue, circulait dans une ellipse excessivement allongée, et que sa distance périhélie était moitié moins grande que celle de la terre au soleil; les autres établissaient que sa marche devait être à peu près circulaire, et sa distance au soleil environ quatorze fois celle de la terre. Aussitôt que cette dernière opinion eut été démontrée, on délivra à la vagabonde une patente de planète, en lui assignant pour circonscription précisément la portion du ciel indiquée par la loi de Képler, dont je vous ai déjà parlé.

— Vraiment, je commence à pardonner à ce vieux savant ses périodes emphatiques. Mais, dans tout cela, vous ne m'avez pas appris le nom du nouvel astre.

— On fut fort embarrassé pour lui en trouver un. Tout le monde prétendait être son parrain. Herschel, qui l'avait signalé aux astronomes, réclamait avec raison le droit de le nommer, et voulait l'appeler *l'astre de George*, afin de payer dans le ciel au roi d'Angleterre les guinées que ce souverain, quoique fort avare, lui avait données sur la terre. Lalande demandait qu'on suivît l'usage adopté par les botanistes, et qu'on imposât le nom d'Herschel à la planète découverte par lui; Prospérin présentait Neptune, afin que Saturne se trouvât entre deux de ses enfants; Lichtenberg appuyait Astrée, sur cette considération épigrammatique qu'en quittant la terre, où elle avait vainement tenté d'établir son règne, la déesse de la justice, par dépit, avait dû se réfugier le plus loin possible de notre globe; Poinsinet préconisait Cybèle, pour que Jupiter eût à la fois son père et sa mère dans les cieux; enfin Bode insistait pour Uranus, afin de faire réparation au plus ancien des dieux en le plaçant, fort convenablement d'ailleurs, dans les profondeurs du ciel. C'est ce dernier avis qui a prévalu.

— Je n'en suis pas fâchée, observa la dame philosophe; le simple nom d'un astronome ou d'un roi aurait véritablement juré parmi ceux de tant de dieux. Uranus me paraît fort respectable; mais dites-moi bien vite comment nous nous y prendrons pour l'éclairer. Je crains bien qu'à une si grande distance on n'ait pas pu lui découvrir des satellites.

— En effet, on pouvait le craindre, car l'éloignement d'Uranus est si considérable que la lumière du soleil, qui nous arrive en huit minutes treize secondes, ne lui parvient guère qu'en deux heures trois quarts. Heureusement que William Herschel avait construit un télescope d'une nature particulière, où le petit miroir se trouve supprimé, ce qui supprime en même temps une des causes de déperdition de la lumière. Avec cet instrument, dans lequel il regardait comme dans un puits, il découvrit successivement huit satellites circulant autour d'Uranus.

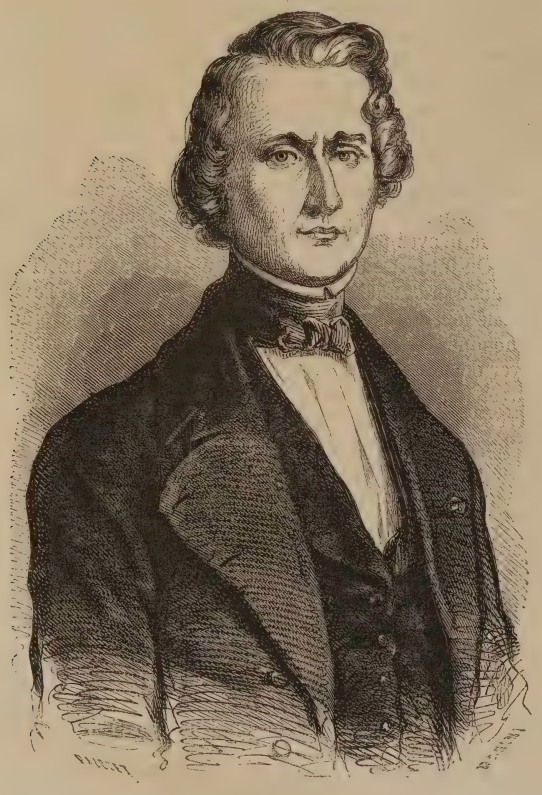
— Dieu en soit loué! Je mourais de peur de voir Uranus moins bien partagé que Saturne sous le rapport des

satellites; car, pour l'anneau, il ne faut sans doute pas y songer.

— D'après quelques observations, Herschel avait cru pouvoir lui en donner un, mais un examen plus attentif l'a fait disparaître.

— Il faut savoir se modérer, dit l'aimable cartésienne. Mais vous m'avez annoncé encore une planète, et j'attends avec impatience que vous m'en parliez, car je ne comprends pas comment on aura pu l'apercevoir, si elle se trouve à une distance double de celle qui existe entre Saturne et Uranus.

— La loi de Képler a encore reçu là une confirmation plutôt qu'un échec, car le nouvel astre circule à peu près à la distance énorme qu'elle lui assignait. Aussi n'est-ce



Portrait de M. Leverrier.

point avec le sens de la vue que cette planète a été découverte.

— En voilà bien d'une autre! s'écria la savante en falbalas, en frappant ses deux mains ensemble. Ce n'est point avec les yeux qu'on a découvert cette planète? Et comment donc? Est-ce avec l'odorat, par hasard? ou bien a-t-on entendu le bruit qu'elle fait en roulant dans le ciel?

— Non, repris-je en riant; la chose n'est pas tout à fait aussi extraordinaire, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Vous savez que tous les corps célestes s'attirent les uns les autres en raison inverse du carré de leur distance. Par conséquent, lorsqu'une planète passe auprès d'une autre, elle lui fait subir une perturbation qui la précipite ou qui la retarde dans sa route; et, par la même raison, lorsqu'on voit une planète sortir de ses habitudes, on peut en conclure qu'elle a été dérangée par quelque globe du voisinage. Voilà justement la conclusion que M. Leverrier a tirée, en 1846, de certaines irrégularités observées dans la marche d'Uranus. « Ces perturbations, a-t-il dit, doivent être causées par une planète plus éloignée du soleil qu'Uranus, planète qu'on n'a jamais vue, mais qui, pour agir de cette façon, doit se trouver dans tel endroit, à telle époque. » Aussitôt toutes les lunettes des astronomes se sont braquées vers le coin du ciel indiqué, et, chose merveilleuse, le 23 septembre de la même année, M. Galle, de Berlin, y aperçut un astre qui ne se trouvait pas porté sur la liste des domiciliés en cet endroit, et qui fut reconnu positivement pour une planète. C'est grâce à son éloignement seulement qu'elle s'était soustraite jusqu'à ce jour aux regards des hommes.

— Comment! ce n'est que cela? s'écria la marquise. Mais rien n'est plus simple; un enfant de deux ans le comprendrait, et, sauf la longueur des calculs, j'aurais tiré cette conclusion tout aussi bien qu'un géomètre de profession.

— Je n'en doute pas, dis-je en m'inclinant. Seulement, si vous vous rappelez toute la peine qu'on a eue à s'apercevoir qu'Uranus n'était ni une étoile ni une comète, qu'il était à telle distance du soleil et non à telle autre distance, qu'il circulait dans une courbe de telle nature et non pas dans telle autre courbe, vous conviendrez qu'il a fallu faire en soixante-cinq ans une connaissance joliment intime avec ses allures, pour reconnaître non-seulement quand il s'en écartait, mais pourquoi il s'en écartait.

— Vous avez raison, et je reprends les mots que j'avais d'abord sur les lèvres : c'est incroyable, prodigieux, étourdissant! Cependant, dites-moi comment cette planète s'appelle et combien elle a de satellites.

— Jusqu'à présent, on n'a pu lui en découvrir qu'un seul; mais il ne faut désespérer de rien. Quant à son nom, on lui a donné celui de Neptune, pour signifier apparemment qu'elle enveloppe notre système dans son immense orbite, comme l'Océan environne la terre habitée. Cette orbite est si vaste que Neptune emploie environ cent soixante-six ans à la parcourir : c'est à peu près le double de ce qu'Uranus met à accomplir la sienne.

— Quoi! chaque année de ces gens-là équivaut à deux existences des habitants de notre globe? Une bergère qui serait née chez eux vers la fondation de Rome ne compterait pas encore seize printemps? Voilà de ces choses qui dépassent l'imagination et qui font qu'on prend plaisir à devenir savante. Voyons, n'avez-vous plus rien à m'apprendre? Sont-ce bien là les dernières nouvelles de notre monde?

— Ma foi, madame, répondis-je naïvement, je vous ai fait part de toute ma science, et, pour le moment du moins, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter d'intéressant aux choses dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir.

— Allons, murmura-t-elle avec un soupir, je vois bien qu'on ne tient plus autant qu'autrefois à me retenir!

Je voulus protester contre une semblable interprétation, mais déjà la vision était devenue moins distincte, et bientôt elle s'effaça tout à fait. La lumière du jour, qui commençait à pénétrer dans la chambre, s'accrut par degrés, et redonna à tous les objets leur aspect habituel. Je pris une main de papier blanc et j'écrivis rapidement cette longue conversation.

P. GROLIER.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION [1].

HISTOIRES D'ÉLÉPHANTS.

Harrisson avec les éléphants, les singes et les perroquets dans la clairière. Dessin de M. A. de Bar.

I. — LA RANCUNE D'UN ÉLÉPHANT.

A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus, roi d'Epire, avait une cavalerie d'éléphants ; lorsque tous les escadrons à trompe chargèrent les Romains, la terre trembla et faillit se crevasser.

Aux cirques de Titus, à Rome, et de l'empereur Gallus, à Arles, les bellnaires gardaient un troupeau de quelques centaines d'éléphants. Le peuple romain faisait une énorme consommation de ces colosses. Quand la provision s'épuisait, les édiles, chargés des plaisirs populaires, écrivaient au préfet d'Afrique ces lignes concises : « Le peuple-roi manque d'éléphants. » Aussitôt le bon préfet commandait des chasses, des piéges, des trappes, et au bout d'un mois.

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes et celles des deux derniers.

il envoyait par les galères d'Ostie, d'Anxur, de Marseille, une centaine d'éléphants, comme avant-garde, pour faire prendre patience au peuple-roi.

Voyez comme les temps sont changés ! Hélas ! cette noble race d'animaux menace de s'éteindre, et de passer à l'état de sphinx. Depuis la bataille d'Héraclée et depuis les jeux du cirque, l'éléphant est devenu une chose rare. On fait payer pour voir un de ces colosses ; ils ne courent plus les rues comme autrefois. Si nos édiles écrivaient au gouverneur de l'Algérie de leur envoyer trois éléphants, le gouverneur croirait que nos édiles sont devenus fous.

Laissez avancer l'ère nouvelle de la vapeur et des chemins de fer ; laissez envahir par la civilisation les forêts et les vallons vierges, et l'éléphant disparaîtra comme le mastodonte, son aïeul. Nos neveux iront admirer ces colosses au Jardin zoologique, mais ils seront immobiles et empaillés.

C'est le moment de parler avec détails de ces êtres que je n'ose appeler des animaux, et de remplir quelques lacunes laissées par les naturalistes. *On écrira le dernier mot sur l'homme*, a dit un sage Indien, *sur l'éléphant, jamais.* Disons au moins l'avant-dernier mot.

Un naturaliste de profession croit avoir tout dit, lorsqu'il a écrit cette phrase : *L'éléphant est un animal gigantesque, et même le plus grand de la création. Il est difforme, et d'un aspect repoussant. Sa peau est rugueuse. Il a de larges oreilles, de petits yeux, et une trompe à la place du nez. Il est frugivore, d'un naturel doux, et susceptible d'éducation.*

Au moment où les éléphants vont disparaître, il est donc plus que jamais urgent de parler d'eux en termes plus convenables. Il ne faut pas induire nos neveux en erreur ou leur donner des renseignements incomplets.

Les éléphants ont toujours été pour moi l'objet d'une étude spéciale. J'ai compté plusieurs bons amis dans cette noble espèce, et au temps heureux où j'avais des loisirs, je passais tous les jours quatre ou cinq heures au Jardin des Plantes, dans la société d'un éléphant. Le colosse daignait me remarquer dans la foule de ses courtisans, ce qui excitait souvent des jalousies sourdes, car la faveur des grands a ses orages partout.

Dans l'été de 1832, l'amitié d'un éléphant faillit me coûter cher : c'était un être magnifique, nommé Jémidar, comme celui de mon roman de *la Floride*. Dieu me garde de vouloir calomnier ce pauvre Jémidar, en disant que je dépensais tous les jours, pour entretenir son amitié, environ deux francs de gâteaux et de fruits. Les animaux, hélas ! ne sont pas des hommes, il faut les séduire par des largesses. Jémidar me reconnaissait de fort loin et au seul bruit de mes pas : il dédaignait tout à coup les avares badauds qui lui offraient, par dérision, des feuilles de marronnier, et il élevait sa trompe au-dessus de la palissade pour signaler mon arrivée. Les badauds m'ouvraient un passage, et le festin commençait. Quand les provisions étaient épuisées, je faisais le signe qui veut dire : il n'y a plus rien. L'éléphant laissait tomber sa trompe, en signe de résignation, puis il daignait me prendre mon chapeau, ou ma canne, ou mon mouchoir, et s'en amusait, comme un enfant avec des joujoux. Rien n'avait altéré notre amitié depuis le 15 mai jusqu'au 26 août. On aurait eu le temps de se brouiller avec vingt hommes, en si peu de temps.

Le 27 août, le temps était magnifique et un soleil africain donnait la joie aux familles félines du Jardin des Plantes. Un belluaire que j'avais séduit, à l'insu du ministre des menus-plaisirs du roi, me fit un signe, à la porte des artistes de la ménagerie, la porte interdite au public. J'approchai, et le belluaire me dit :

— Venez voir le tigre Jack, il est superbe aujourd'hui, il est guéri de son *spleen*.

Jack était aussi un de mes bons amis, jamais le Jardin des Plantes n'a nourri un plus beau tigre de Bengale. Il me savait gré de quelques lapins et de trois jeunes coqs que je lui avais donnés dans sa convalescence, et il m'accueillait toujours très-bien. Ce jour-là, je fus mieux reçu que de coutume ; Jack se fit chat pour me plaire ; il me permit toute sorte de familiarités ; j'eus même la hardiesse de le caresser et de passer ma main dans son poil fauve, comme j'eusse fait avec un angora. Après un quart d'heure donné à ces jeux innocents, je quittai la ménagerie féline, je gratifiai le belluaire et je fis chez les femmes étalagistes du Jardin mes emplettes ordinaires pour l'éléphant Jémidar.

Rendez vingt visites à votre meilleur ami, il ne vous recevra jamais de la même manière. Vous le trouverez quelquefois maussade, inquiet, soucieux ; et si vous lui demandez ce qu'il a, il vous répondra : Je n'ai rien. Il n'aura peut-être rien, en effet ; les hommes ont des lubies. Ce sont des êtres raisonnables, voilà la seule excuse qu'ils peuvent donner.

Cette fois, l'éléphant Jémidar me reçut très-mal. Il prit le premier gâteau offert et le lança dans la mare ; je lui présentai une pomme, et le fruit alla rejoindre le gâteau. Ses petits yeux se fixaient sur moi avec une expression étrange ; ses oreilles s'agitaient comme des éventails ; sa trompe avait pris le mouvement d'un balancier. Je lui montrai une nouvelle pomme... Oh ! cette fois, il poussa un mugissement caverneux qui me fit frémir, et il sembla me dire avec ses yeux : — Comment oses-tu te présenter devant moi !

J'avait commis quelque crime de lèse-éléphant, car il ne m'était pas permis de supposer une lubie chez un être sans raison. Mais quel était mon crime ? Voilà la question que je me posai vainement en me mettant à l'écart vers les animaux frugivores.

La disgrâce qui vient des grands a toujours quelque chose de fort amer. Je comprends le poëte Racine, tué sur place par un sévère coup d'œil de Louis XIV. Ainsi blessé, je me mis à errer comme une ombre vaine dans les bocages élyséens du chêne de Daubanton, et je demandai un adoucissement à la botanique. La nuit qui suivit ce jour ne fut pas calme. Je fis des rêves affreux ; il me semblait, dans mon sommeil, que j'étais l'intrépide voyageur Levaillant, aventuré au désert des grands Namaquois, et que cherchant le *Turracus albus*, comme lui, je me rencontrais, comme lui, nez à trompe avec un éléphant. Le frisson glacial des rêves fiévreux me saisit, et je me réveillai en sursaut, me débattant contre une trompe qui m'étranglait.

L'imagination est habile à se consoler dans les chagrins extrêmes. Je me décidai à faire une nouvelle tentative pour rentrer en faveur. Hélas ! à cette époque, je connaissais peu le cœur des éléphants ! Je mettais ces êtres justes au niveau de la race humaine ; je soupçonnais mon ami d'être atteint d'un de ces caprices qui tourmentent si souvent les affections dans notre chétive espèce, et qui proviennent d'une cause frivole, ou même d'une cause absente. La sage Pan-o-péi me disait, dans son livre indien, que les éléphants étaient des dieux qu'on apaisait par des présents, et que l'éléphant Irivalti, cher à Indra, ayant déraciné dans un accès de colère, et d'un coup de trompe, le manguier sacré, avait repris la douceur d'un

agneau, devant une gerbe de cannes à sucre, offerte par la belle Sursuti. Le difficile pour moi, en ce moment, était de trouver une gerbe de cannes à sucre, plus rare à Paris qu'une botte d'asperges. Il y a bien quelques cannes saccharines dans une serre chaude du Jardin des Plantes, et je fus tenté un instant de corrompre le gardien, ce qui me paraissait facile, car nous étions alors dans une époque de corruption parlementaire, disait-on de toutes parts; mais la peur de rencontrer un phénomène incorruptible, et d'être poursuivi à la sixième chambre, comme suborneur maladroit, me retint sur le seuil vitré de la serre chaude. Je ne corrompis personne et je résolus de remplacer la gerbe de cannes par un magnifique présent acheté chez un pâtissier de la barrière Fontainebleau.

Le raisonnement qui fonctionnait dans mon esprit me paraissait assez juste. Si, me disais-je, si les Indiens qui veulent apaiser des éléphants trouvaient le pâtissier Félix, du passage des Panoramas, dans les forêts de Bengale, ils aimeraient mieux offrir une gerbe de friandises feuilletées avec l'art parisien qu'une botte de cannes, pour apaiser la colère d'un éléphant; ce serait de meilleur goût et d'un effet plus sûr. Hélas! l'homme se trompe sans cesse, lorsqu'il veut raisonner avec l'éléphant. J'arrivai donc, chargé de présents culinaires, fier comme l'ambassadeur d'Artaxercès, chargé de corrompre Hippocrate, et, chemin faisant, j'eus encore la pensée fatale de donner à mon tigre favori un fricandeau cru; je dis aujourd'hui pensée fatale, mais combien j'étais loin alors d'en comprendre la fatalité!

Cette fois et dès qu'il me reconnut, l'éléphant poussa un cri sourd qui ébranla ses vastes cavernes; *gemitumque dedere cavernæ*, comme dit Virgile; j'eus beau lui montrer les pâtisseries de la barrière Fontainebleau, il me fit signe qu'il me redoutait même dans mes présents, et, pour ne plus voir un nain odieux, il s'enferma dans son palais, et ne daigna plus reparaître au grand air.

Désespéré de mon malheur, et me disant comme à l'Opéra-Comique : *Quel est donc ce mystère?* je m'acheminai tristement vers la fosse illustrée par Martin, et je lançai ma pâtisserie aux ours. Ces stupides quadrupèdes ne firent aucune façon, et dévorèrent tout en un clin d'œil.

Huit jours après cette aventure, j'étais, selon mon habitude, dans la loge du duc de Choiseul, aux Italiens. On jouait *Semiramide* de Rossini le divin. Dans un entr'acte, le noble duc me fit l'honneur de me présenter à sir William Bentinck, alors roi de l'Inde, après le soleil. Sir William était une de mes idoles; j'avais suivi ce héros dans toutes ses merveilleuses expéditions de guerre et dans toutes ses chasses au tigre et à l'éléphant, en les lisant dans le *Courrier de Bombay*, bien entendu, car je n'ai jamais été malheureusement assez riche pour réaliser mes rêves indiens. Nous causâmes zoologie indienne avec sir William, et, par je ne sais quelle transition maladroite, je vins à raconter mon histoire de l'éléphant qui m'avait disgracié. Le noble Anglais prit la peine de réfléchir, et eut la bonté de me dire :

— Je viens de Calcutta pour donner mon vote à lord Bathurst, dans une question de cabinet; je ne fais que traverser Paris, il faut que je reparte pour Calcutta: demain j'ai accepté à déjeuner chez l'honorable duc, au Louvre; j'espère vous y rencontrer; M. Parmentier m'a dit que vous y venez tous les matins. (1)

(1) Le capitaine Parmentier, alors aide de camp du duc de Choiseul, aujourd'hui commandant du château de Meudon, un officier plein d'instruction et d'esprit.

Sir William ne me dit pas un mot sur l'éléphant, ce qui m'étonna peu. Je connais les Anglais; ils ne veulent jamais se compromettre par une réponse trop prompte. J'attendis donc le déjeuner du lendemain.

Au coup de onze heures de l'horloge du Louvre, on se mettait à table chez le duc de Choiseul. Il n'y avait jamais une minute de retard. Le soleil réglait Lepaute, et Lepaute réglait le gouverneur du palais. J'aime l'exactitude de la table, la seule vraiment nécessaire à la vie, la seule qui nous permette d'être inexacts impunément en toute autre chose. Aussi, pendant cinq ans, je n'ai jamais manqué un déjeuner du Louvre. Hélas! ces beaux jours sont passés et ne reviendront plus! Le millionnaire ne déjeune plus; *il mange un morceau sur le pouce* et court à ses affaires. Qui songe, parmi nos Lucullus, à réunir tous les matins quinze convives causeurs, pour discuter à table toutes les questions littéraires et artistiques du moment? La matière a tué l'esprit. Le bon duc de Choiseul avait inventé ces charmantes séances gastronomiques du matin, et il ne trouvera jamais d'imitateur dans cette capitale, où la richesse est devenue la mère de l'ennui.

Sir William avait daigné oublier le bill de son ami lord Bathurst, pour penser à mon éléphant. Lorsque nous prîmes place à la table du Louvre, chez le duc de Choiseul, il me dit en souriant :

— Vous devez avoir oublié quelque chose d'essentiel dans le récit que vous m'avez fait?

— Sir William, lui dis-je, mon récit est exact au dernier point. Si j'ai péché, ce n'est pas par omission, à coup sûr, c'est par luxe de détail.

— Eh bien! reprit le noble Anglais, j'ai passé la moitié de ma vie au milieu des éléphants; j'ai chassé le tigre avec eux; je les ai étudiés dans leurs mœurs sauvages et domestiques, et je ne comprends pas votre disgrâce. Cependant, comme cette disgrâce est évidente, je parierais mille livres qu'elle est juste, et que c'est l'homme qui a tort, comme toujours, dans un démêlé avec l'éléphant.

En ce moment, M. de Jouy entra dans la salle à manger.

— Vous êtes toujours en retard, lui dit en riant M. de Choiseul; on voit bien que vous demeurez dans la maison. Sir William demeure à Calcutta, et il est arrivé au coup de onze heures.

M. de Jouy était alors conservateur de la bibliothèque du Louvre; aussi arrivait-il toujours à onze heures et quart.

Le célèbre ermite de la Chaussée-d'Antin s'assit à côté de sir William, mais avec une certaine répugnance; car il se souvenait toujours de sa tragédie de *Tippo-Saëb*, et il se croyait perpétuellement obligé à détester les Anglais et la *perfide Albion*.

Toutefois M. de Jouy était homme du monde avant tout, et, après le premier mouvement du tragique national, il se montra charmant et très-poli envers l'illustre gouverneur des Indes. La conversation devint même digne du plus haut intérêt entre les deux convives, car M. de Jouy, qui avait servi glorieusement dans les guerres de l'Inde et vu de près lord Cornwallis sur les champs de bataille de Mysore, avait beaucoup de souvenirs à exhumer de la presqu'île du Bengale; et il ne tarissait pas.

Au dessert, il était devenu l'ami intime de sir William, absolument comme si la tragédie anglophobe de *Tippo-Saëb* n'eût pas existé.

Au coup de midi, on passa dans la salle de billard, selon l'usage. M. Duperray, qui fut secrétaire de Mirabeau,

et M. le marquis de Giambone se mirent à faire des carambolages, comme deux jeunes gens de quatre-vingt-cinq ans; et, dans une de ces profondes embrasures qui s'évasent aux murs du Louvre, sir William et M. de Jouy continuèrent leur entretien sur l'Inde. Depuis l'enfance, âge d'or de l'homme, j'ai toujours écouté avidement les récits des voyageurs asiatiques; d'autres sont nés pour avoir des chevaux; les chevaux m'ont toujours paru vulgaires: j'étais né pour avoir des éléphants et un *chattiram* en bois d'érable, au bord d'un lac. N'ayant jamais possédé ces choses et ayant perdu l'espoir de les posséder, ma vie n'a pas été faite; le sort m'a condamné à l'exil en naissant. C'est un malheur irréparable; j'ai voulu écrire cet éternel regret une seule fois. Le voilà écrit; n'en parlons plus.

Au milieu de l'entretien engagé entre l'auteur de *la Vestale* et le gouverneur des Indes, une phrase me frappa, celle-ci :

— L'éléphant a presque tous les instincts du chien; surtout il aime l'homme et *déteste le tigre; c'est un énorme chien, ennemi d'un énorme chat.*

Ce fut pour moi comme un trait de lumière.

— L'éléphant a l'odorat cent fois plus subtil que celui du chien, me dis-je, et celui qui m'a disgracié a probablement flairé sur ma main les récentes émanations du tigre, que je venais de régaler de lapins, de coqs et de fricandeau cru ! *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !* Ce proverbe est connu de l'éléphant; son instinct du moins le formule ainsi : « Quel est donc, aura pensé celui-ci, quel est donc ce nain fourbe qui caresse d'une main un tigre et de l'autre un éléphant? Arrière ! l'ami des tigres est mon ennemi ! » Oui, poursuivis-je en moi-même, tel était mon crime ! un flair infaillible m'avait trahi. Ma main déloyale, encore toute parfumée des odeurs félines, avait osé offrir des dons à Jémidar ! Voilà pourquoi le colosse me redoutait même dans mes présents, *et dona ferentem*; il voyait dans ma galanterie une lâche trahison. Si j'avais eu le malheur de commettre une pareille félonie en plein désert africain, Jémidar m'aurait saisi comme Hercule saisit Lycas, et il m'aurait envoyé promener à cent toises au-dessus du niveau de la terre. Heureusement, la civilisation, les lois et les gardiens du Jardin des Plantes m'avaient protégé. Le colosse intelligent savait bien que l'homicide, toléré au désert, est défendu à Paris; il s'était donc contenté de me lancer des regards foudroyants et de me retirer son amitié.

— *Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !* m'écriai-je, comme le plus illustre des chercheurs, et je fis tout de suite à sir William Bentinck l'aveu de mes largesses au tigre Jack.

— Ah ! me dit-il, vous voyez bien que vous aviez oublié un détail, et le plus important ! Oui, vous avez enfin deviné le motif de la brouille, et vous ne rentrerez jamais en grâce, je vous en réponds. L'éléphant a une excellente qualité, il ne pardonne point; le pardon lui semble un encouragement donné aux fautes. Puisque vous avez la raison, ne péchez pas !

— Voilà une morale bien austère, sir William, lui dis-je; par bonheur, elle ne vient pas de Dieu.

— C'est que Dieu seul, reprit sir William, sonde l'abîme des âmes et connaît la valeur d'un repentir.

Et tout de suite la conversation tomba sur les éléphants, et se prolongea jusqu'à cinq heures du soir. L'excellent duc de Choiseul n'assista pas, ce jour-là, à la séance de la Chambre des pairs, pour écouter sir William et M. de Jouy faisant un cours de haute zoologie, comme deux mages de l'antique ville d'Éléphantine, dont on ne voit plus que les ruines au bord du Nil.

Ce qui m'a été conté par ces deux illustres voyageurs, je le conte à mon tour, mais pas aussi bien. Je ne donne que la traduction d'un texte très-original.

II. — LA DIPLOMATIE D'UN ÉLÉPHANT.

Un industriel anglais, nommé Harrisson, forma en 1802 une société d'exploitation pour le commerce de l'ivoire mort et fossile. Le comptoir était établi à Sourabaïa.

On enrégimenta cent chasseurs très-habiles au tir, et ils furent envoyés sur un vaisseau à la baie d'Agoa, avec ordre de s'avancer dans les terres et de cerner les éléphants du côté de ces déserts sauvages qui avoisinent le lac des Makidas, et qui sont hérissés partout de cannes à sucre plantées par la nature, cette sage pourvoyeuse des éléphants.

Harrisson voulut commander lui-même la première expédition. C'était un Anglais de trente-quatre ans, né dans l'Inde, et possédant tous les instincts et toutes les facultés puissantes de l'homme sauvage et de l'homme civilisé; aussi inspirait-il une grande confiance aux aventuriers de sa suite. On se précipitait sur ses traces avec une ardeur aveugle, parce qu'on savait qu'il y avait toujours réussite de gloire et profit d'argent.

Un jour que le vent soufflait du mont Lupata, cette arête du monde, nos chasseurs, ne craignant point d'être trahis par les exhalaisons humaines, si subtilement flairées par les éléphants, malgré les distances, se hasardèrent à pénétrer dans une forêt clair-semée, dont les lianes touffues et arrondies en voûte, comme des corridors naturels, annonçaient le passage fréquent des colosses de la création. Sur une longueur de trois ou quatre milles, on ne découvrit rien; mais bientôt, à travers une immense éclaircie, on aperçut trois éléphants, immobiles comme ceux des temples souterrains de l'Inde, et qui paraissaient être les éclaireurs de toute la colonie de Williakarma. Un de ces colosses donna tout à coup des signes d'inquiétude, comme s'il eût senti le sol s'agiter sous les pas d'ennemis inconnus, et il poussa un cri sourd et prolongé, comme pour ordonner la retraite. L'intrépide Harrisson dit à l'oreille de son voisin : — C'est une mine d'ivoire qui est devant nous ! Et il se mit avec prudence à la poursuite de la mine.

Par un de ces caprices si fréquents de la nature africaine, la végétation s'arrêta devant les chasseurs, et une affreuse aridité leur montra soudainement des roches à pic, des abîmes sans fond, des vallées de granit sombre, un horizon nu et désolé, qui ressemblait à l'immense cratère d'un volcan récemment éteint dans une convulsion géologique. A l'entrée d'un vallon fort étroit, on voyait des masses grises ressemblant assez à d'énormes débris de rocs tombés de la montagne; mais lorsque le soleil, sortant des nuages, les éclairait, il n'y avait plus d'erreur d'optique, on découvrait la vie sous ce granit faux; c'était l'immobile avant-garde des éléphants de Williakarma.

Harrisson, qui se croyait un général habile, parce qu'il était courageux, fit alors un mauvais calcul de stratégie. Trompé par la configuration du terrain et ne connaissant pas les bizarreries géologiques de l'Afrique intérieure, il pensa que le troupeau éléphantin s'était stupidement retranché dans une sorte de corridor sans issue, dans une impasse de granit, et qu'on pouvait aisément faucher toute une moisson d'ivoire, en la refoulant à coups de ca-

rabine jusqu'aux extrêmes profondeurs. C'était bien mal juger les éléphants. Les Romains du consul Pontius ont commis, dans les défilés de Caudium, la faute prévue par notre chasseur anglais ; mais des éléphants sont mieux avisés que des Romains. Le vallon avait une issue et communiquait avec la chaîne de Lupata, comme le passage Jouffroy sert de transition de la rue Grange-Batelière au boulevard.

— Commençons par l'avant-garde, pensa le chef Harrisson, et ensuite nous attaquerons toute la bande par les deux versants du vallon, en tirant du haut en bas.

Et donnant aux chasseurs le signal convenu, il fit feu, et cent carabines éclatèrent à la fois pour tuer trois éléphants.

Jamais ce fracas de salpêtre inventé par l'homme n'avait retenti dans cette zone ; les échos de la solitude le répétèrent à l'infini, et toute sorte de cris sauvages, de chants d'oiseaux, de rugissements fauves se mêlèrent aux échos et firent parler à l'Afrique intérieure une langue inconnue aux héritiers de Sem, de Cham et de Japhet.

A ce fracas des solitudes succéda bientôt un ouragan épouvantable, qui n'était autre chose que le concert de la colère des éléphants, légitimes locataires de ce désert, révoltés contre une odieuse usurpation. L'indignation de ces colosses vibrait dans l'air et agitait l'épiderme des chasseurs, comme une effluve d'étincelles électriques. Les plus braves tremblaient et n'osaient pas recharger leurs armes ; le seul Harrisson gardait son sang-froid et cherchait à distinguer l'ennemi à travers l'épaisse fumée des carabines. Une éclaircie montra bientôt à la troupe

L'éléphant cueillit Harrisson. Dessin de M. A. de Bar.

des chasseurs six éléphants qui exécutaient une charge à fond contre les chercheurs d'ivoire. Ce fut alors un *sauve qui peut* général ; Harrisson voulut rallier les fuyards, mais la terreur panique n'a pas d'oreilles ; l'armée abandonna son chef et disparut dans le labyrinthe des bois.

Les éléphants, quoique plus agiles que des chevaux, vérité que les maquignons ne veulent pas admettre, dédaignèrent de poursuivre leurs ennemis. Le gibier ne voulut pas chasser au chasseur ; ils se contentèrent de cerner Harrisson dans un carré de trompes, pour l'empêcher de fuir. Un des colosses avait été blessé à l'oreille, c'est-à-dire au défaut de la cuirasse, et l'éléphant, comme le lion, ne commet jamais une erreur en pareil cas ; il distingue toujours la main lointaine qui l'a frappé. Harrisson était le seul coupable ; toutes les autres carabines n'avaient donné que de la fumée et du bruit.

L'éléphant blessé marcha gravement vers son assassin, et la lenteur de son pas se serait changée en galop si Harrisson eût pris la fuite. Dans ce moment terrible, le cœur aurait manqué au plus brave ; ainsi la détermination que le chasseur prit, à défaut d'autre, ne peut être flétrie comme un acte de lâcheté : en voyant marcher le colosse dans sa direction, et en suivant d'un œil effaré les ondulations d'une trompe menaçante, Harrisson tomba sur ses genoux, joignit les mains et prit un air suppliant, comme il aurait fait devant un roi absolu pour demander sa grâce ou un sursis. On dit que les lions sont sensibles aux démonstrations de la politesse ; quelques voyageurs ont avancé ce fait, et M. Bégue me l'a confirmé de vive voix ; ainsi on ne doit pas être étonné si les éléphants comprennent le repentir et sont susceptibles de magnanimité. L'éléphant s'arrêta devant Harrisson et parut refléchir

quelques minutes. La réflexion marche vite dans le vaste cerveau de ces colosses. Le chasseur récitait sa prière d'agonie et recommandait son âme à Dieu. Les autres éléphants se tenaient à distance et observaient tout avec leurs petits yeux. Cette grande scène de désert n'avait pour témoin que le soleil, qui serait le plus curieux des historiens s'il pouvait écrire tout ce qu'il a vu, en égoïste muet.

L'éléphant cueillit délicatement Harrisson du bout de sa trompe, et lui faisant décrire un cercle dans l'air, il le plaça sur son cou à califourchon ; après quoi, le géant quadrupède poussa un petit cri et marcha vers le vallon.

Les autres suivirent, comme s'ils eussent deviné la pensée de leur ami.

Harrisson, portant sa carabine en bandoulière, et perché sur le colosse, continuait sa prière d'agonisant ; car il présumait bien que le sursis seul avait été accordé et que son exécution devait avoir lieu plus tard, en présence de toute la colonie, pour amuser ces grands oisifs du désert.

Encore une de ces erreurs que l'homme commet, lorsqu'il ose mettre la routine de ses usages en parallèle avec le bon sens des colosses de la création. On calomniait leur intelligence en les supposant capables de tuer un homme en place de Grève, pour distraire des éléphants badauds. Au reste, Harrisson était bien excusable s'il se trompait en si terrible moment ; il n'était pas assis, comme Buffon, avec ses dentelles, sur un bon fauteuil d'acajou dans un cabinet de travail, devant une gravure de Lejay, représentant un éléphant et son cornac ; le malheureux chasseur payait de sa personne les erreurs de ses observations zoologiques ; on doit l'excuser.

Il faut subir ce qu'on ne peut empêcher ; Harrisson se laissa donc conduire par son invincible ennemi.

L'éléphant traversa le vallon, et, marchant toujours du pas assuré d'un homme qui connaît son terrain, il entra dans une forêt magnifique, percée de corridors sombres, à hauteur d'éléphant, et qui paraissait être le domaine central de la colonie. Si le chasseur n'eût pas été agonisant, il aurait admiré cette nature primitive qui l'entourait de ses merveilles. Les arbres, contemporains des premiers jours de la création, formaient partout des voûtes impénétrables et retentissaient de chants d'oiseaux ; les sources d'eau vive jaillissaient dans les mousses et formaient de petits lacs profonds ou des ruisseaux gazouilleurs ; mille fleurs inconnues, et filles de l'ardente flore africaine, décoraient le tronc des arbres en arabesques superbes, et embaumaient la solitude ; une fraîcheur exquise réjouissait l'âme et le corps, et faisait douter, sous le tropique, de l'existence du soleil. Hélas ! un criminel conduit au supplice ne pouvait guère jouir de tant de plaisirs et de tant de splendeurs !

On arriva dans une immense rotonde de verdure, où vivaient de nombreuses familles d'éléphants au milieu d'une paix profonde, et bien loin des tigres et des lions, voisins peu redoutables, mais très ennuyeux. Les mères paraissaient prendre un vif plaisir à contempler les joyeux ébats de leurs petits enfants sur la pelouse épaisse ou dans les eaux fraîches d'un lac, tout émaillé de fleurs de nénufar ; les pères, plus graves, s'occupaient de leurs devoirs domestiques ; ils détachaient avec leurs trompes les fruits de l'arbre à pain, que les fils ne pouvaient encore atteindre, et on en voyait revenir plusieurs portant des gerbes de cannes à sucre au magasin des provisions. La plus parfaite harmonie régnait dans ce petit État sauvage, où tout le monde était en même temps roi, et esclave de son devoir.

L'éléphant blessé déposa mollement son prisonnier sur le gazon, et fut reçu par ses frères avec de grandes démonstrations de joie. Ces colosses, qui n'avaient jamais vu des hommes, ne daignèrent pas remarquer le nain qu'on apportait à la colonie, ce qui froissa très peu en ce moment l'amour-propre d'Harrisson. Le chasseur, libre de ses mouvements, regarda autour de lui pour découvrir le méandre étroit et tortueux qui pourrait favoriser sa fuite ; mais il s'aperçut tout de suite que le mot d'ordre avait été donné ; quatre éléphants le gardaient à vue, trompe haute et défenses en arrêt, comme des sentinelles munies d'une consigne et prêtes à faire feu sur un prisonnier fugitif.

Sur le gazon où le chasseur prisonnier du gibier s'assit pour faire acte de résignation, les fruits de l'arbre à pain, les cannes saccharines et tous les excellents produits des vergers sauvages étaient amoncelés en abondance ; un ruisseau d'eau vive coulait auprès ; on ne craignait donc pas de mourir de faim ou de soif dans cette éléphantopole du désert ; mais une autre mort était toujours imminente ; il est si aisé à un colossal exécuteur de ce pays de donner un petit coup de trompe sur le nez d'un chasseur, et tout est fini ; on n'en revient pas.

Harrisson redoutait donc toujours ce léger accident, mais peu à peu il se rassurait en voyant les dispositions bienveillantes de la troupe ; il se hasarda même à faire son premier repas, car il mourait de faim et de soif. Aucun éléphant ne troubla le chasseur dans cet acte si important de la vie ; ceux qui s'étaient le plus rapprochés de la nappe verte où s'étalait le repas frugal paraissaient, au contraire, fort joyeux de voir leur hôte satisfaire largement les exigences de sa soif et de son appétit. Tout marchait assez bien ; mais l'homme n'étant jamais content de son sort, depuis l'Éden, Harrisson, rassasié et rassuré, se creusa la tête pour deviner l'intention des éléphants ; car ces animaux, très-bien observés par lui, ont toujours un but et ne font rien pour le plaisir de ne faire rien.

Une certaine agitation se manifesta bientôt dans la troupe, et un bruit de pas lourds ébranla le gazon où reposait le chasseur. Quelques éléphants, qui semblaient être les notables de la colonie, secouèrent leurs trompes en poussant des murmures caverneux. Les plus jeunes continuaient à folâtrer étourdiment sur l'herbe, comme les enfants du tableau des *Sabines* ; mais les grands parents se montraient fort soucieux.

Au reste, tout ce mouvement n'avait pas l'air de se faire contre le chasseur, ce qui redoubla ses craintes, car, pensait Harrisson, il est impossible d'admettre que tant de colosses se démènent ainsi pour procéder à l'exécution d'un nain de mon espèce ; il s'agit donc d'une chose bien plus grave : c'est une invasion de bêtes fauves que les trompes subtiles ont flairée ; je vais assister à une bataille de lions et d'éléphants, et, dans la mêlée, ce serait un miracle impossible, si je ne recevais pas un coup de trompe ou de griffe ; il faut donc profiter de l'émotion générale et m'esquiver. Cette fois, on ne me remarquera pas.

Ayant ainsi pensé, Harrisson rampa sur l'herbe, comme un serpent rusé, pour gagner la porte du corridor ; aussitôt, ses geôliers s'avancèrent la trompe haute, mais avec des allures courtoises, et lui firent comprendre que ce projet d'évasion était découvert et qu'il fallait y renoncer sous peine de mort.

—Voilà qui est étrange ! pensa le chasseur ; comment se fait-il que dans un moment si solennel, et à l'approche

d'une bataille formidable, comme les bulletins de l'histoire n'en ont jamais décrite, ces éléphants daignent encore s'occuper de moi?

Alors il prit une attitude très-humble, et témoigna par ses gestes que son intention n'était pas de s'évader.

Avec des éléphants, on peut, à tout hasard, exprimer sa pensée en pantomime; qui sait! ils comprennent peut-être mieux les gestes que les hommes; peut-être expliqueraient-ils un ballet d'action mieux que le parterre de l'Opéra.

On entendait toujours trembler la terre sous des pieds invisibles, mais trop lourds pour faire supposer une invasion léonine, si l'observateur eût été calme. Les éléphants tournaient leurs regards dans la direction du bruit, et leur attitude était plus inquiète que menaçante. Quelle énigme pour un naturaliste compromis!

Enfin un éléphant sortit d'un corridor, puis un autre, et un troisième; ces nouveaux venus furent reçus avec de vives expansions de joie, et, au même instant, des cris stridents, assez semblables à des éclats de rire infernaux, éclatèrent sur les arbres de la rotonde. Harrisson comprit alors le genre d'invasion que redoutaient les éléphants: une armée de gros singes venaient de s'abattre sur les rameaux voisins, et exécutaient un concert intolérable; puis ces horribles quadrumanes cueillaient des noix de cocos et les lançaient à la tête des éléphants avec une adresse de *clowns*, et les éclats de rire redoublaient sur toute la ligne. C'était vraiment un spectacle digne de pitié, de voir ces nobles animaux ainsi tourmentés dans leur vie paisible par ces ignobles histrions des bois, ces zoïles quadrumanes, toujours sûrs de l'impunité.

En pareil moment, on ne peut faire des réflexions trop longues, mais la pensée fébrile fonctionne très-vite et se résume en élixir. Notre chasseur se dit avec tristesse:

— Voilà l'humanité! Nous les croyons heureux, ces bons éléphants, au milieu de leurs forêts recueillies, sur le bord de leurs étangs, tous paisibles et sages; jouissant de leur force et ne s'en servant jamais contre les voisins; tous vivant au sein de leurs familles; patriarches muets qui ont eu le privilége de ne parler aucune langue, ce qui les dispense de la calomnie et de l'insulte; eh bien! il est écrit que le bonheur sera l'éternel absent de cette terre! Les singes se sont créés ou ont été créés par l'enfer pour troubler ces graves et doux philosophes dans leurs jeux, leurs repas, leurs amitiés, leurs amours. On s'est souvent demandé à quoi servent ces grands singes? Ils servent à cela: ils empoisonnent la vie des éléphants.

Telle fut la réflexion du chasseur; les naturalistes la trouveront paradoxale, ce qui lui donne une grande chance d'être vraie au premier jour.

Le tumulte criard et railleur qui désolait en ce moment cette belle solitude n'était pas arrivé à son comble. Des nuées d'histrions ailés semblaient tomber des nues pour faire leur partie dans l'horrible concert des histrions quadrumanes: c'était une invasion auxiliaire, celle des perroquets de toutes les formes, de toutes les nuances, de tous les idiomes connus au désert. Ces oiseaux parasites suivaient les singes, leurs pourvoyeurs, pour ramasser les débris des noix cassées par des mâchoires de fer, et payer la carte du repas en imitant tous les cris, tous les bruits, toutes les gammes des animaux et de la solitude. Cette tempête stridente, formée par les cris des quadrumanes et les imitations des perroquets, désolait l'ouïe délicate de ces pauvres éléphants, et obligeait même les plus jeunes à suspendre leurs jeux enfantins. On verrait en miniature une pareille perturbation, si tout à coup les boursiers faisaient irruption au Conservatoire, et criaient en chœur la cote du trois pour cent lorsque l'orchestre exécute la symphonie en *ut mineur*.

Ce fut alors que l'éléphant blessé par Harrisson s'avança vers le chasseur, et lui donna un regard dont il serait impossible de rendre l'expression.

En sa qualité d'homme, le chasseur ne comprit pas tout d'abord la muette supplique de l'éléphant; il réfléchissait, regardait la cime des arbres et le gazon, et ne trouvait rien, ce qui excitait de petits frissons d'impatience chez le colosse: Que l'homme est bête! aurait-il dit, s'il avait pu parler.

Et si l'éléphant, doué de la parole, et connaissant l'histoire ancienne, eût ajouté quelque chose à son exclamation si injurieuse pour l'intelligence humaine, il aurait dit: — En l'an 281, Pyrrhus, roi d'Épire, ne se croyant pas assez fort pour attaquer les Romains, appela des éléphants à son aide, et, avec le secours de ces colosses, nos aïeux, il battit les Romains à la bataille d'Héraclée; eh bien! stupide Harrisson, si je t'ai pardonné ma blessure, si je ne t'ai pas assommé d'un coup de trompe, si je t'ai conduit ici, parmi nous, crois-tu que ce soit pour te montrer comme une curiosité à mes frères? Tu ne devines pas mon intention? me crois-tu moins intelligent que Pyrrhus, roi d'Épire? Nous avons besoin de toi pour mettre en fuite ces singes, qui nous font passer la vie dure et nous empêchent de goûter les joies de la famille. Allons! toi, si adroit pour blesser un éléphant et commettre une mauvaise action, sers-toi de ton arme, qui a une portée plus longue qu'une trompe, sers-toi de ton adresse pour rendre service à d'honnêtes gens, indignement persécutés.

La bonne idée illumina soudainement le cerveau de Harrisson; enfin, il venait de comprendre! et l'expression de la fierté satisfaite colora son visage; il allait rendre un immense service à des éléphants, ses amis!

A son tour, le chasseur essaya de se faire deviner par son interlocuteur, car, redoutant la colère des singes, il avait besoin d'un retranchement solide et d'un abri qui lui permît de faire feu avec impunité sur les maraudeurs. L'éléphant comprit tout de suite le chasseur, et il le plaça entre ses deux défenses et sous sa trompe levée. Protégé par cette fortification inabordable, Harrisson prit sa carabine à deux coups, choisit les deux chefs quadrumanes qui se balançaient à l'extrémité d'une longue branche, bordée d'une arabesque de perroquets, avec des cris et des grimaces de démons, et il fit feu coup sur coup, deux fois.

On entendit un cri seul, mais formidable; un cri suivi brusquement d'un silence absolu, comme si les êtres qui l'avaient poussé eussent été à la même minute étouffés par une strangulation électrique. Une immense nuée de perroquets s'éleva sur la cime des arbres comme une coupole peinte, qui se divisa tout de suite en mille lambeaux, comme si un coup de vent l'eût fait écrouler dans les airs. Ce fut un de ces spectacles merveilleux que l'Afrique intérieure garde pour elle, ou ne livre qu'aux héroïques adeptes qui osent la surprendre dans le redoutable mystère de ses ombres ou de ses rayons.

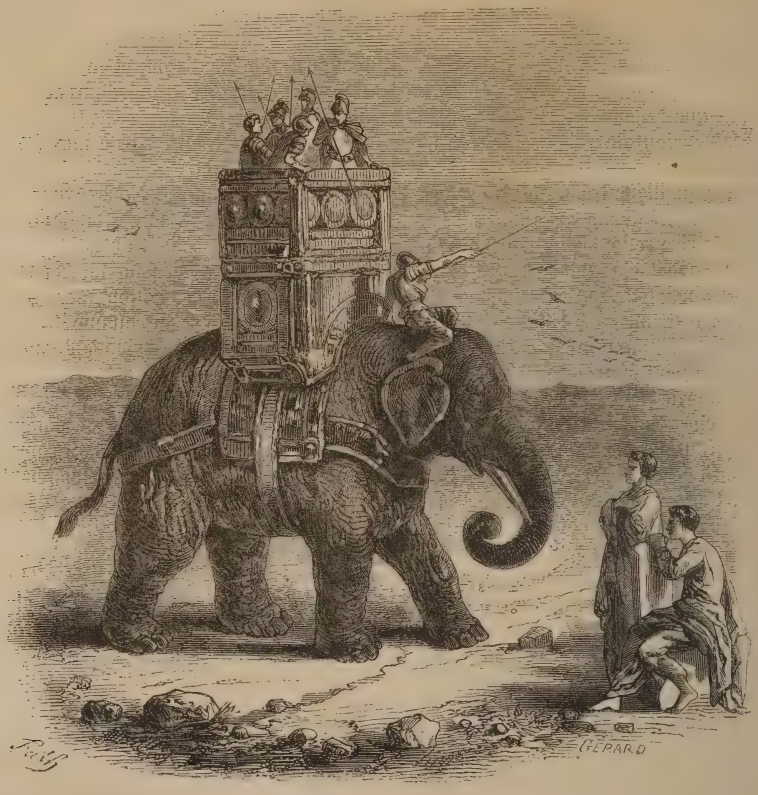
Les échos inépuisables de la chaîne du Lupata s'acharnèrent sur cette double détonation, en la répétant à l'infini, et les colonies de lions éparses dans les cavernes de l'artère du globe répondirent par des rugissements à ce premier bruit de la conquête et de la civilisation.

Le chasseur Harrisson n'avait pas égaré ses deux coups de carabine; les deux singes tombèrent morts sur le ga-

zon. Deux éléphants accoururent, les saisirent avec les lèvres de la trompe, et les lancèrent adroitement vers les branches supérieures, comme pour les livrer à l'examen de leur famille et de leurs amis. Ce fut alors une explosion de lamentations lugubres et presque humaines; on aurait cru entendre tout un peuple gémissant en chœur sur la mort d'un souverain adoré. Mais le chasseur ne se laissa point attendrir par cette désolation de singes, et, rechargeant sa carabine, il recommença son œuvre de destruction, en choisissant toujours dans la vile populace les notables et les meneurs. Après chaque double décharge, les trompes, toujours adroites, cueillaient les morts et les envoyaient aux branches, où ils tombaient entre les bras des vivants désolés. Il fallut alors songer à la retraite; les plus poltrons donnèrent un signal aigu, le *sauve qui peut* des quadrumanes; bientôt les massifs des arbres furent secoués dans toutes leurs feuilles, comme si une tempête intérieure les eût traversés au milieu du calme de l'air, et les gémissements lugubres de ce peuple en deuil s'éteignirent par dégradations à travers la solitude, en réveillant dans les buissons et les antres les familles de monstres, qui, depuis la création du monde, n'avaient jamais été troublées dans leur paisible sommeil du milieu du jour.

Harrisson, en sa qualité d'homme, prit une pose de triomphateur, comme s'il se fût préparé à recevoir les hommages des éléphants, ses obligés.

Les colosses, modestes par leur nature, n'eurent pas l'air de remarquer l'attitude orgueilleuse de Harrisson, et ils exprimèrent leur reconnaissance envers leur libérateur



Éléphant de Pyrrhus. Dessin de Fath.

en lui offrant les plus beaux fruits qui étaient à la portée d'une trompe, et qui, suspendus aux extrémités des branches flexibles, ne pouvaient être cueillis par une main.

La joie éclata au sein de la colonie éléphantine; les mères caressaient leurs enfants; les fiancés formaient à l'écart des projets de bonheur, qu'aucun singe jaloux ne pouvait plus troubler; les vieillards se promettaient une mort tranquille; les petits colosses se livraient à toute sorte d'espiégleries charmantes; ils cueillaient des fleurs, ils lutinaient les vieillards, ils fauchaient le gazon, ils aspiraient l'eau du lac et la lançaient en gerbes à la voûte des arbres; les mères, heureuses, contemplaient ce doux spectacle avec de petits yeux humides, et bénissaient l'adroit Pyrrhus qui leur donnait ces doux loisirs,

Après les premières heures accordées aux satisfactions de l'orgueil, Harrisson réfléchit et tomba en tristesse. Ne craignant pas de parler haut, il s'adressa ce monologue, pour écouter sa voix à défaut d'autre:

— Tout a bien marché, j'en conviens; me voilà roi d'un royaume d'éléphants, mes obligés, qui vont me tourmenter de leur reconnaissance et m'emprisonner dans le cercle de leur affection, un cercle de Popilius, orné de trompes infranchissables. Que vais-je devenir, dans mon bonheur? Manger des fruits doux et boire des eaux douces toute la vie; c'est un régime intolérable pour un Anglais. Vivre seul, à trente ans, au milieu de cette société de quadrupèdes, me paraît aussi chose impossible. J'ai d'ailleurs un besoin inexprimable de raconter à des humains ces choses merveilleuses, et si je meurs ici, il me sera impos-

sible d'écrire mon histoire et de l'envoyer à sir William Bentinck. Il faut donc songer à m'évader avec précaution. Un gentleman n'est pas fait pour garder toute sa vie un troupeau d'éléphants, et le défendre contre des singes. Rentrons chez les miens et choisissons le vent favorable et la plus noire des nuits.

Les éléphants avaient deviné déjà la pensée du chasseur; pourtant ils mirent une délicatesse infinie dans leur rôle de geôliers; ils avaient l'air de se placer comme par hasard à toutes les avenues ouvertes, et ils ne laissaient sans gardiens que les murs épais et inextricables que la forêt élevait partout ailleurs dans sa sauvage virginité.

L'esprit de négoce et d'industrie donnait par moments une distraction salutaire aux soucis du chasseur; il avait là devant ses yeux une fortune, une mine d'ivoire, qu'il évaluait à seize mille livres sterling; jamais chasseur n'avait vu autant d'ivoire se promener devant ses yeux; c'était un supplice de Tantale. Les défenses de ces colosses étaient d'une blancheur pure et d'une dimension peu commune; on les aurait payées à prix d'or, à *National-galery*, ou sur les marchés de Batavia; mais il était impossible de les arracher à leurs propriétaires naturels; la toison d'or conquise par les Argonautes paraissait un jeu d'enfant au chasseur Harrisson.

Harrisson fuyant à travers les branches de la forêt. Dessin de M. A. de Bar.

Un éléphant, qui veillait avec soin quoique d'un œil fermé sur une éclaircie de l'ouest, poussa un cri sourd et releva ses oreilles, ce qui parut donner de l'inquiétude à ses frères. Les vieillards, qui faisaient la sieste dans une petite rotonde très-obscure, sortirent et parurent se concerter, après avoir écouté dans la direction des montagnes. Notre chasseur observait ces mouvements, et toujours plein de foi dans l'infaillible instinct de ces colosses, il pensa que l'armée des singes s'était remise en campagne avec des renforts, et qu'il était appelé à rendre de nouveaux services à ses amis.

Il ne demeura pas longtemps dans cette conjecture, et crut à un danger plus sérieux, lorsqu'il vit les dispositions de défense prises par les éléphants.

Ces colosses se rangèrent en bataille sur la partie du bois menacée par un ennemi encore invisible, et ils éloignèrent les vieillards et les enfants. Harrisson profita de ce conseil indirect, et se plaça dans les rangs de ces invalides, mais dans une position qui lui permit de bien voir l'étrange événement qui allait se passer.

Un murmure rauque sortit de toutes les gueules colossales, toutes les trompes se levèrent, comme des massues

d'Hercule, toutes les défenses se tendirent horizontalement vers le même point.

Trois mufles énormes, ornés de crinières ondoyantes, se montrèrent entre les premiers arbres, et prirent une immobilité de têtes de sphinx ; trois magnifiques lions, envoyés probablement en éclaireurs pour examiner ce coin du désert, où venaient de se passer des choses et d'éclater des bruits inconnus aux traditions des grandes races félines. Les lions sont doués de ce vrai courage dédaigné par l'homme, ce courage calculateur qui s'allie si bien avec la prudence et exclut la fanfaronnade et la témérité, deux défauts humains qui souvent engendrent les héros. Il n'y a point de héros chez les lions ; tous sont courageux au même degré, ce qui n'humilie personne. En prêtant l'oreille à des bruits inouïs, les nobles locataires des cavernes Adamiques du mont Lupata éprouvèrent deux sentiments à la fois, l'étonnement et la curiosité : eux aussi avaient de jeunes familles et des vieillards à défendre contre une invasion pleine de mystères et un ennemi dont le rugissement inconnu épouvantait même les oiseaux; alors trois lions de bonne volonté, les trois premiers venus, avaient allongé dans la plaine leurs pieds superbes, et couru à la découverte de l'incompréhensible événement.

L'éléphant déteste le tigre ; c'est en grand la haine du chien contre le chat ; mais l'éléphant respecte et honore le lion ; il connaît les instincts généreux et la sagesse de ce noble animal, roi des solitudes. De son côté, le lion, ne se croyant pas de force à lutter contre ce colosse à trompe, évite avec prudence les coins du désert où vivent les éléphants, et si le hasard de la maraude fait rencontrer quelquefois deux individus de l'une et l'autre espèce, il n'y a jamais la moindre rixe ; les deux passants ont l'air de ne pas se connaître ou de ne pas se voir ; aucun ne fait un signe de suzeraineté ou n'exhale une note d'insulte ; aucun d'eux ne précipite sa marche pour ne pas compromettre sa dignité personnelle ; ils suivent leur chemin, comme s'ils n'eussent rencontré personne, et s'applaudissent tout bas de s'être respectés mutuellement, comme on doit faire entre honnêtes gens divisés par l'opinion.

Les trois lions éclaireurs ne s'attendaient pas à voir un troupeau d'éléphants dans cette partie du désert, où venaient d'éclater tant de mystères, et ils essayaient de se rendre compte de l'énigme, en examinant le terrain. Leur dignité de lions ne leur permettait pas aussi de prendre soudainement la fuite après une mission sans résultat ; ils restèrent donc quelque temps immobiles, pour prouver que toute une colonie éléphantine ne les épouvantait pas, et cette dette payée à leur honneur national, ils reprirent à pas lents le chemin des cavernes du Lupata.

Les éléphants gardèrent leurs rangs de bataille, un quart d'heure encore après le départ des lions. Quant au chasseur, il éprouva cette terreur nerveuse que la présence du lion libre donne au plus brave ; il sentit se paralyser dans sa poitrine le mécanisme de la respiration. Puis une idée triste domina son esprit : il croyait avoir acquis la certitude que des lions rôdaient autour de son domicile, et la fuite lui paraissait donc plus impossible ou plus dangereuse que jamais ; le chasseur était gardé à l'intérieur par des éléphants et à l'extérieur par des lions. Essayez de sortir de prison avec de tels geôliers !

La résignation est après l'espérance le plus précieux don que Dieu ait fait à nos âmes. Le chasseur se résigna, et confia dès ce jour à la Providence le soin de faire sa vie. Il lui restait, comme espoir, la ressource de gagner la confiance des éléphants pour la tromper à la première occasion. Cette ruse, fille d'un sentiment humain, et probablement inconnue des animaux, lui parut devoir être son unique moyen de salut. Toutes ses pensées se concentrèrent alors sur ce but, très-légitime d'ailleurs en pareil cas. Il se dévoua donc au service et à l'amusement des colosses ; il donna des soins aux enfants et aux infirmes ; il nagea dans le lac sur leur dos ; il prépara les cannes à sucre en les dépouillant d'une écorce qui contrariait les pauvres petits ; il en fit des gerbes qu'il plongea dans le bassin d'une source, ce qui donnait à l'eau un goût d'une douceur exquise, fort aimée des éléphants sensuels. Aussi de quelle reconnaissance était-il entouré par ces êtres si bons ! La colonie ne comptait pas un ingrat ; il n'y avait qu'un homme, un seul, le bienfaiteur : l'ingratitude ne trouvait donc aucune chance de se montrer au grand ou au petit jour. Par malheur, le pauvre Harrisson maigrissait horriblement, après chaque repas trop frugal ; il n'était pas de la constitution des anachorètes de la Thébaïde, et les racines, les fruits, l'eau claire ne pouvaient plus suffire à le retenir debout sur ses pieds. Il fallait donc employer le peu de force qui lui restait encore à soutenir la fatigue d'une évasion.

Tout en rendant ses services aux éléphants, Harrisson les avait habitués à le voir grimper sur les arbres pour chercher des nids de perroquets comme amusement. Il passait quelquefois une heure dans les sombres massifs de verdure que rendent encore plus épais les lianes et les fleurs, déroulées du pied du tronc à la cime. Les éléphants regardaient Harrisson comme un colon de leur famille, et tout en conservant par habitude leurs mesures de prudence contre une évasion, ils n'osaient plus le soupçonner dans son projet de fuite : il paraissait si heureux de vivre au milieu de leur famille ! Les colosses ne témoignaient même plus aucune inquiétude, lorsqu'ils perdaient leur ami pendant une heure dans les sombres massifs des arbres ; et d'ailleurs il n'était pas admissible à leur instinct ou à leur raison que l'homme pouvait prendre le chemin de l'air pour s'évader, le chemin des oiseaux. Heureusement le chasseur Harrisson connaissait la méthode indienne de traverser une forêt épaisse sans toucher la terre. Un soir, un peu avant le coucher du soleil et après un repas aussi substantiel que possible, le chasseur fit son ascension accoutumée aux branches hautes, et décidé cette fois à périr ou par la griffe d'un lion, ou par la trompe d'un ami, il suivit un chemin de rameaux avec l'agilité du désespoir, et arriva bientôt sur la lisière, à l'entrée du vallon stérile. Là il ne s'arrêta qu'un moment pour laver dans un ruisseau ses pieds nus et ses mains déchirées par la voie douloureuse qu'il avait suivie sur les arbres, et marcha vers l'est d'un pas rapide en se guidant à la lumière des constellations, ces boussoles naturelles du désert. Lui seul pourrait décrire tous les incidents de cette marche brûlante qui ne s'arrêta qu'à la baie d'Agoa, où faisait relâche pour son aiguade un navire providentiel, le *Bird*, en destination pour Surate. On devine que le chasseur fut accueilli avec des transports de joie par ses compatriotes, surtout lorsque le chasseur eut commencé le prologue de son récit merveilleux. Harrisson ne fit à Surate qu'un séjour de quatre mois ; il fut appelé au palais du gouverneur, à Calcutta, par sir William Bentinck, et nommé chef de la grande vénerie, avec les honoraires annuels de cinq cents livres, un peu plus de douze mille francs. C'était bien gagné.

MÉRY.

(La suite prochainement.)

MARIE ET JACQUES.

MANUSCRIT TROUVÉ SUR LE CHEMIN DE MARLY-LE-ROI A LUCIENNES.

Nous passions, il y a trois jours, dans ce petit chemin bordé de troënes et d'acacias qui conduit de l'abreuvoir de Marly à la grande tour des aqueducs.

Nous nous rappelions qu'à cet endroit même, en se promenant avec nous, par une matinée de septembre, Jules Sandeau avait imaginé les deux chefs-d'œuvre que vous avez lus dans nos colonnes : *le Château de Montsabrey* et *Olivier*, que suivra bientôt *l'Aventure de Wilkie*, trouvée au même lieu par notre paresseux et charmant collaborateur.

Un orage venait de finir. Le soleil se couchait dans la pourpre et la flamme. Chaque feuille roulait une perle ou une émeraude. L'angélus du soir tintait à Marly et à Luciennes. Les fantômes de la cour de Louis XIV erraient en habits d'or et d'argent dans ces Champs-Élysées du grand roi...

Nous aperçûmes tout à coup sur l'herbe humide, au pied d'un châtaignier géant, un rouleau de papier d'azur, noué d'un ruban gris de perle.

C'était le manuscrit que vous allez lire.

D'où venait-il? Qui l'avait déposé ou perdu là? Nous avons cherché en vain à le savoir. Vous reconnaîtrez seulement, comme nous, l'émanation d'une âme supérieure, d'une âme de femme sans doute; car quel homme aurait cette finesse de sentiment, cette simplicité de style, ces mots du cœur trempés de larmes? Quel homme peindrait ainsi cet ange sans le savoir, — cet enfant *qui a tout appris dans son berceau*, ce chaste amour *qui n'a pas commencé*, cette mourante *qui veut revoir Jacques?* Quel homme détacherait avec tant de délicatesse cette *fleur de la couronne funèbre*, et, après avoir invoqué la sainte sur sa tombe, irait à l'église prier Dieu pour la réprouvée?

Quant à nous qui osons jeter au monde, indiscrètement peut-être, ce bijou trouvé sur notre route par un soir d'orage, comme une luciole étincelante dans l'ombre du gazon, nous demandons grâce à son auteur pour une publicité qui était loin de ses désirs sans doute, et nous sommes prêt à lui rendre son manuscrit, s'il croit devoir le réclamer. A lui le flacon tombé de sa main! A nos lecteurs d'élite l'essence qu'il renfermait. P. C.

MARIE ET JACQUES.

Je revenais ce matin d'une promenade dans les bois de Luciennes, j'étais triste sans chagrin, probablement parce que le ciel était gris, et que les cloches de la paroisse envoyaient depuis une heure à mes oreilles de lamentables volées. Je m'assis au détour du chemin, et, déposant à terre la grosse gerbe de fleurs qui me chargeait les bras, je me mis à songer.

Un bruit de pas me fit lever la tête, et je vis s'avancer une paysanne en habit de deuil; elle pleurait de tout son cœur.

— Qu'avez-vous donc, ma pauvre Rosalie? lui dis-je en me levant.

— Eh mon bon Dieu! madame, est-ce que vous ne savez pas? C'est vrai, ajouta-t-elle, vous n'êtes pas d'ici, vous ne connaissiez pas la Marie Morin.

— Eh bien, que lui est-il arrivé?

Et faisant asseoir près de moi la bonne femme, je me mis à la questionner, pensant qu'elle se soulagerait en me confiant sa peine.

— Voyons, lui dis-je, qu'est-ce que cette Marie, et quel malheur pleurez-vous?

— Hélas! ma bonne dame, Marie, c'était la meilleure du village, et la plus gentille aussi... Et nous venons de la porter en terre. C'est moi qui la conduisis au baptême, il y a tantôt vingt ans, j'étais sa marraine, et elle ne m'a pas fait mentir au bon Dieu. Elle n'a que trop bien rempli son devoir, puisque c'est quasiment de ça qu'elle est morte.

— Contez-moi donc son histoire, lui dis-je, curieuse et intéressée.

— Son histoire! Elle n'en a pas. Elle a marché dans la vie comme tout le monde, seulement plus droit et moins longtemps.

— Mais enfin, dis-je à Rosalie, quel mal a donc emporté cette enfant?

— Bah! les médecins disent que c'est la poitrine, moi je dis que c'est le travail et la peine. Toute petite, mignonne et jolie comme une demoiselle, on la mit en apprentissage; un an d'école l'avait rendue la plus savante du village; elle lisait dans le latin, à l'église, comme un vrai chantre; elle vous moulait une écriture comme un clerc, et n'était pas embarrassée pour aligner des chiffres et savoir ce qu'ils voulaient dire. Une fois chez la repasseuse, elle s'appliqua si fort, qu'en moins d'une autre année, elle en aurait remontré à sa maîtresse. Il y a des enfants qui sont comme ça, c'est rare, mais on dirait que les anges leur ont donné des leçons de tout dans leur berceau. Le père et la mère de Marie n'étaient pas à leur aise, et l'ordre n'avait jamais été leur fort, si bien que l'argent qu'elle gagnait ne durait guère à la maison. Un jour, on m'avertit que le bonhomme Morin venait de tomber d'une attaque, il y aura de cela trois ans à la Saint-Martin; depuis il n'a jamais plus travaillé, et tout a pesé sur Marie. Elle y passait les jours et bien souvent les nuits. Et puis c'est dans ces temps-là, à peu près, que Jacques est parti!

— Jacques, interrompis-je, voyant apparaître l'histoire pressentie, qui est ce Jacques?

— Oh! pour celui-là, c'est un brave cœur, et ce cœur-là va en souffrir de rudes quand il saura la nouvelle.

Et la bonne Rosalie se remit à pleurer.

— Je vas vous dire, reprit-elle après un instant, Jacques, c'est le fils d'un vigneron aisé, voisin de la petite et son camarade d'école. Ils se sont aimés toujours, on peut dire que ça n'a pas commencé; mais quand le garçon a eu ses dix-huit ans, il a compris qu'il voulait épouser Marie. Dam! c'était difficile de dire son idée à son père, qui aimait l'argent plus que le bon Dieu. Jacques a attendu sans rien dire, enfin il a parlé; le père n'a fait qu'en rire, et puis il s'est fâché, tant et si bien que le pauvre Jacques étant tombé au sort, le vieux n'a pas voulu le racheter, et pourtant c'était la guerre!...— Bonhomme Vautrin, que je lui dis un jour, vous laissez partir votre unique enfant quand les canons des Russes se remettent à tuer nos hommes. — Ça le fera voyager, qui me répondit, et puis ça lui ôtera son idée, et d'ailleurs les remplaçants sont si chers aujourd'hui que je ne pourrais

pas lui en donner un. Disant cela, il mentait, je peux vous l'assurer.

J'étais chez les Morin le jour où Jacques passa devant leur porte, le chapeau enrubanné, pour quitter la commune; il était plus pâle qu'un suaire en regardant Marie pour la dernière fois. La petite se tint ferme pour lui rendre son salut d'adieu. Il n'avait pas plus tôt tourné l'église que j'entendis un grand fracas à côté de moi; c'était la petite qui tombait sur le plancher, roide et blanche comme son ami. — Ça se passera! qu'elle me dit, un moment après que je l'eus fait revenir, et, me remerciant avec un sourire du paradis, je la crus quasiment consolée. Effectivement, depuis ce jour elle ne m'a jamais parlé qu'une fois du pauvre soldat. Elle a repris sa vie ordinaire, et personne n'y voyait rien, si ce n'est qu'elle perdait tous les jours ses couleurs. Depuis six mois, ses forces baissaient à vue d'œil. Il y a quinze jours, le fer lui tomba des mains et elle s'évanouit. On la porta sur son lit, et elle ne s'est plus levée. Deux jours avant sa mort, assise auprès d'elle :

— Que voudrais-tu, ma chérie? lui dis-je bien doucement; faudrait-il dépenser tout ce qu'il y a chez nous, je te le donnerais pour t'égayer un peu.

— Ce que je voudrais, ma marraine, me dit-elle bien bas, on ne peut me le donner, ni pour or ni pour argent.

Elle était toute rouge en parlant ainsi; ses mains étaient serrées l'une contre l'autre, et ses grands doux yeux regardaient les nuages.

— Qu'est-ce que tu désires? voyons! repris-je en la priant, on essayera...

— Je voudrais revoir Jacques! murmura-t-elle si bas que j'eus presque besoin de deviner pour entendre; vous voyez bien, marraine, que ça ne se peut pas.

Je n'avais rien à répondre et je me mis à pleurer. Le curé venait la voir tous les jours, et il disait à tout le monde que c'était une sainte. On est bon par ici, et tous les bourgeois s'intéressaient à ma petite amie. Les dames venaient la voir tous les jours, tantôt l'une, tantôt l'autre, pour ne pas la fatiguer, et chacune apportait des douceurs, si bien qu'elle fut soignée comme une princesse. Ce matin, si vous aviez vu son deuil, ça vous aurait fendu le cœur: quatre jeunes filles, des meilleures, portaient son cher cercueil, et l'une d'elles tomba de faiblesse en chemin; mais se relevant bientôt :

— Allons, dit-elle, du courage! soyons fortes et rendons-lui honneur.

Tout le pays était là, les riches et les pauvres; mais qu'est-ce que tout cela? Il n'importe... Toujours est-il que nous ne la verrons plus! Tenez, dit encore Rosalie en me montrant une fleur blanche détachée de la couronne mortuaire, j'ai pris ça, ce sera pour Jacques.

Les larmes m'avaient gagnée à mon tour. Rosalie aimait mieux cela que des paroles de consolation.

— Voulez-vous faire une petite prière sur sa terre? le cimetière n'est pas loin.

Je lui répondis en me levant; elle comprit, et nous nous acheminâmes ensemble vers l'enclos bénit. Je m'agenouillai sur la fosse de Marie, et je priai sa jeune âme de parler de moi au bon Dieu. Je jetai sur la terre ma gerbe de fleurs et nous quittâmes le cimetière.

— Tenez, madame, me dit Rosalie, quelque chose ajoute encore à ma peine : c'est que demain le soleil brillera, les fleurs s'ouvriront comme si elle devait les cueillir, ses compagnes qui l'ont tant pleurée danseront peut-être dimanche comme à l'ordinaire; il me semble que lorsqu'une créature si parfaite laisse la terre, tout devrait prendre le deuil.

J'allais quitter Rosalie lorsqu'une élégante voiture, doucement traînée par deux beaux chevaux anglais, vint attirer notre attention. Une jeune femme, belle de cette beauté audacieuse qui repousse au lieu d'attirer, occupait l'un des côtés de la calèche; le blanc et le rouge qui couvraient ses joues cachaient mal un air de souffrance; une toux sèche et fréquente soulevait sa poitrine. Un beau jeune homme était étendu près d'elle :

— Allons, Bertha, fais-moi donc rire! tu es sombre comme un catafalque aujourd'hui! lui cria-t-il.

La jeune femme, après m'avoir jeté un regard hardi qui me fit baisser les yeux, entonna d'une voix stridente un refrain joyeux qui me navra le cœur. Les chevaux prirent le trot, et la voiture disparut bientôt dans un nuage de poussière. J'avais reconnu une beauté à la mode, célèbre dans les bals d'Asnières et du Château-Rouge.

J'enviai pour cette reine d'un jour la mort de la paysanne.

Nous passions alors devant l'église ouverte; j'aperçus la croix de l'autel où le Sauveur étendu semblait me dire, répondant à ma pensée :

« Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont malades. »

J'entrai, et je fis une prière pour Bertha.

Lady JANE ***.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE COURONNEMENT D'ALEXANDRE II.

L'événement du mois sera le couronnement d'Alexandre II, empereur de toutes les Russies.

Nous avons l'honneur de vous le présenter en image, dans la majesté de sa tête et de son port, de ses décorations et de ses moustaches.

Toutes les personnes qui l'ont approché s'accordent à en dire le plus grand bien. Il est, assure-t-on, ami sincère de la paix et des sciences, et médite pour la Russie un grand développement littéraire, artistique et industriel. —Si nous arrivons à Constantinople sous Alexandre II, ce sera en chemin de fer ou en ballon, disent les Menschikoff du nouveau règne.

L'empereur Alexandre est très-grand, presque autant que l'empereur Nicolas, mais il n'a pas le teint aussi brun; il est, au contraire, assez pâle.

Une émotion puissante a marqué l'heure de son avénement. Lorsque, après la mort de son père, il dut se préparer à recevoir les hommages des grands dignitaires de l'empire, et qu'il était sur le point de se rendre dans la salle de marbre, les portes de son appartement s'ouvrirent subitement, et ce fut sa mère, l'impératrice Alexandra Federowna, qui entra la couronne sur la tête. L'auguste veuve de l'empereur Nicolas avait ôté pour quelques moments ses habits de deuil, et était venue en costume de cérémonie vers son fils pour le saluer empereur. Elle avait voulu être la première à rendre hommage au nouveau

souverain. Profondément attendri, Alexandre se jeta dans ses bras en pleurant.

L'amour du nouveau czar pour sa mère se manifesta bientôt après d'une manière non moins délicate. Quand Nicolas se rendait dans les appartements de son épouse, on l'annonçait toujours ainsi : L'EMPEREUR ! Alexandre, pensant que ce mot devait renouveler la douleur de sa mère, défendit qu'on l'annonçât quand il viendrait chez elle.

On attribue au successeur de Nicolas un trait d'esprit qui ne semble pas indiquer l'ambition conquérante de son père. Il dînait un jour en Prusse, avec le grand-duc Michel et les princes, et l'on mangeait des écrevisses, qui sont une chose rare en Moscovie. Alexandre se mit à plaisanter et dit au grand-duc son frère :

— Dites-moi donc, Michel, s'il y a aussi des écrevisses en Russie?

— Mais certainement, il y en a !

— Bah ! est-ce possible? Et en Sibérie?

— Ah ! je l'ignore.

— Comment ! reprit Alexandre, vous ignorez cette particularité ! Il est cependant facile de concevoir qu'il ne peut exister d'écrevisses en Sibérie, car la Sibérie étant la borne de l'empire, elles ne pourraient reculer et aller plus loin en arrière.

Michel ne répliqua pas un seul mot, mais un sourire effleura les lèvres de tous les convives. Ils avaient compris que la pensée du futur empereur était celle-ci : la Russie est assez grande et n'a plus besoin d'étendre ses limites.

Portrait d'Alexandre II, empereur de Russie. Desssin de Marc, d'après le portrait publié par l'éditeur Daziaro.

Les fêtes du couronnement à Moscou s'annoncent avec une magnificence véritablement impériale. La singularité la plus piquante sera que toutes les splendeurs et tous les plaisirs en viendront de Paris : étoffes, objets d'art, théâtres, cafés, vins de Champagne et de Bordeaux, etc., etc. Nos entrepreneurs les plus fameux de cérémonies et de réjouissances, de bals et de soirées, de raouts et de festins, ont pris la route de Moscou depuis plusieurs semaines.

Qu'aurait donc été le couronnement sans la signature de la paix?

O France ! *Alma parens!* tous les peuples sont tes enfants, — quand il s'agit... d'aller à la noce !

Voici quelques détails intéressants sur le couronnement des anciens czars, — détails qui expliqueront le privilége de Moscou pour cette solennité nationale, et qui seront encore le tableau des fêtes de 1856, — car la tradition n'a guère changé ses us et coutumes en Russie.

Ivan Vassilievitch, surnommé le Terrible, fut le premier prince moscovite qui prit le titre de czar, et qui, le 18 mars 1584, introduisit dans son pays les cérémonies du sacre et du couronnement.

Jusqu'à Pierre Ier, les czars, à leur avénement au trône, comme nos anciens rois francks, paraissaient ne tenir leur puissance que de la volonté libre de leurs sujets. Ils n'étaient pas supposés demander la couronne ni fixer le jour où ils voulaient en ceindre leur front. Le clergé, les officiers du palais, les nobles, les jeunes boyards, les principaux marchands de Moscou, venaient en corps les prier de consacrer leur puissance par les formules du sa-

cre public. On s'imagine bien que cette prière était adressée au prince d'après ses ordres exprès, et que les personnages qui la faisaient n'avaient pas à craindre un refus.

La nuit qui précédait le couronnement était consacrée à la prière dans toutes les églises; le peuple, du noble au serf, s'y rendait en foule. La cérémonie se faisait dans la cathédrale Sainte Marie, au Kremlin, que l'on décorait pompeusement à cet effet. On y élevait un trône où l'on montait par dix ou douze degrés couverts de velours. Ce trône était d'argent massif doré, et surmonté d'ouvrages ciselés et sculptés de même métal, se développant en forme de baldaquin, le tout incrusté de pierreries et garni de velours brodé d'or. Les rues et les places par où devait passer le prince étaient recouvertes de bandes de velours écarlate.

Le siége du patriarche, placé à la même hauteur que le trône impérial, et à gauche, était également garni de velours de même couleur, mais moins richement orné.

Avant que le czar se rendît à l'église, on y portait du palais, en grande pompe, tous les ornements impériaux et une croix d'or dans laquelle était enchâssé un énorme morceau de la vraie croix.

La couronne, tout incrustée de perles, de pierres précieuses, avait la forme d'une pyramide terminée par une croix grecque en or. Elle était posée sur un bonnet de zibeline noire ou de renard noir (1). Le sceptre, éclatant de pierreries et surtout de perles noires d'une grande rareté, était également posé sur un coussin fait de fourrures précieuses.

Le prince, avant de se mettre en marche, faisait d'abord une prière dans la chapelle de son palais (*granavitaïa palata*), puis se rendait à pied à la cathédrale, accompagné de tous les membres de sa famille, princes et princesses, de sa noblesse, vêtus d'étoffes d'or; les hommes la tête couverte de bonnets de renard noir, les femmes la tête ornée de la coiffure nationale, espèce de diadème brodé d'or, d'argent, de perles, de corail et de pierres précieuses; tous ayant au cou des colliers de perles, de diamants, des chaînes émaillées pendant sur la poitrine.

Les strélitz étaient rangés le long du chemin, et, au passage du souverain, inclinaient la tête jusque sur le pavé.

Arrivé à la porte du sanctuaire, le czar, vêtu des pieds à la tête de rares fourrures et de broderies, s'inclinant trois fois, à droite, à gauche, puis en face, saluait humblement le patriarche. Celui-ci descendait de son trône, bénissait le czar avec de l'eau bénite d'abord, et avec la main ensuite; cela fait, le monarque et le pontife se donnaient mutuellement un baiser et montaient ensemble à leur trône.

Au bas du trône se tenaient debout, la hache sur l'épaule et immobiles comme des statues, quatre boyards vêtus d'hermine blanche de la tête aux pieds, le bonnet et les bottes aussi en hermine. Puis deux cents autres boyards, choisis parmi les plus illustres, couverts de drap d'or à riches broderies de pierreries, assis sur des bancs tapissés, formaient une haie dans la principale nef du temple.

Le czar, assis *majestueusement*, dit l'annaliste russe de qui ces détails sont empruntés, adressait alors un discours au patriarche, qui y répondait. Puis le manteau impérial était apporté; le prince en était revêtu par les deux principaux boyards de l'empire; le pontife bénissait de nouveau son souverain, trois fois, avec la croix d'or, et la lui posait sur le cou, pour lui rappeler qu'il était *le sujet de Dieu*. Ensuite il lui imposait les mains en faisant une longue prière.

Des archimandrites apportaient le diadème, la couronne, le sceptre, le globe impérial, au fur et à mesure que le pontife en décorait le monarque. Cette toilette achevée, celui-ci, après avoir reçu les humbles félicitations du clergé, était conduit par la main par le pontife jusqu'à son trône, où ce dernier lui adressait un long discours sur les devoirs de la souveraineté. Puis la liturgie commençait.

Après la consécration, le patriarche oignait le prince de l'huile sainte, au front, aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules, aux bras, disant chaque fois : « Ceci est le sceau et le don du Saint-Esprit! » et le saint chrême était enlevé avec des étoupes, que l'on brûlait aussitôt sur un brasier placé exprès sur l'autel. Le pontife donnait au souverain la communion sous les deux espèces, suivant le rite grec. Et, pendant sept jours, le czar ne pouvait et ne devait se laver ni s'essuyer aucune des parties qui avaient été ointes de l'huile sacrée.

Après le service divin, le czar, toujours vêtu des insignes de la souveraineté, allait faire des stations dans deux églises différentes, et, à l'entrée du prince, le protopope ou archiprêtre lui jetait de la poudre d'or sur la tête. La même cérémonie était renouvelée par un des grands de l'empire à la sortie de l'église. Cette poudre d'or était regardée comme le symbole de l'abondance et des richesses.

Le soir même, le czar donnait un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de la cour.

Les représentants des puissances étrangères ajouteront encore, en 1856, à l'éclat de ces cérémonies. On a pu en juger par l'immense train de M. le comte de Morny, notre ambassadeur, composé de cent cinquante colis, sans parler des voitures ni des équipages, et par la suite nombreuse de Son Excellence, où figurent quelques grands noms de la noblesse de France.

Le comte Paul Esterhazy, qui représente la cour d'Autriche, a fait les préparatifs les plus magnifiques. Outre la foule des domestiques et des voitures qui sont couvertes d'or et d'argent, c'est surtout le costume du prince qui excite l'étonnement. Ce costume, tout chargé de pierreries, est évalué à plusieurs millions de florins. Le bouton de son plumet est un diamant de trois cents mille florins. Les harnais de son cheval ne sont pas moins précieux.

Les Moscovites, de leur côté, se sont mis en frais avec une ardeur inouïe pour recevoir dignement leur czar dans son ancienne capitale. Tous les appartements de la ville sont déjà retenus ou occupés, et il devient de plus en plus difficile de se loger, même dans les faubourgs.

(1) Voyez les Couronnes russes dans nos tomes XIX, p. 24, et XX, p. 228.

LE NOUVEAU LOUVRE (1).

Le pavillon d'angle, à droite de la cour Napoléon. Ses sculptures. Origine des cariatides. Les six guichets ouverts. Les statues des grands hommes. Omissions à réparer. Les agriculteurs. Le Sage et Saint-Simon. La surface du nouveau Louvre. Une prédiction du poëte Roucher.

Le nouveau Louvre a fait encore un pas depuis notre dernier travail, et voici un des plus beaux pavillons de la

(1) Voyez la *Table générale des vingt premiers volumes*, le tome XXII, p. 193, et le t. XXIII, p. 154.

Ne pouvant traiter en bloc un aussi vaste sujet que le Louvre ancien et moderne, nous y revenons successivement, à mesure que le monument se complète et que nos dessinateurs peuvent en fixer les merveilles. Mais nous avons soin d'éviter le double emploi et de combiner nos études de détail de façon à composer une étude d'ensemble, au moyen des renvois scrupuleusement indiqués à nos lecteurs.

cour Napoléon III. C'est celui qui forme l'angle de cette cour avec la place du Carrousel; à droite du spectateur tourné vers l'ancien Louvre, et qui relie les édifices modernes à la vieille galerie du bord de l'eau. Là seront installés : un manége, la salle des Etats, l'entrée du Musée, l'exposition des artistes vivants, les écuries de l'empereur et leur service, etc.

Les sculptures de ce riche et double fronton sont de MM. Robert, Ottin, Jaquot, Brian, Huguenade, Gruyère, Barye, Debay, Charrier, Leprêtre, Roubaux, Perrault et Lechesne.

Les quatre premiers ont fait les cariatides qui soutiennent le fronton en se donnant la main ou en s'épaulant aux corniches. A propos et entre parenthèses, savez-vous ce ce qu'est une cariatide et d'où vient ce mot? Une cariatide est toute figure qui supporte un ornement d'architecture, et Vitruve nous en explique l'origine et l'étymologie. Carie, ville du Péloponèse, dit l'illustre panégyriste de l'art grec et romain, ayant été prise et ruinée par les autres Grecs vainqueurs des Perses, avec lesquels les Cariates s'étaient ligués, les hommes furent passés au fil de l'épée et les femmes emmenées en esclavage; on contraignit les plus qualifiées d'entre elles à garder leurs longues robes et leurs ornements. Dans la suite, pour éterniser la trahison et la honte de ces captives, les architectes, ajoute le même historien, les représentèrent dans les édifices publics chargées d'un pesant fardeau, image de leur misère. On sait que les plus anciennes cariatides du Louvre sont les quatre qui soutiennent l'admirable balcon de la salle des Cariatides, où mourut Henri IV, dues à Jean Goujon, puis les deux cariatides par Sarrazin, qui décorent le pavillon de l'Horloge.

Ces chefs-d'œuvre ne rougiront pas des ouvrages de MM. Robert, Ottin, Jaquot et Brian. Ils ont les attitudes les plus nobles ou les plus gracieuses, et remplissent à la fois les lois de la statuaire et de l'architecture, au jugement de notre critique d'art le plus sévère, M. Th. Gautier.

Les socles sur lesquels reposent ces cariatides ont été sculptés par M. Huguenade; au-dessous de la corniche de couronnement, au milieu de l'étage attique, se déploie un vaste blason impérial ayant pour support les personnifications des arts et des sciences, de M. Gruyère, arrangement qui répète celui de l'autre façade.

Deux groupes ronde-bosse, de M. Barye, sont placés de chaque côté et en avant de l'écusson; celui de gauche représente la Force protégeant le Travail et rassurant les bons; celui de droite, l'Ordre comprimant les pervers. Ces figures, d'une rare puissance et de la plus fière tournure, offrent des profils superbes et des lignes monumentales. Elles mettent M. Barye, ce roi des animaux, au premier rang de nos statuaires.

Les trophées de génies et d'attributs sont dus au ciseau de M. Debay. Le trophée de gauche a pour sujet l'Agriculture et la Navigation; celui de droite, l'Armée et la Marine. Les motifs d'accotoirs des croisées sont exécutés par MM. Charrier et Leprêtre. La frise, de l'ordre composite, est de M. Lechesne; ce sont des enfants se jouant avec des oiseaux à travers les volutes d'une guirlande de feuillages, de fleurs et de fruits, d'une délicatesse et d'une invention charmantes. M. Perrault a exécuté l'ornementation de la corniche et de l'architrave.

Les six guichets du Louvre, en face de la rue de Rohan, sont maintenant tous ouverts au public, qui peut ainsi parcourir la place Napoléon III et apprécier de près les frontons qui décorent les pavillons et toutes les statues des grands hommes qui bordent les terrasses.

Au sujet des statues, énumérées dans notre article de février dernier, on a remarqué des omissions fâcheuses et qui seront bientôt réparées sans doute : 1° l'oubli des représentants de l'agriculture, mère de toutes les sciences et nourrice de l'humanité (Olivier de Serres, Daubenton, Mathieu de Dombasle, Parmentier, le pauvre Rémy et leurs pareils figureraient au Louvre aussi dignement pour le moins qu'Abailard, Rabelais et Voltaire); 2° l'absence de Le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*, et du duc de Saint-Simon, ce grand moraliste-historien de l'ancienne société. En vérité, Saint-Simon joue de malheur avec les architectes et les sculpteurs du dix-neuvième siècle. Jamais sa gloire littéraire et philosophique ne fut plus grande; on réimprime et on lit ses Mémoires dans tous les formats, dans toutes les classes et dans toutes les langues. — Eh bien ! s'écrie M. Delord, allez à Versailles, cherchez dans tous les coins et recoins de cet immense palais farci de portraits, de bustes, de statues, vous serez bien heureux si vous parvenez à découvrir au haut d'une frise le médaillon du grand confesseur de Versailles, de celui qui l'a animé, peuplé de créations qui vivront encore quand les murs du château et les œuvres d'art qui le remplissent auront cessé d'exister. Saint-Simon n'était pas seulement un écrivain original, un peintre admirable et un honnête homme, il prétendait descendre de Charlemagne; il siégeait comme duc et pair sur les fleurs de lis; il fut membre du Conseil de régence, ambassadeur, grand d'Espagne, chevalier de l'ordre. Que peut-il lui manquer pour renaître au Louvre à côté de La Bruyère et de La Rochefoucauld?

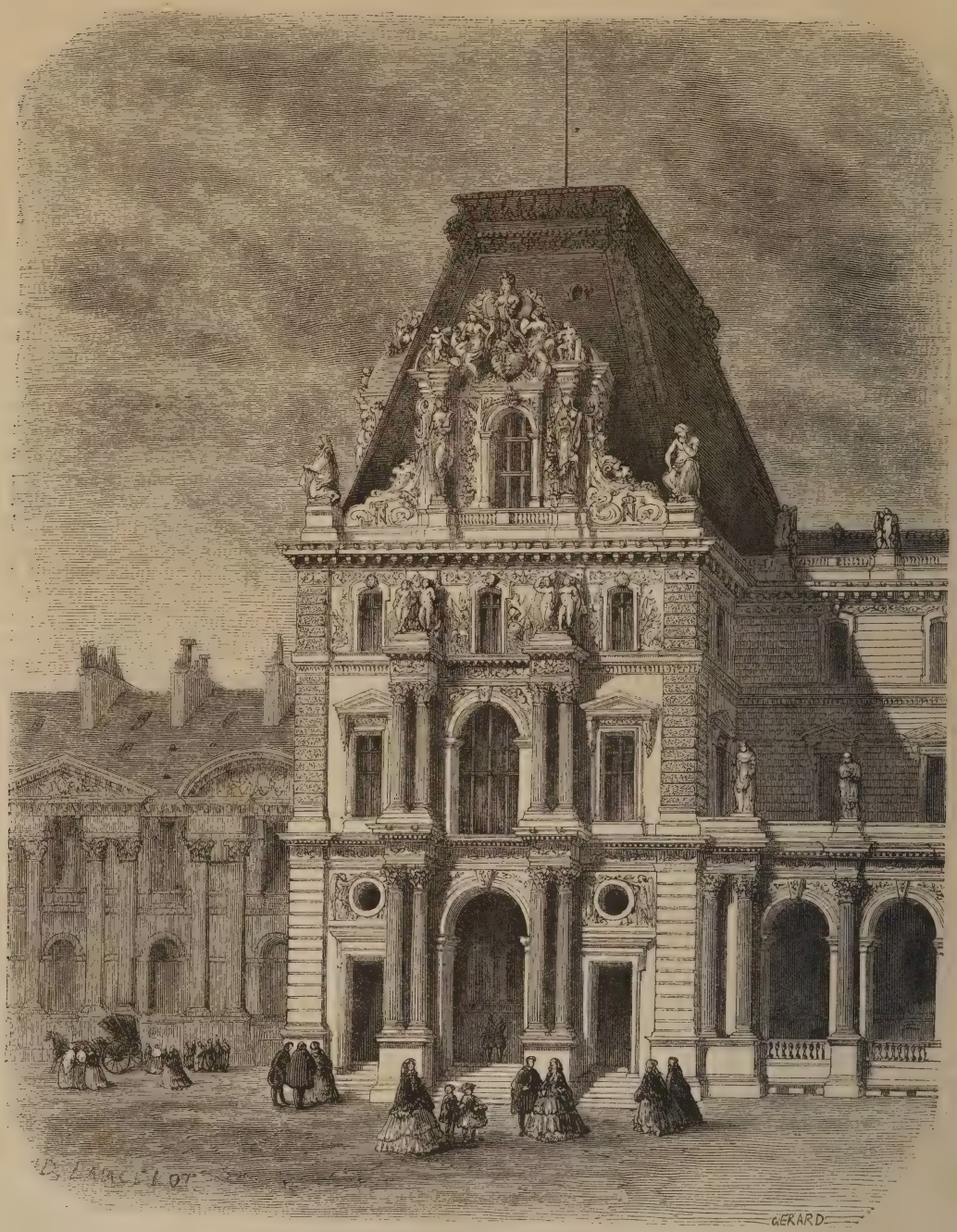
Ce n'est certes pas la place qui fait défaut aux statues du nouveau monument. Le Louvre de Louis XIV forme un carré parfait de 200 mètres de côté; superficie : 40,000 mètres. Le Louvre de Napoléon III a 90,000 mètres. Les Tuileries ont 90,000 mètres. Total de la superficie des deux palais réunis : 223,000 mètres, soit 22 hectares et 3,000 mètres.

Si vous voulez ajouter à ces mesures une comparaison curieuse, la rue de Rivoli, depuis la rue des Champs-Elysées, où elle commence, jusqu'à l'église Saint-Paul, au Marais, où elle s'arrête provisoirement, a exactement 3,600 mètres de longueur, près d'une lieue ancienne. Le boulevard de Sébastopol, partant de l'embarcadère de Strasbourg et allant aboutir à la barrière d'Enfer, aura 6,000 mètres de longueur, une lieue et demie.

La réunion des principales gloires françaises autour du palais qui résume l'histoire de France avait été réclamée et annoncée par le poëte Roucher, auteur des *Mois* et du *Temple de la Gloire*, cet amant de la liberté que la première république remercia... en lui coupant la tête :

Sur les bords enchantés, dans les eaux de la Seine,
Dont leur mouvant cristal reproduisait la scène,
Je cherche ce palais, où les arts accueillis
Reposent noblement sous l'ombrage des lis,
Hâtons-nous, réparons leur ruine grossière;
Que le marbre, brillant sur leur triste poussière,
En colonnes s'élève et monte jusqu'aux cieux.
Je veux le couronner d'un dôme audacieux :
Je veux que, prodiguant leurs travaux et leurs veilles,
Les arts sous cette voûte épuisent leurs merveilles.
. . . . . .
Le temple est achevé, Français, accourez tous.
Venez, venez aussi, insulaires jaloux,
Héritiers des Romains, je vous invite encore.
Le ciel pour ce grand jour d'un or pur se décore,
Et la terre en silence attend les demi-dieux

Qui doivent habiter ce palais radieux.
O prodige! soudain l'agile Renommée,
De l'honneur des Français trompette accoutumée,
S'élance, et, remplissant l'air de ses cent voix,
Répète tous les noms dont la gloire a fait choix.
Au même instant paraît la foule des grands hommes
Qui, nés depuis Clovis jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait de nos aïeux la gloire et le bonheur.



Vue du pavillon d'angle du nouveau Louvre, à droite en tournant le dos aux Tuileries. Dessin de Lancelot.

Ils s'avancent ensemble au temple de l'Honneur.
Ceux-là firent parler et le marbre et la toile;
Ceux-ci de la nature ont déchiré le voile;
Les autres, que Lully forma par ses leçons,
Enivrèrent les cœurs par leurs douces chansons;
Colbert, l'ami des arts, les conduit, les protége,
Et de son roi brillant en forme le cortége, etc., etc.

PITRE-CHEVALIER.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE PRIX DU VIN D'ALICANTE.

ÉPISODE DE 1810.

Mme Pascal dans son boudoir. Dessin de V. Foulquier, d'après Jeaurat.

I. — LA GEOLIÈRE DU COLONEL B...

Il y a deux mois, quelques jeunes officiers, dînant à Versailles, se réjouissaient à l'idée d'entrer en Espagne et d'y prendre une revanche de Sarragosse.

Le colonel B..., qui les écoutait, se mit à sourire et leur dit avec l'aplomb de l'expérience : — Avant de croire qu'une expédition au delà des Pyrénées serait une promenade d'agrément, laissez-moi vous conter ce petit épisode de la guerre de 1810.

— Contez! contez! répondirent les jeunes gens, déjà calmés par le sourire de leur doyen.

Le colonel B... vida son verre, retroussa sa moustache, et commença ainsi :

— J'étais, il y a quelque vingt années, consigné à l'arsenal de Metz, à la suite de plaisanteries nocturnes. J'avais pour gardien l'adjudant Pascal, cerbère aux sourcils grisonnants sur des yeux de lynx, — ou plutôt sa jeune femme, adorable tourière de vingt-sept ans. Elle était fille d'une célèbre beauté de l'Empire et s'appelait Malvina, en souvenir de Mme Cottin.

Il n'y a si étroit horizon qui n'ait son mirage : tous les prisonniers comprendront cela. Pélisson n'aimait-il pas une araignée? Qu'eût-il éprouvé pour Mme Pascal? Ma geôlière unissait d'ailleurs à ses charmes deux grandes qualités morales : je ne manquais jamais de cigares, et j'avais toujours du kirsch à discrétion.

J'allais donc tous les matins la voir travailler près de sa fenêtre, dans un petit boudoir Louis XVI qu'elle avait arrangé avec un goût parfait, et qui se trouvait contigu par un corridor à ma cellule. Sachant, la coquette, combien ce cadre la faisait valoir, elle y posait en corsage et en robe à volants, des fleurs au cou et aux cheveux, les pieds dans des mules de Cendrillon, flanquée de son chat déroulant ses pelotes et de sa fille coiffée en pouff, avec une jupe de marquise. Excellente femme de ménage, au reste, elle tirait l'aiguille avec une dextérité prodigieuse, me regardant un peu plus souvent que son ouvrage et souriant volontiers à mes fadaises, car elle avait trente-deux perles dans la bouche. Joyeux captif comme moi, un bouvreuil chantait à la croisée ouverte. Le chat exécutait des gambades étourdissantes. L'enfant traînait par un ruban rose un mouton à roulettes. Le moka s'éteignait en fumant dans la cafetière de vermeil. Jeaurat ou Miéris eût fait un chef-d'œuvre de ce tableau.

II. — UN GILET BRODÉ.

Or, il y avait huit jours que j'admirais la travailleuse, quand je m'avisai enfin d'observer son travail. C'était un fort beau gilet de soie jaune, qu'elle brodait de soutache noire, à la mode espagnole. Ces détails m'intriguèrent, car ils n'avaient aucun rapport avec les habitudes de l'adjudant. Je regardai Malvina dans les yeux, et je lui dis :

— Pour qui ce gilet?

Elle ne répondit pas et me sembla émue ; si bien que ma curiosité se changea en soupçon. Son mari entra au même instant, et je crus qu'elle allait cacher son ouvrage ; mais elle embrassa l'adjudant de la meilleure foi du monde :

— Tenez, monsieur, me dit-elle avec son sourire ordinaire, demandez à M. Pascal l'histoire de ce gilet.

L'adjudant, comme je l'ai dit, était un vétéran d'une cinquantaine d'années : vieille garde, moustache blanche, front balafré, croix d'honneur, une de ces croix qui sentent la poudre. On lisait dans le fond de son œil gris quarante ans de misères, supportées sans plainte et sans amertume. La croix avait tout payé.

Voici l'histoire qu'il me raconta, et qui vous édifiera sur les délices de la Castille :

III. — UN GÎTE SUSPECT.

—C'était dans la Sierra-Morena, pendant la guerre de 1810. Le régiment de Pascal, alors simple sergent, venait d'arriver dans la petite ville d'A..., exténué, mourant de soif et de faim, décimé par les fièvres, harcelé par les guérillas. Pascal n'avait rien pris depuis douze à quinze heures, et cependant il avait dans son sac un morceau de pain, le dernier qu'il eût reçu : ce trésor que le soldat affamé cache à son camarade, de peur qu'on ne le lui vole, et que ses propres dents n'osent entamer, car il ne lui resterait plus d'espérance.

Le régiment se rangea sur la place ; on distribua les billets de logement ; on prit rendez-vous en cas d'alerte, et chacun s'en alla de son côté.

Il était huit heures du soir. La petite ville d'A... avait toute l'apparence d'une cité ennemie. Chaque porte, fermée avant l'heure, s'ouvrait aux Français comme une trappe. A voir les yeux qui étincelaient derrière les croisées, on eût dit autant de poignards attendant leur proie dans l'ombre. A peine quelques Espagnols passaient dans la rue, regardant sans tourner la tête, enveloppés dans leurs manteaux jusqu'au nez, échangeant entre eux des signes d'intelligence.

La fraîcheur du soir redoubla la fièvre de Pascal... Son fusil lui échappa des mains... Il fut sur le point de défaillir. Mais il se souvint qu'il avait une blessure toute fraîche au poignet gauche ; il la rouvrit en soulevant l'appareil, et sa bouche puisa quelque force dans son sang.

Il arriva ainsi jusqu'à la maison qui lui était désignée. Elle occupait le centre d'un carrefour sombre et désert, admirablement disposé pour un mauvais coup. Là, le bruit d'une escopette se fût perdu dans le ciel, et l'appel d'un mourant n'eût pas trouvé d'écho.

— Allons, se dit philosophiquement Pascal, si je ne me réveille pas demain, j'aurai du moins dormi tranquille.

Il souleva le marteau de la porte. Rien ne bougea. Il frappa une seconde fois. Rien encore. La crosse de son fusil fit trembler la maison. Cette fois une vieille femme ouvrit.

A la lueur d'une lampe de fer, le sergent vit une figure solennelle et impassible : une de ces figures de reines détrônées qui n'appartiennent qu'aux Espagnoles. Celle-ci avait encore, à soixante ans, le visage oriental et l'œil sans fond des Maures de Grenade.

Elle jeta un regard à Pascal et à son billet, le fit entrer sans rien dire, lui montra du doigt une chaise, et se remit à travailler près de l'âtre.

La chambre était d'une nudité toute castillane : quatre murs blancs, une table de bois noir, un coffre vermoulu, la chaise de la vieille et celle du sergent, voilà tout.

— Ah çà! dit Pascal en lui-même, est-ce que je vais rester tête à tête, ou dos à dos, avec cette momie taciturne?

Mais il aperçut une carabine et un sombrero à longue plume suspendus à la grosse poutre du plafond.

— A la bonne heure, pensa-t-il, voilà des bijoux d'hommes; je ne mourrai pas comme Holopherne.

Le silence le plus profond régnait au dedans et au dehors... Le sergent grelottait près du feu. La vieille surveillait une *olla podrida* dont le fumet enivrait Pascal.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Tout à coup la duègne redressa la tête et prêta l'oreille... Le sergent n'entendit rien d'abord... Mais bientôt des pas mesurés s'approchèrent... Le marteau fut soulevé trois fois d'une main ferme, et un homme entra dans la chambre.

IV. — UNE CONVERSATION MUETTE.

C'était un grand et beau garçon de vingt-huit à trente ans; longs yeux noirs, teint cuivré, dents blanches, cheveux crépus, figure austère. Ses guêtres étaient en lambeaux, ses vêtements couverts de poussière... Il y avait dans son manteau, dentelé par le bas, certains trous ronds et nets que Pascal reconnut à merveille... Des balles avaient passé par là... L'Espagnol se drapait dans cette loque nationale avec la majesté d'un empereur.

— Bonsoir, Joachim, dit la mère.

— Dieu vous garde, Manuela, répondit le fils.

Et comme il allait l'embrasser, il aperçut le Français.

Il tressaillit et recula, puis examina sa carabine, puis hocha la tête en soupirant, puis se mit à souper avec la vieille, sans proférer un mot et sans regarder Pascal.

Celui-ci avait reconnu à tous ces signes un ennemi mortel, sans doute un des guérillas qui avaient haché son régiment, et à coup sûr un de ces Espagnols qui devaient massacrer jusqu'au dernier Français.

Bien prenait au sergent d'être son hôte ce jour-là. Mais gare à la rencontre du lendemain, à la lumière de deux fusils!

En attendant, Pascal frappe sur l'épaule de Joachim et lui demande par geste une place à table.

L'Espagnol, pour toute réponse, lui montre le plat vide et le donne à lécher à son chien.

Le Français comprend, pousse un escabeau devant le feu, s'y assied en ouvrant son sac, et mange son dernier morceau de pain.

— Je dînerai demain, fait-il en lui-même, à la grâce de Dieu et de ma baïonnette!

— Ah çà! reprend-il bientôt, encore par pantomime, et le lit de camp? Je suis un homme qui se couche, à l'occasion.

Joachim, toujours muet et toujours sans tourner la tête, lui désigne le dessous de l'escalier, et monte lentement avec sa mère à l'étage supérieur.

Cette scène morne et silencieuse, mais d'une redoutable éloquence, avait fait diversion aux souffrances du sergent.

— Diantre! pensa-t-il en se trouvant seul, la Castille est loin de l'Ecosse, au point de vue de l'hospitalité.

Il s'arrange de sa niche, faute de mieux. Il y pend son fusil, son sac, son sabre et son shako, fait son petit ménage militaire, s'étend sur sa capote grise, et s'endort vaincu par la fatigue.

V. — AUTRE CONVERSATION.

Le lendemain, au point du jour, le tambour le réveille. C'était l'alerte et le rappel convenu. Les guérillas reparaissaient à l'horizon. Pascal entend leurs cris de ralliement sur les montagnes voisines.

Il se lève et appelle ses hôtes. La vieille seule était là. Joachim avait déjà pris l'air, et la carabine n'était plus au plafond.

— Ah! ah! se dit le sergent tout ragaillardi, il s'est armé de son porte-voix; nous allons causer ensemble.

— Merci de vos bons soins, la mère; il n'y a pas de quoi, dit-il gaiement à la duègne; faites mijoter la soupe et battez les oreillers pour ce soir.

Une heure après, le sergent était en ligne dans la campagne, en face d'une bande de guérillas. Le combat fut acharné, terrible, sans merci, et recommença dix fois jusqu'au soir. Pascal fut entraîné et poursuivi entre deux collines, avec un débris de son régiment. Il y reçut plus de vingt balles dans son uniforme et dans son shako, comme s'il eût été le point de mire de toutes les carabines ennemies. Par une sorte de miracle, il fut à peine égratigné à l'oreille et à la main. De son côté, il ne perdit pas une cartouche, et ne tira guère sans voir tomber un Espagnol.

Il visait particulièrement un manteau brun, qui se dressait devant lui sur toutes les hauteurs, et ce ne fut qu'après l'avoir renversé qu'il put dégager ses hommes et rejoindre son corps.

Les guérillas étaient battus et dispersés sur tous les points.

Pascal fut porté à l'ordre du jour et glorifié comme un des auteurs de la victoire.

Les Français rentrèrent dans la ville d'A..., et le sergent regagna son logement de la veille.

VI. — UN TABLEAU DE RIBEIRA.

Il y retrouva la duègne seule et plus morne, plus silencieuse que jamais.

Elle n'avait qu'une pensée et qu'un mouvement: écouter et regarder par la fenêtre si Joachim ne revenait pas.

Il reparut enfin au bout de deux heures, et sa mère poussa un cri de joie, qui devint bientôt un cri d'angoisse.

Le jeune homme était pâle, défait, chancelant, et perdait le sang à flots par une blessure à la poitrine.

— Ce n'est rien, calmez-vous, dit-il à la vieille; le cœur n'a pas été atteint, mais il s'en est peu fallu.

Et tandis que sa mère versait sur sa plaie de l'eau fraîche et des larmes, il se mit à observer enfin le sergent, qui le regardait de son côté avec attention.

Ils semblaient se reconnaître peu à peu et s'étonner de respirer sous le même toit.

Manuela suivait cette scène d'un œil hagard, en suçant avec ardeur la blessure de Joachin.

Tout à coup elle eut un hoquet et cracha une balle énorme, que sa forte aspiration venait d'arracher de la plaie.

— Sauvé! sauvé! mon fils! cria-t-elle en le pressant dans ses bras avec délire. Puis, ramassant la balle, elle l'examina curieusement:

— C'est une balle française!

Pascal et Joachin ne soufflaient mot, mais ne se quittaient pas des yeux.

La vieille courut au fusil du sergent, arme d'aventure

et de butin, dont le calibre était particulier. Elle y adapta le plomb sanglant, se retourna comme une furie et dit à Pascal :

— C'est toi qui a frappé mon enfant! — Joachim, ajouta-t-elle, voilà ton meurtrier! vengeons-nous!

En même temps, avec la rapidité de l'éclair, elle avait fermé la porte, saisi la carabine, et tendu à son fils un coutelas.

Pour toute réponse, le Français mit la main sur son sabre, et s'apprêta à vendre chèrement sa vie.

Lui aussi, et au même instant, venait d'achever de reconnaître en son hôte le manteau brun qui l'avait visé tout le jour de toutes les hauteurs et criblé d'une grêle de balles.

L'effet de cette triple reconnaissance eût fourni un tableau palpitant à Salvator ou à Ribeira.

Mais la péripétie du drame eût réclamé la plume de Caldéron ou de Corneille.

VII. — UNE PAGE DE CALDÉRON.

Au lieu de prendre le coutelas, Joachim le rejeta avec horreur, et se levant pâle comme un fantôme, avec la majesté d'un grand d'Espagne, d'un geste il fit tomber la carabine des mains de sa mère, et de l'autre, il tendit à Pascal sa propre main.

— Après une journée si chaude, lui dit-il, vous devez avoir faim et sommeil. Servez le souper, Manuela, et faites le lit de la chambre verte.

Le sergent ébahi remit son sabre au fourreau et répondit en souriant :

— Il n'y a pas d'offense, je mangerai de bon appétit et dormirai de bon cœur.

La vieille essaya de protester, mais un regard de son fils lui cloua la langue.

— Je ne vous connaissais pas hier ; je vous connais aujourd'hui, dit l'Espagnol au Français.

Et ils soupèrent tête à tête, en se racontant les événements de la journée.

Le sergent remit à Joachim un baume souverain contre les blessures.

Puis ce dernier frappant sur l'épaule de Pascal, lui dit :

— Suivez-moi dans votre chambre.

Il se leva, prit un flambeau, et quoiqu'il se soutînt à peine, il conduisit son hôte au premier étage.

C'était la plus belle chambre de la maison, celle qu'on destinait aux parents et aux amis. Large alcôve, à rideaux de serge; grand et bon lit; draps de toile fine et couvre-pieds moelleux; parfum de lavande et d'iris; provision de chocolat et de pralines.

Le sergent croyait rêver, et ne s'était pas vu à pareille fête depuis le jour où sa mère avait bordé sous lui, pour la dernière fois, le vieux et doux lit de famille.

L'Espagnol lui souhaita bonne nuit et alla se coucher en lui disant :

— A demain.

— Pardieu! songea Pascal, j'ai bien fait de manquer l'hidalgo. Ces Espagnols tiennent tous de leur Cid Campéador!

Il ronfla comme un bienheureux et ne s'éveilla qu'au point du jour, sur un nouveau rappel de son régiment.

Cette fois, c'était le signal du départ de la ville d'A...

Joachim, alité et gardé par sa mère, invita le sergent à prendre le chocolat à son chevet.

Ils burent à la santé l'un de l'autre, et l'Espagnol dit à l'étranger pour adieu :

— Vous êtes un brave, et vous tirez admirablement; priez pour moi, si je meurs. Si je vis, je ne vous oublierai pas. Mais ma carabine non plus, si elle se trouve en face de la vôtre ! *Il faut être de son pays.* Voilà pourquoi il ne restera pas un Français en Espagne, tant qu'il y aura une cartouche dans ma ceinture.

VIII. — REVANCHE.

Deux mois après, comme on exterminait à Sarragosse les soldats de Napoléon, un Castillan, qui en avait tué plus de trente, allait périr sous les coups de leurs vengeurs, lorsqu'un de ceux-ci le reconnut et s'écria :

— Joachim !

C'était Pascal, à qui la Providence offrait sa revanche.

Il sauva son ancien hôte au péril de sa vie, le cacha et le garda jusqu'au lendemain, et ne quitta la ville qu'après l'avoir rendu à sa mère.

— Restez Espagnol, lui dit-il, je rentre en France. Vous avez mille fois raison : *il faut être de son pays!*

IX. — LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

— Et voilà pourquoi ma femme brode ce gilet, conclut l'adjudant Pascal en achevant son récit. Ce sera mon trentième cadeau de fête au señor Joachin Moralez y Hedo. Lorsqu'en 1813 Joseph Bonaparte eut rendu le trône à Ferdinand VII, Joachim m'écrivit le premier :

« Vous avez vu comment j'honore le courage de mes « ennemis; apprenez comment je garde le souvenir de « mes amis. Le dernier Français ayant évacué l'Espagne, « j'ai remis ma carabine au plafond, et je vous prie de « boire à ma santé ces vingt-cinq bouteilles de vin d'Ali-« cante.

« Votre ancien hôte, aujourd'hui capitaine de la ville « d'A... J. MORALEZ Y HEDO. »

Je lui ripostai par cent bouteilles de vin de Champagne, et notre correspondance n'a plus cessé depuis ce temps là.

X. — LA CONCLUSION DU COLONEL B...

— Cette histoire de l'adjudant m'avait fortement ému, dit le colonel B..., et elle ne m'est jamais sortie de la mémoire, non plus que la gracieuse image de Mme Pascal. Je la vois toujours telle que je vous l'ai peinte, brodant, entre sa fille et son chat, le gilet du señor Joachim. Je lui fis, en mon âme et conscience, amende honorable de mes idées saugrenues, et je baisai sa jolie main avec le plus profond respect, en quittant ma prison de l'arsenal de Metz.

— Et maintenant, messieurs, dit le colonel aux officiers de Versailles, allez conquérir l'Espagne, si la chose vous tente encore, et si vous estimez que le vin d'Alicante n'y coûte pas trop cher.

C. DE CHATOUVILLE.

LE DERNIER COUP DE FUSIL DE LAMARTINE.

SOUVENIR DE CHASSE (1).

Les Victimes de la chasse. Tableau de J. Vienix. Dessin de R. Kœrner.

Un jour, j'avais emporté à la chasse un volume anglais de traductions du sanscrit, langue sacrée des Indes. Un chevreuil innocent et heureux bondissait de joie dans les serpolets trempés de rosée sur la lisière d'un bois. Je l'a-

(1) Nous cherchions un commentaire digne d'accompagner le chef-d'œuvre de Jean Wienix, à l'adresse des chasseurs qui courent la plaine et la montagne. — lorsque cette Providence qui s'appelle l'amitié d'un grand homme nous a permis d'offrir à nos lecteurs un tout autre chef-d'œuvre que celui du peintre, — une page et une des plus belles pages de M. de Lamartine.

percevais de temps en temps par-dessus les tiges de bruyères, dressant les oreilles, frappant de la corne, flairant le rayon, réchauffant au soleil levant sa tiède fourrure, broutant les jeunes pousses, jouissant de sa solitude et de sa sécurité.

J'étais fils de chasseur : j'avais passé mes jeunes années avec les gardes-chasse, les curés de village et les gentilshommes de campagne qui découplaient leurs meutes avec celles de mon père. Je n'avais jamais réfléchi encore à ce brutal instinct de l'homme qui se fait de la mort un amusement, et qui prive de la vie, sans nécessité, sans justice, sans pitié et sans droit, des animaux qui auraient sur lui le même droit de chasse et de mort, s'ils étaient aussi insensibles, aussi armés et aussi féroces dans leurs plaisirs que lui. Mon chien quêtait, mon fusil était sous ma main, je tenais le chevreuil au bout du canon. J'éprouvais bien un certain remords, une certaine hésitation à trancher du coup une telle vie, une telle joie, une telle innocence dans un être qui ne m'avait jamais fait de mal, qui savourait la même lumière, la même rosée, la même volupté matinale que moi, créé par la même Providence, doué peut-être à un degré différent de la même sensibilité et de la même pensée que moi-même, enlacé peut être des mêmes liens d'affection et de parenté que moi dans sa forêt ; cherchant son frère, attendu par sa mère, espéré par sa compagne, bramé par ses petits. Mais l'instinct machinal de l'habitude l'emporta sur la nature qui répugnait au meurtre. Le coup partit ; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par la balle, bondissant en vain dans sa douleur sur l'herbe rougie de son sang.

Quand la fumée du coup fut dissipée, je m'approchai en pâlissant et en frémissant de mon crime. Le pauvre et charmant animal n'était pas mort. Il me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je n'oublierai jamais ce regard auquel l'étonnement, la douleur, la mort inattendue semblaient donner des profondeurs humaines de sentiment, aussi intelligibles que des paroles ; car l'œil a sa langue, surtout quand il s'éteint.

Ce regard me disait clairement avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite : « Qui es-tu ? Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être ; pourquoi m'as-tu frappé à mort ? pourquoi m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie ? Que vont devenir ma mère, mes frères, ma compagne, mes petits qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil disséminé par le coup de feu et ces gouttes de sang sur la bruyère ? N'y a-t-il pas là-haut un vengeur pour moi ou un juge pour toi ? Et cependant je t'accuse, mais je te pardonne : il n'y a pas de colère dans mes yeux, tant ma nature est douce, même contre mon assassin. Il n'y a que de l'étonnement, de la douleur, des larmes. »

Voilà littéralement ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais comme s'il avait parlé avec la voix. « Achève-moi, » semblait-il me dire encore par la plainte de ses yeux et par les inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. Je rejetai alors le fusil avec horreur loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même parut attendri ; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau le cadavre, il se coucha triste à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme dans le deuil de la même mort.

C'était l'heure de midi. J'attendis que le vieux berger qui ramène les moutons à l'étable pendant les heures brûlantes repassât avec son troupeau sur la lisière du bois pour lui faire emporter le chevreuil à la maison. En attendant, je tirai de ma poche un volume de ces restes des poëmes épiques de l'Inde, et je m'efforçai de me distraire par la lecture. Vain effort ! la page s'ouvrit sur une de ces merveilleuses allégories poétiques dans lesquelles la poésie sacrée des Hindous incarne ses dogmes d'universelle charité. On croit y sentir, dans l'amour et dans le respect de l'homme pour tout ce qui a vie et sentiment, quelque chose de la charité de Dieu lui-même pour sa création animée ou inanimée.

Le poëte racontait l'ascension graduelle d'un héros, d'épreuve en épreuve, jusqu'au ciel, par les degrés ardus de l'Himalaya. A mesure que la route devient plus longue, plus pénible et plus glaciale, il est abandonné de lassitude par ceux qui l'ont le plus aimé sur terre, qui ont d'abord tenté de le suivre, mais qui, rebutés de ses infortunes, retournent en arrière ou succombent à ses pieds sur les sommets de glace et de neige de son ascension. Parents, amis, frères, épouse même, finissent par se lasser de dévouement ou par s'épuiser de forces. Son chien seul, plus fidèle et plus inséparable de lui que l'amitié et que l'amour, suit en haletant les traces de son maître pour mourir à ses pieds ou pour triompher avec lui.

Le héros arrive enfin aux portes du ciel. Elles s'ouvrent pour lui, mais elles se referment pour l'animal. L'homme alors, pénétré d'une justice sublime et d'une abnégation qui s'élève jusqu'à l'immolation de soi-même, refuse d'entrer dans le séjour de la félicité divine, si son chien, compagnon de ses peines et de ses mérites, n'y entre pas avec lui. Les dieux, attendris de ce sacrifice de générosité, laissent entrer l'animal avec l'homme, et le ciel se referme sur tous les deux. J'ai noté ce fragment de charité universelle, et je le citerai dans les archives des beautés de l'esprit humain.

Cette lecture me fit comprendre et sentir, mieux que la lecture même des dogmes religieux de l'Inde, la beauté, la vérité, la sainteté de cette doctrine, qui interdit aux hommes, non-seulement le meurtre sans nécessité absolue, mais même le mépris des animaux, ces compagnons et ces hôtes de notre habitation terrestre, et dont nous devons compte à notre père commun, comme des êtres supérieurs d'intelligence et de force doivent compte des êtres inférieurs qui leur sont soumis. J'admirai, j'adorai cette parenté universelle des êtres, cette fraternité de la vie entre tout ce qui respire, entre tout ce qui sent,

---

n'est pas la première fois, on s'en souvient, que notre illustre poëte gâte ainsi les lecteurs du *Musée*, et ils peuvent compter que ce ne sera pas non plus la dernière. *Le Dernier Coup de fusil* n'est point extrait, comme on pourrait le croire, du *Cours familier de littérature* ; mais il fera comprendre à ceux qui l'ignoreraient encore avec quelle puissance et quel charme l'auteur des *Méditations* sait donner à la fois le précepte et l'exemple du beau intellectuel et moral. Les poëmes de l'Inde, dont il est parlé ici avec tant d'éloquence, ont été justement l'objet des derniers *Entretiens mensuels* de M. de Lamartine, et jamais cette âme sympathique et rayonnante, jamais cette plume magique et inspirée ne s'était élevée à de plus sublimes hauteurs. Tous ceux qui ont lu ces derniers *Entretiens* seront de notre avis, et nous engageons tous les autres à vérifier le fait par eux-mêmes.

P.-C.

On souscrit au *Cours de littérature* de M. de Lamartine (20 fr. par an), rue de la Ville-l'Évêque, 43.

entre tout ce qui aime ici-bas dans la mesure de son intelligence et de sa destinée. Je conclus que le poëte indien était le sage, et que j'étais l'ignorant et le barbare d'une civilisation qui avait perdu tant de chemin sur la route de l'amour ou qui n'y était pas encore arrivée. Je pressentis que l'homme de l'Occident y arriverait un jour.

Je renonçai pour jamais à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence à des êtres auxquels il ne peut pas la rendre. Je me jurai à moi-même de ne jamais retrancher par caprice une heure de soleil à ces hôtes des bois ou à ces oiseaux du ciel qui savourent comme nous la courte joie de la lumière et la conscience plus ou moins vague de l'être sous le même rayon.

« Ils appartiennent à Dieu, me dis-je, Dieu m'a fait leur ami, et non leur tyran. La vie, quelle qu'elle soit, est trop sainte pour en faire ce jouet et ce mépris que notre incomplète civilisation nous permet d'en faire impunément devant les lois, mais que le Créateur ne nous permettra pas d'avoir fait impunément devant sa justice. »

De ce jour je n'ai plus tué. Le livre, en commentant si pathétiquement la nature, m'avait convaincu de mon crime. L'Inde m'avait révélé une plus large charité de l'esprit humain.

LAMARTINE.

LA FILLE DE L'ORFÉVRE.

(BALLADE TIRÉE DE L'ALLEMAND.)

Un bon et brave orfévre, en attendant pratique,
De perles entouré, comme une idole antique,
Disait, heureux et triomphant :
« — Le plus riche joyau qui soit dans ma boutique,
C'est encor toi, Nella, c'est toi, ma chère enfant ! »

Entre un beau cavalier, moustache sur la lèvre :
— « Jouvencelle, salut !... Salut ! mon brave orfévre !
Fais-moi, plus merveilleux trésor
Que tout ce qui sortit de ta main exercée,
Une belle couronne d'or...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et, lorsque du fourneau fut tirée avec soin
Cette œuvre d'opulence et de délicatesse,
Nella fut prise au cœur d'une grande tristesse ;
Elle se retira pensive dans un coin,
Et seule, contemplant la couronne de loin :

« — Ah ! quelle damoiselle heureuse en toutes choses,
Qui de cette couronne aura son voile orné !...
Si le beau chevalier m'eût seulement donné
Rien qu'une couronne de roses,
J'aurais plus de bonheur qu'aucun front couronné !»...

A quelque temps de là, vers l'époque fixée,
Le chevalier revint ; il admira comment
Rayonnait la couronne, au soleil nuancée,
Puis : « — Fais-moi, brave orfévre, un jonc de diamant,
Plus clair que la plus claire étoile au firmament...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et, lorsque le bijou fut tiré du fourneau,
Et qu'il fut tout garni de diamants, d'une eau
Comme on n'en voit qu'aux mains d'évêque ou de comtesse,
Nella fut prise encor d'une grande tristesse,
Et, posant, en cachette, un baiser sur l'anneau :

« — Ah ! quelle damoiselle, heureuse sous la lune,
Qui va porter au doigt cet anneau des aveux !...
Si le beau chevalier m'eût donné pour fortune
Un simple anneau de ses cheveux,
Des filles d'empereur je n'envîrais pas une ! »

A quelque temps de là revint le chevalier ;
Il prit entre ses doigts et retourna la bague,
Puis, sachant un sourire à l'air grave allier :
« — Par tous les saints, mon bon orfévre, et par ma dague,
On ne saurait mieux travailler.

Et, cependant, pour voir comment bague et couronne
Siéront à ma douce baronne,
Approche, Nella, jusqu'à moi ;
Que sur toi l'épreuve en soit faite,
Car la vierge pour qui se prépare la fête,
Vraiment est belle... comme toi. »

C'était le matin d'un dimanche,
Et Nella, pieuse toujours,
D'une piété vive et franche,

Avait mis ses rubans avec sa robe blanche
Pour aller à l'église en ses plus beaux atours.

Devant le chevalier elle était là, candide,
Charmante, et rougissant jusques au blanc des yeux..
Il posa sur son front la couronne splendide,
A son doigt l'anneau précieux,
Puis, d'un ton noble et gracieux :

« — Nella, Nella, dit-il, tenant sa main pressée,
Il faut parler raison enfin ;
Garde sur ton front pur la couronne d'or fin ;

La Fille de l'orfévre. Dessin de Pauquet.

Que la bague, Nella, reste à ton doigt passée,
Car c'est toi, oui, c'est toi, ma douce fiancée !

« Humble au milieu de l'or qui roule en ta maison,
Noble de cœur, avec ton nom de bourgeoisie,
C'est toi que mon amour pour épouse a choisie...
Dût mon oncle de rage écraser son blason,
Et sa fille sécher deux fois de jalousie
Nella Maubert devint baronne de Baujeu
A la chapelle de Marie ;
Les dames se pinçaient les lèvres quelque peu,
Les hommes chuchotaient... Le monde est moquerie ;
Mais c'est pour soi qu'on se marie,
Mais tout orage passe, et le ciel reste bleu !

ÉMILE DESCHAMPS.

LE NOUVEAU LOUVRE.

PAVILLON DE ROHAN ET PAVILLON CENTRAL SUD DE LA COUR NAPOLÉON III (1).

Nouveau Louvre : Pavillon de Rohan. Pavillon central sud de la cour Napoléon. Dessins de Lancelot.

Ces deux gravures continuent notre revue, à la plume et au crayon, du nouveau Louvre. La première représente le pavillon de Rohan qui s'adosse à l'ancienne rue de ce nom (aujourd'hui rue de Richelieu) et fait face au verso du pavillon de Lesdiguières. C'est dans le pavillon de Rohan et dans la galerie transversale que s'installeront, au premier étage, la bibliothèque du Louvre, et au second étage, les expositions permanentes de peinture et de sculp-

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, le t. XXII, p. 193, le t. XXIII, p. 154 et 330.

ture. Elles auront pour voisins les ministères d'Etat et de l'intérieur, qui envelopperont toute la première cour du nord entre la rue de Rivoli et la place Napoléon III.

M. Diébold a exécuté les principales figures du pavillon de Rohan. Ces figures et les ornements dont elles sont accompagnées se distinguent par une harmonie et un goût qui ont désarmé les critiques les plus sévères. Aussi, cette partie du nouveau Louvre, estimée irréprochable, ne sera-t-elle point soumise aux retouches et aux dégagements dont plusieurs autres portions sont l'objet depuis quelques mois.

La seconde gravure représente le pavillon du centre de la cour Napoléon III, à droite du spectateur adossé aux Tuileries et tourné vers l'ancien Louvre. Nous avons décrit, dans notre numéro de février dernier (t. XXIII, p. 158), les sculptures de ce pavillon, exécutées par M. Simart, de l'Institut. Nous n'avons donc aujourd'hui qu'à y renvoyer nos lecteurs. Le fronton de M. Simart gagne de plus en plus à l'examen et au temps, car il résume dans une magnifique page de marbre, avec le fronton de M. Duret qui lui fait face, l'histoire de l'achèvement du Louvre sous le règne de Napoléon III. La figure de l'Empereur, exacte comme une médaille et en habit contemporain, au milieu des fictions de l'allégorie antique, est, nous le répétons, un double trait d'audace et d'habileté.

Nous poursuivrons notre tournée autour du Louvre par la gravure des pavillons qui s'achèvent ou se retouchent encore, et nous la terminerons par une vue d'ensemble du monument entier, exécutée sous la direction de l'habile architecte M. Lefuel.

P.-C.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT, OU IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN.

CHARADE-PROVERBE EN TROIS TABLEAUX.

Cur moritur homo cui salvia crescit in hortis?
(Comment l'homme meurt-il, ayant de la sauge dans son jardin?)
(*École de Salerne.*)

O ma petite sauge du Tyrol!
George Sand. (*Lettres d'un Voyageur.*)

A M. SCRIBE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Veuillez agréer, cher maître, cet humble souvenir de nos promenades à Plombières. C'est en gravissant avec vous la ferme Jacquot, la feuillée Dorothée, la fontaine Stanislas, les roches d'Hérival, que j'ai conçu l'idée de ce petit proverbe.

Un savant médecin, qui ne se trompe guère, un praticien habile et renommé, le docteur Le Piez, de Saint-Germain-en-Laye, m'avait pertinemment ordonné les eaux de Néris.

— Je vous préviens que ces eaux sont ennuyeuses, m'avait-il dit avec sa spirituelle franchise; les alentours sont laids, les habitants arriérés, les baigneurs maussades, l'établissement sans élégance; mais, si vous voulez vous y morfondre trois semaines, vous en rapporterez la force et la santé.

Comme je sortais de chez l'Esculape, résigné à partir pour Néris, je rencontrai un de nos amis communs qui me parla de la sorte:

— Allez donc plutôt à Plombières, dans les Vosges. Ces eaux sont énergiques et quelquefois dangereuses; vous risquerez d'en revenir plus malade ou rajeuni de vingt ans. *Mors aut victoria lœta!* Mais le voyage est agréable, le pays délicieux, les habitants hospitaliers, les buveurs charmants. Ce sont les eaux des hommes de lettres, des artistes et des gens d'esprit. Vous y trouverez M. Scribe, qui s'y rend la semaine prochaine.

Les premiers mots m'avaient effrayé, le dernier trait me décida.

J'oubliai le sage conseil du docteur Le Piez, et j'allai à Plombières sur la foi de votre nom.

Notre ami avait prédit juste. Je ne perdis rien à Plombières du mal d'estomac que j'y avais porté, mais j'y ajoutai une maladie nerveuse beaucoup plus grave, de sorte qu'il m'a fallu six mois de gymnastique, au feu et à la glace, pour me délivrer de l'un et de l'autre et me guérir de mon traitement de vingt jours.

Et pourtant, je vous le jure, je n'ai ni regrets ni remords de mon équipée, si ce n'est vis-à-vis de l'excellent docteur de Saint-Germain.

J'ai visité le plus joli coin des Vosges, — et j'ai appris à vous connaître.

Il ne me reste, après tout, que l'image ravissante des Feuillées, du Val d'Ajol, des rives de la Seymouse, de la forêt des Roches, de l'abbaye d'Hérival, du Calvaire et du Moulin-Joli, des fontaines Stanislas, Pauline et Guizot (où je dirigerai bientôt mes lecteurs), et le souvenir précieux de nos causeries du soir sur la porte de cette bonne Mme Parisot (1), de nos excursions du matin, à pied, à âne et en voiture, dans cette verte et fraîche oasis de Plombières, au pétillement de votre esprit, qui fait sauter le bouchon comme le vin de Champagne, au charme de vos anecdotes, qui marquaient les étapes en abrégeant la route, au bruit de vos chansons du *Petit navire* et des *Quatre duellistes*, qui nous enlevaient au pas de charge sur les côtes les plus ardues; — sans parler de vos douces

(1) Mme veuve Parisot tient la meilleure table d'hôte de Plombières.

prévenances pour le confrère malade, auxquelles s'associait avec tant de délicatesse l'ange gardien de votre foyer.

Ah ! si tous les critiques émérites, qui épluchent vos comédies et discutent vos succès depuis trente ans, pouvaient vous voir, comme je vous ai vu, dans ce gracieux déshabillé littéraire et dans ce touchant laisser-aller de la vie flâneuse ! s'ils pouvaient apprécier, comme je l'ai fait, votre cœur à côté de votre talent, votre bonhomie auprès de votre finesse, votre désintéressement dans votre fortune, votre modestie au sein de vos triomphes, votre caractère au milieu de vos travaux ! qu'ils auraient honte de vous avoir chicané au nom d'Aristote et de Laharpe, au nom de la grammaire et du style ! et qu'ils comprendraient enfin pourquoi un auteur si aimable a dû plaire à tout le monde, et comment l'Académie devait recevoir à cœur ouvert l'écrivain qui fait rire en français à tous les coins du globe !

Quant à moi, s'il m'était arrivé, je n'en ai pas souvenance, de vous reprocher quelque jolie faute de français ou quelque bon mot attentatoire au dictionnaire, je vous en ferais amende honorable de tout mon cœur, en jurant par Plombières de ne plus recommencer.

C'est donc en vous donnant le bras, disais-je, que j'ai imaginé *l'Herbe qui guérit tout.*

L'Herbe qui guérit tout, en effet, n'est-ce pas la vie en plein air que nous menions sur cette pente des Vosges? n'est-ce pas la bonne humeur communicative d'un compagnon tel que vous? n'est-ce pas votre causerie toujours instructive et amusante, le trésor de vos piquants souvenirs, de vos anecdotes intarissables, de vos improvisations juvéniles, de vos épigrammes sans fiel, de vos galanteries si françaises ?

Si j'avais eu l'ingénieuse idée de ne prendre que cette herbe, infusée dans le bon vin de la veuve Parisot et dans la sauce des truites de l'Eaugronne ou de la Combeauté, je serais sans doute revenu de Plombières radicalement guéri.

Mais j'ai ressemblé à l'interlocuteur de Fontenelle, je n'ai trouvé la bonne raison qu'au bas de l'escalier.

Quant à mon héros, le docteur N..., vous reconnaîtrez sous ses traits affaiblis le modèle que chacun bénit et admire à Plombières, ce savant dont le mérite se voile de tant de simplicité, ce philosophe qui a élevé l'indépendance à la hauteur d'une vertu, ce médecin qui aime et choie ses malades comme ses enfants, qui sait consoler les âmes en guérissant les corps, qui multiplie son dévouement comme le pain de l'Evangile, que la souffrance n'appelle jamais en vain ni le jour ni la nuit, qui va distribuer au pauvre l'or du riche, et le sien par surcroît, à travers les neiges de la montagne et les torrents de la vallée, cet homme qui aime tant ses frères qu'il a rêvé pour eux une vie sans douleur et une mort sans vieillesse, — prodige accompli par lui-même jusqu'à ce jour dans l'irréprochable emploi de ses belles facultés, — oui, vous reconnaîtrez le docteur Léopold Turck (il ne me pardonnera jamais de le nommer ici), l'auteur du *Mode d'action des eaux de Plombières* et de *La vieillesse considérée comme maladie, avec les moyens de la combattre* (1), ouvrage profond, curieux et intéressant, — qui a précédé en date et qui balance en valeur le célèbre traité de M. Flourens sur la *Longévité humaine.*

Sur ce, cher maître, que Thalie vous ait toujours en sa joyeuse garde, — et daignez excuser mes charades et jeux d'enfant, avec l'indulgence qui convient à l'auteur de *la Camaraderie.*

PITRE-CHEVALIER.

Marly-le-Roi, 29 août 1856.

(1) Un vol. grand in-8°. Paris. J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine.

PERSONNAGES.

Le docteur N..., soixante ans. Tête blanche. Figure de patriarche. Grand habit, grande canne et grand chapeau.
Sir Richard Hamilton, trente ans.
Sir Charles Lewis, vingt-deux ans.
Germain, paysan.
Miss Henriette Lewis, vingt ans. Tenue de voyage.
Thérèse, paysanne.
Jacquette, servante du docteur.
Une Dame, portant un panier.
Buveurs et Buveuses d'eau, caricatures.
Pauvres.

PREMIER TABLEAU. 1re SYLLABE.

Le cabinet du docteur N.... Deux portes.

SCÈNE I.

LE DOCTEUR, JACQUETTE portant un bol de lait et un petit pain sur un plateau.

Le docteur. Que me veux-tu, Jacquette?

Jacquette. Pardi ! je veux que nous déjeunions.

Le docteur. Tout à l'heure. Les clients sont dans la salle?

Jacquette. Elle est pleine, comme de coutume. Voilà pourquoi il faut déjeuner tout de suite.

Le docteur. Impossible. Après ma consultation.

Jacquette. Mais, monsieur, nous nous tuerons à la fin ! Ces malades-là se portent mieux que nous.

Le docteur. En as-tu reconnu quelques-uns?

Jacquette. Est-ce que ça me regarde, moi, ces buveurs et ces buveuses d'eau? J'en ai vu des gras et des maigres, des petits et des grands, des vieilles et des jeunes, des belles et des laides. A propos de vieilles et de laides, il y a cette figure de l'autre monde, qui est déjà venue trois fois, avec un panier sous son châle, et qui n'est pas encore entrée dans votre cabinet. (*Avec intérêt.*) Ah ! pardi, il y a aussi cette charmante Anglaise qui ne lève jamais son voile.

Le docteur. Miss Henriette ! chère enfant ! Tu la feras entrer la première, Jacquette !

Jacquette. Oui, oui; mais quand nous aurons déjeuné.

La dame au panier, *entr'ouvrant la porte très-mystérieusement et faisant la révérence.* Peut-on entrer?

Le docteur. A vos ordres, madame.

La dame. Ah ! pardon ! vous n'êtes pas seul? Quand vous serez seul, docteur. (*Elle referme la porte et disparaît*).

Le docteur. Mes pauvres sont-ils là?

Jacquette. En masse. Je les ai laissés dans la cour.

Le docteur. Tu as eu tort. Je te l'ai déjà dit : ma salle est faite pour eux comme pour les riches. Amène-moi d'abord mes pauvres; ils n'ont pas le temps d'attendre, ceux-là !...

Jacquette. Mais au nom du ciel, monsieur, déjeunons d'abord.

Le docteur. Après mes pauvres. Va les chercher.

Jacquette. Mais, monsieur...

LE DOCTEUR, *poussant Jacquette, qui fait le tour du cabinet avec son plateau.* Mes pauvres, tout de suite !

JACQUETTE, *sortant, à part.* Que c'est donc bête, mon Dieu, d'être bon comme ça ! Si encore il avait pris, comme moi, un demi-litre de chocolat à son lever ! mais non, rien ! rien, depuis hier ! Cet homme-là me fera mourir d'inanition !

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, puis les PAUVRES : LAZARE, JACQUES, DOMINIQUE, mère AUBRY, BRIGITTE, etc.

LE DOCTEUR. Excellente Henriette ! Admirable cœur ! La tendresse d'un ange et l'esprit d'un démon ! Le courage d'un héros chez une fille de vingt ans ! Parlez-moi des Irlandaises pour de telles entreprises. Elle a saisi mon projet à merveille. Que Richard Hamilton arrive, et nous réussirons ! (*Prenant une herbe sur sa table.*) Ah ! les hommes, étrange espèce ! Les uns les conduisent à la mort avec une branche de laurier, les autres au plaisir avec un bouton de rose ; moi je les rends à la santé et à la vie avec ce brin d'herbe, en les arrachant à leur marâtre, la civilisation, pour les ramener à leur véritable mère, la sainte nature, comme ce géant qui retrouvait la force quand il embrassait la terre ! O puissante et douce nature, médecin plus savant que l'Ecole de Salerne et que la Faculté de Paris ! Et dire que personne ne devine ou n'ose adopter ma méthode, vieille comme la chute d'Adam ! Mes clients croiraient s'avouer dupes, mes collègues ruineraient leur métier, et les badauds de la presse crient à l'empirisme ou au miracle. Un seul journaliste, un des plus courageux et des plus spirituels, il est vrai, M. Alphonse Karr, semble m'avoir compris dans ses *Bourdonnements.* (*Il prend un journal et lit :*)

« Au milieu de tant de formes nouvelles de la médecine et de tant de médecins, qu'il faut de temps en temps inventer de nouvelles maladies pour leur donner de l'occupation, j'ai découvert un docteur qui pratique une thérapeutique plus raisonnable qu'elle n'en a l'air au premier abord. Il annonce qu'il faut revenir aux simples, et prétend avoir trouvé une herbe qui guérit de tous les maux. Il s'est logé au pied d'une montagne qui, seule dans le monde, à ce qu'il prétend, produit cette herbe, bien plus miraculeuse encore que la sauge, dont l'Ecole de Salerne disait :

Cur moritur homo cui salvia crescit in hortis ?

« Cette herbe souveraine, il exige qu'on la trouve et qu'on la récolte soi-même. — D'abord il faut aller s'installer près de lui, dans un pays abrité, riant, fleuri, parfumé. — On se prépare à la recherche de la plante précieuse par un régime et une diète ; puis chaque matin, on se met en route, on va à moitié de la montagne en cueillir un seul brin. — On redescend, on déjeune. — On boit de l'eau pure dans laquelle on a mis ce brin d'herbe. — On se repose. — Avant le dîner, on va cueillir un nouveau brin d'herbe dont on fait le même usage. — On entend ensuite une excellente musique, et l'on se couche de bonne heure, car il faut se lever dès l'aube pour aller à la recherche de l'herbe. En un mois de ce régime, — et c'est pendant la belle saison que se font les cures, — on obtient des résultats merveilleux. (Alphonse KARR.) »

Je gage que celui-là n'a pas besoin de mon herbe, ou qu'il sait la trouver partout quand il est malade. (*Aux pauvres qui entrent.*) Bonjour, mes enfants. Eh bien, nous souffrons, nous avons des misères ? — Voyons, contez-moi cela, mes amis. Je vous panserai de mon mieux et le bon Dieu vous guérira.

LAZARE. C'est vous, docteur, qui êtes notre bon Dieu !

BRIGITTE. Oui, notre père et notre sauveur !

JACQUES. Aussi nous prions...

LE DOCTEUR. Chut ! assez de phrases ! je n'ai pas le temps de causer... Qu'as-tu au bras, Jacques ?

JACQUES. Une bêtise... Je me suis jeté dans un moulin de l'Eaugronne, après un gamin qui se noyait.

LE DOCTEUR. Et tu t'es cassé le bras ?

JACQUES. C'est possible, mais j'ai sauvé le gamin.

LE DOCTEUR. Brave garçon. — Rien qu'une foulure, heureusement, Dieu est juste. Quinze jours de repos. — Tiens ! (*Il lui remet vingt francs.*)

JACQUES. Ah ! monsieur. (*Il baise la main du docteur.*)

LE DOCTEUR. Silence ! va-t-en. — Et vous, la mère Aubry, toujours des douleurs ?

MÈRE AUBRY. Si cruelles, que je ne puis bouger.

LE DOCTEUR. J'irai vous frictionner ce soir.

LA DAME AU PANIER, *reparaissant, même jeu.* Le docteur est-il seul ? (*Elle recule d'effroi à la vue des pauvres.*) Miséricorde !

LE DOCTEUR. Vous pouvez entrer, madame.

LA DAME. Pardon... J'attendrai. (*Elle disparaît.*)

LE DOCTEUR. Ah ! ça, tu n'es pas malade, Dominique, avec cette face de vin de Bordeaux ?

DOMINIQUE. J'ai des étourdissements et des crampes.

LE DOCTEUR. Ivrognerie et paresse ! Bois de l'eau et travaille. Ton outil te guérira, fainéant. — Tes enfants pâlissent encore Brigitte ?

BRIGITTE. Vous voyez, docteur.

LE DOCTEUR. Et ton mari te bat toujours ?

BRIGITTE. Oh ! non, monsieur !

LE DOCTEUR. Tu mens ; je le sais. Dis-lui que je lui enverrai le commissaire, — et donne du bouillon et des côtelettes à ces mioches. (*Il lui remet vingt francs.*)

BRIGITTE. O Providence !

(Le docteur poursuit sa consultation à voix basse, allant d'un pauvre à l'autre, grondant celui-ci, consolant celui-là, donnant des baisers aux enfants et de l'argent aux vieillards.)

LAZARE. Pourquoi donc, docteur, ne m'ordonnez-vous pas votre fameuse herbe, comme aux messieurs ?

LE DOCTEUR. Ah ! tu es curieux, toi ! Eh bien ! parce tu mendierais en allant la cueillir. (*Rires des autres pauvres.*)

LAZARE. Ah ! monsieur N..., jamais.

LE DOCTEUR. Hier encore, tu as tendu la main. Je t'ai vu... C'est honteux, avec ces bras d'Hercule et de l'ouvrage à discrétion. Rentre de ce pas à la forge, ou je te ferai chasser du pays. Allons, mes enfants, place aux autres. Soyez honnêtes et laborieux, c'est la première médecine. (*Les pauvres sortent en lui baisant les mains. Il les repousse doucement jusqu'à la porte.*)

JACQUETTE, *revenant avec son plateau.* Nous allons déjeuner, maintenant ?

LE DOCTEUR. Fais entrer miss Henriette.

JACQUETTE. Je veux bien ; nous déjeunerons devant elle. (*Elle introduit miss Henriette. Le docteur la fait asseoir.*)

LE DOCTEUR. Laisse-nous, Jacquette, remporte cela...

JACQUETTE. Encore! mais, monsieur..., mademoiselle permet...

LE DOCTEUR. Tu m'as entendu?

JACQUETTE, *remportant le plateau*. Hum!... Quel homme! quel homme!

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, miss HENRIETTE (*Elle relève son voile*).

LE DOCTEUR. Eh bien! noble enfant?

HENRIETTE. Eh bien! Dieu nous protége; sir Richard est à Plombières.

LE DOCTEUR. Sir Richard? Enfin!

HENRIETTE. Il est là... dans votre salon. Il va vous consulter.

LE DOCTEUR. Il vous a vue alors?

HENRIETTE. Et il ne m'a pas reconnue (*elle essuie une larme*), quoique j'aie soulevé mon voile, pour étudier ses traits. Je ne me trompais pas, monsieur; je ne suis plus qu'une étrangère pour mon cousin. Hélas! j'ai failli ne pas le reconnaître moi-même, tant il a changé encore depuis un mois! Ah! que vous aurez de peine à le guérir, docteur!

LE DOCTEUR. Vous l'aimez toujours tel qu'il est?

HENRIETTE. La sœur de charité abandonne-t-elle le mourant? Je l'aime plus que jamais, le malheureux!

LE DOCTEUR. Alors nous le sauverons, n'en doutez pas. Vous vous rappelez et vous ferez tout ce que je vous ai dit?

HENRIETTE. Demandez-moi l'impossible, et j'en serai capable.

LE DOCTEUR, *lui pressant la main*. C'est vrai. Votre frère est arrivé?

HENRIETTE. Il sera ici dans une heure, voici la lettre qui l'annonce. Elle revient sur tout le passé et achèvera de vous mettre au courant. Lisez-la, je n'en aurais pas la force, et je ne mérite pas ce qu'elle dit de moi.

LE DOCTEUR, *lisant* : « Bonne petite sœur, notre chère « complice, la mère de sir Richard, l'a décidé, sur tes in- « stances, à recourir au docteur N... Il sera à Plombières « le 9 août et j'y serai le 10, incognito. Puisque tu as dé- « couvert, dis-tu, le médecin des âmes, ne lui cache rien « de l'histoire de notre malade. Raconte-lui qu'à son lit « de mort, il y a cinq ans, le père de Richard te l'avait « fiancé, — en te léguant d'avance le château de Loch- « Lewis, que notre tante lui avait apporté en dot, avec un « bonheur qui n'a jamais eu de nuage, — et où il dési- « rait que votre mariage s'accomplît à ta majorité, — « comme s'y était accompli le sien quarante-trois ans plus « tôt. Ajoute qu'après s'être associé quelques mois à ce « beau rêve, Richard nous a quittés pour courir le monde, « nous a oubliés peu à peu dans les plaisirs et a fini par « ne plus nous donner de ses nouvelles; qu'il a passé des « égarements du cœur à ceux de la tête, de la fureur « du jeu à celle des aventures; des angoisses de la mer de « glace aux nuits de feu de la guerre d'Orient; qu'épuisé « par tant d'émotions, il est rentré méconnaissable à Lon- « dres, et s'est enfermé comme en un tombeau dans les « torpeurs du spleen; qu'il a laissé nos plus tendres lettres « sans réponse, a refusé obstinément de nous revoir, et « s'est isolé de sa famille et de ses amis, — pour vivre « avec ses chevaux, ses tigres et ses chiens. N'oublie pas « de dire qu'il ne dort plus qu'au moyen de l'opium, qu'il « ne digère plus qu'à force d'absinthe, qu'il ne sourit plus « qu'aux folies du club des Excentriques. Avoue noble- « ment que, fidèle au serment de l'agonie, tu n'as pas cessé « d'aimer Richard, que ton cœur l'a suivi partout et n'a « jamais désespéré du sien, que, fiancée par ton dévoue- « ment à son malheur et à son ingratitude, — comme son « père t'avait fiancée à son bonheur et à sa tendresse, — tu « as résolu d'être l'ange gardien de sa personne et l'ange « rédempteur de son âme, de l'arracher de l'abîme où il « sombre ou de t'y ensevelir avec lui; qu'élevé au-dessus « de moi-même par ton sublime exemple, j'ai renoncé à « tout pour m'associer à ta mission, — que depuis dix « mois nous veillons sur notre cousin, sans qu'il le sache, « l'accompagnant comme son ombre dans ses excursions, « le guettant à Queen's-Theatre, à Hyde-Park et à Syden- « ham, gagnant ses compagnons pour abréger ses veilles « ou ses courses, subornant ses laquais pour lui épargner « une imprudence et un accident, payant ses médecins « et son cuisinier pour calmer les excès de son régime, « et consultant nous-mêmes tous les oracles de l'Europe « pour rendre la jeunesse à ce vieillard de trente ans. Ter- « mine en assurant le docteur N... que je partage ta con- « fiance en lui, et que je viens me mettre avec toi à ses « ordres, — comme aux ordres de la divine Providence. « A demain. Ton frère dévoué, CHARLES LEWIS. — *P. S.* Sir « Richard voulait, en se rendant à Plombières, gravir un « sommet des Vosges qu'aucun pied n'a foulé encore. J'ai « fait échouer cette folle entreprise, en accaparant les « postillons et les chevaux de sa route. Je me suis trouvé « à un relai tête à tête avec lui, en plein jour; il m'a re- « gardé tranquillement en face et mon visage ne lui a rien « rappelé ! »

HENRIETTE. Vous voyez, docteur, que rien ne s'oppose à vos plans. Tout est prêt pour le rôle que vous m'avez tracé. Je suis donc à votre disposition. Logée à un quart de lieue d'ici, personne n'a vu ma figure à Plombières. Je n'ai levé mon voile que pour vous dans votre cabinet.

LE DOCTEUR. C'est bien, laissez-moi cette lettre. Je vous donnerai mes dernières instructions quand j'aurai vu sir Richard. Je vais expédier mes clients pour me trouver seul avec lui.

HENRIETTE. Que Dieu vous inspire, docteur! A bientôt!

LE DOCTEUR. Il m'a déjà inspiré par vous-même, car vous êtes son envoyé près de moi!

(Miss Henriette rabat son voile et sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, BUVEURS D'EAU : M. DESMOLLETS, M. BIGOURNEAU, M. MALENPOINT, M. MOLLETON, Mme de JOUVENCE, Mme COQUELIN, etc.

(*Jacquette reparaît avec son plateau et la dame avec son panier* (même jeu), *mais* LE DOCTEUR *renvoie Jacquette en lui disant* : Pas encore, *et crie à ses clients* : Veuillez entrer ensemble, messieurs; je n'ai qu'un instant à vous donner.)

LA DAME AU PANIER, *se retirant*. Je reviendrai plus tard alors. Ce docteur n'est donc jamais seul, mon Dieu!

LE DOCTEUR. J'écoute ceux qui n'ont pas de secrets à me dire. Je demande pardon aux autres, ils repasseront demain. (*Les buveurs et les buveuses se regardent avec embarras et personne ne prend la parole.*) Vous avez donc tous des secrets? En ce cas, à demain, messieurs. C'est un jour perdu pour votre guérison; je le regrette sincèrement. (*Il salue comme pour donner congé. Tout le monde reste. Il va pour sortir. Chacun le retient et tous parlent ensemble* : Docteur, je suis venu pour... Doc-

teur, voici ce qui m'amène... Docteur, je vais vous conter, etc...)

Le docteur. Vous vous décidez! A la bonne heure! Seulement, parlez l'un après l'autre. A vous, madame.

Mme de Jouvence, *à demi-voix*. Docteur, je suis malade et je ne suis pas malade.

Le docteur. Quel âge avez-vous? quarante-cinq ans?

Mme de Jouvence. Plus bas! (*A l'oreille.*) J'en ai quarante-six. J'éprouve des choses singulières. En me levant, j'ai des tiraillements d'estomac; je déjeune et ça se passe. Je fais mes courses et je rentre avec des faiblesses dans les jambes. Mes tiraillements recommencent à onze heures; je mange encore et je me trouve mieux. Je repars pour mes visites et les forces me manquent. Vers cinq heures à six heures, nouveaux tiraillements jusqu'à ce que j'aie dîné. Puis le soir, un accablement général de dix heures à minuit. Enfin, mon corset m'étouffe, mes jupes me pèsent, mes souliers m'étranglent, mes yeux papillotent aux lumières; c'est un malaise général, auquel je ne comprends rien.

Le docteur. Vous n'en mourrez pas, madame. Mais il faut renoncer aux goûts de la jeunesse.

Mme de Jouvence. Plus bas, docteur!

Le docteur. Vos tiraillements sont de l'appétit, dont vous abusez; vos accablements sont l'envie de dormir; vos faiblesses, le besoin de repos; vos inquiétudes, des chimères. Mangez peu, ne veillez plus; levez-vous à l'aurore, marchez en plein air, sans vous surmener, serrez moins votre corset.

Mme de Jouvence. Plus bas, de grâce!

Le docteur. Ou mieux renoncez-y. Ne visez plus au pied fin. Quittez la crinoline et ses pompes. Mettez le soir des lunettes bleues. (*Gestes répétés de la dame.*) Voilà mon ordonnance pour Paris. Pour Plombières (écoutez-moi bien tous; chacun fera ce que je vais dire, sauf la dose et le régime), allez chaque matin, à jeun et à pied, vers cinq heures, à la fontaine Stanislas, à une lieue de la ville, toujours en montant, une charmante promenade et un site délicieux (1). Cherchez dans le bois voisin l'herbe que voici. (*Il lui en remet un brin.*) Trempez-la un quart d'heure dans un verre d'eau de la fontaine. Avalez ce verre d'eau. Revenez déjeuner sobrement. Reposez-vous jusqu'à midi. De midi à quatre heures, brodez, écrivez, lisez et flânez. A quatre heures, seconde promenade à la fontaine. Dînez légèrement à six heures. Repos, musique, wisth ou conversation jusqu'à neuf heures et demie. Prenez l'air et marchez encore vingt minutes; et au lit à dix heures invariablement. Vingt et un jours suivis de ce régime et je vous garantis une guérison complète. — Eh bonjour! monsieur, nous nous sommes déjà vus?

M. Desmollets, *très-obèse*. Il y a cinq ans. Votre herbe et votre source m'avaient rendu alerte comme un lièvre.

Le docteur. Oui, je m'en souviens, je vous avais mis à l'eau pure et à la diète. Mais vous êtes retourné aux vins fins et aux gros repas, et vous voilà redevenu comme le bœuf, pour avoir abusé de son filet. Reprenez l'eau et l'abstinence, monsieur, et quatre ascensions par jour à la fontaine Stanislas.

M. Desmollets. Quatre ascensions!

Le docteur. A moins que vous n'en fassiez cinq, ce qui vaudrait encore mieux. (*Il lui remet l'herbe, et ainsi de suite à chaque buveur.*) Bon voyage, monsieur Desmollets!

M. Bigourneau, *décharné*. Et moi, docteur, qui viens chercher de l'embonpoint?...

Le docteur. Les extrêmes se touchent; vous le trouverez sur la même route que monsieur. Votre profession?

M. Bigourneau. Bigourneau, minéralogiste, de la Société des collectionneurs de coquillages de Saint-Valery, en Caux.

Le docteur. Vous vous êtes creusé la cervelle avec vos coquillages; vous avez absorbé l'huître en étudiant ses écailles. Les idées fixes sont de l'espèce rongeuse. Laissez un mois vos *cochléas* pour mon herbe; trois voyages par jour à la fontaine, et un régime substantiel avec du vieux mâcon. (*A un troisième buveur.*) Votre langue, monsieur?

M. Malenpoint, *tirant la langue*. Malenpoint, à vos ordres. Je vois que vous devinez mon cas...

(1) La fontaine Stanislas, gracieux souvenir du bon roi de Lorraine, est, en effet, une des promenades les plus justement à la mode des environs de Plombières. On y arrive par la route fraîche et riante de Saint-Loup, à travers les torrents écumeux, les ponts rustiques, les coteaux ruisselants d'eaux vives, les fermes étagées sur leurs vertes pentes, et par un petit bois aux détours pittoresques, aux clairières ombragées de futaies, aux bancs illustrés de souvenirs de toute espèce. La plate-forme où jaillit la source historique, entre des rochers groupés à plaisir, est couverte tout entière par les rameaux d'un chêne colossal. On embrasse de là un des panoramas les plus variés et les plus étendus de la vallée de Plombières.

Le chevalier de Boufflers, un anonyme, un poëte latin, et M. Campenon, de l'Académie française, ont doté la fontaine Stanislas des inscriptions suivantes, — qui ne valent pas une gorgée de son eau limpide:

DERNIER HOMMAGE

DE STANISLAS JEAN, CHEVALIER DE BOUFFLERS, A LA MÉMOIRE DU ROI STANISLAS, SON PARRAIN.

Septembre 1813.

Fontaine que le nom du plus aimé des rois
Doit rendre à jamais chère à toute la contrée
Ne vous attendez plus à vous perdre ignorée
Sous l'herbe et la mousse des bois,
Stanislas vous a consacrée.
Glorieuse d'un nom si beau,
Que le murmure de votre eau
Parle de Stanislas à la race future,
Simple dans sa grandeur, bon comme la nature,
Son règne pastoral fit croire à l'âge d'or.
Votre onde est à nos yeux bien pure,
Son âme était plus pure encor.

Heureuse du nom qui me reste,
Bon roi, si je pouvais chaque jour recueillir
Les pleurs dus pour jamais à votre souvenir,
Je ne serais pas si modeste.

Septembre 1813.

Fons velut hic valles, ditâsset regna Stanislas,
Orbis munifico sceptrum si fata dedissent.
Casus expertum varios tandem invida casu.
Mors rapuit. Phœnix veluti longævus in igne
Deficiens, utinàm Phœnix et prole fuisset!

TRADUCTION:

Comme de ces vallons cette eau paisible et pure
Fait la richesse et la parure,
Tel, s'il avait régné sur eux,
Stanislas eût rendu tous les peuples heureux.
Contre le sort longtemps il eut à se défendre,
La flamme a consumé ce phénix des bons rois,
Que n'a-t-il pu, du ciel interrompant les lois,
Comme l'autre phénix renaître de sa cendre!

Campenon (*de l'Institut*).

LE DOCTEUR. Parbleu ! vous ne digérez plus, vous dormez à peine et vous avez des étourdissements... Vous menez une vie sédentaire ?

M. MALENPOINT. Je garde un télégraphe souterrain du mont Dore, à trois cents pieds au-dessous du sol. Je reste assis dix-neuf heures par jour à relever des signes sur un cadran.

LE DOCTEUR. Il était grand temps de vous lever. Cinq voyages et cinq verres d'eau par jour ; six et sept, si vous pouvez. Nourriture solide en petit volume. N'arrêtez vos courses qu'au bout de vos forces, mais suspendez vos repas à moitié de votre appétit ; et quand vous rentrerez dans votre souterrain, tenez-vous-y debout autant que possible ; faites-y de la gymnastique à tous vos moments de loisir, et prenez une heure sur chaque nuit pour courir en plein air par tous les temps.

Mme COQUELIN, *trois révérences*. Docteur, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille unique, Mlle Catarina Coquelin. (*Révérence de la fille.*)

LE DOCTEUR. Au fait, madame ; de quoi s'agit-il ?

Mme COQUELIN, *à voix basse et livrant une sorte de lutte au docteur pour l'attirer à l'écart*. Votre herbe fait-elle grandir, monsieur ?

LE DOCTEUR. A l'âge de mademoiselle ?... hum... Elle est majeure !

Mme COQUELIN. La petite majorité, tout au plus.

LE DOCTEUR. Et pourquoi voulez-vous allonger cette... Catarina ? (*Révérence de la fille.*)

Mme COQUELIN, *même jeu*. Elle est fiancée à un contrôleur des poids et mesures, un fort bel homme et un excellent parti, qui craint que sa taille ne soit insuffisante.

LE DOCTEUR. Dix voyages par jour à la fontaine, deux heures de gymnastique dans les arbres voisins et peut-être gagnerez-vous quelques millimètres. (*Révérences de la mère et de la fille.*)

M. MOLLETON. M. Molleton, docteur ; j'ai toujours froid ; j'ai beau me couvrir et me recouvrir... Permettez... ce cabinet est plus frais que la salle... Guillaume, mon second pardessus ! (*Son valet apporte le pardessus, il l'endosse.*)

LE DOCTEUR. Quittez ce vêtement, au contraire ; ôtez l'autre aussi. Vous gelez parce que vous vous couvrez trop ! (*Le buveur obéit.*) Maintenant, courez à l'Eaugronne ; jetez-vous-y cinq minutes, et ne reprenez qu'un paletot de toile. Vous ne grelotterez plus d'ici à demain. Recommencez vingt jours de suite ; trois voyages à la source et trois verres d'eau. Je vous réponds du succès. (*Le docteur continue sa consultation, en allant de l'un à l'autre, et finit par congédier les derniers buveurs, en leur disant :* A demain, messieurs, je suis pris par l'heure. *Tous sortent.*)

LA DAME AU PANIER, *reparaissant, même jeu*. Enfin, le voilà seul. (*Elle découvre son panier et s'avance en faisant des saluts circulaires.*)

LE DOCTEUR, *sans la regarder, à Jacquette qui rentre avec son plateau*. Ah ! tu arrives à propos, Jacquette.

JACQUETTE. A la bonne heure ; ce n'est pas sans peine. (*Elle pose le plateau sur la table.*)

LE DOCTEUR. Va dire au monsieur qui est dans la salle que je suis à ses ordres.

JACQUETTE. Vous ne déjeunez pas ?

LE DOCTEUR. Laisse-moi tranquille, et va me chercher ce monsieur.

JACQUETTE, *abasourdie, reprenant son plateau*. Ah ! ça, mais je ne le reconnais plus. Il se dénature. (*Signe pressant du docteur, elle sort en courant.*)

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, sir RICHARD HAMILTON.

(A l'entrée de sir Richard, la dame qui avait continué ses saluts au docteur recouvre brusquement son panier, et se retire avec un geste de désespoir.)

RICHARD, *saluant le docteur qui l'examine attentivement*. C'est au docteur N... que j'ai l'honneur de parler ?

LE DOCTEUR. A lui-même, monsieur. (*Il lui montre un fauteuil ; tous deux s'asseyent et s'observent en silence.*)

RICHARD. Monsieur, vous devez aimer qu'on aille au fait, et vous apprécierez ma franchise. J'ai la superstition des physionomies : c'est une de mes dernières croyances. Si votre figure ne m'était pas revenue, je n'aurais fait que traverser votre cabinet. Votre aspect justifiant, au contaire, tout le bien qu'on m'a dit de vous, je vais prendre vos conseils sur l'état de ma santé. Je vous préviens que je ne crois ni à la médecine ni aux médecins. Je suis venu ici parce que ma mère m'en a prié à genoux, en m'expliquant que vous n'avez aucun rapport avec vos confrères.

LE DOCTEUR. Mes confrères ont leur méthode, j'ai la mienne, ou plutôt je n'en ai point. J'étudie et je suis la nature, notre maître à tous, et dont ma science en cheveux blancs n'est que la très-humble servante.

RICHARD. De mieux en mieux. Je vois que je puis m'ouvrir à vous.

LE DOCTEUR. Je vous y aiderai, si vous voulez le permettre.

RICHARD. Vous prétendez lire dans ma pensée ?

LE DOCTEUR. Je ne prétends rien ; j'essaye et je cherche.

RICHARD. Soit. Je ferai beau jeu à votre perspicacité.

LE DOCTEUR. Je vous écoute avec le plus cordial intérêt.

RICHARD. J'ai trente ans d'âge et soixante ans d'existence.

LE DOCTEUR. Immense avantage, monsieur, si à l'expérience acquise de la maturité vous pouvez joindre l'ardeur retrempée de la jeunesse.

RICHARD. C'est justement là la question. J'ai tout vu en ce monde, et tout usé, y compris mes forces morales et physiques.

LE DOCTEUR. Pardon, je vous arrête là : l'homme n'a jamais tout vu, et celui qui le croit n'a rien vu encore. Quant à vos forces (*lui tâtant le pouls et le regardant dans les yeux*), vous prenez leur sommeil pour la mort, et je me charge de les réveiller.

RICHARD, *avec ironie*. Je vois que vous êtes plus jeune que moi, docteur, je respecte vos illusions.

LE DOCTEUR. A trente ans, monsieur, les facultés s'égarent ; elles ne se perdent pas. Je vous jure que vous retrouverez les vôtres.

RICHARD, *de même*. Dans votre herbe, sans doute, e dans l'eau de votre fontaine ?

LE DOCTEUR. Hâtez-vous d'en rire ; vous n'en rirez pas longtemps.

RICHARD. Vous avez la foi, docteur ; vous êtes heureux.

LE DOCTEUR. Vous le serez aussi, car je vous la rendrai. (*A partir de ce moment, la voix du docteur prend une autorité croissante, et le ton de Richard cède peu à peu de son ironie.*) Dites-moi les symptômes de votre mal.

RICHARD. J'ai perdu l'appétit, le sommeil, l'activité. Estomac et cerveau, muscles et nerfs, sang et humeurs, toute ma constitution se paralyse.

LE DOCTEUR. Depuis combien de temps ?

RICHARD. Depuis deux années, surtout depuis six mois

Le docteur. Et comment vous traitez-vous?

Richard. Comme les chevaux rendus, à coups de fouet et d'éperon. Il faut bien aller jusqu'à l'écurie commune.

Le docteur. Et si votre attelage s'abattait en chemin, vous avez songé sans doute...

Richard. A l'achever d'un coup de pistolet, naturellement et logiquement. J'ai ce que les anciens nommaient le *tædium vitæ*, ce que les Anglais nomment le *spleen*, ce que vous appelez l'hypocondrie ou le marasme, ce que j'appelle, moi, de son vrai nom : l'épuisement et l'agonie. Que voulez-vous, docteur? Chacun reçoit de Dieu sa dose d'existence. La mienne était de trente ans, et je suis à la dernière goutte. Si cette goutte est amère, la coupe était bonne, et je l'ai savourée dignement.

Le docteur. Quel fut le tempérament de votre père et de votre mère?

Sir Richard Hamilton. Dessin de Foulquier.

Richard. Mes aïeux étaient des hercules et ont vécu un siècle. Ma mère est encore, à cinquante ans, la plus belle femme de l'Irlande.

Le docteur, *se levant*. Debout alors, jeune homme! *Sursum corda!* Vous blasphémez Dieu et vous calomniez son chef-d'œuvre. Vous ne m'avez pas dit votre mal, c'est moi qui vais vous le dire! *(Richard se lève malgré lui.)* Vous croyez avoir dignement usé de la vie, vous en avez abusé indignement.

Richard. Docteur!

Le docteur. Ecoutez-moi jusqu'au bout. Vous aurez une heure pour me maudire, et vous me bénirez quarante ans. Sir Richard Hamilton...

Richard. Qui vous a dit mon nom?

Le docteur. Votre ange gardien, qui était ici avant vous.

Richard. Que signifie?

Le docteur. Vous le saurez plus tard.

Richard. Ah! je comprends. Ma mère vous a écrit. Pauvre mère!

Le docteur. Sir Richard Hamilton, le ciel avait mis dans votre berceau tout ce que la terre envie : la force, la beauté, l'intelligence, la richesse, la considération. A vingt-cinq ans, vous n'aviez qu'à marcher devant vous pour cueillir le bonheur à chaque pas. Mais vous avez passé auprès de lui, sans le voir, et vous avez couru au mirage du plaisir. Vous avez prodigué à des fantômes et à des rêves vos facultés les plus généreuses. Vous avez dépensé avec des fous, comme l'enfant prodigue, le patrimoine de votre cœur et de votre esprit. Au lieu de garder et d'accroître ce trésor par le travail et la vertu, au lieu de vous rendre utile par de grandes entreprises, ou glorieux par de vaillants combats, au lieu de vous faire honorer comme citoyen, aimer comme époux, choyer comme père de famille, bénir comme providence des petits et des malheureux, vous avez amusé la galerie par des aventures, des fantaisies et des tours de force, qui ne vous ont laissé que l'ennui et l'isolement, le vide et le désespoir, la défaillance et le remords (*mouvement de Richard*), oui, le remords, et louez-en Dieu, car c'est le dernier ressort qui vous reste et la seule clef qui vous remontera. Voilà votre maladie, sir Richard, la maladie de ce pays et de ce siècle; c'est la chute de votre âme qui a terrassé votre corps, et pour que celui-ci retrouve sa force, il faut que celle-là reprenne son essor.

Richard, *avec effort*. Vous prêchez fort éloquemment, monsieur, mais vous oubliez que je suis venu chercher un médecin et non pas un confesseur.

Le docteur. Vous avez trouvé un ami. Fiez-vous à son dévouement. Sir Richard, la main sur la conscience, ai-je dit la vérité? (*Il lui tend la main. Après un moment d'hésitation, Richard lui donne la sienne.)*

Richard. Vous êtes un noble esprit et un noble cœur!

Le docteur. Je suis mieux que cela, je suis un chrétien. Une larme? Ah! quand je vous le disais, que rien n'était perdu. Cette larme est l'arc-en-ciel de la délivrance! Dieu vous fait grâce et veut vous racheter. Vous n'avez qu'à le vouloir avec lui et avec moi.

Richard. Hélas! il y a six mois que je n'ai rien voulu, comme il y a un an que je n'ai ni pleuré ni souri. Vous ne vous êtes trompé que sur un point, docteur; je suis plus bas que vous ne le supposez. La vie est réellement finie pour moi, je le sens à l'impuissance de mon effort. J'expierai tout au plus le passé, je ne reconquerrai point l'avenir

Le docteur. Ah! ce ne sera pas l'affaire d'un jour, sans doute. Vous ne remonterez pas d'un bond la pente où vous avez roulé quatre ans. Attendez-vous aux découragements et aux rechutes. Mais ne quittez jamais le but du regard, et surtout chassez le démon de l'égoïsme. La vie terminée pour vous! O sacrilége envers Dieu et les hommes! N'avez-vous pas des yeux pour admirer les astres, la verdure et les fleurs? La religion que vous avez repoussée comme un frein ou affichée comme une enseigne, la nature qui vous est cachée encore, car la civilisation l'a masquée pour vous, la science et l'art, la littérature et l'histoire, dont vous possédez la langue et la clef, l'humanité votre sœur, que vous avez crue votre jouet, ne vous offrent-ils pas leurs trésors et leurs problèmes qui occuperaient cent existences? Tout cela ne vaut-il point un *steeple-chase* ou une lutte de coqs, un déjeuner sur les Alpes ou une équipée en ballon? La vie terminée pour vous, enfant? mais vous en êtes à la commencer, au con-

traire. Vous avez fait le tour du globe et vous vous ignorez vous-même! Quels droits avez-vous exercés, quels devoirs avez-vous remplis envers Dieu et vos frères, envers la famille et la société, qui ont tout fait pour vous et à qui vous n'avez rien rendu? Où sont vos actes et vos travaux, vos produits et vos bienfaits! L'avenir vous est fermé, aveugle et ingrat! mais n'y a-t-il donc plus de terres en friche, de découvertes à faire, d'industries à créer, de

Vue de la fontaine Stanislas, à Plombières. Dessin de M. A. de Bar.

souffrances à guérir, de pauvres à soulager, de victimes à défendre, de douleurs à consoler, de mal à combattre et de bien à accomplir? Pensez-vous, fils d'Adam, que notre planète soit redevenue l'Eden, parce que vous avez gagné le *spleen* en la parcourant? Avez-vous rayé de l'histoire le manteau de saint Martin, le denier de la veuve et le verre d'eau du mendiant? N'entendez-vous pas de votre lit moelleux, de votre table somptueuse, de votre foyer pétillant, les cris de ceux qui meurent de froid et d'inanition sur la paille? Traversez-vous, ô don Juan, notre

vallée de larmes avec l'insensibilité de la statue du commandeur?

RICHARD. Le commandeur, c'est don Juan lui-même pétrifié, qui n'a plus d'oreilles que pour les reproches d'Elvire ou les quolibets de Sganarelle, et qui vide sa dernière coupe sur sa tombe entr'ouverte.

LE DOCTEUR. Toujours ces idées! Allons au fait : vous me consultez; voici mon ordonnance, jurez-moi de l'exécuter.

RICHARD. Je vous jure d'y faire mon possible, car jamais homme, si ce n'est mon père, ne m'a inspiré autant de confiance que vous.

LE DOCTEUR. Je vous ordonne trois choses, deux pour votre âme et une pour votre corps. Pour votre corps, vous vous leverez au point du jour, et vous gagnerez à pied la fontaine Stanislas.

RICHARD, *reprenant son ironie*. Pour y cueillir votre herbe et y boire un verre d'eau? Laissons ce guérit-tout aux badauds, cher docteur; je ferai très-bien la promenade pour elle-même.

LE DOCTEUR. Vous ne la feriez point sans un but, croyez-en mon expérience; et je dois vous exercer, — me le permettez-vous? — à m'obéir.

RICHARD. Je comprends, — et j'obéirai; vous êtes un philosophe pratique. (*Le docteur lui remet l'herbe, il l'examine en souriant.*)

LE DOCTEUR. Vous réitérerez cette course au moins deux fois par jour, puis trois, puis quatre, autant que vos forces le permettront.

RICHARD. Je réitérerai, soit.

LE DOCTEUR. Tous les matins et tous les soirs, en revenant de la fontaine, vous passerez dans mon cabinet et m'inviterez à déjeuner et à dîner avec vous.

RICHARD. A la bonne heure! voilà un but qui me dédommagera de l'autre.

LE DOCTEUR. Vous me trouvez original?

RICHARD. Je vous trouve charmant.

LE DOCTEUR. Attendez la fin. C'est moi qui commanderai vos repas et surveillerai votre régime.

RICHARD. Ah! diable!

LE DOCTEUR. Vous me désinvitez déjà?

RICHARD. Non certes... mais...

LE DOCTEUR. Je ferai comme la veuve Scarron, je remplacerai les ragoûts par des histoires.

RICHARD. De mieux en mieux. Et vous me mettrez au brouet des Spartiates?

LE DOCTEUR. Je vous régalerai du mets par excellence, celui qu'assaisonne l'appétit.

RICHARD. *That is the question*, comme dit Shakespeare.

LE DOCTEUR. Je passe à mes ordonnances morales. Vous avez suivi la guerre d'Orient sur les lieux?

RICHARD. J'ai assisté à toutes les batailles et à tous les assauts. C'est là que je me suis senti vivre pour la dernière fois.

LE DOCTEUR. Eh bien! revivez encore dans ce grand souvenir. Ecrivez, jour par jour, votre voyage et votre séjour en Crimée. Racontez et jugez en philosophe et en chrétien ce que vous avez examiné en simple curieux. Quels enseignements ressortent pour vous de ce choc des puissances?

RICHARD. La folle vanité des ambitions humaines et l'héroïque dévouement des armées à la patrie, à l'honneur et à la civilisation.

LE DOCTEUR. Démontrez cette double thèse par les épisodes du combat de géants dont vous avez été témoin.

RICHARD. J'essayerai pour passer le temps.

LE DOCTEUR. Et vous continuerez par amour du sujet. Voilà de quoi occuper votre esprit. Reste à intéresser votre cœur. Vous avez une belle fortune, sir Richard. Combien comptez-vous dépenser à Plombières?

RICHARD. Je ne compte jamais, c'est l'affaire de mon intendant. Ma tournée en Orient m'a coûté quatre mille livres sterling.

LE DOCTEUR. Je ne vous en demande que le huitième à peu près.

RICHARD, *souriant*. Dix mille francs? c'est le prix d'un de mes chevaux. Mettons l'attelage complet. (*Reprenant son sérieux.*) Et ne me faites pas l'injure d'achever. Vous avez là un Jean-Jacques Rousseau... (*Il prend un volume sur la table, l'ouvre et lit* :) « Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir*; puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toujours. Si elle ne te retient pas, meurs! tu n'es qu'un méchant. » — Vous voyez que je vous ai compris, docteur?

LE DOCTEUR. Admirablement. (*Il lui serre la main.*) Et je suis tranquille sur l'exécution de ma troisième ordonnance.

RICHARD. Sur son exécution, oui, mais sur ses résultats... Tenez, monsieur, la puissance même de vos aspirations me démontre l'impuissance des miennes. La fatalité me répond : *trop tard!* comme aux gouvernements qui croulent. La charité m'est interdite comme la foi et comme l'espérance! En me rappelant les joies et les vertus de ma jeunesse, vous avez évoqué la véritable fée de mon bonheur, celle qui me l'offrait sans le savoir, il y a cinq ans, dans un amour obscur et naïf, une jeune fille aux yeux de myosotis, aux cheveux d'or et au cœur de chérubin.

LE DOCTEUR. Votre cousine, Henriette Lewis.

RICHARD. Vous savez son nom? Ma mère vous a donc tout conté?

LE DOCTEUR. Votre mère et votre ange gardien, je vous l'ai déjà dit.

RICHARD. Ah! c'est cette fiancée de mes vingt ans qui était mon ange gardien, mais je lui ai tourné le dos. Elle m'a oublié et elle a bien fait. Elle a ouvert le ciel à un autre. Elle me hait ou me méprise aujourd'hui. Et je n'ai jamais senti plus cruellement qu'à cette heure, en voyant repasser au-dessus de ma tête maudite son image candide et son éclat de rire argentin, à quelle profondeur je suis déchu dans le gouffre de Satan! Je vous le répète, docteur, la vie est finie pour moi!

LE DOCTEUR. Et moi je vous répète, au nom même de ce cri de douleur, que vous touchez à la résurrection; car l'homme revit par la souffrance, comme il naît par elle, et il n'y a que celui qui ne souffre plus qui soit réellement mort! A demain donc, sir Richard. Il y a une lieue environ de ma porte à la fontaine Stanislas. (*Avec intention.*) Vous n'aurez qu'à ouvrir les yeux et les oreilles pour apprendre, dans ce court espace, ce que l'on gagne à faire des heureux. Vous aimez les surprises et les aventures, elles naîtront sous vos pas, si vous voulez, et vous n'en aurez jamais eu de plus ravissantes.

RICHARD. Excellent et ingénieux médecin! Dieu vous donne des clients dignes de vous! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR N..., LA DAME au panier, JACQUETTE.

LE DOCTEUR. Le mal de cet homme est profond, et la cure échouerait sans miss Henriette. Mais avec un pareil aide et après le souvenir qui vient de se réveiller...

LA DAME AU PANIER, *même jeu*. Enfin, vous voilà seul, monsieur, et je puis vous confier mon pauvre malade. (*Pleurant.*) Excusez mes larmes, docteur...

LE DOCTEUR. Vous m'amenez quelqu'un, madame?

LA DAME. Je vous l'apporte, hélas!

LE DOCTEUR. Votre fils? un parent?

LA DAME. Mon unique amour sur la terre, frappé d'étisie et de consomption, et épuisé par un voyage de cent lieues. (*S'asseyant et pleurant plus fort.*) Vous permettez que je me soulage.

LE DOCTEUR, *regardant alentour et courant à la porte.* Mais où est donc ce malheureux?

LA DAME. Allons, du courage! (*Ouvrant son panier.*) Le voici, docteur, le voici! (*Elle sanglote et tire un chat noir maigre.*)

LE DOCTEUR, *stupéfait et indigné*. Un chat!

JACQUETTE, *entrant avec son plateau*. Pour le coup, c'est bien fini. Il n'y a plus personne. J'ai verrouillé la porte, et nous allons... Miséricorde! (*Elle aperçoit le chat, pousse un cri et laisse tomber le plateau sur la bête, qui est toute blanchie par le lait.*)

LA DAME. Ah! Elle me l'a tué! (*Elle se pâme dans un fauteuil et Jacquette dans un autre. Le docteur les regarde avec calme et le chat s'enfuit épouvanté.*) Qu'est-il devenu? Où est-il?

LE DOCTEUR. Il est sauvé. (*Montrant la porte.*) Faites comme lui. (*La dame sort avec un cri.*) Eh bien! Jacquette, mon déjeuner?

JACQUETTE. Pardi, monsieur, le voilà. (*Elle montre les débris.*)

LE DOCTEUR. Il reste le petit pain, c'est assez. (*Il le ramasse.*) Je le mangerai en courant chez miss Henriette. (*Il sort. Jacquette s'élance après lui.*)

DEUXIÈME TABLEAU. 2me SYLLABE.

La fontaine Stanislas.

SCÈNE I.

DOMINIQUE, LAZARE, mère AUBRY, BRIGITTE, MENDIANTS.

PREMIER MENDIANT. Sir Richard n'est pas arrivé?

DEUXIÈME MENDIANT. Je l'ai rencontré au Banc-Vert; il écrivait dans son petit livre. Il m'a donné ça en m'envoyant promener.

LAZARE. Cent sous! Corbleu! Je vais l'embêter aussi pour en avoir autant.

JACQUES. Tu mendies encore, Lazare? Si le docteur N... te voyait!

LAZARE. Et toi, que fais-tu ici?

JACQUES. J'ai rendez-vous avec sir Richard.

DOMINIQUE. Et moi aussi.

MÈRE AUBRY. Et moi de même.

BRIGITTE. Et moi pareillement.

LAZARE. Peste! Excusez, messeigneurs; je lui dirai d'être exact. (*Il sort.*)

PREMIER MENDIANT. Savez-vous que c'est un drôle de corps que cet Anglais.

DEUXIÈME MENDIANT. Il ne donne jamais que des pièces blanches.

TROISIÈME MENDIANT. Quand il donne. Il a ses heures. Moi, il me traite toujours de fainéant.

JACQUES. Il a bien raison.

MÈRE AUBRY. Il donne surtout à ceux qui ne lui demandent rien. Croiriez-vous qu'il est venu me chercher dans mon galetas?

BRIGITTE. Et moi dans l'écurie de nos ânes. Je ne sais pas ce qu'il a dit à mon mari; mais depuis qu'il lui a parlé, Jean ne s'est pas grisé une seule fois.

DOMINIQUE. Il lui aura promis, comme à moi, une pièce de bordeaux pour son hiver, s'il ne buvait, d'ici à la fin du mois, qu'un litre par jour.

PREMIER MENDIANT. Diable! Je m'abonnerais bien à un demi-litre, et sans bordeaux encore.

DOMINIQUE. Ce qu'il a fait de mieux, c'est de s'en rapporter à ma parole. Ça m'a touché au fin fond du cœur, et je ne le tromperais pas pour cent canons... d'eau-de-vie!

TROISIÈME MENDIANT. J'aurai pied ou aile de l'Anglais. Je gagnerai ses favoris et ses aumôniers.

JACQUES. Les deux jolis marchands forains des hautes Vosges?

TROISIÈME MENDIANT. Oui, Germain et Thérèse, qui le suivent partout comme son ombre.

MÈRE AUBRY. Ce sont eux qui m'ont recommandée à sir Richard.

BRIGITTE et DOMINIQUE. Tiens! Et moi aussi.

TROISIÈME MENDIANT. Ont-ils de la chance, ces gaillards-là, d'avoir empaumé un tel client! Je parie qu'il leur achète par jour plus de cinquante francs de biblots d'acier.

JACQUES. Ma foi, ce n'est pas dommage, car cette petite Thérèse, qui ressemble plus à un ange qu'à une femme, distribue la moitié de ses bénéfices à moins pauvre qu'elle.

PREMIER MENDIANT. Çà, c'est vrai.

DEUXIÈME MENDIANT. Hier encore, elle m'a remis vingt sous.

TROISIÈME MENDIANT. Tenez! la voilà qui monte la côte sur son âne; et sir Richard va la suivre ici, comme l'aiguille suit l'aimant. Je cours la mettre dans mes intérêts. (*Il sort.*)

DOMINIQUE et MÈRE AUBRY. Et moi la remercier de ses bons soins.

BRIGITTE. Et moi lui donner des nouvelles de nos enfants.

JACQUES. Et moi la prier pour ma guérison, comme la bonne Vierge de Plombières.

SCÈNE II.

LA DAME au panier, puis M. BIGOURNEAU, M. MALENPOINT, M. MOLLETON, M. DESMOLLETS, Mme de JOUVENCE, CATARINA, Mme COQUELIN, PREMIER ET DEUXIÈME MENDIANT, puis LAZARE.

LA DAME AU PANIER (*Même jeu qu'au premier tableau*). Il n'y a personne encore à la fontaine; viens, mon bijou, boire ton verre d'eau. (*Elle tire le brin d'herbe de son corsage, et va tirer le chat du panier, lorsque s'approche le premier mendiant.*)

PREMIER MENDIANT (*psalmodie*). Ma bonne dame, ayez pitié!

LA DAME. Quelqu'un? que le bon Dieu le bénisse! — Allez! allez, mon brave homme; je n'ai rien pour vous.

PREMIER MENDIANT. Ma bonne dame, ayez pitié!

La dame. Vous voyez bien que j'ai affaire ; passez votre chemin.

Premier mendiant. Ma bonne dame, ayez pitié ! (*Impatience de la dame ; persistance du mendiant dans son refrain.*)

La dame. Il ne m'entend pas ! il est sourd. (*Elle se décide à lui donner pour se débarrasser de lui. Alors elle reprend son herbe, remplit son verre et s'apprête à rouvrir son panier.*)

Deuxième mendiant (*psalmodie*). Charité, s'il vous plaît, ma bonne dame ! (*Mêmes refus, mêmes refrains, jusqu'à ce que la dame ait donné. Reprise du verre et du panier. Surviennent les buveurs. La dame s'enfuit en maugréant.*)

(M. Bigourneau arrive à pas comptés, M. Malenpoint au pas gymnastique, M. Molleton en se battant les flancs, M. Desmollets en soufflant et s'essuyant le front, Mme de Jouvence en minaudant sous l'éventail, Mme Coquelin en pressant sa fille du geste et de la voix. Tous, hors M. Desmollets, descendent de la montagne, tenant leur brin d'herbe, et remplissent leurs verres à la fontaine)

Le docteur N..

M. Bigourneau. Trois mille six cent vingt-cinq pas et demi de la porte du docteur à la fontaine ; c'est la quatre-vingt-quinzième fois que je les compte depuis dix-neuf jours, cela fera un joli petit ruban de lieues quand je retournerai à mes coquilles.

M. Malenpoint. Que c'est donc bon de vivre en plein air ! Je me sens ressuscité, ma parole d'honneur ! Je donnerai ma démission de garde du télégraphe pour solliciter un emploi de facteur rural.

M. Desmollets. Ouf ! m'y voilà, pour la cent trente-neuvième fois. J'espère que c'est... Taglioni ! Aussi, je pèse vingt-sept livres de moins. Près d'un kilo par jour de gagné ou plutôt de perdu, car je joue à qui perd gagne, moi ! Tiens ! la charge est bonne ! (*Il éclate de rire.*) Où est donc Lazare ?

Lazare, *à part*. Sir Richard m'a encore donné... à tous les diables. Ah ! voilà mon client.

M. Desmollets. Va me chercher mon brin d'herbe.

Lazare. Au galop ! monsieur Desmollets, au galop ! (*Il sort.*)

M. Molleton. Vous avez tort, monsieur ; il faut cueillir l'herbe soi-même.

M. Desmollets. Vous en parlez à votre aise, M. Molleton, vous qui grelottez quand je fonds en eau.

M. Molleton. J'ai trouvé le moyen de ne plus grelotter. (*Il continue de se battre les flancs.*)

Mme de Jouvence. Le fait est que cette herbe est merveilleuse. Je suis de bonne foi ; j'avais trente ans, je n'en ai plus que quinze. (*M. Desmollets éclate de rire.*)

Mme Coquelin. Allons, Catarina, monte aux arbres, ma biche, et surtout aie l'œil à ton pantalon !

Catarina. Oui, maman.

Mme Coquelin. Pends-toi longtemps, tu sais, comme au Gymnase Triat.

Catarina. Oui, maman.

M. Molleton. Avez-vous aperçu l'Anglais, messieurs ?

M. Bigourneau. Je l'ai entrevu dans le bois.

M. Desmollets. Il a ses chemins à lui.

Mme de Jouvence. Ceux où passe Mlle Thérèse.

M. Desmollets. Et il ne parle à personne.

Mme de Jouvence. Excepté à la petite marchande.

Mme Coquelin. Nous dansons sur un roman de Walter Scott.

M. Desmollets. La jolie fille de Plombières. (*Il éclate de rire.*)

M. Molleton. Vous conviendrez que c'est bizarre. Un grand seigneur, un millionnaire, un misanthrope, un touriste, qui a vu des bayadères, des Andalouses, des Circassiennes...

Mme de Jouvence, *s'éventant*. Qui n'a plus d'yeux pour la beauté...

Mme Coquelin, *regardant sa fille*. Ni pour la jeunesse.

M. Molleton. Et qui passe sa vie à suivre à pied une coutelière des Vosges montée sur son âne. C'est un vrai conte de fées.

M. Desmollets. Les Anglais sont des originaux sans copie. (*Il éclate de rire.*)

M. Bigourneau. Le fait est que cette Thérèse (je l'ai regardée hier involontairement) est une coquille d'un modèle rare.

Mme de Jouvence. Un minois de grisette.

M. Desmollets. Hum ! elle ressemble plutôt à une reine. Une dignité, une aisance, un langage... J'ai voulu un jour lui donner une tape sur la joue ; corbleu ! elle m'a rembarré par un coup d'œil, qui m'a rappelé Mme veuve Desmollets, quand elle mit la croix à ma boutonnière.

M. Molleton. Son langage surtout me stupéfie ! C'est-à-dire qu'elle parle de tout comme si elle professait. Ma fille a suivi dix ans les cours encyclopédiques de l'abbé Gaultier. Eh bien ! cette paysanne lui rendrait vingt présidences... Et sa prononciation ! avez-vous remarqué ses *R* ? le plus pur grasseyement parisien.

M. Desmollets. C'est phénoménal.

Mme de Jouvence. Prenez garde, messieurs, sir Richard vous enverra un cartel.

M. Desmollets. Je l'attends à pied et à cheval, et je lui laisse le choix... du déjeuner. (*Il éclate de rire.*)

M. Malenpoint. Moi, l'Anglais me fait l'effet d'un *goddam* exploité, de compte à demi, par Thérèse la fine mouche, et Germain, son compère.

Jacques, *qui écoutait.* Assez, monsieur! Ne touchez pas à ces objets-là, car, malgré ce bras en écharpe, il y aurait de la casse.

M. Desmollets, *se rengorgeant.* Oh! oh! (*Tous filent doux et disparaissent.*) C'est qu'il le ferait comme il le dit, ce butor-là!

SCÈNE III.

Sir RICHARD HAMILTON.

(Jacques, voyant sir Richard rêveur, s'éloigne discrètement.)

Richard. Le docteur avait peut-être raison. Cette existence active, en plein air, m'a retrempé et ranimé. La nature a des secrets et des trésors inconnus. Les brises du soir et du matin, l'ombre et la rosée, les plantes et les fleurs communiquent à l'homme je ne sais quelle sève et quelles émanations vivifiantes. Elles le rendent meil-

Le docteur N... avec ses pauvres. Dessin de V. Foulquier.

leur en le rendant plus fort, et elles le rapprochent de Dieu par la jouissance de ses chefs-d'œuvre. Les alchimistes et les physiciens n'ont pas assez songé à cela. Qui m'aurait dit, il y a vingt jours, que je prendrais goût à ces courses matinales, que je boirais de cette eau avec plaisir, que je croirais presque à cette herbe enchantée? Qui m'aurait dit, à moi, isolé en ce monde comme un sourd-muet, à moi dont tant d'émotions ont vidé le cœur, que je trouverais une famille dans les pauvres habitants de ce pays, que je m'intéresserais à leurs peines, à leurs travaux et à leurs espérances; qu'après avoir vu d'un œil froid toutes les puissances de l'Europe aux prises en Crimée, tous les héros personnifiés sous les murs de Sébastopol, toutes les grandeurs et toutes les beautés de la terre assemblées aux fêtes de la paix, je m'attacherais aux pas et à la destinée d'une petite paysanne des Vosges, et me ferais une joie d'échanger son histoire contre la mienne, de la consulter sur mon voyage en Orient, comme Molière consultait sa servante sur ses comédies. Est-ce la raison qui me revient ou la folie qui m'arrive? Où en étais-je du journal de mes promenades. Relisons mes premières entrevues avec Thérèse. Cela me dilate la poitrine et me rafraîchit le sang. (*Lisant.*) « 10 août. J'ai rencontré ce matin une jeune fille qui m'a causé un éblouissement. Ce n'est qu'une humble paysanne, une marchande d'acier des Vosges, et elle a la beauté d'une nymphe, la noblesse d'une lady. Un goût exquis préside à son costume. Elle repose sur la selle de son âne comme sur un trône. Et puis elle m'a rappelé je ne sais quel souvenir. Elle m'a frappé par une ressemblance

indéfinissable. Son regard bleu, son sourire perlé, ses cheveux d'or pâle ont été une vision de mes beaux jours. J'ai cru voir passer ma jeunesse dans son printemps. — 11 août. J'ai causé une heure avec Thérèse (elle se nomme ainsi), et sa conversation m'a plus étonné encore que sa personne. Malgré son émotion en me parlant, elle s'est exprimée comme la miss la mieux élevée des trois royaumes. Il y a des natures si richement douées qu'elles comprennent et rendent tout d'instinct. Pour compléter le charme et l'illusion, je lui ai trouvé un peu d'accent anglais. Cette enfant est pour moi un espèce de mirage. Elle m'a conté son existence, sans reproche et sans peur. Dickens ou Balzac n'inventeraient pas un plus gracieux roman. Chose étrange ! ce roman est un chapitre de mon histoire ! Comme moi, un jeune homme lui avait été fiancé par son père. Comme moi, ce jeune homme l'a délaissée et oubliée. Elle l'a oublié à son tour, comme a dû faire Henriette, et elle a donné son cœur à Germain, un pauvre marchand comme elle, qui s'est fait son ange gardien, en attendant qu'il devienne son époux. Il n'a rien au monde ; elle n'a pas de dot. Sa mère, infirme et ruinée, allait vendre sa maison. Elle s'est dit : j'irai gagner, à Luxeuil, à Bains, à Plombières, là où il y a des riches, de quoi sauver l'asile de ma mère, et acheter une coutellerie à Germain. Et elle est partie sur son âne, avec sa petite boutique, à la grâce de Dieu. Germain l'accompagne pour veiller sur elle, la diriger dans son commerce, et lui épargner les grandes fatigues. Ils ne logent jamais ensemble, mais il la rejoint au point du jour pour ne la quitter qu'à la nuit. Je les ai aperçus ce soir ensemble. Elle était sur son âne; il la regardait avec tendresse, et lui remettait une fleur des champs, comme j'en offrais jadis à Henriette, dans le parc de Loch-Lewis. C'était délicieux à voir; un vrai tableau de Greuze. Pourquoi donc ai-je pleuré comme un enfant? — 14 août. Thérèse m'a dit qu'elle fait de bonnes affaires, que je lui porte bonheur, que toutes les fois que je l'étrenne, elle voit les chalands arriver. Je l'ai surprise distribuant aux pauvres une partie de ses bénéfices. Elle m'a avoué que c'était son moyen d'assurer sa fortune. Elle est convaincue qu'en agissant ainsi, elle place son argent à gros intérêt. Elle appelle cela la dîme du bon Dieu. — 17 août. Thérèse est dans le ravissement. Un fabricant de la ville lui a cédé à moitié prix deux cents bijoux d'acier. Vous voyez bien ! m'a-t-elle dit, c'est la récompense de la dîme. Laissons-lui sa douce croyance. Qu'elle ne sache jamais d'où viennent ces bijoux ! — 23 août. Soupçonne-t-elle que c'est moi qui ai payé le fabricant? Elle m'a observé tout le jour avec une attention profonde. J'ai fait diversion en lui demandant les noms de ses pauvres, et elle m'a mené en triomphe de taudis en taudis, de chaumière en chaumière. Quelle bonne aventure pour ces malheureux ! Je leur aurais donné tout ce que je possède par les mains de Thérèse. N'est-ce pas, m'a-t-elle dit, que la plus grande joie est de faire des heureux? Elle a raison pour tout le monde ; aura-t-elle raison pour moi? — 29 août. Je vais tenter une épreuve qui décidera du salut de mon corps et de mon âme. Je vais *entreprendre le bonheur* de Thérèse et de Germain. Si ce remède ne me réussit pas, je suis incurable ! » etc., etc.

SCÈNE IV.

Sir RICHARD, LAZARE, puis THÉRÈSE.

LAZARE, *accourant.* Vous n'avez pas vu, sir Richard, mam'selle Thérèse est tombée de son âne !

RICHARD, *se levant.* Elle s'est blessée ?

LAZARE. Oh ! rien, une petite foulure au poignet.

RICHARD. Tu m'as fait une peur. (*A part.*) Je ne croyais plus m'émouvoir ainsi. (*Haut.*) Où est-elle ?

LAZARE. Par là. Non ! par ici... non ! à gauche. Tenez, la voilà. (*Thérèse entre.*)

RICHARD, *courant à elle.* Vous avez failli vous tuer?

THÉRÈSE. Dame oui, si j'avais monté comme vous un cheval anglais. Mais avec Frisette je ne fais jamais que m'asseoir par terre.

RICHARD. Cela vous arrive donc quelquefois ?

THÉRÈSE. Souvent. Il n'y a qu'un mois que je suis dans la cavalerie.

RICHARD. C'est vrai ; depuis que vous avez quitté votre mère... Vous ne sentez aucune douleur ?

THÉRÈSE. Plus rien... que l'envie de rire.

LAZARE, *bas.* N'oubliez pas le messager, milord. — C'est moi qui lui ai dit où vous étiez, monseigneur. — Et puis je vous ai annoncé, mon prince, qu'elle n'avait pas de mal.

RICHARD. C'est juste ! Tiens ! va-t'en; mais souviens-toi que je ne suis ni milord ni prince.

LAZARE. Un louis ! me voilà déguignonné ! et je tiens le nœud de sa bourse ! (*Il sort.*)

RICHARD. Germain n'est pas avec vous, mademoiselle ?

THÉRÈSE. Il est allé à Remiremont, où l'empereur dîne avec sa cour. Tout le pays y accourra de dix lieues à la ronde. On sera joyeux ; on ne regardera pas à l'argent, on achètera des couteaux et des ciseaux ; Germain reviendra riche comme Crésus.

RICHARD. Vous aimez bien ce garçon, Thérèse ?

THÉRÈSE. De tout mon cœur ! Il est si bon ! il a tant de soins pour moi ! Il mourrait de chagrin, si j'en épousais un autre ! C'est si cruel de n'être pas aimé, quand on aime !

RICHARD. En effet.

THÉRÈSE. Oh ! vous ne connaissez pas ça, vous autres messieurs !

RICHARD. Vous croyez?

THÉRÈSE. Vous avez trop de distractions. Vous jetez votre cœur à tous les vents, aux dîners, aux fêtes, aux beaux habits, aux belles dames, aux voyages, aux aventures, à toutes les vanités d'ici-bas. Quand on aime tant de choses et tant de monde, voyez-vous, on finit par n'aimer rien ni personne que soi-même. Et encore, à force de se regarder dans la glace, on arrive toujours à se trouver laid. Parlez-moi, pour se chérir comme il faut, de deux pauvres paysans qui sont tout l'un pour l'autre. Ils usent leurs habits au travail, mais leur corps et leur âme s'y rajeunissent. Ils n'ont d'autre fête que la danse l'été et la veillée l'hiver, mais ils s'en disent plus dans une poignée de main que dans tous vos grands discours. Ils ne voyagent pas plus loin que le champ de leurs pères, mais l'herbe y est aussi verte, l'ombre aussi fraîche, la fleur aussi jolie qu'en Suisse et en Allemagne ; sans compter l'alouette qui monte avec leur chanson vers le soleil. Ils mangent du pain noir et boivent l'eau de la source, avec le petit vin du cru quand il y en a, mais ils communient en se partageant le pain et en se passant le verre ; et ils sentent que le bon Dieu leur dit : « Aimez-vous, c'est votre droit, je vous bénis et vous rendrai heureux ! »

RICHARD, *attendri.* Oui, c'est bien là le véritable amour. Vous parlez, Thérèse, comme les poëtes chantent. Où avez-vous donc lu tout cela ?

THÉRÈSE. Dans les yeux de Germain. Ils en disent plus long que vos livres, allez !

RICHARD. Et que vous faudrait-il pour être heureuse avec lui?

THÉRÈSE. La maisonnette de ma mère, où mon père est mort, où je suis née, où je veux élever nos enfants et finir dans leurs bras; deux arpents de terre alentour, un atelier pour Germain sous la grange, pas plus loin, car il faut que j'entende son marteau, comme il entendra mon rouet; de jolis marmots qui nous feront enrager, et qui grandiront en travaillant avec nous; assez de profits pour les amener à suivre notre exemple quand ils auront vingt ans; un peu d'économie afin d'alléger nos vieux jours, et de donner aux pauvres un morceau de pain. Avec cela, de la santé, de la gaieté, de l'honnêteté, qui les entretient. La paix avec le bon Dieu et les hommes; de bonnes nuits de repos après de bonnes journées d'ouvrage; et mourir, s'il se peut, la main dans la main, pour entrer ensemble au paradis. Vous détournez la tête, ce rêve vous fait rire?

RICHARD. Ce rêve me fait pleurer. O Henriette et notre château de Loch-Lewis! (*Il cache son front dans ses mains.*)

THÉRÈSE, *très-émue*. Qu'est-ce qu'Henriette?

RICHARD. Ma Thérèse d'autrefois, un ange comme vous, qui m'offrait le bonheur que vous venez de peindre.

THÉRÈSE. Et comment l'avez-vous refusé?

RICHARD. Hélas! je ne l'ai pas compris alors, et j'ai préféré des chimères. Vous me le faites comprendre aujourd'hui, mais il est trop tard. Henriette ne pense plus à moi et a donné son trésor à un autre.

THÉRÈSE. Qui vous a dit cela! Mais je parierais le contraire. Quand on aime véritablement, c'est pour la vie. Vous l'aimeriez donc encore, cette... Henriette?

RICHARD. Si je l'aimerais! (*Il prend la main de Thérèse, qui détourne la tête pour cacher ses larmes.*) Ah! mais ne songeons plus à cela, c'est l'irréparable et l'impossible. D'ailleurs, je ne dois pas vous parler d'Henriette.

THÉRÈSE. Pourquoi?

RICHARD. Parce que vous me la rappelez comme un remords vivant! Parce que vous lui ressemblez de cœur, d'esprit et de visage! Parce qu'en vous regardant, je crois la voir, et l'entendre en vous écoutant! Parce que je deviendrais fou, si cette illusion se prolongeait. Thérèse, un seul mot. Je veux que cette ressemblance avec Henriette soit votre providence et ma réparation envers elle. Je veux vous payer ce que je lui devais, et doter Germain de ce que je n'ai pas mérité. N'ayant pas su réaliser le bonheur, je veux m'en donner le spectacle, en vous mariant à votre fiancé et en assurant votre avenir. Trouvez-vous demain à midi chez notre bon ami, le docteur N... Il vous remettra de ma part le prix de la maison de votre mère, du petit champ d'alentour et de l'atelier de Germain. Vous acceptez, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. Il faudrait refuser peut-être, mais je n'en ai pas le courage. Au nom d'Henriette, j'accepte et je vous bénis, à une seule condition...

RICHARD. Laquelle?

THÉRÈSE. Si vous retrouvez jamais Henriette, si elle vous pardonne et vous aime encore, vous vous rappellerez ce que vous m'avez dit, et vous m'inviterez à votre mariage, comme je vous invite au mien.

RICHARD. J'irai au vôtre, mais ce sera mon dernier beau jour; car ce jour-là, je perdrai Henriette pour la seconde fois.

THÉRÈSE. C'est ce que nous verrons... A demain.

RICHARD. A demain! (*Thérèse sort en se retournant à plusieurs reprises.*)

SCÈNE V.

Sir RICHARD, puis JACQUES, DOMINIQUE, mère AUBRY, BRIGITTE, LE DOCTEUR N..., JACQUETTE.

RICHARD. Le docteur ne se trompait pas en me prédisant des aventures à la fontaine Stanislas. En voilà une qui m'a plus enchanté que toutes les surprises de mes voyages. Mais pour que la fatalité de mon sort ne se démente pas, cet enchantement finira encore par l'amertume et le désespoir. Allons! prenons l'eau du docteur, avec l'herbe qui guérit tout; et Dieu veuille que j'y puise l'oubli de Thérèse et de tout ce qu'elle a réveillé dans ce pauvre cœur! (*Il boit et jette le verre.*) Ah! voici mes clients! Que chacun soit heureux ici, excepté moi! (*Il tire sa bourse et en distribue l'or aux pauvres, en leur parlant à tous avec des gestes affectueux.*) Toi, Jacques, tu as rempli ta mission?

JACQUES. Oui, sir Richard, voici la liste des vingt plus pauvres ouvriers des forges de Plombières.

RICHARD. Très-bien. Tu leur remettras cela de ma part, et de la tienne, pour les encourager à suivre ton exemple. (*Tous veulent se jeter à ses pieds en criant*: Merci, notre bienfaiteur! Notre bon génie! Notre consolateur, etc. *Il leur impose silence d'un geste et leur montre le docteur N... qui paraît. Tous les pauvres sortent en saluant le docteur.*)

LE DOCTEUR. Eh bien! je vous y prends! Vous étiez là en famille. (*A l'oreille, en lui serrant la main.*) N'est-ce pas que cela rajeunit le corps et l'âme?

RICHARD. Votre eau ne m'a que trop rajeuni docteur. Je vous demanderai demain le moyen de vieillir.

JACQUETTE, *accourant, bas au docteur*. Pardi, je vous cherchais, monsieur! Vous ne savez pas ce que j'ai découvert? Thérèse n'est pas Thérèse.

LE DOCTEUR, *de même*. Plus bas!

JACQUETTE. C'est une marchande comme vous et moi.

LE DOCTEUR. Plus bas, te dis-je!

JACQUETTE. J'ai reconnu à n'en pas douter... devinez qui?

LE DOCTEUR. Silence, morbleu!

JACQUETTE. J'ai reconnu... (*Elle achève à l'oreille du docteur.*)

LE DOCTEUR. Eh bien, après?

JACQUETTE. Ça ne vous étonne pas plus que ça?

LE DOCTEUR. Si tu répètes ce que tu viens de me dire, je te chasse de ma maison!

(*Jacquette reste abasourdie. Le docteur prend le bras de sir Richard. Tous sortent. La dame au panier, qui guettait le moment, s'avance avec précaution, s'assure qu'elle est bien seule, puise un verre d'eau à la fontaine, ouvre son panier en disant*: « Tiens! bois, cher bijou! » *et s'enfuit épouvantée, aux éclats de rire des buveurs, qui paraissent à droite et à gauche, chantant en chœur*: « C'est la mère Michel qu'a perdu son chat, etc. »)

TROISIÈME TABLEAU. LE MOT ENTIER.

Le cabinet du docteur N...

SCÈNE I.

LE DOCTEUR N..., JACQUETTE, puis miss HENRIETTE.

JACQUETTE. L'Anglaise est là, monsieur (*bas*), toujours avec son voile...

LE DOCTEUR. Fais-la entrer.

JACQUETTE. Elle a beau se cacher, voyez-vous, ce n'est pas moi qu'on attrape... Je vous assure que j'ai parfaitement reconnu...

LE DOCTEUR. Tais-toi, et va la chercher.

JACQUETTE. On y va, monsieur, on y va... (*Elle sort.— Miss Henriette entre; elle relève son voile.*)

HENRIETTE, *pressant la main du docteur.* Ah! docteur, que de remercîments! Vous avez été notre bon génie... Ni miss Henriette ni Thérèse ne pourront s'acquitter envers vous.

LE DOCTEUR. Attendons la fin; nous n'y sommes pas encore. Thérèse a parfaitement joué son rôle; Germain aussi; mais gare au dénoûment. J'ai vu ce matin sir Richard : il est plus triste et plus amer que jamais. Il m'a annoncé une confidence importante. Je crains une rechute ou quelque surprise.

HENRIETTE. Grand Dieu! que voulez-vous dire?

LE DOCTEUR. Je ne sais trop... Sir Hamilton médite un projet mystérieux...

Miss Henriette Lewis. Dessin de H. Pottin.

HENRIETTE. Vous ne douteriez plus de lui, si vous l'aviez entendu me parler d'Henriette, si vous l'aviez vu pleurer comme un enfant à son souvenir, et me presser les mains en me déclarant que je lui ressemblais! Car enfin et grâce à Dieu, Thérèse n'a été quelque chose pour lui qu'à cause de cette ressemblance...

LE DOCTEUR. Sans doute; et c'était bien là mon plan, que vous avez exécuté à merveille.

HENRIETTE. J'ai fait de mon mieux, le ciel fasse le reste. Mais la coutelière, je vous le jure, a eu de cruels moments d'embarras. J'ai failli me trahir cent fois pour une, faire banqueroute à mes clients et envoyer paître mon âne.

LE DOCTEUR. Bah! j'étais bien sûr que vous iriez jusqu'au bout. Votre emploi, en définitive, était très-amusant. Adorée de tout le monde (car Dieu sait combien vous étiez charmante sous ce costume des Vosges), suivie pas à pas de l'homme qui est le roi de ce pays, chargée de ses aumônes et de ses bienfaits à tous les pauvres et à tous les malheureux, consultée par lui sur son journal de la guerre d'Orient, un chef-d'œuvre d'intérêt, de sentiment et d'élévation; en trois mots, l'idole, la Providence et l'oracle de Plombières, voilà ce que vous avez été ici, mademoiselle, pendant trois semaines.

HENRIETTE. C'est vrai, et cet épisode de ma vie ne s'effacera point de ma mémoire. Que sir Richard revienne à moi ou qu'il m'abandonne encore, je verrai toujours ce mourant ressuscité par vos bons soins, ce regard éteint ranimé par ma présence, et ce cœur usé rajeuni par ma parole; je le verrai toujours courant avec moi de chaumière en chaumière, retrouvant ses joies perdues dans celles qu'il donnait aux autres, écoutant mon histoire et me racontant la sienne avec une émotion qui bouleversait la pauvre Thérèse. (*Souriant.*) A propos, il va vous remettre le prix de la maison de ma mère et de la coutellerie de Germain. Comment arrangerez-vous, ou plutôt dérangerez-vous, mon mariage avec mon... frère?

LE DOCTEUR, *de même.* Ange de grâce et d'esprit, cette difficulté ne vous embarrasse guère. Mais revenons aux choses sérieuses : vous m'avez apporté le testament du père de sir Hamilton et votre titre de propriété du château de Loch-Lewis, avec la lettre à sir Richard que je vous ai demandée?

HENRIETTE. Les voici; je ne comprends pas l'usage que vous voulez en faire.

LE DOCTEUR, *après avoir lu.* La lettre est parfaite. Ce sera ma dernière sonde jetée dans le cœur de Richard.

JACQUETTE, *annonçant.* Sir Richard Hamilton!

LE DOCTEUR, *ouvrant une porte.* Entrez là, miss, et à bientôt.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR N..., sir RICHARD.

RICHARD. J'ai réfléchi, docteur, et j'ai changé d'avis. Vous ne remettrez point à Thérèse les cinquante mille francs que je vous ai confiés.

LE DOCTEUR. Et pourquoi cela?

RICHARD. Parce que je ne veux plus la marier à Germain; je veux, au contraire, empêcher ce mariage.

LE DOCTEUR. Voilà une prétention étrange.

RICHARD. Et un parjure complet; je n'en disconviens pas. Accusez-vous-en, docteur; c'est vous qui êtes coupable. Je ne connaissais point Thérèse, je ne devais jamais la connaître. Vous m'avez envoyé sur sa route; je l'ai vue, je l'ai appréciée. C'est une des plus parfaites créatures que Dieu ait données à la terre. J'ai voulu faire son bonheur; mais il y a des sacrifices au-dessus des forces humaines. Unir Thérèse à Germain, ce serait me suicider. Vous m'avez détourné du suicide; vous avez ranimé ce corps qui périssait, réveillé ce cœur qui ne battait plus. Vous êtes puni dans le chef-d'œuvre de votre science : vous m'avez trop ressuscité; c'est votre faute. J'aime Thérèse, et j'entends l'épouser.

LE DOCTEUR. Vous! épouser Thérèse!

RICHARD. Je sais tout ce qu'on dira : je serai un original, un extravagant, un *gentleman* déchu; que m'importe! je renaîtrai, je revivrai, je serai heureux! On est habitué d'ailleurs, surtout en France, à voir les Anglais commettre de telles folies.

LE DOCTEUR. Et si Thérèse refuse votre main?

RICHARD. Ce serait vouloir ma mort, et j'espère qu'elle

ne la voudra pas. Je lui donnerai le temps d'oublier Germain. Quant à celui-ci, je serai quitte pour en faire le plus riche coutelier des Vosges. Thérèse a trop de cœur pour me condamner au désespoir ; Germain a trop d'esprit pour repousser la fortune.

Le docteur. Vous en parlez à votre aise ; mais Henriette, votre première fiancée...

Richard. Henriette ne m'aime plus, elle est morte pour moi. Et ce n'est pas moi qui viole nos serments ; car, si je veux épouser Thérèse, c'est parce qu'elle est Henriette elle-même à mes yeux. Vous croyez au doigt de Dieu, docteur, il est manifeste en cette aventure.

Le docteur. Je voudrais partager votre sentiment, mais mon devoir est de vous détromper. Henriette vous aime toujours et vous attend. Vous en trouverez la preuve dans cette lettre et ces papiers qu'elle m'a chargé de vous remettre.

Richard. Que dites-vous, juste ciel !... Le testament de mon père ! les titres du château de Loch-Lewis ! une lettre d'Henriette, en effet ! (*Lisant.*) « Cher sir Richard,

Germain et Thérèse. Dessin de V. Foulquier.

« je ne sais si c'est à mon fiancé ou à mon cousin que j'é-
« cris. Si c'est à mon fiancé, il me rapportera lui-même
« ces pièces, en venant tenir la parole qu'il m'a donnée
« au lit de mort de son père et de mon oncle. Si c'est à
« mon cousin, il déchirera ce testament qu'il rend nul, et
« reprendra le titre de propriété du château de Loch-
« Lewis, que je ne pouvais accepter loyalement qu'avec
« la main de sir Hamilton. Fidèle à mon serment, sir Ri-
« chard, je vous ai toujours aimé, et je vous aime plus
« que jamais depuis que je vous sais malheureux, et quoi-
« que vous m'ayez indignement abandonnée. J'ai attendu
« quatre ans votre repentir et votre retour ; ma tendresse
« a suivi votre indifférence à tous les coins du monde, et
« a veillé sur votre agonie depuis votre retour à Londres.
« A Hyde-Park, à Regent-Street, aux théâtres, à New-
« market, etc., vous avez peut-être aperçu une femme
« voilée, attachée à vos pas comme votre ombre. C'était
« votre ange gardien, c'était moi. L'homme qui m'ac-
« compagnait dans cette mission de dévouement était
« Charles Lewis, mon frère, que vous n'avez pas reconnu
« plus que moi-même. On m'annonce que votre santé
« s'est rétablie miraculeusement à Plombières, et le mo-

« ment est venu pour moi d'exiger de vous une explica-
« tion. Si je ne dois pas porter votre nom, mon cousin,
« je renonce au monde et m'ensevelis au couvent de ***.
« Si en revenant à la vie vous revenez à l'honneur et à
« nos anciens sentiments, accourez, ô mon fiancé, m'ou-
« vrir de votre main ce château de Loch-Lewis, où nos
« pères furent si heureux, où nous avons fait de si beaux
« rêves, et où vous trouverez la plus tendre et la plus
« dévouée des femmes! HENRIETTE LEWIS. » (*Tombant anéanti dans un fauteuil.*) Henriette ! c'est bien elle ! je ne rêve pas ! Elle m'aime encore, elle m'appelle ! elle me tend les bras ! O sublime héroïsme du cœur ! ô lâche et ingrat Hamilton ! tu as bien mérité cette leçon ! (*Il baise la lettre et pleure. Le docteur l'observe en silence.*)

LE DOCTEUR. Voulez-vous toujours épouser Thérèse, sir Richard ?

RICHARD, *se levant effaré.* Thérèse, ô mon Dieu ! Ne prononcez pas ce nom, docteur ! Mon insensibilité de quatre ans reçoit un châtiment sans exemple. Je n'aimais personne sur la terre, et voilà que j'aime deux anges du ciel, et que je ne puis choisir entre eux. Oui, j'adore également Thérèse et Henriette, et (vous allez me croire insensé), en épousant celle-ci, je mourrais du regret de celle-là ; en épousant celle-là, je mourrais du regret de celle-ci. Ah ! c'est que je ne suis digne, en effet, ni de l'une ni de l'autre, et j'aime encore mieux mourir en renonçant à toutes les deux !

LE DOCTEUR. Eh bien ! si vous épousiez à la fois Henriette et Thérèse ?

RICHARD. Vous êtes cruel, docteur, et cette ironie est sanglante... Vous ne m'avez rendu l'existence que pour en doubler la douleur... Que ne m'avez-vous laissé en finir avec elles? Vous ne pouvez plus rien pour moi, adieu ! (*Il veut sortir.*)

LE DOCTEUR, *le retenant, puis ouvrant la porte.* Je ne puis plus rien pour vous, ingrat !... Vous oubliez déjà ce que je vous ai dit, il y a vingt jours : « Vous aurez une heure pour me maudire, et vous me bénirez quarante ans. » Je n'en aurai pas le démenti, parbleu ! Vous épouserez Henriette et Thérèse, car les voici en une seule personne ! (*Henriette entre avec Charles Lewis et lève son voile.*)

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, RICHARD, HENRIETTE, CHARLES.

HENRIETTE. Oui, Richard ; Henriette, votre ange gardien, qui avait pris la forme de Thérèse pour achever son œuvre en vous rendant à la vie...

RICHARD, *à genoux, après un éblouissement et un cri.* Et au bonheur ! Je comprends tout !... Et j'adore le bon Dieu dans sa plus parfaite image.. (*Il baise les mains d'Henriette.*) Ah ! docteur, je suis radicalement guéri, puisque je ne meurs pas d'une telle joie !... Et Germain, mon rival ?...

CHARLES. Etait le complice d'Henriette, sir Charles, son frère et votre cousin. (*Ils s'embrassent.*)

RICHARD. Mais quelle imagination, docteur ! et qui vous a donné cette science dramatique ?

LE DOCTEUR. Toujours la nature, mon inépuisable maître. C'est elle qui a ranimé votre corps et votre âme, sir Richard ; le premier par vos courses en plein air, à la recherche de mon herbe (qu'entre nous vous trouverez en tout lieu) ; la seconde en vous ramenant à l'espérance et à la foi par la charité, à l'amour par la jalousie, à la réalisation du bonheur par son image la plus charmante : *Virtutem videant, intabescantque relictâ.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES PAUVRES ET LES BUVEURS D'EAU.

JACQUETTE. Les pauvres et les clients de monsieur viennent prendre congé de lui.

LE DOCTEUR. Qu'ils entrent tous. Ils verront ma plus belle cure.

TOUS, *entrant.* Thérèse !... mais c'est Thérèse !...

LE DOCTEUR. Miss Henriette Lewis hier, et demain mistress Richard Hamilton. Mon herbe fait aussi des mariages, messieurs. Eh bien ! vous a-t-elle guéris de vos maux ?

DESMOLLETS, BIGOURNEAU, MALENPOINT, MOLLETON, *en paletot de simple toile blanche,* Mmes DE JOUVENCE et COQUELIN, LA DAME AU PANIER, *grand deuil.* — Je cours si bien que je défie la goutte de me rattraper. — Non-seulement j'ai trouvé la force, mais encore la *verrue de Jupiter*, un coquillage antédiluvien ! — Je sèmerai l'herbe qui guérit tout à deux lieues de mon souterrain, pour aller l'y cueillir deux fois par jour. — J'ai tellement chaud désormais, que je me promènerais une canne à la main pour tout vêtement. — Je n'ai plus que vingt ans, je vais convoler en troisièmes noces. — Ma fille a gagné un centimètre quinze millimètres. En se pendant six heures par jour jusqu'à la Toussaint, elle sera de taille à épouser le contrôleur des poids et mesures. — Mon bijou est mort, hélas ! mort et empaillé ! hé ! hé ! hé !

DOMINIQUE, *complétement gris.* Et nous, docteur, nous venons vous remercier, ainsi que sir Richard et mademoiselle Thérèse. Grâce à vous trois, nous avons pour un an du pain sur la planche.

LE DOCTEUR. Tu veux dire du vin, maraud.

DOMINIQUE. Je suis dans mon droit. Je m'étais engagé jusqu'au 31 août. Nous sommes au 1er septembre. J'ai pris un à-compte sur ma pièce de bordeaux ! Voilà !

LE DOCTEUR. Allez ! c'est jour d'indulgence plénière... *Homo sum, nihil...* Pardon, mademoiselle, j'allais reclure dans le latin. Allez vous marier au château de Loch-Lewis, et méditez-y ce proverbe français : Avec du cœur, de l'esprit et de la vertu,

IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN.

PITRE-CHEVALIER.

(*Le mot de cette charade au prochain numéro.*) (1).

(1) AVIS AUX LECTEURS. On peut jouer en famille cette charade-proverbe, et celles qui la suivront dans le *Musée*, sans s'arrêter aux difficultés de la mise en scène. La charade comporte, à cet égard, toutes les licences et tous les à-peu-près. Voici, par exemple, un moyen d'établir à peu de frais le décor du deuxième tableau : le chef de la troupe s'avance et fait trois saluts au public ; puis, dans un *speech* approprié aux lieux et aux personnes, il expose que le salon représente un admirable site des Vosges ; la cheminée, les rochers de la fontaine Stanislas ; un pot à l'eau renversé, la source jaillissante ; un vase de fleurs, le chêne gigantesque ; un canapé, le bois voisin, etc., etc. On peut compléter l'illusion par des inscriptions majuscules, telles que : *Cette chaise figure une montagne*, etc., etc. ; ne riez pas ! c'est ainsi qu'on suppléait aux décorations des drames de Shakespeare, sous la grande reine Élisabeth. Avec ce système économique, la mise en scène la plus compliquée ne coûte que... des éclats de rire. Quant aux costumes, c'est là que la fantaisie et l'imprévu triomphent. Plus il y a de fous..., plus on rit. Et nous avons multiplié tout exprès les personnages de *l'Herbe qui guérit tout.*

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

Dors, cher enfant, mélodie. Bessems. 76.
La Fête de Noël. Mme E. de Girardin. 124.
Aquarelle. Ed. Plouvier. 161.
Le Clerc pèlerin. L. Pichat. 221.
La Fille de l'orfévre. E. Deschamps. 359.

ETUDES RELIGIEUSES.

Sainte Cécile, patronne des musiciens. W. Romand. 123.
Les Œufs de Pâques. 219.
Le Doigt de Dieu, ou les deux archevêques de Bordeaux. Soudoau du Temple. 283.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.

Sébastopol après l'assaut. P.-C. 30.
Une page d'Abd-el-Kader. 32.
Les Quarante fauteuils de l'Académie. Fauteuil du comte de Ségur. Ph. Chasles. 33, 65.
Les Mémoires de Rostopchine. P.-C. 77.
Revue de l'année 1855. Pitre-Chevalier. 81, 124.
— Hiver de 1855. Ephémérides hivernales. *Id.* 82.
— Les morts de 1855 : Magendie, Isabey, Roqueplan, N. Suc, Froment-Meurice, H. Valentin, Rude, Paillet, Mackau, Bruat, Molé, Romieu, Gérard de Nerval, Villars, Mme Dupin, Mme Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, etc. P.-C. 83, 86, 88, 90.
Victor-Emmanuel. Pélissier. Totleben. Menschikoff. 95.
Rentrée de l'armée d'Orient. 125.
Aventure de Boïeldieu. 127.
Repas des anciens Hébreux. L. Berger. 139.
Le vicomte d'Arlincourt. 158.
Mme Billaut. P.-C. 159.
Samuel Hahnemann. Pitre-Chevalier. 185.
L'Etoile de Paskiewitch. 191.
Le comte Orloff. 252.
Les Anecdotes de la paix. 253.
Rose Chéri. Pitre-Chevalier. 244.
Gluck et Piccini. G. Desnoiresterres. 265, 297.
Les Baptêmes pontificaux. P.-C. 285.
Augustin Thierry. 287.
Adolphe Adam. 287.
Inondations de 1856. 304.
Trois souveraines créoles : Maintenon, Validé, Joséphine. Ch. Beauffrand. 305.
Couronnement d'Alexandre II. P.-C. 348.

SCIENCES, INDUSTRIE, ACTUALITÉS.

Produits étrangers à l'Exposition. P.-C. 29.
Dernier coup d'œil à l'Exposition. P.-C. 44.
Machines à l'Exposition. P.-C. 63.
Hôtel du Louvre. Conte de fée. P.-C. 61.
Avenir du Palais de l'Industrie. P.-C. 91.
Le Palais de Sydenham. P.-C. 92.
— Francis Wey. 293.
Le Métal aluminium. 107.
Chemins de fer souterrains et flottants. 126.
Les Cartes et les Adresses-Portraits. 126, 127.
La Physique au Palais de Justice. 168.
La Gymnastique. Le Gymnase Triat. P.-C. 248.
Concours agricole universel. P.-C. 315.
Astronomie. Ensemble des mondes. Grolier. 329.

BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

Abd-el-Kader à l'Exposition. P.-C. 31.
Le prix des gravures. Anecdote. 137.
Le Louvre achevé. P.-C. 154, 350, 361.
Les Tuileries de Chateaubriand. 190.
L'Anneau de Polycrate. 191.
Le Berceau impérial. 219.
Le Gymnase Triat. 248.
Gluck et Piccini. Desnoiresterres. 265, 297.
L'Eglise de Saint-Eugène. 295.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Tulipes. A. Karr. 1.
Histoires d'éléphants. Méry. 337.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

FRANCE. Paris (Le nouveau). Tour St-Jacques. P.-C. 79.
— Un cabaret historique. 168.
— Les Tuileries de Chateaubriand. 190.
— Le Pré Catelan au bois de Boulogne. 319
ITALIE. Une ville romaine, il y a dix-huit cents ans (Pompéï). 213.
SAVOIE. Les bains de St-Gervais. Grolier. 257.
RUSSIE (La) et les Russes. Châteaux, églises, couvents. L. Leduc. 97.
AMÉRIQUE. Chasse aux bouquetins. H. Colet. 173.
Repas des anciens Hébreux. L. Berger. 139.

NOUVELLES, CONTES, PROVERBES, CHARADES, ETC.

Le Miroir du Diable. Anaïs Ségalas. 9.
Mémoires d'une pensionnaire de Saint-Denis. Mme Bétourné, 17, 49.
L'Organiste du bourg de Batz. P.-C. 109.
Le Moulin abandonné. Voyage à la suite d'un âne. H. Castille. 113, 145.
Le bonheur d'être riche. H. Conscience. 193, 225.
Grandeur et décadence d'une épingle. 223.
Le Conscrit. Antoinette. 273.
La Vallée des Ames. X.-B. Saintine. 289.
L'Hôtel sans nom. Pitre-Chevalier. 321.
Marie et Jacques. Lady Jane. 347.
Le prix du vin d'Alicante. C. de Chatouville. 353.
L'Herbe qui guérit tout. Charade-proverbe. Pitre-Chevalier. 362.

ÉTUDES MORALES.

Industriels et Saltimbanques. V. Fournel. 129, 177.
Bal des Fous à Vienne. A. Balleydier. 162.
De l'Oisiveté. De la Patience. A. C. 169.
Le Dernier coup de fusil. Lamartine. 357.

CRITIQUE, THÉATRES, SALONS.

La Comédie à Sébastopol. 96.
Mme Ristori. 96.
Album Nadaud. 128.
Changement de directeur à la Comédie-Française. 158.
Spectacle en famille. 159, 192, 319.
Principes d'une Théodicée, de l'abbé Gabriel. 160.
Théâtre d'Inkermann. 172.
Mme Rose Chéri-Montigny. P.-C. 244.
Valentine d'Aubigny. 256.
Comme il vous plaira, de Shakespeare. 286.
La Bourse, de Ponsard. 287.
Charades en famille. 381.
Livres nouveaux. *Chronologie de L. Pichat*. 220.
— *Histoires poétiques*, de Brizeux, 222.
— *Education physique*, etc., d'A. Clavel. 254.
— *Cours de littérature*, de Lamartine. 271.
— *Les Anglais chez eux*, de F. Wey. 293.
RÉBUS. 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 384.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Animaux du concours agricole. 316, 317.
Ane Belphégor et les voyageurs. 113.
— reconnu par le chien. 117.
— au moulin abandonné. 145.
Apparition de la marquise. 329.
Arthur et son chef-d'œuvre. 120.
Belzébuth se regardant au miroir. 9.
Berceau impérial. 221.
Bonheur d'être riche, de Conscience. 14 grav. 193 à 243.
Campistron faisant sa correspondance. 65.
Canal glacé, de Van den Velde. 137.
Céleste.
Champfort avec les dames, 72.
Chinois et leurs produits à l'Exposition. 45.
Chasse aux bouquetins. 173.
Conscrit (Le). 5 grav. 273 à 281.
Costumes de Saint-Gervais (Savoie). 261.
Crétins de Saint-Gervais (Savoie). 264.
Diseur de bonne aventure. 181.
Echange de la bayadère. 25.
Eléphants dans une clairière. 337.
— cueillant un chasseur. 341, 345.
— armé en guerre. 344.
Enfant (Un). 125.
Etrangers à l'Hôtel du Louvre. 61.
Faetherskonkang. Williams, etc. 149.
Fous de Dobling. 164, 165.
Germain et Thérèse. 381.
Georgina Flower, 121.
Gluck et le prince d'Hennin. 268.
— et Piccini. 300.
— Gluckistes et Piccinistes. 297.
Grand'mère (La). 20.
Hahnemann découvrant l'homœopathie. 185.
Henriette Lewis (Miss). 372.
Hébreux (Types). Rebecca, la mariée. 140.
— Ismaël, l'époux. 141.
— Eleazar, le prophète. 144.
Hôtel sans nom (L'). 3 grav. 321 à 328.
Indiens et leurs produits. Exposition, 29.
Intérieur (Un) du bourg de Batz. 109.
Jeune fille avec un pot de pensées. 52.
Lecture à André. 21.
Légumes desséchés. Procédé Masson. 48.
Loge de la Dauphine à l'*Iphigénie* de Gluck. 265.
Mademoiselle distribuant les ceintures. 49.
Masson.
Magnétiseur et Somnambule, 180.
Mémoires d'une pensionnaire.
Mémoires du Diable. 3 grav. 9, 13, 16.
N*** (Le docteur). 373.
— avec ses pauvres. 374.
Napoléon Ier à Saint-Denis. 17.
Nedellec en habit de ville. 112.
Oisifs (Les) de tout temps. 169.
Palais de l'Industrie (Porte du). 88.
— Vue générale. 89.
Phémie disant la bonne aventure à Joséphine. 313.
Piccini et l'évêque de Bari, 269.
— et le premier consul Bonaparte. 301.
Portrait d'Alexandre II, de Russie. 349.
— Boisrobert. 33.
— Chéri (Anna). 245.
— Destouches. 69.
— Froment-Meurice. 85.
— Girardin (Mme Emile de). 81.
— Hahnemann (Samuel). 189.
— Isabey père. 81.
— Joséphine (L'impératrice). 305.
— Képler. 333
— Lesueur, du Gymnase. 245.
— Leverrier. 336.
— Magendie. 85.
— Mackau (L'amiral). 85.
— Maintenon (Mme de). 305.
— Newton. 333.
— Orlof (Le comte). 253.
— Pedro de Portugal. 93.
— Pélissier. 93.
— Ristori (Mme). 93.
— Roqueplan (Camille). 85.
— Rose Chéri. Sa famille. 245.
— Scarron dans son fauteuil. 309.
— Ségur (Comte Philippe de). 73.
— Suc (Nicolas). 81.
— Tycho-Brahé. 333.
— Validé (La sultane). 305.
— Valentin (H.). 81.
Portrait de Victoria, reine d'Angleterre. 93.
Poupée montrée (La). 24.
Prêtre (Le) et le voyageur. 284.
Procession à Saint-Denis. 57.
— de l'Image sainte en Russie. 97.
Racan et Mlle de Gournay. 40.
Reposoir de la Fête-Dieu. 53.
Révolte à Saint-Denis. 54.
Rébus. 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 384.
Richelieu et ses nièces. 33.
Richard Hamilton (Sir). 368.
Ruine gothique. 261.
Russes (Paysans). 101.
— (Popes, popesses et moines). 104.
Saltimbanques (Campement de). 129.
— Sauvage. 133.
— Trombone. 136.
— (Groupe de). 177.
— Une *ficelle*. 184.
Segrais chez Mlle de Montpensier. 41.
Tableau de Jeaurat. Mme Pascal. 353.
— de J. Viénix. Victimes de la chasse. 357.
Tulipes (Bouquet mêlé de). 1.
— (Amateurs de). 5, 8.
Vallée des Ames (La). 2 grav. 289 à 292.
VUES. Eglise russe. 105.
— Eglise de Saint-Eugène. 296.
— Fontaine Stanislas, à Plombières. 369.
— Gymnase Triat. 249.
— Louvre. Façade sur la rue de Rivoli. 157.
— — Pavillon de la cour Napoléon. 352.
— — Pavillon de Rohan. 361.
— — Pavillon central-sud. 361.
— Pompéï. Porte d'Herculanum. 213.
— *Id.* Plan d'une maison. 216.
— *Id.* Maison de Lucrétius. 217.
— *Id.* Grand Théâtre, 224.
— Saint-Gervais (Savoie). 257.
— — Etablissement des bains. 260.
— Serres de Lémichez, à Villiers. 320.
— Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 80.
Williams tombé. 152.
— baisant la corne d'Ammon. 153.
Zara tirant les cartes, etc. 312.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1855-56 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-troisième volume.

La livraison d'octobre 1856, première du vingt-quatrième volume (1856-57), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1856-57, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1855-56 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-postes comme prix d'abonnement.*

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1856 *au* 25 *septembre* 1857 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

91-5
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
v.23
1855-6
GETTY CENTER LIBRARY